





LE

TOUR DU MONDE

XXIII

214 — PARIS, TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus, 9

LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

1872

PREMIER SEMESTRE



LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

1872

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES.



La mère et les filles, rochers de la mer Polaire. — Dessin de A. de Neuville d'après un croquis de M. H. Dixon.

LA RUSSIE LIBRE,

PAR M. WILLIAM HEPWORTH DIXON[1].

1867. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

INTRODUCTION.

Svobodnaya Rossia (la libre Russie) est un mot qui, dans ce grand pays, se trouve sur toutes les lèvres; c'est le nom et l'espérance à la fois de l'empire qui a pris naissance à l'époque de la guerre de Crimée. Autrefois, la Russie était libre, tout comme l'Allemagne et la France. Elle fut plus tard noyée par le

1. M. William Hepworth Dixon, né le 30 juin 1821, est l'un des auteurs anglais de ce temps les plus estimés. Les relations de ses voyages en « Terre sainte » (*Holy Land*) et en Amérique (*New America*) avaient déjà fait apprécier tout ce qu'il y a dans son esprit d'observation vraie et de sérieuse originalité. Son nouveau livre, *la Libre Russie* (*Free Russia*), a obtenu un succès plus remarquable encore. La traduction française dont nous donnons de très-nombreux fragments est inédite.

flot des hordes asiatiques; et, depuis lors, le système tartare se perpétua, sinon dans l'esprit, du moins dans la forme, jusqu'à la guerre de 1853; mais depuis la fin de ce conflit la vieille Russie s'est transformée. Cette nation nouvelle, qui espère conserver la paix et qui veut être libre, voilà ce que j'ai essayé de peindre.

Mes voyages viennent seulement de se terminer; ils m'ont conduit de la mer Polaire aux monts Ourals, de l'embouchure de la Vistule au détroit d'Iénikaleh, sans compter mes visites aux quatre pèlerinages les plus révérés dans le pays: Solovetsk, Pechersk, Saint-George et Troïtza. Comme mon but est de faire vivre le peuple russe sous les yeux du lecteur, j'aurai beaucoup à parler des pèlerins, des moines, des prêtres, des mendiants, des vagabonds, des sectaires; des Cosaques, des Kalmouks, des Kirghiz; des corporations ouvrières, des droits de bourgeoisie, de la division des terres; des révoltes des étudiants et des souffrances des soldats, en un mot; de toutes les forces humaines qui constituent la politique sociale de notre temps.

Deux voyages antérieurs m'ont mis à même d'observer le rajeunissement qui s'accomplit aujourd'hui. L'empire de Nicolas, fermé comme par une muraille de Chine, s'efface pour faire place à la libre Russie d'Alexandre II.

I

L'extrême nord.

« La mer Blanche! » dit avec un gros rire notre patron danois en frisant sa mince moustache rousse, la mer Blanche! bien nommée vraiment! elle est de la même couleur que la bière anglaise. Le lit est peut-être blanc, car il est tapissé avec les os des gens qui ont péri dans les naufrages, mais les eaux ne le sont jamais, à moins que le froid ne les ait congelées et recouvertes de neige. Les marins et les pêcheurs de phoques ont été mieux avisés: ils l'appellent « la mer de Glace ».

Après avoir doublé le cap Nord, masse de rochers blancs et d'aspect fantastique qui s'avance fort loin au milieu des vagues écumantes de l'océan Arctique, nous cinglons vers le sud-est, battus par le vent, la grêle et la pluie pendant deux mortelles journées, où nous ne voyons le soleil ni se lever ni se coucher; nous apercevons bien vers minuit quelque chose qui ressemble à l'aube, mais à midi c'est toujours la même lueur indécise, à peine suffisante pour rendre les ténèbres visibles.

Laissant derrière nous la côte pittoresque, tout entrecoupée de détroits et parsemée de hautes montagnes, que nous avions suivie jusqu'alors, nous longeons une plage sombre, dont nulle baie ne vient rompre les lignes monotones; aussi regrettons-nous fort peu de ne l'entrevoir que rarement à travers le voile de brumes qui l'enveloppe. Cinquante heures environ de cette course récréative nous amènent enfin devant une terre basse qui, à demi perdue dans le brouillard, s'étend au loin vers le sud, pareille à une traînée de nuages grisâtres. Nous passons entre le cap Kanin et la Pointe-Sainte, *Sviatoi-Noss*, nom que nos marins, dans leur langage fantaisiste, ont transformé en celui de *Sweet-Nose* (joli nez), puis nous entrons dans le *Corridor*, canal large d'au moins trente milles, qui conduit de l'océan Arctique à la vaste et capricieuse dentelure de la côte russe appelée la mer de Glace.

La plage qui se trouve à notre droite, tandis que nous suivons le détroit, est la terre des Lapons, triste pays où l'on n'aperçoit que de mornes lacs, des dunes stériles. Çà et là, quelques chasseurs poursuivent un maigre gibier dans ces solitudes; de rares pêcheurs tendent leurs filets au milieu des eaux sombres: ils sont sujets du tzar et observateurs du rite orthodoxe; mais leur dialecte ne serait point compris au palais d'Hiver, et ils ont conservé certaines pratiques religieuses qui ne sont pas encore sanctionnées par les hauts dignitaires de saint Isaac.

La Laponie n'est autre chose qu'un fouillis de rocs énormes, de marécages profonds et sombres; çà et là se déroule entre ces obstacles une vallée sinueuse, sur les pentes de laquelle poussent ces lichens chétifs dont les rennes font leur nourriture. Des bouquets de pins et de bouleaux donnent à ce paysage austère un peu de variété, mais aucune céréale ne croît sous ces froides zones, et les indigènes n'ont d'autres ressources que le gibier et le poisson. Le pain de seigle, leur seul luxe, doit être expédié par eau des villes d'Onéga et d'Arkhangel, qui elles-mêmes le tirent des provinces méridionales. Les Lapons sont encore nomades; ils passent leur interminable hiver dans des cabanes qu'ils bâtissent de leur mieux; pendant le rapide été, ils s'épanouissent sous des tentes. Les buttes, en forme de pyramides, sont faites de troncs d'arbres grossièrement équarris; une épaisse couche de lichens les rend impénétrables à l'eau glacée. Leurs tentes rappellent celles des Indiens Comanches: ce sont des peaux de renne cousues ensemble et tendues autour d'un pieu; une ouverture, pratiquée au sommet, laisse passer la fumée.

Le Lapon transporte sa demeure d'une place à une autre, suivant la saison; tantôt il fait paître ses rennes sur le versant des collines; tantôt il poursuit le poisson sur les rivières et le long des côtes; l'été, il erre sur la terre ferme à la recherche des mousses; l'hiver, il se rapproche des plages où arrivent le phoque et la morue. Les hommes savent aussi bien manier l'arc, leur antique arme nationale, que le fusil, apporté plus tard par les colons qui sont venus se fixer au milieu d'eux. Les femmes, qui ne sont rien moins que gracieuses, avec leurs pantalons en peau de phoque et leurs tuniques en peau de renne, sont pour la plupart adonnées aux arts magiques. Dans tous les pays du Nord on ne parle qu'avec terreur de ces affreuses sorcières qui, assurent les paysans, ont toujours à leurs ordres un démon, docile esclave assujetti à leur puis-

sance par le Prince de l'Enfer. Une Laponne lit dans l'avenir, elle sait ce que le jour qui commence à poindre apporte à la terre. Elle peut jeter un sort à quiconque s'est attiré son courroux; elle se lance à son gré dans l'espace, exerce son pernicieux pouvoir contre les navires qui se débattent bien loin sur l'Océan. Un groupe de rochers qui se dressent au milieu des eaux de la mer Polaire est désigné par les pêcheurs de morue qui fréquentent ces régions sous le nom de *la Femme et l'Enfant*. De telles imaginations sont fréquentes dans les mers arctiques où les vagues luttent avec acharnement contre les falaises, les travaillent sans cesse et souvent exécutent d'étranges sculptures. Sur le cap Nord, un roc est appelé *le Moine;* près de là, un groupe d'îles figure aux yeux des matelots *une mère entourée de ses filles*. Aperçus à travers le voile de la brume, certains blocs de pierre revêtent un aspect magique; ainsi, ce rocher du désert polaire, dans lequel les pêcheurs de morue découvrent une femme et son enfant, leur était longtemps apparu comme la *Sorcière d'or*. Rarement elle se laisse voir, car les nuages en été, les neiges en hiver dérobent ses charmes aux pêcheurs avides de la contempler; mais quand elle daigne montrer son visage sous les rayons dorés d'un brillant soleil, les matelots la saluent avec des chants de joie, car ils savent que leur voyage sera béni, qu'une abondante récolte de peaux et de poissons les attend.

Toute sorcière cependant est à craindre. Malheur au marin qui, par le temps sombre, vient se heurter contre ce rocher redoutable!

La terre que nous laissons à notre gauche est la péninsule Kanin; elle appartient à cette région désolée des landes sur laquelle errent les Samoyèdes: désert de glace, plus sauvage encore que le pays où le Lapon poursuit le gibier. Cette province du grand empire n'a ni villages, ni routes, ni champs; elle n'a pas même de nom, car les Russes ne la désignent que par une périphrase: *Terre des Samoyèdes*. Elle s'étend au nord et à l'est, depuis les murs d'Arkhangel et les eaux du cap Kanin, jusqu'aux sommets des monts Ourals et aux Portes de fer de la mer de Kara. Dans les replis de son sol, la neige ne fond jamais; et ses rivages, qui s'étendent à l'orient sur une longueur de près de sept cents lieues, sont, pendant huit mois sur douze, fermés par des chaînes de glace. En juin, quand l'hiver s'éloigne, les versants de quelques vallons privilégiés se tapissent de mousses: étroites et rares mouchetures vertes sur un fond de rochers nus, de neiges sales et grises. Ces mousses précieuses, ces lichens nourrissent le renne, chameau de la zone polaire, qui fait vivre les rudes habitants du pays.

Le mot *Samoyède* signifie cannibale, anthropophage; tel est le verdict de l'étymologie, mais cette science n'est pas infaillible; pour sanctionner un jugement pareil, il faut des preuves plus décisives, et le champ est ouvert aux recherches sérieuses. Les Samoyèdes ne font pas cuire leurs aliments; je ne sais s'ils ont du goût pour la chair humaine; ce qui est certain, c'est qu'ils se nourrissent de renne cru. En poursuivant le gibier dont leur existence dépend, les Samoyèdes ont déserté le territoire qu'ils occupaient à l'extrême nord de l'Asie, ils ont franchi les monts Ourals, et sont descendus vers le cap Kanin, région trop froide et trop stérile pour toute autre race d'hommes. C'est là que les Zareyny les ont trouvés, qu'ils les ont défaits et réduits à une condition fort semblable à l'esclavage.

Ces Zarayny, peuple intelligent et brave, paraissent avoir des affinités d'origine et de langage avec les Finnois; ce sont probablement les débris d'une ancienne colonie de *trappers*. Plus beaux et mieux doués que les Samoyèdes, ils se façonnent, comme les Russes leurs frères, des cabanes de bois, et possèdent de riches troupeaux de rennes qu'ils font garder par le peuple vaincu. Cet assujettissement à une race supérieure initie lentement le Samoyède à la civilisation, et lui inculque le sentiment de la propriété, le respect de la vie humaine. Un Peau-Rouge vit de la chasse aux buffles; il en tue au delà de ses besoins, pour le seul plaisir de détruire. Le Samoyède ferait de même, mais les Zareyny lui ont appris à prendre au piége, à élever l'animal dont l'homme de l'extrême nord tire toute sa subsistance. Véritable sauvage, élevé d'un degré seulement au-dessus du Pawnie de l'Amérique du Nord, le Samoyède ne se construit pas de demeure fixe; il ne cultive pas de champ, ne possède pas le sol. Comme le Lapon, il habite sous une tente de construction élémentaire, et qui, à l'intérieur, rappelle le wigwam indien, car elle ne renferme d'autre mobilier que des peaux sur lesquelles on s'étend pour dormir. Ces tentes ne portent pas la moindre trace d'un art quelconque; on y chercherait même en vain les grossières ébauches que le Cheyenne barbouille sur le mobile abri qu'il transporte au milieu de la savane. Et pourtant le Samoyède a quelques idées, vagues il est vrai, d'une vie sociale, voire d'un gouvernement. Il donne le nom de *choum* à un groupe d'habitations; le choum est gouverné par un *chaman;* dans la société russe, ce personnage prend le titre plus honorable de pope.

L'empereur actuel a envoyé quelques prêtres au milieu de ces tribus, comme autrefois Marfa Boretski expédia ses popes et ses moines en Laponie et en Carélie, dans l'espérance d'arracher les indigènes à leurs habitudes païennes et de les convertir au christianisme. On voudrait croire que ces missionnaires réussissent à faire quelque bien; mais le Russe qui connaît le pays et les habitants, sourit quand on l'interroge sur la propagande orthodoxe dans les parages du golfe d'Obi et de la mer de Kara. Je n'ai pu en juger par moi-même, seulement le hasard m'a fait rencontrer un de ces prêtres grecs qui, désespérant sans doute de transformer son peuple, s'était à peu près rendu semblable à lui. Quoiqu'il portât toujours le titre de pope, il vivait comme un chaman; il en avait adopté le costume, et chaque jour sa démarche, sa manière d'être

trahissaient de plus en plus le Mongol. On disait même qu'il partageait sa tente avec une sorcière indigène.

Ces peuplades gardent les frontières de l'empire des tzars ; leurs rochers sont comme les portiques de la Grande-Russie, cette terre des vieux Russes, dont les cavaliers tartares n'ont jamais foulé les plaines ni les forêts.

Pourquoi, dira-t-on, entrer en Russie par la porte du Nord ? Cher lecteur, j'avais pour cela mes raisons. Supposez que le Grand Mongol ait conquis l'Angleterre au dix-septième siècle ; que les coutumes asiatiques aient été le suprême bon ton à Londres pendant deux cents ans ; puis, que notre Bretagne, secouant le joug, ait recouvré sa vie civile, ses libertés antiques, quel pays devrait visiter d'abord un étranger désireux de connaître le véritable caractère anglais ? N'irait-il pas en Amérique chercher dans le Massa-



Un pilote russe (voy. p. 6). — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.

chusetts un type non altéré par l'influence orientale, quitte à compléter ensuite ses études en se transportant sur les bords de la Tamise et de la Mersey ?

De même le voyageur qui veut se faire une exacte idée de la Russie libre, à laquelle la guerre de Crimée a donné naissance, doit commencer son travail d'observation dans les zones septentrionales : parce que c'est seulement dans cette région de lacs et de forêts qu'il trouve une branche de la famille slave qui n'a jamais obéi à un maître étranger, qui n'a jamais modifié ses mœurs au contact d'une autre race.

Le territoire, sept fois plus grand que la France, qui s'étend de Perm à Onega, fut colonisé par Novogorod la Grande, à l'époque où cette cité était encore une ville libre, riche par son commerce, illustre par ses arts et sa piété, rivale de Francfort et de Florence, chaînon, comme Bruges et Londres, de la ligue hanséatique. Les districts ainsi formés défendirent toujours leurs



Le cap Nord. — Dessin de A. de Neuville d'après un croquis de M. H. Dixon.

franchises, repoussèrent les coutumes allemandes et le joug tartare, gardèrent le caractère national pur de tout alliage. « Jamais, me disait avec orgueil un fermier d'Arkhangel, nous n'avons eu parmi nous ni noble ni esclave. » Ils ont en toutes choses, le mal comme le bien, conservé religieusement leur antique genre de vie; et quand le tzar Godounof essaye de transformer l'organisation du village d'après la forme tartare (1601), quand le patriarche Nikon voulut infuser dans l'Église une plus forte dose d'esprit byzantin (1667), ils résistèrent aux ordres de l'empereur, aux injonctions de leur patriarche.

Ces libres colons, bravant les efforts d'une lignée d'autocrates, refusèrent énergiquement d'échanger leur ancien rite contre la liturgie officielle qu'on voulait leur imposer. Ils gardèrent leur langue, quoique la capitale l'eût rejetée; puis, lorsque les temps furent venus, ils donnèrent au monde un grand poëte, Michel Lomonosoff, qui, né dans la cabane d'un paysan, illustra cette langue proscrite, l'imposa au collége, au sénat et à la cour.

II

La mer Blanche.

Nous doublons le cap Intai, et nous laissons derrière nous les détroits resserrés qui, dans ce golfe septentrional, séparent le pays des Lapons de celui des Samoyèdes.

Deux fois plus vaste que le grand lac des États-Unis, le lac Supérieur, la mer Blanche rappelle par sa forme le lac de Côme : elle offre, au nord, une étroite baie qui se prolonge jusqu'à la ville de Kandalax, dans la Laponie russe; et, au sud, deux autres baies séparées l'une de l'autre par une large péninsule de sable, dont les misérables habitants pêchent la morue et poursuivent le phoque. Les fleuves qui viennent se jeter dans ces derniers golfes ont fait donner à l'un le nom d'Onéga, et à l'autre celui de Dwina. A l'embouchure de ces cours d'eau se trouvent deux ports marchands, Onéga et Arkhangel.

La profondeur de la mer Blanche est considérable : on l'évalue, vers l'entrée, à quatre-vingts brasses, et près de la baie de Kandalax, la sonde n'en accuse pas moins de cent soixante : pourtant le rivage n'est ni haut ni escarpé. Le golfe d'Onéga est semé de rocs et d'îlots; la plupart ne sont que des bancs de sable formés par le limon que les vagues détachent des plateaux de Kargopol et charrient jusqu'en cet endroit (voy. p. 9). Un archipel d'une certaine importance se trouve néanmoins entre la pointe Orlof et la ville de Kem; parmi ces îles figurent Solovetsk, Angersk, Moksalma, Zaet et plusieurs autres dont les noms se rattachent à l'histoire de la Russie, et réveillent le souvenir de curieuses légendes de la cour impériale.

Solovetsk, la plus grande du groupe, montre avec orgueil son couvent célèbre, tout imprégné encore du souvenir de saint Savatie et de saint Zozime; ses murs ont servi de refuge à saint Philippe. Il possède une châsse vénérée qui attire en pèlerinage monarques et mendiants; c'est dans ses vastes corridors que l'on voit errer le spectre solennel dont la seule pensée fait tressaillir d'effroi le cosaque sous sa tente, le pêcheur de morue dans sa barque fragile. Ce monastère a été le théâtre d'une foule d'événements mémorables et même de miracles que la poésie et la peinture ont à l'envi célébrés.

En dehors de la barre de la Dwina se dresse la tour, de construction récente, au sommet de laquelle s'élève un phare qui domine la mer de quatre-vingts pieds; mais la draperie de brouillard dont il est presque toujours entouré ne permet guère de l'apercevoir. Un pilote monte à notre bord; son visage, encadré d'une abondante chevelure, exprime la douceur et la patience. D'un ton humble, craintif, comme s'il avait peur de voir son avis pris en mauvaise part et d'être battu, il nous dit que la marée est basse à la barre, et que nous serons obligés d'attendre le flot.

« Attendre! s'écrie notre patron, oh que non pas! Donne-nous un coup de main, nous passerons tout de suite. »

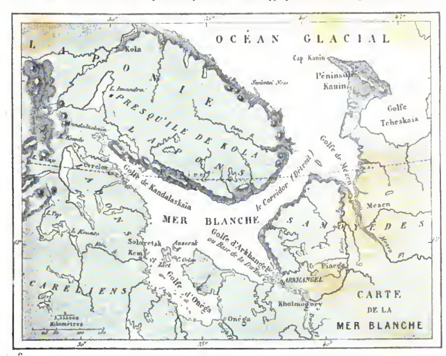
Le soleil vient justement de percer la brume, mais les nuages sont lourds et sombres; chacun sent qu'un coup de vent est proche. Près de la barre, deux bateaux, *le Thera* et *l'Olga*, vacillent comme des hommes ivres; cependant le pilote russe cède avec un sourire de résignation, et notre vitesse étant ralentie de moitié, nous cinglons vers la ligne de signaux noirs et rouges qui flottent en face de nous.

Bientôt nous laissons en arrière *le Thera* et *l'Olga*, que le remous de notre sillage secoue durement et dont la voilure frissonne, pareille à un malade saisi de la fièvre. Une demi-heure plus tard, nous franchissons la ligne des bouées : nous sommes dans le port extérieur.

Comme tous les grands fleuves, la Dwina a formé, près de son embouchure, un delta d'îles et d'îlots à travers lesquels ses eaux coulent vers la mer par une douzaine de bouches. Aucun de ces canaux ne peut être nommé le bras principal, car le fleuve, plus capricieux encore que l'océan, change souvent ses allures. Tel bateau, sorti en août par un passage fort large, le trouvera presque fermé quand il reviendra au mois de juin de l'année suivante, et sera obligé d'en prendre une autre. D'après les anciennes cartes, l'embouchure la plus considérable se trouvait non loin du couvent de Saint-Nicolas; plus tard, elle fut près de l'île Rose; puis au delà des batteries du fort Dwina. Mais, deux étés de suite, de violents orages bouleversèrent les mers du pôle et fermèrent la passe. La police du port, témoin du ravage, se croisait les bras. Que pouvait-elle faire? Arkhangel serait encore aujourd'hui privé de la communication fluviale qui fait sa richesse, si un marchand danois, établi dans le port de Solambola, n'avait proposé aux commerçants étrangers de louer un bateau à vapeur et de chercher à ouvrir une voie à leurs navires. « Si l'eau descend, dit-il, c'est qu'elle s'est frayé un passage. Essayons de le trouver. » Une

centaine de livres furent déposées à la banque pour le payement des frais de l'entreprise. Le steamer explora le fleuve, et l'on reconnut que l'une de ses bouches, celle de Maimax, avait une profondeur suffisante pour donner entrée aux plus grands navires. Les obstacles paraissaient levés, les communications de la ville avec la mer étaient rétablies; déjà les habitants se réjouissaient de l'éminent service rendu à leur commerce. Mais on avait compté sans les autorités du port : jamais aucun bâtiment n'était sorti d'Arkhangel par le bras de Maimax; aucun règlement n'avait été fait en vue de cette voie commerciale; la police ne pouvait permettre qu'un navire mît à la voile sans que son congé eût été libellé dans les formes ordinaires. En vain les marchands représentaient que le cas, étant nouveau, réclamait une disposition nouvelle. Autant aurait valu raisonner avec un fonctionnaire turc : ici étaient mouillés des vaisseaux chargés d'orge et de sapins pour l'Elbe, la Meuse, la Tamise; là les eaux abondantes de Maimax coulaient vers la mer; mais les règlements du port, qui ne se préoccupent ni des fantaisies de la nature, ni des besoins des hommes, ne permettaient pas que la flotte appareillât.

Une supplique fut adressée au gouverneur d'Arkhangel, le prince Gagarin; mais bien qu'il fît force plaisanteries sur les autorités du port et leurs formalités ridicules, il n'avait malheureusement aucun intérêt engagé dans la cargaison. L'affaire demeura donc en suspens. Gospadin Sredins, le directeur des douanes, homme intelligent et rusé, tenta d'obtenir l'ouverture du port en offrant de créer des receveurs pour le nouveau canal; mais la police était.... la police. On avait beau répéter que les marchandises pouvaient s'avarier, que le capital ainsi employé restait improductif, que tout rouble ainsi gaspillé était autant de perdu pour la ville....



« Comment tout cela s'arrangea-t-il enfin?

— D'une façon fort simple, répondit un patron qui lui-même avait été prisonnier dans le port à cette époque. Nous nous adressâmes à Pétersbourg; le ministre dit un mot à l'empereur, et voici leur conversation telle qu'on nous l'a rapportée :

« Que se passe-t-il donc à Arkhangel, demanda le tzar; pourquoi tout ce tapage?

— Sire, c'est au sujet d'une nouvelle embouchure de la Dwina; des bâtiments voudraient y passer, sire, parce que le vieux canal est ensablé, sire.

— Pour Dieu, s'écria l'empereur, laissez les navires passer par où ils pourront. »

La question fut-elle réglée avec ce sans-façon tout

marin, ou, ce qui est plus vraisemblable, suivit-ello la voie méthodique et lente des rapports officiels? Je ne saurais le dire; toujours est-il que l'embouchure de Maimax fut ouverte malgré les autorités du port, malgré la lettre des règlements.

Un Hébreu des anciens âges aurait appelé cette mer un sépulcre blanchi. Ceux mêmes pour qui les tempêtes peuvent se résumer dans une série de chiffres, — tant de navires perdus au milieu des glaces, tant de cadavres jetés sur la côte, — les savants, en un mot, treuveraient, dans les lugubres annales de ces parages, quelque motif d'indulgence pour la vioille superstition laponne de la Sorcière d'or. Il y a deux ans, la saison fut exceptionnellement meurtrièro; une journée surtout, journée sombre et terrible, restera longtemps gravée dans le souvenir des habitants.



Samoyèdes. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.

Vers la fin de juin, un rapport, envoyé par un homme digne de représentor son pays sur ces lointains rivages, le consul anglais d'Arkhangel, vint répandre l'alarme au ministère du commerce. Il demandait, avec des accents que n'entendent pas souvent les ministères, une efficace et prompte assistance. Plus de cent navires périssaient dans les glaces. C'étaient des bâtiments de toutes sortes et de tous pays, suédois, danois, bollandais, anglais; lougres, sloops, corvettes, caboteurs; la plupart manœuvrés par des Anglais. No pouvait-on leur porter secours? « Le secours est on route, » répondirent les fils télégraphiques de Charing Cross. En effet, le 1er juillet, deux bateaux à vapeur partaient de la Tamise pour tentor d'arracher aux glaces polaires ces vaisseaux et ces hommes. Quinze jours après, les steamers avaient doublé le cap Gorodetsk



Un rivage du golfe d'Onega (voy. p. 6). — Dessin de E. Moynet d'après nature.

sur les côtes de Lapenie, et le lendemain, au point du jour, ils s'efforçaient de franchir la barre d'Arkhaogel. Il leur fut impossible de passer : ce qui pourtant n'empêcha point les équipages anglais d'accomplir avec une rapidité merveilleuse l'acte de dévouement pour lequel ils étaient accourus.

Cette flotte cosmopolite avait quitté les ports de la Dwina sur la nouvelle que les glaces du golfe commençaient à fondre; mais lorsque les vaisseaux se furent engagés dans le corridor, le vent ayant viré du nord au sud, ils se trouvèrent entourés de banquises qui craquaient de toutes parts et se balançaient de droite et de gauche d'une façon menaçante. A force de précautions, ils atteignirent sans encombre le cap Kenin. En face d'eux, la glace était épaisse et haute; impossible de se frayer un passage : les bâtiments bondissaient et gémissaient sous le choc des glaces flottantes. Pour comble de malheur, le vent se remit à souffler du nord, et pendant trois jours entiers entassa les banquises dans le passage, forçant la flotte à se rejeter en arrière, et fermant toute issue vers la mer libre. Les bâtiments roulaient çà et là, incapables, malgré tous leurs efforts, de garder le milieu du canal; le courant les entraînait pour les précipiter sur les récifs de Laponie, où les équipages se voyaient bientôt emprisonnée dans la muraille de glace.

Les marins des navires les plus solides pouvaient, au milieu de l'affreuse solitude, entendre le bruit sinistre, pareil à celui de l'artillerie d'un fort, que faisaient les coques des autres vaisseaux en se brisant sous la formidable étreinte des banquises, comme un verre de cristal trop mince entre les mains d'un athlète. Quand un bâtiment coulait bas, les matelots sautaient sur la glace et se réfugiaient à bord du navire le plus voisin, sauf à déménager de nouveau quelques heures plus tard. Un homme faisait naufrage cinq ou six fois dans un seul jour, chacune des embarcations auxquelles il avait demandé un abri se dérobant sous ses pieds et s'engouffrant dans l'abîme de glace.

Quand le relevé des pertes fut dressé par les deux steamers de sauvetage, le ministère du commerce reçut le rapport suivant :

« Le nombre de navires que les équipages avaient dû abandonner s'élevait à soixante-quatre; quatorze seulement avaient été sauvés : les cinquante autres avaient péri. Parmi ces derniers, dix-huit, construits en Angleterre, étaient montés par des marins appartenant à la même nation. »

L'auteur du rapport faisait observer, avec un noble et patriotique orgueil, qu'un seul des vaisseaux portant le pavillon britannique avait pu être retiré de la glace après avoir été abandonné par son équipage. Il suffit en effet d'énoncer un fait pareil, pour montrer combien les matelots anglais sont des gardiens fidèles et courageux des bâtiments qui leur sont confiés.

Il serait à souhaiter, pour l'honneur du Royaume-Uni, que ses flottes n'eussent laissé dans la mer Blanche que des souvenirs de ce genre.

III

La Dwina.

Entrés par le bras de Maimax, nous remontons le delta une vingtaine de milles; les rivages très-bas et couverts d'une riante végétation, les îlots verdoyants rappellent le Missouri, quoique le limon de la Dwina ne soit ni aussi noir ni aussi riche que celui du fleuve américain. Il tapisse seulement les îles de gazon et les parsème de petits arbrisseaux. Plus loin, sur la terre ferme, s'étend à perte de vue un rideau de pins séculaires.

L'île basse que l'on aperçoit à droite, quand on franchit la barre, porte le nom de Saint-Nicolas, en souvenir du prêtre qui, rempli d'un zèle fougueux pour la cause de la foi, souffleta, dit-on, l'hérétique Arius. Nul ne sait où ce Nicolas vécut et mourut, car l'histoire ne mentionne nullement sa présence au premier concile de Nicée. La tradition le fait naître à Liki et habiter Myra, ce qui l'a fait surnommer le saint de Mirliki; mais on n'a pas conservé une seule ligne de ses écrits, et les vertus qu'on lui attribue sont parfois contradictoires. Il est le patron des nobles, des enfants, des matelots, des pèlerins. En dépit de l'incertitude qui plane sur son caractère et sur sa naissance, Nicolas est pourtant un saint fort populaire. Le peuple l'aime à cause de sa tendresse envers les pauvres; il est l'ami des mendiants, des pêcheurs, des vagabonds. Il est la consolation, l'espérance de ceux qui sont en danger de périr dans les flots ou de mourir de faim. Dans ces déserts du nord, il n'est personne qui n'invoque son nom et ne vénère son image, mais nulle part on ne lui rend un culte plus fervent que dans le bassin de la mer Blanche. Avec quelle joie pieuse le pêcheur de ces côtes lit dans la *Vie des Saints* (qui est à la fois sa Bible, son épopée, son drame, son code, son histoire) que Nicolas est le plus puissant saint du ciel; qu'il est assis à la droite de Dieu, et qu'il a sous ses ordres une armée de trois cents anges, le glaive au poing, et prêts à s'élancer au moindre signe !

Un moujik priait un de mes amis de lui dire qui sera Dieu quand Dieu mourra.

« Mon brave homme, lui répliqua l'Anglais en souriant, Dieu ne mourra jamais. »

Le paysan fut d'abord interdit et répéta d'un air abattu :

« Il ne mourra jamais ! » Puis il se remit du choc, et la lumière parut se faire de nouveau dans son esprit.

« Oui, reprit-il avec lenteur; j'y suis maintenant, vous êtes un incrédule; vous n'avez pas de religion. Voyez, j'ai été mieux instruit que vous. Dieu mourra un jour, car il est très-vieux, et alors saint Nicolas prendra sa place. »

Bien que saint Nicolas soit en grand honneur dans toute la Russie, sur les rives du Dniéper, de la Moskova, du Volkhof, aussi bien que sur celles de la Dwina, ces zones septentrionales ont pour lui, comme

je le disais tout à l'heure, une vénération particulière. Il est le patron du marin, le bras droit de l'eventurier; toutes ses images le représentent épiant avec une tendresse anxieuse les convulsions et les colères de la mer Blanche. Le delta que nous parcourons en ce moment pourrait être appelé sa province; car son nom a été donné non-seulement à l'île qui se trouve à notre droite, mais encore à l'ancien canal et même à la baie. Le cloître le plus antique du pays est également sous son patronage.

En suivant le bras de Maimax, nos yeux, longtemps fatigués par la vue des roce sombres, des nuages plombés, du ressac livide, se reposent avec délices sur la fraîche verdure du gazon et des arbrisseaux; mais ils cherchent en vain derrière les roseaux et les taillis ce qui fait le charme suprême d'un paysage, une maison ou une ferme. Une cabane de planches, une seule, s'offre à notre vue; des hommes se tiennent près d'un talus, dans une petite clairière, un jeune garçon est étendu dans un frêle canot, que le remous de notre steamer soulève et balance, mais personne n'habite ce doux séjour; les hommes et l'enfant sont venus d'un hameau situé à quelques lieues de là. Ils ont descendu le fleuve afin de faucher de l'herbe pour leurs vaches et de rassembler quelques fagots, ils repartiront avant la nuit.

Les villages abondent sur les rives des anciens canaux; ce sont de minces groupes de cabanes, avec une église et un cloître, flanqués çà et là de quelques moulins à vent qui se démènent contre le ciel; chaque hameau occupe la place qui lui a été assignée d'avance, sans qu'on puisse surprendre dans son arrangement l'ombre d'une pensée originale. L'initiative individuelle est ici tout à fait nulle; le pope et le *starost*, officier impérial, doivent être consultés en toute circonstance; une souris même ne saurait se mouvoir dans une ville russe sans y avoir été autorisée par quelque article du code. Le Fort Dwina a été, selon cette règle, construit dans l'ancien lit du fleuve sur une langue de terre désignée par qui de droit, et l'on comptait que la nature se conformerait toujours à l'ordre fixé.

Dans ces régions, une forêt de croix borde les côtes et les rives des grands cours d'eau (voy. p. 12). Quand le ciel devient menaçant, le marin descend à terre, il érige une croix, s'agenouille et prie; dès qu'une bonne brise s'élève, il part, laissant cette offrende sur la plage déserte. Le péril est-il grave, l'équipage tout entier débarque, abat et sculpte de grands arbres, dresse un signe commémoratif sur lequel sont gravés les noms des matelots, la date de l'érection. Sur les côtes de la mer Blanche, on rencontre à chaque pas ces pieux témoignages; mais c'est principalement sur les rocs des îles saintes que leur accumulation frappe le voyageur. Chaque croix rappelle une tempête.

Quelques-unes sont des monuments historiques. Un *ex-voto* de ce genre, élevé par Pierre le Grand quand il échappa au naufrage de son vaisseau sur ces rivages glacés, a été enlevé du lieu où l'avait dressé le tzar, et transporté dans la cathédrale d'Arkhangel. « Cette croix a été taillée par le capitaine Pierre, » dit une inscription gravée de la main même de l'empereur. Comme il était habile à sculpter le bois et la pierre, l'ouvrage ne manque ni d'art ni de grâce. N'est-elle pas touchante, cette coutume maritime qui laisse sur chaque côte un tableau, un signe d'action de grâce? Le matelot anglais arrêté par les vents contraires quitte avec la colère au cœur, l'imprécation aux lèvres, la plage sur laquelle il a été retenu prisonnier. Jack Ter est sans doute un compagnon solide; il possède un genre de mérite qui n'est pas à dédaigner, mais la pieuse habitude du marin russe témoigne de qualités morales non moins hautes.

En remontant le fleuve, nous rencontrons des flottes de radeaux et de *praams* qui nous offrent quelques intéressants aperçus de la vie des habitants. Les premiers sont des trains de bois de charpente, des troncs de pins fixés ensemble au moyen de branches d'osier, surmontés d'une cabine de planches, sous laquelle le patron sommeille paisiblement, tandis que ses bûcherons travaillent sur le rivage ou bien manœuvrent pour accélérer la marche de l'embarcation. Ces radeaux descendent la Dwine et ses affluents l'espace de trois à quatre cents lieues. Abattus dans les grandes forêts de Vologda et de Nijni-Konets, les pins sont traînés au bord des rivières et liés ensemble par des mains rudes et vigoureuses pour former ces grandes masses flottantes. Dans les villes, quelques hommes peuvent être loués pour rien, car beaucoup de paysans pauvres, désireux de se rendre au sanctuaire de Solovetsk, sont ravis de pouvoir ainsi descendre la rivière. Pour prix de leur passage, ces pèlerins aident à la manœuvre, rament ou dirigent le train à travers les bas-fonds.

La vie est un peu moins rude dans les praams qu'à bord des radeaux. La forme de ces embarcations ressemble à celle du joujou que l'on appelle *arche de Noé;* c'est une immense coque de pins grossièrement équarris, assemblés et maintenus au moyen de crampons de fer. Un toit de planches de forme conique protège les hommes et les marchandises. Un de ces grands bateaux coûte de six à sept cents roubles (en comptant le rouble à sa valeur actuelle de trois francs), et il peut porter jusqu'à huit cents tonneaux d'avoine. Un bout de la praam est planchéié pour servir de chambre; quelques escabeaux, une table et des rayons, le tout en bois de sapin, composent l'ameublement. A la poutre du plafond se balance un pot de fer dans lequel les bateliers préparent leur nourriture pendant qu'ils sont en marche; mais quand ils arrivent dans un port, il leur est défendu d'avoir à bord le moindre feu et même d'allumer une pipe; ils doivent faire leur cuisine à terre. Un bateau plat, formé de quatre ou cinq troncs de pins attachés ensemble, leur permet de gagner facilement la rive.

Les praams, comme les trains, prennent à bord une

grande quantité de pèlerins des hautes terres, auxquels ils donnent, outre le passage gratuit, une ration de pain noir et de thé pour le concours qu'ils prêtent au maniement de la barre et de l'aviron. Le travail n est pas bien pénible, car le courant se charge de presque toute la besogne. Arrivée à Solambola, l'embarcation livre son frêt d'avoine aux navires étrangers qui l'attendent et dont la plupart ont pour destination le Forth, la Tyne et la Tamise. Le praam est ensuite amarré sur la rive, dépecé et vendu. La meilleure partie du bois sert à élever des hangars. Le reste alimente les cuisines ou les poêlee.

Solambola, le nouveau port d'Arkhangel, n'est autre chose qu'une poignée de cabanes éparses, qui feraient penser à un chalet suisse, n'était la multitude de vertes coupoles et de clochers aigus qui lui donnent plutôt l'aspect d'une ville bulgare. Le long du fleuve s'étend une bande de sable haute de cinq ou six pieds; au delà, le terrain s'abaisse, de telle sorte que, s'il survenait une inondation, cette jetée seule dominerait les eaux. Solambola est une ville aquatique; au printemps, lorsque le fleuve est grossi par la fonte des neiges, le flot envahit tout, et pour circuler dans le village il faut, comme à Venise, un bateau.

Un fait assez curieux, c'est qu'il n'y a pas dans cette jetée un grain de sable qui soit rusee : toute la chaus-



Rivage de la Dwina (voy. p. 11). — Dessin de A. de Neuville d'après un croquis de M. H. Dixon.

sée est formée de leet, apporté dans la Dwina par des navires étrangers, principalement par ceux qui viennent des ports anglais. Ce monticule de cailloux, de marne, de coquillages provient presque entièrement de Londres, de Liverpool et de Leith; le commerce que la Russie fait avec l'Angleterre présente cette particularité qu'il consiste entièrement en exportation. Le Russe nous envoie tout ce qu'il a à vendre : son avoine, son lin, son goudron, ses sapins, ses nattes, ses fourrures; ce qu'il achète en retour n'est rien, ou presque rien. De faibles quantités de vin, de sel, quelques appareils de scieries mécaniques, dont nous ne sommes que les entrepositaires, voilà en quoi consiste tout l'échange de la Grande-Bretagne avec le Nord. Le payement se fait en or, la cargaison se compose de lest; et la balance du commerce entre les deux pays est.... une jetée de marne et de coquillages anglais.

IV

Arkhangel.

Quand on entre dans la Dwina par l'océan Arctique, la première impression que l'on éprouve, la première



Praams et radeaux sur la Dwina (voy. p. 11). — Dessin de E. Moynet d'après nature.

réflexion suggérée par la vue des hommes et des choses, c'est que l'on approche de l'Orient.

En franchissant la barre, vous remarquez que le pilote refuse de jeter la sonde.

« Ne vous inquiétez pas, dit-il, c'est assez profond; il ne nous arrivera pas de mal, à moins que ce ne soit la volonté de Dieu. »

Un pilote se sert rarement de plomb. D'après les règlements, la hauteur de l'eau à la barre doit être tantôt de telle mesure, tantôt de telle autre; à quoi bon dès lors s'en occuper? La corde que l'on ferait descendre dans la mer n'en augmenterait pas la profondeur.

Vous avancez dans le delta, des paysans sont rassemblés sur le rivage; il n'en est pas un seul, soit homme, soit femme, qui ne porte un manteau de peau de mouton, ce vêtement qu'on pourrait appeler l'insigne des tribus nomades; car jamais on ne le rencontre chez les races sédentaires.

Au premier coup d'œil jeté sur la ville d'Arkhangel, vous êtes frappé de la multitude de clochers et de dômes, clochers invariablement dorés, dômes de toutes couleurs, et en si grand nombre qu'on ne peut s'empêcher de les croire hors de proportion avec le nombre des habitants.

Chose singulière! le capitaine de navire qui arrive dans ces parages ne trouve ni quai, ni dock, ni débarcadère, ni escalier. Il mouille comme il peut, range son bâtiment à l'aide de la gaffe, et ne reçoit pas plus d'aide du rivage que s'il était dans le port turc de Widdin ou de Routchouk. Nulle part au monde, sinon dans quelques villes de Palestine, il n'existe un commerce considérable organisé dans des conditions aussi élémentaires.

En avançant sur cette plage de marne anglaise, vers la ville dont vous apercevez les flèches étincelantes, vous apprenez que, comme Alep, Arkhangel n'a pas d'auberge, pas même de khan où les voyageurs puissent trouver un abri.

Si, frappé d'étonnement, vous cherchez à vous expliquer ces coutumes singulières, jetez un coup d'œil sur vos cartes, vous constaterez qu'Arkhangel est situé un peu à l'est du méridien de la Mecque et de Trébizonde.

Pourtant ces grandes routes de la Dwina ne sont pas celles du véritable Orient. A votre arrivée dans le port, le pilote se rapprochera peut-être de vous et vous serrera la main (tous les Russes de classes inférieures sont fort démonstratifs); si vous ne comprenez pas cette insinuation, il murmure doucement à votre oreille, comme s'il s'agissait d'un important secret, que, s'il est fort peu d'étrangers qui remontent la Dwina, au moins n'y en a-t-il aucun qui n'offre un *na-chai* (tasse de thé) à l'homme grâce auquel il est sorti de la mer des tempêtes. Mais, je m'empresse de le dire, la détestable habitude de graisser la patte aux officiers du port n'a plus cours aujourd'hui. Le règne actuel, qui a déjà opéré tant de réformes, a pris à cet égard une mesure excellente. Il a réduit le nombre beaucoup trop considérable des employés des douanes et augmenté le traitement de ceux qui ont été conservés. Nul d'entre eux ne reçoit maintenant un salaire dérisoire, et personne n'oserait se permettre d'accepter un présent. Le prince Obolenski, chef de ce vaste service, est un homme d'un caractère énergique, d'une honnêteté incorruptible: son zèle vigilant a fait disparaître ces abus honteux qui ont été stigmatisés avec raison par tant de voyageurs. On pourra juger de la rigidité de l'administration à cet égard par un fait dont j'ai eu personnellement connaissance. Un patron avait offert à un officier du port une douzaine d'oranges; le cadeau n'avait pas en lui-même une grande valeur, mais ces fruits étant rares dans le pays, on les considère comme une friandise fort délicate. Quand le directeur du port eut connaissance du fait, il entra dans une violente colère et fit descendre l'employé à un grade inférieur: « S'il prend aujourd'hui une orange, dit-il, demain il acceptera un rouble; » une année entière s'écoula sans que l'imprudent fonctionnaire pût reconquérir la position qu'il avait perdue.

Le nouveau système enlève à la Russie un peu de saveur orientale; mais, avec le temps, il amènera le plus modeste employé à sentir qu'il est un homme, et à se respecter lui-même.

Arkhangel n'est ni un port, ni une ville, dans le sens que nous attachons à ces mots. On n'y voit point, comme à Hull ou bien à Hambourg, une innombrable quantité de docks, d'entrepôts, de boutiques, de voitures, le tout animé par un actif commerce intérieur. Arkhangel est un camp de magasins groupés autour d'un amas de beffrois, de coupoles et de dômes. Imaginez, le long d'un large fleuve sombre, un vaste marais parsemé çà et là de petits îlots d'argile; élevez sur ces monticules des édifices décorés de fresques, couronnés de croix et de coupoles; remplissez l'espace qui sépare églises et convents avec des pilotis et des planches, de manière à réserver une superficie suffisante pour les jardins, les rues, les cours; ouvrez deux larges voies s'étendant sur une longueur de trois à quatre milles, depuis l'église appelée la Femme de Smith jusqu'au monastère Saint-Michel; peignez les murs des édifices religieux en blanc, les dômes en vert et en bleu; entourez les maisons de jardins sans clôture; enfin placez devant chaque fenêtre un géranium, un fuchsia, un laurier-rose; laissez le gazon croître partout, dans les rues et sur les places..., et vous aurez Arkhangel.

A mi-chemin du monastère au quartier de la Femme de Smith, sur les monticules d'argile dont nous venons de parler, s'élèvent, par groupes pittoresques, les édifices publics : la tour du beffroi, la cathédrale, l'hôtel de ville, le palais de justice, l'hôtel du gouverneur, le Muséum, tout nouvellement construits; de sorte que rien n'a encore amorti l'éclat des vives couleurs appliquées à leur surface. Les collections du Muséum sont pauvres; la dorure de la cathédrale est

riche. Vu de loin, avec ses tourelles et ses dômes, Arkhangel a plutôt la physionomie d'une ville sainte d'Orient que celle d'une place de commerce.

Ce port de mer cependant est le seul qui soit vraiment russe. Astrakhan est tartare; Odessa, italien; Riga, livonien; Helsingfors, finlandais. Aucun n'appartient à la Russie proprement dite. La langue que l'on y parle n'est pas le russe. Gagnés par l'épée, ils peuvent être perdus par l'épée; car ils sont, comme toutes les conquêtes, soumis au destin de la guerre. La Russie véritable, la Grande-Russie, pourrait les perdre sans être profondément émue. Elle est assez vaste pour garder son indépendance, assez riche pour rester prospère lors même qu'il lui faudrait renoncer à cette ceinture de Russies Mineures dans laquelle, pour son triomphe et son châtiment, elle a été enfermée. Il en est autrement d'Arkhangel : c'est la seule grande voie qui la relie à la mer, qui la mette en communication avec le monde; c'est le déversoir de son bassin septentrional, le débouché que Dieu lui a ouvert, et dont elle ne peut être dépossédée par les hommes.

Pour nous, Européens de l'Occident, Arkhangel peut paraître par trop surchargé de dômes, comme le delta est trop encombré de croix; ce qui lui donne, à nos yeux, son importance, ce sont ses immenses magasins d'avoine et de goudron, de planches et de fourrages; mais, pour les habitants, il est la demeure de l'archange, le port des pèlerins de Solovetsk, la porte de Dieu.

V

La vie religieuse.

Un ami me conduisait un jour, dans Arkhangel, de maison en maison, pour y faire des visites; je remarquai qu'en entrant ou en sortant, nous ne manquions presque jamais de rencontrer un officier de mine martiale, de tournure élégante. Étonné de cette persistance, je m'écriai enfin :

« Cet homme a l'air de nous suivre à la piste.

— Oh non! répond en riant mon ami : c'est un agent de la police russe.

— Pourquoi est-il toujours sur nos talons?

— Il ne pense pas à nous; il fait sa ronde; il avertit tous les riches propriétaires d'avoir à mettre ce soir quatre chandelles allumées à chacune des fenêtres de leur maison qui donnent sur la rue.

— Quatre chandelles! pourquoi ?

— En l'honneur du tzar. C'est aujourd'hui la fête de son saint patron; à huit heures, vous verrez toutes les rues s'illuminer spontanément..., à l'instigation de la police.

— La police n'a pas besoin d'intervenir, j'imagine; l'empereur est populaire. Qui pourrait oublier la Saint-Alexandre?

— Vous vous trompez; le peuple ne songerait probablement pas à faire sa cour. Regardez; les boutiques sont ouvertes, l'étalage au grand complet; chacun travaille comme au temps le plus ordinaire de l'année. Le moujik s'inquiète peu des rois ou des reines : il ne connaît que son ange gardien, son saint à lui. Ne lui demandez pas de vous livrer un vêtement, de réparer une tarantane, ou d'aller chercher du bois le jour de la fête de son patron, il aimerait mieux être englouti sous terre que de souiller par un travail défendu ce saint anniversaire. Le moujik n'est pas courtisan, mais il est religieux. »

Je ne tarde pas à reconnaître que mon ami a raison, bien que les exemples sur lesquels il s'appuie pour montrer les dispositions pieuses du peuple m'aient surpris tout d'abord.

Le sentiment qui, dans un cœur russe, domine tous les autres, c'est celui de ses devoirs envers le Créateur. Ce sentiment agit au dedans par l'adoration, au dehors par les cérémonies et les observances; il se manifeste dans tous les rangs de la société, dans toutes les situations de la vie. On le retrouve au sein d'une armée en marche, au milieu de la foule attirée par une foire de campagne, dans un cours rempli d'étudiants; il apparaît chez une princesse qui danse au bal, chez un vendeur qui écrit sur son comptoir, chez un paysan qui essaye de dégager sa voiture embourbée, chez un malfaiteur qui se dispute pour le partage du vol.

Cette piété active décore le pays de temples et d'autels, en même temps qu'elle ouvre l'âme de l'individu à la grâce du repentir. Chaque village possède des reliques, chaque enfant prie son ange gardien et porte sa croix baptismale. Si les habitants sont riches en dons spirituels, les villes abondent en églises et en couvents. A Kargopol, cité de deux mille âmes, j'ai compté vingt clochers. Moscou a, dit-on, plus de quatre cents temples et chapelles; Kiev n'est pas moins riche, eu égard au chiffre de sa population. Le souvenir de tous les événements publics se perpétue par la construction d'une église. A Kiev, le temple de Saint-André rappelle la visite d'un apôtre; celui de Sainte-Marie, l'introduction du christianisme. Saint-Vassili, de Moscou, fut bâti pour célébrer la conquête de Kazan; le couvent de Donskoï, la victoire de Fedor sur les Tartares de Crimée; Saint-Sauveur, pour rendre grâces au ciel de la déroute de Napoléon. La première bataille gagnée par les Russes sur les Suédois a fait ériger Saint-Alexandre à Pétersbourg; Saint-Isaac a été construit en mémoire de Pierre Ier. Quand nous bâtissons un pont, les Russes élèvent une maison de prières; les basiliques sacrées portent écrite en caractères splendides l'histoire politique et sociale de l'empire.

Nuit et jour, depuis le berceau jusqu'à la tombe, un Russe vit, pour ainsi dire, en société avec Dieu, consacrant à son service une somme de temps et d'argent que personne ne songerait à lui donner dans l'Europe occidentale. Comme l'Arabe, le Slave est essentiellement religieux; l'abîme qui sépare une telle race du Saxon et du Gaulois est plus profond que ne saurait l'imaginer quiconque n'a pas visité le Levant.

Entrez dans une chaumière russe, vous y trouverez

une chapelle. Toutes les pièces sont sanctifiées, car dans chacune il y a une pieuse image, un autel, j'allais dire un dieu domestique. Le père de famille entre dans sa demeure avec respect : il s'arrête un moment sur le seuil, se découvre, fait le signe de la croix et récite un verset de la liturgie sainte.

La croix reçue au baptême, cette croix que le Russe porte jusqu'à la tombe, n'est que l'emblème de sa persévérance dans la foi. La religion le suit, enfant, au jeu et à l'étude; homme, au comptoir ou à l'atelier. Toutes les écoles ont un recueil de prières appropriées aux diverses circonstances de la vie universitaire; on y trouve les formules d'invocation qui doivent être récitées au commencement de l'année scolaire, à la veille des vacances, à l'ouverture d'un cours nouveau. Il en est de même dans les manufactures et dans les fermes. Les prières varient suivant le travail; mais chacun, hommes et enfants, adresse chaque jour au ciel de longues et ferventes supplications, chacun est tenu de se soumettre à la loi du jeûne. Cet acte d'ascétisme est rigoureusement observé; plus de la moitié de l'année russe est consacrée à la pénitence. Pendant les sept semaines qui précèdent la fête de Pâques on ne peut manger ni viande, ni poisson, ni lait, ni œufs, ni beurre. Six semaines avant Noël, un mois avant la Saint-Pierre, même abstinence, si ce n'est que le poisson est permis. Pendant quinze jours, au mois d'août, un jeûne sévère est observé en l'honneur de la Vierge, dont on célèbre l'Assomption glorieuse. Le mercredi et le vendredi de chaque semaine sont sanctifiés par des mortifications semblables. Outre ces observances communes à tous, le fidèle se prépare à la



Maison (isba) du nord de la Russie. — Dessin de E. Moynet d'après nature.

confession et à la communion par une austère pénitence. Il doit s'abstenir de tout aliment gras, de toute friandise, de sucre, de cigarette, ne prendre même aucune nourriture dont la préparation ait exigé l'emploi du feu.

Le samedi saint, jour de la bénédiction des eaux, il n'est permis à personne de boire ni de manger avant l'accomplissement de la cérémonie, c'est-à-dire vers quatre heures du soir; on boit alors l'eau consacrée, puis tous prennent leur repas, le cœur rempli d'une joie sainte. Pour faire provision d'eau bénite, hommes et femmes accourent à l'église, chargés de pots, de casseroles, de jarres, d'urnes; chaque fidèle est muni d'un cierge qu'il allume au sanctuaire pour le porter devant l'image de son patron où il achève de se consumer.

Toute maison que l'on vient habiter, toute boutique où l'on installe un commerce, doit recevoir une consécration religieuse. Presque chaque mois, le pope, suivi du répondant et du diacre, visite les maisons de sa paroisse, asperge les chambres avec l'eau sainte, les purifie par la prière et les consacre par le signe de la croix.

Traduit par Emile JONVEAUX [1].

(La suite à la prochaine livraison.)

1. M. É. Jonveaux, écrivain laborieux, collaborateur de la *Revue des Deux-Mondes*, auteur de traductions diverses et d'un livre sur l'Amérique, est mort pendant le siége de Paris. Son zèle, son amour du bien, ses sympathies pour l'instruction populaire lui avaient mérité d'unanimes sympathies.



Le Père Jean, moine, capitaine de *la Verra*. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.

LA RUSSIE LIBRE,

PAR M. WILLIAM HEPWORTH DIXON[1].

1869. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

V

La vie religieuse (suite).

Quand il se marie, quand il rend son âme à Dieu, le Russe reçoit de son église une assistance plus maternelle encore qu'à sa naissance et à son baptême. Le mariage, ce grand sacrement, qui met sur la tête de l'homme sa couronne d'autorité, qui en fait le chef d'une nouvelle famille, forme une cérémonie longue et compliquée dont les rites, d'une justesse frappante comme symbole, ont une grâce exquise au point de vue de l'art. Les prières montent vers le trône de l'Éternel, les anneaux sont échangés, les bénédictions d'en haut invoquées en faveur du jeune couple; enfin une couronne d'or est posée sur le front des nouveaux époux :

« Ivan, serviteur de Dieu, s'écrie le pope, reçoit pour couronne Nadia, servante de Dieu. »

Il est des couples qui portent leur diadème nuptial pendant toute une semaine, puis vont le rendre à la sacristie, où ils obtiennent en échange une bénédiction. La religion décore la plus humble vie d'une parure passagère. Le jour des noces, la fiancée devient toujours une reine, l'époux un roi, ne fût-il qu'un valet.

Tout homme a un ange qui le suit du berceau à la tombe, un esprit témoin de ses actions et qu'il ne peut tromper. Il met dans sa chambre, au-dessus de l'oreiller sur lequel il repose, une image de ce gardien céleste, et sans cesse une lampe brûle en son honneur. Le jour de la fête du bon ange doit être saintement chômé, rempli d'œuvres charitables. On prépare un repas auquel sont invités les parents et les amis; on distribue des aumônes aux pauvres. On se rend à l'église; on y achète des pains consacrés que l'on donne aux domestiques, aux hôtes, aux visiteurs. Le pope vient, avec l'évangile et la croix, réciter à l'ange des prières pour lesquelles le maître de la maison lui donne une offrande qui varie suivant sa fortune. Le Russe ne professe pas pour son saint patron un culte moins ardent. Rien au monde ne le déciderait à changer le nom qu'il a reçu au baptême. Un paysan était accusé de s'être fabriqué un passe-port et d'avoir voulu se faire passer pour un autre. « Comment peut-on croire, répliqua-t-il stupéfait, que j'aurais pris un nom qui n'est pas le mien? J'aurais perdu mon patron. Mais je n'avais garde; j'ai seulement changé mon lieu de naissance. »

1. Suite. — Voy. page 1.

Les sentiments religieux ont tellement pénétré la vie sociale, que les droits civils, dans une certaine mesure, sont attachés à l'accomplissement des services du culte. Chacun sait qu'il est tenu d'entendre la messe chaque semaine, de confesser ses péchés, de recevoir la sainte communion une fois l'année. Celui qui néglige ces devoirs encourt la mort civile, à moins que, grâce à certains accommodements en usage dans plus d'une province, il n'ait obtenu du pope un certificat constatant son assiduité à l'église de la paroisse.

VI

Les pèlerins. — Le Père Jean.

Après le zèle religieux, la passion qui domine exclusivement le cœur des Russes est un irrésistible penchant pour la vie nomade.

Toutes les tribus slaves sont plus ou moins avides d'errer à l'aventure, aujourd'hui dans un lieu, demain dans un autre, de parcourir le monde, de vivre en quelque sorte sous la tente, comme faisaient les patriarches. Mais cette tendance est plus prononcée chez le Russe que chez le Bohème ou le Serbe.

On trouve encore aujourd'hui quelques traces de ces habitudes errantes, surtout parmi les pèlerins.

Les pèlerins vont à pied, par bandes de cinquante à soixante, hommes, femmes, enfants, chacun le bâton à la main, une gourde pendue à la ceinture, édifiant le pays par le spectacle de leur piété, s'agenouillant devant toute chapelle qu'ils rencontrent près de la route, entonnant nuit et jour leurs cantiques. Les enfants psalmodient un petit chant plaintif dont chaque couplet se termine par ce refrain :

Bons pères, tendres mères,
Donnez-nous du pain.

Cet appel est toujours entendu, car tout le monde s'imagine que le pèlerin qui frappe aux vitres peut être un ange, un envoyé de Dieu : lui donner porte bonheur.

Une partie de ces troupes voyageuses se compose pourtant, il faut le reconnaître, de vagabonds qui font trafic de piété, portant avec eux des reliques d'une authenticité douteuse, qu'ils vendent à beaux deniers comptants aux servantes et aux vieilles femmes crédules.

Un paysan qui autrefois aurait suivi de pâturage en pâturage ses moutons et ses vaches, demande maintenant au titre de pèlerin une forme de liberté que lui refuse la vie ordinaire. Il est revi de ne point payer de taxe, de ne point faire de corvée, de n'avoir ni femme ni enfant, d'émigrer de province en province; c'est un mendiant, un vagabond, un imposteur. Mais quand il passe devant les habitations, jeunes et vieux lui adressent ce salut qui chatouille agréablement ses oreilles : « Vers quel lieu, ô ami, le Seigneur conduit-il tes pas? » Tôt ou tard il rencontre une bande de pèlerins dans laquelle il est accueilli comme un frère. Notre aventurier suspend à sa ceinture une gourde; sa compagne, appuyée sur un bâton, se traîne le long de la route à travers la forêt. On les rencontre sur tous les chemins, dans la cour de toutes les maisons. Ils s'insinuent par les portes de service, et offrent un assortiment d'articles qui souvent n'ont pas moins de prix pour la maîtresse du logis que pour la servante : un fragment de rocher de Nazareth, une goutte de l'eau du Jourdain, un fil de la robe sans couture, une parcelle de la vraie croix. Ceux-là sont les esprits entreprenants, les maîtres dans l'art d'exploiter les choses saintes; mais des milliers de ces vagabonds errent de province en province, racontant à une foule avide ce qu'ils ont vu dans tel pèlerinage, où les os des saints opèrent journellement des miracles. Les uns montrent une croix de Troitsa; les autres vendent, à qui veut l'acheter, un morceau du pain consacré de saint George. Ils sauront aussi décrire Solovetsk, et parler, avec force périphrases emphatiques, des corps incorruptibles de Pechersk

Les condamnés qui parviennent à s'échapper des mines de Sibérie, endossent la robe et prennent le bâton de pèlerin Equipé de la sorte, un exilé ira de Perm à Arkhangel sans courir beaucoup de risques, lors même que ses papiers seraient faux et son épaule marquée d'un fer rouge. On connaît les épisodes dramatiques de l'évasion de Pietrowski, et l'on raconte sur les rives de la Dwina une foule d'histoires de ce genre.

J'avais doublé le cap Nord dans l'espérance de rencontrer ces bandes de pieux voyageurs, d'aller avec eux à Solovetsk, de les étudier, de m'informer enfin du « spectre du couvent » et pénétrer le mystère qui pendant tant d'années a rattaché ce fantôme à la famille des Romanoff. Aussi je ne pus me défendre d'un extrême désappointement lorsque, arrivé dans Arkhangel, j'appris que la dernière troupe de pèlerins venait de partir et que les bateaux ne traverseraient plus la mer Blanche jusqu'à la rupture des glaces au mois de mai de l'année prochaine.

Vivement contrarié d'avoir perdu cette occasion d'étudier les mœurs religieuses du pays, j'arpentais d'un pas rapide la cour des Pèlerins, située dans la ville haute, lorsque j'aperçus un assez bon nombre de peaux de moutons, non pas entassées sur le sol, mais couvrant les épaules de gens à mine famélique et hâlée, comme on en rencontre en toutes saisons sur les côtes de Syrie. Ces hommes, d'une dévotion exaltée, gardent, même sous les haillons, une certaine grâce, une certaine dignité de maintien. Leur esprit, occupé sans cesse de pensées hautes et graves, marque de son empreinte leurs gestes et leurs paroles. Le pauvre vieillard que j'aperçois là-bas, se dirigeant vers la maison avec un morceau de poisson séché, a tout à fait l'air d'un cheik arabe. Comme moi, ces pèlerins ont été retardés par les gros temps, et leur vue berce d'une agréable espérance ma curiosité de voyageur Placés dans cette alternative, ou de renvoyer toutes ces âmes altérées sans leur avoir permis d'étancher leur soif, ou de les loger et de les nourrir pendant plusieurs mois, je me plais à croire que les moines trouveront moyen d'envoyer un bateau.

Un religieux très-petit, — sa taille n'atteint pas cinq pieds, — aux cheveux bouclés comme une jeune fille, à la barbe ondoyante, se tient à l'entrée de la cour des Pèlerins; il me sera difficile d'entamer avec lui la conversation à l'aide du peu de russe que je sais; pourtant je lui demande s'il peut me dire où se trouve le bateau de Solovetsk.

« Vous êtes Anglais? » s'écrie le moine.

Ces mots, prononcés dans ma langue maternelle, me causent quelque surprise; jamais encore je n'avais vu dans le pays de religieux qui pût parler un autre idiome que le russe. Sur ma réponse affirmative, mon nouvel ami ajoute : « Le bateau a cessé de faire le trajet; il est maintenant dans le dock de Solovetsk. »

Dans le dock! Cet homme veut railler; car le rapprochement de deux idées pareilles, *moine* et *dock*, dans un pays où l'on voit une jetée comme celle de Solombola, ne saurait être qu'une plaisanterie.

« Dans le dock!

— Oui sans doute, dans le dock.

— Vous avez un dock dans l'île Sainte?

— Pourquoi non? Les marchands d'Arkhangel n'en ont pas, me direz-vous. C'est vrai; mais les marchands ne sont pas des moines. Ils font le commerce, et nous, nous travaillons. Slava Bogu! (gloire à Dieu!) un bon religieux accomplit sa tâche sans confusion ni perte de temps. A Londres, avez-vous des docks?

— Oui, beaucoup; mais ce ne sont pas des moines qui les ont construits.

— C'est juste. En Angleterre, il n'existe plus d'ordres religieux; autrefois vous en aviez, et alors ils bâtissaient des édifices de toutes sortes, n'est-il pas vrai? »

Voilà un plaisant personnage. Comment! des moines qui travaillent! des docks dans la mer Blanche! Avant que je sois revenu de mon étonnement, le moinillon me donne dans son mauvais anglais, qui est le rude argot des marins, une nouvelle qui me réjouit fort. Quoique le bateau chargé de conduire les pèlerins soit mouillé pour l'hiver à Solovetsk, où la machine a été démontée et placée dans une caisse près

d'un poêle, un navire plein de provisions doit partir dans huit jours pour le monastère.

« Pouvez-vous me dire où je trouverai le capitaine de ce bateau?

— Hum! répond lentement mon interlocuteur en faisant le signe de croix et en marmottant une prière mentale, c'est moi qui suis le patron. »

Je demeure stupéfait. Cet homme qui, en Russie, peut passer pour un nain; ce moine enveloppé dans une robe et un capuchon, avec des cheveux bouclés comme ceux d'une femme, cet homme est capitaine d'un navire allant sur mer! Un second coup d'œil jeté sur ce délicat visage me fait voir cependant que les yeux sont brillants, le teint bronzé, les dents fortes et régulières. Malgré sa robe de serge et sa figure féminine, on découvre dans le petit moine l'air de résolution qui convient à un capitaine de navire.

« Et pouvez-vous me prendre à votre bord?

— Vous! Comment, vous êtes Anglais, et vous désirez voir les saints tombeaux? Voilà qui est étrange! Aucun de vos compatriotes ne s'embarque jamais pour Solovetsk. Ils ne viennent pas ici pour prier, mais pour acheter, quelquefois pour nous faire la guerre. »

Ces derniers mots, prononcés d'une voix sourde,



Églises d'Arkhangel. — Dessin de U. Clerget d'après une photographie.

sortent de ses dents, pareils à une menace. Involontairement, je me rappelle avoir entendu, il y a peu de temps, une dame qui habite Onéga raconter que, voulant passer avec quelques Russes de ses amis une semaine à Solovetsk, elle s'était crue obligée de cacher son origine anglaise, dans la crainte d'être tuée par les moines. Ce n'était là sans doute qu'une imagination de femme; mais ce fâcheux souvenir me cause une sorte de frisson intérieur, lorsque je vois le petit homme plisser son front et prendre un air sombre en parlant de la flotte anglaise.

« Où est votre embarcation? comment la nommez-vous?

— Elle est amarrée à Solambola, près du quai des Pèlerins? Nous la nommons *la Verra* (*la Foi*). »

Je m'informe auprès d'un second moine, qui évidemment est aussi un marin, du nom de ce singulier capitaine.

« Ivan, me répond cet homme, sorte d'Hercule du Nord, aux yeux vifs, au front bardi; Ivan, ou plutôt Vanouchka, parce qu'il est petit et que nous l'aimons tous. »

Vanouchka est un diminutif d'Ivan; littéralement, le petit Ivan (petit Jean). Pour nous étrangers, le patron est le Père Jean.

Comme je dois passer en sa compagnie les dix jours

Vue générale d'Arkhangel. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie.

qui vont suivre, je ferai peut-être mieux de dire tout de suite ce que j'ai appris plus tard sur l'étrange petit capitaine à la longue robe et aux boucles flottantes.

Le Père Jean est un enfant du pays. Né dans un village lapon, il n'avait, à son berceau, d'autre perspective que d'être bûcheron ou pêcheur de morue : vie rude et précaire, la seule que connaissent les pauvres habitants de ces contrées. Il devait, en été, abattre des arbres, faucher le gazon; en hiver, poursuivre le phoque et la morue. Mais l'enfant était vif, plein d'intelligence; il brûlait de voir des pays nouveaux, et il se disait qu'un jour peut-être il deviendrait le patron, le propriétaire d'un navire semblable à ceux qu'il voyait sur les côtes. Pour réaliser ce rêve, il fallait s'instruire, apprendre la manœuvre des vaisseaux, étudier l'art de les guider sur mer. Une dizaine de lieues séparaient le hameau où était né le jeune Ivan, de Kem, ville antique fondée sur la côte de Laponie par des colons de Novogorod la Grande; là se trouvait une école de navigation, fort simple et fort élémentaire il est vrai, comme on pouvait l'attendre dans ce pays reculé : mais elle valait encore mieux que rien. Ivan réussit à s'y faire admettre. Ce fut là dans sa vie un pas décisif.

De Kem on aperçoit, dans la direction de l'orient, un groupe d'îles hautes et boisées dont les rivages brillent d'un singulier éclat aux premières heures du matin. Elles semblent attirer comme par un charme magique celui qui les contemple dans quelque paradis du nord. Toutes les plaines sont revêtues d'une fraîche verdure, toutes les hauteurs couronnées d'une église avec une croix dorée : ce sont les îles de Solovetsk; et pendant son séjour à Kem le jeune homme s'y rendit une fois en pèlerinage. Les lumières, la musique, les riches ornements du temple frappèrent son imagination; la chair saine et copieuse du couvent ne fit pas moins d'impression sur son estomac. Les images de paix et de bonheur gravées dans son esprit durant ces jours rapides ne s'effacèrent plus.

Il passa ses examens avec honneur, se rendit à Arkhangel, y mena une vie fort peu édifiante; puis, ayant fait la rencontre de quelques marins allemands de la Baltique, entendu leurs chants et leurs contes joyeux, il fut pris du désir de s'en aller avec eux voir des terres nouvelles. Mais une difficulté s'élevait. Les matelots étaient rares dans les ports russes; l'empereur Nicolas avait envoyé tous ses marins dans les ports de la mer Noire; et, pour un sujet moscovite, c'était chose fort grave de quitter son pays sans une autorisation de la police. Or, cette autorisation, Ivan savait qu'il ne l'obtiendrait pas. Quand donc le vaisseau allemand fut sur le point d'appareiller, il profita de la nuit pour se glisser à bord, et il partit sans avoir été découvert.

Le navire sur lequel il s'enfuyait ainsi était *le Héros*, de Passenbourg, en Hanovre; les tournées de ce bâtiment se bornaient d'ordinaire aux ports allemands et danois, mais il transportait parfois des cargaisons jusqu'à la Tyne et à la Tamise. Inscrit dans les livres de bord sous un nom qui n'était pas le sien, le Père Jean adopta les goûts de ses camarades : il apprit à manger du rosbif, à boire de la bière de Munich, à mener la vie insoucieuse des matelots. Cependant ni les fumées de la taverne, ni les propos de ses compagnons ne lui faisaient oublier les conseils de son père et de son pope. Comme le Suisse qui regrette ses montagnes et l'Égyptien son Nil, Ivan se prit à soupirer après sa religion. Mais que pouvait-il faire? Seule la pensée de retourner à Kem le terrifiait comme un affreux cauchemar. Le knout, la prison, le travail des mines : voilà ce qui l'attendait dans son pays natal.

Privé de la consolation d'entendre un prêtre orthodoxe, il parlait à ses compagnons de leur foi. Quelques-uns se moquaient de lui; d'autres l'accablaient de malédictions. Un vieux marin cependant, un jour qu'ils étaient à terre, le conduisit chez un prêtre catholique. Pendant quatre ou cinq minutes, le Père Jean reçut chaque matin une instruction sur les croyances de Rome; mais les doutes s'élevaient en foule dans son esprit, et quand il fut obligé de quitter le port avec le navire, il n'avait pas encore d'Église. Dans le Levant, il trouva réunis tous les cultes : grecs, italiens, protestants, arméniens, attirèrent tour à tour son âme hésitante, mais sans parvenir à fixer son choix; et cependant il éprouvait d'irrésistibles aspirations vers une vie meilleure : il avait soif de foi religieuse.

Vers cette époque, il fit naufrage dans le golfe de Venise, et toucha de si près la mort, qu'il sentit de plus en plus le besoin de se mettre en paix avec sa conscience.

Quelques années plus tard, une nouvelle tempête brisa son navire sur les côtes de Norvége; pour la seconde fois dans une année, il faillit périr dans les flots, et ne se sauva que par une sorte de miracle. Il ne pouvait plus désormais vivre sans religion, et son cœur, fatigué de doutes, fatigué de recherches, se tourna vers la foi des jours heureux de son enfance. Mais le culte russe est rigide : quiconque n'assiste pas régulièrement aux cérémonies de l'église, est retranché du nombre des fidèles. Comment satisfaire à ces obligations rigoureuses dans un port étranger?

Pendant que, plein de trouble, il agitait ces pensées en lui-même, une occasion de rentrer dans le pays de ses pères vint s'offrir à lui. Le vaisseau allemand sur lequel il servait fut frété pour Arkhangel par une maison anglaise, et comme le Père Jean était le seul Russe qui se trouvât à bord, il pouvait être très-utile au patron. Cette nouvelle fut pour le jeune marin une grande cause de trouble. Il désirait ardemment revoir sa patrie, se prosterner devant les reliques de ses saints vénérés, donner à sa mère une petite somme qu'il avait économisée pour elle; mais il y avait douze années qu'il était absent, qu'il avait quitté la Russie sans autre permission que son caprice, et il savait que pour un tel crime il serait envoyé en Sibérie. La crainte l'emporta; il répondit au patron qu'il ne l'accompagnerait point, qu'il prenait congé du navire.

Mais le capitaine avait l'expérience des affaires, et

ne se tint pas pour battu. Il devait quinze cents francs environ au jeune homme; il lui dit que, n'ayant pas d'argent, il ne pouvait régler ses comptes avec lui; qu'il en eût été autrement au port d'Arkhangel, où il devait toucher une traite en recevant la cargaison. « L'argent, dit un proverbe russe, aime à être compté. » Quand le Père Jean plongea ses mains dans ses poches, il se prit à penser qu'après tout mieux valait aller dans son pays, toucher sa solde, et voir s'il n'y avait aucun moyen de sortir de la fausse situation où il se trouvait.

Comme il avait coupé sa barbe et qu'il portait un nom d'emprunt, il aurait pu quitter Arkhangel sans être reconnu si, la veille du départ, il ne se fût laissé entraîner dans un cabaret par quelques Allemands de l'équipage. Douze années lui avaient fait oublier la puissance du *vodka;* il en but trop, et quand, le lendemain matin, il s'éveilla du lourd sommeil de l'ivresse, ses camarades étaient partis, le navire avait quitté le port. Que faire? S'il s'adressait au consul allemand, il serait considéré comme déserteur, et puni pour avoir quitté le bâtiment sur lequel il servait; s'il avait recours aux autorités russes, n'allait-on pas lui infliger le knout jusqu'à ce que la mort s'ensuivît? Ne sachant que résoudre, il errait dans Arkhangel, regrettant fort d'être revenu. En ce moment, il rencontra un de ses camarades de l'Ecole navale, Jacob Kollownoff (dont j'eus plus tard occasion de faire la connaissance). L'ancien élève de Kem avait fait son chemin dans le monde; il était patron et propriétaire d'un joli navire, sur lequel il exécutait de lointains et audacieux voyages. La semaine suivante, il devait partir pour aller au Spitzberg pêcher la morue, qu'il salait en mer et portait ensuite au marché de Cronstadt. Jacob ne se scandalisait pas de voir un marin boire un verre de trop; de plus, il savait que Jean était un homme de caractère, un excellent matelot : il ne fit aucune difficulté pour le prendre à son bord. La pêche fut abondante, et l'on atteignit heureusement le port de Cronstadt; mais, au voyage qui suivit, la mauvaise fortune reprit le dessus : le vaisseau se brisa contre un écueil, l'équipage gagna la terre à grand'peine. Dénué de ressources, découragé, Jean résolut de quitter la mer, et même de rentrer en Russie, quel que fût le traitement qui pût l'y attendre.

S'étant rendu à Kem avec Jacob Kollownoff, il fut arrêté par la police, car ses papiers n'étaient pas en règle, et jeté dans la prison de la ville, où il attendit douze mois son jugement. La vie des détenus n'était pas plus pénible que celle qu'il avait menée sur le pont du navire; l'État lui allouait, comme prisonnier, six kopeks par jour, ce qui suffisait à ses besoins. Jamais il ne comparut devant aucun tribunal. Le starost essaya une fois — peut-être plusieurs — de lui faire entendre qu'un peu d'argent arrangerait l'affaire, et qu'il recouvrerait sa liberté. Le magistrat se serait contenté de soixante-quinze roubles (environ deux cent cinquante francs).

« Assurez-le, dit Jean à son frère qui lui avait transmis ces insinuations, qu'il ne recevra pas de moi seulement un kopek. »

Une semaine plus tard, il fut transporté sur un bateau de Kem à Arkhangel, pour y subir, lui dit-on, la peine de deux ans de travaux forcés dans le fort. Mais ou le starost l'avait pris de trop haut et n'avait pas les pouvoirs nécessaires pour rendre une pareille décision, ou son message fut mal compris; car, au bureau de police de cette seconde ville, le prisonnier fut examiné de nouveau et renvoyé libre.

La vision des îles Saintes, étincelantes d'or, de lumière et de verdure, reparut devant ses yeux; il avait vécu de la vie agitée du monde : il aspirait au repos. Comment s'étonner qu'il souhaitât devenir moine de Solovetsk?

Le moment était opportun pour offrir au couvent un habile matelot. On venait d'acheter à Glasgow un steamer destiné au transport des pèlerins, et aussitôt après l'arrivée du navire dans le port d'Arkhangel, Feofan, l'archimandrite de Solovetsk, avait renvoyé l'équipage anglais pour se mettre lui-même à la manœuvre avec ses moines. Les saints hommes se sentirent d'abord mal à l'aise sur le pont; ils se signèrent; ils entonnèrent une hymne; puis, comme la machine n'allait pas, ils prièrent l'ingénieur écossais de revenir.

Un appareil fait par des hérétiques ne pouvait obéir à la voix pieuse des religieux. Pendant l'été, ils avaient fait trois ou quatre excursions, demandant conseil aux patrons indigènes, et se familiarisant peu à peu avec leur travail. Un prêtre fut nommé capitaine; les moines se partagèrent les différents offices des matelots dans la cuisine et dans la chambre de la machine. Les choses n'allaient pas mal depuis quelque temps, Savatie et Zosime, les saints de Solovetsk, ayant soin sans doute d'écarter tout péril des pèlerins placés sous leur patronage.

Néanmoins le Père Jean fut pour le monastère un véritable présent du ciel; car le voyage n'est pas précisément une excursion de touriste, et le plus dévot personnage, l'archimandrite lui-même, n'est pas fâché, quand il descend dans la mer Blanche, de penser que ses saints lui viennent en aide par l'intermédiaire d'un homme qui a navigué dans les parages moins bénis et moins paisibles d'ici-bas.

VII

Un bateau de pèlerins.

Une dame qui connaît le pays entasse, à mon intention, dans une manne les choses dont une cellule monastique, surtout à Solovetsk, peut n'être pas très-bien pourvue; une provision d'excellent thé, une langue de veau, du beurre frais, du fromage, du rosbif et du pain blanc. Ces victuailles étant portées sur un drojki, étayées par des coussins et couvertes de courtes-pointes, qui formeront ma couche à bord et dans le couvent, nous nous dirigeons vers le quai des Pèlerins.

Nous arrivons à cette jetée, la seule que possède Arkhangel, jetée vraiment primitive où les bâtiments à l'ancre débarquent leurs passagers au moyen d'une planche.

La gentille embarcation nous attend, amarrée au cabestan par un câble; une croix dorée surmonte son mât de misaine; une bannière religieuse flotte au grand mât. Quatre lettres d'or disent son nom : ВѢРА que l'on prononce *Verra* et qui signifient *la Foi*.

Le Père Jean est sur le pont; il donne à voix basse des ordres aux officiers et aux matelots, dont la plupart sont des moines : lieutenant, commis aux vivres, cuisinier, ingénieur, tous portent le froc et le capuchon.

Sur le quai des Pèlerins, qui est séparé de la rue par des portes et pavé capricieusement d'éclats de bois, s'élève un groupe tout neuf de bâtiments monastiques : chapelles, cellules, magasins, bureaux, boutiques, dortoirs; en réalité, c'est une seconde conr des



Pèlerin mendiant. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.

Pèlerins. Les steamers ne ponvant plus arriver dans la ville hante, jusqu'à l'ancienne cour des Pèlerins, les pères se sont conformés aux exigences du temps, ils ont abandonné les premières constructions et en ont bâti d'autres plus près du fleuve.

Une foule d'hommes et de femmes, pèlerins, vagabonds, soldats, encombrent le débarcadère et couvrent le sol de paniers, de samovars, d'objets de literie, de poissons séchés, de bottes, de vieilles couvertures, de fourrures usées, de boîtes à sel, de pain noir; cinq ou six moines, à l'air doux et triste, passent au milieu des groupes; ils aident un enfant à monter à bord, interviennent pour faire obtenir à un mendiant le passage gratuit, achètent des pains de seigle pour un pauvre boiteux, en un mot secourent, d'une façon touchante et pleine de sollicitude, les plus misérables de ces pauvres créatures. Quoique la saison soit bien avancée déjà, près de deux cents pèlerins attendent sur le quai,



La bénédiction des eaux (voy. p. 16). — Dessin de J. Moynet d'après nature.

dans l'espoir de se rendre eux saintes Iles. La plupart ont l'argent nécessaire pour payer leur passage; quelques-uns même sont riches. Une douzaine de ces derniers habitent Arkhangel; trop occupés pour faire le voyage en juin, quand le fleuve est rempli de navires, ils profitent de la morte saison et de la traversée supplémentaire. Chaque passager porte avec lui un panier de pain et de poisson, une boîte de thé, une chaude couverture, une paire de grandes guêtres en feutre, que l'on chausse la nuit par-dessus les bottes. Ces pèlerins du pays sont munis d'un bâton; mais, au lieu de la ceinture de cuir et de la gourde, ils ont un samovar et une coupe.

Le prix des places est très-peu élevé; pour la première classe, six roubles (dix-huit francs soixante-quinze centimes); pour la seconde, quatre roubles; pour la troisième, trois roubles. Ce modeste tarif suffit à couvrir les frais d'aller et retour pour un voyage de cent trente lieues, y compris le logement dans la maison des Hôtes et la nourriture à la table commune pendant près d'une semaine. Une quinzaine de pèlerins ont le gousset vide, on va peut-être les laisser sur le quai. Mais non, le Père Jean a pour règle de ne refuser le passage à personne.

La cloche retentit; la planche est retirée : nous voici en route. Au moment où nous quittons le quai, une centaine de têtes s'inclinent, une centaine de mains font le signe de la croix, et chacun des pèlerins se recommande à Dieu. Toutes les fois qu'en descendant le fleuve nous apercevons une église, les signes de croix recommencent de plus belle : chaque tête se découvre, chaque lèvre s'agite pour prier. Quelques-uns s'agenouillent sur le pont; d'autres baisent les bastingages. Les hommes surtout montrent une dévotion ardente; les femmes restent plus calmes. Les équipages des bateaux pêcheurs nous saluent quand nous passons près d'eux; parfois ils se mettent à genoux : toujours ils se signent et se découvrent. Plusieurs nous demandent de prier pour eux.

La brise souffle du nord-ouest; elle ne se fait sentir sur le fleuve que par le froid qui nous mord jusqu'aux os. Avec le mépris qu'un moine professe pour toute précaution, le Père Jean laisse de côté le canal Maimax; le bateau d'ailleurs a peu de tirant, et permet de se risquer sur l'ancien bras, qui conduit plus rapidement au golfe.

Avant de sortir du fleuve, la pieuse et prévoyante société a eu le soin de faire infuser son thé, et de prendre son repas de girkin et de pain noir.

La distribution des passagers à bord est bien simple. Un seul a payé le prix de la première classe : il a pour son usage exclusif la cabine tout entière. Deux personnes, un patron de navire et sa femme, ont pris des billets de seconde classe; le digne couple a sillonné les mers pendant des années, fait fortune, et maintenant il va se retirer à Kem.

« Ah! me dit la femme, grande, grosse et lourde personne, vous autres Anglais, vous avez un pays où il doit être bien agréable de vivre, car on y trouve de bien bon thé; mais.... »

Le mari, qui partage en tout l'avis de sa femme, achève sa phrase.

« Mais il vaut mieux habiter Kem; oui, je vous assure. A Londres, vous avez du bœuf et du porter; cela ne suffit pas. Vous n'avez ni hiver ni été : toutes vos saisons se ressemblent; il ne fait jamais chaud, jamais froid. Quelle monotonie! Parlez-moi d'une excursion en traîneau, avec un attelage de rennes, dans une plaine de Laponie, par trente degrés au-dessous de zéro : voilà ce qui s'appelle un plaisir! »

Le reste de nos compagnons de pèlerinage, riches et pauvres, boiteux et aveugles, marchands et mendiants, charlatans et saints, sont réunis sur le pont et dans la cale; ils forment un groupe bizarre au milieu duquel un peintre pourrait trouver des modèles pour un Torquemada ou un saint Jean-Baptiste. On reconnaît à leur costume et à leur langage qu'ils viennent de toutes les provinces de l'empire : de l'Ukraine et de la Géorgie, des monts Ourals et de la Crimée, du golfe de Finlande et des rives de la mer Jaune. Il en est qui, pour arriver ici, ont voyagé pendant plus d'une année, l'hiver au milieu des neiges, l'été au milieu des sables.

Quelques-uns de ces pèlerins, même parmi les plus déguenillés, apportent au couvent des dons qui ne sont pas sans valeur. Tous déposent leur offrande dans le tronc, chacun suivant ses ressources. Beaucoup sont chargés des présents de voisins ou d'amis qui ne peuvent faire un voyage aussi long et aussi périlleux.

En arrivant à l'embouchure du fleuve, nous trouvons une flotte de bateaux pêcheurs dans une grande détresse : les deux navires que j'avais vus, la semaine précédente, vaciller près de la barre comme des hommes ivres, sont complétement perdus.

Enveloppé d'un épais et solide manteau fait pour de telles nuits, le Père Jean se tient debout sur le pont, dirigeant comme un matelot anglais la marche de son bateau. Ses moines affrontent la tempête en chantant un psaume dont pèlerins et soldats renforcent la grave mélodie. Le passager de première classe, enfermé dans sa cabine, vient un moment s'exposer au verglas et à la pluie, car les voix de ces enthousiastes qui invoquent le ciel au milieu des éléments déchaînés ne ressemblent en rien à ce que d'habitude il entend sur mer. Plusieurs des chantres sont dans la cale, parqués entre des sacs de seigle et des caisses de graisse; quelques-uns souffrent cruellement du mal de mer : ils poussent des gémissements comme s'ils allaient rendre l'âme; et pourtant plus de la moitié de ces malheureux, les yeux levés avec ardeur, accompagnent d'une voix vibrante l'austère harmonie de ce magnifique chant religieux. C'est l'hymne du soir, et ils ne peuvent laisser le soleil descendre dans les flots sans avoir rendu cet hommage à leur Créateur.

Le jour suivant, il n'y a pas d'aube. Un homme annonce sur le pont que le soleil est levé; mais personne

ne peut le voir, car un voile de brouillard qui s'étend partout autour du navire ne laisse arriver jusqu'à nous que les plaintes du vent et les rafales de pluie. *La Foi* est tenue d'arriver dans la baie de Solovetsk à midi; mais, dès les premières heures de la matinée, le Père Jean me confie qu'il lui sera impossible d'atteindre le port avant cinq heures.

Ce dernier terme est passé depuis longtemps, et nous ne sommes pas aux îles Saintes.

Deux heures sont employées à chercher sur la côte un endroit favorable pour jeter l'ancre, et je remarque avec plaisir que le Père Jean n'a aucun préjugé contre l'usage de la sonde Quand le mouillage est trouvé, nous laissons descendre la chaîne, et balancée par la houle, mais abritée des coups de vent, nous nous tenons, avec huit brasses d'eau, à un quart de lieue du rivage.

Un clippor hollandais, *l'Ena*, vient s'échouer à peu de distance; les hommes sont sauvés, la cargaison perdue. Deux sloops russes sont fracassés sous nos yeux; l'un d'eux se brise et coule à fond avec tous les hommes qui se trouvaient à bord.

Aux premières heures du matin, le vent tombe; la lumière envahit le ciel du côté du nord-est, et dans le nimbe rosé apparaissent au loin les vertes coupoles et les croix dorées de Solovetsk, de cette île dont la vue ravit tous les regards; le transport des pèlerins qui ont fait trois ou quatre cents lieues pour les contempler n'est pas plus grand que celui de l'étranger mêlé à leur foule pieuse.

Saluant de nos prières le saint asile, et cinglant le long d'une côte entrecoupée de rocs, émaillée de verdure, nous traversons, sous les doux et chauds rayons du soleil, un court canal où s'ébattent des phoques, où voltigent des colombes. Enfin, à huit heures, par une belle matinée d'août, *la Foi* vient mouiller dans une baie tranquille, sous les murs du couvent.

VIII

Les îles Saintes.

Solovetsk, l'île la plus importante d'un groupe situé à quelque distance de la côte de Carélie — groupe qui n'a pas encore été relevé et que les cartes figurent mal — est petite, verdoyante, longue de trois à quatre lieues, large de deux à trois. Les eaux qui se déchaînent avec rage dans cette mer orageuse ont profondément entamé les épaisses couches de pierres et de tourbe qui forment le sol, creusé une multitude de criques, et avançant toujours sur les deux côtes, elles se sont presque rencontrées vers le milieu de l'île, à l'endroit où s'élèvent les murs du couvent. Une épaisseur d'un tiers de lieue à peine sépare la baie orientale de la baie occidentale.

L'île Sainte est située un peu plus au nord que Vatna Jökull, le soixante-sixième degré de latitude passant tout près du monastère. Les îlots disséminés tout autour sont nombreux et pittoresques, car la mer s'avance et se retire du milieu des rochers, toujours onduleuse et brillante d'écume; leurs rivages, couverts de mousse, sont frangés de forêts de pins et de bouleaux. Les côtes n'offrent point, comme celles de Carélie et de Laponie, une série de lignes monotones, elles forment des caps et des dunes, et l'une au moins des chaînes qui sillonnent Solovetsk a droit au nom de montagne. Chaque éminence est couronnée d'une blanche église, d'une verte coupole, d'une croix dorée. Sur la dune la plus haute s'élève un temple dont le beffroi renferme un phare. Terre, mer et ciel, tout se grave dans la mémoire; chaque trait du paysage a pour nos yeux un charme et une grâce irrésistibles après la nuit orageuse que nous venons d'essuyer.

En suivant le quai, où nous avons débarqué aussi facilement que nous l'aurions fait sur la jetée de Douvres, nous constatons qu'à côté de cette beauté de la nature que l'homme a tant fait pour mettre en relief, il y a de l'éclat et même de la vie dans les choses les plus communes. Des groupes d'hommes, Lapons, Caréliens, gens de tous pays, vont et viennent sur les quais; Solovetsk est un foyer de civilisation non moins qu'une île enchantée. Le débarcadère est spacieux, le port commode. A notre droite se trouve le dock dont le Père Jean m'a parlé avec tant d'orgueil. *L'Espérance*, bâtiment mieux aménagé que *la Foi* pour le transport des pèlerins, y repose sur ses étais. A gauche, s'élève le pavillon des Hôtes, dont l'aspect léger, gracieux, engageant, pourrait parfaitement soutenir la comparaison avec les hôtels les plus coquets des lacs d'Italie. Nous apercevons encore une ou deux grues et un chemin de fer à rails plats, qui va du port à un grand magasin de marchandises et d'approvisionnements.

Une longue muraille, munie de portes et de tours, s'étend le long du quai. Derrière ce rempart se dressent couvent, palais, dômes et croix. Un escalier dont les premières marches plongent dans la mer, conduit aux portes Saintes; près de là, nous apercevons deux chapelles votives, qui consacrent l'endroit où Pierre le Grand et Alexandre II posèrent le pied en débarquant à Solovetsk.

Tous les bâtiments paraissent solides, plusieurs même ont une certaine antiquité, sans parler des murailles et des tours massives construites en galets tirés du lit de la mer au temps de la reine Élisabeth d'Angleterre. Le palais, l'église et le beffroi qui s'élèvent dans cette enceinte datent d'une époque plus ancienne que tous les autres ouvrages faits par la main de l'homme dans ce coin écarté du globe. Une cathédrale, celle de la Transfiguration, a été bâtie longtemps avant la muraille extérieure. Une autre, celle de l'Ascension, remonte au temps où saint Philippe était prieur de Solovetsk. A ce charme de l'antiquité, l'île sainte joint le sentiment de l'art, l'éclat de la couleur. Les chapelles votives qui surgissent çà et là du milieu des arbres témoignent d'un admirable instinct des règles de la perspective, des lois éternelles du beau, et

les croix rouges plantées au bord de la mer, donnent au paysage un caractère touchant, une signification morale. Quelques fresques d'un travail rude, mais non sans valeur, ornent la principale façade de la vieille cathédrale. La voûte des portes sacrées est décorée de peintures semblables, les tourelles et les coupoles des églises réjouissent les regards par la riante couleur verte et par les dorures brillantes dont elles sont revêtues.

Un dôme d'azur, parsemé d'étoiles d'or, domine tous les autres édifices; les regards des pèlerins s'y attachent avec une expression de fervente gratitude. Il couronne une nouvelle cathédrale bâtie en commémoration de l'année miraculeuse où la flotte anglaise fut vaincue par la mère de Dieu.

Le couvent a un aspect plus monumental et plus splendide au dedans qu'au dehors. Murailles, remparts, pavillon des hôtes, prison, tours, églises, tout est en briques et en pierre. Il n'est pas de porche, pas de corridor qui ne soit orné de peintures, le plus souvent d'un style fort primitif; mais, malgré la rudesse de l'exécution, ces sujets empruntés aux saintes Écritures produisent une profonde impression morale. Les colonnes et les cloisons qui séparent du sanctuaire



Feofan, archimandrite du couvent de Solovetsk. (Voy. page 31.) — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.

l'espace consacré aux fidèles portent l'empreinte d'un art plus élevé, quoique peut-être des juges habitués à n'admirer que les chefs-d'œuvre des maîtres italiens ne pourraient encore se défendre d'un dédaigneux sourire en les regardant. Le dessin est souvent faible, les tons crus, l'éclat du métal trop prodigué; pourtant ces grandes surfaces de couleur et d'or font impression sur l'œil et sur le cerveau à la fois, surtout quand les lampes sont allumées, que le psaume retentit, que l'encens brûle, et que les moines revêtus de leurs longues robes et de leurs capuchons noirs sont rangés devant les portes Royales.

Un coquet édifice blanc, abrité sous les murs du monastère, près des portes Sacrées, a été construit en souvenir d'un prodige et porte le nom de l'église du Miracle. Un pèlerin, qui mangeait en ce lieu un morceau de pain blanc, présent d'un pope charitable, en laissa tomber quelques miettes sur le sol. Tout à coup un chien d'une forme étrange s'élança pour les saisir, mais le pain semblait s'agiter dans la gueule de l'animal et faire effort pour s'échapper, comme si, doué de vie, il eût éprouvé un sentiment de répulsion et d'horreur. Or le chien n'était autre que le démon. Plusieurs personnes furent témoins de la victoire du pain



Exploitation d'une forêt. — Dessin de J. Moynet d'après nature.

sacré sur le Prince des ténèbres, et les moines de Solovetsk construisirent un bâtiment à l'endroit où s'était opéré ce miracle pour en conserver la mémoire; il s'élève près de la baie, entre les chapelles de Pierre le Grand et d'Alexandre II.

Les excursions que, les jours suivants, nous faisons en bateau, en voiture ou à pied, dans les solitudes de ce groupe d'îles, nous offrent des sites enchanteurs, dont le charme répond pleinement à l'image que nous nous en sommes faite d'après la baie où nous avons débarqué. Des lagunes s'offrent à nous à chaque pas, des forêts de pins et de bouleaux nous entourent. Les arbres sont assez beaux pour satisfaire le regard, les taillis sont pleins de baies de diverses sortes, et de fleurs arctiques. Çà et là on rencontre une clairière, d'où l'œil plonge dans quelque verte vallée, au fond de laquelle sommeille un joli lac. Des senteurs de foin remplissent l'air, il s'y mêle un parfum nouveau pour moi, et qui au dire de mes compagnons provient d'une sorte de cotonnier très-abondant au bord des marécages. A chaque tournant du chemin, nous trouvons une croix sculptée délicatement et peinte en rouge; à l'extrémité de tous les sentiers de la forêt s'élève une chapelle aux vives couleurs qui sert de retraite à un ermite. Un doux et profond silence règne sur la terre et dans le ciel.

Mais la principale beauté de ce ravissant paysage, ce sont les lacs. On en compte plus d'une centaine dans les profondeurs des bois de bouleaux et de pins. Le plus renommé de tous est le *lac Saint*, qui se trouve derrière le mur du couvent, et où les pèlerins se baignent dès leur arrivée; le plus beau, à mon humble avis, est le *lac Blanc*, entouré de bois et parsemé d'îles, sur la route qui conduit à l'ermitage de saint Savatie.

IX

Les saints du Solovetsk : Savatie et Zosime.

Une règle exclut toute femme de l'archipel sacré. Ce fut l'œuvre de Savatie, le premier anachorète de ces îles.

Un jour qu'il était en prières auprès d'un lac, il entendit un cri qui ressemblait à celui d'une femme en détresse. Il rentra dans sa cellule et fit part de cette étrange circonstance à un religieux qui l'avait suivi au fond de sa solitude. Son compagnon l'assura qu'il devait avoir rêvé, car il n'y avait pas de femme dans leur désert, et la côte de Carélie était loin. Le saint sortit de nouveau pour prier; mais, une fois encore, ses dévotions furent troublées par des cris et des sanglots. Suivant les bords du lac pour voir d'où venaient ces plaintes, il trouva une jeune Carélienne étendue sur le sol, le corps meurtri, le dos ensanglanté par des blessures récentes. C'était la femme d'un pêcheur. Aux questions du saint, elle répondit que deux jeunes hommes vêtus de blanc et le visage resplendissant de lumière avaient tout à coup paru devant elle au moment où son mari venait de s'éloigner; ils lui avaient dit qu'elle devait aussi quitter l'île; que nulle femme ne devait y passer la nuit, car la terre appartenait à Dieu. Sur son refus, ils l'avaient jetée à terre et frappée de verges.

Quand elle fut en état de marcher, la pauvre créature partit dans son bateau, et saint Savatie ne la revit plus. Le pêcheur continua de venir à Solovetsk prendre du poisson; mais il eut désormais soin de venir seul. C'est ainsi que la femme fut chassée de l'île Sainte par les anges. La rude montée sur laquelle s'élèvent l'église et le phare porte encore aujourd'hui le nom de Colline des Coups.

Saint Savatie était un moine du monastère de Belozersk, à Novogorod. Aspirant à une vie plus austère que celle de son couvent, à une solitude plus complète, il décida l'un de ses frères en religion, appelé Valaam, à l'accompagner dans les déserts voisins de la mer Glaciale. Les boyards dirigeaient alors vers le nord leur ambition et leur esprit d'entreprise; des hommes pieux ne pouvaient-ils, pour l'amour du Christ, souffrir ce que des boyards et des trafiquants supportaient par amour de l'argent?

Après avoir passé la nuit en prières dans leurs chapelles, ces nobles et ces marchands couraient à leur archevêque et lui disaient : « Permets-nous, ô Vladika, de partir, monture et cavalier, afin de conquérir à Sainte-Sophie de nouveaux domaines. » Puis, remplis d'une généreuse ardeur, ils allaient fonder à Kem, à Soumo, à Soroka et sur d'autres points, des colonies qui ajoutaient à la puissance, à la prospérité de Novogorod la Grande. Les exploits des boyards excitèrent Savatie à suivre leur sillage et à féconder de ses travaux la terre désolée qu'ils venaient d'ouvrir à l'activité des gens de cœur.

Se frayant un chemin à travers les forêts vierges et les plaines de sable, le saint et son compagnon Valaam arrivèrent, en 1429, sur les rives du Vieg, et trouvèrent un moine nommé Germain, qui, lui aussi, était venu du sud. Tous trois alors tournèrent leurs regards vers l'orient, et apercevant un groupe d'îles, au milieu de l'immense solitude de la mer, ils construisirent un léger bateau pour traverser l'espace qui les en séparait. Savatie et Germain débarquèrent dans l'île la plus grande, et s'arrêtèrent sur le bord d'un petit lac situé au pied d'une colline plantée de bouleaux et de pins. La dune était haute; de son sommet ils pouvaient voir la foule des îles disséminées dans le golfe et les vagues qui les baignent, depuis le cap Orloff jusqu'aux pentes de Kem.

Savatie avait apporté une image de la Vierge, à laquelle on n'attribuait pas alors de pouvoir miraculeux; il la suspendit dans une chapelle construite avec des planches. Près de là il bâtit, pour lui et son compagnon, une hutte de roseaux dans laquelle ils vécurent d'une vie sainte et paisible, uniquement occupée de tenir leurs cœurs élevés vers Dieu. Après avoir passé six ans dans la solitude, Germain retourna sur les rives du Vieg; Savatie, se voyant ainsi abandonné au

milieu de l'Océan, s'effraya de penser qu'à sa mort il n'aurait près de lui aucun prêtre pour le confesser et confier sa dépouille à la terre. Il remonta dans sa barque et revint à Soroka, où le Père Nathaniel, prieur qui par hasard se trouvait dans cette ville, lui administra le viatique. Le saint avait achevé son œuvre en ce monde : il se coucha pour le repos éternel.

Son corps fut déposé dans les sables de Soroka, et l'on éleva au-dessus de sa tombe une chapelle de bois de pin placée sous l'invocation de la sainte Trinité. Savatie y serait resté enseveli à jamais, si un homme d'un caractère plus fort et plus patient n'avait dirigé ses pas vers ce sol aussi prédestiné.

Un hardi aventurier de Novogorod, nommé Gabriel, s'était établi avec sa femme Barbara dans le village nouveau de Tolvin, près du lac Onéga. Les deux époux eurent un fils appelé Zosime, qui, lorsqu'il fut en âge de se diriger lui-même, distribua son héritage à ses parents, et, prenant le bâton de pèlerin, partit pour le Nord. A Suma, il rencontra Germain, qui lui parla de la vie que pendant six ans il avait menée dans son désert, sur le roc perdu au milieu de la solitude. Zosime, vivement impressionné par ce récit, décida Germain à lui montrer l'endroit où lui et Savatie avaient si longtemps demeuré. Tous deux s'embarquèrent. Une brise favorable les conduisit au delà de Zaet, dans une paisible petite baie; ils abordèrent au rivage. Le sol, semé de cailloux, était alors couvert de grands arbres, et bientôt les pèlerins s'aperçurent qu'ils avaient près d'eux non-seulement la mer immense, mais aussi un lac étincelant et profond dont les eaux, parfaitement douces, fourmillaient de poissons de toutes sortes.

Pendant que Zosime priait à genoux sur le sable, il eut une vision miraculeuse qui l'enflamma du désir de fonder dans cette île déserte une colonie religieuse. Sur la rive de cette charmante nappe d'eau qui devait plus tard prendre le nom de lac Sacré, il vit, comme dans un rêve, un imposant édifice religieux couronné de dômes et de tourelles. Quand il sortit de son extase, il entretint son compagnon Germain de ce qui lui était apparu; il lui dépeignit les hautes murailles, les portes saintes, les groupes harmonieux de flèches et de coupoles; en un mot, il mit sous ses yeux le couvent dans toute la splendeur de sa beauté présente. Les pieux voyageurs abattirent aussitôt un arbre et en façonnèrent une croix qu'ils plantèrent dans le sol, pour consacrer à Dieu l'île où ils venaient de débarquer, verte oasis enfouie au milieu d'un océan de glaces. Cette sainte prise de possession eut lieu en 1436, un an après la mort de Savatie.

Les deux anachorètes élevèrent des cabanes près de la croix qu'ils avaient érigée. La place de ces ermitages est aujourd'hui consacrée par des chapelles.

Bientôt la renommée publia dans les cloîtres les vertus de ces jeunes solitaires; de tous côtés, dans les régions du nord, des moines vinrent se joindre à eux, apportant des bras vigoureux et des âmes ardentes pour aider les ermites dans la tâche qu'ils avaient entreprise. Un temple au dieu vivant ne tarda pas à s'élever près de la modeste croix de pin, et comme aucun des pieux travailleurs n'avait reçu les ordres, ils dépêchèrent à l'archevêque de Novogorod un messager pour lui demander de bénir leur œuvre et de leur envoyer un prieur qui pût célébrer la messe au milieu d'eux. Le prélat se rendit à leurs souhaits : Pavel, son serviteur, fit le voyage de Solovetsk et consacra l'église; mais le climat étant trop rigoureux pour lui, force lui fut d'abandonner le naissant monastère. On lui donna un successeur qui s'appelait Théodosie; Yon fut le troisième prieur des îles Saintes. Tous deux y séjournèrent plusieurs années, et ne retournèrent à Novogorod que quand les maladies se furent appesanties sur eux.

Après le départ d'Yon, les Pères tinrent conseil; il devenait évident que les moines qui avaient vieilli dans le district de Volkhoff ne pouvaient résister au climat rigoureux de la mer Blanche. Les religieux demandèrent à l'archevêque de choisir un prieur dans leurs propres rangs, et tous, d'une commune voix, supplièrent Zosime, qui n'avait cessé d'être l'âme, le guide véritable de la colonie, de consentir à en être le chef nominal.

Une distance de trois cent cinquante lieues au moins, dans un pays dépourvu de routes, sépare la mer Blanche de Novogorod. Zosime fit le chemin à pied, arriva heureusement à la grande ville, et fut ordonné prêtre par le vladika. Il obtint en outre des boyards une cession formelle des îles de Solovetsk. Quand il revint à son monastère, il était revêtu de la dignité de pope et de prieur. Autorisé à transporter de Soroka à Solovetsk les restes de Savatie, il exhuma le corps de l'ermite, qui fut trouvé parfaitement intact; les précieuses et incorruptibles reliques furent ensuite déposées en grande pompe dans la crypte de la jeune église.

Zosime gouverna la communauté comme prieur, jusqu'à sa mort, pendant vingt-six ans.

Telle est l'origine du monastère.

J'avais envoyé à Feofan, l'archimandrite de Solovetsk, une lettre de Sa Sainteté d'Arkhangel, de sorte qu'à peine arrivé je reçois de la bouche même du Père Hilarion, religieux que l'on pourrait appeler le ministre des affaires laïques dans les îles Saintes, l'invitation de me rendre au palais. Quand j'ai endossé des habits convenables, nous nous dirigeons vers les Portes Sacrées, avec le Père Jean; nous jetons en chemin un coup d'œil sur les modèles du yacht et de la frégate de Pierre le Grand, que l'on a déposés en cet endroit, nous examinons quelques fresques anciennes qui bordent le passage, puis nous montons un escalier et nous nous trouvons à la porte de l'archimandrite Feofan.

L'archimandrite de Solovetsk habite un palais; il reçoit par année un traitement de quatre mille roubles; et c'est la communauté qui pourvoit aux frais de sa maison, de sa table, de sa toilette, de ses équipages nautiques. Sa cellule, placée de façon à recevoir les plus chauds rayons du soleil, pourrait être appelée la petite Provence des îles Saintes.

Enfin son titre de prince, relevé de sa haute dignité ecclésiastique, lui crée une position qui n'a d'égale dans aucun pouvoir civil, car il règne à la fois sur les âmes et sur les corps.

Vêtu d'un capuchon et d'une robe de moine sur laquelle pend une magnifique croix de saphir, un homme petit, mince, à l'expression ascétique, aux cheveux bouclés comme une femme, s'avance jusqu'à la porte pour nous recevoir. C'est l'archimandrite. Après avoir donné au Père Jean sa bénédiction, et à moi une poignée de main, il nous conduit dans une pièce décorée de jolies gravures et pourvue de tapis moelleux; puis



Zosime et Savatie, les saints de Solovetsk. — Dessin de E. Thérond d'après une lithographie russe.

il me fait asseoir près de lui sur un sopha, tandis que les deux pères se tiennent à distance.

Son accueil est d'une bienveillance parfaite et à partir de ce moment sa demeure est mise complètement à ma disposition : bateau, voiture, cocher; rien n'est épargné pour me rendre agréable le séjour du monastère; et mon hôte, rempli d'une affectueuse sollicitude, se fait rendre chaque soir un compte détaillé de tout ce que j'ai vu et fait pendant le jour !

Traduit par Émile Jonveaux.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Un moine photographe, au couvent de Solovetsk. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie.

LA RUSSIE LIBRE,

PAR M. WILLIAM HEPWORTH DIXON[1].

1869. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

X

Prière et travail.

Si, dans les îles Saintes, beaucoup d'heures sont consacrées à la prière, il y en a plus encore qui sont données au travail.

Nul moine dans ce sanctuaire ne mène une vie oisive. Non-seulement les pères qui ne sont pas encore popes, mais plusieurs de ceux qui tiennent le bâton pastoral et bénissent les pèlerins, appliquent leurs talents à la production d'objets utiles, d'ornements pour l'église, de meubles pour le réfectoire et les cellules. Quelques-uns fabriquent des articles qui sont vendus au dehors, du pain, des vêtements, des rosaires, de la coutellerie.

Autour de l'enceinte intérieure s'élèvent des ateliers

1. Suite. — Voy. pages 1 et 17.

dans lesquels le bourdonnement du travail se fait entendre depuis l'aube jusqu'à la nuit noire: forges, construction de bateaux, tissage, corderie, cordonnerie, couture, laiterie, salaison, brasserie, conservation de fruits, etc., tous les métiers utiles à l'homme s'y trouvent réunis, et même les bons moines emploient beaucoup des procédés de l'industrie moderne. Passés maîtres dans les arts manuels, ils ont tant de goût et d'esprit d'invention, qu'il n'est point d'objet que l'on ne puisse s'attendre à voir sortir de leurs mains, depuis une perle de verre jusqu'à une frégate. Nul boulanger ne cuit de pain plus blanc, nul brasseur ne fait de kwas plus doux. En accompagnant le Père Hilarion je marchais de surprise en surprise. Ce que je voyais me semblait un rêve; je ne pouvais comprendre que ces produits si beaux, si variés, fussent l'œuvre de moines confinés dans une île solitaire, et séparés du monde extérieur pendant huit mois de l'année par des tempêtes de neige et des déserts de glace qui rendent toute communication impossible.

Ces religieux façonnent des capuchons et des ceintures en peau de phoque; ils font des peintures à l'huile et sculptent sur bois; ils tannent le cuir, tricotent des bas de laine, fondent des arbres en fer; ils savent filer le chanvre et le lin, polir la pierre, tailler des souliers et des chaussons de feutre, fabriquer des assiettes et des plats d'étain; ils s'entendent à conserver les fruits à découper des fleurs de papier, à construire des voitures et des traîneaux, à cuire la brique, à tresser des paniers et des corbeilles avec l'écorce du sapin argenté; ils extraient et taillent des blocs de pierre; abattent et dégrossissent les arbres de leurs forêts; ils font des plans d'autels, d'églises, de couvents, épurent la cire d'abeille; fabriquent des cordes et des cables; forgent des ancres et des épissoirs; enfin ils tricotent, cousent, et emploient leur aiguille laborieuse à tous les arts utiles ou décoratifs. Dans ces diverses branches d'industrie, ce qui sort de leurs ateliers est un modèle de soin, d'application, de travail consciencieux.

Plusieurs des Pères trouvent l'emploi de leurs aptitudes pour la vie agricole; ils élèvent des bestiaux, tondent les moutons, engraissent la volaille, battent le beurre et fabriquent du fromage, mais seulement dans les îles où l'on tolère ces superfluités. D'autres cultivent les pommes de terre, taillent le gazon, conservent les fruits, soignent les abeilles. Le miel du mont Alexandre est pur, aromatique; la cire, blanche et fine.

Nous commençons notre tournée par la boulangerie, qui mérite bien l'honneur d'être visitée la première. Des bateaux viennent de tous les villages de la côte y chercher du pain; les uns l'achètent, les autres le mendient; tout pèlerin qui fait ses dévotions à Solovetsk emporte à son départ une miche énorme qu'il reçoit comme présent. Il s'en fait de deux sortes, du noir et du blanc. Le premier, qui est à fort bon marché, se mange à chaque repas; le second, bénit et cuit sans levain, coûte cher; on n'y touche qu'en élevant son âme à Dieu. Tous deux, au reste, sont de bonne qualité. Les pains consacrés ne pèsent que sept ou huit onces; ils portent une marque sainte, une croix, entourée d'une inscription en caractères slaves. Les gens pieux les ont en grande vénération, et celui qui visite un monastère comme Solovetsk, Saint-George, où Troïtsa, ne saurait rapporter à ses parents ou à ses amis un souvenir plus précieux de son pèlerinage.


Boissellerie du couvent de Solovetsk. — Dessin de D. Bonnafoux, d'après un croquis de M. H. Dixon.

La brasserie n'est pas moins parfaite dans son genre que la boulangerie. Le kwas est à la fois pour le Russe la bière et l'ale, le cidre et le vin: c'est la boisson nationale; toutes les classes en font usage, on le mêle à presque tous les mets. Celui de Solovetsk figure parmi les plus renommés.

Près de ces indispensables denrées alimentaires, sont les ateliers où l'on sculpte les plats et les cuillers à potage. Les besoins sont peu nombreux dans ces solitudes du Nord; on y voit peu de fourchettes et l'on ne se sert guère de couteaux. L'instrument dont on fait le plus grand usage est une cuiller. On s'en rendra compte facilement si l'on veut bien se rappeler que la plupart des mets, soupe au choux, purée d'orge, hachis de morue salés, sont servis à l'état de bouillie. Le plat, large et profond, occupe le milieu de la table autour de laquelle sont rangés les convives, et chacun y puise à son tour. Plats et cuillers sont en bois, sculpté le plus souvent, peint parfois avec beaucoup de goût et d'habileté; les plus jolis sont destinés à la vente, et rapportés comme souvenirs par les pèlerins.

Une branche d'industrie, sœur de celle-là, occupe aussi de nombreux ouvriers : c'est la vannerie. La faïence que l'on fabrique au milieu de ces forêts du nord a le triple inconvénient d'être grossière, lourde, et d'un prix fort élevé. En outre, dans les longs voyages auxquels sont obligés les habitants, le poids de trois ou quatre pots ou coupes serait un sérieux embarras. Avec l'écorce des arbres, on façonne des corbeilles plus légères que le liége, plus portatives que les vases d'étain; elles sont fermées par un couvercle, et pourvues d'une anse qui les rend faciles à porter. Quoique parfaitement sèches, elles conservent une douce et agréable odeur, celle de la résine de l'arbre qui sert à cette délicate fabrication. Le tissu en est si serré, qu'elles sont imperméables et peuvent contenir des liquides. Il s'en fait de toutes grandeurs, depuis la dimension d'une poivrière jusqu'à celle d'une jarre; pour quelques kopeks on en a une douzaine.

Les paniers, plus grands et d'un travail moins soigné, sont destinés à voyager sur les routes pierreuses, au milieu des fondrières. Ils sont, comme ceux des marchands de vin, divisés en compartiments, dans lesquels le voyageur place bouteilles, couteaux et fourchettes. Si l'on a un long trajet à faire, il sera bon de mettre dans la partie ouverte du panier un assortiment de corbeilles d'écorce, afin de transporter les menus objets, tels que la moutarde, la crème et le sel.

Parmi la multitude de petits ateliers que nous visitons, je remarque celui du tissage, situé dans l'une des tourelles du mur d'enceinte; il mérite une mention particulière, non-seulement pour l'excellence des tissus qu'on y fabrique, mais pour le rôle qu'il a joué dans la défense de Solovetsk contre la flotte anglaise. La décharge qui repoussa le *Brisk* fut, dit-on, tirée de cette tour du Tisserand.

Blotti dans un coin bien lumineux du rempart,



Boissellerie du couvent de Solovetsk. — Dessin de G. Bonnafoux, d'après un croquis de M. H. Dixon.

le cabinet de photographie nous montre sa coquette façade; tout auprès, dans des bâtiments de construction récente, sont les cellules où travaillent émailleurs et peintres. Le soleil fait des dessins de tous genres : bateaux, îles, pèlerins, moines; mais les artistes qu'abritent ces toits sacrés se bornent aux objets de piété; quelques-uns sont de simples copistes; les plus experts n'ont qu'un talent fort médiocre. Le pays, encore nouveau, n'est pas riche en œuvres d'art; le peu qu'il en possède appartient à cette rude école byzantine qu'affectionnait le patriarche Nikon, et qu'il imposait aux architectes chargés de construire couvents, églises, tombeaux.

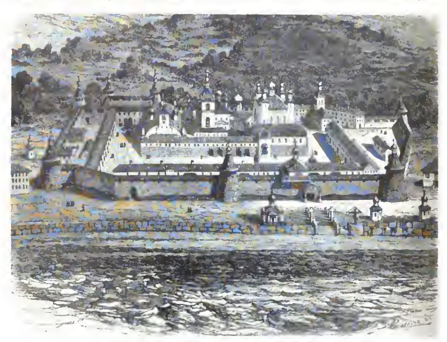
Mais les bons Pères pensent, non sans raison, que leur industrie navale rachète largement ces légères lacunes : aussi s'en montrent-ils extrêmement fiers. Plusieurs d'entre eux vivent à bord, et s'attachent à l'eau salée, comme l'enfant au lait maternel. Ils sont riches en bateaux, en gréements et en filets de toutes sortes. Ils façonnent des cordes et des câbles excellents. Ils savent éclairer par des fanaux, signaler par des bouées les passes et les points dangereux. Ils gardent eux-mêmes leurs phares. Ils construisent des lorchas et des sloops; et ils ont fourni la preuve palpable que les chantiers de Solovetsk peuvent bâtir un steamer, dont toutes les parties, depuis le moindre clou jusqu'au grand mât (la machine exceptée), sont fabriquées dans l'île Sainte.

Ce navire s'appelle l'*Espérance*.

Dans le couvent de Solovetsk, il est rare qu'un pope même limite son activité au cercle de ses devoirs sacerdotaux. Le travail y caractérise la vie religieuse. Si un frère montre des dispositions pour un art ou une industrie quelconque, les encouragements de ses égaux et de ses supérieurs l'excitent à suivre cette vocation, à consacrer le produit de son labeur à la gloire de

Dieu. Tel pope est laboureur, tel autre peintre, un troisième pêcheur; celui-ci recueille des simples, celui-là copie des manuscrits ou relie des livres.

De toutes ces professions, celle d'instituteur n'est pas la moins recherchée. Les enfants qui se présentent à Solovetsk y restent un an, quelquefois davantage. L'aménagement des classes est rustique, l'enseignement fort élémentaire; car les écoles reflètent l'état du pays: le réfectoire et le dortoir n'offrent guère plus de confort que la demeure d'un paysan. L'instruction n'est refusée à personne; mais si un garçon désire rester au couvent, il faut qu'il s'engage comme ouvrier soit dans les fermes, soit sur les bateaux de pêche. En été, il partage la nourriture des moines: du pain, du poisson et du kwas; en hiver, on lui alloue une ration de mouton salé, régal interdit à ses maîtres. Plusieurs de ces anciens élèves demeurent là toute leur vie, astreints au célibat comme les religieux, et contents toutefois d'avoir le vivre et le couvert assurés, d'être exempts de la conscription et des soucis de la famille. Quelques-uns contractent des vœux. S'ils retournent dans le monde, ils ont chance de pouvoir, grâce à leur passé, trouver des places lucratives; en tous cas, ils sont en état de se tirer d'affaire, car un homme qui est



Le couvent de Solovetsk vu à vol d'oiseau. — Dessin de E. Thérond, d'après une lithographie russe.

resté plusieurs années à Solovetsk sait parfaitement pêcher, cultiver le sol, raccommoder les bottes; il a mille façons de gagner son dîner.

XI

Le clergé noir. — Philarète le Mineur.

Il n'est personne parmi la noblesse russe qui ne considère le clergé régulier, le *clergé noir*, ainsi qu'on l'appelle à cause de la couleur et du lugubre aspect de son costume, comme un amas d'hommes méprisables, de gens paresseux, ignorants, dissolus, qu'il faut combattre à outrance, sans leur accorder ni quartier ni trêve. « A bas les réguliers, coupons l'arbre et ses racines, » répètent à l'envi les jeunes Russes libéraux.

Et ceux qui poussent ce cri ne sont pas des voltairiens, ennemis déclarés des idées religieuses, des institutions ecclésiastiques. Trop souvent il sort de la bouche d'hommes qui aiment leur église, subventionnent le prêtre de leur paroisse, et désirent voir leur pays au premier rang des États chrétiens. On compte en Russie, disent-ils, plus de dix mille moines, population inutile, nuisible même, qu'il faudrait remettre aux mains d'un sergent instructeur et transformer en régiments de ligne pour qu'elle devînt capable de rendre quelques services.



Le couvent de Solovetsk vu de la mer. — Dessin de H. Clerget, d'après une lithographie russe.

Cette haine des hautes classes contre les moines a sa source dans l'opposition acharnée que les ordres religieux ont faite à toute tentative tendant à réformer l'Église ou l'État. Pour bien comprendre les chances et la portée de la lutte, il faut savoir jusqu'où s'étend le pouvoir monastique, quelle a été son origine. Une pareille étude est vaste, elle nous entraînera loin, mais elle finira par nous ramener à notre point de départ, c'est-à-dire à Solovetsk.

La portion de l'empire qui s'étend depuis la mer Polaire jusqu'aux steppes tartares pourrait être appelés un désert parsemé de cloîtres. Cette définition ne s'applique pas à la Russie nouvelle, aux kanats de Kazan et de Crimée, ni aux steppes du Volga inférieur, ni aux solitudes de la Sibérie. Mais la Grande Russie est pour les moines un véritable éden. Dans les vastes régions comprises entre Kem et Belgorod, sur une longueur de trois cent vingt-cinq lieues environ, du nord au sud, — et de Pskow jusqu'au lac de Péipous, — sur une largeur de deux cent vingt-cinq lieues, de l'ouest à l'est, — la terre est partout émaillée de monastères, partout elle est bercée par le chant des cloches.

La Russie n'a pas dépassé l'âge de l'héroïsme religieux. On en pourrait citer plusieurs exemples qui appartiennent à notre siècle; je ne parlerai que du Nouveau-Désert, fondé près de Gethsémani, sur le grand plateau de Troïtsa; l'établissement de ce monastère est un des signes les plus curieux de l'époque actuelle.

En 1803, dans une des cabanes les plus misérables du village de Pretchistoé, près de Vladimir, naquit un serf d'une origine tellement infime, que le nom de sa famille est resté inconnu. Longtemps il vécut sur les terres de son maître; arrivé à l'âge d'homme, il choisit pour compagne une femme de sa condition, qui lui donna trois enfants, trois beaux et robustes garçons, que leur père éleva dans l'amour du travail. La vie de notre héros ne présentait jusque-là rien d'extraordinaire; mais, à trente-sept ans, étant devenu veuf et son maître l'ayant affranchi, il quitta son village pour se rendre à Troïtsa, prit le nom de Philippe, endossa le froc, et se creusa sous la terre un caveau. Il demeura dans cette sorte de tombe jusqu'au moment où, cinq ans plus tard, il trouva une demeure mieux appropriée encore à ses goûts au milieu des sépultures du couvent. Trop avide de liberté pour contracter des vœux monastiques, jamais il ne voulut s'assujettir à la règle du cloître. Mais comme il s'aperçut qu'en dépit du proverbe l'habit fait le moine, en Russie du moins, sinon ailleurs, il couvrit ses membres d'une serge grossière, ceignit ses reins d'une lourde chaîne, puis se rendit au palais de Philarète, le métropolitain de Moscou, pour prier le prélat de le bénir, et de lui permettre d'adopter son nom. Ce mendiant plut à l'archevêque, et jamais, depuis lors, l'ancien serf de Pretchistoé ne fut appelé autrement que Philarète Ouchka (Philarète le Mineur).

Le cimetière de Troïtsa se trouve dans un site calme et pittoresque, sur les rives d'un lac bordé de bois d'un vert sombre. Ce fut au milieu des funèbres éminences que le mendiant plaça son ermitage. Puis il chercha les moyens de vivre et voici ce que lui inspira l'ingénieuse nécessité. Il acheta au couvent de Troïtsa quelques images saintes et quelques croix à raison de deux kopeks pièce; il les colporta dans les rues et dans les maisons de Moscou, les distribua aux habitants avec sa bénédiction, et prit en échange ce qu'il plaisait aux fidèles de lui donner; celui ci lui offrait un rouble, celui-là dix, un troisième cent. Bientôt il eut de l'argent placé à la banque. Les images lui rapportaient plus que les croix; car les premières, dit-on, portaient bonheur, tandis que les secondes amenaient avec elles la tribulation. La femme à laquelle il donnait une croix rentrait au logis le cœur gros. Contrairement aux usages de l'Occident, nulle paysanne russe n'aurait eu l'idée de mettre comme parure ce symbole de sa foi; les demeures du riche n'en sont même pas décorées. Le prêtre se revêt de la croix; elle sert de couronne au clocher; rarement on la voit moulée ou peinte dans les habitations particulières. « Porter la croix, » c'est souffrir, et personne n'aime à souffrir. On en a une pourtant, celle qui a été passée au cou sur les fonts baptismaux; mais peu de gens songent à se charger d'un nouveau poids.

Bizarre dans son costume et dans son langage, Philarète Ouchka ne portait ni bas ni souliers, et sur la voie publique, au lieu d'adresser aux gens qu'il rencontrait, le salut ordinaire, le simple « Portez-vous bien » qui est la formule d'usage chez les Russes, il leur disait de sa voix grave et pénétrante : « Puisse votre saint patron vous donner un heureux jour ! » Dans son ermitage et dans ses tournées, il avait un compagnon non moins étrange que lui, Ivan Ouchka, c'est-à-dire Jean le Mineur. Jamais on n'avait entendu cet homme parler ; il ne savait que chanter. Il chantait dans sa cellule ; il chantait sur la route ; il chantait devant les saintes portes de l'iconostase. Ses chants réfléchissaient l'humeur de son maître : l'air qu'entonnait Jean le Mineur apprenait à plus d'une pauvre femme si Philarète Ouchka lui donnerait ce jour-là une image ou une croix.

L'anachorète avait beaucoup de succès auprès du petit commerce. Les grandes dames, plus délicates, se détournaient de lui avec dégoût, non à cause de l'argent qu'il eût fallu lui donner, mais parce qu'il souillait leurs appartements. Quoique natif de Pretchistoé, dont le nom signifie très-propre, il dédaignait absolument de prendre le moindre soin de sa personne; les chaînes rouillées qu'il portait, sa peau couverte de poussière et de boue, ses cheveux en désordre, étaient, aux yeux de ses disciples, autant de signes de son éminente sainteté. Parmi les marchandes de Moscou, c'était à qui se disputerait ses bonnes grâces. Une dame m'a raconté qu'allant un jour voir une de ses amies, femme d'un commerçant de cette ville, elle l'avait trouvée à genoux devant le mendiant, occupée à lui laver les pieds.

Et ce n'était point une courtoisie de pure forme, car Philarète n'avait pas de chaussures pour cheminer dans les rues de Moscou, non moins raboteuses que malpropres. Une vieille fille, mademoiselle Scribrikof, citait comme le plus beau jour de sa vie celui où il lui avait été donné de laver les ulcères de l'homme de Dieu. Les jeunes fiancées étaient heureuses de l'avoir comme convive à leur fête nuptiale; car il « prophétisait », pour me servir de l'expression biblique, et chacun écoutait avec une attention religieuse les obscures allusions qu'il faisait à l'avenir riant ou sombre des époux. Un jour, au repas de noces de Gospodin Sorokim, l'un des plus riches habitants de Moscou, il dit, en se tournant vers la fiancée rougissante : « Quand les fêtes seront terminées, faudra oindre votre mari avec du miel. »

Personne n'avait saisi le sens de ces paroles. Cependant, trois jours après, Sorokim mourut; alors chacun se rappela qu'en Russie on fait usage du miel dans les funérailles : l'avertissement de Philarète le Mineur fut comparé à une vision de Zosime, dont la peinture a conservé le souvenir.

Une des ferventes admiratrices de l'anachorète, aussi riche que remplie de zèle, Mme Loguinoff, lui donna une somme considérable, destinée à construire une église et un couvent; quand ces édifices s'élevèrent majestueux au milieu du cimetière de Troïtsa, l'œuvre du saint homme fut complète.

Toutefois il n'eut pas longtemps à jouir du succès de son entreprise. Son protecteur, l'archevêque de Moscou, étant mort vers cette époque, des nuages vinrent obscurcir le ciel, jusqu'alors si pur, de l'ermite mendiant. Le nouveau métropolitain, homme énergique, apôtre convaincu de sa foi, jugea les pratiques de Philarète nuisibles à la religion et se déclara contre lui. Sans essayer de se défendre, le saint, qui était alors âgé de soixante-cinq ans, secoua la poussière de ses pieds sur cette terre ingrate, dit adieu à ses pieuses fondations, puis se rendit au village de Thelgovo, dans la province de Toula, où il bâtit un autre couvent. Ce fut là qu'il mourut un an plus tard. Les deux monastères élevés par ce cénobite aux chaînes rouillées, aux pieds fangeux, sont maintenant occupés par de puissantes communautés monastiques.

C'est dans ce développement morbide du sentiment religieux que le clergé noir cherche une protection contre les railleries et les attaques de l'esprit de réforme.

Ces moines ont pour eux de grands avantages. Si la science et la pensée libérale leur sont hostiles, les habitudes et les préjugés combattent en leur faveur. Ils disposent de tous les hauts emplois ; ils sont maîtres des forces principales de l'empire. Avec eux sont les femmes; avec eux aussi la plupart des paysans. Les moines ont toujours attiré le beau sexe que leur vocation les oblige de fuir; il n'est pas en Russie de ville qui n'ait à raconter l'histoire de quelque père, chéri et choyé comme Philarète le Mineur, par un essaim de femmes. Le vicaire Nathaniel ne fut pas, à Saint-Pétersbourg, enveloppé de flatteries plus douces que ne l'est aujourd'hui, dans les jardins du Kremlin, l'évêque Léonidas (voy. p. 64). La caricature n'ose guère s'en prendre à ces saints personnages : cependant on peut voir à Moscou, sur la table de maint salon, une charge fort amusante qui représente ce prélat, soulevé sur les crinolines de ses admiratrices, jusqu'au siége le plus élevé de l'église russe.

Le clergé noir se vante de posséder seul les deux moyens d'influence les plus irrésistibles dans un pays comme la Russie : l'esprit de sacrifice et le don des miracles.

XII

Le sacrifice.

L'année dernière (1868), un homme nommé Ivan Jacovlivitch mourut à Moscou dans la maison des aliénés, après avoir conquis une célébrité bizarre. Beaucoup de gens le déclaraient fou; d'autres l'honoraient comme un saint. Les premiers, étant les plus forts, le firent enfermer dans un hospice, le soumirent à une étroite surveillance et le livrèrent, jusqu'à ses derniers moments, aux soins de la Faculté.

Cet Ivan, qui habitait la petite ville de Cherkesovo, avait fait au Seigneur le « sacrifice » de sa santé, de son bien-être, et s'était condamné aux plus dures privations. Fort jeune encore, il s'engagea par un vœu solennel à ne jamais se laver le visage ni peigner sa chevelure, à ne jamais quitter ses haillons, à ne jamais s'asseoir ni sur un siége ni sur un escabeau, à ne jamais se mettre à table pour manger, enfin à ne se servir ni de couteau ni de fourchette. En vertu de ce sacrifice, il était tenu de vivre comme un chien, de se coucher sur le sol, de happer les aliments avec ses lèvres et sa langue. Quand il fut amené dans la maison des fous, on le lava et on l'habilla de neuf; mais il se mit aussitôt en devoir de souiller ses vêtements; les gardiens durent renoncer à la tâche impossible de le tenir propre.

Cependant sa renommée se répandait dans Moscou. Il n'y a pas de saint dont le tombeau attire une foule aussi nombreuse que celle qui se pressait vers le cabanon d'Ivan Jacovlivitch. Les servantes, les femmes de cultivateurs, de marchands même, venaient chaque jour le visiter, lui apportaient des friandises, des dons en argent, et lui confiaient tous les secrets de leur cœur. Accroupi sur le plancher, il promenait autour de lui ses regards, murmurant des paroles sans suite auxquelles ses auditeurs, à force de se mettre l'esprit à la torture, finissaient par découvrir un sens. Souvent il pétrissait la mie des petits pâtés pour en façonner des pillules, et quand des malades venaient le consulter, il leur mettait dans la bouche ces boulettes crasseuses, qui, au dire des croyants, amenaient infailliblement la guérison.

Le directeur de l'hospice le fit transférer dans une

salle plus spacieuse, car le nombre de ses visiteurs augmentait chaque jour. Il savait bien qu'Ivan Jacovlivitch avait complétement perdu la raison, que ces excitations du dehors lui étaient funestes; mais l'enthousiasme des fidèles était si impétueux que le docteur intimidé n'osa faire respecter ni les prescriptions de la science ni le règlement de la maison. Le pauvre fou expira au milieu des larmes et des gémissements de la moitié de la ville. Quand la triste nouvelle se fut répandue, un étranger aurait pu croire Moscou frappé de folie. Les hommes s'arrêtaient dans les rues pour s'agenouiller et prier, les femmes se tordaient les mains avec désespoir, et la populace parcourait les bazars et les marchés en criant : « Ivan est mort! Ivan est mort! Qui nous montrera le chemin du salut, maintenant qu'Ivan est mort? »

Tandis que j'écris ces pages, j'ai sur mon bureau un exemplaire de la *Gazette de Moscou*, journal sérieux édité par Katkoff, et qui compte Samarin parmi ses rédacteurs (voy. p. 52). Eh bien, ce numéro renferme



Philarète Onchka, dit le Mineur. — Dessin de Émile Bayard, d'après une photographie.

un article qui patronne chaudement le projet d'élever un monument au pauvre fou dans la localité qui lui a donné naissance.

Mais la forme la plus ordinaire en même temps que la plus haute de la vie de sacrifice est l'état de reclus et d'anachorète.

Toutes les branches de l'Eglise orientale, — les Arméniens, les Coptes, les Grecs, — encouragent cette tendance; pas une toutefois n'a donné au monde autant d'ermites que la Russie. Le calendrier moscovite est rempli de noms d'ascètes, et ce que l'on raconte des pénitences, des austérités de ces hommes dépasse toute croyance. Ainsi une religieuse nommée Marie fut emprisonnée dans une niche dont une cloison murait l'entrée; on lui faisait passer sa nourriture par un trou pratiqué dans le roc; elle languit ainsi douze années dans cette tombe.

L'esprit de sacrifice ne se manifeste pas toujours sous des formes aussi sombres. Dans les cours de Solovetsk, on voit une étrange créature, affublée de mi-

sérables haillons, qui se nourrit de rebuts, qui couche dans le ruisseau, et qui, sans avoir contracté les vœux d'un religieux régulier, appartient à l'ordre monastique. Il n'a pas le droit de demeurer dans le couvent, mais il y est toléré. Il s'offre en sacrifice quotidien. Il suit la vocation du mépris, et présente en lui-même l'exemple du néant des choses terrestres. Cet être bizarre est très-recherché des pèlerins, qui admirent sa sainteté; pour moi, je ne le recherchais pas avec moins d'empressement : je voyais en lui un type curieux de ce qu'en Russie le clergé régulier considère comme la perfection de la vie chrétienne.

Le Père Nicolas, ainsi s'appelle cet homme (voy. p. 44), n'a guère plus de quatre pieds et demi, taille bien chétive, surtout dans les pays du nord. Sa barbe grise est clairsemée, ses traits sombres; ses yeux sem-



Philarète le Mineur et ses trois fils. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie.

blent percés avec une vrille. Jamais sa peau ne reçoit la souillure de l'eau ni du savon; qu'est-ce que l'homme pour mettre son orgueil dans la chair? Il porte pour tout vêtement quelques affreux haillons, car il dédaigne le costume plus décent et plus chaud des moines. Au lieu de se rendre au magasin quand il a besoin d'une robe, il se traîne dans le cabinet des rebuts, où il demande, comme une faveur, au Père chargé de la garde des vieilles défroques, de lui donner les guenilles rejetées par quelque pauvre frère. Le cloître met à sa disposition une cellule, mais un banc de bois et un oreiller de paille sont des superfluités pour la poussière et l'argile; le Père Nicolas passe le jour sur la jetée, la nuit dans la cour du couvent. Nul n'a pu lui persuader de prendre place au réfectoire à côté des moines; la soupe de kwas, la livre de pain noir, la portion de mo-

rue salés sont des mets trop somptueux pour lui; après les repas, il se glisse dans le garde-manger, ramasse les débris, les os, et dîne avec ce qu'ont rejeté les pèlerins ou les mendiants.

A l'église, il ne se met jamais au milieu des fidèles; jamais il ne franchit le seuil des portes saintes. Quand vient l'heure d'un office, il gagne en rampant le coin le plus sombre du temple; là, le front sur les dalles, il écoute les chants et les prières. Plus d'un pèlerin passe sans le voir, et le heurte dans l'obscurité, mais il aime à être meurtri par la foule; serviteur de tous, il trouve qu'on a pour lui trop d'égards quand on se détourne pour ne pas le renverser. Vient-il à rencontrer un mendiant si pauvre et si sale que chacun l'évite, il le regarde comme son maître et son seigneur. En hiver, lorsqu'une épaisse couche de neige s'étend sur le sol, il se couche dans la cour, ouverte à toutes les intempéries; en été, lorsque la chaleur est accablante, il expose aux rayons du soleil son crâne rasé. Il s'estime heureux qu'on le raille, qu'on le foule aux pieds, qu'on le vole. Comme tous ceux de la classe où il est né, il aime l'argent avec passion; mais il transforme cet amour de la richesse corruptible en une discipline des plus rigoureuses pour son âme : avec des tresses d'écorce de bouleau, il façonne des corbeilles qu'il vend deux kopeks pièce aux pèlerins et aux bateliers, il enveloppe dans un chiffon crasseux la monnaie de cuivre, puis il va cacher son trésor sous une pierre, dans l'espérance que quelqu'un l'aura surpris et viendra dérober le dépôt.

Avant l'arrivée de Nicolas, un autre moine avait déjà professé l'*abjection* à Solovetsk d'une façon plus complète et plus méritoire. Il se nommait le Père Nahum, et il illustra le couvent par des miracles d'immolation.

Ce religieux avait d'autant plus d'héroïsme à pratiquer un si rare mépris de soi, qu'il était né dans une brillante condition sociale; mais il avait triomphé des dangereuses séductions du monde, et il apportait dans son œuvre de sacrifice plus de méthode, plus d'austérité encore que le Père Nicolas. Il s'abstenait des isanes de poisson, disant que c'était une trop grande délicatesse pour des hommes souillés de péchés. Il se plaisait à coucher dans la neige, et choisissait de préférence pour dormir le seuil d'un mendiant. Une fois qu'il avait passé la nuit entière hors du cloître, un moine railleur insinua que peut-être il s'était laissé prendre aux piéges d'une jolie fille; exaspéré d'un soupçon si injurieux, il se dépouilla de son froc, creusa un trou dans la glace du lac, et y resta presque nu jusqu'à ce que le froid eût entièrement paralysé ses jambes. A quelque temps de là, une aile du couvent devint la proie des flammes; les moines coururent chercher des seaux pour éteindre l'incendie; quant à Nahum, il se contenta de pétrir une boule de neige qu'il jeta dans le brasier; les langues de feu parurent y trouver un nouvel élément, elles s'élancèrent vers le ciel plus hautes et plus dévorantes. Nahum alors se précipita vers l'église, se prosterna sur les dalles et conjura le Seigneur d'arrêter le fléau. A l'instant même, disent les moines, l'incendie se calma.

Le saint personnage ne se laissait pas éblouir par l'éclat des grands. Un jour, l'archimandrite le voyant fouiller avec ses doigts le sol glacé du jardin pour arracher quelques pommes de terre, lui dit d'un air de bonté :

« C'est une rude besogne, n'est-ce pas, Nahum?

— Peuh! Essayez vous-même, » répondit-il.

Quand l'empereur actuel vint visiter Solovetsk, tous s'efforçaient à l'envi de lui complaire; Nahum à son tour s'approcha; il tenait une écuelle à moitié remplie d'eau bourbeuse, et il dit à l'autocrate :

« Buvez, c'est assez bon pour une créature de terre et de boue. »

A sa mort, les moines lui rendirent des honneurs funèbres extraordinaires. Il fut enterré dans la cour, au chevet du dôme de la cathédrale, et pendant la saison des pèlerinages une foule de fidèles assiége du matin au soir le bloc de granit qui couvre sa dépouille; quelques-uns l'invoquent comme s'il était déjà canonisé, les autres prêtent une oreille émerveillée au récit des hauts faits du saint homme. Il ne manque à sa gloire, pour qu'elle acquière tout l'éclat qui lui est réservé, que l'auréole du temps. Avant que la nouvelle génération ait disparu, si le clergé noir existe encore, Nahum, canonisé déjà par les acclamations des moines et des pèlerins, sera, en vertu d'un édit impérial, élevé sur un trône céleste.

XIII

Le grand miracle.

Si grande que soit la prérogative de posséder l'esprit de sacrifice, les moines ont un don plus magnifique encore, celui des miracles. C'est là ce qui rend le clergé noir fort contre les attaques; lui seul a la puissance d'opérer des miracles; non pas dans un sens mystique, mais des miracles visibles, palpables : non pas à des époques depuis longtemps écoulées, mais à l'heure actuelle; non-seulement dans des hameaux lointains, et inconnus, mais dans les places populeuses, à la lumière du jour.

Le plus grand miracle de notre siècle, celui qui témoigne hautement que le bras de Dieu protége la Russie, c'est la défense de Solovetsk par la Vierge, lorsque la flotte anglo-française menaça les îles Saintes en 1854.

Dans la matinée du mardi, 18 juillet 1854, les sentinelles signalèrent deux frégates qui tournaient la pointe Beluga : l'archimandrite ordonna un jeûne de trois jours. Les deux navires jetèrent l'ancre à sept milles du rivage : aussitôt la cloche du couvent fut mise en branle pour annoncer un service spécial en l'honneur de la très-sainte Mère de Dieu. Se dépouillant des riches ornements sacerdotaux, l'archimandrite s'humilia devant les Pères, pria longuement au pied

des tombeaux de Savatie et de Zosime, puis il décrocha la merveilleuse image de la Vierge, se mit à la tête de ses moines, et la procession fit le tour des murailles. Dès que les rites pieux furent terminés, les défenseurs de Solovetsk virent avec une joie indicible les frégates s'éloigner à toute vapeur.

Comme les vaisseaux cinglaient vers Kem, on craignit cependant qu'ils ne revinssent attaquer le monastère; le sous-lieutenant Niconovitch, qui commandait la compagnie des invalides, fit une sortie pour observer les rivages voisins, traînant après lui sur le sable deux misérables petites pièces de campagne, tandis qu'une foule de pèlerins et d'ouvriers s'offraient à faire le guet. Les canons furent installés à l'abri d'une plate-forme de gazon et de sable; on plaça huit bouches à feu de petit calibre sur les tours et sur les murailles, puis les religieux recommencèrent à prier.

Le jour suivant, un nuage de fumée se dessina sur le ciel. Deux navires, dans lesquels on reconnut *le Brisk* et *la Miranda*, vinrent prendre position dans la baie (voy. p. 48).

Le Brisk entama la conversation par une décharge de mitraille. Peu s'en fallut que l'archimandrite, qui se trouvait sur le quai, ne fût atteint d'un projectile; les moines, frappés de terreur, se précipitèrent dans la cour du couvent, et coururent s'enfermer derrière les portes saintes.

Un officier, nommé Druschlevski, qui occupait la tour du Tisserand avec dix hommes et un canon, répondit au feu des Anglais, sur quoi la frégate envoya une bordée furieuse contre les remparts. Druschlevski releva le gant, mais avec circonspection, car il n'avait qu'une très-faible quantité de poudre. *Le Brisk* lança trente boulets; l'officier russe ne répondit que par trois décharges. Le navire anglais gagna le large à la dernière, un des boulets de la tour ayant tué un homme sur son pont.

L'aube du mardi 20 juillet amenait l'une des fêtes les plus révérées de l'Église, celle de Notre-Dame de Kazan. Le *Te Deum* venait de finir, quand un canot du *Brisk*, sur lequel flottait un pavillon blanc, s'approcha de la jetée; il venait sommer le couvent de se rendre, et avertir que si un coup de canon partait des remparts, le bombardement commencerait aussitôt.

Un pèlerin, nommé Soltokoff, fut chargé de porter la réponse de l'archimandrite : c'était un refus formel de rendre les clefs du monastère.

Après avoir lu, l'amiral Ommancy déclara au pèlerin que toute négociation ultérieure était inutile.

Le bombardement fut commencé à sept heures un quart.

La cloche appelait en ce moment les moines à la prière. Boulets, obus, grenades, pleuvaient sur les remparts et sur les dômes; les offices n'en furent pas moins célébrés.

Un peu après midi, les cloches du couvent furent de nouveau mises en branle, les moines et les pèlerins se rassemblèrent sur les remparts, puis ils se rangèrent en une longue file pour former la procession. Les cénobites ouvraient la marche, les pèlerins suivaient, derrière eux venaient les femmes et les enfants. Quand ils furent prêts à se mettre en marche, l'archimandrite prit à l'autel la merveilleuse image de la Vierge et la croix vénérée; tenant la première de la main gauche, la seconde de la main droite, il s'avança en tête de ses ouailles et leur fit faire le tour des remparts sous le feu de l'ennemi. La grosse cloche retentit, moines et pèlerins entonnèrent un psaume. Les obus pleuvaient sur leurs têtes; les murs chancelaient, les toitures volaient en éclats. Près de la tour qui est voisine du lac, la procession dut s'arrêter. Un obus avait atteint le moulin à vent et mis le feu aux ailes. Les moines cependant chantaient leurs hymnes pieuses; dès que les flammes se furent éteintes, ils reprirent leur marche. A quelques pas de là, un boulet enfonça le rempart, brisa les poutres et les planches, dont les débris, projetés au loin, coupèrent en deux la ligne de la procession.

« Avancez toujours! s'écria l'archimandrite, qui brandissait la croix et l'image sainte. »

Et la procession continua sa route.

Parvenu à la hauteur de la tour du Tisserand, l'archimandrite appela le moine Gennadie et lui remit sa croix, en lui donnant l'ordre de faire baiser aux artilleurs l'image du Christ sculptée sur le métal.

Un miracle allait s'accomplir. La procession s'éloignait de la tour du Tisserand, elle arrivait devant un espace découvert qu'il fallait traverser sous la pluie des boulets. A moins d'être sauvegardée par une protection d'en haut, nulle créature de chair et de sang ne pouvait passer sans périr à travers ce feu terrible. La foi des chrétiens était mise à une épreuve décisive. Un instant, un seul instant, la procession s'arrêta. Mais l'archimandrite, tenant toujours la miraculeuse image de la Mère de Dieu, s'avança au milieu du nuage de poussière et de fumée; les fidèles firent retentir l'air de leurs psaumes. Alors on vit les obus des navires anglais se détourner de leur course, tourbillonner au-dessus des dômes et des tours, puis s'engloutir dans le lac sacré.

Les frégates, frappées d'une sainte terreur, s'éloignèrent de Solovetsk; elles eurent bientôt disparu aux regards; elles s'avouaient vaincues, elles cédaient devant une force supérieure à celle de l'homme [1].

Depuis cette année de miracles, la gloire de Solovetsk a tellement grandi que, jeunes et vieux, riches et pauvres en sont venus à considérer un voyage à l'Ile Sainte comme le pèlerinage le plus méritoire après celui de Bethléem et de la tombe du Sauveur. Les paysans ont donné le branle, empereurs et grands-ducs se joignent au mouvement. Alexandre II a visité Solo-

1. L'amiral Ommanney qui commandait la flotte avait cru le pavillon anglais insulté par quelques coups de feu tirés des îles. Quarante bombes avaient été lancées, en passant, dans la place. (Déclaration de l'amiral Belcher à l'Association Britannique pour le progrès des sciences.)

vetsk, son frère Constantin l'a imité, deux de ses fils accompliront l'année prochaine le même pieux voyage. L'impératrice a, dit-on, promis au ciel, si elle recouvre la santé, d'aller aussi rendre hommage aux reliques de saint Savatie.

Ces visites impériales devraient, si l'on en croit certaines personnes, être attribuées non-seulement au désir de diriger le courant pour n'avoir pas à le suivre, mais à des intérêts d'un ordre tout différent; elles se rattacheraient à la fin mystérieuse d'un grand-duc dont la tombe jette une ombre sinistre sur les îles de la mer Blanche.

XIV

Les donjons.

(Avant de débarquer aux îles Saiotes, M. Dixon avait beaucoup rêvé à une mystérieuse histoire qu'on



Le Père Nicolas, professeur d'*abjection*. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de M. H. Dixon.

lui avait racontée au sujet d'un spectre qui, disait-on, hantait Solovetsk, et qu'on appelait aussi l'esprit de la mer Blanche. Ceux d'entre les Russes qui ne croient pas aux revenants lui avaient donné à entendre que ce spectre pouvait bien être simplement un prisonnier renfermé dans un cachot secret de Solovetsk. Or ce prisonnier, qui apparaissait la nuit sur les remparts sous la forme d'un grand vieillard à barbe blanche, devait être, suivant eux, le grand-duc Constantin lui-même, le frère aîné de l'empereur Nicolas.)

L'esprit plein de cette pensée, poursuit M. Dixon, j'examine avec une curiosité anxieuse toute porte, toute trappe qui, cachée à l'écart, me paraît pouvoir conduire dans la cellule du mystérieux captif. J'ai la permission de parcourir, selon ma fantaisie, tous les recoins du monastère, et quoique on me laisse rarement seul, si ce n'est dans ma chambre, je trouve de temps en temps l'occasion de flâner sans témoin autour des remparts.

Un jour que j'erre ainsi sans but déterminé, j'arrive



Alexandre II visitant les reliques de saint Zosime, au couvent de Solovetsk (voy. p. 43). — Dessin de A. de Neuville, d'après une lithographie russe.

devant une petite cour que je vois souvent traverser à mes guides. Attiré par un battement d'ailes, je franchis la porte, je jette à terre quelques miettes de biscuit, et aussitôt me voilà entouré d'un millier de jolies colombes. Elles sont parfaitement apprivoisées ; plusieurs viennent jusque dans ma main chercher la nourriture qu'elles se disputent à l'envi. J'ai, sans y songer, découvert le gîte d'une colonie de pigeons que l'archimandrite avait montrés à ses moines pendant le siége de Solovetsk, et que les canons anglais n'avaient point effrayés. En considérant la hauteur des murs et l'exiguïté de la cour, je suis moins surpris de leur mépris du péril. Tout à coup mes yeux s'arrêtent sur l'embrasure d'où descendent les oiseaux ; elle est garnie de barreaux épais ; la porte du bâtiment est bardée de fer. Bref, cet édifice masqué avec tant de soin est la porte du couvent. Le mystère de Solovetsk ne serait-il pas caché derrière ces murailles massives au pied desquelles roucoulent amoureusement les colombes?

Le lendemain, escorté de deux Pères qui me servent de cicerone, je visite l'école, l'atelier de teinture, la tannerie, la fabrique de kwas, la tour du Tisserand; nous arrivons près du quartier des pigeons, et je dirige la promenade de ce côté comme par le plus pur des hasards. Je rappelle non moins innocemment ce qu'avait dit l'archimandrite au sujet de ces oiseaux, pour amener mes guides à m'en raconter encore une fois l'histoire. Des centaines de colombes sont à se becqueter sur les bords de l'embrasure, précisément comme au jour mémorable où l'on célébrait la fête de Notre-Dame de Kazan.

Sœur Marie, recluse à Solovetsk. — Dessin de A. de Neuville, d'après une lithographie russe.

« Quels charmants pigeons !

— Ils sont heureux ici, répond le moine qui marche le plus près de moi. Jamais nous n'en tuons un seul ; ils sont sacrés à nos yeux, en souvenir du baptême du Jourdain, quand le Saint-Esprit s'approcha de Notre-Seigneur sous la forme d'une colombe.

— Ils paraissent nicher de préférence dans cette cour.

— C'est un coin bien tranquille; personne n'y vient; les fenêtres ne sont jamais ouvertes.

— Serait-ce par hasard la prison du couvent?

— Oui ; c'est la vieille geôle monastique.

— Des religieux y sont renfermés?

— Nous n'avons pas de criminels à Solovetsk.

— Pourtant il y a des Pères qui sont déserteurs, n'est-ce pas? Où est un moine accusé d'hérésie qui est arrivé récemment d'Arkhangel?

— Il a été envoyé au Désert, près de la colline des Coups.

— Est-ce une peine bien sévère?

— Pour des hommes comme lui, assurément. Il sera seul, obligé au silence, et n'aura pas de boisson fermentée. Dans un an, il reviendra au monastère entièrement converti.

— Conduisez-moi donc dans cette prison ; je serais curieux de visiter les cellules.

— Pas maintenant.

— Pourquoi? Je suis amateur des vieilles prisons, surtout de prisons d'église : je pourrais vous dire quelle figure les donjons de Séville, d'Anvers et de Rome feraient à côté de Solovetsk.

— Il est défendu de les montrer.

— Défendu de montrer des cellules vides ! Ne vous a-t-on pas dit de me conduire partout? Est-il un endroit du couvent que l'on doive cacher aux visiteurs? »

Les deux moines s'éloignent un instant pour tenir conseil; je me mets à régaler les pigeons en fredonnant un air d'opéra comique.

« Décidément, nous ne pouvons entrer dans le donjon... du moins aujourd'hui.

— Fort bien ! »

Puis, d'un air indifférent :

« Passons; nous reviendrons demain.... Ah ! mais j'y pense, demain nous allons à Zaet. Ne vaudrait-il pas mieux visiter tout de suite ce que nous avons à voir dans cette partie du monastère? »

Mes guides conviennent avec moi que, de cette façon, nous gagnerions du temps ; mais une autre difficulté s'élève : ils n'ont pas les clefs. Elles se trouvent, avec toutes les autres, dans la chambre de garde. Une nouvelle conférence s'engage entre les moines. Ils ne voudraient pas se montrer trop craintifs ; cependant ils tremblent de dépasser la limite de leurs pouvoirs. Je recommence à siffloter entre mes dents, et je fais une distribution vraiment royale de biscuit aux blanches colombes, qui viennent l'une après l'autre s'ébattre à mes pieds, si bien qu'il n'en reste plus aux bords de la fenêtre. L'un des moines se décide enfin à se rendre au monastère ; après une absence assez longue, il revient avec un officier en uniforme, qui porte un trousseau de clefs.

Nous suivons d'abord un long corridor sombre, creusé sous le sol; il est formé par dix ou douze voûtes accouplées sur deux de front. Les cellules obscures sont vides. Je les visite les unes après les autres, et tout en faisant aux moines et à l'officier de longues



dissertations sur les cachots souterrains d'Anvers, de Rome et de Séville, je frappe les murs avec ma canne; je promène la lumière dans chaque coin, pour m'assurer qu'il ne s'y trouve personne. Nous remontons au rez-de-chaussée. Un factionnaire arpente, l'arme au bras, une grande antichambre. Ici, me dis-je, il doit y avoir quelque prisonnier que l'on garde avec soin. Une porte garnie d'énormes verrous est ouverte par l'officier; nous entrons dans un corridor dont les deux côtés sont percés de cellules égales en nombre et en grandeur à celles des cachots souterrains. Toutes les portes sont ouvertes, à l'exception d'une seule, que ferment non-seulement une solide serrure, mais encore des barreaux de fer.

« Il y a là quelqu'un?

— Je ne pense pas, » répond le moine avec un embarras visible et en interrogeant l'officier du regard.

« Si vraiment, dit le jeune homme; nous gardons ici un prisonnier.

— Entrons. Je suppose qu'il n'est pas défendu de le voir. »

Le lieutenant jette un coup d'œil aux moines, et ne lisant sur leur physionomie aucune opposition, il fait tourner la clef. La porte grince sur ses gonds, comme si elle avait regret de nous livrer passage. A ce bruit, un homme jeune, d'une taille élevée, d'une figure martiale encadrée dans une longue barbe noire, se dresse sur son grabat, saisit une couverture, et drape autour de son corps à peu près nu ce vêtement flottant.

« Comment vous nommez-vous? dis-je en prenant la main du prisonnier.

— Pouschkin, répond-il d'une voix douce; Adrien Pouschkin.

— Depuis combien de temps êtes-vous ici?

— Trois ans.

— De quel crime êtes-vous donc accusé? »

Ici l'officier s'interpose; on appelle le factionnaire, et les soldats, prompts à exécuter la consigne, nous font évacuer la cellule du prisonnier.

« Mais enfin qu'a-t-il fait? dis-je aux Pères après que la porte eut été violemment fermée sur le captif.

— Nous l'ignorons, ou du moins nous en savons très-peu de chose. Il a été condamné par le saint-synode. Il nie la divinité de Notre-Seigneur. »

Nous sommes au pied d'un autre escalier. Montons et voyons le reste.

Un reclus à Solovetsk. — Dessin de A. de Neuville, d'après une lithographie russe.

Arrivés en haut, nous trouvons un second factionnaire dans l'antichambre de ce second étage. Il y a donc d'autres prisonniers. La porte qui conduit au corridor est ouverte. Ici encore les cellules sont vides, à l'exception d'une seule. On me dit qu'elle renferme un vieillard, prisonnier du monastère depuis bien longtemps.

« Combien d'années?

— C'est difficile à savoir, réplique le moine. Il était déjà ici quand la plupart d'entre nous sont venus à Solovetsk. C'est un obstiné; il a l'humeur paisible; mais il est terriblement bavard : il assomme les gens d'un flot de paroles, et jamais on ne peut lui faire entendre raison. Plusieurs de nos archimandrites, par compassion pour lui, ont cherché à le ramener dans une voie meilleure. Ils n'y ont pas réussi. C'est une âme possédée de l'esprit du mal.

— Qui est-il?

— Un homme riche et de bonne naissance; il avait un grade dans l'armée.

— Vous savez son nom?

— Jamais nous ne parlons de lui; ce serait contraire à nos règles. Nous prions pour lui, et il en a besoin. Mauvais Russe, chrétien plus mauvais encore, il refuse de reconnaître l'autorité de notre sainte Église.

— Sort-il quelquefois?

— En hiver seulement. Il pourrait aller à la messe; mais il prétend que nous n'adorons pas Dieu comme il convient : il s'imagine avoir, à lui seul, plus de sagesse que le saint-synode. Quand le froid a éloigné de nos côtes les pèlerins, on lui permet de se promener sur les remparts, accompagné toutefois par une sentinelle, pour l'empêcher de s'enfuir. »

Ici donc se trouve le prisonnier mystérieux, le spectre du rempart, l'homme que le peuple prend pour le prince Constantin, et sur lequel reposent tant d'espérances.

« Ouvrez-moi la porte! »

Le ton de mes paroles met en demeure mes guides d'obéir à l'instant, ou d'en référer à l'archimandrite. Un colloque a lieu entre les moines et l'officier; après une bruyante délibération, ils finissent par ouvrir, et nous entrons tous dans la cellule.

Un homme âgé, dont le beau et noble visage me fait songer à Kossuth, se lève tout étonné; il n'a pas coutume, paraît-il, d'être souvent dérangé dans sa cellule.

Une petite table, quelques livres, un grabat : voilà les seuls meubles de ce triste réduit. Des barreaux de fer garnissent la fenêtre dans sa longueur et dans sa largeur; l'épais rebord est souillé par les colombes. Sur la table sont quelques livres et quelques journaux; on permet au prisonnier de recevoir ces objets du dehors, mais il lui est défendu d'envoyer à qui que ce soit une seule ligne de son écriture. Jamais on ne laisse dans son cachot ni plume ni crayon. Il est grand, maigre, nerveux; sa taille n'est nullement courbée par l'âge : tout dans son extérieur révèle le soldat en même temps que l'homme bien élevé. Drapant autour de ses épaules son manteau rongé par le temps, il s'avance à notre rencontre. Le moine me présente à lui comme un étranger venu pour visiter Solovetsk, mais il me tait le nom du captif. Celui-ci me tend la main en souriant, et me reçoit avec l'aisance d'un homme du monde qui fait à des hôtes les honneurs de sa maison. Il y a de la noblesse dans ses manières et dans sa tenue; toutefois ce n'est pas là le grand-duc Constantin,



Bombardement de Solovetsk par la flotte anglo-française en 1854. — Dessin de Jules Noël, d'après une lithographie russe.

comme le disent les pêcheurs de Laponie. Après la politesse d'usage, je lui demande comment il se nomme.

« Ilyin; Nicolas Ilyin. »

Il secoue faiblement la tête, et se parle à lui-même, comme quelqu'un qui essaye de se rappeler un rêve. Je répète ma question, cette fois en allemand. Un léger sourire effleure alors ses lèvres; une grosse larme monte à sa paupière.

« Excusez-moi, monsieur, me dit-il avec un soupir, j'ai presque tout oublié, jusqu'à l'usage de la parole.

— Il y a bien des années que vous êtes dans cette prison?

— Bien des années, oui. Je suis le serviteur de Dieu; quand son temps sera venu, il me délivrera....

— Il est défendu de parler avec les prisonniers, me dit le lieutenant; je dois faire respecter la consigne. »

Un moment après, nous sommes de nouveau dans la cour des Pigeons.

Traduit par Emile Jonveaux.

(La suite à la prochaine livraison.)



Le prisonnier mystérieux de Solovetsk, Nicolas Ilyin. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie.

LA RUSSIE LIBRE,

PAR M. WILLIAM HEPWORTH DIXON[1].

1869. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XV

Nicolas Ilyin.

Quelques jours plus tard, je quitte Solovetsk pour me rendre dans les gouvernements du sud, mais j'ai toujours présente à l'esprit la figure de ce prisonnier; sur mon chemin, j'adresse çà et là des questions, et je finis par recueillir des renseignements assez nombreux.

Indépendamment de la fable populaire du spectre de

1. Suite. — Voy. p. 1, 17 et 33.

Solovetsk, et de la ressemblance d'Ilyin avec le grand-duc Constantin, bien des circonstances dans l'histoire de ce malheureux captif expliquent la sympathie qu'éprouvent pour lui les Polonais.

En premier lieu, il paraît être leur compatriote, ou, s'il ne naquit pas dans leur pays, sa mère au moins était Polonaise. Son père, malgré son origine suédoise, avait obtenu le rang de général dans l'armée impériale. L'enfant fut envoyé très-jeune au collége des Jésuites de Polotsk : école fameuse qui, pendant les premières années du règne d'Alexandre Ier, poussa, dit-on, dans le chemin de l'erreur tant de fils de famille. Les noms que portait notre héros le vouaient d'avance à l'étude de l'Écriture sainte. Nicolas est le patron du pauvre, Ilyin est le nom russe du prophète Élie.

Son éducation fut très-soignée. Il charmait ses maîtres par sa douceur, son goût pour l'étude, son esprit religieux. Jamais on ne le vit ni boire de liqueurs fortes ni jurer; ni même danser ou jouer. Quand sonna l'heure de quitter le collége, il passa un brillant examen, fut classé parmi les premiers, et entra dans un régiment d'artillerie avec le grade de sous-lieutenant. Là, comme au collége, il se fit remarquer par son ardeur au travail, son dédain pour les plaisirs et la pureté de sa vie. Lecteur infatigable, il consacrait ses jours et ses nuits à des études qui n'étaient guère appréciées dans le milieu nouveau où il se trouvait. Tandis que ses camarades vidaient les brocs ou dansaient toute la nuit, il passait les heures que lui laissait l'exercice de la carabine et du canon en compagnie de Newton, de Swedenborg, de Bengel. Il est difficile de savoir quelles étaient alors ses idées religieuses. On croit que son père était catholique grec, sa mère catholique romaine; et l'on connaît trop bien l'esprit dont le collége des Jésuites de Polotsk était animé pour ne pas être convaincu que les Révérends Pères avaient dû ne rien négliger afin de gagner à leur foi un élève qui donnait tant d'espérances.

A Polotsk, comme dans la plupart des villes de Pologne, habitent un grand nombre de Juifs instruits. Amené par l'étude de Newton et de ses *Observations sur l'Apocalypse* à rechercher la société des rabbins, il s'entretint avec eux du sujet de ses méditations. Un jour même il assista dans la synagogue au service divin et découvrit dans le rituel hébreu une foule de sens mystiques dont personne jusqu'alors ne s'était douté. En apprenant la *Mischna* et la *Gemara*, il en vint à s'imaginer qu'avec l'aide du Saint-Esprit il serait possible de trouver une profession de foi, une formule de prière, un mode de communion, qui rallieraient tous les membres de la grande famille d'Abraham sous un étendard commun. C'était un rêve sans doute, mais un noble rêve !

Il caressa cette idée en silence jusqu'au jour où il jugea que le temps était venu d'accomplir la grande réconciliation qu'il méditait. Le messager de ce règne de grâce, c'était lui, Nicolas Ilyin, lui qui, né d'un père catholique grec et d'une mère catholique romaine, portant les noms d'un prophète hébreu et d'un saint russe, servant dans les armées d'un empereur orthodoxe, instruit d'abord par les jésuites, puis par les rabbins, avait tous les caractères cosmopolites qui conviennent à une mission semblable. Dieu lui-même, dans une vision, le marqua du sceau de ses prophètes et lui dicta la conduite qu'il devait tenir.

Considérant que la doctrine hébraïque, non-seulement est plus ancienne, plus vénérable, mais encore a des formes plus simples que les cultes rivaux, il la prit pour base d'une religion vaste et compréhensive. Son système partait de Dieu et aboutissait à l'homme. Il supprima, comme choses indifférentes, tous les points qui divisent, l'immaculée conception, le symbole de la croix, le baptême, la confession, l'Église officielle, la caste sacerdotale. Cette large élimination ne laissait subsister que l'unité divine et la fraternité humaine, dogmes qu'Ilyin regardait comme ayant seuls une importance capitale.

Le nouvel apôtre, doué d'une noble prestance et d'une éloquente parole, se mit à enseigner la religion de l'avenir; il proclama la prochaine réconciliation de tous les amis de Dieu, de toutes les sociétés issues d'Abraham. Les moines qui l'ont jeté dans les cachots de Solovetsk l'accusent de fourberie; ils lui reprochent d'avoir fait étalage d'un zèle imposteur pour l'Église orthodoxe; ils prétendent qu'en détachant le général Vronbel, son supérieur, de l'Église romaine pour le pousser dans l'Église russe, Ilyin avait en vue, comme récompense de ses services, la permission de prêcher en liberté sa doctrine. Ces faits sont peut-être exacts, mais il est possible aussi que la conséquence qu'ils en tirent soit erronée. En Russie, un officier qui n'appartient pas au culte national, se trouve dans un grand embarras pour satisfaire aux besoins religieux de son âme. A moins d'être en garnison dans quelque grande ville, le catholique romain ne peut jamais assister à la messe, ni le protestant au sermon, et les officiers attachés à l'une ou à l'autre de ces communions n'ont guère d'autre ressource que de demander une distraction à la pipe et aux cartes pendant que les troupes assistent à l'office orthodoxe. Ilyin aura pensé sans doute qu'il valait mieux pour Vronbel devenir grec fervent que de rester mauvais catholique. Au début de sa lutte religieuse, il paraît avoir rêvé que l'Église orthodoxe serait l'instrument de réconciliation qui unirait les hommes. En gagnant des âmes à sa foi, il les mettait dans une voie meilleure. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il convertit son général et obtint de son évêque l'autorisation de prêcher.

Le prélat se flattait que le nouvel apôtre ramènerait dans le giron de l'Église les esprits dissidents; il ne lui soupçonnait guère le hardi projet d'édifier un édifice spirituel plus vaste, de prendre en main la bannière d'une doctrine nouvelle. Ilyin alla trouver les sectaires qui abondent dans tous les gouvernements de Russie : à ces hommes d'imagination aventureuse, il

prêchait une foi très-peu orthodoxe, mais que l'évêque, rempli de confiance, ne songeait pas à contrôler. Partout il attirait les cœurs, les gagnait par le charme de son éloquence et la pureté de sa vie.

Ilyin s'était marié jeune, le ciel avait béni son union en lui donnant des enfants. Le bonheur domestique semblait devoir le retenir à son foyer, mais il croyait ne pouvoir mieux reconnaître les bienfaits de la Providence qu'en s'appliquant de toute l'ardeur de son âme à l'œuvre qu'il avait entreprise. Il chercha un nom pour ses néophytes et trouva dans l'*Apocalypse* celui de *Frères de la Droite*, qui lui sembla propre à désigner tous les cœurs sincères, unis dès ce monde par la pureté de leurs intentions, et prédestinés à la félicité immortelle des amis de Dieu.

Officier instruit, administrateur habile, en même temps que voyant et prophète, il fut chargé par l'État de diriger des travaux dans les mines de l'Oural. Tout en remplissant avec zèle ses devoirs d'ingénieur, il trouvait encore le temps de prêcher les pauvres condamnés et d'attirer à lui quelques-uns de ceux qui avaient rompu avec la foi officielle. Ses ennemis eux-mêmes avouent qu'à l'époque de cette propagande il menait une vie sainte. Appelé à la direction des mines et des haute-fourneaux de Barancha, qui produisent une grande quantité de fer et d'acier, il trouva parmi les habitants de ce district, dont la plupart étaient des exilés persécutés pour leurs croyances religieuses, un champ où purent se déployer ses talents de prédicateur et d'apôtre. Mais les martyrs de la libre pensée qu'il rencontra dans ces mines furent pour lui ce que les chefs Cafres avaient été pour l'évêque de Natal. Ils le mirent à l'épreuve. Ils lui montrèrent le côté faible de la cause qu'il voulait servir. Ils l'amenèrent à mettre en doute la possibilité d'obtenir aucune concession des métropolitains et des moines. Forcé d'examiner scrupuleusement sa croyance, Ilyin finit par renoncer à défendre la foi orthodoxe, et même par ne plus assister aux offices de l'Église russe.

Un culte clandestin s'élabora lentement dans le gouvernement de Perm; Ilyin en était le chef. L'existence de la secte ne fut guère connue dans les hautes régions que quand Protopopoff, l'un des néophytes, accusé d'avoir enfreint le règlement des mines, fut mis en jugement. Son crime véritable était d'avoir parlé de l'Église en termes injurieux. Ilyin défendit le prévenu avec une grande chaleur, ce qui n'empêcha point Protopopoff d'être condamné, mais appela sur l'avocat fougueux les soupçons des juges. L'ingénieur en chef des mines de l'Oural écrivit à son supérieur, le ministre des finances, que dans l'un des districts placés sous sa direction se fondait une secte nouvelle.

Une commission spéciale fut chargée par les ministres de faire une enquête; les membres de ce comité partirent aussitôt pour les mines de l'Oural, arrêtèrent plusieurs néophytes, et saisirent une feuille d'un manuscrit mystérieux. Ilyin, interrogé, avoua qu'il en était l'auteur; mais il montra, l'Évangile à la main, que le document saisi était un extrait presque textuel du sermon sur la montagne. Dans une argumentation écrasante, il dénia aux commissaires impériaux le droit de juger et de condamner les paroles du Christ. Les membres du comité, confondus par son éloquence et son courage, ne surent que répondre; toutefois, en gens pratiques, ils conclurent qu'un capitaine d'artillerie qui soutenait des doctrines hétérodoxes devait nécessairement avoir l'esprit malade.

Une fois armé du rapport de la commission, le Saint-Synode ne laissa pas l'affaire traîner en longueur. L'audacieux qui avait rêvé l'union des hommes et des croyances fut enfermé dans le monastère de Solovetsk pour y dépouiller son esprit d'innovation, son amour des réformes, pour y soumettre enfin sa conscience à la direction des moines.

Voilà comment cet utopiste demeure sous la garde du couvent. Le Saint-Synode traite les hommes de la trempe de Nicolas Ilyin comme des enfants égarés; il compte que tôt ou tard sonnera l'heure où ils rentreront dans la bonne voie. La sentence ecclésiastique est conçue en des termes que l'on peut traduire ainsi: « Vous serez conduit à tel monastère, où l'on aura soin de vous soumettre à une sage discipline, et vous y resterez jusqu'à ce que, reconnaissant vos fautes, vous soyez revenu à un esprit meilleur. » A moins que le condamné ne soit un malhonnête homme qui cède par calcul, on voit combien peuvent durer ces réclusions!

Nicolas Ilyin est un homme instruit contre lequel aucun moine du couvent de Solovetsk ne saurait soutenir une discussion sérieuse. Un des précédents archimandrites tenta pourtant l'entreprise; mais la dialectique du prisonnier, sa science des Écritures saintes, l'eurent bientôt réduit au silence; le prélat qui avait repoussé la flotte anglaise se retira de la cellule d'Ilyin complétement battu. Un jour, grâce à des soldats qui l'avaient connu en des temps plus heureux, le captif parvint à s'échapper. Arrivé en bateau jusqu'à la pointe Onéga, il aurait pu, protégé par le peuple, gagner l'intérieur des terres; la prudence lui commandait de se tenir caché pour faire perdre sa trace à ceux qui le poursuivaient; mais l'intrépide apôtre dédaigna ces conseils de la sagesse humaine, il se mit aussitôt à prêcher presque publiquement. La police l'arrêta, et il fut, sous bonne escorte, ramené dans son cachot. Quant aux soldats qui avaient favorisé son évasion, ils furent condamnés aux travaux des mines de Sibérie à perpétuité.

Si l'on n'infligea pas au prisonnier le même châtiment, c'est que ses titres nobiliaires, le crédit de sa famille, furent mis dans la balance de la justice, et lui valurent une commutation de peine.

Les efforts que j'ai tentés pour obtenir la grâce du malheureux vieillard ont échoué, du moins jusqu'à ce jour; toutes mes sollicitations n'ont obtenu que cette vague réponse: « Après examen du dossier de l'affaire

d'Ilyin, il résulte qu'il n'y a pas su d'arrêt de mise en liberté (*sic*). » Et cependant les hommes du caractère de Nicolas Ilyin, des hommes qui pour obéir à leur conscience braveraient les épreuves du feu et de l'eau, qui préfèrent vivre selon leur conscience dans un cachot plutôt que d'habiter un palais où ils seraient obligés de s'abaisser au mensonge, ces hommes-là sont la sève des nations : leurs erreurs mêmes méritent quelque indulgence.

XVI

Dissidences religieuses.

Une partie de la population russe s'écarte du culte officiel sur une foule de points.

L'empereur Nicolas ne voulait pas entendre dire qu'une seule âme se détachait de son Église. Deux mots résumaient pour lui la science gouvernementale : « Autocratie et Orthodoxie ; » et ce que le maître refu-



M. Samarin, rédacteur de la *Gazette de Moscou* (voy. p. 40.) — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie.

sait d'apprendre, les ministres fermaient les yeux pour ne pas le voir. Le czar mettait son orgueil à répéter que des millions de musulmans, de juifs, de boudhistes vivaient en paix sous son sceptre ; mais que des nationaux se fussent permis de différer avec lui d'opinion, c'eût été un crime non moins énorme qu'une révolte dans son propre camp.

L'Église avait fixé la croyance de chacun et de tous ; elle avait déterminé les seules conditions au moyen desquelles ils pouvaient échapper à l'enfer. L'empereur n'avait-il pas juré de faire observer ces lois ?

Pendant toute la vie de Nicolas, on se complut à croire au Palais d'Hiver que les communions dissidentes étaient anéanties. Une Église chrétienne, une seule, existait dans l'empire ; et jamais le czar ne sut la vérité au sujet de ces hommes que le souffle de sa colère devait avoir dispersés.

Mais, en dehors du Palais d'Hiver et de l'Église officielle, les dissidents croissaient et multipliaient.

Personne en Russie n'a la prétention de connaître les noms, le nombre et les différentes doctrines de ces sectes, moins encore le secret de leur développement.



Vue du couvent de Troïtsa. — Dessin de E. Théroud, d'après une photographie.

Un mystère profond les enveloppe. Le ministre de la police les partage en quatre groupes principaux, qu'il classe de la manière suivante :

I. Les Doukhobortsi (Champions de l'Esprit-Saint[1]).

II. Les Molokani (Buveurs de lait).

III. Les Kulysti (Flagellants).

IV. Les Skoptsi (Eunuques).

Il est rare à notre époque de voir des fonctionnaires s'abuser aussi étrangement que l'ont fait les auteurs de cette liste officielle. Quatre groupes en tout! Mais, comme leurs frères de l'Inde, les dissidents russes s'appellent légion et possèdent une centaine de sectes.

La classification n'est pas moins fautive. La communion, placée au premier rang, les *Champions du Saint-Esprit*, n'a ni ancienneté ni force. Les *Buveurs de lait* sont d'origine bien plus récente que les *Flagellants* et les *Eunuques*.

La naissance des Flagellants remonte à une époque ancienne que personne ne peut indiquer d'une manière précise, le quatorzième siècle ou peut-être le treizième; les Eunuques datent d'un âge encore plus reculé, de celui où ces régions s'appelaient la Scythie, tandis que les Champions du Saint-Esprit et les Buveurs de lait ont commencé à répandre leurs doctrines sous le règne de Pierre le Grand.

Chaque jour qui s'écoule voit naître du reste une forme de foi nouvelle. A mesure que l'éducation se répand, les sectaires se multiplient. « Je suis très-troublé, me disait un pope, par ce qui se passe à notre époque. J'aime mon siècle, et je voudrais en bien augurer; mais je n'ai jamais vu de paysan apprendre à lire et commencer à penser par lui-même, sans que presque aussitôt il soit devenu hérétique. » Les âmes sont tourmentées par la crainte, agitées par l'espérance; chacun semble prêter l'oreille à une voix intérieure, et quiconque ose se déclarer prophète est immédiatement suivi par une foule de disciples. Cette éclosion de symboles appartient à l'époque présente, elle la caractérise. Les événements suscitent les apôtres, et les besoins les croyances nouvelles. Le travail des esprits a un côté politique aussi bien que religieux. Des renseignements, recueillis dans quelques gouvernements reculés de l'empire, me permettent de faire connaître ici plusieurs de ces communions d'origine si récente que c'est à peine si le public russe lui-même en a entendu prononcer le nom.

Les Petits Chrétiens.

L'année dernière (1868), une secte nouvelle prit naissance dans Atkarsk, ville du gouvernement de Saratov et du diocèse de l'évêque de Tsaritzin. Seize mécontents se détachèrent de l'Église orthodoxe, sans en avoir donné le moindre avis à leur pope. Ils instituèrent une religion nouvelle et se mirent à prêcher un évangile de leur façon. Les statues de saints et les tableaux d'autel, dirent ces dissidents, sont de pures idoles; le pain et le vin consacrés, des rites qui ont fait leur temps. Eux, les apôtres de la vérité dans le monde, ils ont reçu du Christ la mission d'enseigner les hommes, de souffrir et d'édifier une Église. Pour obéir à l'appel divin, ils ont descendu le cours du Volga, se plongeant dans ses ondes, prenant des noms nouveaux à la suite de ce baptême, et célébrant une fête solennelle. Ceci se passait en hiver, le mercredi des Cendres, 26 février : le fleuve était alors emprisonné par les glaces; il fallut creuser des trous pour pénétrer jusqu'à la couche liquide. Ces croyants nouveaux s'appellent humblement les Petits Chrétiens.

Ils n'ont pas de prêtres et ne possèdent guère de formules de prière. Ils n'admettent aucune image, ne font usage ni d'hosties ni d'huiles saintes. En guise de pain consacré, ils pétrissent des gâteaux de la forme et de l'épaisseur d'une pièce de deux sous, qui deviennent ensuite l'objet d'une vénération particulière, car, aux yeux des néophytes, ces espèces de petits fours possèdent un charme mystique, une vertu toute-puissante.

Les Mutuellistes.

Il y a quelques mois, le gouverneur de Kherson apprit, non sans quelque surprise, que des paysans de son district venaient d'être arrêtés par la police sous l'accusation bizarre d'être beaucoup trop gens de bien. Les hommes qui avaient été jetés en prison ne s'enivraient point, ne juraient point, ne mentaient point, ne commettaient aucune injustice, et, par conséquent, n'allaient jamais confesser au pope des péchés qu'ils ne commettaient pas. Personne ne pouvait les surprendre en faute; la police, irritée de ne pas trouver de charge contre eux, s'était décidée à les enlever tous d'un coup de filet, à les conduire en prison sous bonne escorte, et à soumettre au gouverneur les soupçons qu'elle avait conçus.

Ces paysans trop vertueux étaient des frères, nommés Ratuschni, qui habitaient le hameau d'Osnova, où ils possédaient quelques terres. Non loin de là, dans la petite ville d'Ananief, demeurait un bourgeois, appelé Vonsarski, que la police voyait aussi d'un mauvais œil parce qu'il était trop honnête pour la classe à laquelle il appartenait. Cet homme singulier payait ses dettes, tenait ses engagements, vivait en paix avec sa femme, mais ne mettait jamais les pieds dans l'église. Il fut arrêté en même temps que les frères Ratuschni, et logé dans un cachot jusqu'à ce qu'il plût au gouverneur d'entendre l'explication qu'il pourrait donner de sa conduite.

Les moines, dit-on, avaient donné l'éveil à la police dans l'espoir que, si les preuves manquaient d'abord contre les coupables, les langues se délieraient à la nouvelle de leur emprisonnement, et que, grâce aux commérages, on finirait par découvrir quelque chef d'accusation.

Les Vonsarski et Ratuschni passaient pour des

1. Voyez, sur les sectes en Russie, la relation du Voyage dans les provinces du Caucase, par M. Basile Vereschaguine, que nous avons publiée en 1869, t. XIX, p. 305.

hommes intelligents, ils avaient eu des rapports avec les colons moraves établis dans le sud. On les soupçonnait de regarder avec complaisance la méthode employée par ces étrangers pour harnacher les bœufs et atteler les chevaux. On les accusa de déprécier les avantages de l'organisation des communes rurales pour préconiser un système plus religieux et plus équitable d'assistance mutuelle; de là leur est venu le nom de *mutuellistes*. Mais leur crime principal, c'est l'indifférence pour les cérémonies de l'église.

Le gouverneur de Kerson vit d'un coup d'œil ce que lui prescrivait son devoir; il mit les prisonniers en liberté. Le clergé noir l'assaillit de ses colères, prétendit qu'il favorisait le schisme et l'hérésie. Lui, sans s'émouvoir des diatribes, opposa aux moines le paragraphe onzième des instructions impériales relatives aux dissidents, paragraphe dans lequel il est expressément déclaré que tout homme a le droit de croire suivant sa conscience, et ne saurait être inquiété pour sa foi tant qu'il s'abstient de troubler le pays en cherchant à gagner des prosélytes. Le gouverneur ajouta, sous forme de conseil, que le clergé de la province, s'il voulait se montrer fidèle à sa mission, devait employer son zèle évangélique, non à punir, mais à ramener au bercail les brebis égarées.

Les Réfractaires de l'impôt.

Ce fut près de Kazan que, pour la première fois, j'entendis parler d'une secte qui avait surgi dans la province de Viatka, et dont les progrès troublaient fort les ministres d'Alexandre II.

Les saints ont choisi le canton de Mostovinsk, dans le district de Sarapoul, pour théâtre de l'insurrection qu'ils tentent contre les tyrans de ce monde. Le gouvernement de Viatka, situé sur la frontière asiatique, peuplé par un mélange de Russes, de Finnois, de Baschkirs et de Tartares, est une des plus curieuses provinces de l'empire. Toutes les variétés de religions fleurissent dans ces vallées abruptes sous des multitudes de noms et de formes. On y trouve des chrétiens, des musulmans, des bouddhistes, des idolâtres. Les sectes y fourmillent, et les étrangers et les idolâtres qui vivent dans ce pays ont le droit d'être gouvernés par leurs chefs religieux. Ce n'est pas une tâche aisée que de suivre les ramifications de la propagande qui peut être exercée par les sectateurs d'une croyance sur ceux d'une autre. Les réfractaires de l'impôt cependant ne sauraient se dérober aux yeux du public. S'ils veulent accomplir leur mission, obéir à leurs maîtres, ils doivent se montrer en pleine lumière, avouer leur doctrine et défendre leurs droits. Telle a été la conséquence nécessaire de leur conversion. Comme tous les paysans de la couronne (et ces réformateurs ont tous été paysans de la couronne), ils avaient reçu leurs habitations et leurs fermes sous condition de payer redevance pendant un certain temps, fort limité d'ailleurs; à l'échéance du terme, ils ont refusé d'acquitter leurs charges.

Alarmé d'une telle révolte, le gouverneur de Viatka écrivit à Saint-Pétersbourg pour demander quelle conduite il devait tenir. On lui répondit de faire une enquête, d'arrêter les meneurs, de surveiller attentivement tous les signes de trouble. La police s'empara d'environ deux cents Réfractaires, les divisa par groupes et les soumit à la question. Quelques-uns furent relâchés par ordre du gouverneur; quand je quittai Kazan, vingt-trois étaient encore dans la prison du district.

On n'avait pu leur faire comprendre le vice de leur croyance: ils n'avaient pas voulu promettre de s'abstenir de la répandre, et chose plus fâcheuse encore, ils refusaient obstinément de payer les charges dont leurs terres étaient grevées.

Quelle conduite un homme d'Etat doit-il tenir avec des gens qui se prétendent empêchés par leur conscience d'acquitter leurs engagements et leurs fermages?

Les Napoléoniens.

A Moscou, des sectaires ont eu l'idée bizarre de placer leurs espérances sur un sol étranger. Ce sont les Napoléoniens. Comme tous dissidents, ils haïssent l'empire, et tournent en dérision l'Eglise orthodoxe. Ils vénèrent en Napoléon l'ennemi le plus redoutable que la Russie ait eu dans les temps modernes; à ce titre, le héros français a été véritablement pour le genre humain le Messie qu'il prétendait être pour la Pologne opprimée, partagée entre d'avides conquérants, et ces Moscovites peu patriotes en ont fait le Dieu protecteur de la race slave.

Leur association est clandestine; ils accomplissent en secret les pratiques de leur culte. Des gens qui connaissent bien le pays affirment toutefois que la secte grandit et prospère. Les réunions se tiennent à huis clos, à la barbe de la police pour ainsi dire; mais tant d'autres dissidents se cachent à Moscou, qu'il n'y a pas lieu de s'étonner si quelques-uns de plus échappent à la courte vue des agents. Les Napoléoniens élèvent dans leurs demeures une sorte d'autel, y placent un buste de l'empereur français et s'agenouillent devant. Des portraits du grand capitaine se trouvent du reste dans beaucoup d'habitations, plus encore chez les membres de la famille impériale que partout ailleurs. J'ai visité la plupart de ces résidences princières, je n'en ai pas vu une seule, depuis le Palais d'Hiver jusqu'à la Ferme, qui ne possède une image de l'illustre ennemi des czars.

Les Napoléoniens prétendent que leur messie est encore vivant; qu'il a traversé les mers pour venir de Sainte-Hélène dans l'Asie centrale, et qu'il habite Irkoutsk, sur les frontières de la Tartarie chinoise. Un jour il viendra guérir les divisions qui déchirent la grande famille slave; il lèvera une armée puissante et passera au fil de l'épée les partisans de Belzébuth, c'est-à-dire la dynastie régnante et ses ministres.

L'Église populaire. — Les Vieux Croyants.

Une profonde antipathie pour l'Église officielle, voilà quelle est la source qui fait jaillir sur tous les points du territoire tant de sectes différentes.

Peu de personnes, aujourd'hui encore, savent qu'en Russie une Église populaire existe et se maintient à côté de l'Église orthodoxe; moins encore on se doute que ces deux cultes rivaux vivent dans un état de guerre ouverte, d'hostilité perpétuelle. Là pourtant est le fait capital qui donne la mesure des progrès de la puissance de l'empire.

L'Église populaire se compose des vieux croyants, qui rejettent les prétendues réformes du patriarche Nikon, suivent la tradition de leurs frères et observent les anciens rites.

Nul n'a encore compté le nombre de ceux qui, sous le nom de Vieux Croyants, se séparent de l'Église d'État. Le gouvernement a cherché parfois à les envelopper dans les rigueurs dont il frappait les dissidents, mais jamais les documents officiels ne les ont qualifiés de sectaires. Considérés dans l'empire comme une cause d'affaiblissement, ils ont été tour à tour craints, haïs, flattés, maltraités, surveillés par des espions, arrêtés par la police, tentés par les séductions du ministère; en un mot, on les a soumis à tout, sauf à un recensement, car l'État n'osait regarder en face la vérité, qu'une pareille mesure aurait rendue plus éclatante que le jour. Un meilleur esprit règne aujourd'hui au Palais d'Hiver, et cette grande question est étudiée sous toutes ses faces. Déjà dans les régions gouvernementales on a compris que, sans les Vieux Croyants, nulle entreprise, quoi qu'en puissent dire les moines, ne saurait en Russie être menée à bonne fin. A tout



Vue du couvent de Troïtsa. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie.

projet soumis au conseil des ministres, on oppose d'abord cette question : « Que diront, que penseront les Vieux Croyants? »

Un évêque qui a beaucoup voyagé en Russie évalue leur nombre à dix ou douze millions. Un ministre d'État m'assure qu'il s'élève à seize ou dix-sept millions. Un prêtre de Kem va plus loin : « L'ancienne croyance règne aujourd'hui sur la moitié de la population; elle en ralliera les trois quarts dès que nous aurons la liberté des cultes. »

Ce jugement est confirmé par mes observations personnelles. Un Allemand fixé en Russie depuis trente années, qui connaît à fond les habitants, et qui, en sa qualité de luthérien, reste en dehors de leurs querelles religieuses, m'écrit à ce sujet : « J'ai examiné individuellement la population, et je me suis convaincu que sur cinq personnes quatre appartiennent dès aujourd'hui à l'ancienne croyance, ou y reviendraient la semaine prochaine, si le gouvernement les en laissait libres. »

Je ne vais pas jusque-là; mais je suis obligé de reconnaître un fait qui, longtemps dissimulé dans les documents officiels, m'apparaît chaque jour avec plus de clarté : c'est que les Vieux Croyants sont le véritable peuple russe, tandis que les orthodoxes forment seulement une secte embrassée par les nobles et les moines.

Les paysans du nord, presque tous les Cosaques du Don, la moitié de la population de Nijni et de Kazan, la plupart des marchands de Moscou, ont gardé la foi antique. Les hommes les plus riches de la Russie, à l'exception des princes et des généraux, qui doivent leur opulence à la faveur impériale, sont aussi de vieux croyants. Tous ceux qui tiennent dans leurs mains la prospérité nationale, les rois de l'industrie, du commerce, de la finance, sont membres de l'Église Populaire.



Un Vieux Croyant. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie.

Quand on parcourt les rues de Moscou, admirant les maisons splendides de la ville et des faubourgs, on fait à chaque pas de curieuses découvertes.

« A qui appartient cet hôtel ?

— A Morozoff.

— Qui est-il ?

— Quoi ! vous ne connaissez pas Morozoff, le plus riche propriétaire de Moscou, le plus grand manufacturier de la Russie. Cinquante mille ouvriers sont employés dans ses usines. C'est un Vieux Croyant.

— Qui habite ici ?

— Soldatenkoff.

— Que fait-il ?

— C'est un industriel, l'un des hommes les plus influents du pays, un Vieux Croyant comme Morozoff.

— Qui est-ce qui occupe ce palais ?

— Mademoiselle Rokhmanoff. A Londres, vous avez aussi une dame charitable, une mère des pauvres; mademoiselle Rokhmanoff est moins riche peut-être que miss Burdett Coutts, mais elle n'est pas moins ardente au bien. Sa maison est grande, comme vous voyez; elle renferme trente chambres d'hôtes. C'est une Croyante de l'ancien rite. »

Du matin au soir, vous entendez pareilles choses. Allez-vous dans un bazar, la plupart des boutiques appartiennent à de Vieux Croyants; dans une université, ce sont eux qui ont fondé presque toutes les bourses ; dans un hôpital, ils pourvoient à la plus grande partie de la dépense. C'est chez eux, non chez les observateurs énervés et polis des formes officielles, que se trouvent les anciennes vertus et même les anciens vices russes.

« Chez nous, me disait un judicieux critique, la société a des rites religieux qui lui sont propres; des rites faits pour les palais, pour les monastères, pour le camp; des rites magnifiques, inventés pour des empereurs ou des princes ; tels enfin qu'un homme né dans la pourpre n'en saurait trouver de plus pompeux pour donner à des rois étrangers une haute idée de son culte : mais ce ne sont point là les formes de prières que des pêcheurs galiléens eussent imaginées pour les pêcheurs de la mer Blanche. »

Le Vieux Croyant garde la simplicité antique dans la religion comme dans les usages journaliers de la vie. Conservateur obstiné, il s'oppose à toute innovation, bonne ou mauvaise, qu'il s'agisse d'établir un synode de moines, de transférer la capitale sur un autre sol, de mettre dans sa tasse de thé un morceau de sucre, ou d'éclairer au gaz les rues de chaque ville. Pour lui, une chose inconnue à ses pères ne peut être que l'œuvre d'un ennemi vil et dangereux : il la repoussera infailliblement.

Ce partisan du culte ancien est aussi hostile à l'empire qu'à l'Église. Un sujet russe fidèle et loyal prie chaque jour pour le monarque régnant : c'est un tribut auquel le tzar a droit en qualité de bon empereur et de bon chrétien ; mais beaucoup de Vieux Croyants refusent d'implorer la protection divine pour le monarque qui les gouverne; ses titres à la souveraine autorité leur semblent fort douteux ; quant à sa religion, elle est inspirée par Satan. L'aigle à deux têtes est l'image du mauvais esprit; le gouvernement autocratique, le règne de l'Antechrist.

La confusion déplorable qui existe aujourd'hui dans la vie morale et politique remonte au temps du patriarche Nikon ; ce personnage, vénéré par les uns, honni par les autres, a exercé sur les destinées de la Russie une action puissante.

Vers l'époque où un arrêt du roi retenait en Angleterre Cromwell, prêt à partir pour l'Amérique, un homme d'une quarantaine d'années, à la physionomie morose, débarquait à Solovetsk pour faire ses dévotions devant la châsse de saint Philippe. Il se disait fils d'un cultivateur des environs de Nijni ; il était marié, mais ne vivait pas avec sa femme. Ayant autrefois habité dans un monastère, il avait gardé un goût secret pour le célibat, et, après dix ans de ménage, il avait persuadé à sa compagne de devenir l'épouse du Christ. Il l'avait laissée dans le couvent de Saint-Alexie à Moscou, et s'était hardiment mis en route pour la mer Blanche.

Il y avait alors dans l'île d'Anzersk, à l'endroit où se trouve aujourd'hui la ferme, des ermites qui donnèrent asile à l'étranger. C'est là qu'il prit le froc, et le nom de Nikon ; mais son caractère était si peu sociable qu'il ne tarda pas à vivre en aussi mauvaise intelligence avec son chef qu'il l'avait fait avec sa femme. Eléazar, le fondateur de l'ermitage, désirait bâtir une église en pierre à la place de sa simple chapelle en bois ; les deux hommes se mirent en route pour Moscou, afin de solliciter de la piété des fidèles les fonds nécessaires. Ils se querellèrent pendant la route, ils se querellèrent au retour. Enfin les moines, poussés à bout, chassèrent le nouveau venu de l'ermitage, et lui donnant une barque, du pain et de l'eau, lui dirent d'aller où bon lui semblerait, pourvu que jamais il ne revînt. Jeté par une rafale sur un roc de la baie d'Onéga, Nikon planta une croix et promit d'ériger une chapelle si la Vierge qu'il implorait lui frayait le chemin de la fortune.

En arrivant sur la terre ferme, il devint le prieur d'une troupe d'ermites qui s'étaient établis près du lac Kojeozersk, dans la province d'Olonetz. C'est de là qu'il s'élança vers le pouvoir et la renommée; car, ayant eu l'occasion de voir le tzar Alexis pour quelque affaire, il fit une telle impression sur ce prince que, dans le cours d'un petit nombre d'années, il fut successivement archimandrite, évêque, métropolitain et enfin patriarche.

Mais Nikon alliait à l'adresse d'un courtisan l'orgueil d'un despote. Parvenu à cette haute dignité sacerdotale, il gouverna l'Église d'une main plus ferme et plus rude que n'avaient fait ses obscurs prédécesseurs. Avec sa face colorée, son nez rouge, son corps gros et ramassé, il ressemblait plus à un paysan frison qu'à un moine moscovite, ce qui ne l'empêchait pas de s'enivrer de pompe et d'éclat, de sentir son cœur se gonfler d'une vanité immense lorsque, dans la cathédrale, il

s'asseyait sur un trône à côté du tzar. Fasciné par la splendeur que le clergé byzantin avait conservée même sous la domination turque, il s'efforça d'en introduire les rites dans son église, sans songer qu'en remontant au Bas-Empire il prenait pour modèles les Grecs de l'époque la plus corrompue. Ses premières démarches furent habiles. Des scribes, envoyés au mont Athos, rapportèrent une copie des livres sacrés les plus anciens et les plus authentiques. Nikon fit traduire les textes saints en langue slave et ordonna de les comparer avec ceux qui étaient en usage dans l'Eglise; cet examen amena la découverte d'une foule d'erreurs; il fallut préparer une nouvelle édition plus complète, surtout plus exacte, des Ecritures et des rituels. Mais ici commencèrent les fautes du patriarche. Il ne connaissait pas le grec; cependant, quand fut terminé ce travail dont il ne pouvait juger lui-même, il prétendit, avec une arrogance hautaine, l'imposer à l'Église. Le clergé fit quelque résistance : le patriarche en appela au tzar. Les prêtres hésitaient devant cette intrusion du pouvoir civil : Nikon les livra au bras de la police. Alexis employa tous les moyens pour l'aider à exécuter son plan. Une forte opposition s'était formée néanmoins, non-seulement dans les villes et dans les villages, mais encore dans le concile, dans les couvents, dans les églises. Paysans et popes se montraient également hostiles aux changements que l'on voulait introduire. Les rituels étaient antiques et vénérables; la musique douce à toutes les oreilles : pourquoi toucher à des cérémonies en usage dans les sanctuaires depuis un temps immémorial, qui avaient servi à célébrer le baptême, le mariage, et les funérailles de vingt générations ? Le texte que l'on substituait aux anciennes prières était tiré de livres étrangers : Nikon prétendait qu'il valait mieux ; comment pouvait-il le savoir ? Ce n'était pas un critique; beaucoup de gens doutaient même qu'il possédât une instruction sérieuse. Au lieu d'employer la persuasion pour faire adopter ses réformes, il voulait les imposer de force. Non content d'avoir bouleversé le rituel, il changea la croix antique. Son ardeur de nouveautés ne s'arrêtait pas même devant les sacrements. Un nouveau mode de bénédiction avait été introduit, l'empreinte des hosties modifiée. D'après la volonté du tzar, qui ne prévoyait pas où le mènerait ce mouvement religieux, le concile ratifia les actes du patriarche. Ecritures nouvelles, services nouveaux, croix nouvelle, bénédiction nouvelle, devinrent obligatoires dans toutes les églises, dans tous les couvents. Le culte de Nikon fut reconnu culte officiel.

Les habitants et les prêtres se levèrent hardiment pour la défense de leurs anciens textes ; l'impression fut profonde, surtout dans le Nord, où la cour n'exerce guère d'influence sur les esprits. Les Puritains anglais n'eurent pas plus de mépris pour la version biblique du roi Jacques que les croyants russes pour les rituels nouveaux ; les Écritures avaient pris un style trop mondain, elles pouvaient convenir aux grands dignitaires de l'Église et de l'État ; elles étaient moins capables que les anciennes de produire une sainte vie et une sainte mort.

Nul couvent de l'empire plus que le grand monastère de la mer Blanche ne se montra résolu à repousser énergiquement ces nouveautés. L'archimandrite seul, en sa qualité de haut dignitaire, prit parti pour le patriarche et pour le tzar ; les religieux mirent dans un bateau leur chef récalcitrant, et l'expédièrent à Kem ; après quoi, s'étant réunis en conseil, ils élurent deux chefs, Azarias et Gérontie : le premier fut investi des fonctions de pourvoyeur ; le second, d'économe. Tous les cosaques de la forteresse se rallièrent à leur cause. Appuyés par les habitants de la terre ferme, qui étaient en communauté d'idées avec eux, les moines soutinrent contre l'Eglise nikonienne une lutte armée qui dura plus de dix ans, et s'ils succombèrent à la fin, c'est que la trahison s'en mêla.

Les écrivains orthodoxes qui ont raconté l'histoire de cette époque affirment que les assiégeants, lorsqu'ils s'emparèrent de Solovetsk, ne dépassèrent pas les limites permises par les lois de la guerre. Ils n'auraient passé au fil de l'épée que les hommes pris les armes à la main ; les autres auraient été enlevés de Solovetsk et envoyés dans des couvents lointains où ils demeurèrent jusqu'à ce qu'ils fussent dépouillés de leur esprit de révolte. Mais beaucoup de vieux manuscrits qui se trouvent entre les mains des habitants du littoral de la mer Blanche représentent les faits d'une autre façon. Un pêcheur, établi sur le delta, tira un jour en ma présence un volume d'une cachette pratiquée sous le plancher d'une cuisine, et me montrant un passage écrit à l'encre rouge, me le lut d'une voix tremblante. Il y était dit en termes formels que les moines avaient été égorgés tous jusqu'au dernier par les implacables assaillants.

Ce que les vainqueurs gagnèrent, la nation le perdit. Ce triomphe divisa l'Église en deux partis hostiles, et le but du patriarche Nikon n'est pas encore atteint.

Les Vieux Croyants.

On avait à peine déposé Nikon dans la tombe, que le patriarcat fut aboli : l'Eglise était absorbée dans l'État; l'Eglise orthodoxe devenait une Eglise politique gouvernant les consciences à l'aide du bras séculier. Absolue et intolérante, elle ne permet ni la lecture de la Bible, ni l'exercice de la pensée, ni la liberté d'opinion. D'un autre côté, les Vieux Croyants souffrent non-seulement des persécutions auxquelles ils sont en butte, mais encore de l'isolement où ils se voient réduits.

En effet, poussés par leurs vertus mêmes à donner en toute occasion la préférence aux anciennes coutumes, ils vivent dans un monde antique, et refusent de reconnaître aucun mérite à la société nouvelle. Le règne de l'Antechrist a commencé avec Nikon : ils tiennent donc pour dangereuses et mauvaises les paroles et les actions des hommes depuis ce temps fatal.

Comme le Musulman et comme le Juif, le Vieux

Croyant des classes inférieures peut être reconnu d'un coup d'œil.

« Vous demandez à voir un Vieux Croyant, me disait un ami, un jour que dans la cour d'une poste aux chevaux nous examinions quelques pèlerins occupés à boire et à manger : tenez en voici un. »

Et il me montrait un homme assis seul à une table.

« A quel signe jugez-vous cela?

— Observez-le : voyez comme il rejette en haussant les épaules les pommes de terre qui sont dans son assiette. C'est déjà un indice. Il ne met pas de sucre dans son thé ; autre indice. Il est probable qu'il ne fume pas.

— Un Vieux Croyant s'abstient de toutes ces choses?



Nikon (Eléazar d'Anzersk). — Dessin de E. Therond, d'après une lithographie russe.

— Oui, dans les contrées du nord. A Moscou, à Nijni, à Kazan, l'observance n'est pas aussi rigoureuse, surtout en ce qui concerne les liqueurs et le tabac, et les Cosaques du Don y sont moins fidèles que nul autre.

— Les Cosaques sont de Vieux Croyants?

— Presque tous; mais le gouvernement de Nicolas a fait de grands efforts pour les ramener; comme ils sont soumis au code martial, les officiers avaient mille moyens d'agir sur eux. Les atamans se sont conformés au désir du czar; plusieurs ont poussé la docilité jusqu'à entendre une messe officielle. Cependant le plus grand nombre a résisté; maint jeune gars du pays du Don est parti pour le Caucase afin de ne pas renier sa foi. Du reste, il ne faut pas trop se fier aux apparences, même avec les Cosaques. En dépit de toutes les



Le cimetière de la Transfiguration près de Moscou; église de Vieux Croyants. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie.

manœuvres des popes et de la police, plus de la moitié d'entre eux gardent leurs anciens rites.

— Ainsi, même dans une question de culte, vous établissez quelque différence entre le nord et le midi?

— Cela doit être; dans les provinces septentrionales, nous menons la vraie vie russe. Nous descendons d'une bonne souche, et nous voulons rester semblables à nos pères. »

Un cimetière de Vieux Croyants.

A deux lieues environ de la porte Sainte, en dehors de Moscou, au milieu d'un populeux faubourg, et sur le bord d'un marais, se trouve un champ qui contient une multitude de tombes; là reposent des hommes décimés par la peste il y a de longues années. Le terrain est clos par une palissade et par un mur. Dans la seconde de ces enceintes s'élèvent un hôpital et un couvent, l'un à gauche, l'autre à droite. Un immense vestibule, construit avec des pierres tirées d'édifices plus anciens, et décoré de gracieuses peintures, s'ouvre en face de nous. Un conseiller d'État, un Anglais de mes amis et moi, nous faisons remettre nos cartes au directeur, et nous sommes reçus aussitôt.

« Ce cimetière, nous dit notre guide, doit son nom de *Preobradjenski* (Transfiguration) au village voisin. Lors de la peste de 1770, c'était un steppe, les habitants de Moscou y apportaient leurs morts, les jetaient dans des tranchées, et les recouvraient à peine d'une pelletée de terre. La peste sévissant avec plus de violence, l'ancien du village obtint de l'impératrice Catherine l'autorisation d'élever sur les lieux un bâtiment pour soumettre les corps à des fumigations, et empêcher les imprudences que la peur faisait commettre. L'édifice fut construit au milieu des rangées des fosses. Onze ans plus tard (1781), un briquetier de Moscou, Elie Kovielin, fonda dans cette même plaine, à côté des tombes, une église, un couvent d'hommes et un couvent de femmes. Ce Kovielin était un habile homme, riche en argent et en amis; il habitait un élégant hôtel, et il recevait constamment à sa table le directeur de la police, des gouverneurs, des généraux et des princes. Catherine ignorait qu'il fût Vieux Croyant; mais les ministres et les courtisans le savaient fort bien. Dans sa demeure se trouvait un oratoire décoré de tableaux qui valaient, dit-on, plus de cinquante mille roubles. Les moines le craignaient, parce qu'il avait du crédit auprès de la czarine; les prêtres, parce qu'il était appuyé par la ville et les faubourgs. D'ailleurs, comment lui faire un crime d'avoir construit un cimetière? C'était en vérité un homme très-habile! Connaissez-vous l'histoire de son pain magique?

— Non!

— Eh bien, je vais vous la dire. Paul Ier, apprenant que cet édifice de la Transfiguration était une église de Vieux Croyants, résolut de l'abattre. Kovielin courut à Saint-Pétersbourg, le czar ne voulut pas l'entendre, et quelques jours après, Voiekoff, le directeur de la police, se rendit au cimetière porteur d'un ordre de l'empereur qui lui enjoignait de raser murs et tours. Mais, à son départ, Kovielin lui offrit un pain du couvent.

— Un pain!

— Oui! un pain magique. Voiekoff le trouva si bon qu'il revint chez lui et oublia de démolir l'édifice. On dit que ce pain contenait une bourse de cinq mille roubles d'or. Qui sait? Kovielin était un habile homme! »

L'ami qui nous sert de guide au milieu des cours et des chapelles n'appartient pas à l'ancienne Église russe, c'est un fonctionnaire public. En 1852, Nicolas prit possession du cimetière, confisqua la caisse, et remit l'administration à des mains officielles. Il laissa aux Vieux Croyants l'hôpital, car cet établissement est entretenu par leur libéralité particulière; l'empereur comprit que si ses agents s'en emparaient, il faudrait, ou grever son budget d'une nouvelle charge, ou bien jeter dans la rue les vieillards et les malades. Il s'empara donc de l'église seulement, et laissa les infirmes.

« Le pain magique de Kovielin, reprend notre guide, ne fait honneur ni à lui ni à Voiekoff. Du reste, ces Vieux Croyants ont toujours été des misérables. Pendant le séjour de Bonaparte à Moscou, ils vinrent à lui, un présent à la main, un discours à la bouche: ils lui apportaient des roubles sur un plat d'argent, ils le reconnaissaient comme czar!

— Ils espéraient peut-être que l'empereur les délivrerait de la tyrannie des moines et des prêtres orthodoxes?

— C'était en effet leur rêve. Napoléon flatta leur manie, et visita même le village où nous sommes. Kovielin était mort; ce n'est pas lui qui aurait souhaité la bienvenue à l'ennemi des Russes. L'empereur examina les tombeaux, goûta le pain et le potage des Vieux Croyants, mais il ne leur plut pas. Ils voulaient un czar blanc, non un soldat qui sentait l'odeur de la poudre. Quand Napoléon les eut quittés, ne sachant trop que penser de leur accueil, les lâches se mirent à faire un rapport secret pour le gouvernement russe.

— Est-il possible qu'ils aient poursuivi de pareilles machinations dans un cimetière?

— Vous ne me croyez pas! Demandez à la police; demandez à un de vos amis de Moscou, n'importe lequel; demandez à monsieur le conseiller que voici.

— Ils ont excité des soupçons, répondit ce dernier, et leur chapelle a été supprimée; mais cet événement eut lieu sous un règne antérieur.

— Qu'a-t-on fait de la chapelle? A-t-elle été abattue?

— Non; elle existe encore. Elle est riche; pour l'orner, Kovielin avait retiré de son oratoire les précieux tableaux qui le décoraient; plusieurs marchands de Moscou avaient aussi donné des œuvres d'art. Depuis lors elle a été purifiée; on l'a convertie en église orthodoxe.

— Vraiment!

— Oui, oui, à peu près. La plupart des gens du pays sont de Vieux Croyants, passionnés pour leur foi, très-attachés à leurs anciens rites. Le nombre en est considérable : dix millions, quinze millions, vingt millions, nul ne sait au juste. Longtemps opprimés, ils ont perdu à la fois l'amour du pays et la fidélité au czar; quelques-uns tournent leurs regards vers l'empereur d'Autriche, dont ils attendent du secours; d'autres rêvent un roi de France. Il est fort important de les ramener; les ministres de Nicolas ont conçu un plan dont l'exécution a été poursuivie avec persévérance pendant plusieurs années. On espère réconcilier les Vieux Croyants avec l'empire, au moyen de.... comment dirai-je?

— D'une ruse?

— Oui; quelque chose comme cela. La chapelle a été déclarée orthodoxe; elle a été inaugurée par trente moines et une douzaine de prêtres; mais les moines sont vêtus de calicot grossier, et le rituel est celui dont on faisait usage avant l'époque de Nikon.

— Voulez-vous me donner à entendre que l'Église officielle a l'intention de revenir aux anciens rites?

— Le but du gouvernement est de prouver que l'habit seul et non la croyance sépare l'Église ancienne de l'Église orthodoxe.

— Mais il me semble que, pour se rapprocher des Vieux Croyants, l'État fera plus de la moitié du chemin; car abandonner le rituel de Nikon, c'est abandonner le principe qui fait l'enjeu de la partie. L'expérience a-t-elle eu du succès? Parvient-on à ramener le peuple à l'église purifiée?

— Les Vieux Croyants disent que non. La chapelle est maintenant séparée de l'hôpital par une barrière morale, et les gens du voisinage se gardent bien de franchir la porte; ils ne veulent pas tomber dans ce qu'ils appellent un piége. L'année dernière, les chefs de l'hospice ont demandé la permission de construire un second mur, afin d'intercepter toute communication avec leur église, profanée, selon eux, depuis qu'elle est devenue orthodoxe. Le ministre de l'intérieur ne trouva aucune objection à faire à leur requête; mais le Saint-Synode, auquel la pétition dut être envoyée, opposa un refus formel. L'Église populaire ne doit rien attendre de ces moines mitrés. »



Élie Kovielin. — Dessin de A. de Neuville, d'après une lithographie russe.

Je demande dans les régions officielles sous quel prétexte l'empereur Nicolas s'est emparé du cimetière populaire. On me répond qu'à l'ombre de cet édifice les Vieux Croyants avaient fondé un collége destiné à répandre leur doctrine; de là ils envoyaient dans d'autres provinces des missionnaires qui détachaient le peuple de l'orthodoxie et l'attiraient à l'Église dissidente. Le nombre de leurs adeptes se multipliait chaque jour; les prêtres de paroisse eux-mêmes les favorisaient, toutes les calamités publiques grossissaient leurs rangs. Ainsi le choléra leur valut, dit-on, la conversion d'un millier de personnes par semaine. Si le fléau avait sévi deux ans, la foi orthodoxe serait morte de sa mort naturelle; car, dans les grandes paniques, le peuple russe éprouve un besoin irrésistible de revenir à ses anciens usages. C'est le cri des Hébreux en détresse : « Nos tentes! Retournons à nos tentes! » Toutes les nations orientales ont soif de stabilité, horreur du changement.

— Ce sont là, continua le conseiller, les véritables motifs de l'intervention du gouvernement; mais le prétexte a été le bruit qui s'est fait au sujet de faux billets de banque.

— Personne, assurément, n'a pu ajouter foi à un conte pareil?

— Tout le monde y croit, au contraire. Ces rumeurs ont été, il y a un an, l'occasion d'un vol curieux.

— Comment cela?

— Un soir d'hiver, à la brune, toutes les portes du cimetière étant closes, une troupe de cavaliers survint à l'improviste. Un colonel, suivi d'un chef de la police, descend d'une voiture. Quatre gendarmes et quatre citoyens de Moscou les accompagnent. Ils pénètrent dans le bureau et demandent à visiter le coffre-fort. Voyant l'employé perdre contenance, le colonel de gendarmerie prend un ton rude et menaçant. »

« La maison est soupçonnée, dit-il, d'avoir fabriqué des billets de banque; le gouverneur général prince Vladimir Dolgorouki lui a enjoint, à lui officier de l'armée du czar, d'ouvrir le coffre en présence de quatre marchands notables et du chef de la police. »

A ces mots, il déploie son mandat et demande qu'on lui remette la clef.

« Il était impossible de le satisfaire, le caissier se trouvait à Moscou, et il ne devait rentrer que le lendemain. »

« Alors mettez les scellés sur votre coffre-fort, dit le colonel, la police en aura la garde. Demain, à dix heures, vous vous présenterez avec vos clefs à l'hôtel du prince Dolgorouki, place Tverskoï. »

« La caisse fut scellée, les gendarmes la hissèrent dans la voiture, et, une demi-heure après, la troupe était partie. Le lendemain, le caissier, accompagné de l'administrateur, se rendit à Moscou avec les clefs. Jugez de sa stupéfaction, lorsque, en arrivant, il apprit que le prince n'avait ordonné aucune perquisition.

— Quel était donc ce colonel de gendarmerie?

— Un voleur; le chef de la police, un voleur; les gendarmes, des voleurs; les notables, aussi des voleurs.

— Et que fit-on?

— Le prince Dolgorouki manda Rebroff, le vrai chef de la police, et lui raconta l'histoire. — « Bien joué, dit Rebroff en éclatant de rire; ah! bien joué! Il n'y a dans Moscou que Simonoff qui puisse avoir imaginé un aussi bon tour. N'ébruitez pas la nouvelle, et nous tenons notre homme. » — Trois mois plus tard, Simonoff, arrêté au sortir d'un établissement de bain, était jugé et condamné aux mines à perpétuité. Quant aux valeurs, qui se montaient à deux cent mille roubles, elles avaient été partagées et dépensées. — « La Sibérie, s'écria l'effronté coquin quand le juge prononça son arrêt, c'est un joli pays; j'ai de l'argent et je mènerai là vie joyeuse. » — Sans les faux rapports sur le cimetière, un vol comme celui de Simonoff n'aurait pu avoir lieu. »



Leonidas, patriarche de Moscou. — Dessin de Emile Bayard, d'après une photographie.

Traduit par Emile JONVEAUX.

(La suite à une autre livraison.)



Vue du mont Basiri. — Dessin de Riou, d'après une aquarelle de l'auteur.

VOYAGE DANS LES VALLÉES DE QUINQUINAS

(BAS-PÉROU),

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1849-1861. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Cette hypothèse admise, et rien n'empêche de l'admettre, notre lecteur de l'un ou l'autre sexe peut également préjuger une cause analogue à celle qui détermina jadis la formation du lac, et qui, tôt ou tard, amenant son desséchement, en fera une de ces tourbières qu'on trouve au sommet de quelques montagnes isolées de la région cis-andéenne et dont l'Urusayhua et l'Aputiñha, dans le val de Santa-Ana, sont les spécimens les plus complets et aussi les plus surprenants. Il va sans dire que, s'il a pu suffire à la nature de quelques minutes ou de quelques heures pour faire d'un cratère vide un lac aux ondes miroitantes, une accumulation de siècles lui sera nécessaire pour transformer le lac tari et desséché en une tourbière au sol consistant.

Au lieu de suivre, pour descendre, le chemin par lequel nous étions montés, nous avions résolu de couper la montagne en diagonale, de façon à arriver à sa base entre les sommets des deux Camantis. Cette résolution avait été prise dans l'intérêt de nos muscles fémoraux qui, chargés d'enrayer sur la pente, eussent eu à souffrir de sa trop grande inclinaison. Tout oblique qu'il fût, le nouveau plan était néanmoins assez raide pour accélérer notre marche en dépit de nous-mêmes. Les porteurs, entraînés par le poids de leurs

1. Suite. — Voy. t. XXI, p. 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97; t. XXII, p. 97, 113 et 129.

charges, roulaient plutôt qu'ils ne marchaient et, en roulant, pirouettaient et se heurtaient contre les troncs des arbres, non sans lâcher d'effroyables jurons, que l'écho de ces lieux, comme pour leur faire la nique, s'amusait à répéter dans plusieurs tons.

Après un certain temps de cette descente assez brusque, nous atteignions une saillie de la montagne où les arbres, en s'écartant, permettaient au regard d'embrasser la vallée du nord-est au sud-ouest. C'était une de ces grandes toiles de fond, comme nous en avions vu plusieurs fois depuis le commencement du voyage, où la plupart des détails se fondent dans la masse, à demi noyée elle-même dans le vague brumeux de la perspective. Le soleil s'abaissait derrière le Machu Camanti, et ses derniers rayons teintaient l'immensité béante devant nous d'un reflet d'or et de pourpre enflammée. Sous nos pieds, moutonnait en ondes régulières une mer végétale qui, pareille à la mer véritable, avait ses îles et ses îlots, ses chaînes et ses caps isolés. A notre gauche, dans une perspective assez rapprochée, quelques coteaux se détachaient en violet doux et vaporeux. A droite, et parallèlement à la montagne bicéphale dont nous occupions le versant, se dressait dans l'éloignement le mont Basiri, pyramidion trapu, mais d'une régularité parfaite. Tout au fond de l'horizon, les sommets des dernières chaînes de Caravaya dessinaient de vagues dentelures, qu'on eût prises pour des caractères arabes tracés en bleu d'azur sur le bleu rougeâtre de l'air. Un calme ineffable se dégageait de cet ensemble aux approches du soir. Les cimes des forêts gardaient une immobilité parfaite, et la grande rivière, dont on pouvait suivre tous les circuits, paraissait figée dans son cours.

Ce spectacle eût valu qu'on s'y arrêtât, mais le temps pressait, et nous reprîmes notre marche, allongeant le pas du mieux que nous pûmes, afin que la nuit ne nous surprît pas en chemin. Grâce à l'émulation dont nous nous piquâmes, non moins qu'à la longueur de nos enjambées qui eussent pu rivaliser avec celles de l'ogre du Petit-Poucet, nous arrivions au bas de la montagne aux dernières clartés du jour.

Comme nous n'y voyions plus assez pour chercher aux environs un bivac commode, nous convînmes de camper à l'endroit où nous nous trouvions. A la banne qui, la veille, nous avait servi de tente et dont l'installation eût pris trop de temps, nous substituâmes des branchages fichés en terre, abris insuffisants sans doute, mais sous lesquels, à la rigueur, on pouvait attendre le jour. Ces apprêts terminés, nous allumâmes un grand feu. J'allais dire : « puis nous soupâmes », tant l'habitude de déjeuner, de dîner, de souper est inhérente à l'homme; mais une croix au crayon que je remarque en cet endroit sur mon livre de route paraît indiquer, au contraire, que ce soir-là nous ne soupâmes pas.

Les heures s'étaient succédé sans que nous en eussions conscience, et nous dormions comme des bienheureux, rêvant de chère exquise et de vins fumeux, lorsque nous fûmes réveillés par un de ces orages qui, depuis notre entrée dans la vallée, semblaient avoir pris à tâche de nous poursuivre. Une trombe passait en ce moment sur la forêt, courbant ses arbres avec des bruits sinistres, éparpillant en étincelles les débris de notre foyer, et renversant les uns sur les autres, comme des capucins de cartes, nos abris de feuillage. Un tonnerre, d'abord lointain, puis de plus en plus rapproché, fit entendre sa voix bourrue, à laquelle ne tarda pas à se mêler la voix du Cconi, dont les eaux fouettées par le vent mugirent comme celles d'une mer. L'effroyable tumulte alla crescendo. La lueur intermittente des éclairs donnait à cette tempête nocturne un caractère fantastique et surnaturel. Effarés, tremblants, nous nous étions mis sur notre séant, attachant sur le ciel un regard d'épouvante et nous demandant tout bas si notre dernière heure était venue. Ce fut la pluie qui se chargea de nous répondre, en tombant avec une telle violence que chaque goutte nous parut avoir le poids d'un grêlon. Craignant d'être assommés sur place et ne pouvant, comme l'oiseau, mettre la tête sous notre aile, nous l'abritâmes du sinciput à l'occiput en croisant nos bras au-dessus et façonnant notre échine en dos-d'âne. L'horrible averse dura jusqu'à l'aurore; alors seulement le temps s'éclaircit, se rasséréna, le paysage rajusta sa parure fripée, et le sol, jonché de branchages hachés menu par l'ouragan, but avidement l'eau du ciel. Bientôt du grand déluge de la nuit il ne resta plus que des gouttelettes brillantes tombant à temps égaux de la feuillée ou scintillant à la pointe des herbes.

Jusque-là, comme je l'ai dit, nous étions restés repliés sur nous-mêmes, la bouche au niveau des genoux et recevant la pluie avec un stoïcisme digne des temps antiques. Quand elle eut cessé, nous levâmes la tête, et chacun consultant le visage de son voisin comme un miroir susceptible de lui renvoyer son image, fut effrayé du bouleversement qu'il y remarqua. Toutes les faces étaient blêmes avec les cheveux collés sur les joues ; toutes les dents s'entre-choquaient à l'unisson : on eût dit un concerto de castagnettes. Le soleil, qui nous fit l'effet d'un mauvais plaisant, vint sourire ironiquement à notre misère.

Les premières heures de la matinée furent employées à dérouler nos bannes et nos paquets et à sécher nos vêtements, même les plus intimes, que nous avions dû retirer pour les tordre. Qui nous eût vus, allant et venant au seuil de la forêt, vêtus de la façon la plus succincte et paraissant aussi à l'aise sous ce nouveau costume que si nous l'eussions toujours porté à l'ombre des bois, nous eût pris pour une tribu sauvage au milieu de son campement. Peut-être certains moralistes eussent-ils improuvé le laisser-aller de notre tenue, mais ces moralistes étaient absents ; nous n'avions d'autre témoin de nos faits et gestes que la *magna parens*, la grande et sereine nature, qui voit du même œil les broderies d'or du costume et les tatouages bleus de la peau.

Grâce au soleil dont la chaleur allait croissant, nos

vêtements et nos paquets ne tardèrent pas à sécher. Nous remîmes les uns sur notre corps, nous refermâmes les autres que les porteurs chargèrent sur leur dos et nous quittâmes la forêt pour nous rapprocher du Ccôñi que nous côtoyâmes.

Autant qu'on en pouvait juger à travers les massifs d'arbustes et les lisières de roseaux qui s'étendaient parallèlement à la plage et dont la hauteur dépassait notre taille de quelques pieds, la vallée tendait de plus en plus à s'élargir. Les derniers contreforts des Andes qui la séparaient à gauche de la vallée d'Ocongate, à droite de la vallée d'Asaroma, avaient décru progressivement et n'étaient à cette heure que de longues collines aux croupes boisées, se poursuivant à l'est et dont l'élévation atteignait à peine à cinquante mètres. Devant cette immensité lumineuse qui s'ouvrait devant nous et par laquelle je me sentais invinciblement attiré, je regrettai que les exigences du voyage nous forçassent à un moment donné de rallier le sud et de nous rapprocher des Cordillères. En continuant de marcher à l'est, nous eussions vu au contraire ces montagnes s'affaisser graduellement et le sol s'aplanir en touchant au seuil de ces vastes plaines auxquelles le Tucuman, le Brésil, l'Equador servent de ceinture. Là vivent au bord de grands fleuves d'innombrables tribus de Peaux-Rouges encore peu connues et dont le type et les mœurs eussent été curieux à étudier de près. Quel charme singulier eût eu ce voyage, fait à pied, l'album sous le bras et sans autre guide que le seul caprice du voyageur ! Mais le devoir était là qui m'empêchait de réaliser ce désir et me criait de sa voix inflexible, comme le sergent instructeur au fantassin machine : Oblique à droite et pas accéléré !

A mesure que nous avancions, la double montagne des Camantis, que sa réputation maudite, sa rivière aurifère et ses escargots indigestes avaient gravés en traits ineffaçables dans tous les esprits de la troupe, la montagne décroissait dans la perspective et paraissait rentrer en terre. Dans l'après-midi nous n'apercevions que ses deux sommets, que l'éloignement faisait passer du vert sombre à la teinte noutre. Enthousiasmés par la gaieté des sites, les grandes lignes de l'horizon, la pureté de la lumière, nous allions devant nous, causant et riant en gens parfaitement heureux de la part d'air et de soleil que Dieu leur a faite. Mais cette causerie obstinée et les rires qui l'accompagnaient, étaient un peu factices et avaient surtout pour but de leurrer notre faim, imparfaitement assouvis par un simple morceau mangé sur le pouce pendant que nos hardes séchaient.

Nous tînmes bon jusqu'à quatre heures ; puis à ce moment la nature reprit ses droits et nous comprîmes à la défaillance soudaine de nos estomacs que la conversation, si plaisante qu'elle pût être, ne suffirait pas à nous maintenir sur pied jusqu'au soir. Nous nous arrêtâmes donc pour tenir conseil et avisor au moyen de réparer nos forces.

L'endroit que nous avions atteint formait une demi-circonférence dont le plan diamétral regardait la rivière et dont la courbe était formée par la forêt. Je résolus de tirer parti de cette double circonstance, et comme le colonel s'apprêtait à nous délivrer une maigre ration de vivres, je le priai de retarder jusqu'à nouvel ordre l'emprunt qu'il comptait faire au garde-manger. Retirant alors du quêpé qui renfermait nos quincailleries quelques hameçons de formats divers, je les distribuai à nos gens, que j'échelonnai au bord du Ccôñi. Le calme de ses eaux et leur température déjà élevés me donnaient lieu de croire que des poissons d'une certaine taille devaient les habiter. Je ne m'étais pas trompé dans mes conjectures. Les hameçons garnis d'insectes étaient à peine jetés, que des sabaloe venaient les reconnaître et dans leur touchante ignorance de ces engins de destruction, les engloutissaient jusqu'à la ficelle. Après une demi-heure de pêche, nous comptions déjà sept beaux individus de la famille des Salmones, couchés côte à côte et bâillant au soleil. Cette vue nous remplit d'une joie indicible. Perez, qui en sa qualité de fils de San Lucar, sur le Guadalquivir, c'est-à-dire à quelques lieues de la mer, avait été jadis ichthyophage, sentait se réveiller ses instincts primitifs. Il flairait et palpait ce poisson d'un air de convoitise étrange et semblait prêt à le dévorer cru. Mais, en raison du résultat heureux de cette pêche, j'avais arrêté dans mon esprit que, ce jour-là, non-seulement nous nous abstiendrions de toucher au garde-manger, mais même que, pour nous récupérer d'un long jeûne, nous dînerions de poisson frais et de gibier. En conséquence j'invitai notre ami à laisser là le poisson qui ne pouvait lui échapper, à prendre comme moi son fusil et à aller en compagnie des deux interprètes, qui pour le moment ne savaient à quoi employer le temps, pousser une reconnaissance dans la forêt voisine. Pendant notre absence, les Indiens continueraient leur pêche et les Boliviens allumeraient du feu.

Nous partîmes tous les quatre, animés d'une ardeur belliqueuse et bien décidée à ne pas revenir bredouille. Mais, à peine entré dans le bois, mes pensées flottèrent au hasard et je ne me rappelai plus ce que j'y étais venu faire. Il est vrai que des surprises végétales m'arrêtaient à chaque pas. C'étaient des lianes et des sarmenteuses aux fleurs magnifiques ; de splendides touffes d'orobanchées, des orchis épiphytes qui se partageaient mon admiration et que j'eusse voulu cueillir, peindre et décrire à la fois dans la crainte de les voir s'évanouir en fumée. Pendant que je bayais aux plantes parasites, mes compagnons fouillaient tous les recoins de la forêt avec un zèle consciencieux. Un peu avant le coucher du soleil, ils avaient tué deux hoccos et quelques toucans au brillant plumage. J'avoue à ma honte que je ne rapportai de cette excursion que des études faites sur nature, un bouquet de fleurs ravissantes et quelques siliques cueillies sur les plantes ou ramassées à terre. Mais le colonel ne se permit à cet égard aucune observation plaisante ou sérieuse, la pêche faite par mes ordres et dont le résultat avait été



Recherche des quinquinas. — Dessin de Riou, d'après une aquarelle de l'auteur.

assez satisfaisant pouvant être considérée comme une moitié du souper dont chacun m'était redevable.

Nous revinmes en toute hâte vers la plage, où nous attendaient un bûchor flambant et une douzaine de sabalos, grattés, lavés et débarrassés de leurs entrailles. Avec le concours des interprètes et des péons, nous procédâmes incontinent aux apprêts du souper, que les porteurs qualifiaient de *comida op ipara*, ou festin somptueux. Les oiseaux plumés, flambés, vidés furent mis à la broche. Quant aux poissons, préalablement salés et poivrés, puis revêtus ensuite d'une triple armure de feuilles de balisier, ils cuisirent doucement sous les cendres chaudes, manière d'étouffée simple et peu dispendieuse, que je recommande aux gourmets.

Nous soupâmes comme des dieux, puisqu'il est ad-



Anciens travaux de barrage sur la rivière Oarote. — Dessin de A. Lancelot, d'après une aquarelle de l'auteur.

mis en littérature que les dieux soupent. Une fois notre faim assouvie, nous colligeâmes les reliefs du repas en prévision du déjeuner du lendemain; puis, à l'obscure clarté qui tombait des étoiles, nous nous mîmes à faucher des roseaux destinés à nos huttes. Notre sommeil de cette nuit ne fut troublé par aucun incident, et quand l'aurore aux doigts de rose vint ouvrir les portes du ciel, elle nous retrouva exactement dans la posture où nous nous étions endormis la veille.

Partis de fort bonne heure, nous côtoyâmes durant une partie de la matinée les plages du Ccôñi, dont le sable, les pierres et les cañas bravas formaient la décoration principale. A midi nous nous arrêtions pour déjeuner avec les restes du souper de la veille et nous faisions, pour le repas du soir, une nouvelle provision

de sabalos, manne inespérée que Dieu nous dispensait dans sa munificence et qui probablement était plus nourrissante que la manne biblique ou *Lecanora esculenta* dont Jehovah avait nourri jadis les Israëlites dans leur traversée du désert.

A une courte distance de l'endroit où nous avions fait halte, les grosses pierres et les broussailles, que nous avions crues disparues à jamais, reparurent en assez grande abondance pour embarrasser notre marche et nous faire dévier de la ligne droite que nous cherchions à suivre. L'herbe épaisse qui croissait autour de ces pierres et certaines plantes, œnothères, tradescantias, borraginées, qui y étaient mêlées, indiquaient par leur taille et par leur vigueur que les débordements fertilisants de la rivière auxquels leur présence était due, n'avaient lieu qu'à d'assez longs intervalles. A un certain moment, ces obstacles, plus irritants que sérieux, se multiplièrent de telle sorte que, par égard pour nos jambes, nous tournâmes à droite pour gagner la forêt, sous le couvert de laquelle nous cheminâmes.

Désormais à l'abri du soleil et distraits par la vue des plantes qui défilaient successivement sous nos yeux, nous marchâmes sans ressentir ni ennui, ni fatigue. Par un privilège spécial, la zone forestière que nous traversions était dépourvue des fourrés et des broussailles épineuses que jusque-là nous avions rencontrés dans toutes les autres. Les lianes et les sarmenteuses n'y tendaient pas non plus ces multiples réseaux où nous nous étions empêtrés tant de fois, comme de pauvres mouches dans les filets de l'araignée. A peine les troncs espacés des arbres offraient-ils un revêtement de plantes parasites et de fleurs brillantes, détails pittoresques dont nous pouvions jouir tout à notre aise, sans crainte qu'une liane traîtresse ne profitât de notre distraction pour s'entortiller autour de nos pieds et nous envoyer mesurer la terre.

Tout en marchant, les Boliviens n'avaient garde d'oublier la mission dont ils étaient chargés. Leurs yeux sans cesse en mouvement interrogeaient tour à tour le détritus du sol, les arbres qui nous entouraient et la coupole de feuillage étendue sur nos têtes; mais pendant les quatre heures que nous passâmes dans la forêt, leurs recherches n'amenèrent d'autre résultat que la découverte de quelques arbres fébrifuges d'une valeur insignifiante. La seule variété sortable que je crus devoir joindre aux échantillons que je possédais, était un de ces *Carhua-carhua* ou quinquinas à écorce jaune connus dans le commerce sous le nom de *Cascarilla amarilla*[1]. L'arbre, d'une hauteur d'environ dix mètres, avait, au lieu de fleurs, ses fruits capsulaires en parfaite maturité. Sa floraison hâtive le rangeait parmi ces quinquinas dont nous avons eu l'occasion de parler, lesquels, pourvus de fleurs blanches, carnées ou rose-pâle, fleurissent généralement dans les premiers mois de l'année.

La forêt étant venue à s'interrompre dans la partie de l'est, pour se prolonger vers le sud, nous ne jugeâmes pas devoir la suivre dans cette direction, et, sortant de son ombre, nous émergeâmes sur la plage en pleine lumière. Les terrains s'étaient améliorés. Les pierres en avaient disparu, remplacées par un sable doux et moelleux, où de loin en loin se dressaient, comme autant d'oasis de verdure, des massifs d'arundos géants. Par une bizarrerie naturelle mais inexplicable, leurs groupes offraient les figures géométriques les plus variées. Vue de haut et de loin cette disposition devait produire un effet singulier. Au milieu de ces compartiments divers se trouvaient des plans rapprochés figurant d'étroites allées où passait le sentier sablé. Inutile d'ajouter que ces sortes de défilés, malgré leur apparence d'ombre et de fraîcheur, jouissaient d'une température sénégambienne.

Les dernières heures du jour nous surprirent louvoyant à travers les méandres de cette manière de jardin anglais. Nous profitâmes d'un endroit convenable pour faire halte. Comme les porteurs jetaient bas leurs fardeaux en s'applaudissant de toucher au terme de la journée, l'un d'eux, qui cheminait en tête de la troupe, découvrit sur le sable les traces d'un tigre. Son premier soin fut de pousser un effroyable cri et d'appeler ses camarades pour leur montrer les terribles empreintes qui s'arrêtaient à l'entrée d'un fourré. Après examen de ces traces qui ressemblaient à de larges trèfles imprimés en creux, tous vinrent d'un air consterné conter la chose à l'interprète en chef, en appuyant sur le danger qu'il y aurait à camper dans le voisinage de l'animal. Mais Pepe Garcia, habitué par état à lutter contre l'ours féroce et le sanglier farouche, n'était pas homme à s'effrayer d'un tigre, fût-il originaire du Bengale. Pour prouver aux porteurs le peu de cas qu'il en faisait, en même temps que pour les aguerrir contre de semblables rencontres, il les poussa pêle-mêle au plus épais du fourré et, y entrant à leur suite, dégaîna son briquet et se mit à faucher des cañas bravas, que les Indiens, tremblants de peur, furent contraints de botteler sur place et de transporter à l'endroit où nous comptions établir le bivac. Une double rangée de ces roseaux fichés dans le sable formèrent les parois de notre demeure; leurs longues feuilles entrelacées servaient de toit. Cette hutte en figure de voûte berlongue avait un cachet assez pittoresque. Comme il n'avait pas fallu grand temps pour la construire et que les matériaux abondaient sur place, chaque péon voulut avoir son logis en propre. Bientôt cette partie de la plage offrit l'aspect d'un camp disposé sur une seule ligne. Les Indiens, par frayeur du tigre, en occupaient l'extrémité.

La nuit nous surprit en train de préparer, d'après la recette que j'ai donnée plus haut, les poissons pêchés le matin par nos gens et salés par mesure de précau-

1. La science ne connaît ou n'enregistre que deux espèces de carhua-carhua à fleurs blanches et carné pâle. Elle range l'une dans le genre *Cinchona*, sous le nom de *Cinchona pubescens*, et l'autre dans le genre *Cascarilla*, sous le nom de *Cascarilla carhua-carhua*. Les gens du pays, qui ne professent pas une grande estime pour ces quinquinas carhua-carhua, en comptent cinq à six variétés.

tion. Malheureusement nous n'en avions que sept, et la troupe comptait vingt-cinq estomacs valides et disposés à fonctionner. Persuadés que ces poissons, en y comprenant leurs arètes, fourniraient à peine une bouchée à chacun de nous et n'ayant pas le don de les multiplier, nous convînmes d'y ajouter quelques grillades de sessina et de parfaire ainsi la portion congruo au régime de laquelle les circonstances nous soumettaient.

Bien que la journée eût été consciencieusement remplie et que nous eussions fait près de quatre lieues, aucun de nous, le souper terminé, ne se sentit disposé à fermer les yeux. La douceur do la température, qui, brûlante pendant le jour, devenait tiède et même fraîche dès que le soleil avait disparu, la beauté de la nuit, je ne sais quoi de transparent dans les ténèbres que des myriades d'étoiles brillant au ciel atténuaient sensiblement, éloignaient le sommeil et provoquaient la causerie. Depuis Maniri, où par suite de l'élargissement subit de la vallée, de la rareté des cours d'eau et de l'abaissement des montagnes, les brouillards nocturnes avaient disparu, l'atmosphère pendant les soirées et les nuits avait cette pureté remarquable qu'on ne trouve entro les tropiques que sur les sommets élevés ou en pleine mer. Cette sérénité de l'air, ce calme de la terre et du ciel réagissaient sur nous et nous disposaient à ces innocents commérages auxquels les méridionaux, à la fois rêveurs et loquaces, se livrent durant les soirs d'été, assis devant leurs portes, et sous le prétexte ingénu de prendre le fraie. Seulement, comme nous avions épuisé à peu près tous les sujets de conversation relatifs au voyage, et que nous ne pouvions pas toujours disserter sur les quinquinas, le colonel, craignant de me voir recourir à la guitare d'Aragon pour embellir notre veillée, avait eu l'idée de me demander quelque historiette ou quelque conte susceptible de la charmer. Comme la phrase dont il s'était servi : « Cher ami, si vous n'avez pas envie de dormir, racontez-nous donc quelque chose, » rappelait assez la supplique que Dinarzade adressait à sa sœur Schéhérazade, j'avais trouvé plaisant de lui redire en espagnol quelques-uns des merveilleux récits dont cette dernière charmait les nuits de son époux et maître, le glorieux sultan Schariar. Toutefois je dois avouer, dût cet avou courroucer jusqu'à la fureur l'ombre de Galland, que le texte de son œuvre en passant par ma bouche subissait d'étranges modifications. J'en retouchais de notables parties, ou j'y intercalais des variantes dans le goût de mon auditoire. Groupés autour de moi dans des attitudes diverses, le colonel, les interprètes et les Boliviens aspiraient à longs traits le parfum oriental de ces contes, dont le côté féerique les captivait surtout. L'histoire des trois Kalenders borgnes, par laquelle j'avais débuté, n'avait eu qu'un succès d'estime; mais celle d'Ali-Baba et des quarante voleurs, d'Aladin et de sa lampe merveilleuse, avaient conquis tous les suffrages. Les Boliviens, en particulier, regrettaient fort de ne pas posséder comme le fils du tailleur Mustapha un talisman, lampe ou anneau, qui leur permît, en le frottant, de découvrir, sans perte de temps ni fatigue, les meilleurs gîtes de quinquinas. L'histoire que je racontai ce soir-là fut celle d'Aboul-Hassan-Ali-Ebn-Bekar, prince de Perse, et de Schemselnihar, favorite du calife Haroun-al-Raschid. Soit que les extases et les pâmoisons du héros et de l'héroïne ne fussent pas compris de mes auditeurs ou que l'histoire eu soi eût des côtés soporifiques que j'ignorais, tous nos gens s'étaient endormis sans attendre sa conclusion. Je ne jugeai pas devoir la continuer pour moi-même.

La nuit fut calme et notre sommeil des plus profonds. Un bizarre incident signala toutefois la halte que nous fîmes sur cette plage, qu'en raison des traces que nous avions trouvées en arrivant nous avions surnommée déjà la plage du Tigre. Une chauve-souris du genre vampire, attirée par les émanations corporelles de nos Indiens, vint planer sous l'ajoupa qu'ils s'étaient construit, et enhardie par le silence qui y régnait, s'abattit sur l'un d'eux, le mordit à l'orteil, et, tout en le ventilant de ses ailes, s'emplit à loisir do son sang. L'homme, en se réveillant le lendemain, sentit une légère cuisson à la partie mordue, y jeta les yeux, et aperçut un petit trou rond dans lequel eût tenu un pois comestible. Sans s'émouvoir, il le montra à ses compagnons, qui se cotisèrent pour lui fournir une certaine dose de sécrétion que chacun d'eux retira de ses oreilles, et dont le blessé se servit comme de diachylon pour boucher sa plaie circulaire. Interrogé par nous sur ce qu'il avait ressenti durant son sommeil, l'homme nous répondit que la seule impression qu'il crût se rappeler était une sensation de fraîcheur d'autant plus agréable que la marche et la chaleur du jour avaient rendu ses pieds brûlants. Le colonel fut si épouvanté à l'idée qu'un de ces monstres pouvait le visiter sans qu'il en eût conscience, qu'à partir de ce moment il eut soin chaque soir, en se couchant, d'emmailloter ses pieds de chiffons quelconques.

Comme nous nous disposions à suivre le cours de la rivière, les Boliviens nous objectèrent que le chemin des plages, doux aux plantes et favorable à la marche, ne l'était pas du tout à leurs recherches, les rives du Ccoñi n'ayant à leur offrir que du chiendent et des roseaux; qu'en conséquence mieux valait obliquer à droite et gagner la forêt, où, tout en continuant de marcher à l'est, ni plus ni moins que sur les bords de la rivière, nous aurions la chance, que ne pouvait nous offrir celle-ci, de découvrir quelque chose en passant. Les pentes du mont Basiri, qui se prolongeaient indéfiniment dans cette aire, justifiaient l'observation des Boliviens, à qui d'ailleurs nous avions tacitement reconnu le droit de diriger à leur gré les recherches quinologiques. Restait à concilier les besoins de l'alimentation quotidienne avec ceux du voyage. Or nos essais de pêche dans les eaux du Ccoñi avaient été assez heureux pour qu'il nous en coûtât d'y renoncer. Mais les cascarilleros trouvèrent un moyen d'arranger



Ascension du Macho Camanti. — Dessin d'Émile Bayard d'après une aquarelle de l'auteur.

los choses: c'était de diviser la troupe en deux partis qui exploreraient simultanément les bois et les plages; de la sorte, l'un chassant et l'autre pêchant, on aurait à la fois du poisson et du gibier, et cela sans perte de temps. L'idée nous parut ingénieuse, et, sans plus tarder, nous résolûmes de la suivre. Les porteurs, qu'une marche sous bois contrariait toujours et qui lui préféraient le chemin des plages, furent pourvus d'hameçons et chargés de pêcher pendant que le colonel, Pepe Garcia et moi nous accompagnerions les Boliviens dans leur battue. Afin que nos Indiens ne fussent pas tentés de s'arrêter pour faire un somme



Sphinx. — Dessin de A. Mesnel, d'après une aquarelle de l'auteur.

ou prélever une dîme quelconque sur le reste des provisions que renfermaient leurs quêpés, Aragon devait se joindre à eux et ne pas les perdre de vue. Sur les cinq heures, nous nous réunirions pour faire halte et mettre en commun le butin conquis de part et d'autre. Comme une distance d'un kilomètre à peine séparait la plage de la forêt, un coup de feu suivi de quelques cris suffirait, au milieu du silence de ces solitudes, à nous renseigner mutuellement sur l'endroit où devait s'opérer notre réunion. Les choses ainsi réglées,

nous nous séparâmes aussitôt, en nous donnant rendez-vous pour le soir.

Les cascarilleros avaient eu raison de nous conseiller de la sorte, et la végétation des pentes du mont Basiri méritait d'être vue de près. Les arbres colosses y abondaient et les parasites qui croissaient à leur ombre et s'enroulaient à l'entour de leurs troncs avaient un cachet véritablement tropical. C'étaient, à quelques espèces près, les mêmes plantes que nous avaient offertes les deux Camantis, mais avec plus de vigueur et d'exubérance. Un degré de plus dans la région de l'est expliquait cet épanouissement végétal. Nous retrouvâmes là, comme d'anciennes connaissances, les palmiers *Euterpe* et *Iriartea*, au stipe ventru porté sur un faisceau radié de racines (*roigones*) triangulaires hérissées de piquants. La régularité symétrique de ce support le rattachait aux produits de la mécanique plutôt qu'à ceux de la nature, dont les créations les plus laborieuses ont toujours je ne sais quoi de spontané et d'improvisé d'un seul jet. Les microspermes, les cécropias, les cæsalpinias alternaient aux versants des clairières avec de plantureux bambous dont les touffes épaisses s'élevaient des bas-fonds humides et frissonnaient incessamment, pareilles à des bouquets de plumes. Les mélastomes et les rhexias présentaient dans leurs fleurs toute la gamme des tons pourpre-violet et formaient entre les arbres d'élégants massifs. De ces rhexias, le plus remarquable était un arbuste, inconnu sans doute, de sept à huit pieds de hauteur, aux feuilles quinquénervées, légèrement velues, d'un vert-praslin sur la face supérieure, et d'un jaune d'ocre sur l'inférieure. Ses fleurs rose-violet, dont la corolle a cinq pétales et quelquefois six sur la même tige, avaient des dimensions surprenantes; le style simple, les étamines d'inégale longueur, qui participaient de la nuance des pétales, tout, jusqu'à la tige quadrangulaire striée de rouge et de vert de ce rhexia, concourait à le placer au premier rang parmi les dix ou douze genres de sa famille.

Dans les recoins sombres et humides abondaient les bégonias, les caladiées, les mousses rameuses et surtout les fougères. Les terrains que recouvrait cette végétation étaient d'un mouvement moins accentué que ceux des Camantis; leurs pentes étaient moins rapides et leurs coupures moins profondes. Les cascarilleros, qui en avaient fait la remarque avant nous, les comparaient, avec leur végétation vue dans son ensemble, à certains sites de leurs yungas de Bolivie, entre Pelechuco et Tipoani.

Pendant que, le nez en l'air ou les yeux fixés sur le sol, ils se livraient à leurs recherches, nous allions devant nous, suivant autant que possible la direction de l'est et maintenant à notre gauche le cours du Ccoñi. Si les obstacles du chemin nous obligeaient à faire un détour dans le sud, nous corrigions l'instant d'après cette déviation. Ma boussole de poche nous empêchait de faire fausse route. Bien plus sûrement que le fil d'Ariane, dont le tissu de chanvre ou de coton — on ne sait au juste — n'eût pu résister au tranchant des herbes, au contact des arbres, aux dards, aux piquants, aux épines de la végétation armée en guerre, et, se rompant entre les mains de son possesseur, l'eût infailliblement égaré dans ce labyrinthe, l'instrument mobile dont nous étions pourvus nous désignait la bonne voie et nous aidait, en dépit des obstacles, à la suivre à travers les méandres de la forêt.

Vers midi, nous avions atteint le sommet d'un coteau dégarni de grands arbres et dont les versants de droite et de gauche se prolongeaient sous bois. Le site, pittoresquement agencé, éclairé comme à souhait par des rayons qui trouaient la futaie ou se glissaient au travers des clairières, était encadré à distance par des croupes boisées en pleine lumière. Une petite rivière bleue, limpide, endormie, que l'œil perdait et ressaisissait tour à tour, sinuait à leur base. Les tons de velours et la morbidesse lumineuse de ces côteaux faisaient valoir admirablement les plans rapprochés du tableau, auquel de beaux fouillis de plantes entrevues dans une ombre chaude formaient des repoussoirs vigoureux.

Ce recoin ignoré, où l'on se sentait loin des hommes et tout près de Dieu, était de ceux dont on aime à garder le souvenir visible en portefeuille. Comme nos gens se disposaient à passer outre, je les priai de m'accorder un moment de répit pour reproduire tant bien que mal sur le papier sa physionomie. Non-seulement ils s'empressèrent de faire droit à ma requête, mais ils poussèrent l'obligeance jusqu'à me laisser seul : ce dont je leur sus infiniment gré. Pendant que les Boliviens allaient pousser une reconnaissance aux environs, le colonel et Pepe Garcia se remettaient en quête de gibier à poil et à plume.

Leur absence, qui dura quelques heures, me laissa bien plus de temps qu'il n'en fallait pour faire un croquis de ce site avec des indications de couleurs. Ne sachant à quoi employer le reste de mes loisirs, j'eus l'idée de consigner sur mon livre de route quelques réflexions qui m'étaient venues au sujet des quinquinas dont nous nous occupions. Ces réflexions, que je comptais plus tard ajuster l'une à l'autre pour en faire une manière d'avant-propos à la relation historique de mon voyage, étaient surtout à l'adresse des lecteurs du journal *el Comercio* de Lima, appelés à juger de mon humble prose. Quoique fils du pays qui produisait la plante fébrifuge et traitant habituellement leurs fièvres continues, rémittentes ou intermittentes, avec de la quinine prise chez le boticario du coin, la plupart d'entre eux savaient fort peu, ou même ne savaient pas du tout, que l'antidote auquel ils avaient recours croissait dans les forêts de leurs vallées des Andes orientales, et de quelle façon on l'y récoltait. Je considérais donc comme un de mes devoirs d'historiographe de leur donner à cet égard les renseignements désirables, dût leur critique remplacer les remercîments sur lesquels j'étais en droit de compter.

Des circonstances qu'expliquera la suite de ce récit,

empêchèrent plus tard la publication du voyage en langue espagnole, et les lecteurs d'*el Comercio* ne purent profiter des renseignements que j avais recueillis pour eux. Aujourd'hui que ce même voyege est lu par un autre public que celui auquel il fut destiné, la pré face d'autrefois n a plus de raison d'être; mais, pour que les détails qu'elle eût renfermés ne soient pas perdus, je les intercalo épisodiquement dans le corps de la narration. Si l'on m'objectait que de tels détails, instructifs pour les habitants de Lima, sont au moins oiseux pour ceux de Paris, où, parmi mes nouveaux lecteurs, certains sont tout aussi ferrés que moi sur la matière et d'autres le sont beaucoup plus, je répondrais que c'est de la minorité de cos lecteurs qu'on veut parler ici, tandis que c'est à la majorité que je m'adresse, laquelle, comme toutes les majorités, ignore une foule de choses, entre autres pourquoi la carpe a des écailles lorsque l'anguille, sa sœur en matelotte, n'a qu'une peau; pourquoi la lumière, qui est blanche, se décompose en sept couleurs; pourquoi l'emprosthotonos est plus fréquent que l'opisthotonos; enfin, pourquoi la possession qui détache l'homme, attache la femme. Mais bornons là l'interminable série des pourquoi. C'est donc à l'intention de la majorité, et non pour la minorité, qui en eût fait fi, que j'introduis ici, sans coupures et sans changements, ces notes au crayon, extraites de mon livre de route, me bornant à redresser çà et là quelques phrases défectueuses, et à mettre des points et des virgules aux endroits où le besoin s'en faisait sentir.

L'historien des Incas, Garcilaso de la Vega, dans les renseignements qu'il a donnés sur la pharmacopée des Fils du Soleil[1], ne fait pas mention du quinquina comme antidote de la fièvre : ce qui prouve suffisamment que, de leur temps comme du sien, le quinquina n'était pas connu. Les historiadores de la Conquête, Blas Valera, Zarate, Herrera, Torquemada, ne disent rien non plus de la précieuse espèce fébrifuge, et c'est sous la domination espagnole, entre les années 1635 et 1636, qu'il en est question pour la première fois.

D'abord on attribua sa découverte au hasard, et l'histoire qu'on en fit fut même assez niaise. Un Indien atteint de la fièvre traversait une forêt, et, mourant de soif, trouva sur son passage une mare d'eau croupissante sur laquelle un quinquina déraciné, — l'histoire ne dit pas à quel genre il appartenait, — gisait en travers. L'Indien but à longs traits de cette eau rougeâtre, qui, du même coup, le désaltéra et le débarrassa de sa tertiane. Ceci se passait en nous ne savons quelle année, dans la vice-royauté de Quito, aujourd'hui république de l'Equateur, entre Cuenca et Loja. Nous ne nous amuserons pas à disserter sur l'efficacité de cette infusion à froid d'un quinquina dans une mare, les quinquinas étant généralement hydrophobes et ne croissant que dans les terrains secs; nous nous bornerons simplement à constater que les qualités fébrifuges de la plante, une fois connues des gens du pays, passèrent dans le domaine public par différents intermédiaires. Qu'on nous permette de rappeler à ce sujet quelques versions plus ou moins ignorées.

En 1638, la vice-reine du Pérou, comtesse de Cinchon, atteinte de fièvres intermittentes dont elle avait puisé le germe dans la vallée de Lunahuana, sur la côte du Pacifique, en fut guérie par l'emploi de la poudre d'écorce de quinquina. Sur la réquisition du vice-roi son époux, un corrégidor de Loja, à qui les Indiens ses administrés avaient découvert les vertus de cet antidote, l'apporta à Lima et l'administra avec succès à l'illustre malade. Le comte de Cinchon fit grand bruit de cette cure, et la comtesse, de retour en Espagne, distribua entre ses amis et ses connaissances la provision de quinquina qu'elle avait faite avant de quitter le pays.

Quelques années plus tard, les jésuites établis au Pérou l'introduisaient à Rome, d'où le remède, vanté, prôné, chaudement appuyé par eux, se répandait dans toute l'Italie. Connu d'abord en public sous le nom de poudre de la Comtesse, le quinquina, patronné par les pères de Jésus, ne tarda pas à être appelé poudre des Jésuites. L'enthousiasme des révérends pour la drogue en question alla jusqu'à lui retirer le nom de *kinakino* ou *kinkina*, par lequel la désignaient les Indiens d'outre-cordillère, pour lui imposer les noms métaphoriques de *ccaspi-chucchu* (arbre à la fièvre) et de *cara* ou *yara-chucchu* (écorce à la fièvre). Les deux glossaires de l'idiome quechua qu'ont laissés les jésuites Antonio Ricardo et José Figueredo, lesquels datent, le premier de 1720, le second de 1754, font foi de ce que nous avançons.

Jusque-là, les gens qui avaient usé de la poudre de quinquina s'étaient contentés de la délayer dans de l'eau, lorsque l'Anglais Talbot, qui le premier l'introduisit en France, eut l'idée, tout anglaise d'ailleurs, de la mêler à du vin et d'en faire le remède à la fois fébrifuge et tonique qui figure encore avec honneur dans le codex pharmaceutique de notre époque. Grâce à la combinaison ingénieuse de l'insulaire, chacun put se griser à volonté en se prémunissant contre la fièvre. Le grand roi qui prenait le soleil pour devise et recourait fréquemment aux clystères et aux purgations, acheta le secret de l'Anglais Talbot, qui, paraît-il, n'était pas homme à le donner pour rien. Sous son règne, le quinquina mêlé au vin d'Espagne devint une liqueur de dessert qu'on dégustait après la poire et le fromage, et que l'usage du café remplaça plus tard. Durant quelques années, le quinquina fut appelé en France poudre de Talbot, du nom de son introducteur, comme le *yatiè tabako*, ou tabac, introduit en France par Jean Nicot, ambassadeur de Portugal, y avait été nommé, par des priseurs reconnaissants, poudre de Nicot[1]. Ces noms, au reste, ne furent qu'une affaire de

1. Voy. notre *Voyage à travers l'Amérique du Sud*, à l'article *Cuzco*, t. I, p. 233.

1. Apporté en Angleterre, sous le règne d'Élisabeth, par sir Walter Raleigh, ce voyageur dont les fantastiques récits sur les Guyanes, l'El Dorado, la cité de Manoa, le lac de la Parima aux

mode, et, l'engouement passé, on restitua aux deux produits leurs noms indigènes.

C'est à l'académicien géomètre La Condamine qu'on doit les premières données précises sur les arbres de quinquina et les régions où ils sont confinés. Des échantillons que ce savant rapporta de son voyage à l'Équateur et notamment des vallées de Cuenca, Loja, Jaën de Bracamoras, par lesquelles il effectua sa descente de l'Amazone, jetèrent quelque lumière sur le groupe quinologique et son habitat. Deux ans plus tard, en 1739, Joseph de Jussieu explorait à son tour quelques forêts de l'Équateur et des deux Pérous, et agrandissait le domaine des découvertes de son devancier, sans élucider toutefois bon nombre de questions sur la matière restées pendantes. Les descriptions des arbres à quinquina faites par ces savants, jointes aux échantillons qu'ils avaient rapportés, permirent à Linné de les classer dans la famille des rubiacées, où il en fit un genre unique auquel il donna le nom de *Cinchona officinalis*. Les botanistes qui lui succédèrent comprirent longtemps dans ce même genre — aujourd'hui nettement défini — certaines plantes douées de qualités plus ou moins fébrifuges[1], mais n'ayant rien de commun avec les Cinchonas.

L'amour-propre des savants de la Péninsule mit trente ans à se piquer au jeu d'avoir été précédés par des savants français dans cette voie des découvertes. Un Gaditain dont le nom est resté célèbre, José Célestino Mutiz, s'alla fixer à la Nouvelle-Grenade et y fonda une école de zoologie et de botanique. Deux de ses élèves, Antonio Zéa, connu par un Traité des Graminées, et José de Caldas, soutinrent dignement le renom qu'il s'était acquis. Une des variétés du genre Cinchona a gardé le nom du savant professeur[2].

Au commencement de ce siècle, A. de Humboldt put voir encore l'illustre vieillard et obtenir de lui des



Phalœna Camantis. — Dessin de A. Mesnel, d'après une aquarelle de l'auteur.

renseignements sur la flore et la faune du pays, que quarante-cinq ans d'études non interrompues lui avaient rendues familières. L'auteur du *Cosmos*, dans la relation historique de son voyage avec Aimé Bonpland, a payé un juste tribut d'éloges au Dr Mutiz, le seul représentant digne de ce nom que la science ait eu en Amérique. Ceci soit dit sans humilier aucunement l'honorable phytologiste Claude Gay, notre compatriote.

Dix-sept ans s'étaient écoulés depuis l'installation du Dr Mutiz à Bogota, capitale de la Nouvelle-Grenade, lorsqu'une commission scientifique partit d'Espagne pour exploiter les deux Pérous et le Chili. Cette commission était composée de deux botanistes espagnols, Hipulito Ruiz et José Pavon, auxquels s'était adjoint le botaniste français Dombey. Après dix années de travaux tour à tour repris et interrompus, les Espagnols revinrent en Europe, laissant à deux de leurs élèves, Juan Tafalla et Juan Manzanilla, le soin de continuer leur *Flora Peruviana et Chilensis*, dont la première partie, comme nous l'avons dit plus haut, parut en 1798 et la dernière en 1802.

Pendant que la science, faisant son œuvre, recherchait, comparait, classait, étiquetait les variétés diver-

eaux d'or liquide, passionnèrent l'Europe entière, le tabac, découvert à Haïti et à Tabago, une des Barbades, par les Portugais, était cultivé dans les jardins de Lisbonne trente ans avant que Raleigh l'introduisît en Angleterre.

1. Portlandia, gomphosia, exostemme, etc., etc.

2. *Cinchona Mutisii* Le docteur Mutiz, mort en 1808, ne fut pas seulement un botaniste distingué, mais un naturaliste de grand talent. Parmi les Mémoires qu'il publia sur diverses questions d'histoire naturelle, traitées avec une profondeur de vues et une supériorité remarquables, rappelons son étude sur le condor et la conformation des os de ce roi des Rapaces, qui lui permet de s'élever dans l'air à des hauteurs qu'aucun oiseau de proie, l'aigle compris, ne saurait atteindre : cette étude est restée célèbre.



Vue de la rivière Garote près de sa source. — Dessin de Riou d'après une aquarelle de l'auteur.

ses des quinquinas, le commerce, aidé de l'autorité, qui, à cette époque comme aujourd'hui, trafiquait volontiers pour son propre compte, le commerce spéculait sur le coupe des arbres fébrifuges. Dès l'année 1776, les vallées de Cuenca et de Loja, berceau des premières découvertes, étoient mises à contribution, et des milliers d'arbres de quinquina tombaient sous la hache. Dans une période de dix anuées, tous les produits de ce genre qui parurent eur les marchés d'Europe furent tirés de ces seules vallées. Passé ce temps, ieur diminution singulière et la croyance où l'on était alors que le quinquina propre aux contrées équatoriales ne se trouvait en aucun autre endroit de l'Amérique, firent abandonner par les exploiteurs la mine végétale qu'ils jugeaient épuisée.

Plus tard, quand l'expérience eut appris que ces arbres, au lieu d'être confinés dans une seule région, formeient le long du continent une zone de quelques centaines de lieues d'étendue, les spéculateurs, considérant le parti lucratif qu'on pouvait tirer d'une exploitation faite sur cette vaste échelle, revinrent à la charge avec plue d'avidité que jamais; mais la décadence de le monarchie espagnole, et par suite les révolutions politiques dont l'Amérique était le théâtre, ne leur permirent pas de réaliser ce projet. Quand le calme se rétablit dens le pays, la forme de son gouvernement était changée : les vice-royautée avaient disparu, remplacées par des républiques qui tentèrent chacune, eur son territoire et pour son propre compte, la spéculation dont les mendataires du pouvoir espagnol se fussent réservé le monopole.

Ce que nous avons pu dire des quinquinas à mesure qu'il noue arriveit d'en découvrir sur notre passage, nous dispeneera d'insister plus longtemps snr leur habitat. On sait maintenant qu'ils effectionnent le versant des coteaux andéens et les terrains accidentés, les endroits frais et non humides, les expositions ombragées, et aussi les lieux découverts. On les trouve même, mais d'espèce inférieure, dane ces région des graminées que les habitants du pays appellent *pajonales*.

S'il était donné d'embrasser dans son ensemble la région habitée par les quinquinas, au revers oriental des Andes, on aurait sous les yeux une zone végétale, en figure de croissant, développée dans l'espace compris entre le dix-neuvième degré sud et le neuvième degré nord, et touchant par sa pointe sud au soixante-deuxième degré de longitude, et par sa pointe nord au soixante-dixième. Dans sa longueur de sept cents lieues, sur une largeur variable mais qui ne dépasse pas deux degrés, cette zone, sinuant avec la chaîne des Andes pour laquelle ses arbres semblent avoir une prédilection secrète, offrirait une disposition bizarre et irrégulière, tantôt s'élevant à peine de mille mètres au-dessus du niveau de la mer, tantôt atteignant sur les versants de la chaîne une heuteur de deux mille huit cents à troie mille deux cents mètres[1], ici apparaissant sous forme d'un étroit ruban, là présentant une surface de vingt-cinq à trente lieues de largeur, selon que les plans de la Cordillère, plus ou moins horizontaux, s'éloignent ou se rapprochent plus ou moins de le pleine.

Presque toute l'étendue de la zone paraît offrir des quinquinas de qualités actives, comme l'ont démontré les recherches successives des botanistes; mais certaines de ses parties abondent plus que d'autres en produits supérieurs. Ainsi son extrémité nord, qui comprend les vallées de la Nouvelle-Grenade et de l'Équateur, et son extrémité sud formée par les vallées boliviennes auxquelles la nature avait rattaché le groupe de Caravaye que les hommes en ont distrait dans leur division politique du territoire, ces deux extrémités sont plus favorisées à cet égard que les vallées situées en deçà du centre de la zone, entre le sixième et le douzième degré. Cet appauvrissement des quinquinas, dans le nombre et l'espèce, sur les points indiqués, n'a d'autre cause que la situation exceptionnelle de ces derniers. Les conditions qu'ils offrent, et dont peuvent s'accommoder quelques espèces du genre *Cascarilla* qu'on rencontre dans leurs forêts, ne sauraient convenir aux véritables cinchonas, à en juger par le très-petit nombre d'individus de ce genre qu'on y a découverts jusqu'à ce jour[1].

Les contrées équatoriales et boliviennes, au contraire, présentent, dane leur orographie et la disposition de leurs nœuds ou massifs subdivisés en chaînes secondaires, toutes les conditions que semblent exiger les arbres fébrifuges de ce dernier genre : élévation et mouvement des terrains, chaleur diurne, fraîcheur des nuits, humidité constante de l'atmosphère due au voisinage des brumes andéennes, et jusqu'à une certaine sécheresse du sol tempérée par des pluies périodiques. De là, dans les régions précitées, cette abondance des arbres les plus élevés et les plus corpulents du groupe quinologique, et leur espèce douée des qualités les plus actives.

Depuis longtemps, l'exploitation des quinquinas dans les vallées de la Nouvelle-Grenade et de l'Équateur est à peu près nulle, par suite de la disparition presque complète des arbres qui les fournissaient autrefois. C'est de ces points, nous l'avons dit déjà, que furent tirés les premiers quinquinas que les spéculateurs expédièrent en Europe, et cela dans une telle mesure, que l'exportation de ces écorces, dans les années 1804, 1805 et 1806, atteignit le chiffre exorbitant de deux millions huit cent mille livres. Ce qu'on en retire aujourd'hui dépasse à peine deux cents livres. Toute cette partie de l'Amérique, que la nature avait richement dotée et que la spéculation a saccagée aveuglément,

1. A cette altitude, les quinquinas, ayant dépassé la limite de la grande végétation forestière, n'ont plus l'élévation et la grosseur qui les caractérisent à la hauteur moyenne de quinze cents à deux mille mètres, mais seulement la taille d'arbrisseaux.

1. La *Cinchona nitida*, trouvé dans les vallées de Huanuco, est un de ces individus. Il est vrai que, par sa situation entre la Sierra de San Carlos et la Cordillère Centrale, Huanuco offre à la végétation des quinquinas de bien meilleures conditions que les vallées qui l'avoisinent, entre le sixième et le douzième degré sud.

est à reboiser des précieuses espèces. Quant aux vallées de quinquinas de la Bolivie, aujourd'hui en pleine exploitation, il est facile de prévoir, à la façon dont la spéculation traite leurs arbres, massacrant à la fois les souches et les rejets, qu'un sort pareil à celui des vallées du nord sera tôt ou tard leur partage.

On a vu, par ce qui nous est relatif, comment les péons, diestros ou practicos chargés de la découverte des quinquinas, dans les forêts où ils croissent, se livrent à ce genre de recherches. Bien que l'époque de la coupe et de l'exploitation des arbres par eux découverts ne soit pas encore venue et même ne nous concerne pas, nous compléterons cet aperçu sur la matière, en apprenant à ceux de nos lecteurs qui peuvent l'ignorer, par quelles phases diverses passe l'écorce fébrifuge, depuis l'heure où elle adhère encore à l'arbre, jusqu'au moment où le pharmacien la leur délivre en poudre, avec ou sans ordonnance du médecin.

D'habiles praticiens du pays, un peu chimistes même, ont prétendu que l'époque la plus favorable pour la coupe des quinquinas est la saison des pluies ou hivernage, qui est aussi celle de l'ascension de la sève; mais leur opinion à cet égard n'a pu, jusqu'à ce jour, faire force de loi, et cela par deux raisons majeures. La première, c'est que dans cette saison, qui correspond à notre hiver, mais est en réalité pour le pays la plus chaude et la plus malsaine, l'abondance des pluies, qui fait déborder torrents et rivières, rend les forêts sinon impraticables, du moins fort incommodes pour le genre de travail qu'il s'agit de faire sous leur couvert. La seconde de ces raisons, c'est qu'il n'est pas possible, vu la fréquence des averses, d'exposer à l'air pour les sécher les écorces qu'on retire des arbres, et qu'on ne saurait ensurenner et expédier qu'après dessiccation complète : de là ce choix de la belle saison ou saison sèche fait par tous les coupeurs de quinquinas pour se livrer à leurs travaux.

Une fois la présence d'arbres fébrifuges reconnue dans une zone de forêts et constatation faite de leur espèce, laquelle doit offrir plus ou moins de chances de bénéfice à l'exploitation, les coupeurs, sous la conduite d'un majordome, élisent domicile sur la lisière de la forêt ou dans la forêt même, selon les besoins de la cause ou la topographie du site où le hasard les a conduits. Leur premier soin est de construire à cet endroit des huttes et des hangars pour abriter, en même temps que leurs personnes, les écorces de quinquina qu'ils pourront recueillir. Cela fait, ils ouvrent à travers la forêt un ou plusieurs sentiers destinés à faciliter, avec le va-et-vient des gens, le transport des produits. Si le lieu de l'exploitation avoisine un centre populeux et que l'état des chemins le permette, ce transport est effectué par des mules; mais, le plus souvent, le dos de l'Indien remplace la croupe de l'animal, bien qu'un trajet de dix à quinze lieues sépare quelquefois l'endroit où les écorces sont recueillies de la ville ou du comptoir où l'on procède à leur emballage définitif.

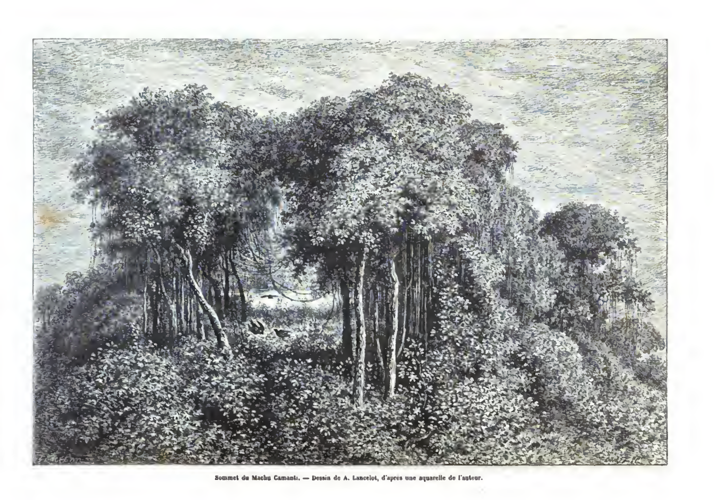
Selon l'abondance des quinquinas et partant la durée plus ou moins longue du séjour que les cascarilleros seront forcés de faire sur les lieux, ils défrichent un pan de la forêt, y mettent le feu, et sur ces cendres fertilisantes sèment des fèves, du maïs, des courges, du piment, des arachides, qu'ils ont le temps de récolter en maturité, certaines coupes de quinquinas, en y comprenant la dessiccation des écorces et leur emballage, retenant les travailleurs sur place pendant cinq ou six mois. De là ces rencontres que plus tard fait le voyageur, au milieu des bois, d'herbes potagères, de céréales ou d'arbustes, dont il ne sait à quelle cause attribuer la présence en ce lieu[1].

Leurs dispositions faites et le moment de la coupe venu, les cascarilleros, la hache sur l'épaule, un long couteau passé à la ceinture et leur quêpé garni de provisions qu'ils viendront renouveler au bout de la semaine, s'enfoncent dans la forêt et commencent, isolément ou par couples d'individus, leur fatigant labeur. Leur façon de procéder est la suivante. Étant donné l'arbre que doit abattre le péon, il en déchausse la base à une profondeur de quarante à soixante centimètres, afin que rien ne soit perdu de son écorce; puis, à coups de hache, il le jette bas comme un bûcheron pourrait faire d'un arbre quelconque de nos forêts. L'arbre tombé, il en élague les branches et procède à sa décortication. Au moyen d'une macanachuela (petite massue), d'un maillet de bois ou même du dos de la hache, il fait tomber, en la percutant, la partie extérieure et morte de cette écorce, que les uns appellent épiderme et d'autres périderme, jusqu'à ce que le derme ou partie vive reste à découvert. S'aidant alors du couteau, du sabre d'abatis ou d'une racloire, il pratique des incisions longitudinales et transversales sur cette partie vive de l'écorce, et la détache ainsi par fragments réguliers. Généralement ces fragments ont quarante à cinquante centimètres de longueur sur dix ou douze de largeur. Leur configuration leur a valu, en espagnol, le nom de *tablas* (planches). Ce sont, en effet, de véritables planchettes, pareilles à ces aie (eissantes ou bardeaux) dont on couvre, à défaut de tuiles, les maisons en certaines contrées.

Paul Marcoy.

(La suite à la prochaine livraison.)

1. Les rives et les alentours, abandonnés depuis longtemps, des cours d'eau qui baignent longitudinalement, c'est-à-dire d'ouest à est, les vallées d'Asaroma, Ollaches, Huata, Corani, Ayapata, etc., appartenant au groupe de Caravaya, offrent en maints endroits des citronniers, des orangers, des cannes à sucre et surtout des arbustes de coca provenant de plantations faites par les chercheurs d'or qui y avaient établi des lavaderos.



Sommet du Machu Camanti. — Dessin de A. Lancelot, d'après une aquarelle de l'auteur.



La plage du Tigre. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une aquarelle de l'auteur.

VOYAGE DANS LES VALLÉES DE QUINQUINAS

(BAS-PÉROU),

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1849-1861. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

L'écorce des branches en est détachée au moyen d'incisione pareilles à celles qu'on a pratiquées sur le tronc ; mais comme, à l'exception de quelques maîtresses branches, elles n'offrent que peu ou point de surface morte, leur enveloppe extérieure ou épiderme est retirée telle quelle, et sans qu'il soit besoin d'en rien retrancher.

La quantité d'écorce une fois séchée que peut donner un arbre de belle venue, c'est-à-dire de soixante-dix à quatre-vingts centimètres de diamètre sur une hauteur de tronc de huit à dix mètres environ, est calculée, en moyenne, à huit ou neuf arrobes espagnoles, soit cent à cent dix kilogrammes.

Les écorces recueillies sont rapportées au campement, où on les expose au soleil, après avoir empilé par couches successives, placées en sens contraire, comme certaines pièces de bois dans un chantier, celles qui proviennent du tronc et ont la forme de planchettes. Ces couches ont trois ou quatre mètres de longueur sur un mètre cinquante à deux mètres de hauteur. Pour les empêcher de se tordre et de se déjeter, ce qui rendrait plus tard leur emballage difficile, on les charge de lourds morceaux de bois ou de pierres. Tous les jours ou tous les deux jours on enlève cette surcharge

1. Suite. — Voy. t. XXI, p. 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97; t. XXII, p. 97, 113, 129; t. XXIII, p. 65.

pour laisser l'air et le soleil pénétrer dans les interstices des couches, puis on la rétablit de nouveau. Ces alternatives ont lieu jusqu'à dessiccation complète des écorces.

L'écorce retirée des branches n'est soumise à aucune pression. On se contente de l'étaler à terre, où elle se recroqueville bientôt sous l'action du soleil et prend alors la forme de petits tubes ou cylindres qui rappellent ces barquillos (oublies) qu'on sert dans les maisons espagnoles avec des confitures et de l'eau glacée. De là le nom de *cañuto*, tube ou canule, que les cascarilleros donnent à cette écorce enlevée aux branches, pour la distinguer de celle qui provient du tronc et qu'ils nomment *tablas*.

La dessiccation de ces produits opérée, on en forme de petits tas d'un poids égal, qu'on enveloppe de bayeton, étoffe de laine grossière fabriquée dans le pays, puis on les expédie à dos d'homme, d'âne ou de mule dans les comptoirs voisins. Là ces lots sont remaniés et leur poids primitif augmenté de plus du double. D'ordinaire il est de cinq à six arrobes espagnoles (cent vingt-cinq à cent cinquante livres). A la première enveloppe on en ajoute une seconde formée d'un cuir de bœuf frais ou ramolli dans l'eau, qu'on coud avec une lanière de même nature. Emballage et couture sèchent et se resserrent promptement et acquièrent une dureté métallique. C'est sous cette forme de surou que les écorces sont expédiées en Europe.

Les cascarilleros divisent les quinquinas en catégories de couleurs suivant la nuance de leur écorce ou même de simples filaments colorés qui la traversent. Il y a des quinquinas jaunes, rouges, orangés, violets, gris et blancs. Les jaunes, parmi lesquels figurent les Cinchonas *calisaya*, *lancifolia*, *condaminea*, *micrantha*, *pubescens*, etc., sont placés en première ligne. Les quinquinas rouges, orangés et gris viennent après eux. Dans les uns, la quinine est mêlée à dose égale à la cinchonine; dans d'autres, un des alcaloïdes est plus abondant que l'autre ou se rencontre seul. L'amertume des écorces, des feuilles et des fleurs dans quelques rubiacées qui par leurs propriétés chimiques et médicales, non moins que par leurs caractères organiques, n'ont rien de commun avec les véritables cinchonas, les fit considérer longtemps par le vulgaire comme des plantes fébrifuges et leur valut des anciens botanistes l'honneur de figurer dans le groupe des quinquinas actifs. La science moderne a fait justice de cette classification impropre en détachant ces pseudo-quinquinas du groupe des cinchonas et les reléguant au-dessous dans les genres *cascarilla*, *exostemma*, *portlandia*, etc., de la famille des Rubiacées.

Ma notice sur les quinquinas était terminée, et depuis un quart d'heure, une demi-heure peut-être, je sommeillais paisiblement le nez dessus, lorsque le colonel et l'interprète en chef me rejoignirent. Leurs coups de feu, que de loin en loin j'avais entendus, semblaient dire qu'au lieu de rêvasser et de dormir à mon exemple, ils s'occupaient activement de notre souper. Leur apport réalisait jusqu'à certain point les espérances secrètes que j'avais conçues. Deux pauxis à crête caronculée et une trousse d'oiseaux au plumage éclatant étaient le prix de leur battue. Pendant que j'examinais leurs volatiles enfilés par le bec et dont les espèces m'étaient connues, les Boliviens sortaient de la forêt, rapportant de la visite qu'ils venaient d'y faire, deux échantillons de quinquinas, dont un jaune et l'autre violet. Le jaune, qu'ils qualifiaient d'espèce inerte, était une de ces variétés de *carhua-carhua*[1] que les savants en désaccord avec l'opinion des cascarilleros ont rangées parmi les cinchonas ou espèces actives sous le nom de *Cinchona pubescens*. Ce quinquina violet, que les péons semblaient reconnaître, croissait abondamment dans leurs forêts natales en compagnie du *Cinchona calisaya*. Les renseignements détaillés qu'ils donnèrent sur son espèce en les appliquant au rameau qu'ils avaient rapporté, et dont les feuilles oblongues, obovalées, étaient d'une coloration rougeâtre sur la face postérieure du limbe, semblaient s'adapter trait pour trait au *Cinchona boliviana* des botanistes.

Nous crûmes devoir borner là l'exploration de la journée. Abandonnant le tertre où nous étions momentanément réunis, nous prîmes à travers la forêt pour rallier les plages du Ccoñi et rejoindre nos hommes. Deux coups de fusil que nous accompagnâmes de nos hourras furent tirés par le colonel et Pepe Garcia pour apprendre aux porteurs que nous venions à leur rencontre et leur donner l'ordre de s'arrêter, si par hasard ils étaient en marche. Ce double avertissement fut intelligemment compris par eux, car, en débouchant de la forêt sur la plage, nous les aperçûmes assis au bord de l'eau et nous attendant. Leur pêche dirigée par Aragon avait donné pour résultat quelques beaux poissons déjà écaillés, vidés, et dont le ventre bourré d'herbes humides les maintenait, en dépit du soleil et de la chaleur, dans un état parfait de conservation.

La plage où nous nous trouvions offrait avec un sol moelleux et nivelé la disposition d'une vaste courbe. Des touffes de bambous nains s'y montraient çà et là, mêlées à des capsicus épineux et à des liserons traçants à odeur de menthe. Ces détails végétaux, sans avoir rien de bien attrayant pour les yeux, n'avaient non plus rien de désagréable, et l'on eût pu chercher longtemps sans le trouver un site plus convenable pour un bivac nocturne. Le jour d'ailleurs approchait de sa fin et nous interdisait toute recherche à cet égard. Nous résolûmes donc de camper en ce lieu et d'y dormir sous la scintillement bienveillant des étoiles, les roseaux digités nous manquant pour fabriquer des ajoupas.

Les sabalos capturés furent cuits d'après le procédé dont j'ai donné plus haut la recette. Comme à eux seuls

1. Les praticiens du pays en comptent quatre variétés à grandes et petites fleurs, qu'ils relèguent, mais bien à tort, parmi les quinquinas inertes ou inefficaces, les savants qui ont classé dans le genre des Cinchonas ces *carhua-carhua* rebutés, ayant découvert en eux, grâce aux moyens d'analyse chimique dont ils disposent, une assez grande quantité de quinine.

ils composaient à peu près le souper, ce repas fut prestement achevé; et quand chaque convive se fut rincé la bouche et eut lavé ses mains à la rivière, on me pria de suppléer au dessert et au café absents par un conte extrait de mon répertoire ou plutôt de celui de l'orientaliste Galland. Ce conte, si j'en juge par le signe particulier qui clôt sur mon livre de route les annotations de cette journée, fut celui du Génie et de la Dame aux quatre-vingt-dix-huit bagues, lequel explique les infortunes conjugales des sultans Schariar et Schahzenan. Soit disposition d'esprit de mes auditeurs, soit que le conte en soi eût des vertus exhilarantes que j'ignorais, au lieu des regrets sympathiques qu'il eût dû éveiller en eux, il ne provoqua que leurs rires.

Couchés sur le sein nu de la mère commune et sans autre oreiller qu'une botte d'herbes ou nos hardes roulées, nous dormîmes tout d'une traite jusqu'à l'aube, où chacun se réveilla frais et dispos. Seul un de nos porteurs fut affecté d'une ophtalmie que j'attribuai un peu à l'abondance de la rosée et beaucoup à la singulière manie qu'avait l'individu de dormir les yeux grands ouverts. La douleur qu'il disait éprouver disparut néanmoins après quelques heures de marche et la persistance qu'il mit à regarder fixement le soleil, lequel, en souvenir du culte qu'on lui rendait jadis dans le pays, daigna lui servir d'oculiste.

Au sortir du campement, la région que nous traversâmes n'avait de remarquable que l'horizontalité du sol et l'éclat de plus en plus appréciable de la lumière. A droite du Ccoñi, les pentes du mont Basiri, se prolongeant sous forme de longues arêtes, s'allaient perdre au loin devant nous. A gauche, d'autres versants, derniers contre-forts des Andes d'Ocongate et de Paucartampu, suivaient une direction parallèle et, comme leurs voisines, disparaissaient dans une brume veloutée. Ce tableau, plein d'intérêt pour le savant qui n'eût cherché dans le paysage que des lignes droites ou courbes et des profils géologiques, était assez maussade pour le touriste avide de détails et d'effets pittoresques.

Jusqu'à midi nous marchâmes sous un soleil de feu, n'ayant pour nous défendre de ses baisers qui ressemblaient à des morsures, que les lisières des roseaux digités que nous trouvions à de longs intervalles et dont l'ombre portée nous procurait à défaut de fraîcheur un moment de répit. Nous profitâmes, pour faire halte et manger un morceau, d'une anfractuosité de terrain que bordaient d'épais massifs de passiflores. Depuis Marcapata et Thyo, c'étaient les premières que nous voyions, et je cueillis bien vite une de leurs fleurs afin de m'assurer si elles reproduisaient la variété connue que nous avions trouvée au début du voyage, ou si elles constituaient une variété nouvelle de la famille. Les exclamations de nos gens qui avaient découvert bon nombre de fruits en maturité et les gobaient avec une sensualité justifiable, interrompirent mon analyse botanique. Comme eux je pénétrai dans le fourré et fus assez heureux pour recueillir quelques douzaines de cocons d'or à la pulpe glaireuse dont je me régalai.

La passiflore qui venait de fournir un dessert à notre maigre réfection, s'éloignait peu par la nuance de sa fleur, la dimension des filaments de sa couronne et la configuration de son pistil trifide, de la variété qui croît en abondance sur les premiers escarpements de la vallée. Le trait distinctif qui l'en éloignait, résidait dans ses feuilles en figure de cœur, d'un vert glauque, d'une nature molle et symétriquement gaufrée comme les feuilles de la *Malva crispa*. Des nombreuses variétés de passiflores, grenadilles et murucujas qu'offrent le Pérou, le Brésil et le Centre-Amérique et dont les feuilles unilobées ou bilobées jusqu'à celles quinquilobées, d'un vert plus ou moins gai, plus ou moins chauffé de tons rouges, ont une consistance presque rigide dans certaines espèces, la passiflore que j'avais sous les yeux formait par la singulière mollesse des siennes un contraste des plus tranchés. Comme nos gens s'étaient remis en marche, je bornai là mes appréciations de la plante; et après avoir cueilli une de ses tiges pourvue de feuilles, de boutons et de fleurs, je la plaçai dans mon chapeau, me promettant, durant la halte que nous pourrions faire dans la journée, de l'étudier à loisir et d'en dessiner, si besoin était, les parties remarquables.

Les massifs de passiflores que nous venions si bien de fourrager formaient le seuil d'une région verdoyante d'où le sable et les roseaux étaient momentanément exclus. Ce n'était cependant ni la forêt ni le taillis, mais une réduction minuscule de l'une et de l'autre, où les arbustes tenaient lieu de grands arbres, où les broussailles remplaçaient les fourrés. Les terrains gazonneux offraient çà et là des coupures et des ondulations qui, sans entraver notre marche, amusaient nos regards. De longues traînées de buissons figurant des haies de clôture dessinaient à travers l'ensemble de verts méandres. Ces buissons étaient formés de clématites, de cissus, d'eccremocarpus et de cacalias dont les fleurs en ombelle dégageaient une suave odeur de vanille. Ce petit coin de terre avait je ne sais quoi de primitif, d'agreste et de charmant.

Vers quatre heures, comme nous longions de nouveau les bords de la rivière dont nous nous étions écartés depuis le matin, mais sans pour cela la perdre de vue, nous vîmes, sur un groupe de roches placées au milieu de son lit, trois loutres de belle taille, au pelage d'un noir luisant, accroupies dans une attitude de sphinx, les yeux fixés sur le courant qui passait en bruissant au-dessous d'elles. Comme je me demandais à quelles réflexions ou quelles rêveries pouvaient se livrer ces trois amphibies, l'un d'eux se laissa choir tout d'une pièce dans le lit du Ccoñi, disparut et reparut presque aussitôt tenant entre les dents un fort beau sabalo qui se tordait vainement pour lui échapper. Les deux loutres qui n'avaient encore rien pêché se rapprochèrent bien vite de leur compagne, espérant sans doute avoir leur part du butin. Mais la première,

étrangère et même hostile, à ce qu'il me parut, à toute idée de communisme, leur tourna le dos et emporta sa proie au sommet des rochers pour la dévorer à son aise. A la vue de ces animaux, Pepe Garcia avait senti se réveiller ses instincts de chasseur, et bien que leur chair coriace et huileuse ne pût nous fournir aucun aliment, il ne sut résister à l'envie de leur envoyer un coup de fusil: mais le trio aquatique, qui nous avait aperçus et suivait sans en avoir l'air tous nos mouvements, n'eut pas plutôt vu briller au soleil le canon de la carabine de l'interprète, qu'il plongea brusquement et disparut dans la rivière.

Nous poursuivîmes notre route en nous entretenant de l'instinct de ces singuliers animaux, inconnue à nos porteurs quechuas, mais que les péons boliviens paraissaient connaître de longue main, à en juger par les



La pêche aux sabalos. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une aquarelle de l'auteur.

regrets qu'ils manifestaient de n'avoir pu se procurer le cuir soyeux d'une des loutres, propre, suivant eux, à couvrir une *petata* (mallette) ou un havre-sac de voyage.

La rencontre de ces pêcheurs à quatre pattes, ou plutôt le souvenir du beau poisson que l'un d'eux avait adroitement capturé, nous rappela le maigre souper qui nous attendait si nous n'y ajoutions quelque hors-d'œuvre. En conséquence, nous déroulâmes nos lignes de pêche, nous amorçâmes les hameçons de mouches et de scarabées, et, invoquant la faveur d'en haut, nous attendîmes qu'une dupe vînt se prendre à nos piéges. Soit que notre oraison mentale eût été agréable à Dieu, soit que l'estuaire formé à cet endroit par une courbe du Ccoñi fût hanté par la gent poissonneuse à cause du calme de l'eau, en

moins d'une heure nous réussîmes à prendre sept poissons longs de cinquante centimètres. Certains de faire chère lie, nous reprimes notre marche d'un pied plus leste.

Un peu avant le coucher du soleil, nous nous arrêtions pour bivaquer au centre d'une plage abritée dans trois aires de vent par une muraille de grands roseaux. Un sable blanc et fin la bordait près de la rivière. En deçà, l'herbe verte, diaprée de calcéolaires et de liserons traçants, lui faisait un gracieux tapis. Nos Indiens, envoyés à la recherche de combustible, revinrent bientôt d'un air effaré nous dire qu'ils étaient tombés au milieu d'un camp de sauvages. Nous nous transportâmes en toute hâte à l'endroit indiqué, où nous ne vîmes qu'une hutte effondrée dont les roseaux déjà secs, malgré leur nuance encore verte, semblaient avoir été coupés depuis quinze jours. Autour de cette hutte solitaire, dans laquelle nos gens troublés par la peur avaient vu un camp tout entier, se trouvaient des tisons noircis, lavés par les dernières pluies, des plumes de hocco enfouies dans le sable, des pelures de bananes et la nageoire caudale d'un grand poisson. Pepe Garcia, que nous consultâmes des yeux, nous dit qu'en effet c'était bien un campement de sauvages, et



Les chauves-souris vampires. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une aquarelle de l'auteur.

que des Siriniris avaient élu domicile en ce lieu; mais que l'exiguïté de la hutte semblait annoncer qu'ils n'étaient que deux, probablement un homme et une femme, qui prenaient en commun le plaisir de la chasse et de la pêche, à en juger par les débris laissés par eux.

Cette découverte avait jeté comme une ombre sur la physionomie de nos porteurs. Après avoir recueilli le combustible qui nous était nécessaire, ils s'étaient retirés à l'écart, et, tandis que nous procédions aux apprêts du souper, ils s'entretenaient à voix basse. Point n'était besoin d'un grand effort d'imagination pour deviner le sujet de leur causerie. D'instant en instant, je les voyais s'interrompre et regarder autour d'eux avec défiance, comme si chaque buisson, chaque touffe d'herbe eût pu donner asile à l'ennemi. Craignant qu'ils ne désertassent de nouveau pendant la soirée, car en ce moment la peur des Chunchos semblait chez eux tout aussi forte que l'avaient été précédemment la frayeur des tigres et l'appréhension de mourir de faim, je m'entendis avec notre interprète pour qu'à l'heure du coucher deux sentinelles, placées aux extrémités de l'ajoupa que les Indiens s'étaient construit, surveillassent leurs mouvements. Les péons boliviens voulurent bien se charger de monter à tour de rôle cette faction nocturne.

Au moment de me blottir sous l'abri que je partageais avec le colonel, et comme je me décoiffaie, un parfum, mélange de citron, de vanille et d'amande amère, m'enveloppa comme un nuage et chatouilla délicieusement mes nerfs olfactifs. La passiflore que le matin j'avais enfouie dans mon chapeau et à laquelle je ne songeais plus à cette heure, me reprochait dans son langage exquis de l'avoir oubliée. En mourant, elle avait voulu que cette attestation d'elle-même lui survécût et me la rappelât sous sa forme la plus suave. Tout en procédant à ma toilette nocturne, je me demandais si le parfum n'était pas l'âme de la fleur, comme la lumière est celle de l'astre, âmes charmantes qui vous enveloppent, vous baignent et vous pénètrent de caressantes effluves. Ainsi le souvenir d'un objet aimé qui n'est plus, pareil à ce parfum de la passiflore flétrie, lui survit, le fait revivre en quelque sorte, et continue malgré le temps et la distance à nous le rappeler.

Mes yeux se fermèrent en évoquant ces images immatérielles, et pendant la nuit je voyageai sur l'aile du rêve à travers des mondes où tout était flamme et parfums. Le lendemain, au jour, en me réveillant sur cette terre, la première chose que j'aperçus fut une sentinelle à chaque bout de l'ajoupa de nos Indiens : ceux-ci, assis sur leur séant et tout penauds, à ce qu'il me parut, que nous eussions deviné leur pensée de la veille et prévenu leur projet d'évasion.

Nous continuâmes de suivre le cours du Croñi, dont le courant, glissant en cet endroit sur quelque pente brusque des terrains, redoublait de vitesse. Une branche sèche que je lançai au milieu de son lit disparut en quelques secondes. Durant cette journée de marche, aucun des détails que je relevai ne me parut valoir la peine d'être relaté. A quelques variantes près, les sites que nous traversâmes étaient semblables à ceux que nous laissions derrière nous. La forêt, assez éloignée, restait toujours à notre droite, et les espèces végétales qui croissaient sur les plages se répétaient avec une monotonie désespérante. Les seules raretés que nous avisâmes furent, dans un taillis, des hibiscus d'un pourpre vif ponctué de pourpre brun, quelques variétés d'œnothères éparses le long d'un ruisseau et des buissons de faux indigo couverts de grappes de fleurs bleues. A ces trouvailles, qui n'intéressaient que la science, nous pûmes joindre, avec l'aide de nos chasseurs, deux beaux canards à dos noir et à ventre blanc et un opossum que je dépouillai pour garder sa peau. La poche maternelle de l'animal était pourvue de cinq petits d'une mine très-éveillée. D'abord l'idée me vint de les garder pour le souper, et de les frire en manière de cochons d'Inde; mais le fumet énergique qu'ils exhalaient révolutionnait l'estomac jusqu'à la nausée. Pepe Garcia prit par la nuque les charmants animaux et en fit une offrande propitiatoire à la rivière, dont les flots s'ouvrirent pour les recevoir et se refermèrent sur eux.

Aux approches du soir, et comme tous les regards en quête d'un endroit propice pour y camper fouillaient l'étendue, nous découvrîmes une plage spacieuse et unie qui nous parut offrir les commodités désirables pour un bivac de nuit. Bordée du côté de la rivière par d'épais fourrés de roseaux, cette plage était abritée dans l'aire du sud-ouest par la lisière des forêts. Nous convînmes d'y faire halte. En atteignant l'endroit en question, nous fûmes tout surpris de le voir occupé par quelques huttes de sauvages. Ces chétives demeures, sans toits, sans portes et sans fenêtres, se composaient de claies de roseaux élégamment entrelacés, inclinées vers le sol, avec lequel elles formaient un angle de 45°, et soutenues par deux baguettes de palmier fichées dans le sable. On eût dit de ces trappes dont les enfants se servent pour prendre des oiseaux dans la saison des neiges. A l'ombre de ces claies, une excavation circulaire de deux pieds de diamètre sur une profondeur de quelques pouces seulement et dont l'intérieur était tapissé de feuilles sèches, indiquait le *lectus cubicularis* du propriétaire, qui, vu l'étrange exiguïté de cette couche, devait dormir enroulé sur lui-même, à la façon des chiens. A des fils d'écorce tendus entre les deux supports de chaque claie étaient suspendues des flèches pour la chasse et la pêche : celles-ci à quatre pointes barbelées, celles-là en figure de lance ou de javelot. A terre gisaient une marmite en argile grossière, un morceau de cire noire, des graines de rocou, des pelures de banane et de coloquinte et des plumes d'oiseaux. Autour de ces abris, que leurs possesseurs semblaient avoir quittés tout récemment, le sol, battu et foulé comme à la suite d'une lutte, présentait à la fois des pas d'hommes, des empreintes de jaguars et celles d'un pachyderme de grande taille que nos péons disaient être une vache d'Anta ou tapir.

Examen fait des huttes et de leurs accessoires, nous nous consultâmes pour savoir s'il était prudent de camper en ce lieu ou s'il ne valait pas mieux passer outre. Pepe Garcia et Aragon furent d'avis d'y passer la nuit, assurant qu'on ne courait aucun danger à dormir en vue de ce bivac de Chunchos, pourvu qu'on ne touchât à rien de ce qu'il renfermait. Leur motion fut aussitôt adoptée. Les porteurs, qui déjà avaient un pied levé dans l'attitude de la Diane Chasseresse et n'attendaient qu'un mot de nous pour reprendre leur course, reçurent l'ordre de déposer leurs charges et de se mettre en quête de roseaux et de combustible. Pendant qu'ils obéissaient à cette injonction avec une répugnance visible, Pepe Garcia nous engageait à préparer nos armes, chargeait lui-même sa carabine et commandait le feu. Cinq détonations successives élevées au carré par les échos voisins, durent donner aux sauvages, si par hasard il s'en trouvait dans le voisinage, une haute idée des forces numériques de notre troupe. Cependant aucun d'eux ne parut, et notre feu de file n'eut d'autre résultat que d'effrayer une bande d'oiseaux qui s'envolèrent de la forêt avec des cris aigus. Nous dressâmes nos huttes à quelques pas de

celles des Siriniris; puis, lorsque nous eûmes soupé, au lieu de laisser le feu s'éteindre de lui-même comme nous en avions l'habitude, nous entassâmes dessus des troncs d'arbres et force branchages destinés à l'alimenter pendant toute la nuit. En outre, pour éviter une surprise, chaque péon, armé de la carabine de l'interprète, monta la garde à tour de rôle.

Le jour commençait à poindre, et nous dormions encore comme des bienheureux, lorsque nous fûmes réveillés en sursaut par un concert de cris comme nous n'en avions jamais entendu nulle part. C'était quelque chose de la voix humaine avinée mêlée au rauquement des fauves. Ces cris partaient du bord de la rivière, que nous masquait une lisière d'arundos. *Alerta! los Chunchos!* cria le péon factionnaire en se repliant vivement vers les ajoupas. Ces simples mots produisirent sur notre troupe un effet magique : tous les porteurs bondirent comme des cerfs effarouchés. Les interprètes, malgré la pratique qu'ils disaient avoir des sauvages, parurent s'émouvoir à l'annonce de leur approche, et le colonel eut sur les lèvres un sourire crispé, indice d'une vive émotion. Comme, dans son trouble et son empressement à se vêtir, notre compagnon allait passer ses jambes dans les manches de sa veste de toile, je l'avertis de sa méprise.

A peine avions-nous eu le temps de nous habiller et de prendre nos armes, que les roseaux bruissaient en s'écartant, et trois hommes nus, couleur de sépia, à la chevelure en queue de cheval, en sortaient comme trois diablotins d'une boîte à surprise. A notre vue ils redoublèrent leurs clameurs, puis levant bras et jambes et tournant sur eux-mêmes, se rapprochèrent insensiblement de nous. Lorsqu'ils n'en furent plus qu'à quelques pas, ils cessèrent leurs évolutions chorégraphiques, et devinant, aux fusils dont le colonel, les interprètes et moi nous étions armés, notre qualité de chefs de la troupe, ils vinrent se jeter dans nos bras avec une impétuosité et un roulement de consonnes qui exprimaient leur joie de nous rencontrer. J'avoue que ces manifestations véhémentes auxquelles nous n'étions pas préparés, nous causèrent une certaine appréhension, et nous laissèrent un peu froids. Il est vrai que l'extérieur et la tenue de ces inconnus commandait peu la sympathie. Barbouillés de la tête aux pieds de rocou et de genipa, ils venaient de traverser la rivière à la nage, et leurs caresses, mélangées de rouge et de noir, avaient laissé sur nos vêtements des traces humides. Pendant que nous nous essuyions de notre mieux, les nouveaux venus présentaient leurs civilités à la ronde. Deux des porteurs, qu'ils reconnurent pour les avoir débarrassés de leur chemise alors que ceux-ci faisaient leur temps de présido à Sausipata, furent de leur part l'objet de démonstrations amicales. Mais nos gens, chez qui le souvenir de cet affront était toujours vivant, ne répondirent aux gracieusetés des sauvages que par un froncement de sourcils et la qualification de sua-sua, — double voleur, — qu'heureusement ils ne comprirent pas.

L'abandon que de prime abord ces inconnus nous avaient témoigné et leur réserve à l'égard de nos hommes, dont ils s'étaient contentés de toucher la main, au lieu de les serrer comme à nous contre leur poitrine, dénotaient un savoir-vivre, une entente des nuances et des convenances que je fus tout surpris de rencontrer chez des Chunchos. Courber son échine devant les puissants et les maîtres, le raidir au contraire devant ses égaux ou ceux qu'on suppose au-dessous de soi, est le fait d'une civilisation avancée et caractérise les hommes véritablement policés. En retrouvant un tel usage en honneur au désert, j'en inférai que ces Indiens, malgré le sans-gêne de leur costume, leurs cheveux flottants et leurs peinturlures, n'étaient pas si sauvages qu'on le disait et qu'ils en avaient l'air.

Notre connaissance ébauchée, les explications commencèrent. Je m'étais rapproché pour ne rien perdre de l'entretien des interprètes avec ces inconnus et pouvoir me livrer à des appréciations philologiques sur les désinences de leur idiome. Ce fut Pepe Garcia qui porta la parole, interrogeant dans un jargon étrange qu'à ma grande surprise il mélangeait d'espagnol et de quechua. Les sauvages répondaient à ses questions, mais dans un pur jargon et sans recourir comme notre interprète aux idiomes de Calderon et de Manco Capac. De son côté, Aragon, pour ne pas rester coi, lançait à travers la conversation quelques mots de ce baragouin composite dont se servait son chef d'emploi. De cette différence de langage entre les interlocuteurs je conclus que nos interprètes étaient loin de parler couramment l'idiome des Chunchos qu'ils s'étaient vantés de connaître à fond. L'indifférence passée de Pepe Garcia au sujet de l'enrôlement d'Aragon me revint en ce moment à l'esprit et sa phrase d'alors dont le sens m'avait échappé : « nous avons appris la langue des Chunchos à la même école, » me parut signifier que l'un n'était pas plus ferré que l'autre sur la matière.

Comme après tout les sauvages semblaient comprendre ce que disaient nos deux hâbleurs ou le devinaient à leurs gestes, au lieu de leur reprocher séance tenante leur tromperie et de réduire de moitié leur salaire comme c'était le cas, je les laissai jaser dans leur jargon hybride et me traduire en aparté les renseignements qu'ils parvenaient à recueillir.

Nos visiteurs appartenaient à la tribu des Siriniris, qui habite l'espace compris entre les vallées d'Ocongate et d'Ollechea et s'avance dans l'est jusqu'au 12°. Ils entretenaient des relations amicales avec leurs voisins de gauche, les Huatchipayris des vallées de Paucartampu et les Pukiris leurs voisins de droite dont le territoire s'étend à travers les sept vallées de Caravaya[1]. Depuis quelques jours les détonations de nos tasa-tasa (fusils) leur avaient appris que des hommes blancs parcouraient la vallée. Curieux de juger de leur nombre, ils s'étaient rapprochés de nous, nous avaient

1. Voy. notre carte générale des vallées de Paucartampu et de Caravaya

épiés sans que nous les vissions et depuis Maniri auraient pu désigner tous les endroits où nous avions fait halte. Leur désir de se procurer des *sirutas* et des *bambas* — couteaux et haches — était des plus grands; mais la peur que leur causaient nos fusils, qu'ils s'imaginaient pouvoir donner la mort à volonté et sans qu'il fût besoin de les charger, était plus grande encore que ce désir et les avait empêchés jusque-là de faire notre connaissance. L'habitude de nous voir du soir au matin et d'assister à tous les actes de notre vie errante avait fini cependant par les rassurer sur notre compte. Certains que nous n'avions que des intentions pacifiques, ils s'étaient décidés à nous aborder. A ces détails ils ajoutèrent que depuis quinze jours ils se livraient dans la vallée au plaisir combiné de la chasse et de la pêche. Le village qu'habitait leur tribu était situé dans l'est à deux lieues de là et celle-ci, divisée en groupes et en familles, errait en ce moment sur les plages et dans les forêts qui bordaient le Coñi. Incertains de l'accueil que nous leur réservions, les trois visiteurs étaient venus seuls, laissant leurs femmes et quelques-uns de leurs amis cachés non loin de là dans les roseaux.

Rhexia superba. — Dessin de A. Faguet, d'après une aquarelle de l'auteur.

Pour honorer dignement ces messagers sauvages et nous attirer la confiance de leur tribu, j'eusse voulu, à l'exemple des héros d'Homère, les revêtir d'une robe richement brodée ou d'un manteau de pourpre teinte deux fois. Mais, privé de ces ajustements antiques, je ne pus que leur offrir des couteaux de fabrique anglaise, à manche d'os et d'une valeur de huit sous, qu'ils reçurent avec des bonds et des contorsions de joie. Alors l'un d'eux se détourna pour donner, en mettant ses doigts dans sa bouche, une note cadencée et suraiguë qui devait être un signal convenu, car, à peine eut-elle déchiré l'air, qu'un bruissement des roseaux s'entendit à quelque distance, comme si une troupe de fauves se fût frayé un passage au travers, puis ces roseaux s'écartèrent, neuf hommes apparurent et, après avoir crié, sauté et tourné sur eux-mêmes, vinrent, comme leurs devanciers, nous presser sur leur sein zébré de rouge et de noir. Sept femmes et trois chiens, hideux roquets au museau pointu, aux oreilles droites, à l'échine saillante et qu'on eût pris pour des renards, se montrèrent derrière les hommes, mais, au lieu d'avancer comme ces derniers, restèrent sur la lisière du fourré.

J'avais lu jadis dans les relations de voyageurs dont le nom m'échappe, que les sauvages étaient très-jaloux de leurs femmes et s'offensaient parfois du simple regard qu'un étranger jetait sur elles. Aussi me détournai-je un peu, quand ces dames, le visage barbouillé de rocou et orné de bouts de roseaux fichés dans leurs narines, leurs lèvres et le lobe de leurs oreilles, nous apparurent aussi négligemment vêtues que notre grande aïeule Eve avant son imprudent péché. A ce moment l'idée m'étant venue de regarder Perez, je ne pus m'empêcher de rire en voyant ses yeux briller comme des lucioles. Ce rire fut saisi par les Chunchos attentifs à nos moindres gestes et le regard du colonel, dont ils suivirent la direction, leur ayant révélé la cause de mon hilarité, ils adressèrent vivement quelques mots à leurs femmes qui, d'un geste de chatte net et précis, détachèrent des buissons un rameau quelconque dont chacune d'elles se fit un vêtement.

L'attention des sauvages un moment distraits par cet épisode se reporta de nouveau sur nous; les derniers venus, qui n'avaient pas eu de couteaux, nous montraient la paume de leurs mains vides, en répétant obstinément le mot *siruta*. Pour faire cesser leurs criailleries j'allais remettre à chacun d'eux l'objet qu'il convoitait, lorsque Pepe Garcia s'avisa de me représenter que la route était longue, les Chunchos nombreux et avides, et qu'il importait de ménager notre coutellerie, seule monnaie en cours parmi les peuplades de ces déserts. Ces considérations d'une valeur réelle arrêtèrent ma main près de plonger dans le ballot. Les Chunchos me voyant hésiter redoublèrent leurs cris et leurs supplications. Comme je restais sourd à leurs instances, deux d'entre eux, se détachant du groupe, coururent à toutes jambes vers le fourré de roseaux d'où ils étaient sortis et en rapportèrent avec eux des arcs et des flèches, des peaux d'oiseaux aux couleurs vives, des colliers de graines végétales, des couronnes



Végétation du versant oriental du mont Basiri. — Dessin de Riou, d'après une aquarelle de l'auteur.

de plumes multicolores et jusqu'à dee gibecièree tissées qu'ils me proposèrent d'échanger contre des couteaux. J'avoue qu'à ce moment l'amour du bric-à-brac et de l'histoire naturelle l'emporta sur les conseils de la sagesse représentée par Pepe Garcia et le troc proposé fut fait en un clin d'œil. J'y ajoutai, en manière d'épingles pour les femmes, une douzeine de grelots, un miroir de cinq sous et dee anneaux de cuivre qui les firent bondir de joie comme dee cabris. Pour répondre à ma politesse, elles allèrent chercher dans quelque hallier où elles les tenaient en réserve, des racines de manioc ou yuccas, des bananes vertes, des coloquintes douces et lee remirent aux hommes, qui nous les apportèrent de leur part.

Deux heures s'étaient écoulées en conversations et en échanges avec ces naturels. Le soleil était déjà haut et nos Boliviens parlant de se mettre en route, je fis procéder à la confection des paquets et ficeler à double tour le ballot de quincaillerie que lee Chunchos ne quittaient plus des yeux. Toutefois avant de partir nous convînmes de déjeuner avec les racinee et lee fruits que nous tenions de la libéralité de leurs femmes. Pendant que les bananes cuisaient dans la marmite et les yuccas sous les cendres, je crayonnai quelques portraits de Siriniris. Ces dessins, que les hommes vinrent regarder par-dessus mon épaule, n'éveillèrent chez eux ni surprise, ni intérêt. Le papier seul, dont je leur donnai une feuille, fut de leur part l'objet d'un examen sérieux. Après l'avoir regardé attentivement, palpé dans tous les sens et porté à leur nez, comme pour s'assurer de son odeur, ils le remirent à leurs femmes, qui l'examinèrent aussi, émirent à son sujet des observations dont je ne pus comprendre la nature et le serrèrent enfin dans la gibecière qui leur tenait lieu de cabas.

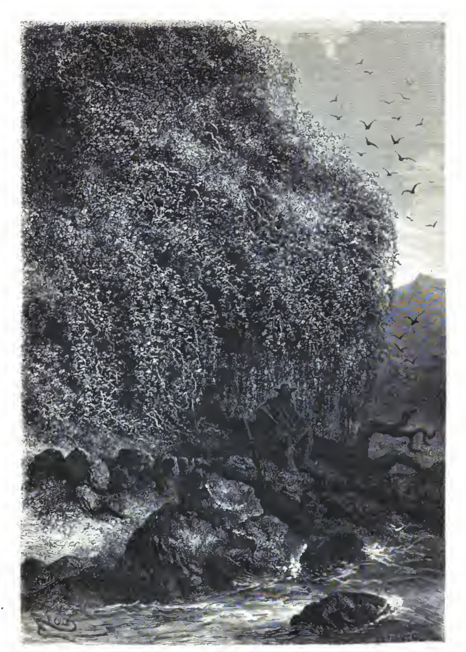
Bientôt le déjeuner fut cuit ; on retira la marmite du feu et, accroupis sur nos talons, nous fîmes cercle autour d'elle. Les sauvages s'assirent sans façon près de nous et, pendant que nous mangions, nous prodiguèrent assez de caresses, d'attentions et de prévenances pour mettre à bout notre patience et nous exaspérer. Tandis que les uns, plongeant leurs doigts dans la marmite au risque d'y laisser un gant de leur peau, en retiraient des morceaux de bananes qu'ils nous portaient délicatement à la bouche, d'autres nous passaient sur la visage le revers de leurs mains calleuses, nous maniaient la barbe et les cheveux ou tiraient à eux les pans de nos vestes pour en voir de près l'étoffe et la confection. Tout cela était accompagné d'interjections gutturales et de rires désordonnés qui prouvaient jusqu'à certain point que nous leur faisions l'effet d'êtres singuliers, curieux même, mais parfaitement ridicules.

Le repas terminé, Pepe Garcia se chargea de leur annoncer que, désirant poursuivre notre marche, nous allions nous séparer d'eux. Cette décision parut les attrister ou les contrarier, je ne sais au juste, et ils essayèrent de la combattre par toutes sortes d'arguments. Ils allèrent jusqu'à nous proposer de les suivre dans leur village où, chérie et honorés de leur tribu, nous coulerions des jours dignes d'envie. Comme ils virent que nous partions sans leur répondre, ils dirent à leurs femmes de les attendre et se mirent à marcher avec nous. L'un d'eux, beau gaillard de vingt-cinq à trente ans dont la peau, tachée de lota comme celle de certains nègres, lui avait valu du colonel le surnom de Panthère, gambadait et caracolait en tête de la troupe et comme pour nous faire fête. Deux de ses camarades avaient passé leurs bras autour du cou de l'interprète en chef ; un autre tenait Aragon par sa blouse et réglait son pas sur celui du jeune homme. Cet accord de la barbarie et de la civilisation eût je ne sais quoi de touchant dont un moraliste eût été ému. Le gros des Chunchos marchait pêle-mêle avec nos porteurs, que ce voisinage immédiat inquiétait et faisait suer à grosses gouttes.

Nous arrivâmes après deux heures de marche au bord d'une nappe d'eau circulaire, véritable disque d'azur enchâssé dans le sol, que tout d'abord nous prîmes pour un de ces lacs qu'on trouve fréquemment dans les parties planes de l'Amérique. En y regardant de plus près nous reconnûmes que le lac était une flaque d'eau croupissante. Les dernières averses tombées sur les versants boisés du mont Basiri avaient dû s'écouler vers le pays plat sous forme de torrents, de ruisseaux, de rigoles, jusqu'à ce qu'une dépression des terrains venant à les arrêter au passage, ils formassent en s'étalant cette nappe vaste, mais peu profonde, que quelques jours de sécheresse suffiraient à tarir.

Comme Perez et moi nous allions retirer nos souliers et nos pantalons pour passer à gué la mare limpide, deux Siriniris nous offrirent complaisamment l'aide de leur dos pour effectuer cette traversée. Nous ne crûmes pas devoir refuser ce mode de transport qui nous permit, en entourant le cou de nos passeurs et rapprochant notre visage de leur nuque, de remarquer que leur peau sentait le varech et était aussi rude au toucher que le cuir chagriné d'un onagre. Pepe Garcia et Aragon jouirent comme nous du privilége de chevaucher une monture humaine. Quant aux Indiens et aux cascarilleros, jugés indignes par les Siriniris d'être transportés à dos d'homme, ils durent traverser la mare avec de l'eau jusqu'à mi corps.

Arrivé sans encombre sur l'autre bord, j'acquittai le péage au moyen de boutons de cuivre que nos sauvages fichèrent aussitôt dans les trous dont les ailes de leur nez et leurs deux lèvres étaient percées ; puis, comme ils se disposaient à emboîter le pas avec nous, Pepe Garcia leur manifesta de nouveau notre envie de voyager seuls et de ne plus les avoir ainsi à nos trousses. Après bien des hésitations, ils se décidèrent enfin à nous abandonner. Seul la Panthère, après avoir échangé quelques mots avec eux, continua de nous suivre ; mais, s'apercevant bientôt à notre froideur que sa présence nous était importune, il ralentit le pas et finit par rester en chemin.



Massifs de passiflores sur les plages de la rivière Ccoñi. — Dessin de Riou, d'après une aquarelle de l'auteur.

Au sortir de cette rencontre, l'entretien général, comme on le pense bien, ne roula que sur les Chunchos. Chacun de nous en parlait à sa manière et selon sa sympathie plus ou moins décidée pour les œuvres de la nature. Pepe Garcia les considérait comme le trait d'union placé entre l'homme et le singe. Nos porteurs les comparaient au diable pour la laideur et crachaient de dégoût au souvenir de leur nudité qui, disaient-ils, faisait rougir la Sainte Vierge et pleurer les Anges au Paradis. Quant à Perez, s'il trouvait que les hommes offraient d'assez beaux modèles de statuaire, il s'appesantissait plus volontiers sur le compte des femmes. Mais, tout en rendant hommage à leur sexe, il avait présents à l'esprit leur crinière hérissée, leur visage teint de rocou, leurs mamelles pendantes, leur abdomen volumineux emmanché de bras et de jambes grêles, et dans sa verve gaditane il ne pouvait s'empêcher de les comparer à des courges ou à des potirons dans lesquels on eût planté quatre allumettes.

Ces dames sauvagesses n'étaient pas les seules que j'eusse vues. Maintes fois dans d'autres vallées orientales des Andes, et notamment le long des cours d'eau du grand Pajonal, j'avais eu l'occasion de voir des exemplaires de leur sexe, dont l'allure chétive et la laideur grotesque, à côté de la robustesse et de l'élégance des hommes, m'avaient toujours frappé. En recherchant la cause de cette anomalie, je crus l'avoir trouvée dans l'asservissement de la femme chez ces Peaux-Rouges, qui perpétuent sans s'en douter la vieille tradition de la Chute Edénique et la domination du faible par le fort. Vouée dès l'enfance aux travaux pénibles et aux rudes corvées dont l'homme a su s'exempter, la femme remplit à l'égard de celui-ci l'office d'esclave et de bête de somme. Planter, bêcher, sarcler, récolter les produits de la terre et les transporter au logis, charrier l'eau, le bois, vaquer à tous les détails du ménage, remplir tous les devoirs de la maternité, et cela sans un mot d'encouragement ou de sympathie de celui qui fut son égal et qui n'est plus que son tyran, tel est au désert le sort de cette pauvre ilote. Là où l'homme chasse, pêche et atteint par un exercice modéré à l'heureux et complet développement de ses formes, la femme, courbée sous sa tâche écrasante, voit s'atrophier et se flétrir comme la fleur dans le bouton les charmes que la nature lui a départis. Si nous n'appelons pas de tous nos vœux la réhabilitation d'un sexe infortuné, lâchement asservi par l'égoïsme et la paresse de l'homme, c'est que depuis longtemps la race de l'oppresseur et de l'opprimé est fatalement condamnée à disparaître dans le flot montant de la civilisation.



Passiflora crispa suaveolens. — Dessin de A. Faguet, d'après une aquarelle de l'auteur.

Les plages du Ccoñi que nous côtoyâmes durant cette journée ne nous offrirent rien de bien remarquable. Du côté de la forêt, très-rapprochée de l'eau à cet endroit, les espèces végétales se composaient de cédrèles, de mimoses à longues siliques, de guttifères, de palos santos (guaïacum) et d'une variété de cécropia. Les bords de la rivière étaient tapissés de cañas bravas, de faux maïs, de canacorus et de maranthées. Bientôt les pierres, que nous ne voyions plus, commencèrent à reparaître, non pas sous forme de galets ou de polyèdres de diverses grosseurs et couvrant de vastes espaces, mais par blocs puissants, isolés et aux trois quarts enfouis dans l'eau ou le sable. De loin en loin, un de ces blocs étalait sa croupe luisante au-dessus du Ccoñi, dont les eaux, momentanément arrêtées dans leur fuite par cet obstacle, grondaient, écumaient et formaient un tourbillon ou un rapide.

Au coucher du soleil, comme nous achevions de dresser nos huttes et que nous étions en train de griller quelques poissons pêchés dans le trajet, nous fûmes assez surpris de voir un sauvage sortir de la forêt et venir à nous. Dans cet inconnu nous reconnûmes le Siriniri à la robe pie que Perez avait surnommé la Panthère et qu'à cette heure nous supposions fort loin de nous. Interrogé par Pepe Garcia sur sa présence inopinée et son éloignement des siens à pareille heure, il répondit qu'en nous quittant il s'était aventuré à la poursuite d'une anta (tapir) qu'il avait frappé de trois coups de lance, mais que malgré ses blessures la bête était parvenue à lui échapper. Notre interprète ne fut pas dupe de ce mensonge. Après avoir répliqué au Si-

riniri qu'un tapir ne se laissait pas approcher à portée de lance et qu'on ne pouvait l'atteindre que de loin avec une flèche ou la balle d'un tasa-tasa, il lui tourna le dos d'un air de mépris en le traitant d'espion. Le sauvage qui, en effet, ne nous avait suivis que pour savoir où nous allions et où nous camperions, comprit que sa ruse était découverte. Sans mot dire, mais aussi sans paraître aucunement déconcerté, il nous salua de la main, se dirigea vers la rivière et la traversa à la nage. Parvenu sur l'autre bord, il se retourna pour nous adresser de nouveau un geste d'adieu et entra dans la forêt, où nous le perdîmes de vue.

Vers minuit, au plus fort de notre sommeil, nous fûmes surpris par une de ces averses torrentielles si fréquentes au commencement du voyage, mais devenues plus rares à mesure que nous nous étions éloignés de la chaîne des Andes. Le vent bouleversa nos ajoupas, le poids de l'eau affaissa sur nos têtes nos toits de feuilles, et pendant un moment nous crûmes nous sentir flotter à la dérive. Le jour nous trouva pelotonnés sur nous-mêmes et ruisselant par tous les côtés à la fois. En jetant les yeux sur la rive gauche, nous aperçûmes notre sauvage de la veille assis sur un tronc d'arbre et occupé à nous examiner. Trois femmes



Loutres occupées à la pêche. — Dessin de Riou, d'après une aquarelle de l'auteur.

étaient accroupies près de lui. Pepe Garcia lui ayant fait en plaisantant un geste de menace, le Chuncho le prit pour un appel, abandonna ses compagnes, se jeta dans la rivière et vint nous rejoindre. En sortant de ce bain matinal le pauvre diable tremblait comme une feuille; mais, malgré le froid qui faisait claquer ses mâchoires, ses regards se portaient plutôt sur le ballot qui renfermait nos couteaux et nos haches que sur le feu que nos gens étaient en train d'allumer.

Tout en séchant nos vêtements et nos paquets, nous songeâmes que le même feu qui nous réchauffait pourrait servir à cuire quelque chose ; l'inondation de la nuit nous avait creusé l'estomac et nous nous sentions très-disposés à déjeuner. La forêt ruisselait encore et nos chasseurs habituels ne se souciant pas d'y faire une battue, nous envoyâmes les porteurs pêcher au bord de la rivière, où la Panthère les suivit. Accoutumé à prendre le poisson à coups de flèche, le sauvage parut surpris qu'on le prît autrement. Une heure environ s'écoula durant laquelle les Indiens pêchèrent quelques sabalos qu'ils nous rapportèrent. En venant relever leurs lignes qui étaient restées à l'eau, ils ne retrouvèrent que les ficelles. Les hameçons en avaient été retirés. Naturellement nous pensâmes que le Siriniri se les était appropriés. Comme il n'avait ni goussets ni poches où nous pussions fouiller et que, par cela même,

il était assez difficile de le convaincre de cette soustraction, nous n'en soufflâmes mot et le Chuncho put croire que nous ne nous étions aperçus de rien. Un incident sur lequel nous ne comptions pas nous permit bientôt de le prendre au piége. Le colonel ayant étalé sur un buisson quelques-unes de ses nippes pour les faire sécher ne tarda pas à constater la disparition d'une paire de chaussettes. En dénonçant ce vol, son courroux fut extrême à en juger par les cris qu'il jetait. Comme le Siriniri avait été vu rôdant autour du buisson où il feignait de prendre des mouches, chacun fut d'avis qu'il devait avoir fait le coup. Pepe Garcia l'invita par signes à venir à lui et, la démarche du sauvage lui paraissant embarrassée, il le prit par les épaules et lui fit faire un tour sur lui-même. L'homme, qui n'était pas préparé à cette pirouette, trébucha et les chaussettes du colonel qu'il avait roulées et tenait cachées en certain endroit, tombèrent à terre et nous permirent de juger à quel adroit filou nous avions affaire. Aux reproches sanglants que lui adressa l'interprète, il ne répondit que par un gros rire et, comme en qualité d'enfant de la nature, la honte et remords ne pouvaient l'atteindre, il alla s'asseoir près du feu, prit ses pieds dans ses mains et se chauffa aussi paisiblement que si rien ne se fût passé.

Le déjeuner nous fut servi sur un plateau de feuilles vertes. Malgré les procédés indélicats de la Panthère, nous l'invitâmes à partager notre repas. Il s'assit au milieu de nous et goûta aux poissons grillés et aux yuccas bouillies que nous lui servîmes. Le sel dont ces aliments étaient saupoudrés l'empêcha de poursuivre; il fit même une grimace assez laide et cracha à plusieurs reprises, témoignant de la sorte que le condiment minéral était peu de son goût. S'il n'aimait pas le sel, en revanche il devait adorer le poivre, car d'une douzaine de gros piments *orocotos* cueillis à Sausipata et dont la seule odeur faisait pleurer, tousser, éternuer, il ne nous laissa que les queues.

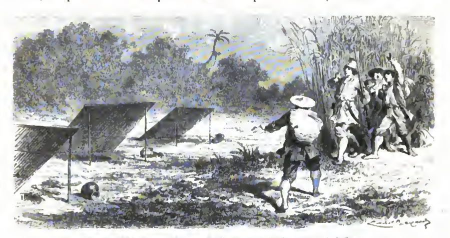
Quand nous le crûmes satisfait, nous lui annonçâmes que nous allions nous mettre en route, et l'engageâmes en même temps à reprendre le chemin par lequel il était venu. Il comprit notre envie de nous débarrasser de lui, et se mit en devoir de la satisfaire. Après un geste d'adieu adressé à nos personnes et une œillade de convoitise lancée à nos couteaux, il alla se jeter à l'eau, et rejoignit les femmes, qui l'attendaient toujours sur l'autre rive.

Nous marchâmes une partie de la journée, voyant s'élargir de plus en plus autour de nous la rive droite du Ccoñi, et des trapèzes de sable et de gazon alterner avec des espaces jonchés de pierres. Comme une opposition à cette aridité, la rive gauche, verte, ombreuse et de l'aspect le plus velouté, était bordée dans le voisinage de l'eau et sur une longueur inappréciable d'une ligne de coteaux bas qui continuaient le chaînon de la Cordillière auquel appartiennent les cerros de Capiri et d'Escopal, que nous avions relevés en chemin, et les trois cônes de Patabamba, dont l'exploration, tentée par nos Boliviens, n'avait amené aucun résultat. En examinant le paysage, l'idée vint à ceux-ci de s'assurer si sa végétation touffue et luxuriante n'offrirait pas à cet endroit quelqu'une des espèces quinologiques dont elle était privée vingt lieues plus haut. La journée était trop avancée pour donner suite à cette idée, et comme je tenais à les accompagner dans leur exploration, il fut convenu que, le lendemain de bonne heure, nous chercherions un gué, et, si nous n'en trouvions pas, que nous construirions un callapeo ou radeau pour passer d'une rive à l'autre.

Le gîte, le souper, le coucher de ce jour n'offrirent rien de remarquable, si j'en juge par l'espace laissé en blanc sur mon livre de notes. Une pluie fine et pénétrante qui se mit à tomber un peu avant l'aurore, refroidit nos corps, mais ne changea rien à notre détermination de la veille. Dès six heures, nous suivions à la file le bord du Ccoñi, examinant la couleur de ses eaux, et cherchant à juger de sa profondeur. Aux endroits où se montraient des roches, ces eaux étaient troubles ou blanches d'écume; partout ailleurs elles étaient d'un vert d'aigue-marine, deux teintes qui ne présageaient rien de bon. Midi nous surprit au milieu de nos études hydrographiques. Accablés de lassitude, nous nous assîmes sur la berge et pêchâmes pour déjeuner. Pendant ce temps, Pepe Garcia continuait son inspection de la rivière, et, chemin faisant, tuait un héron gris à huppe noire. Son gibier, quoique haut sur pattes, ne valait pas la nouvelle qu'il apporta, qu'à peu de distance une île partageait en deux bras le lit du Ccoñi, circonstance qui lui donnait lieu de croire qu'à défaut du gué vainement cherché depuis le matin, nous trouverions là un moyen quelconque d'opérer notre traversée. A l'instant nous activâmes le feu pour hâter la cuisson des sabalos, puis nous mîmes les morceaux doubles, et nous allâmes reconnaître le passage en question.

Un dépôt alluvionnaire de sable et de menus galets surmonté de roches dont les têtes perçaient cette croûte compacte, divisait effectivement la rivière en deux bras, comme l'avait dit l'interprète, mais opposait en même temps une digue à ses eaux, qui, furieuses de l'obstacle qu'elles ne pouvaient vaincre, clapotaient, écumaient et formaient le long des deux rives une suite de rapides d'un aspect assez alarmant. En outre, chaque bras avait une largeur de quinze à vingt mètres, ce qui ne laissait pas d'ajouter aux hasards de la traversée: aussi, avant de l'entreprendre, discutâmes-nous très-sérieusement les divers modes de passage que l'imagination et le moi personnel purent nous suggérer. Cependant le temps s'écoulait et nous nous creusions vainement la tête pour découvrir un moyen praticable, lorsqu'un des cascarilleros qui assistait à notre délibération et n'avait rien dit jusque-là, se frappa le front d'un air inspiré en s'écriant comme Archimède: J'ai trouvé! — Tous les regards se portèrent sur lui, en même temps que toutes les bouches s'ouvraient pour l'interroger. Mais l'homme était de ceux

qui agissent plus qu'ils ne parlent. Sans daigner entrer en explications, il prit un sabre d'abatis, fit signe à un de ses camarades d'en prendre un autre et tous les deux se mirent à faucher les roseaux qui bordaient la plage. Quand la provision leur parut suffisante, ils les réunirent, les bottelèrent et jetèrent à l'eau cette manière de bouée, à laquelle une corde fut attachée. Le Bolivien à qui revenait l'honneur de cette invention, voulut le premier en faire l'essai. Après s'être déshabillé, il enfourcha la bouée comme un cavalier sa monture et, poussant au large, essaya, à l'aide d'un bâton transformé en pagaie, d'atteindre l'îlot pierreux qui divisait la rivière en deux bras. Le péon qui l'avait aidé dans son œuvre, tenait à terre une extrémité de la corde, et empêchait le courant d'emporter la bouée. Deux fois le navigateur échoua dans son entreprise. La troisième fois il réussit à aborder l'îlot. Son premier soin en débarquant fut de haler la bouée sur la rive, d'en détacher la corde, de l'amarrer solidement à une saillie de rocher et de crier à son camarade de tirer dessus. En la voyant se tendre comme un câble, nous comprîmes sans peine à quel usage elle devait servir. Entrant dans la rivière où l'eau presque aussitôt nous vint jusqu'au menton, nous saisîmes la corde et, nous escrimant des poignets, nous parvînmes à effectuer la traversée du premier bras du Ccôñi sans autre inconvénient qu'une absorption de quelques pintes d'eau pour les plus lourdauds de la troupe. Le péon resté sur la rive où il avait fait l'office de cabestan, fut halé par son camarade, le second bras de la rivière



Ajoupas provisoires des Sirinéris. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une aquarelle de l'auteur.

franchi de la même manière que le premier, et nous prîmes possession de la rive droite. Là, tandis que les uns rendaient grâces au Seigneur de les avoir préservés du danger, les autres débarrassaient leur estomac de l'eau qu'ils avaient avalée en route.

La plage où nous venions d'aborder, trempés et ruisselants comme des tritons, figurait un arc dont le Ccôñi formait la corde. La ligne des forêts l'encerrait à distance, décrivant une molle courbe, et un *Hymenæa courbaril* arrondi, touffu, qui de loin faisait l'effet d'un chou-fleur énorme, en marquait le centre. Le temps, incertain durant une partie de la journée, s'était rasséréné et le soleil brillait en ce moment d'un vif éclat. Avant d'entrer sous bois pour y commencer l'exploration projetée, les plus âgés ou les plus délicats d'entre nous, et Perez était de ce nombre, proposèrent de faire halte pour tordre et exposer à l'air leurs vêtements imbibés comme des éponges par la traversée scabreuse que nous venions d'effectuer. Cette proposition, loin de trouver des opposants, parut du goût de tout le monde à en juger par l'empressement que chacun mit à l'adopter. Le colonel dépouilla ses flanelles, Pepe Garcia sa tunique et ses grègues, les Boliviens retirèrent leurs vestes et les porteurs leur habit à trois basques. Ces hardes multicolores, étalées sur le sol, donnèrent bientôt à la plage l'aspect d'un marché péruvien du Baratillo ou d'une vaste friperie.

Paul Marcoy.

(La suite à la prochaine livraison.)



Entrevue pacifique avec les Sirionos. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une aquarelle de l'auteur.



Le passage du gué. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une aquarelle de l'auteur.

VOYAGE DANS LES VALLÉES DE QUINQUINAS

(BAS-PÉROU),

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1849-1861. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Assis près de nos nippes et les retournant sous toutes leurs faces afin que l'air et le soleil bussent promptement l'eau dont elles étaient imprégnées, nous étions en train de causer de choses et d'autres, lorsque les croassements d'un ara, qui s'élevaient de la rive opposée, interrompirent notre conversation. Comme il était trois heures de l'après-midi, que le ciel était pur, le soleil brillant, ce bruit me parut assez insolite. Mes études à l'endroit des Psittaculee m'avaient appris depuis longtemps qu'à moins de pressentir l'approche d'un orage, aras, perroquets et perruches n'élèvent la voix qu'au lever et au coucher du soleil. Le reste du jour ils recherchent l'ombre et s'y tiennent cois, tantôt sur une patte et tantôt sur une autre, rongeant une noix d'andirobe ou grignotant un drupe de palmier pour s'aiguiser le bec. Pendant que je communiquais mes observations à Pepe Garcia, qui, en qualité de chasseur, en reconnaissait toute la justesse, l'ara surnaturel nous apparut sous les traits de notre voleur de la matinée. Il marchait lentement le long du Ccôñi, examinant une à une les traces que nous avions laissées. Parvenu à l'endroit où nous étions entrés dans la rivière, les roseaux coupés et le sol piétiné, durent lui révéler ce qui s'était passé, car, bornant là ses investigations, il leva la tête et regarda sur l'autre rive, où il nous aperçut rassemblant nos hardes éparses et procédant rapidement à notre toilette. Aux cris d'épervier qu'il poussa, une nuée de sauvages, hommes, femmes, enfants, sortirent des halliers. Nous en comptâmes trente-neuf. D'abord ils s'assirent au bord de la plage et parurent se consulter, car ils avaient vu le Colonel prendre son fusil et en examiner la batterie; mais, après un moment d'attente et Perez ayant déposé son arme, comprenant qu'aucun danger ne les menaçait, la Panthère se détacha du groupe et, nous adressant

1. Suite. — Voy. t. XXI, p. 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97; t. XXII, p. 97, 113, 129; t. XXIII, p. 65 et 81.

un geste suppliant, fit entendre distinctement le mot : Siruta.

Je prie par la lame l'objet demandé et, malgré les représentations de Pepe Garcia qui prétendit que j'allais attirer à nos trousses cette légion de diables, je le tendis au Chuncho d'une main et, lui montrant de l'autre des peaux d'oiseaux, je lui manifestai par cette pantomime mon intention de faire des échanges. Ce geste fut compris par toute la troupe. Les sauvages se levèrent en désordre et se mirent à tourner sur eux-mêmes, la chevelure au vent, en s'écriant : Siruta, siruta! Puis, cet accès calmé, ils réunirent à la hâte tout ce qu'ils possédaient, simbos tissés, panissas de plumes, colliers de graines, peaux d'oiseaux et jusqu'à des aras vivants et familiers que leurs femmes apportèrent en les tenant par les deux ailes. Alors me montrant à leur tour ces objets et ces animaux, comme pour me donner à entendre que mon désir était aussi le leur, ils remontèrent la berge en courant jusqu'à ce qu'ils eussent dépassé l'îlot pierreux qui divisait la rivière en deux bras. Là, ils entrèrent dans l'eau, munis de leurs objets d'échange qu'ils tenaient élevés au-dessus de leur tête pour ne pas les mouiller et, s'aidant pour nager de leur seul bras droit, ils commencèrent à couper la rivière en diagonale. L'agitation des vagues, les remous de l'écume, nous cachaient en partie leur tête et leurs épaules ; nous n'apercevions que leur bras gauche, roide et immobile comme une tige de bronze dont il rappelait la couleur. Ce bras, soutenant, avec l'arc et les flèches, les peaux d'oiseaux au plumage multicolore et les aras vivants debout sur un bâton transformé en perchoir, tranchait vivement sur la nappe blanche et produisait le plus piquant contraste.

Nous admirions encore l'audace, la vigueur et l'élégance native de ces hommes, que déjà ils avaient pris pied sur la rive gauche et, dégouttant d'eau, venaient nous presser dans leurs bras. En un instant la pacotille dont ils s'étaient munis devint notre propriété. Quand leurs mains furent vides, nous leur proposâmes de troquer leurs arcs et leurs flèches contre de nouveaux articles de quincaillerie. D'abord ils hésitèrent, puis, ayant pris conseil à cet égard d'un ancien de la troupe, ils se décidèrent à nous les livrer, mais non sans quelque regret. La possession de ces armes, outre certain mérite d'exécution que nous apprécions en amateurs, avait encore pour nous un autre avantage, celui de désarmer ces inconnus et de leur ôter les moyens de nous nuire, à supposer qu'ils en eussent l'intention.

Tandis que de part et d'autre nous nous félicitions du résultat de ce libre échange, les femmes des Chunchos, restées sur l'autre rive, nous apparurent tout à coup, tenant leurs enfants par la main ou les portant à cheval sur la hanche. Un gué peu distant de l'endroit où leurs époux avaient passé le Ccoñi à la nage, leur avait permis de le traverser à leur tour et de venir s'assurer si ceux-ci faisaient avec nous de bonnes ou de mauvaises affaires. A notre réunion déjà tumultueuse, ces dames ajoutèrent je ne sais quoi de glapissant, d'aigre et de babillard dont nous eûmes bientôt la tête rompue.

Par égard pour le sexe qu'elles représentaient, je crus devoir faire une distribution de boutons, d'aiguilles et d'anneaux de cuivre qui parut leur causer beaucoup de plaisir, mais dont la conséquence immédiate fut d'éveiller la jalousie et la cupidité des hommes, qui demandèrent avec force cris et force grimaces à être compris dans la distribution. Comme la chose menaçait de durer indéfiniment, que les allées et venues de ces gens, leurs colloques à voix basse avec la Panthère et les œillades enflammées qu'ils décochaient à nos ballots commençaient à m'être suspects, je fis sangler ceux-ci à double tour et donnai l'ordre aux porteurs de s'asseoir dessus. N'ayant plus rien à voir de ce côté, les sauvages tournèrent leur attention ailleurs. Quelques pièces de notre garde-robe, étendues sur la plage où elles achevaient de sécher, furent de leur part l'objet d'un examen minutieux. Ils les palpèrent, les retournèrent et les flairèrent, discutant sur l'étoffe et la coupe de chacune d'elles et cherchant à s'expliquer l'usage que nous en faisions. Comme ils n'y pouvaient parvenir, ils imaginèrent de substituer la pratique à la théorie et d'essayer sur eux-mêmes ceux de nos vêtements qui leur paraissaient les plus singuliers. L'un d'eux s'empara d'un pantalon de toile, et le comparant du regard aux vestes que Perez et moi nous portions, introduisit bien vite un de ses bras dans chaque jambe. La partie postérieure du vêtement dont le Chuncho ne sut alors que faire, parut l'embarrasser beaucoup. Après quelques essais infructueux, voyant qu'aucune issue n'était offerte à sa tête, que le fonds du pantalon arrêtait invinciblement, il le rejeta, moitié riant, moitié dépité de ne rien comprendre à son mécanisme.

Comme un pendant à cet épisode grotesque, un des compagnons de l'individu avait ramassé un gilet de flanelle appartenant au Colonel et s'était assis à terre pour l'essayer. Après avoir fourré ses deux pieds dans les manches, il s'efforçait d'y faire entrer ses jambes, lorsque notre ami, s'apercevant de la profanation dont son gilet était l'objet, courut sus au Chuncho et le lui arracha des mains d'un air courroucé, en le traitant de brute et de voleur, épithètes auxquelles celui-ci parut ne rien comprendre.

Pour mettre un terme à ces plaisanteries qui dégénéraient en licences, nous ne vîmes rien de mieux que de rassembler nos effets sans attendre qu'ils fussent tout à fait secs, de les empaqueter et de tirer au large. Les Siriniris, nous voyant allonger le pas sans prendre congé d'eux, se mirent à nous suivre et à nous harceler de nouvelles demandes. Comme ils nous serraient d'un peu près, Pepe Garcia et Aragon, qui s'étaient placés à l'arrière-garde et soutenaient notre retraite, se retournèrent brusquement et, feignant d'armer leurs fusils, regardèrent les indiscrets d'un air si

rébarbatif, qu'ils s'arrêtèrent interdits. Ce jeu de scène, que nos interprètes repétèrent doux ou trois fois avec des variantes, finit par en imposer aux Chunchos, qui prirent le parti de nous laisser tranquilles. Ils allèrent s'asseoir à l'ombre de l'hymænea qui s'élevait au centre de la plage et parurent examiner les divers objets qu'ils tenaient de nous. Un coude de la rivière ne tarda pas à les dérober à nos yeux.

L'ennui que nous avait causé cette entrevue, détermina sur-le-champ nos cascarilleros à ajourner l'exploration des forêts de la rive gauche. Les Chunchos, dont nous étions momentanément délivrés, pouvaient se remettre à nos trousses, et l'idée d'avoir à subir de nouveau leurs importunités et leurs criailleries, agaçait les nerfs de chacun de nous. Pour fuir leurs poursuites et les dépister si c'était possible, nous résolûmes d'abandonner la rive gauche, où, soit de près, soit de loin, ils ne pouvaient manquer de suivre nos traces, et de prendre la rive droite dont les grands fourrés de roseaux devaient cacher nos mouvements à l'ennemi. Le gué que les femmes Siriniris avaient suivi pour venir nous rejoindre se trouvait précisément par notre travers. Une zone blanchâtre qui tranchait sur le ton vert de la masse, dénonçait sa présence. En quelques endroits le sable et les galets du fond apparaissaient distinctement. Nous le passâmes à la file avec de l'eau jusqu'aux genoux. En nous voyant séparés des Chunchos par la largeur de la rivière, nous respirâmes plus à l'aise.

Une fois sur la rive droite, nous marchâmes d'un pas rapide à l'abri des fourrés dont la hauteur était deux fois celle de notre taille. Les porteurs avaient pris d'eux-mêmes la tête du détachement et faisaient des enjambées prodigieuses. Ce changement dans leur allure habituelle dont quelque lecteur pourra s'étonner, datait de notre entrée en pays sauvage. A partir du jour où nous avions lié connaissance avec les Chunchos, plus n'avait été besoin de crier contre nos Indiens et de gourmander leur paresse. Toujours au premier rang, on les voyait rivaliser d'ardeur et la fatigue semblait n'avoir sur eux aucune prise. Notre crainte passée de les voir déserter s'était évanouie et nous ne les surveillions plus, certains que la peur de tomber aux mains des sauvages s'ils venaient à nous fausser compagnie, était assez forte chez eux pour les décider à suivre jusqu'au bout notre bonne ou notre mauvaise fortune.

Aux approches du soir nous fîmes choix, pour établir le campement, d'une manière de rond-point entouré de cañas bravas d'une hauteur et d'une épaisseur telles, que les Chunchos, à moins de nous avoir suivis sans que nous les vissions ou d'être doués du flair des limiers et d'éventer nos émanations corporelles, ne pouvaient nous découvrir en un lieu pareil. Pendant que nous appropriions à notre usage l'intérieur de cette tanière, Pepe Garcia s'avançait avec précaution jusqu'au bord de l'eau et, sans se montrer, inspectait à travers les roseaux la physionomie de l'autre rive. Un calme profond y régnait. Aucun Peau-Rouge n'en animait la solitude, et l'agitation des feuillages produite par le vent du soir était le seul mouvement qu'on y remarquât.

Une fois installés, nous soupâmes chichement de quelques bouchées, la crainte de nous laisser voir ou de nous faire entendre nous ayant empêchés durant le trajet de pêcher le long du Ccoñi et de tirer sur un couple de beaux canards qui nageaient de conserve. Pour suppléer autant que possible à l'insuffisance de ce repas qui nous était imposé par les circonstances, nous nous couchâmes sitôt la nuit venue. Un doux et profond sommeil nous saisit et dura sans interruption jusqu'au lendemain.

Partis avant l'aurore, nous allâmes tout d'une traite jusqu'à midi, où nous nous arrêtâmes pour manger et tenir conseil. A cette heure nous étions assez éloignés des Chunchos pour n'avoir à redouter aucune surprise et la direction qu'ils nous avaient forcés de prendre n'étant pas celle que nous avions compté suivre, les Boliviens proposèrent un changement d'itinéraire qui consistait à passer de la rive droite, sans intérêt pour eux en ce moment, sur la rive gauche, où ils pensaient trouver matière à leurs recherches. Par malheur, pour atteindre ce but, il fallait traverser de nouveau le Ccoñi, et sa largeur à cet endroit nous parut doublée. En outre, aucun îlot n'émergeait complaisamment de son lit pour faciliter le passage et la nuance de ses eaux, loin d'indiquer la présence ou le voisinage d'un gué, dénotait au contraire une profondeur singulière. Devant ces obstacles qui donnaient à réfléchir, Perez et moi nous restâmes assez perplexes. Mais nous avions compté sans les Boliviens, hommes précieux, dont l'esprit n'était jamais à court d'expédients. A peine surent-ils que nous étions arrêtés par ce qu'ils appelaient des bagatelles, qu'ils se mirent à rire, en nous disant qu'au moyen d'un callapeo qu'ils allaient construire, ils se chargeaient de nous transporter d'une rive à l'autre et cela sans nul danger pour nos personnes ni préjudice aucun pour nos bagages.

Nous leur donnâmes carte blanche ; et comme chez eux l'exécution suivait de près la décision, ils mirent leur hache sur l'épaule, prirent leur sabre d'abatis et, s'adjoignant quelques porteurs à titre d'aides, ils se dirigèrent vers la forêt, distante de plus d'un kilomètre. De leur côté, et pour ne pas rester oisifs, les interprètes tendirent des lignes de pêche et prirent quelques sabalos. Les cascarilleros restèrent absents une couple d'heures et rapportèrent de leur excursion dans les bois des troncs de toroh (*cecropia*) poreux et légers et des brassées de lianes.

La confection du callapeo ne leur prit pas grand temps, familiarisés qu'ils étaient depuis leur jeunesse avec ce genre de nacelle usité dans les vallées à quinquinas de la Bolivie, où de nombreux cours d'eau, affluents du Beni, obligent le cascarillero à y recourir fréquemment pour passer d'une rive à l'autre et continuer ses recherches ou son exploitation.

Le plancher flottant qu'ils nous destinaient, pouvait mesurer quatre mètres de long sur deux mètres de large. Des lianes plus souples et plus solides que des cordes reliaient entre eux les troncs qui le composaient. Dès qu'il fut achevé, on le mit à l'eau; puis, pour éprouver sa solidité et savoir en même temps combien d'individus il pourrait porter, les constructeurs se mirent en mesure de l'essayer. Deux d'entre eux s'accroupirent au centre du radeau, tandis que leur majordome, debout à une des extrémités et pourvu d'une perche qui devait lui tenir lieu de gaffe, de pagaie et de gouvernail, se disposait à servir de pilote.

Cet essai de navigation me souriait assez pour que je désirasse être de la partie. Les Boliviens, tout en me laissant libre d'agir à cet égard comme je l'entendrais, m'objectèrent néanmoins qu'ils auraient mieux aimé tenter sans moi cette première épreuve, afin que le danger, si danger il y avait, n'atteignît qu'eux seuls. Cette considération, que le Colonel jugeait d'un poids extrême, me sembla secondaire, et sans écouter les raisonnements dont il l'appuyait, je pris mes sacoches et mon fusil et j'allai m'asseoir entre les deux péons. Alors Eusebio éloigna le radeau du bord et le poussa au large, où le flot le saisit et l'entraînait déjà rapide-

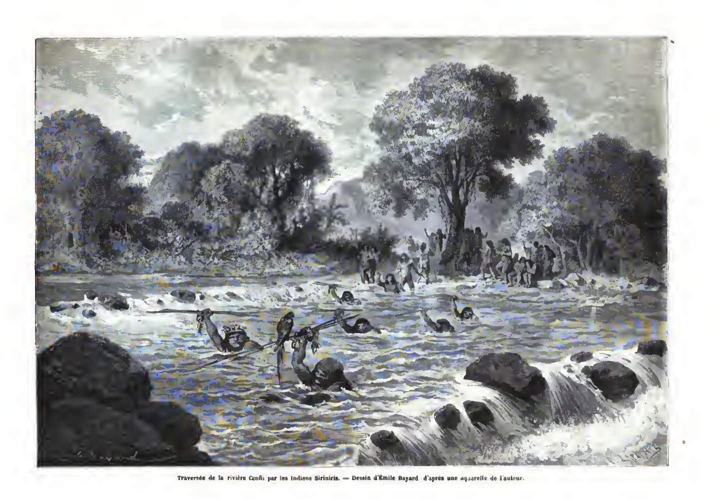



La plage du Courbaril. — Dessin de Riou, d'après une aquarelle de l'auteur.

ment, lorsque le pilote, s'aidant tour à tour de la perche comme d'une rame et d'un gouvernail, le rejeta hors du lit du courant et le poussa vers la rive gauche, où il atterrit à un jet de flèche en aval de l'endroit d'où nous étions partis. Un hourra de nos compagnons restés sur l'autre rive salua cet heureux début.

L'essai que nous venions de faire du radeau avec un équipage de quatre hommes permettait de juger qu'il en porterait jusqu'à huit, s'ils ne répugnaient pas à prendre un bain de siége, en surchargeant un peu plus la machine, qui du reste, au dire de ses constructeurs, voguerait très-bien à fleur d'eau. Aussi quand, après m'avoir débarqué, Eusebio et ses péons allèrent chercher d'autres passagers, leur premier soin fut-il, pour simplifier leur tâche et s'épargner un surcroît de fatigue, de proposer au Colonel, qu'ils trouvèrent prêt à partir, de lui adjoindre quelques compagnons de son choix, afin de compléter le nombre d'individus qu'ils comptaient transporter à chaque voyage. Mais notre ami, à en juger par sa pantomime expressive, dut repousser cette proposition et demander à faire seul la traversée, car je vis Pepe Garcia et Aragon, qui se disposaient à l'accompagner et avaient déjà un pied sur le radeau, le retirer et attendre que leur tour fût venu de passer la rivière.

Le Colonel s'assit où je m'étais assis, plaça, comme



Traversée de la rivière Coni par les Indiens Siriniris. — Dessin d'Émile Bayard d'après une aquarelle de l'auteur.

je l'avais fait, son fusil entre les jambes et me fit de la tête un signe amical, auquel je répondis par un cri d'encouragement. Un des péons avait pris place à ses côtés et le serrait de près afin d'assurer son assiette, tandis que le pilote, debout derrière lui, appuyait sa perche contre la rive. Le radeau s'éloigna du bord, hésita quelques secondes et finit par prendre le large. Parvenu au tiers de la rivière, et comme le grand bras du courant l'attirait déjà, Eusebio, soit distraction ou maladresse, engagea sous les poutrelles du radeau la perche qui lui servait en ce moment à gouverner. Comme il tirait à lui pour la ravoir, le radeau entrait en plein dans le lit du courant. Sous l'impulsion violente qu'elle en reçut, la perche, plus profondément engagée et sur laquelle le majordome pesait alors de tout son poids, se rompit si brusquement entre ses mains, qu'il alla choir à la renverse sur les épaules du Colonel, qui ploya sous le faix en lâchant un juron terrible.

Le cri d'épouvante qui m'échappa se perdit dans la clameur de nos compagnons de la rive droite. Le radeau, saisi par le courant qui l'entraînait comme un fétu de paille, descendait la rivière avec une vitesse toujours croissante. Où courait-il ainsi et contre quel obstacle allait-il se heurter? — C'est ce que Dieu seul eût pu dire. Pendant une demi-minute nous eûmes sous les yeux le spectacle de ces infortunés voués à une mort certaine, puis un coude de la rivière nous déroba l'effrayante vision.

Je restai cloué sur la plage, hors d'état de faire un pas, d'essayer un geste, sentant mes idées tourbillonner dans mon cerveau et regardant machinalement du côté de la rivière où le radeau avait disparu. La catastrophe dont je venais d'être témoin avait produit sur moi l'effet de la foudre. J'étais comme paralysé de la tête aux pieds. Cette torpeur morale et physique dura-t-elle quelques instants ou quelques minutes? C'est ce que je ne saurais préciser, ayant perdu toute notion du temps à ce moment suprême. Ce n'est que par degrés que je sortis de cet état violent; mes nerfs surexcités jusqu'à la douleur se détendirent comme des cordes qu'on dénoue; un peu de clarté, à défaut de calme, revint dans mon esprit et je pus envisager la situation sous son jour réel.

La perte de nos malheureux compagnons était inévitable, et à moins d'un miracle sur lequel je n'osais compter, ils n'échapperaient pas à leur sort. Mais la mort qui les attendait serait prompte et douce. La rivière s'ouvrirait pour les recevoir, puis se refermerait sur eux et tout serait dit. Une lente agonie devait au contraire ajouter à l'horreur de la mienne. Abandonné sur cette plage, dans l'impossibilité de rejoindre nos gens, sans provisions ni munitions de chasse pour utiliser mon fusil et me procurer de quoi vivre, exposé à tomber aux mains des Chunchos qui, me voyant seul, ne craindraient pas de m'assaillir, de me dépouiller et m'assassineraient peut-être, à cette situation qui pouvait se prolonger et n'avoir de terme que l'épuisement complet de mes forces, une mort comme celle de nos amis n'était-elle pas préférable? Un moment j'enviai le calme profond qu'ils devaient goûter à cette heure dans leur humide et frais tombeau.

Au plus fort de ce découragement qui m'avait saisi et contre lequel je ne me sentais ni la volonté ni la force de réagir, une lueur d'espoir, rayon d'en haut qui continue à briller dans le cœur de l'homme, même alors que tout semble éteint et fini pour lui, une lueur d'espoir glissa dans mes ténèbres et me retint au bord de l'abîme où mon esprit plongeait déjà. Je le compris à l'idée qui me vint pour la première fois, d'examiner l'endroit où j'avais débarqué et que la destinée m'assignait pour domaine.

La plage, presque au niveau de l'eau, était dépourvue de végétation et si bien couverte de pierres que le sable disparaissait entièrement. A vingt pas de la rive, deux lisières d'arbres détachées de la forêt saillaient au regard comme deux promontoires, laissant entre elles un assez grand espace dont le centre était occupé par un arbre mort et dépouillé de son écorce. Ce site aride, que j'étais seul à animer, empruntait à la circonstance une physionomie morne et désolée que je n'avais encore trouvée à aucun de ses pareils.

En lui tournant le dos pour échapper à l'impression pénible qu'il me causait, je pouvais voir sur l'autre rive nos gens qui causaient en me regardant. A deux reprises Pepe Garcia s'était avancé au bord de l'eau, avait poussé un cri pour attirer mon attention, puis son bras s'était étendu dans la direction que le radeau avait suivie. Comme je paraissais ne rien comprendre à ses gestes, il avait essayé d'y joindre quelques paroles afin de m'en faciliter l'interprétation; mais le vent avait emporté les unes et le bruit de l'eau avait étouffé les autres. Trois mots seulement: *Seguir la orilla* — suivre la rive — étaient parvenus jusqu'à moi.

Au milieu de ces péripéties diverses le temps avait marché; déjà la journée tirait à sa fin et le disque du soleil allait toucher la cime des forêts de la rive droite. L'approche du soir ajoutait au côté critique de ma situation. A mesure que le paysage s'assombrissait, une mélancolie profonde s'emparait de moi. Des idées tristes ou bizarres, évoquées par l'heure et la circonstance et aussi par la vacuité de mon estomac, qui depuis midi n'avait absorbé que quelques racines, s'agitaient et tournoyaient dans ma tête, sans que je parvinsse à les en chasser. Ces idées où les souvenirs et les regrets du passé se mêlaient à l'amertume du présent et à l'appréhension de l'avenir, devenaient au déclin du jour de plus en plus lugubres. A ce malaise de l'esprit se joignait une lassitude physique, causée autant par le besoin que par la secousse morale que j'avais subie. Je me sentais tout courbatu et mes jambes tremblant sous moi commençaient à me refuser leur service. Je songeai à prendre un peu de repos en m'étendant tout de mon long sur le sol. Mais, comme je l'ai dit déjà, il était tellement encombré de pierres qu'il me fallut auparavant en déblayer un espace correspondant à la

longueur de mon individu. La mobilité du sable facilitait beaucoup cette besogne. Les pierres enlevées, je nivelai tant bien que mal les cavités qu'elles avaient laissées et j'en pris possession. Ainsi couché dans cette espèce de tranchée que mes bras et ma tête dépassaient seuls, je me faisais à moi-même l'effet d'un homme condamné à être enterré vivant et disant son mea culpa en attendant que le fossoyeur vienne combler la fosse.

De ce poste, j'embrassais du regard la rive opposée et le campement où nos gens allaient et venaient d'un air empressé. Que la chose fût vraie en soi ou que ma disposition d'esprit me la montrât telle, je trouvais dans leur empressement, dont j'ignorais la cause, je ne sais quoi d'indifférent pour ma personne et d'oublieux pour ma situation, dont j'avais la faiblesse d'être navré. Il m'eût suffi de réfléchir un peu à nos positions respectives sur l'une et l'autre rive et à la largeur du Ccoñi qui nous séparait, pour comprendre que nos compagnons, qui pouvaient me plaindre de tout leur cœur, étaient dans l'impossibilité de me porter secours. Mais en ce moment j'étais peu disposé à la réflexion, moins encore à la tolérance. Mon isolement et surtout la faim que je sentais gronder de plus en plus dans mes entrailles, me rendaient injuste et féroce à l'endroit d'autrui.

Tandis que je cherchais à m'expliquer leurs allées et venues, le sifflement d'un oiseau se fit entendre derrière moi. Je tournai la tête. Sur une branche de l'arbre mort qui se dressait au centre de la plage, deux cotingas venaient de se poser. Les derniers rayons du couchant faisaient étinceler leur plumage, dont la nuance mixte entre le vert d'eau et le bleu d'azur rappelait l'épithète *glaucopidos* qu'Homère donne aux yeux pars de Pallas la grande déesse. Le scapulaire de ces charmants oiseaux, d'un pourpre vineux glacé de violet, empruntait aux tons enflammés du couchant des reflets de rubis, de grenat et d'améthyste[1].

Tous deux me regardèrent fixement, comme s'ils étaient étonnés de me trouver là, et, rassurés par mon immobilité, firent sur la branche qui les portait un bout de toilette. J'eus tout le loisir d'admirer la richesse splendide de leur livrée. Ma solitude, embellie par ces petits êtres, ne me parut plus si affreuse. Un moment je me flattai qu'ils passeraient la nuit dans mon voisinage et que, jusqu'à l'aurore, je les aurais pour compagnons. Mais cette illusion fut de courte durée. Les beaux oiseaux, venus de loin peut-être, n'étaient que de passage et se rendaient ailleurs. Chemin faisant, ils avaient aperçu cet arbre dépouillé de feuilles, l'avaient trouvé commode pour une halte et s'y étaient posés. Un second sifflement signala leur départ. Ils ouvrirent leurs ailes radieuses, firent trembler en prenant leur essor la branche qui les supportait et disparurent dans la direction du sud-est. En s'envolant, il me sembla qu'ils emportaient quelque chose de moi-même.

Le soleil ne tarda pas à disparaître et les reflets de pourpre et d'or étalés dans le ciel pâlirent et s'effacèrent par degrés. Le paysage revêtit une teinte uniforme, puis l'ombre déploya sur lui son immense linceul. Alors des vapeurs s'élevèrent de la rivière, qui sembla fumer comme si un incendie se fût allumé sous ses eaux. Ces vapeurs, d'abord éparses, se joignirent, s'agglomérèrent et finirent par me cacher le campement. Mais déjà je savais à quoi m'en tenir sur le va-et-vient de nos gens autour de la plage. Leur agitation, qui m'avait intrigué, n'avait d'autre cause que la recherche du combustible, rare du reste en cet endroit, et à laquelle ils se livraient en commun.

A mesure que les ténèbres devenaient plus obscures et les vapeurs flottantes plus épaisses, les rumeurs de la nature s'éteignaient une à une. Bientôt le murmure de la rivière troubla seul le silence. Sur sa basse grondeuse et monotone, je pus entendre alors se détacher en haute-contre les voix de nos compagnons et même leurs éclats de rire, dont je ne fus pas peu scandalisé. A une clarté rougeâtre qui formait comme un halo dans la brume, je reconnus qu'ils avaient allumé du feu et se disposaient sans doute à griller pour leur souper les sabalos pêchés dans l'après-midi. L'idée de cette réfection à laquelle je ne serais pas convié me remplit de tristesse. Mais une autre idée lui succéda presque aussitôt et cette dernière eut le don de révolutionner ma bile. C'est que nos compagnons, en supposant que le plat de poissons leur parût insuffisant pour souper, ne manqueraient pas de recourir aux provisions particulières que l'absence d'un pouvoir régulier laissait à leur entière discrétion.

La soirée s'écoula sans qu'aucun incident pût, à cet égard, justifier ou bannir les craintes que j'avais conçues. La clarté du foyer pâlit dans le brouillard et les voix de nos compagnons cessèrent de se faire entendre. Gorgés de nourriture, ils oubliaient, dans les voluptés de la digestion, la catastrophe dont les naufragés et moi étions les victimes.

Un calme profond régnait depuis longtemps sur l'autre rive quand le rideau de brume se déchira. Le campement m'apparut alors comme un amas de taches noires qui tranchaient sur la teinte claire du sable. Nos gens, que je ne pouvais distinguer, devaient dormir à cette heure comme des souches. Que n'eussé-je pas donné pour voyager comme eux le ventre plein dans le monde des songes ! Mais l'étrangeté de ma situation, la crainte d'être surpris par les Chunchos et surtout le vide absolu de mon estomac, tenaient le sommeil à distance. Mes regards errant de la terre au ciel fouil-

1. C'est le *Cotinga Pompadour* des naturalistes. Il n'a de rival en beauté que le cotinga *Cordon bleu*, dont le corps est d'une belle couleur d'outre-mer, la poitrine violette souvent traversée d'un large ruban bleu et marquée de taches aurores. Une troisième variété, que certains ornithologistes ont confondue avec le C. Pompadour, et qui n'est que le *C. Cardinalis*, est d'un pourpre pâle, avec le bout des ailes blanc. Ces variétés de cotingas, comme les plus brillants d'entre les Tangaras, paraissent confinés dans la zone des quinquinas, où, sans être très-communs, ils ne sont pas rares.

laient alternativement les profondeurs obscures du paysage et les perspectives lumineuses du vaste éther, y cherchant le danger présent et la consolation future.

Comme je ne bougeais pas dans la fosse où j'étais couché, une énorme chauve-souris, sortie de je ne sais quel trou pour se mettre en chasse, vint tournoyer au-dessus de moi. Un moment je la laissai faire. Enhardie par mon immobilité, elle rétrécit de plus en plus les cercles de son vol et finit par me frôler le visage. Au contact de ses ailes membraneuses d'un douillet révoltant, je me levai brusquement et faisant le moulinet avec mon fusil, j'effrayai le cheiroptère buveur de sang



La Panthère. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une aquarelle de l'auteur.

et le mis en fuite. Cet exploit terminé, je m'allongeai de nouveau dans la fosse et j'essayai de reprendre avec mes pensées le cours de mes observations.

Le temps marcha sans que j'en eusse conscience. A en juger par la position des étoiles, la nuit devait toucher à son déclin. Las de fouiller le vide, mes yeux avaient fini par se fermer et j'étais tombé par degrés dans une torpeur qui, si elle n'était pas le sommeil, en avait toute l'apparence. Déjà le sentiment des choses extérieures s'éteignait en moi, lorsqu'un cri faible et prolongé qui traversa l'espace interrompit cet assoupissement. D'abord je me crus le jouet d'une illusion ;



La perche cassée. — Dessin d'Emile Bayard, d'après une aquarelle de l'auteur.

mais, après un temps d'arrêt de quelques minutes, un second cri se fit entendre. Ce cri n'était poussé par aucun de nos gens, dont l'immobilité sur la rive droite était toujours profonde. D'où venait-il alors? Dressé sur mon séant, je cherchais à reconnaître dans quelle direction je l'avais entendu, lorsque pour la troisième fois il retentit à mon oreille. Cette fois il semblait sortir de la forêt située en aval de la rive que j'occupais. Ma première idée fut d'y répondre ; la réflexion m'en empêcha. Ce cri était-il bien celui d'un homme, ou quelque oiseau imitateur s'amusait-il dans le silence de la nuit à parodier la voix humaine ? En fait d'onomatopées, le moqueur ou carpintero de la Côte de Morayaca m'avait montré à quel degré de perfection lui et les siens pouvaient atteindre.

Comme je songeais à ces choses, me disant qu'une exclamation imprudente pourrait dénoncer ma présence aux Chunchos, si par hasard il s'en trouvait dans le voisinage, plusieurs cris retentirent simultanément, mais, cette fois, si rapprochés et si distincts, que non-seulement je ne doutai plus qu'ils fussent poussés par des voix humaines, mais que dans ces voix je crus reconnaître celles de nos malheureux naufragés. Je me levai précipitamment et je marchai vers la forêt, dont les branchages s'écartaient violemment. Est-ce vous Perez, m'écriai-je? — Moi-même, Pablo, me répondit le Colonel. — *Buenas noches, señor* (bonne nuit, monsieur), firent les Boliviens. Quelques minutes après nous étions réunis et nos mains s'unissaient dans une étreinte à la fois douce et convulsive.

La première émotion calmée, je demandai à nos compagnons par quel hasard miraculeux ils avaient échappé à leur perte que nous croyions certaine. Ce fut Eusebio qui se chargea de me répondre. Au moment où la perche qui lui servait à gouverner s'était rompue entre ses mains, bien persuadé qu'il touchait à sa dernière heure, il avait mentalement invoqué son patron céleste, le priant à ce moment suprême d'intercéder pour lui près du divin juge. Le saint avait favorablement accueilli sa prière, comme le prouvait l'échouement inespéré du radeau. Emporté avec une vitesse effrayante, il avait suivi sans désemparer quatre courbes de la rivière, puis à la cinquième, et comme il devait infailliblement se briser contre des rochers qui barraient à cet endroit le lit du Ccoñi, un bras détaché du courant l'avait saisi et rejeté contre la rive gauche. La violence de l'impulsion avait été telle, que le radeau s'était dressé à pic le long du talus, où des lianes l'avaient retenu comme autant de câbles. Les naufragés, tombés deçà delà, s'étaient relevés un peu étourdis de leur chute ; certains qu'ils me trouveraient à l'endroit où j'étais resté, ils avaient pris à travers la forêt et, grâce à leur habitude des marches sous bois, ils avaient pu suivre une ligne à peu près droite. Des obstacles de toute sorte les avaient arrêtés presque à chaque pas. N'ayant ni haches, ni sabres d'abatis, ils avaient dû se servir de leurs mains pour s'ouvrir un passage. Tant qu'il avait fait jour, ils s'en étaient tirés à leur honneur ; mais la nuit venue, ils n'avaient pu marcher qu'en tâtonnant ; aussi les dards, les piquants, les aiguillons et les épines d'arbustes ou de plantes qu'ils ne pouvaient voir dans l'obscurité, les avaient cruellement éprouvés. Leurs mains et leur visage étaient zébrés d'égratignures, ils avaient les jambes en sang et leurs vêtements pendaient en lambeaux. Mais ils me retrouvaient ; nous étions réunis, et leurs fatigues, aussi bien que les dangers qu'ils avaient courus, étaient oubliées à cette heure.

En achevant cette narration lamentable, le digne Eusebio se gratta l'oreille d'un air perplexe. Il ne doutait pas, me dit-il, que le saint dont ses parents lui avaient donné le nom au baptême, ne l'eût efficacement servi dans cette circonstance ; mais le malheur voulait qu'il y eût au ciel, comme sur le calendrier espagnol, deux bienheureux qui portaient le nom d'Eusebio. L'un avait été de son vivant évêque de Césarée, l'autre simple prêtre romain. Or, l'embarras pour lui était de savoir auquel des deux il était redevable de la vie, afin de brûler un cierge à son intention en arrivant à Sorata. Le cas lui semblait très-grave, en ce sens qu'il pouvait témoigner à l'un une reconnaissance qui n'était due qu'à l'autre, erreur qui mécontenterait infailliblement l'auteur du service rendu. Pour imposer silence aux scrupules du majordome, je ne vis rien de mieux que de l'engager à brûler un cierge à chacun de ses célestes homonymes, mesure qui devait prévenir toute erreur et acquitter la dette qu'il avait contractée.

Cette affaire réglée, comme nos compagnons éprouvaient le besoin de se reposer et que le revêtement pierreux de la plage leur semblait un siége trop dur et trop inégal, Eusebio, aidé de son péon, agrandit la fosse que j'avais creusée, puis nous nous y assîmes côte à côte et devisâmes en attendant le jour.

Nos gens, plongés dans un profond sommeil à l'heure où le Colonel et les Boliviens venaient me rejoindre, n'avaient pas entendu leurs cris et se doutaient fort peu que la Providence eût opéré notre réunion. Aussi lorsque, aux clartés de l'aube, au lieu d'un individu, ils en virent quatre sur l'autre rive, crurent-ils être le jouet d'une illusion. Tous accoururent au bord de l'eau et, se frottant les yeux, nous considérèrent un moment d'un air ébahi. Lorsque notre identité leur eut été bien démontrée, les vivats qu'ils poussèrent en notre honneur et la gigue que dansèrent les interprètes, témoignèrent de la joie que ces cœurs honnêtes éprouvaient à revoir des compagnons qu'ils croyaient à jamais perdus.

Moitié par cris, moitié par gestes, nous les invitâmes à faire sur-le-champ leurs apprêts de départ et à longer la rive droite, pendant que de notre côté nous suivrions la gauche. Bien qu'ils ne parussent pas trop comprendre le but de cette manœuvre, ils n'apportèrent aucun retard à son exécution. Après un trajet de deux heures fait par eux sur la plage à ciel découvert et par nous sous le dôme de la forêt à travers d'inextricables fourrés hérissés de dards et d'épines, nous atteignîmes

l'endroit où le radeau était venu s'échouer. Là, nous criâmes à nos compagnons de tribord de faire halte et d'attendre le résultat de l'opération que nous allions tenter.

Cette opération consistait à dégager d'abord le radeau des lianes qui le retenaient et ensuite à l'employer au transport du gros de la troupe qui, de la rive gauche qu'elle occupait, passerait sur la droite où nous nous trouvions. Les cascarilleros s'étant proposé d'explorer cette partie des forêts de la rive gauche et l'éloignement des Chunchos leur laissant à cet égard toute liberté, Eusebio voulait profiter de la circonstance pour mettre son projet à exécution.

Le radeau, débarrassé de ses entraves, fut remis à flot. La violence du courant, divisé en plusieurs bras par les roches, ne permettait pas de s'en servir en cet endroit, où tout d'ailleurs rappelait à nos compagnons leur récent naufrage ; nous convînmes de descendre la rive jusqu'à ce que nous eussions trouvé l'eau plus tranquille. Une liane attachée au radeau servit de câble de remorque. Nos gens, qui sur l'autre bord suivaient attentivement tous nos mouvements, nous voyant continuer notre marche en aval, reprirent aussitôt la leur.

Une anse circulaire que formait la rive à quelque demi-lieue de là nous parut offrir des chances favorables à notre entreprise. Non-seulement l'eau y était calme et comme endormie, mais une bande d'un vert plus pâle que celui de la masse, qui, partant du bord opposé, s'avançait jusqu'au milieu de la rivière, semblait indiquer la présence d'un banc de sable.

Pour se procurer les perches nécessaires à la manœuvre, nos Boliviens coupèrent avec leur eustache de jeunes arbres par le pied. Cette œuvre de patience, où le couteau ne détachait du bois que de minces astilles, leur prit un certain temps. Quand ce fut fait, ils halèrent le radeau près du bord, s'y établirent et poussèrent au large. Le péon ramait ; le majordome gouvernait. Avant de quitter le rivage, tous les deux, d'un accord tacite, avaient tracé sur leur visage le signe de la croix et baisé leur pouce selon la coutume espagnole. Cette formalité pieuse qu'ils avaient négligé de remplir à leur premier voyage, et dont l'omission avait peut-être attiré sur eux le courroux du ciel, leur procura cette fois une traversée aussi prompte qu'heureuse. En longeant la zone de couleur claire, la perche d'Eusebio trouva fond par quatre pieds d'eau.

Nos interprètes et les trois Boliviens, qui depuis la veille étaient séparés de leurs camarades, furent embarqués les premiers. Un des cascarilleros était descendu sur le banc de sable et poussait en avant le radeau, qu'il put conduire ainsi jusqu'au milieu de la rivière. Lorsqu'il sentit qu'il allait perdre pied, il s'enleva d'un bond et se plaça sur la machine. Ces passagers, débarqués sains et saufs, ce fut la tour des porteurs, qu'on divisa par escouades et qu'on traversa pêle-mêle avec les colis. Une demi-heure suffit au transport de toute la troupe.

En revoyant au complet l'expédition qu'ils avaient crue à jamais désorganisée, ces derniers parurent joyeux au point de se frotter les mains. Quant aux deux interprètes, leurs digressions verbeuses sur notre sauvetage inespéré et les félicitations qu'ils nous adressèrent à cet égard, menaçaient de durer longtemps, si le Colonel n'y eût mis un terme en proposant de déjeuner. Sa proposition, après un jeûne forcé de vingt-quatre heures, ne pouvait qu'être agréable aux individus qui l'avaient subi, et comme j'étais de ce nombre, j'y souscrivis avec empressement. Les interprètes et les porteurs, qui n'avaient pas jeûné, l'accueillirent au contraire par un échange de regards en-dessous que je surpris et qui sur-le-champ fit naître en moi de vagues soupçons.

Ces soupçons se changèrent en certitude, lorsque j'eus fait dérouler les quêpés qui renfermaient nos provisions particulières. Le Colonel, qui savait mieux que moi de quoi elles se composaient et la quantité de chacune d'elles, reconnut après examen que trois livres de chocolat, force biscuits au sucre, des confitures sèches et une bouteille de rhum, avaient été distraits de la collection. Chercher à découvrir celui de nos gens qui pouvait avoir fait le coup eût été folie, et nous ne l'essayâmes pas. Il nous parut plus logique de croire qu'ils avaient opéré d'un commun accord cette soustraction afin d'augmenter d'autant le menu de leur souper de la veille. Dans l'impossibilité de tirer au clair cette affaire, le Colonel, après les avoir traités collectivement de voleurs, injure qu'aucun d'eux ne releva, ne la considérant pas comme personnelle, le Colonel procéda à une distribution de vivres. Ceux qui jeûnaient depuis la veille eurent triple ration. Les autres reçurent à peine la ration simple.

Dûment réconfortés, nous songeâmes à rallier la forêt pour y commencer nos recherches. Le radeau, qui plus tard pouvait nous être utile, fut amarré solidement à un tronc d'arbre, afin qu'une crue subite de la rivière ne pût l'entraîner. Cette précaution prise et les paquets chargés sur le dos des porteurs, nous laissâmes derrière nous la rivière et, traversant la plage, nous entrâmes dans la forêt.

A cet endroit, où elle paraissait former dans le sens de la rive une longue et large lisière, son sol singulièrement plat dépassait à peine de quelques centimètres le niveau du Cconi. Mais à mesure que nous avançâmes, cette planéité du sol tendit à disparaître et bientôt une succession de plis et d'ondulations des terrains nous apprit que nous gravissions le versant occidental des lomas ou coteaux, qui dans le sud-est descendent en s'affaissant jusqu'au plat pays et remontent dans le nord-ouest jusqu'à la Cordilière.

Comme nous traversions une zone d'épais fourrés dont les épines nous labouraient cruellement les jambes, une laie de pécari, escortée de ses marcassins, passa devant nous et s'enfonça dans les broussailles. Pepe Garcia et Aragon ne purent résister à l'envie de lui envoyer chacun un coup de fusil, qui, tiré au jugé, n'atteignit pas la bête. L'écho de la forêt, qui propagea

cette double détonation comme un roulement de tonnerre, avertit trop tard les chasseurs de l'imprudence qu'ils venaient de commettre. Ce bruit significatif ne pouvait manquer en effet de remettre les Chunchos sur nos traces, à supposer qu'ils les eussent perdues. Comme le mal était sans remède, force fut de n'y plus songer; mais, pour prévenir son retour, le Colonel pria les interprètes de ne plus tirer jusqu'à nouvel ordre sans son autorisation préalable.

La région végétale qu'en ce moment nous traversions, différait par son caractère des spécimens que nous avaient offerts les pentes du mont Basiri. Les grands arbres, géants du règne, au lieu d'y former des massifs serrés comme dans la plupart des forêts de la rive droite, croissaient isolément et à quelques mètres de distance les uns des autres. On eût dit que le sol, trop pauvre en humus pour alimenter à la fois plusieurs groupes de la famille, se bornait à nourrir çà et là quelques individus.

L'espacement de ces fûts d'un diamètre souvent considérable et dont le feuillage s'étendait au dessus de nos têtes, ne laissait pas d'avoir un cachet pittoresque; mais il avait aussi l'inconvénient de nous arrêter presque à chaque pas, la nature ayant cru devoir combler l'intervalle d'un arbre à l'autre par des fouillis d'arbustes et de broussailles férocement armés et au travers desquels il fallait avec le sabre et le couteau se frayer un passage.

Essai d'un pantalon et d'un gilet de flanelle par des Indiens Siriniris.
Dessin d'Émile Bayard, d'après un croquis de l'auteur.

A mesure que nous approchâmes du pied de la loma, ces obstacles devinrent de plus en plus rares et disparurent tout à fait lorsque nous en eûmes gravi les premiers degrés. Un changement à vue se produisit alors dans le décor. Les groupes d'arbres que nous nous étonnions de ne plus voir, reparurent avec leurs énormes troncs en faisceaux qui rappelaient les piliers accouplés des basiliques de l'époque romane. Autour d'eux s'épanouirent de nouveau, comme les motifs d'ornementation de cette architecture végétale, les Aroïdées, les Caladiées, les Smilacées, les Bauhiniées, et tout le cortége obligé des parasites et des lianes. Je retrouvai là ma forêt passée, avec son aspect étrange et son charme mystérieux; sa perspective tantôt verte, tantôt bleuâtre et toujours bornée; quelquefois plongée dans une pénombre uniforme; d'autres fois éclairée d'en haut par un rayon d'or lumineux qui perçait sa coupole à la façon d'un glaive, piquait d'une paillette étincelante un tronc, une branche, un bouquet de feuilles et s'éteignait avant d'avoir atteint le sol.

Pendant que je bayais ingénument à ces merveilles, trompant ainsi la fatigue qu'occasionnait à mes jarrets la disposition des terrains qui montaient sans cesse, les cascarilleros, tout à leur affaire, remuaient du pied la litière amoncelée dans les sentiers, furetaient autour d'eux, ou, le nez en l'air, inspectaient les feuillages qui s'entre-croisaient sur nos têtes. Après quelques heures de marche, leurs recherches étaient couronnées de succès. Eusebio nous montrait des feuilles et des fruits de quinquinas *scrobiculata* et *pubescens* qu'il avait rencontrés; de leur côté, les péons qui vaguaient dans son voisinage avaient découvert des sujets isolés de *Cinchona calisaya* qui, en les joignant aux échantillons de même espèce recueillis par eux sur les versants du Machu Camanti, annulaient définitivement l'hypothèse des savants relative à l'habitat géographique de cette variété de quinquina. Là ne se bornait pas le résultat de leur exploration. Une véritable trouvaille qu'ils avaient faite et qui valait à elle seule toutes les autres, était une veine de ces quinquinas violets que les praticiens du pays appellent *Cascarilla morada*, et les botanistes *Cinchona boliviana*. Les arbres qu'elle offrait étaient disposés par groupes de trois à quatre individus, distants de quelque vingt mètres les uns des autres, et occupaient une zone de près d'un quart de lieue. Depuis qu'ils faisaient métier de chercher dans les bois des arbres fébrifuges, ils n'avaient pas encore trouvé de veine qui se prolongeât aussi loin sans interruption. Là-dessus ils se mirent à discourir en aymara, comme ils avaient coutume de le faire lorsqu'ils traitaient de choses dont ils voulaient nous dérober la connaissance, ou plutôt auxquelles ils jugeaient que notre inexpérience ne nous permettait pas de prendre part.



Échouement du radeau. — Dessin de Riou, d'après une aquarelle de l'auteur.

La découverte des *Cinchona boliviana*, outre les avantages qu'on pouvait retirer de leur exploitation, prouvait à n'en pas douter que les forêts de cette partie du pays renfermaient des produits de la même famille. Il en est de ce genre de rubiacées, comme des truffes et des champignons, qui affectionnent certains lieux et certaines expositions hors desquels on les chercherait vainement, mais où la rencontre d'un de ces cryptogames est un indice presque toujours certain du voisinage plus ou moins immédiat d'individus de leur espèce.

Dans la joie que nous causait cette trouvaille, je décrétai, d'accord avec le Colonel, que des remercîments seraient votés au majordome pour l'idée qu'il avait eue d'explorer cette partie de la rive gauche et qu'un verre d'eau-de-vie lui serait offert. Un autre verre devait être la récompense du péon qui avait découvert les quinquinas *boliviana*. A l'annonce de cette libéralité, trois péons, au lieu d'un, revendiquèrent l'honneur de la découverte. Restait le quatrième péon qui, n'ayant rien trouvé, ne pouvait prétendre à une ration d'alcool; mais, par considération pour ses camarades autant que pour exciter son émulation, nous convînmes de lui donner sa part du gâteau.

A vingt pas de là nous avions fait halte pour procéder à la distribution des petits verres que les cascarilleros avaient lappés d'un air à la fois béat et reconnaissant, lorsque les croassements d'un ara se firent entendre, non pas au-dessus de nos têtes, mais à côté de nous, et comme si le psittacule, au lieu d'être perché sur une branche, eût été posé sur le sol. Chacun se retourna surpris de ce bruit insolite et surtout de sa direction; mais, au lieu de l'oiseau criard que nous nous attendions à voir, ce fut le Siriniri la Panthère, dont la face nous apparut souriante et peinte de frais. Appuyé nonchalamment contre un arbre qui nous le cachait en partie, le sauvage, ne montrant que sa tête, avait l'air d'un enfant qui joue à cache-cache. Lorsqu'il jugea par nos regards que nous avions entendu son appel, il nous fit de la main un signe amical et s'avança vers nous sans tenir compte de notre air refrogné, ni du froncement de sourcils par lequel nous accueillîmes sa présence. Des gens de sa tribu qui n'avaient pas reçu de couteaux dans la dernière distribution que nous en avions faite, se tenaient à l'écart, nous dit-il, effrayés par le bruit de nos *tasatasa* (fusils), et n'attendaient que notre bon plaisir pour se montrer et lier connaissance avec nous. En achevant, le sauvage omit de nous dire s'il nous suivait depuis la plage de l'Hymænea où nous l'avions laissé avec les siens, ou si les coups de fusil tirés par les interprètes l'avaient mis sur nos traces.

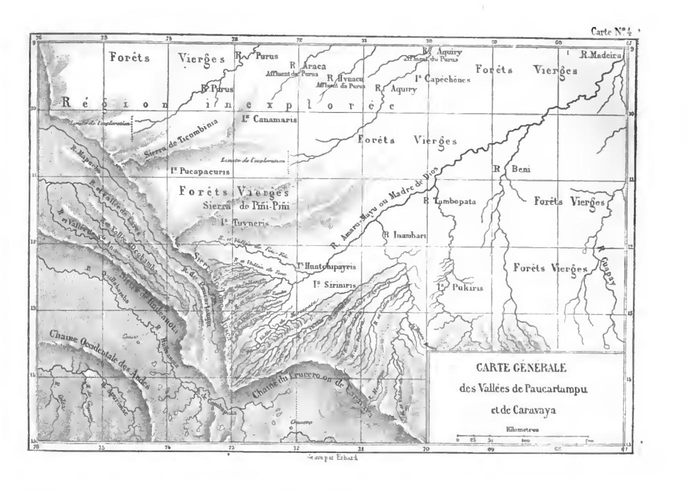
Sa proposition de nous aboucher avec ses amis était si peu de notre goût, que nous fûmes tentés de lui crier d'aller au diable; mais la prudence nous retint. Jusqu'ici ces indigènes, représentés par la Panthère qui, en qualité de diplomate et d'espion, nous épiait, nous suivait, portait la parole et commençait à nous ennuyer fort, ces indigènes, leur passion désordonnée pour la coutellerie exceptée, s'étaient montrés à peu près convenables et même jusqu'à certain point bienveillants pour nous. Il importait donc dans l'intérêt de notre sûreté personnelle, et même au prix de quelques sacrifices, de ne pas les mécontenter, et, tout en les tenant à distance respectueuse, de rester avec eux en bonnes relations.

Sous le coup de ces réflexions, nous ne remarquions pas que la Panthère attendait toujours une réponse à la proposition qu'il nous avait faite de nous présenter ses amis. Mais le dicton de nos cités : « qui ne dit mot consent, » doit être connu au désert, car, prenant le silence que nous gardions pour un acquiescement tacite, il fourra ses doigts dans sa bouche et fit entendre un sifflement aigu et cadencé. A ce signal, qui probablement devait avertir ses amis que toutes les difficultés étaient aplanies et qu'ils pouvaient venir à nous sans crainte, on entendit, dans les fourrés, les feuilles bruire et les branches craquer, comme si une harde de fauves s'y frayait un passage; puis nous vîmes apparaître à quelques pas de nous une douzaine de gaillards vêtus de leur seul épiderme, la face et le corps barbouillés de rouge et de noir, l'arc et les flèches en main et le front ceint d'une couronne de plumes de toucan. Cette mascarade s'agitait, tournait, trépignait en place, hurlant en chœur bien plutôt qu'elle ne disait : *Meneha huayri siruta* (chef, donne un couteau).

Derrière les corps, les bras, les jambes en mouvement de ces individus qu'on eût crus piqués de la tarentule, se montraient quelques femmes sorties des fourrés à la suite de leurs époux. Certaines portaient un bambin à cheval sur leur hanche, d'autres tendaient vers nous, comme pour éveiller notre convoitise, des objets d'échange consistant, comme toujours, en peaux d'oiseaux de couleurs vives, en perroquets privés, en fruits et en racines. Ceux-ci étaient placés dans les simbos ou gibecières que portaient les femmes à l'aide d'une courroie qui s'adaptait à leur front, et laissait pendre sur leur dos la sacoche plus ou moins bourrée.

Pour imposer silence à ces visiteurs dont les clameurs étaient assourdissantes, je fis porter à l'écart le ballot de quincaillerie, afin qu'ils ne pussent juger de son contenu, puis j'en tirai des couteaux de six sous que j'échangeai contre divers objets qu'on me présenta. Les femmes qui avaient aidé aux négociations furent gratifiées de quelques bagatelles, à titre d'épingles ou de pot-de-vin. Une d'elles, pour utiliser deux grelots qu'elle avait reçus et dont le tintement semblait la réjouir, ne trouva rien de mieux que de les suspendre à un fil et de passer ce fil dans la cloison de ses narines, après qu'elle en eut retiré un bout de roseau qui la traversait en guise d'ornement. Alors, secouant sa tête et faisant tinter les grelots, elle parut s'enivrer de cette musique. La chose eut du succès. Toutes les femmes, à l'exemple de leur compagne, voulurent avoir au bout du nez un carillon. Bon gré

Carte N° 4



CARTE GÉNÉRALE
des Vallées de Paucartampu
et de Caravaya
Kilomètres
Forêts Vierges
Région inexplorée
R. Purus
R. Araca
Affluent du Purus
R. Hyuacu
Affluent du Purus
R. Aquiry
Affluent du Purus
Ts Capechênes
R. Madeira
Ts Canamaris
Sierra de Ticumbinia
Ts Pucapacuris
Limite de l'exploration
Sierra de Piñi-Piñi
Ts Tuyneris
R. Amaru-Mayu ou Madre de Dios
R. Beni
R. Tambopata
R. Inambari
Ts Huantupayris
Ts Sirinris
Ts Pukiris
R. Guapay
R. Mapacho
R. et Vallée de Lares
R. et Vallée d'Occobamba
Sierra de Huilcanota
R. de Paucartampu
R. Huilcanota
Chaine Occidentale des Andes
Chaine du Crucero ou de Caravaya
R. Apurimac
Gravé par Erhard

mal gré, il me fallut donner à chacune d'elles une couple de grelots, que sur-le-champ elles mirent en place. Agités par le mouvement de leurs têtes, tous ces grelots grelottant à la fois me rappelèrent le *drelin dindin* des chapeaux chinois qui, dans nos orchestres militaires du temps passé, se mariait si bien aux *boum boum* de la grosse caisse.

Sous peine de prendre un torticolis, les femmes durent cesser bientôt cet exercice musical. Nous profitâmes de l'interruption pour prendre congé de nos nouvelles connaissances. Après force souhaits prospères de notre part et comme nous allions leur tourner le dos, nous fûmes entourés par toute la bande qui, clamant et gesticulant, fit mine de s'opposer à notre départ. Toutefois cette manifestation n'avait rien d'hostile. Nous comprîmes bien vite que les clameurs, les démonstrations et le baragouin dont nous étourdissaient ces indigènes, n'étaient qu'une façon à eux, sauvage peut-être, mais tout amicale, de protester contre notre résolution de les quitter. Dans ce conflit qui nous ahurissait sans nous effrayer, le mot *huatinmio*, qui revenait fréquemment dans leurs phrases, et un point invisible de la forêt qu'ils nous montraient du doigt, piquèrent ma curiosité. Je priai Pepe Garcia de leur demander ce qui signifiaient ce mot et ce geste. Moitié par signes, moitié dans le jargon hybride qu'il avait employé jusqu'alors avec les Siriniris, l'interprète en chef parvint à savoir que le nom en question était celui de leur village, situé à peu de distance et dont ils nous montraient la direction. En ce moment, assuraient-ils, le village n'avait pour habitants que des vieillards, des femmes et des enfants,



Après le naufrage. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une aquarelle de l'auteur.

les hommes l'ayant quitté pour aller chasser et pêcher dans la vallée, ainsi qu'ils le faisaient chaque fois que, les approvisionnements du ménage tirant à leur fin, il devenait urgent de les renouveler.

L'excursion qu'on nous proposait, outre ses côtés hasardeux, avait l'inconvénient de nous détourner du chemin que nous devions suivre, sans compter la fatigue qui allait en résulter pour nos jambes et la perte d'un temps qu'on pouvait utilement employer. Bien résolu à ne pas l'entreprendre, je priai Pepe Garcia de remercier les Siriniris de leur aimable invitation, qu'à notre grand regret nous nous voyions contraints de refuser, pressés que nous étions de nous remettre en route. Avec des gens civilisés, les choses en fussent restées là; mais nous avions affaire à des sauvages ou soi-disant tels qui ne se tinrent pas pour battus par notre réponse et revinrent à la charge avec plus de tenacité. Je ne saurais dire aujourd'hui quelle logique naturelle ils mirent en usage, ni par quels arguments sylvestres ils combattirent notre résolution, mais je crois me rappeler que les façons câlines dont ils usèrent envers nous, leur insistance à nous passer la main sur le dos et les inflexions de leur voix de plus en plus douces, eussent amolli, comme on dit, un cœur de marbre ou de granit, à plus forte raison un muscle creux comme le mien. Bref, au bout d'un moment de lutte et de résistance, j'avais subi à mon insu l'influence de leurs manières; je me sentais ébranlé, sinon convaincu, et peu éloigné d'accepter leur proposition.

Paul Marcoy.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



En route pour Huatinmio. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une aquarelle de l'auteur.

VOYAGE DANS LES VALLÉES DE QUINQUINAS

(BAS-PÉROU),

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1849-1861. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Le colonel et le majordome, témoins des combats que se livraient en moi le oui et le non, le pour et le contre, loin de me raffermir dans ma première idée de brûler la politesse aux Siriniris, étaient d'avis, au contraire, que nous devions accepter leur invitation. Perez motivait son opinion sur ce que, n'ayant vu jusqu'à cette heure que les ajoupas de ces naturels, qui lui semblaient propres à abriter des chiens plutôt que des hommes, il était curieux de juger si leurs maisons de Huatinmio étaient construites dans le même style architectonique que leurs villas des champs. Le majordome alléguait que cette excursion chez les Siriniris devait lui permettre, ainsi qu'à ses gens, d'inspecter, en passant, les forêts de l'intérieur et de s'assurer si elles renfermaient ou non des cascarillas fébrifuges. Pour vaincre un reste d'irrésolution que je gardais encore au sujet de ce voyage, mes deux compagnons ajoutèrent que Huatinmio étant peu distant et sa population virile l'ayant quitté pour courir la pretantaine dans la vallée, le séjour de deux heures, que nous pourrions y faire, serait sans danger pour nos personnes et surtout nos objets d'échange.

Les Siriniris poussèrent des cris et firent quelques cabrioles en signe de joie, quand Pepe Garcia leur eut annoncé que nous consentions à les suivre dans leur village et même à y accepter une collation, s'il leur venait l'idée de nous l'offrir; cet accès calmé, ils nous dirent qu'ils étaient prêts à partir, si de notre côté nous étions disposés à nous mettre en route. Deux d'entre eux prirent la tête du détachement comme pour servir d'éclaireurs, tandis que les autres, mêlés à notre troupe, nous étourdissaient de leur babil et de leurs obsessions. Les femmes formaient l'arrière-garde, portant ceux de leurs enfants qui ne pouvaient marcher et criant après les plus grands qui faisaient mine de flâner en chemin.

Nos guides allaient d'un pas si délibéré, qu'après un quart d'heure de marche le cœur nous sortait par la bouche et nous soufflions comme des phoques. En nous arrêtant pour reprendre haleine, nous les priâmes de modérer tant soit peu leur allure, s'ils désiraient que nous pussions les suivre. Cette recommandation, que Pepe Garcia leur fit de notre part, tout en s'épongeant le front pour son propre compte, les fit rire et les étonna. Jusque-là ils s'étaient figuré que les *Puuarunacunas* — hommes des plateaux — marchaient avec la même rapidité que les oiseaux volent; aussi ne pouvaient-ils comprendre que nous fussions las après quelques pas faits dans la forêt. Par égard pour nous-mêmes, nous ne crûmes pas devoir relever cette observation des sauvages, dût le prestige qu'exerçaient sur eux notre couleur, notre barbe et nos vêtements, s'amoindrir par la révélation de notre faiblesse physique. Après un temps d'arrêt, nous nous remîmes en route. Cette fois, les Siriniris eurent égard à la recommandation que nous leur avions faite et nous pûmes, sans trop nous essouffler, régler notre pas sur le leur.

Une singularité de nos guides qui nous avait frappés dès le début, c'est leur parfaite indifférence à l'égard des sentiers battus ou des fourrés de broussailles qu'ils prenaient indistinctement et selon qu'ils s'offraient à eux. Là où nous eussions craint de déchirer nos vêtements, eux paraissaient n'avoir aucun souci de faire un accroc à leur peau. Il est vrai que leur adresse à se faufiler dans tous les détours de ce labyrinthe tenait du prodige. Une couleuvre n'eût pas mieux louvoyé à travers les buissons. Quelque hérissé de ronces, de lianes ou de sarmenteuses que fût l'endroit de la forêt que nous traversions à leur suite, jamais il ne leur arrivait de briser l'obstacle qui se présentait ou de le trancher, comme nous, avec le couteau. Ils se contentaient de l'écarter de la main ou de le soulever comme si c'eût été un rideau ou une draperie, et cela avec une aisance de geste, une élégance d'attitude qu'on ne trouve que chez certaines races naturelles et dont nous étions réellement émerveillés.

Ces façons gracieuses, intéressantes à étudier au point de vue plastique, avaient comme bien des choses un côté fâcheux. C'était de nous exposer presque à chaque instant à recevoir en plein visage la liane ou la ronce qu'ils écartaient pour s'ouvrir un passage et qu'ils lâchaient ensuite sans paraître s'apercevoir que nous emboîtions le pas derrière eux. Bien que leur étrange laisser-aller nous imposât une vigilance assidue et que deux ou trois d'entre nous fussent balafrés de leur fait, nous ne nous sentions pas le courage de nous fâcher et de les traiter de butors, touchés que nous étions de la joie qu'ils avaient à nous emmener

1. Suite. — Voy. t. XXI, p. 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97; t. XXII, p. 97, 113, 129; t. XXIII, p. 65, 81 et 97.

avec eux et qu'ils manifestaient à leur manière. Les hommes riaient, criaient, gambadaient; les femmes gloussaient, les enfants piaillaient et la plus franche animation régnait dans la caravane. Seuls nos porteurs ne partageaient pas la gaité générale. A l'expression de leur physionomie entre chien et loup, on devinait que cette excursion à Huatinmio était loin d'avoir leur assentiment.

Déjà plus d'une heure s'était écoulée depuis que nous étions en route et nous commencions à trouver le temps long, lorsque nous atteignîmes un endroit où la forêt, clair-semée, laissait passer les rayons du soleil, qui dessinaient sur la surface du sol de grands trapèzes lumineux. Au delà de cette clairière, un large sentier encaissé entre deux croupes et qu'on eût dit l'ornière creusée par la roue d'un char gigantesque, montait vers la hauteur par une pente douce. Quelques arbres, espacés le long des talus, le faisaient mi-partie d'ombre et de lumière. Une herbe rase et comme foulée par les pieds d'allants et de venants indiquait que ce chemin était fréquemment parcouru. Nous nous y engageâmes à la suite des Siriniris, dont l'expansion et la gaîté s'étaient encore accrues, et, après dix minutes de marche, nous débouchions sur un plateau où les toitures de palmes de quelques cases apparaissaient à travers des touffes de bananiers, d'anones et de mimoses.

Aux cris que poussèrent nos guides pour annoncer leur arrivée, des femmes accoururent au-devant d'eux; mais, à notre vue, elles s'arrêtèrent court. L'impression que nous parûmes causer sur elles fut un ahurissement mêlé de frayeur. Toutefois, comme nous étions patronnés par leurs compatriotes, elles comprirent qu'aucun danger ne les menaçait, et, après avoir pris langue avec eux et s'être renseignées sur notre compte, elles se hasardèrent à s'approcher. Des aiguilles, des grelots, des boutons de cuivre que nous tenions en réserve pour la circonstance et que nous leur donnâmes, leur firent grand plaisir et les apprivoisèrent complétement.

Pendant que, pour répondre à cette politesse, elles couraient en toute hâte chercher, selon la coutume sauvage, de quoi nous offrir à manger, Perez, curieux, comme il disait, de juger du style architectonique des demeures de Huatinmio, me prenait par le bras et m'entraînait à travers le village. Les maisons que nous aperçûmes et dont le colonel me parut fort embarrassé de caractériser le style, se composaient de grands hangars couverts en palmes, si bizarrement espacés qu'ils paraissaient jouer à cache-cache; fermés du côté du nord-ouest, ce qui les abritait de la pluie et du vent de la Cordillère, ouverts au sud-est et divisés en trois ou quatre compartiments au moyen de cloisons en lattes de palmier. Nous comptâmes sept de ces hangars, partagés en vingt-trois compartiments, lesquels, en supposant chacun d'eux habité par six locataires — mari, femme, vieillarde, enfants — chiffre qui n'avait rien d'exagéré — donnaient au village de Huatinmio une population de cent trente-huit individus.

Chaque logis, à part les ustensiles de cuisine propres au sauvage, lesquels consistaient en jarres, pots et écuelles d'une argile grossière, chaque logis n'avait d'autre meuble qu'une de ces claies de branchages entrelacés, posées à demeure sur quatre pieux fichés en terre, que les Indiens nomment *barbacoas* et qui leur servent tour à tour de table, d'étagère, de siége, de sofa et de lit. Aux cloisons étaient suspendus des arcs, des flèches brutes ou empennées, des tambours minuscules, des flageolets, des couronnes de plumes d'aras et de toucans, des ajustements en écorces peintes avec des franges d'herbe sèche destinés aux mascarades des grandes solennités. Tout ce bric-à-brac terne, fané, sali, graisseux, n'avait rien de bien attrayant pour l'artiste ou pour l'amateur.

En furetant dans ces demeures où la plus insigne malpropreté le disputait à la plus étrange misère, si le mot misère peut s'appliquer ici à une ignorance absolue plutôt qu'à l'absence complète de tout confort, un détail reproduit dans toutes les cases nous frappa par sa singularité. Sous chaque barbacoa, affectée, comme je l'ai dit, à plusieurs usages, un tas de cendres et des bûchettes à demi-consumées indiquait, à n'en pas douter, qu'on y faisait du feu. Pourquoi ce feu sous une barbacoa élevée à deux pieds du sol? Avec ses diverses destinations, servait-elle encore de gril pour cuire les viandes ou de boucan pour les fumer? Perez et moi nous nous communiquâmes nos impressions diverses sur la destination de ce foyer et, comme aucune d'elles ne paraissait l'expliquer rationnellement, nous nous promîmes de la demander à nos hôtes.

Autour des demeures croissaient, pêle-mêle avec des mimoses (*ingas*) et des anonées (*anona triloba*), des bananiers, ici en fleurs, là ployant sous le poids de leurs régimes en maturité. Un peu en dehors du village, dans une zone à moitié défrichée, nous trouvâmes des plantes de manioc et des arachides, des sandias ou pastèques, des courges, une coloquinte douce de forme oblongue et pareille à un gros concombre. Les herbes folles, les liserons, les solanées traçantes qui étendaient leur réseau à travers ces plantations, prouvaient surabondamment qu'elles étaient peu sarclées et peu surveillées. Le cultivateur devait se contenter de confier à la terre le bulbe, l'éclat, la bouture ou le grain, en remettant à elle du soin de le développer et de l'amener à parfaite maturité. Au reste, tous les produits de cette agriculture étaient insuffisants à alimenter la population du village, qui, comme toutes les peuplades sylvicoles de ces contrées, devait demander à la chasse et à la pêche ses principaux moyens de subsistance.

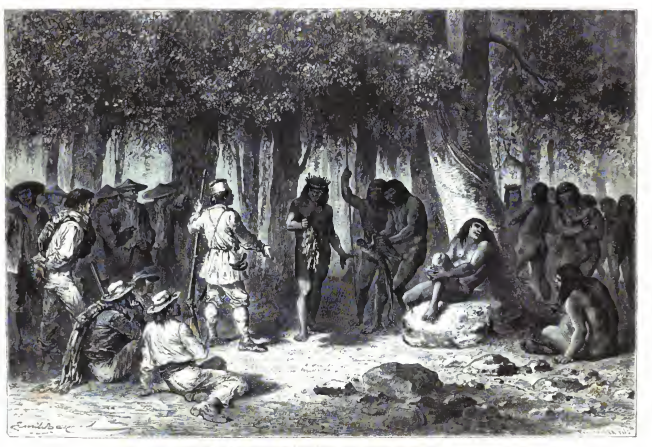
De retour de notre tournée, nous trouvâmes un repas préparé à notre intention. Il se composait d'un ragoût, cuisiné à la hâte, de singe fumé et de bananes vertes et contenu dans une terrine posée sur le sol. La

sauce, que les bananes vertes avaient teinte en violet, était abondante et claire. Si le sel y était inconnu, en revanche le piment y jouait un tel rôle qu'à la première bouchée que nous avalâmes, les larmes nous vinrent aux yeux, en même temps qu'une sensation pareille à la brûlure d'un fer rouge nous étreignait le palais et la gorge. Un vase d'eau limpide qu'on avait eu la prévoyance de placer à côté de ce ragoût incendiaire et auquel nous avions fréquemment recours, prévint la combustion instantanée dont nous étions menacés. Son repas fini et ses grâces dites, le colonel m'avoua que son pouls donnait cent pulsations à la minute.

En sortant de table, je parle ici métaphoriquement, car nous avions mangé accroupis sur nos talons autour de la marmite posée à terre, nous nous trouvâmes dans une position assez embarrassante et que nous aurions dû prévoir. Séduits par l'étrangeté du spectacle des lieux, des hommes et des choses auquel le hasard nous avait conviés, nous n'avions pas remarqué que les heures avaient suivi les heures, que la journée était aux trois quarts écoulée et le soleil déjà très-bas à l'horizon. Le colonel, qui le premier en fit l'observation, fut d'avis de se mettre en route et d'aller camper n'importe où, ne se souciant pas de passer la nuit à Huatinmio, au milieu des Siriniris. Sa brusque détermination, lorsqu'il avait tant insisté pour que nous fissions ce voyage, me surprit et je le lui dis. Il me répondit qu'ayant vu à Huatinmio tout ce qu'il y avait à voir, à présent que sa curiosité était satisfaite, il lui tardait d'en être loin. Si notre ami avait tout vu dans le village, moi je n'y avais rien appris, et comme le projet que j'avais formé pour en arriver à la connaissance de quelque chose, différait essentiellement du sien, j'alléguai, comme argument contradictoire, qu'il serait impoli de prendre congé de nos hôtes sitôt notre dernière bouchée avalée et que les lois de la civilité puérile et honnête nous faisaient un devoir de leur accorder une heure de digestion, dût la nuit nous surprendre chez eux et nous obliger à y élire domicile. Qu'au reste ils s'étaient montrés jusque-là si joyeux de nous recevoir, si empressés à nous complaire, que si notre étoile nous condamnait à passer une nuit sous leur toit, le malheur ne serait pas bien grand. Mieux valait, après tout, dormir sous un de leurs hangars que dans la forêt, où l'abondance de la rosée donnait prise sur nous à toutes sortes de rhumatismes. Cette dernière considération, d'un grand poids aux yeux du colonel, que depuis quelque temps sa goutte laissait en repos, le décida à s'en remettre à la Providence du soin de le loger comme elle l'entendrait.

Cinchona Calisaya. — Dessin de A. Faguet, d'après un croquis de l'auteur.

Dès qu'il eut été tacitement convenu que nous bivouaquerions à Huatinmio, nous dîmes à Pepe Garcia d'en avertir nos hôtes et de les prier de mettre à notre disposition un de leurs logements vacants. L'idée de nous garder une nuit chez eux parut leur faire grand plaisir et ils répondirent à l'interprète que nous pouvions choisir parmi leurs demeures celle qui nous plairait le mieux; naturellement nous fîmes choix de la plus grande, afin de pouvoir y être tous réunis. Lorsque nos bagages y furent placés et que l'ordre eut été donné aux porteurs de ne pas les perdre de vue, les Siriniris nous apportèrent de l'eau et du bois, seules choses qu'il fût en leur pouvoir de nous offrir pour la couchée. La nuit venue, je tirai de nos bagages une bougie que j'allumai et dont la forme, la blancheur et l'éclat, émerveillèrent les sauvages, qui se la passèrent de main en main, l'examinèrent et la flairèrent. Sa lumière devait me permettre d'employer une couple d'heures de la soirée à prendre, par l'intermédiaire de Pepe Garcia, des renseignements sur nos hôtes. L'interprète en chef, qui déjà s'était accomodé d'une barbacoa et comptait y faire côte à côte avec Aragon un somme de dix heures, parut désagréablement surpris de recevoir l'ordre de les questionner en détail sur les us et coutumes de leur tribu, afin que je pusse les écrire sous sa dictée. En joignant aux quelques ressources philologiques qu'il possédait l'aide d'une pantomime vive et



Propositions commerciales. — Dessin d'Emile Bayard, d'après une aquarelle de l'auteur

animés, Pepe Garcia put faire droit à ma requête. A la première question qu'il adressa à un Siriniri, tous les compagnons de celui-ci ayant cru devoir répondre à la fois, ce fût un amalgame de paroles auquel il lut impossible de rien comprendre. Mais peu à peu la clarté se fit; l'ordre et la méthode se dégagèrent du chaos, et de cet interrogatoire fait par un tiers je parvins à extraire les notes suivantes :

La nation des Siriniris, à laquelle appartenaient nos hôtes, avait occupé autrefois la partie du pays comprise entre la vallée de Pilcopata, située au nord de Huatinmio, et celle d'Ollachea, qui la terminait dans le sud. Avec le temps devenue trop nombreuse pour résider sur un seul point, et les difficultés de l'existence augmentant sans cesse, elle s'était vue forcée de se fractionner en trois tribus, qui s'étaient partagé une zone d'environ dix lieues de longueur sur une largeur de trois à quatre lieues, couverte d'épaisses forêts et arrosée par plusieurs cours d'eau. Chaque tribu, mise en possession de son territoire, avait chassé et pêché pour vivre, empiétant quelquefois sur le territoire de sa voisine, mais sans que cet empiètement fut considéré de part ou d'autre comme un *casus belli*, ainsi que la chose a lieu entre nations rivales ou même d'origine commune, mais séparées depuis longtemps.

Les trois fractions Siriniris qui, réunies, pouvaient donner un chiffre de deux cent quatre-vingts à trois cents individus, confinaient dans la partie du nord avec les Indiens Huatchipayris et Tuyneris, qui occupent les vallées dites de Paucartampu, en deçà et au delà du cours de l'Amaru-Mayu ou Madre de Dios, et les Pukiris, qui habitent dans le sud les vallées arrosées par l'Inambari et le Tambopata et s'étendent jusqu'à Apolobamba Des dissensions et des luttes à main armée avaient peut-être eu lieu jadis entre les nations précitées et les Siriniris, mais la date en était si reculée, que la génération actuelle n'en gardait aucun souvenir et assurait avoir toujours vécu en bons termes avec ses voisines.

Les us et coutumes de la tribu qui nous donnait l'hospitalité étaient à peu de chose près ceux que nous avions eu l'occasion d'observer chez les nations qui habitent les versants de la Cordillère entre le 10e et le 12e degré sud. La polygamie, en usage chez presque toutes, était chez nos Siriniris un cas exceptionnel; non pas que leur moralité se fût effarouchée d'un plus ou moins grand nombre de concubines, mais parce que la rareté des vivres, la difficulté de s'en procurer et un peu aussi la paresse proverbiale du sauvage, leur faisaient une loi de ne prendre de femmes qu'autant qu'ils en pouvaient nourrir.

Ce point délicat réglé de la sorte, et nos hôtes vivant en paix avec leurs voisins, la vie coulait pour eux exempte de soucis et d'inquiétudes, excepté ceux qu'entraîne après soi la nécessité de s'alimenter quotidiennement. Comme tous leurs congénères, lorsque la chasse ou la pêche avait été assez abondante pour assurer la subsistance de quelques jours, ils restaient au logis, étendus de leur long et regardant voler les mouches, pendant que les femmes allaient et venaient et faisaient à elles seules toute la besogne.

Cet asservissement de la femme par l'homme, du faible par le fort, qui remonte au temps où, les produits spontanés de la terre ne suffisant plus à nourrir sa population devenue trop nombreuse, il fallut recourir au travail pour les augmenter, cet asservissement qu'on retrouve, mais avec des nuances singulièrement adoucies, dans les classes pauvres de notre société moderne, est surtout curieux à étudier chez l'homme naturel, où il s'est conservé dans toute son intégrité Là comme au temps passé, la femme est bien encore la femelle, l'esclave et la bête de somme de l'homme, et nullement son épouse, son amie, sa compagne. Les travaux pénibles, les lourdes corvées dont le maître a su s'affranchir, lui sont réservés, sans préjudice de la besogne du ménage, de l'allaitement et des soins à donner aux enfants. Le traitement dont elles sont l'objet de la part de leur seigneur et maître, n'éveille en elles ni haine, ni courroux, ni révolte intime. C'est en riant qu'elles portent au cou le dur collier de fer dont les pointes leur déchirent la peau. L'habitude d'obéir, de ramper, de servir de marchepied à l'homme, ce protecteur naturel devenu leur tyran, cette habitude n'est pas seulement chez elles une seconde nature, mais bien leur seule et unique nature. Elles ne sauraient rien concevoir hors de là. Nous appellerions de tous nos vœux chez les Peaux-Rouges l'affranchissement d'un sexe faible et malheureux, quoique fort laid, si sa race, qui depuis trois siècles va toujours en décroissant, n'était fatalement condamnée à disparaître de cette Amérique.

Comme chez toutes les nations du continent Sud, l'union des sexes n'entraînait aucune cérémonie préalable et ne nécessitait chez les conjoints ni déclaration officielle par-devant un maire ceint d'une écharpe, ni publications de bans et autres formalités en usage chez nous. On se recherchait, on se prenait, et c'était tout. Les enfants provenant de ces unions bestiales ou naturelles, comme il plaira de les nommer, restaient jusqu'à sept ans sous l'aile maternelle; puis à cet âge ils passaient sous la tutelle de leur père, qui se chargeait de les élever d'une façon virile. Son premier soin était de les lancer à l'eau comme de jeunes chiens, de leur laisser boire quelques gorgées et de les repêcher sous le prétexte de leur donner une première leçon de natation. Il leur montrait ensuite, avec cette gravité propre à la gent sauvage, le maniement de l'arc et de la flèche et l'art de sculpter avec un morceau de silex et l'aide du feu le manche d'une macana, porra ou massue. Ces talents manuels, en y joignant l'imitation plus ou moins parfaite de quelques cris d'animaux, composaient le programme de leur éducation sylvestre. L'enfant accompagnait son père dans ses courses, grandissait sous ses yeux, apprenait de lui à poursuivre le gibier dans les bois et le poisson dans l'eau, s'adjoignait plus tard autant de compagnes

qu'il se sentait le courage d'en nourrir et faisait souche de sauvages. Jamais, comme on le voit, rouages d'une existence humaine n'avaient été plus simplifiés.

Chez ces Siriniris, comme chez toutes les castes sauvages de ce continent du Sud, où la force est le seul droit reconnu, les vieillards n'obtenaient ni les égards ni la considération que nous leur accordons chez nous. Le morceau de rebut dans les victuailles destinées au ménage, la place dédaignée ou la plus incommode sous le toit commun, étaient leur lot habituel. Ayant fait autrefois pour leurs parents devenus vieux ce que leurs enfants faisaient à leur tour pour eux, ils s'accommodaient sans murmure ostensible des dures conditions auxquelles on les soumettait. Toutefois, par effet de cet égoïsme qui domine tout et survit à tout chez la créature, un sentiment d'amertume ou de révolte contre la destinée s'éveillait-il à ce sujet au fond de leur âme plongée dans d'épaisses ténèbres? C'est ce que j'oubliai de leur demander, et ce que à quoi probablement aucun d'eux n'aurait pu répondre.

Leur croyance à une intelligence supérieure, créatrice et conservatrice de l'univers visible, ou plutôt l'instinct vague qu'ils en avaient, se traduisait par une observation des phénomènes naturels dans lesquels ils voyaient la manifestation des volontés, la bonne ou la mauvaise humeur de ce Grand Être. Ainsi le soleil était son sourire, la pluie un effet de sa tristesse et de son deuil, les roulements du tonnerre un indice de son mécontentement et la chute de la foudre le plus haut degré que pût atteindre sa colère.

S'ils ne rendaient ni culte ni hommage à ce Dieu qui leur paraissait n'exercer aucune action sur leur destinée présente ou future, en revanche ils s'occupaient beaucoup du diable, dont l'influence maligne leur semblait agir continuellement sur eux. Tous les ennuis et les contrariétés de leur vie, depuis l'insuccès d'une partie de pêche et l'absence de gibier en certains lieux de la forêt, jusqu'à l'accroc accidentel fait à leur peau par les épines, étaient autant de misères dérivant du malin esprit. Aussi n'y avait-il pas de malédictions et de noms odieux dont ils ne l'accablassent. Leur manière habituelle de le conjurer était d'étendre les deux bras dans la posture d'un homme crucifié et de cracher plusieurs fois en l'air, sans s'inquiéter si cela leur retomberait sur le nez. Bien des simagrées de certains autres peuples ne me parurent ni meilleures ni pires que cette façon des Sirininis de tenir le diable à distance.

La mort, fin de tout ici-bas, commencement ailleurs, n'éveillait chez eux aucune idée d'existence ultérieure, de rémunération ou de châtiment, de transformation et de progression au sortir de cette vie. En mourant, ils s'imaginaient rouler dans un trou profond et plein de ténèbres, où leur chute, véritable dégringolade, n'avait ni durée, ni terme appréciables.

Le mode d'ensevelissement de leurs morts était assez simple. Après avoir ramené le long du corps les bras du défunt, les femmes l'empaquetaient avec soin des pieds à la tête dans les longues feuilles de l'arundo dont la hampe florale leur sert à faire des flèches, puis elles l'entouraient symétriquement de lianes minces comme des ficelles qui lui donnaient quelque ressemblance avec une carotte de tabac. Pendant ce temps les hommes creusaient en terre un trou rond de deux pieds de diamètre et assez profond pour que le cadavre, qu'on y introduisait la tête la première, pût y tenir à l'aise. Cette posture anormale devait, dans l'idée des vivants, faciliter au mort sa chute dans le gouffre sans fond et prévenir les efforts qu'il se serait vu obligé de faire pour prendre de lui-même cette position.

Ces explications données, il me restait à être fixé sur certain détail qui, lors de la visite que le colonel et moi avions faite des maisons de Huatinmio, avait piqué notre curiosité. Je veux parler des cendres et des tisons éteints qui se trouvaient sous les barbacoas dont l'intérieur de ces logis était meublé. A la question que l'interprète adressa à cet égard aux Siriniris, ils se regardèrent comme étonnés, puis se mirent à rire et échangèrent mezzo-voce quelques paroles que l'interprète n'entendit pas et ne put nous traduire. Quant à l'explication du fait, ils la donnèrent à leur manière, c'est-à-dire avec force digressions verbeuses. En expurgeant ce bavardage et ne gardant que ce qui avait trait au renseignement demandé, j'obtins les données suivantes :

Durant la saison d'hivernage où les pluies continuelles retenaient forcément tout le monde au logis, si les provisions venaient à manquer, il fallait bon gré mal gré que les hommes bravassent le mauvais temps et se missent en chasse ou en pêche pour pourvoir à la subsistance de la famille. De retour de ces excursions, qui quelquefois duraient un jour ou deux, ils remettaient à leurs femmes le gibier ou le poisson qu'ils s'étaient procuré et que celles-ci cuisinaient sur-le-champ, séchaient ou fumaient, selon que la proie capturée en valait la peine. Habituellement, le chasseur revenait de ces tournées ruisselant d'eau et singulièrement transi. Sans vêtements ni couvertures dans lesquelles il put s'envelopper, il s'étendait alors sur le sofa treillissé ou barbacoa dont la cabane était pourvue. Là, dans la posture d'un poisson sur le gril, il attendait que sa femme vint rendre à son sang refroidi une bienfaisante chaleur. Celle-ci, depuis longtemps faite à ce manége, s'accroupissait près de la barbacoa, allumait dessous un petit feu de buchettes, dont la fumée d'abord, et l'ardeur ensuite, pénétrait doucement le corps de l'individu, qui lui présentait successivement ses diverses faces. J'eusse voulu savoir quel degré de chaleur pouvait supporter le corps d'un Siriniri ainsi exposé à la flamme, sans que l'économie des tissus ou des organes en fût altérée; mais l'interprète, pas plus que l'indigène qu'il interrogea là-dessus, ne purent rien m'apprendre.

D'ordinaire, le sommeil surprenait l'individu en train de se chauffer les reins, les côtes ou le ventre. Tant

qu'il n'était qu'assoupi, sa femme continuait d'alimenter le feu ; mais dès qu'elle reconnaissait à l'immobilité et au souffle égal du dormeur qu'il voyageait dans l'empire des songes, elle laissait le feu s'éteindre de lui-même et retournait à ses travaux interrompus.

Ces travaux, durant la saison des pluies qui retenait les femmes au logis, n'avaient trait, la préparation des repas exceptée, à aucun détail connu du ménage et ne comprenaient ni lavage de vaisselle, ni récurage de poêlons et de casseroles, ni savonnage ou repassage, ni même un vulgaire coup de balai. Ils consistaient à trier et à botteler les hampes florales des roseaux destinés à servir de flèches, à préparer ces mêmes flèches, à les empenner ou à en armer l'extrémité, selon qu'elles étaient destinées à la chasse ou à la pêche, d'un silex tranchant, d'une canine de singe ou de trois épines de mimose formant trident. Tandis qu'une partie des femmes s'occupaient à ces choses, d'autres assortissaient par taille et par nuances les rémiges, rectrices et grandes pennes d'aras, de perroquets, toucans, coqs de roche, tangaras, cotingas et autres brillants oiseaux, avec lesquelles elles formaient des couronnes et des bracelets pour les jours de fête. D'autres enfin roulaient sur leur cuisse nue de minces lanières enlevées aux folioles des palmiers, dont elles fabriquaient un fil solide ou tissaient, à l'aide d'une navette garnie de ce même fil, ces sacoches à mailles qui leur servent à transporter leurs provisions. Comme une opposition à ce tableau où tout était mouvement et activité des doigts et des langues, quelques femmes, nonchalamment couchées, allaitaient leurs enfants, tout en se peignant l'une l'autre avec leurs dix doigts et croquant avec sensualité les parasites qu'elles trouvaient dans leur chevelure.

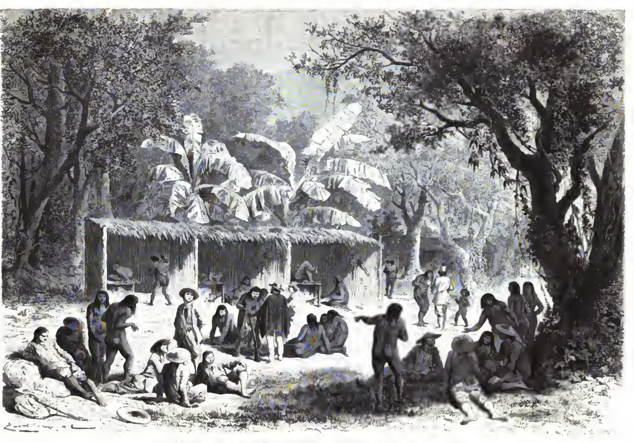
La saison des pluies s'écoulait dans ces occupations diverses. Quand le temps semblait invariablement fixé au beau, que la forêt était bien ressuyée, toute la tribu abandonnait le village, qui restait confié à la garde de quelques femmes sans maris et de vieillards à qui leur âge ou leurs infirmités ne permettaient plus de courir les bois. Cette excursion dans les forêts et sur les plages, entreprise dans le but de s'approvisionner de vivres pour la mauvaise saison, durait habituellement trois ou quatre mois et constituait pour la tribu un temps de villégiature. Pendant sa durée, personne ne revenait à Huatinmio, à moins que les chasseurs n'eussent abattu quelque grosse pièce, cerf, tapir, ours, pécari, qu'on détaillait et qu'on fumait sur place et qu'on expédiait alors au village pour la saison d'hiver. Ce cas de retour excepté, hommes, femmes, enfants vagabondaient dans la vallée par groupes plus ou moins nombreux, montant ou descendant le cours de la rivière selon leur caprice ou les chances d'approvisionnement offertes par le pays. La nuit venue, on campait où l'on se trouvait. Des abris de roseaux étaient construits à la hâte. On s'y entassait pêle-mêle et un peu les uns sur les autres, puis le lendemain on se mettait en marche, sans but déterminé, mais toujours avec l'espoir de trouver en route de quoi déjeuner, dîner ou souper.

En écoutant Pepe Garcia me traduire en partie les renseignements que les Sirinirie lui donnaient sur leur genre de vie, je ne pouvais m'empêcher d'établir un parallèle entre cette vie que nous qualifions d'animale et l'état de civilisation dont nous sommes si fiers, et je trouvais que l'avantage restait encore à la première. Si ces indigènes allaient nus faute de vêtements, s'ils chassaient et pêchaient pour vivre et n'avaient pour toute boisson que l'eau du Ccoñi, en revanche ils étaient exempts de l'ambition qui tourmente les autres hommes, de l'intérêt qui les consume, de la soif des honneurs qui les avilit et de cet affreux esprit de parti qui les fait traîtres, lâches et féroces les uns envers les autres et les pousse à s'entr'égorger avec ces grands mots : gloire, honneur, liberté, fraternité, dont ils méconnaissent de plus en plus le sens véritable.

La série des questions que j'avais à adresser à nos hôtes était à peu près épuisée et, pour la clore dignement, je priai l'interprète de leur demander si parmi les aliments dont ils se nourrissaient ou s'étaient nourris, la chair humaine n'avait pas figuré quelquefois, ne fût-ce qu'à titre de hors-d'œuvre ; mais Pepe Garcia refusa de les questionner là-dessus, alléguant que la chose pourrait leur paraître indiscrète et peut-être les offenser cruellement. Cependant, sur mes instances réitérées et l'assurance que je lui donnai que les Sirinirie ne se fâcheraient nullement d'une demande aussi simple, l'interprète s'étant décidé à la leur faire, il lui fut répondu que la chair d'homme, et surtout celle plus tendre d'un enfant, était un manger délectable, fort au-dessus des viandes de singe, de tapir et de pécari ; que leur nation, au temps de sa puissance, s'en régalait souvent, mais que la difficulté de se procurer cet aliment de choix étant devenue de plus en plus grande, la génération actuelle s'était vue forcée de le rayer de la carte de ses repas.

Cet aveu naïf de nos hôtes, d'accord avec les traditions passées et les affirmations de graves auteurs au sujet du goût décidé que les nations des deux continents avaient eu jadis pour la chair humaine [1], cet aveu, dis-je, fixait mon opinion longtemps ballottée entre le doute et la croyance à l'égard de ce point délicat de l'anthropologie américaine. Pendant que je rêvais à cet appétit singulier de la créature pour les beefteacks et les côtelettes de son semblable, le colonel, désireux d'éclaircir un point qui l'intéressait parti-

1. Entre Dutertre et Lopez de Gomara, dix historiens des plus graves ont voté pour l'affirmative à l'égard de l'anthropophagie chez les nations américaines des siècles passés. Au reste, ce goût étrange paraît avoir été commun à la généralité des nations de ce globe. Cook, Forster, Neuhoff, Marsden, Duclesmeur, Forrest l'ont constatée chez les indigènes de l'océan Indien. Avant eux, Pline, Strabon, Porphyre l'avaient trouvé en honneur chez les Scythes et les Massagètes ; Peloutier la reprochait aux Celtes ; Cluverius aux Germains, Jablonski aux Arabes. Les sacrifices humains des Gaulois, des Carthaginois, des Romains, n'étaient, après tout, que les restes d'une ancienne anthropophagie. Sous l'empire d'autres idées, ces peuples brûlaient ce qu'autrefois ils avaient adoré.



Huatinmiu, village d'Indiens Siriniris. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une aquarelle de l'auteur.

culièrement, avait retiré de son étui à cigarettes un papier soigneusement plié qui renfermait une pincée de sable d'or et quelques pepites de ce métal de la grosseur d un grain de mil, recueillies dans le lit de la rivière Garote, sur le versant du Camanti. Il remit à Pepe Garcia ces échantillons aurifères, en le priant de les montrer à nos hôtes et de leur demander s'ils ne connaissaient pas aux environs quelque rivière qui renfermât des pierres semblables. L'interprète remplit exactement la commission et mit sous le nez des Siriniris les échantillons en question. En les apercevant, ceux-ci prononcèrent le mot *Kori*[1], puis éclatèrent de rire, comme si la question qui leur était faite, non moins que les objets qu'on leur montrait, leur parussent plaisants. Toutefois, comme l'interprète insistait et tendait son papier pour obtenir une réponse à sa demande, l'un des indigènes, trouvant apparemment que la plaisanterie avait assez duré, y mit un terme en donnant sur le bras de Pepe Garcia une tape amicale qui fit sauter à quelques pas les pépites et le papier qui leur servait d'écrin.

A la vue de ses échantillons éparpillés, le Colonel lâcha le plus sonore des jurons espagnols et allait demander raison au Chuncho de son irrévérence, lorsque je réussis à lui faire comprendre que l'endroit où nous nous trouvions et les gens qui nous entouraient lui faisaient un devoir de se modérer et de tourner sept fois sa langue dans sa bouche avant de hasarder une expression légère ou incongrue.

L'heure était avancée quand nos hôtes nous quittèrent pour aller dormir. Nous nous disposâmes aussitôt à faire comme eux. Dès le commencement de la soirée, les porteurs s'étaient allongés sur le sol et, la tête appuyée contre leurs ballots, dormaient comme des bienheureux. En un clin d'œil nos dispositions furent faites et nos apprêts nocturnes terminés. Le hangar dont nous avions fait choix était pourvu de trois barbacoas que nous nous partageâmes. Eusebio et ses péons, mis en possession de la plus grande, y prirent place côte à côte, mais en travers. Aragon et Pepe Garcia eurent aussi la leur, sur laquelle ils s'étalèrent comme les Gémeaux du Zodiaque, tandis que le colonel et moi nous nous accommodions de l'autre. Un silence, que troubla seul le ronflement de quelques dormeurs oppressée, régna toute la nuit à la couchée.

Le lendemain à l'aube, en ouvrant les yeux, nous vîmes les hommes et les femmes de la tribu rangés en demi cercle à quelques pas du hangar et nous regardant avec curiosité ou sollicitude, nous ne pûmes savoir au juste, nos yeux encore bouffis par le sommeil ne nous permettant pas de distinguer entre ces deux sentiments. D'un bond nous fûmes sur pied et prêts à répondre aux bons souhaits qu'ils nous adressèrent par l'organe de l'interprète. Mais ce qui nous charma plus encore que leurs félicitations amicales, fut l'offre qu'ils nous firent de nous donner quelque chose à manger avant de partir. Comme on le pense bien, nous acceptâmes sans nous faire prier et deux fois plutôt qu'une. Pendant que leurs femmes allumaient un grand feu au centre de la place et mettaient à griller les bananes vertes et les yuccas qui devaient composer ce frugal repas, je songeais à compléter ma monographie un peu succinte de la tribu par quelques portraits de ses membres faits sur nature. Comme j'étais en train d'escamoter leur ressemblance, ces indigènes, ne sachant à quel motif attribuer les regards que je jetais sur eux, me souriaient, puis s'examinaient à la ronde en paraissant se demander pourquoi je les dévisageais ainsi. Leur pantomime prouvait suffisamment qu'ils n'entendaient rien à la besogne que j'avais entreprise. Une seule chose les préoccupait et les étonnait à la fois : c'était de voir le papier changer de couleur et, de blanc qu'il était, devenir gris sous le crayon ou se couvrir sous le pinceau de nuances multicolores.

Un de ces portraits achevés, j'eus la fantaisie de le montrer au Siriniri qui m'avait servi de modèle, non pour qu'il jugeât du mérite de l'œuvre, mais du plus ou moins de ressemblance qui pouvait exister entre l'original et la copie. A la façon dont il l'examina et surtout à l'idée qui lui vint de le flairer et de regarder le jour au travers, je compris que le sens artistique faisait complétement défaut à ce malheureux. Sous ce rapport, les tribus de Peaux-Rouges qui vivent au nord de la Cordillère[1] étaient bien plus heureusement douées que ces Siriniris. Si leur coutume de regarder indifféremment un portrait, une scène, un paysage de bas en haut ou de haut en bas, ainsi que j'avais pu en juger maintes fois, choquait un peu nos habitudes, elle ne concluait pas chez ces indigènes à une complète inintelligence de l'art et pouvait passer pour une façon spéciale d'envisager les œuvres picturales, chaque homme, comme on sait, considérant les choses à sa manière et les jugeant de même.

Mon album refermé et nos racines absorbées, je songeai à reconnaître de la seule façon qui pût être agréable à nos hôtes, l'hospitalité d'une nuit et les deux repas qu'ile nous avaient donnés. En conséquence je remis aux hommes six couteaux à manche de corne et des hameçons de divers formats, aux femmes des aiguilles à repriser, des grelots et des anneaux de cuivre. Ces objets furent reçus avec un plaisir évident. Ma dette acquittée je fis demander à nos hôtes s'ils n'avaient pas quelques objets à leur usage, armes, ustensiles, articles de parure qu'ils désirassent échanger contre de nouveaux couteaux. Cette demande à peine traduite fut presque aussitôt satisfaite. Hommes et femmes allèrent chercher dans leurs demeures tout ce qui leur parut susceptible d'être troqué. Une sexagénaire, véritable sorcière échappée d'un dessin de Goya, vint m'offrir un de ces roquets à museau pointu, à oreilles droites, qu'on eût cru résulter d'un croisement de chienne et de renard et dont l'espèce se retrouve

1. C'est le nom que donnent à l'or les Quechuas des plateaux de la Cordillère.

1. Vallée de Huarancalqui, province des Douze-Apôtres et rives de l'Ucayali.

chez presque toutes les nations de cette Amérique. L'animal, édenté comme sa maîtresse, moins vieux, mais tout aussi laid qu'elle, était en outre un peu pelé, un peu galeux. Celle-ci demandait un couteau de table en échange de son affreuse bête. Je repoussai la femme et le roquet à la bruyante hilarité des sauvages, qui paraissaient trouver ridicules et exhorbitantes les prétentions de leur doyenne. Pour consoler la malheureuse, qui se retirait sans mot dire, emportant son chien dans ses bras, je chargeai Aragon de lui remettre à titre de consolation une aiguille d'emballage et deux boutons de cuivre aux armes du Pérou qu'elle pendit bien vite à ses narines.

Nous joignîmes les objets que nous venions d'acquérir à ceux que nous nous étions procurés par divers échanges. Leur totalité formait presque à cette heure la charge d'un porteur. L'emballage de ces objets, dont nous n'avions eu ni le temps ni les moyens de nous occuper, laissait fort à désirer sous le rapport de leur conservation. Ainsi les peaux d'oiseaux étaient empilées dans un sac, les arcs, les flèches, les massues réunis en faisceaux: et les *ponissas* en plumes de perroquets enfilées dans un brin de liane rappelaient un peu ces couronnes vertes qu'à la fin de l'année scolaire l'élève studieux rapporte d'une distribution de prix. Quant aux aras vivants et apprivoisés que nous emportions, et parmi lesquels il s'en trouvait deux appartenant à nos porteurs, qui avaient sacrifié à l'achat de ces oiseaux leur couteau de poche, dans l'espoir de s'en défaire avec avantage une fois de retour à Marcapata, quant aux aras, dis-je, ils étaient perchés côte à côte sur un bâton qu'un Indien portait horizontalement sur son épaule.

Le moment était venu de partir. Nous prîmes congé de nos hôtes, qui nous offrirent de nouveau l'hospitalité sous leur toit, si les hasards du voyage nous ramenaient à Huatinmio. La Panthère, qui depuis notre arrivée avait été pour nous aux petits soins et nous avait comblés de politesses intéressées, nous escorta jusqu'à la sortie du village. Un instant nous craignîmes qu'il ne lui prît fantaisie de nous suivre comme il l'avait fait jusqu'alors, mais nous en fûmes quittes pour la peur. Huatinmio était le terme de sa course. Une fois en pleine forêt, il nous annonça qu'il allait rejoindre les compagnons qu'il avait laissés sur les plages de la rivière, et nous ayant salués de la main, il prit à l'ouest pendant que nous marchions à l'est. A dater de ce moment, nous ne revîmes plus sa robe mouchetée.

Malgré la cordiale hospitalité que nous avions reçue à Huatinmio et le bon souvenir que nous pouvions garder de ses habitants des deux sexes, nous éprouvâmes un certain sentiment de plaisir en nous retrouvant seuls, et ne voyant plus aller, venir et s'agiter autour de nous leur troupe bigarrée. Nos porteurs, en particulier, semblaient ravis d'être délivrés du contact des Siriniris, à en juger par leur babil bruyant qui succédait au silence farouche dans lequel ils s'étaient renfermés pendant la durée de notre séjour au pueblo. Le thème de leurs caquetages était, comme toujours, la répugnance et la frayeur que leur causaient des Peaux-Rouges de leur famille dont les principaux torts, à leurs yeux, étaient de s'habiller économiquement de leur seul épiderme, de se barbouiller la face de rouge et de noir, et de faire usage d'arcs et de flèches.

L'itinéraire que nous nous étions tracé, en quittant le village de Huatinmio, consistait à suivre quelque temps encore la direction de l'est-nord-est, afin de voir si les espèces quinologiques précédemment découvertes par les Cascarilleros s'y rencontraient encore, soit isolées, soit mêlées à d'autres variétés de la famille, ou si elles s'interrompaient pour ne plus reparaître. Cette reconnaissance opérée, nous devions obliquer à l'est-sud-est, redescendre vers le Ccoñi, le traverser par un moyen quelconque, puis, une fois sur sa rive droite, pousser une pointe dans les vallées voisines, afin de voir quelles espèces se cachaient à leur ombre et effectuer notre retour par la vallée de Marcapata. Combien de temps exigerait cette exploration, c'est ce que les Cascarilleros eux-mêmes ne pouvaient dire. Mais le temps nous importait peu. Chacun se sentait allègre et dispos, et d'autant plus apte à la marche que des jeûnes fréquents, joints à l'insuffisance des rations quotidiennes, avaient allégé déjà de dix bonnes livres le poids de son individu. Ces conditions physiques, qui laissaient au corps toute sa souplesse, à l'esprit sa lucidité, aidaient, on le comprend, au plaisir que nous pouvions éprouver d'aller devant nous comme Ésope, de découvrir à chaque pas un aspect, une forme, un objet nouveau, et de jouir convenablement des avantages attachés à un voyage du genre de celui que nous accomplissions. Inutile d'ajouter que les porteurs ne partageaient en rien notre façon de voir, et, fidèles au système qu'ils avaient adopté depuis Marcapata, représentaient parmi nous le parti de l'opposition. Mais leurs plaintes et leurs murmures nous trouvaient insensibles, et nous les laissions geindre ou maugréer tout à leur aise. Quant à notre crainte passée de les voir déserter, elle s'était évanouie, comme nous l'avons dit plus haut, depuis notre première rencontre avec les Chunchos. L'idée de tomber aux mains de ces derniers s'ils venaient à nous fausser compagnie, leur causait une si grande appréhension, qu'ils nous eussent suivi, toujours bougonnant, il est vrai, jusqu'à l'extrémité sud ou nord de cette Amérique.

Nous avions pris à travers la forêt, abattant devant nous buissons et broussailles, et avançant d'un pas aussi rapide que le permettait la nature des lieux. En quelques endroits, le sol, à part les lianes traçantes qui tendaient sous les pieds des rêts invisibles et provoquaient de temps en temps une culbute intempestive, était assez libre d'obstacles; mais en d'autres endroits un véritable fouillis d'arbustes et de plantes se dressait devant nous comme un mur végétal, que les Cascarilleros étaient tenus de jeter bas pour nous frayer un passage.

Ce genre d'exercice, auquel leur longue éducation sylvestre les avait accoutumés, n'occupait que leurs bras, n'exigeait d'eux qu'un simple coup d'œil, et laissait libre toute leur attention, qui se portait sur les arbres de la forêt dont ils inspectaient les diverses essences. Quand ils étaient las de cet office de pionniers, ils cédaient la place aux deux interprètes, qui déblayaient à leur tour le chemin.

Cette marche, coupée par une halte, durant laquelle, vers midi, nous mangeâmes un morceau sur le pouce, nous conduisit jusqu'à l'extrémité du coteau que nous suivions depuis notre sortie de Huatinmio. Là nous descendîmes, toujours sous bois et par une pente assez brusque, vers le plat pays, que nous atteignîmes sur les quatre heures.

Contrairement aux prévisions des Boliviens, le résultat de leurs recherches durant cette journée avait été assez mesquin. Des sujets isolés, ou disposés par groupes de deux à trois arbres, de *Cinchona boliviana* s'étaient montrés à de longs intervalles; un seul arbrisseau de *C. calisaya* avait été vu. De la rareté de plus en plus appréciable de ces espèces, non moins que de la rencontre de certaines essences et d'une abondance inaccoutumée de palmiers sveltes et bas de stipe, que les Cascarilleros nommaient *Marayahus* (*Bactris infesta*), lesquels couvraient à eux seuls d'assez grands espaces, ils avaient inféré que la zone des quinquinas actifs était à peu près épuisée dans la direction que nous continuions de suivre, et qu'il importait d'obliquer à droite si nous ne voulions pas nous fatiguer en pure perte et perdre notre temps pour rien. Sur la matière, Eusebio avait parmi nous l'autorité du vieux Calchas chez les Grecs, ses concitoyens. Sa décision au sujet d'un changement d'itinéraire n'eût pas été plutôt formulée que, sans la discuter, nous prîmes au sud-sud-est, de façon à rallier la rive gauche du Ccoñi.

Une heure de marche à travers des fourrés de bambusacées et de palmiers nains hérissés d'épines nous conduisit sur la lisière de la forêt, d'où nous passâmes sur la plage. Là nous attendait la plus étrange des surprises : la rivière, que nous avions laissée la veille courant de l'ouest à l'est, semblait remonter à cette heure du sud au nord. Un examen plus attentif nous convainquit que, non-seulement la direction de son cours n'était plus la même, mais que sa physionomie avait encore changé d'aspect. Ses eaux jaunâtres étaient devenues vertes, et ses bords, à un jet de flèche de l'endroit où nous nous trouvions, étaient revêtus de talus d'une ocre rougeâtre. Pepe Garcia, qu'un incident quelconque avait retenu en arrière et qui nous rejoignit en ce moment, nous donna sur-le-champ l'explication d'un fait qui nous semblait inexplicable. Pendant notre voyage à travers terres, la rencontre du Ccoñi et de l'Ollachea avait eu lieu sans bruit et sans esclandre, et la rivière que maintenant nous avions devant nous descendait des Andes du Crucero au lieu de venir de la Sierra de Marcapata. Je déroulai bien vite les cartes d'Arowsmith et de Bolivar, et joignant leurs indications parfois erronées et souvent incomplètes à mes études passées sur le réseau fluvial de cette partie du pays, je m'assurai que la chose était vraie. Si le Ccoñi, l'Araza ou le Marcapata, cette rivière au triple nom, comme la *Diva triformis* d'Horace, eût été un cours d'eau navigable dont le commerce et l'industrie pussent tirer parti, je me serais fait un devoir de revenir sur mes pas pour déterminer l'angle exact de son confluent, calculer son débit et jeter la sonde devant son embouchure; mais ce que j'avais vu du Ccoñi jusqu'à ce moment me démontrait l'inutilité d'une pareille démarche. Suffisamment convaincu que la pente de son lit, son cours tortueux, ses roches, ses rapides, ses îlots et ses bancs de sable, le destinaient à ne jamais porter ni yoles, ni bateaux, je replaçai mes cartes dans leur étui, tandis que nos gens se mettaient en devoir de tout préparer pour le campement, l'heure étant trop avancée pour songer à traverser la rivière.

Les grands roseaux abondaient aux alentours de la plage. Une moitié des porteurs fut employée à en faire provision pour la construction de nos ajoupas, tandis que l'autre moitié se mettait en quête de combustible et s'occupait d'allumer le feu nécessaire à la prépation d'un maigre souper. La première nuit que nous passâmes sur cette plage de l'Ollachea ne fut ni meilleure ni pire que nos nuits de bivac sur l'une ou l'autre rive du Ccoñi.

Levés avec l'aurore, nous tînmes conseil pour savoir de quelle façon nous effectuerions la traversée de la rivière, l'absence de bois poreux dans les forêts que nous venions de parcourir ne permettant pas aux Cascarilleros de construire un nouveau radeau. Pour obvier à cet inconvénient, les interprètes proposèrent de couper force cañas bravas et d'en façonner de grosses bottes, sur lesquelles chacun de nous, placé à califourchon, pourrait, dans l'attitude de Bacchus chevauchant sa tonne, tenter la traversée de l'Ollachea. Ce mode de navigation, que chacun trouva pittoresque, mais en même temps un peu hasardeux, fut repoussé à l'unanimité. Nous convînmes alors de descendre avec le courant jusqu'à ce que nous eussions trouvé un bas-fond, un gué, un endroit quelconque que nous pussions mettre à profit.

Comme si la rivière Ollachea, que nous voyions pour la première fois, eut voulu nous témoigner le plaisir qu'elle avait à se mettre en rapport avec nous, au lieu de nous laisser longtemps suivre ses rives et fatiguer nos jambes et nos yeux à rechercher le passage en question, elle nous le montra après un quart d'heure de marche sous forme d'un ruban de couleur glauque qui sinuait au travers de son lit.

Nos dispositions furent bientôt faites : ceux d'entre nous qui savaient nager se placèrent entre ceux qui ne nageaient pas, et tous les porteurs étaient de ce nombre; puis, appariés de la sorte et chacun tenant son voisin par la main, nous entrâmes dans la rivière, où



Indiens Sorimiris. — Dessin d'Emile Bayard, d'après une aquarelle de l'auteur.

notre chaîne s'allongea comme un serpent qui se déroule. En deux ou trois endroits nous perdîmes pied, et dûmes soutenir à la force des poignets les porteurs qui n'avaient plus la tête à eux, et que le courant drossait comme des corps inertes. Grâce à l'appui que nous leur prêtâmes, ils en furent quittes pour une peur atroce et l'absorption forcée de quelques pintes d'eau.

Nous débarquâmes tout ruisselants sur la rive opposée. Malgré l'envie que nous avions de pousser en avant, nous dûmes consacrer une couple d'heures à sécher nos vêtements et nos bagages. Le soleil levant nous aida dans cette besogne. Pendant que le grand astre faisait fumer nos vestes et nos pantalons, l'idée nous vint de vérifier si les eaux de l'Ollachea étaient aussi poissonneuses que celles du Cconi. Cette vérification donna pour résultat quelques poissons d'une taille plus exiguë que ceux que nous avions pris jusqu'alors; leur couleur était également différente : au lieu de l'éclat argenté des premiers, les seconds avaient l'air d'être saupoudrés d'une limaille de bronze ou de cuivre. Un ichthyologiste de profession eût probablement décidé que ces sabalos de l'Ollachea constituaient dans l'ordre des malacoptérygiens abdominaux et la famille des salmones une nouvelle variété; mais nos études incomplètes sur la gent aquatique ne nous permettant pas d'éclaircir ce point délicat, nous nous contentâmes de griller à demi sur les braises ces fils de l'affluent que nous venions de traverser et d'en composer notre déjeuner. Leur chair nous parut assez sèche.

Sur les dix heures, nous nous remîmes en route, précédés par les Cascarilleros, qui examinaient avec leur attention habituelle les sites ombreux que nous traversions. Parvenus au plus épais de la forêt, ils s'arrêtèrent en donnant les signes d'une vive surprise. Nous hâtâmes le pas pour voir ce qui les étonnait ainsi. Au centre d'une clairière que décoraient de longs festons de plantes volubiles, élégamment tendus d'un arbre à l'autre, un espace de quelques mètres carrés gardait les traces du séjour temporaire qu'y avaient fait des indigènes. L'herbe et la mousse du sol étaient foulées par le va-et-vient de plusieurs personnes. Un tas de bûchettes était déposé dans un coin, comme si on eût eu l'intention d'allumer du feu; enfin, des branches cassées, mais tenant encore aux arbustes, pendaient çà et là à hauteur d'homme. A l'état du feuillage flétri, mais non desséché et gardant avec sa couleur certain lustre humide, les Boliviens déclarèrent sans hésiter que le passage d'indigènes en ce lieu devait remonter à trois jours. Toutefois l'espèce de seconde vue dont ils semblaient doués à l'égard des hommes et des choses sylvestres n'alla pas jusqu'à reconnaître si ces indigènes appartenaient à la nation des Siriniris, avec laquelle nous avions lié connaissance, ou à celle des Pukiris qui nous étaient inconnue, et sur le territoire desquels nous nous trouvions peut-être en ce moment sans le savoir. En supposant que nous vinssions à les rencontrer, et la supposition était ici une quasi-certitude, se montreraient-ils aussi débonnaires envers nous que l'avaient été leurs congénères de la vallée de Marcapata? Cette idée, qui en toute autre circonstance nous eût importé peu, prenait en ce moment des proportions énormes et nous taquinait plus qu'il n'eût fallu.

Nous continuâmes néanmoins d'avancer, interrogeant des yeux tous les fourrés que nous apercevions, prêtant l'oreille aux moindres bruits et nous attendant à voir apparaître, au détour d'un buisson, quelque Peau-Rouge, la *panissa* en tête, l'arc et les flèches en main, peint de fraîs et nous montrant, dans un sourire, les trente-deux dents jaunes enchâssées dans sa bouche [1]. Mais notre attente fut trompée; rien d'étrange ou de suspect ne s'offrit à nous durant une demi-heure que nous marchâmes encore. Passé ce temps, nous vîmes, à notre très-grande surprise, les arbres corpulents qui nous entouraient diminuer de taille, au point de n'être plus que de simples arbustes, les hauts massifs se changer en buissons, les cypéracées et les bambusas passer à l'état de brins d'herbe, puis la forêt s'interrompit, coupée par une bande sablonneuse développée en forme de croissant et dont les extrémités, dans le nord-est et le sud-ouest, se dérobaient à l'œil. Au delà de cette zone, large d'environ un demi-kilomètre, la forêt recommençait de nouveau.

Cette solution de continuité que certains d'entre nous, et le Colonel était de ce nombre, considéraient avec étonnement et dont ils ne pouvaient s'expliquer la cause, était due à un déplacement partiel de l'Ollachea, qui, détourné de son cours par une de ces commotions volcaniques si fréquentes dans le voisinage des Andes, avait abandonné son ancien lit pour s'en creuser un autre plus au nord. Ces déplacements de rivières, très-communs dans cette Amérique, sont surtout apparents dans ses parties planes, où de grands cours d'eau, tributaires de l'Amazone, coulent aujourd'hui à vingt-cinq lieues à l'est ou à l'ouest de l'endroit où ils passaient il y a cinquante ans.

En y regardant avec attention, on reconnaissait, au ruban de sable tracé en creux et sinuant à travers cette zone aride, le site qu'avait occupé le lit de l'Ollachea. Des croupes de rochers s'y montraient çà et là, pareilles à d'énormes carapaces de tortues aux trois quarts enfouies. Sur les deux rives, accusées par une surélévation d'un mètre environ et la couche de pierres et de galets qui les recouvrait, des trous profonds et des amas de pierres superposées, dont l'arrangement symétrique dénonçait la main de l'homme, témoi-

1. A propos des dents de ces indigènes, si nous disons *jaunes* et non *blanches*, c'est que l'usage où ils sont de mâcher à froid certaines racines, dont la plus connue est celle du *Yanamucu* (*Peperomia tintoroides*), qui croît dans toutes les vallées chaudes du Pérou situées entre le deuxième et le douzième degré et sous les soixante-quatorzième et soixante-seizième parallèles; cet usage, ou cette manie donne aux dents de ces indigènes la couleur du vieil sapajou.

gnaient que des chercheurs d'or avaient pratiqué en ce lieu des essais de lavage. Les Boliviens, familiarisés avec ce genre de travail par leurs *trapiches* de Sorata, de Pelechuco, de Tipoani, justement célèbres, ne s'y trompèrent pas. Non-seulement ils reconnurent que des fouilles avaient été faites à cet endroit, mais ils déclarèrent que la nature du sol permettait d'affirmer, jusqu'à certain point, que ces fouilles avaient dû être productives. Pepe Garcia, à qui nous demandâmes alors s'il n'avait pas entendu parler des chercheurs d'or de l'Ollachea, demande qui n'avait rien de singulier dans un pays où des entreprises de ce genre sont connues et discutées à cinquante lieues à la ronde, Pepe Garcia nous répondit que, depuis vingt ans qu'il habitait la vallée de Marcapata, les on-dit des vieilles gens de Thyo et de Chile-Chile ne lui avaient rien appris à cet égard : d'où il inférait que la chose leur était parfaitement inconnue.

En l'absence de renseignements oraux qui permissent d'assigner à ces travaux une date moderne, il n'y avait qu'un moyen d'expliquer leur présence en ces lieux, c'était de les attribuer aux conquérants espagnols ou à leurs descendants, qui, pendant deux siècles, avaient exploité avec succès les gisements aurifères de ces vallées, déjà renommés du temps des Incas.

Une attaque des sauvages fit écrouler en une nuit cette longue et prodigieuse fortune. La plupart des travailleurs furent massacrés, leurs établissements pillée et incendiés, et ceux d'entre eux qui parvinrent à échapper à la flèche ou à la massue des Peaux-Rouges ne reparurent plus dans le pays. Une terreur profonde plana dès lors sur ces vallées, où, pendant de longues années, les Péruviens craignirent de s'aventurer.

En 1824, après la chute du pouvoir espagnol, le bannissement du dernier vice-roi et la proclamation de l'indépendance du Pérou, la renommée des quinquinas de Caravaya qui balançait celle de Cuenca et de Loja, sous l'Equateur, attira dans ces vallées des Cascarilleros et des commerçants ; mais l'exploitation des richesses aurifères auxquelles elles avaient dû leur splendeur passée, et dont les colons espagnols avaient tiré jadis si grand parti [1], cette exploitation se borna à des essais individuels tentés sur quelques points et dont le résultat fut médiocre ou nul.

Les travaux de lavage dont nous retrouvions la trace sur les bords de l'ancien lit de l'Ollachea devaient donc avoir été entrepris dans la période de 1550 à 1767, entre le commencement et la fin de l'exploitation deux fois séculaire de ces vallées. Le Colonel, l'œil attaché sur leurs débris, rêvait à la façon de Marius sur ceux de Carthage. Comme, après tout, cette trouvaille, qui pouvait intéresser l'ethnologue, l'archéologue, voire le métallurge, nous importait fort peu et n'influait en rien sur les résultats passés ou futurs de notre expédition, nous passâmes outre, et, coupant diagonalement la zone pétrée, nous nous dirigeâmes vers la forêt.

Arrivés à cent pas de sa lisière, sur laquelle nos regards étaient machinalement fixés, nous vîmes sur plusieurs points les branchages inférieurs se mouvoir lentement. Leur déplacement, lorsque nul souffle d'air n'agitait les cimes des arbres, nous parut à bon droit suspect. Il ne pouvait être causé par le passage d'une horde de fauves qui eussent écarté brusquement le feuillage, ni par les gambades des singes qui se fussent joués sur les branches et les rameaux supérieurs. A peine avions nous eu le temps de nous communiquer à ce sujet nos impressions diverses, que des clameurs retentirent dans la forêt, puis une troupe d'indigènes, hommes, femmes, enfants, sortirent de l'ombre qui les cachait, et gambadant, gesticulant, vociférant, accoururent à notre rencontre.

La frayeur qu'avait pu nous causer la brusque apparition de ces inconnus fut un peu atténuée en reconnaissant, aux bouts de roseaux fichés dans leurs lèvres, les ailes de leurs nez et le lobe de leurs oreilles, que nous avions affaire à des Siriniris. Ces indices étaient d'autant plus certains, que jamais chez les Peaux-Rouges une nation ne s'attife, ne se peinturlure ou ne se tatoue comme sa voisine, et cela par des motifs d'amour-propre ou des raisons de nationalité que nous n'avons pas songé à approfondir. Chacune a son cachet spécial, ses emblèmes et ses *totems* qui la distinguent des autres et la font reconnaître entre elles à première vue.

Cinq minutes suffirent à ces nouveaux venus pour lier connaissance avec nous. Après quelques cajoleries destinées à nous amadouer, ils abordèrent la question des couteaux. Comme ils n'étaient que seize et que nous étions vingt-quatre, qu'en outre leurs mains étaient vides d'objets d'échange, nous eûmes l'air de ne pas les comprendre et nous continuâmes d'avancer. Cet accueil un peu froid ne les déconcerta nullement. Ils nous suivirent de très-près, en réglant leur pas sur le nôtre, et comme nous affections de causer entre nous sans paraître nous apercevoir de leur présence, ils se mirent à nous examiner de la tête aux pieds, se montrant l'un à l'autre les diverses pièces de nos vêtements et baragouinant à ce sujet une foule de phrases dont Pepe Garcia ne put nous donner une traduction rationnelle.

A mesure que nous approchions de la lisière de la forêt, les façons de ces inconnus, d'abord réservées, devenaient de plus en plus libres. Bientôt elles prirent un caractère de hardiesse que nous ne crûmes pas devoir tolérer plus longtemps. L'un d'eux avait retiré au majordome son couvre-chef et l'essayait au grand scandale de celui-ci, tandis que les compagnons du Chuncho tiraient par les pans de leurs vestes nos In-

1. Les statistiques de l'époque font monter à six cent soixante-cinq millions de piastres, soit trois milliards trois cent vingt-cinq millions de francs, le produit des mines et des lavaderos d'or de Caravaya, depuis l'occupation de ses vallées par les conquérants espagnols (1550) jusqu'à la destruction de leurs établissements par les Sauvages (1767).

diens qui commençaient à trembler de peur. Pour intimider ces drôles et les tenir à distance respectueuse, le Colonel et moi nous fîmes volte-face et, le doigt sur la détente de nos fusils déchargés depuis quelques jours, nous feignîmes de les coucher en joue. Au même instant Pepe Garcia leur criait d'une voix de stentor : *Tasa-Tasa !* tandis que sa bouche imitait par onomatopée le bruit de la détonation d'une arme à feu et que ses bras simulaient la chute d'un corps sur le sol. Ce jeu de scène fut si bien compris des sauvages, qu'ils firent un bond prodigieux en arrière, pendant que leurs femmes et leurs enfants se sauvaient à toutes jambes vers la forêt. La panique du sexe fort entraînant la déroute du sexe faible eut quelque chose de si grotesque, qu'un fou rire nous saisit aussitôt. Les porteurs, malgré le saisissement qu'ils venaient d'éprouver, ne purent s'empêcher de faire comme nous et pendant un moment, nos voix montant du grave à l'aigu, descendant de l'aigu au grave, parcoururent dans tous les tons la gamme éclatante du rire.

La douleur et la joie, le rire et les pleurs sont compris dans toutes les langues. Les Siriniris n'eurent pas sitôt vu qu'à la colère dont nous paraissions animés contre eux, succédait sans transition une gaîté folle, qu'ils se rapprochèrent en souriant et ne tardèrent pas à se trouver aussi près de nous qu'ils l'étaient au moment de la débandade. Seuls les femmes et les enfants se tinrent à distance, et, cachés derrière le feuillage, observèrent nos mouvements.

Déjà nous n'étions plus qu'à quelques pas de la forêt, et ces indigènes paraissant décidés à nous tenir fidèle compagnie, je pensai qu'une libéralité quelconque aurait pour résultat de nous débarasser de leur présence. En conséquence je fis ouvrir le ballot des quincailleries autour duquel les porteurs se massèrent afin d'en dérober la vue à nos argus, puis j'en tirai successivement des hameçons, des rassades colorées, des grelots et des boutons de cuivre, que je remis par petits lots à chacun d'eux. Cette distribution faite, je priai Pepe Garcia de déployer toutes l s ressources orales du charabia dont il se servait d'habitude avec les sauvages pour faire entendre à ceux-ci que nous étions charmés d'avoir fait leur rencontre, ainsi qu'ils en pouvaient juger par les présents que nous leur offrions, mais que, des affaires urgentes nous appelant ailleurs, nous allions nous séparer d'eux. Cette petite allocution, malgré un mélange vicieux de mots espagnols, quechuas et siriniris qui devaient en altérer la forme et le sens, fut généralement comprise par les sauvages, qui, après l'avoir écoutée attentivement, ne parurent surpris que d'une chose, c'est qu'il n'y fût pas fait mention des couteaux qu'ils avaient demandés. Le mot *siruta* qu'ils prononcèrent à diverses reprises et avec des inflexions de voix singulières, prouvait à n'en pas douter que cette omission les préoccupait vivement. Comme je n'étais nullement disposé à faire droit à leur requête, je leur fis répondre par l'interprète que nos derniers couteaux avaient été donnés aux habitants de Huatinmio, qui, en qualité de congénères et d'alliés, se feraient un plaisir de leur en céder quelques-uns, soit au prix coûtant, soit en se contentant d'un léger bénéfice. Que les Siriniris fussent ou non dupes de ce prétexte, comme ils étaient dans l'impossibilité de s'inscrire en faux contre lui, ils durent l'admettre bon gré mal gré et renoncer à leur idée. Après quelques fauves regards jetés sur nos personnes et nos bagages, regards où se lisait un secret désappointement, ils s'éloignèrent à pas lents et rejoignirent leurs femmes et leurs enfants qui les attendaient toujours à l'entrée du bois.



Cinchona Succirubra. — Dessin de A. Faguet, d'après un croquis de l'auteur.

Paul Marcoy.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Indiens Sirinirìs. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une aquarelle de l'auteur.

VOYAGE DANS LES VALLÉES DE QUINQUINAS

(BAS-PÉROU),

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1849-1861. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Aussitôt que le dernier d'entre eux eut disparu, nous nous glissâmes dans la forêt avec une agilité de couleuvres. Nous avions hâte de mettre le plus de distance possible entre ces inconnus et nous. Sur le conseil d'Eusebio et de ses amis, nous prîmes la direction de l'E. S. E. comme diamétralement opposée à l'endroit où nous nous étions séparés des Siriniris. Pendant une heure nous marchâmes d'un pas rapide et sans prendre haleine. Passé ce temps, il nous sembla que nous pouvions faire une courte halte, sans crainte de voir apparaître les importuns dont nous avions eu quelque peine à nous débarrasser.

Jusque-là, emportés par notre ardeur de locomotion et tout entiers à l'idée d'ajouter un kilomètre à l'espace déjà franchi, nous n'avions jeté que des regards indifférents ou distraits sur les sites que nous traversions au pas de charge. Et pourtant ils étaient dignes à tous égards de fixer l'attention, comme nous pûmes en juger durant la halte que nous fîmes. L'endroit où nous nous étions arrêtés était un vallon minuscule fermé par la rencontre de deux lomas dont l'inclinaison peu sensible faisait pressentir l'achèvement de la région orologique et l'approche du plat pays. La lumière qui l'éclairait horizontalement était due aux reflets lointains de quelques clairières. Des arbres corpulents, pseudo-juglans, ficus, jacarandas, isolés ou formant des groupes de trois à six individus, entrecroisaient leur épais feuillage au-dessus de nos têtes et dérobaient complètement la vue du ciel. Leurs troncs rugueux ou lisses, parfois jaspés de taches grises et vertes comme des robes de couleuvres, étaient à demi revêtus de plantes grimpantes et volubiles qui semblaient les prendre d'assaut. Dans cette cohue de parasites, les aroïdées et les caladiées tenaient le premier rang. Les vides ménagés entre ces beaux arbres qu'on eût dits les maîtresses colonnes chargées de supporter le poids de la voûte de la forêt, ces vides étaient irrégulièrement comblés par des arbres de troisième grandeur et même des arbustes d'essences variées, mais où se montraient fréquemment les cécropias, les macrocnemum, les bambusas, les myricas, mêlés à plusieurs variétés de rhexias et de mélastomes.

Cette région, dont le cachet pittoresque nous avait séduits tout d'abord, avait attiré l'attention des cascarilleros, qui, la jugeant propice à leurs recherches, n'avaient pris que le temps de réparer leurs forces et s'étaient levés pour aller à la découverte. Un quart d'heure à peine s'était écoulé depuis qu'ils avaient disparu et nous attendions leur retour assis ou couchés, et devisant de choses et d'autres, lorsque des exclamations prolongées parvinrent jusqu'à nous. Déjà nous nous levions, prêts à marcher vers l'endroit où le bruit des voix s'était fait entendre, quand Eusebio, se montrant à peu de distance, prévint notre intention en venant à nous. Ses gens avaient découvert, à deux cents pas de là, et comme la fâcheuse contre-partie d'un beau groupe de *cinchona boliviana*, un campement de sauvages qu'il nous engageait à venir reconnaître. Sous sa conduite, nous nous transportâmes, le colonel et moi, vers l'endroit indiqué, où Pepe Garcia et Aragen nous accompagnèrent. Les porteurs, bouleversés par cette nouvelle et s'effrayant à l'idée de rester seuls, se levèrent aussitôt, chargèrent leurs ballots sur leurs épaules et nous suivirent.

Ce campement occupait une manière de rond-point ménagé par le hasard dans une petite clairière. Douze ajoupas placés sur deux rangs se faisaient vis-à-vis. Construits avec des branches et des feuillages fichés en terre, ces abris témoignaient par le peu de soin apporté à leur construction que les indigènes, en les élevant à la hâte, n'avaient eu en vue que d'y passer une seule nuit. Des lycopodes volubiles, d'une hauteur de trois à quatre pieds et dont quelques échantillons étaient encore debout dans les parties ombreuses de la clairière, avaient été coupés et empilés pour servir de couche aux dormeurs. La fraîcheur des mousses et des feuillages nous donna lieu de croire que les Siriniris dont nous fuyions les importunités, avaient passé la nuit en ce lieu et l'avaient quitté le matin pour se rendre sur les plages de l'Ollachea où nous avions fait leur rencontre.

Au reste la découverte était d'un médiocre intérêt, et quand chacun eut dit son mot sur ce campement de Peaux-Rouges, nous nous en éloignâmes, poussant devant nous les porteurs, qu'une émotion dans laquelle la peur entrait pour beaucoup faisait vaciller sur leurs jambes.

La crainte et la répulsion qu'ils éprouvaient pour ces indigènes n'étaient partagées par aucun de nous; seulement les apparitions de ceux-ci, qui devenaient par

1. Suite. — Voy. t. XXI, p. 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97; t. XXII, p. 97, 113, 129; t. XXIII, p. 65, 81, 97 et 113.

trop fréquentes, nous lassaient singulièrement. L'obligation où nous étions, pour les éviter, de nous diriger d'un côté quand nous avions compté prendre d'un autre, cette obligation, outre qu'elle nous semblait fort pesante, transformait en une suite de zigzags la ligne droite qu'au début du voyage nous nous étions promis de suivre. Cependant, comme jusqu'ici nous n'avions pas eu à nous plaindre sérieusement de ces sauvages, que la lassitude qu'ils nous causaient ne constituait après tout ni dommage, ni préjudice, nous étions résolus à persister jusqu'au bout dans notre entreprise et à subir, puisque nous ne pouvions faire autrement, l'ennui de leur présence et les obsessions dont ils nous poursuivaient à chacune de leurs rencontres.

C'est en causant de ces choses par à-peu-près que nous continuions de suivre la direction de l'est-sud-est, que le majordome et ses aides avaient cru devoir prendre, d'abord pour nous éloigner des Chunchos, ensuite pour examiner en détail une contrée qu'ils ne connaissaient pas, mais qui, disaient-ils, leur paraissait devoir fournir ample matière à leurs recherches. A l'observation que je hasardai que, la partie montagneuse touchant à sa fin, il était à craindre que la plupart des espèces quinologiques ne disparussent avec elle, le campo llano ou plat pays n'offrant aux qualités de choix[1] aucune des conditions nécessaires à leur croissance et à leur parfait développement, à cette observation, le majordome à qui je l'avais adressée, me regarda de l'air à la fois docte et suffisant dont un pédagogue regarderait l'élève assez osé pour donner devant lui son opinion sur un point quelconque de scolastique.

« Oh ! fit-il, Monsieur s'entend mieux à mettre de l'encre ou des couleurs sur le papier qu'à juger de ces choses. Non-seulement le campo llano dont il parle est encore loin d'ici, mais avant de l'atteindre, si tant est que nous l'atteignions, nous aurons à traverser bien des coteaux et des ravins aussi élevés et aussi profonds que ceux que nous avons laissés derrière nous. »

— A quoi pressentez-vous cela, lui demandai-je ?

— A tout et à rien, me répondit-il. »

Cette réponse ambiguë et énigmatique, que certains esprits eussent déclarée pleine d'un sens profond et ténébreux et d'autres parfaitement creuse, coupa court à plusieurs questions que je me proposais de faire au doyen des cascarilleros; mais tout en me condamnant au silence, je songeai à part moi que le tout et le rien du digne Eusebio, ces deux termes qui s'excluaient l'un l'autre et tendaient à la même démonstration, offraient un admirable thème à la spéculation du philosophe et à la méditation du penseur.

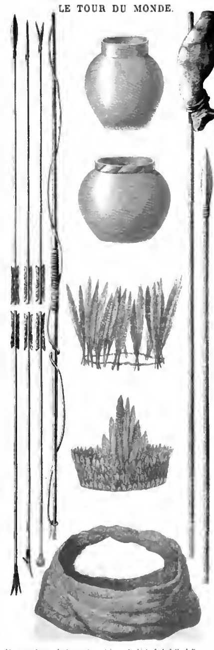
Cependant nous continuions d'avancer sous le couvert, abattant devant nous buissons et broussailles, stimulés par l'espoir et aussi par les coups d'éperon que nous prodiguaient à l'envi les dards, les aiguillons et les épines de plantes et d'arbustes que nous dérangions en passant. Après deux heures de marche, la prédiction du majordome basée sur tout et rien parut devoir se confirmer. Le sol eut des ondulations de plus en plus profondes; de brusques mouvements de terrain, sans cause apparente, se produisirent çà et là; puis des parties de la forêt s'éclaircirent et tamisèrent la lumière, tandis que d'autres restaient sombres comme aux approches de la nuit. Dans cette ombre que, selon les accidents du site et les caprices de la marche, nous cotoyions ou traversions, quelque lourde gibbosité, apophyse du minéral qui perçait la couche végétale, se montrait à la surface du sol. Revêtue d'une épaisse toison de mousse d'un vert tendre, exquis, velouté, elle semblait dire au passant : *Sta, Viator ;* où trouveras-tu dans ces bois un siége plus frais et plus moelleux que celui que je t'offre ? Cédant à cette invitation muette, deux ou trois fois il m'était arrivé de m'asseoir sur une de ces croupes rondes, et chaque fois j'avais dû l'abandonner presque aussitôt. Les mousses de velours qui la capitonnaient avaient bu comme des éponges les pleurs de toutes les rosées, l'eau de toutes les pluies et pénétraient en un clin d'œil pantalon, chemise et le reste. Au lieu du fauteuil sur lequel on avait compté, on ne trouvait qu'un bain de siége.

Sauf une halte de deux heures que nous consacrâmes au déjeuner, la journée tout entière fut employée à faire du chemin. Nous vîmes les terrains changer graduellement d'aspect, s'affaisser profondément en certains endroits, se relever en d'autres et former bientôt des talus et des pans coupés dont les accidents, de plus en plus heurtés ne le cédaient en rien, comme l'avait prédit le majordome, à ceux de la région que nous laissions derrière nous. Quand vint l'heure de camper, nous nous trouvions entre deux croupes verdoyantes doucement inclinées l'une vers l'autre, semées de bouquets d'arbres plus ou moins espacés, plus ou moins élevés et touffus et disposés d'une façon à la fois symétrique et désordonnée. Un architecte de jardins paysagers n'eût pas agencé plus habilement ces verts massifs, ni fait serpenter avec plus d'élégance autour d'eux les festons et les astragales des lianes, parmi lesquelles le Tricuspidaria, que les gens du pays nomment l'herbe aux couleuvres, attirait le regard par le pourpre vif de sa fleur à corolle monopétale.

1. Les espèces les plus renommées de quinquinas actifs ne croissent, en effet, que dans la région montueuse et boisée située sur les versants des Cordillères, à une hauteur de mille deux cent cinquante à trois mille deux cent quatre-vingts mètres. Les parties de ces versants où la végétation forestière alterne avec de grands espaces couverts de graminées, lesquels portent dans le pays le nom de *Pajonales*, ces parties ne produisent guère, en fait de quinquinas que deux variétés d'*Ichu Cascarilla*, dont l'une, le *Calisaya Josephiana* de Jussieu, présente, selon les expositions où il croît, des différences très-sensibles avec le *Cinchona Calisaya* des Boliviens. Une troisième variété de quinquinas propre à la région des Pajonales est celle dite *Carhua-Carhua*, que les praticiens du pays tiennent pour inerte et qu'ils ne font pas figurer dans la nomenclature des espèces propres au commerce. Après la région montueuse et les pajonales, au-dessous de mille deux cents mètres, on ne trouve plus que des espèces appartenant aux genres *Exostemma Portlandia*, *Condaminea*, etc., qu'on rangeait autrefois dans la famille des quinquinas véritables, mais que les savants en ont détachés aujourd'hui.

L'inclinaison de ces coteaux nous parut assez incommode pour y asseoir un campement. Nous descendîmes donc dans l'espèce de gorge formée par leur rapprochement. Aux diverses commodités qu'elle pouvait offrir s'ajoutait une qualité précieuse pour des voyageurs au bivac : un filet d'eau claire et glaciale y coulait au milieu des plentagos, des alismacées et des œnothères, se cachait un instant sous leurs touffes vertes piquetées de fleurs blanches et jaunes et reparaissait tout à coup, faisant miroiter aux derniers reflets du couchant ses facettes étincelantes.

Cette gorge, d'une longueur de quelque deux cents mètres, rappelait par sa configuration un S majuscule. Le ruisseau qui la parcourait filtrait des flancs d'un des coteaux à un mètre du sol et s'allait perdre dans les bois. Pendant que nous prenions possession du site, chacun cherchant un endroit à sa convenance pour y passer la nuit, Pepa Garcia et son émule Aragon s'avançaient jusqu'à la lisière du bois, plutôt pour en sonder de l'œil les profondeurs comme ils nous le dirent, qu'avec l'intention d'y chercher un gibier quelconque. Au moment d'en atteindre le seuil, un déplacement des feuillages qu'ils entendirent et le bruit des bûchettes qui craquaient sous des pas pesants les arrêtèrent dans leur marche. Nous les vîmes se séparer, puis chacun s'effaça derrière le tronc d'un arbre et ne montra que le bout de son nez. Pendant que nous nous demandions à quel jeu singulier ils jouaient entre eux, une double détonation, que l'écho répéta comme un roulement de tonnerre, nous fit tressaillir et presque bondir sur nous-mêmes. Malgré le délabrement du gardo-manger de l'expédition, depuis trois ou quatre jours nous ne chassions plus, craignant d'attirer les Siriniris sur nos traces; qu'on juge de l'effet que produisit sur nous ce bruit insolite et inattendu. Ce fut un sentiment de stupeur et en même temps une vague crainte de voir sortir de l'ombre et s'abattre sur nous, comme une troupe d'oiseaux de proie, ces Chunchos dont nos porteurs rêvaient la nuit et que le jour il leur semblait revoir dans chacune des souches d'arbres que nous relevions en chemin. Mais de part et d'autre cette appréhension fut vaine; au lieu des sauvages qu'on s'attendait à voir paraître, ce furent nos chasseurs qui revinrent bredouille, et d'autant plus confus de leur mésaventure que la bête qu'ils avaient entrevue, et sur laquelle ils avaient tiré sans l'atteindre, était une vache d'Anta ou tapir, dont la viande nous eût fourni quelques bons repas.



Armes, poteries, instruments aratoires et objets de toilette à l'usage des Siriniris. — Dessin de B. Bonnafoux, d'après un croquis de l'auteur.

Pour nous consoler de la perte de cette aubaine, nous procédâmes à nos apprêts nocturnes, ce qui ne fut ni long ni difficile. Un grand feu de branchages fut allumé, puis nous mangeâmes un morceau sur le pouce. Alors chacun n'eut plus qu'à s'allonger sur l'herbe à l'endroit qu'il s'était choisi. Les plus délicats de la



Decroissance des lomas. — Dessin de Riou, d'après une aquarelle de l'auteur.

troupe, dans le but de préserver leurs yeux de l'influence pernicieuse de la rosée, plantèrent à leur chevet une branche d'arbre sur laquelle ils étendirent quelques chiffons. Le colonel, que le voisinage du ruisseau inquiétait un peu à cause de ses rhumatismes, empila sous lui les diverses pièces de sa garde-robe qu'il recouvrit de son hamac. Cela fait, et après m'avoir souhaité une bonne nuit, il jeta sur sa face un pan de son poncho, n'ayant pas, comme l'Agamemnon de Timanthe, le bonheur d'avoir un manteau pour se voiler la tête.

Nous fûmes sur pied de bonne heure. Pendant qu'on faisait les paquets, je descendis avec le courant du ruisseau jusqu'à l'entrée du bois où la veille nos deux chasseurs avaient fait buisson creux. En chemin, je relevai d'exquises fougères qui croissaient dans les crevasses de la loma, coupée à pic à cet endroit. L'humidité constante du sol favorisait la végétation de ces cryptogames, dont le développement dépassait ce que j'avais vu de mieux jusqu'alors. Certains ptéris avaient des feuilles de la largeur de celles du ricin. Des aspléniums, mollement infléchis comme des plumes plates et des polypodes aux tiges multiples atteignaient à une hauteur d'un mètre et demi Rien de plus vert, de plus lustré, de plus finement découpé que ces plantes rafraîchies et comme vivifiées par le sommeil et la rosée de la nuit. Je n'ai pu comprendre jusqu'à ce jour qu'on n'adorât pas les fougères et que tant de poëtes qui, depuis le roi Salomon jusqu'au chevalier de Parny, se sont plu à chanter la rose, le lis, le narcisse et autres fleurs plus ou moins banales, n'aient jamais dit un traître mot de ces végétations pudiques aux amours cachées.

En quittant le bivac, nous avions gravi la loma de gauche, qui reproduisait, à quelques variantes près, les bouquets d'arbres et les gazons de sa voisine. Parvenus à son sommet, nous eûmes en bas, devant nous, une zone aride, que perçaient çà et là les têtes de quelques rochers à demi enfouis dans le sable Autour de cet espace, borné d'ailleurs, la forêt développait sa ligne circulaire, que dominaient à une assez courte distance deux pitons boisés de la base au faîte et dont la configuration rappelait les deux Camantis.

Pour gagner la forêt, nous prîmes à travers cette plaine de sable, où chacun de nos pas resta profondément gravé Déjà nous atteignions les premiers rochers qui bosselaient sa mouvante surface, lorsqu'une surprise, à laquelle nous n'étions nullement préparés, nous arrêta subitement. Un détachement de sauvages, sorti de la forêt, venait à nous au pas de charge. Afin de nous rassurer sur leurs intentions et nous faire comprendre qu'elles étaient toutes pacifiques, ces inconnus nous montraient de loin des peaux d'oiseaux, des gibecières et des aras vivants, que probablement ils désiraient échanger contre des couteaux. Nous n'avions pas eu le temps de maudire leur arrivée et de les envoyer à mille charretées de diables, que nous étions entourés, pressés, bousculés par toute la troupe, qui nous assourdissait de ses réclamations.

Dépités de cette rencontre et du retard qu'elle allait nous occasionner, nous nous assîmes sur les roches afin de subir plus à l'aise les importunités des nouveaux venus. Tout en nous mettant sous le nez leurs objets d'échange. afin que nous pussions juger de leur qualité, ils nous apprenaient qu'un message de leurs amis de Huatinmio les avait instruits de notre voyage dans la vallée, mais sans leur indiquer le chemin que nous avions pris. Peut-être eussent-ils erré quelque temps avant de retrouver nos traces si la double détonation de nos tasa-tssa (fusils) ne les leur avait indiquées. C'est donc à elle et non pas au hasard qu'ils devaient le plaisir de faire notre connaissance et d'entrer en relations commerciales avec nous. En réponse à ce speech de circonstance, que les interprètes traduisirent tant bien que mal, le Colonel m'avoua tout bas son envie d'envoyer paître ces sauvages; mais sa boutade humoristique eût aggravé la situation au lieu de la simplifier, et je jugeai d'une meilleure politique de faire droit à leurs demandes. En conséquence, je fis ouvrir le ballot de quincaillerie, et pour que ces Peaux-Rouges n'en pussent voir le contenu, je priai l'interprète en chef de les emmener à l'écart et de tâcher de les distraire. Le moyen qu'il imagina pour captiver leur attention fut de faire jouer devant eux la détente de son fusil à pierre, sans leur expliquer toutefois le mécanisme de cette arme, qu'à l'exemple de leurs congénères ils se figuraient pouvoir donner la mort à volonté et sans qu'il fût besoin de la charger.

Leur curiosité devant cet engin de destruction, si nouveau pour eux, et l'intérêt qu'ils semblaient prendre aux contes bleus que leur débitait l'interprète, intérêt et curiosité ne purent tenir contre la scintillement d'une lame de couteau, qu'à dessein, et aussitôt le ballot refermé, je fis miroiter au soleil. Un des Chunchos eut à peine aperçu ce reflet métallique qu'il laissa échapper une exclamation gutturale qui fit retourner la tête à ses compagnons. Tous accoururent aussitôt comme des chiens à la curée. Ce fut au milieu d'un indescriptible tohu-bohu que les échanges s'opérèrent. Armes, psittacules, peaux d'oiseaux, gibecières, tout ce qu'ils possédaient passa bientôt entre nos mains. Il va sans dire qu'en commerçants madrés, nous sûmes faire nos affaires en donnant peu et exigeant beaucoup.

Comme appoint, nous eûmes à subir les caresses et les attouchements de nos nouveaux amis, car ils s'étaient déclarés tels par l'organe de l'interprète. Durant quelques minutes, nous nous laissâmes passer la main sur le visage et manier la barbe et les cheveux; puis, ennuyés de ces démonstrations amicales et sentant la patience nous échapper, nous nous levâmes pour continuer notre route.

Les Chunchos comprirent sans peine que nous nous disposions à les quitter, et, pour nous retenir, bara-

gouinèrent force paroles expressives. Comme nous semblions n'en faire aucun cas, ils y joignirent quelques gestes. Déjà l'un d'eux nous tirait par nos vestes, lorsque le Colonel se retourna vers lui et lui cria : « A bas les pattes! » — J'ignore si le sauvage comprit cette admonestation, faite dans une langue autre que la sienne; mais comme les deux interprètes le regardaient de certaine façon et la main sur la détente de leur fusil, le Peau-Rouge et ses compagnons se décidèrent à nous laisser tranquilles. Contre notre attente, au lieu de nous suivre, ils restèrent cloués en place et nous regardèrent aller.

Nous nous dirigeâmes vers la forêt avec une lenteur calculée et comme pour montrer à ces inconnus que nous n'avions pas frayeur d'eux. Seulement, à mesure que nous nous rapprochions du couvert, nous agrandissions de quelques centimètres les pas que nous faisions, et lorsque nous fûmes entrés sous bois et à peu près sûrs de n'être pas vus des Siriniris, nos enjambées prirent des proportions phénoménales. Nous allâmes d'un train de poste jusqu'à ce que nos jambes refusassent de nous porter. Alors, nous nous laissâmes choir à l'entrée d'un fourré plutôt que nous ne nous assîmes. A cette heure, deux bonnes lieues géographiques devaient nous séparer de nos visiteurs du matin.

Un temps de halte et quelques bouchées de viande sèche de charqui retrempèrent nos forces et nous mirent en état de poursuivre notre chemin; la vélocité que nous avions déployée pour nous soustraire aux importunités des Chunchos fut remplacée par une allure honnête et modérée, favorable à la conversation et à l'observation. Cette conversation, comme bien on le pense, ne roula que sur les sauvages et la chance que nous avions eue de leur échapper. Nos Cascarilleros, tout en déplorant les fréquents tête-à-tête que le hasard nous ménageait avec ces Peaux-Rouges, n'avaient garde d'oublier la mission dont ils étaient chargés et furetaient de tous côtés le plus consciencieusement possible. En quittant le fourré où nous nous étions arrêtés pour reprendre haleine, ils avaient opiné pour que nous abandonnassions l'entre-lomas que nous suivions sous bois, comme plus favorable à notre marche, pour gravir au sommet de ces mêmes lomas, d'où leurs yeux pouvaient embrasser dans un certain rayon les lieux environnants et découvrir les espèces végétales qu'ils cachaient à leur ombre. Ce changement d'itinéraire que nous avions adopté sur-le-champ permit bientôt aux Boliviens de constater la présence de cinchonas *carhua-carhua* et *nitida*, qui croissaient par bouquets isolés sur les coteaux que nous suivions. La découverte était d'autant plus importante que nos praticiens assuraient que dans les régions planes de l'est et du sud-est ces mêmes espèces, que nous rencontrions ici par hasard, devaient se montrer sous la forme de manchas, ou d'îlots d'une certaine étendue, et offrir à l'exploitation un débouché précieux.

L'expérience vint confirmer de point en point leurs prévisions, et, soit que nous suivissions le sommet des collines ou que nous descendissions leurs versants, nous pûmes juger *de visu* que les forêts n'avaient rien de caché pour eux et qu'ils lisaient dans leurs plus impénétrables fourrés comme dans un grimoire.

Si cette découverte d'une mine inexplorée de richesses dans les lieux que nous parcourions ouvrait nos cœurs à l'espérance, nos jambes, il faut bien le dire, étaient loin de s'accommoder du violent exercice auquel nous les soumettions. Un ordinaire bien réglé, des viandes succulentes et des vins généreux eussent donné à leurs nerfs, muscles et tendons, avec l'humide radical, la souplesse et l'élasticité désirables; mais la maigre pitance que les circonstances nous dispensaient n'était pas de nature à retremper leurs forces; aussi quelques-uns d'entre nous, et le colonel Perez était à leur tête, commençaient-ils à trouver que la route était longue et surtout pénible, et comme les Hébreux captifs soupirant après leur Jourdain, soupiraient-ils aussi après leur maison, leur table et leur lit. La seule idée des bénéfices à venir, qu'ils s'escomptaient complaisamment, les soutenait dans ce qu'ils nommaient leurs épreuves et les aidait à tirer la ficelle.

Dans l'après-midi de ce jour, comme nous suivions à la file le dos d'une loma boisée, enjambant çà et là des arbres morts et tombés en travers des sentiers, le clair-obscur qui régnait en ce lieu s'assombrit à tel point qu'on eût cru que la nuit était venue. Cette obscurité soudaine, jointe à la cessation de toute brise, à l'électricité répandue dans l'air, à l'oppression de nos poitrines, enfin à la sueur dont nous étions baignés, indiquait à n'en pas douter qu'un orage flottait dans l'air. Le malaise que nous éprouvions était ressenti par nos aras privés, lesquels s'agitaient sur leur perchoir, entr'ouvraient leurs ailes et faisaient claquer leurs mandibules comme des castagnettes. Sous l'action du fluide qui les envahissait et secouait leurs nerfs de psittacules, ils se mirent à croasser d'une étrange façon. Ces voix rauques et discordantes retentissant au milieu du silence produisirent sur nous un effet singulier. Ce fut, en même temps qu'un déchirement du tympan, une appréhension instinctive dont aucun de nous ne put se défendre. A cette vague appréhension succéda presque aussitôt une crainte réelle. D'autres croassements, qui s'élevèrent de plusieurs points de la forêt, répondirent à nos oiseaux. Ces cris étaient-ils ceux d'aras sauvages, ou de ces aras privés que les sauvages élèvent en liberté et dont ils se servent comme d'appeaux pour attirer à portée de leurs flèches ceux de ces psittacules qu'on voit, aux approches du soir, fendre l'air de conserve?

Disons vite, en passant, que rien n'est plus charmant et plus curieux à observer qu'un couple de ces beaux oiseaux, qu'ils soient de l'espèce *ara rauna*, c'est-à-dire à dos bleu et à plastron pourpre, ou de l'espèce *macao*, à dos glauque et à ventre d'or. Partis d'un point de la forêt et se dirigeant vers un autre, ils

fendent l'air à quelques mètres seulement des dernières cimes, élévation moyenne qui, si le soleil est encore haut à l'horizon, permet d'admirer à loisir la richesse de leur plumage et la disposition de leurs longues rectrices, qui semblent être un ornement plutôt qu'un agent de locomotion. Leur vol robuste et soutenu n'est jamais repide. Ils n'accomplissent point, d'ailleurs, de longs trajets dans leurs contrées natales; ils vont devant eux, à la façon des oiseaux de Dante, serrée l'un contre l'autre, animée du même désir, tendant au même but, mais sans se hâter, sûrs qu'ils sont de l'atteindre et que leurs forces ne les trahiront pas.

Cependant les croassements continuaient de s'élever de plusieurs points de la forêt, et nos aras privée, se piquant au jeu, donnaient de la voix comme limiers en chasse. Jamais plus horrible concert n'avait déchiré des oreilles humaines. Troublée, ahurie, ne sachant trop à quel saint nous vouer ni comment mettre fin à ce *tutti* véritablement démoniaque, nous prîmes sur-le-champ une résolution extrême : ce fut de nous défaire de nos oiseaux, dont les cris ne pouvaient manquer d'attirer les Siriniris sur nos traces, ces sauvages, doués d'une finesse d'ouïe merveilleuse, étant en état de reconnaître à distance le croassement d'un ara sauvage et celui d'un ara privé. Restait à décider de quelle façon on par quel moyen nous les réduirions au silence. Les uns furent d'avis de jeter pêle-mêle, au fond d'un sac, les oiseaux criards; les autres, et c'était la majorité, alléchée par l'appât de deux bons repas que les huit aras ne pouvaient manquer de fournir, votèrent pour qu'on les dépêchât vers les sombres bords. Pepe Garcia et Aragon offrirent complaisamment de se charger de l'exécution. Nous acquiesçâmes à leur offre par un signe de tête. En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, six beaux aras, bien vivants, bien grouillants, bien bruyants surtout, étaient encapuchonnés, serrés, étouffés et jetés pantelants sur le sol. Les deux autres appartenaient à nos porteurs, qui les avaient troqués avec les Chunchos contre leurs couteaux de poche, et comptaient, une fois de retour à Marcapata, les revendre avec bénéfice à quelque muletier de la Sierra. A la vue des victimes que nous venions de faire, les malheureux avaient pâli sous leur couleur bistrée, et, tremblant pour les jours de leurs oiseaux, les avaient emportés à l'écart. Là, tapis avec eux derrière un tronc d'arbre, ils attendaient, pour reparaître, que la soif d'extermination dont nous paraissions possédés se fût éteinte d'elle-même, ou qu'une amnistie généreuse sauvegardât les survivants. Malheureusement pour nos Quechuas, leurs aras, continuant de croasser, ne pouvaient échapper au sort de leurs congénères. On eût dit même que la vue des six cadavres étendus sur le sol les exaspérait et donnait à leurs cris une acuité qui dépassait la limite des sons connus.



Cinchona Condaminea (fleurs). — Dessin de A. Faguet, d'après un croquis de l'auteur.

Cependant nos interprètes, mis en goût d'exécution par les meurtres qu'ils avaient perpétrée, se disposaient à en finir avec les deux braillards, lorsque les propriétaires de ces derniers les regardèrent d'une façon si formidable et parurent si disposés à défendre leur bien, que, dans l'appréhension d'une scène de pugilat qui promettait d'être animée, Pepe Garcia et Aragon hésitèrent un peu et semblèrent se consulter. Les deux aras criaient toujours comme si on les eût plumés vifs. Un éclair de colère brilla dans l'œil du colonel ; d'un bond, il s'élança sur les oiseaux, les précipita de leur perchoir, et, sans s'inquiéter de quelques morsures qui l'atteignirent, les maintint du pied contre terre et leur arracha tour à tour la tête du corps. Un tortionnaire patenté n'eût pas fait mieux ni plus rapidement les choses.

Devant leurs beaux oiseaux décapités, les deux Indiens restèrent sans regard, sans force et sans voix. N'osant s'en prendre au colonel et tomber sur lui à bras raccourcis, comme sans doute ils l'eussent fait avec les interprètes, ils levèrent les bras au ciel, s'écrièrent, dans leur idiome quechua, sans se douter qu'ils parodiaient un anapeste d'Eschyle, *o totototoï !* et finalement fondirent en pleurs. La douleur de ces pauvres gens eut quelque chose de si navrant, que notre ami Perez dut ressentir un peu de honte, à défaut de remords, de son action brutale.



Tentatives de vol. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une aquarelle de l'auteur.

Le premier moment de stupeur passé, les porteurs avaient ramassé les têtes et les corps des deux suppliciés et les considéraient attentivement, comme s'ils eussent cherché un moyen de rajuster entre elles ces parties violemment disjointes. Persuadés apparemment que la chose était hors de leur pouvoir, ils se montrèrent l'un à l'autre les deux victimes; puis, sous le coup d'une même pensée, leurs larmes se tarirent subitement, et un sourire éclaira leur physionomie. Ils venaient d'entrevoir la possibilité de faire un bon repas avec leurs aras, et l'idée de s'emplir convenablement l'estomac parut les consoler de la perte d'argent que représentaient pour eux leurs oiseaux défunts.

Cette scène, dont la reproduction écrite a exigé un certain nombre de lignes, dura cinq minutes à peine. A l'effroyable concert donné par nos oiseaux et auquel avaient concouru des exécutants invisibles, succéda tout à coup un silence profond que troubla seul le bruit des branchages que nous déplacions en marchant. Nous continuâmes de suivre la crête de la loma, qui paraissait approcher de sa fin. L'orage dont nous nous étions crus menacés passa sur nos têtes en faisant entendre quelques sourds grondements, et les nuages noirs, qui un moment avaient intercepté la vue du ciel, s'allèrent dissiper plus loin ou se résolurent en pluie. Bientôt la clarté se fit dans les bois, et quand nous sortîmes de leur couvert pour entrer en plaine, le soleil radieux se couchait derrière nous, dans un linceul de pourpre incandescente.

L'endroit que par hasard nous avions atteint offrait toutes les commodités désirables pour une halte, et, d'un commun accord, nous décidâmes d'y asseoir notre campement. Le talus à pente douce qui terminait la loma, dans la partie de l'est-sud-est, et que nous venions de descendre, aboutissait à une manière de plaine où des bouquets d'arbres alternaient avec de grosses pierres. Cette plaine était enclose par la verte muraille de la forêt. Un ruisseau sans importance, un ruisselet, comme eût dit Ronsard ou Clément Marot, formé goutte à goutte des pleurs de ces Dryades dont nous traversions tous les jours le domaine sans jamais apercevoir le bout de leur nez, ce ruisselet glissait en s'éparpillant le long du talus, et, parvenu à sa base, le contournait et formait un petit estuaire revêtu sur ses bords d'un moelleux tapis d'herbe verte et lustrée. Les lueurs pourprées du couchant frisaient son eau limpide, qui semblait teinte de minium et s'harmoniait à merveille avec la tonalité du paysage, calme, serein, rougeoyant, comme saupoudré d'or, et rappelant une des toiles du Lorrain.

A peine débarrassés des balles et ballots qu'ils portaient en sautoir et dont le poids était toujours allé en décroissant depuis le jour où nous étions entrés dans la vallée, nos porteurs, divisés par escouades, furent employés, qui à charrier le bois et l'eau, qui à plumer, flamber, vider et trousser les aras, qui enfin à ratisser la gaule verte qui devait tenir lieu de broche à rôtir nos oiseaux défunts. La nuit nous surprit au milieu de ces apprêts culinaires, et c'est à la clarté du feu que nous dressâmes le couvert et que nous soupâmes de notre gibier domestique. Puisque j'ai dit souper, je maintiens le mot; mais quel souper! jamais chair plus sèche, plus coriace, plus résistante ne fut soumise à la pression des dents et à l'action des muscles maxillaires; c'était à croire que Dieu nous châtiait et vengeait la mort de ces créatures en transformant en caoutchouc vulcanisé leur chair dont nous avions eu l'idée de nous régaler. Cependant, nous persistâmes et mâchonnâmes jusqu'au bout, et, grâce à deux doigts de tafia qui nous tinrent lieu de dessert, l'estomac des plus délicats d'entre nous put s'assimiler, sans trop en souffrir, cette viande indigeste. Puisse aucun de ceux qui nous lisent ne jamais souper en plein air de psittacules domestiques et rôtis sur les braises!

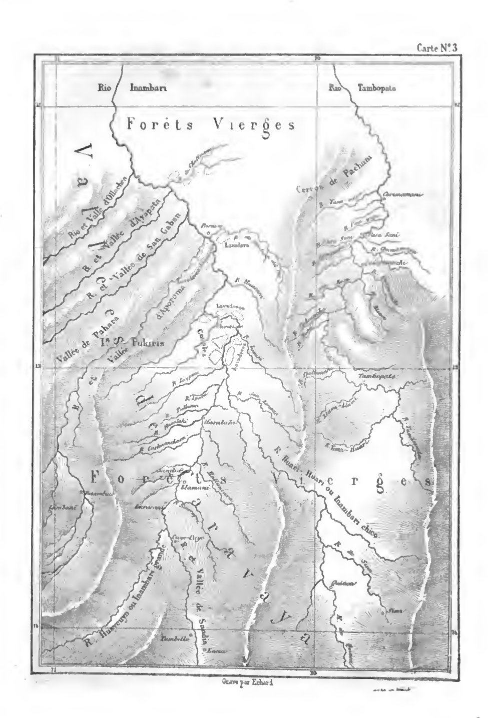
Un sommeil aussi pesant qu'on devait l'attendre après l'absorption d'un pareil repas s'empara de nous vers le milieu de la soirée. Tout entiers à notre cuisine, nous n'avions eu ni le temps ni l'idée de nous construire des abris et, cédant sans lutter à la torpeur qui nous envahissait, nous prîmes possession du sol où, jusqu'au lendemain, nous demeurâmes étendus dans l'attitude de boas qui digèrent.

Au lieu du malaise et de la courbature qu'eût dû nous occasionner cette nuit passée *sub Jove crudo*, nous nous réveillâmes un peu mouillés par la rosée, mais joyeux, alertes et dispos. Laissant aux sarcoramphes et aux pernoctères le soin de nettoyer les os et les carcasses de nos aras qui jonchaient l'aire du bivac, nous prîmes à travers la plaine qui se déroulait devant nous.

Ce que la veille et de loin nous avions pris pour de simples pierres sans adhérence avec son niveau, étaient de puissants blocs profondément engagés dans le sable et que l'alluvion, comme une marée montante, avait envahie par degrés. A quelle chaîne avaient appartenu ces lourdes roches d'un grès quartzeux? quel cours d'eau, quel lac, quelle nappe recouvrait cette partie du pays avant que des semences apportées par le vent vinssent y germer et que des forêts s'y développassent? C'était un problème scientifique dont aucun recueil de géographie, d'orologie ou de géologie n'eût pu donner la solution. Les arbres qui croissaient par maigres bouquets dans cette plaine mi-partie de sable et d'un gramen ras, étaient des palos santos, des guttifères et des mimoses à la tête étalée en ombelle. Les racines de ces derniers, presque entièrement hors du sol, se tordaient et s'enchevêtraient comme des serpents.

Vingt minutes nous suffirent pour traverser cette zone aride et gagner le couvert des bois qui l'entouraient de toutes parts. De sept heures qu'il pouvait être alors jusqu'à midi, où la lassitude et la faim nous obligèrent à faire halte, les cascarilleros avaient relevé dans l'aire de vent que nous suivions, huit troncs énormes de *cinchona calisaya* et vingt-trois de *cinchona boliviana*. La rencontre de ces arbres sur une

Carte N° 3



Gravé par Erhard

ligne à peu près droite était, dans l'estime de nos praticiens, un indice certain que des sujets de même espèce devaient croître en plus grand nombre aux environs; l'aspect des lieux les confirmait dans cette idée. Le sol montueux et accidenté, que la végétation couvrait d'ombre en quelques endroits et laissait en d'autres exposé à l'influence des rayons solaires, les ruisseaux que nous avions passés à gué, des chutes d'eau que nous avions entrevues sous bois, ces alternatives de sécheresse et d'humidité, non moins que la présence de certaines essences et la disparition de quelques autres, toutes ces circonstances, en y joignant les échantillons fébrifuges sus-mentionnés, témoignaient, à n'en pas douter, que cette partie du pays était une des plus abondantes en quinquinas actifs que nous eussions encore trouvée. Leur persuasion à cet égard était telle qu'ils allaient jusqu'à assurer qu'un *almacen*[1], établi en ces lieux, devait en moins d'un an enrichir son propriétaire. Jusqu'à ce jour, l'événement avait justifié le dire de ces hommes, et leur science presque divinatoire, basée sur une longue expérience des choses, ne s'était jamais trouvée en défaut. Nous crûmes donc devoir ajouter foi à leurs paroles. Au moment où ils nous annonçaient cette découverte heureuse et inespérée, nous étions en train de réparer nos forces par une halte et quelques bribes d'aliments que nous mâchions avec lenteur et avalions de même, afin de nous faire illusion sur l'abondance du repas. La fatigue et la faim furent aussitôt oubliées. Chacun se leva, rassasié, plein d'ardeur, frappa sur son ventre, comme pour témoigner que ce vil organe était satisfait, et parut près de battre un entrechat, en signe que ses jambes n'avaient perdu ni leur vigueur ni leur souplesse. Le colonel, enthousiasmé par ce qu'il appelait « la bonne nouvelle » déclara ne plus souffrir de ses rhumatismes, et nos porteurs, en prévision d'un généreux pourboire, trouvèrent légers comme plume les fardeaux que, le matin encore, ils déclaraient leur meurtrir les épaules. Quant aux interprètes, dont le concours philologique près des sauvages avait laissé si fort à désirer, et qui, conséquemment, n'osaient compter sur notre munificence à venir, ils ne soufflaient mot, mais leur visage reflétait, aussi exactement qu'un miroir, l'allégresse et l'animation peintes sur nos figures.

C'est dans cette heureuse disposition d'esprit et de corps que nous reprîmes notre marche et cheminâmes jusqu'au soleil couché. La veille, nous eussions trouvé cette journée un peu rude, car nous avions franchi, toujours sous bois, coteaux, ravins et fondrières, et traversé bon nombre de ruisseaux dont l'eau glacée nous venait aux genoux. Mais qu'importaient ces petites misères à des gens que la fortune allait bientôt combler de ses faveurs? A cette heure, la faim, la soif et la fatigue n'avaient sur nous aucune prise. L'espérance, cette fée aux ailes changeantes, avait tout transformé d'un coup de sa baguette. Elle avait relevé notre moral abattu, retrempé nos forces physiques, jonché de bluets et de roses les pierres et les casse-cou du chemin et fait de nous, pauvres hères vêtus de loques, des représentants augustes du dieu Million!

Le soir, à la veillée, l'entretien ne roula que sur les trouvailles du jour. Le colonel et les péons récapitulèrent complaisamment les divers points des vallées de Marcapata et d'Ollachea où les recherches de ceux-ci avaient été couronnées de succès. Déjà sur la carte de Bolivar, où chaque jour je redressais la direction des chaînes et des cours d'eau dont l'inexactitude m'était démontrée, déjà j'avais marqué d'une croix au crayon les endroits où croissaient les arbres fébrifuges; en outre, mon livre de route donnait à cet égard des indications si précises, que les travailleurs envoyés plus tard sur les lieux devaient, sans hésitation, sans tâtonnements, retrouver les points désignés et se mettre à l'œuvre. Le travail d'esprit auquel se livraient à cette heure nos compagnons ne pouvait m'apprendre autre chose que ce que je savais déjà.

Le lendemain, en abandonnant la clairière où nous avions campé, les Boliviens furent d'avis de laisser l'est-sud-est pour marcher au sud. A peu près sûrs que la zone des Cinchonas se poursuivait dans la première direction, ils voulaient s'assurer si dans la seconde, elle n'avait pas de ramifications plus ou moins nombreuses, plus ou moins étendues. Après deux heures de marche dans la direction indiquée, leur opinion était fixée à cet égard. Dans l'aire du sud, la zone cinchonifère offrait trois *vetas* — veines ou filons — d'arbres fébrifuges où la variété *carhuacarhua* alternait avec la *boliviana*. Ces vetas en ramifications, que nos praticiens comparaient aux doigts d'une main ouverte et s'écartant de plus en plus à mesure qu'elles s'avançaient vers les parties planes du continent, tendaient au contraire à se réunir et à former un tout compacte en se rapprochant de la Cordillère qui, suivant eux, représentait la paume de la main. Ces explications, que le colonel écoutait avec ravissement, le transportaient dans des mondes imaginaires. Les métaphores castillanes les plus pompeuses, les plus étourdissantes, se pressaient sur ses lèvres pour traduire les impressions qu'il en recevait. D'après lui, nous étions des élus, des prédestinés, des argonautes marchant à la conquête de la Toison d'Or, ou bien encore des alchimistes qui allions opérer dans le creuset de l'industrie la transmutation du végétal en minéral, c'est-à-dire, de pans de forêts tombés sous la hache, faire sortir des espèces sonnantes, trébuchantes, tintinullantes et ayant cours. J'en passe, et non des moins baroques.

Sous le coup de l'ivresse qui le surexcitait, la privation de chasser pour manger que nous nous étions imposée dans la crainte d'attirer les Chunches sur nos traces, cette privation lui parut absurde. Il chargea

1. *Magasin.* — *Dépôt.* — *Entrepôt.* — Les Boliviens comme les Péruviens appliquent ce mot espagnol à la boutique du mercier ou de l'épicier, aussi bien qu'au dépôt d'une seule espèce d'objets ou à l'entrepôt contenant toutes sortes de marchandises.



La chaîne de sûreté. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une aquarelle de l'auteur

son fusil, obligea les interprètes à charger le leur, et tous les trois se mirent en mesure de chasser en marchant. Mais les bois que nous traversions n'offrirent à nos pourvoyeurs aucune occasion d'exercer leur adresse. Ces vertes retraites n'abritaient à leur ombre que quelques becs-fins et des picucules dont la taille exiguë et probablement la maigreur étique ne valaient pas une charge de plomb. Cependant, après une couple d'heures passées à fureter dans les taillis, nos chasseurs, désespérant de lever une pièce de belle taille, se décidèrent à abattre ce qui s'offrait à eux. Seize coups qu'ils tirèrent nous procurèrent vingt oiseaux. L'honneur de la journée revint à notre ami Perez qui, d'un coup de fusil, fit choir de la branche d'un goyavier, où ils se tenaient perchés côte à côte, cinq tangaras *versicolor;* quatre de ces oiseaux étaient tombés frappés à mort; le cinquième n'avait que la mandibule inférieure du bec coupée. Je le pris par les pattes et l'examinai; des gouttes de sang sortaient une à une de sa blessure, et coulant sur son plastron, d'un vert glauque glacé d'argent, y traçaient longitudinalement une bande pourpre. C'était la première fois qu'un de ces oiseaux tombait vivant entre mes mains. Je pus admirer à loisir les couleurs éclatantes de son plumage, que la vie faisait reluire et chatoyer, et constater la différence qui existait entre cette splendeur vivante et la splendeur morte du même sujet empaillé, monté, étiqueté et grimaçant derrière la vitre d'un musée.

Le tangara, maintenu par les pattes entre mon pouce et mon index et paralysé dans ses mouvements, me regardait avec une fixité singulière. Ses yeux étaient comme deux perles noires où la lumiere mettait au centre un diamant. Que disait ce regard du pauvre blessé, dont le sang coulait goutte à goutte? Exprimait-il, en même temps que la douleur et l'étonnement, la haine et l'horreur contre notre espèce? Disait-il que l'homme, ce prétendu roi de la création, n'est pas seulement un loup pour son semblable, — *homo homini lupus* — s'il faut en croire Hobbes, mais le tyran inné et aussi le bourreau de toutes les créatures que leur faiblesse a placées sous sa dépendance? — Je ne sais. Mais à force de plonger par le regard et la pensée dans les yeux de ce tangara, j'eusse fini par surprendre le secret caché dans leur nuit profonde, si le colonel, trouvant que je prolongeais à plaisir les souffrances du malheureux, ne l'eût retiré de mes mains pour lui broyer la tête.

Les oiseaux capturés, que nous plumâmes en marchant, furent le soir mis en brochette et rôtis sur les braises. N'ayant ni lard, ni beurre, ni saindoux pour humecter leur sécheresse naturelle, la chair de ces hôtes des bois, dont la mine et le goût rappelaient du bouchon brûlé, nous parut un régal médiocre.

Nous tentâmes de suppléer à l'insuffisance et à la qualité de la chère par une conversation vive et enjouée, ce qui ne nous coûta aucun effort, les trouvailles végétales de la veille et du jour ayant influé sur l'humeur générale et disposé à la gaieté les plus maussades d'entre nous. Dans son enthousiasme pour le présent et sa foi profonde dans l'avenir, le colonel, dont l'emploi de directeur du garde-manger de l'expédition n'était plus, hélas! qu'une sinécure, proposa de prélever sur la faible provision de tafia que nous conservions de quoi saluer par un toast l'heureux jour qui verrait tomber sous la hache les arbres fébrifuges découverts par nos Boliviens. Sa proposition parut du goût de tout le monde. L'outre qui contenait le liquide en question fut remise à notre ami par l'Indien de confiance qui la portait habituellement. Aux flancs rebondis qu'elle offrait naguère avait succédé une étrange flaccidité; on eût dit la gorge d'une furie. Une distribution de la liqueur de feu eut lieu par ordre hiérarchique. Depuis quelque temps nous avions cru devoir nous en sevrer par mesure d'économie, et ce petit hors-d'œuvre eut le doux attrait du fruit défendu. Les uns ingurgitèrent leur ration à petits coups, en souriant et se frottant le ventre, signe évident du bien-être qu'ils ressentaient; d'autres la lampèrent d'un trait, les yeux levés vers la voûte céleste, et comme s'ils remerciaient le soleil absent de faire croître une foule de choses, entre autres le *saccharum officinarum*, vulgairement appelé canne à sucre, dont le jus, comme on sait, produit le tafia.

Afin d'ajouter au plaisir que nous paraissions éprouver, Aragon imagina de nous faire un peu de musique. Depuis notre sortie de Maniri, la vie errante et misérable que nous avions menée, les fatigues et les privations que nous avions subies, enfin les diverses péripéties qui s'étaient succédé, avaient émoussé quelque peu chez nous le sentiment de l'harmonie; mais à cette heure, nous sentant l'esprit plein de choses joyeuses, le corps dispos et légèrement échauffé par deux doigts d'alcool, l'intermède musical dont notre interprète en second avait eu l'idée nous parut venir à propos. Seul, le colonel accueillit la motion et les premiers accords du charango par un froncement de sourcils et sa grimace habituelle; mais, sans paraître intimidé de la froideur de cet accueil, Aragon attaqua bravement la tonada la plus débauchée de son répertoire, et les coplas se succédèrent jusqu'à ce que la galerie témoignât par des bâillements que l'heure était venue d'en finir avec la musique et de se livrer au sommeil.

Le lendemain, le soleil était déjà haut quand nous quittâmes le bivac pour nous mettre en marche. Sur les onze heures, et comme nous avions atteint un point de la forêt où les arbres clairsemés ouvraient aux regards quelques échappées, nous vîmes poindre entre leurs troncs une plaine rase, inondée de lumière, qui succédait à la forêt et vers laquelle aussitôt nous nous dirigeâmes.

Cette étendue, d'une aridité singulière et où quelques roches, îlots de cette mer de sable, dressaient leurs croupes arrondies, nous rappela la plaine que

nous avions traversée la surveille. Toutefois, les bouquets d'arbres, disséminés dans la première, étaient absents de celle-ci; le vert même y était une couleur inconnue, et sur sa morne surface on eût cherché vainement une touffe d'herbe. Au delà des sables où recommençait la forêt, on voyait se dresser, sur le profil en pente d'une loma, deux pitons jumeaux, boisés de la base au sommet et rappelant, non par leur taille, mais par la régularité de leur cône et de leurs versants, les Camantis, à cette heure bien loin de nous.

Comme nous émergions de l'ombre du bois, une troupe d'indigènes, hommes, femmes, enfants, se montraient à l'extrémité de la plaine, paraissant se diriger de notre côté. Dans la disposition d'esprit où nous nous trouvions, la vue de ces sauvages nous fut particulièrement désagréable. Nous n'avions qu'un moyen de les éviter : c'était, s'ils ne nous avaient pas encore aperçus, de rentrer en toute hâte dans la forêt, et, puisqu'ils semblaient se diriger du sud au nord, de prendre, nous, à l'est ou à l'ouest, manœuvre que nous exécutâmes sur-le-champ; seulement il était trop tard. Un effroyable cri de toute la troupe, qui salua notre disparition, nous apprit qu'on nous avait vus et qu'à moins d'un miracle, sur lequel, à vrai dire, nous ne comptions guère, nous n'échapperions pas à la déplaisante rencontre que nous avions cru pouvoir esquiver. Nous restâmes donc à la même place, attendant de pied ferme l'arrivée de ces inconnus. Nous n'attendîmes pas longtemps. En nous voyant rentrer sous bois, ils avaient couru après nous de toute la vitesse de leurs jambes, les hommes précédant les femmes, celles-ci traînant les enfants; ils nous eurent bientôt rejoints. Toute la bande riant, criant, piaillant à l'unisson, déboucha dans le taillis où nous nous tenions cois. En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, nous étions entourés, pressés, ballottés au milieu de clameurs et de gestes indescriptibles. Quelques bourrades énergiques des interprètes et deux ou trois jurons, lâchés en voix de basse-taille par le colonel, calmèrent un peu l'effervescence de ces sauvages et les décidèrent à rompre le cercle dans lequel ils nous tenaient enfermés.

Rendus à notre liberté d'action, nous en profitâmes pour quitter le couvert et gagner la plaine; là du moins nous n'avions à craindre aucune surprise de l'ennemi, dont nous pouvions suivre les mouvements et au besoin repousser les attaques; mais notre crainte à cet égard était exagérée. Comme ceux de leurs congénères avec qui nous avions eu quelques relations, les nouveaux venus n'eurent pas sitôt compris que leurs façons d'agir nous avaient déplu qu'ils changèrent de tactique, et de hardis et de brutaux qu'ils s'étaient montrés, devinrent humbles et caressants. Toutefois, cette humilité de fraîche date n'alla pas jusqu'à nous cacher qu'ils seraient ravis de posséder des couteaux pareils à ceux que nous portions à la ceinture et qu'ils montraient du doigt en se passant la langue sur les lèvres, comme des enfants mis en présence de tartines aux confitures. A leurs prétentions exorbitantes nous ne répondîmes que par un silence glacial.

Escortés par ces inconnus qui marchaient un peu pêle-mêle avec nous, nous arrivâmes au milieu de la plaine. Au lieu de passer outre et de rentrer sous bois, où ils n'eussent pas manqué de nous suivre, nous prîmes le parti de nous arrêter, dans l'idée que, rebutés bientôt de la froideur que nous leur témoignions, ils se décideraient à nous tourner le dos. Nous nous assîmes sur les roches, tandis que les Peaux-Rouges s'accroupissaient autour de nous dans des postures variées; là, tout en nous examinant des pieds à la tête, ils se mirent à converser entre eux, mais d'une voix si basse que leur échange de paroles ressemblait à un susurrement plutôt qu'à une conversation. Ce colloque dont nos personnes et nos couteaux devaient être l'objet durait déjà depuis vingt minutes, lorsque, craignant de le voir se prolonger indéfiniment, j'engageai nos interprètes à y mettre un terme en disant aux sauvages qu'ils commençaient à nous ennuyer fort et qu'au lieu de rester couchés à nos pieds et de nous regarder dans le blanc des yeux, ils feraient mieux d'aller à leurs affaires et de nous laisser faire les nôtres. J'ignore si les interprètes traduisirent fidèlement mes paroles, mais loin que les Peaux Rouges parussent disposés à suivre le conseil que je leur donnais, une discussion animée s'établit au contraire entre eux et nos représentants. Cette discussion, autant qu'on en pouvait juger par les gestes des deux parties, car leurs paroles étaient pour nous lettres closes, avait trait à une proposition qui venait d'être faite par les sauvages et dont Pepo Garcia et Aragon discutaient avec eux les avantages et les inconvénients. Après une attente de cinq minutes, nous étions fixés sur la nature du débat

Nous voyant fort peu disposés à les pourvoir gratuitement de haches et de couteaux et de leur côté n'ayant à nous offrir ni objets d'art, ni bibelots sylvestres du genre de ceux que nous avaient donnés les gens de leur tribu et qu'ils voyaient entre nos mains, ces Siriniris avaient eu l'idée de nous proposer de troquer les outils que nous possédions contre des victuailles qu'ils tenaient en réserve dans un endroit de la forêt. Comme il s'agissait d'une moitié de pécari fumé et d'une certaine quantité de bananes, de patates douces et de coloquintes, les interprètes avaient jugé dans notre intérêt que l'affaire valait la peine d'être traitée. Restait à savoir le nombre et la qualité des objets que les sauvages demandaient pour ces munitions de bouche. Interrogés à cet égard, ils répondirent que la moitié du pécari leur semblait valoir une hache; les bananes et les racines six grands couteaux. Le prix qu'ils mettaient à leurs vivres était simplement formidable, certains sauvages de notre connaissance abandonnant pour une hache une pirogue à dix rames ou leur propre enfant. Mais la perspective alléchante d'un bon repas nous fit passer sur la cherté de son menu et le marché,

débattu pour la forme avec les sauvages, fut conclu sans perte de temps. Seulement, désirant nous éloigner d'eux le plus tôt possible, nous exigeâmes que le troc proposé fût fait sur-le-champ. Les Siriniris se consultèrent du regard, puis deux d'entre eux se détachèrent de la troupe et, accompagnés de leurs femmes, prirent d'un pas rapide la direction de la forêt.

Quelques minutes s'étaient écoulées depuis leur départ, lorsque, ayant tourné machinalement la tête, je vis ces messagers de la tribu, ralentir leur marche, atteindre à pas comptés la lisière de la forêt, puis au lieu d'y entrer, s'asseoir à l'ombre des arbres qui la bordaient et nous observer tranquillement à distance. Leur manœuvre me parut au moins singulière et j'en fis part au colonel, qui put s'assurer par lui-même que mes yeux ne me trompaient pas. En s'apercevant que nous les avions découverts, hommes et femmes abandonnèrent le poste d'observation qu'ils s'étaient choisi et, s'effaçant derrière les arbres, disparurent à nos regards.

Après une heure d'attente, ces pourvoyeurs n'ayant pas encore reparu, je fis dire aux Siriniris que, ne voyant pas venir les vivres promis et considérant comme dérisoire le marché qu'ils nous avaient proposé, nous allions nous séparer d'eux. Cette décision toute naturelle, mais à laquelle il est probable qu'ils ne s'attendaient pas, parut les contrarier vivement. Sans m'arrêter à leurs murmures ni à certains gestes par lesquels se traduisait leur mauvaise humeur, je donnai l'ordre du départ. Comme nos porteurs se mettaient en marche, des énergumènes de la bande Siriniri les entourèrent et, les saisissant par leurs vêtements, firent mine de les en dépouiller. Les Quechuas, épouvantés et hors d'état de se défendre, poussèrent des cris de pintade qui n'eurent d'autre effet que d'exciter la gaieté des pillards. Déjà l'un d'eux s'était coiffé de la montera d'un de nos hommes et allait s'enfuir avec elle, lorsque le colonel réclama l'aide des interprètes pour mettre fin à cette scène de désordre qui ne pouvait manquer d'amener une rixe entre nous et ces inconnus. Pepe Garcia et Aragon accoururent l'arme au bras et le front plissé par la colère. A nous quatre, mais en jurant, tempêtant et nous démenant comme vingt, nous parvînmes à intimider les sauvages et à faire restituer la montera volée à son propriétaire. Alors, nous formant en groupe serré et tenant les Siriniris en respect au bout de nos fusils, nous nous dirigeâmes vers la forêt où leur troupe n'osa nous suivre.



Cinchona Condaminea (fruits). — Dessin de A. Faguet, d'après un croquis de l'auteur.

Comme nous entrions à son ombre, un cri aigu et prolongé de ces sauvages, que nous prîmes pour un appel ou un signal, nous fit tressaillir et passer brusquement du pas ordinaire au pas gymnastique. Après un silence de quelques minutes, le même cri se fit entendre de nouveau, mais cette fois plus rapproché de nous à ce qu'il nous semblait. Quittant aussitôt le pas gymnastique, nous prîmes un galop forcené.

Nous courûmes ainsi à travers taillis et fourrés tant que nos poumons le permirent et que nos jambes voulurent nous porter. A cette heure, l'ennemi s'il nous avait poursuivis, devait avoir perdu nos traces ou s'être arrêté en chemin. Ne craignant plus de le voir apparaître, nous fîmes halte, autant pour nous remettre de l'essoufflement et de la frayeur qu'il nous avait causés sans s'en douter que pour délibérer sur la direction que nous devions prendre, notre course désordonnée et le bouleversement de nos facultés nous ayant fait quitter l'aire du sud et tirer à l'ouest.

Paul Marcoy.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Cinchonas Succirubra, Condaminea, Calisaya. — Dessin de A. Faguet, d'après un croquis de l'auteur.

VOYAGE DANS LES VALLÉES DE QUINQUINAS

(BAS-PÉROU),

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1849-1861. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Après examen de la situation, et sur le conseil de nos Boliviens assistés des deux interprètes, nous convînmes de cheminer encore un jour ou deux dans la direction du soleil couchant, puis de gagner le sud par les vallées limitrophes de San Gaban, Pahara, Asaroma et leurs voisines. Cette direction, qui nous rapprochait de la Cordillère, devait nous éloigner des Sirinris, dont la rencontre, outre les désagréments de tout genre qu'elle nous procurait, nous forçait d'interrompre nos recherches au moment même où le succès venait les couronner.

Ce ne fut pas sans pester contre l'obligation qui nous était imposée par les circonstances, de remplacer la ligne droite que nous aurions désiré suivre, par une série d'angles inusités, que nous quittâmes le fourré où nous étions blottis pour nous remettre en route. Les cascarilleros avaient pris la tête du détachement et nous guidaient avec une entente admirable à travers ces forêts, où nul sentier n'était tracé. Leur sûreté de tact rivalisait de précision avec l'aiguille de la boussole que je consultais de moment en moment, afin de m'assurer que nous ne nous écartions pas de la voie qu'il nous fallait suivre.

Après deux heures de marche dans la direction du soleil couchant, nous constations déjà quelques changements survenus dans la végétation. Les arbres semblaient se dégager de l'étreinte des parasites et des embrassements noueux des lianes et des sarmenteuses. Des vides s'ouvraient çà et là dans la sombre épaisseur des bois. Du milieu de la pénombre verdâtre qu'y déterminait un jour venu d'en haut et tamisé par le feuillage, de sveltes palmiers (*iriartea*), debout sur un faisceau radié de racines, étalaient leur bouquet de folioles, dont les masses de verdure environnantes et les lourdes feuilles des caladiées et des arums faisaient valoir l'élégante gracilité.

Tout entiers à ce changement de décor, quelques uns d'entre nous qui cheminaient le nez en l'air, et j'étais de ce nombre, n'avaient pas remarqué qu'au fur et à mesure que la végétation variait d'aspect, les terrains de leur côté changeaient de physionomie et d'à peu près plans ou de faiblement onduleux, qu'ils avaient été jusque-là, devenaient de moins en moins favorables à la marche. De lourdes gibbosités revêtues d'une mousse épaisse et gluante pointaient à leur surface et l'accidentaient de la plus étrange façon. Ce ne fut qu'après avoir trébuché plusieurs fois contre ces obstacles et être allés tomber quelques pas plus loin dans des postures anormales, que nous songeâmes à nous garer de leur contact brutal, soit en les doublant à la façon de caps et de promontoires, quand leur base nous paraissait occuper trop d'espace, soit en les franchissant d'un bond quand leur peu d'élévation nous permettait de hasarder ce saut de mouton sans danger pour nos jambes.

Après avoir constaté cette double transformation de la végétation et du sol qui la nourrissait, je cherchai, en remontant de l'effet à la cause, à me l'expliquer rationnellement. Mais je me creusai vainement la tête pour trouver la solution de ce problème naturel. En pareille occurrence, quand mes propres lumières me servaient mal ou me faisaient complétement défaut, c'était aux Boliviens que j'avais recours, certain que j'étais par avance que leur science pratique m'expliquerait ce qui me paraissait inexplicable. J'avouai donc sans fausse honte au doyen des cascarilleros mon inaptitude à trouver le mot de l'énigme que la nature nous proposait en ce moment. Le digne homme sourit dans sa barbe et me dit aussitôt que le trajet de trois à quatre lieues que nous avions pu faire au devant des premiers versants de la Cordillère expliquait, en le justifiant, le changement d'aspect de la végétation. Quant au mouvement de plus en plus accentué des terrains, il n'avait d'autre cause que le voisinage d'un cours d'eau que nous ne devions pas tarder à rencontrer.

Comme toujours, l'événement vint justifier son dire. Seulement ce ne fut qu'après deux mortelles heures de marche au travers de halliers hérissés de dards et d'épines qui vinrent s'ajouter aux broussailles de la forêt et parmi des amas de roches qui succédèrent aux protubérances du sol, qu'il nous fut donné de reconnaître pour la centième fois l'infaillibilité du majordome.

Un peu haletants de ce long trajet au milieu des pierres, un peu déchirés par les épines des buissons, nous débouchions vers la fin de la matinée au bord de la rivière Ayapata. Sans l'algarade des sauvages, nous n'eussions relevé son cours que plus tard et dans la partie du sud-est, et traversé son lit qu'à

1. Suite. — Voy. t. XXI, p. 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97; t. XXII, p. 97, 113, 129; t. XXIII, p. 65, 81, 97, 113 et 129.

douze ou quinze lieues en aval de l'endroit où nous l'abordions. Mais qu'importait une pareille minutie? Passer cette rivière quinze lieues plus haut ou plus bas que le point convenu était un fait insignifiant auquel nous ne nous arrêtâmes pas. Le vin était tiré, il fallait le boire; la rivière s'offrait à nous, restait simplement à la traverser.

Toutefois, n'ayant sous la main, ni bac, ni radeau, ni même un vulgaire tronc d'arbre pour effectuer cette traversée, la prudence nous conseillait d'examiner un peu l'affluent de l'Inambari qui s'offrait à nous, avant de nous confier à ses flots. Large à cet endroit de quatre-vingt-dix à cent mètres, l'Ayapata se déroulait entre deux rives plates, bordées d'arbres touffus aux troncs corpulents, reliés par des lianes de toutes sortes au travers desquelles se faisaient jour de sveltes palmiers yuyus (*acrocomia dulcis*). Ses eaux plissées et frémissantes sous l'impulsion d'un courant qui, au jugé, paraissait devoir filer sept nœuds à l'heure, ses eaux accusaient, par la diversité de leurs nuances, ici vertes, là jaunes et plus loin blanchâtres, une certaine inégalité de niveau dans son lit et partant la présence de gués plus ou moins profonds. Deux bandes de rochers séparées par un espace de quelques mètres y déterminaient deux rapides écumeux et bruyants, en état de submerger la pirogue et son équipage qui les eussent abordés de front. Après observation des lieux et ces rapides dépassés, nous fîmes choix pour passer d'une rive à l'autre d'un gué à la teinte blanchâtre qui sinuait à travers le lit de l'Ayapata. Sa profondeur, dans l'estimation de nos Boliviens, variait de quatre à six pieds. Une chaîne fut organisée. Nous nous saisîmes par les mains et nous entrâmes dans l'Ayapata. Parvenus au milieu de son lit, nous eûmes à soutenir une lutte terrible contre le courant, qui nous soulevait, nous faisait perdre pied et sans l'obstacle intelligent que nous lui opposions, nous eût infailliblement drossés contre des rapides dont nous entendions le bruit sans les voir, placés qu'ils étaient en aval du gué, à l'extrémité d'une courbe de la rivière. Ceux d'entre nous qui savaient nager et purent à défaut des bras s'aider de leurs jambes, en furent quittes pour un peu d'émotion et quelque fatigue. Mais ceux à qui l'art de *tirer sa coupe* et de faire la planche était inconnu, se virent brusquement soulevés, jetés sur le dos ou le ventre et contraints d'avaler sans soif quelques potées d'eau dont ils se dégorgèrent en touchant la rive opposée.

Après un bain aussi complet que celui que nous avions pris, nous ne pouvions songer à nous mettre en marche. Nos habits ruisselants pesaient à nos corps et, comme les damnés de Dante sous leurs chapes de plomb, nous nous traînions courbés en deux sous ce fardeau. En cette occurrence, nous n'avions qu'un parti raisonnable à prendre : c'était de chercher sur la plage un endroit écarté où les Siriniris ne pussent nous apercevoir, si le hasard les conduisait sur l'autre rive; puis, cet endroit trouvé, de nous déshabiller de la tête aux pieds, d'étaler au soleil nos hardes mouillées et d'attendre en tenue légère que le grand astre eût daigné les sécher. En un clin d'œil l'opération fut terminée : opération que notre ami Perez, dans le culte qu'il professait depuis deux jours pour la métaphore, comparait à l'action de la chrysalide délaissant son cocon obscur pour passer à l'état de lépidoptère. Pour certains d'entre nous, c'est chenille qu'il eût dû dire.

Nos hardes étalées, et comme je me demandais à quoi je pourrais employer les loisirs forcés que me faisait la circonstance, la promesse qu'un jour j'avais faite au lecteur de lui donner, une fois sur les lieux, quelques renseignements sur le réseau fluvial de ces vallées, cette promesse me revint à l'esprit, et je jugeai que le moment était venu de la tenir. Toutefois ayant à réfuter, dans ma relation, l'œuvre d'un illustre collègue, sir Clément Markham, secrétaire de la Société royale de géographie de Londres, qui avait voyagé dans les mêmes régions que moi et traité des mêmes matières, et ne pouvant, sans agrandir le cadre que je m'étais tracé, consacrer séparément quelques pages au lecteur et au voyageur, je résolus de faire, comme on dit, d'une pierre deux coups : de donner au lecteur un aperçu des rivières de ces vallées; et d'intercaler dans cet aperçu, selon que le besoin s'en ferait sentir, les opinions les plus saillantes du collègue et secrétaire sus-dénommé.

Ceci dit en manière de préambule et avant d'ouvrir mon livre de route pour y tracer ce qu'on va lire, je prierai humblement sir Clément Markham, à qui, selon l'étiquette anglaise, je n'ai pas eu l'honneur d'être présenté, de m'excuser si, pour parler de son œuvre, je ne revêts pas préalablement la livrée des salons, costume noir, cravate blanche, gants jaune-paille et brodequins vernis; mais pour le moment je n'ai qu'une chemise, un pantalon et une veste, et j'ai dû me séparer d'eux pour les faire sécher. Si donc l'honorable secrétaire déclarait ma tenue *improper* et *shocking*, qu'il daigne se rappeler que je viens de passer à gué cette rivière Ayapata, dont il fait dans son œuvre un affluent direct de la Madre de Dios, et de cette dernière une des sources du Purus, et cette double erreur géographique, que je lui dénonce au début, en provoquant un retour sur lui-même, le disposera peut-être à la tolérance envers moi.

La contrée que nous parcourons est, sous le rapport de l'orographie, une des plus intéressantes à étudier de cette Amérique, par la disposition de ses massifs et des grandes chaînes qui les relient, la direction des chaînes secondaires qui s'en déprennent, la coupe et la configuration de ses montagnes aux profils toujours décroissants. Fermée de l'ouest-nord-ouest à l'est-sud-est par la muraille des Andes orientales et sans limites apparentes dans la partie de l'est; bornée au nord par la sierra de Piñi-Piñi, rameau détaché de la Cordillère orientale; au sud, par les contre-forts du massif de Titicaca, sur la frontière bolivienne, bornes qui

font à ses extrémités deux pointes recourbées, cette contrée, de l'endroit que nous avons atteint, figure vaguement une ellipse dont la ligne de l'horizon formerait le grand axe.

Son hydrographie, non moins curieuse à étudier que la forme et la disposition de ses montagnes, se compose de deux systèmes ou groupes d'affluents distincts, placés l'un au nord, l'autre au sud, distants à peine d'un degré dans leurs parties les plus rapprochées et dont les rivières, sans relations entre elles, ont néanmoins une direction commune et tendent toutes au même but.

Le système fluvial de la partie du nord, dit de Paucartampu, à cause des vallées de ce nom dont il relie en un seul faisceau tous les affluents, comprend les rivières d'Apo, Ocongate, Pilcopata, Coñispata, Tambo, Avisca, Callanga, Pitama, Chaupimayo, Tono et Piñi-Piñi, lesquelles, après un trajet de trente-cinq à quarante lieues depuis le lieu de leur naissance jusqu'à l'endroit appelé *el encuentro*, où elles se réunissent, forment le cours supérieur de l'Amaru-mayu, — rivière du Serpent — et Madre de Dios des Espagnols.

Le système du sud, dit de Caravaya par la même raison qu'il réunit comme son voisin les eaux des vallées de ce nom, comprend les rivières d'Ollachea, Ayapate, San Gaban, Pahara, Aporoma, Sandia et leurs tributaires, lesquelles vont se jeter dans l'Inambari, premier affluent de droite de la Madre de Dios. S'il était donné de considérer de haut et de loin, à vol d'oiseau ou de ballon, les deux systèmes précités et la direction commune de leurs rivières, on verrait celles-ci se déroulant d'ouest à est, porter par l'intermédiaire de la Madre de Dios leurs eaux au Rio Madeira, et ce dernier, les mêlant en chemin à celles de cent tributaires grands et petits, les rendre à l'Amazone.

C'est entre ces deux systèmes du nord et du sud, et dans une direction parallèle à la leur, que coule le Ccoñi, cette rivière de Marcapata que nous avons suivie. A en juger par une certaine étendue de son cours, elle semblerait tout d'abord ne relever d'aucun des deux systèmes, et former entre eux, au contraire, comme une ligne divisoire, si, après un trajet d'environ quarante-cinq lieues, elle ne se ralliait au système du sud, en se joignant à la rivière Ollachea, sa plus proche voisine.

Comme on voit, rien n'est plus simple et plus précis que l'exposition théorique des deux systèmes, la direction et la destination de leurs rivières, et pourtant sir Clément Markham a trouvé le moyen de transformer cette simplicité et cette précision en un si étrange méli-mélo, qu'avec la plus ferme volonté d'admirer ce qu'il en a dit, on ne peut que s'étonner de n'y rien comprendre. Ainsi de la vallée de Sandia, poste d'observation de l'honorable secrétaire, c'est-à-dire à quarante lieues sud de l'endroit où nous nous trouvons, il a jugé dans sa sagesse que le Ccoñi ou le Marcapata, comme il l'appelle, devait former à lui seul un troisième système, placé entre les systèmes du nord et du sud, lequel système servait d'appareil de drainage aux eaux de cette partie du pays. Une fois lancé dans la voie des hypothèses, qu'il donne, hâtons-nous de le dire, pour de belles et bonnes certitudes, l'honorable secrétaire ne s'est plus arrêté, et le Marcapata, la Madre de Dios et l'Inambari sont devenus les trois têtes ou sources principales du Purus. Enfin de l'Ucayali, — cet Ucayali que nous connaissons pour l'avoir pris à sa source et descendu jusqu'à son embouchure, — il a fait un affluent de la rivière Madeira! Quels *blue devils* sir Clément Markham, secrétaire de la Société royale de géographie de Londres, avait-il dans la tête pour concevoir, écrire et imprimer de pareilles énormités?

Toutes ces rivières du nord et du sud ont un air de famille qui dénonce à première vue leur commune origine. Issues, sous forme de torrents, de la Cordillère orientale, et parcourant sur une certaine étendue de leur cours des plans dont la déclivité est parfois de vingt-cinq et trente mètres par lieue, elles bondissent, écument et se précipitent plutôt qu'elles ne coulent dans les ravins qu'elles se sont creusés ou qu'elles ont trouvés sur leur passage, et leurs débordements au temps de la fonte des neiges ont en petit le caractère des déluges polaires.

Ces heures de colère et de dévastation exceptées, elles donnent volontiers la gaieté, la fertilité, la vie à la contrée qu'elles arrosent et qui doit à leur concours, non moins qu'aux vapeurs fécondantes qu'y détermine le voisinage de la chaîne des Andes, son climat tout exceptionnel et la végétation spéciale qu'il développe. De cette région, qu'on peut dire à bon droit favorisée du ciel et dans laquelle on se surprend à rêver de l'Éden biblique, le gouvernement espagnol avait fait jadis un enfer dont le gouvernement péruvien a fait un désert. Désert admirable d'ailleurs, mais dont le beau côté est dû à la nature et le mauvais à l'homme.

La première exploration des pays limitrophes de Paucartampu et Caravaya remonte au milieu du treizième siècle. Elle fut entreprise par l'Inca Yahuar Huaccac dans un but de conquête et pour reculer dans la partie de l'est les bornes de l'empire déjà si vaste des Fils du Soleil. A la tête de quinze mille Indiens, l'explorateur franchit la chaîne neigeuse de Huilcanota et pénétra dans les vallées de Tono, Chaupimayo et Avisca, jusqu'à l'endroit où leurs cours d'eau, en se joignant à ceux des vallées voisines, forment le tronc de la Madre de Dios. Cette rivière, que les peuplades sauvages de la contrée appelaient indifféremment Mano, Tono, Apotari, reçut de l'Inca le nom d'Amaru-mayu, rivière du Serpent, en raison de son cours sinueux.

La seconde invasion des vallées d'Outre-Cordillère fut accomplie par l'Inca Yupanqui, qui suivit le chemin tracé par son bisaïeul, un siècle auparavant. Dix mille



Le Python molure. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une aquarelle de l'auteur.

hommes qui l'accompagnaient dans son excursion, furent embarqués sur des radeaux qu'on avait mis deux ans à construire. Cette armada, s'abandonnant aux courants de l'Amaru-mayu, parvint, après de sanglants combats avec les naturels établis sur les bords de cette rivière, à atteindre le territoire des *Musus*[1], alors situé sur la rive gauche du Beni et confinant à celui des *Chirihuanas*[2]. Moitié par crainte et moitié par persuasion, l'Inca put rallier au culte du Soleil ces nations insoumises, annexer leur territoire à l'empire et les frapper d'un impôt annuel à titre de tribut.

Ce tribut, qui varia selon les lieux, consistait en bois précieux, en pépites et poudre d'or provenant des rivières, en gommes odorantes, plumes de couleurs diverses, coton, coca, cire, miel, animaux rares ou curieux, etc. — Jusqu'à la mort de Philippe Tupac Amaru, c'est-à-dire plus de six ans après l'arrivée des Espagnols au Pérou, ce tribut fut scrupuleusement payé par les nations vassales.

Enthousiasmés par ces conquêtes des Incas dont la tradition orale avait transmis le souvenir et sentant leur cupidité s'allumer à l'idée des trésors immenses dont on attribuait à ceux-ci la découverte au delà des Andes, les compagnons de Pizarre voulurent tenter à leur tour l'exploration de ces contrées, où s'élevaient, vaguement entrevus dans une brume légendaire, les mystérieux empires de l'Enim et du Grand Païtiti, la cité de Manoa del Dorado et le lac de Parima aux flots d'or liquide. Chacun de ces hommes de proie qu'on appelait alors les conquérants, se traça un itinéraire à sa fantaisie ou d'après les indications qu'il avait reçues des Indiens. Pendant que Gonzalez Pizarre explora la province de la Canelle, en quête de trésors fictifs, Francisco Orellana descendit le cours du Napo jusqu'au Marañon, Pedro de Ursua s'introduisit par le Huallaga dans le haut Amazone, Pedro de Candia dans les vallées de Paucartampu et Anzurez de Campo Redondo dans celles de Caravaya. Ce dernier, à qui on attribue la fondation de la ville d'Aréquipa, explora du nord-ouest au sud-est la contrée où nous sommes, atteignit après des fatigues et des privations de tout genre les sources du Beni et rentra au Pérou par la région du Collao, n'ayant trouvé que la misère au lieu des trésors qu'il cherchait. C'est à de simples soldats du parti d'Almagro que devait revenir, quelques années plus tard, l'honneur de découvrir les gisements aurifères des vallées de Caravaya, près desquels le capitaine Anzurez de Campo Redondo était passé sans se douter de leur présence.

Sir Clément Markham, dont nous trouvons toujours la relation de voyage sous notre plume quand il s'agit d'erreurs ou d'inexactitudes sur ce pays, sir Clément Markham a fait des Espagnols qui succédèrent aux soldats d'Almagro, dans l'exploitation des vallées de Caravaya, des *mulâtres échappés d'un établissement brésilien*. Que l'honorable secrétaire nous permette d'intercaler dans notre prose les quelques lignes de son œuvre où il est question de ces inconnus.

« On raconte dans la contrée que, vers le commencement du seizième siècle, une bande de mulâtres échappés d'un établissement brésilien découvrit de l'or dans une rivière de Caravaya. Ces gens en envoyèrent au roi d'Espagne un morceau, qui fut perdu en mer. Mais peu de temps après ils en envoyèrent un second morceau, qui arriva à bon port. Charles V promit en retour de satisfaire à toute requête qui lui serait adressée par les mulâtres. Ceux-ci demandèrent le privilége d'entrer dans chaque ville montés sur des mules blanches, avec des harnais rouges et des grelots sonnants.

« On trouve encore dans le pays des débris de tranchées, de ponts, de digues jetés sur les rivières et qui furent construits par ces seigneurs mulâtres. Plus tard ils furent chassés du pays pour avoir frappé un prêtre à la tête, pendant qu'il célébrait la messe, etc., etc. »

Que Dieu reçoive en sa miséricorde notre docte collègue, quand il ne sera plus!

A côté du voyage de sir Clément Markham, il en est un autre effectué dans la même contrée par un Péruvien, don Antonio Raimondy, membre honoraire correspondant de la Société royale de géographie de Londres. Le voyage de ce dernier, prôné et patronné par sir Clément Markham lui-même en qualité de secrétaire de l'illustre Société, se compose d'une excursion faite moitié sous bois, moitié en vue des rivières d'Ayapata et de San Gaban, jusqu'à leur jonction avec l'Inambari : environ vingt-cinq lieues de pays. — La relation qu'en a donnée le señor Raimondy se borne à des aperçus généraux, presque des lieux communs, sur la contrée. Elle ne touche à aucune question scientifique, ne résout aucun problème intéressant, ne dénonce aucune découverte et pourrait convenir à la paisible excursion qu'un honnête bourgeois peut faire, sa canne à la main ou son parapluie sous le bras. Par sa nature, elle échappe à toute analyse, et son caractère d'honnêteté, de *respectability*, dirait son panégyrique, la défend contre la critique.

Mais laissons sir Clément Markham et don Antonio Raimondy, l'honorable secrétaire et le membre correspondant, se passer en public la casse et le séné au sujet de leur excursion mutuelle dans la contrée, et résumons en quelques lignes l'aperçu que nous avons entrepris d'en donner et qui commence à traîner en longueur.

Rien ne manque à l'heureux pays. Nous ne parlons pas de l'or caché dans ses montagnes ni mêlé au sable de ses rivières, car c'est à cet or qu'il a dû les maux qui l'ont assailli. Nous voulons parler seulement de ses produits spontanés, des avantages et des ressources en tout genre dont la nature l'a libéralement doté : climat exceptionnel; chaleur du jour, fraîcheur des nuits; saison sèche et saison pluvieuse; rivières où le

1. Les *Moxos* d'aujourd'hui.
2. Les *Chiriguanos* actuels, en partie civilisés ou plutôt abrutis, habitent les confins de la province bolivienne de Chuquisaca du côté du Brésil.



Un Constrictor au court-bouillon. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une aquarelle de l'auteur.

poisson abonde; forêts où le gibier foisonne, sans compter les animaux de grande taille, tapirs, daims, pécaris, paccas, agutis et les légions de quadrumanes qui vivent à leur ombre. Ces forêts possèdent, avec leurs collections de quinquinas, des bois de construction de toutes sortes, souples, tendres, légers, solides, durs, incorruptibles; des bois d'ébénisterie, mouchetés, jaspés, rubannés, de teintes douces ou de couleurs tranchées; pêle-mêle avec eux, croissent le sandi ou galactodendron, qui donne à la fois un lait potable, une résine et un remède; le ceroxylon qui produit une cire et le croton sebifera un suif; puis d'autres arbres qui fournissent par décortication, incision ou exsudation, une cannelle commune, la gomme-gutte, le copal, l'encens, le styrax-benjoin, etc.; dans leurs troncs sont cachés la cire et le miel de plusieurs espèces d'abeilles, et des plantes médicinales, textiles, tinctoriales croissent en buissons autour d'eux. Tout ce qui peut assurer la prospérité d'un État, développer son industrie, accroître son commerce, s'offre à profusion dans cette admirable contrée. Pourquoi faut-il que l'impéritie d'un gouvernement sans initiative, s'augmentant de l'apathique incurie des individus, laisse sans emploi de telles richesses et les voie d'un œil calme s'en aller en fumée ou ne servir qu'à exhausser de quelques pouces, chaque année, la couche d'humus qui couvre le sol!

Deux heures s'étaient écoulées depuis notre arrivée sur la plage où je venais d'écrire ce qui précède. Nos vêtements, que nous avions eu soin de tordre et d'étirer, étaient tout à fait secs et nous nous hâtâmes de les reprendre. Pendant que le soleil pompait leur humidité, nous avions grignoté quelques fèves sèches, avalé chacun une poignée de maïs grillé et arrosé le tout d'une gorgée d'eau mélangée de tafia. Cette réfection frugale devant nous tenir lieu de déjeuner, nous n'eûmes plus qu'à nous préparer au départ.

D'abord, l'idée nous vint de côtoyer les bords de la rivière, dont le sable offrait à nos plantes un tapis moelleux. Mais la crainte d'être vus des Siriniris, s'ils avaient eu la fantaisie de quitter la forêt pour se rapprocher de l'Ayapata, cette crainte nous empêcha de donner suite à notre idée. Nous entrâmes sous le couvert, nous tenant assez éloignés de la rivière pour ne pas être aperçus du bord opposé et en même temps assez rapprochés d'elle pour la découvrir à travers les arbres. Rien ne vint justifier cet excès de précaution, et tant que nous restâmes en vue de l'Ayapata, nous ne relevâmes, sur ses deux rives, aucun indice qui pût nous faire croire que les sauvages nous suivaient à la piste. Après un certain temps de marche, les difficultés du chemin qui s'escarpait de plus en plus, nous ayant forcés d'obliquer de l'ouest à l'ouest-sud-ouest, la rivière dont nous nous éloignions à chaque pas, finit par disparaître à notre droite, tandis qu'à gauche s'ouvrait, entre deux croupes d'un grès schisteux recouvertes par la végétation et dont la base était seule apparente, une de ces barrancas ou gorges abruptes que nous nous décidâmes à suivre jusqu'au bout, ne voulant pas revenir sur nos pas pour doubler leurs versants qui paraissaient s'étendre assez avant dans la forêt.

Cette gorge, que nous croyions pareille à tous les conduits ou boyaux pierreux de ce nom, qu'on trouve un peu partout dans cette Amérique, et où nous pensions cheminer à l'aise, n'offrit tout d'abord à nos plantes qu'une agglomération de roches étagées en amphithéâtre, que nous dûmes gravir en bondissant à la façon des chèvres. Au delà de ce mauvais pas, qui valut aux tibias de certains d'entre nous quelques écorchures, les strates d'un schiste argileux de la période silurienne, disposées en longs et minces feuillets et pareils aux marches d'un escalier, nous permirent de nous élever sans essoufflement ni fatigue, vers les extrémités supérieures de la prétendue gorge qui n'était, comme nous le reconnûmes bien vite, que la cage d'un escalier naturel dont la largeur variait de soixante à soixante-dix mètres.

Tout en effectuant cette ascension inattendue, nous relevions sur les saillies des parois de droite et de gauche des plantes charmantes, sauges pourprées, cassies aux grappes d'or, bégonias aux frêles panicules de fleurs blanches ou roses, que nous ne nous attendions guère à trouver en pareil endroit. L'épaisse végétation qui recouvrait en haut le chaperon des murs, pendait en s'effilant au-dessus de ces fleurs et, tout en leur dispensant l'ombre et l'humidité, ne leur cachait ni l'air, ni la lumière. Des trous, des crevasses, des fissures du roc, sortaient les plus jolis bouquets de capillaires, de scolopendres et d'asplenium que jamais Mab-Titania ait façonnés au clair de lune. Des orchidées naines se montraient, mais hors de portée, dans de petites cavités tapissées d'une mousse rase. Ne pouvant y porter la main, je me contentais de les admirer et de leur sourire, et ma convoitise à leur endroit, toujours en éveil et toujours réprimée ressemblait au supplice de feu Tantale, puni d'avoir rôti et servi chaud aux Dieux sa propre chair.

Pendant une demi-heure que dura notre marche ascendante, nous vîmes défiler sous nos yeux tout un herbier vivant de plantes exquises, puis nous atteignîmes la dernière strate schisteuse qui formait comme la plate-forme de l'escalier. Alors nous eûmes, autour de nous et aussi loin que nos regards pouvaient s'étendre, un de ces immenses panoramas où les détails se fondent dans la masse, et dont l'ensemble dégage je ne sais quelle paix profonde et sereine, voisine de l'extase.

Du nord à l'est, une mer de verdure moutonnait à flots pressés, jusqu'aux confins de l'horizon où ses dernières vagues se perdaient dans une brume lumineuse. Çà et là, un cône, un piton, une croupe, émergeaient de la mouvante surface et servaient comme de jalons et de points de repère au regard qui tentait de fouiller cette immensité. Quelques fils d'argent mêlés à la trame verte du paysage et que l'œil perdait et ressai-



Emplacement de San Gaban. — Dessin de Lancelot, d'après une aquarelle de l'auteur.

sissait tour à tour, indiquaient le lit des rivières affluents de la Madre de Dios et de l'Inambari ou les ruisseaux-torrents qui leur donnent naissance. Un ciel de lapis lazuli étendait sur l'ensemble une moitié de sa coupole.

En se retournant, on avait devant soi, de l'ouest au sud, un enchevêtrement confus et formidable de pics, d'aiguilles, d'arêtes, de cônes réguliers ou tronqués, de sommets ébréchés et déchiquetés, appartenant aux chaînes montagneuses, qui, du massif des Andes et de la région des nuages, descendaient brusquement vers le plat pays. Ce gigantesque fouillis, auquel le matin et le soir devaient prêter des oppositions vigoureuses en frappant d'ombres et de clairs ses plans divers et ses étages successifs, rapprochant les uns jusqu'à pouvoir détailler à l'œil nu tous leurs accidents, reculant les autres dans des profondeurs accessibles ou des des lointains vertigineux, tout ce fouillis n'offrait en ce moment, sous le soleil qui l'éclairait d'aplomb, qu'un seul bloc hérissé, dense, monotone et dénué de mouvement. Au rebours de ce que j'avais vu jusqu'alors, tandis que les faîtes de ces chaînes apparaissaient libres de tous nuages, de longues bandes de vapeurs envolées des rivières et des torrents qui coulaient à leur base, les cachaient en partie, et sur quelques points tentaient d'escalader leurs flancs.

L'aspect de cette bizarre région, outre un monde d'idées qu'elle éveillait en moi, me parut justifier de tous points cette phrase du voyageur local, don Antonin Raimondy, que sir Clément Markham a publiquement soulignée : « *La partie de Caravaya située à l'orient des Andes consiste en séries de montagnes pointues dans les intervalles desquelles coulent des rivières.* » Il était difficile, on en conviendra, de dire tant de choses en si peu de mots, et surtout de les caractériser d'une façon plus pittoresque et plus heureuse. *Montagnes pointues* en particulier est un trait de génie, qui fait comprendre le sympathique entraînement de sir Clément Markham vers don Antonio Raimondy, dont il nous est arrivé de parler plus haut.

Les deux toiles de fond que présentaient les aires du nord-est et du sud-ouest, si admirables qu'elles fussent, n'avaient occupé qu'un instant nos regards et notre pensée. Notre attention s'en était bientôt détournée, attirée qu'elle était par un détail spécialement relatif au voyage. Ce détail avait trait à la rivière Ayapata qui coulait en bas sous nos pieds, non plus libre et s'étalant entre deux rives plates bordées de forêts vierges, comme à l'endroit où nous l'avions récemment traversée, mais captive et étroitement resserrée entre les parois à pic des formations minérales dont nous occupions le sommet. De l'extrémité de la plate-forme, en allongeant le cou et se retenant à des arbustes dont les racines griffues s'étaient implantées dans le roc, on pouvait explorer l'intérieur de la gorge où le hasard avait emprisonné notre rivière.

Cette gorge, faiblement sinueuse, avait une longueur d'environ cent cinquante mètres et sa largeur paraissait trois fois moindre que celle de l'Ayapata. La masse des eaux, poussée par la déclivité probable des terrains, s'y engouffrait tout d'une pièce avec le grondement d'un tonnerre lointain, bordait d'une frange d'écume les têtes de quelques rochers qui pointaient çà et là, reflétait en passant la teinte brune des parois latérales encore assombrie par le clair-obscur qui régnait en ce lieu et, parvenue à l'extrémité du cañon, s'en échappait à la façon d'une fusée, éparpillant en plusieurs bras le lit de son courant.

Ce passage scabreux, qui reproduisait en petit celui de Tunkini que nous avions franchi dans les pirogues des Antis lors de notre traversée du continent américain, n'était pas le seul mauvais pas que l'Ayapata présentât à la navigation. En suivant de l'œil d'amont en aval la direction de son cours, reconnaissable sur une certaine étendue à l'écartement des arbres qui la bordaient et à l'inégalité de leurs cimes, on découvrait d'autres formations minérales qui devaient répéter à quelques variantes près le détail que nous avions sous les yeux. Les obstacles semés sur le parcours de cette rivière prouvaient à n'en pas douter que, comme certaines de ses voisines dont quelques optimistes en hydrographie s'obstinent à faire des voies de communication à travers la contrée, elle ne pouvait servir qu'à noyer les explorateurs qui tenteraient, en s'abandonnant à son cours, de rejoindre dans l'intérieur les grands tributaires de l'Amazone.

Après quelques minutes passées à examiner dans son ensemble et ses détails le cañon où mugissait l'Ayapata, l'envie me prit de mesurer sa profondeur. Le plomb de sonde que j'y filai à deux reprises, donna trente-neuf mètres pour la hauteur des parois latérales et trouva fond dans la rivière par cinq à six brasses. Si peu d'eau dans un gouffre de cette mine ne laissa pas de me surprendre. En chercher la cause eût été folie ; aussi ne l'essayai-je pas. Je conclus seulement, en pelotonnant ma ligne de sonde, qu'on ne doit pas juger des gouffres sur l'apparence.

A mon exemple, nos compagnons, y compris les porteurs, voulurent se donner le plaisir de voir l'Ayapata se démener avec fureur dans sa cage de pierre et vinrent tour à tour allonger leur cou dans le vide. Certains crachèrent dans son eau, non pas tant pour se venger d'elle et la punir de les avoir mouillés jusqu'aux aisselles, que pour se divertir à faire des ronds. Mais la rapidité vertigineuse du courant annula ces tentatives puériles et nos dadais en furent pour leurs frais de salive.

Comme ce plaisir, si vif qu'il pût être ou qu'on le suppose, ne pouvait se prolonger indéfiniment, nous songeâmes à quitter le poste élevé que nous occupions pour redescendre vers les régions inférieures. Malheureusement l'escalier naturel qui nous avait servi à monter jusque-là, n'existait pas sur le versant opposé de la croupe. En outre la pente de cette dernière était des plus raides, et, pour prévenir une chute qui eût mis nos individus en capilotade, nous dûmes décrire une

série d'angles aigus et marcher de guingois à la façon des écrevisses. Arrivés en bas sans accident, nous rentrâmes sous le couvert de la forêt, et de l'ouest sud-ouest, que nous suivions depuis une heure, prenant à l'ouest plein, nous nous éloignâmes de plus en plus de la rivière.

Dans l'après-midi, nous avions atteint une de ces lomas, ou coteaux boisés, qui forment comme des jantes ou rayons au moyen de la Cordillère. Sa base et ses versants étaient couverts de halliers et de hautes broussailles, au travers desquels il fallut se frayer un chemin avec le sabre d'abatis. Bientôt nos bras se lassant de cet exercice, et nos jambes égratignées par les ronces et les épines demandant merci, nous gravîmes au sommet de la loma, où, grâce à la disparition de ces obstacles, nous pûmes marcher plus à l'aise.

Nous allions devant nous, regardant à droite et à gauche les divers accidents du site et cherchant, à défaut de croquis, à bien les graver dans notre mémoire, lorsque, parvenus à quelques pas d'une clairière que le soleil illuminait de chauds rayons, nous crûmes voir une mare de sang étalée sur le sol. Déjà nos Quechuas parlaient d'égorgements et de massacres, qu'ils attribuaient aux Chunchos, quand nous reconnûmes que le prétendu sang était un amas de graines de la grosseur d'un pois que les gousses ligneuses de deux ou trois mimosas qui croissaient en ce lieu, avaient laissé tomber au temps de leur maturité. Ces graines osseuses, d'un pourpre vif, étaient assez curieuses pour que l'idée me vînt d'en faire provision et de les joindre aux papillons de Sausipata que j'avais conservés. La collection d'histoire naturelle que je formais pour ma petite amie de Cuzco, comprendrait ainsi les deux règnes. Tôt ou tard une pépite d'or, que je comptais trouver dans le lit de quelque ruisseau, formerait le troisième. J'entrai dans le tas où mes pieds plongeaient jusqu'à la cheville, et, tandis que nos gens défilaient, je remplis de ces graines une des poches de l'alforja ou besace locale que je portais en sautoir. Comme je terminais cette besogne, des cris étouffés parvinrent jusqu'à moi. Je reconnus la voix de nos porteurs et, tout en me demandant ce qu'ils pouvaient avoir à crier ainsi, je courus après eux pour m'en enquérir. Quand je les rejoignis, ils ne criaient plus, mais tous tremblaient encore à l'idée du duel étrange et terrible que venait d'avoir un des nôtres avec un habitant de ces solitudes. Dix témoins oculaires tinrent à me raconter à la fois comment avait eu lieu cette rencontre, qui leur donnait encore la chair de poule.

En passant de la clairière sous le couvert, un des Quechuas, qui marchait en tête de la colonne, avait aperçu dans l'ombre d'un fourré un objet bizarre et s'était arrêté pour le considérer. Dans cet objet de couleur brune, qu'il avait pris pour un rouleau de cordes, Pepe Garcia, qui venait derrière lui, avait reconnu sur-le-champ un constrictor de la grande espèce qui, roulé sur lui-même, dormait paisiblement. L'Indien et ses camarades avaient opiné pour qu'on laissât la bête en repos, ne se souciant pas d'avoir maille à partir avec elle. Mais Pepe Garcia avait prétendu que la chair du reptile était excellente et que sa peau squameuse lui servirait à fabriquer des gaînes de couteaux. Ce disant, il avait pris à deux mains un arc de sauvage en bois de palmier qui lui servait à assurer sa marche et, le brandissant comme une massue, il en avait assené un coup terrible au serpent qui s'était déroulé brusquement. A la vue de l'animal qui cherchait à s'arcbouter sur sa colonne vertébrale brisée et menaçait l'agresseur de sa gueule ouverte, nos porteurs épouvantés avaient tiré dans plusieurs directions en poussant les cris que j'avais entendus. Quelques-uns, plus hardis, s'étaient arrêtés à vingt pas du théâtre de l'action et, se cachant derrière les arbres, avaient suivi d'un œil effaré les diverses péripéties de cette lutte entre l'homme et la bête. Sans s'effrayer des démonstrations hostiles de l'ennemi, Pepe Garcia avait redoublé la furie de ses coups et, comme jadis Apollon-Phœbus, était sorti vainqueur de son combat avec Python. Le monstre, étendu de son long, ne bougeait déjà plus. Je m'en approchai pour l'examiner. C'était un python molure particulier à ces latitudes, d'une nuance marron clair, sans taches ni zébrures, et dont les écailles avaient une grandeur inusitée. L'animal mesurait un peu plus de dix-neuf pieds et sa circonférence au milieu du corps était de quatorze pouces. Dans nos circonstances critiques une telle capture, au dire de Pepe Garcia, était un bienfait de la Providence qui, malgré notre indignité, veillait sur nous et nous donnait de quoi souper. Bien que le jour fût encore loin de sa fin, nous résolûmes de nous arrêter au premier endroit convenable pour allumer du feu et donner tous nos soins à la préparation de ce mets exotique.

Une coupure de la loma formant ravin, mais dont le sol était plan et la pente douce, nous parut offrir toutes les conditions requises pour une cuisine en plein air et un campement. Un vieux tronc mort qui paraissait être celui d'un jacaranda, se dressait au-dessus du talus. Des parasites au splendide feuillage sortaient de ses crevasses et l'entouraient de guirlandes et de festons. Un palmier, un *euterpe edulis*, penchait sur lui son éventail mobile et une magnifique touffe de corypha, dans l'ombre de laquelle miroitait une flaque d'eau claire due à quelque source cachée, faisait vis-à-vis à ce patriarche de la forêt. Nous prîmes sur-le-champ possession des lieux. La marmite fut récurée et remplie d'eau, puis quand le feu eut été allumé, Python fut écorché comme une simple anguille, sa tête, morceau de rebut, jetée dans le fourré et son corps détaillé en tronçons mis dans la marmite : moins d'une heure suffit à la cuisson de cette chair rose, ferme et serrée. Je recommande, en passant, aux gourmets admirateurs de Carême qui rêvent d'ajouter un mets inédit à la nomenclature du grand homme ou d'attacher leur nom à une sauce, aspiration des plus

louables en soi, je recommande, dis-je, cette chair d'ophidien qui, bien que préparée au court bouillon, sans vin, sans sel ni poivre, épices, oignons, bouquet garni et carottes en tranches, recette habituelle du court-bouillon classique, ne me parut ni meilleure ni pire que la chair de la couleuvre à collier que mangent les paysans du midi de la France ou celle du congre, dit anguille de mer, qu'on vend sur nos marchés.

Le souper que Pepe Garcia nous avait procuré si à propos était le meilleur et le plus copieux que nous eussions fait depuis quelque temps; aussi notre sommeil de cette nuit, sous les toits de branchages que nous dressâmes, fut-il des plus profonds. Si, par hasard, quelque songe vint l'agiter, il dut être de l'espèce de ceux auxquels donne accès la porte d'ivoire des mythologues.

Le lendemain, après avoir fait nos paquets et nous être débarbouillés avec l'eau de la mare qui la veille avait fourni le bouillon de notre cuisine, nous reprîmes allégrement notre marche. Seulement, au lieu de remonter vers le sommet de la loma par la ravine où nous avions campé, nous longeâmes celle-ci jusqu'à son débouchement dans la plaine. Ce chemin n'était pas celui que nous aurions dû suivre, puisque de l'ouest-sud-ouest il nous conduisit insensiblement au sud-sud ouest; mais les Boliviens découvrirent deux variétés de quinquinas *carhua-carhua*, qui dans leur opinion n'étaient que les avant-coureurs d'espèces plus actives, et le plaisir que nous causa cette découverte l'emporta de beaucoup sur le dépit d'avoir fait fausse route

La région végétale dans laquelle nous entrâmes alors et que les cascarilleros désignaient par le nom d'*entre-lomas*, avait un caractère très-distinct de la loma ou partie montagneuse. Au lieu de ces forêts obstruées de broussailles et de halliers que l'Espagnol appelle *selvas bravas*, et où l'on ne peut faire un pas sans s'aider du sabre d'abatis ou de la hache, celles où nous cheminions en ce moment n'offraient que des arbres géants, laurinées, cédrèles, mimoses, pseudo-juglans, disposés en massifs pittoresques entre lesquels des avenues semblaient avoir été percées. On eût cru que la nature s'était amusée à tracer en pleine solitude un de ces parcs anglais dont le désordre, selon l'expression du classique, est un effet de l'art. Je n'étais pas le seul qu'eût frappé la physionomie de ces sites, et nos Boliviens, qu'elle étonnait autant que moi, se communiquaient en langue aymara l'impression qu'elle faisait sur eux.

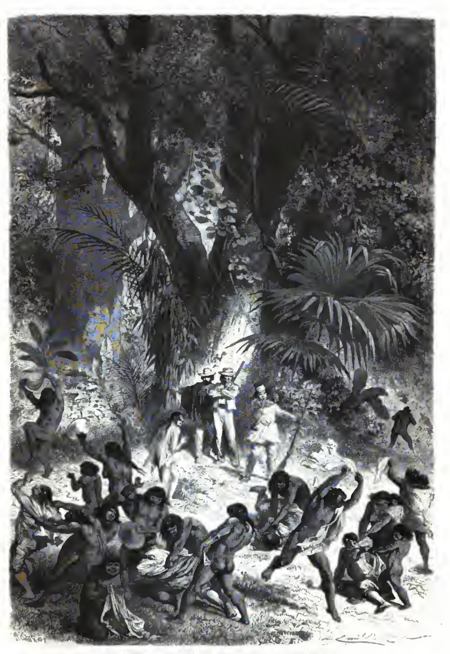
A un certain endroit, les massifs d'arbres s'espacèrent de plus en plus, et les avenues qui les séparaient s'élargirent du double. Le sol, jusque-là couvert de mousses rases, de capillaires et de fougères naines, présenta de grands espaces sablonneux tapissés d'un chiendent local. Dans ce désert, qu'on eût cru hanté seulement par les fauves et les oiseaux, la main de l'homme se révélait par des amoncellements de pierres et de cailloux, rangés en demi-cercle ou disposés sur une ligne. Les cascarilleros s'étaient arrêtés pour examiner l'arrangement singulier de ces pierres, qui, disaient-ils, leur rappelait certains lavaderos abandonnés depuis des siècles, et qu'on trouvait dans leurs forêts de Tipoani, en des endroits où la rivière de ce nom avait eu son lit, mais que, pour une cause ou l'autre, elle avait déserté, laissant à la végétation le soin de recouvrir ses traces.

Leur opinion, basée sur l'analogie et l'expérience, méritait qu'on s'y arrêtât, bien que Pepe Garcia, tant soit peu jaloux, il est vrai, de la déférence que nous témoignions à ces hommes, la déclarât insoutenable. Comme nous étions en train de discuter sur ce sujet, cherchant à deviner laquelle des deux rivières, de l'Ayapata que nous avions laissé à notre droite, ou du San Gaban qui devait se trouver à gauche, avait passé jadis en cet endroit, et motivé le transport et l'arrangement des cailloux qui donnaient lien aux commentaires de nos gens, au plus fort de la discussion, une abominable clameur qui retentit sous bois nous fit frissonner de la tête aux pieds. Nous nous retournâmes tout d'une pièce vers l'endroit d'où partait ce bruit. Une troupe de Chunchos, l'arc en main, la panisse en tête, se montrait à vingt pas de là.

Quand nos regards rencontrèrent les leurs, ce fut comme si une décharge électrique eût atteint ces gens. Ils recommencèrent leurs cris en les accompagnant de bonds et de gestes désordonnés, exécutés avec un tel ensemble, que nous crûmes voir autant de pantins dont une main invisible eût fait mouvoir à la fois tous les fils.

Cependant aucun d'eux ne venait à nous : tous se contentaient de sauter et de gesticuler en place, manœuvre qui ne laissait pas de nous étonner. Cette retenue de leur part nous fut expliquée par le mot *tasa-tasa*, redit par l'un d'eux à ses compagnons, en leur montrant les fusils dont nous étions armés. Dans cet individu, je reconnus aussitôt, à une liane qui lui faisait plusieurs fois le tour de la tête et à la plume de pusti (*oriolus*) qui la surmontait, un des Siriniris dont la rencontre avait motivé notre traversée de la rivière Ayapata. Le Peau-Rouge avait dû nous suivre sans que nous le vissions, et, rencontrant des gens de sa tribu, les avait lancés sur nos traces. Je le montrai au colonel, qui ne l'avait pas remarqué, vu, disait-il, que ces diables ayant tous la même couleur et portant le même uniforme, il était difficile, voire impossible, de reconnaître l'un d'eux au milieu des siens, l'eût-on parfaitement connu.

Le Chuncho ayant compris, à nos regards, que nous parlions de lui, fit quelques pas au-devant de la troupe, et nous ouvrant ses bras comme s'il voulait nous presser sur son cœur, nous cria : *Amico Dunkinpuna huayri*. Nous nous expliquâmes son geste, et Pepe Garcia nous traduisit ses paroles; l'individu se disait notre ami, et nous apprenait que nous avions affaire à un chef (*huayri*) du nom de Dunkinpuna. A cette fran-



Scène de pillage. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une aquarelle de l'auteur.

che manifestation, noue répondîmes par une invitation à s'approcher de nous sans crainte. Le Siriniri ne se le fit pas dire daux fois : il accourut, et, tout en nous serrant dans ees bras frottés de rocou, il toucha du bout du doigt nos fusils, de l'air à la fois peureux et naïf d'un enfant qui craint de se brûler au feu. Rassuré par notre accueil et notre attitude toute pacifique, il s'enhardit assez pour passer ses mains sur nos vêtements et nous caresser le visage. Cette familiarité, que noue repoussâmes, mais sane en paraître autrement fâchés, parut aux compagnons de l'individu d'aseez bon augure pour qu'ils vinssent à leur tour nous rejoindre, nous saluer et nous palper un peu. Pendant quelques minutes, nous mîmes de la complaisance à noue laisser manier par ces inconnus; puis, leurs démonstrations devenant par trop expansives, nous exécutâmes avec nos fusils un *portez arme*, *présentez arme* et *arme au bras*, qui eut pour effet d'éloigner brusquement de nous les caressants sauvages. Avertis, par cette petite leçon, que leur contact trop immédiat ne nous agréait pas, ils se tinrent à distance respectueuse. Là, debout, accroupis ou couchés, mais ne nous quittant pas des yeux et surveillant nos moindres gestes, ils se mirent à babiller entre eux.

Une particularité qui m'étonnait bien plus que leur apparition subite, c'est le silence discret dans lequel ils se renfermaient à l'égard de nos haches et de nos couteaux. La peur de noue déplaire et de nous voir faire usage de nos fusils, s'ils formulaient une demande à ce sujet, cette peur était-elle assez forte pour réprimer leur convoitise et leur fermer la bouche? Il était permis d'en douter. Une autre cause à leur silence me paraissait plus vraisemblable. Le Dunkinpuna, que nous retrouvions parmi eux, en leur faisant part de l'entrevue que nous avions eue la veille avec ses amis, n'avait pu manquer de leur dire que nous échangions contre d'autres objets, au lieu de les donner gratis, comme peut-être ils l'avaient cru, les haches et les couteaux qu'ils ambitionnaient. De là sans doute l'attitude de ces sauvages, qui n'ayant pas plus que les autres d'objets curieux à nous offrir, se taisaient, certains d'avance qu'en sollicitant les mains vides, ils n'obtiendraient rien de nous.

Quelle que fût, à notre endroit, la pensée intime de ces Peaux-Rouges, je trouvai, après une demi-heure passée en leur compagnie, que l'agrément qu'ils nous donnaient ne valait pas le temps qu'ile noue faisaient perdre. En conséquence, j'allais donner à nos porteurs l'ordre de passer outre, lorsque Pepe Garcia, qui s'était mêlé à ces inconnus et baragouinait avec eux, eut l'idée de leur demander d'où provenaient les tas de pierres et les cailloux qu'on voyait aux alentours, et dont noue ne pouvions nous expliquer la présence. D'abord la question leur parut plaisante, et leur premier soin fut d'en rire aux éclats; puis, quand ils eurent assez ri, ils répondirent à l'interprète que cette besogne, qui paraissait nous intriguer, avait été faite autrefois par des gens de notre race et de notre couleur, dans le but de recueillir l'or que charriait une rivière qui passait alors en ces lieux. Cette rivière où leurs ancêtres avaient pêché le sabalo, s'était retirée à trois lieues de là, et comme la direction que nous avions prise ne s'en écartait pas beaucoup, il nous suffirait d'obliquer à gauche pour la voir en passant.

La rivière dont parlaient ces Sirinirie devait être le San Gaban, célèbre au dix-septième siècle par les lavaderos que des chercheurs d'or avaient établis sur ses rives, et par les richesses fabuleuses qu'ils en tirèrent. Les renseignements que je venais de recueillir à son sujet pouvant être utilisés dans la partie historique de mon voyage : dans l'espoir de les compléter et d'en obtenir de nouveaux, je priai l'interprète en chef d'engager les sauvages à modérer leur pétulance, à ne pas rire à tout propos comme ils faisaient, et à m'expliquer posément certaines choses que je tenais fort à savoir, promettant, s'ils satisfaisaient aux questions que j'allais leur faire, de les récompenser par le don de quelques couteaux. Ma requête était à peine traduite que les Chunchos, échangeant un regard, restaient immobiles comme des Termes, sérieux comme des ânes qu'on étrille, et muets comme des poissons.

En les voyant tout yeux et tout oreilles et disposés à m'écouter, je leur fis demander par Pepe Garcia, après avoir engagé celui-ci à s'adresser de préférence aux plus âgés d'entre eux, si leurs pères ou leurs aïeux ne leur avaient jamais parlé d'une ville bâtie autrefois dans les environs par des chefs espagnols, et que les Indiens Carangas et Suchimanis de la rivière Inambari avaient incendiée. Cette question si simple produisit dans la troupe l'effet d'une pierre qu'on lancerait dans une mare à grenouilles. Tous nos sauvages, oubliant leur promesse de demeurer cois et sérieux, s'agitèrent, se démenèrent, s'interpellèrent l'un l'autre et répondirent à la fois. Aux mots *sacapa huayris Ipaños*, qu'ils prononçaient avec une volubilité et un feu extrêmes, je compris que l'histoire de San Gaban et des chefs espagnols, transmise par les pères aux enfants, était connue par tradition des nations de ce territoire. Après m'être enquis des Suchimanis et des Carangas, qui, depuis un nombre d'années que les Siriniris ne pouvaient préciser, avaient quitté la partie du pays comprise entre les rivières Ollachea et Inambari pour aller s'établir sur la rive gauche du Guaporé, un des principaux affluents du Madeira, j'eus l'idée de faire demander à nos sauvages si l'emplacement de l'ancienne ville était éloigné de l'endroit où nous nous trouvions. Ils répondirent, en étendant le bras dans la direction de l'ouest-nord-ouest, qu'un jour de marche suffirait pour l'atteindre.

La tentation de voir des lieux dont la renommée aurifère, après avoir fait le tour de ce continent, s'était répandue en Espagne et de là dans le monde entier, cette tentation était trop forte pour que je pusse y résister. Un tel voyage, au dire des Chunchos,

ne devait nous prendre qu'une journée, et, dans nos circonstances, un jour de plus ou de moins était sans importance. Quant à la direction qu'il nous fallait suivre, elle ne s'écartait pas trop de l'itinéraire que nous nous étions récemment tracé, lequel consistait à marcher deux ou trois jours encore dans l'aire de l'ouest, puis à obliquer à gauche et prendre le sud.

L'ami Perez, à qui je soumis mon projet d'excursion, s'y associa complètement, heureux, me dit-il, de voir un endroit où ses compatriotes avaient porté si haut le nom des Espagnes et gagné tant d'arrobes d'or à patauger dans les ruisseaux. Les cascarilleros, que nous consultâmes à cet égard, mais pour la forme seulement, déclarèrent que leurs recherches s'accommoderaient volontiers du détour que nous allions faire. Restait à prendre l'avis des interprètes et des porteurs sur le voyage projeté, mais nous nous en abstînmes pour des raisons que chacun devine sans qu'il soit besoin de les expliquer.

Pendant que nous délibérions sur l'opportunité d'un prompt départ, les Siriniris, que je ne songeais plus à questionner, chargeaient Pepe Garcia de s'informer si mon intention était de visiter l'endroit appelé Sacapa, dont je leur avais demandé la distance et la position. Sur ma réponse affirmative, le Dunkinpuna, qui paraissait jouir d'un certain crédit dans la troupe, s'offrit à nous y conduire, demandant pour prix de sa course une hache et s'en remettant à notre générosité du soin d'y ajouter quelques couteaux. Peut-être eussé-je accepté son offre; mais comme ses amis parlèrent aussitôt de l'accompagner, l'idée de voyager avec cette bande de loups à nos trousses me porta tout d'abord à repousser la proposition. Les Siriniris, qui avaient compté nous servir de guides dans ce voyage et se procurer de la sorte les haches et les couteaux qu'ils ambitionnaient, eurent un air désappointé en voyant leur espérance s'en aller en fumée.

Cependant, après avoir réfléchi aux avantages que nous pouvions retirer de l'offre du Dunkinpuna et surtout à l'économie de temps et de fatigue qui résulterait pour nous de cette excursion faite en ligne directe, j'entrepris de renouer les négociations que mon refus avait interrompues. Après une discussion des plus animées, j'obtins des sauvages que, sur vingt-six qu'ils étaient, vingt-deux retourneraient vers les femmes et les enfants qui attendaient assis à distance le résultat de leur entrevue avec nous, et que trois de leurs anciens seulement, auxquels se joindrait le chef Dunkinpuna, resteraient avec nous pour nous accompagner; ces guides recevraient chacun une hache à titre de payement et, au retour du voyage, rapporteraient à ceux de leurs amis que nous n'emmenions pas, un assortiment de couteaux, hameçons, grelots et autres quincailleries qu'ils se partageraient entre eux. Au moment de s'exécuter, quelques Chunchos, malgré l'adhésion de la majorité, tentèrent de protester contre l'ostracisme qui les frappait; mais les vieillards, séduits par l'appât d'une hache, trésor inestimable aux yeux d'un sauvage, usèrent de l'influence morale et de l'autorité que leur donnait leur âge pour engager les opposants à accepter nos conditions. Après des adieux et des pourparlers entre ceux qui allaient partir et ceux qui devaient les attendre, le gros de la troupe Siriniri se replia du côté des femmes et des enfants et nous nous enfonçâmes dans la forêt, escortés par nos nouveaux guides qui, pour nous inspirer plus de confiance, s'étaient débarrassés de leurs armes au moment du départ et les avaient données en garde à leurs compagnons. Deux de ces sauvages avaient déjà passé leurs bras sous celui de Pepe Garcia et le troisième cherchait à capter la bienveillance de nos porteurs qui l'envoyaient au diable et l'accablaient d'injures dans leur langue, que le Siriniri ne comprenait pas. Quant à Dunkinpuna, rebuté par notre ami le colonel qui lui trouvait le regard louche, il s'était rapproché de moi d'un air souriant, et pour répondre à la sympathie qu'il me témoignait, je l'avais chargé de porter mes sacoches et lui avais placé mon album sous le bras.

La forêt, longtemps clairsemée, s'était épaissie et emmêlée de telle sorte que nous n'avancions plus que lentement. Aucun sentier n'y était tracé, et les péons nous frayaient un passage à grand renfort de sabre d'abatis. Les sauvages, accoutumés à cheminer dans ce dédale inextricable, s'étonnaient de nous voir abattre les lianes et les branchages, quand eux se contentaient de les écarter de la main. Leur marche, contrariée à chaque instant par ces obstacles végétaux, n'en était pas moins d'une rectitude parfaite, et l'aiguille de la boussole que je consultais quelquefois, au grand ébahissement de Dunkinpuna que sa mobilité intriguait fort, ne s'était pas écartée de l'ouest-nord-ouest depuis que nous étions en route.

Paul Marcoy.

(La fin à la prochaine livraison.)



Un sauve qui peut général. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une aquarelle de l'auteur.



Les Gemonies. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une aquarelle de l'auteur (voy. p. 175).

VOYAGE DANS LES VALLÉES DE QUINQUINAS

(BAS-PÉROU),

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1848-1861. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Les teintes des fourrés, qui bientôt allèrent s'assombrissant, nous avertirent que le soleil baissait à l'horizon et que la nuit ne tarderait pas à nous surprendre. Camper sous le dôme de la forêt, au lieu de bivouaquer à ciel ouvert, n'était qu'un incident vulgaire auquel je ne m'arrêtais pas; mais ne pas souper me paraissait un cas d'autant plus sérieux que la digestion de quelques bouchées de charqui que j'avais pu manger était faite à cette heure, et que les émotions de la matinée, mes pourparlers avec les sauvages, et enfin la traite de quelques lieues que nous avions faite, m'avaient singulièrement ouvert l'appétit. Avant que la nuit fût venue, j'appelai nos deux interprètes et leur exposant en deux mots la situation, je les engageai à s'en ouvrir sans fausse honte à nos sauvages qui, nés dans les bois et habitués à y vivre, devaient avoir pour se procurer de quoi manger des expédients à nous inconnus.

Les Chunchos n'eurent pas plutôt su que nous avions le ventre creux et que nous serions charmés de le remplir, qu'ils nous donnèrent pour conseil de ne pas passer outre et d'établir le campement à l'endroit où nous nous trouvions. Pendant que nous nous mettions en devoir d'obéir en débarrassant le site des broussailles qui l'obstruaient, nos conseillers, qui s'étaient défaits de leurs armes avant de partir, empruntèrent aux porteurs chargés de nos collections des arcs et des flèches dont ils vérifièrent préalablement la qualité; puis, comme Pepe Garcia et Aragon s'offraient à les accompagner, Dunkipuna leur fit signe de le suivre et laissa ses trois compagnons aller de

1. Suite et fin. — Voy. t. XXI, p. 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97; t. XXII, p. 97, 113, 129; t. XXII, p. 65, 81, 97, 113, 129 et 145.

leur côté. En leur absence. Perez et moi nous suspendîmes nos hamacs aux basses branches d'un mahogani qui croissait là fort à propos; les porteurs se mirent en quête de combustible et les cascarilleros ayant allumé un grand feu de branchages, dans le triple but de cuisiner le souper que nous attendions, d'éloigner les tigres et de combattre le brouillard qui s'élevait de terre aux approches du soir, nous n'eûmes plus qu'à nous croiser les bras.

Cinq coups de feu qui retentirent à de courts intervalles nous annoncèrent qu'un Dieu tout paternel veillait sur ses enfants et, comme aux petits des oiseaux de feu Jean Racine, leur préparait une pâture. Notre confiance en sa bonté ne fut pas trompée. Au moment où le jour s'éteignait, laissant la nuit sans crépuscule arriver brusquement, nos six pourvoyeurs reparurent chargés de viande, de gibier et de fruits. La viande était représentée par un de ces singes hurleurs, dont le pelage roux et l'affreuse figure ne démentaient pas le nom de *Simia Belzebuth* que lui ont donné les savants. Le gibier consistait en trois hoccos à caroncules rouges et en cinq perdrix du genre *inambu*. Quant aux fruits, ils se composaient d'anones, de grenadilles et des prunes visqueuses mais singulièrement sucrées du *paulinia sorbilis*. Ce menu, friand et instructif à la fois fut préparé en toute hâte et dévoré avec le même empressement. Le souper achevé, chacun s'arrangea de son mieux pour passer la nuit. Perez et moi nous nous étendîmes dans nos hamacs de toile, tandis que les interprètes et les Boliviens, qui devaient faire chacun une heure de faction, s'allongeaient côte à côte avec nos porteurs couchés sur leurs ballots. Au bout d'un quart d'heure, et la sentinelle exceptée, nous dormions d'un sommeil profond. Seuls les sauvages, accroupis près du feu qu'ils alimentaient, passèrent la nuit à causer au lieu de dormir.

L'aurore nous trouva sur pied et tout disposés à nous mettre en route. Nous continuâmes à suivre la direction que la veille nous avions prise, mais en inclinant un peu à l'ouest. Tout en marchant, nous suçâmes des drupes de palmiers et des fruits sylvestres que nos guides avaient le don de découvrir là où je n'apercevais même pas l'arbre qui les portait. La matinée fut employée à cet agréable exercice. Entre onze heures et midi nous avions atteint un endroit où les arbres, tout aussi corpulents que ceux que nous avions relevés jusqu'alors, mais beaucoup plus espacés entre eux, formaient comme une clairière d'à peu près deux kilomètres de circuit, au delà de laquelle recommençait la forêt primitive. Les rayons du soleil traversant par places les endroits découverts et le feuillage de ces arbres, composés pour la plupart de laurinées, de mimoses à longues gousses et de césalpinas, dessinaient çà et là de grands trapèzes lumineux et faisaient paraître blondes les herbes et les mousses vertes.

Ce qui donnait au site un cachet spécial, une physionomie étrange, c'est l'inégalité des terrains environnants, creusés, fouillés, remués, soulevés, sous le tapis verdoyant qui les recouvrait. Ce bouleversement singulier, qu'on eût été tenté d'attribuer à quelque commotion volcanique, me frappa d'autant plus que depuis la veille, où nous nous étions mis en marche avec nos guides, le sol de la région que nous avions parcourue ne nous avait offert qu'une surface à peu près plane.

Aussitôt arrivés, les sauvages avaient fait choix d'une place à leur convenance et s'étaient assis sans s'occuper de nous, ni même s'informer si notre intention était de faire halte. En me rappelant qu'ils avaient passé la nuit à causer au lieu de dormir, je compris qu'ils devaient être fatigués et je les laissai prendre un moment de repos. Au bout d'une demi-heure, les voyant toujours à la même place et s'occupant, par manière de contenance, à passer les doigts de leurs mains dans ceux de leurs pieds, je leur fis demander par Pepe Garcia s'ils étaient suffisamment délassés ou s'ils comptaient se délasser longtemps encore. Ils répondirent en souriant à l'interprète qu'ils ne ressentaient aucune fatigue et n'avaient jamais été plus dispos, mais que, ne sachant pas si mon intention était de m'arrêter à San Gaban, que nous avions atteint, ou de pousser plus loin encore, ils avaient pris le parti de s'asseoir pour attendre plus à leur aise ce que je déciderais à cet égard. D'abord, je crus que la traduction de Pepe Garcia était inexacte ou que j'avais mal compris ce qu'il me disait; mais quand il eut interrogé de nouveau les sauvages et que ceux-ci lui eurent répété que nous étions sur l'emplacement même de San Gaban, il n'y eut plus moyen de douter, quelque envie que j'en eusse encore. Machinalement, je jetai les yeux autour de moi pour surprendre une attestation du passé, une ruine, un débris, une pierre; je ne vis que des herbes, des mousses, du détritus et de grands arbres dont le feuillage tamisait la lumière. Rien n'existait plus du travail de l'homme; le temps et la destruction avaient fait leur œuvre, et l'alluvion, comme une marée montante, avait tout recouvert sous son niveau.

Le néant que je constatais serait incompréhensible pour ceux qui me font l'honneur de me lire, si je ne disais quelques mots de l'époque où la vie — vie de fièvre et d'ivresse — animait la solitude aujourd'hui si morne au milieu de laquelle nous nous trouvons.

C'était dans la période de 1549 à 1550. Les vallées de Caravaya, alors habitées par les nations Suchimani et Caranga, venaient d'être découvertes par des déserteurs espagnols, dont le premier soin, après s'être assurés que l'or qu'ils convoitaient abondait en ces lieux, avait été d'en chasser les Indiens, de s'y établir à leur place et d'exploiter les richesses que le hasard mettait à leur portée[1].

Le secret de cette trouvaille s'était promptement di-

1. Nous avons donné au commencement du Voyage quelques indications à ce sujet, en parlant des deux Camantis, dont la découverte et l'exploitation datent de la même période.

vulgué. Don Antonio de Mendoza, vice-roi du Pérou, désirant s'adjuger la plus grosse part dans les bénéfices, avait envoyé près des déserteurs une colonie d'Espagnols, des troupes et des commissaires, des ingénieurs et des maçons et doté successivement le nouveau pays des bourgades d'Ollachea, San Gaban, Aporoma, Sandia, San Juan del Oro, Inambari et Pari. Enfin Charles-Quint, en échange d'un bloc d'or du poids de deux cent dix-huit livres que lui envoyaient en présent les mineurs réunis de San Gaban et de San Juan del Oro, avait concédé par cédule à ces deux bourgades le titre de ville impériale et ennobli leurs habitants.

L'exploitation des dix-neuf vallées[1] qui forment la partie orientale de Caravaya — la partie occidentale se rattachant au Collao et comprenant les Andes du Crucero — dura plus de deux siècles, comme déjà nous l'avons dit, et rapporta force millions aux rois d'Espagne. Passé ce temps, la plupart des travaux furent abandonnés ; les bourgades se dépeuplèrent : les mineurs, devenus fermiers, allèrent vivre au milieu des défrichements, puis, plus tard, la race espagnole s'étant dispersée ou éteinte, fut remplacée dans le pays par une population serrana dont les descendants l'habitent encore aujourd'hui.

En 1767, la ville de San Gaban, restée debout au milieu des ruines de ses voisines, était l'unique entrepôt des richesses de Caravaya. Le minerai, les pépites, la poudre d'or, recueillis sur tous les points du territoire et dont l'Etat s'était arrogé le monopole, étaient apportés dans la ville à dos d'Indiens ou de mulets et entassés sous des bangare, d'où chaque année on les retirait pour les fondre et en façonner des lingots qu'on expédiait à Lima, et de là en Espagne.

Or, dans la nuit du 15 au 16 décembre de cette même année 1767, San Gaban qui, sur la foi de son passé, dormait dans la sécurité la plus parfaite, fut incendié par les Carangas et les Suchimanis et tous ses habitants furent tués à coups de flèche et de massue. Après un intervalle de deux siècles, les descendants des premiers possesseurs de Caravaya étaient venus demander compte aux descendants des Espagnols de l'usurpation de leurs pères.

Quand la nouvelle de cet événement fut apportée à Lima, le vice-roi d'alors, Antonio Amat, jura sur une parcelle de la vraie croix d'exterminer tous les sauvages du Pérou sans distinction d'âge ni de sexe. Heureusement pour ces derniers, Mariquita Gallegas se chargea de plaider leur cause. La courtisane, que son surnom de Perichola, sa liaison avec le vice-roi et la fin édifiante qu'elle fit dans un cloître ont rendue célèbre, représenta à son noble amant que N. S. Jésus-Christ ayant prescrit aux hommes le pardon et l'oubli des offenses, le devoir d'un chrétien et d'un vice-roi, en cette circonstance, était, au lieu de rendre coup pour coup, de fonder un obit perpétuel pour les victimes et d'envoyer aux idolâtres, leurs bourreaux, des missionnaires chargés de les instruire et de les baptiser. Antonio Amat se rendit aux raisons de la Perichola.

Pendant bien des années on s'entretint de cette catastrophe, puis la génération qui en avait été témoin disparut de la terre, une autre génération lui succéda et l'histoire de San Gaban prit avec le temps le caractère vague et poétique d'une légende.

Certes le touriste enthousiaste qui, séduit par les on dit des vieux chroniqueurs espagnols et se fiant à leur parole, eût franchi l'Atlantique et le Pacifique pour venir voir ce qui restait de San Gaban, la ville impériale, dont son imagination avait fait peut-être une Ninive ou une Babylone, ce touriste, en n'apercevant autour de lui que des arbres, des plantes et de la mousse, au lieu des splendeurs écroulées qu'il s'attendait à rencontrer, fût tombé de toute la hauteur de ses illusions sur le pavé de la réalité. Dans son désenchantement, il n'eût pas manqué de maudire la crédulité qui l'avait poussé à traverser mers et rivières, monts et vallées, plaines et forêts, à souffrir du froid et du chaud, de la fatigue et de la faim, et cela sur la foi de contes apocryphes dont un enfant se serait défié. En se rappelant avec amertume le vieux monde civilisé si loin à cette heure, il eût regretté son clocher natal, sa maison bien close et ses amis qui, tout en l'accompagnant de leurs vœux au départ, riaient peut-être entre eux de sa simplicité. Alors il se fût demandé quelle folie avait pu le pousser à se séparer d'eux et ce que lui valait, comme au pigeon curieux de la Fontaine, son voyage en lointain pays ; mais au moment de s'adresser à lui-même cette question, s'il eût levé la tête et que ses yeux se fussent portés sur ce désert immense et cet horizon embrasé, sur ces troncs séculaires brodés de plantes et de lianes, sur ces profondeurs lumineuses au delà desquelles recommençait la forêt vierge et ses mille surprises, sur ces Chunchos bronzés et nus et toute cette nature étrange et primitive, qu'on ne voit qu'en rêve et qui donne aux descriptions que font d'elle les voyageurs, l'attrait merveilleux d'un conte de fées, à ce moment il eût trouvé qu'au bout du compte un tel spectacle valait bien la peine de quitter son fauteuil et d'interrompre sa lecture, et compensait suffisamment la perte des moellons et des pieux charbonnés qu'il avait cru trouver à San Gaban.

Comme le touriste dont j'ai parlé, je n'avais pas franchi deux mers pour venir reconnaître dans ces vallées l'emplacement de la cité défunte. Le hasard seul m'y conduisait, et bien que la recherche des quinquinas à laquelle nous nous livrions eût peu de chose à démêler avec l'archéologie ou l'ethnographie, je crus devoir, en qualité d'historiographe, ou, si le mot paraît prétentieux aujourd'hui, d'annotateur de cette expédition

1. Ce sont, à partir de Marcapata et s'étendant jusqu'à la frontière de la Bolivie, les grandes et petites vallées d'*Asaroma*, *Ollachea*, *Itaata*, *Corani*, *Ayapata*, *Coasa*, *San Gaban*, *Usicaya*, *Limbani*, *Patambuco*, *Pahara*, *Aporoma*, *Sandia*, *Cuyo-Cuyo*, *San Juan del Oro*, *Inambari*, *Pari*, *Quiaca* et *Sina*.

quinologique, relever un à un les détails que le paysage pouvait offrir et qui de prime abord m'auraient échappé. Je priai donc Pepe Garcia d'annoncer à nos guides que je passerais la journée sur l'emplacement *ubi Troja fuit*. Ils ne trouvèrent rien à redire à cette décision, sinon qu'ayant tenu vis-à-vis de nous l'engagement qu'ils avaient pris, ils seraient charmés d'être en possession de la bache qu'on leur avait promise à titre de salaire, demande qui, de leur part, me parut trop juste pour que je n'y satisfisse pas sur-le-champ.

Comme ils paraissaient enchantés du morceau de fer de Biscaye que je leur avais fait remettre, je tirai parti de la circonstance pour les prier de pourvoir à notre déjeuner et de faire en sorte qu'il ne fût pas inférieur au souper de la veille, ce à quoi ils souscrivirent de bonne grâce. Seulement, comme nos interprètes se disposaient à les accompagner, le Dunkinpuna leur fit observer que leur tasa-tasa (fusil), pour un oiseau qu'il tuait, effrayait tous les autres ; qu'en conséquence mieux valait qu'ils chassassent de leur côté pendant que lui et ses compagnons chasseraient du leur. Pepe Garcia et Aragon consentirent sans peine à cet arrangement, et le Colonel ayant eu l'idée de se joindre à eux, tous les trois, allongeant le pas, disparurent bientôt sous bois.

Resté seul avec nos gens, je pris mon album, taillai mon crayon et, laissant les porteurs allumer du feu et les cascarilleros préparer des brochettes en prévision du gibier à venir, je m'avançai à travers la clairière, examinant le sol si bizarrement bouleversé, arrachant çà et là des mousses et des touffes d'herbe, soulevant la couche d'humus pour voir si elles ne recouvrait rien, scrutant, fouillant, interrogeant un à un les accidents du site et cherchant à y découvrir les secrets du passé. Mais je me rebutai bientôt de cette étude. Le palimpseste était indéchiffrable et le travail de la nature déguisait si bien celui de l'homme qu'on n'eût jamais pu croire qu'une ville eût existé là et qu'une population nombreuse l'eût habitée pendant deux siècles.

Si je ne constatai la présence d'aucun débris qui rappelât l'homme et son œuvre, en revanche je découvris entre les deux branches d'un cardiosperme, et comme un memento placé sur les ruines et sur les tombes que le sol recouvrait, la plus admirable fleur que le ciel eût jamais créée. C'était un orchis épiphyte de la tribu des *Vandeæ* et du genre *Oncidium*. Sa tige florale, mince, brune, luisante, haute de cinq pieds et ramifiée à son extrémité, s'élançait, pareille à un fil de fer vernissé, d'une touffe de feuilles circinées, d'un beau vert sombre, tacheté de rouille. Cinq fleurs en figure de papillon posé sur trois sépales carminés tremblaient à l'extrémité des rameaux qu'elles semblaient toucher à peine. Le périanthe de la fleur, qui formait la tête de l'insecte, était d'un orangé vif, strié de pourpre brun. Son labelle d'un blanc d'ivoire, zébré de jaune, en figurait le corps. Les ailes étaient représentées par deux pétales latéraux d'un azur céleste, tiqueté de blanc et de bleu foncé, avec une large macule pourpre à la base. Le pétale inférieur disparaissait sous le prolongement du labelle qui, s'effilant en deux lanières d'un bleu sombre, frangé de blanc, donnait à cette fleur l'apparence fourchue du *Podolorius*, vulgairement appelé papillon aiguille. Puis, comme si le splendide orchis, large de trois pouces, n'eût pas eu assez de sa beauté hors ligne, il exhalait encore une forte odeur de jonquille. Comme je ne l'avais jamais aperçu sous le vitrage d'une serre, ni vu figurer parmi les six cents variétés d'orchis déjà cataloguées, j'usai de mon droit de conquête pour lui imposer le nom d'*Oncidium Sangaboneum*, en souvenir du lieu où je l'avais trouvé et de la catastrophe qu'il était censé rappeler.

Après avoir détaché la plante de son arbre natal en mettant à cette opération tous les soins possibles, j'enveloppai ses bulbes et leurs racines dans de la mousse sèche, espérant conserver à la science ce radieux spécimen de la flore intertropicale. Cela fait, je revins vers le campement, où nos gens, en attendant le déjeuner, examinaient la forme de leurs ongles et bâillaient à se démonter la mâchoire. Les interprètes et le Colonel ne tardèrent pas à nous rejoindre, rapportant pour tout butin un écureuil gris et deux rhamphastos que nous nous mîmes en devoir d'apprêter. Le rongeur et les deux oiseaux constituaient un bien pauvre repas, et je comptai sur l'adresse des Chunchos pour augmenter cette maigre provende. Mais deux heures se passèrent sans ramener nos pourvoyeurs, et comme le rôti me semblait à point, craignant de le voir dessécher, je donnai le signal de l'attaque en écartelant l'écureuil que nous étions quatre à manger, pendant que les péons et les porteurs se partageaient les deux toucans.

La dernière patte de l'animal venait de disparaître, broyée sous les molaires de l'interprète en chef, lorsqu'un de ces cris collectifs, comme on n'en entend que dans les romans de Cooper et qui n'ont d'orthographe dans aucune langue humaine, retentit sous bois à cent pas de là. Nous nous retournâmes simultanément vers l'endroit d'où partait ce cri ; un détachement de sauvages, accompagnés de femmes et d'enfants, marchait sur nous au pas de charge. A peine avions-nous eu le temps de les examiner, que déjà nous étions serrés dans leurs bras, secoués, ballottés, lâchés et repris de nouveau, et cela au milieu des cris, des rires et des interpellations les plus véhémentes.

Un peu remis de notre étonnement, — c'est hébètement que je devrais dire, — je cherchai parmi ces inconnus le Dunkinpuna et ses compagnons, pensant, à tort ou à raison, que c'étaient eux qui nous avaient ménagé cette singulière surprise. Mais je ne les aperçus pas. Toute mon attention, d'ailleurs, était sollicitée par les réclamations des survenants et la phrase *Siruta inta menea* — donne moi un couteau — hurlée à nos oreilles. Chacun de nous avait au moins six Chunchos à ses trousses, sans compter les femmes et les



L'assaut matinal. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une aquarelle de l'auteur.

enfants, qui, cette fois, s'étaient mis de la partie et nous tiraillaient par nos vêtements, tandis que d'affreux roquets dont ils étaient suivis aboyaient après nous. Impatientés de ces attouchements et assourdis par ces clameurs, nous jouâmes des poings pour nous en délivrer et éloigner cette cohue. Devant le moulinet que nous faisions avec nos bras et nos fusils, force fut aux sauvages de se replier en arrière, pour éviter de recevoir quelques horions. Pendant qu'une vingtaine d'entre eux, nous enfermant dans un cercle, s'efforçaient de nous dérober les mouvements de leurs compagnons, ceux-ci s'acharnaient après les Indiens et tentaient de leur enlever leurs ballots. Un coup d'œil nous révéla la gravité du péril et l'urgence d'un prompt secours. Rompant la chaîne vivante qui nous entourait, nous courûmes prêter main-forte à nos porteurs, que la peur semblait avoir paralysés. Cette brusque sortie occasionna un moment de trouble et de confusion dont les Chunchos profitèrent pour s'emparer de ce qui leur tomba sous la main. Une paire de bottines appartenant au Colonel et la couverture de laine de l'interprète en chef disparurent dans la bagarre, ainsi que des haches et des couteaux. Aux cris que nous poussâmes en feignant d'armer nos fusils et de mettre en joue ces voleurs, ils s'enfuirent dans la clairière, mais moins par frayeur de nos armes, à ce qu'il me sembla, que pour juger de la valeur des objets qu'ils venaient de s'approprier et qu'ils nous montraient de loin en riant, comme pour nous narguer.

Je profitai du moment de répit que nous donnaient ces satanés Chunchos pour rétablir l'ordre dans nos bagages. Une douleur aiguë m'atteignit au cœur en retrouvant à l'état de litière mon splendide orchis, que ces misérables avaient écrasé sous leurs pieds. Je ramassai, les yeux pleins de larmes, cet échantillon, unique en son genre peut-être, de la flore de San Gaban et, le montrant au Colonel, j'essayai de lui faire comprendre la gravité de cette perte. Il m'écouta, non sans donner des signes d'impatience; puis, quand j'eus fini, il me répondit presque brutalement qu'en fait de goûts et de couleurs il était difficile de discuter et plus difficile encore de s'entendre, mais que lui, Perez, donnerait tous les orchis du monde, et du retour avec, pour la paire de bottines presque neuves qu'on lui avait volée. L'indifférence de notre ami en matière de botanique me blessa vivement, et je le quittai pour faire sangler nos ballots.

Comme les porteurs les chargeaient sur leur dos, je m'aperçus que plusieurs de ces malheureux n'avaient plus leur habit à basques et leur montera. L'ennemi, me dirent-ils, les avait décoiffés et déshabillés dans la mêlée, et sans la vive résistance qu'ils lui avaient opposée, leur eût retiré leurs caleçons. Au même instant, Pepe Garcia constatait, avec une imprécation de rage, la disparition de son briquet, qu'une main agile avait retiré du fourreau. Point ne fut besoin de s'enquérir où ces objets étaient passés. Désagréablement ému par cette scène de pillage, je donnai sur-le champ le signal du départ, et pour éviter de passer devant nos voleurs, nous laissâmes l'ouest-nord-ouest, et, tournant le dos à la rivière de San Gaban, dont une lieue à peine nous séparait, nous remontâmes vers le nord pour rallier la rivière d'Ayapata. En nous voyant battre en retraite, les Chunchos renvoyèrent les femmes et les enfants qui les gênaient dans leurs manœuvres et nous suivirent à distance. Cette insistance de leur part ne laissa pas de m'inquiéter. Mais, résolu à faire bonne contenance, j'eus l'air de ne pas m'en apercevoir. Seulement j'engageai nos gens à presser le pas. Deux ou trois fois il m'arriva de tourner la tête pour observer les mouvements des sauvages, et chaque fois ils m'adressèrent spontanément un geste d'amitié accompagné d'éclats de rire.

Toujours escortés par les Siriniris, qui réglaient leur pas sur le nôtre, s'arrêtant quand nous faisions halte et reprenant leur marche dès qu'ils nous voyaient avancer, nous atteignîmes, après deux heures de marche, un endroit de la forêt où de grands arbres, déracinés par la dernière tempête, étaient couchés les uns sur les autres et formaient une manière de barricade que nous essayâmes vainement de franchir et qu'il nous fallut contourner. Cet obstacle, qui nous arrêta un moment, permit à l'ennemi de nous rejoindre. Comme je ne voulais pas avoir l'air de fuir, je donnai aussitôt l'ordre de faire halte. Nous nous assîmes, et, feignant une grande liberté d'esprit, nous nous mîmes à parler entre nous, en affectant de ne pas regarder du côté des Chunchos, qui se rapprochèrent de plus en plus et finirent par faire cercle autour de nous. Bientôt une voix prononça le mot *Siruta*, puis toute la bande le répéta en chœur. Le tumulte et l'animation allèrent croissant. Dix minutes n'étaient pas écoulées, que de nouveau nous étions assiégés, débordés, culbutés. Les sauvages, criant à qui plus fort, et s'excitant l'un l'autre, se jetaient sur nos ballots comme des tigres sur une proie, en défaisaient les cordes et s'emparaient de leur contenu. Nos porteurs épouvantés avaient pris la fuite et étaient allés se blottir derrière des buissons, d'où ils regardaient les Chunchos accomplir leur œuvre. Les cascarilleros qui, dans leurs paisibles vallées de Polechuco et de Tipoani, n'avaient jamais rien vu de pareil, tremblaient de tous leurs membres. Le Colonel baissait la tête. Pepe Garcia et Aragon semblaient consternés. A ce moment, j'aperçus, se retirant de la mêlée, où jusque-là il s'était dérobé, notre-ex-guide Dunkinpuna, reconnaissable à la liane qui retenait sa chevelure et à la hache de Biscaye que nous lui avions donnée, laquelle, enfilée par un brin d'écorce, pendait sur son dos. Le misérable, au mépris de l'alliance jurée, emportait un de nos hamacs et quelques chemises. L'idée de lui envoyer une balle au travers du corps me passa par l'esprit; mais, outre que depuis trois jours mon fusil était déchargé, cet acte de violence, si je l'eusse accompli, eût eu pour nous les plus terribles conséquences. Je

laissai donc le voleur fuir tranquillement avec son butin.

Ce qui donnait à cette scène de pillage un cachet tout particulier, c'est qu'elle n'était accompagnée d'aucune des voies de fait ou manifestations brutales qui caractérisent d'habitude les scènes de ce genre. Les Chunchos riaient autant qu'ils criaient en tirant à eux et nous dévalisaient, pour ainsi dire, en plaisantant. Leur razzia faite, ils s'enfuyaient à toutes jambes dans la forêt.

Nous fûmes quelques minutes à reprendre nos sens. Un silence profond avait succédé à tout ce vacarme, et nous eussions pu croire que ce qui venait de se passer n'était qu'un rêve que nous faisions tout éveillés, si nos ballots, ouverts et vides, n'eussent attesté le contraire. Pepe Garcia fut le premier qui recouvra l'usage de la parole. « Ah! canailles! » cria-t-il en menaçant du poing les sauvages qui s'enfuyaient dans plusieurs directions.

La situation était triste, mais non désespérée. En songeant que nous ne comptions ni morts ni blessés, que l'exploration que nous avions entreprise, si elle eût pu se poursuivre longtemps encore, pouvait aussi être limitée à la région que nous avions atteinte, et cela sans compromettre les résultats heureux que nous en attendions; qu'enfin les différents points par nous relevés, les trouvailles des cascarilleros, les notes et les indications que nous avions prises à cet égard, devaient permettre, en revenant dans ces vallées avec des forces suffisantes pour en imposer aux Chunchos, de tirer parti des découvertes déjà faites, et d'entreprendre en même temps de nouvelles recherches dans l'intérieur du pays; en songeant, disons-nous, à toutes ces choses propres à relever notre moral et à nous mettre, selon l'expression populaire, du baume dans le sang, nous nous dîmes, comme le Gringoire de Notre-Dame, qu'au lieu d'être tombés mollement sur la des, nous aurions pu tomber rudement sur la tête, ce qui eût été pis, et cette considération philosophique posée comme un premier appareil sur nos blessures les engourdit et, du même coup, nous calma un peu.

Décidés à borner là notre voyage et à regagner Marcapata dans le plus bref délai, nous hélâmes nos porteurs, qui se tenaient toujours à distance, et, joignant à notre batterie de cuisine, que les sauvages n'avaient pas aperçue ou peut-être avaient dédaigné d'emporter, le peu d'effets qu'ils nous avaient laissés, nous prîmes notre course dans une direction diamétralement opposée à celle qu'ils avaient suivie en s'éloignant de nous. Perez, dont l'émotion semblait avoir figé le sang et qui ne revint à lui qu'après une heure de marche, m'avoua en particulier, — un tel aveu n'étant pas de ceux qu'un vieux militaire fait en public, — qu'il avait cru toucher à sa dernière heure et que les Siriniris allaient l'immoler sur les lieux mêmes où jadis les Suchimanis et les Carangas avaient massacré ses compatriotes.

Durant tout ce jour, nous allâmes au pas de charge, indifférents à la fatigue et à la faim, ne poursuivant qu'un but, n'ayant en tête qu'une idée, celle de mettre entre nous et l'ennemi le plus d'espace possible. Du nord que nous avions pris tout d'abord, nous étions passés au nord-est, direction qui, dans nos calculs, devait nous conduire au bord de la rive droite de l'Ayapata, et par le travers du mont Basiri, situé entre les deux rivières Ollachea et Ccoñi. L'approche de l'Ayapata nous fut révélée par le mouvement des terrains, l'humidité du sol et la présence de palmiers *Euterpe* et *Iriartea* qui, à mesure que nous nous étions avancés dans le sud, étaient devenus de plus en plus rares. Bientôt nous atteignîmes une de ces lomas aux plans inclinés, à l'arête souvent aiguë, qui profilent tous les cours d'eau de ces vallées et leur font, à une distance plus ou moins rapprochée de leur lit, comme un rempart naturel. Le jour étant sur le point de finir, nous convînmes de nous y arrêter pour passer la nuit. A l'aide de nos couteaux, nous nous frayâmes un passage au travers des buissons et des plantes grimpantes dont le versant de la loma était tapissé. Arrivés à son sommet, nous nous trouvâmes au bord d'un étroit plateau de figure elliptique, entouré d'arbres de moyenne hauteur. Assis sur la mousse et l'humus dont la fraîcheur glaciale ne tarda pas à nous pénétrer, n'ayant pas plus que la cigale du fabuliste un morceau de mouche ou de vermisseau à mettre sous la dent et n'osant allumer du feu dans la crainte de révéler à l'ennemi le lieu de notre retraite, nous essayâmes de tromper le froid et la faim en nous rappelant mutuellement les divers épisodes de la journée. Cette conversation à voix basse dura jusqu'à ce que, la fatigue venant à l'emporter, nous nous appuyâmes les uns contre les autres et, enveloppés tant bien que mal dans les chiffons, les bannes ou les couvertures qui nous restaient, nous tombâmes dans un engourdissement profond.

La nuit allait finir et nous dormions encore, quand une de ces clameurs qui commençaient à nous devenir familières, bien qu'elles nous fissent toujours tressaillir, retentit si brusquement à nos oreilles que chacun de nous fit un bond qui le remit sur son séant. Aux lueurs grisâtres de l'aube, apparaissait, entre les arbres, une double rangée de têtes railleuses et grimaçantes. Nous ne pouvions apercevoir les corps auxquels elles appartenaient, cachés qu'ils étaient par le revers de la loma. Nous reconnûmes les démons acharnés à notre poursuite. D'un saut, ils furent près de nous. Bientôt leurs chuchotements étouffés et le mot *siruta* prononcé par l'un d'eux nous apprirent que l'action était engagée. Le tumulte alla crescendo. Dans la troupe se trouvaient des nouveaux venus qui, n'ayant pas pris part au pillage de la veille, n'avaient ni haches, ni couteaux et criaient à nous rendre sourds. Pour les obliger à se taire, je fis dérouler la toile des ballots et, la leur montrant vide et flasque, je leur dis, par l'intermédiaire de Pepe Garcia, qu'il ne nous restait rien qui pût leur être offert; qu'en conséquence ils n'insistassent plus et nous laissassent le champ libre.

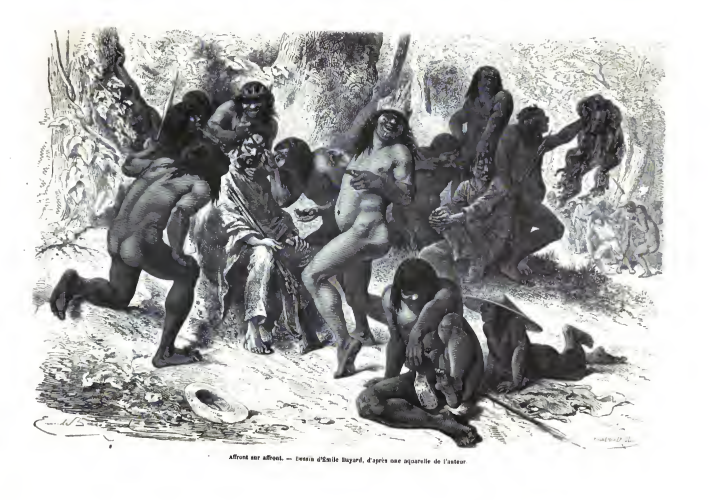
Ces parolee de l'interprète furent accueillies par dee hurlements et des soubresauts tels que je crus à mon tour, comme le colonel l'avait cru la veille, que notre dernière heure était venue. Un de ces Chunchos, jeune gars de vingt ane, taillé en athlète, zébré de rouge et de noir do la tête aux pieds, et qui à lui seul beuglait plus fort que dix des autree, se détourna d'un air colère, prit des mains d'un de ees compagnons une braesée de lianes fraîchee et les jeta à nos piede d'un air d'arrogance et de défi singuliers. Pepe Garcia ramassa un de ces tronçons et se mit à l'examiner, sans trop savoir de quoi il s'agieeait. Quant à moi, je l'avais déjà deviné : ces lianes étaient celles quo noue avione abattues la veille au soir pour nous frayer un passage au sommet de la loma, et comme l'interprète venait d'affirmer que nous n'avione plus de couteaux, les sauvages, qui nous tenaient sur la sellette, nous prouvaient le contraire, en mettant eous nos yeux ces lianee coupées, comme preuves de conviction. En deux mote j'expliquai la chose à Pepe Garcia et, ne me souciant pas de laieser aux mains des Chunchos le couteau tolédan à manche de nacre que je portais à ma ceinture, je le retirai adroitement de sa gaîne et je parvins à le glieser sous moi, sans avoir attiré leur attention. Comme je m'y attendaie, noue fûmes fouillés l'un après l'autre, et mes compagnons, pris au dépourvu, se virent immédiatement débarrassés de leurs couteaux, à la grande joie des Chunchos, dont les rires se changèrent alors en huées.

Un épisode dont le doux Virgile eût tiré parti signala cette violation audacieuse de noe personnes et de nos poches. Un des Chunchos aperçut, attachée au dos d'Aragon, la guitare dont celui-ci faisait sortir de si agréables sons, et, séduit par la forme étrange de l'instrument, tenta de se l'approprier. Maie l'interprète en second n'était pas homme à le laisser prendre sans résistance, et une lutte en règle s'établit entre les deux individus. Le Chuncho avait saisi l'instrument par le ventre et s'efforçait de l'attirer à lui, pendant que notre artiste, le tenant par le manche, tirait de son côté. Au plus fort de la lutte, le sauvage ayant lâché prise, Aragon perdit l'équilibre et alla donner contre terre avec sa guitare qu'il mit en pièces; le charango rendit, en se brisant, un son strident et métallique que le chantre du pieux Énée eût comparé au dernier soupir musical de l'oiseau de Léda; tel fut le sort d'une guitare que notre ami le Colonel n'entendit jamais sans grincer des dents, mais à laquelle j'avais dû quelques bonnes soirées.

Bien persuadés à cette heure que noue ne possédions plus rien dont ils pussent faire leur profit et nos fusils leur paraissant des instruments aussi dangereux qu'inutiles, les Chunchos passèrent de la visite de nos bagages à l'examen de nos personnes, et le jugement qu'ils en portèrent fut accompagné d'éclats de rire désordonnés. Je ne doutai pas un instant qu'après nous avoir dépouillés, ils ne se moquassent de nous, et bien que la chose en soi fût assez humiliante, mieux valait à tout prendre être l'objet des railleries de ces coquins que de servir de but à leurs flèches. Comme ils parlaient tous à la fois et avec une extrême volubilité, noe interprètes ne parvenaient à saisir que des lambeaux de phrases, qu'ils me traduisaient à voix basse, et qui me permettaient de juger jusqu'à certain point de l'esprit naturel dont leurs saillies étaient assaisonnées. Perez, avec sa barbe et ses cheveux déjà gris, était, euivant eux, le *huatini huayri* ou vieux chef de notre troupe. Ils le comparaient irrévérencieusement à un *incli makana*, grand singe à fourrure grise, du genre des alouates. Pepe Garcia, avec son vêtement de laine et son visage rougi par le hâle, était un *ouanaka*, espèce de sapajou à face colorée, et Aragon un *toukinouki*, autre simien du genre des ériodes. La qualité qu'ils me donnaient de *huahua huayri* — jeune chef — et de fils de Perez, ne les empêchait pas de me traiter de *lulu* — écureuil — à cause de la vivacité de mes gestes, et de *maki-sapa*, singe du genre ouistiti, en raison du développement de ma barbe et de mes cheveux. Quant aux péons et aux porteurs, que ces drôles qualifiaient dédaigneusement de *hiandamba* (la plèbe), s'ils avaient pu pousser la condescendance jusqu'à leur retirer leurs habits, ils ne les jugeaient pas dignes d'être caractérisés par une épithète.

Excités par les plaisanteries qu'ils nous prodiguaient à l'envi, et que noue supportions, au reste, avec un sang-froid tout philosophique, les sauvages ne s'en tinrent pas aux paroles, et, trouvant nos visages pâles comparativement aux leurs, ils imaginèrent de nous les peindre. Cette proposition, émise par le jeune drôle à qui nous devions la perte de nos derniers couteaux, obtint l'assentiment de toute la bande. Il se fit donner une amande de rocou, en retira les grainee, qu'il mit dane le creux de sa main, et cracha dessue pour les délayer; cela fait, il s'approcha de Pepe Garcia, qui, devinant son intention, allongea le cou d'un air de brebis résignée. A l'aide de son doigt, qu'il trempa dans la cosmétique et dont il se servit comme d'un pinceau, le Chuncho dessina sur le visage de l'interprète les plus folâtres arabesques. Le colonel Perez et Aragon, placés pour la première fois au même niveau et contraints de fraterniser par la circonstance, purent se regarder sans rire avec des yeux cerclés de lunettes rouges. Je vis exécuter mes compagnons l'un après l'autre et ne passai que le dernier. Grâce à ma barbe qui contrariait le jeu du pinceau, j'en fus quitte pour un double V sur le front et une balafre sur chaque tempe. Après nous avoir ri au nez tout à leur aise, nos mystificateurs, voyant qu'ils perdaient leur temps avec noue, prirent le parti de se retirer; mais, auparavant, ils grapillèrent çà et là quelques menus objets, s'emparèrent d'une baguette de fusil et d'un paquet de cordes et descendirent enfin la loma à reculons, en nous saluant de la main et nous criant plusieurs fois *eminiki* — je pars.

Nous restâmee immobiles pendant un quart d'heure,



Affront sur affront. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une aquarelle de l'auteur.

n'osant croire encore que nous fussions débarrassés de ces mécréants, que nous nous attendions toujours à voir reparaître. Pepe Garcia, s'étant avancé au bord de la loma, nous annonça qu'ils s'étaient enfin retirés. D'un bond nous fûmes sur pied et, nous laissant glisser au bas de l'éminence, nous nous enfonçâmes dans la forêt, du côté opposé à celui qu'avaient pris les Chunchos. Là, notre marche prit le caractère d'une déroute ; ce fut un sauve-qui-peut général. Nous nous précipitions en aveugles à travers buissons et halliers, sans nous embarrasser de laisser après leurs épines des lambeaux de nos vêtements ou de notre chair. Cette course effarée dura jusqu'à dix heures, où nous débouchâmes sur une plage de la rivière Ayapata. Cachés à tous les yeux sous un couvert de plantes grimpantes où nous nous étions glissés comme des lézards, nous tînmes conseil et discutâmes sur les embarras de la situation, pendant que les cascarilleros, marchant à quatre pattes pour n'être pas vus de l'ennemi, qu'il nous semblait toujours avoir derrière nous, allaient recueillir quelques fruits sauvages et les racines tuberculeuses d'un oxalis, que nous mangions faute de mieux. Après une heure de repos, nous reprenions notre course et, pour dépister les sauvages, trois fois dans la journée nous passions de la plage dans la forêt. A quatre heures, un tronc de bois flotté, trouvé sur le rivage et que les Boliviens attachèrent avec des lianes et remorquèrent à la nage, nous permit de passer de la rive droite de l'Ayapata sur sa rive gauche, que nous quittâmes aussitôt pour rentrer sous bois. Restait maintenant à nous diriger vers la rivière Ollachea et à la traverser pour gagner la vallée de Marcapata d'où nous étions sortis. Ma boussole et l'expérience des cascarilleros devaient nous aider à retrouver notre chemin au milieu de ces solitudes.

Aux approches du soir, nous nous arrêtions, à demi morts de lassitude, cherchant sous la futaie un endroit pour camper. Notre infortune, quoique grande, eût été supportable sans un maudit orage qui s'était formé dans le ciel vers la fin de l'après-midi et qui éclata sur nos têtes après le soleil couché; la pluie tomba jusqu'à dix heures. Transis et pelotonnés sur nous-mêmes, sans abri, sans feu, le ventre vide et l'esprit obsédé de visions funèbres, il ne nous fut pas possible de fermer l'œil, quelque envie que nous en eussions; nous passâmes la nuit à gémir et à chuchoter.

Le lendemain, au moment de partir, Pepe Garcia s'aperçut que sa poire à poudre était débouchée et la provision qu'elle contenait réduite à l'état de bouillie: de nos munitions de chasse, c'était, hélas! tout ce qui nous restait, et chacun de nous, rappelé par cette perte au sentiment de sa propre détresse, jeta les yeux sur soi; le colonel constata que ses jambes étaient enflées jusqu'au genou; de mon côté, je m'aperçus que j'avais le corps littéralement labouré par les épines, que mes coudes et mes rotules se faisaient jour par les déchirures de mes vêtements et qu'un de mes souliers était resté dans la rivière Ayapata. Les Boliviens avaient les mains ensanglantées et les pieds dans un état déplorable. Quant aux porteurs, les uns n'avaient plus de ponchos, les autres étaient sans casaque et sans montera; leurs longues tresses s'étaient défaites et emmêlées dans le trajet, et ce malheureux ornement de leur chef, comme dit Racine, gardait la trace de tous les buissons auxquels il s'était accroché.

Ce jour-là comme le suivant, car nous mîmes deux jours à atteindre la rivière Ollachea, nous vécûmes de baies sauvages et de racines d'oxalis, récoltées en marchant et digérées aussitôt qu'absorbées. Les fourrés nous offrirent quelques grenadilles et une broméliacée appelée *korata*, espèce de petit ananas sauvage dont l'acidité corrosive nous mit en sang la langue et les gencives. La rivière Ollachea, que nous traversâmes à un endroit où, divisée en deux bras, elle offrait un gué rapide, mais peu profond, cette rivière était bordée d'épais halliers qui abondaient en mûres et en goyaves. Non contents d'en bourrer nos ventres, nous en remplîmes nos mouchoirs. D'anciens cocales[1], qui devaient remonter au temps où les chercheurs d'or hantaient ces parages, végétaient encore çà et là. Nos Indiens firent provision des feuilles de la malpighiacée, et n'ayant pas le loisir de les faire sécher, les façonnèrent en pelotes et en garnirent un côté de leur bouche; cette chique végétale, qui donnait à chaque visage une apparence de fluxion, aida les pauvres diables à tromper leur faim et les consola momentanément de leurs infortunes.

Le surlendemain, nous atteignîmes le côté sud des Camantis dont nous avions, depuis la veille, relevé de loin le double sommet. Là, nous commençâmes à nous croire en sûreté, et comme une manifestation de la joie que nous éprouvions d'être délivrés de ces maudits Chunchos qui nous avaient accompagnés comme notre ombre, nous allumâmes un bon feu, douceur dont nous nous étions sevrés depuis quelques jours ; nous cherchâmes ensuite quelque chose à cuire. Nos porteurs mirent la main sur des sauterelles et des limaçons, dont ils se régalèrent. Les cascarilleros découvrirent un groupe de palmiers; malheureusement nous n'avions plus de haches pour les abattre, et, comme le renard de la fable, nous en aurions été réduits à les trouver trop verts, si un des péons ne se fût avisé de fabriquer un cerceau avec une liane, d'en entourer le stipe d'un des palmiers et de monter sur l'arbre à la façon des nègres. Mon couteau, le seul qui fût resté, servit à en couper le bourgeon terminal. Comme l'opération avait réussi, nous la répétâmes sur plusieurs arbres, et nous eûmes de quoi souper.

Le lendemain, nous reprîmes notre marche avec une nouvelle ardeur. En revoyant un à un les lieux que nous avions connus, il nous semblait renaître à la vie et rentrer dans un monde civilisé dont nous avions été bannis pendant quelque temps. La fatigue et le jeûne

1. Plantations d'arbustes de coca.



Une expédition en déroute. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une aquarelle de l'auteur.

avaient beau courber notre échine, nous allions, l'esprit allègre et confiant dans l'avenir, qui nous apparaissait, comme la photosphère du soleil, entouré de nuages roses. Chacun supputait en idée les bénéfices ou les pourboires que lui rapporteraient plus tard ses souffrances et ses privations du moment, et ce calcul mental, auquel il se livrait en manière de passe-temps, allégeait ses misères et les lui rendait supportables.

Ce jour-là, nous campâmes, quand le soir fut venu, sous l'ajoupa d'où les Indiens s'étaient enfuis pour échapper à la dent des tigres. Aguerris contre la crainte par les dangers de toute sorte qu'ils avaient courus depuis le moment de leur désertion, ils ne purent s'empêcher de sourire de leur pusillanimité passée à l'endroit des félins, avec lesquels, à cette heure, ils pariaient de jouer à la main chaude. Nous n'eûmes, pour posséder d'excellents abris, qu'à rétablir nos toits de feuilles, un peu endommagés par le vent et la pluie; et comme la rivière coulait à quelques pas de là, nous tendîmes des lignes et prîmes trois poissons, qui furent répartis consciencieusement entre toute la troupe.

Le lendemain, nous saluâmes Maniri, témoin de l'effroyable douche que nous avions subie, huit heures durant, et des coups de crosse de fusil que la désertion de nos gens leur avait attirés. Des marches forcées, entrecoupées de tiraillements d'estomac, nous conduisirent à Sausipata, où nous grappillâmes et dévorâmes en passant les fruits verts du gobernador de Marcapata. Ceux des porteurs que, lors de notre premier séjour à Sausipata, j'avais surpris à saccager les arbres et les plantations du domaine, tremblèrent un moment et me regardèrent du coin de l'œil, quand Aragon, jetant feu et flamme, constata les dégâts qu'ils avaient commis. Mais ils ne tardèrent pas à se rassurer en entendant celui-ci attribuer aux Siriniris, de passage dans la vallée, l'étrange désordre où se trouvait la propriété de Monsieur son oncle — *su señor tio* — comme il disait respectueusement. De Sausipata, nous nous rendîmes à miraflores, villa des champs de l'interprète en chef, où nous passâmes, étendus sur le dos, une demi-journée et une nuit entière.

Entre Miraflores et Corregidor, nous entrâmes de nouveau dans la région fangeuse où le souvenir de nos chutes sans nombre était inscrit à chaque pas. Cette fois, nous la parcourûmes sans faire une seule glissade et sans nous plaindre de la chaleur, de la pluie ou du vent. L'habitude de la marche et des privations nous avait aguerris contre la fatigue. Nos yeux, familiarisés avec les distances, plongeaient au fond des gouffres sans crainte du vertige, et les casse-cou et les échelles suspendues n'étaient plus pour nous que des jeux d'enfants. C'est dans ces dispositions que nous atteignîmes l'escarpolette de San Pedro, que nous avions traversée à la façon des limaces et que nos porteurs franchirent, comme nous, en véritables acrobates, la tête haute et le jarret tendu. Nous passâmes la nuit sous le hangar de San Pedro, où tout gardait encore les traces de la cuisson du pécari, et, partis à l'aurore, nous arrivâmes à Thyo au coucher du soleil. Notre premier soin fut de dépêcher à Marcapata un des habitants de la rancheria, afin d'avertir de notre arrivée. Pendant un jour entier, que nos muletiers et nos mules mirent à nous rejoindre, nous vécûmes de maïs grillé, de mûres et de passiflores.

Au moment de quitter Thyo pour toujours, je m'aperçus que l'ara centenaire n'était plus sur son goyavier. Un indigène de la localité à qui je demandai de ses nouvelles, m'apprit qu'en notre absence la Parque Atropos, sous la figure d'un zorrino (renard), avait tranché le fil de ses jours. Après un déjeuner copieux de haricots, de giraumon et de patates douces, fait à Chile-Chile, chez l'interprète en chef, nous prîmes le chemin de Marcapata. Pepe Garcia et Aragon avaient tenu à nous accompagner, afin, disaient-ils, de jouir plus longtemps de notre présence. Le fait est que le premier, n'ayant reçu qu'un à compte sur les vingt piastres dont nous étions convenus de payer ses services, désirait naturellement palper le reste de la somme, et que le second, sans gages fixes et devant tout tenir de notre générosité, était anxieux de savoir à quel chiffre cette générosité pourrait bien atteindre.

A quatre heures du soir, nous étions en vue de Marcapata. Dès le matin, le curé et le gouverneur avaient posté sur la colline des sentinelles chargées d'avertir par leurs cris de l'arrivée de notre troupe. A peine fûmes-nous entrés sur la place qu'ils accoururent avec l'ama de llaves pour nous féliciter; mais, en nous voyant, la parole expira sur leurs lèvres et fut remplacée par une exclamation de pitié. Au lieu des voyageurs pimpants et enthousiastes qui prenaient congé d'eux deux mois auparavant, ils retrouvaient des malheureux en haillons, hâves, flétris, exténués par le jeûne et la souffrance et plus tatoués par les piqûres des insectes et les épines des buissons, que des naturels de la Polynésie. Le cher curé ne put retenir une larme, et la Pascua, sa gouvernante, crut devoir s'essuyer les yeux. — « Ah! mon enfant, me dit l'homme de Dieu, en me tenant l'étrier pour descendre, pendant que de son côté le gouverneur rendait à Perez le même service, voilà ce qu'il en coûte d'aller à la recherche de la cascarilla en pays d'infidèles! »

Conduits au presbytère, où nous nous décidâmes à prendre un repos de deux jours, nous y fûmes choyés par le curé et dorlotés par son ama de llaves, qui ne pouvait parler sans s'attendrir de l'ami Santo Domingo et des petits cadeaux qu'elle en avait reçus. A l'issue d'un repas assez substantiel que le pasteur nous avait fait servir une heure après notre arrivée, il nous remit une lettre à notre adresse, que le chef de la Maison d'Autriche lui avait envoyée par un Chasqui la semaine d'avant, avec recommandation très-expresse de nous la faire parvenir dans le plus bref délai. Mais aucun Indien du pueblo n'ayant voulu, même à prix d'or, s'aventurer à notre suite, le pasteur, à son grand regret,



Les choux palmistes. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une aquarelle de l'auteur.

s'était vu forcé d'attendre notre retour pour nous la remettre en main propre.

Dans sa lettre de quatre lignes, Juan Sanz de Santo Domingo nous enjoignait de borner notre exploration des vallées aux points que nous aurions atteints quand nous parviendrait son message, et de rentrer à Cuzco en toute hâte, son intention étant de faire exploiter sur-le-champ les zones de quinquinas par nous découvertes. La chose tombait à merveille. En nous décidant à mettre fin à ce voyage et à revenir sur nos pas, nous allions, sans nous en douter, au-devant des vœux du chef de l'expédition.

En échange de cette lettre et des nouvelles qu'elle était censée contenir, nous eûmes à répondre aux questions de notre hôte sur les lieux que nous avions visités, les us et coutumes des Chunchos que nous avions vus. Les détails que nous lui donnâmes sur ces Gentils (*gentiles*), comme il les appelait, l'intéressèrent autant qu'ils le surprirent. Cette conversation ethnologique, ponctuée par quelques tasses d'un thé local parfumé de citron, que nous servit la gouvernante, nous aida à passer la soirée.

La matinée du lendemain fut consacrée à l'apurement de nos comptes. Pepe Garcia fut soldé intégralement, et Aragon, à en juger par ses gambades, dut être satisfait de notre générosité. Les porteurs ne touchèrent aucun argent, la somme qui revenait à chacun d'eux devant être remise au curé, ainsi que nous en étions convenus avec celui-ci. Mais ils héritèrent de la batterie de cuisine de l'expédition, laquelle consistait en une marmite, un poêlon et deux casseroles, et reçurent des habits neufs en échange des vieux que leur avait pris l'ennemi.

Après de tendres adieux échangés avec le curé et sa gouvernante, et quelques mots bien sentis glissés à l'oreille du gouverneur au sujet de son préside de Sausipata, dont la dévastation fut toujours attribuée aux sauvages, nous quittâmes Marcapata, emportant, avec les regrets de sa population, ses vœux sans nombre pour la réussite de nos affaires.

Notre voyage jusqu'à Cuzco ne fut qu'une série d'ovations plus ou moins pompeuses. La nouvelle de nos découvertes en quinquinas s'était promptement répandue, et chacun nous fêtait, en raison du rôle brillant qu'il nous croyait appelés à jouer. A Huaro, où nous passâmes une nuit, don Reducindo y Jara, que le lecteur connaît déjà, sur l'assurance que nous lui donnâmes que la cascarilla abondait dans l'intérieur des vallées que nous venions de parcourir, et qu'avant peu tout irait pour le mieux dans le meilleur des mondes, don Reducindo ne put résister à l'envie d'honorer son emploi futur d'entrepositaire général des quinquinas de la Maison d'Autriche, et se porta tant de toasts à lui-même en soupant avec nous que ses pongos durent l'aider à regagner sa chambre.

Le lendemain nous étions à Cuzco. Depuis la veille, un Chasqui parti de Huaro nous avait précédés, et le chef de la Maison d'Autriche, informé de notre arrivée, s'était mis en frais pour nous recevoir. Au balcon de sa demeure, orné de branches vertes et de banderoles aux couleurs péruviennes, étaient groupés les commensaux habituels de la maison. Dès que nous parûmes au fond de la place, tous nous saluèrent de bruyantes acclamations. Cet accueil, auquel nous n'étions pas préparés, effaroucha d'autant plus notre modestie qu'il eut pour effet immédiat de faire arrêter les passants et d'attirer les boutiquiers au seuil de leurs boutiques. Pour nous dérober à ce triomphe public devenu gênant, et aussi pour échapper aux ricanements dont les badauds nous poursuivaient déjà, nous poussâmes nos montures et enfilâmes prestement le zaguan de la Maison d'Autriche, dont on ferma la porte derrière nous.

A peine entrés, vingt bouches nous souhaitèrent à la fois la bienvenue, et autant de mains s'allongèrent pour serrer tour à tour les nôtres. A cet élan succéda presque aussitôt la plaisanterie. On nous avait crus tués, rôtis, mangés et même digérés par les sauvages : quelle heureuse et douce surprise que de nous revoir dans la même peau ! Chaque habitué dit à cet égard une drôlerie. On sait que la gravité était peu de mise dans le cénacle. Mais nous étions de cette race belliqueuse qui ferraille et ne se rend pas. Aux flèches qu'on nous décochait, nous ripostâmes par des coups de massue. Une heure nous suffit pour payer nos dettes de cœur et d'esprit, répondre sommairement aux questions sérieuses qui nous furent faites, et tremper quelques biscuits dans un verre de vin d'Espagne. Alors, prenant congé de l'amphitryon et de ses amis, nous regagnâmes chacun notre domicile. Perez, enflé jusqu'à la ceinture, se mit au lit en arrivant chez lui, et dut le garder quelque temps par ordre de son médecin. Pendant que cet ami, désenflant peu à peu, déplorait, conjointement avec sa Thérèse, la fantaisie qu'il avait eue de nous suivre en pays lointain, je passais mes journées et une partie de mes nuits à mettre en lumière les notes et les documents recueillis dans notre voyage. Quand ce travail fut terminé, j'allai le remettre au chef de la Maison d'Autriche, pour qu'il lui donnât toute la publicité désirable. Je trouvai Juan Sanz de Santo Domingo caressant avec plus d'ardeur que jamais son idée d'accoupler la fortune et la gloire, attelage vicieux qu'il s'était toujours flatté de mener de front. Il préparait sur une grande échelle l'exploitation des quinquinas découverts par les Boliviens. Comme je n'avais rien à voir dans cette affaire industrielle, et que l'occasion d'entreprendre un curieux et nouveau voyage m'était offerte en ce moment, je donnai, séance tenante, à mon noble ami, ma démission d'historiographe, et pris congé de lui en lui serrant la main et lui souhaitant bonne chance. Huit jours après notre séparation, que je croyais momentanée et qui devait être éternelle, je regardais, en fumant une cigarette, Phœbé-Quilla, cette sœur de Phœbus-Churi qu'on nomme la lune, tracer un sillon de lumière sur les eaux du lac sacré de Titicaca.

EPILOGUE.

L'homme propose et Dieu dispose. — L'exploration des vallées de Marcapata, Ollachea et Ayapata à laquelle nous avons associé le lecteur, fut le seul fait accompli par la Maison d'Autriche. L'exploitation des arbres fébrifuges par nous découverts n'eut lieu que deux ans plus tard et fut entreprise par des commerçants du pays, étrangers à notre voyage, qui récoltèrent ce que d'autres avaient semé. Voici comment les choses se passèrent.

Environ trois semaines après mon départ de Cuzco, tout était prêt pour un second voyage dans les vallées dont cette fois la durée devait être d'au moins six mois. Ces préparatifs faits à son de trompe, selon l'habitude de la Maison d'Autriche, avaient attiré sur elle l'attention des villes de la Côte et de la Sierra où chacun supputait, en idée, les bénéfices que Juan Sanz de Santo Domingo allait retirer d'une affaire sans précédents dans la contrée. Cinquante Indiens loués à Cuzco pour toute la durée de l'exploitation devaient se réunir à nos anciens porteurs de Marcapata pour accompagner les cascarilleros en qualité d'aides-bûcherons et de bêtes de somme. Un détachement de soldats, accordé par le préfet de Cuzco, était destiné à servir d'escorte aux travailleurs et à les défendre au besoin contre les attaques des Peaux-Rouges; enfin, des convois de mules, affectés au transport des vivres et disposés par relais jusqu'aux endroits intransitables où le dos de l'homme remplacerait la croupe de l'animal, devaient assurer l'alimentation quotidienne de la petite colonie durant son séjour en pays sauvage. Toutes les mesures étaient bien prises; tous les rouages de la machine bien engrenés pour qu'elle fonctionnât sans encombre jusqu'à l'achèvement complet des travaux.

L'avant-veille du jour fixé pour le départ, à l'issue d'un de ces dîners bruyants auxquels la Maison d'Autriche avait dû sa folle renommée, l'examinador et ses aides disparurent de la cité. Bien que Cuzco, ville antique et moderne, ne soit qu'un grand village dont les demeures de granit ont la transparence du verre pour laisser voir ce qui se passe dans leur intérieur, aucun habitué de la maison ne put découvrir par lui-même ou savoir par d'autres comment et par où les Boliviens s'étaient enfuis; la disparition mystérieuse de ces gens fut expliquée de vingt manières. La plus vraisemblable de toutes fut que l'examinador était entré dans une ligue des commerçants de Cuzco contre le chef de la Maison d'Autriche et avait reçu d'eux une somme assez ronde pour abandonner l'entreprise au moment même où son succès allait se décider.

Comme ses ennemis s'y étaient attendus, Juan Sanz de Santo Domingo reçut le coup en pleine poitrine; puis, dans la crainte qu'il ne fût assez violent pour l'abattre et comme on avait résolu d'en finir avec lui, tous les créanciers qu'il pouvait avoir et que jusque-là son adresse avait endormis, se réveillèrent à la fois plus rugissants que des tigres à jeun devant une proie. A leur tête se montrait le compère de Lucre sous le toit duquel nous avons introduit le lecteur au début du voyage. Comme le Shylock de Venise, le juif de Cuzco demandait à être payé ou voulait avoir le cœur de son débiteur. Traqué par les escribanos et les sergents, menacé de la prison et du déshonneur, le chef de la Maison d'Autriche partit secrètement pour Curahuasi, dans la province d'Abancay, où se trouvait une mine d'argent qu'il faisait exploiter. Cette mine, dont le rendement tendait à s'accroître et sur le produit de laquelle il comptait pour désintéresser ses créanciers, venait d'être détruite. A l'aide de poudre à canon, une main infernale avait fait sauter les parois de la bocamina, qui n'était plus qu'un amas de décombres.

Tout croûlait à la fois autour de l'infortuné. Il comprit que la lutte était impossible, et comme le naufragé dont les forces sont épuisées s'abandonne au flot qui va l'engloutir, il s'abandonna à la destinée qui l'entraînait vers le gouffre inconnu. Une masure servant d'habitation attenait à la mine. Il y entra; et comme le mozo qui l'avait accompagné de Cuzco à Curahuasi allait y entrer derrière lui, d'un geste il le retint sur le seuil. Alors, jetant son feutre et s'appuyant contre une table qui se trouvait là, il posa sur sa tempe le canon d'un pistolet et se fit sauter la cervelle.

Des gens charitables relevèrent ce pauvre corps dont l'âme s'était violemment arrachée, le mirent dans une bière et le portèrent dans la chapelle de l'hacienda de Lucmoe, où ils l'ensevelirent. Plus d'un mois après, l'évêque de Cuzco, don Eugenio Mendoza y Jara, faisait exhumer cette bière; le cadavre en était retiré, et deux Indiens, l'attachant par les pieds, le traînaient à travers champs dans un ravin où ils l'abandonnaient aux chiens et aux vautours. Telle fut la fin d'un homme à qui ses travers d'esprit purent mériter le surnom bizarre que nous avons cru devoir lui conserver dans ce récit, mais dont la noblesse de cœur et l'élévation des sentiments rachetaient amplement les imperfections. — Que Dieu fasse paix à son âme!

Et maintenant, si le lecteur s'était intéressé aux personnages secondaires qu'il a vus figurer dans cette narration et désirait savoir ce qu'ils sont devenus, nous lui dirions qu'à l'heure où nous traçons ces lignes, presque tous ont quitté ce monde et sont allés rejoindre, dans un autre, l'illustre évêque et le malheureux suicidé. Des trois ou quatre survivants, un seul a su dominer la fortune et s'arranger une vie à sa guise. Ce privilégié est notre interprète Aragon, qui, de batteur d'estrade et de joueur de charango qu'on l'a vu durant le voyage, est devenu, l'héritage de feu son oncle aidant, un puissant hacendero, l'orgueil et la joie du pays. Établi depuis quelques années au confluent des rivières Ayapata et Coasa, à un endroit qu'on nommait autrefois San Juan de Bellavista et qu'on appelle aujourd'hui San José, Aragon cultive avec l'aide de ses péons, la canne à sucre, le café, le cacao, la coca et autres produits de ces latitudes. Pour

que son bonheur ici-bas fût complet, les honneurs lui sont venus avec la richesse. Sir Clément Markham et don Antonio Raimondy ont célébré, dans leurs comptes rendus, son civisme comme sujet péruvien, son aptitude comme exploiteur rural et sa science comme agronome. A les en croire, — mais ceci est une petite réclame que ces honorables Messieurs ont voulu faire à leur système erroné de l'hydrographie des vallées, — Aragon appelle de tous ses vœux le jour où un service de vapeurs établi sur la rivière des Purus remontera l'Inambari et, par l'Ayapata, venant jusqu'à sa porte, lui permettra d'écouler en pays étranger les produits encombrants de son agriculture. Quoi qu'il en soit des projets ultérieurs de notre ancien mozo, le voilà, grâce



Le Suicide. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une aquarelle de l'auteur.

à ses parrains, carrément posé dans l'estime des gens sérieux de la Grande-Bretagne et peut-être en correspondance avec eux. Quel rêve pour le neveu de don Rebollido! et qui eût dit, alors que, le tenant sur la sellette, les Siriniris lui peignaient autour des yeux des lunettes rouges avec leur salive mélangée de rocou, qu'un jour viendrait où la Société royale de géographie de Londres, sur la proposition de sir Clément Markham, son secrétaire, lui voterait des encouragements et mettrait son nom à l'ordre du jour! — Les voies d'en haut sont incompréhensibles!

Paul Marcoy.

ERRATUM. — *La carte générale des vallées de Paucartampu et Carabaya* (carte n° 4), a été placée, par erreur, à la page 111, livraison 580. Elle devait être mise à la page 139, livraison 582, au lieu de la carte n° 3, et *vice versa*.



Palais dans l'île de Jug Munder, à Oudeypour. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

L'INDE DES RAJAHS.

VOYAGE DANS LES ROYAUMES DE L'INDE CENTRALE ET DANS LA PRÉSIDENCE DU BENGALE,

PAR M. LOUIS ROUSSELET[1].

1864-1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XI (suite).

LA COUR DU MAHA RANA D'OUDEYPOUR.

Le palais. — Fête à Jug Navas. — Le lac Pecholâ. — Chasses dans les Aravalis.

Le palais d'Oudeypour, le plus grand, le plus beau, et le plus magnifique de l'Inde, couvre en entier la crête d'une colline assez élevée, parallèle au lac de l'est à l'ouest. Le plateau sur lequel il est construit n'ayant qu'une largeur insignifiante, les architectes hindous l'ont agrandi, en jetant sur l'un des talus une terrasse immense supportée par trois étages de voûtes; ce travail, réellement gigantesque, est d'une si grande solidité que le palais repose en partie sur ce sol factice et que le reste forme une vaste cour sur laquelle sont placés les casernes et les parcs d'éléphants.

Deux enceintes entourent complétement l'ensemble des palais construits depuis Oumra Sing jusqu'à Sirdar Sing; la longueur totale de ces édifices est de plus de trois kilomètres. L'entrée principale est du côté de la ville; c'est une magnifique porte de marbre, percée de trois arches dentelées, et que couronne un attique d'une grande richesse; les panneaux, les balcons, les dômes sont couverts d'ornements de bon goût et sans aucun mélange d'idoles.

De l'autre côté de cette porte est la grande cour, encadrée de deux côtés par les appartements du roi; les murs sont percés de galeries aux différents étages, et les angles sont occupés par des tours octogones, couronnées de coupoles (voy. t. XXII, p. 277 à 285).

La hauteur de l'édifice est de trente-sept mètres, mais l'éclatante blancheur du marbre dont il est entièrement composé, le style simple et grandiose de son architecture, augmentent ces proportions et font supposer à première vue le double de cette hauteur.

A l'extrémité de la cour est une grande porte, fermée et protégée par des corps de garde; c'est l'entrée du zenanah ou appartements des femmes du Rana, partie du palais que le prince ou les gens de sa famille peuvent seuls visiter; au-dessus de l'arche, une statue de Ganesa, le dieu de la Sagesse, garde la porte Sacrée.

L'intérieur du palais est parfaitement en rapport

1. Suite. — Voy. t. XXII, p. 209, 225, 241, 257 et 273.

avec le style grandiose des façades et aussi avec les nécessités de ce climat tropical : des corridors sombres, à pente douce, remplacent les escaliers et conduisent d'étage en étage; les salles, vastes, bien éclairées, sont entièrement revêtues de marbres polis, qui entretiennent la fraîcheur; partout des cours, des fontaines, des fleurs. Les grands salons sont tendus de draperies; des coussins moelleux, des tapis couvrent le sol, et les parois étincellent d'incrustations, de miroirs et de fresques brillantes. Une des salles est ornée de mosaïques d'un goût bizarre, qui fait sourire tout d'abord le visiteur européen, mais qui n'est guère plus ridicule que nos salons de porcelaine à Fontainebleau et ailleurs : les murs de cette chambre sont décorés d'assiettes d'Europe, de tasses, de bobèches, etc.; la faïence la plus commune est côte à côte avec le précieux Saxe, le cristal de Bohême ou la salière de deux sous; peu importait à l'artiste hindou la valeur de l'une ou l'autre vaisselle, il n'a regardé qu'à la couleur et a réussi avec son goût naturel à composer de ce mélange hétéroclite quelque chose d'original et de gracieux. Les fresques, qui couvrent les murs et les plafonds de quelques chambres sont d'un grand intérêt. On y trouve d'abord les portraits de tous les Ranas, depuis Oudey Sing, fondateur d'Oudeypour, jusqu'à Sambou Sing, notre contemporain; ces portraits sont suivis des scènes les plus remarquables du règne de chacun de ces princes. Peintes avec un soin et une finesse de couleur remarquables, ce sont de précieux documents pour l'étude de l'histoire et des mœurs de la tribu des Sésoudias.

Une des parties les plus curieuses du palais d'Oudeypour est, sans contredit, le vaste jardin qui s'étend au-dessus de l'étage supérieur; on est étonné de trouver à une si grande hauteur et sur plusieurs étages d'appartements des arbres centenaires et de beaux parterres. Au centre du jardin est un bassin, d'où rayonnent des avenues dallées de marbre blanc; l'eau circule dans des canaux incrustés et se perd avec un doux murmure au milieu des bosquets d'orangers et de grenadiers. Une galerie de marbre entoure ce lieu enchanté, et là, sur quelques sofas en velours, les nobles de la cour, distraits dans une douce rêverie, viennent passer les heures de la sieste. Leur vue domine toute la vallée, et, en contemplant ce spectacle, ils peuvent se retracer les hauts faits d'armes de leurs ancêtres, qui défendirent pendant des siècles contre les hordes musulmanes ce coin de terre, arides et sauvage, transformé par eux en un paradis; lorsque leurs yeux fatigués se détournent de cet immense panorama, ils peuvent les reposer sur le tableau féerique du jardin.

Je redescends de ces allées jusqu'au Kouch Mahal, le palais du plaisir, construit par le dernier Rana, Sirdar Sing, pour recevoir ses amis européens : il contient de grandes salles, décorées avec le plus grand luxe, où se donnent les dîners et les fêtes, pendant les visites des hôtes occidentaux. Le tchoubdar qui me guide me montre les préparatifs d'une fête en l'honneur de notre arrivée. Au-dessus des salons sont des kiosques de marbre, d'où l'on embrasse le plus beau coup d'œil de la ville, du lac et du cercle des monts. La ligne de montagnes qui entoure la vallée d'Oudeypour porte le nom de *Guirwô* ou cercle, mais c'est à vrai dire une ellipse irrégulière de vingt-deux kilomètres du nord au sud et de dix-sept de l'est à l'ouest. La ville est à l'extrémité de l'arc transversal et n'est séparée des montagnes elles-mêmes que par le lac Pecholâ. La hauteur moyenne du Guirwô est de six cents mètres au-dessus du sol de la vallée; au bord du lac les montagnes atteignent mille mètres, ce qui leur donne une altitude totale de quinze cents mètres au-dessus de la mer; leurs formes varient depuis celle de la masse ronde jusqu'à celles de la terrasse ou du pic le plus bizarre. Ce cercle est important comme position stratégique, car il n'a que trois débouchés du côté de l'est, l'un à Dobarri et les autres à Dailwara et Naen, et encore ce ne sont que des défilés étroits, fort longs et d'une défense très-facile.

Sur le versant du lac est le Rosansh, immense palais contenant les demeures des officiers du roi et dont la façade s'incline vers l'eau. On descend jusqu'au lac par de ravissants jardins disposés en terrasses, sur lesquels la fantaisie de chaque Rana a jeté de petits palais d'été, des kiosques, à demi cachés sous les arbres, au milieu de fontaines. L'un de ces palais de *far-niente* est sur la rive du lac; mille colonnes supportent la voûte émaillée de mosaïques, et des fontaines se succédant tout alentour laissent tomber une nappe d'eau, qui forme une sorte de muraille transparente. Dans les plus chaudes journées, le Rana et sa cour se réunissent ici et passent les heures les plus accablantes dans ce merveilleux séjour aquatique.

Quand je rentrai à la Résidence, le major m'annonça que le maharana avait organisé pour le lendemain une fête à Jug Navas et une chasse sur le lac.

Le lendemain nous partons de grand matin, nous traversons la ville en voiture et nous nous embarquons au quai de la Tripolia Derwazé; quelques minutes nous suffisent pour aborder à l'île de Jug Navas. Cette île, si calme et si déserte il y a quelques jours, est en ce moment le théâtre d'une grande animation; les domestiques du Rana vont et viennent, débarquant les provisions, installant tout pour notre court passage. Les appartements sont meublés avec rapidité; des tentures ou des stores ferment les arcades; des coussins et des tapis couvrent les dalles de marbre. A l'extrémité de l'île, tout un bâtiment nous est réservé; nous y trouvons lits, chaises, toilettes, et, ce qui ne nous est pas moins agréable, un premier déjeuner du matin. Dans une cour voisine, les cuisiniers sont à l'œuvre, préparant un autre déjeuner plus substantiel, et les bangbycoulis arrivent avec de telles provisions de champagne et de *still hock*, que je crains que le Rana n'en veuille à nos jours. Les jets d'eau lancent de tous côtés leurs gerbes au milieu des bosquets, et mille ruisseaux, secs

lors de notre première visite, cascadent parmi les parterres. Rien n'a été oublié; dans un kiosque au bord de l'eau, je découvre un essaim de jeunes filles rieuses, aux costumes étincelants de bijoux : ce sont des nautchnis de la cour, que le Rana a envoyées pour nous distraire par leurs chants et leurs danses. Je cause un instant avec ces bayadères et je suis surpris de les entendre me répondre avec une pureté d'accent et des termes choisis, qui sont toujours dans ces pays l'indice d'une éducation supérieure; un jeune Rajpout, auquel j'exprime mon étonnement, m'explique que, loin d'être, comme les nautchnis vulgaires, de pauvres filles que le hasard seul s'est chargé d'instruire, celles-ci, dès leur bas âge, sont élevées avec un grand soin: on leur apprend tout ce qui peut charmer, la poésie, la musique, les manières agréables.

Nous déjeunons dans une salle dont les balcons donnent sur le lac et nous passons notre sieste sur des sofas, regardant danser les nautchnis. Quelle Capoue, après notre campagne des Bhils!

Sambou Sing ne nous rejoint qu'à deux heures; il aborde dans une barque de grand apparat, à l'escalier de l'île, où nous le recevons; le Rao de Baidlah et le Rao de Pursaoli l'accompagnent. Nous causons pendant que les préparatifs pour la chasse se terminent, puis les tchoubdars à canne d'or et les gardes forment la haie, le cortége s'avance précédé des bayadères, qui chantent un hymne, et nous nous embarquons tous avec solennité, dans une demi-douzaine de barques. Ces batelets, à fond très-plat, ne contiennent chacun que trois ou quatre personnes et sont admirablement adaptés à la chasse dans les marais où l'eau n'a que peu de profondeur.

Nous traversons le lac et nous nous engageons à la suite du docteur, le Nemrod reconnu d'Oudeypour, dans un labyrinthe de canaux étroits qui sillonnent le grand marais s'étendant au pied des montagnes; des joncs, des herbes d'une hauteur prodigieuse nous entourent de tous côtés, et à mesure que nous avançons, il s'en élève des nuées immenses d'oies, de canards et de flamants. La fusillade commence et dure près d'une heure; le butin est énorme, plus de deux cent cinquante paires de bécassines et d'autre gibier. A quatre heures, nous sortons du marais et trouvons les barques d'apparât; là, le Rana renouvelle la cérémonie du hira, nous embrasse l'un après l'autre et pare notre cou d'une guirlande de roses artistement composée; puis son bateau s'éloigne, tandis que nous restons pour chasser jusqu'à l'heure du dîner les loutres et les crocodiles qui infestent le lac.

Le crocodile des lacs intérieurs de l'Inde est un redoutable animal; il atteint une grande longueur, et sa férocité est telle, que les habitants des rivages sont souvent victimes de ses attaques. Son museau court et sa mâchoire triangulaire le font classer parmi les alligators, quoique ce nom lui soit rarement donné. Depuis que l'ambassade anglaise est établie à Oudeypour, et depuis que le Rana, surmontant les ridicules préjugés religieux qui protégent ces sauriens, a autorisé les Européens à les détruire, ces terribles animaux ont abandonné les abords de la ville et se sont retirés sur les rives opposées. Poursuivis implacablement dans leurs retraites, ils sont devenus très-prudents; sitôt qu'une barque apparaît sur le lac, ils plongent tous et, en remontant à la surface, ne laissent voir que l'extrémité de leur museau. Cela cependant suffit au chasseur, et les balles de nos carabines rayées vont les chercher sous l'eau; un violent tourbillon et l'eau teinte de sang sont les seuls résultats visibles de cette chasse, car le corps de l'alligator tué tombe immédiatement au fond. On les surprend pourtant quelquefois endormis sur les rochers, assez loin du bord pour qu'ils ne puissent aller mourir dans leur élément favori.

Peu de lacs sont aussi riches que celui-ci en poissons; il y en a un grand nombre d'espèces, presque toutes d'un manger excellent; mais le meilleure est le *mahseer*, poisson ressemblant beaucoup à notre carpe et dont la chair est délicieuse.

Nous retournons à notre île enchantée, où nous sommes accueillis par les chants des bayadères; après le dîner, nous remontons en bateau et voguons pendant plusieurs heures sur le lac; la lune se lève et éclaire de sa douce lumière les mille coupoles du palais; l'eau scintille et la brise nous apporte les poétiques accents du *Tás bi tás*[1], chanté par les nautchnis qui nous suivent à distance.

Il est temps de rentrer; nos éléphants nous attendent à Tripolia, et nous regagnons la résidence, nous demandant si cette journée n'a pas été la plus belle de notre vie dans l'Inde. Le Rana avait raison; il nous a déjà fait presque oublier la charmante hospitalité de notre ami Khunderao.

Cette journée au Jug Navas n'était que le commencement d'une longue série de parties de plaisir qui se continuèrent sans interruption jusqu'au 17 janvier. Rien n'était plus propre à nous distraire de la pensée que nous avions encore une longue route à faire avant d'atteindre Jeypore, notre prochaine destination; cependant je résolus de m'arracher à cette vie énervante, et j'annonçai au major mon intention de partir le 20.

Un prétexte était déjà trouvé pour nous retenir : il ne s'agissait rien moins que de la grande battue annuelle que le Rana fait dans les Aravalis, et le major me fit une telle description de cette chasse monstre, que mon départ fut aussitôt abandonné. Du reste, rien ne me pressait; je m'étais promis de ne pas faire comme ces voyageurs qui traversent un pays au galop, comme piqués d'un aiguillon mystérieux; toujours pressés, ils ne voient rien, et arrivés au but, cherchent eux-mêmes la cause de leur précipitation. Si trois ans ne devaient pas me suffire pour visiter l'Inde, j'en mettrais qua-

1. Poëme hindou de Feizi, mis en musique par la fille de Shah Jehan.

tre, cinq même, mais au moins j'aurais vu quelque chose.

Le 18, au matin, les abords de la résidence présentaient ce spectacle animé qui précède toujours le départ de quelque potentat en Orient. Le major emmenant avec lui toute sa maison domestique, plusieurs éléphants et un grand nombre de chameaux étaient venus chercher les tentes, les bagages, les provisions. Ce n'est pas une petite affaire qu'une excursion de plaisir dans ce pays; le luxe doit s'y transporter partout, et, pour passer quinze jours à la chasse, le major avait besoin d'un ameublement complet, tables, fauteuils, lits, sofas, buffets et argenterie. Il eût dérogé et manqué à la dignité de sa haute position s'il eût remarqué dans sa chambre à coucher de campement un fauteuil ou un tapis de moins qu'à Oudeypour. Cette manie va si loin, qu'en entrant dans une tente, vous y voyez les étagères garnies de bibelots, les tables couvertes de livres, et les *khanats* décorés de tableaux, comme dans les habitations stables.

La cour ne doit nous rejoindre que le lendemain; le major, le docteur, Schaumburg et moi, nous devons passer la nuit dans une maison en dehors du Guirwô et gagner le lendemain le Nahrmugra, le rendez-vous



Jardins de l'île de Jug Navas, à Oudeypour. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

général. A deux heures, deux calèches à la Daumont viennent nous prendre; je monte dans l'une avec l'ambassadeur, nos compagnons occupent l'autre. Je remarque la manière bizarre dont les chevaux sont attelés; les traits en corde viennent se rattacher à un joug de bois qui unit les chevaux paire par paire; les postillons indiens, le sabre au côté, sont placés, le premier sur le cheval de droite de la première paire, le second sur le cheval de gauche de la troisième; la paire de chevaux au centre est sans postillon. L'ordre est donné, les fouets retentissent et nous partons au triple galop, suivis d'un escadron de lanciers du Rana.

Les routes de la vallée sont très-bonnes; elles ont été construites pour la plupart par le capitaine Taylor, l'ingénieur anglais au service du prince; mais elles ont l'inconvénient de présenter une succession continuelle de descentes rapides et par conséquent de côtes fort raides.

Avant de franchir le défilé qui doit nous conduire dans les plaines du Meywar, le major nous fait visiter le lac Oudey Sâgur, situé vers l'extrémité du Guirwô opposée à celle qu'occupe Oudeypour. C'est une ravissante nappe d'eau entourée de forêts; les cimes des Aravalis l'environnent de trois côtés et lui donnent un aspect sauvage. Comme le Pecholâ, ce lac a été formé artificiellement au moyen d'un barrage jeté sur

la rivière Bunas, cours d'eau insignifiant qui alimente ainsi deux des plus beaux lacs de l'Inde, placés à quelques lieues de distance l'un de l'autre. Les digues de l'Oudey Sâgur et du Pecholâ peuvent être classées parmi les grands travaux d'art exécutés par les Rajpouts. Celle du Pecholâ a un développement de deux kilomètres, et maintient à dix ou douze mètres audessus du lit de la vallée une masse d'eau que l'on peut évaluer à plus de deux milliards de mètres cubes, et ce qui prouve la solidité de ce barrage, c'est qu'il porte tout un quartier de la ville. Le bând de l'Oudey Sâgur a une longueur de six cents mètres, une hauteur moyenne de vingt, et maintient une nappe d'eau de quatre kilomètres de long sur trois de large, avec une profondeur moyenne de dix mètres. Il est construit en pierre, garni de gradins et de kiosques, et porte un charmant palais d'été. Le site est admirablement choisi, et l'on comprend qu'Oudey Sing, l'exilé de Chittore, ait rêvé de créer au milieu de ces gorges un lac qui lui rappelât l'opulente campagne du Meywar.

Ces lacs artificiels ont une autre utilité que celle de satisfaire la vanité des souverains. Le Rajpoutana tout entier en est couvert, et c'est à eux qu'il doit



Jardins de l'île Jug Navas, à Oudeypour. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

sa fertilité; les eaux, maintenues ainsi à des niveaux de beaucoup supérieurs à ceux des terrains environnants, y entretiennent pendant la saison torride une humidité bienfaisante, et alimentent les citernes des villages voisins. Que l'on brise les digues de ces lacs, les rivières qui les forment redeviendront ce qu'elles étaient auparavant, des torrents furieux pendant la saison pluviale, des ravins desséchés durant le reste de l'année, et ces plaines, aujourd'hui fertiles, seront dans peu d'années ce qu'elles furent jadis, une portion du grand désert de Theul. Les peuples qui se sont succédé dans ce pays, et en général dans l'Inde centrale, ont compris de toute antiquité l'importance des lacs artificiels; partout ils ont accumulé l'eau par des barrages gigantesques, afin de la diriger ensuite à leur fantaisie. Quelques-uns de ces ouvrages datent de plusieurs milliers d'années, et étonnent encore le voyageur par leur immensité; je citerai comme exemple le barrage du fabuleux Bhoje, qui, décrivant une courbe de plusieurs kilomètres, arrêtait le cours de sept grandes rivières et fertilisait un pays considérable, qui est rentré dans l'aridité depuis que la digue s'est brisée.

Nous rejoignons la route, et atteignons par des rampes fort raides l'entrée du défilé de Debarri. Des murailles de rochers nous dominent de chaque côté et ne laissent libre qu'un sentier de quelques mètres de

largeur; le lieu est d'une grandeur sauvage bien propre à impressionner celui qui met pour la première fois le pied dans la vallée Heureuse. Le plus profond silence règne dans ces gorges sinueuses; les murailles crénelées qui les entourent, perchées sur toutes les aspérités des précipices, en interdisent l'accès aux animaux. A l'endroit le plus resserré du défilé est une porte fortifiée, défendue par des bastions et protégée par des remparts qui gravissent les pentes latérales; un poste est installé dans un pavillon à côté de la porte, et ne laisse passer qui que ce soit sans explication préalable; à peu de distance de là sont un temple et une citerne où se reposent les pèlerins.

Nous franchissons la porte, et de l'autre côté nous apercevons les plaines riches et fertiles du Meywar; au loin apparaissent les montagnes de Chittore, l'ancienne cité des Ranas. C'est du point où nous sommes que, suivant la légende, Pertap Sing, contemplant le royaume de ses pères, jura vengeance contre les envahisseurs. Dépossédé par les empereurs de Delhi, Pertap n'avait plus, pour tout domaine, que l'amphithéâtre compris dans l'hémicycle de Guirwô; toutefois, refusant les avances des Mogols, qui lui offraient contre sa soumission de nombreux honneurs, il leur déclara une guerre implacable. Avec la poignée de nobles qui lui étaient restés fidèles et le secours des sauvages Bhils, il soutint, au défilé de Dobarri, le choc des armées impériales, et, à force d'héroïsme, parvint à reconquérir lentement tout le Meywar. Peu de nations possèdent une histoire plus remplie de faits héroïques et témoignant de plus grands sentiments patriotiques que celle des Rajpouts du Meywar : seuls de toutes les tribus indiennes, ils refusèrent de plier le genou devant les Musulmans, et au milieu des plus horribles persécutions, parvinrent à maintenir fièrement leur indépendance.

La scène qui nous entoure donne un intérêt palpitant au récit du major Nixon; les cavaliers rajpouts de notre escorte paraissent plus fiers en foulant ce sol tant de fois illustré par le sang de leurs ancêtres, et j'éprouve moi-même l'émotion qu'inspirent toujours les grands souvenirs. Nous sommes tous tirés de cette rêverie romantique par la vue du bungalow de Dubock, où nos domestiques sont déjà arrivés, et où nous attend un bon dîner. Dubock est un petit village placé à la pointe méridionale de la chaîne du Nahrmugra (montagne des Tigres) et distant de quelques lieues de notre rendez-vous de chasse; nous y passons la nuit.

Le 19 au matin, nos gens lèvent le camp et se dirigent vers le village de Nahrmugra; nous autres, au lieu de suivre la route, nous préférons longer le plateau de la montagne pour nous rendre compte de la topographie des endroits où nous allons chasser les jours suivants. Les monts Nahrmugra forment une petite chaîne courant parallèlement pendant cinq ou six lieues à la chaîne orientale du Guirwô; ils en sont séparés par une vallée assez large parsemée de plateaux isolés. Les versants de la montagne sont découpés en de nombreux éperons s'avançant dans la vallée ou s'enchevêtrant les uns dans les autres en un réseau inextricable de ravins. Les flancs sont entièrement couverts de fourrés épais d'un petit acacia épineux, l'*Acacia detinens*, appelé par les Anglais *wait-a-bit bush;* cet arbuste, qui atteint rarement plus de trois mètres, produit en grande abondance une baie jaunâtre dont les sangliers sont très-friands. Des troupeaux immenses de ces animaux habitent cette forêt, et des édits royaux les protégent d'une manière très-sévère; nul n'a le droit, sans la permission du roi, de tirer un coup de fusil dans les environs, et à plus forte raison d'y chasser. Aussi, en traversant les fourrés, voyons-nous des hordes de sangliers se sauver dans toutes les directions. Le village du Nahrmugra est à l'extrémité septentrionale de la chaîne; un élégant palais, dont les dômes et les tours apparaissent au-dessus des arbres, sert de résidence au rajah pendant la saison des chasses.

Nous trouvons en arrivant le camp des chasseurs au grand complet; près du palais sont nos tentes, qui couvrent de leurs murs de toiles une immense superficie. De l'autre côté d'un petit ravin sont les tentes de couleur de la suite du Rana, les parcs d'éléphants, les camps de la cavalerie et de deux régiments d'infanterie qui doivent nous servir de batteurs. Plus de dix mille personnes sont rassemblées dans cet endroit ordinairement désert, et malgré le bruit étourdissant qui plane au-dessus du camp, l'ordre le plus parfait semble y régner. L'étiquette rajpoute est aussi scrupuleusement suivie ici qu'à la cour : une députation de nobles vient nous recevoir cérémonieusement au nom du Rana et nous faire part du programme des fêtes qui auront lieu pendant les quinze jours de chasse. Par une aimable attention, les bayadères ont reçu l'ordre de camper près des tentes des Sahibs. Le Rana arrive dans la soirée, et nous allons le recevoir au palais; il nous fait visiter en détail sa demeure, qui a été disposée avec une simplicité de bon goût.

Le 20, à midi, nous inaugurons l'ouverture des chasses annuelles. Le Rana, assis sur son éléphant de chasse, sort de son palais au milieu d'un cortége de bardes qui récitent des hymnes de circonstance et agitent de grandes palmes ornées de roses. Le grand veneur, Maharaj Singjee, monté sur un chameau richement harnaché, marche au milieu des valets de meute; les invités et les nobles suivent chacun sur un éléphant; derrière vient une nombreuse escorte de Rajpouts à cheval. Le cortége s'avance lentement dans la plaine, au milieu d'une foule compacte de villageois venus pour assister à la cérémonie. Arrivés à une lieue du village, le Rana désigne les personnes qui auront l'honneur de chasser avec lui : ce sont seulement le major, le docteur, Schaumburg, moi et les deux Raos de Baidloh et de Pursaoli; les autres se borneront au rôle de spectateurs. Les préliminaires ainsi terminés et la chasse déclarée ouverte, les batteurs se répandent dans la plaine et détournent un troupeau de sangliers

qui vient passer devant la ligne des éléphants ; quatre restent sur le sol, et ce trophée paraissant suffire pour le premier jour, le cortége se reforme et rentre dans le même ordre au camp. A la porte du palais, les bayadères, parées de leurs plus beaux atours, viennent, comme autrefois les filles d'Israël, nous féliciter de nos exploits.

Les quatre jours suivants furent employés en battues dans la plaine, ayant pour but de rabattre le gibier vers la montagne. Rien de plus pittoresque que la longue ligne des éléphants se développant dans la vallée au milieu des cavaliers; ces énormes animaux, revêtus de housses faites avec les peaux de leurs prédécesseurs, dominent les basses jungles comme des tours, et s'avancent silencieusement et d'un pas assuré au milieu des fourrés épineux. La partie la plus intéressante de ces battues et celle qui démontre le plus l'extraordinaire sagacité des éléphants de chasse, est la poursuite des animaux blessés. Les sangliers passent par bandes devant la ligne des chasseurs ; sitôt que l'un d'eux se sent blessé, il s'écarte du troupeau et s'enfonce dans le fourré. Tout animal blessé appartenant de droit à celui qui l'a atteint le premier d'une balle, il faut se séparer du groupe des chasseurs et se lancer à la poursuite de son gibier. L'éléphant sur le-



Le Sahibkana, dans l'île Jug Munder, à Oudeypour. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

quel le chasseur est monté lui sert alors de chien ; il suit infatigablement la piste, sentant de distance en distance les traînées du sanglier ; ses pieds dépourvus de sabots se posent à terre d'une manière tellement silencieuse, qu'il passe près des animaux les plus craintifs sans leur donner l'éveil. Suivant à l'éléphant la piste d'un animal blessé, il m'est arrivé souvent d'apercevoir à quelques pas de moi des groupes de daims qui continuaient à brouter paisiblement malgré notre présence. Au bout de la piste, l'éléphant s'arrête subitement, et il faut quelquefois regarder longtemps autour de soi avant d'apercevoir le pauvre sanglier haletant et forcé, affaissé parmi les épines ; une balle vient mettre un terme à ses souffrances, et l'éléphant exprime sa satisfaction par un coup de trompette.

Le 21 seulement, les shikaris vinrent annoncer que nous pouvions commencer les *hânkh* ou battues de montagnes; d'après leurs rapports, les bêtes, effarées par nos quelques jours de chasse, s'étaient réfugiées en nombre considérable dans les gorges boisées. Le plan des battues fut immédiatement dressé; nous devions commencer par la partie méridionale de la chaîne et suivre ainsi, de ravins en ravins, jusqu'au col qui domine le rendez-vous de la Nahrmugra, et où aurait lieu la dernière et la plus grande battue.

Dans la matinée du 25, le cortége de chasse re-

monte jusqu'à Dubock, et de là nous nous dirigeons vers l'*houdi*, d'où nous devons assister au hânkh. On appelle houdis, de petits fortins crénelés construits pour servir d'affûts: ils sont généralement placés à l'entrée d'un ravin, de façon que le feu des chasseurs en commande entièrement le passage. On s'y installe confortablement; des fauteuils sont préparés pour le Rana et les invités, et les rafraîchissements, bière, champagne, limonade glacée, ne sont pas oubliés. La chasse à l'houdi est donc la chasse la moins fatigante qu'il soit possible d'imaginer. Derrière chaque chasseur se tiennent deux shikaris, présidant une vraie batterie de fusils; l'un d'eux est occupé du chargement des armes, tandis que l'autre les passe au chasseur au fur et à mesure qu'il en a besoin, reprenant celles qui ont servi.

L'houdi de Dubock est dans une position charmante, ombragé par un groupe d'arbres, au bord d'un



Le Maha Rana d'Oudeypour et l'ambassadeur anglais. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

ravin profond, et dominant une vue étendue sur la plaine et les Aravalis. Les batteurs qui nous ont précédés se sont rangés, au nombre de trois mille, dans la montagne et occupent les hauteurs, ne laissant aux habitants de la forêt d'autre issue que celle que nous commandons. Bientôt des clameurs se font entendre dans le lointain; un bruit formidable de gongs, de trompettes, de tam-tams s'élève des profondeurs de la jongle. Quelques instants après, on entend un craquement dans les broussailles, et la première troupe de sangliers déboucha dans le ravin; ils sont une vingtaine et paraissent ahuris. Une fois à portée, ils essuient notre feu: quelques-uns restent sur place; les uns regagnent la montagne; d'autres, plus intelligents, continuent leur route et se perdent dans la plaine. Au bout d'un quart d'heure, la confusion devient indescriptible; les sangliers s'entassent dans le ravin par centaines, et le feu du houdi tonne sans interruption. Des chacals, des hyènes passent pêle-mêle avec les porcs, et la fantaisie des chasseurs en arrête quelques-



Le Maha Rana assistant à un nautch dans le palais de Jug Navas. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

uns en route; toutes ces pauvres bêtes sont en proie à une terreur folle. Une panthère s'avance avec plus de lenteur et essaye de contourner l'houdi en gravissant les rochers; mais elle roule au fond du ravin, le corps criblé de balles, et aux cris de joie des Rajpouts.

Les batteurs reviennent enfin et la hattue est finie. Nous descendons dans la nullah pour compter les morts et examiner notre gibier. Le coup d'œil est vraiment effrayant; les animaux gisent les uns sur les autres dans un désordre terrible, et de vraies mares de sang remplissent les cavités des rochers. Plus de quarante sangliers, une quinzaine de chacals, hyènes et chiens des jongles et une panthère, tel est le résultat d'une heure et demie de hânkh. Ce qui m'intéresse le plus parmi ces victimes, ce sont les chiens sauvages dont j'avais souvent entendu parler, mais sans trouver l'occasion d'en voir aucun spécimen. C'est un animal de la taille du chacal; il lui ressemble beaucoup par la tête, mais son pelage est plus court, d'un brun fauve, et sa queue est rase. Son aboiement rappelle celui du chien ordinaire, mais est plus aigu et a quelque chose de sinistre. Réunis en troupes nombreuses, ces animaux traquent les daims et les antilopes, et, grâce à leur ruse et à leur agilité, en font une proie facile; ils n'attaquent jamais l'homme. Même pris en bas âge, ils ne s'apprivoisent jamais.

Les batteurs forment des brancards sur lesquels sont entassés les cadavres, et notre cortége rentre triomphalement à Nahrmugra. Pour fêter cette journée, le Rana nous donne le soir un grand dîner au palais; la soirée se prolonge fort avant dans la nuit, et nous faisons fort honneur au champagne royal. Les bayadères et les bardes nous divertissent pendant de longues heures avec leurs danses et leurs chants, et nous ne les divertissons pas moins, je pense, en leur chantant le *God save the Queen* et *la Marseillaise*.

En causant avec le Maharana, j'obtiens de lui do très-curieux renseignements sur la faune du pays. Aimant avec passion la chasse, il a étudié avec soin les habitudes des animaux qui peuplent ses forêts et en parle avec beaucoup de connaissance. Je lui fis part de l'étonnement que m'avait causé l'absence de tigres dans cette grande battue; il me répondit que ce cas, loin d'être une exception, est plutôt la règle dans tous les districts contenant de grandes hordes de sangliers; ceux-ci se réunissent toujours pour attaquer le tigre qui envahit leur domaine, et ils réussissent à l'expulser ou même à le tuer. Comme je paraissais douter de la possibilité d'une pareille manœuvre de la part d'animaux si dépourvus de moyens d'attaque, il me promit de m'en donner une preuve irréfutable en me faisant assister à un de ces combats.

Notre vie au camp de Nahrmugra est une continuelle suite d'amusements, et, pour en donner une idée, je décris au hasard une de nos journées.

Nos tentes-chambres à coucher sont rangées en cercle autour de deux immenses édifices de toile, entourés de verandahs et meublés luxueusement; dans l'un est la salle à manger, l'autre est le salon de réunion, *Reunion Tent*. A six heures du matin, les domestiques viennent nous réveiller avec un verre de sherry; sautant de dessus mon lit de sangle aux pieds d'argent, je retire mes vêtements et, vêtu d'un simple *janghir* ou caleçon collant, je sors de ma tente. Là, je prends place sur un petit tas de paille et j'aperçois mes compagnons, chacun devant sa tente, dans le même costume et la même position: les *Bhistis* arrivent avec leurs outres d'eau glacée et nous douchent vigoureusement. Quelques minutes après, nous sommes réunis dans un costume plus convenable autour de la table de la *Mess Tent*, occupés à absorber un copieux *Tchota Haziri*, ou déjeuner du matin. On cause gaiement en fumant les excellents *cherouts* de Manille, puis la troupe monte à cheval et va explorer les environs, abattre quelques oies et flamants sur un lac voisin. A onze heures, nouvelle toilette et nouveau déjeuner; le plus curieux incident de ce dernier est l'arrivée des envoyés du Rana, qui nous apportent chaque jour une portion du repas royal. Deux huissiers à canne d'or précèdent une longue file de serviteurs, chargés de plateaux couverts des mets les plus variés. Cette légère portion du déjeuner du Rana donnerait une idée prodigieuse de l'appétit de ce prince, mais il faut espérer que sa part personnelle est plus légère encore. Les mets consistent en viandes rôties, jambes de sangliers, poitrines de chevreaux, et aussi en ragoûts et *curries* fortement épicés; quelques-uns de ces plats figureraient cependant d'une manière honorable sur nos grandes tables d'Europe. Les *pickles* de toute espèce, les grains grillés et les sucreries couvrent une douzaine de plateaux. Nous ne touchons naturellement que pour la forme à ce déjeuner monstre, qui va régaler notre suite, et nous préférons l'excellente cuisine du Bara Sahib, arrosée du moselle des caves royales. Le milieu de la journée est employé par le hânkh. A quatre heures, après une seconde douche qui dissipe la fatigue de la chasse, je reçois les visites des nobles hindous, qui viennent causer avec moi des sujets les plus divers. Le dîner, comme il est d'habitude dans l'Inde, se prolonge fort tard, à cause de la coutume anglaise du *take wine*, et jusqu'à minuit les bayadères, les jongleurs et les feux d'artifice nous tiennent éveillés.

Le 30, nous faisions notre dernier hânkh, et le soir, nous célébrions au palais une grande fête où la clôture de la chasse du Nahrmugra est prononcée. Le lendemain, nous retournons à Oudeypour, où nous rappelait le commencement du Holi, et nous entrons dans la Résidence au bruit des salves d'artillerie.

XII

LES FÊTES A OUDEYPOUR.

Ahar. — Le Maha Sati. — Fêtes du Holi. — Le Durbar.

Presque au centre du cercle de montagnes qui forment la vallée d'Oudeypour, se trouve l'ancienne cité d'Ahar, près de laquelle est situé le Maha Sati, cime-

tière royal des Ranas, fameux dans tout le Rajasthan. Le lendemain de notre retour à la Résidence, je m'y rendis avec le capitaine Taylor, par une fraîche matinée. La route côtoie la petite rivière qu'alimente le déversement du Pecholà, et tantôt descend dans le lit même qu'encombrent d'énormes rochers, tantôt longe la crête des berges escarpées. De beaux arbres se groupent autour de nombreux et pittoresques *tchaboutras*, et rafraîchissent un peu l'aspect de ces bords autrement stériles et désolés. A quelques milles de la ville, un joli pont hindou aux arches ogivales franchit la nullah, et la route s'enfonce dans un petit bois de nims, qui s'étend jusqu'aux premières constructions d'Ahar. Quelques temples et un ou deux couvents jaïnas, autour desquels se groupe un village d'une trentaine de huttes, sont tout ce qui reste aujourd'hui de la capitale des rois Touars. Sous cette dynastie, Ahar portait le nom de Tamba Nagari, et l'époque de sa fondation peut se placer plusieurs siècles avant Jésus-Christ; le grand roi Touar, Vicramaditya, lui enleva, au premier siècle de l'ère Samwat, le siége du gouvernement, pour le transporter dans l'antique Avanti, aujourd'hui Oujein. Plusieurs siècles après, le Ghélote Asa Ditya fonda, sur les ruines de Tamba



Cenotaphe en ruines, à Oudeypour. — Dessin de E. Therond, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

Nagari, une ville du nom d'Anandpour, qui perdit elle-même son importance lorsque les successeurs de Bappa s'établirent à Chittore. On ne sait à quelle époque Anandpour prit le nom d'Ahar ou Ar qu'elle porte aujourd'hui.

Près du village est un tertre de sable d'une assez grande étendue, et qui porte le nom de Dhole-Kote, le « Fort de cendres »; d'après la tradition, ce serait l'emplacement de la forteresse des Touars, ensevelie sous une pluie de feu. Rien ne prête à croire à la possibilité de ce phénomène volcanique, mais il est très-probable que ce monticule artificiel recouvre les ruines de quelque antique édifice qu'ont enseveli les sables mouvants. Il serait fort curieux d'y opérer quelques fouilles, mais la superstition locale a jusqu'à présent empêché de le faire. Une autre hypothèse plus simple, et à laquelle ni Tod, ni les autres n'ont pensé, est que le monticule peut s'être formé par le simple éboulement des remparts de terre, qui ont constitué de tout temps les forteresses rajpoutes.

Les seuls débris de quelque importance provenant de l'antique Tamba sont de nombreux bas-reliefs et autres sculptures qu'on retrouve dans les murs et les terrasses des temples jaïnas. Ces temples sont eux-mêmes d'une grande antiquité et paraissent avoir été élevés sur le lieu et avec les ruines des anciens sanctuaires.

Une partie de l'emplacement de l'ancienne cité est recouverte par le cimetière de Maha Sati, mot qui signifie « le grand sacrifice du sutti » ou « la grande foi ». C'est là que sont placés les mausolées de tous les Ranas depuis l'arrivée d'Oudey Sing dans la vallée; quelques monuments des anciens rois d'Anandpour, encore debout près de cet endroit, paraissent avoir motivé le choix des Ranas. Ce champ des morts est aussi réservé aux cendres des princes, des alliés et des principaux nobles. C'est aujourd'hui une pittoresque et monumentale nécropole.

Placés côte à côte dans un immense enclos, ces cénotaphes sont de toutes dimensions, depuis le *tchatri* à quatre colonnes jusqu'au grandiose *mahal*, mais ils sont tous de même forme, quoique l'arrangement et les détails en varient à l'infini. C'est toujours un dôme élégant, supporté par de gracieuses colonnes, formant une salle circulaire; l'édifice est placé sur une terrasse élevée, au sommet de laquelle conduit un large escalier. Tous sont construits en entier, terrasse, escalier, colonnes et dôme, du beau marbre blanc des carrières de Kankraoli. — Comme genre d'architecture, ces monuments appartiennent au style jaïna, et, quoique relativement modernes, il serait difficile de trouver de



Tombes des rois au Maha Sati d'Ahar, à Oudeypour. — Dessin de E. Therond, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

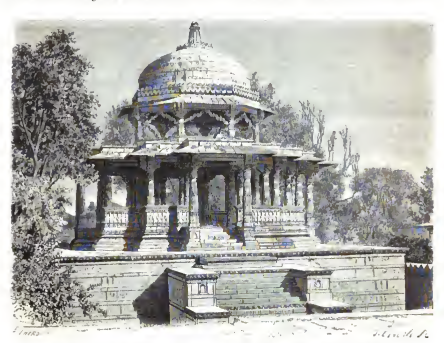
plus beaux spécimens de l'art des Vedyavan; ce sont, du reste, les plus célèbres de l'Inde. Les dômes sont, comme tous les dômes jaïnas, formés par assises horizontales superposées, et reposent sur cette combinaison de piliers et d'architraves que les architectes indigènes furent les premiers à employer. Les colonnes sont d'un ordre simple et gracieux; contrairement à l'habitude hindoue, elles offrent peu d'ornements; à peine y voit-on quelques cloches et chaînes en relief et des cordons perlés. Comme disposition architectonique, ces mausolées ont une ressemblance frappante avec les célèbres tombes d'Halicarnasse.

Dans le nombre considérable de monuments qui s'élèvent sur le champ de la Grande Foi, trois sont de proportions gigantesques : ce sont les tombes d'Oumra Sing et de Sangram Sing. Les deux cénotaphes élevés en l'honneur de ce dernier prince se font vis-à-vis et s'élèvent au sommet de colossales terrasses de marbre. Leur magnificence est imposante, et il est impossible de rien imaginer de plus beau que ces deux montagnes de marbre blanc que couronnent deux dômes gracieusement suspendus sur un attique de pilastres sculptés. Les devis du temps témoignent qu'ils coûtèrent plus de quarante lakhs de roupies, soit dix millions de francs. A côté de ces merveilleux édifices se trouvent quelques pierres à peine dégrossies, placées par

les ingrats successeurs de Juggut Sing sur les cendres de ce roi, qui dota Oudeypour de tant de monuments, et, entre autres, des îles féeriques de Jug Navas et Jug Munder.

Le plus profond silence règne sur cette nécropole royale, où nul ne peut pénétrer sans autorisation spéciale; seuls quelques oiseaux au brillant plumage chantent parmi les arbres séculaires, qui transforment ce lieu en un ravissant jardin; l'ombrage transparent tempère l'éblouissante blancheur des façades de marbre; un ruisseau limpide serpente entre les tombes et baigne les marches des tchaboutras.

Rien de plus poétique que d'errer, par une des belles matinées du printemps indien, dans ce dédale de marbre et de verdure. Et cependant, que de souvenirs horribles planent sur le champ de la Grande Foi; pas un de ces édifices qui ne soit le trophée d'une sanglante hécatombe et la glorification d'une barbare coutume. Gravissez le large escalier qui conduit au mausolée le plus rapproché; au centre de la salle, vous apercevez une haute borne de marbre, semblable à un autel; des figures de femmes en bas-relief entourent le piédestal : c'est le memento du nombre des victimes immolées dans le sacrifice du Sutti.



Cénotaphe de Sangram Sing, à Oudeypour. — Dessin de E. Therond, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

Tout le monde connaît la coutume indienne du Sutti, qui oblige la femme à se brûler vive avec le corps de son époux, et que les Hindous ont conservée jusqu'à nos jours. Par quel fatal enchaînement est-elle venue s'implanter sur la religion si humaine des Védas et chez un peuple aussi doux et aussi tolérant ? Les Brahmanes en font remonter l'origine au sacrifice de Sati, femme de Siva, qui se brûla vive pour venger une insulte faite à son époux par son père Daksha; ce serait donc une importation de la religion des Tantras. Quoi qu'il en soit, les Rajpouts adoptèrent avec ardeur la loi du Sutti, et il a fallu toute l'énergie du gouvernement anglais pour en amener l'abolition. C'était un déshonneur pour un Rana de quitter cette terre sans un nombreux cortége de victimes : plus le nombre en était grand, plus sa mémoire restait glorifiée parmi ses successeurs; aujourd'hui encore, le Rajpout fait remarquer avec fierté au visiteur européen que vingt-cinq femmes se brûlèrent sur le bûcher du Rana Sangram Sing.

Ainsi ces monuments si grandioses, si poétiques, ne servent qu'à commémorer de hideux holocaustes. Au récit du sesoudia qui nous accompagne, je me retrace la scène dans toute sa terrible réalité; le splendide cortége qui accompagne les restes du Rana s'avance dans l'enceinte sacrée; les oriflammes flot-

tent au vent, les instruments de musique résonnent, les prêtres récitent les cantiques, et une foule recueillie garnit les terrasses de marbre. Un bûcher immense, décoré de guirlandes de fleurs, se dresse là où s'élèvera un jour superbement le mausolée; le cadavre du prince est placé au centre, et les victimes, la tête parée de joyaux, folles de terreur ou de fanatisme, viennent se ranger en cercle autour de lui: l'épouse bien-aimée a le privilége de soutenir sur ses genoux la tête du cadavre. Peu à peu les flammes s'élèvent, et, à travers la fumée, on aperçoit les malheureuses immobiles. Les chants des prêtres, le bruit des cymbales étouffent leurs cris, et il ne reste bientôt plus, de tant de beauté et de vie, qu'un monceau de cendres.... Pauvres égarés, qui regrettent encore aujourd'hui ces affreux supplices! Les femmes même sont les premières à se plaindre de l'abolition du Sutti, qui leur accorde la vie, mais sous les conditions d'un éternel veuvage ou d'une pire dégradation.

Pour dissiper ces idées lugubres, notre guide m'apprend que déjà, depuis plusieurs jours, le carnaval rajpout est commencé. J'ai, paraît-il, à me féliciter d'être à Oudeypour pendant les fêtes du Holi, car, dans nulle autre ville du Rajpoutana, elles ne se célèbrent avec autant d'éclat. Oudeypour a du reste la réputation d'aimer les spectacles et les fêtes, et c'est d'elle que le proverbe indien dit : *Sát bára, aur nó takwara*, « neuf jours de fête sur sept. »

Le Holi marque l'arrivée du printemps et est dédié à la déesse Holica ou Vassanti, qui personnifie cette saison dans le panthéon hindou. La durée de ces fêtes est de quarante jours; pendant ce laps de temps, la débauche, le désordre et la licence la plus effrénée règnent parmi toutes les classes de la société. Ce sont les vraies saturnales de l'Inde. Les personnes les plus honorables, quel que soit leur rang ou leur âge, ne rougissent pas de se mêler aux orgies qui marquent cette époque de l'année. La fête ne devient réellement tumultueuse que dans les six derniers jours; mais, dès le commencement, des mannequins de la plus révoltante indécence sont dressés aux portes de la ville et aux principaux carrefours. Des femmes, des enfants entourent et parent de fleurs les monstrueuses idoles des fêtes de Holica. Dès ce jour, l'immoralité règne sans contrôle dans les rues de la capitale.

Le premier acte de ces fêtes est la grande chasse royale à laquelle j'avais assisté, sans en connaître la signification religieuse; le jour où elle commence est fixé par les astrologues, et elle porte le nom d'Ahoïréa, ou Mohurut-Ka-Shikar. C'est la déclaration de guerre au sanglier, l'ennemi invétéré de Gouri, la Cérès hindoue; il est curieux de noter que chez les Egyptiens et les Grecs le sanglier était aussi considéré comme l'ennemi d'Isis et de Cérès.

Au retour de l'Ahoïréa, le Rana sort en pompe du palais, et, suivi d'un riche *aswari* ou *sowari*, se rend au temple pour adorer Sourya, le Phébus hindou, qu'il représente sur la terre. Les Rajpouts ont conservé pour le Soleil, leur ancêtre, une vénération qui s'accorde mal avec les dogmes saïvas professés par eux aujourd'hui, et qui relèguent Sourya au second rang. A Oudeypour surtout, les plus grands honneurs lui sont rendus; le Souradjpol est la principale porte de la ville; le Sourya Mahal est le palais du roi, et le Rana lui-même, « Soleil » des Hindous, se montre au peuple, dans les grandes occasions, du haut du Sourya Gokra ou balcon du Soleil. Un grand respect est aussi rendu au cheval, emblème du soleil, et le premier jour de la semaine lui est consacré sous le nom de Adit ou Aïtwara.

Vers le milieu du mois de Phâlgun, les bacchanales atteignent leur apogée; des bandes d'hommes et de femmes, le front paré de couronnes de fleurs, ivres de *bang*, parcourent les rues armés de sacs, pleins d'une poudre végétale d'un beau rouge. Ils assaillent les passants et les entourent de nuages de cette poussière adhérente, qui teint bientôt leurs vêtements d'une couleur éclatante. Des groupes postés aux fenêtres ripostent avec les mêmes projectiles, ou lancent avec des seringues de bois des jets d'une teinture jaune ou rouge. Personne n'est épargné, ni le courtisan richement paré, ni même le flegmatique Européen qui s'égare dans ce tumulte. Et cependant dans ce pays, où les rangs de la société sont si profondément tranchés, et où l'orgueil chez les nobles est poussé à un tel degré, nul ne se plaint; la gaieté la plus franche règne partout et tout le monde respecte la liberté du Holi. Mais cette poudre n'est pas la seule arme employée; les quolibets et les lazzis s'échangent avec vivacité; sans en arriver à des épithètes injurieuses, chaque dignitaire qui traverse les rues est accueilli par des apostrophes mordantes, auxquelles il répond par d'ironiques menaces.

Le palais n'est pas l'endroit de la ville où le Holi est le moins bruyant; le roi et les nobles s'y livrent avec entrain, et, même de la Résidence nous pouvons voir un nuage de pourpre qui s'élève au-dessus de la demeure royale. Une des plus jolies scènes de cette fête est un carrousel, que donnent les nobles sur la grande terrasse. Armés de petits carreaux de talc, pleins de poudre rouge, ils font un combat simulé et se lancent très-adroitement l'un à l'autre ces légers projectiles, qui, en éclatant, les couvrent de poudre rouge.

Les éléphants ont aussi leur tour et paraissent prendre grand plaisir à se lancer l'un à l'autre des tourbillons de poudre. Après quelques jours de ce jeu, les habitants, les maisons, les arbres sont tous de la même teinte uniforme.

Les bayadères jouissent d'une liberté sans bornes pendant tout le Holi; elles ont pour cette époque des danses spéciales, dans lesquelles toute convenance est oubliée. Les cavya ou couplets qu'elles récitent dans les nautchs sont des plus inconvenants et s'attaquent toujours aux personnes présentes.

Durant le Holi, les tribus bhils se réunissent de tous les points de la montagne pour faire leurs satur-

nales au village d'Ahar. Elles choisissent cet endroit comme rendez-vous général, en mémoire de leurs aïeux, qui, d'après les traditions, occupaient sur l'emplacement de ce village une cité florissante, capitale de leur empire. Le major m'avait conseillé d'aller jeter un coup d'œil à cette fête de sauvages. En entrant dans Ahar, je trouvai le village encombré d'une foule hurlante, se pressant autour des hangars où leur était débitée de l'eau-de-vie de *mhowah*. Hommes, femmes, enfants, couronnés de fleurs, paraissaient dans un état de complète ivresse; jamais je n'ai vu bacchanales plus hideuses; des groupes nus ivres morts se roulaient dans les ruisseaux, et partout s'étalait sans honte une dégoûtante débauche. Le Maha Sati avait été envahi par eux et cette foule se vautrait dans les palais de marbre. Cependant la promenade n'était point sans danger, car ces êtres farouches, excités par la boisson, engageaient entre eux à tous moments des rixes sanglantes; de temps à autre une flèche sifflait dans l'air et aurait bien pu nous atteindre sans représailles possibles; nous nous retirâmes au plus tôt. Du reste, aucun Hindou ne s'était aventuré parmi ces sauvages, et avec raison, car ils eussent profité de l'occasion pour laver dans le sang quelque vieille haine.

Ces pauvres Bhils, refoulés pendant tant de siècles dans les lieux inaccessibles par leurs impitoyables conquérants, traités encore aujourd'hui comme des êtres immondes, sont plus à plaindre qu'à blâmer, et j'ai déjà dit au lecteur, en parlant d'eux, combien sous un gouvernement doux et humain ils seraient supérieurs aux Hindous eux-mêmes. Aujourd'hui, leur seul bonheur est de venir dans Ahar s'enivrer avec le produit du brigandage d'une année.

Le dernier jour de Pounum termine le Holi; le matin les Nakaras, ou grands tambours d'honneur de la Tripolia, du palais rassemblent les chefs et leurs adhérents dans la grande cour. Le Rana sort avec eux et se rend au Chougan ou champ de Mars, grande salle placée sur un haut tertre et dont le toit de pierres est simplement supporté par des colonnes, sans murailles; là, entouré de toute sa cour, le prince écoute des chants en l'honneur de Holica; parfois aussi un vulgaire couplet, parti de la foule, lui rappelle que son rang ne le met pas à l'abri des licences du Wassant Pachami. Ce jour-là, le roi envoie à ceux qu'il désire honorer quelques noix de coco et un khanda nareal, latte en bois, semblable à celle d'Arlequin; elle est élégamment parée et couverte de peintures fines. La signification de ces khandas est que nul ne doit employer d'armes sérieuses dans un moment où la destruction est particulièrement odieuse à la déesse tutélaire du printemps. Le roi nous honora chacun d'un khanda et de quelques noix de coco, grands marques d'honneur. La fête se termine par les bûchers du Holi, allumés à tous les carrefours et dans lesquels on brûle les idoles mannequins: les gens du peuple dansent pendant toute la nuit des rondes fantastiques autour de ces bûchers.

Le lendemain matin, 1er Cheyt, tous les Hindous se baignent, font leurs prières, changent de vêtements et redeviennent de paisibles citoyens.

Le 3 du mois Cheyt, les insignes royaux et les étendards vont, d'après l'ancienne coutume, chercher à Baidlah le Rao Chohan, l'un des seize Omras; ensuite ils l'escortent jusqu'au palais, où il est reçu à la Tripolia par le Rana en personne. Les deux personnages s'embrassent et entrent dans la salle du Durbar en se tenant la main, celle du Rao placée sur celle du Rana.

Dans les premiers jours du même mois, le Maha Rana réunit toute la noblesse du royaume en grand Durbar ou assemblée solennelle; c'est la clôture définitive des libertés du Holi et l'ouverture de la saison qui doit être consacrée aux affaires sérieuses de l'État. Le Durbar se tient sur la grande terrasse du palais, devant la façade du Zenanah (voy. t. XXII, p. 281).

Ce jour-là toute la brillante féodalité du Meywar est réunie dans cette cour immense, où, dès le matin, règne un pittoresque tumulte de cavaliers aux somptueux costumes et d'éléphants aux sièges d'argent ou d'or. Une quarantaine de fauteuils rangée en demi-cercle sous le beau ciel bleu représentent la salle du Durbar; les nobles, entourés d'oriflammes, escortés de leurs écuyers, viennent y prendre place.

Le Rana entre bientôt, accompagné de l'agent politique de l'Angleterre, et vient prendre place sur le trône royal. Le prince est resplendissant de diamants et de joyaux; il s'asseoit à l'indienne sur le coussin de velours et s'appuie sur un bouclier en peau de rhinocéros, transparente comme de l'ambre; son tarwar enrichi de pierreries est sur ses genoux; ses pieds, chargés aussi de bijoux, sont nus, et ses sandales reposent sur un tabouret d'argent. Le major Nixon et les officiers de l'ambassade sont assis à sa droite; le Rao de Baidlah occupe le premier fauteuil à gauche, puis viennent les seize Omras, grands vassaux de la couronne, les ministres, les vakils des puissances étrangères. De chaque extrémité de cette longue ligne part à angle droit une rangée de fauteuils où sont placés les thakours, seigneurs féodaux du Meywar. Tous ces hommes sont parés de leurs plus beaux atours, étoffes de brocard, châles du Thibet, joyaux héréditaires, armes de prix. Les turbans, qui distinguent chaque clan, offrent les formes les plus variées, depuis la gracieuse toque de mousseline, entourée de filets de diamants, que portent les nobles de la cour, jusqu'au lourd cône des Haras, et au casque grec des chefs du désert. Derrière le prince se tiennent les gens de la maison du roi, chambellans, pages, serviteurs intimes; parmi eux et au premier rang, se distingue, par sa haute stature et sa barbe blanche, le noble Maharej Singji, favori et grand veneur du prince. Au-dessus du trône s'élève l'étendard des Sésoudias, le soleil du Meywar, entre deux écrans de parade; derrière sont les deux éléphants d'Aswari du Rana.

Si l'on compare l'antiquité et l'illustre origine des

dynasties, qui ont régné, ou qui règnent encore sur les différents royaumes du Rajesthan, avec les plus célèbres de l'Europe, il est aisé de voir que la supériorité sur ce point reste incontestablement aux Rajpouts. Déjà maîtres d'un immense empire dans les premiers siècles de notre ère, nous les voyons encore régner sur de vastes et riches contrées, au milieu de villes embellies de superbes monuments, dans le temps même où quelques peuplades incultes de l'Occident élèvent leur premier souverain sur le pavois. Le puissant Jehanghir, l'empereur des Mogols, a été, comme César, le commentateur de l'histoire de la tribu des Sésoudias. Le suprême arbitre des vingt-deux satrapies de l'Inde s'étend avec orgueil sur le traité qu'il fait avec le roi rajpout. Il bénit le ciel de lui avoir réservé le succès « que ni son immortel ancêtre Baber, le fondateur de la dynastie mogole, ni Houmayoun ne purent obtenir, et que son père, l'illustre Akber lui-même, ne remporta que partiellement[1]. »

Le plus pauvre Rajpout de nos jours peut, grâce à



Lac de Burdi Talao, près d'Oudeypour. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

la généalogie de son clan, tracer son origine jusqu'au point où celui-ci s'est séparé du tronc principal et de là s'élever fièrement jusqu'à l'origine commune, établie par des rapports dont l'authenticité remonte à plus de quinze siècles. Et avec quel orgueil il montre que sa tribu a su rester pure de toute tache, ou mésalliance avec les Mogols!

Les seize Omras, qui se pressent autour du Maharana sont les représentants de ces quelques héros qui soutinrent vaillamment, pendant un siècle, le drapeau de l'indépendance indienne, sans se laisser abattre par les calamités, ni séduire par les offres brillantes des empereurs. Malgré l'abaissement comparatif où les ont jetés les révolutions, ils ont tous conservé cette noblesse de traits, cette grandeur de manières, et quelque chose de ce chevaleresque caractère, qui ont distingué leurs pères.

Louis Rousselet.

(La suite à la prochaine livraison.)

1. Tod, *Annals of Rajesthan*, vol. I, p. 136.



Tombe rajpoute au Burdi Talao. — Dessin de H. Clergel, d'après un dessin de M. L. Rousselet.

L'INDE DES RAJAHS.

VOYAGE DANS LES ROYAUMES DE L'INDE CENTRALE ET DANS LA PRÉSIDENCE DU BENGALE.

PAR M. LOUIS ROUSSELET[1].

1864-1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XII (suite).

LES FÊTES A OUDEYPOUR.

Le Kouch Mahal. — Combat d'un sanglier et d'une panthère. — Fêtes de Gouri. — Chasse à l'ours.

Les nobles rajpouts ont chacun des armoiries et des couleurs, qui prouvent que l'usage du blason ne leur est pas inconnu; la plupart des clans portent des noms tirés des emblèmes qui figuraient sur leurs étendards : par exemple, les catchwahas ou tortues, les sesoudias ou lièvres, les chandawuts ou lunes. Cet usage date donc déjà d'une grande antiquité et ne peut avoir été importé d'Europe, comme quelques-uns l'ont prétendu. Tod assure qu'on retrouve des traces de l'usage des armes parlantes dans l'Inde à une époque antérieure à la guerre de Troie; dans le Mahabarata, douze siècles avant Jésus-Christ, on voit le héros Bhisâma se glorifier d'avoir enlevé à Ardjouna sa bannière, dont le champ portait un singe hanouman. Dans les romans de chevalerie hindous, les chevaliers se distinguaient déjà, comme aujourd'hui, par la couleur de leurs écharpes et les symboles et devises gravés sur leurs boucliers.

Les dîners royaux se donnent toujours dans le Kouch Mahal, « palais du plaisir, » l'une des plus élé-

1. Suite. — Voy. t. XXII, p. 209, 225, 241, 257, 273; t. XXIII, p. 177.

gantes constructions qui couronnent la colline. Les tables sont dressées dans une vaste salle richement et simplement décorée; la voûte repose sur des arches dentelées que supportent des colonnes de marbre blanc; des lustres en cristal jettent une vive clarté que reflètent à l'infini de grandes glaces entourant la salle; des tapis indiens recouvrent le carrelage de couleur en mosaïque. Le dîner lui-même sort toujours des cuisines de l'ambassade et par conséquent est tout à fait européen; les vins viennent de la cave du roi et sont d'excellente qualité. Le Rana reçoit les convives et les fait asseoir autour de la table, puis il se retire, pour leur laisser toute liberté d'action, vu qu'il lui est interdit par sa religion de prendre part à nos repas et que sa présence comme spectateur ne pourrait que gêner ses hôtes. Il revient au dessert, avec les principaux Raos, et accepte gracieusement la coupe d'argent pleine de champagne que lui offre l'ambassadeur. Des toasts nombreux font vite disparaître la gêne, Rajpouts et Européens se mêlent gaiement, rivalisant pour faire honneur aux breuvages de l'Occident et aux cigares des Philippines ou de la Havane. Les scrupules des Rajpouts ne s'étendent pas à ces productions de notre industrie; la seule condition que leur imposent encore leurs dogmes est de faire usage de coupes de métal, le verre étant considéré comme impur. Bientôt arrivent les inévitables bayadères, sans lesquelles il n'est pas de fête ici; profitant de la gaieté des maîtres, elles se mêlent hardiment à la conversation et entremêlent leurs danses de plaisanteries, fort goûtées des gens de la cour. Vers minuit, le Rana se lève et congédie ses hôtes, après les avoir embrassés et avoir paré leur cou de guirlandes de fleurs.

Quant aux excursions qui occupaient nos journées, elles avaient toujours pour but un des innombrables palais d'été que la fantaisie des Ranas a créés dans les environs de la capitale, et se terminaient soit par une chasse, soit par une partie sur le lac.

Je n'oublierai jamais la charmante journée que nous passâmes dans l'une de ces résidences. C'était à Gordun Bulàs ou « Délices de Gordun », parmi les bois qui couvrent les rives du Pecholâ. Il nous fallait remonter le lac dans toute sa longueur, et des barques nous attendaient de grand matin au quai de la Tripolia. Rien de plus beau que cette promenade sur l'eau, à cette heure surtout, quand l'ombre projetée par les collines couvre encore une partie du lac; l'air est frais et embaumé des senteurs de la nuit; on respire à pleins poumons. Notre barque glisse doucement au milieu de ce merveilleux tableau; un léger voile de vapeur plane sur la ville; les dômes de marbre qui couronnent les hauteurs, les pointes des pagodes, sont colorés d'une teinte rosée; les îles reflètent dans l'eau leurs arcades et leurs jardins; çà et là quelques Indiens, couverts d'étoffes voyantes, se groupent sur les marches des *ghâts*. Puis, aux palais succèdent les forêts; le spectacle change sans transition; une jungle impénétrable s'étend jusqu'au pied des remparts, qui descendent des sommets d'Eklingurh et plongent dans le lit du lac. Le coup d'œil est original; on dirait une de ces scènes doubles employées au théâtre; d'un côté un bazar populeux, de l'autre une forêt vierge dominant un marais, où vivent d'innombrables crocodiles et où le tigre vient se désaltérer.

Bientôt nous abordons dans une petite baie déserte, d'où l'on aperçoit dans tout son ensemble le panorama d'Oudeypour et du Pecholâ.

Des éléphants nous emportent dans la forêt; quelques minutes de marche, et nous mettons pied à terre sous le portique de Gordun Bulàs, où Maharaj Singji nous souhaite la bienvenue. Je suis habitué à voir de belles choses depuis mon arrivée à la cour des Ranas, mais la première vue de ce petit palais me surprend; c'est un bijou, une miniature : des cours ombreuses, égayées par des jets d'eau s'élançant au milieu de parterres de fleurs; d'élégants édifices en marbre blanc, des galeries couvertes de fresques et de mosaïques, de petits appartements frais et commodes; des kiosques, des clochetons, et partout des fleurs, de l'ombre, de la fraîcheur. Tout respire la volupté dans ce petit chef-d'œuvre du sybaritisme indien; rien de grand ou d'imposant qui fatigue l'esprit ou inspire des idées sérieuses : tout y est petit, mignon, délicat; des filets, tendus au-dessus des cours, y retiennent prisonniers mille oiseaux aux brillants plumages, qui s'ébattent parmi les lianes, descendant en festons le long des colonnettes. Dans une de ces cages, sous une fraîche verandah, nous trouvons une table dressée pour nous.

Après notre déjeuner et une courte sieste, le Rana, qui a réussi à s'échapper des bruyantes fêtes du Holi, nous rejoint avec sa cour; il nous annonce une chasse pour le jour même. Il faut se rendre propice la déesse du jour, et nous allons encore poursuivre son implacable ennemi; toute la forêt qui s'étend de Gordun Bulàs aux remparts est cernée par le régiment du Sambou Pultun, que le Rana, pour l'entretenir sans doute en état effectif, emploie dans toutes ses battues. Les houdis ou shikargâs occupent une position des plus pittoresques, à mi-hauteur d'un ravin; on embrasse de là, dans une même vue, le lac, la ville, la forêt et la chaîne du Gurwô. Des éléphants nous y transportent, et nous prenons nos places comme au Nahrmugra, et les mêmes scènes de massacre se renouvellent.

Le docteur Cunningham, infatigable Nemrod, me décide à l'accompagner jusqu'au Gordun Talao. C'est un des plus pittoresques petits lacs de cette région favorisée; une partie de son bassin s'étend entre des berges escarpées, couvertes de broussailles et de hautes herbes; d'un autre côté, il a envahi une forêt de palmiers, dont les troncs à demi déracinés penchent leurs bouquets desséchés; des lianes aquatiques, à demi pourries, forment au-dessus un épais rideau. Sur cette eau noire et croupissante s'ébattent des mil-

liers de plongeurs et de poules d'eau; des crocodiles dorment dans la vase, ne montrant que leur tête, ou bien s'étalent parmi les troncs renversés dont les rugosités ressemblent aux écailles de leur carapace. Le docteur désirait avoir un de ces sauriens pour son cabinet d'anatomie, et certes il eût été facile d'en tuer une demi-douzaine en quelques minutes; mais ce qui était plus difficile, c'était d'en trouver un dans une position qui permît de recueillir le cadavre. Nous en aperçûmes enfin un, d'une taille monstrueuse, endormi sur un rocher, au centre d'une crique; il était à environ huit cents mètres du bord. une fameuse portée! mais nos carabines étaient réglées jusqu'à onze cents mètres; nous essayâmes. La balle de Cunningham, balle conique et de petit calibre, atteignit le monstre à la gorge; il resta immobile et sa gueule s'ouvrit béante; puis ma balle l'atteignit à l'épaule, et ses mâchoires se fermèrent avec un bruit formidable : il était mort. Les gens qui nous suivaient l'apportèrent au rivage sur un radeau; du museau à l'extrémité de la queue, il avait un peu plus de treize pieds anglais, environ quatre mètres.

Un tchoubdar nous mande au palais de la part du roi. Le major nous apprend, chemin faisant, que nous allons assister à un combat entre une panthère et un sanglier. Le Rana tenait à exécuter la promesse qu'il nous avait faite un jour au Nahrmugra.

Le cortége s'avance bruyamment dans la forêt; tout le monde s'entretient du spectacle extraordinaire auquel nous allons assister, et que le Rana avait tenu secret jusqu'au dernier moment; les paris s'engagent; je soutiens, jusqu'à preuve du contraire, la supériorité de la panthère.

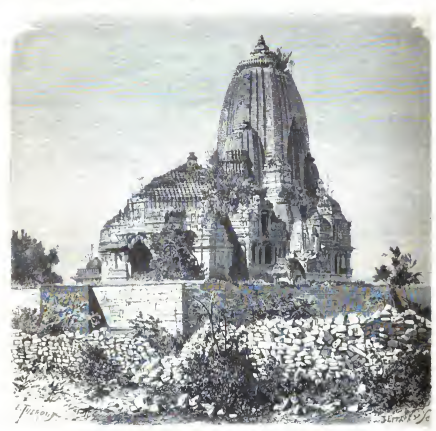
Nous atteignons enfin la fosse du combat; c'est un élégant édifice, surmonté de tourelles, et pittoresquement posé sur la berge du Pecholâ, vis-à-vis d'Oudeypour. L'arène est une petite cour entourée de murs élevés; des loges aux balcons de marbre sont disposées sur deux côtés, et à une hauteur qui ne permette pas à la panthère de les atteindre dans ses bonds désespérés. Le sanglier est seul; c'est un superbe animal, d'une taille hors ligne, et armé de défenses longues et acérées; il a été fait prisonnier dans les gorges voisines, où il commandait quelque borde, et la perte de sa liberté le met en rage; il cherche un ennemi et laboure le sol avec fureur. Tout à coup, il s'arrête, tremble un instant et hérisse l'énorme crinière qui couvre ses épaules; il a enfin vu son adversaire : une trappe s'est ouverte et a livré passage à une belle panthère, qui entre lentement et se tapit dans un coin, les yeux fixés sur le sanglier. C'est celui-ci qui engage courageusement la lutte; il s'élance avec impétuosité, et, se laissant étreindre par la panthère, lui déchire les flancs de ses défenses. Les mouvements sont si rapides, si violents, que la panthère essaye de fuir; alors elle est perdue, le sanglier profite de son avantage, et chacun de ses assauts furieux devient fatal à la bête féroce, qui, le crâne déchiré, les côtes brisées, aveuglée par le sang, ne se défend plus; une balle met un terme aux souffrances de la pauvre bête, et le sanglier victorieux est applaudi par les assistants. S'acharnant sur le corps de sa victime, le vainqueur le met en lambeaux, et par moments le lance en l'air jusqu'à l'extrémité opposée de l'arène. La récompense de son courage sera pour lui la liberté; la trappe est ouverte, et au milieu des acclamations de la foule, il trottine lentement et philosophiquement vers ses montagnes. Il a cependant l'air plutôt préoccupé que satisfait, car il s'arrête de moment à autre. Craint-il de retrouver sa place prise, ou réfléchit-il à la perversité de cette panthère qui le retenait enfermé dans ce château? Il disparaît enfin derrière une colline. En me retournant vers les Rajpoute, je vois sur leurs traits combien ils sont heureux de la victoire de leur adversaire favori.

A peine les Saturnales du Holi sont-elles terminées, que commencent les fêtes de Gouri ou Isani, la Cérès hindoue. La poésie hindoue ne pouvait manquer de consacrer cette époque où la nature, dans ces régions rapprochées des tropiques, étale toutes ses beautés, et où Gouri vient accomplir les promesses de Vassanti. Gouri est une des incarnations de Parvati, épouse de Mahadeo ou Iswara, le grand chef de l'Olympe saiva. Son nom signifie « jaune », la couleur des moissons. Elle est représentée sous la forme d'une femme tenant d'une main un lotus, emblème de la reproduction, et de l'autre une massue, signifiant qu'elle réunit, comme Gouri et Kali, la vie et la mort. Elle porte aussi les noms de Pudma et Ana-Pourana, « Nourrice du genre humain ».

Le premier jour de la fête, une députation sort de la ville et va chercher la terre qui doit former l'idole de Gouri. Lorsque celle-ci est faite, elle est placée, avec un lingam d'Iswara, sur une petite plate-forme autour de laquelle on sème des grains de blé; le sol est arrosé et chauffé artificiellement, jusqu'à ce que les grains aient germé; alors les femmes dansent en rond autour de l'idole et invoquent la déesse en faveur de leurs époux. Le blé germé est ensuite retiré et distribué aux hommes, qui le portent dans leur turban. Chaque famille riche élève son idole, de même que chaque *pourwa* ou quartier de la ville. Pendant la durée de ces préparatifs, le sujet général de conversation est le prochain départ de Gouri du palais du roi; on se demande si elle sera aussi somptueusement ornée que l'année précédente, ou si de nouvelles barques seront lancées pour l'occasion.

Enfin, l'heure arrive, les *nakaras* guerriers donnent le signal, et les canons, tonnant du sommet d'Eklinggurh, annoncent au peuple que Gouri s'est mise en marche vers le lac. La cavalcade se réunit sur la terrasse du palais, et le Rana, entouré de ses nobles, se rend à bord des bateaux. L'emplacement est admirablement choisi pour une fête; au pied de la colline, en pente douce, jusqu'au plateau qui porte les palais des nobles, le lac forme une belle baie. Les tourelles,

les terrasses sont couvertes de spectateurs depuis le palais du roi jusqu'à l'eau, et sur les degrés de marbre de la Tripolia se tiennent les femmes, drapées d'étoffes éclatantes, les cheveux parés de roses et de jasmin. On ne peut imaginer un coup d'œil plus riant et aussi plus imposant que celui de cette population joyeuse; les traits de chaque personne, depuis le prince jusqu'au paysan, resplendissent de gaieté. Pas de désordre tumultueux ni de clameur assourdissante; tous les yeux sont fixés sur la Tripolia, et l'on attend patiemment l'arrivée de Gouri. Enfin, la procession descend les escaliers du quai; au milieu, sur un trône ou *pâth*, apparaît la déesse, drapée d'étoffes jaunes et étincelante d'or et de pierreries; à ses côtés, deux belles filles agitent sur sa tête le *chamra* d'argent; au devant, un groupe de femmes favorisées,



Temple de Vrij, à Chittore. — Dessin de E. Therond, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

armées de baguettes d'argent, font office de tchoubdars et chantent des hymnes.

A l'arrivée du cortége, le prince, les nobles et ministres se lèvent et se tiennent debout, jusqu'à ce que la déesse se soit assise sur son trône, placé au bord de l'eau; alors tous s'inclinent profondément, et la cour prend place sur les barques. Les femmes forment un cercle autour de la déesse et dansent en rond, marchant d'un pas cadencé et gracieux, en chantant des hymnes en l'honneur de la déesse de l'Abondance, de l'Amour et du Dévouement. Les femmes seules ont le droit de prendre part à la cérémonie; les hommes en sont exclus. Les ablutions de la déesse durent assez longtemps, puis elle est ramenée au palais avec la même pompe. Le Rana et les chefs font le tour du lac en bateau et visitent les idoles de Gouri. C'est là une des plus charmantes scènes de la cérémonie, que cette flottille de barques, gaiement

pavoisées, se déroulant le long du rivage. La fête se termine par un grand feu d'artifice.

Quelques jours après la fête de Pudma, je rappelai au rajah que j'avais fixé irrévocablement notre départ au 5 mars, et nous trouvant déjà au premier jour de ce mois, je le priai de me mettre en état, selon sa promesse, de continuer notre voyage. Il essaya de nouveau de me retenir, mais, voyant que ma décision était prise, il me donna sa parole que tout serait prêt pour le jour choisi.

Avant de partir, nous avions encore à voir une chasse à l'ours pour compléter la série de chasses que



Le Kheerut Khoumb. — Tour de la Victoire, à Chittore. — Dessin de E. Therond, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

la Rana avait promis de nous montrer. Elle fut organisée sans plus tarder, et, le 3, nous nous mettions en marche vers les hautes montagnes qui bornent la vallée vers le nord. Des chemins affreux, qui traversent un pays de gorges désertes, de collines déboisées ou couvertes seulement de buissons de cactus cierges, nous conduisirent au Burdi Talao, lac des plus pittoresques, tout à fait perdu dans la montagne (voy. p. 192 à 193). Un bon déjeuner nous y attendait dans une cabane de paille construite sur la digue; nous le

mangeons rapidement, tout en admirant le paysage et en regrettant que le temps nous manque pour pêcher quelques-uns des énormes mabsers dont le lac est rempli. La digue qui forme ce lac est d'une construction remarquable; elle a vingt et un mètres de hauteur, et est garnie, du côté de l'eau, de grande escaliers et de kiosques.

Le camp du prince, que nous gagnons ensuite, couvre un superbe plateau, loin de l'endroit où nous allons chasser, car l'ours des Aravalis est un rusé compère, et le tapage fait par nos deux mille batteurs l'aurait bien vite fait déguerpir.

Nous partons en petite troupe choisie, précédés par les batteurs, qui vont prendre leur poste; le chemin est affreux, parfois dangereux; mais nous n'avons rien à craindre : nous sommes à éléphant. Là où il y aurait péril à monter à cheval ou à mulet, on peut se fier à l'un des sagaces proboscidiens. Le plus profond silence nous est recommandé. Nous prenons place dans le Shikargâs. Le site est d'une beauté sauvage et sublime; devant nous se dresse une montagne élevée, couverte d'un bois sombre et formant un amphithéâtre dont la base converge sur notre affût; des arbres séculaires dressent leurs immenses rameaux au-dessus d'un fourré de bambous, de lianes et de cactus. Mais ce qui est frappant, c'est le calme qui règne dans cette gorge : seuls quelques oiseaux poussent de petits cris, et devant nous un singe sommeille sur une branche. Le grand veneur se lève et agite une écharpe; aussitôt des clameurs, des bruits de gongs et de cymbales, des coups de fusil même éclatent sur toute la crête de la montagne. Bientôt des chacals, des hyènes, quelques sangliers passent devant nous; mais nous ne bougeons pas. Les ours ne se laissent pas si facilement effrayer; ils comprennent que tout ce bruit n'est qu'une ruse pour les envoyer de notre côté, et les cris des batteurs, redoublant par instants, nous apprennent que ces malins animaux essayent de forcer les lignes; plusieurs y réussissent. Enfin l'un d'eux se décide à venir vers nous; il descend, s'arrête, puis continue; nous sommes six et ne devons tirer qu'une fois et l'un après l'autre. L'ours arrivé à portée, le Rana tire et le blesse; il s'avance furieux et au galop vers nous; je tire et le touche, sans l'arrêter; la balle suivante le couche à terre. C'est un jeune : il est d'un beau noir; sa fourrure est soyeuse et souple, ses griffes acérées; ses oreilles fort longues sont garnies de grands poils, ce qui est la seule particularité de cette race d'ours. Les batteurs nous rejoignent et nous apprennent que plusieurs ours se sont échappés; le Rana leur reproche leur manque de courage; ces braves gens secouent la tête en disant qu'ils ne laisseraient jamais fuir un tigre; mais leur frère Ballou est un vaillant : il va droit à l'homme; ses embrassements sont mortels, et quand il veut passer, il faut lui livrer passage ou le tuer. Nous devons nous contenter de cette explication et de notre piètre victoire; car, avec des ours, il n'est pas possible de faire deux battues dans la même journée.

Notre départ approche; déjà les chameaux qui doivent nous emporter sont rangés dans la cour de notre demeure; les Raos viennent essayer de nous séduire, mais je suis inébranlable. Ces braves gens, qui sont devenus pour nous de sincères amis, ne comprennent pas que nous nous obstinions à quitter une existence douce et agréable pour la vie de privations de la jungle.

Le 4 est le jour fixé pour nos adieux au Rana; un éléphant et une escorte d'honneur viennent nous chercher, Schaumburg et moi. Nous sommes reçus au palais avec plus de déférence encore que de coutume; les chambellans nous conduisent à la salle du Trône, où le Rana nous attend : il a voulu donner une certaine solennité à cette dernière entrevue. « Mais, Sahib, me dit-il, vous n'êtes restés ici que deux jours! — Deux mois, Maharaj, deux années de bonheur. » Cette réponse tout orientale excite les *Wâh! wâh!* des courtisans, qui chantent en chœur mes louanges. Enfin le Rana fait apporter le khillut ou présent d'honneur qui nous est destiné, puis nous embrasse en nous souhaitant un bon voyage. Je quitte le palais, au bras du Baidlabji, ému de cette entrevue, et quand, remontant sur mon éléphant, je serre une dernière fois la main du vieux Rao, il me semble que je quitte pour toujours de bons et vieux amis, et je sens ma gorge s'embarrasser et les larmes me monter aux yeux.

XIII

LE MEYWAR.

Dubock. — Quelques conseils. — Mynar. — Le Sahsun. — Muggerwara. — La prise d'Ontala. — Le Morwun. — Tchourpara. — Chittore et ses monuments. — Le demi-sac.

5 *mars*. — Tous nos préparatifs de départ sont terminés, non sans peine. Quoique le Rana eût mis à notre disposition ses écuries de chameaux, le vakil, je ne sais pourquoi, a cherché à nous créer mille difficultés. Les bêtes qu'il m'avait d'abord envoyées étaient ou boiteuses, ou rétives, ou trop faibles, et il a fallu les remplacer. Enfin j'ai menacé d'en référer au Résident, ou même au Rana lui-même, et j'ai réussi à obtenir quinze forts chameaux qui auront à transporter nos bagages, nos gens et nos tentes; deux excellents dromadaires de course doivent nous servir de monture. Notre escorte se compose de douze sowars, ce qui, avec nos domestiques, les chameliers, les valets, porte le personnel de notre caravane à plus de quarante personnes.

Ce matin, au point du jour, j'expédie tout mon monde à Dubock afin de brusquer le départ, qui se fait du reste dans le plus complet désordre. Notre dernier déjeuner a lieu chez le major; tous nos bons amis sont réunis autour de sa table. Enfin, une bonne poignée de main à chacun, et *Good by!* Nous sautons en selle et partons à fond de train. Une heure de galop, et nous sommes à l'entrée des gorges de Dobarri. Nous nous arrêtons pour jeter un coup d'œil en arrière : là

à nos pieds s'étend la riche vallée avec ses bois, ses vertes campagnes, ses riants villages; la petite rivière Bairis serpente parmi les rochers; les clochetons d'Ahar apparaissent au-dessus du faîte des arbres; au loin Oudeypour, la ville du soleil levant, avec sa couronne de palais, se détache sur la majestueuse ligne des Aravalis, dont les pics bleuâtres s'amoncellent à l'horizon. C'est notre dernier coup d'œil à la Vallée Heureuse. Bientôt nous franchissons les portes de Dobarri, et nous sommes hors du Guirwô; devant nous se déroule le panorama des plaines du Meywar, limité à l'est par une faible ligne bleue, les montagnes de la célèbre Chittore.

Nous atteignons le bungalow de Dubock, autour duquel s'est groupé notre campement. A peine y sommes-nons, que deux *harkaras* ou messagers du Rana arrivent avec les *purwanas* ou firmans que le prince nous avait promis. Ces purwanas sont adressés aux thakours ou barons, aux kotwals ou commandants de ville, aux patels ou chefs de village, et leur ordonnent d'abord de nous témoigner tout le respect dû à des voyageurs amis du Maha Rana, puis d'avoir à nous fournir, sans aucune rétribution, le *rassdd*, c'est-à-dire les coolies et les provisions nécessaires pour nous et nos gens. Le rassâd doit être délivré sur mon ordre et pendant toute la durée de notre séjour dans les diverses localités; une liste des provisions fournies, dressée par le maire et signée par moi, doit être remise au ministre du Rana, qui se charge du payement. Le purwana ajoute que les Sahibs, voyageant pour explorer le pays, chacun doit leur indiquer les choses curieuses à voir et leur donner des renseignements sur les coutumes, traditions et légendes du district. Ce dernier paragraphe est des plus importants; car, sans cela, les habitants, craignant toujours de se compromettre, répondent à vos investigations par un air d'ignorance des plus innocents. Les deux Harkaras qui nous accompagneront sont les officiers chargés de présenter les firmans et de veiller à leur exécution.

Le camp est déjà organisé avec un ordre surprenant; les chameaux et les chevaux sont attachés en ligne, les tentes régulièrement dressées; chaque homme est à son poste et a préparé son foyer et son lit, une natte de paille. Le désordre qui régnait à Oudeypour a cessé complétement. Tant que les hommes sont encore au lieu du départ, il est impossible d'en rien obtenir : les bêtes sont mal chargées; les cordes cassent; mille difficultés surgissent à tout instant. Qu'on les expédie à deux kilomètres de la ville, ils comprennent que les délais sont inutiles, et tout marche bien. Les Indiens ont tous le goût du voyage; ce qui leur coûte, c'est de partir; mais une fois en route, il est difficile de trouver des gens qui se soumettent plus gaiement aux fatigues et aux privations des longues marches; on obtient d'eux des choses qu'il serait impossible d'obtenir à la ville; rien n'est humiliant dans la jungle, et personne ne refuse de mettre la main à l'ouvrage.

Maintenant quelques conseils à ceux qui seraient tentés de voyager dans l'Inde centrale. Une fois dans la jongle, il est essentiel d'établir définitivement la position respective de chaque membre de la caravane. Chaque service ou chaque caste veut avoir la prépondérance, et de là mille sujets de querelle entre des hommes que rapproche seule la vie des camps : le cuisinier s'érige en représentant du maître, il veut commander à tous; le sowar donne des ordres au chamelier, et ainsi de suite; au bout de quelques jours il y a vingt chefs, et personne n'obéit. Il est de toute nécessité de faire comprendre à tous, dès le premier jour, que l'on est seul le chef; mais pour cela, il faut posséder à fond la langue, car tous les ordres doivent émaner directement de vous. Ne croyez pas, du reste, que le voyageur n'ait rien à faire : c'est à lui de tout ordonner, de tout surveiller; si quelqu'un tombe malade, c'est à lui qu'on s'adresse; si une querelle surgit, il doit la juger : aux yeux de tous, il est moralement responsable de tout ce qui arrive à la caravane.

Le soir, il faut régler la police du camp, désigner au chef des sowars la manière dont il postera les *chowkeydars* ou gardes de nuit fournis par le village; indiquer l'heure du départ, l'itinéraire à suivre, le lieu du prochain campement; remettre à l'harkara la liste du rassâd qu'il aura à prélever sur les villages. Ne comptez pas surtout sur vos gens pour savoir votre chemin : ils se laissent conduire où vous voulez, sans même demander le nom de leur destination. Recueillez vous-même les informations; comparez-les à celles que vous avez déjà, et tracez votre marche sur la carte : les routes ne doivent pas vous embarrasser, il n'y en a pas. Bien plus, il vous faut savoir les mauvais passages, les rivières, prévoir toutes les difficultés et les indiquer à vos hommes, qui ne s'en préoccuperaient pas eux-mêmes.

Sitôt que vous entrez dans un district, il faut vous faire connaître des paysans; vous êtes accablée de mille réclamations, la plupart fausses ou exagérées, parmi lesquelles vous devez distinguer celles qui sont justes et y faire droit. On acquiert ainsi une réputation de justice qui se répand dans tout le pays et qui vous précède dans votre marche. Mais, outre la justice, il est nécessaire de maintenir, avec une fermeté qu'on traiterait en Europe de dureté, votre droit tout entier; le purwana doit être obéi au pied de la lettre; ce que vous faites par bonté est traité de faiblesse, et il ne vous est plus possible de rien obtenir.

Le régime féodal a appris à ces pauvres paysans à ne respecter que ceux qui font sentir leur puissance et à être aussi durs envers les petits que rampants devant les grands. Il est facile de leur faire comprendre, par la justice et quelques attentions, que nous autres Européens, nous savons et voulons nous faire respecter sans insolence et abus de la force.

6 *mars*. — A l'heure fixée, notre camp se réveille; Sheik, mon fidèle khansamah, m'en avertit en m'apportant une bonne tasse de café chaud. Je sors du bungalow; tous nos hommes se démènent à la clarté

des grands feux qu'ils ont avivés pour éclairer la difficile opération du chargement des chameaux; ceux-ci, ennuyés d'être réveillés de si bonne heure, manifestent leur ennui par des beuglements effrayants. La scène est pittoresque; ce bruit, ces clartés rougeâtres, ces animaux étranges se débattant au milieu des hommes, ces grands arbres noirs font un contraste étrange avec le calme de la campagne environnante. Il est quatre heures; c'est l'heure du silence sous les tropiques; les rôdeurs de nuit ont déjà regagné leurs tanières, et les hôtes du jour attendent l'aube; l'air est d'une fraîcheur saisissante; on s'approche avec plaisir du bivouac. La lune est couchée, et l'atmosphère n'est éclairée que par le reflet des étoiles et la vive lueur de la lumière zodiacale, formant à l'est une immense auréole elliptique.

Le pays que nous traversons est un des plus richement doués par la nature; le sol est composé de cet humus noir et épais appelé en indien *mâl*, d'où le nom de Malwa que porte le vaste pays arrosé par le Chumbul. Mais il est loin d'être cultivé en raison de sa fécondité; les guerres du siècle dernier l'ont transformé en jungle; l'œil domine d'immenses plaines couvertes de ces buissons gris qui forment tout véri-



Le Zenanah à Chittore. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie de M. L. Rousselet.

table jungle de l'Inde. De loin en loin apparaît un village, couvrant de ses maisons et de ses jardins une petite colline; autour s'étendent des rizières d'un vert d'émeraude, des champs d'opium aux fleurs de mille couleurs, des céréales magnifiques. Ces villages paraissent tous prospères; les habitants accourent à notre passage; les femmes, suivant l'antique usage rajpout, chantent le *koultus;* les troupeaux se débandent à la vue de nos montures; les notables et représentants du gouvernement s'empressent de venir faire le salâm.

Vingt et un kilomètres environ de cette charmante promenade, en suivant la bonne route faite par Taylor aux frais du Rana, et nous sommes à Mynar. Mon chef de mekkam est décidément un artiste; le camp est placé dans la plus charmante situation qu'il soit possible de trouver, au bord d'un beau lac, qu'ombragent de notre côté des arbres gigantesques; le village couvre un monticule, couronné d'un temple élégant, et ses maisons descendent jusqu'à l'eau; en face est le grand marais où, sous les larges feuilles des lotus, manœuvrent des bataillons de canards. C'est vers ce dernier que je me dirige; mon premier coup de feu produit un effet merveilleux; je me croirais dans l'île du bon Crusoé; les canards obscurcissent le soleil et se laissent tuer avec une facilité qui me fatigue vite. Les sowars recueillent le butin et me suivent en riant



Entrevue des voyageurs et du rajah de Bunera. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de M. L. Rousselet.

sous caps jusqu'à ma tente; à peine ai-je pris mon déjeuner que je reçois la visite d'un gras brahmane qui vocifère en criant qu'il est défendu de chasser sur le lac, que le village est en *sahsun* et par conséquent sacré; je ne sais si sa plainte est juste, mais je lui assure que je n'ai péché que par ignorance et en tout droit, puisque le Rana m'a autorisé à chasser dans toute l'étendue de ses États, sans aucune restriction; cette explication ne suffisant pas à mon brahmane, je le fais mettre hors du camp.

Mynar est en effet un *sahsun*, c'est-à-dire un domaine de l'Église; ses prêtres prétendent le posséder en vertu d'un don fait par le légendaire Rajah Mandhata, qui régnait à Dhar avant Vicramaditya et dont l'empire s'étendait jusqu'aux Aravalis. Ce roi étant à Doundia, une ville voisine, accomplit l'Aswamèdha ou le sacrifice du cheval; après la cérémonie, il voulut récompenser les deux richis ou saints anachorètes, qui l'avaient desservie, mais ceux-ci refusèrent tout présent. Il usa alors de supercherie et cacha dans le Bira, qu'il leur offrit, une charte leur concédant la propriété du bourg et des terres de Mynar; les richis, ayant accepté le Bira, perdirent toute leur puissance miraculeuse, s'établirent sur leur nouveau territoire et devinrent cultivateurs.

Il n'y a pas un seul État dans tout le Rajpoutana dont au moins la cinquième partie du sol ne se trouve la propriété des brahmanes; continuant pendant des siècles son travail d'accaparation, l'Église est arrivée à accumuler des richesses incalculables qu'elle défend avec énergie. N'y a-t-il pas les lois de Manou, qui recommandent aux princes de léguer avant leur mort toutes leurs propriétés personnelles aux prêtres et d'un autre côté menacent celui qui oserait leur prendre un territoire, d'un séjour de soixante mille ans dans le corps d'un ver d'excréments? Il est bien dur en somme de passer de la pourpre à une vie aussi indigne et il est doux de quitter la vie avec l'assurance que, si vos héritiers sont dépouillés, du moins votre âme est lavée de toute souillure; aussi les rois donnent-ils, et l'Église prend soin de garder. Dans le royaume du Meywar, la cinquième partie des revenus de l'État va donc aux brahmanes, et c'est à peine si le roi ose rattacher à la couronne les terrains concédés à des prêtres depuis des siècles et aujourd'hui totalement abandonnés. Ainsi la commune de Mynar possède cinq mille *bigahs*, environ six mille quatre cents hectares de terre labourable, sur lesquels plus des trois quarts sont condamnés à la stérilité et à l'abandon par l'absence ou la disparition de leurs anciens propriétaires. Non contents de laisser ainsi en jachère la moitié de leurs terres, les rois font encore journellement de nouvelles concessions, qui saignent et appauvrissent le pays; mais cet état de choses ne peut durer, et tout fait prévoir que les exhortations des agents anglais arriveront à surmonter les frayeurs superstitieuses des princes et que les terrains seront rendus à l'agriculture.

Les paysans se montrent moins sensibles que les nobles aux menaces du clergé, et n'abandonnent que très-difficilement leurs propriétés.

De même que les moines chrétiens du moyen âge, qui profitaient de l'ignorance générale pour fabriquer de fausses chartes royales, les brahmanes emploient encore de nos jours ce moyen pour agrandir leurs propriétés; ils déterrent avec solennité des plaques de cuivre oxydées au préalable et enterrées par eux, sur lesquelles, à l'étonnement général, on lit que le dieu Krichna ou quelque héros mythologique leur a accordé, il y a deux ou trois mille ans, les terrains mêmes qu'ils convoitent. Les propriétaires actuels du sol sont traités d'usurpateurs et chassés sans pitié, et si quelques-uns se permettent de douter de la validité de la charte, ils se gardent d'en parler, de crainte d'attirer sur eux toute la vengeance de la puissante caste sacerdotale.

La journée se passe, sans que j'entende parler des brahmanes de Mynar; mais, le soir venu, l'harkara du Rana vient m'avertir qu'ils refusent d'obéir au purwana et de nous fournir les provisions pour les hommes et le fourrage pour les bestiaux. Ils veulent me punir de ma chasse par la famine: j'essaye de leur faire comprendre par les harkaras que leur refus est une folie, car nous sommes une cinquantaine qui n'avons pas dîné et qui ne sommes pas disposés à aller coucher à jeun. Aucun de mes raisonnements à distance ne faisant le moindre effet, je donne l'ordre de sonner le boute-selle et, accompagné de Schaumburg et de mes sowars, je me dirige vers le village. Là on m'indique la maison du chef, et je me trouve bientôt en présence d'un gros brahmane, plein d'insolence et de sainteté; j'ai beau raisonner doucement, il ne veut rien admettre et me pose l'ultimatum d'avoir à transporter mon camp à deux lieues du village; si j'obéis, il s'occupera peut-être de me faire envoyer quelques provisions. Outré, je lui reproche sa conduite en termes très-vifs et le menace d'en informer le Rana d'Oudeypour; il se lève furieux et, aveuglé par la rage, il brandit au-dessus de ma tête son sceptre, un lourd bambou ferré. Devant un tel outrage, je perds toute modération, l'envoie rouler à terre d'un coup de poing parmi ses conseillers, et, me tournant vers les sowars, je les autorise à se procurer les provisions nécessaires comme il leur sera possible. Les brahmes restent confondus, mes Cosaques se dispersent et en moins d'une demi-heure nous rentrons au camp, escortant une file de coolis chargés de sacs de farine, de foin, de pots de lait. Qu'on n'aille pas croire pourtant que j'eusse l'intention de considérer le produit de cette razzia comme m'appartenant; je lis dresser une liste minutieuse de tout ce qui avait été pris et je la remis au chef brahmane, qui vint lui-même, le soir, me faire des excuses.

7 *mars*. — Une marche de vingt-six kilomètres, toujours dans la direction de l'est et à travers un pays plat, légèrement ondulé, nous amène au bourg de

Muggerwara. Toute cette partie du Meywar fait partie du plateau élevé qui s'incline doucement pour aller rejoindre les contre-forts des Vindhyas; le sol est riche, mais les villages sont rares et à peine de loin en loin quelques champs et de petits bois interrompent la monotonie des basses jongles.

Muggerwara, dont le nom signifie « Pays des Crocodiles », est une bourgade assez importante, située sur un monticule rocailleux, entouré de pittoresques *jhils* (étangs marécageux).

Notre camp est placé entre le bourg et l'un de ces étangs : j'y reçois la visite des notables habitants, qui se montrent envers nous d'une obligeance extrême. Parmi les visiteurs se trouve un *bhât* ou barde distingué, qui nous reconte, le soir, autour du foyer, plusieurs traits de l'histoire héroïque des Sésoudias; tous ces récits se rapportent aux longues guerres soutenues contre les envahisseurs islamites et dépeignent de la manière la plus vive le caractère chevaleresque de ces peuples. Nous en relatons l'épisode suivant.

« C'était au temps où le grand padicha Jehanghir s'était emparé de toutes les terres du Meywar et avait refoulé le Rana et ses guerriers dans les gorges sauvages des Aravalis. Une partie des forces mogoles ayant été appelée dans une autre province du vaste empire et, laissant plusieurs places fortes du Meywar sans défense, les Rajpouts voulurent profiter de l'occasion, quittèrent leurs montagnes, pour tâcher de reconquérir une partie de leur territoire. Tous les clans rassemblés autour du prince débattaient le plan de campagne, quand, au moment de se mettre en marche, une dispute éclata entre les Suktawuts et les Chondawuts. Ces deux tribus, les plus puissantes du Meywar, et entre lesquelles régnait depuis longtemps une vive rivalité, se disputaient l'honneur de former l'avant-garde. Chacune avançait des droits égaux et déjà l'on en venait aux mains, lorsque le Rana s'interposa et promit l'avant-garde au clan qui entrerait le premier dans Ontala. Ontala était alors une citadelle occupant une position formidable et défendant le passage de la route qui va d'Oudeypour à Chittore; ses ruines se voient encore à quelques milles de Muggerwara. Les deux clans, ayant accepté la décision du roi, quittèrent en même temps leurs campements un peu avant l'aurore. Accompagnés de leurs bardes, animés de l'espoir de se venger enfin de leurs cruels ennemis et de conquérir un poste glorieux, ils marchent vers Ontala. Les Suktawuts, connaissant le pays, se dirigent vers la seule porte qui donne accès à l'intérieur de la citadelle et l'atteignent avant le lever du jour; mais l'éveil est déjà donné, les musulmans garnissent les remparts et l'action s'engage. Les Chondawuts s'égarent, perdent du temps dans un marais, mais un berger d'Ontala les guide et ils arrivent bouillants d'impatience au pied des murs. Plus prudents que leurs rivaux, ils se sont munis d'échelles et leur chef monte le premier à l'escalade; une balle le rejette parmi ses compagnons; sa destinée n'était pas de jamais conduire le *hérole* (avant-garde). Les deux partis sont sur le point d'être repoussés; du côté des Suktawuts, les hommes tombent sous une grêle de balles autour de leur chef, qui, monté sur un éléphant, essaye d'enfoncer la porte. Les pointes de fer dont elle est garnie empêchent l'animal de faire usage de sa force; la partie semble perdue, quand tout à coup une clameur s'élève du côté des Chondawuts. Le chef des Suktas n'y tient plus; il saute de son éléphant, s'accroche aux piques de la porte et ordonne sous peine de mort au mahout de lancer l'énorme animal contre son corps. On obéit : le chef est écrasé : son cadavre couvre le fer, la porte cède et le clan se rue dans l'intérieur; mais hélas! l'héroïque sacrifice du Sukta est inutile, les Chondawuts sont déjà dans la forteresse : c'était leur victoire qu'annonçaient leurs cris. Quand le chef chonda était tombé, son plus proche parent avait pris le commandement; c'était un de ces fiers et intrépides Rajpouts, renommé pour sa témérité et connu de tous comme le Benda Thakour ou le baron fou de Deogurh. En voyant tomber son parent, il avait pris son cadavre et, l'ayant attaché sur son dos, s'était élancé sur l'échelle en s'écriant : « A nous le hérole. » Son cri est répété par le clan, tout cède devant leur élan et ils sont bientôt dans la place. Comme toujours en pareil cas, la garnison d'Ontala fut passée au fil de l'épée, rien ne fut épargné. Est-il dans nos annales chevaleresques une action plus héroïque que celle du chef sukta se livrant à une mort terrible pour maintenir l'honneur des siens?

Le barde termina ce récit par une petite anecdote, qui illustre le flegme imperturbable des Orientaux. « Pendant que les Rajpouts attaquaient Ontala, deux seigneurs mogols étaient profondément engagés dans une sérieuse partie d'échecs; on vint les prévenir, mais ils ne daignèrent pas bouger, sûrs que la vile racaille serait repoussée. La citadelle était prise, les deux joueurs continuaient leur partie; tout à coup le donjon est envahi et ils sont entourés par les Rajpouts. L'un d'eux se tourne vers les vainqueurs et demande froidement qu'il leur soit permis de terminer leur partie d'échecs. Il fut accédé à leur demande, et ils continuèrent flegmatiquement à jouer. Tant de courage eût, en toute autre circonstance, excité l'admiration des Rajpouts, mais la mort cruelle de leurs chefs avait endurci leur cœur et, la partie finie, les deux joueurs furent égorgés. »

8 *mars*. — Nous faisons de grand matin une marche de trente-deux kilomètres à travers le district de Morwun, que mes hommes considèrent comme territoire ennemi, et nous campons, en dehors de ses frontières, près de Choorpara, village appartenant au Rana. Le pays de Morwun appartient au Nawab de Tonk, le successeur d'Amir Khan, le chef de brigands Pindaris; il fut concédé à cette famille en récompense de services nombreux rendus aux Meharates, pendant les longues années de pillage qu'eut à subir le Rajpoutana de la part de ces barbares. Le gouvernement au-

glais, à sa honte, légalisa ce vol fait à ses meilleurs alliés et reconnut à Amir la possession de tous les terrains qui lui avaient été donnés, pour prix de ses atrocités, dans les royaumes de Meywar, Dhoundhar et Haraouti. Morwun est entièrement enclavé dans les terres du Rana, et fut la première capitale des rois Moris, fondateurs de Chittore et prédécesseurs des Ghèlotes. Cette ancienne ville fut détruite par une pluie de feu qu'envoya le dieu Indra en punition de l'impiété de ses habitants; les quelques ruines existantes sont de peu d'intérêt, à l'exception d'un beau temple dédié à Sheshnâg, l'hydre aux mille têtes.

Ces souvenirs historiques ajoutent au regret qu'éprouvent les Rajpouts en voyant ce beau pays aux mains des Tourks, leurs ennemis invétérés; aussi la haine la plus violente règne-t-elle entre les habitants des deux pays.

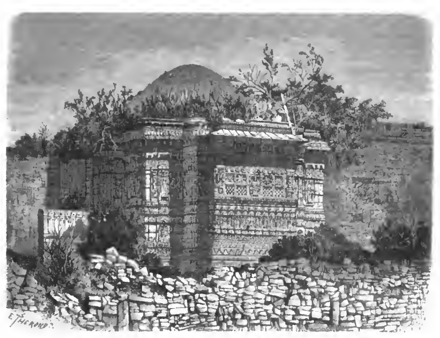
Au grand contentement de mes hommes, j'avais évité de camper dans le Morwun, où du reste les purwanas du Rana ne m'eussent servi de rien. Le village près duquel est placé notre camp porte le nom bizarre de Chourpara ou Tchourpara, c'est-à-dire « l'Asile des voleurs ». Cependant les habitants me paraissent les plus honnêtes gens du monde; ils s'empressent de se conformer aux ordres du firman et nous apportent de fort bonne grâce des moutons, des cabris, des poules, des œufs, du lait, etc. Les maisons, nombreuses et bien bâties, sont presque toutes entourées d'arbres fruitiers; de petits bois ombragent de distance en distance les norias et les mekkams des voyageurs, et la campagne est couverte de riches champs de pavots, de rizières; le tout offre un riant tableau de calme et de prospérité qui contraste heureusement avec les landes dévastées que nous avons traversées le matin. Les figures épanouies des villageois respirent le bonheur; ils viennent en nombre s'entretenir avec moi et sont d'une affabilité charmante. Le pays environnant est plat; dans l'Est apparaissent distinctement les monts Pathars, formant un immense rempart bleuâtre, à la crête uniforme, et en avant, comme une sentinelle, le roc de Chittore, le « Parasol du monde », le palladium de l'hindouisme. Nous n'en sommes plus qu'à vingt-quatre kilomètres.


Palais du Rana Khoumbhou. — Dessin de H. Clergel, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

9 *mars*. — Nous quittons Chourpara à quatre heures du matin; à quelques kilomètres du village, nous franchissons une chaîne de monticules couverts de broussailles et de hautes herbes, et derrière lesquels nous trouvons une riche plaine arrosée par la Bairis et s'étendant jusqu'au pied de Chittore. A sept heures

nous atteignons le dâk bungalow de la route de Neemuch à Ajmir, où nous faisons une courte halte. De là nous nous dirigeons vers la forteresse où nos tentes, qui nous ont précédée, sont déjà plantées. On passe la rivière à gué, à quelques pas d'un magnifique pont en ruines et on entre dans le Toulaïti, la ville basse, qu'il faut traverser en entier pour atteindre les rampes qui conduisent au sommet du plateau. Le Toulaïti est aujourd'hui la seconde ville du royaume; ses bazars sont animés et bordés de grandes et belles maisons en pierre. Depuis que les Ranas d'Oudeypour ont abandonné Chittore, l'accès de la forteresse est interdit aux étrangers, et l'on ne peut y accéder qu'avec une permission spéciale. La plupart des voyageurs sont obligés de se contenter du magnifique spectacle que présente cette montagne couronnée de monuments; quant à nous, le firman royal nous ouvre toutes les portes, et il nous est permis de contempler de près les merveilles de la reine du Meywar. Franchissant de nombreuses portes, nous atteignons le plateau et trouvons notre camp placé au bord d'un étang taillé dans le roc et à quelques pas de l'antique palais des Ghèlotes.

La célèbre ville forte de Chittore, l'ancienne capi-



Le Sengâr Chaori, à Chittore. — Dessin de E. Therond, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

tale du Meywar, et pendant tant de siècles le dernier rempart de la nationalité hindoue contre l'invasion musulmane, occupe le sommet d'une montagne isolée, placée à trois milles des monts Pathars. Le plateau a une longueur totale de cinq kilomètres du sud-ouest au nord-est, et une largeur moyenne de quatre cents mètres. Son niveau n'est pas égal d'une extrémité à l'autre, la hauteur de la montagne variant de quatre-vingt-dix à cent vingt mètres au-dessus de la plaine. Les flancs de la montagne sont à pic, et une ligne de remparts crénelés, soutenus de grosses tours rondes, longe la crête du précipice. Cette situation naturelle, jointe aux admirables travaux de défense et à la valeur de sa garnison, devait faire de Chittore une forteresse inexpugnable; approvisionnée d'eau par de nombreux réservoirs et renfermant d'immenses greniers, elle ne pouvait être non plus réduite par la famine; et cependant peu de villes de l'Inde ont été plus souvent saccagées. Son point faible est un petit plateau qui s'étend au sud de la montagne, et qui, quoique beaucoup plus bas que les remparts, a toujours servi de point d'attaque aux assaillants. La légende attribue la formation de ce plateau, appelé Chittorie, au sultan tartare Ala-Oudin; c'est de ce point, en effet, qu'il dirigea en 1303 l'assaut qui lui livra Chittore, et comme le siége avait duré douze

ans, il est à supposer que ses travaux purent exhausser sensiblement la hauteur de ce contre-fort; l'histoire nous apprend que le sultan y avait installé ses munjanikas ou balistes. C'est sur Chittorie aussi que Madhaji Scindia planta, en 1792, ses batteries, et qu'il bombarda la ville.

Le talus inférieur de la montagne est couvert d'une impénétrable forêt, peuplée d'animaux féroces; la ville basse du Toulaïti n'en occupe qu'une petite portion au centre du versant occidental, et c'est sur ce côté que s'étalent toutes les merveilles de Chittore. La grande longueur du rocher, relativement à sa hauteur, le fait paraître plus bas qu'il n'est en réalité; au premier abord, c'est une colline insignifiante.

Une seule rampe, partant du Toulaïti, conduit à Chittore; elle était défendue par sept portes, aujourd'hui fort délabrées et placées à différentes hauteurs. Ces portes sont toutes monumentales et d'un très-beau style; elles renferment des corps de garde et même de grandes salles. Entre la troisième, appelée Fouta Dwara ou « Porte brisée », et la quatrième ou Porte d'Hunouman, s'élève un petit cénotaphe de marbre, qui marque le lieu à jamais célèbre où succombèrent les deux héros, Jeimul et Puttou, tués pendant le siége de la ville par Akber. Tout auprès est la tombe d'un autre martyr de la cause rajpoute, Ragondé, adoré aujourd'hui comme un demi-dieu. La dernière porte ou Rampol est un majestueux édifice; un vaste arceau donne accès dans la ville; de chaque côté sont de beaux corps de garde à colonnes, et au-dessus est le Durri-Kana ou grande salle des princes rajpouts. C'est dans cette salle que le terrible génie de Chittore, la Kangra Rani (Reine des Créneaux), apparut au Rana Ursi, et en d'effrayantes paroles lui prédit l'abaissement de sa race. Chacun de ces murs a son héroïque légende et évoque chez mon guide, digne vieillard rajpout, le récit d'une brillante tradition. Derrière cette porte s'étendait autrefois une immense ville, la gloire de l'Inde, réduite aujourd'hui à quelques huttes de boue, cachées parmi les débris des palais.

Dans la description des monuments de Chittore, je suivrai le plan adopté généralement par les guides du pays, c'est-à-dire en longeant la côte occidental du plateau jusqu'à l'extrémité du sud et en remontant par l'est jusqu'au nord. Le premier édifice que l'on rencontre en marchant dans cette direction est un superbe temple dédié à Toulsi Bhawani, la déesse tutélaire des Scribes, et tout à côté le Top Kaneh Chaori ou parc d'artillerie, où sont rangées, à demi cachées sous les herbes, quelques vieilles pièces, seules épaves des sacs de Chittore, et les anciens palais des sénéchaux et connétables de Meywar. Non loin de là s'élève une massive construction appelée le Nolakha Bindar; c'est un donjon dans lequel étaient accumulés jadis les trésors des Ranas. A l'extrémité de ce bastion est un très-ancien temple jaïna, le Sengar Chàori; ses murs sont couverts d'élégantes sculptures, et le dôme, uni à l'extérieur, est à l'intérieur un des plus beaux types du genre jaïna.

Le grand palais du Rana Khoumbhou, attribué à tort à ce prince, qui a seulement ajouté quelques corps de bâtiments, occupe une vaste superficie. C'est un édifice simple, d'un goût excellent, et qui donne une fort bonne idée de l'architecture domestique des Rajpouts avant l'invasion musulmane. Les murs, légèrement inclinés en arrière, ne sont ornés que de rosaces ou de bandes de créneaux simulés; des balcons à colonnettes, des verandahs, des tourelles donnent à ce style un cachet d'originalité pure, qu'on retrouve fort peu dans d'autres monuments de l'Inde. En avant du palais s'étend une cour entourée de corps de garde; une grande porte voûtée conduit de là sur une rue dallée, jadis une des principales artères de la cité.

A quelques pas du palais sont deux temples d'un style fort remarquable; le plus grand, dédié à Vrij, le dieu Noir, fut construit par le Rana Khoumbhou, vers 1450; et l'autre en l'honneur de Shamnath, par sa femme, la fameuse Mira Baï, célèbre par ses poésies. Ces deux temples furent construits, ainsi que l'attestent les inscriptions, avec les débris de temples d'une grande antiquité, provenant de Nagara, ville abandonnée, et dont les ruines se voient encore à dix kilomètres au nord de Chittore. Cette circonstance donne aux bas-reliefs et sculptures qui les ornent un très-grand intérêt. Derrière ces temples sont deux réservoirs dont les parois sont revêtues d'énormes blocs de pierre polis, et qui ont environ quarante et un mètres de longueur, vingt de largeur et seize de profondeur. Ils furent creusés à l'occasion du mariage d'une princesse Sesoudia et remplis l'un d'huile, l'autre de beurre fondu, pour l'usage de la multitude réunie à cette occasion.

Au bord d'un de ces réservoirs, le Sourya Khound ou Source du Soleil, s'élève le plus célèbre monument de l'antique capitale, le Kheerut Khoumb ou Tour de la Victoire de Khoumbhou. Elle fut élevée par le Rana de ce nom, en mémoire de la grande victoire qu'il remporta sur les armées alliées des sultans du Malwa et du Guzerate. Le seul édifice du même genre dans l'Inde qui lui soit comparable est la tour de la Victoire de Koutub, à Delhi, supérieure en hauteur, mais non en beauté. Celle de Chittore est une tour carrée de trente-sept mètres de hauteur; la largeur de chaque face est de dix mètres à la base et de cinq mètres au-dessous de la coupole; elle repose sur un piédestal de treize mètres de côté. Sa forme est loin d'être régulière de la base au sommet; elle est divisée en neuf étages dont les fenêtres à colonnes, les corniches saillantes et les cordons coupent l'uniformité des lignes et lui donnent une rare élégance. Des milliers de statues, d'ornements, en décorent l'intérieur et l'extérieur; tous les dieux de l'Olympe hindou, sans exception, y sont représentés. Le neuvième étage est une lanterne, coiffée d'un dôme moderne, l'ancien

ayant été renversé par la foudre. C'est dans cette chambre aérienne qu'étaient rangées les dalles de marbre racontant la généalogie des Ranas et leurs principaux actes; le vandalisme islamite n'en a épargné que quelques fragments, et ce sont précisément ceux qui nous donnent le nom du fondateur et la date de l'érection. L'un des versets s'exprime ainsi : « Que la gloire du roi Khoumbhou dure aussi longtemps que le soleil réchauffera la terre de ses rayons! Tant que les glaciers du nord resteront sur leur base et que l'Océan formera un collier autour du cou de la terre, la gloire de Khoumbhou se perpétuera! Que le souvenir de son règne et la splendeur de son époque se transmettent éternellement! Sept années s'étaient écoulées depuis 1509, lorsque le Rana plaça cette aigrette sur le front de Chittore. Étincelante comme les premiers rayons du soleil, la tour s'élève semblable au fiancé de la terre.... En l'année Samvat 1515, dans le mois de mâgh, sur l'immuable Chutterkote, cette colonne de victoire fut terminée. A quoi faut-il la comparer, que Chittore regarde avec dérision le paradis de Mérou? A quoi pouvons-nous aussi comparer Chutterkote elle-même, dont le sommet est arrosé de fontaines perpétuelles, couronnée d'un diadème éblouissant, possédant d'innombrables temples au Tout-Puissant, plantée d'arbres odoriférants, rendez-vous des abeilles, et parmi lesquels jouent les zéphyrs les plus doux? Cette inébranlable forteresse a été faite par le très-grand Indra lui-même. »

Du sommet de la tour, on jouit d'un panorama superbe de tout le pays. C'est une position admirable pour comprendre la topographie de toute la contrée, et c'est de là que Tod conçut le projet de la canalisation de la Bairie et de la Bunas, projet qui sera certainement exécuté un jour ou l'autre.

La tour de Khoumbhou coûta, d'après les rapports du temps, quatre-vingt-dix lakhs de roupies, soit vingt-deux millions et demi de francs, un joli denier, si l'on calcule la valeur relative de l'argent à cette époque. Elle est construite en entier d'une pierre jaunâtre d'un grain très-fin, contenant beaucoup de quartz, et tellement dure que les contours des statuettes ne sont nullement émoussés. Ce monument, le seul du genre hindou qui subsiste aujourd'hui, a un très-grand intérêt aussi au point de vue archéologique, car il sert à relier l'art antique hindou à l'école du moyen âge et explique la forme des minarets indomusulmans.

Au pied de la tour est un temple dédié à Brâhm, le dieu invisible, et construit par Khoumbhou en l'honneur de son père Mokul, dont le buste trône seul dans le sanctuaire; des figuiers pipuls se sont implantés sur le dôme et l'ont presque entièrement ruiné. Auprès de là s'étend le Châr Bâgh ou cimetière royal, contenant les mausolées de tous les Ranas depuis le fondateur de la dynastie, Bappa (728), jusqu'à Oudey Sing, le dernier prince de Chittore (1597). Quelques-unes de ces tombes sont fort remarquables.

De là, un sentier escarpé, serpentant parmi les rocs et les broussailles, conduit à une fontaine sacrée, la Gao-Moukh ou « Bouche de vache », qu'ombragent des arbres séculaires. On remarque une ouverture dans le roc qui donnait entrée à de vastes galeries souterraines, appelées par le peuple Rani-Bindar ou « Chambre des Reines ». C'est dans cette caverne que les femmes s'immolèrent lors du premier sac de Chittore; depuis, l'entrée a été murée, et personne ne peut y pénétrer. De l'autre côté de ce ravin sont de nombreux palais, parmi lesquels le guide me fait remarquer celui de Bhimei et Pudmani; c'est un immense bâtiment d'un beau style, placé au bord d'un joli étang. Plus loin, à l'extrémité méridionale du plateau, est le palais de Chitrung Mori, le roi Puar, fondateur de Chittore, et par conséquent l'édifice le plus antique de la forteresse.

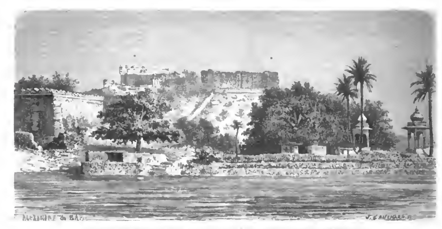
En remontant vers le nord, par le côté oriental de la montagne, on rencontre des palais, des temples, des étangs, qu'il serait trop long de décrire en détail. Le nombre, la masse imposante de ces monuments se dressant au milieu des ronces et des épines, donnent une idée de ce que devait être cette grande cité aux jours de sa splendeur; on peut encore suivre les rues dallées, voir les marches de pierre formant le seuil des maisons, et reformer ainsi tout le plan intérieur de la ville. Les décombres, auxquels sont mêlées les statues et les colonnes, couvrent le sol de tout le plateau sur une épaisseur de plusieurs mètres. Presque au centre de la face orientale s'élève le Khowaseim Sthamba, colonne de moindre hauteur que le Kheerut Khoumb, et entièrement pleine; évidemment, c'est de ce monument jaïna, dédié à Adinath, le premier Tirthankar, et portant une inscription datée de 896, que les architectes de Khoumbhou se sont inspirés. Tout auprès est un temple d'une grande antiquité, attribué au roi Koukreswar (755).... Enfin, à l'extrémité nord-ouest du plateau, il faut encore remarquer, parmi les nombreux palais, l'Acropole des rois Moris et des premiers Ghélotes, une petite citadelle complète. Dans cette énumération des monuments de Chittore, je n'ai fait que citer ceux qui, par leurs souvenirs historiques, nous offrent le plus d'intérêt; décrire tous les autres serait un travail très-intéressant pour l'histoire architectonique des Rajpouts, mais qui prendrait trop d'espace et de temps; à Chittore, il n'y a pas moins de trois cents édifices anciens, dans un presque parfait état de conservation.

On comprend l'impression que durent produire sur les Hindous les malheurs de cette ville infortunée, point de mire de l'Inde entière pendant les longues luttes d'indépendance, et aussi dernier espoir des Rajpouts. Le souvenir en est resté gravé dans la mémoire de tous, et encore aujourd'hui le serment le plus solennel est celui qui rappelle les sacs de Chittore.

Les Hindous comptent trois et demi *sacas* (pillages) sous les Rajpouts : un et demi sous Lakumei, les

deux autres, sous Bicramajit et Oudey Sing. Faisons brièvement le récit de ces époques héroïques dans la dernière lutte de l'Inde indépendante.

Le Rana Lakumsi monta sur le trône en 1275; à ce moment, sa capitale, jusqu'alors inviolable, renfermait tout ce qui restait de grand et de sacré dans l'Inde; Delhi était tombé. Bhimsi, oncle du roi et régent pendant sa minorité, avait épousé la fille d'un noble chohan de Ceylan, Pudmani, une femme d'une beauté incomparable. L'Inde chante encore aujourd'hui la beauté, le talent et le courage de cette rajpoutni. L'empereur Alá-Oudin Ghilzy, ayant entendu vanter les charmes de la princesse, vint mettre le siége devant Chittore dans la seule intention de s'emparer d'elle; mais les Rajpouts se défendaient bien, et fatigué d'un long siége infructueux, le sultan réduisit sa demande à ce qu'il lui fût permis de contempler une fois les traits de la belle Pudmani. Sa requête fut admise, et Alá, se fiant à la parole rajpoute, put entrer dans Chittore, satisfaire son vœu, puis sortir de la ville. Bhimsi, ne voulant pas montrer moins de confiance que le Tartare, l'accompagna jusqu'en dehors des palissades; c'était bien là ce qu'attendait Alá et ce qui lui avait fait risquer sa liberté : une embuscade préparée s'empara de l'imprudent Rajpout et l'emmena prisonnier au camp musulman. Grand fut le désespoir dans Chittore lorsqu'on apprit, le lendemain, qu'Alá ne consentait à restituer sa prise qu'en échange de la princesse. Pudmani n'hésita pas, et elle annonça à tous l'intention de se livrer au sultan; mais elle réunit en



Château de Bunéra. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

conseil ses parents, et leur soumit le projet qu'elle avait conçu pour sauver son époux. Alá fut donc averti que la princesse consentait à se rendre en échange de Bhimsi, à condition qu'il lui serait permis d'emmener avec elle, jusqu'au camp ennemi, ses compagnes, ses servantes, et aussi les personnes de sa famille, dont elle devait se séparer, en stipulant qu'il ne serait porté aucune atteinte aux lois du zenanah. Le jour suivant, sept cents litières descendaient de la colline; chacune cachait sous ses rideaux un des guerriers d'élite de Chittore et était portée par quatre soldats armés déguisés en porteurs. Arrivés au camp tartare, il fut accordé aux soi-disant femmes une demi-heure pour faire leurs adieux à Pudmani; Bhimsi délivré vint rejoindre ses guerriers, et à l'abri des kanats de toile qui entouraient les tentes, ils purent délibérer. A un moment donné, les hommes sortent des litières; les soldats d'Alá veulent les arrêter. Bhimsi, profitant de la confusion, monte à cheval et rentre à Chittore pendant que ses compagnons couvrent sa retraite. Le combat fut sanglant; peu de Rajpouts regagnèrent la forteresse; mais les pertes d'Alá-Oudin étaient si considérables que, découragé, il leva le siége. C'est ce que les historiens hindous appellent le demi-sac de Chittore; car si elle n'avait pas été prise, elle avait perdu la fleur de sa chevalerie.

Louis ROUSSELET.

(La suite à la prochaine livraison.)



L'Araï-Din-ka-Jhopra à Ajmir. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

L'INDE DES RAJAHS.

VOYAGE DANS LES ROYAUMES DE L'INDE CENTRALE ET DANS LA PRÉSIDENCE DU BENGALE.

PAR M. LOUIS ROUSSELET[1].

1864-1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XIV (suite).

LE MEYWAR.

Les sacs de Chitore. — Gungahar. — Humirgurh. — Le Rajah de Bunéra. — Dabla.

En 1290, Alá-Oudin revint mettre le siége devant Chittore, cette fois pour anéantir ce dernier repaire des idolâtres. La place résista pendant plus de dix ans; enfin les Musulmans réussirent à s'emparer du petit plateau de Chittorie, et les Rajpouts comprirent que leur perte était assurée. La légende représente à ce moment le Rana Lakumsi couvert de blessures, brisé par les fatigues de cette longue défense, et cherchant le moyen de sauver un de ses douze fils pour perpétuer sa dynastie, quand le génie tutélaire de Chittore, la sanglante Kangra Rani, lui apparait et lui dit : « Il me faut de royales victimes! Que douze princes couronnés versent leur sang pour moi, et tes descendants régneront sur le Meywar. » Le lendemain, Lakumsi assemble son conseil et leur rapporte les paroles de la déesse; mais les vieillards le conjurent de ne voir là-dedans que le rêve d'une imagination malade et préoccupée. Alors la Kangra Rani leur apparaît et s'écrie : « Que me font à moi les milliers de barbares que vous m'avez immolés? il me faut

1. Suite. — Voy. t. XXII, p. 209, 225, 241, 257, 273; t. XXIII, p. 177 et 193.

du sang royal. Que chaque jour un prince soit couronné; que les insignes royaux, le *kirma* (parasol), le *chatta* (ombrelle) et le *chamra* (éventail), proclament son avénement ; que pendant trois jours ses édits soient souverains, et le quatrième qu'il marche au combat et à la mort. A cette condition seulement je resterai avec vous. » Les fils du Rana acceptèrent avec joie le sacrifice demandé et se disputèrent à l'envi l'honneur d'être la première victime. Ursi fut proclamé le premier, et, après quatre jours de règne, versa son sang pour Chittore. Onze de ses fils avaient succombé quand le Rana annonça à ses guerriers que c'était à son tour de mourir. Le douzième fils, contraint par son père de quitter la forteresse avec une faible escorte, réussit à se réfugier dans les Aravalis. Les Rajpouts se préparèrent alors à la mort, et l'horrible sacrifice du Johur fut décidé. Les appartements souterrains du Rani Bindar furent remplis de matières inflammables sur lesquelles on amoncela les trésors qui pouvaient tenter la cupidité musulmane, les bijoux, les diamants, et les femmes; celles-ci y entrèrent au nombre de plusieurs milliers, suivant leur reine, l'incomparable Pudmani, que les flammes devaient garantir de toute offense à sa personne. Alors les derniers défenseurs, le Rana à leur tête, ouvrant les portes de la forteresse, se ruèrent sur l'armée d'Alá et se firent tuer jusqu'au dernier, à la suite d'un horrible massacre d'ennemis. Quand le sultan tartare entra dans Chittore, il ne trouva qu'une ville muette, désolée, sur laquelle planait un nuage de fumée fétide, s'échappant des souterrains dans lesquels brûlait tout ce qu'il avait voulu conquérir. Dans sa rage, il détruisit tous les édifices qui remplissaient l'enceinte fortifiée, n'épargnant que le palais de Pudmani, la femme qui avait causé la ruine de Chittore.

Le second sac eut lieu sous le règne de Bikramajit, vers 1537. La capitale du Meywar avait oublié ses désastres, et le glorieux règne de Khoumbhou l'avait amenée à l'apogée de sa splendeur, quand le sultan Bahadour Bajazet, roi de Guzarate, envahit le Meywar pour venger la défaite de son prédécesseur Mozuffer. Le Rana, homme d'un caractère violent et ombrageux, abandonné par ses nobles qui s'étaient retirés dans Chittore, rencontra vaillamment le sultan et fut battu. Chittore fut immédiatement investi, et Bajazet employa contre cette place le canon, que les Rajpouts n'avaient pas encore voulu adopter. D'après les récits du temps, l'artillerie musulmane était commandée par un Européen, Labri Khan de Frenghân, probablement un transfuge de la flotte de Vasco de Gama. Il établit des mines autour de la forteresse, et l'une d'elles eut un tel effet qu'elle fit sauter quarante coudées de remparts et en même temps le bastion défendu par le contingent Hara, qui fut exterminé. Les nobles rajpouts résistèrent opiniâtrément, et, dans l'absence du Rana, acclamèrent un prince du clan royal qui, revêtu de tous les insignes souverains, se fit tuer pour détourner la colère du génie tutélaire. Parmi les nombreux traits d'héroïsme qui eurent lieu pendant la défense, les bardes signalent la conduite de la reine-mère, Jowahir Baï, une Rahtore, qui, armée de pied en cap, se mit à la tête d'une sortie contre l'ennemi et fut tuée après avoir fait un grand carnage. Enfin, une plus longue résistance est reconnue impossible ; les ennemis sont presque maîtres des remparts ; le sacrifice du Johur est décidé, mais le temps manque pour dresser un bûcher : la reine Kurnavati et treize mille femmes se réunissent sur un rocher miné ; le feu est mis aux poudres, et, sûrs d'avoir sauvegardé leur honneur, les hommes se précipitent au combat et à la mort. Bajazet fut horrifié à la vue de cette ville incendiée, pleine de morts et de mourants, et il l'abandonna aussitôt.

Une vingtaine d'années plus tard, Chittore se relevait de ses ruines, quand le grand Akber vint l'assiéger. Il fut repoussé une première fois, grâce à l'héroïsme d'Oudey Sing ; mais il revint peu de temps après. Cette fois, le lâche Oudey se sauva, abandonnant la défense de sa capitale à ses braves vassaux ; ceux-ci firent des prodiges d'héroïsme, mais rien ne pouvait sauver la pauvre ville, luttant seule contre le formidable empire mogol. Les plus grands noms de la chevalerie du Meywar tombèrent tour à tour ; la veuve de Saloumbra, un des Omras, conduisit elle-même au combat son fils de seize ans et sa bru, et tous trois se firent tuer devant les remparts de la ville sainte. Deux chefs de clans, Jeimal et Puttou, avaient pris la direction de la défense ; ils firent tout ce qui était humainement possible pour résister, et leur conduite fut tellement admirée, même des assaillants, que leurs noms sont vénérés jusqu'à ce jour parmi les Musulmans aussi bien que les Rajpouts. Jeimal, blessé mortellement de la main même d'Akber, donna enfin le signal du Johur. Neuf reines, cinq princesses et plus de dix mille femmes montèrent sur le bûcher, pendant que les derniers défenseurs cherchaient la mort parmi les ennemis. Le grand Akber se montra impitoyable et fit massacrer tout ce qui était en vie ; il surpassa en vandalisme Alá-Oudin et Bajazet, brisant et marquant de ses mutilations tous les monuments de Chittore.

La déesse Kangra Rani avait promis de ne jamais quitter ce rocher, aussi longtemps qu'un descendant de Bappa se dévouerait pour elle. Fidèles à ce pacte, les enfants de Lakumsi, le roi lui-même et bien d'autres princes, avaient donné leur vie ; mais, dans la dernière lutte, aucune victime royale ne vint apaiser la sanglante déesse : le charme était rompu et le lien qui l'unissait aux Sésoudias tranché à jamais. Elle quitta le rocher abandonné par son roi, et avec elle s'évanouit le prestige qui entourait Chittore, et qui l'avait fait considérer comme le dernier palladium de la race rajpoute. Celle qui était appelée l'Invincible ne put plus trouver de défenseurs, et dans les paroles mêmes du barde, « cette demeure royale, qui pendant mille ans avait élevé son front au-dessus de toutes les villes de l'Hindoustan, est devenue le refuge des bêtes fauves, et ses temples sont des antres immondes. » Jadis la ville

sainte par excellence, elle est aujourd'hui considérée comme un lieu encore sacré, mais livré aux mauvais génies, et son entrée est solennellement interdite aux Ranas. Aucun d'eux n'a remis le pied sur le rocher depuis Pertap, et ceux qui ont voulu y pénétrer se sont sentis repoussés par une main invisible.

17 *mars*. — Nous quittons Chittore ce matin au point du jour; c'est vers le nord que nous dirigeons notre marche, vers Ajmir, la grande cité des Aravalis. A 9 heures, nous atteignons le bourg de Gungahar, propriété de notre bon ami, le Rao de Baidlah, ce qui nous engage à nous y arrêter. A une portée de fusil du village s'étend un petit bois sacré, composé d'arbres séculaires aux troncs gigantesques; il nous offre un ombrage délicieux et notre camp s'étale rapidement au bord d'une petite clairière, tapissée d'un gazon vert et uni et traversée par un ruisseau murmurant. Pendant que je me promène dans le bois, admirant la beauté des arbres qui m'entourent et jouissant de ce spectacle de fraîcheur, si rare dans ces pays, mille oiseaux aux couleurs étincelantes voltigent à ma portée, des écureuils jouent devant moi et les singes m'examinent avec curiosité; mon fusil n'effraye nullement ces hôtes paisibles, mais j'ai garde de violer le calme et la sainteté du lieu.

Regagnant ma tente, je trouve le représentant du Rao, qui est accouru me présenter ses respects et m'offrir des corbeilles chargées de fruits délicieux, du beurre, du lait, des œufs, en même temps qu'il a déjà pris soin de mes hommes et bêtes. Il me conduit visiter le village, dont les saines maisonnettes couvrent une colline; à la lisière du bois, au bord du ruisseau, s'élèvent les antiques mausolées des ancêtres de Bukt Sing. Sur une hauteur voisine, difficilement accessible, le Rajpout me montre le château baronial du Rao, dont les donjons ébranlés ne paraissent plus formidables; ils suffisent cependant à abriter une cinquantaine de soldats, qui tiennent les Bhils et les Jâts en respect. Les deux collines sont baignées par un grand *talao*, qui entretient la fertilité dans tout le pays. Des régiments de flamants font gravement l'exercice sur les bas-fonds; à les voir droits, immobiles, avec leurs ailes roses et leur poitrail blanc, rangés en ligne parfaits, on les prendrait facilement pour des soldats en manœuvre; ils se placent ainsi pour pêcher au passage les poissons que d'autres de leurs confrères effarouchent en frappant l'eau de leurs pattes.... Je reviens dans la soirée avec le tassildar chasser sur le lac et nous abattons une grande quantité de canards, parmi lesquels quelques jolies variétés huppées que je n'avais pas encore vues.

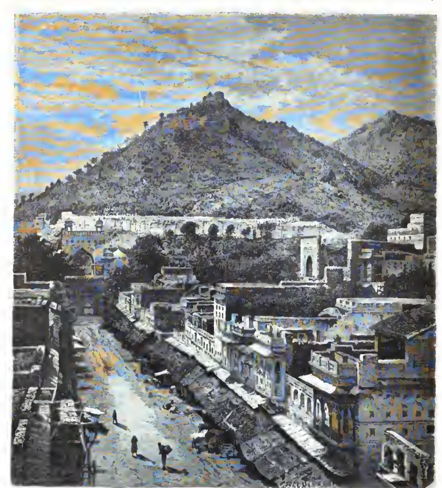
18 *mars*. — Une courte marche de vingt-quatre kilomètres nous conduit ce matin à Humirgurh, où nous trouvons un bungalow, un peu délabré, mais cependant préférable à nos tentes, car le temps est incertain. Humirgurb, ville assez importante, est la capitale d'un des Omras ou grands vassaux du Meywar. Ce Thakour, issu du sang royal des Sesoudias, porte le titre de Baba ou Infant. Sa forteresse s'élève au sommet d'un rocher isolé et presque inaccessible, si ce n'est par un étroit sentier qui serpente au milieu des rochers et des jungles. Le baron m'ayant invité à venir visiter sa célèbre demeure, je m'y rendis à cheval, quoique peu rassuré tout la long du chemin, car ma monture patinait sur les dalles et menaçait à chaque instant de me lancer dans le précipice. Je ne trouvai rien de fort curieux dans le château lui-même, mais le coup d'œil que je découvris du haut des remparts me compensa largement. Vers l'est, une étroite vallée me séparait de la noble chaîne de Mandelgurb, dont les remparts bleuâtres barraient l'horizon; près de nous, au centre de la vallée, se dressait le cénotaphe du Rana Ursi; de l'autre côté, la ville se mirait dans un beau lac, et au loin se déroulaient les pics dentelés, amoncelés, toujours pittoresques d'une branche des Aravalis.

Le lac d'Humirgurh perd à cette saison la moitié de son étendue et ses anses forment des marais où, parmi les hautes tiges desséchées des lotus, vivent des oies énormes et aussi des crocodiles. A la saison des pluies, il sort quelquefois de son bassin et inonde le pays jusqu'à la montagne; la ville est défendue contre ces accidents par un magnifique bând ou quai en pierre, planté d'arbres. La contrée paraît fertile, mais elle est peu cultivée; les basses jungles en couvrent encore plus des sept dixièmes.

19 *mars*. — A quelque distance d'Humirgurh, nous atteignons la rivière Bunas, un des plus considérables cours d'eau qui arrosent le Meywar. Ses bords sont couverts de jungles épaisses et son lit, d'un kilomètre de large, est presque entièrement à sec; les pluies en font un torrent impétueux et interrompent toute communication entre les deux rives. Quelques milles plus loin, nous faisons un léger détour en dehors de notre route pour visiter Bhilwara. Cette ville, un des principaux entrepôts de commerce du Rajasthan, n'était au commencement de ce siècle qu'une ruine; elle doit toute sa prospérité aux efforts de l'ambassadeur anglais Tod, qui résidait à la cour du Rana vers 1820. Dans une admirable position, au centre d'une riche vallée, elle s'adosse coquettement à une chaîne isolée qui court parallèlement aux Aravalis. Ses bazars animés, populeux, bordés de jolies maisons, offrent un agréable coup d'œil; plusieurs industries spéciales y prospèrent. Nous la traversons d'un bout à l'autre et visitons la grande pagode, gracieux édifice dont l'entrée est gardée par deux énormes éléphants de pierre, avec leurs mahouts. Non loin de là est un élégant petit palais, où loge le Rana pendant ses visites à ces fidèles sujets. Un mur d'enceinte entoure la ville et plusieurs grandes portes donnent sur la campagne; près de l'une d'elles, est une monstrueuse idole du Holi, d'une inconvenance révoltante, qui dépare un peu l'impression produite par cette population active et laborieuse. A un kilomètre de la ville, nous passons à gué la Kontisouri Nadi et campons sur la rive opposée,

près du grand village de Sanganir. Les habitants se montrent très-bien disposés en notre faveur, mais le temps est menaçant, et vers le soir je donne ordre de lever le camp, pour gagner Bunera, à dix-neuf kilomètres d'ici, où nous devons trouver un excellent bungalow.

20 *mars*. — La double marche que nous avons exécutée hier m'engage à donner un jour de repos à nos bêtes, car les routes sont tellement mauvaises dans ces parages que l'on risque fort de perdre ses chameaux pour peu qu'on les surmène. Du reste, Bunera mérite bien une visite. C'est une jolie ville, située au bord d'un pittoresque lac, et adossée à une colline que



Le bazar de Kowjah Sayed, à Ajmir. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

couronne le château des Rajahs de Bunera, un des plus imposants édifices féodaux du Meywar (voy. p. 208); entièrement construit en marbre blanc, comme le palais d'Oudeypour, il est d'un style simple et grandiose. Son maître est un des plus grands vassaux du Rana; issu du sang des Sesoudias, il a le titre et les insignes de Rajah, qui furent accordés à ses ancêtres par les empereurs mogols en récompense de services signalés. Le revenu de ses États dépasse un lakh et demi de roupies et promet, dans cette époque de



Intérieur de l'Araï-Din-ka-Jhopra, à Ajmir. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

calme et de paix, de se décupler encore; son territoire s'étend jusqu'au pied des Aravalis.

Le Rajah m'envoie son kâmdar (ministre ou homme d'affaires) m'annoncer sa visite et il arrive lui-même peu de temps après à mon camp, accompagné d'une escorte de nobles (voy. p. 201). A quelques pas de ma tente, dressée près du bungalow, il descend de cheval et s'avance vers moi; nous nous embrassons fraternellement selon l'antique usage et je lui fais les honneurs de mon palais de toile. Après un long entretien, je l'accompagne à mon tour à son château, où je passe une partie de la soirée. Le lendemain, nous allons ensemble chasser le sanglier, et cette seconde journée se termine par des nautchs et des divertissements. Je retrouve ici l'étiquette de la cour d'Oudeypour et aussi cette affabilité et ce noble maintien dont les seigneurs rajpouts ont le privilége et qu'ils devraient manifester un peu plus aux visiteurs européens; car plusieurs de mes prédécesseurs se sont plaints de la froideur hautaine avec laquelle ils ont été traités. En toute justice, je crois qu'il est fort rare de trouver les Rajpouts impolis et désobligeants, quand on est soi-même poli; mais il est très-facile de les indisposer quand on n'est pas au courant de leurs mœurs et qu'on ne possède pas assez bien leur langue. Il me serait impossible de trouver à redire à l'hospitalité rajpoute; il est vrai que j'étais puissamment recommandé, et là où beaucoup d'autres eussent trouvé de grandes difficultés à voyager, j'étais sûr d'être entouré de toutes mes aises. L'accueil empressé dont je fus l'objet dans tout le Meywar était sûrement dû à la protection du Rana; l'influence du nom de ce prince est telle parmi les Hindous que cette protection me suivit dans tous les États de l'Inde.

22 *mars*. — La marche d'aujourd'hui nous a fait traverser les grandes plaines du Meywar septentrional qui offrent un aspect si désolant; peu ou point d'arbres, de misérables villages et pas de culture apparente. Ces plaines changent, il est vrai, d'aspect au mois de juillet; les pluies couvrent le sol de végétation et les récoltes de cette saison compensent largement la stérilité du reste de l'année; des canaux d'irrigation donneraient à ce pays une richesse considérable.

Après vingt-deux kilomètres de marche sur ce terrain dur et coupé de crevasses, nous atteignons le bungalow de Dabla. Notre camp est obligé de se placer autour de la maison même, car il n'y a pas plus d'arbres ici que dans le Sahara. Les huttes du village sont groupées tristement autour d'un fort à demi ruiné très-pittoresque. Le Thakour qui y réside vient nous rendre visite; c'est un Rahtore à l'air farouche, mais d'aussi piteuse mine que son pays et sa capitale; son manteau est, comme les murs de son donjon, percé de trous. Dabla, ville de la frontière nord du Meywar, a cependant eu son rôle dans l'histoire de ces derniers siècles; cerné par cinq mille Maharates, le grand-père du baron actuel se défendit si courageusement qu'il força les assaillants à se retirer. Son fortin reçut le nom de petit Bhurtpore, d'après la célèbre forteresse devant laquelle venait d'échouer lord Lake. Fier de son succès, le bouillant Rahtore pensa à se rendre indépendant et refusa de payer le tribut à son suzerain le Rajah de Bunera; mais le Rana intervint au nom de son vassal, et le pauvre Thakour fut obligé de rendre ses canons et d'abandonner la presque totalité de ses revenus. Aujourd'hui, son successeur n'est qu'un simple petit chef de village.

J'eus à écouter les doléances du brave baron, qui regrettait le bon temps où il lui était permis de guerroyer à son aise et où les canons de son fort commandaient la route commerçante d'Ajmir: je le consolai de mon mieux en lui disant que les Européens le récompenseraient un jour de ce qu'il avait perdu, en donnant la richesse et la fertilité à son pays.

Dabla est la dernière ville appartenant au Rana; à quelques kilomètres de là coule la Kahri Nadi, qui sépare ses États de la province d'Ajmir.

XV

LA PROVINCE D'AJMIR.

Bunaï. — Nusserabad. — Ajmir, ses bazars, ses monuments. — Mosquée d'Araï-Dîn-ka-Jhopra — La citadelle de Teragurh.

23 *mars*. — La province d'Ajmir, dans laquelle nous entrons ce matin, est la seule partie du Rajpoutana que possèdent réellement les Anglais. Elle ne leur appartient que depuis 1818; en possession des empereurs mogols dès le quinzième siècle, elle tomba au pouvoir des rois Maharates de Gwalior au moment du démembrement de l'Empire; lorsque les Anglais prirent la gestion des affaires du Padishah, ils la réclamèrent comme portion du fief impérial, et depuis ils en sont restés les maîtres. Cette importante province est enclavée dans les royaumes de Meywar, Marwar, Jeypore et Kishengurh; elle a une longueur de 135 kilomètres, des Aravalis à la Bunas, sur une largeur de 70, d'Ajmir à la Kahri Nadi.

La première ville que nous rencontrons est Deorah, située à l'entrée d'immenses plaines. Des troupeaux innombrables d'antilopes se montrent de tous côtés, et ces craintifs animaux se laissant facilement approcher par les chameaux, nous en abattons quelques-uns avant d'arriver au bungalow de Bunaï. Cette ville est au centre d'une petite vallée entourée de collines de peu de hauteur, dont les immenses blocs de granit ont un caractère grandiose. Un étroit défilé conduit dans la vallée et la route est commandée par l'ancien château des Rajahs de Bunaï, situé au sommet d'un roc inaccessible. Le Rajah de Bunaï, descendant de l'antique dynastie Purihara de Mundore, se trouve être en même temps vassal du vice-roi des Indes et de la cour de Joudpore, position qui ne doit pas manquer d'être parfois embarrassante. Autour d'un pittoresque lac sont rangés les cénotaphes des princes de cette famille. La ville est entièrement composée de huttes construites en boue et

en bois et entourés d'une haute muraille de terre mêlée de paille; elle est loin d'avoir l'aspect riant des bourgades du Meywar avec leurs murs de briques et leurs toits de tuiles. Les parois perpendiculaires de la montagne s'élèvent de l'autre côté des murs et d'énormes rochers paraissent menacer les maisons placées au-dessous. Un pir ou saint musulman de l'antiquité avait établi sa demeure au sommet de ces précipices et son dourgah est aujourd'hui le but d'un pèlerinage. Nous sommes ici dans une province où les saints de l'Islam paraissent s'être donné rendez-vous, car sur chaque pic, sur chaque colline s'élèvent un dourgah et sa musjid (lieu de prière).

24 *mars*. — Nous atteignons ce matin Nusserabad, une des plus importantes stations militaires que les Anglais aient établies dans le Rajpoutana. Les cantonnements sont horriblement tristes d'aspect; les insurgés, s'en étant emparés en 1857, brûlèrent toutes les habitations et transformèrent l'emplacement en un désert, déracinant les arbres, arrachant toutes les plantations. La ville indienne a partagé le sort du camp anglais et a perdu tout ce qu'elle pouvait avoir de pittoresque; ce n'est aujourd'hui qu'un grand bazar, renfermant cependant une population de plus de 20 000 âmes. On a réparé autant que possible tous ces dégâts, mais les nouvelles routes qui sillonnent le camp sont bordées de vrais manches à balai, et tous les efforts pour établir de nouveaux jardins ont échoué; le sol, desséché par un soleil brûlant et privé de l'ombrage si nécessaire en ce pays, s'est durci et est devenu stérile. Si la station de Nusserabad est triste d'aspect, elle est loin de l'être en réalité; renfermant une garnison nombreuse et étant à peu de distance d'Ajmir, elle contient une société européenne assez nombreuse, qui fait tout son possible pour se divertir dans ce désert.

On y voit, paraît-il, fort rarement des étrangers: aussi l'arrivée de notre caravane, traversant tout le camp et venant s'installer sans façon, produit-elle une certaine sensation. Pendant la journée, plusieurs éclaireurs viennent nous examiner de plus près et tournent autour du bungalow. Notre mine et notre costume, les hommes armés qui nous entourent, donnent lieu aux plus étranges conjectures; on se demande si nous sommes des espions russes. Enfin, le magistrat du camp, capitaine Sh***, accompagné d'un de ses amis, se dévoue et vient nous rendre visite; après quelques explications de part et d'autre, nous rions tous de la méprise, et le capitaine nous quitte, non sans nous avoir invités à dîner pour le lendemain.

Il nous fallut rester quelques jours pour répondre aux autres invitations qui nous furent faites, et j'eus, une fois de plus, la preuve qu'il est peu de pays où des voyageurs étrangers soient l'objet d'un accueil plus gracieux et plus désintéressé que dans les stations anglaises de l'Inde. Nous fîmes aussi, avec quelques officiers, une petite excursion de chasse dans les Aravalis, d'où nous rapportâmes un fort joli butin. Les plaines qui environnent le camp sont, comme je l'ai déjà dit, très-riches en gibier de toute sorte, et les ravins de la grande chaîne recèlent de nombreuses bêtes fauves. On comprend que la chasse soit un des principaux passe-temps des officiers, qui ont fort peu d'autres occupations; chaque année, ils organisent de véritables expéditions, dans lesquelles ils exterminent un nombre considérable de tigres, panthères, ours, etc. Ces expéditions sont le sujet des entretiens de toute l'année et ne manquent pas d'épisodes dramatiques pour intéresser l'auditeur. Il est fort rare, en effet, qu'une de ces chasses se passe sans accident grave; le tigre blessé et aux abois est un animal aussi dangereux et aussi audacieux qu'il est lâche et craintif lorsqu'il peut fuir. Je crois avoir déjà dit ailleurs qu'il est peu ordinaire que cet animal charge les chasseurs au premier feu, à moins toutefois qu'il n'ait déjà été tourmenté ou qu'il ne soit de la classe des *admikané-wallas* ou mangeurs d'hommes.

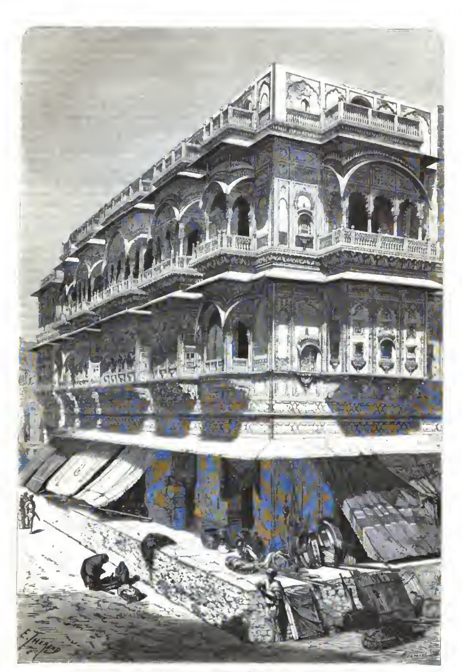
Nous passâmes, en résumé, fort agréablement les cinq jours que nous dûmes consacrer à Nusserabad. Le 30 mars, nous nous mettons en marche pour Ajmir; une quinzaine de milles nous en séparent seulement. A peine au sortir de Nusserabad, la route s'engage dans les montagnes, et bientôt nous sommes au milieu des Aravalis. Le soleil se lève comme nous franchissons les premiers défilés et vient ajouter à la sublime beauté du paysage; de tous côtés se dressent des pics dentelés, déchiquetés, aux formes étranges, entre lesquels des falaises, encore plongées dans l'obscurité, forment d'insondables précipices. Les rayons lumineux, brisés par les pointes des rochers, entourent les sommets d'auréoles rosées; d'immenses cactus cierges, la seule végétation de ces ravins, se groupent en forêts fantastiques; sur les plateaux, quelques acacias flamboyants, aux grappes de fleurs rouge feu, s'élèvent au-dessus des hauts fourrés de Kâlam; des milliers de perdrix cachées parmi ces herbes saluent de leur chant strident le lever du soleil, et de temps à autre un paon s'enlève à notre approche et passe devant nous comme une gerbe d'émeraudes étincelantes. La fraîcheur du matin, le chant des oiseaux, la vue du paysage, nous font oublier toutes nos fatigues passées; tout le monde est gai, mes hommes plaisantent et rient; nous touchons au but; bientôt ils pourront rejoindre leurs foyers. Au détour d'une rampe, nous apercevons Ajmir et son célèbre fort de Teraghur; c'est un coup d'œil superbe: les maisons blanches de la ville sont encadrées d'une épaisse ligne de verdure, semblable à une oasis, au centre de ce désert de rochers et de pics amoncelés. Une vallée nous en sépare encore, et nous mettons deux bonnes heures à la franchir, avec un soleil ardent dans le dos; elle nous paraît moins pittoresque que tout à l'heure. En approchant de la ville, on se croirait aux environs de Grasse ou de Nice; la campagne est couverte de fleurs: rosiers, verveines, etc., forment de vastes champs, dont le principal rapport sont les *utter*, ces fameuses essences de l'Orient.

A neuf heures, nous passons sous un des antiques portails d'Ajmir, et notre caravane s'engage dans d'étroits et pittoresques bazars, dont le premier aspect rappelle beaucoup le Caire. Notre principale préoccupation est de trouver un logement; ici point de Rana pour nous donner un palais, ni même un bungalow, car les voyageurs sont si rares que la ville n'en possède pas. Munis de lettres pour le gouverneur de la province, le major Davidson, nous pouvions, à la rigueur, aller réclamer son hospitalité; mais on comprendra qu'il est assez désagréable d'arriver inattendu chez quelqu'un quand on traîne après soi une cinquantaine d'hommes. Je me souvins alors que le major Nixon m'avait conseillé, si je me trouvais dans l'embarras, de m'adresser à un banquier jaïn, le Seth Purtab Mull, en me présentant à lui, de sa part. Je demande au premier passant venu de m'indiquer la demeure du Seth et, traversant plusieurs grandes et belles rues, d'une propreté admirable, nous arrivons chez le banquier. Ses domestiques nous reçoivent gracieusement, et bientôt je suis en présence du Seth, homme d'une quarantaine d'années, à la figure des plus sympathiques. A peine lui ai-je expliqué l'objet de ma visite, que, sans me laisser m'excuser de venir



Lac sacré de Poshkur. — Dessin de H. Clergel, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

ainsi le déranger, il donne immédiatement des ordres pour qu'une de ses maisons soit mise à notre disposition: puis, avec beaucoup de bonhomie, il nous prie de ne pas le remercier, nous assurant qu'il est encore notre obligé pour l'honneur que nous lui faisons et nous presse de nous retirer pour aller nous reposer de notre longue route. Une demi-heure après, nous sommes installés dans une ravissante petite maison indienne, loin des bazars, dans les faubourgs de la ville; des domestiques envoyés par le Seth mettent rapidement tout en ordre pour nous recevoir, plaçant des tentures, étalant des tapis, des divans Autour de notre habitation s'étend un vaste verger planté d'orangers, de grenadiers, de citronniers, de tous les arbres odoriférants de ces régions favorisées; un canal alimenté d'une eau courante serpente sous ces ombrages, y entretenant une délicieuse fraîcheur. Et tout cela, a dit Purtab Mull, nous appartient pour tout le temps qu'il nous plaira d'en jouir. Qu'on accuse encore les Hindous de ne pas comprendre l'hospitalité! C'est bon pour le rachitique et orgueilleux Babou des bords du Gange, ou pour le superstitieux Dekkani, qui vous laisseraient mourir plutôt que de vous recevoir à leur foyer, mais non pour l'habitant du noble Rajasthân, qu'il soit Rajpout, marchand ou paysan.



Le palais des Seths, à Ajmir. — Dessin de E. Therond, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

Mon premier acte à Ajmir est de congédier l'escorte que m'avait donnée le Rana et de faire part à ce prince de la manière dont j'ai été reçu le long de ma route, ensuite d'informer le major Davidson de mon arrivée. Ce dernier s'empressa de nous envoyer une de ses voitures et se mit entièrement à ma disposition pour faciliter mes recherches dans la ville et ses environs. Il est presque inutile de dire que je trouvai aussi chez lui cette affabilité et cette gracieuse protection dont les hauts employés anglais m'avaient déjà donné tant de preuves. Durant notre séjour à Ajmir, il ne négligea rien pour qu'il nous fût impossible de ne pas emporter de lui un bon et durable souvenir.

Ajmir est une ville d'une grande antiquité; elle fut fondée, dans les premiers siècles de notre ère, par le Chohan Aja Pal, que les légendes désignent comme un berger, qui, après avoir construit la célèbre forteresse qui domine la ville, s'empara peu à peu des pays voisins et devint un monarque puissant. De là le nom de la ville que les uns appellent Aja-Mer, la montagne du berger, ou Aji Mer, la montagne invincible. Vers 685, nous trouvons un de ses descendants, Doula Rae, sur le trône d'Ajmir; lors de la première incursion musulmane, il fut tué et la citadelle prise, mais son frère Manika Rae chassa les envahisseurs. En 1191, le sultan Shahab Oudin s'empara de nouveau d'Ajmir, et, en 1559, Akber réunit la province à l'empire; j'ai déjà dit quel fut son sort depuis.

Ajmir s'élève dans une ravissante vallée; d'un côté, la ville s'étend sur le bord d'un magnifique lac, l'Ana Sagur, d'un pourtour de plus de douze kilomètres; de l'autre, elle s'appuie sur les contre-forts d'une haute montagne, que surmonte la forteresse de Teraghur. La beauté de son site, l'excellence de son climat en firent de bonne heure le séjour favori des Empereurs mogols et la vallée se remplit de leurs palais et de leurs Jardins. Un des plus beaux est le Deolat Bâugh ou jardin de la Splendeur, qui, construit au seizième siècle par l'empereur Jehanghir, sert aujourd'hui de résidence au gouverneur anglais. D'élégants pavillons de marbre s'élèvent sur la rive même du lac et dominent l'incomparable panorama de la ville et des montagnes se reflétant dans ce miroir de cristal. Le jardin lui-même est vaste et planté d'arbres séculaires; c'est sous ces ombrages que l'impérieux Jehanghir reçut l'humble ambassadeur du roi Jacques Ier d'Angleterre.

Le lac est, comme tous ceux de cette partie de l'Inde, formé par l'endiguement d'une rivière; son immense digue fut faite, au onzième siècle, par le roi Ana Devâ. Ce n'est pas du reste le seul que possède Ajmir; elle en a encore deux autres de plus petite dimension; l'un d'eux, fait au neuvième siècle par le roi Visala Deva, appelé Bisils Tal, est situé à l'est de la ville: il contient une petite île couverte de ruines et baigne le pied d'une haute muraille de rochers, au sommet desquels est le célèbre ermitage de Kowjah Koutub.

La ville est entourée d'un cordon de murailles, élevées par l'empereur Jehanghir, qui longent d'un côté la crête des montagnes voisines et se rattachent à la citadelle de Teraghur. Huit grandes portes d'un beau style donnent accès dans l'intérieur. Un château fort défend la ville du côté de la plaine; il renferme un vaste palais et des corps de logis pour la garnison, mais la disposition peu commode de ces édifices montre qu'ils n'étaient destinés à être occupés qu'en cas de nécessité, et alors que les périls d'un siége rendaient inhabitables les élégants pavillons de l'Ana Sagur. Ce château n'a de remarquable qu'une fort belle porte en ogive, garnie de tourelles et de kiosques, qui donne sur une des grandes rues.

Ajmir est après Jeypore la ville du Rajpoutana qui possède les plus beaux bazars, et elle les doit en partie aux Anglais. Ce sont de grandes et belles voies, bien percées, larges et bordées de trottoirs. Les maisons ont au rez-de-chaussée des boutiques d'une forme régulière et leurs façades soigneusement entretenues sont ornées de balcons et de vérandahs. Celles des riches sont construites en marbre blanc et quelques-unes sont d'une beauté inouïe. Je citerai, entre autres, le palais des Sethe, appartenant à quelques banquiers de la caste Jaïna, merveilleux édifice, qui, quoique tout moderne, peut se ranger à côté des plus belles productions de l'art rajpout. Des balcons, des colonnes, des corniches sculptées couvrent les façades; tous les détails sont exécutés avec un soin et un goût admirables. Mais ce palais n'est pas le seul; Ajmir est le Francfort du Rajasthan et ses nombreux Rothschild ont rivalisé pour l'enrichir de superbes monuments. Toutes les maisons sont en général bien bâties, et peu de villes au monde ont un aspect plus coquet que celle-ci, avec ses innombrables terrasses et ses murailles de marbre ou de stuc brillant.

A côté de ces grands boulevards, œuvre des Anglais, règne un enchevêtrement pittoresque de bazars étroits, tortueux, dans lesquels va et vient une foule bruyante. Là est pour l'artiste le vrai Ajmir, et nulle ville de l'Orient, le Caire lui-même, ne peut lui offrir un coup d'œil plus original. Toutes les races de l'Inde se coudoient dans ces rues de deux mètres de large, où se tient le principal marché d'un pays de la grandeur de la France, et les industries les plus diverses s'étalent sous les sombres arches de pierre de ses boutiques. Rien n'est plus intéressant qu'une promenade à travers ces bazars; durant tout mon séjour, je consacrais mes matinées à errer seul et à pied au milieu de cette foule bienveillante, et, chaque jour, j'avais quelque chose de curieux à voir: je m'arrêtais devant les boutiques et causais avec ces braves gens, toujours polis et empressés. Perché sur son établi, auquel on gravit au moyen d'une échelle, le bijoutier, un brahmane, le torse nu et ceint du cordon sacré, est occupé à ciseler de ravissante bijoux qui feraient le bonheur de nos Parisiennes; son nez supporte une énorme paire de lunettes, qui sont indispensables à la dignité d'un maître orfèvre; autour de lui, ses ouvriers, sans doute ses fils, modèlent ou forgent les métaux précieux. A peine lui

ai-je adressé la parole, le bonhomme, fier de ma visite, laisse tomber ses lunettes, vient me saluer et étale devant moi ses richesses, qu'il sort d'un coffret de fer; il m'explique complaisamment les moindres détails de leur fabrication et me laisse choisir quelques bagatelle sans m'ennuyer d'offres trop pressantes. A côté est le fabricant de bracelets; accroupi devant un feu, il fait fondre sa laque rouge ou verte, puis l'étale sur un moule conique; avec une lame tranchante, il divise la masse en cercles étroits et, la refroidissant subitement, me produit une vingtaine d'anneaux légers. C'est généralement un banian du Marwar ou un Musulman; sa femme l'aide dans la fabrication ou bien essaye les bracelets aux clientes; il n'est pas de jeune fille ou femme mariée, de n'importe quel rang ou caste, qui ne porte plusieurs de ces bracelets, quelquefois en assez grand nombre, pour couvrir tout l'avant-bras, et, comme ils sont aussi fragiles que bon marché, il s'en fait un grand commerce.

Suivant la ligne d'échoppes, je passe en revue les luthiers, qui fabriquent les grandes guitares, les violes et les tams-tams; les chaudronniers, accroupis au milieu de montagnes de vases de cuivre de toutes les dimensions, depuis le lota d'ablutions jusqu'à l'amphore d'un mètre de diamètre. Quelquefois une rue entière n'est habitée que par des cordonniers, ou des teinturiers, ou des potiers, qui, sans paraître se douter de la concurrence, étalent côte à côte leurs produits. Les bazars de la draperie et des étoffes de toute genres sont les plus aristocratiques; les boutiques sont éclairées et propres; le marchand, accroupi sur des coussins d'une blancheur éclatante, attend gravement la pratique, tandis que son commis griffonne des chiffres, du matin au soir, sur un interminable rouleau de papier. Au milieu de tout ce monde qui se presse gaiement dans ces rues, vont et viennent mille marchands ambulants, dont les cris rappellent ceux de nos revendeurs parisiens; ils vous offrent d'appétissantes boules de lait et de sucre, des légumes, des couteaux, du bétel, et contribuent le plus possible à empêcher la circulation et à augmenter le vacarme.

Les femmes sont peu timides et ne se cachent pas, comme dans d'autres villes, à la vue des Européens; elles sont du reste très-jolies. Elles paraissent jouir d'une grande liberté; les Musulmanes se reconnaissent à leurs pantalons collants, fort peu décents et qui me paraissent une mode bizarre chez un peuple aussi jaloux; les Hindoues portent le kangra, élégant jupon court, et le sarri en écharpe, ce qui constitue un costume des plus gracieux.

Depuis longtemps aux mains des Musulmans, Ajmir ne renferme plus dans son enceinte aucun souvenir de ses premiers maîtres, qui, si nous en croyons la tradition, en avaient fait une ville merveilleuse; le seul débris qui nous permette de juger de la splendeur de cette époque est l'Araï-Dïn-ka-Jhopra, qui se trouve au pied du Teraghur et dont je parlerai tout à l'heure. En fait de monuments de quelque antiquité, nous ne trouvons donc, dans la ville même, que le dourgah de Kowjah Sayed. C'est, en revanche, un des lieux consacrés à la religion indo-musulmane qui jouissent de la plus grande célébrité; on peut le considérer comme la Mecque de l'Inde. Le dourgah contient le mausolée du très-grand saint Kowjeh Sayed, le premier missionnaire qui vint prêcher le koran aux infidèles d'Ajmir. Né en 527 de l'hégire, dans le Sijistan, il arriva à Ajmir avec le conquérant Koutub, et, ayant épousé la fille de l'hérétique Houssaïn Mashadi, y resta jusqu'à sa mort; il avait atteint l'âge vénérable de 108 ans. Sa vie ne fut qu'une longue suite d'actes de piété et de miracles, qui constituent la base de mille légendes plus ou moins fabuleuses. Après sa mort, tous les monarques de l'Inde entassèrent autour de sa tombe toutes les merveilles de l'art indou, et l'empereur Jehanghir, en 1610, lui construisit un splendide mausolée.

L'entrée du dourgah est à l'extrémité d'un long bazar qui traverse toute la ville: plusieurs portes monumentales, des dômes de marbre, des frontons de mosquées apparaissent au-dessus de l'enceinte extérieure et se détachent sur la masse grise de la montagne, qui s'élève en pyramide. J'arrivai pour visiter le dourgah avec une recommandation du gouverneur, mais celui-ci m'avait prévenu que je devais m'attendre à être reçu fort peu poliment, car en général les Européens ne peuvent pénétrer à l'intérieur. A la première porte, je fus arrêté par un groupe d'hommes, à l'allure sombre et fanatique, qui m'avertirent durement que je ne pouvais passer outre sans retirer mes souliers. Décidé à voir tout, je m'empressai d'obéir à leur ordre et, ne gardant que mes bas, je suivis un des mollahs, qui se proposa comme guide. Nous entrâmes dans une grande cour, dallée en marbre blanc et entretenue avec tant de soin que les reflets du soleil se jouaient à sa surface comme sur une nappe d'eau. Tout autour se pressaient des mosquées, des tombes, d'une blancheur éclatante, et enfin, au centre, entouré d'un beau groupe d'arbres, s'élevait le mausolée, aussi éblouissant que tout ce qui l'entoure. Ces quelques arbres disséminés parmi ces murs de marbre jetaient une ombre douce et lumineuse et faisaient de cette cour, au lieu d'un entassement écrasant de monuments, un paradis gai et frais. Le calme le plus profond y régnait; seuls quelques vieux mollahs prosternés sur la pierre bourdonnaient d'incessantes litanies. Je m'assis moi-même sous un arbre, et mon guide m'y laissa me reposer dans une douce rêverie; j'ai vu peu d'endroits plus charmants que cette cour du dourgah. Quand je parlai au guide d'introduire mon appareil photographique dans l'enceinte sacrée, il fut très-ému, refusa d'abord énergiquement et enfin me permit de me placer sur le bord du profond ravin qui sépare le dourgah de la montagne; je crois même qu'il fut grondé pour cela par le grand prêtre, mais les photographes sont impitoyables et je gardai mon cliché. Il ne me fut

pas permis d'approcher de la tombe du saint, mais de loin je pus voir une châsse d'argent massif, placée sous un dais en drap d'or; c'est là que sont enfermées ces précieuses reliques, que tant de milliers de pèlerins viennent adorer chaque année.

Il se tient dans le dourgah une grande fête appelée Ursi-Kadir Walla, à laquelle assistent parfois un demi-million de fidèles, venue de tous les pays de l'Asie. Chacun d'eux vient demander à Kowjah Sayed une grâce et revient l'année suivante ou renouveler sa demande ou accrocher son ex-voto en remercîment. Quelques pèlerins mieux avisés demandent directement au saint des secours d'argent, et comme le digne vieillard a la faculté de vivre et agir dans sa tombe, il leur remet des billets à ordre, signés de sa main, sur les premières maisons de banque de l'Inde; la vénération pour le saint est telle qu'il ne s'est jamais vu qu'un banquier indien protestât la



Temple de Rama à Poshkur. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

signature du Chisti ou s'avisât d'y voir une fraude.

Du dourgah de Kowjah Sayed, je me rendis à la mosquée de l'Araï-Dîn-ka-Jhopra, dont les ruines s'élèvent pittoresquement au milieu d'un petit bois, dans un des ravins qui descendent du sommet du Teragurh et à peu de distance des murailles de la ville. Cette célèbre mosquée est un des monuments les plus remarquables que l'Inde possède, tant par sa magnificence que par son importance archéologique. En effet, elle est à la fois l'un des premiers édifices érigés par les Musulmans et l'un des plus beaux exemples de l'architecture Jaïna des premiers siècles. Cette bizarre juxtaposition de deux genres si dissemblables s'explique facilement. Lorsque les Mahométans envahirent les royaumes hindous, leurs hordes sauvages ne songèrent qu'à piller et à détruire, sans se préoccuper de ce qui remplacerait les magnificences qu'ils faisaient disparaître. Devenus maîtres du

pays et voulant s'y établir définitivement, les premiers empereurs s'empressèrent d'élever des temples au vrai Dieu et, manquant d'architectes, ne trouvèrent rien de mieux que de confier ces travaux à des Hindous. Les superbes palais des anciens rois et les temples merveilleux des idolâtres leur fournirent une inépuisable carrière de matériaux tout préparés. Il leur suffit de faire disparaître les idoles, d'ajouter quelques détails caractéristiques et de donner le cachet particulier à la mosquée, en y ajoutant une façade à arceaux pointus. On peut dire que telle fut l'origine de ce style grandiose, auquel quelques-uns ont donné le nom d'indo-sarrasin et qui a décoré l'Inde de ses plus étonnantes merveilles.

Le premier qui ait employé ce curieux procédé paraît être l'empereur Koutub-Oudin-Eibeck : on lui attribue les mosquées d'Ajmir et du vieux Delhi; ses successeurs l'imitèrent à Ahmedabad, Mandou, Canouje, etc.

L'Araï-Dïn-ke-Jhopra, ou l'Œuvre de Deux Jours et Demi, est placé au sommet d'une haute terrasse, à laquelle conduisaient de grands escaliers de pierre aujourd'hui disparus et remplacés par un perron fait avec des linteaux sculptés et des fûts de colonne. Le



Lac sacré de Poshkur. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

premier aspect de ces ruines est très-pittoresque; des arbres touffus environnent la base de la terrasse et ne laissent voir du dehors que le couronnement sculpté de la mosquée. Une porte élégante, d'un joli style jaïne adapté à l'islamisme, c'est-à-dire présentant, au milieu des fleurs et des sujets ordinaires, des caractères et des symboles arabes, donne accès dans une grande cour carrée, dont les dalles sont en grande partie détruites. La mosquée occupe le côté de la cour opposé à cette porte, mais la façade est presque entièrement cachée par un rideau de grands arbres et un petit mur moderne qui nuisent beaucoup à l'effet. Sur les trois autres côtés s'étendent de longs cloîtres, surmontés de pavillons, d'une construction massive et d'un style sévère. Ces bâtiments, qui contenaient de vastes appartements, devaient se rattacher à la façade méridionale du palais des empereurs Ghoriane, dont on voit encore de nombreuses ruines. Ce n'est qu'en entrant dans le petit enclos que l'on aperçoit, à travers le feuillage touffu des arbres, l'ensemble de la mosquée. Au centre de la façade s'élève une porte majestueuse, d'une grande hauteur et percée en ogive; de chaque côté s'étend une rangée d'arceaux d'un style un peu différent et d'une bien moindre élévation. Les arches, en comptant la porte principale, sont au nombre de sept, et chacune est consacrée à l'un des jours de la semaine. Ce fronton

a une épaisseur de près de quatre mètres et est d'un grès compacte, dont le grain est très-fin et très-dur. Tout l'extérieur est couvert d'un réseau de sculptures tellement délicat et d'un dessin si élégant qu'on ne peut le comparer qu'à une fine dentelle. L'encadrement des portes est formé par des bandes de caractères arabes et hindis, découpés en relief sur un fond d'arabesques d'un effet très-riche.

Toute la partie extérieure est le travail des architectes et sculpteurs jaïnas, mais d'après les plans et idées des Musulmans; aussi voit-on qu'ils ont été gênés par bien des détails; ainsi, ignorant le principe de l'arche radiante, ils l'ont remplacée par une arche à assises horizontales, convergeant au sommet Quand, franchissant le seuil de la porte du Vendredi, on entre dans la grande salle qui s'étend derrière la façade, tout en admirant la conception de Koutub, on est obligé d'avouer qu'il est resté bien au-dessous de l'œuvre des Jaïnas du quatrième siècle. Si la façade frappe par la grandeur de son ensemble et la finesse de ses ornements, l'intérieur étonne par sa magnificence inouïe. Impossible de rien concevoir de plus beau que cette longue salle, dont la voûte, éblouissant fouillis de sculptures, repose sur quatre rangées de piliers d'une grâce incomparable.

La nef centrale est couverte par des dômes jaïnas, formés d'assises concentriques; chaque rangée de pierre disparaît sous une bande de sculptures qui se projettent vers le centre et s'enchâssent les unes dans les autres; du centre de la voûte descend un lourd pendentif de pierre, sculpté à jour comme un hochet chinois. Les nefs latérales n'ont que des plafonds, divisés en compartiments, aussi admirablement sculptés. Chacun des dômes ou plafonds offre une composition et des dessins variés; aussi je suis persuadé que celui qui aurait la patience de reproduire dans tous ses détails cette merveilleuse voûte, formerait un album d'ornementation indienne comme il n'en a jamais existé. Les colonnes sont aussi du meilleur style jaïna; leur forme élancée et leur disposition donnent à la salle un aspect beaucoup plus grandiose que ne l'ont en général les temples de cette secte. Ce qui est le plus remarquable, c'est que, quoique toutes soient symétriques, elles diffèrent chacune dans leurs détails; on retrouve toutefois dans toutes le vase à feuilles de palmes ou *comacumpa*, les cordons de perles et la chaîne soutenant une cloche, qui sont les symboles distinctifs de ce style d'architecture.

Il n'existe dans le temple aucune inscription qui puisse servir à établir l'époque de sa construction; il y a bien dans le mur de Koutub un bloc de marbre noir sur lequel sont gravées quelques lignes de sanscrit, mais elles sont illisibles. Tod suppose qu'il fut construit par le roi Swamprithi, deux siècles avant Jésus-Christ, et il se base sur la ressemblance de ce temple avec les ruines d'un sanctuaire de Komulmair attribué à ce prince. A mon avis, il est plus prudent de placer l'époque de sa construction vers le quatrième siècle de notre ère, moment où le style jaïna, se séparant définitivement du style bouddhiste, commença à former un genre à part; car autrement, en conservant la date de Swamprithi, il faudrait considérer l'Araï-Din-Ka-Jhopra comme un édifice bouddhiste. En tout cas, le temple d'Ajmir, transformé en mosquée par Koutub, est un double chef-d'œuvre, bien plus intéressant que son rival du vieux Delhi, et il est triste de le voir tomber de jour en jour en ruines; dans quelques années, il n'en restera plus rien, et l'on pourra reprocher aux Anglais d'avoir laissé périr un monument qui avait pu inspirer le respect et l'admiration aux Vandales du Turkestan. La seule partie en assez bon état est la salle du Vendredi, où, sur une estrade de pierre, un vieux mollah vient tous les jours chantonner les passages du koran; c'est tout ce qui reste de la somptueuse mosquée de Koutub.

De là je voulus aller visiter l'ancienne résidence des rois Chohans, dont les tours et les murailles, élevées par Ajâ Pal, se dressaient à mille pieds au-dessus de ma tête, et j'entrepris l'ascension du Teragurh. La rampe est fort raide et la montée des plus pénibles; mais à mesure que l'on s'élève, on voit grandir l'horizon et s'accroître la beauté du panorama. Du sommet des remparts, on embrasse d'un seul coup d'œil cette adorable vallée, vraie oasis perdue au milieu d'une ceinture de rochers nus et de vastes plaines de sables; vers l'ouest, se déroule une longue ligne jaunâtre: c'est le désert de Thoul, le Marouethan ou Royaume de la Mort. La vue est grandiose et frappante par ses vifs contrastes; elle vaut bien la fatigue de la montée; mais en fait de monument il faut se contenter d'une maigre musjid blanchie à la chaux et des grandes barraques du sanitarium anglais; nulle trace des somptueux palais des Chohans. L'air est, sur ces hauteurs, d'une très-grande pureté et la température reste moyenne d'un bout de l'année à l'autre. Les Anglais ont su mettre à profit cet avantage et y ont créé une station sanitaire où les hommes des garnisons de Nusserabad et d'Ajmir viennent se remettre des chaleurs torrides de la plaine... Les flancs du Teraghur sont riches en minerais de toutes sortes; et plusieurs mines de plomb et d'étain, exploitées depuis quelques années, donnent déjà, m'a-t-on dit, d'assez bons résultats.

Les environs de la ville regorgent de sites charmants et de buts de promenade intéressants. Ce qui donne surtout un cachet tout particulier aux villages de la vallée, ce sont les baolis monumentales qui s'élèvent auprès de la plupart. Ces baolis diffèrent de celles dont j'ai donné la description à Tintouï, chez les Bhils: ici, au lieu d'un simple puits, c'est un vaste étang, alimenté par des sources souterraines, et dont le niveau est toujours de plusieurs mètres au-dessous de la plaine. Les côtés de cette vaste excavation sont revêtus d'élégantes constructions, formant plusieurs étages de galerie et se continuant ainsi au-dessus du sol; de sorte que ces baolis produisent l'effet d'une maison dans laquelle on arriverait par les toits et dont on

apercevrait la cour à plusieurs étages plus bos. Ces magnifiques édifices sont généralement bâtis par de riches et charitables marchands et servent de *dhurmsalas* ou osiles gratuits pour les voyageurs. Aussi les galeries sont toujours remplies par une foule bigarrée et les bords de l'étang couverts d'hommes et do femmes nus, faisant leurs ablutions. L'air et l'ombre, c'est la plus belle charité dans l'Indo qu'on puisse faire au pauvre voyageur, et celui-ci n'oublie jamoie en retour de prier pour le bienfaisant donateur.

Toutes les merveilles d'Ajmir nous retinrent pendant une dizaine de jours, que le major Davidson et le petit cercle d'Européens ne contribuèrent pas peu à nous faire passer d'une manière charmante. Enfin, il fallut penser à réorganiser une nouvelle caravaue pour nous conduire jusqu'à Jeypore, et ce ne fut pos une petite affaire, car nous n'avions plus ici de Rajoh pour nous fournir, sur une simple demande, chameaux et soldats. Les autorités anglaises nous aidèrent do leur mieux, et je parvins à réunir le nombre de bêtes de somme nécessaires et deux très-mauvais dromadaires pour la selle; les routes étant sûres, nous pouvions nous passer d'escorte.

XVI

D'AJMIR A JEYPORE.

Le lac sacré de Poshkur. — Prodigalité des princes rajpouts. Le temple de Brahma.

Le 11 avril, nous nous dirigeons vers Poshkur, oasis sacrée placée à l'entrée du désert, et à neuf milles à l'ouest d'Ajmir. Traversant les riants faubourgs formés par les villas qui couvrent les bords de l'Ana Sâgur, nous coutournons le lac. De l'autre côté, se dresse une muraille de rochers de cinq cents pieds de baut, que franchit un ghât, impraticable aux voitures. Des blocs de marbre noir, d'énormes racines de figuiers encumbrent le chemin, sur lequel nos chameaux ne s'avancent qu'avec mille précautions; des arbres séculaires, de gigantesques cactus s'élèvent au milieu de ce chaos et donnent au site un aspect souvage et grandiose. La crête de la montagne est formée par une muraille à pic, d'une épaisseur de deux cents mètres, à travers laquelle une fissure naturelle, élargie par la main de l'homme, livre passage à la route. Avant de nous engager dans cet étroit couloir, nous jetons un dernier coup d'œil sur Ajmir, dont les maisons et les jardins couvrent la rive opposée du lac, et s'étagent en amphithéâtre sur les contreforts du superbe Teraghur. Impossible de trouver de contraste plus frappant à ce panoramo que le pays qui s'offre à nos yeux de l'autre côté du défilé; tout autour de nous, des collines de sable s'élèvent jusqu'à la crête des Aravalis et semblent chercher à escalader cette barrière qui seule les empêche d'envahir la vallée d'Ajmir; à l'horizon s'étend le désert et, au-dessus de sa surface ondulée et monotone, percent des pics dentelés, comme noircis par le feu. Le soleil disparaît comme nous débouchons dons la plaine, et noue n'atteignons Poshkur qu'à la nuit. On nous conduit au bungalow du gouverneur, que le major Davidson a fort gracieusement mis à notre dispoeition et dans lequel nous trouvons un gîte confortable.

Le lac de Poshkur est le plus sacré de l'Inde; le seul qui rivalise peut-être en sainteté avec lui est celui de Mansourwar, dens le Thibet. Il est placé au centre d'une étroite vallée et entouré d'immenses vagues de sable mouvant, do plusieurs mètres de hauteur; sur ses bords s'élèvent quelques pics isolés, d'un très-grend effet. Sa forme est presque parfaitement elliptique et il se déverse au sud, par un étroit canal, dans un vaste marais.

L'origine de ce lac est attribuée au dieu Brahma. La légende raconte que le dieu, voulant accomplir la cérémonie du Yug, s'arrêta au milieu de la vallée, après avoir placé des génies à l'entrée des défilés pour éloigner les mauvais esprits. Au moment de faire le sacrifice, il s'aperçut que son épouse Soravasti no l'avait pas accompogné et, comme la présence d'une femme était nécessaire, il employa une des Apsaras. Saravasti fut tellement affligée de son infidélité qu'elle se réfugia dans les montagnes pour pleurer et fut transformée en fontaine. Plusieurs âges après, un des rois Puribaras de Mundore s'égara étant à la chasse et, ayant soif, vint boire à la fontaine de Saravasti. Il se trouva instantanément guéri d'une maladie incurable et reconnut les propriétés miraculeuses de la source. Il revint dens la suite et creusa à la source un bassin, qui forma le lac de Poshkur.

Ce lac devint bientôt un des plus fameux buts de pèlerinage, et durant tout le moyen âge, les familles princières de l'Inde rivalisèrent entre elles pour couvrir ses bords de temples et de cénotophes. Il s'y forma peu à peu une véritable ville, composée d'édifices religieux et peuplée seulement de Brahmanes. Les pèlerins, affluant de toutes les parties de l'Inde, y apportèrent des richesses incommensurables, et les princes n'épargnèrent aucune extravagance pour enrichir les saints habitants de la ville sacrée.

Tod cite une anecdote que les Brahmes ne manquent jamais de raconter au visiteur, et qui montre jusqu'où allait la folie des princes hindous, dans leur orgueilleuse charité. Les rois de Jeypore et de Joudpore, toujours rivaux en guerre, amour ou folie, avaient coutume de se rendre annuellement en pèlerinage à Poshkur. Là ils faisaient placer dans une balance des objets précieux, tels que bijoux, or et étoffes de prix, jusqu'à ce que leur poids fût équivalent à celui de leur personne; puis le tout était distribué aux Brahmanes. Le roi de Jeypore avait l'avantage de posséder un trésor rempli et un pays fertile, tandis que son rival, chef d'une race guerrière et d'un vaste domaine, n'avait que les maigres revenus du terrain disputé au désert; mais à Poshkur le poids de la bourse l'emportait sur la valeur du sabre. Aussi, un jour que les deux princes

étaient dans la balance, le rajah de Jeypore fit une allusion piquante à la pauvreté des offrandes de son parent rival. Sur le conseil de son ministre, homme très-intelligent, le rajah Rahtore le mit au défi de jamais faire aux Brahmanes un don aussi considérable que le sien. Ce défi fut accepté et le Rahtore de s'écrier : « Sahsün! don à perpétuité aux Brahmanes de toutes les terres qu'ils occupent en ce moment dans le royaume de Marwar ! » Son rival allait lui aussi proclamer le Sahaün, quand son ministre, se précipitant vers lui, l'empêcha de prononcer des mots qui eussent été sa ruine irréparable. En effet, pour chaque Brahmane cultivant ou affermant le sol dans le Marwar, il y en avait au moins dix dans le pays de Jeypore.

Il arriva en définitive que, pour satisfaire leur vanité, tous les rois de l'Inde s'appauvrirent afin d'enrichir les indolents religieux de Poshkur.

Les monuments élevés par les princes et les riches, durant tant de siècles, sont arrivés à former sur les bords du lac une triple rangée, dans laquelle on peut retrouver tous les styles. Ce pittoresque assemblage de portiques, de dômes arrondis, de flèches de pagode, se groupant d'une façon tellement compacte que pas le moindre espace ne reste inoccupé, est unique dans son genre. On s'est disputé avec tant d'acharnement le terrain sacré que les constructeurs de temple paraissent avoir profité de quelque époque de sécheresse extraordinaire pour s'avancer jusque dans le lit du lac lui-même. Des crues successives, qui regagnèrent et franchirent même les rives primitives, ont recouvert un nombre considérable de monuments, dont on n'aperçoit



Le Naga Pahar, près de Poshkur. — Dessin de G. Clergel, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

aujourd'hui que des dômes ou même seulement les pignons dorés. Aussi les Brahmes implorent-ils maintenant les Anglais, propriétaires actuels du pays, pour qu'ils établissent un canal d'écoulement, afin de maintenir les eaux du lac à un niveau régulier.

Parmi les temples les plus curieux, il faut citer ceux élevés par les rois Maun Sing de Jeypore, Jowahir Mull de Bhurtpore, Bijy Sing de Marwar et la fameuse Ahéliya Baï, reine de Holkar; à vrai dire, il n'y a pas un seul des innombrables temples de Poshkur qui ne mérite un examen et qui ne rappelle un des grands noms de l'histoire du Rajwara.

Poshkur a aussi l'honneur de posséder le seul temple qui soit consacré à Brahma dans toute l'Inde. Il est situé au sommet d'un monticule qui domine le lac; une terrasse flanquée de tours crénelées le porte, et un noble escalier, partant du pied de la colline, conduit à l'entrée principale. Le sanctuaire, de la forme pyramidale habituelle, en marbre, et d'une grande richesse, est au centre d'une petite cour, qu'entourent des bâtiments servant de résidence aux prêtres. Devant le temple sont deux éléphants de marbre et quelques statues de bonne exécution. Le grand intérêt qu'offre cet édifice est, en somme, d'être le seul dédié au dieu fondateur de la religion: il fut construit par Gokul Pauk, ministre de Scindiah.

Louis ROUSSELET.

(La suite à la prochaine livraison.)



Temples dans la vallée d'Amber. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

L'INDE DES RAJAHS.

VOYAGE DANS LES ROYAUMES DE L'INDE CENTRALE ET DANS LA PRÉSIDENCE DU BENGALE,

PAR M. LOUIS ROUSSELET[1].

1864-1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XVI (suite).

D'AJMIR A JEYPORE.

Les pèlerins au bord du Lac sacré. — Le Naga Pahar. — Le désert indien. — Kishengurh et son Maharajah. — Le mirage. Les collines salées. — Jeypore.

Un des plus grands temples de Poshkur est celui de Rama (voy. p. 220); il est moderne et ne fut achevé qu'il y a quelques années. C'est un curieux mélange de tous les styles d'architecture; construit d'après le plan usité seulement dans le Dekkan, il est surmonté de tours, qui se rapprochent pour la forme du sthamba des Jaïnas et aussi du minaret indo-musulman. La première enceinte est du genre sikh et de ses mandapams madrassis; les bâtiments latéraux sont au contraire de style rajpout. Malgré ce manque d'harmonie, l'ensemble est élégant et éminemment pittoresque. Sur la rive orientale du lac sont en revanche deux autres temples, presque aussi modernes, édifiés par de riches Gwalioriens et qui peuvent servir de types du style actuel du Rajasthan. De grands escaliers baignant dans l'eau, des kiosques légers et des détails bien

1. Suite. — Voy. t. XXII, p. 209, 225, 241, 257, 273; t. XXIII, p. 177, 193 et 209.

compris leur donnent un aspect beaucoup plus plaisant à l'œil que les sévères monuments des siècles précédents.

Quelques grands personnages ont tenu à reposer sur les bords du lac de Brahma et y ont élevé de superbes cénotaphes; les plus remarquables sont ceux de Jey Appa et de Suntaji, qu'on peut comparer aux plus belles tombes du Maha Sati d'Oudeypour.

Le bungalow, dans lequel nous nous étions installés avec la permission du major Davidson, occupe le centre de la ligne de temples qui couvrent le bord septentrional du lac. Impossible d'être mieux placé pour contempler ce merveilleux coup d'œil; de nos fenêtres mêmes, nous apercevions le lac, les Aravalis et le désert, dont les buttes jaunâtres se montrent au-dessus des temples. De là nous pouvions voir les ghâts de marbre, sur lesquels se presse du matin au soir la foule des pèlerins, foule bruyante, bigarrée et étincelante de couleurs; je ne me lassai pas de ce spectacle toujours varié, de ces scènes toujours intéressantes. Avant même que le soleil ait paru sur les pics qui décorent l'horizon, habitants et pèlerins viennent se tremper dans l'onde bienfaisante; mille nageurs apparaissent et disparaissent, plongeant dans cette eau limpide et défiant les alligators qui, effrayés par le bruit, montrent au loin une ligne de gueules avides. Devant les temples de Krichna, le dieu d'amour, des troupes de jeunes filles complétement nues ou couvertes d'un simple voile de gaze, s'ébattent joyeusement et font retentir la plage de leurs rires frais et sonores; elles se poursuivent à la nage, et en les voyant de temps à autre se dresser hors de l'eau, le sein nu et les cheveux épars sur les épaules, on croit voir les belles Apsaras, qui surent charmer le divin Brahma. Le soleil sort comme une boule de feu de derrière les rochers incandescents et sa lumière éclaire merveilleusement les dômes blancs et les flèches étincelantes. Les pèlerins se pressent sur les ghâts, et la foule silencieuse entre dans l'eau; c'est l'heure de la prière. Tous les visages sont tournés vers l'astre resplendissant et les rites sacrés s'accomplissent; prenant de l'eau dans le creux de sa main, l'initié prononce quelques slokas à voix basse, puis lance le liquide vers le soleil, et successivement vers les autres points cardinaux. La prière terminée, le bruit recommence et la scène devient de plus en plus animée. Les pèlerins nouvellement arrivés se rendent au ghât pour la cérémonie de l'initiation et les Brahmanes se disputent les clients; chacun d'eux tire le malheureux voyageur par un pan de son habit, lui offrant mille avantages et promettant d'accomplir la cérémonie mieux et à meilleur compte que son voisin. Les infâmes prêtres s'abreuvent d'injures et en viennent aux coups, tandis que le pèlerin ahuri, entouré de sa femme et de ses enfants effrayés, ne sait plus à quel saint se vouer. Enfin, le prix convenablement débattu, toute la troupe entre dans l'eau et répète à peu près les mêmes rites qu'à la prière du matin. Si par hasard c'est quelque riche personnage qui vient se laver de ses péchés dans l'eau sacrée, il faut voir avec quelle avidité les Brahmanes l'entourent, lui décochent mille flatteries et se font aussi humbles et aussi bas qu'ils sont fiers et insolents avec les pauvres gens. Ah! c'est que les temps sont changés; les rois du Rajasthan eux-mêmes sont devenus froids et sceptiques et songent plus à remplir leurs trésors qu'à venir se dépouiller au profit des Brahmanes. Le nombre de ces derniers a beaucoup augmenté, et avec le nombre la concurrence; aussi, comme me disait un vieux prêtre, leurs affaires ne vont plus; à peine s'ils réussissent à bien vivre, et la vallée est aux mains des infidèles. Ils regrettent ce beau temps où les cortéges des Rajahs remplissaient les rues de la ville sainte et où l'or ruisselait sur les quais, mais je crains pour eux qu'il ne revienne jamais; cependant l'argent apporté chaque année à Poshkur par les pèlerins qui affluent de tous les pays de l'Inde, doit encore représenter une somme très-considérable.

A peu de distance de Poshkur s'élève le Naga Pahar ou la Montagne du Serpent (voy. p. 224), sur laquelle se voient encore les ruines du château d'Ajâ Pal. Simple chevrier dans la vallée, Ajâ reçut son royaume d'un anachorète, établi sur les bords du lac et qui voulut ainsi le récompenser de lui avoir porté du lait un jour qu'il était malade. Ajâ voulut s'établir sur le Roc du Serpent, mais le démon démolissant pendant la nuit ce qu'il élevait durant le jour, il chercha un asile dans la chaîne voisine et fonda Ajmir. Cette montagne contient des ravins pleins de sites pittoresques et abondant en sources d'eau vive, qui la firent, dès une haute antiquité, le refuge favori des ascètes. Le célèbre Bhirtrari, frère du roi Vicramaditya, s'y retira pendant de nombreuses années et les pèlerins vont baiser la dalle de marbre qui lui servait de lit. Aujourd'hui, les jardins et les villas des marchands d'Ajmir occupent l'emplacement des anciens ermitages.

Le 16, avant le point du jour, nous quittons Poshkur. A quelques centaines de mètres de la ville, s'ouvre une étroite vallée, encaissée entre deux hautes chaînes parallèles et dans laquelle le vent a amoncelé le sable avec tant de violence que ses ondulations s'élèvent des deux côtés jusqu'à la crête de la montagne. Le Sahara lui-même ne présente pas une scène de désolation plus complète; quelques buissons épineux, çà et là un rocher noir, apparaissent au-dessus des vagues de sable, striées par les vents de mille dessins. Au sortir des montagnes, nous entrons dans une immense plaine, d'une aridité navrante, qui s'étend jusqu'à une longue ligne de montagnes bleuâtres, derrière lesquelles se trouve Kishengurh. Du reste, on rencontre seulement sur tout ce long parcours quelques villages aussi gais d'aspect que la campagne environnante, des citernes presque desséchées et des fosses pour l'extraction des grenats et escarboucles, qui sont en si grande abondance que le sol, par places, en est couvert.

Ce n'est que vers midi, après avoir franchi une chaîne

de montagnes, encore plus horrible que le reste, que nous apercevons, sur une hauteur voisine, les murailles crénelées de Kishengurh. Les abords de la ville sont déserts; seuls quelques chiens parias et des buffles dorment parmi les rocs. Tout à coup un homme à cheval sort de la porte la plus rapprochée et se dirige au galop vers nous; en quelques mots, il nous apprend que le Rajah, prévenu par les autorités d'Ajmir de notre prochain passage, l'a chargé de venir à notre rencontre et de nous conduire à une demeure qu'il a fait préparer pour nous. Sans bien pouvoir m'expliquer la brusque apparition de ce cavalier et sans comprendre comment il a reconnu en nous les voyageurs attendus, je le suis. Il nous fait faire volte-face et, longeant les murs de la ville, nous conduit dans un étroit ravin, où, au pied de rocs dénudés, s'étale un ravissant jardin. Là, nous trouvons un joli petit kiosque, à demi caché derrière des bosquets de grenadiers et d'orangers et entouré de bassins dans lesquels jouent des jets d'eau; nous y sommes vite casés. Une bonne douche au *mossuck* et le déjeuner nous font oublier nos fatigues.

Vers trois heures, nous recevons une députation composée du mounchi ou secrétaire du Rajah et de quelques courtisans, qui viennent nous saluer de la part du prince et nous annoncer que le Rajah nous recevra le lendemain au palais.

La principauté de Kishengurh est un des plus petits États indépendants du Rajpoutana; elle se trouve enclavée entre les royaumes de Marwar, de Meywar et de Jeypore, et la province d'Ajmir. Son sol est des plus pauvres; le sable du grand désert l'a peu à peu envahi et forme aujourd'hui à la surface une couche de plusieurs pieds; à la saison des pluies, la campagne se couvre rapidement de végétation et garde pendant quelques mois seulement un aspect gai et



Pavillon dans le palais de Jeypore. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

riant. Les principales ressources du pays sont les salines et les mines, qui fournissent encore au Rajah un revenu d'un million et demi de francs. Cette province fit longtemps partie du royaume de Marwar; c'est en 1613 que le roi Oudey Sing la donna en apanage à son fils Kishen Sing, qui s'y établit dans la ville qui porte son nom. Quand les Anglais commencèrent à s'immiscer dans les affaires du Rajasthan, ce petit État fut un des premiers à reconnaître leur suzeraineté et il est resté depuis sous le régime subsidiaire, qui fut organisé vers 1820.

La ville de Kishengurh, quoique toute moderne, a un aspect de ruine et de désolation qu'elle doit au long abandon dans lequel la laissèrent ses princes; établis à la cour du Grand Mogol, ils s'y ruinèrent en fêtes et en débauches. Elle couvre en entier une haute colline, qui s'élève au bord d'un lac pittoresque, décoré du nom de Gondola. Elle eut jadis la réputation d'une des premières places fortes du Rajasthan; sa double enceinte de remparts et sa citadelle placée au point culminant de la colline la font encore paraître formidable; mais ces défenses sont tellement délabrées, qu'une décharge d'artillerie serait capable de faire tomber toute la ligne de murailles. L'intérieur de la ville offre plus de palais ruinés que de maisons habitables; mais comme ces édifices sont restés debout pour la plupart, on croirait, en y pénétrant, entrer dans une ville populeuse et florissante; au lieu de cela, quelques bazars, se pressant au pied du château, suffisent à contenir toute la population, qui atteint à peine le chiffre de quinze mille âmes.

Le lendemain de notre arrivée, le roi nous envoie des chevaux et une escorte de cavaliers pour nous conduire au palais; les abords de la ville et les rues sont

tellement accidentées, qu'il est impossible d'y employer des voitures. Nous gravissons le talus fort raide qui conduit à la première enceinte, et nous atteignons la porte d'où l'on aperçoit, à cent pieds plus bas, les premières maisons et la colline du château; cette enceinte ne forme qu'un rideau sur la crête d'un monticule parallèle à la ville et en est entièrement détachée; elle barre simplement la route du lac à la montagne.

Nous mettons pied à terre à l'entrée de la citadelle et passons plusieurs enceintes casematées, d'une grande solidité; la dernière entoure un petit plateau, au milieu duquel s'élève un haut et sombre donjon féodal, qui sert de demeure au Rajah. On nous fait visiter la citadelle dans tous ses détails; les remparts ont en certaine endroits une hauteur de près de cent cinquante pieds et dominent toute la campagne; d'un côté, la ville s'étale pittoresquement à nos pieds, avec ses jardins, ses palais et ses temples; de l'autre, nous admirons le lac, couvert d'innombrables îlots, garnis de kiosques et de légères constructions. Nos guides nous montrent avec fierté de vieilles pièces d'artillerie, qui arment les bastions et sont attachées à leurs affûts au moyen de gros câbles, sans doute pour les empêcher de passer par-dessus le mur lorsqu'on les tire. Cette



Le palais d'Amber. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

célèbre citadelle date du milieu du dix-septième siècle et fut construite sous le règne de Bahadour Sing.

Un tchoubdar vient enfin nous mander; nous entrons dans le donjon, passons quelques cours pleines de domestiques en guenilles, et sommes introduits en la présence de Maha Rajah Adhiraj Purtwi Sing de Kishengurh. C'est un bel homme dans toute la force de l'âge, vrai type du Rajpout, avec ses grands yeux fiers, son nez fin et recourbé et ses longs favoris noirs repliés derrière ses oreilles. On voit qu'il s'est paré de tous les trésors de sa pauvre couronne, car il est resplendissant de pierreries; il est assis sur le *musnud*, grand coussin brodé, qui tient lieu de trône aux principicules du Rajwara. Sans se lever à notre approche, il nous fait signe de nous asseoir à ses côtés et nous questionne sur le but de notre voyage à Kishengurh; il nous parle d'un ton fier et hautain et nous avoue être fort étonné de ce que nous nous dérangions pour faire des portraits et pour voir des pays aussi tristes que le Rajpoutana. Après une courte entrevue, il nous congédie et nous salue froidement. Ce roitelet joue au grand monarque et il se doute peu combien il nous paraît ridicule après la courtoisie et l'affabilité du Guicowar et du Maharana. Les nobles nous traitent à vrai dire avec une très-grande déférence et nous accompagnent jusqu'à la sortie de la citadelle.



Présentation des voyageurs au Maha Rajah de Jeypore. — Dessin de J. Gaildrau, d'après un croquis de M. L. Rousselet.

19 *avril*. — Une marche de vingt-quatre milles, à travers un pays désert, monotone et stérile, nous conduit à Doudou, un des bourgs de la frontière du Dhoundhar ou royaume de Jeypore. Nous y trouvons un dâk bungalow en ruines, autour duquel nous piquons nos tentes. Tous les villages que nous avons aperçus dans la matinée sont défendus par des forteresses féodales, qui donnent au pays un aspect parfois original; ces forts sont les résidences de thakours, dont les principaux revenus provenaient auparavant des expéditions de pillage, organisées le long de la grande route d'Agra à Ajmir; aujourd'hui les Anglais ont mis un terme à ces brigandages et les malheureux barons du désert en sont réduits au rapport de leurs buttes de sable, c'est-à-dire à la misère la plus grande.

20 *avril*. — Nous partons de Doudou à quatre heures du matin; le froid est très-piquant et l'horizon chargé de vapeurs. Un peu avant le lever du soleil, nous avons le spectacle d'un superbe effet de mirage; l'illusion était tellement complète que nous crûmes, Schaumburg et moi, que c'était Jeypore que nous apercevions, et c'est avec difficulté que nos gens parvinrent à nous convaincre que ce que nous avions devant les yeux n'était qu'un nuage de vapeurs.

De toute antiquité, les habitants des plaines et des déserts ont remarqué l'étonnant phénomène du mirage, et tous, en le décrivant, ont comparé ses effets à la vue d'une nappe d'eau dont les bords seraient garnis d'arbres et d'édifices fantastiques. Dans l'Inde, où il est très-fréquent, le mirage présente rarement cet effet; il ne se produit généralement que par une matinée froide et brumeuse. L'horizon apparaît d'abord chargé d'une haute barrière de vapeurs, imitant, à s'y méprendre, une chaîne de montagnes; sitôt que les rayons du soleil frappent cette masse, elle devient de plus en plus transparente et acquiert un pouvoir réfringent étonnant. Produisant l'effet d'une lentille grossissante, elle augmente le volume des objets rapprochés du spectateur, transformant les arbrisseaux en arbres gigantesques et les rochers en monuments cyclopéens. Tout d'un coup, le sommet de la nue se frange de couleurs irisées et la base, prenant de la consistance, apparaît comme une montagne réelle; ses flancs se couvrent d'arbres et la cime est couronnée de palais, de minarets, de palmiers. Pendant un instant, le phénomène s'arrête, et alors les objets paraissent si clairement définis, qu'à moins d'une grande habitude il est impossible de savoir si c'est une ville réelle ou fantastique que l'on contemple; peu à peu le soleil s'élève et la vision s'évanouit.

Les Indiens ont plusieurs noms pour caractériser ce phénomène, les pasteurs du grand désert de Thoul l'appellent « chittram » ou tableau; les habitants des steppes du Marwar et de Jeypore « seekote » ou châteaux aériens, et ceux des fertiles plaines du Chumbul et de la Jumna « dessasur » ou illusion. La différence qui existe entre le « sehrâb » de l'Arabie et le « seekote » de l'Inde vient de ce que, dans le premier, la stratification des nues est horizontale, et dans le second, verticale ou en colonne.

Quelles que soient les causes de ce merveilleux phénomène de la nature, il en est peu de plus admirables, surtout dans les conditions où je le vis cette première fois; placés sur une colline de sable, nous voyions se dérouler à nos pieds une belle rivière, la Bandi Nadi, et à l'extrémité d'une vaste plaine se dressaient les châteaux fantastiques du chittram. Quelques paysans, qui s'étaient arrêtés pour regarder notre caravane, m'assurèrent que, pendant les premiers mois de l'année, ce phénomène se produit presque chaque matin; il est plus rare en avril.

Les plaines que nous traversons font partie du grand désert indien; elles sont couvertes d'une couche de sable de plusieurs mètres d'épaisseur et n'offrent pour toute végétation que de maigres arbrisseaux épineux et des buissons d'un genre de chardon. Le sable est tellement imprégné de sel que les habitants de ces vastes districts ne vivent que du produit de l'exploitation des salines. Ils choisissent d'habitude un monticule et le coupent de façon à obtenir le sable le plus éloigné de la surface, qui est toujours beaucoup plus riche en sel; le sable est simplement lavé et le sel obtenu par évaporation au soleil. Ces salines rapportent à l'État de Jeypore un revenu énorme. A neuf heures, nous arrivons à Bougrou, petite ville d'un aspect très-pittoresque et près de laquelle nous trouvons un dâk bungalow en assez bon état. Bougrou est la résidence d'un des seize omras du Dhoundhar.

Le 21, nous franchissons les vingt-quatre kilomètres qui nous séparent encore de Jeypore et nous arrivons sans encombre à l'excellent bungalow tenu par le roi à la disposition des voyageurs.

XVII

JEYPORE.

Le bungalow. — Le grand Sowaé. — Fondation de Jeypore. — Le palais. — L'observatoire. — Entrevue avec le Maha Rajah — Le clan des Cutchwahas. — Politique de Ram Sing. — Les Minas. — Les « Hot Winds ». — Les filles nutnis. — Un saint pendu par les pieds. — Foire de Ganésa

Notre bungalow est à deux milles de la ville et sur la lisière même du désert. Quelques lignes d'arbres nous séparent seulement d'une vaste mer de sable, nue et stérile, qui forme un contraste frappant avec la magnifique campagne que l'on domine du haut perron de la façade du bungalow. Cette oasis de verdure, qui couvre aujourd'hui sur plusieurs milles les abords de la ville du côté de l'ouest, ne date que de l'établissement de l'ambassade anglaise à Jeypore. Le sable du désert, amoncelé par le vent jusqu'au sommet des remparts de la ville, a été forcé peu à peu de reculer devant les travaux entrepris par un des résidents, et a fait place à de majestueuses allées d'arbres et à de magnifiques jardins; des travaux continuels sont nécessaires pour le tenir en respect et l'empêcher d'en-

vahir le terrain qu'on lui a arraché. Depuis la création de cette forêt artificielle, les pluies annuelles sont devenues régulières, et la zone fertile s'étend de proche en proche. C'est sur ce terrain conquis par eux sur la nature que les Européens ont élevé leurs habitations princières; l'agent politique y occupe un palais d'une magnificence tout asiatique, entouré d'un parc de plusieurs arpents.

J'ai déjà expliqué, en parlant de Baroda, que tout voyageur arrivant dans une capitale indienne, et désirant y faire un séjour de quelque durée, est tenu d'en demander l'autorisation à l'agent anglais, qui a parfaitement le droit de la lui refuser. Il est nettement formulé dans les traités d'alliance passés entre le gouvernement britannique et les Rajahs, que ceux-ci ne recevront dans leurs États aucun Européen, s'il n'est sujet anglais, sans en référer au résident placé à leur cour. On m'avait prévenu qu'à Jeypore cette clause était strictement observée, et qu'il fallait tout d'abord se mettre en règle avec l'*agency*. Ma première visite fut donc pour le capitaine Beynon, agent politique à la cour de Jeypore; les quelques lettres dont j'étais muni pour lui me permettaient de compter sur une bonne réception. Le capitaine fut pour moi d'une amabilité charmante, parut s'intéresser beaucoup à mon entreprise et me promit tout son appui auprès du Maharajah. Il m'apprit en outre qu'il joignait à ses hautes fonctions celles de surintendant du dâk bungalow, et que nul ne pouvait y séjourner sans sa permission; il nous autorisa non-seulement à nous y installer pour le temps que nous jugerions convenable, mais encore il donna des ordres pour que tout fût arrangé de façon à nous en faire une confortable habitation. Le soir même, le Rajah nous envoyait un équipage, qui devait rester à notre disposition durant tout notre séjour, et un de ses serviteurs nous prévenait que notre consommation de pain et de glace nous serait envoyée tous les jours du palais; il est bon de dire qu'il serait impossible de se procurer ces provisions à prix d'argent et que, par conséquent, c'est une très-aimable prévenance de la part du Rajah.

La saison torride approchait; bientôt le terrible vent du nord-ouest allait souffler, et les pluies rendraient le pays impraticable; il fallait donc hiverner soit dans une ville anglaise, soit à Jeypore. Nous ne pouvions hésiter longtemps entre les deux; la manière dont nous étions accueillis ici, l'intérêt que nous offrait une des premières cours de l'Inde, nous décidèrent à établir à Jeypore nos quartiers d'hiver.

Jeypore, la capitale de l'ancien État de Dhoundhar, est une ville toute moderne; elle ne fut fondée qu'en 1728 par le roi Jey Sing II, l'un des plus grands génies qu'ait produits l'Hindoustan. Avant de passer à la description de son œuvre, qu'il me soit permis de donner un aperçu de la brillante carrière de ce grand homme.

Jey Sing II, communément appelé Sowaë Jey Sing, monta, en 1699, sur le trône d'Amber; après avoir servi Aurangzeb, dont il fut un des satrapes, il se mêla aux querelles de succession qui éclatèrent à la mort de cet empereur; battu avec tout son parti à la sanglante bataille de Dholepore, il fut obligé d'entreprendre la conquête de ses propres États, confisqués par le nouvel empereur Shah Allum, et réussit à chasser toutes les troupes impériales. Mais ce n'est pas comme homme de guerre que Jey Sing mérite d'être placé au premier rang de ceux qui ont jeté le plus grand lustre sur la nationalité hindoue, c'est comme homme d'état, législateur et savant. C'est à lui que le royaume Cutchwaha doit toute son importance politique; il sut profiter des troubles qui ébranlaient déjà le grand empire mogol pour doubler son territoire et lui donner une des premières places parmi les Rajs du Rajasthan. Il introduisit d'heureux changements dans l'administration du pays, et tenta des réformes pour l'amélioration des conditions sociales et l'abolition de l'infanticide.

Amber, l'ancienne capitale, resserrée dans une étroite gorge des monts Kalikhô (*kali*, noir, *khô*, montagne), ne lui parut plus digne de la grandeur de son nouveau royaume; aidé par un de ses plus habiles conseillers, Vedyadhar, un Jaïna du Bengale, il conçut et exécuta une nouvelle capitale, à laquelle il donna le nom de Jeypore ou Jeynuggur. Il édifia cette ville sur un plan uniforme et la perça de voies dignes de nos grandes villes modernes; l'ancienne Amber, à six milles de là, y fut reliée par une ligne de fortifications et conservée comme le Palladium de la dynastie. En peu de temps, Jeypore devint le siége des sciences et des arts, et éclipsa les autres grandes villes de l'Inde.

Mais c'est surtout comme astronome que Jey Sing sut immortaliser son nom. Presque tous les princes Rajpouts, s'occupant d'astrologie, ont quelques notions d'astronomie; lui, profitant de ses premières études, ne s'arrêta pas seulement à la théorie de cette science; il en approfondit tous les détails et entreprit, d'après les ordres de l'empereur Mahomed Shah, la réforme du calendrier hindou. Pour cela, il construisit à Delhi, Oujein, Bénarès, Muttra et Jeypore des observatoires d'une magnificence orientale; n'ayant à son usage que les instruments persans, il en inventa de nouveaux sur une échelle au-dessus de toutes les proportions connues, et les résultats qu'il obtint furent d'une exactitude étonnante. Résumant ses travaux, il disposa une série de tables astronomiques; mais ayant appris d'un missionnaire portugais les progrès que sa science favorite avaient faits en Europe, il envoya une ambassade scientifique à Lisbonne. Le roi Emmanuel lui expédia en retour un savant, Xavier da Silva, qui communiqua à Jey Sing les tables de De la Hire, qui venaient d'être publiées en 1702. Le royal astronome les vérifia et y reconnut une légère erreur. Ses observations étaient conduites avec tant de minutie et avec des instruments si délicats que les savants anglais n'ont pu depuis y constater que des erreurs de secondes. Il dédia à l'empereur ses tables sous le titre de Zeïj Mahomedshahi, et la préface qu'il composa

pour cet ouvrage remarquable montre que cet homme éminent avait su se débarrasser des préjugés de la religion de ses ancêtres et professait les croyances d'un philosophe éclairé. C'est d'après ses ordres que les principaux ouvrages de mathématiques de l'antiquité et des temps modernes furent traduits en sanscrit. Aussi charitable et aussi généreux que savant, son seul défaut fut un grand amour de la boisson et de l'opium, et toutefois il sut assez maîtriser cette passion pour mener à bonnes fins ses grandes entreprises.

Tel est l'homme auquel Jeypore doit son existence et sa grandeur; il l'avait placée à un tel rang parmi les villes de l'Inde que toutes les infamies de quelques-uns de ses successeurs n'ont pas réussi à lui enlever son importance; aujourd'hui, sous un roi intelligent, elle promet de redevenir la digne ville du grand Sowaé.

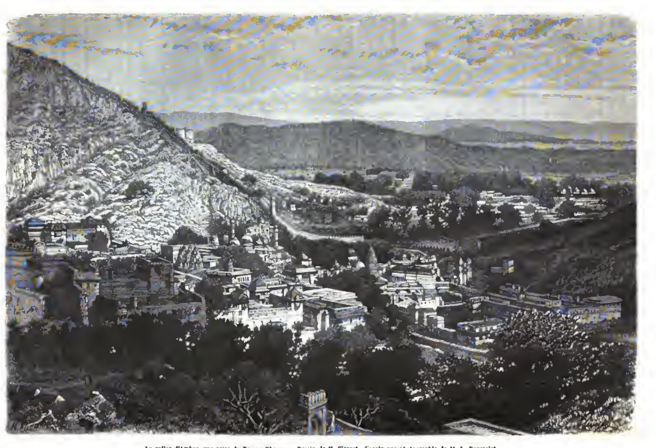
Contrairement à toutes les anciennes villes rajpoutes, pour lesquelles leurs fondateurs ont toujours recherché avant tout un emplacement pittoresque, Jeypore ne laisse voir, de l'extérieur, que ses hauts remparts crénelés, peints en rouge, renforcés de distance en distance par de massives tours rondes, au-dessus desquelles s'élèvent quelques mundils de temples et les



Le Dewan Khana, salle des assemblées, au palais d'Amber (voy. p. 241). — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

terrasses de ses palais. Un rocher élevé, couronné de fortifications, la domine au nord, et à l'est un bras des monts Kalikhô court parallèlement aux remparts. Le plan général de la ville est des plus simples : deux grandes rues la coupent dans toute sa longueur en trois bandes d'égale épaisseur, que trois autres rues, courant du nord au sud, divisent en neuf quartiers. Ces rues se croisant à angle droit, sont larges, aérées et bien orientées. La ville est construite avec une rare magnificence; les maisons les plus ordinaires sont en granit, recouvert d'un stuc poli et brillant, et les habitations des nobles et des riches sont revêtues de marbre blanc. Le centre de la voie est dallé et sur les côtés sont deux chaussées réservées, l'une aux piétons, l'autre aux chalands des boutiques qui garnissent le rez-de-chaussée des maisons. Nulle ville de l'Inde ne peut rivaliser avec Jeypore pour la beauté et la propreté de ses rues, et je doute fort qu'à l'époque de sa fondation il y eut beaucoup de villes en Europe qui lui fussent comparables.

Une haute muraille entoure la demeure du Rajah, qui comprend un nombre considérable de palais, de kiosques, d'édifices de toutes sortes, isolés au milieu de ravissants jardins, et qui occupe à elle seule deux des quartiers de la ville. Si l'on en excepte cette cité royale, la ville est presque entièrement dépourvue de



La vallée d'Amber, vue prise du Dewan Khana. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

monuments; il est vrai qu'elle compte à peine un siècle et demi et que c'est dans l'ancienne ville d'Amber qu'il faut aller chercher tous les grands souvenirs du moyen âge.

C'est Jey Sing lui-même qui avait réservé à son palais un aussi vaste espace, laissant à ses successeurs le soin de le couvrir; ceux-ci ont fait de leur mieux et sont arrivés à élever un groupe énorme de constructions sans goût et sans harmonie, parmi lesquelles il n'y a de remarquable que celles dues aux architectes de Sowaé.

Le Chandra-Mahal, qui forme le centre du palais principal, est un immense édifice pyramidal, d'un très-beau style; sa façade donne sur un vaste jardin planté de manguiers et d'orangers, et traversé par de larges pièces d'eau, ornées de jets d'eau. Au rez-de-chaussée de ce palais est le Dewan-Khâs ou salle des Durbars, une des plus belles de l'Inde pour sa simplicité et la grandeur de son ensemble. A la gauche du Chandra-Mahal sont de grands bâtiments badigeonnés de couleurs éclatantes, dans lesquels se trouvent les appartements du roi, les bureaux des ministres, le Zenanah et les corps de logis des officiers du palais. Au-dessus de ces terrasses s'élève une haute tour ronde, très-étroite, espèce de minaret, élevé par le dissolu Juggut Sing, vers 1820; la tradition prétend qu'il la fit construire pour pouvoir contempler la prison dans laquelle les nobles l'avaient forcé d'enfermer une courtisane, du nom de Râs Kaphour ou *Sublimé Corrosif*, dont il avait fait un moment la reine de Jeypore.

A peu de distance à l'est du Chandra-Mahal est l'observatoire créé par le grand Sowaé Jey Sing. Ce n'est pas, comme on pourrait se le figurer, un édifice, contenant les instruments propres aux études astronomiques; c'est une grande cour, pleine de constructions fantastiques, qui supportaient les immenses appareils imaginés par le roi, ou servaient elles-mêmes aux observations. Rien de plus original que ces gigantesques cadrans, ces roues de cuivre suspendues entre des colonnes de marbre, ces murs pleins de courbes et de renflements bizarres; on ferait avec cela un magnifique décor de féerie. Avec quelle stupéfaction les ignares courtisans devaient-ils contempler leur roi, marchant à pas comptés sur la prodigieuse hypoténuse du grand gnomon, ou faisant par une nuit étoilée ses mystérieuses évocations. Les successeurs du roi savant n'ont pas été plus intelligents que la foule de ses contemporains; au lieu de conserver avec respect ces glorieux souvenirs, ils ont laissé les édifices tomber en ruines et ont éparpillé les manuscrits et les instruments. Ceux-ci tentèrent la cupidité de Râs Kaphour, le Sublimé Corrosif de Juggut; elle les fit vendre au prix du vieux cuivre, avec l'autorisation de cet infâme prince. Le roi actuel a bien essayé de réparer les dégâts, mais c'est une œuvre impossible, car les instruments imaginés par le grand astronome ne peuvent être réinventés. Ce qui reste peut cependant donner une idée de ce que devait être l'observatoire aux jours de sa splendeur.

A côté de l'observatoire sont les étables royales, rangées autour de vastes cours, qu'il faut traverser pour se rendre à l'Hawa-Mahal, le Palais du Vent, un des chefs-d'œuvre de Jey Sing. Ce palais, d'une forme bizarre, est situé près de l'un des principaux bazars de la ville; c'était la retraite favorite de Sowaé, qui ici, éloigné des bruits de sa cour, pouvait se livrer à ses calculs ou contempler son peuple. L'intérieur est disposé avec un goût exquis et une élégance raffinée; les parois des appartements sont en marbres de différentes couleurs, relevés de panneaux d'incrustations ou de dorures; des bassins ornent le centre des chambres et y entretiennent une douce fraîcheur. L'édifice a six étages, mais les trois derniers ne sont que de légers kiosques superposés, entourés d'innombrables clochetons; de petites girouettes s'agitent dans tous les sens au moindre souffle de vent, et ont mérité au palais l'appellation d'abord populaire, aujourd'hui officielle, de Palais du Vent. Les jardins du palais offrent de magnifiques promenades, de vastes lacs peuplés de crocodiles, de jolis pavillons cachés sous les arbres et mille objets curieux, qui en font la plus délicieuse résidence royale de l'Inde.

Nous avions déjà visité tout ce que je viens de décrire, mais nous n'avions pu encore voir le Maha Rajah, que certaines cérémonies religieuses retenaient dans son Zenanah. Aux premiers jours de mai, le capitaine Beynon m'annonça que le roi était disposé à nous recevoir, et qu'il nous présenterait lui-même en Durbar. Le jour convenu, nous nous rendons au palais dans les équipages de l'agent politique, qui nous accompagne en uniforme diplomatique Nous mettons pied à terre à l'entrée du Dewan-Khâs et sommes introduits dans la grande salle du Chandra-Mahal. Le roi, à notre entrée, s'avance vers nous, et sur la présentation du capitaine, nous serre à chacun la main et nous invite à nous asseoir à ses côtés; les ministres et les principaux dignitaires garnissent les chaises placées de chaque côté du trône. Le Maha Rajah Ram Sing est un homme de quarante-cinq ans, de très-petite taille; ses traits, fins et agréables dénotent une intelligence peu ordinaire. Il est loin d'avoir la fière contenance qui caractérise sa race; ses manières sont empreintes d'une timidité qui n'exclut cependant pas beaucoup d'affabilité. Il est vêtu richement, mais avec une négligence qui est peut-être affectée; peu de bijoux, ni sabre, ni poignard, mais en revanche un énorme revolver et un trousseau de clefs à sa ceinture. Rien de sympathique au premier abord dans cet homme très-remarquable, qui joue en ce moment le rôle de réformateur dans le Rajwara; on sent cependant qu'il fait son possible pour donner au visiteur une bonne impression de sa personne. Il me parle avec beaucoup d'amabilité des fatigues que je dois avoir éprouvées durant mes voyages, me questionne avec intérêt sur les cours que j'ai déjà visitées, sur la façon dont nous y avons été accueillis, et

témoigna le désir que je passe quelque temps dans sa capitale. La conversation tombe ensuite sur la photographie dont il est admirateur et aussi très-adroit praticien, et enfin sur la France, dont nous parlons longuement. Un des chambellans apporte l'eau de rose et le bétel, qui remplacent ici le simple birâ d'Oudeypour et que le roi nous distribue lui-même; l'audience est terminée; nous saluons le Maha Rajah et repartons en voiture comme nous sommes venus.

Le Maha Rajah Ram Sing, roi du Dhoundhar et de Jeypore, est le chef des Cutchwahas ou Tortues, l'un des principaux clans rajpouts. Ils font remonter leur origine au divin Rama, roi d'Ayodhya, l'ancêtre des Souryavansis, par son second fils Cuch, dont un des descendants fonda le célèbre forteresse de Rhotas, dans le Behar et prit le nom de Cutchwaha. En 295, un de leurs rois, Nal Pal, émigra vers l'ouest et vint s'établir dans le Bundelcund à Nishida, aujourd'hui Narwar. Leur troisième capitale fut Gwalior; en 967, Tej Pal-Daola en fut chassé par un usurpateur et forcé de se réfugier chez le roi Mina du Dhoundhar, par qui il fut très-bien accueilli et qu'il parvint à déposer par une longue suite de honteuses trahisons. Lors de la domination mogole, le roi Cutchwaha d'Amber, Bhagwandas, donna une de ses filles en mariage au prince Selim, ensuite empereur Jehanghir ; son nom est resté en exécration parmi les Rajpouts, qui lui reprochent d'avoir le premier souillé la pureté de leur race par une alliance matrimoniale avec les Islamites. Cet acte couvrit d'un tel opprobre le nom des Cutchwahas, qu'encore aujourd'hui ils sont considérés comme bien inférieurs aux autres clans du Rajasthan.

Après le grand Jey Sing, qui illustra si brillamment la dynastie des fils de Cuch, une longue succession de princes indignes firent descendre le royaume de Jeypore à un tel point de décadence qu'il a fallu tous les efforts intéressés de l'intervention britannique pour le sauver d'un complet démembrement. Ram Sing, le roi actuel, paraît doué de toutes les qualités nécessaires pour rétablir un peu l'œuvre de Jey Sing. Il eut le bonheur d'être précédé par un homme d'une grande intelligence qui, ministre et régent du royaume sous la longue minorité du jeune prince, aplanit les premières difficultés de cette tâche, et fit tous ses efforts pour préparer son élève à de grandes choses. Ram Sing, élevé avec soin, plus instruit que ne le sont généralement les princes rajpouts, a déjà assez fait pour mériter les encouragements des Européens; il a su introduire de l'ordre dans son administration et appliquer quelques réformes utiles. En établissant des cours de justice à l'anglaise, des collèges et des écoles de filles, en créant des routes et en attirant un chemin de fer dans ses Etats, il s'est concilié l'opinion de la presse anglaise, une grande puissance dans l'Inde; on pourrait dire que ces améliorations sont superficielles, que le peuple n'en a pas profité, et je crois que cela serait très-vrai, mais il en profitera et Ram Sing a agi en bon politique.

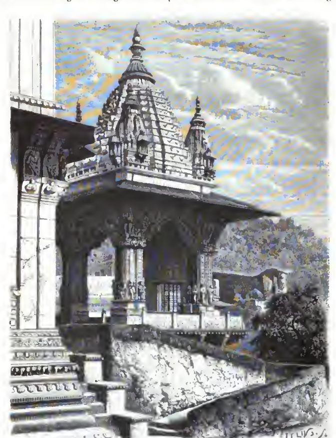
Il est ambitieux, et tout monarque ambitieux se heurte ici contre deux obstacles, la noblesse et la religion, qui lui dictent à tous moments des ordres et occupent ses plus belles terres. Il a entrepris une croisade sourde contre ces deux rivaux; par mille taquineries, il a réussi à bannir ses grands feudataires de sa cour, puis il leur a cherché querelle et, chaque jour, leur enlève un privilége, un apanage. Contre la religion, il a eu recours à un moyen hardi: il s'est déclaré le protecteur d'une secte nouvelle, ayant pour but le rétablissement dans toute sa pureté du culte d'Iswara. Armé de ce nouveau titre, il a fait cesser les donations aux dieux qu'il ne reconnaît pas, et les prêtres perdant leurs bénéfices ont émigré sur des terres plus hospitalières; j'en ai vu ainsi plusieurs partir pendant mon séjour à Jeypore. De là à prendre les terres de l'Église qui ne sont pas protégées par des donations en bonne forme, il n'y a qu'un pas, et il l'a déjà fait et fera plus encore. Il ne faut pas voir dans Ram Sing cependant un réformateur aussi complet que quelques-uns l'ont fait paraître; et bien fous ceux qui ont pris au sérieux l'idée qui lui vint d'établir des chambres représentatives dans ses États. Peut-on se figurer des représentants du peuple venant imposer des conditions à un roi rajpout? Cela se verra un jour peut-être, mais aujourd'hui on ne peut considérer cette idée que comme une fine raillerie de la part de Ram Sing.

Les anciens maîtres du royaume de Jeypore sont les Minas, une des grandes races aborigènes, qui, comme les Bhils, les Ghounds et les Jâts, se partageaient les contrées occupées aujourd'hui par les Rajpouts. Les Minas du Dhoundhar étaient divisés en cinq grandes tribus appelées Putchwara et couvraient un vaste royaume comprenant toute la chaîne des Kalikhô, d'Ajmir à Delhi; leurs principales villes étaient Amber, Khôgaum et Mauch. Ils conservèrent plus longtemps leur indépendance que les Bhils et ne furent entièrement soumis que vers le treizième siècle : aussi retrouve-t-on de nombreux témoignages du degré de civilisation auquel ils étaient arrivés. Refoulés dans les montagnes, ils sont peu à peu retombés à l'état presque primitif, et leurs tribus sauvages se sont étendues jusque dans les montagnes de l'Inde Centrale.

Toutes les races aborigènes du Rajpoutana, aussi bien les Minas que les Bhils et les Mhairs, vivent dans des villages appelés Pâls, ce qui leur a fait donner le nom générique de Palitas. Leurs mœurs ne diffèrent en rien de celles des Bhils; ils vivent de chasse et de brigandage plutôt que du travail de la terre et marchent toujours armés de flèches et de longs *lattis*, bambous ferrés. Leur peau est noire, leurs cheveux sont longs et soyeux et leurs traits plus fins et plus intelligents que ceux des Bhils. Cette race, croisée avec les Jâts brahmaniques, constitue la population agricole du royaume.

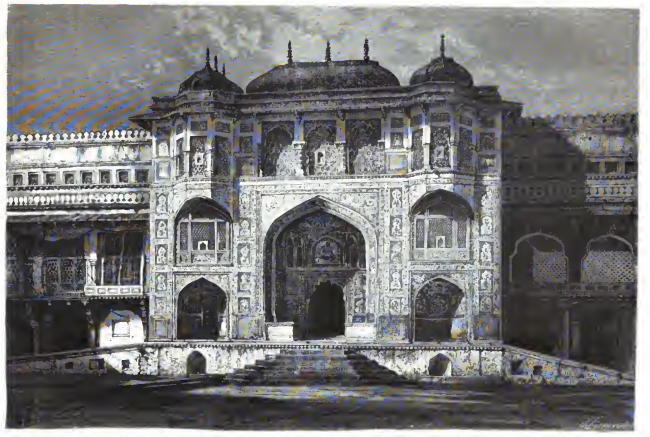
Le climat de Jeypore est peut-être un des plus sains du Rajpoutana, mais à coup sûr il n'est pas des plus agréables. Les saisons y sont plus tranchées que dans

le sud ; l'hiver y est parfois presque rigoureux et le thermomètre descend, au mois de janvier, vers zéro, mais dans la matinée seulement. La chaleur va en augmentant jusqu'au mois de mai, époque où commencent à souffler les « hot winds » ou vents chauds, le fléau des hautes Indes. La saison se déclare par des ouragans de sable qui, soulevés par de violents vents du nord, viennent causer de grands ravages dans les provinces du Mewat et des pays Jâts. Le ciel se couvre d'épais nuages d'un jaune terne, mélange de poussière et de vapeurs qui, venant à crever, forment bien la plus vilaine espèce de pluie qu'il soit possible d'imaginer. A ces orages succèdent les vents chauds, qui arrivent de l'ouest, après s'être chauffés pour plusieurs centaines de lieues sur les sables du Marousthan, du Béloutchistan et de la Perse. Leur degré de chaleur



Le kiosque d'or, à Amber. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

est si considérable, qu'à leur premier souffle le sol se dessèche, les arbres se dépouillent et toute végétation cesse. L'Européen, suffoqué par ce brûlant sirocco, qui dure près d'un mois, sans un moment de répit, ne peut plus s'exposer hors de sa demeure, sous peine d'asphyxie foudroyante. Toutes les ouvertures des maisons faisant face à l'ouest sont barricadées avec soin, ou bien bouchées par un épais paillasson en racine de vétiver, appelé tatti. Des domestiques versent de l'eau, jour et nuit, sur ces tattis, et le vent, traversant cette muraille humide, perd une certaine quantité de son calorique et renouvelle l'air respirable à l'intérieur des appartements. Souvent le vent s'abat tout à coup vers le soir : c'est le moment le plus pénible, car les tattis ne donnent plus aucune fraîcheur et les pankahs ne peuvent pas agiter suffisamment l'air



La porte de Sowaé, au palais d'Amber. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

surchauffé. On emploie alors des roues à vent, décorées du nom de thermantidotes, et qui, manœuvrées vigoureusement par quelques coulis, parviennent à abaisser un peu la température.

On comprend que la vie est fort peu confortable pendant ces quinze ou vingt jours : prisonniers dans une chambre sombre, remplie de l'humidité des tattis, c'est à peine si l'on peut sortir quelques instants après le coucher du soleil. La nuit, l'on couche en plein air pour ne pas étouffer, et l'on se réveille, le matin, les yeux, les oreilles et la bouche remplis du sable fin continuellement en suspension dans l'atmosphère. Aussi consulte-t-on tous les jours avec anxiété l'horizon du côté du sud-ouest, et c'est avec joie que l'on voit arriver les premiers nuages et les premières pluies. Deux ou trois ondées changent l'aspect du pays comme par enchantement ; le sable disparaît sous un gazon fin, uni et d'un vert d'émeraude, les arbres se couvrent de feuilles et l'air devient d'une fraîcheur délicieuse. Après ces quelques jours d'une température infernale, on assiste donc réellement à ce que les poëtes ont appelé le réveil de la nature ; ici, le spectacle a quelque chose de féerique : la veille un océan de sable fouetté par un vent furieux, aujourd'hui de vertes prairies et une jolie petite pluie fine. Il faut avoir senti les terribles haleines du simoun indien pour aimer la pluie comme on l'aime à ce moment.

La mousson nous rend la liberté ; nous pouvons faire tous les jours des excursions jusqu'à la ville ou aller passer quelques heures au palais. Les belles journées sont employées à des pique-niques avec les dames ou à des excursions de chasse.

Outre la chasse et les promenades, on a encore pour se distraire les spectacles d'innombrables jongleurs, qui attendent à Jeypore la fin des pluies pour recommencer leur vie errante, interrompue par l'impraticabilité des routes. Beaucoup de ces jongleurs, tels que charmeurs de serpents, acrobates, sont les mêmes que l'on rencontre dans toute l'Inde et que tous les voyageurs ont décrits ; mais il y a aussi les artistes spéciaux au pays et ceux-là méritent une courte notice.

Les tours les plus intéressants sont exécutés par de petites filles, qui, presque nues, se roulent en boule, se courbent en arrière pour ramasser avec leurs yeux deux pailles plantées en terre, enfilent, les yeux bandés, une aiguille au moyen de leurs pieds et se livrent à des excès de dislocation étourdissants. Où le spectacle devient cruel et repoussant, c'est lorsqu'on leur fait enlever des poids avec leurs yeux ; un bouton de métal, souvent provenant de quelque culotte européenne, est placé sous les paupières de chaque œil, de façon à adhérer à l'orbite lui-même ; à ces boutons sont attachés des ficelles soutenant un paquet quelquefois fort lourd, que l'enfant enlève ainsi à quelques centimètres du sol, sans l'aide de ses mains ; si le tour dure une minute, on voit l'eau ruisseler le long des cordes ; c'est hideux. D'autres *nutnis* jouent avec des sabres d'une façon très-curieuse, mais je crois que notre police ne tolérerait pas longtemps un spectacle si peu moral et si dangereux.

La même raison qui assemble les jongleurs et nutnis à Jeypore en cette saison, y amène des mendiants religieux de toutes sortes et qui, eux aussi, ont chacun leur spécialité : l'un implore la pitié publique en se montrant dans les rues entièrement nu, ou simplement vêtu d'une couche de cendres ; l'autre montre fièrement son bras, qui se dresse en l'air, nu, décharné ankylosé, la main transpercée par les ongles. Un grand nombre stationnent dans les bazars, vendent des amulettes ou des remèdes, et exercent mille industries lucratives. Mais à chaque saison il y a un fakir qui réussit, grâce à un tour nouveau, à devenir le lion des cercles religieux. Cette année c'était un goussaïn, et vous allez voir comment il eut se rendre célèbre. Un matin, des paysans, se rendant à la ville, aperçurent, près de notre bungalow, au carrefour de la Residency, un saint homme occupé à attacher à une branche dominant le chemin plusieurs grosses cordes ; leur étonnement fut très-grand en voyant le goussaïn placer ses pieds dans deux nœuds coulants, puis, après s'être étendu à terre, se hisser tranquillement au moyen d'une troisième corde, jusqu'à ce qu'il fût pendu par les pieds comme un veau à l'abattoir. Au bout d'une heure, un millier de curieux entouraient le fakir, qui, toujours dans la même position, marmottait tranquillement des prières en égrenant son chapelet : après être resté ainsi plusieurs heures suspendu, il se détacha et gagna la ville escorté par une foule enthousiaste. Le lendemain, il revint au même endroit se suspendre : je m'y rendis avec plusieurs Européens, parmi lesquels le docteur Burr, de l'Agence, et là, nous pûmes tous voir que, quoique pendu par les pieds depuis quelques heures, le goussaïn avait la figure calme, parlait sans difficulté et assurait n'éprouver aucun malaise ; quand nous lui demandâmes comment il avait pu s'habituer à cette position, il nous répondit que Dieu lui avait accordé ce don pour manifester sa sainteté ; naturellement, il eût été difficile d'en obtenir une autre explication. Pendant plus d'un mois, le saint homme resta ainsi pendu comme un jambon la majeure partie de la journée et y gagna une somme fort ronde ; le Rajah cependant ne vint pas le voir et ce manque de convenances lui fut sévèrement reproché par le peuple.

Vers le milieu du mois d'août, les Jeyporiens célèbrent avec beaucoup d'éclat la fête de Ganésa, dieu de la science et de la sagesse ; pendant plusieurs jours les magnifiques boulevards de la capitale sont encombrés par une foule pittoresque, venue de tous les points du royaume ; les maisons et les palais sont pavoisés d'oriflammes et de draperies voyantes, les carrefours ornés de mâts chargés de fleurs.

Ce qui attire surtout la foule des campagnes, c'est la grande foire ou *méla*, qui se tient à cette occasion aux abords du palais royal. Là sont réunis les produits du Rajasthan et de l'Hindoustan, et aussi de l'Eu-

rope. A côté des magnifiques châles du Thibet, des écharpes du Bundelcund, des Kincobs brochés de Bénarès et des gazes du Bengale, on trouve les shirtings de Manchester, les indiennes belges et les *turkeyred* suisses. Les armuriers offrent des poignards d'Hérat, des kriss Gourkas, des kâtars du Meywar et de la coutellerie de Sheffield et de Châtellerault.

Jeypore étale comme principaux produits de son industrie les turbans lamés, les idoles de marbre, les fourneaux de cuivre, les chaussures brodées, les sels de Sambher et les émaux sur or fin. Ces derniers constituent une des spécialités de la ville et forment un monopole royal; ils sont exécutés avec une délicatesse et une vivacité de coloris incomparables; leur valeur est considérable. Le Maha Rajah avait fait préparer pour l'Exposition de 1867 une coupe de toute beauté, que les connaisseurs n'auront pas manqué d'admirer à Paris.

Le champ de foire présente un coup d'œil des plus pittoresques; des éléphants couverts de riches draperies, des chameaux, des cavaliers forment avec la foule un groupe resplendissant de couleurs, qu'encadre la longue ligne des palais de marbre, relevée par l'éclatante verdure des arbres et des palmiers. Le dernier jour, l'agent politique et les principaux Européens résidant à Jeypore se rendent, portés par des éléphants, au palais du roi; sur leur passage, les balcons et les terrasses sont couverts de femmes, richement vêtues, le visage découvert, qui regardent avec curiosité les Sahibs, tandis que les hommes remplissent la chaussée et se pressent jusqu'aux pieds des éléphants. Arrivés au palais, les Européens sont reçus par le roi et assistent avec lui au défilé du Sowari de Ganéça, qui apparaît sur un palanquin plaqué d'or et entouré de toutes les magnificences usitées en pareilles circonstance. Après la procession a lieu un grand dîner auquel assiste le Maha Rajah, et qui est suivi de nautchs, de feux d'artifice dans les jardins et de tous les somptueux divertissements des cours de l'Inde.

XVIII

AMBER ET LE SAMBHER.

Le lac de Jeypore. — La vallée d'Amber. — Le palais.

Une route fort belle conduit de Jeypore à l'ancienne capitale; on sort de la ville par la porte nord-est et on se trouve aussitôt au milieu de délicieux jardins, dont les arbres chargés de fleurs forment au-dessus du chemin une voûte ombreuse. Les pluies ont jeté sur le sable, sur les rochers, sur les murailles mêmes un manteau d'un vert étincelant; on se croirait dans un vaste parc où des pelouses seules sépareraient les bosquets.

Les montagnes de la chaîne des Kalikhô forment ici un arc dont les remparts de Jeypore réunissent les deux bouts; on a ainsi une vallée, abritée de tous côtés contre les invasions du sable et formant un riant contraste avec ce pays brûlé. Une nullah, c'est-à-dire un torrent des montagnes, traversait cette vallée et allait se perdre dans la plaine par un étroit défilé, qui lui livrait passage à l'est. Un des princes de Jeypore eut l'idée d'arrêter la nullah en barrant le défilé, et le torrent prisonnier se transforma en un lac ravissant; de somptueux palais, de beaux jardins vinrent se grouper sur ces bords et un autre Rajah créa à son tour une magnifique résidence insulaire au centre du lac. Mais il paraît que l'ingénieur qui avait fait le barrage n'avait pas pris suffisamment ses mesures; le niveau du lac augmenta d'année en année, si bien que peu à peu il absorba les jardins les plus proches, puis les kiosques, puis les palais; impossible de savoir où il s'arrêtera. Les propriétaires inondés avaient le remède sous la main; une trouée dans la digue les eût débarrassés du trop plein d'eau; soit apathie, soit superstition, ils préférèrent abandonner sa proie à l'élément perfide et allèrent se réfugier sur le ghât opposé. Le coup d'œil qu'offre aujourd'hui ce lac est tout ce qu'il y a de plus pittoresque; les palais à demi ruinés, les salles aux colonnades de marbre à demi remplies d'eau, tout cela entremêlé de cette végétation que l'abandon amène si vite sur les édifices, vient se refléter sur sa surface bleuâtre. Au centre s'élève le château royal, dressant lugubrement ses tours crevassées par les pipuls; nul n'y a mis le pied depuis la première inondation: ses seuls habitants sont d'énormes tortues et des crocodiles.

Ces derniers sont les vrais propriétaires du lac et je crois qu'il est impossible dans aucun pays du monde d'en voir un aussi grand nombre réunis dans un même lieu. La haute chaussée de pierre qui conduit à Amber coupe un des angles du lac; on peut de là étudier les sauriens tout à son aise. A peine si ces aimables animaux entendent des pas ou aperçoivent du monde sur cette route qu'ils arrivent de tous les côtés et viennent se ranger de chaque côté de la chaussée; leurs horribles têtes aplaties, triangulaires, se dressent avidement et impudemment au-dessus des lotus et le passant peut voir tous les yeux dirigés vers lui. Figurez-vous que vous passez à cheval devant une pareille armée; si votre monture venait à s'effrayer, à faire un faux pas, aussitôt toutes les gueules s'ouvriraient; en une seconde vous auriez disparu. Des bataillons de pélicans, d'une blancheur digne du proverbe, s'ébattent sur les îlots et reposent agréablement la vue de cet avant-plan sinistre; des canards passent et repassent à côté des crocodiles aux aguets. Malgré toute son intelligence, Ram Sing protége encore ces féroces animaux, et il est défendu, sous peine d'une forte amende, de les molester en quoi que ce soit. De peur qu'on ne les effraye ou qu'on ne les blesse par mégarde, on ne peut même chasser sur le lac.

Sur la berge opposée est une porte en ruine, sous laquelle passe la chaussée et qui donne accès dans la première enceinte d'Amber. De l'autre côté commence un ghât fort raide qui gravit en droite ligne un col de

trois à quatre cents pieds ; au sommet, on passe un autre portail et on est dans Amber. La route serpente quelques instants à travers la forêt, puis à un tournant on aperçoit à ses pieds la mystérieuse vallée d'Amber. Qu'on se représente un cratère profond, dont les talus sont couverts d'une jungle épaisse et sombre ; au centre, un cône de verdure, servant de piédestal à un palais de marbre, féerique, étincelant, auprès duquel pâlissent les merveilles de Grenade et de Séville ; autour de ce cône, une ville abandonnée, silencieuse, dont les moindres maisons sont des palais, et un lac aux eaux noirâtres. Tel est le premier effet d'Amber ; mais ce qui est indescriptible, c'est la sensation que l'on éprouve après quelques minutes de contemplation ; quelque chose de romantique, de mystérieux s'empare de vous ; on se demande si ce n'est pas une simple rêverie des Mille et une Nuits, si, nouveau Calender, on ne va pas troubler le silence de cette ville endormie et en faire jaillir quelque effrayant mystère. Le palais surtout a quelque chose de surnaturel ; les dômes recouverts de plaques d'or et d'émaux bleus, les tourelles de marbre d'un jaune d'ivoire, les murailles garnies de balcons dorés, c'est bien là le château enchanté de Sherarzâd.

Un sentier rapide conduit au bord du Tal Koutora, l'Etang Sacré, dont les bords sont couverts de ravissants jardins ; de petits kiosques de marbre, abritant de symboliques lingams à quatre faces, se groupent sur la berge. Cette partie de la vallée est entièrement occupée par les eaux du Tal, qui laissent à peine



Le Jess Munder, à Amber. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

un espace suffisant pour la route ; la ville ne commence donc que de l'autre côté de la digue, qui supporte un ravissant jardin avec palais d'été, bosquets d'orangers et de manguiers, et pièces d'eau. Contournant l'étang, nous gravissons péniblement les rampes dallées qui conduisent au château ; les bords du chemin sont défendus par des remparts crénelés et à chaque tournant une massive porte avec bastions et corps de garde couvre la voie. Le niveau moyen occupé par le palais est de quatre-vingts à cent pieds au-dessus de celui du lac ; mais les contre-forts en maçonnerie supportant les parois de la colline descendent à pic jusqu'à l'eau, et les murs des édifices reposant exactement sur leur arête, la façade paraît avoir plus de deux cents pieds de hauteur. Dans la partie supérieure de cette immense muraille courent quelques cordons de balcons, et de légères vérandahs, qui sont suspendues directement au-dessus du précipice ; c'est là le seul ornement extérieur.

La porte principale, un grand arc en ogive, d'un style simple et sévère, surmonté de légers tchâtris, donne dans une vaste cour dont trois côtés sont occupés par de grands corps de bâtiment, qui contenaient autrefois les casernes et les étables. Cette cour occupe le sommet du plateau inférieur de la colline ; le second plateau porte les édifices principaux du palais, qui garnissent une haute terrasse donnant sur la cour. On y monte par un grand escalier, et passant sous une belle porte ornée de fresques de couleurs vives, on se trouve au centre de toutes les merveilles, qui ont rendu ce palais si célèbre dans l'Hindoustan.

Louis Rousselet.

(La suite à la prochaine livraison.)



L'étang d'Ulwur. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie de M. L. Rousselet.

L'INDE DES RAJAHS.

VOYAGE DANS LES ROYAUMES DE L'INDE CENTRALE ET DANS LA PRÉSIDENCE DU BENGALE.

PAR M. LOUIS ROUSSELET[1].

1864-1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XVIII (suite).

AMBER ET LE SAMBHER.

Le palais d'Amber (*suite*). — Les singes Langour. — Une ville morte. — Pluie de sauterelles. — Le désert Indien et le lac salé de Sambher. — Adieux à Ram Sing.

A l'angle de la terrasse se dresse la grande salle du Dewan Khâna (voy. p. 232), un des plus beaux monuments de l'art rajpout. Une double rangée de colonnes, supportant un massif entablement, forme les trois côtés de la salle, qui est recouverte par une haute voûte, d'une grande hardiesse; le quatrième côté donne sur le lac et est fermé par un mur. L'édifice n'est donc en réalité qu'un kiosque sur de très-grandes proportions; la lumière et l'air y entrent en toute liberté. La salle est dallée de marbre, relevé par des incrustations de couleur; à l'extrémité s'élève une estrade de marbre blanc servant de trône. Les colonnes de la première rangée sont en grès rouge et supportent des chapiteaux d'une grande beauté, sur lesquels sont sculptés des éléphants soutenant avec leur trompe l'auvent en pierre qui descend de la corniche. Les fûts de

1. Suite. — Voy. t. XXII, p. 209, 225, 241, 257, 273; t. XXIII, p. 177, 193, 209 et 225.

ces colonnes sont couverts d'une couche polie de stuc blanc dérobant aux yeux les superbes sculptures qui les décorent. Il paraît que lorsque le Mirza Rajah eut achevé ce Dewan Khâna, il parvint aux oreilles de l'empereur Jehanghir que son vassal l'avait surpassé en magnificence et avait éclipsé par cette dernière œuvre toutes les merveilles de la cité impériale; on parlait surtout beaucoup de ces colonnes de grès rose, sculptées avec un goût exquis et une grande richesse de détails. Dans un moment de dépit, l'empereur ordonna que ce chef-d'œuvre fût jeté à bas, et envoya à Amber des délégués chargés d'exécuter cet ordre; le Mirza Rajah, pour sauver son Dewan Khâna, fit couvrir les colonnes de stuc et les envoyés d'Agra purent certifier à l'empereur que cette magnificence tant vantée n'était qu'une fable. Depuis, les apathiques successeurs ont négligé de mettre au jour l'œuvre de leur ancêtre, et ce n'est qu'en faisant sauter quelques fragments de stuc que l'on aperçoit les sculptures, intactes comme au premier jour. Les colonnes de la seconde rangée sont de beaux monolithes de marbre gris.

Sur l'autre côté de la terrasse s'étend la partie du palais réservée au roi; au centre de la façade est une porte monumentale, couverte de mosaïques et de peintures fines; c'est un des chefs-d'œuvre de l'Inde. Il est difficile de donner une idée de ce merveilleux assemblage de marbres précieux, et de dorures; aussi suis-je heureux de pouvoir renvoyer le lecteur à la gravure qui le représente (voy. p. 237). Les grillages de marbre qui ferment les fenêtres de la façade sont réputés les plus beaux de l'Inde; taillés dans une dalle, qui mesure jusqu'à deux mètres de haut sur un et demi de large, ils sont exécutés avec une telle délicatesse qu'ils simulent à une petite distance de transparents rideaux de mousseline.

Franchissant cette porte, on va de merveille en merveille; on pénètre dans une cour entourée de palais, étincelants de mosaïques et de sculptures et dont le centre est occupé par un féerique jardin. Quoique abandonnée depuis longtemps, cette résidence royale est encore entretenue avec soin; quelques domestiques suffisent cependant à cet entretien.

A gauche du jardin s'élève un monumental pavillon, appelé le Jess Munder (voy. p. 240), dont le rez-de-chaussée est précédé d'une grande vérendah à arceaux moresques. L'édifice est revêtu de marbre blanc, décoré de quelques bas-reliefs délicats, mais d'un ensemble très-simple; l'intérieur est divisé en trois grandes salles tapissées de la voûte au plancher de mosaïques et d'incrustations. Ces mosaïques sont formées de pierres polies, agates, turquoises, de moulages dorés et de morceaux de glaces, se combinant en groupes de fleurs et arabesques; on ne peut que difficilement se faire une idée de l'effet que produit un de ces appartements, lorsqu'un rayon de soleil y pénétrant, vient se briser sur ces dorures et faire étinceler comme des diamants les fleurs de cristal, enchâssées dans les panneaux. Les voûtes sortent un peu du genre hindou ordinaire et rappellent par leurs dentelures ruchées les plus beaux pendentifs moresques. L'étage supérieur du Jess Munder n'est composé que d'un kiosque de marbre, coiffé d'un de ces curieux dômes allongés qui rappellent la coque d'une barque; il contient trois jolies pièces décorées avec une richesse surpassant encore celle des appartements du bas. D'un côté, de grandes fenêtres fermées par de délicats treillis de marbre donnent directement sur le précipice et embrassent une vue admirable; de l'autre, on a une belle terrasse qui s'avance jusque parmi les branches des grenadiers et des orangers du jardin. C'est la plus poétique retraite qu'il soit possible de rêver. Ce fut ce kiosque que je choisis pour nous servir de demeure pendant les cinq ou six semaines que je voulais consacrer à Amber.

De l'autre côté du jardin s'étend une longue ligne de palais, tous aussi admirables comme pureté de forme, aussi splendides comme décoration que le Jess Munder. Dans l'un, les murs sont couverts de panneaux de santal, incrustés d'ivoire et d'argent comme ces coffrets de l'Inde que tout le monde a admirés à nos Expositions; des canaux traversent les salles et viennent aboutir à des bassins, dont les parois sont incrustées de gracieuses compositions auxquelles se mêlent des poissons, des plantes aquatiques, des lotus, des monstres. D'autres sont simplement tendue de marbre blanc, avec des encadrements de lapis-lazuli ou de serpentine verte, ou bien décorés de miniatures représentant des scènes de chasse, des traits de l'histoire nationale ou de la mythologie; chacun enfin renferme des choses dignes d'être vues et admirées. Les bains royaux offrent aussi quelque intérêt avec leurs ingénieux appareils de chauffage, leurs meubles de pierre et leurs conduits en bronze.

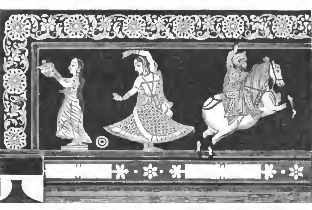
Au sud de ces palais et sur une assise de la colline, plus haute de quelques mètres, s'étend le Zenanah royal, qui couvre une superficie égale à celle occupée par tous les autres édifices du château. Ce n'est cependant qu'un seul corps de bâtiments, entourant une grande cour; ses façades sont pleines, sans fenêtres ni ornements à l'extérieur, mais ses quatre tours, couronnées de coupoles, lui donnent un aspect grandiose. La grande cour carrée, sur laquelle donnent les façades à plusieurs étages, est divisée par des murs rayonnant vers un kiosque de marbre placé au centre. Chacun de ces morceaux de cour a ses arbres, son tchatri, sa fontaine et correspond à un appartement du Zenanah, qui est lui-même divisé en autant de compartiments que la cour. Chaque appartement, complétement indépendant des autres, servait de logement à une des femmes du roi, qui ainsi emprisonnée pouvait à la rigueur être privée de communication même avec ses compagnes. Les appartements étaient décorés avec la magnificence qu'on retrouve dans tout cet admirable palais; mais cent cinquante ans d'abandon, et aussi les habitants actuels, n'en ont

laissé subsister que peu de traces; on y voit cependant encore des fresques antiques fort curieuses et quelques belles mosaïques.

Quand je dis les habitants actuels, je veux parler d'une puissante tribu de singes Hunoumans, qui ont établi leur campement dans les salles désertes du Zenanah et qui règnent aujourd'hui en maîtres dans tout l'ancien harem. Si même les préjugés indiens ne protégeaient pas ces inoffensifs animaux, il serait encore difficile de les déloger d'un poste qu'ils occupent depuis de nombreuses années, et qu'ils seraient capables de défendre vaillamment. Lorsque je pénétrai pour la première fois dans le Zenanah, accompagné de Schaumburg et d'un béra du palais, notre entrée occasionna un violent tumulte; les mères se sauvaient en emportant leurs enfants, et les mâles nous suivaient à distance respectueuse, mais en montrant d'une manière peu rassurante leurs formidables mâchoires.

Le *langour* ou *hunouman* est le plus grand des singes qui peuplent les forêts de l'Inde; sa taille varie de deux pieds et demi à presque quatre pieds; il est d'une forme élancée, élégante, et d'une souplesse excessive; sa face, très-intelligente, est dégarnie de poils, couverte d'une peau très-noire et encadrée par de longs favoris blancs; sa fourrure est gris chinchilla sur le dos, blanche sous le ventre, d'un poil long et soyeux; sa queue est nue, à l'exception d'une touffe à l'extrémité, et a une longueur égale au corps.

Le langour est le singe sacré de l'Inde; ce sont ses tribus, qui sous la conduite d'Hunouman, roi des singes, aidèrent Rama dans la conquête de l'île de Ceylan, l'antique Lanka. Les Hindous prenant à la lettre la description du Ramayana, qui compare à des singes les barbares alliés des Aryens, ne voient dans les langours que les descendants des soldats de Rama, et les tiennent en grande vénération.

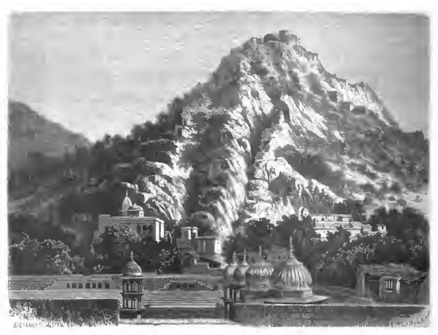


Fresque dans le Chish Mahal, à Rajgurh. — Dessin de M. Rapine, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

Ces étranges habitants du palais d'Amber m'intéressèrent beaucoup durant le séjour que j'y fis en leur voisinage: au bout de quelques jours, toute la tribu nous connaissait et nous approchait sans crainte; des bananes, du pain et du sucre nous avaient rendus populaires. Les personnes qui ont vécu dans les pays où ces singes sont nombreux ont pu toutes remarquer qu'ils vivent toujours en tribus, et sous le gouvernement d'un chef; chaque tribu occupe son champ, son bois, ses ruines, qu'elle paraît considérer comme son territoire et dont elle défend jalousement l'accès aux maraudeurs étrangers. Les langours, postés sur les créneaux du Zenanah, observent la contrée; une sentinelle voit-elle approcher un étranger, un ennemi, aussitôt elle pousse un cri rauque, et à ce signal d'alarme les créneaux se couvrent de défenseurs. Un jour, une panthère traversa le ravin et vint se promener sous les murs du Zenanah; il fallait voir avec quelle fureur, mêlée de terreur comique, les singes insultaient du haut de leurs remparts leur terrible ennemi: longtemps après son départ, toute la troupe hurlante resta aux aguets, se livrant à mille contorsions en signe de bravade. Le temps étant toujours beau, nous prenions nos repas sur la terrasse du Jess Munder; à heure fixe, toute la tribu se rangeait sur le parapet touchant au Zenanah, et nous observait avec un plaisir extrême; quel spectacle pour ces singes qu'un Parisien buvant et mangeant! Assises au premier rang, se tenaient les guenons, chacune portant dans ses bras un joli petit singe; derrière, plus farouches, les adultes; et seul, sur le rebord du toit, trônait le vieux roi. Cette galerie était si bouffonne, et les singes observaient une telle immobilité, que j'essayai plusieurs fois d'en faire la photographie; mais à la vue de l'objectif, qu'ils prenaient pour un nouveau genre de fusil, tous se sauvaient en hurlant. Le langour, animal inoffensif et facile à mettre en fuite, est un terrible adversaire lorsqu'il est blessé ou se sent en danger d'être pris; la force

de ses mâchoires est prodigieuse, et, jointe à l'agilité avec laquelle il se sert de ses bras, le rend aussi redoutable, une fois furieux, que la hyène et la panthère.

Amber fut fondée par les Minas, la grande race aborigène de la Haute Inde, et par eux appelée Amba, ou la mère universelle; devenue leur capitale, elle porta aussi le nom de Ghat Rani ou Reine des Montagnes. C'était encore une ville florissante lorsque Tej Pâl Daola, en 967, s'en empara par trahison et en fit la capitale du nouveau royaume Cutchwaha. Sa prospérité s'accrut avec la puissance de ses maîtres, et elle devint rapidement une des premières villes du Rajasthan. En 1580, le roi Maun Sing commença le palais actuel, englobant dans les nouvelles constructions le donjon féodal des premiers rois, dont on retrouva quelques portions à l'arrière du Zenanah. Vers 1630, le Mirza Rajah, Jey Sing Ier, y ajouta le Jess Munder, le Dewana Khana et plusieurs autres palais, et enferma l'ensemble des édifices dans une enceinte fortifiée; ce fut ce Rajah qui endigua le lac de Tal Koutora et créa les merveilleux jardins du Band. En montant sur le trône, en 1699, le grand Sowaé, Jey Sing II, mit la dernière main à l'œuvre de ses prédécesseurs en élevant le magnifique portail qui porte son nom; mais la posi-



Le pic d'Ulwar. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

tion inaccessible de sa capitale, le peu d'espace qu'elle donnait à ses modifications projetées et l'impossibilité qu'il reconnut d'y faire des ouvrages dignes de son nom, le décidèrent à l'abandonner. En 1728, il créait Jeypore et, faisant sortir de leurs gorges sauvages les habitants d'Amber, leur donnait une des plus belles villes du monde.

Ce fut un coup fatal pour la vieille Reine des Montagnes; privée de sa population, elle perdit peu à peu les grandes familles qui y retenaient les traditions, et ne conserva de sa splendeur que quelques monuments et un nom vénéré comme berceau de la gloire et de la grandeur des Cutchwahas. Elle eut le même sort que Chittore en Meywar et Mundore en Marwar, et aujourd'hui elle offre le spectacle d'une ville considérable, décorée de monuments somptueux et dont les seuls habitants sont quelques prêtres, fidèles à leurs autels, et des milliers de singes et de bêtes fauves.

Ses ruines remplissent encore toute la partie nord-est de la vallée; les bazars et habitations du peuple ne forment plus que des monceaux de décombres recouverts d'une épaisse végétation, mais les demeures princières des grandes familles Cutchwahas ont mieux résisté à l'action du temps. Il est à regretter que les fondateurs de Jeypore aient cru devoir délaisser le genre simple, original et grandiose qui fait de la plupart de

ces maisons de remarquables monuments d'architecture. Au milieu des séculaires nîms et manguiers qui remplissent le fond du ravin, on voit se dresser les arcades sévères, les hauts frontons découpés et les longues colonnades des imposants palais d'Amber. Nulle part la nature n'a mis tant de rapidité et de grâce à se marier à la beauté des œuvres de l'homme; laissée à elle-même, elle a couvert les murailles de lianes et de fleurs, planté les cours de jardins ombreux et accroché ses pipuls et ses cactus parmi les treillis de marbre des terrasses. En parcourant ses rues silencieuses, dont les dalles disjointes laissent croître de hautes herbes, on éprouve un sentiment de douce mélancolie qu'inspirent peu les ruines, souvent nues et tristes; ici le soleil, tamisé par les branches des arbres, colore chaudement et sans crudité ce mélange de verdure et de pierres sculptées; on arrive par de mystérieux sentiers de fouillage à de petits étangs, entourés de portiques et aux bords desquels s'ébattent des familles de langours. Les édifices religieux sont nombreux dans la vallée et pour la plupart très-bien entretenus; ils sont d'un très-beau style, surtout celui dédié à Mahadeo, dont le *kiosque d'or* est un vrai chef-d'œuvre de sculpture.

Matin et soir, les gongs de bronze des sanctuaires



Mausolée du Rajah Buktawur, à Ulwur. — Dessin de S. Therond, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

remplissent la vallée de leur son. Du haut des remparts du château, les gigantesques Nakaras royaux leur répondent et saluent avec eux le lever ou le coucher du soleil, l'ancêtre de leur roi. C'est vers le soir surtout que le bruit de ces cloches et de ces tambours a quelque chose d'étrangement poétique. Ces cloches sont le dernier soupir d'Amber; le temps n'est pas éloigné où le scepticisme, ou peut-être une autre religion, viendra renverser les Mundils de Mahadeo, et faire taire à jamais les échos de la sainte vallée.

Au centre de la ville est un lingam placé dans un bassin alimenté par une source; une antique prophétie dit que le jour où l'eau couvrira le lingam, Amber disparaîtra; il ne s'élève plus aujourd'hui que de quelques centimètres au-dessus de la surface, et les brahmanes sont anxieux. Dans le quartier Est se trouvent quelques maigres bazars, qui alimentent les prêtres; tout auprès est une fort belle mosquée, construite par Jey Sing II, acte de tolérance qui n'étonne pas de la part d'un homme d'un tel mérite.

J'ai déjà dit que la vallée était entourée de tous côtés par des montagnes, ne laissant aucune issue; au nord-ouest seulement elles s'abaissent et laissent voir les magnifiques plaines de la Babngunga et du royaume d'Ulwur. En ce point est une porte fortifiée, à laquelle se relient les enceintes qui entourent la vallée et cou-

rent sur la crête de la montagne; ce sont, avec la porte de Jeypore, qui elle n'est accessible que par un ghât fort raide, les seules issues de la vallée. L'enceinte extérieure a un développement de plus de trente kilomètres et la seconde d'environ quinze kilomètres; ce sont des murailles épaisses, construites en granit cimenté, avec créneaux, chemins de ronde et portes fortifiées. L'ensemble de ces fortifications se rattache à la superbe citadelle de Nahrgurh, qui couvre un immense plateau et défend à la fois Amber et Jeypore.

Les plaines qui s'étendent devant la porte orientale possèdent de très-beaux temples, plusieurs palais anciens, et une remarquable collection de tombeaux des premiers rajahs d'Amber. Pour le sportsman, elles offrent en plus l'attrait des chasses les plus variées, l'antilope, le daim de montagnes, la panthère et le tigre royal.

Vers les premiers jours de septembre, nous étions de retour au bungalow de Jeypore, et deux ou trois jours après nous nous remettions en marche cette fois vers l'ouest, pour explorer le grand lac salé de Sambher, qui est situé à soixante milles de cette ville, au centre du désert de Marousthan. Pour éviter en partie les fatigantes plaines de sable qui s'étendent de Jeypore jusqu'au lac, nous reprîmes la route d'Ajmir et, nous en séparant seulement après Bugrou, nous traversâmes en deux jours quarante kilomètres d'un pays affreux, n'offrant qu'un horizon monotone de buttes de sable et çà et là un misérable hameau.

Campés sur les bords de la petite rivière Bandi, à une journée de Sambher, nous fîmes la rencontre d'une armée de sauterelles, qui abandonnaient leur aride patrie pour porter la dévastation dans les belles plaines de la Jumna et du Gange. Elles apparurent le matin à l'horizon comme un épais nuage et vinrent vers midi s'abattre autour de nous, avec un bruit semblable à celui produit par une forte grêle. Tant que cette pluie dura, le ciel resta obscurci, puis le soleil reparut et nous montra la terre couverte sur plusieurs kilomètres d'étendue d'une couche compacte de ces insectes. En quelques minutes, notre tente fut envahie, et il fallut livrer bataille; nos bœufs et nos chameaux vinrent à la rescousse, les avalant par poignées avec une grande avidité. Vers quatre heures, les sauterelles s'élevèrent à quelques centaines de mètres du sol et, s'étant massées, reprirent leur vol vers l'est. J'examinai quelques-unes de ces sauterelles, et elles me parurent ne pas différer beaucoup de celles qui ravagent l'Europe orientale et le nord de l'Afrique. Leur corps, d'une belle couleur rose ou jaune tendre, mesure près de six centimètres; les ailes sont longues, diaphanes et tachetées de brun. Les passages de sauterelles sont fréquents dans ces régions et sont un des fléaux les plus redoutés par les cultivateurs indiens; si elles s'abattent sur un champ au moment où les pousses sont encore jeunes, la récolte est infailliblement perdue. On emploie pour les éloigner la fumée et le bruit, mais j'ignore avec quel succès.

Le lac salé de Sambher est une vaste nappe d'eau, d'environ trente kilomètres de tour, située à quarante milles au nord d'Ajmir et sur la frontière des États de Jeypore et Joudpore. Ses eaux, très-salines, fournissent par simple évaporation un sel très-pur, qui constitue une branche de revenu importante pour les deux Rajahs se partageant le lac. Sambher, à Jeypore, est au sud-est du lac, et Maroat, à Joudpore, au nord-ouest, au pied des Aravalis.

Sambher fut fondée, en 685, par Manika Rae : elle resta jusqu'à la chute de l'empire rajpout de Delhi l'apanage des empereurs, qui portaient avant tous leurs titres celui de Sambri Rao, ou prince de Sambher. La légende rapporte que Manika, chassé d'Ajmir par les musulmans, se réfugia dans le désert; là, triste et exténué, il s'apprêtait à mettre fin à ses jours, lorsque la déesse Sacambhari, le génie tutélaire de sa race, lui apparut; elle lui promit de lui donner comme royaume et de rendre fertile tout le terrain dont il ferait le tour à cheval en une seule journée, lui enjoignant strictement de ne pas regarder derrière lui durant la durée de sa course. Manika partit et allait atteindre le but, lorsque, oubliant l'injonction de la déesse, il jeta un coup d'œil en arrière; quel fut son étonnement en voyant une immense nappe d'eau au lieu d'une plaine fertile! Il se consola cependant et s'établit au bord du lac, où il fonda une ville à laquelle il donna le nom de Sacambhar, d'où Sambher. La ville elle-même n'offre aujourd'hui rien de curieux; tous ses habitants se livrent à l'exploitation du sel et travaillent pour le raj; les quelques monuments anciens sont dans un état complet de ruine, et il ne reste d'antique souvenir que la statue de Sacambhari, placée par Manika dans une île proche de la ville. La vue du lac est très-belle; il s'étend majestueusement entre de petites collines boisées et vient baigner les contre forts des Aravalis, dont la ligne accidentée couvre l'horizon.

L'époque de notre visite était des plus inopportunes pour examiner le mode d'extraction du sel et l'état de la matière brute, car les travaux interrompus par la mousson pluvieuse ne devaient reprendre que dans un mois. Néanmoins je reçus toutes les explications désirables et je pus voir de magnifiques tables de sel, coulées comme du marbre et aussi des cristaux énormes d'une grande transparence. Le revenu annuel, tiré par les deux États co-propriétaires des salines de Sambher, est de cent quarante-cinq lakhs de roupies, soit 36 250 000 francs. Ce sel est employé dans toute l'Inde septentrionale depuis Ajmir jusqu'à Calcutta, et est préféré à son seul concurrent, celui des montagnes de sel du Pandjab.

De retour à Jeypore de cette courte excursion, il fallut penser à continuer notre voyage, et à tout préparer pour notre départ. Je voulais visiter la cour d'Ulwur avant d'arriver à Agra; le Maha rajah me promit l'escorte qui me serait nécessaire pour ce voyage.

Le 2 octobre, veille du jour fixé pour notre départ,

eut lieu notre dernière entrevue avec le Maha rajah. Il nous reçut dans un des kiosques des jardins du palais, en présence seulement du Bakshi et du Pundit, nos deux amis. Dans cette dernière entrevue tout intime, Ram Sing se montra sous des dehors plus sympathiques que jusqu'alors; il fut d'une affabilité extrême et me demanda plusieurs fois si j'étais satisfait de mon séjour à sa cour, et quelle était l'impression que j'emportais de ce que j'avais vu ici. Enfin, on apporta l'eau de rose et le bétel, le roi nous les présenta lui-même et nous passa au cou les guirlandes de fleur; il nous serra à chacun la main et nous souhaita bon voyage. Nous avions fait déjà quelques pas, quand il nous salua de la main, en nous criant : « *Sahib, yād rakho !* » « (Messieurs, souvenez-vous !) » J'étais on ne peut plus étonné de ces adieux si chaleureux, si empreints de bonne amitié, de la part d'un homme si froid. En tous cas, je n'ai qu'à me louer de sa générosité et de l'aimable accueil qu'il me fit en ma qualité de voyageur français.

XIX

ROYAUME D'ULWUR.

Mohunpore. — Les monts Mewati. — Goudha. — La citadelle de Rajgurh. — Le palais des Miroirs. — Mort d'une antilope. — Notre réception à Ulwur.

3 *octobre*. — Nous ne quittons Jeypore qu'à deux heures de l'après-midi, retardés comme toujours au dernier moment par mille petites difficultés dans l'organisation de la caravane. Nos chevaux et deux sanis du Sutterkana royal doivent nous servir de monture; une douzaine de chameaux portent nos bagages, nos domestiques et nos tentes; quatre cavaliers et un harkara composent l'escorte. Une très-bonne route fournie de dâk bungalows, entretenus par le gouvernement



Un bijoutier d'Ulwur. — Dessin d'Emile Bayard, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

de Jeypore, va directement de cette ville à Agra; malheureusement, nous ne devons le suivre que pendant deux jours, pour nous jeter ensuite, à travers champs, sur des sentiers tracés par le passage des troupeaux, et dans un pays où nous ne trouverons d'autre abri que nos tentes.

Nous longeons quelque temps les remparts de la ville et passons au pied de la Mouti Doungri (montagne de Perles), curieux rocher isolé portant un ancien palais des rois d'Amber. Une gorge étroite et sombre, resserrée entre de hautes montagnes, livre passage à la route qui sort de la vallée de Jeypore. Ce défilé de deux ou trois kilomètres de long abonde en sites ravissants, dans lesquels les riches Jeyporiens ont entassé des temples, de délicieuses villas et des jardins enchanteurs où mille ruisseaux murmurent au pied des gigantesques banians et des odoriférants bosquets de pamplemousses. On peut dire que c'est le caractère le plus original de cette partie de l'Inde, d'offrir ainsi à tous moments de pareils contrastes; une ligne de rochers noirs et battus par les vagues dorées du désert dérobe souvent aux regards un paradis frais et ombreux; sitôt qu'une barrière arrête le sable, on trouve de l'autre côté l'eau et la fertilité.

Comme au passage de Dobarri, à Oudeypour, une grande porte fortifiée ferme l'entrée du défilé et rend tout à fait inaccessibles de ce côté les abords de Jeypore. Derrière les montagnes s'étendent, à perte de vue, les plaines de la vallée de la Bahgunga (sœur du Gange), un des affluents de la Jumna. Le pays est moins sablonneux, mieux cultivé et plus boisé que celui que nous laissons derrière nous. Quoique la route soit en très-bon état, le terrain est si accidenté que nous n'atteignons qu'à 8 heures le dâk bungalow de Mohunpore, après une marche de 21 milles. Nous

trouvons les chambres en très-bon état, mais infestées de gros scorpions noirs; nous ne nous couchons qu'après en avoir tué un nombre respectable.

4 *octobre.* — Mohunpore est un joli village rajpout, entouré de magnifiques cultures. Le pays forme de grandes ondulations, pleines d'ampleur, un genre de plaine très-pittoresque : les montagnes se montrent sur tous les points de l'horizon. A six milles de notre camp, nous passons le Jerra-ka Baoli, belle citerne, rendez-vous général des voyageurs indigènes; le village est au pied d'un énorme rocher, qui le surplombe d'une manière menaçante. Après ce village, un large ghât nous conduit dans une vallée dont le sol beaucoup plus bas est couvert d'un terreau gras et noir; quelques kilomètres plus loin la jolie petite ville de Jetwara s'étale coquettement sur les bords d'une nul-

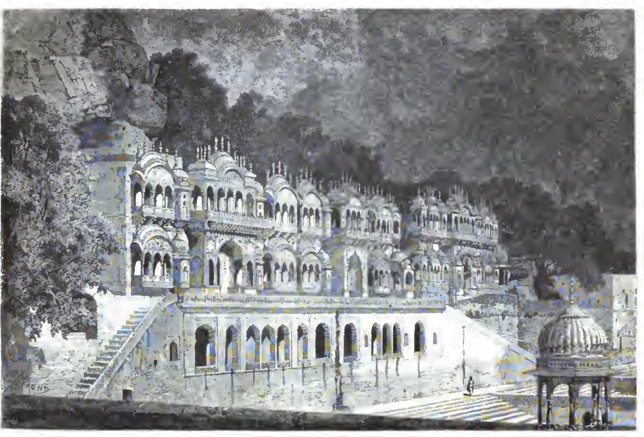


Sheodan Sing, Maharao Rajah d'Ulwur. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

lah. Avant le coucher du soleil, nous arrivons à Bourana, où nous trouvons un bungalow triste et dilapidé.

Le 5, un accident survenu à un de nos chameaux nous retient pendant la journée à Bourana. Le soir, j'expédie notre caravane au bourg de Goudha, pour préparer notre campement de demain, car nous quittons la grande route et ne trouverons plus de dâk bungalows.

6 *octobre.* — Partis de Bourana à deux heures du matin, nous traversons pendant la nuit de monotones plaines, bien cultivées et peu boisées. Le soleil levant nous trouve dans un ravissant pays de montagnes, entrecoupé de superbes vallées; de nombreux villages s'étalent gaiement au milieu de magnifiques cultures. Les montagnes qui nous entourent font toujours partie de la grande chaîne des Aravalis, que nous suivons



Les temples du roi, à Ulwur. — Dessin de E. Therond, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

depuis Ahmedabad; elles constituent la rangée des monts Mewati.

Nous rencontrons de l'autre côté des premières lignes de faîte la rivière Bahngunga, qui déverse les eaux de la chaîne des Kali Khô et des Mewati et va, après un cours de plus de deux cents milles anglais, se jeter dans la Jumna. Au point où nous la traversons, cette rivière, qui n'est encore qu'à quelques lieues de sa source, a déjà un lit de trois à quatre cents mètres de large, mais presque entièrement à sec. Descendant de la montagne avec l'impétuosité d'un torrent, elle remplit, pendant la saison pluvieuse, ce vaste canal, et franchissant même ses berges de dix-huit mètres de haut, ravage les campagnes riveraines, et les ravine profondément sur une largeur d'un kilomètre de chaque côté.

Sur la rive gauche de la Bahngunga est le bourg de Goudha, où nous attend notre escorte. Cette petite ville, située au centre d'un territoire fertile, a une apparence de prospérité qui séduit; les maisons bâties en terre cuite bordent des rues étroites et sans alignement, mais d'une propreté remarquable; des plantations de *bêr*, le prunier sauvage, ombragent les abords de la ville et lui font une ceinture de verdure. Goudha était l'apanage et la résidence féodale d'un thakour, supprimé par Ram Sing. Au nord de la ville s'élève l'ancienne habitation seigneuriale; c'est un grand bastion, aux hauts et épais murs de terre, protégé par un fossé en maçonnerie, large, profond et rempli d'eau. On peut considérer ce fortin comme le vrai type des forteresses de cette partie du Rajpoutana, et quoique construit il y a plusieurs siècles, sa forme ne s'écarte que fort peu des innovations stratégiques adoptées depuis quelques années en Europe. C'est derrière ces murs de terre que les Rajpouts ont pu soutenir courageusement le feu des artilleries mogoles et anglaises, et repousser encore il y a cinquante ans les Anglais devant Bhurtpore. C'est au pied du fort de Goudha, sous un figuier indien, dont les branches séculaires forment une voûte digne d'une cathédrale, qu'aujourd'hui sont piquées nos tentes. Le site est à recommander sous tous les rapports : pittoresque et délicieusement frais.

7 octobre. — Partis dans la nuit, nous atteignons à cinq heures du matin Buswa, ville frontière de Jeypore; de hauts murs de terre, garnis d'étroites poternes, ne laissent apercevoir que quelques toits; près de la ville, un camp de soldats jeyporiens nous rappelle que nous traversons un pays sous le coup d'une guerre imminente. A quelques kilomètres de là, nous passons la frontière, indiquée par une simple borne plantée au bord du chemin, et nous entrons dans le territoire du Maharao d'Ulwur, l'ancien Mewat. Le pays devient de plus en plus intéressant; les montagnes, aux cimes curieusement dentelées, forment de vastes cirques, dont l'arène, revêtue de riches plantations, est émaillée de gros villages. Comme richesse et fertilité, cette campagne rappelle les plus belles portions du Goujerat, mais avec une beauté que ne possèdent jamais les plaines. Une vapeur bleuâtre plane au-dessus des champs et raye les flancs de la montagne; on entend les cris des enfants, les chants des paysans et le grincement harmonieux des roues à norias; les gongs des pagodes frappent gaiement l'écho et se joignent au ravissant concert de la nature; l'air frais, piquant, remplit les poumons; tout donne à ce spectacle un attrait irrésistible.

Après plusieurs heures de marche à travers cette belle campagne, nous atteignons Rajgurh (maison du roi), l'ancienne capitale de la principauté; elle occupe le fond d'une vallée circulaire, entourée de crêtes dentelées. Ici on est déjà prévenu de notre arrivée, et le Maharao ayant donné des ordres pour notre bonne réception, nous sommes conduits directement au Gunga Baugh (jardin du Gange), superbe jardin, où nous trouvons au bord d'une belle pièce d'eau, et à demi enfoui dans un bosquet d'orangers, un ravissant petit palais d'été. Le kotwal, ou chef de la ville, nous en fait les honneurs et nous présente de la part du prince un beau rassud de fruits, légumes et volailles.

Rajgurh fut fondée par un des raos de Matchery sur l'emplacement d'une ancienne capitale des Minas. Par sa position au centre d'un cirque entouré de montagnes inaccessibles, elle rappelle Amber, mais elle est loin d'en avoir la beauté sauvage. Ses quartiers s'étalent plus à l'aise au fond de la vallée et permettent à de longues et belles rues de les sillonner en tous sens. Il n'y a que cinquante à soixante ans qu'elle fut définitivement abandonnée par les Raos de Matchery, devenus Rajahs d'Ulwur, et, quoique presque désorte, elle possède encore quelques bazars animés. La partie la plus intéressante est le vieux quartier noble, avec ses élégants palais, ses immenses cours dallées de marbre et ses nombreux temples.

Au nord de la ville s'élève un rocher nu et escarpé, supportant la noble forteresse des Raos. De la vallée, son aspect est des plus formidables; ses murailles crénelées garnissent les contours du plateau et se relient par des chemins couverts à un ouvrage de tours et de bastions protégeant la base; au-dessus s'étagent les constructions du palais, élégant mélange d'architecture féodale et rajpoute. On gagne la forteresse en suivant une rampe fort raide protégée par des parapets à meurtrières et de nombreux corps de garde. Le kilidar, commandant du fort, vient à notre rencontre avec son état-major et gravit avec nous la pente, nous faisant arrêter de temps à autre pour admirer le superbe panorama que nous dominons, à mesure que nous approchons du sommet; nous embrassons d'un seul coup d'œil la ville entière, dont les hautes maisons blanches se détachent sur les sombres forêts des Aravalis.

Le palais, construit en entier d'un beau marbre blanc, cristallin comme le Paros, que l'on tire ici des vastes carrières du Shekhawati, se compose d'une suc-

cession de salles et de chambres donnant sur de petites cours entourées de galeries.

Au centre du palais est un petit édifice fort remarquable, le Chish Mahal ou palais des Miroirs. La salle principale est décorée d'incrustations en verre étamé de couleurs différentes, auxquelles se mêlent d'élégantes arabesques en or; les panneaux sont ornés de fresques très-curieuses représentant les principaux raos de Matchery, des scènes mythologiques, etc. (voy. p. 243); ces fresques sont exécutées avec beaucoup de finesse et contiennent pour la plupart des milliers de figures. En avant de cette salle court une vérandah supportée par de beaux piliers de marbre; la voûte en stuc simule un velum de drap d'or, brodé de fleurs et d'animaux. Sur le côté droit de la vérandah, le mur est décoré d'une superbe peinture représentant la descente du roi Pertap Sing dans le paradis de Krichna; de l'autre côté est une fresque de même dimension représentant l'intronisation du roi Pertap, présidée par Krichna.

Nous redescendons dans la ville; le soleil commence à disparaître derrière la montagne; les habitants sortent de leurs maisons et remplissent les bazars, et les toits se peuplent d'innombrables singes. Ces singes de Rajgurh sont bien différents de leurs congénères des Kali Khô; ils sont courts, trapus, d'un brun fauve, la face et la poitrine carminées et la queue ne mesurant que quelques centimètres; on les considère comme inférieurs en caste aux nobles langours, ces singes civilisés de la vallée d'Amber.

Nous regagnons enfin le Gunga Baugh, que nous trouvons envahi par les jeunes gens de la ville, prenant leurs ébats dans l'étang sacré, qui est au centre du jardin. L'air est embaumé par les milliers d'orangers, de grenadiers et autres arbustes odoriférants qui enveloppent notre pavillon, et les éclats joyeux des baigneurs se répercutent sous la voûte épaisse du bois.

9 *octobre*. — A trois heures du matin, nous quittons Rajgurh et sommes à huit heures à Malakhera. Le village est pittoresquement situé sur une légère éminence à quelques centaines de mètres d'une belle forêt; à l'entrée se dresse le fortin féodal du thakour, avec ses vieilles tourelles crevassées et ses remparts de terre sèche.

Nos gens ont établi notre camp au pied d'un banian séculaire dont le gigantesque parasol tient dans l'ombre nos tentes et équipages; à peu de distance de là s'étendent des ravins nus, peuplés de porcs à demi sauvages qui poussent leurs incursions jusqu'à nos piquets. Dans la journée, le Thakour vient nous visiter; averti de notre arrivée par le Maha Rao, son suzerain, il s'empresse de nous fournir le Zurbari (don commandé par un firman royal) de toutes les provisions nécessaires. Le soir cependant, un fâcheux accident vient interrompre nos bonnes relations avec le châtelain : ayant fait une battue dans les environs, qui sont très-giboyeux, nous revenons avec plusieurs antilopes, parmi lesquelles par malheur un des sowars reconnaît le corps d'un animal favori du Thakour, qui s'était échappé depuis quelques jours. Averti en toute hâte, le baron vient lui-même nous réclamer le cadavre, sans doute pour lui faire de belles funérailles, et quoique j'accède de suite à sa demande, en lui exprimant tous mes regrets d'un contretemps auquel nous ne pouvons rien, il se retire emportant son pauvre favori, sans vouloir même me répondre.

10 *octobre*. — De grand matin, nous quittons Malakhera, et après une marche rapide de quatre heures atteignons au jour les faubourgs d'Ulwur.

Malgré l'heure matinale, nous trouvons sur la route Kanji Mull, le secrétaire du Rao, qui nous apporte les salâms du prince et nous conduit sur son ordre au palais de l'Armoudjân Baugh, où tout a été préparé pour notre réception. Là le sirdar, après nous avoir montré nos appartements, nous annonce que le Rao met à notre entière disposition cette résidence princière, avec tout le domestique, les provisions de bouche, une cave richement montée et les écuries garnies de chevaux, équipages et éléphants. Une pareille réception dépassait tout ce que je pouvais attendre et je ne cherchai pas à le cacher à Kanji, le priant d'en témoigner tous mes remercîments au prince.

Le palais d'Armoudjân est un élégant édifice, d'un beau style, construit en marbre et en grès blanc, au centre d'un vaste jardin. Il est composé de deux pavillons, reliés entre eux par une colonnade, et placés sur une haute terrasse, plongeant sur le jardin. Le toit est plat, en pierre, et forme une autre terrasse d'où l'on domine cette fois tout le panorama de la ville et la longue ligne des montagnes.

L'intérieur est bien aménagé : des chambres, simplement mais richement décorées, protégées du soleil par de larges vérandahs et s'ouvrant sur de petites cours intérieures, transformées en parterres de fleurs; chacune possède une fraîche salle de bain stuquée où sont rangés les lourds *gurhas* d'eau glacée.

Attenant à notre palais est le Mouti Baugh, la résidence d'été du Rajah, dans lequel logeaient jadis les envoyés anglais. C'est un immense palais d'une belle architecture, avec un grand parc dessiné à l'anglaise. Un peu plus loin s'élève un pic isolé, de forme conique, dont les flancs découpés en terrasses portent des jardins suspendus, s'étageant jusqu'à l'étroit sommet que couronne un pavillon; c'est le Mouti Doungri ou roc des Perles. Le Rao y vient tous les soirs respirer la brise délicieuse qui s'élève de cette forêt embaumée. Il ne manque pas d'y venir le soir de notre arrivée et nous pouvons le voir nous examiner curieusement du haut de son observatoire avec une lunette. Je ne sais si elle le rapprocha assez de nous pour qu'il s'aperçoive que nous sommes indécis si nous monterons lui présenter nos respects ou si nous attendrons une invitation officielle, car il nous envoie un tchoubdar nous prévenir qu'il nous attend demain au palais.

XX

ULWUR.

Le Mewat. — Sheodan Sing. — La ville et les palais. — Entrevue avec le Maharao. — Accident de chasse. — Les bayadères à l'Armoudjân. — Le spectre de la guerre.

Ulwur, la capitale du Mewat, est située à quatre-vingt-dix milles environ au nord de Jeypore, dans la chaîne des Mewatis.

Ce n'est que vers 1265 que l'on trouve mention du pays de Mewat, alors que l'empereur Ghaïas Oudïn l'envahit pour punir les Mewatis de leurs brigandages, poussés insolemment jusqu'aux portes de Delhi. Le terrible massacre qu'il en fit ne les corrigea que peu, car on les retrouve, jusque vers les temps modernes, jouissant d'une réputation de bandits invétérés. Vers 1720, un baron du Dhoundhar, Pertap Rao de Matchery, réussit à enlever le Mewat aux Mogols et établit sa capitale à Rajgurh; en 1774, son successeur, pour faire pardonner son usurpation, offrit ses services à Delhi contre les terribles Jâts et reçut en récompense le titre de Maharao Rajah et la reconnaissance de son indépendance. S'affranchissant alors complétement de Jeypore, auquel il enleva quelques

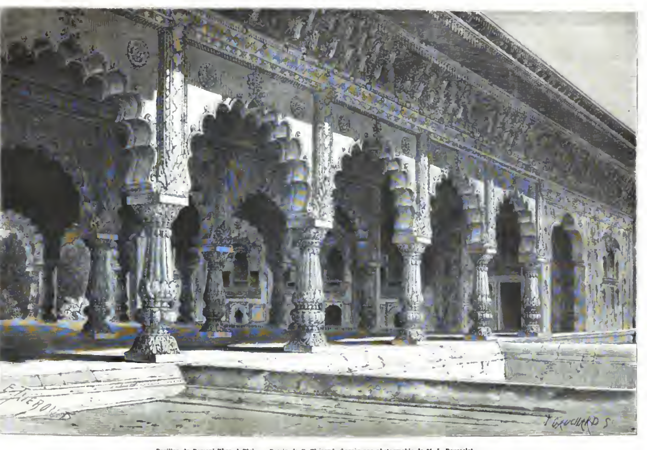


Le palais de Gopal Bhowun, à Digh. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

provinces, il fonda le royaume de Matchery et vint établir définitivement sa capitale à Ulwur. Lors de l'immixtion des Anglais dans les affaires de l'Hindoustan, les Maharaos se rangèrent de bonne heure sous leur drapeau, et par cette démarche politique réussirent à conserver intactes leurs possessions, qui seraient autrement devenues la proie des envahisseurs.

Le royaume d'Ulwur est depuis reconnu comme allié de l'Angleterre, et paye un léger subside au gouvernement du Bengale. Ses revenus ne dépassent pas 35 à 38 lakhs de roupies.

Le souverain actuel est Sheodan Sing, quatrième Maharao Rajah d'Ulwur, monté sur le trône en 1858 à l'âge de quatorze ans. Pendant sa minorité, ses États furent administrés par un conseil de régence, présidé par un agent politique anglais. D'un caractère impétueux et passionné, il a su s'attirer en quelques années de règne, par plusieurs actes, la froideur du gouvernement anglais. Le dernier, qui dépeint bien le caractère emporté de ce jeune prince, a nécessité le rappel du représentant anglais à sa cour. Voici le fait tel qu'il m'a été raconté par un témoin oculaire de la scène : parmi les jeunes courtisans, qui entouraient le prince, s'en trouvait un du nom de Bahadour, riche, brillant, le favori du Rajah; un jour qu'ils assistaient ensemble à la rentrée des dames dans le Zenanah au



Pavillon du Dewani Khas, à Digh. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

retour d'une premenade, Bahadour se permit sur la jeune Rani une plaisanterie grossière: sans un moment de délai, malgré les supplications de tous les assistants, et les prières du maladroit courtisan, le roi, outré de colère, le fit dépouiller de ses ornements et décapiter par les eunuques dane un coin obscur du palais. En apprenant cet événement, l'agent anglais quitta Ulwur et depuis n'y est plus rentré. Maie un autre écueil ouvert sous les pas de Sheodan et qui peut lui coûter sa couronne, est la partialité que lui, prince rajpout, affiche ouvertement pour les Mahométans et leur religion, à laquelle on le dit secrètement converti. Toua les thakours de son reyaume redoutant sa conversion officielle, qui entraînerait la perte de leurs priviléges, intriguent sourdement pour le renverser. Il est difficile de prévoir ce qui adviendra du royaume d'Ulwur avec un voisin aussi habile que Jeypore, surtout si de nouvelles imprudences lui retiraient la protection de l'Angleterre.

Le lendemain de notre arrivée, noua allons en compagnie de Kanji visiter la ville. On y arrive par une magnifique avenue, plantée de grands arbres et bordée de belles villas, qui débouche, à travers de populeux faubourgs, sur la porte principale, dite de Delhi. Le premier aspect d'Ulwur est des plue remarquables: construite en amphithéâtre sur une colline, que couronnent see nombreux palais, la ville est placée à l'entrée d'un cirque entouré de pics bizarrement dentelés et d'une hauteur imposante. Ses fortifications l'entourent d'une enceinte continue armée de bastions, et se relient par des courtines aux forts et fortins qui garnissent toua les sommets. Les flancs précipiteux de le montagne sont couverts d'une riche végétation, qu'ils tiennent comme suspendue au-dessue de la ville, qu'enserre du côté de la plaine une forêt continue de jardins. Enfin les cimes elles-mêmes, formées d'un quartz laiteux, légèrement irisé, étincellent au soleil, semblables à des glaciers.

On entre dans la ville par des portes voûtées, garnies d'artillerie et d'une apparence assez formidable. L'intérieur paraît densement peuplé: les maisons sont sales et empilées, les bazars d'une circulation difficile. Cependant la ville est partagée par plusieurs voies, larges, bien entretenues, qui, partant de chaque porte, viennent se réunir au centre de la ville, soue une vaste coupole.

Le palais royal occupe le sommet de la colline; c'est un groupe considérable d'édifices en partie détachés et de styles fort variés. Commencé en 1760, il est loin d'être encore terminé, du moins dans son ensemble. Une porte monumentale, flanquée de deux belles pagodes, conduit dane une première cour de larges proportions, mais qui n'offre que quelques grands corps de bâtiments renfermant les écuries, tandis que tout un côté est bordé de huttes et de maisonnettes, où logent les domestiques inférieurs du palais. Un second portail, bariolé de fresques grossières, mène dans une autre cour, plus élevée que la première, où se trouve un superbe palais de style italien. Les façades sont décorées de pilastres de marbre; mais les travaux ayent été interrompus depuis plusieurs années, et l'édifice ne plaisant pas à Sheodan Sing, la tout a un air de ruine fort mélancolique.

On arrive enfin au vrai palais rajpout, construit sur le modèle de Digh, et s'étendant le long d'une terrasse qui domine la ville. Il est presque entièrement en marbre blanc. Des cloîtres à arceaux dentelés entourent une cour, dallée de marbre blanc et noir, sur laquelle donne la grande salle d'audience, merveille d'élégance et qui n'a qu'un défaut, c'est qu'elle est la copie de la salle de Digh, maie avec l'avantage d'être en marbre au lieu de grès. L'intérieur du palais est très-simple et orné avec beaucoup de goût, sauf toutefois quelques salons à l'européenne, où sont entassée pêle-mêle des meubles disparates et mille objets provenant de nos fabriques et qui sont l'objet de l'admiration native. Une idée excellente de l'architecte, surtout dans ces pays de mollesse, est d'avoir supprimé lee escaliers; le palais a trois et même quatre étages, mais ils communiquent tous entre eux par des corridors légèrement inclinés, qui soulagent la fatigue de l'ascension. Comme presque tous lee palais de l'Inde, celui-ci possède nn Chish Mahal ou salle des cristaux, où viennent se concentrer toutes les richesses de décoration et d'incrustation; il y a loin de l'art moderne aux merveilleux styles d'Amber ou même de Rajgurh, cependant ici les décorations sont très artistiques et d'une extravagance de richesse indescriptible.

Le palais est séparé de la base même de la montagne par un petit étang, qui est bien un des pointe les plus curieux et les plus pittoresques de l'Inde. Les bâtimente du palais et du Zenanah en occupent tout le côté Est; au sud, sur une haute terrasse de grès rose s'élève le mausolée du Rajah Buktawur Sing; à l'ouest, la masse conique du mont Ulwur avec sa couronne de créneaux et son manteau de forêts, surplombe la nappe d'eau et ne laisse qu'un quai étreit sur lequel se presse une longue ligne féerique de palais et de temples; enfin au nord se dresse une fantastique pyramide de blocs de marbre, entremêlés de temples et de verdure, et supportant à plus de mille pieds un château fort. Tel est le plan, telle est l'esquisse du tableau, mais aucune description n'en ferait entrevoir la beauté; le lecteur en jugera mieux par les quatre vues, que je pris de ce point si pittoresque et qui lui donnerent une idée de ce merveilleux assemblage (voy. p. 241, 244, 245, 249).

Le mausolée du Rajah Buktawur est un type élégant de l'architecture rajpoute du siècle dernier, gracieux mélange des stylee indo-sarrasin et jaïna. Entièrement en marbre, il repose sur un piédestal de grès rose, et est coiffé d'un dôme d'une forme originale, terminé par un massif pinacle de pierre.

Notre visite terminée, Kanji nous conduit vers le Maharao, qui nous attend. Il noue reçoit sans cérémonie, entouré de quelques intimes, sur une des belles

terrasses supérieures du palais. Son accueil est des plus affables et il écoute avec une apparence de grand intérêt ce que je lui explique du but de notre voyage.

C'est un tout jeune homme, paraissant encore plus jeune que son âge, car il est de très-petite taille, quoique admirablement formé, et avec des extrémités d'une délicatesse féminine. Sa figure, d'une grande beauté, est fine, intelligente et son regard très-sympathique. On ne le soupçonnerait pas capable des cruautés qu'on raconte de lui; mais n'en est-il pas de même chez tous les princes de l'Asie, despotes de naissance et habitués dès leur berceau à tout voir plier devant leurs caprices?

Dès le lendemain, le Maharao nous rendait à l'improviste notre visite à l'Armoudjân Baugh : un peu sans doute pour nous montrer son amitié, beaucoup par curiosité. Cette visite, comme on le pense, servit d'exemple aux courtisans et pendant quelques jours nous fûmes assaillis par toute la cour depuis le Dewan jusqu'au Kotwall de la ville.

Sheodan Sing, comme tout Rajpout, est amateur passionné de la chasse. Nous prîmes part avec lui à de très-intéressantes battues dans les gorges des Aravalis voisines de la ville. Nous en rapportâmes plusieurs panthères et un fort beau tigre.

Dans une de ces expéditions, il m'arriva un accident qui n'est pas rare et qui coûte la vie à bien des chasseurs. Nous chassions dans un défilé étroit, à quelques lieues de la ville, et les batteurs ayant signalé une panthère, les chasseurs s'étaient rangés à l'entrée du ravin par où elle devait sortir. Je montais, ce jour-là, un éléphant du Rao, magnifique animal, employé depuis longtemps aux rencontres avec les bêtes fauves. Au moment où la panthère, chassée par le bruit des batteurs, sortait du fourré, elle fut touchée avec tant de bonheur par le prince, qu'elle vint rouler à quelques pas devant nous. Je m'ajustai pour la dépêcher, quand mon éléphant, se mettant à trembler, fit brusquement volte-face, me renversant presque par le choc et déchargeant mon fusil; puis, malgré les efforts du mahout, la panique le prenant, il nous emporta au galop à travers la jungle. Ces frayeurs subites sont assez fréquentes chez les éléphants, même dressés pour la chasse au tigre. En pareil cas, aveuglés par la peur, ils se sauvent, brisant tout sur leur passage, se heurtant contre les arbres et souvent broyant haodah et cavalier à quelque branche. La présence d'esprit du mahout me préserva du sort d'Absalon; frappant de toute sa force le crâne de l'animal avec sa pique de fer, il réussit à diriger la bête vers le bas de la vallée, couvert seulement de buissons épineux; là, après une course d'un quart d'heure, la brute essoufflée s'arrêta tout court et se laissa guider docilement.

Les fêtes du Dassara approchaient; j'ai déjà eu l'occasion de les décrire à la cour de Baroda (t. XXII, p. 254). J'ai parlé de l'étrange liberté dont jouissent pendant ces fêtes les bayadères hindoues, et j'ai raconté la poétique légende d'où on la fait provenir. Dans le Rajpoutana, chez ce peuple de soldats que ne satisfont pas toujours les exigences du Zenanah, la bayadère jouit en tout temps de grandes immunités. A l'occasion du Dassara, il est de coutume ici que, choisissant un patron parmi les personnages distingués de la cour, les nautchnis se réunissent pendant les fêtes dans son palais pour y exécuter les danses religieuses des Naûratri (neuf nuits), s'y installent pour toute leur durée et vivent à ses dépens. Chaque année, le choix change et tombe sur le personnage le plus en vue, ou dont elles espèrent obtenir le plus.

Aussi, à mon grand étonnement, le portier du palais Armoudjân vint-il m'annoncer un matin que l'entrée du jardin était assaillie par deux ou trois cents bayadères, avec musiciens, etc., qui, ayant choisi notre résidence comme lieu de Naûratri, demandaient à être admises à l'intérieur. L'autorisation accordée, le jardin fut envahi en quelques minutes; du haut de la terrasse, je voyais les allées, les bosquets se remplir d'un essaim multicolore de jeunes filles, les unes avec le pantalon collant de soie brodée et la toque sur l'oreille, les autres avec le kangra plissé à bande d'or. Tout cela allait, venait, riant, courant, produisant, avec ces vêtements de couleurs si vives et si variées, l'effet d'un formidable kaléidoscope. Bientôt je vis qu'on s'installait : les kiosques entourant le jardin se remplissaient, de petites tentes se dressaient, les feux flambaient; en un clin d'œil, l'Armoudjân fut transformé en camp.

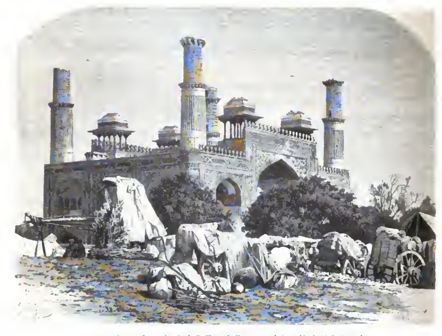
Une députation de musiciens me fut d'abord envoyée, qui décida avec moi l'heure et le cérémonial du Salâm ou présentation, longue cérémonie, qui prend plusieurs jours; les Nautchnis, défilant troupe par troupe, devaient exécuter leurs chants et leurs danses, et, détail important, recevoir chacune quelques roupies. La journée était consacrée au Salâm, le soir aux danses religieuses du Naurâtri. Ces dernières se tenaient sur la terrasse supérieure du palais : là un vaste tapis couvrait le sol, des torchères chargées de résine flambaient dans les angles, luttant par rafales avec la splendide clarté des étoiles; au milieu d'un cercle compacte de femmes, couvrant la vaste plate-forme, groupe étincelant de paillettes et de pierreries, dansait langoureusement quelque coryphée, au son de cette antique musique de la religion indienne. La scène était vraiment belle et poétique : cette lumière vague, éclairant à peine cette foule gracieuse; cette voûte resplendissante; tout autour, sous nos pieds, les cimes des palmiers et des nims nous jetant leurs senteurs enivrantes, mêlées de l'air froid de la montagne, chargé des âcres émanations des jungles; cette musique cadencée, d'un rhythme mystique : tout se réunissait pour donner à ces soirées un charme infini. Pendant dix jours il y eut grande fête au palais Armoudjân; le Rao y vint plusieurs fois, pour voir sans doute comment nous nous tirions d'affaire.

Le Dassara se termine par une grande procession,

dans laquelle le Maharao passe en revue toute son armée. Ce n'est plus la magnificence du Sewari du Guicowar, mais les détails sont fort intéressants. La pièce principale de la cérémonie est un char à deux étages, appelé *In Durbân*, surmonté de trois dômes plaqués d'or et décorés de riches tentures, que traînent quatre éléphants attelés. Le char porte le prince sur son trône et autour de lui les principaux personnages de la cour. Un corps de canonniers à dromadaire, ayant une espingole à pivot, plantée sur le devant de la selle, entoure le char et l'accompagne, dès la sortie de la ville, de détonations assourdissantes.

Le Sowari se rend à un kilomètre de la ville, à un joli palais, dominant le champ de manœuvre. La cour y prend place sur des tribunes; au centre sont deux trônes, l'un occupé par le Rao, l'autre par une idole d'argent du dieu Rama.

En face du palais se dresse un grossier mannequin d'osier, haut d'une vingtaine de pieds, représentant le géant Ravana, roi de Lauka, l'ennemi implacable de



Campement à Secundra. — Dessin de E. Therond, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

Rama. La foule couvre l'esplanade, ne laissant libre qu'une étroite allée qui va du palais au pied du mannequin. Sitôt que le soleil a disparu à l'horizon, le Rajah se lève, et, se penchant au balcon, crie d'une voix forte à un cavalier monté sur un chameau de course : « Va demander à Ravana si nous devons nous préparer à la guerre. » Le Saniwalla part au galop et rapporte la réponse négative du dieu ; suivent plusieurs questions, tendant à prouver que l'armée du Rao est invincible et que ses ennemis, effrayés par ses préparatifs, respecteront la paix du monde. Le signal est alors donné, les canons tonnent, le feu est mis aux pétards dont est bourré le mannequin, *le spectre de la guerre*, qui s'enflamme et s'écroule aux acclamations de la foule. C'est à cette cérémonie que jadis les princes, devant le peuple et l'armée réunis, annonçaient les expéditions prochaines.

Louis Rousselet.

(La suite à une autre livraison.)



Campement sur les ruines d'Utique. — Dessin de E. Metzmacher, d'après un croquis de M. Daux.

VOYAGES ET RECHERCHES EN TUNISIE,

PAR M. DAUX.

1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Nous approchions à toute vapeur des côtes d'Afrique. Le navire, un des plus beaux steamers de la Compagnie nationale de Marseille, après avoir péniblement doublé le cap Blanc, que l'état de la mer et les vents contraires rendaient très-dur à franchir, avait enfin repris pendant la nuit une marche plus libre.

Aux premières lueurs du jour, nous commencions à distinguer dans la pénombre la silhouette dentelée des côtes tunisiennes.

Le commandant nous faisait espérer qu'on jetterait l'ancre vers midi; et ce terme du voyage était ardemment désiré par la presque totalité des passagers, indisposée par la mer.

J'allais, chargé d'une mission scientifique[1], étudier le Zeugis et le Byzacium, et lever le plan des antiques *emporia* phéniciens en Afrique. Je devais rechercher et constater les changements survenus dans l'aspect et la configuration du pays et des littoraux; relever la situation géographique des villes mentionnées par les anciens auteurs; en un mot, dresser la carte de ces antiques et célèbres contrées, abstraction faite de l'actualité, telles qu'elles étaient un demi-siècle avant l'ère chrétienne; il y a donc par conséquent dix-neuf siècles.

J'étais impatient de mettre le pied sur cette terre, sur cette Libye des anciens âges, dont il me semblait que j'allais prendre possession au nom de la science.

Le grand jour ne se faisait pas assez vite à mon gré.

Enfin le soleil se leva, resplendissant sur un ciel sans nuages.

Nous avancions rapidement, et à mesure que les terres et les incidents de la côte semblaient se mouvoir et venir au-devant de nous, je me laissais graduellement absorber par la contemplation d'un panorama qui se déroulait de plus en plus splendide autour du navire.

J'étais là depuis longtemps, immobile sur l'avant, fasciné par les merveilles de ce tableau, fouillant des yeux l'espace pour y découvrir quelques-uns des détails historiques qui revenaient en foule à ma mémoire, reconstituant en pensée les villes célèbres, les forteresses, peuplant les ports qui avaient contenu tant de flottes puissantes, carthaginoises ou romaines, lorsque je fus arraché à ma rêverie par la présence subite d'un Maure, qui se planta droit devant moi, après m'avoir inutilement interpellé deux ou trois fois.

« Maître (âarfi), où sont tes bagages ? » me demandait-il en langue arabe.

J'aperçus alors le pêle-mêle et le mouvement animé qui s'étaient faits derrière moi sur le navire, entouré

1. Par le Gouvernement

de sandâals tunisiens, bateaux à voilure latine, qui transportent marchandises, voyageurs et bagages de la rade à Tunis à travers le lac.

Distrait par l'étude de son costume, j'oubliai encore de lui répondre ; il me quitta alors sans renouveler sa demande, sans témoigner la moindre mauvaise humeur, et alla offrir ses services à un autre voyageur.

Une heure après, le canot de M. Ch. Cubisol, vice-consul de France à la Goulette, s'arrêtait sur le canal, devant la porte de sa demeure si franchement hospitalière, et j'avais le plaisir de serrer la main de cet excellent compatriote, si connu et si estimé de tous ceux qui ont visité la Tunisie.

La Goulette est un petit port de mer, d'ancrage peu sûr ; mais c'est le point de débarquement ; de là on part pour Tunis[1].

Ce port protégeait dans l'antiquité les abords de trois cités, Carthage, Tunis et Adès, et surtout l'entrée du lac. Aussi les Carthaginois avaient-ils prolongé de trois mille quatre cents mètres, à partir de l'extrémité sud de leur ville, un mur qui, du côté de la mer, s'étendait jusqu'à la forteresse de la Goulette. Appien nous apprend ce détail ; il ajoute qu'une série de blocs en brise-lames précédait le pied. Un fragment de ce mur se voit encore à fleur de sol.

Il ne reste des fortifications carthaginoises que deux citernes.

Sous l'occupation romaine, on renversa la muraille, mais on conserva avec soin la forteresse, dont l'étendue, bien plus considérable que celle du fort arabe actuel, était celle de la longueur du canal.

On ignore le nom particulier de la Goulette pendant la période carthaginoise ; pendant la période romaine, on l'appelait *Oppidum Ligulæ*, le Château de la langue de terre.

C'est du moins ce qui résulte de divers passages d'Appien et de Polybe.

A l'époque byzantine, elle se nommait Galabras, selon Procope. Actuellement, les Arabes l'appellent Halck-al-Oued, la Bouche du courant ou du fleuve.

Pendant que j'examinais le singulier mélange de gens de toutes nationalités se coudoyant avec les Africains devant le fort, on vint m'avertir que la voiture m'attendait. Je fis mes adieux, et me mis en route pour Tunis.

A deux milles de la porte de sortie, je saluai du regard, non sans quelque émotion, les premières traces de l'antique Carthage ; puis nous prîmes les contours du lac.

II

M. Duchesne de Bellecourt, consul général, ex-ministre de France au Japon, représentait notre drapeau et nos intérêts dans la régence. Il m'accueillit avec une bonne grâce charmante, et mit de suite toute son influence au service de la mission qui m'amenait à Tunis.

1. Voy. t. XI du *Tour du Monde* (1865) 262e et 263e livraisons, *Voyage à Tunis*, par M. Amable Crapelet.

Je fus présenté à S. A. le bey régnant, Sy-Mohammed-ès-Sadock, dont la réception fut des plus bienveillantes. Il me donna l'assurance qu'il était disposé à aider de tout son pouvoir les recherches que l'Empereur désirait que je fisse, dans les pays soumis à sa volonté.

Ordre fut donné au premier ministre, au vizir Sy-Mustapha, présent, selon l'usage, ainsi que la cour, à l'audience, de me donner les différentes autorisations nécessaires pour être accrédité auprès des gouverneurs et généraux des provinces ou kaïdats.

Je vis entrer un matin dans ma chambre un soldat tunisien armé de pied en cap, et qui me demanda si j'étais bien le seigneur un tel ? Sur ma réponse affirmative, ce brave commença avec le plus grand sang-froid du monde à quitter son burnous, sa ceinture et son sabre, qu'il posa sur le sofa, absolument comme si dès ce moment il eût été chez lui. Puis, quand ce déshabillé silencieux eût été achevé, il sortit de sa veste un portefeuille en maroquin brodé, reprit son fusil d'une main, se mit à la position d'un soldat sous les armes, et de l'autre main me tendit un papier.

« Je suis hamba, me dit-il, et notre seigneur le vizir, que Dieu l'assiste ! m'a donné l'ordre de rester à ton service. Je viens du consulat m'informer de ta demeure ; dès à présent je suis à toi. »

Il s'appelait Ahmed-ben-Gâssem, et le papier qu'il me remettait contenait ses pouvoirs légalisés.

Le bey attachait ainsi à mon service un hamba, sorte de garde du corps officiellement chargé de me faire respecter partout, et attestant aux populations, si besoin était, que j'agissais en vertu de la volonté expresse du souverain.

Pendant ces préliminaires indispensables, j'eus le temps de parcourir la capitale.

Plusieurs voyageurs ont déjà publié des descriptions de Tunis ; j'éviterai donc une répétition qui serait dénuée d'intérêt.

Il serait trop long, par exemple, de décrire toutes les mosquées de Tunis ; elles sont au nombre de vingt-deux. Une dernière toutefois mérite quelque attention. Sa construction est récente. C'est la Djeemâah-Sahêb-el-Tâabâh, ou mosquée du Garde des Sceaux. A l'époque où la France fit la conquête d'Alger, un homme intelligent était garde de sceaux, et favori du bey régnant Hasseïn-Pacha, Bey. En 1830, ce ministre fit commencer à ses frais la construction d'une mosquée qui devait être un édifice remarquable, et en surveilla activement les travaux. Quelque temps après, le ministre fut étranglé sous prétexte de conspiration. On dit que le motif réel de cette catastrophe fut d'abord les richesses qu'il avait acquises, ensuite les réformes qu'il tentait d'introduire dans la régence, et qui rencontraient de nombreux et puissants adversaires. Sa mort interrompit les travaux ; aussi la mosquée n'est-elle pas entièrement achevée.

A l'intérieur, quarante colonnes de carrare, surmontées de riches chapiteaux, soutiennent un plafond

en bois, décoré d'arabesques peintes qui lui donnent l'aspect d'un riche tapis de Smyrne.

Les parois des murs sont garnies d'incrustations en stuc de toutes couleurs, dessinant une ornementation de bon goût. L'entablement et la corniche qui supportent le plafond sont en marbre. Le member[1] est un énorme bloc de marbre blanc découpé à jour, couvert en coupole prise dans la masse et surmontée elle-même d'une couronne d'ornements. Six colonnes supportent cette coupole. L'ensemble est assis sur huit magnifiques colonnes basses de porphyre vert antique. L'escalier par lequel on y monte se compose de douze marches en marbre blanc, de rampes et balustres en porphyre rouge. Le socle est un mélange de marbres et de porphyres, comme le mobarrêm[2]. Au fond du sanctuaire, en face du member, est une belle stalle richement décorée pour le bey. Les quarante colonnes supportent des voûtes plein ceintre, décorées d'arabesques en relief, et arrasées aux extrados. Elles soutiennent l'entablement et le plafond.

Dix grandes fenêtres éclairent l'intérieur d'un demi-jour qui invite au recueillement.

Au dehors est une avant-cour ou galerie à colonnes de granit, donnant sur une place spacieuse.

Un de nos dessins représente la vue de cette mosquée et de son minaret inachevé, prise de la place.

III

Tout en parcourant Tunis et ce qu'elle renferme d'intéressant, je n'avais nullement négligé les préparatifs nécessaires pour le long voyage que je devais entreprendre dans les divers kaïdats de la régence.

Les autorisations étaient venues enfin, et j'avais hâte de sortir, pour mettre à exécution les travaux qui m'amenaient dans la régence.

Devant séjourner presque constamment hors des villes, je m'étais procuré deux tentes : une ovale, à trois compartiments, pour moi, lits de camp, nattes, tapis de tour, table et chaises pliantes, cantines, caisses-armoires, etc., et une seconde tente, ronde, pour ceux qui devaient m'accompagner.

J'avais apporté de France mes armes, protection indispensable pour la vie accidentée des campements et des voyages à travers certaines tribus, où le maraudage est fort en honneur, et la nuance du tien au mien très-effacée.

Puis il fallut acheter des chevaux, des selles, des bâts, et se pourvoir d'animaux de transport pour les bagages nombreux et l'outillage des travaux.

Enfin, un matin au petit jour, notre caravane se mit en route. Ben-Gâssem ouvrait gravement la marche et semblait méditer sur l'importance que prenaient ses fonctions à partir de ce moment.

Une chose l'intriguait singulièrement.

Connaissant à fond la vie et les coutumes arabes, sachant par conséquent ce qu'il faut faire comme ce qu'il faut éviter dans ces pays, je n'avais dit à personne de quel côté, dans les terres, serait le début de nos courses. Ben-Gâesem avait cherché à le savoir, et avait eu recours à mille petites ruses pour me faire parler, sans y réussir.

Ce ne fut qu'au sortir des portes de Tunis que je le prévins que nous allions vers le nord-ouest. J'allais chercher les ruines d'Utique, mais j'annonçai une marche beaucoup plus longue.

Une demi-heure après, nous pénétrions dans le défilé de la Montagne-Rouge, du Djébel-Ahmeur, dont Polybe fait mention, et qu'il décrit même à propos de la guerre des Mercenaires contre Carthage, guerre dont cette montagne et les environs furent le théâtre, deux cent quarante ans avant Jésus-Christ.

Après deux heures environ d'une marche assez pénible à cause des accidents du terrain, nous avions franchi les gorges et descendu les pentes inverses. Devant nous s'étendait, transversalement à la route, une vallée étroite et déserte comme les défilés de la montagne.

A droite, quelques ruines antiques se voyaient à certaine distance, au pied des versants, et au milieu s'élevait un marabout solitaire.

A gauche, sur un dernier mamelon, était une habitation de plaisance mauresque, dite le Jardin du Sahêb-el-Tâabâh, à peu près abandonnée, et dans un état de délabrement fâcheux, car cette résidence a dû être charmante, et surtout, par sa situation isolée, parfaitement appropriée aux fêtes mystérieuses du harem.

Ce petit coin de terre se nomme Sâabella-al-Sahêb-el-Tâabâh, la Fontaine du Garde des Sceaux.

J'étais arrivé à un point du voyage où devaient commencer mes recherches historiques. D'après les récits circonstanciés de Polybe, dans la vallée que j'avais sous les yeux devait couler le Bagrada, ce fleuve décrit par lui, par Pline, Appien, etc., sur les bords duquel Régulus lutta avec une armée et des machines de guerre contre un monstrueux serpent de cent trente pieds de long : fleuve dont les rives furent témoins des exploits mémorables d'Amilcar-Barcas, père du célèbre Annibal, et, longtemps après, de la défaite de Curio, lieutenant de César.

Là, selon Polybe, qui avait vu les localités, existait un pont, sur le fleuve profond à cette place, et la tête de ce pont était défendue par une ville fortifiée.

Le savant historien grec ne désigne pas son nom ; mais nous savons par d'autres auteurs qu'elle s'appelait Cigisa.

La ville et le pont pouvaient avoir été détruits en partie ou en totalité ; mais un grand fleuve ne disparaît pas. Cependant j'eus beau jeter les yeux de tous côtés, fouiller les environs du regard, il n'y avait bien réellement ni fleuve, ni pont, ni ville, ni même vestige des uns ou des autres.

Je fis faire halte, et pendant que mes compagnons se rafraîchissaient et déjeunaient, je parcourus à pied la vallée dans tous les sens, dans l'espérance de découvrir

1. Chaire des Imâms.
2. Tabernacle où se dépose le Coran.

au moins à fleur de sol quelque indice de construction, ou une déviation des eaux. Rien.

Je retournai à la fontaine prendre des informations auprès des gens qui y demeurent et qui devaient bien connaître les environs.

Ils se regardèrent entre eux d'un air profondément étonné, en m'entendant parler de fleuve, de pont, etc. « Il y a bien, dirent-ils, un pont et un fleuve, mais à une heure d'ici et dans la grande vallée ; le pont date d'une trentaine d'années environ, et le fleuve est l'Oued-Madjerdah. Mais il n'y a jamais eu de ville ici.

Ce fut à mon tour d'être fort étonné et surtout désappointé.

J'avais compté sur les ruines de Cigisa et du pont comme point de repère, pour arriver à une distance indiquant presque à coup sûr la direction et l'emplacement d'Utique, et cette base m'échappait !

Je me pris à douter de la valeur des études préparatoires que j'avais faites d'après les récits anciens, et des itinéraires que je m'étais tracés.

Je remontai à cheval en proie à une vive contrariété.

Une heure après, nous avions franchi les collines formant la chaîne opposée de la vallée, et en bas des pentes de laquelle coule effectivement la Madjerdah, que l'on traverse sur un assez beau pont moderne.

Je fus surpris, au premier moment, de son exécution en belles pierres de taille, sachant que les Tunisiens exploitent peu les carrières de leur pays ; mais j'appris bientôt que cette construction avait été faite aux dépens de belles et nombreuses ruines d'édifices qui avaient existé à Utique jusqu'à cette époque.



Porte-malle. — Dessin de E. Metzmacher, d'après un croquis de M. Daux.

Au delà s'étendent d'immenses plaines, *que les Romains ont rendues si fameuses par leurs exploits*, dit Polybe. Elles sont limitées au fond par une série de petites montagnes, courant de sud-ouest au nord-est.

La plaine est coupée par des marais.

Schaw, qui visita ces pays il y a cent trente ans environ, pense que les ruines d'un endroit appelé Bou-Schâter, situées non loin de cette plaine, sont celles d'Utique. D'autres voyageurs les placent ailleurs, aux environs.

J'évitai les marais en traversant la plaine ; puis, arrivé aux montagnes opposées, je pris route par le nord-est, jusqu'à un endroit où, sur deux collines et leurs versants, gisent éparses des ruines considérables.

J'étais à Bou-Schâter ; étais-je sur les ruines d'Utique ?

L'importance de ces ruines me conduisait à l'espérer ; cependant Utique, dans les temps anciens, était un port de mer ayant contenu de puissantes flottes ; Bou-Schâter est en plein continent, à dix kilomètres au moins du point le plus rapproché de la Méditerranée.

Utique était à quelques heures du Bagrada, dont l'embouchure était près de Carthage, à douze milles ; la Madjerdah coule aujourd'hui presque sous les ruines de Bou-Schâter.

A un mille et demi d'Utique était un cap très-élevé au-dessus des eaux de la mer, les Castra Cornelia, qui jouèrent un si grand rôle pendant les guerres puni-

ques ; où trouver un cap en plein continent semé de végétation ?

L'incertitude et les doutes qui avaient commencé à m'assaillir quelques heures avant, en ne trouvant pas Cigisa et le Bagrada, me reprirent lorsque, monté sur le sommet le plus élevé parmi les ruines, j'aperçus au loin d'immenses solitudes, des chaînes de collines nues et arides, des plaines entrecoupées de marais, et autour de moi des débris couverts de ronces, des blocs de murs écroulés, mais rien qui annonçât l'apparence d'un port.

Puis je me rappelai que ces ruines de Bou-Schâter avaient une réputation sinistre, car les miasmes de ces marais sont mortels.

Les fellahs viennent pendant quelques mois de la belle saison et ensemencent certains terrains fertiles, qu'ils abandonnent après la récolte.

Cependant j'aperçus, parmi les pans de murs, trois ou quatre gourbis ; je m'y rendis ; le teint hâve et jaune de ces fellahs n'était pas fait pour rassurer.

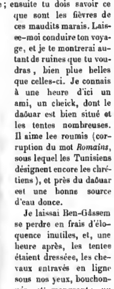
Une partie des travaux de ma mission consistait à retrouver les villes et les littoraux du nord de l'Afrique, de l'antique Zeugis, à lever les plans de villes, et à fixer leurs positions exactes par longitude et latitude. J'avais à lever, en un mot, la carte du pays tel qu'il existait il y a deux mille ans. L'emplacement de Carthage est connu ; celui d'Utique était tout aussi indispensable à préciser. Il fallait que mes travaux fussent entourés de toutes les garanties désirables, appuyés de preuves sans contestation possible, concordant avec les données de l'histoire et les itinéraires des géographes de l'antiquité.

L'emplacement d'Utique et le détail de ses édifices et ports étant bien prouvés, j'avais, avec Carthage, une double base assurée pour opérer la recherche des autres villes.

Il y avait d'autres ruines que je voyais dans le lointain ; je fis réflexion qu'en résumé, dans le cas où celles qui m'entouraient ne me démontreraient pas suffisamment Utique, elles donneraient, probablement, au moins quelques indications pour trouver mieux un peu plus loin.

Bien décidé, je donnai ordre de décharger les animaux et de camper là.

Ben-Gâssem se retourna aussi brusquement que la gravité musulmane peut l'autoriser, et pensa avoir mal compris. « Ia Sidy (oh! Seigneur), que fais-tu? on ne campe pas ici ; d'abord il n'y a pas d'habitants pour nous fournir le nécessaire ; ensuite tu dois savoir ce



que sont les fièvres de ces maudits marais. Laisse-moi conduire ton voyage, et je te montrerai autant de ruines que tu voudras, bien plus belles que celles-ci. Je connais à une heure d'ici un ami, un cheick, dont le daôuar est bien situé et les tentes nombreuses. Il aime les roumis (corruption du mot *Romains*, sous lequel les Tunisiens désignent encore les chrétiens), et près du daôuar est une bonne source d'eau douce.

Je laissai Ben-Gâssem se perdre en frais d'éloquence inutiles, et, une heure après, les tentes étaient dressées, les chevaux entravés en ligne sous nos yeux, bouchonnés et mangeant ; un fossé tout autour des tentes protégeait nos abords, facilitant ainsi l'écoulement des eaux en cas d'orage.

Près de là, Mohammed, mon domestique, ancien turco algérien libéré du service, dressait avec de la terre et des pierres un petit mur, creusait un trou au pied, allumait du feu, tordait le cou à une poule que la marmite attendait ; c'était la cuisine, et le souper se préparait.



Tunisien. — Dessin de E. Metzmacher, d'après un croquis de M. Daux.

IV

Enfin j'étais à l'œuvre ! Devais-je réussir à travers tant de difficultés et d'incertitudes qui m'attendaient et commençaient déjà ?

Heureusement ce n'était pas la première fois de ma vie que je me trouvais aux prises avec les difficultés et l'imprévu des circonstances aventureuses.

Le lendemain, j'examinais attentivement les environs, et les parcourais pour me rendre compte des dispositions à prondre.

Dans le lointain, vers le sud-est, trois hauteurs aboutissant à la mer dessinaient l'emplacement de Carthage.

Plus près de Bou-Schâter, trois chaînes de montagnes venaient également s'y terminer; c'était de ce côté qu'il fallait chercher les Caetra.

Entre le Madjerdah et les ruines, étaient des marais alternant avec des champs en culture.

A droite, les grandes plaines; à gauche, des terrains plats, sablonneux, entremêlés de marais, et dont la vue s'étendait jusqu'au cap Sidy-Aâly-al-Mèkki, l'ancien promontoire d'Apollon.

Derrière, au nord-ouest, de hautes montagnes en fer à cheval, et des vallées fertiles au delà desquelles se trouvent Byzerte, l'antique Hippo-Zarythos, et ses immenses lacs

Cet ensemble était magnifique, et digne à coup sûr d'entourer l'emplacement d'une ville célèbre!

Après, je parcouru les ruines mêmes. Près du point élevé que j'avais choisi pour camper, et d'où l'on dominait environs et ruines, étaient les restes de vastes citernes antiques.

Un peu plus loin, le sommet d'une montagne était creusé en entonnoir profond, et laissait voir, espacés sur les flancs de l'immense cavité, des débris de constructions en gradins.

Puis je rencontrai un aqueduc porté sur arcades, dont la longue ligne, interrompue à certains intervalles, pouvait néanmoins se suivre très-loin à travers le sol et les ruines.

Sur une autre colline, un plateau carré, régulier, couvert de petites pierres et de débris, à pentes abruptes, dominait tous les environs; c'était l'élévation la plus considérable.

Près de là, sur un autre sommet attenant, s'élevait la coupole blanche d'un ancien marabout, de Sidy-Bou Schâter.

Cette coupole isolée se voit à des distances considérables; c'était un excellent point de triangulation situé au centre même des ruines.

En bas des hauteurs, à l'ouest, de gigantesques pans de murs encore debout, et d'énormes blocs écroulés sur place, attestaient l'existence d'un important édifice.

Non loin de là, un mur de soutènement circulaire, par assises en pierre de taille posées à sec, sans ciment, était un témoin d'une haute antiquité.

Partout enfin, sur les versants, dans les plaines, sur les sommets, étaient épars des murs de toutes dimensions à fleur de terre, et des fragments de bâtisses renversées.

Ailleurs, des joncs et de l'eau séparaient une saillie du sol, une espèce d'île ou plateau élevé et couvert de ruines imposantes, de tronçons de colonnes, etc., des plaines et des collines.

Plus loin, au bord d'un marais couvert d'ajoncs et de genêts, un tumulus en forme de fer à cheval bien prononcée, près duquel gisaient des troncs de colonnes de porphyre brisées, indiquait les restes d'un vaste théâtre.

Tant de choses évidemment avaient appartenu à une antique cité importante; mais, pour que cette cité fût Utique, il fallait absolument trouver un port!

Après de minutieuses recherches pour en trouver les traces, je me décidai à commencer les fouilles sur un point qui seul paraissait offrir quelques indices.

Il fallait des ouvriers pour ces travaux de terrassement, et, comme je l'ai dit, les environs étaient déserts; je m'informai auprès des quelques fellahs, mes seuls voisins, gardiens d'une propriété.

Leur réponse fut que je ne trouverais personne, le bey ayant récemment pris les hommes valides aux environs pour en faire des soldats, et que d'autres ne viendraient pas, à cause de la réputation d'insalubrité des ruines.

Ces gens ne disaient pas la vérité; ils cherchaient à me faire partir, craignant que la prolongation de mon séjour ne leur occasionnât quelque préjudice. C'était dans l'esprit du pays: méfiance à tout hasard!

Ne croyant pas un mot de cette réponse, je me proposai d'envoyer le lendemain de bonne heure Ben-Gâssem à Ghâr-el-Melhâh (l'antique Ruscinona), pour chercher du monde.

Je comptais sans l'hôte. Avant le jour, le bamba avait sellé son cheval et était parti pour ne plus revenir, sans avertir personne.

C'était me témoigner un peu cavalièrement que mes manières de faire n'étaient nullement de son goût, et qu'il s'était aperçu que son séjour auprès de moi ne lui rapporterait pas les bénéfices qu'il avait espérés.

Je fis un rapport qu'un cavalier porta à Tunis.

Je dus perdre plusieurs jours à attendre que le vizir m'envoyât un autre garde. Pendant ce temps je me rendis à Ghâr-el-Melhâh, où j'obtins du khâlifa (substitut du kaïd), après bien des pourparlers, qu'il me laissât emmener des hommes volontaires pour mes travaux.

Un soir, le nouveau garde arriva au camp. C'était un mameluk, Sy-Aâly-al-Bédaoui. Il était d'un grade plus élevé à la cour que Ben-Gâssem. Je n'eus, pendant le temps très-long de son service, qu'à m'en louer.

Peu à peu les travailleurs arrivèrent; je les fournis de l'outillage que j'avais apporté, et les travaux commencèrent sur mes tracés.

J'installai pour leur surveillance et les diriger Tonino Castellini, Corse d'origine, né en Afrique qu'il n'a jamais quittée, et connaissant les habitudes arabes comme s'il eût été Arabe lui-même. C'était de plus un gai compagnon pour les heures monotones du soir sous la tente.

Pendant que les travaux de tranchées se poursui-

vaient, je me mis aux opérations délicates de la triangulation du pays et aux levers topographiques.

Pendant plusieurs mois la besogne marcha rapidement, et nous songeâmes enfin à partir.

Il était temps, à tous égards, que les travaux touchassent à leur terme. Mes plans étaient dressés, les fouilles aussi complètes que possible, au delà même de mes espérances, car j'étais parvenu à trouver deux fois plus que tout ce que j'avais pu souhaiter en arrivant sur le terrain.

Tout étant donc achevé à Utique même, et préparé aux environs pour les travaux que permettrait le retour de la belle saison, nous quittâmes avec joie, un matin, Utique et ses intéressantes ruines.

V

Je me dirigeai vers le sud-est, où m'attendaient d'autres travaux importants. Mais je partais dans des conditions d'esprit tout autres que celles sous l'empire desquelles j'avais débuté à Utique. J'allais audevant de nouvelles difficultés, de nouveaux hasards, il est vrai, mais avec cette sécurité, cette confiance en soi-même que donne un premier succès complet.

Je venais en effet d'exhumer de son linceul une grande et antique cité tout entière, et surtout ce travail était exécuté dans toutes les conditions de garantie que pouvaient exiger la science et la critique.

J'avais en outre retrouvé, en plein continent, le tracé de l'ancien contour du golfe d'Utique, et les tranchées équidistantes ouvertes dans ce but m'avaient démontré les traces irrécusables de l'antique séjour des eaux sous le sol actuel.

J'étais parvenu aussi, par les mêmes moyens, à suivre pas à pas les anciens lits du Bagrada et à retrouver Cigisa et le pont.

Le fond de tant de tranchées avait mis à ma disposition des vases antiques en poterie, des débris d'armes, d'instruments, et tant d'autres objets familiers aux coutumes et aux usages domestiques des anciens habitants, Phéniciens et Romains.

J'avais gagné à cette longue étude pratique d'être peu à peu initié aux détails de la vie publique et des usages intimes des races disparues. Je me reportais en pensée, tout en m'éloignant d'Utique, aux époques où ces ruines étaient une grande ville vivante et peuplée.

Je perdis de vue, dans une profonde méditation, le sentiment du présent, et me trouvai, insensiblement, vivant et observant, dans ce monde du passé, dans cette ville revenue à la vie, au mouvement, et sans y rien trouver d'étrange, tout ce qui s'y passait il y a dix-neuf siècles, au moment où César, vainqueur de ses ennemis à Thapsus, s'approchait avec son armée.

« Allons, disais-je à des compagnons se dirigeant comme moi vers Utique, les portes de la cité phénicienne sont ouvertes ; franchissons la triple ligne de ses formidables remparts, et mêlons-nous à son active population. »

Nous entrâmes dans les rues : quel dédale ! qu'elles étaient étroites et sinueuses ! Quelques grandes artères ou rues principales, auxquelles aboutissaient de tous côtés des impasses sans nombre. Ces rues principales, au parcours irrégulier et capricieux, de largeurs inégales — entre deux et quatre mètres — conduisaient vers les cinq portes de la ville et aux grands édifices publics.

Les habitations de belle apparence bordaient les grandes rues ; celles des gens moins aisés avaient leur façade qui avançait ou retraitait, formant de bizarres méandres, fort étroits, — un mètre à un mètre et demi, — vers l'entrée des impasses, au fond desquelles était un élargissement très-irrégulier; sur cet élargissement, dans un mélange curieux d'occupations et de costumes variés, étaient des gens pauvres, quelques esclaves des riches maisons voisines, et leurs écuries.

Les rues étaient dallées, car elles l'avaient été dès une haute antiquité, et sous le dallage étaient des égouts déversant à la mer.

« Regardez, n'est-il pas étrange, disais-je à mon compagnon voisin, de voir, en dépit de l'étroitesse des rues, ces maisons élevées de trois, quatre et cinq étages, surtout celles qui longent les impasses ? Ce sont les habitations du peuple. » Nous savons que l'on entendait par le mot *peuple* tous les citoyens libres.

En voici une d'apparence aisée ; entrons-y.

Le milieu est une cour à peu près carrée, dallée et entourée d'une galerie, à piliers de pierre en bas, et qui se répète à chaque étage au-dessus sur piliers de bois. Les fenêtres et les portes donnant l'air et la lumière dans les chambres ont toutes issue sur ces galeries.

Sur la rue, sur l'impasse, il n'y a que de rares et étroits jours de souffrance, surtout du côté des gynécées, des chambres réservées aux femmes.

Sous le pavage de la cour est la citerne, pleine des eaux pluviales, que le dessus de la maison, formé en terrasses plates, alimente pendant l'hiver. Chacun y puise pour ses besoins journaliers.

Sur ces terrasses de la maison, les femmes, dont la vie est très-recluse, prennent l'air vers la brune.

Plus grandes ou plus petites, toutes les maisons d'Utique étaient sur un type à peu près semblable.

Un peu plus loin, l'idée nous vient, pensant à ces mystérieux gynécées, de monter d'un pas furtif — car c'est enfreindre des lois très-sévères — sur les terrasses d'une magnifique demeure composée d'un rez-de-chaussée et d'un étage, dans l'espoir, fort indiscret assurément, de surprendre en costume domestique quelqu'une de ces belles Tyriennes.

Déception tout d'abord ; un large velum, une immense toile brodée d'ornements de couleur, à fleur des terrasses, nous cache la cour, de laquelle s'élève le caquetage de plusieurs voix féminines et de joyeux cris d'enfants. Cependant un petit coin du velum, soulevé avec précaution, laisse plonger un demi-regard ; la

cour et les légers piliers de la galerie qui l'entoure sont tout en marbre blanc. Au milieu, une large vasque ou fontaine, également en marbre, verse à petit bruit une nappe d'eau qui porte la fraîcheur dans la cour et les salles du pourtour.

Les enfants jouent avec l'eau.

Une jeune femme, couchée dans la cour sur d'épaisses nattes en sparterie que couvrent de belles couvertures en laine blanche, zébrées de rayures pourpres, caresse des yeux les deux beaux enfants. Des coussins soutiennent sa tête et le haut de son corps.

Un bandeau de couleur décoré de perles, alternant avec des dariques d'or[1], retient ses cheveux autour de la tête.

Elle porte un vêtement de dessous à manches très-amples, jusqu'à mi-bras, et descendant un peu au-dessus du genou. Ce vêtement, sorte de chemise, est en coton blanc, très-fin de tissu et presque transparent. Par-dessus est une sarabale, vêtement en laine, attaché sur les épaules par deux larges agrafes, ouvert du haut en bas sur les côtés et retenu à la taille par une écharpe, une large ceinture brodée d'ornements.

C'est la souveraine du gynécée, la femme aimée du maître. Elle écoute d'une oreille distraite d'autres femmes à genoux, ou, pour mieux dire, accroupies sur leurs talons autour d'elle, et qu'à la liberté de leur langage on pourrait prendre pour ses compagnes ; cependant la forme de leurs vêtements et certains signes extérieurs indiquent qu'elles sont esclaves.



Djeemâah-Sahêb-el-Tâabâh, la mosquee du Garde des Sceaux. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie.

L'une d'elles, blonde enfant des tribus celtiques de l'Europe, l'évente doucement.

Plus loin, les femmes noires, les Éthiopiennes, vêtues d'une seule jupe très-courte, sont dans un coin de la cour, et tissent sur des métiers.

Tout à coup les voix se taisent; un pas lourd s'approche; une main écarte les épaisses draperies de la porte.

C'est un homme de haute taille, au teint bronzé. Sa barbe, légèrement grisonnante, est régulièrement enroulée en longues boucles pendantes.

Sur sa tête, rasée, est la mitra, en pointe sur le haut, pointe enlacée dans les anneaux d'un petit serpent en or. Une longue dalmatique, fendue sur la poitrine, à fond pourpre et portant deux larges raies blanches sur le devant, couvre ses épaules. En dessous est la sarapis nationale, courte, à manches justes descendant jusqu'aux poignets.

Ses pieds sont chaussés dans des brodequins lacés

1. Monnaie d'or des Mèdes et des Perses.



Vue d'Utique (état actuel). — Dessin de E. Therond, d'après un lavis de M. Daux.

sur le haut, et se terminant par une pointe courbe et relevée. Un pantalon collant, à la persane, dessine ses jambes nerveuses. A son bras est une armilla, bracelet en or massif, faisant quatre tours en spirales; de grands anneaux, d'or également, pendent à ses oreilles.

Il s'avance seul et lentement dans la cour.

A sa vue, toutes les femmes esclaves se sont prosternées le visage contre terre; puis elles se reculent respectueusement vers le fond, sous la galerie.

Seule, la jeune femme vient au-devant; près de lui, elle commence une génuflexion qu'il interrompt en tendant la main droite; elle prend cette main, la porte à sa bouche d'abord, puis la pose ensuite avec grâce sur sa tête, en signe usuel de soumission.

Les deux enfants viennent en folâtrant se disputer à qui baisera le premier la main du père.

Le maître, car c'est bien lui, et de plus son costume annonce un personnage de haute distinction, laisse tomber sur eux un affectueux et long regard; puis, sur un signe, deux femmes les entraînent plus loin. On dirait presque, à l'expression de son visage, qu'il a regret de les voir.

Sur un autre geste, la jeune mère vient s'asseoir près de lui sur les nattes, après avoir mis à portée de ses mains les coussins en cuir, brodés d'ornements et de formes diverses.

Après un moment de silence, il lui parle longuement, à voix basse; elle se penche vers lui de plus en plus.

Que peut-il donc lui dire qui la fasse ainsi pâlir?

On voit qu'elle se fait violence pour contenir ses larmes; enfin elle reste muette, atterrée!

L'époux lui a annoncé que pour écarter d'Utique les prochaines calamités qui la menacent, et afin de se rendre les Dieux favorables, les grands de la nation phénicienne, réunis en secret, ont décidé d'offrir en sacrifice à Saturne, à l'insu des Romains, cinquante jeunes enfants pris parmi les familles nobles[1].

Malheureuse mère!

L'aîné de ses enfants, là présent, a été désigné parmi les victimes.

Et de plus, selon la coutume, elle même devra assister à l'horrible holocauste, sans verser une larme, sans témoigner un regret!

Lui aussi, l'époux, le père est devenu pâle à son tour; tous deux lèvent les yeux au ciel!

Ce regard se dirige par hasard de notre côté; nous allons être découverts; fuyons!

Nous voici sur l'agora, sur la place publique. Elle est spacieuse. Au fond, à l'est, est un beau temple entouré de colonnes: ne serait-ce pas celui de Jupiter, où parfois se tiennent les séances secrètes du sénat? — A gauche, au nord, est un autre vaste édifice, à l'architecture étrange; beaucoup de citoyens affairés entrent et sortent; ce doit être l'*Ærarium*, le trésor public. — Sur la place même sont beaucoup d'hommes par groupes animés et paraissant discuter de graves intérêts.

Quelques groupes de gens vêtus à la romaine regardent avec méfiance les autres groupes phéniciens.

Parmi ces derniers est un cavalier ibère (espagnol), dont tout le corps et les membres sont complétement entourés de petites chaînes de fer, fines et jointes, qui dessinent, comme un maillot, ses formes robustes. Il est arrivé au petit jour du théâtre de la guerre lointaine, et chacun s'empresse de le questionner.

Plus loin, sur une sorte d'estrade s'élevant au-dessus d'une foule compacte, un orateur uticéen, à la voix retentissante, apaise un tumulte et couvre les bruits confus.

S'agit-il donc de paix ou de guerre?

Il montre souvent de l'index la haute forteresse fièrement assise sur le sommet de la montagne, au centre de la ville, dominant tous les quartiers.

Sur la crête des murailles, nous voyons les casques polis et les pointes brillantes des lances de la garnison.

Ce sont les soldats romains.

Y aurait-il dissidence entre eux et le peuple d'Utique, ou bien discute-t-on comment on recevra César qui s'approche de la ville?

La dentelure des créneaux de la citadelle, se détachant en blanc mat sur l'azur foncé du ciel, est interrompue au milieu de la ligne par une zone blanche compacte; c'est la terrasse et l'entablement du temple qui s'élève au centre de l'esplanade de la cour intérieure. Ce temple est peut-être dédié à Esculape, comme dans la citadelle de Carthage; peut-être aussi est-il sous l'invocation de Pallas, la belle et austère divinité, née aussi sur cette terre de Libye. Si là est réellement son sanctuaire, la chaste déesse de la sagesse doit se trouver quelque peu choquée du voisinage qu'on lui a donné, car au pied de son temple et de la forteresse nous remarquons un édifice coquet, à gradins sur deux plis de terrain, précédé de colonnes et entouré d'ombrages enclos. Les groupes de femmes qui s'y rendent par tous les affluents environnants parlent à voix basse. C'est le temple d'Astarté, de la Vénus sidonienne!

Quittons l'agora, la place, où le soleil est devenu brûlant, et allons chercher un peu d'ombre plus loin.

Nous sommes sur les magnifiques quais fortifiés qui longent le port marchand; un rameur nous fait franchir dans sa barque les eaux du port, et nous met dans l'île, de l'autre côté.

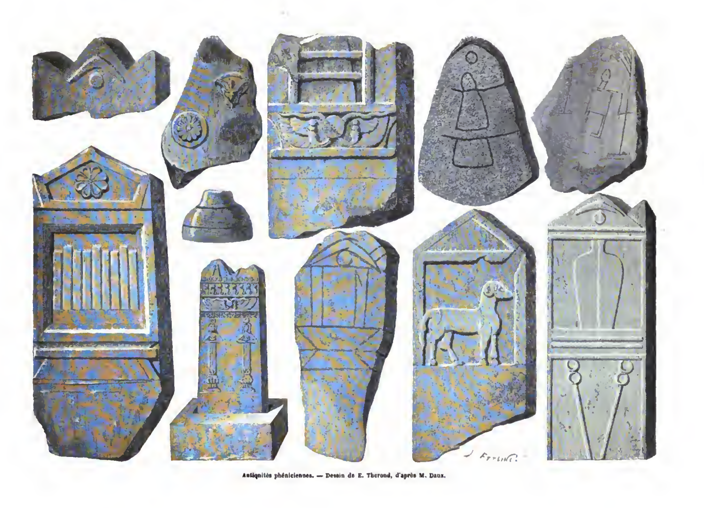
Quel délicieux séjour! Là, le bruit, les agitations, le tumulte de la ville ont cessé comme par enchantement; à peine une vague et lointaine rumeur parvient-elle aux oreilles.

Tout autour, on voit de splendides édifices et des ombrages sous les bouquets des hauts palmiers.

Pour cadre environnant, la mer et ses fraîches brises.

Le sol de l'île est naturellement élevé vers la pointe;

1. Diod., lib. XX, p. 263, vol. VI.



Antiquités phéniciennes. — Dessin de E. Therond, d'après M. Daux.

du haut de ce belvédère aux pelousee vertes, comme aussi des larges terrasses des fortifications qui enveloppent l'île de toutes parts, l'œil embrasse au loin un merveilleux panorama.

A droite, à l'est, un magnifique théâtre, hors la ville, est entouré d'ombrages et tout proche du rivage de la mer.

Du même côté, à l'horizon, aboutit une chaîne de collines plongeant brusquement dans la mer; l'extrémité forme un cap anguleux, à l'aspect dur et désagréable.

Ce sont les Castra Cornelia, dont le nom a retenti au loin comme une menace pour l'Afrique.

Un peu derrière nous, au sud-est, là où nous voyons dans le lointain un autre rideau de collines former un joli fond de tableau, une nappe blanche semble couchés et suivre les ondulations des sommets et des échancrures.

Un coin de la nappe paraît plonger dans la mer.

C'est Carthage ! ou pour mieux dire, c'était la grande Carthage, la rivale de Rome, la métropole des opulents *emporia* phéniciens sur le sol d'Afrique, un siècle avant l'époque dont nous parlons.

C'est à sa terrible chute que doit sa splendeur actuelle la ville que nous visitons en ce moment !

Donnone un soupir de sympathique commisération à cette immeose iofortune; puis, ce devoir rempli, portons notre vue vers un autre horizon.

Devant nous, au loin vers la pleine mer, est un beau cap boisé, déclinant vers l'est, et plongeant doucement ses pieds dane les eaux tièdes de la Méditerranée : c'est le promontoire, le cap d'Apollon. A sa base et à gauche, en suivant vers l'ouest les contours du golfe, la ligne éclairée du rivage nous montre des villes échelonnées, des ports de mer que ponctuent les voiles blanches des vaisseaux.

Derrière le rivage sont de hautes montagnes boisées, d'un vert sombre, couronnées elles-mêmes par d'autres villes perchées comme des nids d'aigles sur les sommets, ou dans les anfractuosités des gorges élevées.

Enfin, tout autour de nous, les eaux bleues du golfe sont sillonnées de navires marchands, les uns partant des ports d'Utique, d'autres s'y dirigeant; celui-ci revient des côtes de l'île de Bretagne, de l'Angleterre, d'où il rapporte l'étain de l'île d'Ictis; — celui-là vient de plus loin encore : il a pénétré dans la Baltique, d'où il rapporte l'ambre ; d'autres partent pour les colonies phéniciennes fondées en Ibérie, en Espagne, et dans la Gaule, sur la Loire ; cet autre revient chargé de cire de la Sardaigne ; ces lourds vaisseaux de convoi portent dee soldats et dee cavaliers numides à l'armée de Sicile ; cette longue et étroite galère, aux extrémités relevées, est égyptienne, elle va entrer dans le port : son pilote, du haut du mât, où il est entré jusqu'à mi-corps dans une corbis, sorte de tonneau ou panier rond, commande cette délicate manœuvre.

Dans l'île même, près de nous, est un édifice grandiose entouré de belles colonnes en porphyre rouge d'Égypte, on nous dit que c'est le sénat.

A droite et à gauche sont d'autres monuments richement décorés de statues et de marbres sculptés : ce sont des gymnases, des thermes, beaux édifices qui nous invitent à nous mettre à l'abri de la chaleur devenue accablante.

Pour réparer nos forces, prenons un bain ; ensuite on nous servira un repas : poissons renommés du golfe, gibiers et fruits d'Afrique, vins de Sicile !

Après la cène, le repos, la sieste.

VI

Au réveil, nous allons faire une dernière et intéressante excursion avant de quitter Utique; une barque va nous transporter par mer vers le port de guerre.

Nous longeons les formidables murailles de la ville : six mètres d'épaisseur, et douze de hauteur sous les créneaux!

En haut, à travers l'ouverture des meurtrières, nous voyons s'agiter, pour nous surveiller, les têtes des soldats casernés dans l'épaisseur des murailles, sous les courtines. Passons.

Nous voici près du grand port, du port de guerre.

La passe est bien gardée, car nous filons le long des quais entre trois forts élevés, garnis sur leur plate-forme de catapultes toutes chargées, et sous le tir croisé des meurtrières de droite et de gauche.

Que d'hommes, de matelots, entrent sous ce fort de gauche ! serait-ce un magasin d'armee ou un dépôt d'agrès pour la marine de guerre ?

Non : le dessous des créneaux et de la terrasse portant les catapultes est un vaste espace consacré à un culte religieux.

Est-ce alors le temple dans lequel les marins échappés en mer à quelque terrible danger viennent remplir pieusement un vœu fait à Neptune pendant la tourmente ?

Nullement : c'est un temple au pavage ondulé, blanc et bleu; sous ces voûtes à peine éclairées, on sacrifie à Vénus Amphitrite !

Sur l'euripe, sur les eaux du port, sont mouillées, tout autour, de nombreuses galères de toutes formes et de toutes grandeurs, à un mât, à deux mâts; certaines portent sur leur pont des tours en bois.

Entre les galères sont aussi de lourds navires à voiles, navires de charge pour les transports militaires.

Derrière les vaisseaux, un large quai à fleur d'eau sert de base à de longues séries de cales élevées et contiguës ; chacun de ces magasins est percé d'une porte de toute la largeur et d'une fenêtre au-dessus. L'ensemble des séries forme, tout autour du port, une sorte d'enceinte inférieure élevée.

Le dessus de ces cales, en terrasses plates, constitue un second quai supérieur au niveau des quartiers de la ville. En arrière, en retraite de ce quai supérieur, s'élèvent encore d'autres séries de magasins contenant



Vue d'Utique (restauration). — Dessin de E. Therond d'après un lavis de M. Daux.

les agrès, et tous les engins nautiques servant à équiper ou réparer promptement les flottes.

La série des cales inférieures contient des coques de galères et de vaisseaux désarmés que l'on remettra en mer dès qu'il sera besoin.

Au milieu de l'euripe, au centre des eaux, s'élève majestueusement un imposant et antique édifice, à l'aspect sévère. Sa base porte sur des quais.

Sous ces quais sont des provisions d'eau douce, des réservoirs contenant l'eau des navires en partance.

A la droite comme à la gauche du vaste édifice, sont quatre bastions munis de machines de défense.

La tête du monument, en terrasses crénelées tout autour, est surmontée de quatre coupoles.

Les quatre angles qu'elles couronnent sont autant de tours rondes.

Sur la façade qui regarde la haute mer, une porte située au centre d'un hémicycle s'appuie sur deux autres tours rondes. Une rampe à degrés descend de cette porte jusque dans un bassin particulier, réservé dans le port même au service du palais.

Au-dessus de l'hémicycle et sous les créneaux, est une chambre sans mur de face, un observatoire.

Le centre de ce vaste monument, carré en ensemble, est une cour également carrée et entourée d'une galerie à piliers, sous laquelle prennent jour les baies de toutes les portes et fenêtres.

Au dehors, sur les quatre faces, point de fenêtres, mais des meurtrières éclairant d'un jour douteux les cages d'escalier prises à même l'énorme épaisseur des murailles.

Que peut être ce vaste et sévère édifice? Est-ce un palais, est-ce une forteresse?

C'est à la fois une forteresse et un palais. C'est la résidence du suffète-amiral d'Utique, du puissant chef éligible qui, selon les décrets rendus par les assemblées du sénat et du peuple, commande à tout ce qui est du domaine de la mer, commerce et guerres.

Plus tard, les doges de Venise seront créés sur ce type politique.

En ce moment, il est à son observatoire élevé, surveillant la haute mer au loin, et à ses pieds le port, la flotte et l'arsenal.

Une forte muraille enveloppe port, flotte, arsenal et cales; car il est défendu de pénétrer sans autorisation dans le port de guerre.

Quelle est cette immense clameur dont le bruit vient distraire l'amiral et lui fait tourner les regards vers un édifice ovoïde, situé derrière le port, sur le sommet d'une hauteur?

C'est l'amphithéâtre, où la foule des spectateurs, presque toute romaine, est vivement émue de la chute d'un *bestiarius* renommé, robuste Germain, qui vient de tomber écharpé par la terrible griffe d'un lion de Numidie.

L'arène est entourée d'une haute grille en bronze, soutenue par des colonnes de marbre noir.

La vaste *cavea*, c'est-à-dire l'ensemble des gradins et de l'arène, est creusée, par une singulière exception, à même la montagne; une galerie couverte, réservée exclusivement aux femmes et aux esclaves, est seule en saillie au-dessus du sommet.

Sur le même plateau, à droite, à vingt mètres de la galerie, est un édifice singulier: c'est un rectangle, une vaste terrasse soutenue par des arceaux et des piliers; aux quatre angles sont des coupoles. En dessous, sous terre, se trouvent six vastes réservoirs; nous voyons là les grandes citernes publiques.

De cette hauteur, les eaux épurées se répartissent dans les quartiers de la ville.

Le va-et-vient des gens qui s'éloignent ou s'approchent pour puiser de l'eau, abreuver les animaux ou laver les étoffes, est continuel; parmi tout ce monde, les femmes sont en majorité, et la plupart esclaves; les hommes appartiennent presque tous à la corporation des marchands d'eau; ils l'emportent à travers les rues de la ville, dans deux grosses outres en peau de bœuf pendantes de chaque côté d'un cheval ou d'un mulet.

Tout à coup, dans le port où nous sommes, s'élève graduellement une rumeur croissante; on crie de tous côtés; les marins rejoignent les galères et les vaisseaux; de nombreuses barques se croisent dans tous les sens, sillonnent les eaux, s'approchent des navires ou s'en éloignent rapidement comme s'ils portaient des ordres; les quais se garnissent de monde; hommes et femmes s'abordent, parlant avec animation; les esclaves portent des fardeaux, courant et se dirigeant vers les navires; ceux-ci préparent à la hâte leurs gréements.

Partout un brouhaha, une confusion générale.

Qu'arrive-t-il donc? Quelle peut être la cause de cette agitation insolite?

Une nouvelle terrifiante vient de se répandre dans la ville.

César, vainqueur à Thapsus, arrive à marches forcées!

Dans deux jours, demain peut-être, il sera sous les murs d'Utique, place d'armes du parti romain qu'il a combattu.

Ce sont les nobles romains, ennemis de César, qui se hâtent de s'embarquer pour aller demander un dernier asile à l'Espagne.

Sur les quais élevés est un personnage romain que tous entourent avec respect: c'est Caton, qui commande dans la ville pour le parti pompéien; Caton qui reste, secrètement résolu à se donner la mort pour ne pas devoir grâce de la vie à César, et qui vient dans le port hâter les préparatifs de fuite de ses amis.

Dans le lointain, vers la droite, le son éclatant des buccines, des trompettes, se fait entendre, un nuage de poussière s'élève le long des rives du golfe. A travers l'épaisse nuée brille par moments l'éclair jaillissant du reflet d'un casque ou d'un bouclier. C'est la cavalerie romaine du parti pompéien qui fuit du côté de la Mauritanie.

Cette fuite précipitée sauve les habitants phéniciens

d'Utique du pillage et du massacre que ces cavaliers avaient commencé dans la ville, malgré les instantes prières de Caton.

Parmi ces fuyards, dans des litières attelées de mules, se trouvent des dames romaines et des enfants : effrayé par le bruit, l'attelage de l'une d'elles s'emporte et se précipite vers la mer.... Des cris d'effroi....

Tout à coup un vif soubresaut en arrière de mon cheval m'arrache à cette profonde méditation, et en une seconde, franchissant dix-neuf siècles, je me retrouvai devant la réalité de nos jours et de ce qui se faisait autour de moi.

Respectant ma rêverie, mes compagnons de voyage me précédaient à distance, et mon cheval, abandonné à lui-même, s'était arrêté sec, sur la lèvre d'un petit ravin à pic.

J'eus bientôt repris la tête de la colonne.

Je restai néanmoins encore quelque temps sous l'impression des pensées et des scènes qui avaient pris une forme si nette, regrettant vivement que ces péripéties idéales n'eussent pu prendre un corps, une fixité, permettant à d'autres personnes d'y assister également. Car, en résumé, cette ville antique, avec ses édifices, ses quartiers et ses rues ; ces scènes privées et publiques, auxquelles ma pensée venait, par un effet stéréoscopique, de rendre la forme, l'espace et la vie, tout cela était une réalité rétrospective, c'était de l'histoire !

Tous ces détails de cité et de mœurs d'habitants m'avaient été révélés par les fouilles du sol et les récits des anciens auteurs ; Polybe, Appien, Plutarque, et les *Commentaires* de César même, témoin et acteur, m'avaient initié aux moindres détails.

Cette rêverie peut donc être acceptée comme une vérité.

Je n'invente absolument rien et ne me permets aucuns frais d'imagination. Je suis resté strictement dans le cadre des faits et des choses.

Cette restitution d'Utique, ainsi que d'autres sur Carthage, Hadrumète, etc., résume une série de travaux archéologiques importants, de levers de plans et d'opérations géodésiques.

J'ai fait les mêmes opérations pour Carthage et Hadrumète.

Rien n'a donc été négligé pour arriver à une solution complète, à la vérité de reproduction de l'antique ville phénicienne.

Tout dans ces dessins est rigoureusement exact, mathématiquement reproduit ; c'est la restitution fidèle du passé dans ses moindres détails.

Cette vue d'Utique est donc bien réellement une nouveauté dans la science d'archéologie. Grâce à elle, il nous est enfin permis, à nous gens du dix-neuvième siècle, de pouvoir faire une visite, une promenade rétrospective dans l'une de ces cités des temps anciens, dont le nom, remontant à plus de trente-trois siècles en arrière, nous a été enseigné dans notre jeunesse, avec les péripéties diverses de grandeur et de désastres auxquelles ce nom s'est trouvé associé pendant de longues périodes historiques.

Elle nous permet de parcourir les rues, les places, les ports, les édifices ; de fouiller tous les détails pour tâcher d'y surprendre les habitudes de vie privée et publique d'une race célèbre disparue depuis longtemps de notre globe.

VII

La seconde vue représente l'actualité. Tout à l'heure nous avons vécu un moment dans Utique en l'an 45 avant notre ère, à l'époque où les Romains, maîtres d'une partie de l'Afrique depuis la prise de Carthage, et fractionnés en deux camps, le parti de la noblesse et le parti plébéien, avaient choisi ce terrain pour s'y disputer l'empire du monde.

A présent, nous nous retrouvons tout à coup sur ce même sol, sur l'emplacement où fut la ville, en l'an 1867.

Mille neuf cent seize années se sont écoulées.

Quel changement !

A la grande race latine ont succédé d'autres races conquérantes : Byzantins, Vandales, Sarrasins, Turcs, etc. ; la faux du temps a tout moissonné !

Il ne reste autour des ruines de la ville antique que quelques misérables gourbis arabes !

Notre œil attristé cherche en vain dans l'espace ces puissantes fortifications, ces temples, ces palais somptueux, ces vastes réservoirs publics.

Tout a disparu !

Les réservoirs, aux voûtes effondrées, sont comblés par la terre, et cette terre elle-même, devenue productive, s'est formée du détritus des antiques constructions ; des édifices, il reste quelques pans de murs écroulés, et des débris presque informes de colonnes et d'ornements confusément épars à la surface du sol.

Plus rien ; tout est silencieux, désert !

Au mouvement, à la vie, à une puissante civilisation, a succédé une morne solitude !

On courbe lentement la tête sous le poids de cet exemple écrasant du néant de l'humanité.

Tout à coup une pensée jaillit ; les yeux lancent un regard dans l'espace : la mer !

Le temps et les tempêtes politiques ont pu coucher les races d'hommes dans la tombe et jeter au vent la poussière des édifices ; mais la mer ?

Elle aussi, hélas ! a disparu.

Elle s'est retirée au loin, vers l'est, à plus de dix kilomètres.

Dans ce golfe que sillonnèrent jadis tant de flottes commerciales, à la place de ces eaux si fréquemment rougies de sang pendant les formidables luttes entre les lourdes galères romaines et les agiles trirèmes phéniciennes, le voyageur peut aujourd'hui parcourir à pied d'immenses terrains qu'à la longue le temps a fécondés. A travers cette vaste plaine, le passant va d'un port antique à un autre sans se mouiller.

Les ports d'Utique, ainsi que les autres autour du

golfe, sont comblés depuis bien des siècles : des joncs marins ont remplacé les eaux bleues.

Des champs, couverts parfois de céréales, des bouquets d'oliviers ou de palmiers, alternant avec quelques marais salés, çà et là une exubérante végétation tropicale, tout cela a pris racine là même où jadis mordait l'ancre des galères.

D'énormes pans de murs, de puissants blocs de maçonnerie, les uns debout, les autres couchés, sont tout ce qui reste de l'antique édifice, du palais amiral.

Sur l'emplacement de la puissante citadelle, on ne voit plus qu'un plateau élevé, dessinant à peu près sa forme, carré encore, et couvert de pierres et de ronces. Sur l'un des angles s'élève la coupole solitaire d'un marabout musulman, de Sidy-Bou-Châter, dont le nom insignifiant s'est imposé aux ruines. Car le temps a emporté jusqu'à celui qui eût pu rappeler leur splendeur passée !

Les fossés déformés sont à moitié comblés.

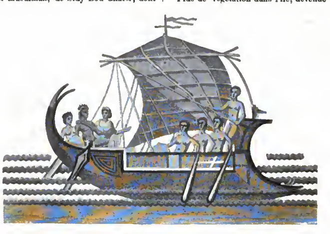
Les grandes citernes publiques sont effondrées et à moitié remplies de vase et de terre. Les Arabes des environs y parquent des bœufs et des moutons pendant la belle saison.

La haute galerie de l'amphithéâtre, qui formait une splendide couronne murale au sommet de la montagne, n'est plus.

Arcades, colonnes, voûtes et gradins, tout a disparu.

A la place des gradins et de l'arène, de toute la *cavea* enfin, il ne reste qu'un immense gouffre béant.

Plus de végétation dans l'île, devenue un vaste tumulus de pierres de toute espèce ; ses édifices sont tous écroulés sur place.



Mosaïque représentant Thésée s'échappant du labyrinthe de Crète après avoir tué le Minotaure. Dessin de M. Rapine, d'après une aquarelle de M. Daux.

Le magnifique théâtre romain, hors la ville, est une haute saillie du sol, confuse, et en forme de fer à cheval.

Hors de l'emplacement de la ville, l'antique village est à peine tracé sur le terrain par quelques murs à fleur de sol.

Des maisons de campagne, des fermes, des bois fruitiers, plus rien. La grande végétation ne s'est pas reproduite sur cette terre sans habitants.

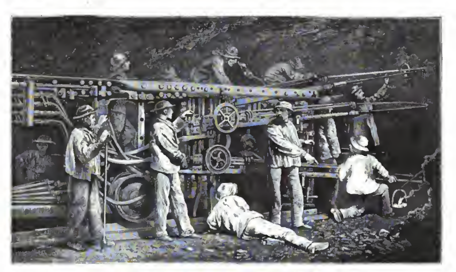
A la place des riants jardins, des riches fermes, coule à présent un fleuve, l'Oued-Madjerdah, roulant des torrents de sable et de vase, creusant sans cesse la vallée qu'il a violemment envahie, et dont il transporte au loin les terres, près de l'ancien cap d'Apollon.

L'Arabe, lorsqu'il franchit au pas de son cheval les ronces et les pierres qui couvrent le sol de l'ancienne Utique, est loin de se douter qu'il passe sur l'emplacement d'un port de mer jadis célèbre, et dans lequel se pressaient des vaisseaux venus de tous les points du monde[1].

A. DAUX.

1. Ce récit est extrait des *Études sur la guerre de J. César*, mission de recherches en Afrique, confiée par le gouvernement à M. A. Daux, ingénieur (de 1862 à 1868).

Déjà antérieurement M. A. Daux avait fait, dans le nord de l'Afrique, de longues recherches sur la ligue politique et commerciale des comptoirs phéniciens, création remontant à 3500 ans environ de nos jours. La première publication a paru sous le titre de : *Recherches sur les Emporia phéniciens en Afrique*. 1869. — (Imprimerie impériale.)



Machine employée au percement du tunnel des Alpes. — Dessin de M. Whymper.

ESCALADES DANS LES ALPES,

PAR M. ÉDOUARD WHYMPER.

1860-1869. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Ascension du Pelvoux. — Passage d'une bergschrund (voy. la note page 288) au col de Pilatte. — Un mauvais pas à la Pointe des Écrins. — La bergschrund de la Dent-Blanche. — Le col Dolent. — Le col de Moming.

Parmi les membres de l'Alpine Club de Londres qui, depuis quinze ans, se sont acquis dans les Alpes suisses ou françaises une réputation européenne — MM. Tyndall, F. F. Tuckett, Mathews, Stephens, Ball, Kennedy, etc. — le plus généralement connu est sans contredit M. Edouard Whymper. Cette notoriété extraordinaire il la doit non-seulement aux grandes ascensions qu'il eut, le premier de tous ses rivaux, l'audace d'entreprendre et la satisfaction de mener à bonne fin, mais surtout au terrible accident de la descente du mont Cervin, où il vit tomber sous ses yeux, sans pouvoir leur porter secours, dans un abîme de plus de mille mètres, le meilleur guide des Alpes, Michel Croz, et trois de ses jeunes et hardis concitoyens : Hudson, Hadow et lord Douglas. Aussi la relation de ses *Scrambles amongst the Alps in the years* 1860-1869 ou *Grimpades dans les Alpes de* 1860 à 1869, publiée, en 1870, à Londres, par la librairie Murray, a-t-elle, malgré la guerre, obtenu un immense succès. La première édition fut épuisée en quelques jours; la troisième ne tardera pas à succéder à la seconde datée de 1871, et déjà des traductions sont annoncées en France, en Allemagne, en Italie. Ce succès est mérité. Les *Scrambles*, remarquablement imprimées, sont illustrées de cinq cartes et de quatre-vingt douze gravures qui en font un magnifique album; le texte, toujours intéressant, se distingue par de précieuses qualités assez rarement réunies : la clarté, la concision, et, de plus, l'*humour*, dont M. Whymper exploite avec bonheur un très riche filon. Quelques plaisanteries contre les Français, un peu vieilles d'ailleurs, et qu'un goût plus sévère eût à coup sûr retranchées dans les circonstances actuelles, sont les seules taches que l'on puisse regretter dans ce beau, agréable et instructif volume.

M. Édouard Whymper a consacré la moitié au moins de ses *Scrambles* au récit des diverses tentatives qu'il a faites pendant neuf ans pour escalader le Cervin; mais il y raconte aussi avec détail ses ascensions du

Pelvoux (où M. Puiseux, professeur d'astronomie à la Sorbonne, était seul monté avant lui), de la Pointe des Ecrins, du mont Dolent, des Aiguilles de Trélatète et d'Argentière, du Grand Cornier, du Grand Tournalin, de la Dent-Blanche, des Grandes-Jorasses, de l'Aiguille Verte, de la Ruinette, etc., ainsi que les passages non moins intéressants des cols du Breuil, de la Brèche, de la Meije, de Pilatte, du Triolet, de Moming, d'Hérens, Dolent et de Talèfre. Comme le prouve cette sèche énumération, les *Scrambles* offrent une lecture aussi variée qu'attachante.

Ce fut le 23 juillet 1860 que M. Édouard Whymper partit de Londres pour entreprendre son premier voyage dans les Alpes suisses. Ce premier voyage ne devait être qu'une simple reconnaissance. M. Whymper, effet, vagabonda dans tous les sens sans se fixer nulle part. Mais il avait étudié et dessiné sous toutes leurs faces les grandes montagnes dont il se proposait déjà de faire le premier l'ascension.

En 1861 il se rendit directement au Pelvoux, sur lequel il n'avait d'ailleurs obtenu que des renseignements insuffisants, puisés surtout dans les ouvrages de MM. Élie de Beaumont et J. D. Forbes[1]. L'ascension faite en 1848 par M. Puiseux, et déjà oubliée par les paysans des vallées vaudoises, lui était complétement inconnue. En 1860, au mois d'août, MM. Bonney, Hawkshaw et Mathews, ayant pour guide Michel Croz de Chamonix, avaient été forcés par le mauvais temps de renoncer à une tentative qui leur avait déjà coûté plusieurs jours et plusieurs nuits. Un agent-voyer, nommé Jean Reynaud, qu'ils avaient emmené avec eux dans leur expédition, attribuait leur insuccès à l'époque trop avancée de la saison. M. Whymper, suivant ses conseils, arriva donc, dans les premiers jours d'août 1861 à la Bessée, village de la vallée de la Durance, où il avait donné rendez-vous pour le 3 du même mois à son compatriote et ami Macdonald.

Mais laissons-le raconter lui-même son ascension du Pelvoux.

« De la Bessée, on voit parfaitement tous les pics du mont Pelvoux, le point culminant, aussi bien que celui sur lequel les ingénieurs avaient érigé leur pyramide. Reynaud et tous les habitants de la vallée l'ignoraient. Les gens du pays savaient seulement que les ingénieurs avaient fait l'ascension d'un pic d'où ils avaient aperçu un point encore plus élevé, qu'ils avaient appelé la Pointe des Arcines ou des Ecrins. Mais ils ignoraient si ce dernier pouvait être vu de la Bessée, et ne pouvaient désigner le pic sur lequel la pyramide avait été élevée. Dans notre opinion, les pics que nous voyions nous cachaient le sommet le plus élevé, et, pour l'atteindre, il nous fallait d'abord les escalader.

« L'ascension de M. Puiseux était du reste complétement inconnue des paysans, et, à les en croire, le point culminant du mont Pelvoux n'avait été gravi par personne : c'était justement ce sommet que nous voulions atteindre.

« Rien ne nous empêchait plus de partir, si ce n'est l'absence de Macdonald et le manque d'un bâton. Reynaud nous proposa de faire une visite au maître de poste, qui possédait un bâton célèbre dans la localité. Nous descendîmes au bureau, mais il était fermé ; nous appelâmes à grands cris à travers les fentes de la porte : point de réponse. A la fin cependant le maître de poste fut découvert, au moment où il s'efforçait (et avec un remarquable succès) de se griser. A peine était-il capable de s'écrier : « La France ! c'est la première nation du monde ! » phrase favorite du Français quand il est dans cet état où l'Anglais commence à crier : « Nous ne rentrerons chez nous qu'au matin, » la gloire nationale occupant le premier rang dans les pensées de l'un, et le *home* dans celles de l'autre. Le bâton fut exhibé ; c'était la branche d'un jeune chêne, longue d'environ un mètre soixante-dix centimètres, d'un bois noueux et tortu.

« Monsieur, dit le maître de poste en nous le présentant, la France ! c'est la première.... la première nation du monde, pour ses.... »

« Il s'arrêta.

« Bâtons ? lui soufflé-je.

— Oui, oui, monsieur; pour ses bâtons, pour ses.... ses.... »

« Mais il fut incapable d'en dire davantage. En regardant ce maigre support, je pensai avec inquiétude à ma propre faiblesse; toutefois Reynaud, qui connaissait tout, choses et gens, dans le village, m'assura qu'il n'y en avait point de meilleur. Nous partîmes donc avec le fameux bâton, laissant son propriétaire marmotter, en chancelant sur la route, « la France, c'est le premier pays du monde ! »

« Le 3 août arriva, mais Macdonald n'ayant point paru, nous partîmes pour la Vallouise. Notre expédition se composait de Reynaud, de moi et d'un porteur, Jean Casimir Giraud, le cordonnier de la Bessée, surnommé « petit clou ». En une heure et demie de marche rapide, nous atteignîmes Ville-Vallouise, le cœur réjoui par la vue des beaux pics du Pelvoux qui resplendissaient au soleil dans un ciel sans nuage. Je renouvelai connaissance avec le maire de « Ville ». Il avait une tournure originale et des manières gracieuses, mais l'odeur qui s'exhalait de sa personne était horrible. Le même reproche peut s'adresser à la plupart des habitants de ces vallées.

« Reynaud eut la complaisance de s'occuper des provisions, mais, au moment de partir, je vis, à ma grande contrariété, que, en me déchargeant sur lui de ce soin, j'avais consenti tacitement à ce qu'il emportât un petit baril de vin qui fut un grand embarras dès le début du voyage. Il était excessivement incommode de le tenir à la main. Reynaud essaya de le porter, puis il le passa à Giraud ; ils finirent par le suspendre

1. L'*Itinéraire du Dauphiné* (Drôme, Pelvoux, Viso, vallées vaudoises), que j'ai publié avec la collaboration de M. Élisée Reclus, n'a paru qu'en 1863. AD. JOANNE.

à l'un de nos bâtons, dont ils placèrent les deux extrémités sur leurs épaules.

« A « Ville », la Vallouise se divise en deux branches : le Val d'Entraigues à gauche et le vallon d'Alefred (ou Ailefroide) à droite ; c'était ce dernier que nous devions remonter. Nous nous dirigeâmes d'un pas ferme vers le village de la Pisse, résidence de Pierre Sémiond qui, dans l'opinion générale, connaissait mieux le Pelvoux qu'aucun autre habitant de la vallée.

« Cet homme avait l'air fort honnête; malheureusement il était malade et ne pouvait nous accompagner. Toutefois il nous recommanda son frère, bonhomme âgé dont la figure ridée et ratatinée ne nous promettait guère le guide dont nous avions besoin ; n'ayant pas le choix, nous l'engageâmes et nous nous remîmes en marche.

« Des noyers et une grande variété d'autres arbres bordaient le chemin, et la fraîcheur de leur ombrage nous donnait une nouvelle vigueur; au-dessous de nous, grondait, au fond d'une gorge sublime, le torrent dont les eaux prenaient leur source dans ces neiges que nous espérions fouler le lendemain matin.

« Le Pelvoux n'est pas visible de Ville, car il est caché par une crête intermédiaire, au pied de laquelle nous cheminions pour atteindre les chalets d'Alefred, soit, comme on les appelle quelquefois, d'Ailefroide, où commence à proprement parler la montagne. Vus de ces chalets, les pics inférieurs, qui sont plus rapprochés, paraissent dépasser de beaucoup les sommets bien plus élevés situés derrière eux et quelquefois ils les cachent complétement. Mais on embrasse d'un seul coup d'œil et dans toute sa hauteur le pic connu dans ces vallées sous le nom de « Grand Pelvoux », qui présente, du sommet à la base, deux mille à deux mille trois cents mètres de rochers presque à pic.

« Les chalets d'Ailefroide sont un amas de misérables huttes de bois, bâties au pied du Grand Pelvoux et près de la jonction des torrents qui descendent du glacier de Sapenière (ou du Selé) à gauche, et des glaciers Blanc et Noir à droite. Nous nous y reposâmes quelques minutes pour acheter un peu de beurre et de lait, et Sémiond s'adjoignit un affreux petit drôle pour nous aider à porter, à pousser et à rouler notre baril de vin.

« Au delà des chalets d'Ailefroide, nous tournâmes brusquement à gauche, fort heureux que le jour tirât à sa fin, car nous profitions de l'ombre des montagnes. L'imagination ne saurait rêver une vallée d'un aspect plus triste et plus désolé : on n'y voit, pendant l'espace de plusieurs milles, que des rocs éboulés, des amas de pierres, des débris de sable, et de la boue; les arbres y sont rares et si haut perchés qu'ils deviennent presque invisibles. Nul être humain ne l'habite. Il n'y a ni oiseaux dans l'air, ni poissons dans les eaux; les pentes, trop escarpées pour les chamois, n'offrent aucun abri aux marmottes, et l'aigle lui-même ne peut s'y plaire. Pendant quatre jours, nous ne vîmes pas une créature vivante dans cette sauvage et stérile vallée, si ce n'est quelques pauvres chèvres qui y avaient été amenées bien malgré elles.

« C'était un bien digne décor pour la tragédie qui y avait eu lieu environ quatre cents ans auparavant, — le massacre des Vaudois de Vallouise, — dans la caverne que nous apercevions alors bien au-dessus de nous (la Balme Chapelu). Bien triste est leur histoire. Paisibles, industrieux, ils habitaient depuis plus de trois siècles ces vallées retirées, dans la plus obscure tranquillité. Les archevêques d'Embrun tentèrent, mais avec peu de succès, de les convertir; d'autres, voulant seconder leurs efforts, commencèrent par les emprisonner et par les torturer[1], puis finirent par les brûler en masse tout vivants[2].

« En l'année 1488, Albert Cattanée, archidiacre de Crémone et légat du pape Innocent VIII, se disposait à commettre les barbaries qui plus tard excitèrent l'indignation de Milton et les craintes de Cromwell[3] ; mais, repoussé de partout par les Vaudois du Piémont, il abandonna leurs vallées et traversa le Mont-Genèvre pour aller attaquer les Vaudois du Dauphiné, qui étaient plus faibles et plus disséminés. Cattanée envahit la vallée de la Durance à la tête d'une armée composée, dit-on, moitié de troupes régulières, moitié de vagabonds, de voleurs et d'assassins; pour les attirer et les retenir sous sa bannière, il leur promettait à l'avance l'absolution de tous leurs crimes, il les relevait des vœux qu'ils pouvaient avoir prononcés, et il leur garantissait la possession de tous les biens qu'ils avaient acquis par la violence.

« Les habitants de la Vallouise, s'enfuyant devant une armée dix fois supérieure en nombre, se réfugièrent dans cette caverne où ils avaient amassé des provisions suffisantes pour deux années. Mais l'intolérance est toujours industrieuse : leur retraite fut découverte. Cattanée avait un capitaine qui joignait l'astuce d'un Hérode à la cruauté d'un Pélissier : à l'aide de cordes, il fit descendre ses soldats devant la caverne, à l'entrée de laquelle ils allumèrent des tas de fagots; la plus grande partie des Vaudois qui s'y étaient réfugiés périrent étouffés; ceux qui échappèrent aux flammes de l'incendie furent massacrés. On extermina impitoyablement les Vaudois, sans distinction d'âge ni de sexe. Plus de trois mille personnes, assure-t-on, périrent dans cette effroyable boucherie. Le résultat de trois cent cinquante ans de paix fut anéanti d'un seul coup, et la vallée se trouva complétement dépeuplée. Trois siècles et demi se sont écoulés depuis; contemplez le résultat obtenu : une race de singes[4].

1. « Nous trouvons parmi les comptes courants du Bailli d'Embrun cet article singulier « Item, pour la persécution des Vaudois, « huit sols et trente deniers d'or. » — Muston, 1 vol., p. 38.

2. Le 22 mai 1393, quatre-vingts personnes des vallées de Freissinières et d'Argentière, et cent-cinquante personnes de Vallouise furent brûlées à Embrun. — Muston, v. I, p. 41.

3. Voy. l'*Histoire des Églises évangéliques du Piémont*, par Morland, 1658; les *Actes* de Cromwell, 1658; et le journal de Burton, 1828.

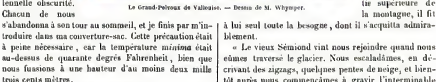
4. Voy. le *Tour du Monde* (1860), article de M. Élisée Reclus.

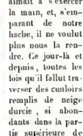
« Après nous être reposés près d'une petite source, nous reprîmes notre marche en avant jusqu'à ce que nous fussions presque arrivés au pied du glacier de Sapenière; là, Sémiond nous fit tourner à droite, pour gravir les pentes de la montagne. Nous grimpâmes donc à travers des pins et des blocs de rochers. La nuit approchait à grands pas; il était temps de chercher un abri. En trouver n'était pas très-difficile, car nous errions au milieu d'un vrai chaos de rochers. Nous résolûmes de passer la nuit sous un bloc énorme qui avait plus de quinze mètres de longueur sur six mètres de hauteur. La place nettoyée, on ramassa du bois pour faire du feu.



Le mont Pelvoux vu de la Bessée. — Dessin de M. Whymper.

« Ce feu de bivouac est pour moi un agréable souvenir. Le baril de vin avait échappé à tous les périls; il fut mis en perce, et les Français semblèrent puiser quelques consolations dans l'exécrable liquide qu'il contenait. Reynaud chanta des fragments de chansons françaises, et chacun fournit sa part de plaisanteries, d'histoires et de vers. Le temps était superbe, et tout nous promettait une bonne journée pour le lendemain. La joie de mes compagnons fut à son comble quand j'eus lancé un paquet de feu de Bengale rouge dans les flammes. Il siffla et crépita un instant, avant d'éclater en gerbes éblouissantes. L'effet de cette illumination momentanée fut magnifique; puis les montagnes d'alentour, éclairées pendant une seconde, retombèrent subitement dans leur solennelle obscurité. Chacun de nous s'abandonna à son tour au sommeil, et je finis par m'introduire dans ma converture-sac. Cette précaution était à peine nécessaire, car la température *minima* était au-dessus de quarante degrés Fahrenheit, bien que nous fussions à une hauteur d'au moins deux mille trois cents mètres.

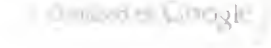




Le Grand-Pelvoux de Vallouise. — Dessin de M. Whymper.

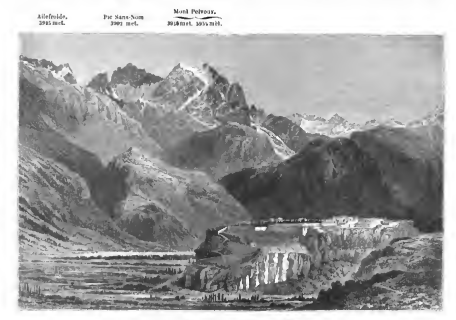
« A trois heures, nous étions réveillés; toutefois nous ne partîmes qu'à quatre heures et demie. Giraud n'avait pas été engagé pour aller au delà de ce rocher; mais, comme il en manifesta le désir, il obtint la permission de nous accompagner. Gravissant les pentes avec vigueur, nous atteignîmes bientôt la limite des arbres, puis nous dûmes grimper pendant deux heures à travers des roches éboulées. A sept heures moins un quart, nous avions atteint un étroit glacier — le Clos de l'Homme — qui descend du plateau situé au sommet, et bientôt après nous étions à la hauteur du glacier de Sapenière. Nous nous efforçâmes d'abord de nous tenir sur la droite, dans l'espoir de n'être pas obligés de le traverser; mais bientôt, forcés de revenir à chaque instant sur nos pas, nous reconnûmes qu'il était nécessaire de nous y aventurer. Le vieux Sémiond avait une antipathie très-caractérisée pour les glaciers, et faisait de son côté de nombreuses explorations pour tâcher d'éviter cette inquiétante traversée; mais Reynaud et moi nous préférions la tenter, et Giraud s'en rapportait à nous. Le glacier était étroit (on pouvait jeter une pierre d'un bord à l'autre), et il fut facile d'en escalader le côté; mais le centre formait un dôme escarpé où nous dûmes tailler des pas. Giraud marchait en tête, disant qu'il aimait à s'exercer la main, et, s'emparant de notre hache, il ne voulut plus nous la rendre. Ce jour-là et depuis, toutes les fois qu'il fallut traverser des couloirs remplis de neige durcie, si abondants dans la partie supérieure de la montagne, il fit à lui seul toute la besogne, dont il s'acquitta admirablement.

« Le vieux Sémiond vint nous rejoindre quand nous eûmes traversé le glacier. Nous escaladâmes, en décrivant des zigzags, quelques pentes de neige, et bientôt après nous commençâmes à gravir l'interminable série des contre-forts, qui sont la grande singularité



du Pelvoux[1]. Très-abrupts sur certains points, ils offraient dans l'ensemble une base solide, et, dans de telles conditions, une ascension ne peut jamais être appelée difficile. Entre ces contre-forts s'étendent de nombreux ravins, quelquefois très-larges et très-profonds. Ils étaient pour la plupart encombrés de débris, et un homme seul eût eu de la peine à les traverser. Ceux d'entre nous qui tenaient la tête de la petite colonne étaient continuellement obligés de déplacer des blocs de rochers et de harponner leurs compagnons avec leurs bâtons. Néanmoins, ces divers incidents rompaient la monotonie de notre ascension qui, autrement, nous eût paru fort ennuyeuse.

« Nous escaladâmes ainsi cheminées et ravins, croyant toujours atteindre un but auquel nous n'arrivions jamais. Le profil que nous publions à la page 278 aidera à expliquer notre situation. Nous étions au pied d'un grand contre-fort, élevé d'environ soixante-cinq mètres, et nous en regardions la partie supérieure. Il ne nous semblait pas se terminer en pointe, comme dans le dessin, car nous ne pouvions en apercevoir la sommité; cependant, dans notre conviction, derrière cette frange de bastions il devait se trouver un sommet, et ce sommet était le bord du plateau que nous désirions si vivement atteindre. Grimpant avec ardeur, nous escaladions un bastion; mais hélas! nous en découvrions un autre, puis un autre et toujours un autre. Nous atteignions enfin le plus élevé; mais ce n'était qu'un contre-fort, et nous devions redescendre quinze ou vingt mètres avant de recommencer à monter. Renouvelée quelques douzaines de fois, cette évolution commença à nous paraître d'autant plus ennuyeuse que nous ne savions plus où nous en étions. Cependant Sémiond nous encourageait, sûr, disait-il, que nous suivions le bon chemin. Nous repartîmes donc à l'assaut de notre terrible forteresse.



Le Pelvoux et l'Ailefroide vus de Mont-Dauphin. — Dessin de M. Whymper.

« Nous étions presque au milieu du jour, et nous ne nous voyions pas plus près du sommet du Pelvoux qu'au moment de notre départ. A la fin, nous nous réunîmes tous pour tenir conseil.

« Sémiond, mon vieux, savez-vous où nous sommes maintenant?

— Oh oui, parfaitement, à une demi-heure de la neige.

— Très-bien, continuons. »

« Une demi-heure s'écoula, puis une autre, et nous étions toujours dans la même situation : bastions, contre-forts, ravins s'offraient avec profusion à nos regards, mais le plateau ne se montrait pas. Sémiond venait de jeter autour de lui un regard effaré, comme s'il n'était pas parfaitement sûr de la direction à suivre. Appelé de nouveau, je lui répétai la question.

1. « Le noyau du *massif* est une belle protogyne, divisée par des fentes presque verticales. » — *Dollfus-Ausset.*

« A quelle distance sommes-nous du plateau?

— A une demi-heure, répondit-il.

— Mais vous l'avez déjà dit tout à l'heure; êtes-vous certain que nous sommes dans la bonne voie?

— Mais, je le crois, oui. »

« Il ne faisait que croire : ce n'était pas assez.

« Êtes-vous sûr que nous montons directement au pic des Arcines?

— Pic des Arcines! s'écria-t-il tout étonné, comme s'il entendait ces mots pour la première fois, Pic des Arcines ! non ! mais nous allons en ligne droite à la pyramide, à la célèbre pyramide que j'ai aidé le grand capitaine Durand à construire, etc. »

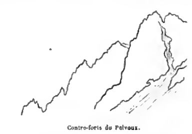
« Nous lui avions parlé de ce pic pendant un jour entier et maintenant il avouait qu'il ne le connaissait pas. Je me tournai vers Reynaud, qui semblait foudroyé.

« Qu'est-ce qu'il dit, lui demandai-je? »

« Reynaud haussa les épaules.

« Eh bien, » dîmes-nous après avoir bien clairement expliqué la situation à Sémiond, « plus tôt nous rebrousserons chemin, mieux cela vaudra, car nous ne nous soucions guère de voir votre pyramide. »

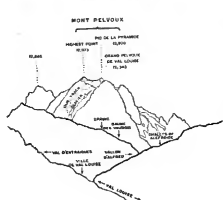
« Après une halte d'une heure, nous commençâmes à descendre; il nous fallut près de sept heures pour revenir à notre rocher, mais je ne calculai pas la distance, et je n'ai gardé aucun souvenir de cet insupportable trajet. A peine descendus, nous fîmes une découverte dont nous fûmes aussi troublés que Robinson à la vue de l'empreinte d'un pied humain sur le sable de son île : un voile bleu gisait à terre près de notre foyer. Il n'y avait qu'une explication possible : Macdonald était arrivé ; mais où était-il? Vite, nous ramassons notre petit bagage, et dégringolons à tâtons, dans l'obscurité, à travers le désert pierreux, jusqu'à Ailefroide, où nous arrivons vers neuf heures et demie.



Contre-forts du Pelvoux.



M. Whymper dans sa couverture-sac.



Chaîne du Pelvoux.

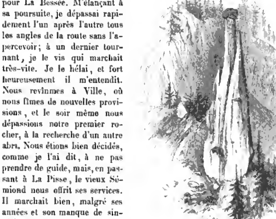
« Où est l'Anglais?» telle fut notre première question. Il était allé passer la nuit à Ville.

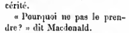
« Nous nous logeâmes comme nous le pûmes dans un grenier à foin, et, le lendemain matin, après avoir réglé le compte de Sémiond, nous descendîmes la vallée à la poursuite de Macdonald. Notre plan d'opérations était déjà arrêté : nous devions le décider à se joindre à nous, et recommencer notre tentative, sans aucun guide, en prenant simplement le plus solide et le plus intelligent de mes compagnons comme porteur. J'avais jeté les yeux sur Giraud, brave garçon sans prétention quoique toujours prêt à tout faire. Mais nous fûmes bien désappointés ; il était obligé d'aller à Briançon.

« Notre course devint bientôt très-animée. Les paysans que nous rencontrions nous demandaient quels avaient été les résultats de notre expédition, et la politesse la plus vulgaire nous commandait de nous arrêter. Cependant je craignais de manquer Macdonald,

car il ne devait, nous avait-on dit, nous attendre que jusqu'à dix heures, et le moment fatal approchait. A la fin je me précipitai sur le pont de Ville, une heure et quart après avoir quitté Ailefroide; mais un cantonnier m'arrêtant m'avertit que l'Anglais venait de partir pour La Bessée. M'élançant à sa poursuite, je dépassai rapidement l'un après l'autre tous les angles de la route sans l'apercevoir; à un dernier tournant, je le vis qui marchait très-vite. Je le hélai, et fort heureusement il m'entendit. Nous revînmes à Ville, où nous fîmes de nouvelles provisions, et le soir même nous dépassions notre premier rocher, à la recherche d'un autre abri. Nous étions bien décidés, comme je l'ai dit, à ne pas prendre de guide, mais, en passant à La Pisse, le vieux Sémiond nous offrit ses services. Il marchait bien, malgré ses années et son manque de sincérité.

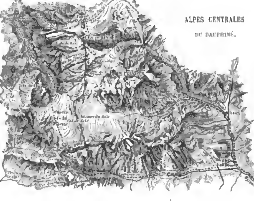
« Pourquoi ne pas le prendre? » dit Macdonald.





Colonne coiffée de molines (voy. p. 286).

« Je lui proposai donc le cinquième de son premier salaire et il s'empressa d'accepter mon offre; mais cette fois il nous accompagnait dans une position bien inférieure; c'était à nous de le condnire, à lui de nous suivre. Notre second compagnon était un jeune homme de vingt-sept ans, qui ne réalisait aucun de nos désirs. Il buvait le vin de Reynaud, fumait nos cigares et cachait tranquillemeot nos provisions quand nous étions à moitié morts de faim. La découverte de ses aimables procédés ne le déconcerta nullement; il y mit le comble, au contraire, en faisant faire à notre note de Ville quelques petites additions que nous refusâmes de payer à son grand déplaisir.



« Le soir venu, nous campâmes bien au-dessus de la limite des arbres, et nous nous imposâmes la tâche salutaire de monter à notre rocher, bien moins confortable que celui de la veille, le bois qui nous était nécessaire. Pour pouvoir nous installer à sa base, il nous fallut la débarrasser d'un gros bloc qui nous gênait; ce bloc était très-obstiné, mais il finit par se décider à se mouvoir, lentement d'abord, puis de plus en plus vite; et, à la fin, prenant son élan, il bondit dans l'air, lançant chaque fois qu'il retombait sur un autre rocher des gerbes d'étincelles qui brillaient dans l'obscurité de la sombre vallée au fond de laquelle il roulait. Longtemps après l'avoir perdu de vue, nous l'entendîmes rebondir de roc en roc, puis s'arrêter sur le glacier qui assourdit le bruit de sa dernière chute. Comme nous revenions à notre gîte après avoir assisté à ce curieux spectacle, Reynaud nous demanda si nous n'avions jamais vu un torrent enflammé. A l'en croire, au printemps, la Durance, quand elle est gonflée par la fonte des neiges, charrie quelquefois tant de rochers, que, à la Bessée, où elle passe dans une gorge très-étroite, on ne voit plus l'eau, mais seulement les blocs qui roulent l'un sur l'autre, se heurtant de façon à se réduire en poudre, et lançant dans l'air une telle masse d'étincelles que le torrent paraît être en feu.

« Nous passâmes vraiment une joyeuse soirée qu'aucun accident ne vint troubler; le temps était parfaitement beau : étendus sur le dos, nous goûtions un repos délicieux en contemplant le ciel étincelant de ses milliers d'étoiles.

« Macdonald nous raconta les diverses péripéties de son voyage. Il avait marché jour et nuit depuis plusieurs jours afin de nous rejoindre, mais il n'avait pu trouver notre premier bivouac et il avait campé à quelques centaines de mètres de nous, sous un autre rocher bien plus haut dans la montagne. Le lendemain matin,

il nous aperçut escaladant une arête à une grande hauteur au-dessus de lui, mais, comme il lui était impossible de nous rattraper, il se résigna à son sort et nous suivit des yeux, le cœur bien gros, jusqu'à ce que, contournant un contre-fort, nous eûmes disparu à sa vue.

« La respiration pesante de nos camarades déjà profondément endormis troublait seule le calme solennel de la nuit. C'était un de ces silences qui impressionnent. N'avez-vous rien entendu? Écoutez! Quel est ce bruit sinistre au-dessus de nous? Me suis-je trompé? Je l'entends encore, et cette fois plus distinctement, il se rapproche de plus en plus;... c'est un bloc de rocher détaché des hauteurs qui nous dominent. Quel effroyable fracas! En un instant nous sommes tous debout. Il descend avec une furie terrible. Quelle force peut en arrêter la violence? Il bondit, il saute, il vole, il se brise contre d'autres blocs; il rugit en descendant. Ah! il nous a dépassés! Non! le voici de nouveau.... nous retenons notre haleine, au moment où, lancé par une force irrésistible, avec des explosions semblables aux décharges d'une puissante artillerie, il tombe au-dessous de notre retraite comme un trait, suivi d'une longue et bruyante traînée de débris. C'est fini, et nous respirons plus librement au bruit de sa chute finale sur le glacier.

« Nous regagnâmes enfin notre abri, mais j'étais trop surexcité pour pouvoir dormir. A quatre heures et un quart, chacun de nous reprenait son sac et nous nous remettions en route. Cette fois, nous convînmes de nous tenir plus sur la droite, pour tenter d'atteindre le plateau sans perdre notre temps en traversant le glacier. Décrire notre route serait répéter ce que j'ai déjà dit. Nous montâmes rapidement pendant une heure et demie, marchant quelquefois, mais grimpant le plus souvent à l'aide des mains et constatant à la fin qu'il était nécessaire de traverser le glacier. La partie sur laquelle nous y entrâmes offrait une pente très-raide et très-crevassée. Le mot crevassé exprime mal son aspect; c'était une masse de formidables séracs. Nous éprouvâmes plus de difficultés à y pénétrer qu'à le traverser; mais, grâce à la corde, nous pûmes atteindre l'autre bord sans accident. Au delà, les interminables contre-forts se succédèrent de nouveau. Nous continuâmes à monter pendant de longues heures, nous trompant souvent et nous voyant obligés de redescendre.

« Derrière nous la chaîne s'était peu à peu abaissée depuis longtemps, et notre vue, passant par-dessus, allait se reposer au loin jusque sur le majestueux Viso. Cependant le temps s'écoulait, les heures se succédaient rapidement, et la monotonie restait à l'ordre du jour. A midi, nous nous arrêtâmes pour déjeuner, en contemplant avec satisfaction le beau spectacle qui se déroulait sous nos yeux; à l'exception du Viso, tous les sommets que nous apercevions étaient au-dessous de nous, et nos regards embrassaient un espace immense, — un véritable océan de pics et de neiges. Cependant les bastions de la montagne nous dominaient toujours, et, selon l'opinion générale qui s'exprimait sans contestation, nous ne verrions pas ce

Passage d'une bergschrund au glacier de Pilatte (voy. p. 256).
Dessin de M. Whymper.



Un mauvais pas à la Pointe des Écrins (voy. p. 287). — Dessin de A. de Neuville, d'après une aquarelle de M. Whymper

jour-là le sommet du Pelvoux. Le vieux Sémiond était devenu un vrai cauchemar pour nous tous; si par hasard l'un de nous, s'arrêtant un instant, essayait de s'orienter, il ne manquait pas de dire avec un gros rire bête: « N'ayez pas peur, suivez-moi. » Nous atteignîmes enfin une très-mauvaise pente, un amas de débris escarpés, sans aucun point d'appui solide. Reynaud et Macdonald, se déclarant fatigués, parlèrent de s'installer pour dormir. Cependant un passage fut découvert et je ne sais plus qui s'écria: « Regardez-donc le Viso! » En effet, il nous apparaissait presque au-dessous de nous. Nous nous mîmes donc à grimper avec un redoublement d'énergie, et nous aperçûmes enfin le glacier à l'endroit où il se déversait hors du plateau. Ce spectacle ranima nos espérances qui ne furent pas trompées; un cri de joie simultané salua l'apparition de ces neiges si longtemps désirées. Une large crevasse nous en séparait, mais nous trouvâmes un pont, et, nous attachant à la file, nous y marchâmes en toute sûreté. Pendant que nous le traversions en ligne droite, un beau pic tout blanc de neige se dressa devant nous. Le vieux Sémiond s'écria:

« La pyramide! Je vois la pyramide!

— Où, Sémiond, où donc?

— Là, au sommet de ce pic. »

« Là, en effet, s'élevait la pyramide qu'il avait aidé à construire plus de trente ans auparavant. Mais où donc était le pic des Arcines que nous devions voir? Il n'était visible d'aucun côté. Nous n'apercevions qu'une vaste étendue de neige, limitée par trois pics inférieurs. Un peu découragés, nous nous avançâmes vers la pyramide, regrettant de n'avoir point d'autre sommet à conquérir; mais à peine avions nous fait deux cents pas que se dressa sur notre gauche un superbe cône blanc, caché jusqu'alors par une pente de neige. « Le pic des Arcines! » nous écriâmes-nous en demandant à Sémiond s'il savait que l'ascension de ce pic eût été faite. Il ne savait qu'une seule chose: le pic qui se dressait devant nous s'appelait la pyramide, à cause du *cairn* qu'il avait aidé, etc., etc. et personne depuis n'en avait fait l'ascension. « Alors tout va bien, volte-face! m'écriai-je, » et immédiatement nous tournons à angle droit, nous dirigeant du côté du cône, pendant que le pauvre porteur faisait de timides efforts pour nous attirer vers sa chère pyramide. Notre marche fut arrêtée à peu de distance par le bord de l'arête qui reliait les deux pics et qui se recourbait en une charmante volute. Force nous fut de battre en retraite malgré nous. Sémiond, qui formait l'arrière-garde, saisit cette occasion de se détacher de la corde et refusa d'aller plus loin; nous courions, disait-il, trop de dangers; il parlait vaguement de crevasses. Après l'avoir rattaché, nous nous remîmes en marche. La neige était très-molle; nous enfoncions toujours jusqu'au genou, et quelquefois jusqu'à la ceinture, mais une forte secousse d'avant en arrière nous rendait toute liberté d'action. Nous arrivâmes ainsi au pied du plus haut pic. L'arête de gauche nous paraissant plus praticable que celle sur laquelle nous nous trouvions, nous décrivîmes une courbe pour l'atteindre. Quelques rochers se dressaient au-dessus de la neige, à cinquante mètres au-dessous du sommet. Nous les escaladâmes en rampant, laissant en arrière notre porteur qui se disait peu rassuré. Je ne pus résister à la tentation, quand je l'abandonnai, de me retourner vers lui et de lui faire signe de venir nous rejoindre, en ajoutant: « N'ayez pas peur, suivez-moi, » mais il ne répondit pas à cet appel et ne voulut jamais s'aventurer jusqu'au sommet. Ces rochers aboutissaient à une courte arête de glace sur laquelle il nous fallait passer en ayant d'un côté notre plateau, de l'autre un précipice presque vertical. Macdonald se mit à y tailler des pas et, à deux heures moins un quart, nous nous serrions la main sur le sommet le plus élevé du grand Pelvoux vaincu.

« Le temps continuait à nous être aussi favorable que nous pouvions le désirer. De près et de loin d'innombrables pics se dressaient dans le ciel, sans qu'un seul nuage vînt nous en cacher le plus petit détail. Nos regards furent d'abord attirés par le roi des Alpes, le Mont-Blanc à plus de soixante-dix milles de distance, et plus loin encore, par le groupe du Mont-Rose. Vers l'est de longues rangées de cimes inconnues se déroulaient l'une après l'autre dans une splendeur idéale; de plus en plus faibles de ton, elles conservaient cependant la netteté de leurs formes, mais le regard finissait par confondre le ciel avec les montagnes, et elles s'évanouissaient à l'horizon lointain dans une teinte bleuâtre. Le Mont-Viso se dressait devant nous dans toute sa grandeur, mais, comme il était à peine éloigné de quarante milles, nous voyions se dérouler pardessus ses contre-forts une masse brumeuse qui devait être la plaine du Piémont. Au sud, un brouillard bleu semblait nous révéler l'existence de la lointaine Méditerranée; à l'ouest notre vue dépassait les montagnes de l'Auvergne. Notre panorama s'étendait ainsi à plus de cent milles, dans presque toutes les directions. Ce ne fut pas sans peine que nous parvînmes à détacher notre attention des points les plus éloignés, pour regarder ceux dont nous nous trouvions le plus rapprochés. Mont-Dauphin était parfaitement visible, mais nous eûmes quelque peine à découvrir la Bessée; aucune autre habitation humaine ne pouvait être aperçue; tout était roc, neige ou glace. Bien que nous sussions à l'avance qu'ils étaient fort grands, les champs de neige du Dauphiné nous offraient une étendue qui surpassait encore toutes les prévisions de notre imagination.

« Immédiatement au sud de Château-Queyras, presque entre nous et le Viso, se dressait un beau groupe de montagnes d'une grande hauteur. Un peu plus vers le sud, un pic inconnu semblait encore plus élevé; et nous étions étonnés de découvrir près de nous une autre montagne que celle dont nous foulions aux pieds le sommet. Telle était du moins mon opinion; Macdonald ne croyait pas cette montagne aussi élevée

que le Pelvoux, et Reynaud pensait qu'elle était à peu près à la même altitude.

« Cette montagne n'était guère qu'à deux milles de distance, et un abîme effroyable, dont nous ne pouvions apercevoir le fond, nous en séparait. De l'autre côté de l'abîme se dressait un grand pic, aux flancs pareils à des murailles, trop escarpé pour que la neige pût y séjourner, noir comme la nuit, hérissé de vives arêtes, et terminé par un sommet aigu. Nous ignorions complétement quelle était cette montagne, n'ayant jamais voyagé de ce côté. Dans notre opinion, La Bérarde se trouvait au fond de l'abîme qui s'ouvrait à nos pieds; mais elle était, en réalité, au delà de l'autre montagne[1].

« Nous quittâmes enfin le sommet pour redescendre, aux rochers, vers notre porteur; je fis bouillir de l'eau pour le thé avec de la neige fondue. Après avoir fumé nos cigares (allumés, sans la moindre difficulté, avec une allumette ordinaire), nous vîmes qu'il était trois heures dix minutes, et par conséquent grand temps de se remettre en route. La traversée de la neige exigea vingt-cinq minutes; elle nous demanda quelques mouvements un peu violents et nous fit faire d'assez nombreuses glissades; puis commença, vers quatre heures, la longue descente des rochers. A huit heures, la nuit serait profonde : nous n'avions donc pas de temps à perdre, et nous redoublâmes d'efforts. Cette partie de la descente n'offrit rien de remarquable. Nous côtoyions de près le glacier, que nous traversâmes au même endroit que le matin. La sortie en était aussi difficile et aussi dangereuse que la traversée. Le vieux Sémiond s'en était tiré sans accident, ainsi que Reynaud; Macdonald, qui les suivait, glissa en s'efforçant d'escalader un gros bloc de glace, et il eût disparu en un instant dans une profonde crevasse, s'il n'eût été attaché à la corde.

« La nuit était presque venue, au moment même où nous nous retrouvâmes tous sur la terre ferme; mais j'espérais encore que nous pourrions passer la nuit sous notre rocher. Macdonald n'était pas si présomptueux, et il avait raison, car nous finîmes par nous égarer tout à fait, et pendant une heure nous errâmes à l'aventure, tandis que Reynaud et le porteur ne cessaient de se quereller. A notre grand ennui, ne pouvant plus descendre, il nous fallut absolument rester où nous étions.

« Nous nous trouvions alors à plus de trois mille cinq cents mètres d'altitude, et, si la neige ou la pluie commençaient à tomber comme nous en menaçaient les nuages qui se rassemblaient sur le Pelvoux et le vent qui s'élevait, notre situation pouvait devenir assez désagréable. Nous étions affamés, n'ayant presque rien mangé depuis trois heures du matin, et le bruit d'un torrent voisin, que nous ne pouvions apercevoir, augmentait notre soif. Sémiond entreprit d'aller y puiser un peu d'eau; il parvint à y descendre, mais il ne lui fut plus possible de remonter vers nous, et nous dûmes le consoler de son absence forcée, en l'appelant par intervalles dans les ténèbres.

« Il serait difficile d'imaginer un endroit moins confortable pour passer une nuit à la belle étoile : il n'offrait aucune espèce d'abri. Complétement exposé au vent glacial qui s'élevait, il était trop escarpé pour nous permettre de nous réchauffer en nous promenant. Des pierres brisées couvraient le sol, et nous dûmes les enlever avant de pouvoir nous asseoir à notre aise. Ce travail forcé avait son avantage, que nous ne sûmes pas apprécier d'abord, car il entretenait en nous une circulation salutaire. En une heure de cet intéressant exercice, je parvins à me faire une petite bande de terrain longue d'environ trois mètres, sur laquelle il était possible de marcher. Reynaud commença par se mettre en colère et par accabler d'injures le porteur, dont les avis avaient été suivis de préférence à ceux de notre ami; puis il finit par tomber dans un accès de désespoir dramatique, se tordit les mains avec un geste frénétique, en s'écriant : « Oh malheur, malheur! oh misérables! »

« Le tonnerre se mit à gronder, les éclairs à se succéder sans relâche parmi les pics qui nous dominaient; le vent, qui avait fait descendre la température presque à zéro, commençait à nous glacer jusqu'aux os. Nous examinâmes nos ressources. Il nous restait six cigares et demi, deux boîtes d'allumettes, le tiers d'une pinte d'eau-de-vie mélangée d'eau, et une demi-pinte d'esprit-de-vin : maigre pitance pour trois touristes à demi morts de faim et de froid, qui avaient sept heures à passer avant le retour de l'aube. La lampe à esprit-de-vin fut allumée, et nous fîmes chauffer ensemble le reste de l'esprit-de-vin, l'eau-de-vie et un peu de neige. Ce breuvage était bien un peu fort; mais nous eussions souhaité d'en avoir davantage. Quand il eut été consommé, Macdonald entreprit de sécher ses chaussettes à la flamme de la lampe; puis, couchés sous mon plaid, nous essayâmes tous trois de dormir. Les infortunes de Reynaud s'aggravèrent d'un violent mal de dents, et Macdonald s'efforça de son mieux de fermer les yeux.

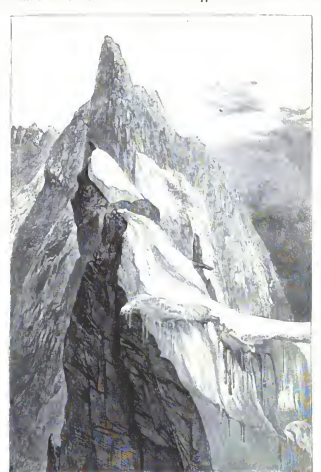
« Les nuits les plus longues ont une fin; la nôtre se passa comme les autres. Nous descendîmes en une heure et quart à notre rocher, où nous trouvâmes notre drôle fort surpris de notre absence. A l'en croire, il avait allumé un feu gigantesque pour nous éclairer à la descente, et poussé des cris d'appel pendant toute la nuit. Nous n'avions ni aperçu son feu ni entendu ses cris. Nous avions l'air, nous disait-il, d'une troupe de revenants. Quoi d'étonnant? c'était la quatrième nuit que nous passions en plein air.

« Nous nous restaurâmes du mieux que nous pûmes,

1. Cette montagne est le point culminant du groupe, et la carte française lui donne le nom de Pointe des Écrins. On la voit du Val Christophe, et de cette direction ses crêtes cachent complétement le Mont-Pelvoux. Mais de l'autre côté, — c'est-à-dire dans la direction de la Bessée ou de la Vallouise, — c'est le Pelvoux qui la cache complétement.

Ignorant que ce nom allait lui être appliqué, nous donnâmes à notre sommet le nom de Pointe des Arcines ou des Écrins, d'accord avec les traditions locales.

et chacun de nous accomplit quelques ablutions fort nécessaires. Les habitants de ces vallées sont toujours infestés par certaines petites créatures dont l'agilité égale le nombre et la voracité. Il est dangereux de les approcher de trop près, et il faut avoir soin d'étudier le vent, afin de les accoster du côté où il souffle. En dépit de ces précautions, nous étions menacés d'être dévorés tout vifs en quelques instants. Nous n'espérions d'ailleurs, mes infortunés compagnons et moi, qu'une trêve temporaire à nos tortures, car l'intérieur des auberges fourmille, comme la peau des indigènes, de cet insupportable échantillon de la nature vivante.



Le col Dolent (voy. p. 288). — Dessin de M. Whymper

« A en croire la tradition locale, un voyageur candide fut transporté hors de son lit par un essaim de ces bourreaux, tous également affamés! Mais ce fait mérite confirmation. Encore un mot, et j'en aurai fini avec ce misérable sujet. Au retour de nos ablutions, nous trouvâmes la conversation engagée entre les Français « Ah! » disait le vieux Sémiond, « quant aux puces, je ne prétends différer de personne, moi, je n'en manque pas. » Cette fois, du moins, il disait certainement la vérité.

« Nous descendîmes à notre aise à Ville, où pendant plusieurs jours nous menâmes une vie de luxe et d'abondance, faisant d'innombrables parties de boules avec les indigènes, qui nous battaient toujours. A

la fin, il fallut se séparer; je me dirigeai au sud vers le Viso, tandis que Macdonald partait pour Briançon.

« Je n'ai pas cherché à le dissimuler; l'ascension du mont Pelvoux offre un caractère assez monotone; néanmoins la vue dont on jouit du sommet peut être recommandée en toute confiance aux touristes futurs. A l'unique exception du Viso, dont la position est sans rivale, il est mieux situé qu'aucune autre montagne d'une hauteur considérable pour embrasser l'ensemble des Alpes occidentales. Il suffit de jeter un coup d'œil sur une carte pour s'en assurer.

« Nous avions certes été heureux de découvrir que le pic, qui doit être appelé la Pointe des Ecrins, était une montagne distincte et séparée du mont Pelvoux



Une bergschrund à la Dent-Blanche, en 1865 (voy. p. 287). — Dessin de M. Whymper.

et non son point le plus élevé — mais cette satisfaction nous avait causé un certain désappointement[1].

« En redescendant à La Bessée, nous confondîmes à tort ce pic avec celui qui se montre de ce point à la gauche du Pelvoux. Les deux montagnes se ressemblent beaucoup, et cette méprise n'est peut-être pas sans excuses. Bien que cette dernière montagne soit bien plus haute que le Wetterhorn ou que le mont Viso, elle ne porte aucun nom; nous lui donnâmes celui de Pic Sans Nom.

« D'après des remarques qui ne me sont pas personnelles, les ingénieurs n'étaient probablement pas res-

1. Plus tard nous apprîmes que M. M'Culloch avait constaté ce fait longtemps auparavant, dans son *Dictionnaire géographique*.

tés pendant plusieurs jours sur le pic de la Pyramide sans visiter l'autre pointe plus élevée. S'ils y sont montés, on est en droit de s'étonner qu'ils n'y aient pas laissé quelque souvenir de leur ascension. Les gens du pays, qui les avaient accompagnés, assurèrent qu'ils n'avaient point passé d'un pic à l'autre; nous avions donc réclamé l'honneur d'avoir fait, pour la première fois, l'ascension de la cime la plus élevée. Mais l'ascension authentique de M. Puiseux ne nous permet pas de soutenir notre prétention. La question de priorité a peu d'importance; car notre excursion nous offrit tout l'intérêt d'une première ascension; et je me rappelle ma première *grimpade* sérieuse avec plus de satisfaction et autant de plaisir qu'aucune de celles dont ce volume contient le relation. »

Après avoir jeté un coup d'œil sur le mont Viso, M. Whymper gagna Abries, puis Veran et Molines, village près duquel il dessina les singuliers obélisques connus sous le nom de *Colonnes coiffées* (voy. p. 279). Ces obélisques, de même nature géologique que les talus de la montagne, sont de grosseur et de hauteur inégales; le plus élevé, situé sur le bord du torrent, a plus de douze mètres de hauteur; les autres, rangés à la file, diminuent d'élévation à mesure qu'ils se rapprochent de le montagne. Sur le sommet de chacune de ces colonnes (à l'exception d'une seule) se tient en équilibre un bloc de serpentine, tombé sans doute du sommet de la crête : de là ce nom de Colonnes coiffées. Évidemment la base de la montagne a été érodée par les eaux du torrent, et ces aiguilles, laissées debout, indiquent la hauteur à laquelle s'élevait autrefois le sol de la vallée.

Nous ne pouvons pas, on le conçoit, suivre M. Édouard Whymper dans toutes ses excursions. Cette analyse nous entraînerait au delà des bornes qui nous sont imposées, et du reste, une traduction française des *Scrambles* ne tardera pas à paraître. Avant de lui emprunter l'émouvent récit de son ascension du Cervin, nous devons nous borner à expliquer les gravures, un peu fantastiques, qui illustrent cette livraison. Laissons donc de côté le tunnel des Alpes, dont M. Whymper a si bien dessiné (voy. p. 273) la machine perforatrice, et transportons-nous au col de Pilatte, entre la Vallouise et la Bérarde.

« Pendant toute la montée, Croz nous tailla des pas dans la neige avec une indomptable énergie; à dix heures quarante-cinq minutes, nous étions au sommet du col, nous proposant de nous reposer longtemps; mais, au moment même où nous y arrivions, un brouillard qui se promenait autour de l'arête descendit tout à coup sur nous et nous cacha toute la vue du côté septentrional. Seul de nous tous, Croz avait eu le temps de jeter un coup d'œil rapide sur la descente, et nous jugeâmes qu'il était prudent de descendre immédiatement pour profiter de ses souvenirs. Nous ne pouvons donc rien dire au sujet du col, si ce n'est qu'il se trouve immédiatement à l'est du mont Bans, et que son altitude est d'environ trois mille sept cent cinquante mètres. C'est le col le plus élevé du Dauphiné. Nous lui donnâmes le nom de col de Pilatte.

« Nous commençâmes à descendre vers le glacier de Pilatte par une pente de glace unie qui avait, d'après les observations de M. Moore, une inclinaison de cinquante-quatre degrés ! Croz tenait toujours la tête, et nous le suivions à des intervalles d'environ cinq mètres; nous étions tous attachés à la corde, et Almer avait la lourde responsabilité de l'arrière-garde. Les deux guides se trouvaient donc séparés par une distance d'environ trente-cinq mètres. Le brouillard les empêchait de se voir, et pour nous-mêmes ils avaient l'air de deux fantômes. Mais chacun pouvait entendre Croz taillant les pas au-dessous de nous; de temps à autre, sa forte voix perçait le brouillard :

« Prenez garde de glisser, mes chers messieurs ; posez bien votre pied; ne bougez pas que vous ne soyez parfaitement sûrs de votre appui. »

Une chute dans les glaciers.

« Nous descendîmes ainsi pendant trois quarts d'heure. Tout à coup la hache de Croz s'arrêta.

« Qu'y a-t-il, Croz?

— Une *bergschrund*, messieurs.

— Pouvons-nous la traverser?

— Ma foi, je n'en sais rien encore; mais je crois bien qu'il nous faudra le sauter. »

« Au moment même où il nous parlait, les nuages s'écartèrent à droite et à gauche; l'effet fut saisissant. Ce fut comme un coup de théâtre destiné à nous préparer au « grand saut à effet » que toute la troupe allait être obligée d'exécuter

« Une cause qui nous était inconnue, une disposition particulière des rochers placés au-dessous de nous, avait fendu en deux parties le mur de glace que nous descendions; une profonde fissure s'étendait de chaque côté aussi loin que la vue pouvait s'étendre. En d'autres termes, une immense crevasse séparait la partie supérieure, sur laquelle nous nous trouvions, de la partie inférieure placée au-dessous de nous. Quand on taille des pas dans une pente de glace inclinée à cinquante-quatre degrés, on ne peut guère songer à chercher un passage plus facile à traverser; c'était sur ce point et sans retard qu'il nous fallait franchir l'abîme.

« Nous devions sauter en même temps de cinq mètres de hauteur et de deux à trois mètres en avant. Ce n'était pas beaucoup, direz-vous. Sans doute, ce n'était pas beaucoup, mais la nature du saut nous inquiétait bien plus que son étendue. Il s'agissait de tomber

juste sur une étroite arête de glace ; si on la dépassait, on risquait de dégringoler indéfiniment dans l'abîme ; si on ne l'atteignait pas, on s'enfonçait dans la crevasse qui s'ouvrait en dessous, et qui, bien qu'en partie comblée à l'entrée par les fragments de glace et de neige détachés de la pente supérieure, nous offrait encore, en beaucoup de points, une gueule béante toute prête à engloutir les corps errants.

« Croz détacha d'abord Walker afin d'avoir une longueur de corde suffisante, puis, nous avertissant de tenir ferme, il s'élança par-dessus l'abîme. Il tomba avec adresse sur ses pieds, se détacha et rejeta la corde à Walker, qui suivit son exemple. Mon tour étant arrivé, je m'avançai tout au bord de la glace. La seconde qui s'écoula ensuite fut ce qu'on appelle un moment suprême. En d'autres termes, je me sentis souverainement ridicule. Il me sembla que le monde tournait avec une effroyable rapidité, et que mon estomac s'envolait à sa suite. Presque au même instant je me trouvai à plat ventre sur la neige ; je m'empressai d'affirmer que ce n'était rien du tout, afin d'encourager mon brave ami Reynaud.

« Il s'approcha du bord et se récria aussitôt. Il n'avait pas, j'en suis persuadé, plus de répugnance que les autres à tenter l'aventure du saut ; mais il était infiniment plus démonstratif, — en un mot, il était... Français. Il se tordait les mains en disant :



Marche dans les glaciers.

« Oh ! quel diable de passage !

— Mais ce n'est rien, Reynaud, lui criais-je, rien du tout.

— Allons, sautez, crièrent aussi les autres, sautez donc ! »

« Mais Reynaud se mit à tourner sur lui-même, autant qu'on peut le faire sur un échelon de glace ; puis il se couvrit la figure avec les mains, en s'écriant :

« Non, sur ma parole, non ! non ! non ! ! ! ce n'est pas possible ! »

« Comment il s'en tira, je n'en sais ma foi rien. On aperçut le bout d'un pied qui semblait appartenir à Moore, on vit ensuite Reynaud métamorphosé en oiseau, et descendant sur nous comme s'il eût piqué une tête en pleine eau ; ses bras et ses jambes étendus, son gigot de mouton prenant son vol, et son bâton s'échappant de sa main ; puis on entendit un bruit sourd, comme celui que ferait sur le sol un tapis roulé qui tomberait d'une fenêtre. Quand nous l'eûmes remis sur ses pieds, il présentait un affligeant spectacle : sa tête n'était plus qu'une énorme balle de neige ; son eau-de-vie s'échappait d'un coin de son sac, sa chartreuse d'un autre. Tout en le plaignant de cette perte, nous ne pûmes retenir un éclat de rire. »

Quelques jours auparavant, en achevant l'ascension aussi difficile que dangereuse de la pointe des Ecrins, le guide Almer avait failli payer de sa vie sa témérité. Il s'était détaché de la corde pour tenter d'atteindre seul le sommet. En passant sur une étroite arête où la neige alternait avec la roche, la neige s'effrendra sous lui dans l'abîme, et il chancela un instant en essayant de se retenir sur la partie qui semblait encore assez solide. « Je le crus perdu, » dit M. Whymper.

« Heureusement il tomba sur le côté droit, et il parvint à trouver un appui vraiment solide. S'il eût posé le pied droit au lieu du pied gauche sur le pont de neige, il serait tombé de plus de cent mètres dans le vide, et il n'eût pas pu se cramponner aux rochers avant d'atteindre le glacier, situé à mille mètres au-dessous ! » (Voy. p. 281).

La même année, c'est-à-dire en 1864, M. Whymper, accompagné de M. Moore, passa pour la première fois, avec les guides Almer et Croz, le col de Moming (voy. la gravure de la page 288), qui relie Zinal à Zermatt. La montée avait été des plus difficiles et des plus dangereuses. Il avait fallu, pour gagner des rochers qui seuls pouvaient permettre d'arriver au col, traverser une pente de glace fortement inclinée, en y taillant des pas au-dessous d'immenses séracs prêts à s'ébouler, et qui tombèrent cinq minutes après le passage d'Almer, le dernier de la petite troupe.

« Nous finîmes, dit M. Whymper, par atteindre la dépression située entre le Rothhorn et le Schallhorn[1], après une montée pénible sur différentes espèces de neige, et à travers toutes les variétés possibles de vapeurs entre la brume de l'Écosse et le brouillard de Londres. Une muraille de glace escarpée formait le versant du sommet qui regarde Zinal. Mais il nous était impossible de savoir si le versant de la descente offrait le même aspect, car la vue nous en était cachée par un énorme bourrelet de neige que le vent d'ouest avait poussé au-dessus de la crête, et qui dominait Zermatt, semblable à une vague maritime que le froid eût gelée au moment même où elle retombait[2].

« Solidement attaché à la corde et tenu par ses trois compagnons demeurés sur le versant qui regarde le val Zinal, Croz attaqua cette corniche à violents coups de hache, et finit par l'abattre jusqu'à sa jonction avec la glace solide, puis, sautant hardiment au-dessous du col, il nous cria de le suivre.

« Nous étions bien heureux d'avoir un pareil homme

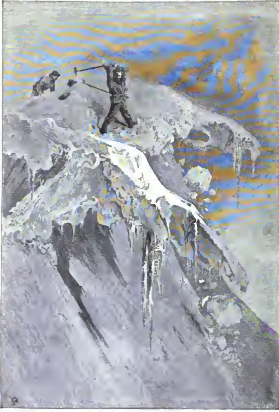
1. Le sommet de ce col a été marqué à 3793 mètres sur la carte du général Dufour.

2. Ces corniches de neige se rencontrent fréquemment sur le sommet des arêtes très-élevées ; il est toujours très-prudent, un peu avant d'atteindre le sommet d'une montagne ou d'une arête, d'opérer des sondages avec l'alpenstock, pour s'assurer si cette neige repose sur une base solide. Bien des voyageurs ont failli perdre la vie pour avoir négligé cette précaution.

pour guide. Avec un guide moins habile et moins hardi, nous aurions pu hésiter à entreprendre cette descente au milieu d'un épais brouillard; Croz lui-même aurait eu grande raison de s'arrêter, s'il eût été moins splendidement robuste. Il mettait en action ses propres paroles : « Là où il y a de la neige ferme, on peut toujours marcher; là où il y a de la glace, on peut se frayer un chemin en taillant des pas: c'est une simple question de force; cette force, je la possède; vous n'avez qu'une chose à faire: me suivre. » On peut dire qu'il n'épargna pas sa peine; s'il eût accompli sur un théâtre les exploits dont nous fûmes témoins ce jour-là, il eût fait crouler la salle sous les applaudissements. »

L'année suivante (1865), M. Whymper fit l'ascension de la Dent Blanche (4364 mètres), qui avait été gravie pour la première fois, le 18 juillet 1862, par MM. Kennedy et Wigram, avec les guides Croz et Kronig; seulement il ne suivit pas le même chemin; il préféra monter par l'arête du sud-ouest; la plus grande difficulté qu'il rencontra fut la traversée de la *bergschrund*[1]. Il lui fallut s'élever jusqu'à une altitude de quatre mille mètres pour trouver un pont de neige qui lui permît de la franchir (voy. la gravure de la page 285).

Au col Dolent, que M. Whymper passa en 1865 (voy. la gravure de la page 284) pour aller de Cormayeur à Chamonix, par un chemin plus court que le col du Géant, il n'y avait ni bergschrund ni pont de neige, mais une muraille de glace de quatre cents mètres, inclinée de 50 degrès, qu'il s'agissait de descendre. Croz, qui tenait la tête, tailla des pas dans cette muraille pendant deux heures consécutives, attaché à une corde de Manillo, et cependant il n'était descendu qu'à soixante mètres du col. Biener et Almer, qui tenaient la corde, avaient pu seuls trouver place sur l'arête. Biener descendit alors près de Croz, à l'aide de la corde, et M. Whymper, obligé de rester sur l'autre versant, put monter enfin auprès d'Almer et contempler à son tour le facile passage qu'il avait eu la gloire de découvrir. Les trois guides durent tailler des pas dans la glace pendant *sept heures* consécutives, avant d'avoir pu atteindre le glacier d'Argentière, c'est-à-dire la base de cette muraille de glace. Aucun accident ne troubla ce jour-là le triomphe de M. Whymper.

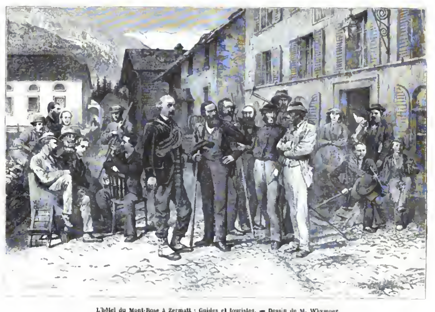


Le col de Moming en 1864 (voy. p. 286). — Dessin de M. Whymper.

Adolphe JOANNE.

(La fin à la prochaine livraison.)

1. Une *bergschrund* est une crevasse, mais une crevasse particulière; c'est celle qui s'ouvre d'ordinaire entre un glacier et la montagne sur laquelle ce glacier s'appuie. Quand ces crevasses, souvent très-profondes et très-larges, ne sont pas encombrées de neige, elles deviennent souvent infranchissables.



L'hôtel du Mont-Rose à Zermatt : Guides et touristes. — Dessin de M. Whymper.

ESCALADES DANS LES ALPES,

PAR M. ÉDOUARD WHYMPER[1].

1860-1869. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

II

Ascension du Cervin.

De toutee les sommitée des Alpes Suisees qui n'avaient jamaie été foulée par un pied humain, le Cervin ou Matterhorn était celle que M. Edouard Whymper désirait le plus ardemment eecalader. Cette asceneion, souvent entrepriee par lee guides les plus habiles et par les tourietee lee plus hardis, avait toujours échoué. Elle offrait, il faut l'avouer, dee difficultés presque insurmontables. Ce fut seulement à la huitième tentative que M. Whymper eut tout à la foie la eatisfaction et la douleur de réuesir. Son succès, qui l'ignore? fut chèrement payé. Le meilleur guide des Alpes et trois des compagnons de M. Whymper, tombèrent, à la descente, de plus de mille mètres, eur le glacier du Cervin.

Le Cervin est sans contredit la montagne la plue extraordinaire des Alpes, et peut-être du monde entier. La gravure de la page 300 nous dispense de décrire ici cet immense obélisque de pierre qui se dresse, à une altitude de 4482 mètree, à l'extrémité occidentale de la vallée de Zermatt, entra la puissante chaîne du Mont-Rose à l'est, la Dent d'Hérens (4180 mètres) et la Tête Blanche (3750 mètres) à l'ouest, et la Dent Blanche (4364 mètree) au nord. Il domiue presque à pic de 1600 à 1700 mètree lee glaciers qui entourent sa base.

« Le Cervin, a dit M. Giordano, ingénieur en chef des mines d'Italie, est formé, depuis la base jusqu'au sommet, de roches stratifiées en bance assez réguliers, qui sont toue légèrement relevés vere l'est, savoir vers le Mont-Rose. Ces roches, quoique évidemment d'origine eédimeutaire, out une structure fortement

1. Suite et fin. — Voy. p. 273.

cristalline, qui doit être l'effet d'une puissante action de métamorphisme, très-développée dans cette région des Alpes.

« Le pic actuel n'est que le reste d'une puissante formation géologique ancienne, triasique peut-être, dont les couches puissantes de plus de trois mille cinq cents mètres, enveloppaient tout autour, comme un immense manteau, le grand massif granitoïde et feldspathique du Mont-Rose. Aussi son étude détaillée, que rend facile, par exception, la profondeur des vallées d'où il surgit, donne la clef de la structure géologique de beaucoup d'autres montagnes des environs. On y voit partout ce phénomène assez curieux d'une puissante formation talqueuse très-cristalline, presque granitoïde, régulièrement superposée à une formation schisteuse et calcarifère. Cette constitution géologique est en partie la cause de la forme aiguë et de l'isolement du pic qui excitent l'étonnement et l'admiration des voyageurs. En effet, tandis que les roches feuilletées de la base, étant facilement corrodées par l'action des météores et de l'eau, ont été facilement creusées en vallées larges et profondes, la roche supérieure, qui constitue la pyramide, donne lieu par sa dureté à des fendillements formant des parois escarpées qui conservent au pic alpin ce profil élancé et caractéristique. Les glaciers qui entourent son pied de tous les côtés, en emportant d'une manière continue les débris tombés de ses flancs, contribuent pour leur part à maintenir cet isolement de la merveilleuse pyramide, qui, sans eux, serait peut-être déjà ensevelie dans ses propres ruines. »

Les premières tentatives faites pour escalader le Cervin datent seulement des années 1858-1859. Des guides ou plutôt des chasseurs du Val Tournanche essayèrent d'y monter en partant du Breuil. C'étaient Jean-Antoine Carrel, Jean-Jacques Carrel, Victor Carrel, l'abbé Garret et Gabrielle Maquignaz. Tout ce qu'on sait de leurs expéditions, c'est qu'ils atteignirent le point connu aujourd'hui sous le nom de *cheminée* et qui est à environ 3860 mètres d'altitude.

En 1860, MM. Alfred, Charles et Sandbach Parker, de Liverpool, tentèrent à leur tour d'escalader le Cervin par sa face orientale. Ils n'avaient pas de *guides*. Des nuages, un vent violent et le manque de temps les obligèrent de redescendre le soir même à Zermatt, d'où ils étaient partis : ils n'étaient montés qu'à 3650 mètres.

La troisième tentative date de la fin d'août 1860. M. Vaughan Hawkins partit du Val Tournanche avec les guides Bennen et J. Jacques Carrel. M. Tyndall l'accompagnait. Il s'arrêta avec Carrel à cent mètres au-dessus de la *cheminée*. Bennen et M. Tyndall montèrent 15 à 20 mètres plus haut, mais ils se virent aussi forcés de redescendre.

En 1861, MM. Parker revinrent à l'assaut de l'inexpugnable citadelle. Zermatt fut, comme la première fois, leur point de départ. Mais, comme la première fois aussi, leurs efforts devaient être inutiles.

La même année M. Whymper arrivait au Breuil le 28 août. Il y apprit que M. Tyndall y avait passé un ou deux jours sans pouvoir rien entreprendre. Résolu cette fois de tenter l'aventure, il comprit qu'une journée ne pouvait lui suffire. Il alla donc planter sa tente au *col du Lion* avec un seul guide. La nuit fut très-froide. De l'eau gela dans une bouteille placée sous sa tête. Des blocs de rochers tombèrent pendant la nuit tout autour de la tente, qui heureusement n'en reçut aucun fragment. Dès l'aube, M. Whymper commençait à escalader l'arête du sud-ouest. En une heure il atteignit la *cheminée*. Là son guide, qu'il ne nomme pas, refusa d'aller plus loin. Force lui fut donc de redescendre au Breuil.

En 1862, M. Kennedy, de Leeds, s'imagina que l'ascension du Cervin devait être plus facile en hiver qu'en été, et, au mois de janvier, il se rendit à Zermatt pour mettre à exécution cette idée extraordinaire. Dès le lendemain il passait la nuit dans la chapelle du Schwarzsee avec Pierre Pernn et Pierre Taugwalder, et, à l'aube naissante, il gravissait, à l'exemple de MM. Parker, l'arête comprise entre le Hornli et le Cervin. Mais, après s'être donné la satisfaction d'ériger, à 3298 mètres d'altitude, une petite pyramide de pierre haute de deux mètres, il dut battre en retraite le plus vite possible, ramené à Zermatt par la neige, le froid et le vent.

Cet hiver, M. Whymper l'employa à la fabrication d'une tente bien supérieure à celle dont il s'était servi au col du Lion, et le 7 juillet il partait du Breuil pour gravir les premières pentes du Cervin avec M. Macdonald et trois guides qu'il conduisait, Jean Taugwalder, Jean Kronig de Zermatt et Luc Meynet. Il se trompa de direction, et, quand il reconnut son erreur, il s'aperçut qu'il avait escaladé sans le savoir le petit pic qui domine le col du Lion. La partie supérieure de ce pic n'offre pas d'appui solide et les rochers dont il se compose sont recouverts, çà et là, d'une glace glissante. Kronig fit une chute qui eût pu devenir mortelle. Heureusement il en fut quitte pour la peur. Enfin on regagna tant bien que mal le col du Lion, où l'on campa sous la tente. Mais la rafale de vent d'est qui avait soufflé avec une grande violence pendant la nuit se transforma peu à peu en ouragan. Des avalanches de pierres tombèrent de tous côtés ; le froid devenait de plus en plus vif. Les trois guides déclarèrent qu'ils voulaient absolument redescendre, et, à deux heures trente minutes de l'après-midi, M. Whymper rentrait au Breuil tout désolé du mauvais résultat de cette nouvelle tentative.

Il ne se découragea pas cependant, et, le 9, il remontait au col du Lion avec son ami Macdonald, Jean Antoine Carrel et Pession. Le temps était magnifique. Sur l'avis de Carrel, on alla camper au pied de la *cheminée* sur le versant oriental de l'arête, à une altitude de 3825 mètres. Le lendemain matin Carrel, Macdonald et M. Whymper gravirent sans trop de peine la *cheminée* ; Pession les suivit, mais, quand il arriva à l'extrémité supérieure, il déclara qu'il se sentait trop ma-

lade pour monter plus haut. Carrel refusa de continuer l'ascension sans son ami Pession. M. Macdonald voulait se passer des deux guides, mais M. Whymper crut plus prudent de redescendre au Breuil.

« Trois fois, dit-il, j'avais tenté d'escalader cette montagne, et trois fois j'avais échoué ignominieusement. Je n'avais pas dépassé d'un mètre la limite atteinte par mes prédécesseurs. Jusqu'à une altitude d'environ 4000 mètres, il n'y avait pas de difficultés extraordinaires; la montée pouvait être regardée comme une partie de plaisir. Il ne restait donc que 500 mètres à escalader; mais aucun pied humain ne s'y était jamais aventuré, et ils pouvaient présenter les plus formidables obstacles. Un homme seul ne pouvait pas songer à atteindre le sommet.... Pour franchir certains mauvais pas, il fallait être au moins trois; Carrel disait quatre. Mais où les trouver, ces deux ou trois guides nécessaires? La plus grande difficulté n'était pas la montagne, c'était le manque d'hommes. »


Carrel, de Val Tournanche.

M. Whymper se rendit à Zermatt pour y chercher ces hommes qui lui manquaient; mais il ne les trouva pas, et fit l'ascension du Mont-Rose. De retour au Breuil, il tâcha, sans plus de succès, de déterminer Carrel et Meynet à le suivre. Enfin, craignant que sa tente, abandonnée sur la seconde plateforme, n'eût été enlevée par le vent, il partit seul le 18 pour s'assurer de son état. Elle était à la même place, quoique couverte de neige. Après avoir admiré le magnifique paysage qui se déroulait à ses regards, il dressa sa tente, dans laquelle il retrouva quelques provisions, et il résolut de passer seul la nuit sur la montagne. Le lendemain matin, il se remit à monter, à la recherche d'une nouvelle plateforme. Il s'éleva, non sans quelques difficultés, jusqu'au pied de la Grande-Tour, le point le plus haut qu'eût atteint M. Hawkins en 1860. « La Grande-Tour est, dit-il, une des curiosités de la chaîne du Cervin. Elle a l'apparence d'un donjon construit à l'un des angles d'un château fort (voir la gravure à la page 296). Vue du col Saint-Théodule, elle semble un contre-fort insignifiant; mais, à mesure que l'on s'en approche, elle prend une plus grande importance, et, quand on est parvenu à sa base, elle cache entièrement les parties supérieures de la montagne. J'y trouvai, pour la tente, une place convenable, qui, quoique moins protégée que la seconde plateforme, offrait l'avantage d'être plus élevée de cent mètres. »

Après une curieuse expédition derrière la Grande-Tour, M. Whymper, reconnaissant que la montée devenait impraticable, se résolut à redescendre, persuadé qu'il était parvenu, sans aucun secours étranger, à une altitude plus élevée qu'aucun autre de ses prédécesseurs. « Ma joie, dit-il, était un peu prématurée. »

« Vers cinq heures du soir, je quittais de nouveau la tente, et déjà je me croyais au Breuil. Ma corde et mon crochet m'avaient aplani toutes les difficultés. Je descendis cependant la cheminée (voy. la gravure de la page 304) en attachant la corde à un rocher, et en me laissant glisser jusqu'en bas, puis je coupai la corde, que j'abandonnai, ce qui me restait me suffisant. Ma hache m'avait beaucoup gêné dans la descente, et je l'avais disposée dans la tente. C'était une vieille hache d'abordage qui n'était pas fixée au bâton ferré. Quand je faillais des pas dans la neige pour monter, mon bâton traînait derrière moi, attaché à la corde, et, lorsque je grimpais, je portais ma hache derrière moi, passée dans la corde enroulée autour de ma taille, ce qui m'empêchait de me gêner; mais, à la descente, quand j'avais le dos tourné au rocher (ce qui est toujours préférable, si c'est possible), la hache ou son manche s'accrochait souvent aux aspérités de la montagne, et plusieurs fois ce choc imprévu avait manqué de me faire tomber. Je laissai donc ma hache dans la tente, soit pour éviter ce danger, soit par excès de paresse. Cette imprudence me coûta cher.


Croz, de Chamonix.

« J'avais dépassé le col du Lion et, cinquante mètres plus bas, j'allais me trouver sur le Grand Escalier, que l'on peut descendre en courant. Mais, arrivé à un angle des grands rochers escarpés de la Tête du Lion, je m'aperçus, en longeant la partie supérieure de la

neige qui s'y appuie, que la chaleur des deux jours précédents avait fait presque disparaître complétement les degrés que j'avais dû tailler pour monter. Les rochers étaient justement sur ce point impraticables; il me fallait absolument teiller de nouveaux degrés. La neige était trop dure pour que je pusee m'y ouvrir un chemin, et, près de l'angle où je me trouvais, il n'y avait que de la glace : une demi-douzaine de marches devaient me suffire pour gagner les rochers. Me tenant de la main droite au rocher, je creusai la glace avec la pointe de mon bâton, jusqu'à ce que j'eusse établi une marche suffisante, elors je m'appuyai contre l'angle pour en faire autant de l'autre côté. Tout allait bien jusque-là, mais, en essayant de tourner cet angle (je ne puis encore dire comment cela arriva) je glissai et tombai dans l'abîme. (Voir la gravure de la page 293.)

« La pente, très-raide à cet endroit, formait l'extrémité supérieure d'un couloir qui descendait, entre deux contre-forts inférieurs, vers le glacier du Lion, qu'on apercevait à 300 mètres en-dessous. Ce couloir, se rétrécissant de plus en plus, finissait par n'être plus qu'un filet de neige resserré entre deux murailles de rochers qui se terminaient brusquement au sommet d'un précipice béant, entre son extrémité inférieure et le glacier. Qu'on se figure un entonnoir coupé en deux dans le sens de sa longueur et incliné à 45°, la pointe en bas et la partie concave en haut, et l'on se fera une idée exacte de l'endroit où je venais de perdre l'équilibre.

« Le poids de mon sac m'entraîna en arrière, et je tombai d'abord sur quelques rochers situés à 3 ou 4 mètres au-dessous : dépassant alore l'arête, je roulai dans le couloir, la tête la première; mon bâton s'échappa de mes maine, et je descendis en tournoyant par une série de bonds de plus en plue longs, rebondissant tantôt sur la glace, tantôt sur lee rochers, me frappant la tête quatre ou cinq fois avec une plus grande violence. Un dernier bond me fit faire dans l'espace un saut de 15 à 18 mètres d'un côté à l'autre du couloir; par bonheur mon flanc gauche tout entier heurta contre le roc, où mes vêtements s'accrochèrent un instant, et je tombai en arrière sur la neige, avec la conscience que ma chute était terminée. Heureusement ma tête se trouva tournée du bon côté; je me cramponnai avec des contractions frénétiques aux aspérités du rocher, et je finie par m'arrêter tout à fait à l'entrée du couloir et sur le bord même du précipice. Bâton, chapeau et voile passèrent au-dessus de moi en m'effleurant, et disparurent dans l'abîme, et, quand j'entendis se briser avec fracas sur le glacier les fragments de rochers que j'avais déplacés, je compris toute la gravité du danger auquel je venais d'échapper presque par miracle. En effet, j'avais franchi près de 60 mètres en sept ou huit bonds. Trois mètres de plus, et je tombais sur le glacier en faisant un saut gigantesque de 250 mètre.


Avalanches de pierres au Cervin (voy. p. 293). — Dessin de M. Whymper.

« La situation était déjà suffisamment eérieuse. Je ne pouvais lâcher un instant le rocher auquel je m'étais cramponné et mon sang coulait par plus de vingt blessuree. Lee plus graves étaient celles de la tête, et j'essayais en vain de les fermer d'une main tout en me cramponnant de l'autre au rocher. Tous mes efforts

furent inutiles; à chaque pulsation, le sang jaillissait en fluts qui m'aveuglaient. A la fin, par une inspiration subite, je détachai d'un coup de pied un gros bloc de neige que j'appliquai sur ma tête eu guise d'emplâtre; l'idée était bonne, car le sang coula dès lors moine abondamment. Je me mie aussitôt à grimper et j'atteignis à temps une place plus sûre, où je m'évanouis. Le soleil se couchait quand jo revins à moi, et l'obscurité était complète avant que j'eusse pu descendre le Grand Escalier; mais, grâce à ma bonne chance et à ma prudence, je descendis au Breuil, c'est-à-dire de mille sept cents mètres, sans glisser et sane me tromper de chemin une seule fois. Honteux et confus de l'état où m'avait mis ma maladresse, je passai à la dérobée près de la cabane dee vachers que j'entendais rire et causer, et me glissai rapidement dans l'auberge, espérant atteindre ma chambre sans être vu. Mais Favre me rencontra dans le corridor, et demanda : « Qui est là ? » Quand il eut apporté de la lumière, il poussa des cris d'effroi et réveilla toute la maison. Deux douzaines de têtes tinrent alors un conseil solennel au sujet de la mienne, en faisant naturellement plus de bruit que de besogne. Les gens du pays recommandèrent à l'unanimité l'emploi du vin chaud (lisez vinaigre) bien salé pour laver et panser mes blessures. En vain je protestai contre ce traitement; il fallut le subir. Je ne reçus pas d'autres soins médicaux. Est-ce à ce remède fort simple ou bien à mon robuste tempérament que je dois attribuer ma rapide guérison? c'est une question que je ne puis résoudre; mais enfin mes blessures guérirent très-rapidement et j'étais sur pied au bout de quelques jours. »



Chute de M. Whymper au col du Lion (voy. p. 292). — Dessin de M. Whymper.

Cette terrible aventure ne découragea pas encore M. Whymper; le 23 il se remit en route avec Jean-Antoine Carrel, un chasseur nommé César et Meynet. Arrivés derrière la Tour, ils furent assaillis par une tempête si violente qu'ils durent redescendre. Une cinquième tentative, faite le 24 et le 25, ne fut pas plus heureuse, et M. Tyndall échoua le lendemain, bien que, selon son expression, « il fût monté à un jet de pierre du sommet. »

La sixième tentative de M. Whymper eut lieu en 1863. Un violent orage (voy. grav., pag. 290) et des chutes de pierres (voy. grav., pag. 292) l'empêchèrent de réussir.

La septième date de 1865. Cette fois M. Whymper résolut de monter par l'arête orientale, qui, d'après ses observations, n'était pas aussi escarpée qu'elle paraissait l'être. Diverses raisons lui firent modifier son projet. L'expédition, partie du Breuil, se mit en marche le 21 juin; elle se composait de M. Whymper, de M. Reilly et des guides Croz, Almer et Biener. Des avalanches de pierres les forcèrent de rebrousser chemin au plus vite et de gagner le Hörnli pour attaquer l'arête orientale, mais là se présenta un obstacle imprévu. Le passage n'existait plus; le glacier s'était tellement retiré qu'il était impossible de descendre sur le glacier de Furggen. En outre, le temps se gâta subitement; la neige commença à tomber et les guides refusèrent de poursuivre cette nouvelle tentative. M. Whymper donna le signal de la retraite, retourna au Breuil, descendit à Châtillon, puis gagna Cor-

mayeur par la vallée d'Aoste. « Je regrette, dit-il, que les conseils des guides aient prévalu. Si Croz n'eût pas insisté pour le départ, il serait encore vivant. Il nous quitta à Chamonix le jour fixé, mais, par une chance étrange, nous nous rencontrâmes à Zermatt trois semaines plus tard, et deux jours après il périssait sous mes yeux sur cette montagne d'où nous nous étions éloignés, selon son conseil, le 21 juin. »

Le 7 du mois suivant, M. Whymper était de retour au Breuil, déterminé à tenter une huitième fois l'ascension du Cervin. Ses guides manifestèrent une grande répugnance à l'accompagner. « Tout, cher monsieur, disait Almer, hors le Cervin; il faut y renoncer. » Il descendit à Val Tournanche pour y chercher Carrel. Carrel n'y était pas. Il était, lui dit-on, parti le 6 avec trois autres guides pour essayer de gravir le Cervin par un autre côté. Le temps était mauvais. En arrivant au Breuil, il y trouva Carrel, César, C. E. Gorret et J. J. Maquignaz. Ils n'avaient pas même pu atteindre le glacier du Lion. Un arrangement fut fait entre eux. On devait passer le 9 le col Saint-Théodule et le 10 dresser la tente aussi haut que possible sur l'arête orientale. Carrel hésitait à abandonner l'ancienne route. M. Whymper lui promit de la reprendre si la nouvelle ne donnait pas le résultat espéré. La journée du 8 fut employée en préparatifs. Le temps était orageux Dans la soirée du 9, M. Whymper, descendant à Val Tournanche pour y voir un Anglais malade, rencontra un touriste étranger accompagné d'un mulet et de porteurs chargés de bagages; parmi ces porteurs se trouvaient Jean-Antoine Carrel et César. Une explication assez embarrassée eut lieu entre eux. Cependant rendez-vous fut pris et accepté au Breuil; mais Carrel et César manquèrent à la parole donnée; ils partirent pour faire l'ascension du Cervin avec un Italien, M. Giordano, ingénieur des mines.

Furieux d'avoir été joué, M. Whymper résolut de se rendre à Zermatt. Le 11, il vit arriver au Breuil un jeune Anglais accompagné d'un des fils de Pierre Taugwalder. Une conversation s'engagea entre eux. C'était lord Francis Douglas, dont le récent exploit, l'ascension du Gabelhorn, avait excité l'étonnement et l'admiration de M. Whymper. Il était porteur de bonnes nouvelles : le vieux Taugwalder avait dépassé tout récemment le Hörnli et constaté que l'ascension du Cervin était possible de ce côté. Bref, lord Douglas offrit à M. Whymper de l'accompagner dans sa nouvelle expédition et M. Whymper y consentit. Le 12 ils passèrent ensemble le col Saint-Théodule, contournèrent la base du glacier supérieur de Saint-Théodule, traversèrent le glacier de Furggen et déposèrent la tente, des couvertures, des cordes et des provisions dans la petite chapelle du Schwarzsee. Il y avait deux cents mètres de cordes. Descendus ensuite à Zermatt, ils engagèrent Pierre Taugwalder, et, en rentrant à l'hôtel du Monte Rosa, ils rencontrèrent Croz avec le révérend Charles Hudson, qui était venu à Zermatt pour tenter à son tour l'ascension du Cervin. On ne tarda pas à se mettre d'accord, et les deux expéditions n'en formèrent qu'une, composée des guides Croz, Pierre Taugwalder et ses fils, MM. Whymper, lord Douglas et Hudson. Seulement M. Hudson demanda et obtint la permission d'emmener un de ses compatriotes, M. Hadow, qui venait de se signaler au Mont-Blanc.

Mais il est temps de laisser la parole à M. Whymper.

« Le 13 juillet 1865 nous partîmes de Zermatt à cinq heures et demie du matin; le temps était superbe et le ciel sans nuages. Nous étions au nombre de huit : Croz, le vieux Pierre Taugwalder et ses deux fils[1], lord Francis Douglas, Hadow, Hudson et moi. Pour plus de sécurité, chaque touriste eut son guide. Le plus jeune des Taugwalder m'échut en partage; fier de faire partie de notre expédition, heureux de montrer sa vigueur et son adresse, il se distingua dès le départ.

« J'étais chargé de porter les outres qui renfermaient la provision de vin; chaque fois qu'on y puisa dans le courant de la journée, j'eus soin de les remplir secrètement avec de l'eau; aussi, à la halte suivante, se trouvèrent-elles plus pleines encore qu'au départ ! Ce phénomène, qui parut presque miraculeux, fut considéré comme un heureux présage.

« Notre intention n'était pas de nous élever à une grande hauteur le premier jour; nous montâmes donc fort à notre aise; à huit heures vingt minutes, nous recueillîmes les objets déposés dans la chapelle du Schwarzsee, puis nous continuâmes à gravir l'arête qui relie le Hörnli au Cervin. A onze heures et demie nous arrivions ainsi à la base du pic principal; là, quittant l'arête, nous dûmes contourner quelques saillies de rochers pour gagner le versant oriental. Parvenus alors sur la montagne même, nous constatâmes, à notre grand étonnement, que certaines parties qui paraissaient absolument inaccessibles, vues du Riffel ou même du Furggengletscher, étaient si faciles à gravir que nous pouvions presque monter *en courant*.

« Avant midi, une position excellente avait été trouvée pour la tente, à une hauteur de trois mille trois cent cinquante mètres. Croz partit en reconnaissance avec le jeune Pierre, afin d'épargner notre temps le lendemain matin. Ils traversèrent à leur extrémité supérieure les pentes de neige qui descendent dans la direction du Furggengletscher et disparurent derrière un angle de rochers, mais nous les vîmes bientôt reparaître à une grande hauteur sur la montagne, grimpant avec rapidité. Quant à nous, nous nous mîmes

1. Les deux jeunes Taugwalder, engagés en qualité de porteurs, suivant le désir de leur père, portaient des provisions pour plus de trois jours, dans le cas où l'ascension nous prendrait plus de temps que nous ne l'avions prévu.

2. Jusque-là, les guides n'avaient pas une seule fois été placés en tête de la troupe. Hudson ou moi nous guidions tour à tour, nous servant nous-mêmes de la hache quand c'était nécessaire. Nous agissions ainsi afin de ménager les forces des guides et de leur montrer qu'ils pouvaient compter sur nous comme sur eux-mêmes. L'endroit où nous campâmes se trouvait juste à trois heures de marche de Zermatt.

à établir une plate-forme solide dans un endroit bien abrité, pour y dresser la tente; puis nous attendîmes impatiemment le retour des deux guides. Les pierres qu'ils faisaient tomber signalaient leur présence à une altitude déjà fort élevée; nous pouvions donc espérer que l'ascension serait facile. Enfin, vers trois heures, nous les vîmes revenir, en apparence très-animés :

« Eh bien, Pierre, qu'en disent-ils?

— Rien de bien bon, messieurs. »

« Mais les deux guides nous tinrent un tout autre langage : « Tout était pour le mieux; il n'y avait pas le moindre obstacle; pas la plus petite difficulté! Nous aurions pu atteindre le sommet et revenir facilement le jour même! »

« Le reste de la journée se passa fort paisiblement; les uns se chauffèrent au soleil, les autres se mirent à prendre des croquis ou à recueillir divers échantillons; quand le soleil disparut, son coucher splendide nous promit une magnifique journée pour le lendemain, et nous rentrâmes dans la tente, où nous nous préparâmes à passer la nuit. Hudson fit du thé; moi je fis du café; puis chacun de nous s'enveloppa dans sa couverture-sac. Lord Francis Douglas et moi nous occupions la tente avec les Taugwalder; les autres avaient préféré coucher en plein air. Les échos de la montagne retentirent longtemps, après le crépuscule, de nos rires et des chansons des guides. Aucun danger n'étant à craindre, nous nous sentions tous pleins de gaieté et de sécurité.

« Le 14, nous étions sur pied avant l'aube et nous partîmes dès qu'il fit assez clair pour pouvoir se diriger. Le jeune Pierre nous accompagna en qualité de guide et son frère retourna à Zermatt[1]. Suivant la direction que les guides avaient prise la veille, nous eûmes bientôt contourné la saillie qui, de la tente, nous dérobait la vue du versant oriental de la montagne. Alors seulement nous embrassâmes d'un regard cette grande arête qui se dressait devant nous comme un gigantesque escalier naturel haut de près de mille mètres. Elle n'était pas partout d'un accès également commode, mais enfin nous ne rencontrâmes aucune difficulté assez sérieuse pour nous arrêter; quand un obstacle insurmontable se présentait de front, il nous était toujours possible de le tourner en prenant soit à droite soit à gauche. Pendant la plus grande partie de cette première escalade, il ne nous fut pas nécessaire de recourir à la corde; Hudson et moi nous marchâmes, à tour de rôle, en tête de la colonne. A six heures vingt minutes du matin, nous étions arrivés à une hauteur de trois mille neuf cents mètres; nous fîmes une première halte d'une demi-heure, puis nous continuâmes de monter sans nous arrêter jusqu'à neuf heures cinquante-cinq minutes; nous fîmes alors une seconde halte de cinquante minutes, à une hauteur de quatre mille deux cent soixante-dix mètres. Deux fois nous dûmes passer sur l'arête du nord-est, que nous suivîmes pendant une courte distance, mais sans rien gagner au change, car elle était beaucoup moins solide, plus escarpée et toujours plus difficile à gravir que le versant oriental. Cependant, craignant les avalanches de pierres, nous eûmes soin de ne pas trop nous en éloigner.

« Nous étions arrivés alors à la base de cette partie du Cervin qui, vue du Riffelberg ou de Zermatt, paraît être absolument à pic et même surplomber la vallée; il nous fut donc impossible de continuer à monter par le versant oriental. Nous dûmes pendant quelque temps gravir, en suivant la neige, l'arête qui descend vers Zermatt; puis, d'un commun accord, nous revînmes vers la droite, c'est-à-dire au versant septentrional de la montagne. Nous avions alors opéré un changement dans l'ordre de la marche. Croz avait pris la tête de la colonne; je le suivais; Hudson venait en troisième; Hadow et le vieux Pierre formaient l'arrière-garde. « Maintenant, dit Croz, en se mettant en marche, ce sera bien différent. » A mesure que les difficultés augmentaient, les plus grandes précautions devenaient nécessaires. En certains endroits, on trouvait à peine un point d'appui, il était donc prudent de placer en tête ceux dont le pied était le plus solide. L'inclinaison générale de ce versant n'atteignait pas quarante degrés; la neige, en s'y accumulant, avait rempli les interstices des rochers : les rares fragments qui en perçaient çà et là la surface étaient parfois recouverts d'une mince couche de glace formée par la neige qui s'était fondue et qui avait gelé presque aussitôt. C'était, sur une plus petite échelle, la contre-partie des deux cent quinze mètres qui terminent le sommet de la Pointe des Ecrins; avec cette différence essentielle, cependant, que le versant des Ecrins avait une inclinaison de plus de cinquante degrés, tandis que celle du Cervin n'atteignait pas quarante degrés[1]. Ce passage n'offrait aucun danger à un montagnard exercé. M. Hudson, comme dans tout le reste de l'ascension, n'y réclama nulle assistance. Plusieurs fois, Croz me tendit la main pour m'aider à franchir un endroit difficile; me retournant alors, j'offris le même secours à M. Hudson; mais il ne l'accepta jamais, disant que c'était inutile. M. Hadow, lui, n'était pas habitué à de pareilles ascensions : aussi fallait-il continuellement lui venir en aide. Mais, il est juste de l'ajouter, la peine qu'il eut à nous suivre dans ces mauvais pas venait simplement et absolument de son inexpérience.

« Cette seule partie vraiment difficile de l'ascension n'avait pas une grande étendue[2]. Nous la traversâmes d'abord presque horizontalement sur une longueur d'environ cent vingt mètres; nous montâmes ensuite directement vers le sommet pendant près de vingt

1. Notre intention était d'abord de les renvoyer tous les deux; mais, ne pouvant diviser facilement les provisions de bouche, nous dûmes modifier l'arrangement primitif.

1. Cette partie de la montagne était moins escarpée et moins inclinée que l'ensemble du versant oriental.

2. Je n'ai pas pris note du temps que nous prît cette partie du trajet; je l'estime à peu près à une heure et demie.

mètres ; puis nous dûmes revenir sur l'arête qui descend vers Zermatt. Un long et difficile détour qu'il nous fallut faire pour contourner une saillie de rocher nous ramena sur la neige. A partir de ce point, le dernier doute s'évanouit! Encore soixante mètres d'une neige facile à gravir, et le Cervin était à nous!

« Reportons un instant notre pensée vers les Italiens qui avaient quitté le Breuil le 11 juillet. Quatre jours s'étaient écoulés depuis leur départ et nous craignions de les voir arriver les premiers au sommet. Pendant toute l'ascension, nous n'avions cessé de parler d'eux, et, plus d'une fois, victimes de fausses alarmes, nous avions cru voir « des hommes sur la cime de la montagne ». Notre anxiété croissait donc à mesure que nous montions. Si nous allions être distancés au dernier moment! La raideur de la pente diminuant, on put quitter la corde, Croz et moi nous nous élançâmes aussitôt en avant, exécutant côte à côte une course folle qui se termina *dead head*[1]. A une heure quarante minutes de l'après-midi, le monde était à nos pieds, l'invincible Cervin était conquis! Hourra! pas une seule trace de pas ne se voyait sur la neige!



Un orage au Cervin. — Dessin de M. Whymper.

1. Terme de course qui signifie arrivés en même temps.



La découverte des cadavres (voy. p. 303). — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de M. Whymper.

« Et cependant, notre triomphe était-il bien certain ?

« Le sommet du Cervin est formé d'une arête grossièrement nivelée, longue d'environ 107 mètres[1]; les Italiens étaient peut-être parvenus à l'extrémité la plus éloignée ? Je gagnai en toute hâte la pointe méridionale, scrutant la neige d'un œil avide. Encore une fois, hourra! pas un pied humain ne l'avait foulée. « Où pouvaient être nos rivaux ? — J'avançai la tête par-dessus les rochers, partagé entre le doute et la certitude. Je les aperçus aussitôt, à une immense distance au-dessous de nous, sur l'arête; à peine l'œil pouvait-il les distinguer. Agitant en l'air mes bras et mon chapeau, je me mis à crier :

« Croz! Croz! venez, venez vite!

— Où sont-ils, monsieur ?

— Là, vous ne les voyez pas, là tout en bas ?

— Ah! les *coquins*[2], ils sont encore bien loin!

— Croz, il faut absolument qu'ils entendent nos cris de victoire! »

« Nous criâmes donc à tue-tête, jusqu'à ce que nous fûmes enroués. Les Italiens semblaient regarder de notre côté, mais nous n'en étions pas bien sûrs. « Croz, *je veux* qu'ils nous entendent! ils nous entendront. » Saisissant alors un bloc de rocher, je le poussai de toutes mes forces dans l'abîme et sommai mon compagnon d'en faire autant au nom de l'amitié. Employant nos bâtons en guise de levier, nous soulevâmes d'énormes blocs de rochers, et bientôt un torrent de pierres roula comme une trombe le long de la montagne. Cette fois il n'y avait plus de méprise possible. Les Italiens épouvantés s'enfuirent au plus vite[3].

« Eh bien, je regrettais vivement que le chef de cette expédition n'eût pas été avec nous à ce moment, car nos cris de triomphe durent lui porter un coup terrible. L'ambition de toute sa vie se trouvait déçue par notre victoire. De tous les hardis montagnards qui avaient tenté l'ascension du Cervin, c'était certes celui qui méritait le mieux d'arriver le premier à son sommet. Le premier, il avait eu la gloire de croire au succès, et seul il avait persisté dans son opinion. Son rêve était d'atteindre le sommet par le versant qui regarde l'Italie, en l'honneur de sa vallée natale. Une fois il eut tous les atouts en main, il joua de son mieux, mais une seule faute lui fit perdre la partie. Les temps ont bien changé pour Carrel. Sa suprématie, jadis incontestée, est fortement ébranlée dans le Val Tournanche; de nouveaux guides ont fait leurs preuves; on ne le considère plus comme *le chasseur* par excellence. Pour moi, il restera ce qu'il est encore aujourd'hui; on aura de la peine à trouver son maître.

« Mes amis nous ayant rejointe, nous retournâmes à l'extrémité septentrionale de l'arête. Croz saisit alors le bâton de la tente[1], et le planta dans la neige à l'endroit le plus élevé.

« Bon, dîmes-nous, voilà bien la hampe, mais où est le drapeau ?

— Le voici, répondit-il, en ôtant sa blouse qu'il attacha au bâton. »

« C'était là un bien pauvre étendard et pas un souffle de vent ne le faisait flotter; cependant on le vit de partout à la ronde, — de Zermatt, — du Riffel, — du Val Tournanche. Au Breuil, ceux qui guettaient l'arrivée des guides au sommet, se mirent à crier : « La victoire est à nous! » Les « bravos » pour Carrel, et les « vivat » pour l'Italie, éclatèrent de toutes parts; chacun se mit à célébrer le glorieux événement. Ils furent bien désabusés. Tout était changé; les guides revinrent tristes, humiliés, abattus, sombres et découragés. — « Ce n'est que trop vrai, dirent-ils, nous les avons vus de nos propres yeux, ils ont fait rouler des pierres sur nous! L'ancienne tradition *est vraie*, la cime du Cervin est défendue par des esprits! »

« Nous retournâmes à l'extrémité méridionale du sommet, pour élever une petite pyramide de pierres, puis nous admirâmes la vue qui se déroulait à nos yeux[3].

1. Les points les plus élevés sont situés vers les deux extrémités de cette arête. En 1865 l'extrémité septentrionale était un peu plus haute que celle du sud. Bien des années avant, Carrel et moi nous nous disions que nous pourrions bien arriver un jour au sommet et nous trouver séparés du point le plus élevé par une dépression que l'on voit du col Saint-Théodule et du Breuil, dans l'arête du sommet. D'en bas, cette espèce de col est très-apparente, mais, quand on est parvenu au sommet, elle est insignifiante, et on la franchit sans la moindre difficulté.

2. Ce mot est en français dans le texte anglais.

3. J'ai su depuis par J. A. Carrel qu'ils avaient entendu notre premier appel. Ils étaient alors sur l'arête du sud-ouest, près de la « Cravate », à trois cent quatre-vingt mètres au-dessous de nous : à une distance d'un tiers de mille à vol d'oiseau.

1. A notre départ, les guides, pleins de confiance dans le succès de notre entreprise, avaient emporté un des bâtons de la tente. J'eus beau leur dire que c'était tenter la Providence, ils n'en persistèrent pas moins dans leur idée.

2. M. Giordano fut naturellement très-désappointé de cet insuccès, et voulut faire repartir les guides. *Tous refusèrent, excepté Jean-Antoine.* Le 16 juillet, il repartit avec trois autres guides; le 17, il atteignit le sommet, en montant d'abord par l'arête du sud-ouest, puis par le Z'Mutt, ou arête du nord-ouest. Il redescendit au Breuil le 18.

Pendant le temps que nous passâmes sur l'extrémité méridionale de l'arête qui forme le sommet, nous examinâmes avec attention la partie de la montagne qui se trouvait entre nous et les guides italiens. D'après son aspect, il semblait qu'ils ne dussent pas avoir la plus faible chance de succès, s'ils tentaient d'escalader le sommet en montant directement de l'extrémité de « l'épaule ». Dans cette direction, les rochers s'abaissaient brusquement de manière à nous empêcher de rien apercevoir au delà d'une certaine distance. Ils ne pouvaient donc que suivre la route dont j'avais si souvent parlé avec Carrel, c'est-à-dire, ils devaient commencer par monter directement de l'extrémité de « l'épaule », faire un détour à gauche (sur le côté du Z'Mutt) et achever l'ascension par l'arête nord-ouest. Cette idée nous fit rire, quand nous étions sur le sommet. La partie de la montagne que nous avions gravie n'était pas facile à escalader, bien que la pente en fût modérée. Inclinée de dix degrés de plus, elle eût offert de grandes difficultés; de vingt elle eût été impraticable. Aussi ne pensions-nous pas qu'on pût monter au sommet par les pentes du nord-ouest. Cependant l'indomptable Carrel l'atteignit de ce côté. D'après la connaissance que j'ai de cette dernière pente gravie par le hardi chasseur, et d'après le récit de M. F.-C. Grove, le seul touriste qui l'ait escaladée, je n'hésite pas à dire que l'ascension exécutée, en 1865, par Carrel et par Bich est bien l'entreprise la plus désespérée qu'on ait jamais accomplie dans les montagnes. Je demandai à Carrel, en 1869, s'il avait jamais fait rien de plus difficile. Il me répondit tranquillement : « On ne saurait guère exécuter une chose plus difficile! »

« C'était une de ces journées pures et tranquilles qui précèdent d'ordinaire le mauvais temps. L'atmosphère profondément calme n'était troublée par aucun nuage, par aucune vapeur. Les montagnes situées à cinquante, que dis-je? à cent milles de nous se voyaient avec une telle netteté qu'on les eût crues à la portée de la main; tous leurs détails, leurs vives arêtes, leurs escarpements abrupts, leurs neiges immaculées, leurs glaciers étincelants, s'étalaient sous nos yeux sans un défaut. Celles dont les formes nous étaient familières évoquaient en foule dans notre mémoire les heureux souvenirs de nos courses des années précédentes. — Pas un des grands pics des Alpes ne nous était caché[1].

« Je la revois encore aussi nettement qu'à cette heure solennelle, cette grande ceinture de cimes géantes dominant les chaînes et les massifs qui leur servaient de base. Je revois d'abord la Dent Blanche au grand sommet blanc; le Gabelhorn, le Rothhorn à la pointe aiguë; l'incomparable Weisshorn; les Mischabelhœrner, semblables à d'énormes tours flanquées par l'Allalinhorn, le Strahlhorn, et le Rimpfischhorn; puis le Mont-Rose avec ses nombreuses Aiguilles (Spitzen), le Lyskamm et le Breithorn. Par derrière se dressent le groupe superbe de l'Oberland bernois, dominé par le Finsteraarhorn; puis les groupes du Simplon et du Saint-Gothard; la Disgrazia et l'Orteler. Au sud, nos regards plongent bien au delà de Chiavasso dans la plaine du Piémont. Le Viso, éloigné de cent milles, paraît tout près de nous; à cent trente milles de distance se montrent les Alpes Maritimes que ne voile aucune brume. Parmi leurs sommités se distingue tout d'abord ma première passion, le Pelvoux, puis les Ecrins et la Meije; les groupes des Alpes Graïennes; enfin, à l'ouest, se dresse, splendidement éclairé par la lumière dorée du soleil, le roi des Alpes, le magnifique Mont-Blanc. A trois mille trois cents mètres au-dessous de nous s'étendent les champs verdoyants de Zermatt, parsemés de chalets d'où s'échappent lentement des filets d'une fumée bleuâtre. De l'autre côté, à une profondeur de deux mille sept cents mètres, se montrent les pâturages du Brouil. Je vois encore d'épaisses et tristes forêts, de fraîches et riantes prairies, des cascades furieuses, des lacs tranquilles, des terres fertiles et des solitudes sauvages, des plaines chauffées par le soleil et des plateaux glacés. Les formes les plus abruptes, les contours les plus gracieux, des rochers escarpés et à pic, des pentes doucement ondulées; des montagnes de pierre ou des montagnes de neige, les unes sombres, solennelles, ou bien étincelantes de blancheur, ornées de hautes murailles, de tours, de clochetons, terminées en pyramides, en dômes, en cônes, en aiguilles, semblables aux flèches hardies des cathédrales gothiques! Toutes les combinaisons de lignes que l'univers peut offrir, tous les contrastes que l'imagination peut rêver!

1. Il est très-rare que la moitié de ce panorama qui regarde le sud ne soit pas cachée par les nuages. On pourra faire cent fois cette ascension sans jouir de la vue entière.

« Nous restâmes une heure entière sur le sommet.

« One crowded hour of glorious life.

« Une heure bien remplie de vie glorieuse.

Cette heure passa trop vite, et nous nous préparâmes à descendre.

« Nous nous concertâmes de nouveau, Hudson et moi, sur les meilleures mesures à prendre. Nous décidâmes d'un commun accord que Croz descendrait le premier, suivi par Hadow; Hudson, qui, pour la sûreté du pied valait presque un guide, désirait être le troisième; lord Douglas viendrait ensuite, précédant le vieux Pierre, le plus fort du reste de la troupe. Je proposai à Hudson d'attacher une corde aux rochers quand nous arriverions aux passages les plus difficiles, afin d'y chercher au besoin un point d'appui supplémentaire. Il approuva cette idée, mais il ne fut pas expressément convenu entre nous de la mettre à exécution. On s'était disposé dans l'ordre que je viens de décrire pendant que je prenais un croquis du sommet; tout était prêt et l'on m'attendait pour m'attacher à la corde, quand une voix s'écria que nous n'avions pas laissé nos noms dans une bouteille. Je fus prié de les écrire au plus vite et l'on se mit en marche pendant que je m'acquittais de cette tâche.

« Peu d'instants après, je m'attachai au jeune Pierre et, courant après nos compagnons, je les rejoignis juste au moment où ils allaient commencer à descendre le passage le plus difficile. Les plus grandes précautions étaient prises.

« Un seul homme marchait à la fois; quand il avait trouvé un point d'appui solide, celui qui le suivait s'avançait à son tour, et ainsi de suite. On n'avait cependant pas attaché aux rochers la corde supplémentaire, et personne n'en parla. Comme je n'avais pas fait cette proposition pour assurer ma propre sécurité, je ne suis pas même certain d'y avoir pensé en ce moment. Nous suivîmes pendant quelques instants, Pierre et moi, nos compagnons sans y être attachés; nous aurions probablement continué à descendre ainsi si lord Douglas ne m'avait pas demandé vers trois heures et demie de m'attacher au vieux Pierre, craignant, dit-il, que Taugwalder n'eût pas assez de force pour se retenir tout seul si quelqu'un venait à glisser.

« Peu de minutes après, un jeune garçon, doué d'une vue perçante, courut à l'hôtel du Mont-Rose dire à M. Seiler qu'il venait de voir une avalanche tomber du sommet du Cervin sur le glacier. On le gronda de venir faire un conte aussi absurde; hélas! il avait raison! Voici ce qu'il avait vu.

« Michel Croz venait de poser sa hache à côté de lui et, pour assurer une sécurité plus complète à M. Hadow, il s'occupait uniquement de diriger sa marche en plaçant l'un après l'autre les pieds du jeune touriste dans la position qu'ils devaient occuper[1]. Autant que j'ai

1. Ce procédé s'emploie fréquemment, même entre montagnards exercés. Mon intention est de faire bien comprendre que Croz prenait toutes les précautions exigées par la prudence la plus sévère,

pu en juger, personne ne descendait à ce moment. Je ne puis l'affirmer, parce que Croz et Hadow m'étaient en partie cachés par un bloc de rochers; je crois cependant en être sûr; au mouvement de leurs épaules, je jugeais que Croz, après avoir fait ce que je viens de dire, se retournait pour descendre lui même d'un ou deux pas; à ce moment, M. Hadow glissa, tomba sur Croz et le renversa. J'entendis Croz pousser un cri d'alarme et presqu'au même moment je les vis glisser tous deux avec une rapidité effrayante; l'instant d'après Hudson se trouva entraîné à leur suite, ainsi que Lord F. Douglas. Tout ceci se passa avec la vitesse de l'éclair. A peine le vieux Pierre et moi eûmes-nous entendu l'exclamation que nous nous cramponnâmes de toutes nos forces au rocher; la corde, subitement tendue, nous imprima une violente secousse. Nous tînmes bon; mais par malheur elle se rompit à demi-distance entre Tangwalder et lord Francis Douglas.



Le mont Cervin. — Dessin de M. Whymper.

Pendant quelques secondes nous pûmes voir nos infortunés compagnons glisser sur le dos avec une vitesse vertigineuse, les mains étendues pour tâcher de sauver leur vie en se cramponnant à quelque saillie du rocher. Ils disparurent un à un à nos yeux sans avoir reçu la moindre blessure et roulèrent d'abîme en abîme jusque sur le glacier du Cervin, à douze cents mètres au-dessous de nous. Du moment où la corde s'était brisée, nous ne pouvions plus les secourir.

« Ainsi périrent nos malheureux compagnons! Nous restâmes immobiles pendant plus d'une demi-heure, osant à peine respirer. Paralysés par la terreur, les deux guides pleuraient comme des enfants et trem-

et non de mettre en doute, je ne dirai pas le courage, mais l'expérience de M. Hadow.

blaient tellement que nous étions menacés à tout instant de partager le sort de nos amis.

« Le vieux Pierre ne cessait de s'écrier : « Chamonix ! Oh ! que va dire Chamonix ! » ce qui signifiait dans sa pensée : Comment croire que Croz aurait jamais pu tomber ? Le jeune homme ne faisait que sangloter et répéter en poussant des cris aigus : « Nous sommes perdus ! mon Dieu ! nous sommes perdus ! »

« Attaché entre eux deux à la corde, je ne pouvais faire un seul mouvement tant qu'ils ne changeraient pas de position. Je priai donc le jeune Pierre de descendre; il n'osait pas. Impossible pour moi et pour son père d'avancer avant qu'il ne s'y fût décidé. Le vieux Pierre, comprenant le danger, se mit aussi à crier : « Nous sommes perdus ! perdus ! » La terreur du vieux père était bien naturelle ; il tremblait pour son fils; celle



Un mirage sur le Cervin (voy. p. 302). — Dessin de M. Whymper.

du jeune homme était de la lâcheté, car il ne pensait qu'à lui. Le vieillard finit par se remettre et s'approcha d'un rocher auquel il parvint à attacher une corde ; le jeune guide se décida alors à descendre et nous nous trouvâmes réunis tous les trois. Je demandai alors immédiatement la corde qui s'était rompue et je m'aperçus avec une profonde surprise, que dis-je, avec horreur, que cette corde maudite était la plus faible des trois. Elle n'aurait dû jamais être employée au service qu'elle avait fait, et n'avait pas été apportée dans ce but. C'était une vieille corde, faible même, en comparaison des autres. On devait la garder en réserve, pour le cas où il eût fallu en laisser une attachée aux rochers. Je compris de suite qu'il y avait là une question sérieuse à résoudre et je me fis donner le bout qui restait. Cette corde s'était rompue comme si elle eût été

coupée et ne paraissait pas avoir été même fatiguée avant l'accident.

« Pendant les deux heures qui suivirent, je crus à chaque minute toucher à mon dernier moment ; non-seulement les Taugwalder, entièrement énervés, étaient incapables de me prêter la moindre assistance, mais ils avaient tellement perdu la tête qu'à chaque pas je craignais de les voir glisser. Nous finîmes pourtant par faire ce qui eût dû être fait dès le commencement de la descente, c'est-à-dire par fixer des cordes aux rochers les plus solides pour aider notre marche, quelques-unes de ces cordes furent coupées et abandonnées. Nous restâmes en outre attachés l'un à l'autre[1]. Les guides terrifiés n'osaient presque avancer, même avec ce secours supplémentaire ; le vieux Pierre se tourna vers moi à plusieurs reprises, me répétant avec emphase, la figure blême et tremblant de tous ses membres : *Je ne puis pas !*

« Vers six heures du soir nous arrivâmes à la neige sur l'arête qui descend vers Zermatt, et nous fûmes dès lors à l'abri de tout danger. Nous fîmes souvent de vaines tentatives pour découvrir quelques traces de nos infortunés compagnons ; penchés par-dessus l'arête, nous les appelâmes de toutes nos forces ; aucune voix ne nous répondit. Convaincus à la fin qu'ils étaient hors de la portée de la vue et du son, nous cessâmes d'inutiles efforts. Trop abattus pour parler, nous recueillîmes en silence tout ce qui nous avait appartenu, à nous et à ceux que nous avions perdus, et nous nous préparions à descendre quand soudain un arc immense se dessina dans le ciel, s'élevant à une très-grande hauteur au-dessus du Lyskamm. Pâle, incolore, silencieuse, cette mystérieuse apparition présentait des lignes parfaitement nettes et arrêtées, excepté aux extrémités, qui se perdaient dans les nuages ; on eût dit une vision d'un autre monde. Frappés d'une terreur superstitieuse, nous suivîmes avec stupéfaction le développement graduel des deux grandes croix placées de chaque côté de cet arc étrange. J'aurais douté de mes propres sens si les Taugwalder n'avaient pas aperçu les premiers ce phénomène étrange ; ils lui attribuèrent une relation surnaturelle avec l'accident. Pour moi, je pensai au bout d'un instant que c'était peut-être un mirage où nous jouions notre rôle ; mais nos mouvements n'y apportaient aucun changement. Les formes spectrales restèrent immobiles. C'était un spectacle terrible, merveilleux, unique pour moi qui avais vu tant de choses curieuses. Dans les circonstances où nous nous trouvions, l'impression qu'il produisit sur nous ne saurait se décrire[1]. (Voy. la gravure de la p. 301.)



Arrivée au sommet du Cervin (voy. p. 296).

« J'étais prêt à partir et j'attendais les deux guides. Ils avaient su retrouver l'appétit et la parole. Comme ils parlaient entre eux en patois, je ne les comprenais pas. A la fin, le fils me dit en français :

« Monsieur.

— Eh bien ?

— Nous sommes de pauvres gens ; nous avons perdu notre maître ; personne ne nous payera ; c'est bien dur pour nous.

— « Taisez-vous, » dis-je en l'interrompant, c'est absurde, ce que vous dites là ; je vous payerai, moi, tout comme si votre maître était là. »

« Ils se consultèrent encore un instant dans leur patois, puis le fils reprit :

« Nous ne vous demandons pas de nous payer. Nous désirons seulement que vous écriviez sur le livre de l'hôtel à Zermatt, ainsi que dans vos journaux, que nous n'avons pas été payés.

— Quelles absurdités me contez-vous ? Je ne vous comprends pas. Qu'est-ce que ça signifie ? »

« Il continua :

« C'est que.... l'année prochaine, il viendra une quantité de touristes à Zermatt, et nous aurons à coup sûr une belle clientèle. »

« Qui aurait pu répondre à une pareille proposition ?

1. Je crois que ces bouts de corde sont restés attachés aux rochers ; ils marquent ainsi la ligne que nous avons suivie en montant et en descendant.

1. Je n'accordai pas une grande attention à ce remarquable phénomène, et je fus bien aise de le voir disparaître, car il donnait aux deux guides de fâcheuses distractions. Dans des circonstances ordinaires, j'eusse été plus tard fort contrarié de ne pas avoir observé avec plus de soin un phénomène aussi rare et aussi singulier. Je n'ai presque rien à ajouter à ce que je viens de dire. Le soleil était juste derrière nous, c'est-à-dire que l'arc-en-ciel de brouillard se trouvait placé vis-à-vis du soleil. Il était six heures trente minutes du soir ; les formes étaient nettes et délicates, peu colorées ; elles se développèrent graduellement et disparurent presque subitement. Les brouillards très-transparents, c'est-à-dire peu épais, se dissipèrent dans le courant de la soirée.

On a pensé que les croix étaient figurées d'une manière incorrecte dans la gravure, et qu'elles étaient probablement formées par l'intersection de plusieurs cercles ou ellipses, comme on le voit

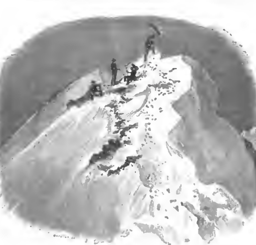
Je gardai le silence[1]; mais ils comprirent à merveille l'indignation qui me suffoquait. Leur cynisme avait fait déborder la coupe d'amertume; dans mon désespoir, je faisais voler avec une telle rage des éclats de rochers dans l'espace qu'ils se demandèrent tout bas plus d'une fois si je n'allais pas les mettre en pièces, eux aussi. La nuit vint; pendant une heure nous continuâmes à descendre dans l'obscurité. A neuf heures et demie, nous trouvâmes une espèce d'abri où nous passâmes six mortelles heures, sur une misérable dalle à peine assez large pour pouvoir nous étendre tous les trois. Dès l'aube, nous nous remîmes en route; nous descendîmes en courant de l'arête du Hörnli aux chalets de Buhl, et de là à Zermatt. Seiler, que je rencontrai à sa porte, me suivit en silence dans ma chambre.

« Qu'est-il donc arrivé, monsieur? me demanda-t-il.

— Je suis revenu avec les Taugwalder. »

« Il me comprit et se mit à fondre en larmes, puis, sans perdre un instant en lamentations inutiles, il courut réveiller tout le village. En peu de temps, une vingtaine d'hommes étaient rassemblés pour monter sur les hauteurs du Hohlicht, au-dessus de Kalbermatt et de Z'Mutt, hauteurs qui commandaient le glacier du Cervin. Six heures après, ils étaient de retour, nous apprenant qu'ils avaient aperçu les corps de nos malheureux amis, gisant immobiles sur la neige. C'était le samedi; ils nous proposèrent donc de partir le dimanche soir, de manière à atteindre le plateau du glacier le lundi au petit jour. Ne voulant négliger aucune chance, même la plus légère, nous résolûmes, le Rév. J. M. Cormick et moi, de partir dès le dimanche matin. Aucun des guides de Zermatt n'osa nous accompagner, parce que leurs prêtres les menacèrent d'excommunication s'ils n'assistaient pas à la première messe. Ce fut pour plusieurs d'entre eux une dure épreuve; Pierre Perrn déclara même, les larmes aux yeux, que cette défense seule pouvait l'empêcher de se joindre à nous pour aller à la recherche de ses anciens camarades. Mais nos compatriotes vinrent à notre aide. Le Rev. J. Robertson et M. Phillpotts voulurent nous accompagner avec leur guide Franz Andermatten; un autre Anglais nous prêta Joseph Marie et Alexandre Lochmatter. Frédéric Payot et Jean Tairraz, de Chamonix, s'offrirent aussi à nous comme volontaires.

« Nous partîmes donc le dimanche 16, à deux heures du matin, et nous suivîmes jusqu'au Hörnli la même route que nous avions prise le jeudi précédent. De là nous descendîmes à droite de l'arête, puis nous montâmes à travers les séracs du glacier du Cervin. A huit heures trente minutes, nous étions arrivés sur le plateau supérieur du glacier, en vue de l'endroit fatal où devaient se trouver les restes de nos infortunés compagnons. Chaque guide prit à son tour le télescope et le passa en silence à son voisin, le visage couvert d'une pâleur livide. Tout espoir était perdu. Nous approchâmes. Ils gisaient sur la neige, dans le même ordre où ils avaient glissé. — Croz un peu en avant, Hadow près de lui, puis Hudson à quelque distance en arrière; mais on ne découvrit aucune trace de lord F. Douglas[1] (voy. page 297). Nous les ensevelîmes dans la neige, à la place même où ils étaient tombés, au pied de la plus haute arête de la majestueuse montagne des Alpes.


Sommet du Cervin (voy. p. 298).

« Tous ceux qui étaient tombés avaient été attachés avec la corde de Manille, ou avec la seconde corde, qui était également forte; par conséquent, la corde la plus faible n'avait été employée qu'entre le vieux Pierre et lord F. Douglas. Ce fait singulier était une fort mauvaise note pour Taugwalder; comment pouvait-on supposer que les victimes eussent autorisé l'emploi d'une corde si inférieure, quant à sa solidité, lorsqu'il y en avait plus de soixante-quinze mètres disponi-

dans le dessin de la page 301. Cette explication est vraisemblablement exacte; cependant j'ai préféré suivre mes notes originales.

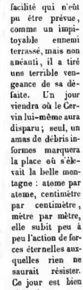
1. Tant que nous restâmes ensemble, je ne leur adressai plus la parole, à moins d'une absolue nécessité.

1. On trouva une paire de gants, une ceinture et une botte qui lui avaient appartenu. Ce fait donna lieu à des bruits ridicules qui n'eussent pas été répandus si l'on eût ajouté que les autres cadavres avaient été également déchaussés dans leur horrible chute, et que leurs bottes gisaient près d'eux sur la neige.

bles et de la meilleure qualité[1] ? Il était donc fort à désirer que ce mystère fût éclairci, dans l'intérêt du vieux guide, dont la réputation était d'ailleurs très-bonne. Dès que j'eus fait ma déposition devant une commission d'enquête instituée par le gouvernement du Valais, je remis aux membres de cette commission une série de questions disposées de manière à fournir au vieux Pierre l'occasion de se disculper des graves soupçons qui pesaient sur lui.

« Cependant l'administration avait envoyé des ordres très-précis pour que les cadavres fussent descendus à Zermatt; le 19 juillet, vingt et un guides de Zermatt partirent pour accomplir cette triste et périlleuse tâche. Ils coururent de grands dangers à la descente, car ils faillirent être engloutis par la chute d'un sérac. Ils ne trouvèrent non plus aucun fragment du corps de lord Douglas, qui était sans doute resté accroché sur quelque rocher. Les restes de Hudson et de Hadow furent enterrés dans la partie septentrionale de l'église de Zermatt, en présence d'une foule émue et sympathique. Le corps de Michel Croz a été inhumé du côté opposé; sa tombe, plus simple, porte une inscription qui rappelle, dans les termes les plus honorables, sa droiture, son courage et son dévouement.

« La tradition qui représentait le Cervin comme absolument inaccessible était donc détruite ; des légendes d'un caractère plus réel venaient la remplacer. D'autres touristes essayeront à leur tour d'escalader ses orgueilleuses arêtes ; mais la terrible montagne ne sera pour aucun d'eux ce qu'elle fut pour ceux qui les premiers en escaladèrent le sommet. D'autres pourront fouler sa cime glacée, mais aucun n'éprouvera l'impression que ressentirent ceux qui, pour la première fois, contemplèrent ce panorama merveilleux; aucun, je l'espère, ne sera condamné à voir sa joie se changer en désespoir, ses éclats de rire devenir des cris de douleur.





La cheminée du Cervin (voy. p. 291). — Dessin de M. Whymper.

« Le Cervin s'est montré pour nous un adversaire acharné; longtemps il a résisté ; il nous a porté plus d'un coup redoutable. Vaincu avec une facilité qui n'eût pu être prévue, comme un impitoyable ennemi terrassé, mais non anéanti, il a tiré une terrible vengeance de sa défaite. Un jour viendra où le Cervin lui-même aura disparu; seul, un amas de débris informes marquera la place où s'élevait la belle montagne : atome par atome, centimètre par centimètre, mètre par mètre, elle subit peu à peu l'action de forces éternelles auxquelles rien ne saurait résister. Ce jour est bien éloigné encore ; avant qu'il arrive, des siècles passeront, et bien des générations futures viendront contempler ses effrayants précipices, admirer sa forme qui n'a pas d'égale parmi toutes les Alpes; si exaltées que soient ses idées, si exagérées qu'aient été ses espérances, nul de ceux qui auront le bonheur de le contempler ne s'en retournera déçu par la réalité. »

Adolphe JOANNE.

1. J'étais moi-même à plus de trente mètres de mes compagnons au moment où ils furent attachés à la corde; je ne puis donc éclaircir ce point en aucune façon. Ce furent sans doute Croz et le vieux Pierre qui attachèrent les autres voyageurs.





Vue de Saint-Louis. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

CROISIÈRES A LA CÔTE D'AFRIQUE,

PAR M. LE VICE-AMIRAL FLEURIOT DE LANGLE.

1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Coup d'œil général sur la côte d'Afrique. — Exploration du littoral africain pendant le quatorzième et le quinzième siècle. — Fondation de la colonie du Sénégal. — Nature des premiers établissements européens fondés à la côte d'Afrique. — Traite des esclaves. — Le congrès de Vienne proscrit le trafic des esclaves. — L'Angleterre fait tous ses efforts pour amener la cessation de la traite des esclaves. — La France le suit résolûment dans cette voie. — Traité du droit de visite; il n'atteint pas le but que se proposaient les parties contractantes. — La France reprend la police exclusive de son pavillon. — L'Angleterre émancipe les esclaves de ses colonies appartenant à la Couronne. — Cette mesure libérale est suivie par la France, la Hollande, les États-Unis d'Amérique et le Portugal. — L'Espagne et le Brésil sont désormais isolés et ne pourront longtemps maintenir l'esclavage. — L'interdit dont le congrès de Vienne a frappé la traite a amené le renouvellement de la société coloniale. — Les populations africaines ont ressenti les plus heureux effets de l'abolition de la traite des esclaves. — *La Zénobie* prend la croisière de la côte occidentale d'Afrique.

L'Afrique, dès l'antiquité la plus reculée, a été une terre mystérieuse, où se sont coudoyées les races les plus diverses; les égyptologues nous apprennent que Sésostris triompha d'une race à yeux bleus, à cheveux blonds et flottants qui habitait le littoral de la Méditerranée.

Après la fondation de Carthage, cette colonie syrienne ne dut sa splendeur qu'au commerce; le mouvement maritime qui se créa à cette époque fut considérable; les colonies de Carthage s'échelonnèrent jusque sur la côte occidentale d'Afrique, dont cette république voulut reconnaître la forme et l'étendue. Le récit de l'une de ces expéditions, connu sous le nom de *Périple d'Hannon*, est arrivé jusqu'à nous, et quelque tronqué qu'il soit, il paraît bien établi qu'Hannon visita au moins le Sénégal et la Gambie[1].

1. Voy. la relation d'Hannon dans le premier volume des *Voyageurs anciens et modernes*, par Éd. Charton.

Après les guerres puniques où Carthage succomba, les proconsuls continuèrent à protéger le commerce de l'intérieur. Un voyageur moderne, M. Duveyrier, pense que les transports se faisaient alors au moyen de chariots traînés par des bœufs; il affirme que les traces de la route parcourue sont encore visibles : on conçoit toutes les lenteurs qu'entraînait un pareil procédé.

Les Arabes transportèrent le chameau en Afrique à la suite de leurs armées, et ce sobre animal s'y acclimata facilement. Le grand commerce africain ne commence qu'après la prédication de l'Islam; le zèle d'un prosélytisme ardent, joint à l'esprit de lucre de la race arabe, lui fit braver toutes les fatigues; les caravanes furent désormais formées de chameaux au lieu de chariots, et elles franchirent les limites du désert. Les écrivains arabes nous ont transmis quelques-unes des données qu'ils recueillirent sur ces voyages. Le demi-jour mystérieux que ces récits répandaient sur ces peuples étranges aiguillonna l'ardeur des voyageurs, dont la tâche est loin d'être finie.

Depuis que les études africaines sont devenues de mode, les historiens ont recherché avec ardeur quel était le pavillon qui, dans les temps modernes, s'était montré le premier à la côte d'Afrique. Le Portugal, fier de l'impulsion donnée à sa marine par le prince Henri, semblait défier tous ses rivaux, lorsque des chercheurs infatigables firent honneur de cette priorité à la France. Les archives de Dieppe ne laissent aucun doute sur les expéditions que les Normands firent au moyen âge, et l'on put fixer d'une manière certaine qu'à la date de 1364[1], ils avaient fondé des loges à la côte d'Afrique. Les documents les plus anciens qu'aient pu produire les Portugais ne remontent qu'à 1418. Ce célèbre procès scientifique s'est ainsi terminé à l'avantage de la France, dont les couleurs flottèrent à la côte d'Afrique plus d'un demi-siècle avant le pavillon portugais.

Les Portugais, qui avaient guerroyé contre les Maures, voyaient des ennemis à combattre dans toutes les populations africaines, qu'ils pillaient et rançonnaient à merci. La résistance qu'ils éprouvèrent fut fatale à leurs expéditions, qui furent regardées comme très-périlleuses.

Les guerres civiles du quinzième siècle firent perdre de vue la navigation des Dieppois, et le pavillon portugais put flotter en maître sur les plages africaines.

Ce qui confirme la réalité des navigations des Français en Afrique, c'est qu'elles sont attestées par les noms que les Dieppois imposèrent aux lieux qu'ils fréquentaient et qui ont persisté jusqu'à ce jour. Le plus important de leurs établissements fut fondé à la côte d'Or et prit le nom de la Mine; ils y firent sans doute quelque fortification pour s'assurer le commerce de l'or, qui était très-productif. Il est à croire que les vestiges de cet établissement existaient encore en 1481, époque à laquelle les Portugais fondèrent un nouveau château à la Mine, qui devint la clef de leurs possessions à la côte d'Or, puisqu'ils conservèrent à l'un des bastions de leur fort le nom de Tour Française et que des témoins oculaires assurent avoir vu les armes de France gravées dans la chapelle d'Elmina. D'ailleurs, longtemps après l'abandon du grand Dieppe et du petit Dieppe, les naturels se servaient encore de quelques mots français pour engager les navires qui se présentaient sur leur côte à venir commercer avec eux. Dès que le calme permit à la France de reporter ses vues vers le commerce maritime, l'esprit aventureux de Dieppe se réveilla, et la vieille cité normande, évoquant ses souvenirs, rétablit à la fin du seizième siècle des communications avec l'Afrique, d'où l'hostilité des Portugais la repoussa. Le commerce que les Portugais avaient fait au Sénégal fut toujours précaire; en 1591, il n'y existait plus qu'un individu de leur nation : les naturels de la côte de Guinée, outrés de leurs cruautés, les avaient chassés de toutes leurs positions, qui avaient été occupées par les Hollandais. Le Sénégal avait été pratiqué vers cette époque reculée par des Anglais, qui y faisaient quelque troc.

Les premiers Européens qui fréquentèrent la côte d'Afrique s'y étaient occupés du commerce d'échange.

Après la colonisation de l'Amérique et la culture des plantes industrielles, qui s'y fit sur une grande échelle, les comptoirs africains changèrent de nature. On y ouvrit des marchés d'esclaves destinés à être importés en Amérique. La prospérité des établissements américains fut dès lors indissolublement liée aux comptoirs africains. Cette solidarité d'intérêt et l'hostilité créée entre les populations indigènes et les Européens suffisent pour expliquer les postes fortifiés dont se hérissa la côte d'Afrique, ainsi que l'acharnement avec lequel les puissances européennes se disputèrent la possession des pays éloignés et malsains où l'on avait fondé ces comptoirs.

En 1637, la France occupa Saint-Louis. Ce port est resté depuis cette époque la clef de voûte des établissements français à la côte occidentale d'Afrique.

Dès le règne de Louis XIV, la politique de la France affirma nettement ses droits à la possession exclusive de la partie de la côte d'Afrique comprise entre le cap Blanc et Siera-Leone. Les chances aléatoires de la guerre contraignirent quelquefois la cour de Versailles à céder à la force des armes, et elle vit ses possessions africaines passer entre les mains de ses rivaux. Elle a eu soin, à la fin de chaque guerre, de mettre ses droits antiques à l'abri de toute discussion et de les affirmer de nouveau par leur insertion dans le texte de chaque traité. Elle s'est ainsi assuré un droit écrit et positif vis-à-vis des nations étrangères.

Après s'être combattues avec un acharnement sans pareil pendant le dix-septième et le dix-huitième siècle, les nations européennes semblent, depuis 1815,

1. Les navires de Dieppe, partis en 1364 de la côte de France, reconnurent à la Noël le cap Vert, mouillèrent à la côte, au lieu nommé depuis Rufisque, d'où ils allèrent à Boulom ou Sierra-Leone. En 1365, ils s'arrêtèrent à la côte de Crou, au grand Sestre, près du cap des Palmes, et visitèrent la côte des Dents; en 1382 et 1383 ils fréquentent la côte d'Or et fondent un comptoir à Elmina.

envisager leurs relations réciproques sous un jour différent de celui de leurs devanciers[1], et dès cette époque, on put songer à régler l'avenir d'une façon plus stable. La race africaine a profité plus qu'aucune autre du courant d'idées libérales du dix-neuvième siècle.

Nous venons de voir comment est née la traite des esclaves. Cette question a toujours le privilége d'attirer l'attention et les réflexions des esprits sérieux ; il ne sera sans doute pas sans intérêt pour les lecteurs du *Tour du Monde* de suivre la traite des esclaves dans les différentes phases qu'elle a parcourues jusqu'à son extinction. Elle s'est présentée dès son début un masque à la main : ses partisans voyaient en elle une panacée universelle qui allait rendre à la liberté les Indiens opprimés et répandre la civilisation et la religion chrétienne parmi les populations africaines. Il n'est pas besoin de dire qu'elle ne remplit pas son programme. Les colonies américaines épuisèrent les Indiens ; les noirs qui les remplaçaient, et parmi lesquels les décès étaient supérieurs aux naissances, s'épuisaient à leur tour. Il fallait sans cesse demander à l'Afrique de nouveaux esclaves, dont la moitié périssait avant d'arriver à la mer, tandis que la moitié des survivants avait disparu avant d'être à la houe.

La Grande-Bretagne s'alarma de bonne heure de l'extension que la traite avait prise, et la question fut examinée au sein du Parlement dès 1792. On évaluait alors le nombre des Africains transportés annuellement en Amérique à quatre-vingt mille individus, mais on était loin du compte : l'île de Saint-Domingue et les Antilles anglaises exigeaient seules ce nombre d'esclaves pour tenir leurs ateliers au complet. Les établissements français et anglais contenaient un million cinq cent mille esclaves ; les colonies espagnoles en possédaient deux millions ; le Brésil avait une population esclave qui n'était pas moindre ; le rapport des esclaves importés dans les Antilles françaises et anglaises aux bras employés à la culture était supérieur à six pour cent. Si les établissements qui ne venaient qu'en troisième ligne demandaient un recrutement si considérable, on ne sera pas étonné qu'en supposant qu'il ne fallût aux ateliers de la Nouvelle-Espagne et du Brésil que trois pour cent de nouveaux venus pour se tenir au complet, on puisse conclure que les cultures de l'Amérique exigeaient de l'Afrique une contribution annuelle de deux cent mille noirs. Les excès de ce commerce homicide devaient amener inévitablement une réaction prochaine. Le transport de ces deux cent mille individus avait nécessité l'armement d'une flotte marchande considérable qui apportait annuellement à l'Afrique la contre-valeur de cette marchandise humaine, laquelle, à cent francs la pièce, représentait un capital de vingt millions.



Pont de Sor, à Saint-Louis. — Dessin de Jules Noël, d'après une photographie.

La France et le Portugal faisaient eux-mêmes l'achat et le transport de leurs esclaves. Un commerce aussi lucratif avait excité la convoitise de l'Angleterre, qui y prit la plus large part, car, outre le recrutement considérable de ses colonies, elle sut arracher à l'Espagne le monopole de l'importation des esclaves dans ses établissements d'outre-mer.

Cet octroi, connu sous le nom d'*asiente*, inséré en 1713 dans le traité d'Utrecht, livra le marché des colonies espagnoles à l'Angleterre jusqu'au traité d'Aix-la-Chapelle en 1748. Mais l'Espagne ne put reprendre sa liberté commerciale qu'en payant une indemnité de cinq cent mille francs à l'Angleterre.

Si l'Angleterre avait pratiqué la traite avec plus d'ardeur que les autres peuples, elle racheta cet excès en flétrissant la première ce commerce inhumain. Au commencement du dix-neuvième siècle, le congrès de Vienne lui fournit l'occasion de saisir la diplomatie européenne de cette question, contre laquelle les hautes parties contractantes témoignèrent leur répulsion en s'obligeant mutuellement à abolir la traite des esclaves dans toutes leurs possessions. Le traité de Vienne devint le point de départ du mouvement anti-esclavagiste dont nous allons développer les phases.

Le commerce colonial, qui avait langui pendant la

1. Je n'ai pas besoin de faire remarquer que ces lignes étaient écrites avant l'invasion allemande de 1870-1871.

guerre, se réveilla après la paix de 1815. La traite des noirs, excitée par le haut prix que trouvaient les esclaves sur le marché colonial, se rit des ordonnances répressives qui furent édictées contre elle, et l'exportation des noirs dépassa bientôt le chiffre de deux cent mille individus qu'elle avait atteint en 1792. La France fut successivement obligée d'augmenter la sévérité dont la loi frappait les opérations de traite, qui fut en 1825 assimilée à la piraterie. Depuis 1815, l'Angleterre entretenait une croisière sur la côte d'Afrique. La France fut bientôt conduite à suivre cet exemple, afin de s'opposer à l'abus qui pouvait être fait de son pavillon. L'activité déployée par ces croisières ne réussit pas à réprimer la traite des esclaves; les négriers échappaient de mille manières aux croiseurs. Leur légèreté était telle, qu'une fois sous voiles ils défiaient les meilleurs marcheurs, et lorsqu'ils avaient été surpris en calme ou dans une baie, ils se jouaient encore des capteurs, en hissant de fausses couleurs et en produisant de faux papiers de bord dont ils étaient largement pourvus. L'Angleterre crut que le moyen de mettre un terme à ces pratiques déloyales était de proposer à ses alliés de souscrire à un traité qui devait donner aux croisières le droit réciproque de vérifier l'identité de pavillon des navires rencontrés par les croiseurs dans les parages fréquentés par les négriers. Ces propositions, acceptées par la France, donnèrent lieu aux conventions de 1832 et 1833. L'Espagne, le Portugal et le Brésil ne voulurent pas souscrire à ces conventions, qu'ils regardaient comme contraires à leurs intérêts. Obstinée dans le but qu'elle poursuivait, l'Angleterre acheta de la couronne d'Espagne ce qu'elle n'avait pu en obtenir de bon gré; il lui suffit de fouiller dans ses archives diplomatiques pour prouver au Portugal et au Brésil qu'elle avait le droit de visiter leurs navires, et elle en usa largement. Des commissions mixtes furent établies sur différents points de la côte d'Afrique pour juger de la validité des prises faites par les croiseurs anglais. L'amirauté de Sierra-Leone siégeait sans


Couvent des dames de Saint-Joseph, à Saint-Louis. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

relâche; le nombre prodigieux de condamnations dont cette cour frappa les navires espagnols, portugais et brésiliens qui se livraient à la traite ne put forcer les négriers à renoncer à un trafic que les obstacles rendaient plus fructueux. Le prix des noirs avait doublé aux colonies; le commerce français fut bientôt las d'être soumis à la visite des croiseurs anglais, qui n'agissaient pas toujours avec toute la discrétion possible. Ses plaintes finirent par prendre une telle allure d'acrimonie, qu'en 1845 la France, après avoir dénoncé les traités de 1832-1833, reprit la police exclusive de son pavillon.

L'insuccès des croisières convainquit l'Angleterre que la traite des noirs ne pouvait être abolie que le jour où les esclaves seraient émancipés en Amérique. Elle ne recula pas devant le sacrifice que lui imposait cette mesure : elle émancipa, en 1838, les esclaves des colonies de la Couronne[1]. La France suivit bientôt l'Angleterre dans cette voie : elle proclama la liberté des noirs en 1848. Il ne reste plus aujourd'hui d'esclaves qu'au Brésil[1] et dans les colonies espagnoles. Cet isolement, devenu complet depuis le grand acte qui a terminé la guerre de la sécession en Amérique, ne laisse plus à ces puissances que le choix du mode à adopter pour émanciper leurs travailleurs noirs.

Le congrès de Vienne a atteint le but qu'il s'était proposé. La traite ne se fait plus aujourd'hui que sur une échelle infime. Le Portugal est le seul pavillon qui couvre encore ces opérations. Il était facile de prévoir que l'extinction de la traite devait amener le renouvellement de la société coloniale. Je n'examinerai pas ici quelle a été l'action de l'émancipation sur les anciennes colonies, mais les plus indifférents peuvent constater que la suppression de la traite des esclaves a

1. La Compagnie des Indes et la Compagnie d'Afrique avaient des statuts qui les régissaient. Elles ne furent régies par les lois générales du Royaume-Uni qu'après leur réunion à la Couronne.

1. L'empereur du Brésil vient d'admettre en principe l'abolissement de l'esclavage dans toute l'étendue de ses États.

réagi d'une manière heureuse sur les populations indigènes de l'Afrique.

Le commerce européen, sous l'empire de la traite, se bornait à porter aux comptoirs les marchandises dont les esclaves faisaient le solde. Non-seulement les anciens comptoirs commerciaux fondés par les exigences de la traite ne se sont pas fermés depuis la suppression de ce trafic, mais le commerce légitime a créé de nouveaux débouchés lorsqu'il s'y est substitué.

Les matières tinctoriales, les graines oléagineuses, sont répandues en Afrique avec une telle abondance qu'elles offrent à l'activité du commerce européen une mine inépuisable. La Sénégambie s'est livrée avec succès à la culture de l'arachide, qui est appropriée à son sol et à son climat. Le palmier à huile (*elaïs*



Le pont de *la Zénobie*, partant de Gorée. — Dessin de Jules Noël, d'après une photographie.

Guineensis) forme des forêts inépuisables depuis Sierra-Leone jusqu'à Angola : il porte un fruit menu, qui se réunit en grappe autour d'un pédoncule central pour former un régime qui pèse quelquefois cinquante kilogrammes; la pulpe de cette noix fournit l'huile de palme; le noyau contient une amande qui fournit de la stéarine pure. Plus de trois cents navires trouvent aujourd'hui leur chargement de retour à la côte d'Afrique, qui est parcourue en tous sens par trois lignes de paquebots à vapeur portant le pavillon français, anglais et portugais.

Désormais l'Afrique est entrée dans une ère nouvelle: les croisières, qui avaient autrefois pour but de faire la police du pavillon et de protéger les populations paisibles contre les déprédations des pirates et les négriers, n'ont plus aujourd'hui d'autre mission

que de contribuer au développement du commerce et de l'industrie.

Le 27 décembre 1865, *la Zénobie* quittait la rade de Toulon; elle portait le pavillon du contre-amiral vicomte A. Fleuriot de Langle, qui allait prendre le commandement en chef de cette division navale, dont ressortissent les établissements que la France a fondés depuis une vingtaine d'années à la côte d'Or et au Gabon.

La Zénobie était une vieille frégate de 50 canons, sur laquelle était montée une machine de 200 chevaux, destinée à faire mouvoir l'hélice adaptée à la frégate. Comme tous ses congénères, *la Zénobie* était un navire solide à la mer; son avant, fait pour supporter une énorme voilure, était moins favorable à la propulsion d'une hélice qu'à recevoir son impulsion d'une voilure qui lui avait autrefois permis de disputer la palme de la vitesse aux clippers les plus réputés.

A tout prendre, cette frégate était suffisante pour faire le service sur une côte sujette aux calmes; en combinant avec attention la route à suivre, la croisière pouvait encore être active, puisque, dès que le vent était favorable, *la Zénobie* retrouvait ses jambes.

L'expédition quitta les côtes de Provence par un temps splendide; elle franchit rapidement le golfe du Lion, redouté des navigateurs pendant l'hiver.

Les hautes terres de la Catalogne et de Valence disparurent bientôt elles-mêmes, ainsi que les sommets aigus et dénudés des Baléares. Que de souvenirs n'évoque pas la navigation de la côte méridionale d'Espagne! Valence occupe presque l'emplacement de Sagonte la Fidèle. Qui peut passer devant Cabrera sans frémir? mais il vaut mieux jeter un voile sur les os de nos soldats qui ont blanchi sur ces rochers.

La côte de Murcie fuit déjà, les caps de Palos et de Gate, dernières sentinelles avancées de l'Espagne vers l'orient, abritent le golfe d'Alicante et le port de Carthagène.

Palos nous fait souvenir que Christophe Colomb, plein de foi, cingla de ce port vers l'ouest, jusqu'à ce qu'il eût trouvé les Antilles.

Dès que *la Zénobie* eut doublé le cap Palos, le vent d'ouest soufila avec violence, et nous pûmes apprécier les qualités nautiques de la frégate, qui, malgré une surcharge considérable, faisait vaillamment tête à l'orage.

La montagne de Gibraltar fut bientôt en vue, et, le 1[er] janvier 1866, nous jetions l'ancre auprès de la charbonnière destinée à remplacer le combustible consommé depuis Toulon.

Le souvenir des colonies de Carthage, l'Atlantide, la conquête de l'Espagne par les Arabes, la victoire de Ferdinand et d'Isabelle, l'occupation de Gibraltar par le lion britannique, s'imposent à qui visite Gibraltar.

La Zénobie va bientôt voguer en plein Océan, visiter les lieux signalés par Hannon dans son *Périple*, se trouver en rapport avec les tribus berbères chassées d'Espagne à la suite de la chute de Grenade, et parcourir les lieux habités par la race africaine.

A peine la provision de charbon fut-elle achevée, que *la Zénobie* fit route pour le Sénégal; elle eut à lutter contre un ouragan qui fit rage sur les côtes d'Europe; après son arrivée au Sénégal, elle visita successivement nos comptoirs. nous ne nous astreindrons pas à reproduire son itinéraire.

II

Anthropologie. — Caractères physiques des peuples africains. — Afrique septentrionale: Yoloffs, Foulahs, Somalis, Gallas, Bambaras, Sarracolets, Mandingues. — Afrique méridionale: Souhélis, Cafres, Hottentots, peuples Herrero, Bonda, Fiotes, Congo, Dahomans, Ashantis, Croumanes. — Recherches sur l'influence que le climat et l'alimentation exercent sur la coloration de la peau et le développement de la taille des Africains. — Albinisme; métissage.

Il ressort comme fait général de l'examen des peuples qui habitent l'Afrique, que les nations répandues au-dessous du seizième degré de latitude nord ont la peau noire, la chevelure laineuse ou floconneuse; que les plus beaux types des races noires se rencontrent entre le seizième et le sixième degré de latitude nord et entre le douzième et le vingt-huitième degré de latitude sud.

Les peuples yoloffs qui habitent sur l'Atlantique, et les peuples somalis qui vivent sur la côte d'Ajan, baignée par l'océan Indien, ont une telle similitude de forme extérieure que, si l'on ne considérait que leur caractère physique, on admettrait sans peine qu'ils appartiennent au même rameau éthiopien. Tous les deux offrent les plus beaux spécimens des peuples africains. Leur peau, qui est d'un noir de jais, a des reflets brillants qui indiquent que le derme est d'une finesse extrême. Les proportions de leur corps sont admirables, et la comparaison seule fait ressortir leur haute taille, qui est svelte et dégagée; le volume de la tête est généralement trop petit pour la masse du corps; quelques tribus la grossissent en laissant pousser leurs cheveux crépus; elle est rattachée au corps par un cou flexible et bien planté dans les épaules; la musculature du torse est bien ressortie, les reins sont cambrés, la cuisse est arrondie, le genou petit; le type des noirs du nord serait parfait s'il n'était déparé par une jambe sèche qui s'appuie sur un pied plat, rendu plus disgracieux par le prolongement du calcanéum.

Les Foulahs, qui vivent sur le même terrain que les Yoloffs, échappent à toute classification éthiopienne. Si l'on ne s'en rapportait qu'aux traits du visage et à l'habitude du corps, ils seraient, malgré leurs cheveux laineux, plus rapprochés des races hindoues et sémitiques que des races africaines. La couleur du Foulah varie, du reste, du bronze florentin au noir le plus foncé; ils se rangent eux-mêmes parmi les peuples blancs; leur taille est moyenne; ils ont le front bien développé, le nez aquilin, la bouche grande, les incisives proéminentes; le modelé de leurs membres échappe en général à toute critique.

Une différence profonde sépare la femme foulahne des

femmes noires : les premières ont le sein parfaitement sphérique, tandis que les négresses ont le sein pointu en forme de poire, ce qui tient à ce que chez elles le sinus inférieur est plus long que le sinus supérieur.

Les hauts plateaux d'Abyssinie et de Madagascar, les montagnes des Ghates, à la côte de Malabar, sont habités par des races jaunes, auxquelles les Foulahs peuvent appartenir.

Les Bambaras et les Sarracolets, qui vivent en juxtaposition avec les Yoloffs et les Foulahs, sont généralement très-noirs : les Bambaras ont les épaules hautes, le cou plus court, la construction plus massive et la charpente osseuse plus forte que les autres races éthiopiennes ; les Mandingues sont plus sveltes que les Bambaras proprement dits, quoiqu'ils appartiennent au même rameau.

Les peuples du Soudan, qui habitent le plateau central et s'interposent entre les tribus orientales et occidentales, offrent une grande variété de types dont la peau est généralement fortement teintée de noir.

Les Gallas, qui habitent la côte orientale d'Afrique, ont un grand rapport physique avec les Foulahs. Nous verrons que le caractère grammatical des langues parlées par les peuples orientaux et occidentaux détruit les conséquences que l'on pourrait tirer du caractère physique. Les peuples orientaux, Somalis et Gallas, parlent des langues à suffixe déclinable, tandis que les Yoloffs et les Foulahs parlent des langues à préfixe indéclinable. Une étude plus approfondie fera peut-être reconnaître dans les racines de ces langues une parenté, que repoussent actuellement leurs formes grammaticales.

Les peuples Souhélis, qui habitent la côte orientale d'Afrique, depuis le Zanguebar jusqu'au pays des Cafres, présentent divers types qui varient du noir au bronze.

Les peuples qui habitent la Cafrerie sont beaux et hardis; leur peau est généralement cuivrée et présente des reflets brillants. Les migrations sont fréquentes parmi ces tribus. Les peuples qui habitent les vallées de l'Afrique méridionale, comme les Balothas, sont très-noirs, et lorsque des migrations conduisent des Cafres dans ces parages, leur teint clair tranche avec le teint foncé des aborigènes. Livingstone reconnaissait les Macololos à première vue.



Hôpital de Saint-Louis, vu de Guet-N'dar. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

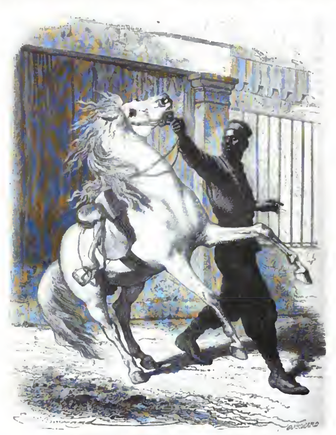
Après avoir quitté les Cafres, on est tout étonné de trouver un peuple à peau foncée comme les Hottentots, établis sur le territoire qui termine l'Afrique. Les Hottentots, qui habitent depuis le vingt-huitième degré jusqu'au trente-troisième, sont loin d'égaler en beauté les autres races noires ; leur construction est lourde, leur peau est épaisse et mate ; la lumière n'en fait pas jaillir les beaux reflets qui font ressembler le corps des races noires à des statues de bronze nouvellement coulées. Les tons gris de la peau des Hottentots peuvent être occasionnés par la saleté traditionnelle de ces tribus ou par l'abaissement de la température du milieu où ils vivent. Les Boschismen, qui usent des langues suffixées comme les Hottentots, sont clairs. Les Cimbébas, qui les suivent, ont une teinte rougeâtre qui rappelle les Cafres ; ils parlent comme eux des langues préfixées. Après avoir passé le cap Negro, on retrouve chez les peuples qui habitent les hautes montagnes de la capitainerie de Benguéla une teinte brun foncé; comme chez les Hottentots, le derme de ces peuples est épais et sans éclat, ce qui est peut-être dû à la basse température de leurs montagnes, qu'ils supportent très-bien quoiqu'ils aillent nus.

Les peuples qui habitent les provinces portugaises de Benguéla, de Saint-Paul de Loanda et le Congo sont loin d'égaler en beauté les Yoloffs et les Cafres :

ils sont d'une taille moyenne; leur peau est jaune et mate; hommes et femmes y sont sujets à un embonpoint disgracieux; la forme de la tête est ronde au lieu d'être ovale, le cou est court, les épaules sont massives, les lèvres souvent pendantes; l'odeur qui s'exhale de leur corps est infecte. Les esclaves de ces quartiers étaient relégués à la houe et n'étaient jamais admis dans les maisons comme domestiques.

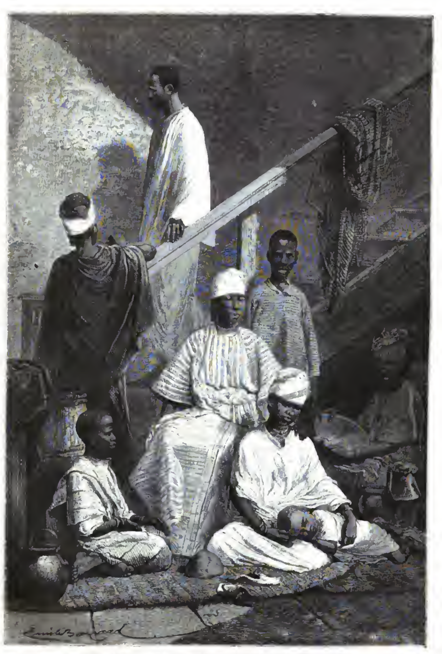
Les races à ton marron clair, tirant sur le rouge, s'espacent depuis Saint-Paul de Loanda jusqu'au Niger. Les peuples qui habitent depuis le Gabon jusqu'à l'embouchure du Niger ont la charpente osseuse moins épaisse et la taille plus dégagée que les peuples qui usent des langues bonda.

Le type se relève à mesure que nous contournons le golfe de Guinée, et nous trouvons à Lagos, dans le



Spahi sénégalais. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une photographie

Nago, un type athlétique, dont tous les rapports sont admirablement bien harmonisés. Les peuples qui habitent la côte d'Or sont généralement sujets à l'embonpoint. L'Ashanti et les peuples qui habitent les lagunes d'Aseinie et celles du Grand Bassam ont la tête belle, le nez souvent aquilin; ils ont la barbe forte, ils la portent longue; ils tressent souvent leurs moustaches et la barbe de leur menton; ils ont la taille élevée et bien prise, le port majestueux. Les Croumanes, que nous trouvons ensuite, ont la peau d'un noir d'ébène; leurs formes sont athlétiques sans être massives; les muscles sont fortement accusés; les bras, les jambes, les pieds et les mains sont bien modelés. Comme dans toutes les races noires, la tête est petite, ce qui leur donne quelque rapport avec l'Hercule Farnèse. Depuis Sherboro, dernière limite des



Famille sénégalaise de Saint-Louis. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une photographie.

races croumanes, jusqu'au Sénégal, nous retrouvone le caractère général des racee mandingues et foulanes, auxquelles ee rattachent ces populations.

L'Afrique se présente à nous comme un vaste plateau encadré de toue côtés par de heutee montagnee, dont lee basee, qui s'étendent à une centaine de lieuee des côtes, forment entre elles une immense vallée centrale; des chaînes de montagnee situéee vers les tropiquee et l'équateur relèvent cette vallée, en formant de vastes pentagones.

Cette disposition physique nous permet de diviser ce continent en grandee zones. En faieant passer deux lignes par cellee des muntagnes qui limitent lee côtes et une troisième par la grande vallée centrale, noue mènerons d'autres lignee transversales vere l'équateur et lee tropiques, qui couperont les eutree eous dee angles variablee; nous aurons ainsi une eérie de quadrilatères qui seront en relation avec l'équateur et les méridicns, et qui nous permettront de localieer lee teintes des peuples africains. Des groupes de colorations diverses habitent en juxtapoeition sur ce vaste continent. Vere l'oueet, les Yoloffs, les Bambaras et lee Sarracolets, qui sont noirs, vivent, einei que les Foulehs qui sont jaunes, du laitage de leure troupeaux, auquel ile mélangent du millet et du maïs: après la Cazamance, le riz se subetitue au millet; à partir de Sierra-Leone, les racines de manioc et lee fruits du bananier viennent e'ajouter au riz et au meïs, et contribuent à varier la nourriture. Dans l'hémiephère nord, les dégradations des teintes se foncent en se rapprochant de l'Océan. La même alimentation est en usage jusqu'à Benguéla; et de Benguéla au cap de Bonne-Espérance l'usage du laitage et de la viande fournie par les troupeaux vient s'ajouter aux produits de l'agriculture; les premières tribus sont jaunâtres, les autres très-noires. Dans l'hémisphère sud, lee teintes se foncent en s'écartant de l'Océan et de l'équateur. A la côte orientale, noue trouvons les Somalis et les Gallas vivant du produit de leurs troupeaux, mélangé avec du riz et du dourah; les uns ont la peau noire, les autree le teint clair; nous voyons ensuite les Souhélis, qui sont très-noirs, trouver dans lee racines de manioc et lee fruits de leurs bananiers la base de leur alimentation; à la côte orientale, les dégradatione de la teinte es foncent en se rapprochant de l'Océan. En none élevant vere le sud, le millet, le maïs et le blé eo substituent aux racines et eux bananee; nous retrouvons dans ces régions des Cafres rougeâtres et des Hottentots très-noirs soumis aux mêmes influences extérieures et à la même alimentation. En résumé, les peuples qui habitent le long des côtes, à l'est ou à l'ouest des deux zones maritimee, ont le teint plus foncé que ceux qui habitent sur les revers intérieurs, orientaux ou occidentaux de ces zones; ceux qui habitent le long de la ligne qui passe par la vallée centrale eont très-noirs.

Les peuples situés dee deux côtés des tropiques du Cancer et du Capricorne ont le teint plue noir que ceux qui habitent sous l'équateur: les peuples africains peuvent donc se diviser en trois grande groupee correspondant à l'équateur et aux deux tropiques; les premiers trouvent la base de leur nourriture dans leurs troupeaux et les céréales qu'ils cultivent; chez les autres, qui vivent presque exclusivement de plantes potagères, les troupeaux sont rares et l'anthropophagie eet la loi commune.

Cette distribution des teintes humaines noue met en droit d'affirmer que la chaleur eeule ne peut expliquer la coloration de la peau chez les Africains, et qu'il faut l'accepter comme un fait dont l'état actuel de la science ne nous permet pae de nous rendre compte.

L'alimentation paraît jouer un certain rôle dans le développement du corpe, et encore trouvons-nous parmi les peuples qui vivent de racines, les Croumanes et lee Nagoe, qui eont plue développés que les peuples pasteurs. L'altitude de l'habitation et sa situation sur des revers orientaux ou occidentaux semblent influencer peu la coloration. Après un examen aussi peu concluant, il faut chercher ailleurs les causee qui font varier la couleur de la peau et le ton du pigmentum: l'albinisme et le métissage nous paraissent mieux résoudre le problème de la décoloration de la peau que l'influence du climat ou celle de l'alimentation.

L'albinisme s'observe fréquemment en Afrique; il est plus particulier aux régione équatoriales qu'aux région tropicales; les albinos proviennent de parents parfaitement noirs, sans que la physiologie eit pu se rendre compte de ce fait, qui est d'autant plus remarquable qu'en Afrique l'albinisme n'altère pas la forme générale des traits ni celle du corps; il modifie toutefois la coloration de l'œil: l'iris est fréquemment bleu chez les albinos; ile ont alors les sourcils et les cils blonds ainsi que les cheveux, qui tirent souvent au rouge; l'altération de la peau s'observe chez quelques sujets qui ont le derme très-épais et presque squammeux, tandis que chez d'autree sujets la peau est aussi fine et aussi transparente que la nôtre; une sœur du roi de Bonni aurait pu passer pour une dame européenne. Les enfants des albinos unis à des femmes noires ont en général le ton clair; la race paraît persistante. Ce fait peut expliquer l'affaiblissement du ton noir que l'on observe chez les Africains qui vivent soue l'équateur, où l'albinisme est le plus commun.

Les enfants nés des Européens unis aux femmee noires conservent généralement la forme de leur mère, mais reçoivent de leur père la coloration de la peau. Il en est tout autrement de celui qui naît d'un Arabe ou Berbère avec une femme noire: la coloration de la peau de ce métis est plus foncée que celle du métis européen. La tête et l'habitude générale du corps rappellent plus le père que la mère. Les mariages de ces métis entre eux paraissent former une race, tandis que l'on a remarqué qu'à la côte d'Afrique les mariages entre les métis qui proviennent d'Européens exagèrent lee défauts corporels des conjoints. Il paraît nécessaire, pour que la race se maintienne, qu'il y ait après quelques générations un rapprochement avec l'une ou l'autre des races primitivee.

III

Études sur le Sahara. — Côtes du Sahara. — Climat du Sahara; population, religion, constitution. — Tribus sédentaires, nomades. — Géographie. — Pêcheries, bateaux canariens. — Cap Bojador. — Penha-Grande, Rio de Ouro, cap Blanc, Arguin. — Précautions à prendre pour entrer en relations avec les nomades.

Il n'entre pas dans le plan de ces récits de parler de la côte de Maroc. J'introduis donc de suite le lecteur en plein Sahara.

Les récits des naufragés qui ont vécu en prisonniers au milieu des tribus sahariennes, les voyages entrepris par les ordres des gouverneurs du Sénégal, ont fait connaître la géographie du Sahara et les mœurs des populations qui y vivent. Je me suis efforcé de coordonner ces récits, en les astreignant à mes observations personnelles.

La côte du Sahara est formée d'une succession de dunes et de falaises qui accusent les accidents de terrain; elle n'a qu'un relief peu accentué; les terres de l'intérieur sont souvent visibles de la mer; elles se dessinent alors sous des formes horizontales, auxquelles les marins ont donné le nom de *tables*. Ces plateaux, médiocrement élevés, s'abaissent à mesure que l'on s'éloigne de la mer et forment de vastes dépressions dont le niveau est souvent inférieur à celui de la surface de l'Océan.

On commettrait une grave erreur si l'on prenait le mot de désert avec l'acception que l'imagination européenne lui prête habituellement.

Les pluies estivales arrosent pendant l'hivernage les parties qui sont les plus rapprochées du Sénégal; celles, au contraire, qui sont le plus près du Maroc éprouvent des pluies hivernales; grâce à ces alternatives, le désert est parsemé d'oasis où la végétation est vigoureuse. En janvier 1841, j'ai visité Mogador. Notre consul, M. Delaporte, avait amené son pavillon par suite de mauvais traitements auxquels avait été soumis un Algérien. Le consul anglais, M. Wilschire, me fit les honneurs de Mogador. Je pénétrai à quelques milles dans l'intérieur en sa compagnie. Un arbre nommé argant, portant une graine oléagineuse, était déjà presque en feuilles. Les indigènes nous préparèrent des jattes de lait; leurs belles têtes rappelaient celles des apôtres.



Cathédrale de Saint-Louis. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

Les populations sahariennes, connues sous le nom générique de Maures, dont la racine est *Mogreb* (couchant), appartiennent à trois souches principales : Arabes, Berbères et Tamacheke ou Touareks. Les Berbères appartiennent à la famille Zenaga; les Arabes appartiennent à la famille des Beni-Hassan. A une époque qui ne dépasse pas sans doute la quinzième siècle, les tribus arabes chassées d'Espagne furent refoulées vers le désert et traitèrent les Berbères en conquérants.

L'islamisme est professé par les Arabes et les Berbères. La lecture du Coran, l'obligation de parler aux chefs en arabe a fait tomber en désuétude la langue berbère, qui a laissé des traces ineffaçables dans la géographie du désert, où toutes les racines de noms de lieux sont berbères.

Les tribus sahariennes ont une constitution oligarchique. Les cheïcks sont souvent chérifs, c'est-à-dire qu'ils prétendent descendre de Mahomet. Quelques tribus sont en possession de fournir les chefs; d'autres tribus ont le privilége de les élire. Chaque grand groupe jouit d'une autonomie complète et forme les alliances qui conviennent à ses intérêts. Il n'est même pas rare de voir une tribu mécontente se ranger sous l'autorité d'un autre cheïck.

Chaque groupe se compose de princes, de nobles, de marabouts ou lettrés, de tributaires, d'affranchis et d'esclaves; les chérifs n'ont conservé qu'un caractère religieux : après leur mort, leur sépulture est couverte de pierres blanches.

Les mœurs et la religion veulent que les époques marquantes de la vie de famille, telles que le mariage des enfants du patron et sa mort, mettent fin à l'esclavage des serviteurs; l'ancien esclave entre alors dans la famille des affranchis et porte les armes; il marche dans les expéditions de guerre à la tête de la tribu.

La défiance et la jalousie des tribus entretiennent entre elles une inimitié constante; l'ambition personnelle, les vengeances particulières occasionnent fréquemment des assassinats parmi les familles de l'aristocratie. L'intolérance religieuse, le fanatisme que les marabouts entretiennent parmi les tribus, rendent les communications difficiles avec les indigènes, et les Européens ne peuvent visiter ces contrées qu'en s'exposant à de grandes fatigues et à des avanies certaines.

Les tribus sahariennes se divisent en deux grands groupes : les nomades et les sédentaires. Les sédentaires appartiennent presque tous à l'ordre des marabouts. Il n'est pas rare de voir des guerriers déposer l'épée



Marché de Saint-Louis, à Guet-N'dar. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

pour le chapelet. Ces guerriers religieux portent alors le nom de tyab. Généralement, les marabouts ne portent pas les armes; ils sont souvent exposés aux pillages des tribus turbulentes; quelques marabouts repoussent leurs attaques et montrent alors beaucoup de courage et de résolution. Les nomades parcourent avec leurs troupeaux les pâturages qui appartiennent à la tribu; leurs esclaves récoltent de la gomme, dont ils se servent comme de moyen d'échange pour obtenir le millet qui, joint au laitage, forme la base de la nourriture de ces peuples. Quelques parties du désert fournissent une folle avoine, nommée sbat, et dont le grain est comestible.

Les marabouts et les sédentaires qui habitent les villes ou les villages cultivent quelques champs et des palmiers dont les fruits viennent s'ajouter aux produits de leurs récoltes.

Le Sahara fournit au commerce de la laine, des plumes d'autruche, de la gomme et du sel gemme. Les marais salants qui fournissent ce sel prennent le nom de sebkha.

La sebkha la plus renommée est au nord de l'Adrar; elle se nomme Ieil.

Le sel d'Ieil se dirige sur Tichit; on le transporte ensuite à Tombouctou, d'où il se répand dans l'intérieur de l'Afrique.

Cheïck Beyrouck, chef du Oued Noun, appartient à la famille berbère des Tenkessa, qui passe pour posséder les plus nombreux troupeaux de la province. Bien que réellement indépendant du Maroc, le Oued Noun, situé sur la route des caravanes du Soudan, paye à l'empereur des droits de passe et de douane fort onéreux. Cheïck Beyrouck a voulu affranchir son pays de cette sujétion, en entrant en relation avec la France, à qui il avait proposé de faire des établissements sur ses côtes. Par suite de ces ouvertures, différents navires ont reçu la mission d'étudier la question. Les officiers chargés de ce soin ont exploré l'embouchure des rivières du Oued Noun et du Oued Draa, qui étaient signalées par le cheïck à leur attention. Ils reconnurent que ces rivières n'étaient que des torrents qui se dessèchent pendant l'été, que la côte est sans abri et que les brisants qui la bordent sont tellement élevés qu'ils offrent un obstacle insurmontable au développement d'un commerce maritime suivi. Il fallut décliner les offres de Beyrouck, qui tenta infructueusement d'envoyer ses caravanes par terre au Sénégal. Ces essais, bien que sans résultat, prouvent que le jour où notre influence sera bien établie sur les tribus qui séparent le Oued Noun de nos établissements, le commerce de cette contrée sera acquis au Sénégal.

Il ne sera pas sans intérêt de faire un rapide examen des provinces qui séparent le Maroc du Sénégal, puisque déjà leurs populations se ressentent de notre voisinage, et qu'elles seront forcées, dans un temps qui n'est peut-être pas très-éloigné, de recevoir de nous une impulsion qui permettra à la civilisation de pénétrer parmi elles.



Jeune fille de Saint-Louis. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une photographie.

Le pays d'El Gada, situé au sud du Oued Noun, fait face à Lancerote. Les Aroutin et les Ouled Tidarin, qui habitent El Gada, élèvent beaucoup de moutons, de bêtes à cornes et de chevaux. Le Ragg, pays stérile, rempli de pierres, est situé à l'est du cap Bojador; le Tiris suit le Ragg; les Ouled Seba et les Ouled Tidarin y ont deux établissements; le produit de leurs troupeaux est aussi leur principale richesse; leurs laines parviennent sur les marchés du Maroc et du Sénégal; les goëlettes canariennes, qui fréquentent les côtes du Sahara à l'époque des pêches, font quelques échanges avec les tribus; ce commerce de troc est peu important; le Tiris, situé à l'est du cap de Barbas et du cap Blanc, est occupé par les Ouled Delim. Cette tribu, qui appartient aux Hassan, est l'une des plus importantes du désert, qu'elle parcourt en tout sens, depuis la mer jusqu'à l'Assouad; elle exige un tribut de Oualata, l'une des principales escales du commerce qui se fait entre le Maroc et le Soudan.

Le pays d'Agnatir, situé à l'est de la baie d'Arguin, est coupé de collines sablonneuses. La pente principale est tournée vers l'ouest; les chameaux ne peuvent franchir les ravins profonds qui séparent ces collines, élevées de quinze à trente mètres. Ces vallées sont tapissées pendant la saison pluvieuse d'herbes épaisses; le terrain est ondulé jusqu'au cap Blanc; la glaise se montre quelquefois à nu; le Tiris est formé de rochers granitiques; la chaîne de l'Adrar se compose de collines élevées de trente-cinq à quarante mètres, qui sont formées de pierres plates, dont les assises sont horizontales.

L'Adrar est une province montagneuse située à environ soixante lieues à l'est du cap Blanc; elle est gouvernée par Ould Aïda, cheïck des Yaya ben Othman; les Kontah ont des établissements dans l'Adrar; les Kontah sont des marabouts, ils exercent une grande influence dans tout le Sahara; Ahmed el Backay, cheïck de Tombouctou, appartient aux Kontah. El Hadji Omar, le prophète noir qui a tant agité le haut Sénégal

dans les derniers temps, fut combattu par les Kontah unis aux Foulah du Masina, et il périt en assiégeant Hamdou Allah. Le Tagant est une province très-basse qui est située à l'est de l'Adrar; les Kontah possèdent des établissements dans le Tagant; l'Adrar et le Tagant renferment quelques villes, dont les principales sont Chinguète, Atar, Ouadan; les Portugais avaient fondé dans l'Adrar la ville Delcadi, dont on voit encore les ruines.

Les sédentaires de l'Adrar et du Tagant sont marabouts; ils cultivent le palmier sur une grande échelle; les marabouts sont généralement très-fanatiques et très-indisposés contre les chrétiens; ils font tous leurs efforts pour détourner les cheïcks de notre alliance.

La ville de Ouadan a été à peu près détruite pendant les guerres que se firent les Kontah et les Tagant; les Darmankou, marabouts qui vivent au milieu des Brackna, sont originaires de Ouadan.

Il y a peu de sources naturelles au nord et à l'ouest des montagnes de l'Adrar, qui forment une barrière naturelle entre le Sahara et le bassin du Sénégal; on y supplée en creusant des puits qui servent à abreuver les troupeaux et à arroser les cultures. Les forêts se rencontrent au nord et au sud du Sahara. L'arbre d'argant tapisse les pentes des vallées qui séparent le Oued Noun du Maroc; il produit un fruit dont le noyau fournit une huile qui, bien traitée, vaudrait l'huile d'olive. Les baobabs, les gommiers, les tamariniers, les gonakiers, couvrent le Tagant, dont le nom en berbère signifie forêt. Les terrains qui s'étendent de Saint-Louis à Arguin sont couverts d'euphorbes; quelques buissons d'épines croissent en face d'Arguin.

Lorsqu'on navigue sur la côte du Sahara, des essaims de poissons s'échappent de dessous la proue et font bouillonner la surface de la mer. Pendant la nuit ces tribus aquatiques tracent sur les eaux un sillon brillant, que l'on pourrait prendre pour des brisants si l'on n'était pas familier avec ce phénomène.

Quarante à cinquante goëlettes canariennes se livrent à la pêche dans ces parages; elles en tirent de grands profits. Informé de ce fait, le Ministère de la marine voulut se rendre compte de la richesse de ces pêcheries. Pendant l'une de mes croisières, je fus chargé de m'assurer quels seraient les avantages que pourrait retirer le commerce français, s'il y faisait des pêcheries. Je me rendis dans ce but aux Canaries, en 1843, avec *la Malouine*, et, après un court séjour, j'atteignis, en avril, le cap Bojador, où commence la zone de pêche : les observations qui suivent ont été recueillies dans le cours de cette exploration.

Le cap de Bojador est peu saillant; il est formé d'une immense falaise qui a cent pieds de hauteur verticale. Un gros cap, nommé Penha-Grande ou Morro del Ancla, est le point culminant de la côte du désert; les terres s'y étagent sur une pente de 45 degrés. Cette disposition permet d'étudier la formation géologique du plateau du Sahara et de constater que les grès y sont disposés par assises parfaitement horizontales.

A partir de Penha-Grande jusqu'au cap Mirick, la côte est découpée par plusieurs baies; la première que l'on rencontre en quittant ce cap a reçu le nom de Rio de Ouro; elle a une profondeur de trente milles; la langue de terre qui la sépare de l'Océan est basse; un rocher pyramidal qui se trouve situé au nord de la baie s'aperçoit du large et sert de reconnaissance; les Canariens lui donnent le nom de Roque-Cabron. Le poisson abonde en juin et juillet à Rio de Ouro; les embarcations seules peuvent pénétrer jusqu'à Roque-Cabron; les bâtiments d'un certain tirant d'eau mouillent sous la pointe de la Galera, où ils sont à l'abri; j'ai mouillé à Rio de Ouro le 17 avril 1843; les courants y sont violents. Les mouillages qu'offrent les baies ouvertes entre la pointe de la Galera et le cap Blanc ne sont fréquentés que rarement par les pêcheurs, qui profitent de l'abri qu'ils trouvent auprès des caps pour descendre à terre, où ils se mettent en relation avec les Maures.

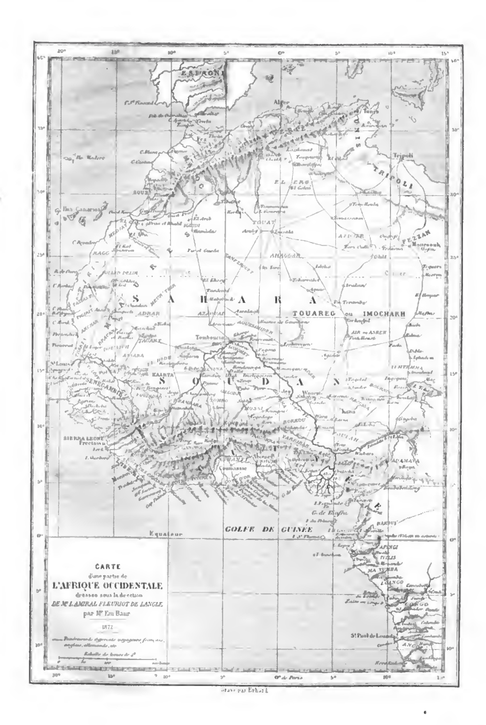
Le cap Blanc se présente sous une masse aussi imposante que Penha-Grande; l'un et l'autre s'aperçevaient, de la mer, à trente milles de distance; ce cap abrite une vaste baie qui fut sondée par *le Levrier*, aviso qui, sous les ordres de l'amiral Roussin, fit la reconnaissance de la côte d'Afrique en 1818 et 1819.

Il est toujours dangereux de s'aventurer sur les côtes du désert sans avoir préalablement fait quelques conventions avec les naturels et pris des guides. Les Maures apparaissent souvent à l'improviste sur un lieu où aucune trace ne pouvait déceler leur présence; dans ce cas, ils sont toujours disposés à faire un mauvais parti aux explorateurs. J'en fis l'expérience en avril 1843. Mon pilote espagnol, qui était fort au courant des mœurs et de la langue des Maures, fit une reconnaissance à la tête de vingt-cinq fusiliers. J'envoyai mes embarcations pêcher à la suite de cette exploration; le lendemain, on alla pêcher sous l'escorte de cinq fusiliers seulement. A dix heures, les Maures parurent à l'improviste; le poste se replia sur les embarcations et un échange de coups de feu eut lieu jusqu'à ce qu'ils eussent remonté les dunes. Un des laptots [1], Joseph, de Bissao, montra un sang-froid et un courage qui méritent d'être relatés. Il vit que le commissaire était couché en joue; il se leva, lui fit un rempart de son corps et reçut une balle en plein front. Je fis rendre à Joseph tous les honneurs militaires dus à son dévouement. Ces actes ne sont pas rares parmi nos matelots sénégalais.

Un vaste banc connu sous le nom de banc d'Arguin, auquel le naufrage de *la Méduse* donne une triste célébrité, limite du côté du large une immense baie située entre le cap Blanc et le cap Mirick; il existe, sur le banc, des chenaux qui permettent de communiquer du cap Blanc à la côte occidentale. Il faut suivre ces chenaux pour se rendre à Arguin et à la rivière Saint-Jean.

Les Portugais fondèrent, en 1461, sur l'île d'Ar-

1. Le nom de laptot désigne les matelots noirs qui forment le supplément d'équipage des navires de guerre employés à la côte occidentale d'Afrique.


CARTE
d'une partie de
L'AFRIQUE OCCIDENTALE
dressée sous la direction
DE Mr L'AMIRAL FLEURIOT DE LANGLE
par Mr Em Baur
1872
ESPAGNE
Alger
Tunis
Tripoli
TRIPOLI
FEZZAN
Mourzouk
S A H A R A
TOUAT
AHAGGAR
TOUAREG ou IMOCHARH
ADRAR
Tombouctou
S O U D A N
SENEGAMBIE
KAARTA
SIERRA LEONE
Freetown
Coumassie
GOLFE DE GUINÉE
Equateur
St Paul de Loanda
LOANGO
CONGO
Gravé par Erhard

guin, un fort qui fut successivement conquis par les Hollandais et les Français. Quelques citernes sont aujourd'hui les seuls vestiges qui indiquent l'emplacement qu'occupait ce fort.

Les îles sablonneuses de Tidra se groupent autour d'Arguin. Cet archipel est occupé par quelques familles qui appartiennent aux Ouled Boudha et aux Mzaga. Quelques barques grossières permettent aux indigènes de se livrer à la pêche, qui est abondante et offre un certain profit, parce que les poissons salés sont très-recherchés par les tribus de l'intérieur; ils les mêlent à leur couscous pour en relever la saveur.

Les Ouled Boudha appartiennent aux Ouled Delim; les Mzaga sont Trarza; les premiers verraient d'un mauvais œil les tentatives faites par la France pour occuper de nouveau Arguin; les Mzaga, au contraire, manifestent le désir de voir le pavillon français flotter de nouveau sur cette île.

La rivière Saint-Jean est une baie située au nord du cap Mirick; les dépressions que l'on remarque dans le sable indiquent qu'à l'époque des pluies il s'y forme un torrent temporaire.

La côte ne présente que des dunes de sable uniformes depuis le cap Mirick jusqu'au Sénégal. Quelques mamelons crevassés, comme les mottes d'Angel, situées au nord de Portendick qu'elles aident à reconnaître, rompent cette uniformité, qui est telle, que les observations astronomiques peuvent seules indiquer la position du navire.

Toute cette côte est bordée de récifs très-dangereux et sur lesquels la mer bat avec fureur. Pendant les mois d'hiver, on ne peut fréquenter la terre qu'au moyen



Servantes sénégalaises. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie.

de pirogues montées par des hommes bien exercés à passer les barres.

Mon exploration de la côte du désert m'a convaincu que la France n'avait pas lieu de jalouser les Canariens qui exploitent les pêcheries du Sahara, où le poisson n'est pas aussi abondant qu'on l'avait pensé. En hiver il s'enfonce à des profondeurs inconnues ou il se tient sur des bancs éloignés de 30 milles de la côte; il vient, en été, frayer dans les baies, où l'on peut alors jeter la seine. Que le poisson soit pris à la seine ou à la ligne dormante, les Canariens se contentent de l'éventrer et de le jeter dans la cale après l'avoir frotté de sel. Les espèces les plus communes sont nommées par les patrons *sama*, *bosi-negro*, *brecka*, *poulvina;* la *poulvina* est le *capitaine* du Sénégal; d'ailleurs toutes ces espèces sont très-abondantes sur les côtes de la Sénégambie; le climat du désert est plus sec que celui du Sénégal et rend l'opération de la salaison un peu moins précaire. Les Sénégaliens sèchent et fument le poisson qui n'est pas consommé sur place; ce produit devient l'objet d'un petit commerce avec l'intérieur.

Les caravanes du Soudan suivent le bord de la mer depuis Maroc jusqu'à l'Adrar; elles traversent ensuite l'Adrar, le Tagant, puis se rendent à Tichit et à Oualata, d'où elles gagnent Tombouctou, où elles échangent leurs marchandises contre celles qui viennent de l'intérieur. Arguin est séparé de Tombouctou par deux cent quatre-vingts lieues; les caravanes en font quatre cents pour aller au point le plus rapproché du Maroc; elles trouveraient donc un grand avantage à limiter leur course à Arguin.

FLEURIOT DE LANGLE.

(La suite à la prochaine livraison.)



La canonnière *la Couleuvrine*. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie

CROISIÈRES A LA CÔTE D'AFRIQUE,

PAR M. LE VICE-AMIRAL FLEURIOT DE LANGLE[1].

1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IV

Études sur la linguistique et les migrations des peuples africains. — Formation des langues. — Facilité que présentent les langues africaines pour étudier leur construction. — Préfixes et suffixes. — Langues à préfixes indéclinables : groupe gor, groupe bantou, groupe ména. — Langues à suffixes déclinables. — Langues à suffixes indéclinables. — Migration des peuples africains. — Afrique septentrionale. — Légendes sénégalaises.

Nous aurons souvent occasion, en parlant des diverses nations qui peuplent l'Afrique, d'agiter la question de leur origine.

Avant de parler du Sénégal, dont les rives servent de frontière à la race berbère et aux races éthiopiennes, il semble à propos de faire un essai de classification, qui rendra plus facile l'intelligence des récits qui vont suivre.

Après des études assidues, la science moderne a reconnu que le mécanisme qui a présidé à la formation des langues, est persistant ; que, quel que soit le développement qu'ait pris la langue primitive, elle conserve d'une façon indélébile le cachet de son origine : en sorte que, longtemps après leur séparation, on peut retrouver, entre des groupes de langues déjà éloignés, des rapports constants ; c'est ainsi que l'on a pu rattacher à un prototype commun des peuples qui sont aujourd'hui séparés par des espaces immenses.

La linguistique va donc devenir notre meilleur guide pour jeter un peu de jour sur l'ethnographie africaine.

L'analyse a permis de classer les langues en groupes distincts : monosyllabiques à l'origine, elles deviennent, après une transformation très-lente, polysyllabiques. La configuration de l'Afrique, qui ne communique avec les autres contrées que par un isthme étroit, facilite les études de linguistique sur ce continent, parce que l'isolement dans lequel ont vécu les différents peuples africains les a empêchés de faire des emprunts à l'extérieur, et qu'ils ont pu conserver intactes les langues de leurs pères ; cette fixité d'idiome va nous permettre de reconnaître et de tracer approximativement les limites géographiques de chaque groupe et de suivre leurs migrations.

Les formes des langues africaines, qui sont généralement polysyllabiques, indiquent une culture très-ancienne ; ces langues ont donné plus de rapidité au discours en remplaçant les substantifs par des pronominaux tirés de leurs radicaux ; le petit nombre de ces particules et la façon régulière dont elles accompagnent le substantif les font facilement reconnaître ; ces pro-

1. Suite. — Voy. p. 305.

noms sont ainsi devenus un moyen commode pour classer[1] à priori les langues qui en font usage.

Il semble que le caprice des peuples ait épuisé toutes les combinaisons possibles dans l'emploi de ces radicaux.

Les pronominaux précèdent le substantif sous la forme de préfixe dans quelques groupes; ils le suivent au contraire dans d'autres, comme suffixes; ils ont quelquefois conservé la faculté de se décliner et de désigner par leurs variations le sexe de la personne dont on parle, ou à laquelle on s'adresse; dans d'autres groupes ils sont indéclinables; on en rencontre enfin qui ont des cas particuliers pour désigner le singulier et le pluriel.

Il serait difficile d'étudier les préfixes et les suffixes si le nombre en était indéterminé; les grammairiens ont reconnu que leur limite maximum ne dépassait pas seize formes différentes. Quelques groupes de langues n'en ont conservé qu'un moindre nombre, dont quelques-unes servent à indiquer le singulier ou le pluriel et d'autres des cas indéterminés.

Les langues dans lesquelles le radical pronominal a été préfixé au substantif vont nous occuper les premières: les études faites sur ce groupe n'ont pas encore permis d'y constater l'accord du préfixe; les cas y sont indiqués par des formes particulières affectées au singulier et au pluriel.

Ce caractère général comprend des groupes dont les racines sont assez éloignées pour avoir obligé les linguistes à diviser les idiomes africains à préfixes indéclinables en deux groupes séparés par l'équateur.

Le premier groupe à préfixe, spécial à l'Afrique septentrionale, a reçu le nom de gor; le gor se subdivise lui-même en plusieurs groupes, dont les principaux sont: le yoloff, le foulah, le oumali parlé au Darfour, et le gah, parlé à la Côte d'Or, dans le territoire d'Accrah. Ces langues s'étendent en latitude depuis le désert de Libye et du Sahara jusqu'à la vallée du Niger, où elles ont été portées par les conquêtes des Foulahs; elles occupent ainsi en latitude une zone de 10 à 11 degrés, située entre le 16e et le 5e degré de latitude nord; leurs extrémités les plus éloignées mesurent en longitude un arc de 40 degrés, compris entre le Darfour et l'océan Atlantique.

Le second groupe de langues préfixées est spécial à l'Afrique méridionale, dont il occupe les 9/10; il tire son nom de bantou des Cafres, parmi lesquels ses idiomes sont principalement en usage. Les langues cafres sont assez arrêtées pour que l'on puisse aisément reconnaître leurs racines, qui sont constantes. Nous retrouvons des langues de cette formation depuis la côte de Zanguebar jusqu'au cap des Palmes; elles enserrent ainsi l'Afrique méridionale d'un réseau complet: au souhéli, qui se parle sur la côte du Zanguebar et aux Comores, baignées par l'océan Indien, succèdent les idiomes du Zambèze et des Zoulous de Natal. Ainsi que les Béchuanas, les Bassoutos parlent le plus pur bantou, langue qui pénètre dans l'intérieur jusqu'au lac N'gami.

Les tribus hottentotes et celles des Boschismans, qui habitent les côtes occidentales d'Afrique jusqu'à la hauteur du fleuve d'Orange, parlent des langues suffixées: à partir des Cimbébas nous retrouvons en usage des langues à préfixes indéclinables. Les peuples qui habitent la capitainerie de Benguéla parlent le bérèro ou oti bérèro. Les langues bonda ou fiotes sont en usage depuis Saint-Paul de Loanda jusqu'au Loango.

Les tribus qui habitent le Gabon et les rivières qui l'avoisinent se servent également de langues à préfixe: le pongwé, le bakalai, le fan, l'ashira, le benga, en sont les principaux idiomes; les dialectes dualla et isobo, parlés par les tribus riveraines qui s'étendent jusqu'auprès du mont Camerones, leur appartiennent encore. Les Beuvis, indigènes de Fernando-Po, usent du batélé, qui ne diffère pas essentiellement des idiomes parlés à la côte.

Nous remontons ainsi jusqu'à l'équateur, où nous trouvons encore des langues à préfixe en usage parmi les peuples qui habitent les estuaires du Niger. Ces différents idiomes sont connus sous le nom d'offick au Vieux-Calebar, d'ostoloma à Bonni, de nago dans le Yarriba et à Lagos; le wéghé ou crépé succède au nago après Lagos; cette langue est parlée par les Dahomans et par les peuples qui habitent depuis Badagri jusqu'au rio Volta; nous arrivons ainsi à la Côte d'Or, où nous trouvons des dialectes dérivés du kass ou agni, qui paraît être la langue mère du fanti et de l'Ashanti; le kass et l'agni se parlent dans les lagunes du Grand-Bassam et d'Assinie, où ils sont mêlés à quelques idiomes étrangers; leurs limites nord sont les montagnes de Kong, où règnent les idiomes à suffixes mendingues ou bambara dits gola ou colombo.

Les peuples qui habitent depuis Saint-André jusqu'au cap de Monte sont généralement connus sous le nom de Croumenes; ils se partagent en trois souches principales: les Grébos, divisés en plusieurs tribus, habitent depuis Saint-André jusqu'au cap des Palmes; les Ména, les Dey, les Diolas et les Wey, habitent la Côte des Graines ou de Malaguette, où les Américains du nord ont fondé une colonie d'affranchis sous le nom de Libéria.

Les langues ména ont formé un groupe particulier; nous retrouvons ensuite les langues du système bantou, qui règne depuis le cap de Monte jusqu'aux Scarcies, rivières situées au nord de Sierra-Leone; les dialectes des Bullom, ceux des Timanies, qui habitent l'embouchure et le haut de la Rokelle, rivière de Sierra-Leone, leur appartiennent, ainsi que les dialectes de Sherbro.

Les langues africaines dans lesquelles les radicaux ont été suffixés au substantif se divisent en deux grands groupes; le suffixe est déclinable dans le premier, tandis qu'il est indéclinable dans le second.

Les langues du système à suffixe déclinable sont

1. On a suivi la classification faite par sir Georges Grey, qui a réuni plus de 7 ou 800 volumes, manuscrits ou imprimés, ayant trait aux langues africaines.

représentées dans l'Afrique septentrionale par les langues galla, somali, tibou, haouesa; les rapports de ces idiomes avec l'arabe ou le berbère se bornent peut-être à l'emploi des suffixes; mais le copte a certainement une plus étroite parenté avec le hottentot.

Elles occupent ainsi une zone immense comprise entre l'Atlantique, la Méditerranée, la mer Rouge et l'océan Indien; elles pénètrent sur les côtes orientales jusqu'au 6e degré de latitude nord, tandis que sur l'Atlantique le 16e degré est leur limite; elles coupent le méridien sous un angle d'environ 20 degrés, et séparent les langues à préfixes en deux groupes inégaux, dont le plus considérable est à l'ouest.

On retrouve l'usage du suffixe déclinable conservé avec toute sa pureté dans les langues dont usent les Hottentots et les Boschismans, qui habitent les environs du cap de Bonne-Espérance; l'état de nos connaissances ne nous permet pas d'expliquer cette communauté de radicaux et de formes grammaticales entre des peuples séparés par tout un continent.

Il nous faut revenir dans l'Afrique septentrionale pour trouver des langues à suffixe indéclinable; les idiomes de cette forme sont propres à la race mandingue; elles ont reçu le nom de mandé-têda; elles sont parlées depuis le haut Sénégal jusque sur le revers des montagnes de Kong; le soninké, le malinké en sont les principaux dialectes; elles pénètrent jusqu'à l'Atlantique, en suivant les fleuves qui baignent la Sénégambie, tels que la Gambie, la Cazamance, le rio Géba, le rio Nunez, etc., le long des rives desquels les Mandingues ont formé des établissements.

Ces langues sont représentées dans l'Afrique centrale par le kanouri, qui se parle dans le Bornou.

Les Berbères paraissent être les descendants de la population autochthone de l'Afrique septentrionale. On a relevé avec soin les rapports qui existent entre le berbère et les idiomes ouraliens. Quelques personnes en ont inféré que l'Asie était le point de départ de cette race, à laquelle ils attribuent les monuments mégalolithiques que signaleraient leurs stations en Europe et en Afrique.

Cette théorie ne paraît pas encore étayée sur des études assez sérieuses pour être acceptée sans réserve. Il ne peut être douteux que l'action du berbère n'ait été considérable et qu'elle n'ait subsisté longtemps, puisque le propre de la conquête ancienne était de conserver leurs mœurs aux peuples vaincus; il a fallu le zèle farouche des Arabes, qui ont envahi l'Afrique par le nord et l'est, pour y déterminer le trouble profond auquel nous devons les migrations des peuples africains qui commencent après la prédication de l'Islam.

Les traditions des peuples yoloffs nous enseignent qu'ils sont partis d'un point oriental pour venir s'établir le long du fleuve du Sénégal, dont ils occupent aujourd'hui la rive gauche. Rien ne fait connaître l'époque présumée de cette émigration.

Le Kordofan, où nous trouvons un peuple noir, dont la langue semble se rapprocher du yoloff, pourrait être le point de départ de cette race.

Les Gangaris, connus sous le nom de Sarracolets ou de Soninkés, sont également venus de l'orient; ils fondèrent très-anciennement, au nord du Masina, un empire dont la capitale était Oualata. De nos jours, ils n'ont conservé leur autonomie que dans le pays de Galam, qui se nomme Gangara. Ils ont une caste guerrière, les bakiris, et une caste religieuse, les saybolis, qui forment le grand conseil de la nation.

Les Mandingues ou Malinkés se mirent en mouvement vers le moyen âge; ils détruisirent l'empire gangari, refoulèrent les autres races noires vers l'ouest, et fondèrent un empire dont Léon l'Africain fait mention sous le nom de Mali.

Les Malinkés sont guerriers. Leur caste dominante porte le nom de Courbari. On trouve chez les Malinkés le culte des Cabires.

Nous voyons plus tard les Bambaras, rameau malinké, démembrer l'empire de Mali et fonder sur le Joliba ou Niger deux puissants empires bambaras, dont l'un avait Djenné, l'autre Sego pour capitale. Ils portèrent leurs armes victorieuses dans le Kaarta et le Kasson. De nos jours, le Foulah toucouleur Hadji Omar a brisé leur empire en s'emparant de leur capitale Sego. Son fils Hamdou soutient aujourd'hui contre les divers éléments qui formaient cet empire une lutte dont on ne peut encore prévoir l'issue.

Tandis que la marche des Gangaris et des Bambaras s'est faite de l'est à l'ouest et du sud au nord, les Gallas ou Oromos, arrivés du lac Tchad, à des époques antéhistoriques, se sont dirigés vers le nord et l'est pour envahir l'Abyssinie, qu'ils ont démembrée. La côte orientale d'Afrique est souvent ravagée par de terribles envahisseurs, qui y sont encore connus sous le nom de Wasimba. On croit que ces nomades appartiennent à la race galla.

La marche des peuples qui habitent la vallée du Niger a été dirigée, ainsi que celle des Foulahs et des Yoloffs, de l'est à l'ouest. On pense que ces déplacements de ces peuples ont été la conséquence du mouvement d'expansion de l'Islam. Les Ashanties ont conservé quelques traditions qui semblent prouver qu'ils ont eu des relations avec l'Égypte ancienne; leur établissement sur le revers occidental des montagnes de Kong est un fait relativement moderne, qui ne remonte pas au delà du douzième siècle.

Le vaste système fluvial qui arrose l'Afrique méridionale y rend les communications plus faciles qu'elles ne le sont dans l'Afrique septentrionale. Nous ne possédons néanmoins aucune donnée sur les migrations des hordes qui l'habitent, parce qu'elles n'ont pas été visitées par les Arabes, auxquels nous sommes redevables des quelques renseignements certains que nous possédons sur le Soudan.

Il est impossible de se rendre compte de l'isolement des Hottentots, parlant une langue à suffixe déclinable, en relation avec la langue copte. A quelle

époque ont-ils quitté l'Afrique du Nord ? Les Cafres les ont-ils refoulés au sud ? Questions insolubles.

V

Maures Sénégalais. — Trarzas. — Armures. — Costumes. — Diète. — Gomme. — Troupeaux. — Population sénégalaise. — Saint-Louis. — Sa fondation. — Description. — Pointe de Barbarie. — Population. — Piroguiers. — Laptots. — Gens de couleur. — Captifs. — Volontaires guerriers. — Aspect du fleuve. — Barrage de Lampsar. — Jardin de Richard Toll — Dagana. — Podor. — Brackuas. — Douaichs. — Régime commercial. — Coutumes. — Guerres du Sénégal.

La plus puissante des tribus des Maures sénégalais porte le nom de Trarzas ou Abencezarzas; quelques étymologistes veulent voir en elle les descendants de la tribu des Abencerages. Les familles ou les tributaires des Trarzas s'étendent depuis le Tiris, où elles sont mêlées avec les Ouled Delim, jusqu'au bord du Sénégal : ils ont leurs escales en face de Dagana.

Le Maure porte, à la guerre, un fusil à pierre à deux coups, arme dangereuse parce qu'il réserve presque toujours un coup pour tirer de près, s'il est trop pressé par l'ennemi : le Maure entend bien la guerre de tirailleur, et profite des moindres plis de terrain pour se créer des abris; en plaine, il gesticule et saute pour éviter d'être visé; un poignard, généralement bien travaillé, mais de mauvaise trempe, complète son armement. Le Maure sénégalais a la tête bien développée, le front bombé, les yeux à fleur de tête, le nez aquilin, la bouche large, les lèvres minces, les dents fortes et acérées, le menton bien prononcé, le cou bien dégagé; il porte fièrement la tête, qui est souvent courbée en arrière; sa chevelure est ondée et forte; il va généralement tête nue, même après avoir perdu les cheveux, ce qui arrive de bonne heure.



Mouse, laptot. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie.

Le costume maure se compose d'une longue robe ou koussab, qui tombe jusqu'aux talons, sous laquelle il porte une culotte à grands plis, qui s'arrête aux genoux; il ne lave jamais ses vêtements, et lui-même ne connaît pas la recherche du bain ; aussi exhale-t-il une odeur plus infecte que les noirs : en guerre ou en marche il relève son koussab et il est toujours jambes et pieds nus.

Les femmes mauresques ont une grande délicatesse de formes, les attaches fines et gracieuses ; le modelé des mains et des pieds ne laisse rien à désirer. Malheureusement ces grâces naturelles disparaissent bientôt sous les couches d'un embonpoint excessif, qui constitue le type de la beauté aux yeux des Orientaux

La tribu des Trarzas est aujourd'hui gouvernée par Ould Mahomet el Habib ; ses principales familles sont : les Rhacla, les Bouïedas, les Azounas, et leurs tributaires; les marabouts sont généralement des Berbères Zenagas.

Les Maures vivent de couscous fait avec du millet, de laitage, et de viande de mouton; ils tuent rarement des bœufs ou des chameaux ; ils sont friands de mouton cuit à l'étuvée ; ils obtiennent ce mets recherché en creusant en terre des trous qu'ils remplissent de braise, et en y renfermant le mouton après l'avoir vidé ; la peau doit être adhérente pour que le régal soit complet.

Le principal, et pour ainsi dire le seul produit d'échange que possède le Maure, est la gomme qui transsude du tronc des acacias fort répandus dans le désert; le vereck fournit la gomme blanche, le nebuoéd donne la gomme rouge.

Les forêts de gommiers se trouvent dans le Sahel (littoral), situé à vingt lieues à l'est de Portendick, et à Dubar, qui est à vingt-cinq lieues du cap Mirick; une troisième forêt el Fata, ainsi que le Tagant, fournissent encore une grande quantité de gomme ; ces forêts sont surtout exploitées par les Douaichs.

Lorsque les esclaves ont ramassé la gomme, elle est chargée dans des sacs de cuir, et la tribu se met en marche pour gagner les bords du Sénégal, où les prix de vente se débattent avec les traitants ; la pièce de guinée bleue devient l'unité de monnaie dans la transaction.

Les troupeaux forment la richesse des Maures sénégalais ; ils se composent de chameaux, de bœufs et de moutons, qu'on mène de pâturage en pâturage, suivant la saison.

La population de la Sénégambie se compose de trois

races principales : les Yoloffs, les Mandingues et les Foulahs.

Les Yoloff avaient fondé un État assez puissant qui était formé des quatre provinces du Ouallo, du Guiolofe, du Cayor, du Sin et du Saloum, où la race yoloff était mêlée avec les Serrères, qui ont une autre origine; les chefs de province étaient désignés sous des noms différents; le Guiolofe était gouverné par un bourba, qui était le suzerain, le Ouallo par un brack, le Cayor par un damel; des teigns régnaient sur le Sin et le Saloum.

Une caste noble s'interposait quelquefois entre le chef et la nation : c'était celle des tiédos, dans le Cayor; leurs pillages ruinaient le pays; parmi ces peuples, les successions avaient lieu par ordre collatéral; l'héritier était fourni par la sœur aînée du chef.



Nivellement. — Dessin de A. Marie, d'après une photographie.

Les Yoloft reconnaissent quatre castes : les nobles, les tugs ou forgerons, les oudaï ou tanneurs, les mouls ou pêcheurs; une grande partie de la nation yoloff professe le mahométisme; les griots ou ganteurs sont pa-



Le château de Richard Toll (voy. p. 330). — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

rias; ils sont idolâtres, ainsi qu'une partie des Serrères; les Yoloffs ont la taille avantageuse, le front bombé, le nez aquilin, la peau très-noire, les cheveux crépus; la partie haute du corps est très-bien modelée, les hommes ont la jambe sèche et les pieds généralement plats; ils sont vêtus d'une longue robe, sur laquelle ils portent un pagne noué autour des reins; ils ont des sandales; la tête est couverte d'un bonnet souvent orné d'une crête.

Les Foulahs sénégalais se composent de plusieurs races superposées; trois familles ou sous-races sont très-distinctes les unes des autres: les Torodos, qui sont très-foncés en couleur, paraissent être les aborigènes des bords du Sénégal; les Peuls sont sans

doute des étrangers qui ont suivi les Yoloffs et les Torodos dans leurs migrations; ils ont le teint d'un brun rouge, le front large et bombé, le nez busqué et cartilagineux, les cheveux moins crépus que les autres noirs, et ils les portent divisés par petites tresses; leurs lèvres minces, leur visage ovale, leurs dents saillantes leur donnent une physionomie particulière. Ils vivent à l'état de nomades sous des tentes. Ils sont généralement bergers; ils parlent une langue souple qui a quelques racines malaises; les Toucouleurs, plus foncés que les Peuls, moins foncés que les Torodos, peuvent bien être issus de leur mélange.

Le Foutah était primitivement gouverné par des chefs militaires nommés siraticks; depuis un siècle le pouvoir y est électif: il a été confié à un marabout qui a pris le nom de almamy; l'élément religieux a dominé l'élément militaire. C'est un fait analogue à celui qui s'est produit dans l'Inde, où les brahmes ont usurpé l'autorité des shatrias ou guerriers.

L'élection de l'almamy se fait par les familles ou tribus Islabéi, Bosséyabé, Diophané, Eléyabéi et Deliantè; les deux premières familles sont les plus influentes: après l'élection de chaque candidat par les tribus, un conseil composé de cinq membres choisis dans chaque tribu nomme le candidat qui lui paraît réunir le plus de titres. Ce conseil peut déposer l'almamy lorsqu'il juge qu'il n'a pas pris les intérêts de la nation.

Après avoir été longtemps pasteurs, les Foulahs ont fondé un vaste empire dans l'Afrique centrale. Les Foulahs du Fouta-Diallon paraissent appartenir à la même race que ceux qui habitent le Sénégal. Leur gouvernement est aussi une monarchie théocratique élective; le souverain porte le titre d'almamy (chef des croyants). Les chefs font précéder leur nom du titre ardo, qui caractérise la noblesse foulane.

Les peuples de la Sénégambie sont presque tous musulmans; les Yoloffs ne sont pas fanatiques; les Toucouleurs ont embrassé le dogme mahométan avec ferveur. Ils sont en possession de fournir les marabouts voyageurs qui prêchent les populations du Sénégal et les conduisent souvent à la révolte.

Demba-Golock, qui fut pris et exécuté à Embilor en 1829, El Hadj Omar, qui a culbuté l'empire bambara de Sego, et s'est fait tuer à Hamdou-Allah, étaient Toucouleurs, ainsi que Maba, qui a tant agité le Cayor, le Saloum et la Gambie.

La ville de Saint-Louis doit sa fondation à différentes compagnies privilégiées qui se sont succédées depuis 1626 jusqu'en 1785. Ces compagnies firent des efforts considérables pour développer le commerce intérieur et extérieur du Sénégal. Elles fondèrent successivement le fort de Saint-Joseph, à Makana, en 1713; en 1715, le fort de Saint-Pierre sur la Falémé; en 1717, elles obtinrent Portendick; en 1724, elles s'emparèrent d'Argnin. L'ancien fort de Saint-Louis, qui est situé sur l'île de ce nom, aujourd'hui caserne et magasin, servit de noyau à la ville. L'hôtel du gouverneur, qui a été bâti sur l'une de ses façades, demande d'urgentes réparations. Les rues de la ville ont été tirées au cordeau, en suivant autant que possible les berges du fleuve; le sol était si bas qu'à l'époque des inondations il était submergé.

L'édilité a fait depuis quelques années de grands progrès à Saint-Louis; l'île a été endiguée de quais de briques, et le niveau des rues a été relevé, afin de les mettre au-dessus de la crue du fleuve.

De vastes magasins remplis de marchandises se sont élevés le long des quais; les bâtiments du commerce mouillés en face de ces magasins ont ainsi toute la facilité possible pour exécuter leur déchargement et leur chargement. Il existe deux ponts qui font communiquer Saint-Louis avec les terrains avoisinants. Le pont de Guet-N'dar est fixe. Celui qui a été jeté sur le grand bras, en 1865, est porté par des bateaux mobiles, ce qui permet aux bâtiments de remonter le fleuve.

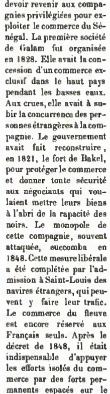
La rivière du Sénégal se jette à la mer par une embouchure que le fleuve se creuse à travers une langue de terre nommée Pointe de Barbarie. Cette barre se déplace après le ras de marée; elle est difficile à reconnaître du large, parce que les pointes se doublent lorsqu'on ne l'approche pas de près; un poste de pilotes expérimentés se tient toujours à la barre, qui doit être journellement sondée. Les bâtiments qui font le commerce du Sénégal ne doivent pas tirer plus de quatre mètres d'eau.

La population de Saint-Louis présente à peu près tous les types que l'on rencontre sur le fleuve; l'un des plus caractérisés est celui des piroguiers, qui habitent, vis-à-vis de l'île Saint-Louis, un village nommé Guet-N'dar. Les habitants de Guet-N'dar sont pêcheurs de père en fils; ils ont une habileté extrême pour manœuvrer leurs pirogues à travers les brisants de la côte. Ces pirogues sont armées, aux deux extrémités, d'éperons aigus; les quatre hommes qui les montent se tiennent debout et les poussent vigoureusement avec leurs longues pagayes; ils font sans cesse contre-poids à l'action de la lame en se déplaçant, et parviennent ainsi à se tenir en équilibre sur la crête des vagues, dont ils suivent la pente avec une vitesse vertigineuse lorsqu'ils viennent apporter à terre le produit de leur pêche.

Le laptot ou matelot du fleuve est un type aussi curieux que le piroguier, mais il n'aime pas le bruit des flots: à lui les eaux tranquilles, les longues navigations fluviales, le bruit des camps maures et celui des villages noirs. Il fait les deux cents lieues qui le séparent de Bakel sans sourciller, s'aidant de la voile quand le vent est favorable, marchant à la cordelle, se touant sur des ancres quand les berges du fleuve sont trop boisées pour lui permettre de jeter à terre la sabaye à laquelle il s'attelle pour remorquer sa barque. L'équipage d'un bâtiment de traite se complète par une pileuse de couscous et un griot, qui doit battre son tambourin pour marquer la mesure pendant la marche.

Le laptot qui a su économiser devient par suite propriétaire de la barque qu'il traînait; il est alors traitant et reçoit les avances nécessaires à son commerce, des négociants de Saint-Louis, avec lesquels il fait ses comptes au retour de son voyage. Une natte, un toit de paille mettent le traitant à l'abri du soleil et de la pluie; les marchandises sont renfermées quelquefois dans des coffres, d'autres fois dans une cale complétement fermée; le bâteau est alors ponté.

Le mélange des Européens et des indigènes a produit une population de couleur qui a soigneusement conservé la manière de vivre de ses pères; les mulâtresses sont désignées sous le nom portugais de *signares* (dames); elles attachent beaucoup de prix à avoir une maison bien réglée. La classe de couleur au Sénégal s'est généralement montrée très-amie de la race blanche, dont elle est issue, et qui lui a donné la richesse et l'éducation, à laquelle pourvoient des couvents et des colléges.



Haut Sénégal : Peul berger. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une photographie.

Les traitants et les signares possédaient autrefois une multitude de captifs, qui ont été émancipés en 1848 et qui sont venus grossir le nombre des marigotiers[1].

La population des Yoloff sédentaires cultive quelques champs de millet dans les villages qui sont situés autour de Saint-Louis; lorsque les gouverneurs font la guerre avec les populations riveraines, ils fournissent des volontaires; il n'est pas rare de pouvoir lever 1500 à 2000 hommes parmi eux. Les guerriers de Saint-Louis sont généralement fidèles au drapeau, braves au feu; mais les recrues que fournissent les provinces avoisinantes n'offrent pas les mêmes garanties, et beaucoup de ces gens n'attendent que le moment de piller.

Le régime commercial du Sénégal a souvent varié. Le pays fut exploité par des compagnies à privilége exclusif, jusqu'en 1790. Après 1817, année où la France rentra en possession de cette colonie, le gouvernement voulut tenter des cultures. Cet essai, commencé en 1822, ne donna pas de sérieux résultats. Il était basé sur des primes que l'on cessa de payer en 1830, et les cultures disparurent avec les primes. Le coton et l'indigo que l'on avait récoltés étaient de bonne qualité, le mode d'exploitation seul était défectueux.

Après cet essai l'on crut devoir revenir aux compagnies privilégiées pour exploiter le commerce du Sénégal. La première société de Galam fut organisée en 1828. Elle avait la concession d'un commerce exclusif dans le haut pays pendant les basses eaux. Aux crues, elle avait à subir la concurrence des personnes étrangères à la compagnie. Le gouvernement avait fait reconstruire, en 1821, le fort de Bakel, pour protéger le commerce et donner toute sécurité aux négociants qui voulaient mettre leurs biens à l'abri de la rapacité des noirs. Le monopole de cette compagnie, souvent attaquée, succomba en 1848. Cette mesure libérale a été complétée par l'admission à Saint-Louis des navires étrangers, qui peuvent y faire leur trafic. Le commerce du fleuve est encore réservé aux Français seuls. Après le décret de 1848, il était indispensable d'appuyer les efforts isolés du commerce par des forts permanents espacés sur le parcours du fleuve.

Cette période d'expansion donna successivement lien à la construction de plusieurs forts : Dagana fut réédifié en 1841; Mérinagen, destiné à dominer le lac Guier ou Paniéfoul, date de 1842; le fort de Lampsar de 1815; Sénondébou, sur la Falémé, prit la place de l'ancien fort Saint-Pierre; Podor fut réoccupé en 1854; en 1845, on construisit Médine dans le Kasson; il fallut, en 1859, élever un poste à Saldé, une forte tour à Matam, un poste à Aéré.

Il serait impossible, dans une pareile revue, d'énumé-

1. On nomme marigotiers, au Sénégal, les traitants qui parcourent avec des embarcations toutes les branches des fleuves, pour commercer avec les villages noirs.

rer les guerres que les gouverneurs du Sénégal ont eu à soutenir contre les populations indigènes, pour réprimer les Maures qui faisaient sans cesse des insurrections sur les territoires des Nègres, où ils entraient en franchissant le fleuve à gué.

Les gouverneurs du Sénégal ont annexé à la colonie divers territoires situés aux environs de Saint-Louis, le Ouallo et le Dimar.

Les Maures consacrèrent en 1858 les nouvelles frontières de la colonie par des traités. Depuis, les Trarzas, les Bracknas et les Douaichs n'ont plus fait d'incursion sur la rive gauche du Sénégal.

Le commerce payait primitivement des « coutumes » (du mot anglais *custom*, douane) au profit des chefs maures sur les territoires desquels étaient établies les escales. L'insolence et la barbarie nationales faisant regarder ces « coutumes, » qui n'étaient que des gratifications, comme des tributs, des difficultés insurmontables

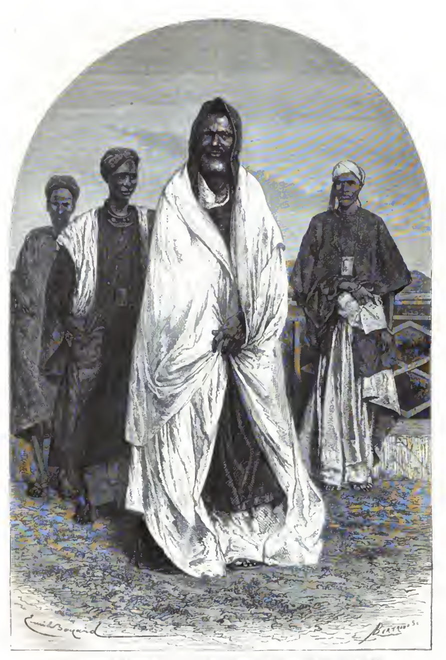


Femmes sénégalaises. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie.

s'ensuivirent. Les coutumes ont été régularisées; le gouverneur fait payer les gratifications convenues dans les traités aux chefs auxquels il en a été maintenu.

Tranquilles du côté des Maures, toute l'attention des gouverneurs a dû se porter du côté du haut fleuve, où les populations énergiques des Foulahs luttaient contre notre influence; il ne fallut pas moins de trois campagnes pour briser le Fouta, qui fut démembré. Le Dimar, le Toro et le Damga, provinces entre lesquelles est enclavé le Fouta proprement dit, furent reçues sous le protectorat français.

Le centre des Foulahs s'appuie sur l'île nommée île à Morfil, qui divise le fleuve en deux; Podor, situé sur le bras principal, commande les passes du nord qui séparent l'île du territoire maure; Saldé, situé à l'extrémité orientale, a le même but que Podor; il a fallu construire vis-à-vis de Saldé, sur le bras méridional, le poste d'Aéré, qui complète la sécurité des marigotiers.



Phara Penda, chef de Richard Toll (voy. p. 330 et 334). — Dessin d'Émile Bayard, d'après une photographie.

Saldé est un gros village habité par des Torodos, aborigènes de ces quartiers.

Pendant la saison sèche, les terrains arrosés par le Sénégal semblent arides; on n'y voit que de hautes graminées et quelques arbustes rabougris. A l'époque des hautes eaux, le fleuve déborde par-dessus les berges et inonde les campagnes qui sont peu élevées. Il se forme, à la retraite des eaux dans chaque dépression, une mare souvent importante qui devient quelquefois un lac. Les palétuviers croissent sur les bords de ces marigots et sont parfois à moitié enterrés dans la vase.

Le bas du fleuve est sillonné par divers bras qui forment autant d'îles. La masse des eaux se réunit à la barre, qui est sa seule issue. Le fort de Lampsar avait été construit pour la garde de ces marigots. L'élévation du terrain de Lampsar a engagé l'administration à y former un barrage qui permet de recueillir les eaux issues du lac Guier ou Paniéfoul; et si les eaux maintenues par le barrage eussent continué à être douces, on avait formé le projet d'établir un canal pour les amener à Saint-Louis, qui est privé d'eau potable.

Richard Toll ou « le Jardin de Richard » est un établissement qui fut fondé par le jardinier botaniste Richard, pour servir de jardin d'acclimatation. En 1840, on anéantit les plantations déjà faites, sous prétexte qu'elles pourraient servir de retraite à l'ennemi. Le jardin est aujourd'hui en bon état. La position de Richard Toll est bonne; l'établissement est situé près du canal de la Taouay, qui fait communiquer le fleuve avec le lac de Guier; les gouverneurs y ont fait bâtir un pavillon qui peut leur servir de maison de campagne. Quelques particuliers ont fondé des habitations cotonnières près de Richard Toll, et tout fait espérer que, bien arrosées, bien conduites, elles rendront à leurs cultivateurs un intérêt suffisant.

Dagana a été reconstruit en 1821; il sert à commander les provinces du Oualo et du Fouta, dont les terrains viennent se confondre dans ce village, divisé avant l'occupation française entre les deux chefs de ces provinces, qui y avaient chacun un gouverneur.

Dagana présente au fleuve sa façade; il a un développement suffisant pour contenir les logements des employés et de la garnison. Les escales des Darmankous et des Trarzas sont aux environs de Dagana.

Les berges du fleuve s'animent dès que l'on a dépassé les eaux saumâtres, et la végétation devient plus belle. Podor commande l'île à Morfil. L'escale des Bracknas est située en face de Podor. Une petite ville s'y est déjà fondée. Des promenades, des maisons à terrasse font penser que la civilisation pénétrera peu à peu dans le fleuve. Un pont avait été jeté sur les marigots qui sont en face de Podor, afin de faciliter l'arrivée de cette ville aux caravanes maures.

Pendant l'hivernage, les berges du bas fleuve sont submergées en aval de Podor, et elles ne présentent plus que l'aspect d'un lac immense. Les Maures, dont le pays est coupé de mamelons, se replient alors du côté du Tagent et du Sahel. Quelques monticules, situés en face de Podor, ont reçu le nom de Chamanah. Il faut, pendant l'hivernage, suivre la crête des Chamanah pour pénétrer dans l'intérieur. Les Bracknas ont la même constitution politique que les Trarzas. Ils sont mahométans sévères.

Les Douaichs fréquentent Dagana: leur nom signifie captif; un de leurs chefs les a affranchis du joug qui pesait sur eux; ils sont Berbères Azenagh. Les dissensions de leurs familles princières leur font perdre de leur force. Les Douaichs et les Tichits ont la face plus large que les Maures; elle est aplatie. La tête est belle, quoique le front soit peu bombé; le nez est beau et les yeux sont à fleur de tête; ils rappellent complétement les Bédouins que j'ai vus dans le Maroc.

Depuis quelques années, les chefs maures comprennent qu'ils ont un grand intérêt à se rapprocher de la France. Le désir d'échapper aux exactions du Maroc a jeté dans nos bras le cheik do l'Oued Noun. Les chefs des puissantes tribus qui habitent les bords du Sénégal, tels que les Trarzas, les Bracknas, fatigués des guerres qu'ils ont eu à soutenir contre les gouverneurs du Sénégal, ont accepté les conditions qui leur ont été imposées par l'autorité française. Les tribus indépendantes qui vivent entre l'Oued Noun et le Sénégal ont été ébranlées par l'ascendant que nous avons pris sur leurs voisins dans ces derniers temps, et l'on peut prévoir le moment où leur intérêt les rapprochera de nous.

VI

Légendes du haut Sénégal. — Houba Foul. — Kholy Satigny. — Poëme de Samba Foul. — Caractère du chef du fleuve du Sénégal. — Capitaine de rivière. — Guet-N'dar. — Cayor.

Il n'est pas de peuple qui n'ait un passé poétique où la légende et l'action épique se combinent et contiennent en germe le développement futur de ce peuple. Les populations sénégalaises ont été guerrières et religieuses; les chefs de clans se nomment far ou farim dans les États mandingues, tonka parmi les Sarracolets, teign ou tignem dans les États foulans ou serrères, bour ou damel dans les États yoloffs; ils ont une autorité réelle; chaque village jouit d'une sorte d'autonomie, sous l'administration de son chef direct et du conseil des anciens.

A l'origine de la nation foulane, Denia, le patriarche de la race institue les castes. Les Torodos reçoivent le dépôt des lois; ils veulent se servir de cette prépondérance pour saper l'autorité des teigns; nous verrons se répéter des tentatives de révolutions analogues, pour faire passer l'autorité des castes guerrières entre les mains des légistes; les teigns, plus politiques que leurs descendants, chassent du Fouladoughou les Torodos, qui émigrent sur le haut Sénégal.

Houba Foul conduisit ensuite ses guerriers au milieu

des populations idolâtres, qu'il soumit à la loi de l'Islam.

Nous assistons alors à la formation des sous-races. Hamet et Samba, qui appartiennent à la race de Houba, jettent leurs armes après le licenciement de son armée, et deviennent pasteurs. La famine les surprend au désert; Hamet se rapproche du fleuve pour se procurer des vivres; il oublie bientôt au milieu de l'abondance son frère Samba, qui vit au milieu de ses troupeaux dans une détresse profonde. Hamet revient enfin vers lui. Samba, indigné de sa lâcheté, le chasse de son camp.

Les Laobé, qui vivent dans les forêts, où ils confectionnent des écuelles de bois, sont les descendants de Hamet; les Griots ont une origine analogue; les Selbou sont au dernier degré de l'échelle; les uns et les autres sont devenus parias et ne peuvent s'allier qu'entre eux.

Les descendants de Houba et les Torodos avaient cédé à l'ascendant des Maures, auxquels ils payaient un tribut, lorsque Kholy Satigny, chassé du Fouladougbou par une famine, se met en marche vers le nord-ouest; il a conquis par ses austérités un talisman qui le rend invulnérable; il peut à volonté se rendre invisible et revêtir la forme qu'il désire. Malgré la puissance surnaturelle de son chef, l'armée, dont les vivres sont épuisés, est aux abois, lorsque les éclaireurs aperçoivent un oiseau qui tient dans son bec un épi de maïs; l'augure est favorable; la perruche dirige la marche des compagnons de Kholy Satigny. Il arrive dans le pays qui porte aujourd'hui le nom de Fouta; il bat les Maures, délivre les Torodos, et fonde l'empire foulan du Siratick, corruption de Satigny.

La race de Denia est avide : les guerres intestines, les trahisons, les usurpations ruinent bientôt l'État de Satigny, dont le grisgris est tombé dans l'oubli.

Samba est l'*Antar* des populations du haut Sénégal. Son oncle s'est emparé de l'autorité pendant sa minorité; il fuit sa colère, qui pourrait bien lui coûter la vie. Son griot, qui chante les hauts faits de Denia, et son chien lui sont seuls fidèles. Le tonka de Ouandi accueille Samba et lui donne des fêtes; il reçoit de lui, comme un dépôt sacré, sa mère, ses sœurs, et ses frères, qu'il a soustraits à la fureur du tyran.

Quant à lui, il ne respire que la guerre et la vengeance; il a passé sur la rive droite du fleuve et il cherche El Kebir, renommé par ses richesses et par sa puissance.

Il a trouvé le camp d'El Kebir; il se présente sans ambages. « Je suis Samba, donne-moi une armée! » — « Sois le bienvenu, proscrit, » est la réponse du roi maure.

Les noirs sont toujours très-délicats au sujet de leurs boissons; l'eau du camp du roi maure est infecte; Samba ne peut se contenter d'un pareil breuvage; il appelle la négresse du roi, et lui enjoint de lui porter de l'eau meilleure.

La jeune fille lui apprend que le lion Mabardidalo garde les sources, et qu'il faut, pour y puiser de l'eau, lui sacrifier chaque année une jeune vierge.

Le parti de Samba ne peut être douteux; il prend le *bous* de la négresse (un bous est le cuir qui sert à mettre l'eau) et se rend aux sources. Rien de plus terrible que le monstre qu'il va affronter; il a le cou d'un éléphant; il y a deux siècles qu'il ravage la terre.

La nuit est noire lorsque Samba arrive à la fontaine. Mabardidalo se précipite à sa rencontre avec fureur; mais Samba n'a-t-il pas sa lance et son chien fidèle? La forêt retentit du bruit de la lutte et du mugissement du monstre, dont les yeux lancent des éclairs; le lion mord la poussière; Samba plante en terre sa bonne lance, y attache son chien avec une laisse, jette une de ses sandales près de son ennemi vaincu et retourne au camp d'El Kebir.

La nouvelle de la mort du lion se répand bientôt dans le camp.

Ainsi parlait El Kebir dans sa ronde du matin : « Que le brave qui a fait un pareil exploit se fasse connaître, qu'il prenne la sandale qui lui appartient, qu'il délie la laisse du chien et prenne sa lance! » Dans les camps maures comme dans nos cours, il ne manque jamais de personnes prêtes à s'attribuer les hauts faits d'autrui; la fleur des guerriers du camp s'approche en vain du chien; il les accueille tous en leur montrant les dents. »

Samba s'était pendant ces vaines tentatives tenu en arrière; mais le chien fidèle a enfin flairé son maître, il rompt sa laisse et vient le combler de caresses. Elkebir reconnaît que Samba est l'auteur de cette action héroïque, il le comble de présents. Les strophes se succèdant désormais plus rapidement dans le poëme africain et se terminent invariablement par la formule : « Il est parti, Samba! »

La convoitise d'El Kebir va désormais se donner une libre carrière; il va mettre le courage et l'habileté de Samba à de rudes épreuves.

Le roi des Peuls noirs a des bœufs blancs qui font le désespoir d'El Kebir; ses éclaireurs les plus subtils n'ont jamais pu tromper la vigilance des pasteurs peuls.

L'expédition a quitté le camp, les chevaux du désert brûlent l'espace, leurs naseaux fument. Biram Gorour, garde bien tes troupeaux! Il est parti, Samba! Mais Samba n'est pas un voleur; le fils de Galadegbi, fils d'Eltoli, le descendant de Denia, ne cherche pas d'abri, il se bat corps à corps en plein soleil comme ses pères.

Les Maures, les lâches, ont entouré les troupeaux, ils ont détourné quelques bœufs qu'ils poussent vers le camp d'El Kebir.

Quant à Samba, il envoie un cartel au roi des Peuls noirs et l'attend au rendez-vous qu'il lui a assigné. Il est parti, Samba! Biram Gorour, monté sur un cheval blanc, paraît au milieu de son armée; Samba l'atteint d'un coup de feu et lui fait mordre la poussière. Samba lui montre les deux compagnons qui ont affronté son armée avec lui; Biram Gorour s'avoue vaincu; il donne la moitié de son troupeau à Samba qui le remet en selle. Il est parti, Samba! Les Maures arrivent

les mains vides au camp d'El Kebir; ils accusent Samba de trahison.

« Mort au traître! » dit El Kebir, qu'il soit jeté en pature aux hyènes! — Il est parti! »

Les filles d'El Kebir ont entendu la sentence du roi; une d'elles propose à ses sœurs de sauver les jours de Samba, qui les a délivrées du tribut de sang qu'elles payaient à Madardidalo.

Les jeunes filles saisissent par les crins les coursiers qui paissaient en liberté; elles volent sur les traces de Samba. Il est parti, Samba!

Les bœufs blancs de Biram Gorour entourent le *tata* du roi (tata est un fort), l'air retentit de cris d'allégresse. Samba, ses deux compagnons et son chien ont ramené les bœufs; l'envie entre dans le cœur d'El Kebir. Il est parti, Samba! Ewe et ses sœurs suivent ses pas. « Arrêtez, s'écrie El Kebir, filles ingrates, filles imprudentes, l'espoir du Ouled Khomir. Reviens, Samba,



Guedé. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

ramène les filles du désert qui ont suivi ta lance. »

Samba revient sous les murs du tata; les filles du désert l'entourent encore; El Kebir songe enfin à remplir ses promesses.

Les guerriers ont reçu le ban de guerre, on dépose sept troncs d'arbres immenses devant le camp d'El Kebir. Lorsque les pieds des chevaux auront coupé les arbres, l'armée de Samba sera assez nombreuse. Les descriptions du défilé sont faites dans les termes les plus pompeux. « Pars! » dit El Kebir.

Samba se dirige sur Ouandi pour y chercher sa mère et ses sœurs. Une vieille mendiante se présente à lui :



N'dioum. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

« O femme infortunée, je ne puis te secourir, je vais chercher ma mère; » et il repousse la vieille du bras. — « Il est parti, Samba! » — « Au nom du Dieu miséricordieux, Samba, les os de mes os, la chair de ma chair, Samba, as-tu sitôt oublié ta mère et suis-je changée au point de te faire horreur? » Samba a reconnu l'épouse préférée de Gualadeghi : « Mère, pardonne; mère, tu seras vengée! » Les pirogues portent les guerriers sur la rive gauche du fleuve; le tata de Ouandi est enlevé; le tonka a les os brisés d'un coup de lance; ses fils sont mis à mort : il reçoit les femmes dans son harem; sa mère gouverne Ouandi.

Grande et noble est la ville usurpée par Abou Moussa. Un chien maigre, à la mine farouche, paraît au milieu du cercle où Abou Moussa rend la justice. Est-ce un prince, est-ce un roi qui a pris cette forme? s'écrie-t-il à l'aspect du chien; qu'il soit traité avec bonté! »

Le roi se retire dans ses appartements. La nuit a



Femmes du haut Sénégal : Sarakolaise et Kassonkaise. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une photographie.

étendu ses voiles sur le désert; le cri de l'hyène, le rugissement du lion avertissent l'homme qu'il est entouré d'ennemis. Un chien tenant aux dents un sac de cuir paraît devant le divan où Abou Moussa repose; il n'y a pas de doute, c'est le chien qu'il a vu dans la soirée. Le chien disparaît et fait place à Samba irrité, qui lui montre la corne d'or de Kholi qu'il vient de reconquérir.

Des voix humaines s'entendent dans la forêt : A demain la vengeance! L'armée de Samba surprend le village endormi; les tamtams résonnent; la lutte est terrible.

Samba escalade le tata; il pénètre jusqu'à la case d'Abou Moussa. Un duel terrible, à la suite duquel Abou Moussa succombe, livre la ville à Samba; le tyran est mort. Ange de la mort, saisis ta proie, conduis son âme au lieu où Israfil sonnera la trompette fatale.

Chantez, griots, chantez la victoire de Samba. Il est revenu, Samba. Qu'Allah lui donne longue vie pour combler de bien ses griots qui garderont fidèlement la mémoire de ses hauts faits!

Ce poëme respire une ardeur et un orgueil qui peignent bien le caractère de la race noire et rendent ces clans redoutables, même pour nous. Les dernières levées de boucliers ont prouvé qu'il fallait se tenir toujours en garde contre des gens qui s'estiment si haut.

On ne peut quitter le Sénégal sans donner un aperçu de la vigueur avec laquelle quelques chefs ont embrassé nos intérêts. Le vieux Pbara Penda a pris part à toutes nos expéditions depuis vingt ans; il appartient aux races nobles du Ouallo. Le chef d'Embilor, Sambadiegn, appartient au contraire aux castes qui étaient réputées vassales; il était *moul* (de la caste des pêcheurs). Il a su par sa bravoure inspirer à l'administration une telle confiance qu'elle se repose sur lui de la garde d'un des postes les plus importants des environs de Saint-Louis. Sambadiegn manœuvre un cheval avec une élégance sans pareille. C'est plaisir de le voir avec son œil brillant et sauvage, ses cheveux flottant au vent, caracoler sur les rives du fleuve, où il a fait construire une petite maison à l'européenne. Il l'habite. Beaucoup de chefs ont des maisons de pierre, mais ils préfèrent vivre dans des cases en paille.


Haut Sénégal : Peul. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une photographie.

Ibrahim Cann est chef d'un des villages de Podor; il appartient à la haute aristocratie des Foulahs, dont Podor était la province la plus avancée vers le Ouallo; il avait épousé la veuve d'un *lam toro*[1]. A l'époque où la guerre sévissait dans le fleuve, où il était difficile de faire parvenir des avis aux officiers qui étaient dans le haut pays et où les Foulah révoltés massacraient les messagers et interceptaient les dépêches, Ibrahim, ne trouvant personne pour porter les ordres du gouverneur et faire les ouvertures qui devaient être communiquées de sa part aux chefs, accomplit lui-même cette mission périlleuse; il se rend à la mosquée, et au moment où tous les fidèles, après avoir adoré Allah, allaient vaquer à leurs affaires, il les arrête, et leur lit les ordres émanés de Saint-Louis. Ce trait d'audace tourne contre lui la fureur des assistants, mais il est doublement inviolable : n'est-il pas dans la maison du Seigneur, et n'est-il pas couvert par l'ordre du gouverneur? Il défie les assistants de violer sa personne revêtue d'un caractère sacré; ses amis l'entourent, et il sort en triomphe de la mosquée, après avoir accompli avec simplicité cet acte d'audace et de dévouement.

Le capitaine de rivière mérite une mention spéciale; il est pilote du fleuve dont il connaît par cœur tous les coudes; il compte par pointes. Pas un arbre ne lui échappe. — Pilote, combien de pointes de tel endroit à tel endroit? — Jamais il ne se trompe.

Il est brave aussi lui, le capitaine de rivière; il a

1. Le lam toro est le gouverneur de la province de Fouta-Toro.

toujours l'œil au guet sur sa passerelle; les premières balles sont dirigées contre lui, mais il y est habitué et conserve le plus grand sang-froid au milieu de la fusillade. Des plaques de tôle abritent le pont, et l'équipage tire à travers les embrasures qui se trouvent entre les interstices de ce blindage.

Pendant la guerre, il a souvent le commandement d'une chaloupe, d'un chaland armé. Son équipage est animé d'une résolution aussi ferme que la sienne; le gué qu'il garde est infranchissable; il a le plus profond mépris pour les Maures et fait souvent, pendant la guerre, des incursions dans leur camp, avec ses laptots transformés en partisans.

Guet-N'dar n'a pas perdu de sa physionomie depuis qu'il est relié à Saint-Louis par un pont en bois et que le marché de Saint-Louis s'y tient; seulement, vous y verrez aujourd'hui des caravanes de chameaux accroupis sur le sable et des Maures, au cousabe bleu, au front découvert, qui veillent auprès d'eux.

Les Mauresses se risquent même jusqu'à Guet-N'dar, et vous les verrez coudre au milieu des noires filles des piroguiers. Elles sont reconnaissables à leurs traits fins, à leur teint clair; leurs yeux à l'iris d'or, leurs cheveux longs les caractérisent.

Mais Jean Flamand, chef des piroguiers, dominera tout. Vous le verrez, calme et réfléchi, venir chaque matin rendre compte au gouverneur de l'état de la barre et recevoir ses ordres. Si la barre est belle, deux cents pirogues sont lancées à l'eau et vont tendre leurs lignes au large. A trois heures, vous les voyez rentrer: c'est un des spectacles les plus étranges auquel vous puissiez assister; si la barre est belle, elles se lancent dans le brisant et le traversent comme une flèche. Mais quelle science d'équilibre, quel sang-froid, quelle audace il faut, lorsque les brisants sont élevés et se développent jusqu'au large! Ils présentent alors une batture de quatre cents mètres où la mer écume avec rage. L'œil exercé du piroguier a saisi le rhythme de cette masse écumante; il sait le moment où il peut confier son léger esquif à l'une des plus impétueuses lames. Une fois engagé dans le brisant, il fera volte-face, et il attendra, au bas du plan incliné formé par la vague, qu'une nouvelle chance se produise. Il retourne alors sa proue vers la terre, et la pirogue, mue avec une vigueur peu commune par les piroguiers, qui sont toujours debout au milieu de cette mer en démence, vient s'échouer à la plage avec sa pêche complète.



Haut Sénégal : Peul. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une photographie.

Il est du point d'honneur de Jean Flamand et de ses administrés que jamais un Européen ne se noie dans le brisant. Un officier fut pris, dans le trajet, d'une attaque d'épilepsie; ils parvinrent à le sauver, malgré le dérèglement de ses mouvements. C'est une race patiente, habile et dévouée; elle fournit des capitaines de navire et des pilotes de barre.

Rien de plus imposant que les barres des grands fleuves; le double courant que forment la marée et les eaux descendantes des fleuves augmente le danger de leur fréquentation. Un système de télégraphes aériens met à tout moment le chef de la barre du Sénégal en rapport avec le cabinet du gouverneur.

Chaque matin, les chaloupes sortent et vont sonder la barre. Les pilotes sont armés de longues gaffes avec lesquelles ils interrogent le terrain, car le plomb serait entraîné par le courant; et lorsque le pilote a pu déterminer le lit le plus profond que l'on nomme le chenal, il jette ses barils, qui servent à maintenir les navires qui se présentent pour l'entrée ou pour la sortie, dans les eaux les plus profondes.

Le passage de la barre est un jeu pour les bateaux à vapeur, mais, de janvier à mars, il est d'une difficulté extrême pour les navires à voiles, et il n'est pas rare de voir les bâtiments séjourner plusieurs mois sans

pénétrer dans la fleuve. Les alléges viennent alors prendre leur chargement et apporter des marchandises de retour.

Le Cayor est une vaste province qui est habitée par les Yoloffs; elle s'étend depuis Saint-Louis jusqu'au cap de Nase, qui termine la baie de Gorée. Le Cayor a depuis longtemps secoué l'autorité du bourba Yoloff; il est gouverné par un chef qui prend le nom de damel. La presqu'île du cap Vert, dont Dakar est le principal village, s'était soustraite, depuis plus d'un siècle, à l'autorité du damel pour se jeter dans nos bras, et à diverses époques, les damels avaient été forcés de reconnaître comme possession française une bande de terrain longeant la mer et pénétrant à six lieues dans l'intérieur. Rufisque est le principal comptoir du Cayor sur la rade de Gorée; il sert d'entrepôt aux arachides qui viennent, par terre, du Baol et du Sin.

La route de terre de Saint-Louis à Gorée traverse le Cayor; les deux villes sont reliées par une série de postes électriques, qui sont devenus autant de postes militaires. Gandiola, Bétet, Mbyen commandent cette route. On peut, de Mbyen, se rendre directement soit à Dakar, soit à Rufisque.

Il a fallu fonder à Thiès un autre poste fortifié, nommé Pout, pour assurer la route de Rufisque au Baol, et l'on a couronné le Saloum par le fort de Kaolah.

Le N'dianbour, le Mbaouar, le Laudal et la Saniokhor furent séparés du Cayor en 1863 et annexés à la France.

N'gniguis, capitale du Cayor, fut également occupé et devint un poste avancé.

Madiodo reçut le titre de damel au prix de cette cession. Ce chef, ivrogne incorrigible, ne conserva pas longtemps sa royauté éphémère, et l'administration de Saint-Louis résolut de gouverner directement le Cayor.



Podor. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

Toutefois un ennemi remuant nous dispute encore la possession paisible du Cayor. Latdior appartient à la famille des damels, ainsi que Madiodo; la couronne aurait dû leur appartenir, parce qu'il est fils de la *linguiere*[1].

La caste des Tiedos ou nobles, vassaux directs de la couronne, ivrognes, pillards et remuants, a un intérêt direct à soutenir les droits des princes indigènes, qui leur permettent le pillage.

Les habitants du Cayor appartiennent à la race des Yoloffs; toutefois, qu'il faille l'attribuer soit au climat, soit au mélange d'une race étrangère, ils sont d'une taille plus élevée et plus vigoureux que les Yoloffs du fleuve.

1. La sœur aînée du damel, qui transmet le pouvoir à son fils, se nomme *linguiere*.

Le mahométisme a pénétré parmi les populations de Sénégambie; les Tiedos du Cayor, les Serrères et les Diobas sont restés idolâtres, et croient à un Être suprême, qui gouverne par des intermédiaires. La superstition du canary[1] (ou de bouy, le dieu inconnu), qui existe chez les Bambaras, y est très-répandue; les griots forment une caste à part et sont plus nombreux qu'ailleurs dans le Cayor.

1. Le canary est un vase de terre qui rappelle le culte des cabires : Dieu manifeste sa volonté par des signes mystérieux connus des adeptes.

Fleuriot de Langle.

(La suite à la prochaine livraison.)



Le fort de Gorée. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

CROISIÈRES A LA CÔTE D'AFRIQUE,

PAR M. LE VICE-AMIRAL FLEURIOT DE LANGLE[1].

1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VII

Cap Vert. — Gorée. — Population de Gorée. — Dakar. — Population de Dakar. — Esclavage. — Écoles musulmanes. — Serrères. — Mgr Kobès. — Joal. — Le Saloum. — La Gambie. — Albréda. — Sainte-Marie de Bathurst. — Maccarthy. — Navigation fluviale. — Population. — Commerce.

L'aspect des côtes est monotone depuis le cap Blanc jusqu'à l'embouchure du Sénégal : quelques arbustes rabougris couvrent les dunes d'une végétation que la poussière du désert rend grisâtre.

Les premiers arbres qui frappent la vue du navigateur, fatigué de cet océan de sable, signalent le cap Vert, qui se termine, au nord, par deux monticules assez élevés, nommés les Mamelles.

Ces collines de formation volcanique et les laves éparses sur toute cette étendue de terrain prouvent que ce coin de terre a été bouleversé par les feux souterrains. Leurs pentes sud sont tapissées de baobabs gigantesques, qui ne se revêtent que pendant l'été de leur magnifique verdure; le désert semble reprendre son empire pendant l'hiver; une plaine peu inclinée s'étend du revers de ces collines jusqu'à la baie de Gorée.

Quelques réservoirs d'eau douce suffisent pour entretenir, dans la presqu'île comprise entre la pointe des Almadies, les Mamelles, les villages de Dakar, d'Yoff et de Hann, une fertilité qui permet d'y cultiver du millet et des légumes.

Cette oasis est d'autant plus remarquable que le sol de Saint-Louis est plus sablonneux.

La presqu'île du cap Vert couvre du côté du nord

1. Suite et fin. — Voy. p. 305 et 321.

Gorée, rocher aride, qui domine une rade superbe, où les navires trouvent une mer toujours calme.

Cet îlot est couronné par un fort qui contient des casernes et des citernes. Des quais ou appontements en bois ont été jetés pour faciliter le batelage, car la ville, bâtie au bas du rocher, sur un terrain très-étroit, reçoit tout de la grande terre.

La population de Gorée est très-dense; les signares ou métisses y ont conservé une beauté et une fierté qui sont aussi proverbiales que la pureté de leurs mœurs. Hardis marins, les laptots sont réputés pour leur courage et leur habileté; ils parcourent avec leurs goëlettes toutes les criques qui séparent le Sénégal de Sierra-Leone et reviennent, abeilles butinantes, rapporter à la ruche le produit de leur commerce. La maison de la signare est le point de départ et le point d'arrivée du laptot; il y a reçu le jour, il y mourra: sa mère, ses sœurs, sa femme y vivent. Bien que l'esclavage ait été aboli depuis vingt ans, il a encore pour sa maîtresse un respect qui va quelquefois jusqu'à lui donner une part de ses profits.

L'émancipation de ses anciens esclaves a réduit la population de cette île à une vie précaire; sobre, entreprenante, elle cherche dans le commerce le gain de tous les jours; les maisons qu'elle a reçues de ses ascendants lui procurent d'ailleurs une certaine aisance, mais les anneaux d'or, les bijoux, dont s'enorgueillissaient ses rapareilles (nom des servantes) ont pris le chemin du creuset, et l'aspect morne de la ville ne rappelle plus les botaïs (bals) d'autrefois.

Nous avons fait marcher notre colonisation africaine bien lentement. Ce ne fut qu'en 1859 que l'amiral Protet décida le gouvernement à occuper la presqu'île du cap Vert. A cette époque, le génie militaire traça autour de la baie de Dakar le plan de la ville future; deux jetées furent fondées plus tard pour rompre la grosse mer qui, poussée par les vents de sud-ouest, rendait la plage inabordable pendant l'époque des pluies. La jetée extérieure se développe dans la direction du nord-quart-nord-ouest, et elle a une longueur de trois cent quatre-vingts mètres; elle s'appuie sur un cap solide, et a été faite aux dépens des roches basaltiques de la falaise qui abrite Dakar; la jetée intérieure a une longueur d'environ deux cents mètres; elle est parallèle à la première. Bien que ces ouvrages soient en pierre sèche, ils ont résisté aux grosses mers de l'hivernage.

Des batteries défendent ces ouvrages, et croisent leurs feux avec le fort bastionné qui depuis 1840 couronne le sommet de Gorée. L'accès de ce port a été facilité par des phares. Un feu de première classe, dont les éclats se voient à trente milles, a été érigé sur l'une des Mamelles; la pointe des Almadies, d'où part une batture dangereuse, a été éclairée par un feu de quatrième classe; le cap Bernard a reçu un feu du même ordre. Cet éclairage permet de se rendre à Dakar à toute heure de jour et de nuit, et la brume seule peut forcer à mouiller au large; la côte porte sonde partout.

Les jetées abritent un espace suffisant pour que les vapeurs des Messageries y fassent escale; leurs corps morts sont situés entre les deux jetées.

Ces vapeurs y trouvent tous les moyens nécessaires pour faire leur charbon avec rapidité.

Les parcs à charbon de la marine militaire, ceux des Messageries maritimes, sont abrités par de vastes hangars. Les ateliers de l'artillerie s'élèvent rapidement, et Dakar aura bientôt la ressource d'un petit arsenal maritime.

La population de Dakar, composée de Yoloffs, est généralement musulmane; les noirs sont très-fervents dans leurs prières. Si vous vous êtes fait jeter à terre avant le jour, vous les verrez se prosterner pour adorer le Très-Haut au soleil levant; retournez, le soir, au village, vous les trouverez réunis par groupes sous quelques maigres ombrages, et, au moment où le soleil va disparaître, ils se dirigent silencieusement vers les lieux de prière, environnés généralement de murs de pierre sèche, qu'ils décorent du nom de mosquées, où ils se livrent à des génuflexions sans nombre en invoquant Allah.

Les Toucouleurs et les Foulahs sont leurs maîtres en Islam. Il est de bon goût parmi les familles riches de défrayer ces marabouts prédicateurs, qui leur récitent des versets du Coran pendant une partie de la nuit.

Le Griot n'a pas de religion bien arrêtée; il est effronté, ivrogne, adonné à tous les vices; il bat son tambourin et l'accompagne de gestes expressifs; il se forme bientôt autour de lui un cercle qui, entraîné par l'exemple, se livre à mille contorsions rhythmées.

Après sa mort, son corps est déposé sur une natte, et les jeunes filles de la caste, toutes nues et armées d'une lance, doivent disputer pendant toute la nuit son âme à Satan, à qui elle appartient. Le Griot ne peut être mis en terre; il est jeté dans un arbre creux.

Bien qu'en relation, depuis un temps immémorial, avec les Européens, les Yoloffs ont conservé leurs mœurs patriarcales. Le gouvernement est une espèce de gérontocratie; le chef est électif; le choix est limité à certaines familles patriciennes, et la transmission du pouvoir est collatérale par les femmes. Les successions civiles sont également collatérales par les femmes; la plupart des gens ne possèdent qu'une fortune mobilière : la terre appartient en commun aux villages.

Chaque année, le chef de la communauté, assisté du Conseil des anciens, fait la répartition des terres à cultiver, en calculant les allotissements suivant l'importance des familles. La propriété particulière, qui a toujours été respectée, commence à se vulgariser, et entre de plus en plus dans les mœurs des Yoloffs. Plusieurs notables sont depuis lors propriétaires fonciers, et donnent à leurs héritages un soin que la forme d'allotissement ne peut comporter.

La polygamie existe à Dakar; le nombre des femmes légitimes est de quatre. En s'établissant, chaque chef de famille fait un enclos entouré de palissades en paille, supportées par des pieux. La bienséance ne permet pas

de franchir cette enceinte sans y être invité. Chaque ménage y a sa case particulière. L'habitation du maître se distingue de celle des femmes par sa forme rectangulaire; les cases des esclaves, les cuisines, les étables complètent cet ensemble.

L'esclavage est à l'état d'institution domestique chez les populations yoloffes. Les mœurs y sont douces; la condition de l'esclave ne diffère que peu de celle de l'homme libre. Depuis l'introduction de l'Islam, il y a un grand nombre d'affranchis qui continuent à vivre sous le patronage du maître auquel ils appartenaient; ils ne peuvent jamais se mêler avec les familles libres, qui restent toujours supérieures en rang. Les enfants qui naissent des unions des hommes libres, avec les esclaves, forment une sous-caste, qui ne peut aspirer au gouvernement de l'État. L'esclave a un pécule; il est compris dans la distribution des terres, mais il doit remiser sa moisson dans l'enclos de son maître, qui peut s'en approprier les produits en cas de disette.

Les marabouts foulahs qui visitent Dakar sont un grand obstacle à la fréquentation de nos écoles par les enfants des deux sexes; ils ouvrent eux-mêmes dans chaque village des écoles, qui sont fréquentées surtout par de petits garçons, auxquels ils apprennent à lire et à écrire en caractères arabes; ils leur font réciter quelques versets du Coran; là s'arrête leur instruction. Les filles ne reçoivent, en général, aucune culture intellectuelle dans l'Afrique musulmane; c'est dans le but de soustraire les enfants à l'influence des marabouts que Mgr Kobès a fondé dans le Baol, en plein pays fétichiste, son établissement de Joal.

Les populations serrères, qui succèdent aux Yoloffs, ont conservé leurs habitudes fétichistes. Deux grands dieux, Takhar et Tiourack, président à leurs destinées : le premier est le grand justicier; le second est le dieu miséricordieux, source de tous les biens.



Marabouts de Gorée. — Dessin de J. Pesquet, d'après une photographie.

Quelques familles ont le privilége d'être les ministres de ces dieux. Les prêtres connaissent de toutes les causes qui ont trait à des vols et à la sorcellerie; personne n'affronte impunément l'arbre sacré à l'ombre duquel on dépose la terre foulée par les pieds du prévenu, ou la pierre que le prêtre doit poser sur sa tête pour dégager la vérité. L'épreuve du feu ou celle de l'eau empoisonnée, auxquelles sont soumis les sorciers, leur sont généralement fatales.

L'héritage est direct chez les Serrères : le frère hérite des femmes, et administre la fortune de ses neveux. Chez les Nones, fraction des Serrères, le neveu hérite à défaut de frère. Ces diverses coutumes tendent à s'effacer devant le Coran, qui s'impose de jour en jour davantage à ces populations.

De 1817, date de la reprise de la colonie du Sénégal, jusqu'en 1858, le commerce s'est peu développé sur la côte voisine de Gorée, bien que cette île jouisse du privilége d'être un port franc. A partir de 1858, le gouvernement a voulu soustraire nos nationaux aux pillages des chefs indigènes, qui en étaient venus à nier ou à violer avec effronterie tous les traités; l'établissement de Dakar a assuré notre prépondérance.

L'arachide a parfaitement réussi dans les terrains qui avoisinent la presqu'île du cap Vert; l'impulsion que cette culture a donnée au commerce a complétement changé les habitudes des noirs. L'escale que font à Dakar les paquebots de la ligne du Brésil ne peut que favoriser ce mouvement. Déjà une ville nouvelle s'élève à Dakar, où des aiguades ont été faites.

La nécessité d'assurer en tout temps la communication de Saint-Louis avec Gorée a déterminé à con-

struire une ligne télégraphique qui longe le rivege de la mer; ce travail a été terminé en 1862. Les caravanes qui apportaient les marchandises de l'intérieur dans la baie de Gorée, étaient souvent pillées par les gens du Cayor. Des traités d'amitié et de commerce, aussitôt violés que souscrits, ont forcé l'autorité du Sénégal à occuper, dans le Cayor, les points stratégiques de N'guiguis, de M'bijen, de M'boro, do Thiès, qui nous assurent la domination du pays.

Lee comptoirs de Rufisque, de Joel et de Koalah eervent à centraliser le commerce à l'intérieur. Dès que les troubles du Cayor se seront apaisés, Rufisque, situé dans le Baol, jouire d'une grande prospérité. Joal est situé dans le Sin, qui est habité, ainsi que le Baol, par des Serrères et des Yoloffs; il est devenu le centre d'une colonie egricole fondée par Mgr Kobès, vicaire epostolique de Sénégambie. Plusieurs personnes notables avaient demandé des concessions de terrains dans le voisinage de la mission; on y e planté du coton, mais les produits n'ont pas répondu à l'espoir qu'avait fait naître la création de cee établissements: les plantations ont été ruinées par la sécheresse ou dévorées par les sauterelles. Tout faisait présager un meilleur succès.

L'établissement de Saint-Joseph est à quarante milles de Gorée, à six milles au nord de Joal; il est eitué



Nègres de Gorée civilisés. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie.

sur une baie ebritée, au nord, par le pointe Sarène; au sud, par la pointe de Diout, où se décharge la rivière de Fasene. Les navires d'un certain tonnage peuvent approcher suffisamment de la côte; les caboteurs trouvent, dans la rivière de Fasene, où ils pénètrent par une entrée facile, l'avantage d'un débarcadère commode.

Feisons des vœux pour que les années qui vont venir récompensent les nobles efforts des pionniers de la civilisation africaine.

Mgr Kobès appartient à la congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, qui a comme auxiliaires, à la côte d'Afrique, les religieuses de l'Immaculée-Conception de Castres, lesquelles ont des maisons à Gorée et eu Gebon, et les filles du Saint-Cœur de Marie, congrégation fondée en 1858 et exclusivement composée de filles indigènes.

Le Saloum est une province étendue, babitée en partie par des Serrères et par des Yoloffs; elle s'étend depuis le Sin jusqu'en Gambie; ce pays est très-productif; on y trouve de le cire, du miel, dee peaux de bœufs et de chèvres, des boie de teinture.

L'occupation de la côte depuis le cap Vert jusqu'au Saloum donue une importance nouvelle à cette rivière dont l'accès est facile aux caboteurs, qui la remontent jusqu'à Cahone, séjour du roi. Nous y avons

fait plusieurs expéditions pour maintenir notre autorité, qui s'appuie sur le fort de Kaolah, situé à peu de distance de Cahone.

La rivière de Saloum forme, avec celle de Joombas, un vaste estuaire qui communique avec la Gambie par le marigot de Fellani.

Le Saloum est habité par des Serrères. Des Mandingues Sossés se sont établis dans le Joombas et les marigots que découpent la pointe de Saloum et Sangonmar.

Le terrain de ces rivières est bien cultivé et fournit en abondance du riz, du millet, des arachides. Ces produits sont transportés dans des pirogues à Sainte-Marie de Bathurst, où les navires français viennent



Hôtel du Gouvernement à Gorée. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

acheter les arachides pour les transporter à Marseille.

La Gambie appartient à l'Angleterre. Afin de diminuer les dépenses qu'entraînaient les établissements de la côte occidentale d'Afrique, l'Angleterre a concentré entre les mains du gouverneur général de Sierra-Leone le commandement de tous les postes détachés qu'elle entretient sur la côte, dont les garnisons ont été notablement réduites. La Gambie a subi, comme les autres établissements, cette réduction de garnison, et précaire est la position de cette colonie, qui a été souvent engagée dans des guerres avec ses puissants voisins, les rois de Barre et de Combo. La difficulté



Marché à Gorée. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

de recevoir des secours de Sierra-Leone, qui est sous le vent et ne peut envoyer des renforts de Sainte-Marie que sur des vapeurs, a souvent forcé les gouverneurs de la Gambie à recourir aux bons offices du gouverneur du Sénégal, dont l'intervention active a sauvé plusieurs fois la colonie anglaise. Ces bons offices sont d'autant plus naturels que la population de Sainte-Marie est issue de celle de Gorée. Nous possédions, en Gambie, un poste nommé Albréda, que nous avons échangé contre le droit qu'avaient les Anglais de commercer à Portendick.

Le comptoir d'Albréda, que j'ai visité en 1843, était situé sur la rive droite du fleuve, en amont de Sainte-Marie, à trois milles en aval de l'île de Saint-James,

qui commandait autrefois l'entrée de la rivière; le terrain d'Albréda était peu étendu, et n'avait pas plus de deux mille mètres de longueur en suivant la rivière, sur une profondeur un peu moindre. Les caravanes de l'intérieur arrivent toutes à Albréda, où les chemins de l'intérieur aboutissent. Il faut traverser la rivière pour se rendre à Sainte-Marie de Bathurst. Ce batelage, gêné par un courant rapide, est une entrave considérable qui favorise le commerce d'Albréda. La perte d'Albréda n'a pas diminué le commerce français dans la Gambie; les ordonnances de la douane anglaise, qui ont frappé de forts droits sur les vins, les eaux-de-vie, les tabacs, et qui ont réservé le monopole du commerce de la poudre, du fer et des armes aux manufactures anglaises, ont obligé les Français à traiter avec les naturels en piastres: on élude ainsi les droits d'entrée, et les droits de sortie, qui sont modérés, n'empêchent pas nos navires d'exporter des quantités considérables de produits.

La ville de Sainte-Marie s'est fondée, en 1815, sur la rive gauche de la Gambie, sur un terrain bas et malsain, séparé de la grande terre par une crique étroite. Les constructions suivent les contours de la rivière; des allées d'arbres ombragent la promenade qui longe le fleuve. La plage est très-plate; les navires de commerce sont mouillés vis-à-vis de la ville et communiquent avec la terre par des appontements faits sur pilotis. Une batterie insignifiante est la seule défense de Sainte-Marie.

Commis sénégalais. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie.

Les navires à vapeur d'un certain tirant d'eau peuvent remonter le fleuve jusqu'à 136 milles de Sainte-Marie; ils mouillent devant le village de Capang. L'île de Maccarthy est encore éloignée de 25 milles, que l'on fait en embarcation.

La Gambie est barrée à Barraconda.

Il est nécessaire de continuer en embarcation lorsque l'on veut remonter jusqu'à Yanemarou, terme de la navigation.

Maccarthy était célèbre parmi les troupes coloniales à cause de son revenant. Une légende rapporte qu'un sergent, qui s'était suicidé dans un accès de fièvre chaude, ne manquait jamais, lors d'un changement de garnison, de paraître dans la chambre de l'officier commandant le poste et d'y vaquer tranquillement au dépouillement de la correspondance.

Fatakonda, village habité par des Sarracolets ou Soninkés, est le point d'arrivée des caravanes qui, après avoir suivi la Falémé, se dirigent vers la Gambie. Le Wouli succède au Bondou; sa population est mandingue. Fonsoko est le nom du premier village que l'on trouve dans le Wouli; ses cases sont rondes et cylindriques comme celles du Cayor.

Les caravanes mettent dix-huit à vingt jours à traverser les sommets qui séparent le bassin du haut Sénégal de ceux de la Gambie. Les comptoirs de la haute Gambie sont abandonnés à leurs propres forces; les gens de Wouli sont soumis à leurs chefs, qui reçoivent du gouverneur de la Gambie quelques subventions; mais l'almamy du Bondou fait souvent des irruptions jusqu'en Gambie, et pille impunément les caravanes qui fréquentent Fatakonda.

Les Mandingues occupent la rive gauche de la Gambie; les Foulahs du Fouta-Diallon font des expéditions jusqu'en Gambie pour voler des troupeaux, des femmes et des enfants.

Le gouverneur de Sierra-Leone me disait, il y a quelques années, qu'à la suite des guerres et des palabres que les discussions avec les naturels avaient entraînés, une population intéressante était venue lui demander asile à Sainte-Marie.

D'après ses propres traditions, les ancêtres de cette peuplade s'étaient implantés à une époque indéterminée au milieu des Africains; elle ne savait à quelle nation ils pouvaient avoir appartenu, ni si le naufrage ou la guerre les avaient conduits dans ces lieux. Des cheveux longs, une peau qui n'était pas trop bistrée, attestaient qu'elle devait être issue d'Européens. Le gouverneur, faisant droit à la requête de ces immigrants, leur donna des terres derrière Sainte-Marie.

Le culte protestant est professé par les Anglais de la Gambie; les gens originaires de Gorée sont catholiques.

VIII

Chasses africaines. — Désert. — Autruches. — Outardes. — Pintades. — Lions. — Carnassiers. — Chasses du fleuve. — Crocodiles. — Éléphants. — Chasses du cap Vert. — Jardins de Hann.

Les Européens que leur emploi ou leur commerce conduisent à la côte occidentale d'Afrique sont obligés de rompre avec leurs habitudes: la chasse est presque le seul plaisir qu'ils puissent se procurer; elle est

pénible et dangereuse; elle a ainsi un double attrait pour les caractères aventureux.

Le sol des plaines de la Sénégambie est généralement aride pendant l'été; il tranche alors fortement sur le ciel par des tons rougeâtres et fauves, bien propres à dissimuler le gibier, qui y trouve des retraites assurées.

Les arbres sont rares au nord du fleuve : dans les terrains qui avoisinent les bords du Sénégal, ils apparaissent comme autant d'îlots de verdure, au milieu d'immenses plaines où des herbes brûlées par le soleil et le sable nu laissent l'œil s'égarer sur un horizon sans fin où flotte une blanche vapeur. Ceux qui affrontent ces déserts jouissent d'un spectacle grandiose et étrange. Le sens de l'ouïe s'exalte dans ces courses; les bruits les plus inconnus et les plus vagues vous parviennent amplifiés sans que l'on puisse les analyser; ce sont les voix du désert, car le désert a ses voix comme les villes, mais combien elles sont plus graves! L'homme est isolé au milieu de cette nature à tons chauds, où il peut rencontrer une embûche à chaque pas; le malfaiteur peut l'atteindre du fond de sa retraite invisible; les grands carnassiers, qui ont leurs repaires au milieu de ces jungles, peuvent s'élancer sur lui et le mettre en pièces; il n'a de secours à attendre d'aucun être humain; il a devant lui l'immensité, où sa voix se perdrait inutilement; il est l'antithèse vivante de l'audace et de la faiblesse. Qui n'a pas vu ce spectacle, qui ne connaît pas ces impressions, ne peut comprendre l'hymne de Félicien David, *le Désert*, ni la ferveur des ascètes de la Thébaïde : les scènes bibliques ne peuvent être senties que lorsque l'on a parcouru la Syrie ou l'Afrique.


Commis sénégalais. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie.

L'autruche doit être mise en tête des oiseaux africains; elle va en troupes et s'apprivoise facilement. Les Maures de l'Oued Noun et de la province méridionale du Maroc la chassent à cheval. Les cavaliers montent, pour cet usage, des juments d'un grand prix. Il se forme une société pour l'achat et l'entretien d'une de ces précieuses bêtes, dont la perte ruinerait un seul propriétaire. Le partage des chasses est fait d'après les intérêts que chacun des copartageants a dans le noble animal, dont le sang doit être des plus purs.

Les cavaliers africains attendent ordinairement que le soleil soit dans sa plus grande force pour se mettre en chasse. Les juments sont suivies par des chameaux, que l'on charge du gibier à mesure qu'il a été abattu par le bâton plombé des cavaliers. Ces juments sont exclusivement nourries de lait de chamelle, de farine d'orge et de dattes, pendant la durée de la chasse.

Les outardes tiennent le premier rang parmi les échassiers après l'autruche. La grande outarde se trouve ordinairement dans les plaines visitées par les Maures, mais la petite outarde vient jusque dans les plaines qui avoisinent Gorée. Il faut la chasser à cheval et avec des chiens. Elle est un peu plus grosse qu'un faisan ordinaire; elle est haute sur pattes, a la queue courte, les ailes bien développées; les plumes de dessous les ailes sont roses. Après trois ou quatre remises, les outardes sont fatiguées, leur vol est lourd, et on les tire sans quitter la selle. J'en ai ainsi tué une au coup du roi, et elle tomba à mes pieds.

On rencontre dans les plaines africaines de nombreux troupeaux d'antilopes, qui recherchent de préférence les lieux pourvus d'un réservoir d'eau, où ils peuvent s'abreuver. Le matin et le soir, le chasseur doit y être à l'affût. Il est difficile de les atteindre autrement que par surprise, car lorsque les troupeaux paissent en plaine, ils sont sous la garde des vieux mâles, qui ont l'œil perçant et l'oreille fine, et, dès qu'ils ont signalé l'ennemi, le troupeau fuit avec une rapidité sans exemple. Le lion suit généralement les troupeaux d'antilopes et en fait sa principale pâture. Il ne dédaigne cependant pas les pintades et sait très-bien étudier les passes que ces oiseaux, qui volent rarement, tracent dans les herbes, et, d'un coup de patte, il rafle toute une file.

Un officier qui commandait un des vapeurs qui stationnent dans le fleuve était passionné pour la chasse à la pintade : cet oiseau est ordinairement très-farouche et fuit avec une grande rapidité; on ne peut s'en approcher que rarement. Il parvint un jour à rejoindre le gros d'une compagnie et abattit deux belles pintades au moment où elles s'enlevaient. Il s'apprêtait déjà à relever son gibier, quand deux grosses pattes fauves sortirent du buisson auquel les pintades étaient acculées et s'emparèrent de sa chasse. Il n'est pas besoin de dire qu'il n'essaya même pas de les dis-

puter au seigneur du désert. Il s'éloigna à reculons en glissant des lingots dans son fusil. Quant au lion, satisfait d'avoir été servi à souhait, il ne se montra pas.

Le lion est solitaire et n'est pas à craindre lorsqu'on ne l'attaque pas. On m'a affirmé que le marabout, grande grue africaine dont la queue orne souvent la tête de nos Parisiennes, se tient dans les parages fréquentés par le lion, pour profiter des débris de ses repas; car le lion ne vit que de bêtes vivantes.

Les onces et les oncelots que l'on voit dans les plaines qui avoisinent le Sénégal ne sont pas à craindre; la panthère et le léopard fuient également l'homme. J'ai plusieurs fois tiré sur des léopards sans qu'ils aient fait tête.

Le chacal suit le lion et est, dit-on, quelquefois son pourvoyeur. Le soir, ces quadrupèdes sortent de leurs terriers, et l'on entend leurs glapissements lugubres qui ressemblent quelquefois à des cris d'enfant.

Le loup doré est un peu plus grand que le chacal.

L'hyène n'est pas à craindre pour l'homme. Ce carnassier sort rarement le jour; il est surtout attiré par les émanations des corps en décomposition et se plaît autour des cimetières. Il faut entourer les tombeaux de pierres et les recouvrir d'épines, pour soustraire



Intérieur de l'hôpital à Gorée. — Dessin de A. Marie, d'après une photographie.

les restes qui y sont déposés à la voracité des hyènes.

On trouve encore en Afrique des genettes, petits carnassiers gros comme des chiens moyens. Elles ont une poche remplie de musc et sont surtout recherchées pour ce parfum. La genette a une crinière comme l'hyène. Sa fourrure, rayée de blanc et de noir, est grossière.

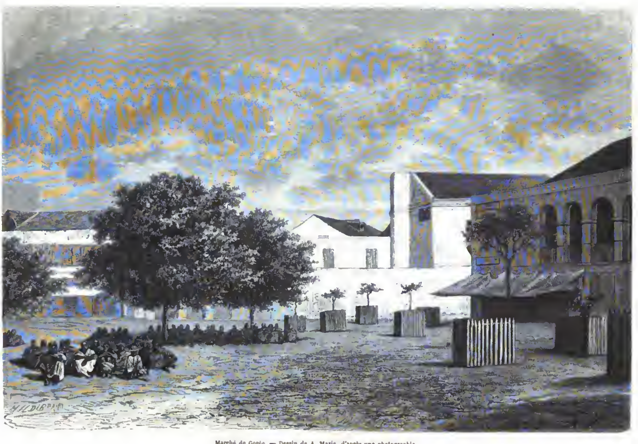
La chasse du fleuve est très-attrayante en toute saison. Pendant l'hivernage elle est moins pénible qu'en saison sèche; les plaines étant inondées, le gibier se rassemble alors sur les tertres qui émergent, et il n'est pas rare de trouver des lions, des sangliers et d'autres quadrupèdes réunis sur un très-petit espace.

Le crocodile infeste les eaux sénégalaises; il est insensible à la balle ronde, mais les balles coniques pénètrent assez aisément sa carapace.

Les nègres sont friands de la chair du crocodile, dont la forte odeur de musc répugne aux Européens.

On a raconté beaucoup de faits qui feraient croire que l'instinct du crocodile est assez développé. Après avoir noyé sa proie, il la cache dans les cavernes sous l'eau et convie ses congénères à la partager.

Les noirs sont souvent enlevés par ces amphibies. Quelques femmes montrent un grand courage pour sauver leurs enfants et sacrifient quelquefois un membre. La tradition est qu'il faut enfoncer les doigts dans les yeux du crocodile pour lui faire lâcher prise. Il est



Marché de Gorée. — Dessin de A. Marie, d'après une photographie.

rare que les crocodiles enlèvent les troupeaux au passage du fleuve; mais lorsque les bœufs sont isolés et se risquent au bord d'un marigot, ils sont souvent saisis par le mufle et entraînés au fond de l'eau.

L'habileté des pasteurs peuls est proverbiale. Ils exercent sur leurs troupeaux une merveilleuse influence. Lorsqu'ils craignent les surprises de l'homme ou celles des carnassiers, ils se réunissent ou se dispersent suivant l'intonation du signal de leur berger, en obéissant toujours ponctuellement à sa voix.

Les troupeaux du haut fleuve traversent la rivière devant N'dioum ou Saldé, pour se rendre de la grande terre dans l'île à Morfil; les noirs les suivent à la nage et sont souvent obligés de saisir les génisses ou les jeunes taureaux par les cornes, pour les ramener du côté où ils veulent diriger le troupeau.

Les hippopotames sont nombreux dans le Sénégal. On trouve les traces de leurs pas dans toutes les mares qui sont en communication avec le Sénégal. Il faut les attendre à l'affût.

L'éléphant est rare et ne descend vers le fleuve que lorsqu'il a été chassé des grands bois qui lui servent de retraite, dans le haut Sénégal ou la Gambie. On en tue auprès de Dagana. On en a même vu descendre jusqu'à Sor, à l'entrée du fleuve.

Les noirs le craignent beaucoup parce qu'il ravage leurs cultures, et, dès qu'il est signalé, des villages entiers se mettent à sa poursuite; les Yoloffs excellent à cette chasse, qu'ils font avec une ardeur extrême.

A la fin de l'automne, les singes viennent s'ébattre sur les bords du fleuve du Sénégal et sur les terrains du Cayor; ceux du bas fleuve sont petits et fort laids. Une guenon grise est assez forte. Un singe rouge, qui a du poil noir aux oreilles, est plus petit. Ils sautent d'arbre en arbre, le long des rives du Sénégal, et donnent un spectacle amusant. Lorsque l'on tue une guenon qui a son petit, celui-ci ne lâche pas sa mère. Les grands singes de Galam ne quittent pas les terres élevées du haut Sénégal, où on les accuse de ravager souvent les récoltes des noirs. Ces babouins forment trois ou quatre espèces différentes, et sont caractérisés par le manque de queue, l'arrière-train calleux et le museau de chien; ils sont intelligents et s'apprivoisent vite, mais souvent ils sont méchants, mordent ou lancent avec adresse de grosses pierres. On saisit tous les singes en leur mettant un appât dans une calebasse; ils y passent la main qu'ils n'en peuvent retirer.

Pendant nos séjours sur la rade de Gorée, nous nous réunissions souvent huit ou dix chasseurs, pour battre la plaine de Dakar. Les guides et les porteurs, qui servaient de rabatteurs, étaient toujours à la plage, attendant notre arrivée, et nous commencions à nous enfoncer dans l'intérieur, au milieu d'une obscurité qui était souvent augmentée par la brume. Le guide était naturellement en tête et l'un de nous servait d'éclaireur, les autres officiers suivaient à la file indienne.

Il arrive quelquefois des méprises aux chasseurs novices. En 1832, j'étais à Gorée, sur la frégate *l'Hermione*. A quatre heures du matin, un canot nous jetait à terre. Le guide m'arrête et me dit silencieusement, en yoloff guisne : « Regarde. » Une tête velue et vigoureuse se profilait au-dessus d'une des petites haies d'épines dont les nègres entourent leurs *longhans*, champs ensemencés. Je fais passer le signal, la colonne fait face en tête, apprête les armes. Le matin et le soir, nous avions toujours une balle coulée dans l'un des canons de fusil. Je vais à l'encontre de la bête qui ne fuit pas et ne cherche pas non plus à s'élancer sur moi. Je reconnais bientôt que c'était le chameau du courrier de Saint-Louis, qui se reposait tranquillement de la fatigue de ses trois journées de marche.

Dans les excursions matinales, la silhouette de longues files de nègres, en sarrau blanc ou bleu, apparaît subitement dans les sentiers battus; ils se rendent, avant la chaleur, d'un village à l'autre pour leurs affaires ou vont à leurs cultures. Leur marche est grave et silencieuse; ils sont armés d'une sagaie à fer acéré ou de la petite houe à queue d'hirondelle qui sert à défricher. Au lever du soleil, ils s'agenouillent en se tournant du côté du levant et font leurs génuflexions en se prosternant le front dans la poussière. Les Africains sont très-religieux. Le soleil est levé, la chasse est commencée; elle dut se terminer à dix heures, sans quoi les rayons du soleil frapperaient d'une insolation l'imprudent Européen qui ne se retirerait pas à temps sous un toit hospitalier.

Mille cris vous assaillent dans les chasses africaines : les derniers rugissements du lion s'éteignent dans le lointain; les mugissements des troupeaux font penser que l'homme a dompté le désert; les perdrix rappellent les gelinottes (*gangas*) et courant en abaissant leurs ailes; les cailles piaulent; les coucous font entendre un vacarme dont on ne peut se rendre compte; les pintades poussent des cris stridents; les grands calaos, nommés *dobina* par les Yoloffs, fuient à toutes jambes. Cet oiseau est aussi gros qu'un coq d'Inde; il a de belles caroncules rouges; il porte sur son bec, très-proéminent, une protubérance qui couvre les narines. Cet appareil donne au son qu'il émet une sonorité qui fait ressembler le cri du calao à un clairon perçant. De petits faisans gris et des toucans à longs becs caquettent sur les arbres, où les perdrix africaines, sorte de *francolin* armé de forts ergots, perchent aussi, lorsqu'elles sont pourchassées par les chiens d'arrêt. Mille oiseaux au plumage varié se croisent dans leur vol. Les veuves aux deux pennes blanches, le guêpier à la queue fourchue, la grive, le passereau à bec de corail, les petits bengalis aux couleurs éclatantes, viennent chercher leur pâture de tous les jours dans les champs de millet; les tourterelles de Barbarie font entendre leur roucoulement.

Quelques lièvres attardés partent deçà, delà, et viennent souvent gonfler le carnier que porte le rabatteur. Le *souïmanga*, colibri africain, voltige autour de la corolle des fleurs, qu'il fouille de son long bec recourbé, pour y trouver l'insecte dont il fait sa proie.

Hann est un village situé dans la baie de Gorée; des puits creusés dans le sable y formaient les aiguades où les bateaux à eau venaient remplir leurs tonneaux, avant que l'on eût réuni les sources de Dakar. Quelques maisons de campagne, quelques jardins avaient été plantés autour de ces aiguades, et les légumes d'Europe y étaient cultivés auprès des produits des tropiques. Ces jardins ne réussissaient qu'à force de soins et d'arrosages continuels.

Hann était le point de rendez-vous des chasseurs qui avaient battu la plaine dans la matinée. Les paniers qui contenaient le déjeuner y avaient été portés, et les canotiers avaient jeté leurs filets dans cette baie qui est si poissonneuse que j'ai vu crever la seine, parce qu'on ne pouvait la tirer à terre.

Le feu était bientôt fait, et le déjeuner se composait d'excellent poisson et du gibier qui venait d'être tué.

Un bois de palmiers existe à quelque distance de Hann. En y pénétrant, vous vous apercevrez que les arbres sont percés, auprès de la couronne des feuilles, par des trous carrés, et que des calebasses sont suspendues à ces trous, auxquels elles sont reliées par des feuilles de palmier qui font siphon.

Vous verrez bientôt les noirs, agiles comme des clowns, ceindre un cerceau qui embrasse le tronc du palmier, s'aider des pieds et des mains et, s'arc-boutant adroitement sur leur cerceau, gravir ce fût avec autant de facilité que s'ils montaient un escalier à rampe allongée, et cueillir les calebasses toutes remplies de la sève qui a été recueillie pendant la nuit; c'est cette liqueur que l'on nomme vin de palme. Lorsque cette boisson n'a qu'un léger principe de fermentation, elle est très-agréable, quoiqu'elle ait toujours un goût vireux; mais il faut bien se donner de garde de la boire sans l'avoir passée à travers un filtre, car elle contient des multitudes de larves qui en sont friandes et qui, bien qu'écloses dans une nuit, sont déjà fortes et vigoureuses. On ne saigne que les palmiers mâles.

Près de Hann est la fameuse muraille de pierres sèches qui sert de boulevard à la population du cap Vert contre les entreprises des damels du Cayor.

L'hivernage, qui commence en juin en Sénégambie, met fin aux plaisirs de la chasse. Les signares elles-mêmes, qui, pendant la belle saison, habitaient leur maison de campagne, fuient la grande terre pour rentrer à Gorée, où elles évitent les effluves pestilentiels que les pluies tropicales enlèvent aux terrains qui ont été soumis, pendant plusieurs mois, à l'action desséchante des vents d'est et d'un soleil ardent.

C'est le moment des plantations. Les noirs font des semis de millet et les repiquent en juin. L'évolution est si rapide, qu'en août la tige du millet est assez élevée pour cacher un homme à cheval. Les baobabs revêtent alors leur verte parure; les mimosas et les lianes qui y grimpent sont en fleurs; les parfums répandus dans les airs sont enivrants; à cette époque, la presqu'île mérite justement le nom de cap Vert.

En décembre, les millets sont récoltés, les feuilles des baobabs cueillies. On en fait des paquets pour servir de mucilage au couscous. Elles prennent alors le nom d'*alô*. Les longues gousses de baobab sont aussi récoltées; leur pulpe, qui contient la semence, est rougeâtre. Cette pulpe, délayée dans du lait, prend le nom de *sanglé* et forme un mets rafraîchissant.

IX

Cazamance. — Sedhiou. — Peuplades. — Religion. — Flore. — Zikinchor. — Bissagos. — Boulam. — Fouta-Diallon. — Rio-Nunez. — Peuplades. — Karkandy. — Fort de Bokey. — Cataractes. — Landoumans. — Le Sento. — Routes de l'intérieur. — Rio-Pongo. — Mellacorée. — Saisons.

L'embouchure de la Cazamance est défendue par des bancs qui laissent entre eux des passes profondes; les courants y sont rapides et l'entrée est difficile par gros temps; les eaux du fleuve, dont le cours est très-restreint, arrosent des vallées fertiles parallèles au bassin de la Gambie; quelques personnes pensent que le marigot de Songrodon met les deux fleuves en rapport.

Le premier établissement que nous y ayons fondé était, vers 1830, un simple comptoir commercial, situé sur l'île de Carabanne. Des Diolas appartenant à l'une des tribus aborigènes se sont groupés autour des Yoloffs. Cette réunion forma bientôt un village.

Il fallut plus tard songer à assurer ses communications avec l'intérieur; on bâtit dans ce but un fort à Sedhiou, village situé à trente lieues de la mer, et ce poste est devenu le chef-lieu des établissements français en Cazamance.

En 1854, il fallut donner une leçon sévère aux gens de Cagnout.

En 1864, les gens de Guimbering pillèrent trois navires naufragés; il fallut diriger contre eux une nouvelle expédition, qui amena leur soumission.

De 1860 à 1866, divers traités passés avec les riveraine de la Cazamance ont assuré à la France la possession du cours entier de cette rivière, qui est sans doute appelée à prendre de l'importance dans un prochain avenir.

Les principales peuplades du fleuve sont les Yoloffs, les Gigonchs, les Bagnous, les Felonps et les Balantes qui habitent le bas de la rivière; quelques peuplades se sont répandues sur les deux rives; les Mandingues occupent le haut de la rivière, qui cesse d'être navigable à partir de Sedhiou, situé sur leur territoire.

Aucun lien de nationalité ne réunit les habitants de la Cazamance, qui sont, en outre, séparés par différents idiomes. Ces circonstances rendent notre tâche d'absorption plus facile en Cazamance qu'au Sénégal, où le Coran a excité l'esprit guerrier et développé l'antagonisme religieux d'une façon inquiétante pour l'avenir de la colonie.

Toutes les tribus indigènes sont fétichistes, à l'exception des Mandingues, dont un grand nombre ont embrassé l'islamisme.

Le fétichisme n'a pas de prêtres officiels. Quel-

ques hommes doués d'un esprit au-dessus de l'ordinaire se donnent pour sorciers : des oiseaux, des arbres sont les objets du culte ; quelques idoles reçoivent leurs hommages : cet objet matériel n'est, à leurs yeux, que la représentation d'une idée immatérielle, à laquelle ils ne donnent pas de nom. Les Feloups seuls connaissent Dieu, sous le nom d'*émit;* ils appliquent ce nom au soleil, à la lune, à toute force naturelle.

La flore de la Cazamance est d'une richesse extrême. Les bois de construction y abondent, quelques essences d'arbres y atteignent des dimensions immenses ; le bentin ou fromager, arbre à soie, *bombax* des botanistes, fournit des embarcations qui peuvent porter jusqu'à vingt tonneaux. Il est probable que le coton et le caféier, qui ne réussissent pas dans les jardins situés près de la côte, atteindraient une végétation magnifique dans l'intérieur, où ils trouveraient de puissantes couches d'humus, des sources d'eau vive et seraient à l'abri des vents desséchants du nord, qui arrêtent toute végétation à l'entrée de la rivière.

Dès que l'on a abandonné la basse Cazamance, dont les rives sont envahies par les mangliers, on rencontre des palmiers, parmi lesquels on distingue le cocotier, le dattier, le ronier, le raphia, et le palmier à huile (*Elais guineensis*); les naturels recherchent les forêts de



Griots de Gorée. — Dessin de J. Fesquet, d'après une photographie.

palmiers pour en retirer le vin de palme, dont ils sont très-friands ; ils exploitent depuis quelque temps le palmier à huile.

Les plantes alimentaires cultivées par les indigènes sont les différentes espèces de mil, le maïs, le manioc, les haricots ou *niébé* et la patate douce ; les aroïdées, le gombeau, la banane et l'orange sont cultivés dans des jardins que les noirs forment généralement loin de leurs habitations, pour éviter les surprises et n'être jamais réduits à la famine.

Les Portugais possèdent dans la Cazamance le poste de Zikinchor, qui est misérable.

Les rivières de Cachéo, celle de Bissao, de Rio-Grande Bolole appartiennent à la couronne de Portugal ; un vaste archipel, nommé îles des Bissagos, encombre les entrées de ces fleuves qui forment entre elles de vastes estuaires.

Les populations qui vivent sur le continent et sur les îles sont généralement braves et appartiennent aux Balantes ou Feloups et aux Bialares. Le Rio-Grande paraît le plus puissant de ces cours d'eau ; il descend du Fouta-Diallon.

Le commerce de ces rivières, qui pourrait être si lucratif, est languissant. Les Anglais désiraient depuis long-

temps centraliser entre leurs mains le commerce du Fouta-Diallon. En 1861, le gouverneur de Sierra-Leone se rendit à Boulam[1], île située au milieu du canal qui donne accès, par le sud, dans les eaux intérieures du Biessao, et il fonda un poste militaire; les douanes qu'il établit à Boulam en repoussèrent le commerce européen, qui paye déjà les impositions établies par les Portugais à Geba et à Bololé.

L'islamisme a été encouragé par les Mandingues ainsi que par les Foulahs : il a transfiguré l'Africain en lui donnant un orgueil insensé et en le transformant en soldat de Dieu, toujours prêt à verser le sang des infidèles. Les chefs foulahs ont un grand air et sont très-hautains. Leurs rapports avec les Européens sont néanmoins empreints d'une grande courtoisie. La justice est rendue avec pompe par ces musulmans.

Vers la fin du siècle dernier, les vallées de ces montagnes, dont plusieurs atteignent trois et quatre mille mètres d'élévation, étaient habitées par les noirs Jallonkés ou Diallonkés, qui, mêlés aux Mandingues, s'étendaient jusqu'au pays habité par les Landoumans, avec lesquels ils ont conservé une communauté de langage; les Peuls vivaient au milieu des Jallonkés en simples pasteurs; ils avaient reçu l'Islam, mais ils restèrent longtemps en bonne intelligence avec les populations dont ils étaient les hôtes, lorsque tout d'un coup l'esprit guerrier se révéla chez ces tribus paisibles. Sori-Ibrahim, élevé par un marabout, accomplit cette transformation au commencement du siècle, et il entreprit, à la tête de sa bande fanatisée, la conquête des contrées qui portent aujourd'hui le nom de Fouta-Diallon; il mit trente-trois ans à accomplir sa tâche; il porta ses armes jusqu'au Kaarta, à cent soixante lieues de Timbo, sa capitale, et il imposa



Hôtel des Messageries. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

au chef du Boudou l'obligation de se faire circoncire.

Le pouvoir souverain devint théocratique au Fouta et se partagea entre les deux branches de la famille de Sori-Ibrahim : ce qui rend très-précaires les traités qui peuvent être faits avec l'almamy qui est au pouvoir.

La plus importante des rivières qui s'ouvrent au sud de l'archipel des Bissagos est le Rio-Nunez, bien que cette rivière ne soit qu'un golfe dans lequel se jette la Siquilenta, qui sert de collecteur aux eaux qui s'écoulent des versants les plus occidentaux de la chaîne du Fouta-Diallon.

Les eaux de la Siquilenta franchissent les contreforts de ces montagnes au moyen d'une forte cataracte, et se précipitent dans le bassin du Rio-Nunez à quelques milles au-dessus de Bonkey. Cette chute creuse les parties de la roche qui sont poreuses; des pierres détachées roulent dans ces trous, et le travail mécanique qui se produit ovalise ou arrondit ces pierres et en forme des masses ovoïdes qui ont un magnifique poli. Les pierres que j'ai vues sont jaunes et appartiennent à un calcaire imprégné de sels ferrugineux.

En 1842, je fis un séjour de plusieurs semaines dans le Rio-Nunez, ce qui me permit de faire l'hydrographie de cette rivière et de recueillir différentes notes sur les coutumes de ces contrées.

Les terres de l'entrée du Rio-Nunez sont basses, les plages sont couvertes de bancs de vase, sur lesquels d'immenses mangliers implantent leurs racines noueuses; en remontant le fleuve, les berges s'élèvent. Casacabouly, principal village des Nalous, qui avec les Bagas habitent le bas de la rivière, domine le niveau des eaux d'une hauteur de sept mètres; un double coude formé par la rivière permet au village

1. Le gouvernement de Sa Majesté Britannique paraît avoir remis Boulam à la couronne de Portugal.

d'arrêter toute expédition qui voudrait remonter sans l'agrément de son chef.

Les berges s'abaissent après avoir passé Casacabouly; on aperçoit au loin les hautes collines qui séparent le Rio-Nunez du Rio-Pongo.

Quelques puits creusés ont permis de juger de la composition géologique du terrain de Rio-Nunez. Les débris que j'ai examinés contenaient des schistes ardoisés chargés d'oxyde de fer, parmi lesquels on rencontre souvent des pyrites martiales et des schistes talqueux; le sol présente partout une teinte rouge, due au carbonate de fer pulvérisé qu'il contient.

Le règne végétal du Rio-Nunez est très-riche, ainsi qu'on pouvait l'attendre d'un terrain où la couche d'humus atteint une épaisseur de un mètre trente.

L'opinion la plus accréditée dans le Rio-Nunez est que tous les peuples qui habitent le rivage de la mer depuis Bissao jusqu'à Sierra-Leone étaient des montagnards chassés du Fouta-Diallen par les Feulahs qui leur ont imposé un tribut.

La langue des Bagas, qui habitent le bord de la mer, est la même que celle des Landeumans : celle des Timanis de Sierra-Leone et celle des Diolas s'y rapportent.

Les Naloue, qui leur succèdent, sont répandus depuis Rio-Grande jusqu'au Rio-Pongo; ils ont adopté le mahométisme; le sousou qu'ils parlent est une langue malinké, qui se rapproche de la langue des Mandingues, dont les Nalous doivent être un rameau.

Le sousou se parle dans une partie de la vallée du Niger.

Les Landeumans s'interposent entre les Nalous et le Fouta-Diallen; il semble, d'après cette remarque, que les Naloue doivent s'être implantés par violence entre les Bagas et eux.

La province où ils font leur demeure se nomme Kar-



Vue de Dakar. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

kandy; les Européens y ont fondé, depuis 1815, des comptoirs à Wakaria et à Bokey. Les Landoumans payent un tribut à l'almamy du Fouta, auquel les Européens qui voulaient s'établir au Karkandy devaient également payer une redevance.

Les Landeumans sont rapaces; ils ont voulu abuser de leur position géographique, et auraient fini par ruiner le commerce de la rivière, en dépit des représentations des Européens et de celle des Feulahs : cette turbulence a amené des démêlés sans fin, et a mis l'autorité française dans l'obligation de créer un fort en Karkandy, pour protéger le commerce. Comme dans presque toutes les nationalités africaines, le pouvoir royal est le point de mire des principales familles, ce qui affaiblit la nation et paralyse l'autorité du chef.

Les Naloua, bien qu'ayant embrassé l'islam, ont conservé, ainsi que les autres peuplades de cette rivière, l'usage du jugement de Dieu. L'écorce d'un bois nommé mélis sert à cette épreuve; elle est toujours un poison mortel lorsqu'elle est donnée à haute dose.

Les Landoumans sont restés idolâtres ; ils croient que leur divinité, qu'ils nomment *Sinto*, habite les grands bois, et qu'elle apparaît quelquefois aux personnes qui fréquentent les forêts. On voit percer, au milieu de leurs croyances, une certaine idée de métempsycose, qui s'applique surtout aux personnes soumises à l'épreuve de la terrible décoction de mélis, et dont l'âme passe alors dans le corps des orangs-outangs[1]. Cette croyance se retrouve parmi les populations du Gaben et celles de beaucoup d'autres lieux.

1. On rencontre des chimpanzés au Rio-Nunez. Les singes du Sénégal appartiennent à trois ou quatre familles de guenons et aux cynocéphales.

Le droit d'asile existe dans les mœurs africaines; le cérémonial de ce droit s'exerce à peu près de la même façon que chez les Arabes.

L'homme qui, après avoir joué un rôle, désire se soustraire aux réactions, choisit un chef voisin, près duquel il se prosterne pieds et poings liés, un sabre à droite, un fouet à gauche; il devient ainsi son vassal et ne peut plus aspirer à aucun rôle politique.

L'esclavage est une institution qui existe de tout temps en Afrique. Plusieurs crimes de droit commun conduisent à l'esclavage; l'adultère avec la femme du chef entraîne souvent la déchéance des familles des deux coupables, qui sont punis de mort.

L'esclave doit un grand respect aux gens libres.

Les Bagas, qui habitent sur le rivage de la mer entre le Rio-Nunez et le Rio-Pongo, ont des mœurs particulières et n'ont que peu de relations avec leurs voisins les Nalous, et avec les Sousous.

Ils vivent du produit du sel, qu'ils fabriquent, et de l'huile de palme, qu'ils récoltent en abondance; ils forment entre eux une espèce de société communiste; les profits sont partagés entre les familles. Les marchandises sont mises à l'abri sous un toit, où elles sont respectées.

Ils ne croient pas à une vie future et pensent que les destinées de l'homme s'accomplissent ici-bas.

Lorsqu'on se rend de Karkandy à Timbo, on atteint en deux jours Guémé, après avoir passé la ligne de faîte qui sépare les eaux du Rio-Nunez de celles du Cogon, connu sous le nom de Rio-Cassini. En se dirigeant ensuite au nord-est, on atteint Competudon; un retour à l'est-sud-est vous conduit à Faucomba, la ville sainte du Foutah, située à égale distance de Labé et de Timbo; elle jouit du privilége d'élire l'almamy du Fouta-Diallon.

Il est à supposer que la route de Labé et de Timbo à Karkandy, dont la distance est d'environ cent lieues, est la plus facile de celles qui mènent à la côte, car elle est parcourue par de nombreuses caravanes, qui portent aux comptoirs des peaux sèches et du café.

Les caravanes descendent à la côte pendant la saison sèche.

Les Foulahs qui visitent le marché de la côte ont beaucoup de douceur dans la physionomie; ils doivent cette expression à leurs yeux bien fendus, garnis de longs cils recourbés.

Ils portent leurs marchandises sur la tête, dans un panier oblong, formé de plusieurs lianes reliées entre elles et bien assujetties; ils sont généralement distribués par bandes de quinze à vingt individus placés sous le commandement d'un chef; ils sont armés d'arcs et portent une trousse de flèches empoisonnées.

L'obéissance la plus passive est due à l'almamy et à ses lieutenants. Avant la création du fort français de Bokey, l'almamy envoyait une troupe de cavaliers visiter les comptoirs et y maintenir le bon ordre.

Les ruisseaux qui séparent le Rio-Nunez du Rio-Pongo sont peu importants. Le Rio-Pongo est une rivière qui pendant longtemps a servi de centre au commerce des marchands d'esclaves. Six entrées ou baies leur permettaient de se soustraire aux recherches des croiseurs. Les entrées les plus fréquentées sont Mud-Barr, préférée par les Français, et Sand-Barr. L'occupation du Rio-Nunez a eu pour contre-coup l'occupation du Rio-Pongo, qui est devenu comptoir français.

Mellacorée est une importante rivière, où le commerce des arachides est très-développé. A la suite de guerres intestines, les naturels se sont aussi donnés à la France, qui y chargeait annuellement une centaine de bâtiments d'arachides et d'huile de palme.

La rivière de Mellacorée reçoit les produits des rivières qui l'avoisinent, telles que la Foiricareah, la Mourebaia, la Sangareka; ces rivières communiquent toutes entre elles par des criques intérieures.

L'hydrographie de ces rivières est imparfaite, les pilotes y sont inhabiles, les naufrages fréquents.

Les habitants appartiennent généralement aux Bagas, aux Sousous, aux Timanis. Des rivalités de races, des prétentions à la domination exclusive de ces riches et fertiles territoires, y avaient amené un régime de terreur, dont le meurtre de plusieurs chefs a été la conséquence. Ces races ont le front fuyant, et n'atteignent jamais à la beauté des Foulahs.

Le climat de l'Afrique tropicale se partage en deux saisons, connues sous le nom de saison sèche et de saison pluvieuse; les vents généraux suivent le mouvement de la déclinaison du soleil.

La saison sèche commence en décembre dans l'Afrique tropicale du nord; les vents généraux du nord-est descendent alors jusqu'à 5° de latitude sud. La bande des vents variables, qui est très-étendue pendant la saison pluvieuse, est à peine de soixante lieues pendant cette époque; les brises de terre et celles du large alternent sur les côtes; quelquefois il règne pendant plusieurs jours de suite un vent de terre sec et brûlant, qui prend, à la côte occidentale d'Afrique, le nom de *harmattan*; les oiseaux de terre sont fréquemment poussés vers le large par ce vent, et cherchent un refuge sur les mâts des navires qui ne sont pas très-éloignés de la côte.

Une poussière rougeâtre couvre alors les voiles et le gréement des navires qui parcourent les côtes du Sahara, les écorces des arbres se fendent, les ponts se disjoignent et la récolte de la gomme est d'autant meilleure que l'harmattan a été plus prolongé et plus fort.

La saison des pluies commence en juin au Rio-Nunez et au Rio-Pongo. Dans cette saison, l'atmosphère est souvent chargée de vapeurs, l'électricité atteint une tension extrême.

Les nuages noirs d'où s'échappent le tonnerre et les éclairs s'élèvent lentement vers l'est; bientôt il se forme un arc concave dont le limbe inférieur est nettement accusé, des milliers d'étincelles électriques parcourent cet arc; lorsqu'il a atteint 45° au-dessus de l'horizon, le vent éclate avec violence; il commence au nord-est, passe au sud-est et au sud-ouest; le beau temps re-

vient dès que le temps a atteint l'ouest. Les marins doivent se précautionner contre ces phénomènes.

La nature est dans sa splendeur pendant la saison des pluies.

Lorsqu'on s'avance dans les grands bois, les arbres forment des voûtes profondes à travers lesquelles la lumière du soleil se tamise en faisant mille pénombres. Une multitude d'orchidées aux couleurs variées pendent aux aisselles des vieux troncs, le murmure des insectes, la senteur de la terre font naître les sensations les plus délicieuses.

Les cases des naturels sont généralement adossées à des arbres, jetées avec art et entourées de quelques arbres fruitiers.

Les fièvres africaines se contractent principalement après les changements de saison. Elles se développent le plus souvent après une période d'incubation de quatorze à quinze jours. Quelle est la cause de la fièvre? est-elle due à l'aspiration des sporules végétales qui errent dans l'air ou à toute autre cause? J'ai examiné au microscope les eaux de rosée condensées sur des parois refroidies par de la glace factice; cette rosée contenait de vraies sporules et on y voyait s'y développer rapidement tout le monde microzoaire. L'opinion



Débarcadère de Dakar. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

des médecins n'est pas encore faite sur les causes de la fièvre. Elle se développe quelquefois épidémiquement en Afrique et sévit alors avec une grande intensité.

En novembre 1843, après trois semaines de séjour dans le Rio-Nunez, j'eus tout mon équipage malade à la fois; les laptots de Gorée ne furent pas épargnés, mais ils se remirent rapidement. Je fus assez heureux pour remonter à Gorée en cinq jours, car sans cela j'aurais perdu la moitié de mon équipage, que j'établis à la grande terre de Dakar, sous des baraques, où ils recouvrèrent assez rapidement la santé.

La fièvre jaune sévit de temps à autre au Sénégal et à Gorée, et elle fait alors des ravages considérables.

Les naturels emploient les purgatifs et les sudorifiques pour se débarrasser de la fièvre, à laquelle ils sont presque aussi sujets que les Européens. Ils conservent pendant la nuit du feu allumé dans leurs cases, pour empêcher les miasmes d'y pénétrer.

FLEURIOT DE LANGLE.

(La suite à une autre livraison.)



Une nièce du roi de Luang Prabang. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

VOYAGE D'EXPLORATION EN INDO-CHINE.

TEXTE INÉDIT PAR M. FRANCIS GARNIER, LIEUTENANT DE VAISSEAU[1].

ILLUSTRATIONS INÉDITES D'APRÈS LES DESSINS DE M. DELAPORTE, LIEUTENANT DE VAISSEAU.

1866-1867-1868

VIII

Séjour à Luang Prabang. — Réception du roi. — Environs de Luang Prabang. — Le petit chien *Tine-Tine*. — Construction d'un tombeau à Mouhot. — Quelle route suivrons-nous? — Les Laotiens du Nord. — Préparatifs de départ. — Diminution de nos bagages.

Les pourparlers pour notre réception à Luang Prabang durèrent tout un grand jour. Le sentiment qui paraissait dominer chez les autorités, était une extrême froideur, marque d'une défiance et d'une inquiétude réelles. J'ai déjà eu l'occasion de rapporter le bruit, qui courait dans le pays, de différends survenus entre la principauté de Xieng Mai et les Anglais. Les tentatives de ces derniers pour s'assurer l'exploitation exclusive du haut de la vallée du Menam devaient porter ombrage aux pays voisins et exciter les populations contre les Européens. Notre nationalité était inconnue : peut-être étions-nous des Anglais nous-mêmes. Notre mission, dont le but scientifique échappait aux indigènes, avait une apparence mystérieuse qui donnait matière aux soupçons. Enfin, le gouvernement de Luang Prabang tenait sans doute à témoigner une certaine indépendance vis-à-vis de Siam, en affectant une sorte de dédain pour les lettres de Bankok dont nous étions porteurs. Le ton digne et élevé que savait si bien prendre le commandant de Lagrée, l'intérêt évi-

1. Suite. — Voy. t. XXII, p. 1, 17, 33, 49, 65, 81, 305, 321, 337, 353, 369, 385 et 401.

dent qu'il y avait à ménager des inconnus qui se présentaient avec tous les dehors de l'amitié et de la paix, que leur petit nombre rendait inoffensifs, et qui représentaient peut-être une nation puissante, ne permirent cependant pas au roi de décliner nos demandes, et le cérémonial de notre visite fut réglé à la satisfaction du chef de l'expédition. Il fut convenu que le roi se lèverait à notre arrivée, que notre escorte armée entrerait à l'intérieur du palais, et que les membres de la commission resteraient assis sur des siéges pendant l'audience.

Le programme s'accomplit de point en point; mais le roi se retrancha dans la réserve la plus absolue. A tous les compliments du commandant de Lagrée, aux quelques questions qu'il adressa sur notre compatriote Mouhot, qui avait été reçu dans la même salle par Sa Majesté, six ans auparavant, celle-ci ne répondit que par des monosyllabes, qu'un mandarin traduisait ensuite par de longues phrases à peu près vides de sens. La séance fut bientôt levée; il fallait compter sur le temps pour arriver à établir des rapports moins cérémonieux.

Le lendemain, 2 mai, nous choisîmes, sur le versant sud de la colline qui dominait la ville, un terrain entouré de plusieurs pagodes et planté de quelques beaux arbres, pour y faire construire notre logement. En quarante-huit heures, les gens du roi y eurent élevé trois cases : une pour le chef de l'expédition, l'autre pour les officiers, la troisième pour l'escorte. Une cuisine, une salle à manger sous une tonnelle, complétèrent cette installation, l'une des plus confortables dont nous eussions encore joui. Chacun de nous s'occupa d'organiser de son mieux ses travaux et ses courses, pour utiliser un séjour dont la durée était encore incertaine, mais qui en aucun cas ne pouvait être moindre que plusieurs semaines.

En arrière de notre campement s'étendait une grande plaine, où se trouvent disséminées de nombreuses pagodes; quelques-unes sont délaissées et l'objet d'une frayeur superstitieuse. Des tombeaux, des pyramides, achèvent de peupler ce vaste espace, sorte de champ sacré, tout couvert de hautes herbes, et où paissent çà et là des troupeaux de bœufs et de buffles. De la plate-forme de l'une des pyramides les plus hautes, on découvre un magnifique horizon de montagnes, et je fis de ce point le centre d'une station d'observation, pendant que M. Delaporte faisait aux pagodes voisines des pèlerinages qui enrichissaient son album. La plupart d'entre elles sont très-richement décorées, et nous rappelaient les temples ruinés que nous avions visités à Vien Chan. L'une d'elles attire surtout les regards par son extérieur singulier : elle est construite dans cette forme évasée que les Orientaux donnent aux cercueils, et les bois qui en composent les murailles sont sculptés avec une délicatesse que nous avions eu souvent l'occasion d'admirer depuis que nous étions dans le Laos (voy. les dessins p. 356-7). A l'intérieur se trouvent des ex-voto d'une très-grande valeur : parasols, bannières brodées, statuettes en bronze; les plus curieux et les plus riches de ces objets sont deux défenses d'éléphants d'une grandeur peu commune, couvertes de haut en bas de sculptures originales, et dorées avec une habileté remarquable. Elles mesurent, la plus grande, un mètre quatre-vingt-cinq centimètres, la plus petite, un mètre soixante-cinq de longueur rectiligne; en d'autres termes, ces dimensions sont celles de la corde de leur courbe naturelle.

M. Delaporte put compléter, dans toutes ces pagodes, l'étude des différents meubles ou ustensiles affectés, chez les Laotiens, au culte bouddhique, tels que les chaires, les bancs des prêtres, les porte-cierges, les brûle-parfums, les bibliothèques. Tout cela constitue un ensemble décoratif qui s'inspire souvent des motifs les plus gracieux et est comparable aux merveilles de sculpture sur bois que l'on trouve dans nos vieilles églises romanes. L'analogie de destination et d'usage de tous ces objets est vraiment frappante, et peut faire parfois illusion. Les dessins qui les représentent, et qui se trouvent disséminés dans tout ce récit, forment à eux seuls une curieuse collection qu'il serait intéressant de consulter et de réunir pour une étude spéciale du culte bouddhique.

Le docteur Thorel avait repris sa boîte de naturaliste et son bâton des grandes excursions : les montagnes voisines allaient lui offrir une riche et nouvelle moisson de plantes. Quant au docteur Joubert, le souvenir du morceau d'anthracite conservé dans la pagode de Ban Coksay le poursuivait jusque pendant son sommeil, et il s'efforçait d'obtenir, sur les gisements et les industries métallurgiques de la contrée, des renseignements, qui trop souvent, hélas! étaient négatifs. Un jour cependant on vint lui signaler, sur l'autre rive du fleuve, un gisement de pierres précieuses. Il se hâta de s'y rendre; mais, une fois sur les lieux, fidèles à leurs habitudes de défiance, les indigènes prétendirent ignorer ce qu'il voulait dire, et refusèrent même de lui vendre du riz. Notre géologue ne découvrit autre chose que des veines de quartz traversant des schistes et contenant des cristaux d'une grande limpidité, qui avaient pu jadis être employés par les habitants comme objets de parure et d'ornementation.

Mouhot avait laissé à Luang Prabang les meilleurs souvenirs. Croyant sans doute que nos travaux étaient de même nature que les siens, les indigènes nous apportaient souvent des insectes, en échange desquels le malheureux naturaliste donnait toujours quelques aiguilles ou d'autres objets européens de peu de valeur. Malheureusement, il n'y avait pas d'entomologiste parmi nous, et nous l'avons souvent regretté en admirant les curieuses particularités et les brillantes couleurs des insectes et des papillons de cette région et de celles que nous visitâmes ensuite. Notre étonnement fut grand de retrouver le chien de l'infortuné naturaliste encore vivant, et adopté par une famille laotienne qui en avait le plus grand soin. Les lecteurs du *Tour du Monde* se

rappellent sans doute le petit Tine-Tine, dont la réputation précédait Mouhot sur sa route, et auquel son maître prédisait une triste fin : être foulé aux pieds par un éléphant, ou dévoré par un tigre. Il n'en avait rien été, et le chien avait longuement survécu au maître. L'ingrat s'était tellement familiarisé avec ses nouveaux propriétaires, qu'il nous montra les dents lorsqu'on nous l'apporta. Six ans avaient suffi pour effacer de sa mémoire tout souvenir de la race à laquelle avait appartenu son premier maître.

Nous avions un pieux devoir à remplir vis-à-vis du Français qui le premier avait pénétré dans cette partie du Laos et avait su y faire estimer et aimer le nom de son pays. Il avait été enseveli sur les bords du Nam Kan, près de Ban Naphao, village situé à huit kilomètres environ à l'est de la ville, et le commandant de Lagrée résolut de consacrer, par un petit monument, la mémoire de cet homme de bien. Le roi, à qui ce projet fut soumis, se hâta d'entrer dans les vues du chef de la mission française : le culte pour les morts, si fidèlement pratiqué en Indo-Chine, justifiait trop hautement notre demande pour qu'elle ne fût pas accueillie avec empressement et déférence. Sa Majesté voulut fournir les matériaux nécessaires à l'érection du monument, et M. Delaporte, qui, de concert avec M. de Lagrée, en avait arrêté le dessin, se transporta sur les lieux pour en diriger la construction. Le 10 mai, le travail de maçonnerie était terminé, et la commission tout entière se rendit à Ban Naphao pour assister à l'inauguration du modeste tombeau. Une plaque de grès, polie avec soin, fût encastrée dans l'une des faces et porte cette simple indication : H. Mouhot. — Mai 1867. — Le paysage qui encadre le mausolée est gracieux et triste à la fois : quelques arbres au feuillage sombre l'abritent, et le bruissement de leurs cimes se mêle au grondement des eaux du Nam Kan qui coule à leurs pieds. En face s'élève un mur de roches noirâtres qui forme l'autre rive du torrent : nulle habitation, nulle trace humaine aux alentours de la dernière demeure de ce Français aventureux, qui a préféré l'agitation des voyages et l'étude directe de la nature au calme du foyer et à la science des livres. Seule parfois une pirogue légère passera devant ce lieu de repos, et le batelier laotien regardera avec respect, peut-être avec effroi, ce souvenir à la fois triste et touchant du passage d'étrangers dans son pays.



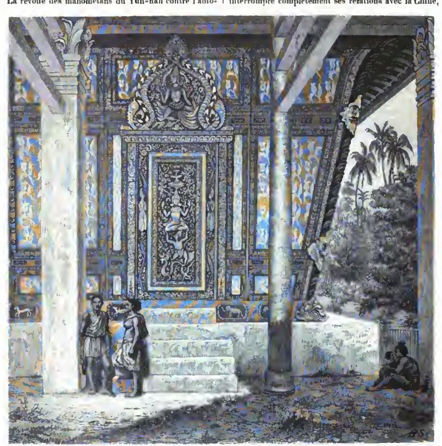
Défenses d'éléphant. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

Nous nous étions rendus au lieu de la sépulture en suivant à pied les bords du Nam Kan; nous revînmes en barque à la fin du jour, en nous laissant aller au fil du courant. A chaque détour de la rivière, nous découvrions, sous les aspects les plus divers, le panorama animé de Luang Prabang, apparaissant et disparaissant tour à tour derrière le rideau mobile des arbres de la rive (voy. le dessin p. 365); de nombreux pêcheurs tendaient leurs filets au milieu des rochers et jusque dans les rapides que nos pirogues légères franchissaient comme des flèches; des troupes de baigneurs et de baigneuses folâtraient près des bancs de sable qui venaient parfois élargir le lit de la rivière. Autour de nous, le soleil couchant faisait étinceler les eaux de mille reflets de pourpre et d'or. Tout dans ce paysage, sans cesse renouvelé grâce à la rapidité de notre locomotion, respirait une tranquillité et un bonheur apparents qui invitaient à l'oubli de ce monde bruyant dont le souvenir bouillonnait en nous-mêmes. Quel contraste entre ce calme tableau du Laos tropical et cette Europe, dont le nom même était inconnu à ceux qui nous entouraient? Devions-nous les plaindre ou les féliciter de leur ignorance et de leur sauvagerie? Plus encore que la distance, ces différences d'aspect entre la civilisation pour la cause de laquelle nous nous étions exilés, et la civilisation dont nous étions devenus les hôtes, nous semblaient creuser entre nous et notre patrie un abîme chaque jour plus grand.

Cependant le commandant de Lagrée poursuivait patiemment son œuvre de réconciliation avec les autorités locales. Le Muong Sen, le Muong Khang étaient assez mal disposés à notre égard; mais un cousin du roi, homme actif et influent, s'était nettement prononcé en notre faveur et avait mis de notre côté presque tous les membres de la famille royale. M. de Lagrée était allé visiter la mère du roi, presque centenaire; elle parut très-satisfaite des attentions et des cadeaux du commandant français. Parmi ces présents se trouvait une paire de lunettes, avec monture en écaille, dont elle n'avait certes pas besoin pour se donner l'air vénérable. Grâce à ces visites, à la bonne conduite des Annamites de notre escorte, à la bienveillance et à la patience de tous les officiers vis-à-vis de la population, les défiances disparurent peu à peu, et il devint possible d'obtenir des renseignements sur l'état des contrées voisines. Le roi donna bientôt à M. de Lagrée une preuve non équivoque de son bon vouloir, en lui faisant remettre un passe-port valable pour toute l'étendue de son territoire, et par lequel il enjoignait

tous les chefs reconnaissant son autorité de se mettre à l'entière disposition du président de la commission française, dès que celui-ci réclamerait leurs services.

La situation des pays limitrophes était de nature à faire naître la plus grande hésitation dans la route qu'il convenait d'adopter en quittant Luang Prabang. La révolte des mahométans du Yun-nan contre l'autorité de l'empereur de Chine avait été le signal de désordres et de guerres interminables dans les différentes principautés laotiennes comprises entre la Chine, la Birmanie et le territoire siamois. Le brigandage y était passé à l'état chronique, et certaines portions de cet espace avaient été entièrement dépeuplées. Le roi de Luang Prabang avait profité de cet état de choses pour interrompre complétement ses relations avec la Chine,



Entrée de la pagode en forme de tombeau. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

à laquelle il avait cessé, depuis dix ans environ, d'envoyer le tribut habituel. On pouvait donc supposer, qu'intéressé à ce que cette route restât fermée, il n'en voulût exagérer les difficultés à dessein, afin que notre passage ne fournît point au gouvernement chinois un argument contre lui[1].

Trois routes s'offraient à nous pour franchir la zone réputée dangereuse. La première, celle du fleuve, d'après les renseignements que nous avait fournis M. Duyshart et le nouveau détour qu'elle nous oblige-

1. On voit combien est peu fondée la supposition gratuitement émise par M. de Carné (*Voyage en Indo-Chine et dans l'empire chinois*, p. 236) que le roi de Luang Prabang avait reçu des instructions de la cour de Chine pour nous barrer le passage. M. de Carné était d'ailleurs peu au courant des pourparlers engagés entre M. de Lagrée et les autorités locales.



Pagode en forme de tombeau. — Dessin de H. Catenacci, d'après M. L. Delaporte.

rait de faire, était la plus longue : elle nous forçait à traverser des territoires que récemment s'étaient disputé la Birmanie et Siam, et qui étaient par conséquent dévastés, et à passer dans des États soumis au premier de ces deux royaumes. Or nous n'avions pas de passeports de la cour d'Ava ; nous devions donc prévoir de ce côté les plus sérieuses difficultés.

La seconde route était la plus directe, celle qui nous permettait d'utiliser le plus longtemps la bienveillance du roi de Luang Prabang : elle consistait à remonter droit au nord le cours du Nam Hou, affluent de la rive gauche du Cambodge, et à atteindre directement les frontières du Yun-nan, auquel Luang Prabang est à peu près limitrophe dans cette direction, et où nous pouvions retrouver le fleuve que nous étions chargés d'explorer.

La troisième route nous conduisait jusqu'au Kouang Si, en traversant la zone occupée par des tribus mixtes, qui sépare le Tongking de la Chine.

Dans cette direction, et surtout sur ses frontières de l'est, le roi de Luang Prabang avait déjà commencé la lutte avec les Annamites, et les Siamois lui avaient fourni quelques troupes pour la soutenir. De sanglantes escarmouches avaient eu lieu sans grands résultats ; mais il est probable que les Annamites ne réussiront plus à obtenir aucun acte de vasselage du prince de Luang Prabang.

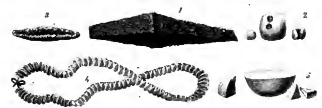
Ce dernier trajet, peut-être moins dangereux que les deux autres, nous écartait complétement du but officiel de notre mission, qui était la reconnaissance de la vallée du Mékong, mais il nous faisait visiter la région la moins connue encore de toute l'Indo-Chine, et vraisemblablement la plus curieuse au point de vue géographique. Quel que fût son attrait, nous devions nous contenter de l'indiquer aux explorateurs qui viendraient plus tard compléter notre œuvre.

La discussion restait ouverte entre les deux premières routes, la route du fleuve et celle du Nam Hou. Le commandant de Lagrée penchait visiblement pour la seconde. Je plaidai vivement auprès de lui la cause de la première ; notre travail géographique m'aurait paru moins intéressant et moins complet s'il n'avait compris le relevé entier du cours du fleuve, que nous espérions encore à ce moment remonter jusque dans sa partie tibétaine. Avant de prendre une décision définitive, M. de Lagrée voulut s'entourer de nouveaux renseignements. Luang Prabang était heureusement fréquenté par un grand nombre de voyageurs et de marchands appartenant à toutes les nationalités du nord de l'Indo-Chine, et il était facile de les attirer au campement, où l'affluence des visiteurs devenait chaque jour plus considérable.

La glace était tout à fait rompue avec le monde officiel lui-même ; nos travaux n'excitaient plus ni défiances, ni susceptibilités. On nous croyait passés maîtres en toutes les sciences et le roi nous envoya un vieux coucou qui ne marchait plus, en nous priant de le raccommoder, besogne dont le docteur Joubert s'acquitta à merveille. Aussi M. Delaporte put-il lever le plan de la ville et mesurer au cordeau ses principales rues sans soulever la moindre difficulté. Chaque jour les princesses de la famille royale et les femmes des premiers mandarins ne dédaignaient pas de venir s'asseoir sur le plancher en bambou de notre case, pour nous regarder travailler, ou pour essayer d'obtenir de chacun de nous quelques-uns des objets de pacotille dont nous étions munis. Les plus recherchés de ces cadeaux étaient les parfums et les savons de toilette, et, pour ne pas faire de jaloux et parvenir à satisfaire toutes les demandes, nous en étions arrivés à débiter ceux-ci en tranches imperceptibles. Les belles Laotiennes y attachaient d'autant plus de prix, qu'elles étaient convaincues que dans cet ingrédient reposait tout le secret de la blancheur de notre teint. En voyant la mousse blanche qui leur couvrait les mains quand elles se lavaient, elles s'attendaient, dans un avenir prochain, et si le savon ne leur faisait point défaut d'ici là, à perdre la belle nuance cuivrée qui caractérise leur race. Nous nous prêtions volontiers à ces illusions, et notre complaisance fit moins souvent défaut à nos jeunes visiteuses que nos provisions d'objets d'échange. Leur ingénuité et leurs relations avec nous avaient quelque chose de si confiant et de si intime à la fois, que nous ne laissions pas d'en être parfois embarrassés.

La plus assidue parmi nos hôtes était une nièce du roi, belle fille d'une vingtaine d'années, que sa situation sociale et la conscience de ses charmes rendaient d'une hardiesse et d'une familiarité qui ne parvenaient jamais à nous déplaire (voy. le dessin p. 353). Elle agissait chez nous comme chez elle, nous apportait presque tous les jours des fruits et des fleurs et prenait un air d'importance comique, quand elle nous présentait, en nous les recommandant, quelques unes de ses compagnes. L'un de nous lui demanda un jour, en riant, si des visites aussi familières, faites par des jeunes filles à des étrangers, n'éveillaient point les soupçons de leurs fiancés. Un grand éclat de rire fut la réponse, et déconcerta visiblement le questionneur. « A votre âge, dit la naïve indigène, quel danger peut-il y avoir? Vous êtes trop respectables pour porter ombrage à l'amoureux le plus jaloux. » On nous prenait, hélas! pour des vieillards décrépits, et ce ne fut pas sans un certain dépit que nous en fîmes la découverte. La longueur de notre barbe, qui ne pousse que fort tard chez tous les sujets de race mongole, servait de base au calcul de notre état civil, et comme elle était depuis plus d'un an vierge de tout rasoir, nous passions pour octogénaires aux yeux des indigènes. Cette erreur d'optique ne doit point étonner, si l'on veut songer à la difficulté qu'éprouve à son tour un Européen quand il veut estimer l'âge d'un individu appartenant à une autre race que la sienne. Et encore a-t-il pour se guider des points de comparaison qui manquent complétement à des peuples vivant presque sans communication avec le reste du monde.

Le marché, qui se tenait deux fois par jour dans les rues, était pour nous à la fois une distraction et un sujet d'étude. La monnaie dans laquelle se faisaient les transactions de détail, consistait en chapelets de ces petites coquilles jadis employées au même usage dans les îles de la Sonde, à Bankok, dans l'Inde, et jusque sur les côtes de l'Afrique et dans le Soudan, et qui en ont disparu depuis près d'un siècle. Ce sont des espèces de petites porcelaines blanches (*Cyprea moneta*) que l'on troue par le milieu, afin de pouvoir les enfiler et en former des chapelets. Les géographes arabes mentionnent, dès le dixième siècle, l'emploi de ces coquilles, connues dans les anciennes relations sous le nom de *cauris*. « La reine des îles Dabihat, situées dans la mer de Herkend (Laquedives), dit Massoudi[1], n'a pas d'autre monnaie que les cauris. Lorsqu'elle voit son trésor diminuer, elle ordonne aux insulaires de couper des rameaux de cocotier avec leurs feuilles et de les jeter sur la surface de l'eau. Les animaux y montent; on les ramasse et on les étend sur le sable du rivage, où le soleil les consuma et ne laisse que les coquilles vides que l'on porte au trésor. » Il faut sans doute attribuer à leur emploi une bien plus haute antiquité, puisqu'on trouve ce genre de monnaie indiqué déjà comme étant en usage dans l'Inde par le voyageur chinois Fa-hien, qui visita cette contrée à la fin du quatrième siècle[1]. Ibn Batouta, qui écrivait au milieu du quatorzième siècle, dit que de son temps les habitants des îles Andaman donnaient quatre cent mille de ces coquilles pour un dinar d'or, et quelquefois davantage; du temps de La Loubère (fin du dix-septième siècle), on donnait, à Siam, six mille quatre cents cauris pour un tical d'argent; c'était aux îles Maldives, à Bornéo et aux Philippines que se pêchaient principalement ces petits coquillages, que certains navires prenaient comme lest. Mgr Pallegoix, dont l'ouvrage sur Siam remonte à une vingtaine d'années, dit que de son temps les cauris s'échangeaient, à Bankok, à raison de mille deux cents pour un *fuong*, c'est-à-dire pour un huitième de tical. Cet état de choses a changé beaucoup depuis cette époque et les coquilles ont presque disparu du marché de Bankok. A Luang Prabang, nous ne trouvions sans doute que le reliquat d'un stock, jadis considérable en Indo-Chine, de cette singulière monnaie. Chassée des côtes de la péninsule par le commerce européen et le renchérissement du prix des denrées, elle s'est réfugiée à l'intérieur du continent, où elle augmente de valeur au fur et à mesure qu'elle devient plus rare, et où elle ne tardera pas à disparaître complètement. Les chapelets usités à Luang Prabang se composent de cent coquilles, et l'on donne de vingt-deux à vingt-six de ces chapelets pour un tical, ce qui donne à chaque coquille une valeur de un huitième de centime environ. Les transactions se discutent au chapelets et en fractions de chapelet. Les denrées ne sont point cependant aussi bon marché qu'on pourrait le supposer, en présence de cette extrême division de la monnaie : les poules valent en moyenne de deux à trois chapelets, c'est-à-dire trente centimes, et le riz se vend à peu près le même prix qu'en Cochinchine.



MONNAIES LAOTIENNES : 1. Monnaie de fer de forme losangique, en usage à Stung Treng. — 2. Tical d'argent siamois et ses subdivisions. — 3. *Lats* de cuivre, usités à Bassac et à Oubon. — 4. Chapelet de coquilles de Luang Prabang. — 5. Lingots d'argent, usités dans le Laos birman.

Le tical siamois n'est plus ici la seule monnaie d'argent en circulation : la roupie anglaise fait son apparition, et nous rappelle que les possessions anglaises sont maintenant assez proches. L'effigie de la reine Victoria figure avec avantage dans les transactions, car la roupie est acceptée au même taux que le tical, malgré une valeur intrinsèque très-sensiblement inférieure. Cela tient aux garanties plus grandes qu'elle présente contre les falsifications dont les monnaies siamoises sont souvent l'objet. Enfin, la piastre mexicaine elle-même, quoique excessivement rare, est cotée sur le marché au taux de cinquante chapelets et paraît recherchée surtout comme un objet de curiosité et d'ornement que l'on suspend quelquefois au cou des enfants.

J'ai dit que le marché, à Luang Prabang, se tient deux fois par jour. Celui du matin est le plus actif : cotonnades, soieries, objets de mercerie et de quincaillerie, poteries, vases et boîtes laqués de Xieng Mai, se mélangent, sur les étalages, aux fruits, aux poissons, à la viande, aux volailles vivantes, et offrent un coup d'œil bariolé, qui attire surtout par les couleurs éclatantes des étoffes mises en vente. Au marché du soir, il n'y a plus que des comestibles et des fleurs. Le roi prélève quotidiennement quelques coquilles de chaque boutiquier; un collecteur passe au milieu du

1. *Les Prairies d'or*, traduction Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, t. I, p. 337.

1. *Foe Koue Ki* ou *Relation des royaumes bouddhiques*, traduction A. Rémusat, p. 100 et 106.

jour pour prélever l'impôt royal, que chacun s'empresse de payer à sa seule apparition.

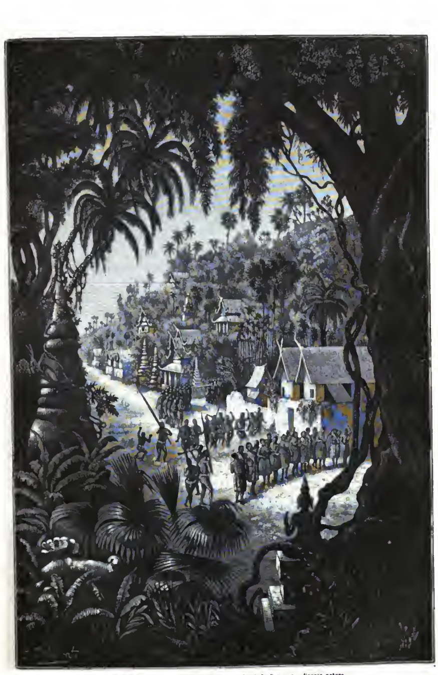
Les fleurs étaient depuis quelques jours un objet de consommation assez recherché; les fêtes de la lune étaient des plus suivies : on avait hâte de se réjouir une dernière fois avant que les pluies ne vinssent rendre les communications plus difficiles, ralentir la circulation et claquemurer chacun chez soi. Dans les intervalles des grains orageux qui s'élevaient périodiquement l'après-midi, la température était réellement accablante, et dépassait trente-sept degrés; aussi les habitants de la ville profitaient-ils avec enthousiasme de la fraîcheur relative que ramenait, après l'averse quotidienne, l'apparition de la lune sur l'horizon : la vue se reposait alors de l'éclatante lumière que le soleil, à ce moment presque au zénith, avait déversé pendant douze heures sur la ville. On jouissait avec délices du paysage tropical que présentaient les rues ombragées de palmiers, et auquel la douce clarté de la lune donnait un nouvel et charmant aspect. Pendant une partie de la nuit, la population presque tout entière restait sur pied : les vieillards, assis devant leurs portes, échangeaient leurs souvenirs ou supputaient les espérances de la récolte prochaine; les jeunes gens, couronnés de fleurs, se promenaient en chantant, et formaient des théories dont les figures ne manquaient ni de grâce ni d'originalité. Les allures vives, les justes cadences des exécutants, les paroles improvisées de leurs chants excitaient l'enthousiasme des spectateurs; ces improvisations contenaient plus d'une allusion amoureuse, et la bande joyeuse perdait parfois, à un détour de sa route, un amoureux furtif qui allait retrouver, à quelque mystérieux rendez-vous indiqué en chantant, la belle qui répondait à ses vœux. Ailleurs, c'étaient de graves matrones qui escortaient, en proférant des cris discordants, une pyramide de fruits, de gâteaux, de mets de toute sorte qu'elles allaient déposer à la plus prochaine pagode. Ces offrandes étaient disposées de manière à dessiner soit une barque, soit une pagode, soit toute autre reproduction de fantaisie, et les bonzes prononçaient, en les recevant, des prières dont le ton grave et monotone cachait également bien leur joie secrète ou leur déception.



Tombeau de Mouhot[1]. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

Les grands personnages de la ville réunissaient aussi chez eux leurs amis et leurs clients pour se réjouir de compagnie, et le commandant de Lagrée fut invité plusieurs fois à ces fêtes domestiques. Il s'y

1. Voy. t. VII, p. 219 à 252.



Fêtes de la saison à Luang Prabang. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature

rendit un soir avec M. Delaporte. A côté de la salle de réception, une vingtaine de jeunes filles, réunies sous un vaste hangar, entremêlaient avec art des fleurs, des fruits, des confiseries, sur de vastes plateaux laqués. Des jeunes gens masqués faisaient soudainement irruption au milieu d'elles, choisissaient une compagne et ne se démasquaient qu'après avoir pris place à ses pieds (voy. le dessin p. 363). Malheureusement, le beau sexe de Luang Prabang est affligé d'une infirmité qui dépare les plus riches et les plus jolies, comme les plus pauvres et les plus disgracieuses. C'est le goître, qui devient très commun dans cette région. Cette affection doit tenir sans doute à la mauvaise qualité des eaux qui descendent des montagnes calcaires. On voit quelques-uns de ces choquants appendices atteindre avec l'âge des dimensions énormes, et l'on est toujours étonné que leurs propriétaires n'en paraissent pas plus embarrassée.

Les hommes portent des ornements d'un autre genre : le tatouage commence à se généraliser ici et à prendre ces proportions excessives qui ont valu aux Laotiens du Nord le nom de Laotiens *au ventre noir*. Luang Prabang est à la limite qui les sépare des Laotiens *au ventre blanc* ou Laotiens du Sud, chez lesquels, comme nous l'avons déjà dit, cette coutume est beaucoup moins générale. Le tatouage se pratique ordinairement entre douze et dix huit ans. Depuis la ceinture jusqu'aux genoux et même beaucoup plus bas, le corps est tout entier couvert d'arabesques d'un violet foncé où s'entremêlent des animaux et des fleurs. L'artiste qui exécute ces dessins se fait payer de cinq à huit francs. On prend du fiel de porc ou de poisson que l'on mélange à de la suie provenant de la combustion de lampes entretenues avec de l'huile de sésame. On fait sécher cette mixture, qu'on délaye avec de l'eau au moment de s'en servir. L'opération du tatouage s'effectue avec une aiguille neuve, longue de soixante centimètres, large d'un centimètre à l'une de ses extrémités, et allant en s'effilant vers la pointe, où elle est fendue, comme un bec de plume, sur une longueur de quatre à cinq centimètres. Ce travail sur la peau ne laisse pas que d'être fort douloureux et occasionne ordinairement deux ou trois jours de fièvre, sans préjudice des plaies ou des ulcères qui surviennent à la moindre écorchure, lorsque le sujet est trop âgé ou d'un tempérament lymphatique.

Je crois nécessaire de décrire en quelques lignes la physionomie des nouvelles populations dont nous rencontrions à Luang Prabang de nombreux spécimens, et auxquelles nous allions désormais avoir affaire.

Les Laotiens du Nord sont désignés sous les appellations, presque synonymes au point de vue ethnique, si elles ne le sont pas au point de vue politique, de Thai, Lus ou Shans. L'appellation de Lao ou Léo, dont nous avons fait les mots Laos et Laotien, est particulière aux habitants de toute la vallée du fleuve depuis le Cambodge jusqu'à Luang Prabang inclusivement; le nom de Thai est porté surtout par les habitants de Xieng Mai et de Muong Nan ; le nom de Lus s'applique aux habitants de Xieng Hong et de Muong Yong, principautés situées plus au nord et que nous devions visiter. Le mot Shan est l'appellation générique employée par les Birmans pour désigner la race laotienne tout entière. Les Lus paraissent avoir fondé autrefois trois royaumes principaux: Xieng Tong, le Kemalatain des anciennes cartes, qui s'appelle aussi Muong Kun, et dont les habitants sont désignés quelquefois par ce dernier mot[1], Xieng Hong, dont le nom pali est Alevy et Muong Lèm. Ce ne fut pas sans une longue lutte contre les Khas ou les autochthones, qui, subdivisés en plusieurs branches que nous aurons l'occasion de décrire successivement, ont constitué jadis un puissant royaume, celui des Momphas, dont les Laotiens ont été d'abord les tributaires. Le siége de cet empire paraît avoir été Muong Yong, à peu de distance dans le sud-est de Xieng Tong. Les Laotiens ont réussi à s'émanciper du joug des Khas, sans parvenir, comme dans le Sud, à les détruire ou à les asservir, et les deux races vivent côte à côte, parfois en bonne intelligence, souvent en antagonisme.

Tenus ainsi constamment en haleine, moins favorisés que leurs frères du sud de l'Indo-Chine sous le rapport du climat, du sol et de la variété des productions, les Laotiens du Nord sont devenus par cela même plus industrieux et plus commerçants. Les marchés, qui n'existent pas dans le Laos méridional, se multiplient ici de tous côtés et facilitent les relations et les échanges ; chaque localité est loin de se suffire à elle-même et il devient nécessaire de se rapprocher. Le pays est plus montagneux, le fleuve moins navigable, mais on construit quelques routes et l'on dresse des bœufs porteurs. Alors que les Laotiens du Sud, sédentaires et tranquilles, perdent peu à peu dans un bien-être trop facile tout ressort et toute énergie, ceux du Nord conservent vivement accusés les traits caractéristiques de leur race : leur fière allure, leur vive et franche spontanéité, le tatouage pittoresque qui semble faire partie de leur costume, les passementeries élégantes qui ornent parfois la veste que le climat rend chez eux d'un usage beaucoup plus général, leur donnent une physionomie originale et piquante. Leur teint, qui devient presque blanc, les fait distinguer bien vite des Birmans, dont la couleur foncée trahit le voisinage de l'Inde. Ceux-ci sont appelés Man par les Laotiens, qui les distinguent des Talains ou Pegouans, auxquels ils donnent le nom de Meng ou de Bolomeng. Nous avions déjà rencontré dans le Sud quelques colporteurs de ces deux nationalités. Ils devenaient très-nombreux à Luang Prabang.

Un état de guerre presque continuel rend les Lao-

1. Mac Leod dit que les habitants de Xieng Mai donnent aux Laotiens de Xieng Tong le nom de Khian. La différence entre Khian et Kun ne peut s'expliquer que par une faute d'impression ou une différence sensible entre la prononciation de ce mot à Xieng Mai et sur les lieux mêmes. Dans tous les cas, ce ne peuvent être là deux appellations différentes.



Scène de nuit : Fête chez un mandarin. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

tiens du Nord défiants vis-à-vis des étrangers, exigeants vis-à-vis de tous ceux qui réclament leurs services. La nécessité d'une activité plus grande, l'obligation de disséminer les cultures sur une plus grande étendue pour trouver des terrains propres à être cultivés en rizières, réduit aussi le nombre des inutiles. Nous allions rencontrer moins souvent ces longues processions de bonzes passant et repassant la besace sur le dos pour prélever leur dîme sur les fidèles. Dans les villages et les centres peu populeux, un bonze ou deux suffisent au culte et à l'instruction des enfants; quelquefois même la pagode n'est desservie que par les fidèles eux-mêmes, qui viennent y consacrer leurs offrandes ou y réciter leurs prières, sans croire à la nécessité d'un intermédiaire entre eux et la divinité.

A côté des scènes plus ou moins gracieuses, mais à coup sûr nouvelles pour nous, auxquelles donnaient lieu les fêtes de la saison, et qui nous faisaient apercevoir sous un nouveau jour la race laotienne, il s'en passait d'autres qui ne rappelaient que trop les vices de la civilisation occidentale et donnaient je ne sais quel aspect de repoussante décrépitude à ces mœurs qui, par certains côtés, apparaissent si enfantines et si naïves. Dans notre voisinage, des maisons de jeux réunissaient à l'entour de nattes crasseuses des personnes de tout âge et de tout sexe; le débraillé hideux de langage et d'allures qui régnait dans ces bouges donnait un aspect encore plus repoussant à l'avidité de celui qui gagnait ou au désespoir haineux de celui qui était dépouillé. Auprès de ces tristes conciliabules, où les femmes surtout se faisaient remarquer par leur âpreté et leurs cris de sorcières, se dressaient quelques échoppes où de rares fumeurs d'opium attestaient le voisinage et la corruption du Céleste Empire.

Vers le 18 mai, les nouveaux renseignements recueillis par le commandant de Lagrée le décidèrent à se remettre en route le plus tôt possible. L'état des contrées au nord de Luang Prabang semblait moins fâcheux qu'il ne nous avait été dépeint tout d'abord. Il paraissait y avoir presque partout un apaisement réel, et ce résultat était dû à la compression partielle de la révolte mahométane par les Chinois, et à l'autorité que le vice-roi du Yun-nan semblait avoir reconquise sur toute l'étendue des frontières sud de cette province. La route du fleuve était celle à laquelle s'arrêtait définitivement le chef de l'expédition, malgré ses préférences secrètes pour la route du Nam Hou. Il fixa au 25 mai la date de notre départ, et demanda au roi les embarcations nécessaires. L'autorité de Luang Prabang cessait, en remontant le Mékong, à Xieng Khong, point où M. Duyshart avait rejoint le fleuve en venant de Bankok, et qui dépendait de Muong Nan. C'était donc jusque-là, c'est-à-dire jusqu'à une distance de huit à dix jours de marche, que les autorités locales avaient à nous fournir des moyens de transport. Nous ignorions quel accueil nous ferait le gouverneur de Xieng Khong, et si la route du fleuve, la plus commode et la moins coûteuse pour le transport de nos bagages, était longtemps praticable en amont de cette ville. Il était donc prudent de nous préparer à toute éventualité. Le commandant de Lagrée était résolu, s'il rencontrait la moindre difficulté de la part des autorités de Muong Nan, à passer sur la rive gauche du fleuve et à se diriger vers le nord-est, en traversant le territoire de Luang Prabang et en utilisant le passe-port que lui avait donné le roi en cette prévision. Mais cette éventualité de trajet par terre nous conseillait de nous alléger le plus possible, en raison de la difficulté de trouver des porteurs, et de la nécessité de les payer d'autant plus chèrement que la saison où nous entrions était plus mauvaise. Chaque officier dut réduire ses effets, de façon à n'avoir qu'une seule caisse pour ses bagages personnels, au lieu des deux qui lui avaient été allouées au départ de Pnom Penh. Il fallut renoncer à emporter les collections botaniques et géologiques déjà recueillies par MM. Thorel et Joubert, et que le roi de Luang Prabang promit de renvoyer à Bankok. Nos deux naturalistes durent même faire d'avance le sacrifice de toute collection future, qui ne pouvait plus être qu'un onéreux embarras et une cause d'insuccès. En même temps que ces échantillons, nous laissâmes à Luang Prabang, pour être transmis à Bankok avec eux, les minutes de cartes, ébauches de travaux, livres, instruments, en un mot tout ce qui n'était pas absolument indispensable à nos travaux ou tout ce qui pouvait faire double emploi. Nous fîmes un second lot de hardes, de munitions et d'objets d'échange, qui devait rester à Luang Prabang, et devenir la propriété du roi, si au bout d'un an nous n'étions point revenus dans cette ville.

Le roi et ses mandarins reçurent des cadeaux qui représentaient largement les dépenses que le transport à Bankok de la première de ces deux catégories d'objets allait occasionner. Sa Majesté reçut la plus précieuse, mais la plus lourde de nos armes, une carabine à balles explosibles, dont on lui apprit l'usage; une longue-vue, un tapis et des étoffes. Son fils eut un fusil à deux coups; ses autres parents et les principaux fonctionnaires furent d'autant mieux partagés qu'en nous faisant des amis, nous diminuions nos bagages. Le roi ne voulut point cependant rester en arrière, et il envoya à M. de Lagrée, à titre de souvenir, un vase en argent, deux tam-tams, quatre sabres, quatre lances, une gargoulette et un verre laqués de Xieng Mai. Je ne mentionne pas l'énorme quantité de fruits et de pâtisseries qui étaient journellement apportés à notre campement par ses ordres, et qui faisaient les délices de nos Annamites. De ces comestibles, nous n'appréciions guère que les cocos : ils nous fournissaient une salutaire et rafraîchissante boisson, que la chaleur rendait nécessaire.

Pendant cette dernière semaine, notre campement offrit le coup d'œil le plus animé, et fut témoin des scènes les plus comiques. Nos préparatifs de départ



Vue du Nam Kan ou rivière de Luang Prabang. — Dessin de E. Tournois, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

attiraient une foule nombreuse de fonctionnaires devenus nos amis les plus intimes, qui réclamaient de nous un souvenir et se disputaient les hardes que nous laissions. Le moindre bouton d'uniforme, le plus mince débris de galon transportait d'aise ces braves gens, et ils ne nous refusaient jamais le plaisir de les voir s'affubler des redingotes ou des pantalons qui ne pouvaient plus trouver place dans nos malles. Dans les derniers jours, cette manie de travestissement avait atteint des proportions telles, que nous pouvions nous croire en plein carnaval.

Quelle que fût l'apparente gaieté de ces adieux et de ces préparatifs, ce n'était pas cependant sans une grande mélancolie et sans une certaine appréhension que nous voyions s'approcher l'heure du départ. Nous abandonnions à Luang Prabang, non-seulement une partie de notre mince confort, quelques livres aimés, récréations de l'intelligence et du cœur, consolations de notre isolement, délassements de nos travaux, mais aussi la dernière espérance de recevoir de bien longtemps la moindre nouvelle de ceux qui nous étaient chers. Les lettres de France, que j'avais rapportées de mon voyage à Pnom Penh, avaient déjà, pour la plupart d'entre nous, près d'un an de date, et, en quittant Luang Prabang pour nous lancer dans l'inconnu, nous perdions toute chance de recevoir, avant que nous fussions revenus dans des régions civilisées, les communications que la Cochinchine pouvait tenter encore de nous faire parvenir. Il est vrai que pendant les premiers mois de notre voyage le gouvernement colonial n'avait pas fait grand'chose dans ce sens, et que nous ne pouvions pas augurer beaucoup mieux à l'avenir; mais le consul de France à Bankok, M. Aubaret, était un des bons camarades de M. de Lagrée, et essayerait d'autant plus volontiers de nous donner quelques nouvelles d'Europe, que, comme je l'ai dit déjà, le Chao Opalat et le Chao Latsvong de Luang Prabang étaient allés à Siam pour assister aux funérailles du second roi. Ils devaient revenir chez eux avant que la saison des pluies n'eût rendu les chemins impraticables. C'était là une excellente occasion pour communiquer avec nous, et chacun de nous espérait secrètement que M. Aubaret ne la laisserait point échapper. Mais, hélas! les jours passèrent rapidement, et quand arriva celui qui était fixé pour notre départ, l'Opalat de Luang Prabang n'était point encore signalé à l'horizon.

Nos prévisions à son égard étaient justes cependant, et n'eût été la lenteur extrême de la marche de ce grand fonctionnaire, nous aurions eu la satisfaction de recevoir un fort intéressant courrier. Le 20 avril, l'Opalat ou, pour lui donner ses titres siamois, le Chao Raja Ouparat de Luang Prabang, était parti de Bankok, après avoir reçu du chancelier du consulat de France notre correspondance, les instruments de précision demandés en France avant notre départ et que l'on n'avait pas su expédier à temps à Pnom Penh, et six caisses de vin de Sherry et de Porto. Tout cela arriva à Luang Prabang une quinzaine de jours après notre départ, puis fut scrupuleusement renvoyé à Bankok avec tout ce que nous avions laissé. On comprit même dans cet envoi les objets que nous avions autorisé le roi à s'approprier dès qu'il serait informé de notre entrée dans le Yun-nan et qu'il aurait acquis ainsi la certitude que nous ne repasserions point par sa capitale pour revenir à Saïgon. On voit que si la défiance avait présidé à nos premières relations avec les autorités locales, leur fidélité plus que scrupuleuse à remplir ensuite leurs engagements a témoigné de la déférence et de la sympathie que nous avions conquises pendant notre séjour dans la capitale du Laos siamois.

Ce repos de plusieurs semaines, le bien-être dont notre escorte avait joui, grâce aux cadeaux des mandarins et à quelques avances de solde que le commandant de Lagrée lui avait faites sur la caisse de l'expédition, avaient un peu remonté le moral de nos Annamites, que la longueur de notre voyage effrayait déjà. Ils n'avaient point compté, au départ, sur une absence aussi longue, et pendant la période de fatigue et d'isolement que nous avions traversée entre Vien Chan et Luang Prabang, j'avais saisi chez eux maint symptôme de découragement et de nostalgie qui m'avait inquiété. Ils étaient tous mariés et presque tous pères de famille; chez les Chinois et chez les Annamites on se marie de très-bonne heure: le célibat passe pour un état contre nature. Ma connaissance de la langue annamite et les relations antérieures que j'avais eues avec quelques-uns de ces jeunes gens, dont deux étaient employés comme miliciens à la préfecture de Cholen avant le voyage, me rendaient le confident naturel de leurs inquiétudes. « *Ong Quan* (Monsieur le chef), m'avaient-ils dit souvent, lorsque je les amenais avec moi sur le fleuve faire des sondages, ne sommes-nous pas allé assez loin encore et n'avez-vous point déjà sur votre carte assez de rochers, assez de cataractes, assez de détours? Jusqu'où irons-nous donc ainsi? » — « Nous voulons savoir, leur répondais-je, d'où vient ce fleuve, et c'est lui qui nous mène. Où? Nous n'en savons pas plus long que vous. Mais nous irons, si nous le pouvons, jusqu'à ses sources. » — Ils soupiraient alors en regardant l'eau large et profonde. « C'est bien loin cela, disaient-ils, et ce grand fleuve n'est pas près de finir. » — « Qu'en savez-vous? leur répondais-je pour les encourager. Il sort peut-être tout formé d'un grand lac, et, dans ce cas, demain vous pouvez en voir la fin. » Cette porte ouverte à l'espérance suffisait pour ranimer leurs courages et ramener la gaieté naturelle à leur race. Je les surprenais parfois demandant aux indigènes des nouvelles du grand lac qui donnait naissance au Mékong, et on leur répondait souvent de façon à confirmer leur secret espoir. Tous les habitants de l'Indo-Chine ont conservé le vague souvenir de leur ancien lieu d'origine, ce plateau de l'Asie centrale, semé de grands lacs qui se déchargent par de grandes rivières, et ils attribuent volontiers au-

jourd'hui une origine lacustre aux fleuves dont ils habitent les rives. C'est d'après leurs dires que les anciens géographes ont cru longtemps à l'existence d'un grand lac d'où seraient sortis à la fois le Ménam et le Mékong. L'existence du lac de Ta-ly, qui se déverse par un bras considérable dans ce dernier fleuve, justifie jusqu'à un certain point cette tradition en ce qui le concerne.

Je m'apercevais que les Annamites avaient recueilli un bruit de cette nature à leur figure rayonnante et à leur entrain dans l'exécution de tous les travaux qu'on leur demandait. Je m'en félicitais vivement. Tout pouvait dépendre, à un moment donné, de la fermeté de leur attitude. Ce fut donc avec une véritable satisfaction que je les vis s'apprêter au départ avec gaieté, et ne pas s'alarmer des craintes d'attaque à main armée que nous avaient manifestées les Laotiens. Leurs armes européennes, le peu de cas qu'ils faisaient des sabres, des flèches ou des fusils à pierre des indigènes, et, pardessus tout, l'extrême confiance que leur donnait notre présence, en faisaient de précieux auxiliaires. Notre état de santé, à ce moment, ne laissait absolument rien à désirer. Seules nos ressources pécuniaires, diminuées par un séjour d'une année entière dans le Laos, restaient insuffisantes pour le trajet que nous avions encore à accomplir.

IX

Départ de Luang Prabang. — Les grottes de Pak Hou.

Au moment de notre départ de Luang Prabang, l'effet des premières pluies s'était déjà fait sentir sur le fleuve, dont les eaux avaient monté de près d'un mètre. Nous nous embarquâmes le 25 mai au matin; une jolie brise de sud-ouest et la fraîcheur naturelle à notre route aquatique nous promettaient une journée moins chaude et plus agréable que celles que nous venions de passer à notre campement.

Un peu au-dessus de la ville, le fleuve se rétrécit et reprend son aspect sauvage et tourmenté. Les montagnes des rives déroulent leurs crêtes dentelées et leurs surfaces rocheuses; leurs derniers gradins, qui surplombent les rives du fleuve, sont souvent ornés d'une pyramide, tombeau d'un bonze pieux ou châsse d'une relique imaginaire, dont la forme élancée s'harmonise avec le paysage. Un peu au-dessus de Luang Prabang, sur la rive gauche du fleuve, s'élève un de ces Tat, pittoresquement situé à l'angle formé par le fleuve et un petit affluent. La montagne qui lui sert de piédestal s'appelle Phou Kieo. Un peu plus loin, sur la rive opposée, et à l'entrée d'une de ces cavernes si fréquentes dans les formations calcaires, s'élève une gigantesque statue de Bouddha.



Tat Phou Kieo. — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

Nous arrivâmes le soir au confluent du Nam Hou, la rivière dont le commandant de Lagrée avait songé un instant à remonter le cours. Vis-à-vis de son embouchure s'élèvent, sur la rive droite du fleuve, de hautes falaises à pic, dans le flanc desquelles s'ouvre une grotte plus profonde que la précédente, et que les indigènes ont transformée en sanctuaire (voy. le dessin p. 369). Nous y montâmes à l'aide d'un escalier pratiqué dans le roc. Les déchirures du rocher dessinent au bas de la gigantesque et irrégulière ouverture de la grotte une sorte de balcon dont la main de l'homme a complété et régularisé les piliers et la rampe. Le coup d'œil que présente le fleuve, de ce point, est plein de grandeur. Ce ne sont plus ces perspectives infinies où le bleu des eaux et du ciel se fondent ensemble sous une éclatante lumière, et où de lointaines lignes de palmiers et de cases à demi cachées sous leur ombre arrêtent seules les contours d'un paysage à la fois monotone et imposant. Ici, le fleuve n'atteint pas trois cents mètres de large, et son cours sinueux est borné de toutes parts par des murailles rocheuses, que surmontent les bizarres dentelures des montagnes du second plan. A une dizaine de mètres au-dessous du spectateur, ses eaux, déjà boueuses et toujours rapides, baignent le pied de l'escalier qui conduit au balcon, et font battre contre le rocher la barque légère qui nous attend. C'est un admirable endroit pour assister aux courses de pirogues, si fréquentes au Laos, ou pour jouir des illuminations à l'aide desquelles les indigènes savent souvent rehausser l'éclat de leurs nuits tropicales. A quelque distance de là, les eaux noires et calmes du Nam Hou se mélangent aux eaux jaunâtres du Cambodge, et la ligne de démarcation qui les sépare s'é-

loigne ou se rapproche de l'embouchure de la rivière, suivant le rapport variable de la vitesse des deux courants. Vis-à-vie de nous, sur la rive gauche, un banc de sable tranche vivement, par sa teinte dorée, sur la couleur sombre des roches avoisinantes, derrière lesquelles le soleil a déjà disparu, et dont les cimes s'élèvent noires sur un ciel rouge.

Après avoir joui un instant de ce spectacle, nous entrâmes dans la grotte. Des Bouddhas de toutes dimensions sont échelonnés dans tous les recoins ; des fleurs, des banderoles, des parasols, des ex-voto de toute nature en décorent les autels (voy. le dessin p. 373). La lueur des torches qui nous éclairait faisait vaciller de grandes ombres dans les profondeurs de ce temple naturel, et grimacer la figure ordinairement si placide du prophète de Kapilavastou. Malgré l'originalité de cette décoration religieuse, je me demandais si elle ne rapetissait point la sauvage grandeur de cette caverne, et si l'éclat des stalactites n'eût point été préférable aux dorures effacées et aux couleurs, ternies par l'humidité, des colifichets bouddhistes. Ce sont surtout les voyageurs et les bateliers du fleuve qui forment la pieuse clientèle de cette grotte, et les prêtres qui la desservent et qui habitent sur la rive opposée, au village de Pak Hou, ne manquent jamais de fleurs ou d'offrandes. A l'époque des hautes eaux, le fleuve vient affleurer l'entrée même de la grotte. En 1856, une crue exceptionnelle l'inonda en partie, et les habitants ont indiqué la hauteur à laquelle l'eau s'éleva, par une ligne rouge tracée un peu plus loin sur la paroi unie et verticale du rocher. Cette ligne accuse une différence de 17m,50 entre le niveau des plus basses eaux et celui de l'inondation cette année-là. La différence normale, résultant de la moyenne de plusieurs années ordinaires, n'est que de 10m,70.

Les maisons du village de Pak Hou s'échelonnent



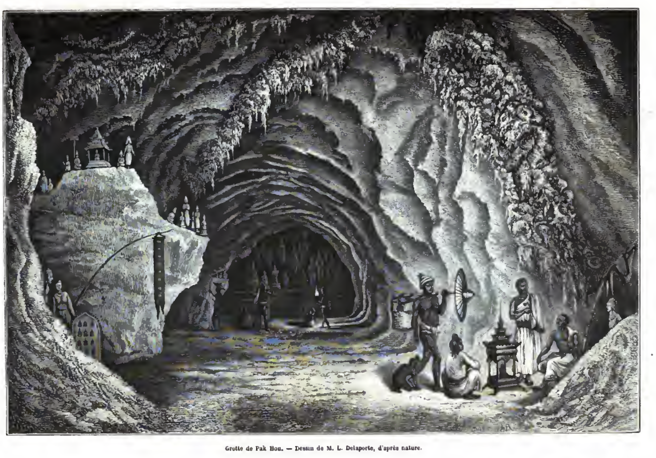
Vue du fleuve, avant d'arriver au Nam Hou. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

sur la rive gauche, derrière le banc de sable dont je viens de parler, et qui forme une espèce de crique ou de port naturel dans lequel nos pirogues s'étaient déjà amarrées pour la nuit. Cette station était, à tous les points de vue, exceptionnellement confortable : au lieu de nos étroites pirogues, des cases bâties sur le sable, à l'intention des voyageurs, devaient nous servir de dortoirs.

La nuit était presque venue : je me hâtai de remonter dans une barque légère pour aller faire quelques sondages, et, conduit par deux rameurs, je remontai pendant un mille ou deux le cours du Nam Hou. Le courant était presque nul, l'onde était aussi claire et aussi silencieuse que les eaux du Cambodge étaient troublées et bruyantes. En glissant le long de la muraille de roche qui forme sur la rive droite une berge entièrement à pic, de plus de trois cent cinquante mètres de hauteur, ma barque produisait un léger clapotis, dont le bruit argentin vibrait comme un écho dans l'atmosphère de la nuit. A une énorme hauteur au-dessus de ma tête planaient quelques oiseaux de proie attardés, qui rejoignaient leurs nids placés hors d'atteinte dans quelques-unes des crevasses du rocher. Leurs cris rauques et discordants devenaient de plus en plus rares. Je fis cesser de ramer pour jouir à loisir de ce moment de calme et de fraîcheur que ramènent les premières étoiles, et qui est si délicieux dans les pays chauds. On n'entendit bientôt plus que le sourd et monotone murmure du grand fleuve, et la douce chanson des insectes nocturnes, racontant aux buissons de la rive leurs mystérieuses amours.

F. Garnier.

(La suite à la prochaine livraison.)



Grotte de Pak Hou. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

VOYAGE D'EXPLORATION EN INDO-CHINE,

TEXTE INÉDIT PAR M. FRANCIS GARNIER, LIEUTENANT DE VAISSEAU[1].

ILLUSTRATIONS INÉDITES D'APRÈS LES DESSINS DE M. DELAPORTE, LIEUTENANT DE VAISSEAU.

1866-1867-1868

IX (suite.)

Une source du Menam. — Pak Ben. — Une barque en perdition. — Pak Ta. — Xieng Khong. — Les volcans de Ban Tanoun. — Premières difficultés graves. — Les sauvages Lemeth. — Départ de Xieng Khong. — Ruines de Xieng Hai et de Xieng Sen. — Souvenirs historiques. — Arrivée au rapide Tang Ho. — Un coin du paradis terrestre. — Route du fleuve à Muong Lim.

Après une journée agitée et bruyante, passée au milieu de cette fiévreuse activité d'esprit que surexcitent un travail incessant, une attention de chaque minute, qu'il m'était doux de saisir ainsi à la dérobée un moment de repos, et de contempler à mon aise une de ces scènes devant lesquelles il m'était interdit de rêver un seul instant pendant le jour! Quelle aride besogne que celle d'un géographe, et quelle monotone contemplation que celle d'une boussole et d'une montre! Combien j'enviais ceux de mes collègues que d'autres occupations ne privaient pas, du moins, de l'attrait du voyage et du plaisir de voir se dérouler devant eux de nouveaux paysages, sans autre souci que de les admirer! Hélas! plus ces paysages étaient variés, et moins j'avais de loisir. Voici une montagne, vite un relèvement; une rivière, quel est son nom et d'où vient-elle? un village, plaçons-le sur la rive! un rapide, où est le chenal et quelle est la plus grande profondeur de l'eau? Une distraction d'une seconde ne m'était point permise. Cette gymnastique continuelle, cette préoccupation géographique imprescriptible, qui a été mon lot pendant deux ans, m'a tellement rendu étranger à ce que j'appellerai les jouissances pittoresques du voyage, que je le referais aujourd'hui volontiers rien que pour les goûter tout à mon aise.

La nuit était devenue fort noire; mes Laotiens, immobiles jusque-là, et accroupis silencieux aux extrémités de la barque, me tirèrent de ma rêverie; le courant du Nam Hou nous portait insensiblement vers le fleuve; il fallait revenir au campement, dont la lueur éclairait la rive à peu de distance.

Le lendemain, la navigation du fleuve se hérissa de difficultés. Après s'être dirigé au nord-est depuis Luang Prabang, il revient graduellement dans une direction absolument opposée, en se débattant au milieu de roches et de montagnes de plus en plus abruptes. Une fois établi dans cette nouvelle direction, son lit se nettoie sans s'élargir; les montagnes s'allongent parallèlement à ses rives, en formant plusieurs plans régulièrement étagés. La végétation, d'un aspect plus uniforme, perdrait complètement son aspect tropical, n'étaient les nombreux bananiers sauvages qui se mélangent aux bombax sur les rives du fleuve, et les quelques palmiers gigantesques qui se dressent çà et là sur les cimes des rochers calcaires. Des pins couronnent les lignes de faîte les plus élevées et viennent nous rappeler les paysages de la patrie absente.

Les villages sont très-clairsemés sur notre route. Quelques-uns sont habités par des Laotiens fugitifs des principautés du Nord, entre autres de Muong Kun ou Xieng Tong. Mais les sauvages sont ici plus nombreux que les Laotiens. Ils appartiennent presque tous à la tribu des Khmous. On aperçoit leurs villages échelonnés sur les montagnes des seconds plans, et de légères colonnes de fumée, s'élevant des cimes, ou rampant le long des ravins qui les avoisinent, indiquent le lieu d'une exploitation forestière ou l'incendie qui prépare les semailles de la saison.

Le 27 mai, nous changeâmes de barques et d'équipage à Ban Cokhe; le lendemain, nous arrivâmes à Ban Tanoun, village situé sur la rive droite du fleuve, et à peu de distance duquel on avait signalé des volcans en activité au commandant de Lagrée. Notre géologue, le docteur Joubert, fut détaché de l'expédition pour aller examiner de près la localité. M. de Carné se joignit à lui. Ces messieurs devaient nous rejoindre à Xieng Khong.

Le 29 mai, nous passâmes devant l'embouchure d'une petite rivière, le Se Ngum, peu intéressante en elle-même, mais importante à signaler, parce que du versant opposé de la chaîne qui lui donne naissance descend la branche la plus orientale du Menam. Les sources des deux cours d'eau ne sont séparées que par un très-faible espace, et d'après les renseignements des indigènes, il suffirait, à l'époque des hautes eaux, de traîner une barque pendant un ou deux milles, sur un terrain assez uni, pour sortir du bassin du Mekong et recommencer à naviguer dans celui du Menam. Est-ce cette proximité qui a donné lieu à la supposition indiquée sur nos anciennes cartes, que les deux fleuves communiquaient ensemble?

Nous nous arrêtâmes vingt-quatre heures au village de Pak Ben, qui était notre second relais entre Luang Prabang et Xieng Khong. Une jolie petite rivière venant du nord, qui, à peu de distance de son embouchure, se transforme en un torrent poissonneux, rejoint

1. Suite. — Voy. t. XXII, p. 1, 17, 33, 49, 65, 81, 305, 321, 337, 353, 369, 385, 401; t. XXIII, p. 353.

le Mekong à l'est du village, qui est habité en grande partie par des sauvages. Le chef de la localité appartenait lui-même à cette race et se montra pour nous très-empressé et très-hospitalier (voy. le dessin p. 376). La crue du fleuve atteignait en cet endroit trois mètres environ.

Le 31 mai, nous quittâmes Pak Ben, et le fleuve, dont la direction générale continuait d'être l'ouest quelques degrés sud, s'enfonça entre de hautes falaises rocheuses, couronnées de végétation et d'un aspect excessivement pittoresque. Nous dûmes faire halte le soir le long d'un banc de sable. Au milieu de la nuit, je fus réveillé par le factionnaire annamite, qui me prévint que la barque du petit chef laotien qui nous accompagnait s'était détachée et avait été emportée par le courant. Son propriétaire s'y trouvait endormi. Nos bateliers, réveillés en sursaut, étaient dans la plus grande inquiétude; quelques-uns étaient montés à la hâte dans une autre pirogue pour essayer d'atteindre ce malheureux avant qu'il ne fût jeté par le courant au milieu des rochers. Arriveraient-ils à temps pour empêcher une catastrophe ? A trois ou quatre milles en aval de nous se trouvait un rapide, formé, comme la plupart de ceux qu'on rencontre dans cette partie du fleuve, par les bancs de cailloux qu'accumulent à leur embouchure les torrents qui descendent des montagnes. La pirogue du chef endormi serait certainement chavirée par le courant, et le malheureux asphyxié par l'eau avant qu'il ait le temps de se reconnaître, si ceux qui le poursuivent ne parviennent pas à l'atteindre.

Ils font force de rames : cette lutte au milieu de la nuit, entre la fatalité qui emporte cet insouciant dormeur et la Providence qui lui suscite des sauveurs, a quelque chose de saisissant. On frissonne à la pensée qu'au milieu de ce bruit sourd qui du rapide arrive jusqu'à nous, on va peut-être distinguer, troublant le calme de la nuit, le premier cri, le dernier peut-être d'un homme réveillé en sursaut au milieu des vagues.

Il y a longtemps que le bruit des avirons de la barque de sauvetage a cessé de se faire entendre. L'attente se prolonge jusqu'au jour, et ce n'est qu'à la halte du déjeuner que nous voyons revenir les deux barques avec tous ceux qu'elles portaient. Le chef avait été réveillé par les cris de ceux qui le poursuivaient, et qui étaient encore loin de lui, au moment où sa pirogue n'était plus qu'à une centaine de mètres du rapide. Avec une présence d'esprit qui ne doit pas surprendre chez des gens à qui ces sortes de dangers sont familiers, il s'était rendu immédiatement compte de sa position, avait saisi une pagaye, et en quelques coups vigoureux avait quitté le fil du courant et abordé la rive la plus proche. La petite pirogue fut ensuite ramenée par l'équipage de la barque, bien heureux de sa fructueuse poursuite. Ou je me trompe fort, ou notre petit chef aura fait faire une statuette de Bouddha qui ira augmenter le nombre des ex-voto déposés dans la grotte de Pak Hou.

Le 1er juin, nous eûmes à franchir un rapide, Keng Le, qui nécessita le déchargement de nos barques : c'était le premier d'une difficulté aussi sérieuse depuis le départ de Luang Prabang. Une fois cet obstacle franchi, la navigation devint très-facile, les berges étaient moins rocheuses et plus nettes. Nous aperçûmes dans l'ouest les sommets d'une chaîne de montagnes de mille à douze cents mètres d'élévation moyenne, paraissant courir régulièrement du nord au sud. Cette barrière allait terminer le long détour à l'ouest que décrivait le Mekong depuis Luang Prabang et le redresser enfin dans la direction du nord. Les sinuosités disparurent, le lit s'élargit, le courant diminua, et les pentes douces et régulières qui de la rive droite conduisaient aux sommets de la chaîne se couvrirent d'habitations et de cultures.

Le 2 juin, nous nous arrêtâmes quelque temps à Ban Hatsa, joli village situé sur la rive gauche (voy. le dessin p. 380); le lendemain, nous arrivions à Pak Ta, dernière étape de notre route avant Xieng Khong.

Comme son nom l'indique, Pak Ta (embouchure du Ta), est situé au confluent du Nam Ta et du grand fleuve. C'est un village considérable. Pendant que l'on préparait les nouvelles barques qui ne devaient cette fois nous quitter qu'après notre arrivée à Xieng Khong, nous en visitâmes les pagodes. Dans l'une d'elles se trouvait une cloche d'un travail excessivement soigné et d'une finesse d'exécution qui ne peut se rencontrer à un degré égal qu'en Europe. Ce n'était évidemment pas là un produit indigène, et la légende chinoise qui en entourait la base ne pouvait faire hésiter pour son lieu d'origine qu'entre le Tong-king et le Yun-nan. J'inclinerais volontiers pour le premier de ces deux pays, le nom d'empereur inscrit dans la date ne se rapportant à aucun des souverains chinois des deux derniers siècles dont j'avais à ce moment les noms assez présents à la mémoire (voy. le dessin p. 374).

Un peu au-dessus de Pak Ta, le fleuve traverse, par un retour au sud-ouest, la chaîne dont il longe jusque-là le versant est, et ce passage est marqué par de nouvelles difficultés de navigation. Nous franchissions en ce moment les limites du territoire de Luang Prabang pour entrer dans la grande province de Muong Nan dont Xieng Khong est la seconde ville.

Après ce passage, le fleuve s'épanouit dans une grande plaine comme depuis Vien Chan nous n'en avions plus rencontré et il reprend son cours au nord-ouest. Le 4 juin au soir, nous campâmes sur un banc de sable. Notre horizon, subitement élargi, nous permettait d'apercevoir à l'ouest et au nord les sommets lointains et bleuâtres de grandes chaînes dont les derniers contre-forts venaient mourir en légères ondulations sur les rives du fleuve.

Le lendemain, à huit heures du matin, nous mettions pied à terre à Xieng Khong, où l'on achevait à la hâte les quatre cases édifiées pour nous recevoir. L'accueil des autorités fut bienveillant et empressé, et le gouverneur de la ville, qui était la seconde autorité de la province de Muong Nan, vint le soir même rendre visite au

commandant de Lagrée. Nos barques furent déchargées et retournèrent à Pak Ta, après que ceux qui les montaient eurent reçu la rémunération habituelle. Nous nous trouvions maintenant en dehors de la zone d'influence et d'action du roi de Luang Prabang.

MM. Joubert et de Carné nous rejoignirent le 9 juin : les phénomènes volcaniques que notre géologue avait pu constater étaient, suivant l'usage, beaucoup moins considérables que ne les avaient faits les récits des indigènes. Un terrain déprimé et crevassé, laissant échapper des gaz sulfureux, carboniques et de la vapeur d'eau, remplaçait le cratère en éruption qui avait été signalé. Ces traces d'action volcanique existent en deux endroits différents, appelés par les indigènes Phou Fay Niaï et Phou Fay Noi, « montagne du grand feu » et « montagne du petit feu. » Ils se déplacent lentement, en marquant leur passage par la destruction de la végétation, les troncs calcinés des grands arbres, et des dépôts de soufre cristallisé. Phou Fay Niaï occupe actuellement une surface de sept à huit cents mètres de long sur trois cents de large. Sur cet emplacement, le sol résonne sous le pied comme s'il existait au-dessous une cavité profonde. En appliquant l'oreille contre terre, on perçoit un bruit sourd très-éloigné, qui, au dire des indigènes, se rapproche souvent au point de devenir perceptible à distance. Cette crevasse paraît cheminer vers le sud et on peut suivre pendant plusieurs kilomètres la route qu'elle a déjà parcourue. Les indigènes recueillent le soufre qui se dépose sur les parois des crevasses. Nulle part M. Joubert ne constata l'existence de centres d'éruption. Le volcan annoncé se réduisait donc à de simples fumerolles.

Les pourparlers s'étaient engagés dès le lendemain



Passage du rapide appelé Keng Le. — Dessin de M. L. Delaporte.

de notre arrivée à Xieng Khong avec le gouverneur de cette petite ville. C'était, je crois l'avoir déjà dit, la seconde autorité de la grande province de Muong Nan. Malgré sa bienveillance naturelle et son désir de nous être agréable, il ne pouvait se résoudre à nous laisser franchir la frontière de Siam : les lettres de Bankok dont nous étions porteurs nous accordaient la libre circulation sur tout le territoire siamois; mais il n'était pas indiqué que nous pussions en sortir. Prendre sur soi de nous y autoriser était une responsabilité qui épouvantait le timide fonctionnaire. Placé à un poste avancé qui ne laissait pas que d'être périlleux, il était habitué à une circonspection que justifiaient d'ailleurs les nombreuses guerres dont cette partie du Laos, tour à tour disputée entre Siam et Bankok, avait été le théâtre. Il aurait voulu nous faire conduire à Muong Nan ou tout au moins obtenir de nous que nous attendissions la réponse du gouverneur de la province à notre demande de sortie du territoire siamois. Tout ce qu'il pouvait accorder à la rigueur était de nous faire conduire à Xieng Haï, autre petite province dépendant de Bankok, et située un peu plus près du territoire birman. M. de Lagrée n'eut pas de peine cependant à lui démontrer qu'aux termes mêmes de notre passe-port nous avions le droit d'aller au moins jusqu'à la frontière. En conséquence, il le mit en demeure de nous fournir des barques pour remonter le fleuve jusqu'au point où celui-ci entrait dans les possessions birmanes. Ce trajet était évidemment autorisé par nos passe-ports, qui spécifiaient la libre circulation sur *tout* le territoire siamois. « Mais, objectait le gouverneur de Xieng Khong, le point où je vous ferai ainsi conduire est en pleine forêt; vous n'y trouverez ni vivres, ni moyens de transport pour aller plus loin. D'ailleurs, le fleuve cesse en ce point d'être navigable et il vous faudra cheminer par



Sanctuaire de la grotte de Pak Hou (vue prise du fond de la grotte). — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

terre. » — « Peu vous importe, répliquait M. de Lagrée, c'est là mon affaire et non la vôtre. »

On se rappelle sans doute que nous étions partis sans passe-ports de la cour d'Ava. L'amiral de la Grandière avait essayé de les obtenir par l'intermédiaire de Mgr Bigandet, évêque catholique français, qui jouissait d'une certaine influence auprès du souverain de la Birmanie; mais, sur ces entrefaites, une révolution de palais avait renversé celui-ci du trône; les trois frères cadets du prince régnant avaient assassiné leurs deux frères aînés, sans parvenir cependant à s'emparer du pouvoir. Ils s'étaient réfugiés chez les Anglais, qui les avaient repoussés, puis chez les Karens. Les troubles qui avaient suivi cet assassinat avaient empêché le gouvernement birman de répondre aux communications qui lui avaient été faites à notre sujet.

M. de Lagrée pouvait cependant se prévaloir de cette démarche pour affirmer aux autorités birmanes que la cour d'Ava avait été prévenue de notre voyage. Il écrivit dans ce sens une lettre au roi de Xieng Tong, prince laotien de qui relevait le territoire qui confinait immédiatement à Xieng Khong et auprès duquel résidait un agent birman. Il lui demandait le passage et l'autorisation de se procurer sur ses États les moyens de transport nécessaires, et il l'assurait de nos dispositions amicales et du but entièrement pacifique et scientifique de notre mission.

Un courrier spécial partit le 10 juin pour porter ce message et les présents qui l'accompagnaient. Ceux-ci, tous destinés au roi de Xieng Tong, se composaient d'un tapis de pied, d'un éventail, d'une pièce d'étoffe algérienne et de quelques menus objets, pipes, savon, mouchoir, etc. Si nous avions eu conscience des fréquentes relations commerciales qui existaient entre les États Shans de la Birmanie et les colonies anglaises, nous n'aurions probablement pas osé offrir des objets qui ne devaient donner qu'une bien pauvre idée de nos ressources. Mais nous étions habitués à voir les moindres marchandises européennes exciter la plus vive admiration et la plus ardente convoitise chez les Laotiens du sud, et cela avait rehaussé à nos propres yeux la valeur de nos objets d'échange. D'ailleurs il s'agissait moins de séduire le roi Xieng Tong que de faire vis-à-vis de lui acte de déférence.

Cependant les autorités de Xieng Khong se décidaient à réunir les barques nécessaires. Ce n'était pas sans difficultés et sans longueurs : la circulation commerciale du fleuve est ici absolument nulle et les moyens de navigation sont très-restreints ; les grandes pirogues deviennent excessivement rares et les bateliers adroits sont introuvables.

En raison de tous ces obstacles, notre départ fut remis au 14 juin. Nous en profitâmes pour visiter Xieng Khong et ses environs.

Le village de Xieng Khong est entouré d'un fossé et d'une forte palissade; un petit ruisseau le divise en deux parties et les rives en sont reliées par un pont en bambou, plus pittoresque que solide (voy. le dessin p. 377); la forêt qui entoure le village est sillonnée de sentiers plus larges que de coutume : ce sont presque des routes. Cependant les légers chars laotiens du sud ont ici disparu. Quelques éléphants, traînant de lourdes pièces de bois de teck, qui commence ici à faire son apparition, croisent d'un pas lourd et nonchalant les convois de bœufs porteurs qui vont et qui viennent. Un de ces sentiers s'enfonce dans la direction du sud-est. C'est la route de Xieng Maï, ville qui est à dix ou douze jours de marche.



Cloche trouvée dans la pagode de Pak Ta.
Dessin de M. Rapine.

Le mot de Xieng remplace, dans la région où nous sommes arrivés, le mot de Muong, employé dans le sud pour désigner le chef-lieu de la province. On dit ici « aller au Xieng » comme on disait avant « aller au Muong. »

Le commerce par terre n'est guère plus actif que le commerce par eau, et se réduit aux denrées de première nécessité, telles que le sel, qui devient ici de plus en plus rare et que l'on tire du sud du Laos, de Nong Kay.

L'aspect de la campagne est assez triste et la population est très-clairsemée. Elle se mélange de sauvages en proportion assez considérable pour perdre complétement sa physionomie laotienne. Le tonpet de cheveux porté crânement sur la tête, à la mode siamoise, disparaît complétement; les habitants, laotiens ou de race sauvage, conservent les cheveux longs. Ils les relèvent en chignon sur le côté de la tête et ont tous adopté la mode birmane du turban. Les femmes placent souvent au nœud de leur chevelure une plaque d'argent. Elles sont plus vêtues que dans le sud; leur teint s'éclaircit et leur physionomie revêt une teinte plus orientale et une expression plus délicate.

Les costumes des sauvages sont empreints d'une grande rudesse ; le cuivre en fait le plus grand ornement : ce sont de longues épingles doubles en cuivre qui retiennent les cheveux sur la tête, des anneaux en cuivre qui entourent le cou, du fil de cuivre contourné en spirale qui sert de ceinture, des épingles de cuivre à grosse tête qui remplissent les trous énormes pratiqués dans le lobe des oreilles. Quelquefois aussi ces pendants d'un nouveau genre sont remplacés par de

simples rouleaux de coton que leurs propriétaires semblent tenir à honneur de faire le plus gros possible; quelques-uns mesurent de deux à trois centimètres de diamètre et c'est à peine si le lobe de l'oreille, démesurément distendu, parvient à entourer d'un mince cordon de chair ce singulier ornement. Les hommes continuent à faire preuve d'une très-grande simplicité de costume; les femmes, au contraire, sont très-vêtues et n'étalent jamais, comme les Laotiennes, leurs poitrines nues aux regards des curieux, que ce spectacle attriste plus souvent qu'il ne les charme: elles portent une jupe de cotonnade bleue, bordée de blanc, et un petit veston bleu serré au corps. Leurs allures sont plus timides, plus modestes; la plupart seraient gracieuses, sinon jolies, si les durs travaux qu'elles partagent avec leurs maris n'endurcissaient leurs traits et ne courbaient leur taille de très-bonne heure. La plupart portent leurs enfants derrière le dos dans une sorte de ceinture d'étoffe, pour garder leurs mains libres et n'interrompre leurs occupations que lorsqu'elles doivent donner le sein. Il n'est pas rare de voir des Laotiens prendre en mariage des femmes sauvages, et dans ce cas elles tiennent un rang égal à celui de leurs compagnes laotiennes.

Les sauvages de Xieng Khong appartiennent à la grande tribu des Lemeth, qui habite surtout la vallée du Nam Ta, sur la rive gauche du Mekong, et dont la plus grande partie reconnaît l'autorité de Luang Prabang (voy. le dessin p. 384).

Le peu de défrichements opérés aux environs de Xieng Khong rendait les intermittences de pluie et de beau temps, qui caractérisent la saison des pluies, d'autant plus pernicieuses que le soleil était à ce moment au zénith et brûlait littéralement le sol. Deux d'entre nous, M. Thorel et moi, fûmes atteints d'accès de fièvre, accompagnés de vomissements et de délire, et nous étions à peine rétablis quand il fallut nous remettre en route.

C'était d'ailleurs avec une vive satisfaction que nous reprenions notre voyage; il commençait à revêtir ce caractère d'imprévu et cette apparence de danger qui lui avaient manqué jusqu'à présent. La facile circulation que nous avaient procurée les passe-ports de Siam touchait à sa fin : nous allions être livrés à nos propres forces, aux seules ressources de notre diplomatie. De plus, la partie du fleuve que nous allions parcourir était une fois encore entièrement vierge de vestiges européens; le croquis de M. Duyshart nous avait indiqué la direction générale et les principaux incidents du cours du fleuve de Luang Prabang à Xieng Khong. A partir de ce dernier point, rien ne nous enlevait le plaisir de la découverte et l'émotion de la surprise.


Char de Bouddha dans une grotte. — Dessin de E. Thérond.

Nous eûmes quelque peine à nous procurer des provisions suffisantes pour l'espace de temps que nous allions passer sans moyen de ravitaillement autre que la chasse. On nous prévenait, en effet, que les rives du Mekong redevenaient entièrement désertes jusqu'au point où nous devions nous arrêter pour attendre les moyens de transport demandés au roi de Xieng Tong. Au dernier moment cependant, grâce à l'intervention du gouverneur, des vivres nous arrivèrent abondants, mais à un prix relativement élevé : ainsi nous payâmes seize francs cent kilogrammes de riz; le même prix un cochon qui ne pesait guère que soixante kilogrammes, et des poules, au nombre d'une trentaine, à raison de sept sous et demi pièce.

Le 14 juin, à une heure de l'après-midi, nous quittâmes Xieng Khong sur six barques : c'était la dernière fois que nous devions nous servir de ce moyen de locomotion en explorant le cours du Cambodge. La navigation du fleuve était facile en ce moment, heureusement pour l'inexpérience de nos bateliers Çà et là quelques roches isolées se montraient encore dans son lit; elles disparurent bientôt; le courant s'affaiblit : on sentait que la pente générale du sol redevenait très-faible. De belles forêts s'élevaient sur les rives, qui s'aplanissaient de plus en plus.

Le fleuve, qui à Xieng Khong paraît venir du nord-ouest, tourne bientôt brusquement à l'ouest, et dans cette direction on a devant soi une plaine sans limites, dont l'horizon s'estompe à peine de légères et lointaines ondulations. C'était la première fois depuis Vien Chan que nous jouissions d'un coup d'œil aussi étendu et que le fleuve coulait paisiblement et à pleins bords dans un lit large et peu profond Nulle part encore il n'avait eu d'aussi belles apparences de navigabilité.

Ce ne devait être malheureusement qu'une trêve bien courte à ses fureurs.

A partir de ce point, le Cambodge décrit un long et paresseux détour vers le sud; on dirait qu'il se plaît à s'attarder dans cette plaine et à y reposer ses eaux de leur course fatigante au milieu des montagnes et des roches.

A l'extrémité de ce détour, il reçoit les eaux du Nam Kok. Cette rivière, d'une largeur considérable, est alimentée par la chaîne qui sépare la vallée de la Salouen de celle du Cambodge, chaîne à laquelle les Birmans donnent le nom de Tanen-Toung-Gyi. Sur les bords de cette rivière se trouve la ville de Xieng Haï, appelée Xieng Raï dans quelques relations, et dont Mac Leod a visité les ruines en 1837. Ce chef-lieu de province, jadis très-important et capitale d'un de



Chef des sauvages de Pak Oen. — Dessin de Janet Lange, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

ces nombreux royaumes laotiens qui se sont partagé jadis l'Indo-Chine et qui ont préparé leur sujétion à Siam et à la Birmanie par les guerres acharnées qu'ils se sont faites les uns aux autres, a été reconstruit récemment auprès des ruines de l'ancienne ville, et c'est là aujourd'hui la résidence d'un gouverneur siamois. D'après une tradition, Xieng Haï portait jadis le nom de Tsen-Katsa-Lakon. Le roi qui changea ce nom en celui de Xieng Haï donna, dès sa naissance, des signes non équivoques de sa puissance future : il brisa tous les berceaux dans lesquels il fut placé et l'on dut lui en donner un en fer. On assure que ce berceau métallique subsiste encore au milieu des ruines du vieux palais. Ce prince étendit sa domination à une grande distance et donna en apanage à son fils la ville de Xiong Maï, qui, avant ce moment, s'appelait Muong



Xieng Khong : Pont en bambou. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

Lamien, et à sa femme la ville de Xieng Tong ou de Kema-Tunka[1]. Les vallées qu'arrosent le Nam Kok et ses nombreux affluents, à peine séparées par de légères ondulations, forment une zone admirable de fertilité et de richesse, bien faite pour devenir le centre d'un puissant royaume. Nous allions rencontrer, à très-peu de distance au nord de l'embouchure de cette rivière, d'autres ruines et d'autres traditions historiques qui attestent que le même lieu a tenté souvent les flots d'émigrants qui arrivaient de l'Asie centrale par les défilés montagneux du nord de l'Indo-Chine et qui essayaient de se répandre dans les vallées inférieures des grands fleuves de la péninsule.

Aujourd'hui cette belle région, qui sépare la principauté de Xieng Tong de celle de Xieng Maï, est presque entièrement inhabitée : objet de la convoitise des Siamois et des Birmans, et champ de bataille de ces deux peuples, aucun d'eux n'a été assez fort jusqu'à présent pour s'en assurer la possession exclusive, et elle est restée jusqu'à ces derniers temps une sorte de terrain neutre, abandonné à la forêt et à ses hôtes naturels, propriétaires moins turbulents et plus sages que l'homme. Depuis quelques années, les Siamois, ou du moins les Laotiens qui reconnaissent leur autorité, ont timidement réoccupé la rive droite du Nam Kok. Peut-être n'est-ce pas pour bien longtemps.

Xieng Sen, dont les ruines s'étendent sur les bords mêmes du Mekong, à trois ou quatre milles de son confluent avec le Nam Kok, est une des premières villes dont le nom apparaisse dans les chroniques laotiennes et siamoises. L'un des plus fameux rois laotiens, Thama-Traï-Pidok, régnait à Xieng Sen, peu après le temps où Phra Ruang, le prétendu fondateur de l'ère siamoise, venait de construire la ville de Sangkhalok sur la branche orientale du Menam, et de secouer le joug du Cambodge. Le fils de Phra Ruang, Phaya Soucharat, fit fondre des canons et fortifier sa capitale. Bien lui en prit, car le roi de Xieng Sen l'attaqua, et, malgré le secours que le roi de Xieng Maï, Phromavadi, prêta à son cousin Phaya Soucharat, celui-ci fut obligé de se soumettre à son adversaire et de lui donner sa fille en mariage. Thama-Traï-Pidok étendit sa domination sur tout le royaume de Phra Ruang, fonda au sud de Sangkhalok la ville de Phitsanoulok, et s'avançant beaucoup plus loin encore, établit un de ses fils roi de Lophaboury, à peu de distance de l'emplacement où s'éleva plus tard Ayuthia. Un autre de ses fils fut roi à Xieng Haï et lui succéda au trône de Xieng Sen. A partir de ce moment commença entre la race siamoise et la race laotienne une série de guerres qui durèrent sept générations.

Il est difficile de donner une date, même approximative, à tous ces événements, dans lesquels il ne faut voir qu'un épisode de la longue lutte soutenue par les Thaï Noi ou « petits Thaï », branche cadette de la race laotienne, pour arriver à l'indépendance. Phra Ruang était né, suivant les uns, en 950 du Bouddha, suivant les autres, en 1500; ceux-ci lui attribuent la fondation de l'ère, usitée aujourd'hui au Laos, en Birmanie et à Siam, et qui commence à 638 après J. C. ; d'autres font intervenir, dans la lutte soutenue par son fils contre le roi de Xieng Sen, le célèbre apôtre bouddhiste Buddhaghosa, que les chroniques singalaises font vivre dans la première moitié du cinquième siècle. Tout ce que l'on peut affirmer, au milieu de tant de contradictions, c'est que les princes dont nous venons de citer les noms ont existé et que nous n'avons pas affaire ici, comme en d'autres récits, à des personnages purement légendaires.

Nous nous arrêtâmes une heure ou deux auprès des ruines de Xieng Sen. La destruction de cette ville remonte à plus d'un demi-siècle et forme un épisode des guerres qui suivirent la révolte de Xieng Maï contre la Birmanie; cette dernière principauté se souleva en 1774 contre le successeur d'Alomprah et réclama la protection de Bankok, qui venait de remplacer Ayuthia comme capitale de Siam. On se rappelle sans doute qu'Ayuthia, fondée par Phaya Uthong en 1350, avait été détruite par les Birmans en 1767. C'est à la suite de cette rébellion que les États laotiens de la vallée supérieure du Menam, Xieng Maï, Lakon, Laphon, Muong Nan, Muong Phe, passèrent sous la domination de Siam.

Rien n'apparaît au-dessus des hautes herbes qui ont envahi l'emplacement de l'ancienne métropole du Laos septentrional, que la flèche d'un *Tat*, presque aussi considérable que celui que nous avions visité à Vien Chan. Quelques sentiers à demi effacés partent de la rive et s'enfoncent dans les broussailles; nous rencontrions çà et là quelques monceaux de briques, quelques statues de Bouddha renversées; plus loin une aire bien nivelée et préservée de l'envahissement de la végétation par un dallage en brique ou en béton; ailleurs quelques colonnes en bois dur, sur lesquelles sont visibles encore des traces de dorure. Les cimes en fleurs de quelques arbres à fruit redevenus sauvages se dégagent des hautes herbes et indiquent l'emplacement des jardins de la ville.

Il faisait horriblement chaud pendant cette visite à des vestiges sans intérêt; les herbes formaient, des deux côtés de notre route, une sorte de rempart mobile qui arrêtait le regard et d'où nous venaient quelques bouffées de cette odeur chaude et malsaine qui se dégage des jungles au milieu du jour; à une faible distance, les cimes des forêts de teck qui couvrent la plaine limitaient l'horizon à l'ouest. Nous nous dirigions instinctivement de ce côté pour y chercher un terrain plus déblayé, plus de fraîcheur et plus d'ombre, quand tout d'un coup le feuillage d'un jeune manguier s'agita violemment à côté de nous. Il faisait presque calme et ce mouvement intermittent devait avoir une autre cause qu'une rafale subite. Nous ne tardâmes pas à la découvrir : un rhinocéros s'appuyait avec force contre le tronc de l'arbre et

1. Contraction de deux noms de ville pali *Kemarata* et *Tunkaboury*.

réussissait à imprimer à la cime un mouvement d'oscillation qui faisait pleuvoir les fruits mûrs tout autour de l'énorme animal. Notre arrivée l'empêcha de consommer un repas qu'il avait si laborieusement gagné. Dès qu'il nous aperçut, il s'enfuit à travers la jungle en se frayant un large passage au milieu des herbes; nous écoutâmes quelques temps le bruit de son pas lourd et rapide se perdant peu à peu dans les profondeurs de la forêt, et nul de nous ne songea à poursuivre le timide et inoffensif pachyderme (voy. le dessin p. 381).

Nous nous remîmes en route vers deux heures; le fleuve, qui était revenu au nord, ne tarda pas à rentrer dans la zone de montagnes dont il s'était dégagé un instant. Le lendemain, la navigation redevenait aussi pénible que pendant les plus mauvais jours de notre navigation entre Vien Chan et Xieng Cang. Le pays était absolument désert. Nous campâmes, le 17 juin au soir, sur les bords d'un torrent auprès duquel quelques gens de Xieng Maï avaient installé leur campement, au retour d'une expédition dans les forêts avoisinantes. Ils étaient occupés à façonner en gâteaux la cire qu'ils avaient récoltée. Les rayons étaient fondus au feu, soumis à une forte pression, et la cire liquide, dégagée de toute impureté, coulait dans un moule qui avait la forme d'un segment de sphère. Nous achetâmes deux de ces gâteaux pour nous fabriquer des bougies, et nous les payâmes à raison d'un tikal ou de trois francs la livre.

Le 19 juin, nous arrivâmes au pied du rapide nommé Tang Ho, qui offre, dans cette saison, un obstacle insurmontable à la navigation du fleuve. Un sala était construit sur la rive droite, qui appartenait à Xieng Tong et qui, par suite, devenait territoire birman. La rive gauche ne cessait d'être siamoise qu'à une assez grande distance en amont. Nous étions arrivés à l'extrême limite du pays dans lequel nos passe-ports nous assuraient une libre circulation. A partir de ce moment, le sort de notre voyage dépendait de circonstances inconnues. La réponse à la lettre qui avait été expédiée au roi de Xieng Tong ne pouvait nous parvenir avant une semaine ou deux. M. de Lagrée dépêcha un courrier au gouverneur de Muong Lim, province dépendant de Xieng Tong, et du chef-lieu de laquelle nous nous trouvions à peu de distance, pour le prévenir de la demande qu'il avait adressée à son suzerain et solliciter de lui les moyens de transport nécessaires pour aller attendre à Muong Lim la décision qui serait prise à notre égard.

En attendant, nous nous installâmes dans le sala, à côté des voyageurs birmans et laotiens qui s'y trouvaient déjà : un certain mouvement commercial se faisait remarquer en ce point, et les caravanes de bœufs porteurs qui venaient y faire halte avaient laissé de nombreuses traces tout à l'entour. Deux principaux courants d'échange se rencontrent là : l'un, qui a lieu par barques, apporte de Luang Prabang le sel nécessaire à la consommation locale; l'autre, qui suit la route de terre, apporte de Xieng Maï les boules de gambier et les noix d'arec qui entrent dans la composition de la chique des Laotiens du nord. Les arbres qui donnent ces deux produits deviennent, dans cette région, beaucoup plus rares ou manquent même complétement. On sait que le gambier est une substance astringente, que l'on extrait des feuilles d'un arbre de la famille des rubiacées. On l'emploie depuis quelques années en Europe pour la teinture et le tannage, et l'exportation de cette denrée du seul port de Singapour pour l'Occident s'élève aujourd'hui à plus de vingt millions de kilogrammes par an. Il y a longtemps que les Chinois tirent parti de cette substance pour teindre en noir et en brun les tissus de soie et de coton. Le gambier est un objet de première nécessité pour les Malais, qui le mâchent seul ou avec les feuilles du bétel.

Nous pouvions craindre, de la part du chef de Muong Lim, un refus absolu de nous admettre sur son territoire. Il était donc plus prudent de garder les barques et les bateliers qui nous avaient amenés de Xieng Khong jusqu'à ce que sa réponse nous fût parvenue. Dans l'intervalle, je résolus de remonter à pied la rive droite du fleuve le plus loin qu'il me serait possible. Nous allions quitter les rives du Mekong pour cheminer par terre. Nous ignorions où et quand il nous serait possible de retrouver le noble fleuve. J'attachais, pour ma part, un singulier amour-propre à compléter le tracé de son cours sinueux et bizarre. Depuis que nous étions entrés dans une zone restée en dehors des investigations européennes, chacun des détours du Mekong que je pouvais ajouter à ma carte m'apparaissait comme une importante découverte géographique. Une constante préoccupation dont rien ne vient distraire finit par s'imposer comme une monomanie. J'avais donc la monomanie du Mekong, comme le docteur Thorel avait celle des nouvelles espèces de plantes, et le docteur Joubert celle des grès houillers ou des cailloux anthraciteux. Je n'avais pas conscience du peu de place que tiendrait dans une carte définitive le chemin qu'il me serait possible de faire en un jour sans route frayée, au milieu des rochers ou des broussailles qui encombrent les bords du fleuve. Je n'appliquais pas d'échelle de réduction à cette nature grandiose dont les sites ignorés se déroulaient devant moi. Chaque pas de plus me paraissait une précieuse conquête sur cet ennemi : l'inconnu. Je partis donc, le 19, de très-bonne heure, ma boussole à la main et un petit paquet de vivres sur le dos. Le temps était presque couvert et promettait de m'épargner la brûlante réverbération du soleil sur les plages rocheuses du Mekong. Je franchis la barrière de rochers, au milieu desquels rugissaient les eaux du rapide Tang Ho; un seul passage sinueux, d'une trentaine de mètres de large, s'ouvre dans cette ceinture de pierre. Aucun radeau ne pourrait en descendre le courant sans se briser; aucune barque ne pourrait, même avec des cordes, le remonter sans se remplir. Mais, aux hautes eaux, alors que le fleuve remplit entièrement le fossé, large de six cents mètres

environ, qui s'étend entre les deux chaînes de collines formant ses rives, cet obstacle peut être franchi et la circulation en pirogue redevient possible.

En continuant ma route, je constatai que le fleuve s'inclinait de plus en plus vers le nord-est, et paraissait enfin se diriger vers les frontières de la Chine, cette terre promise, aux portes de laquelle nous devions errer pendant quatre longs mois avant de parvenir à les franchir.

Le fleuve, réduit à un chenal de cinquante à quatre-vingts mètres de large, laissait à découvert de grands bancs de sable entrecoupés de bassins d'une eau chaude et dormante et de rochers d'un aspect bizarre et d'une escalade difficile. La forêt marquait partout nettement la limite que ne dépassait jamais l'inondation et encadrait d'un ruban vert aux reflets ondoyants cette bleuâtre étendue, tout émaillée de taches blanches et noires. Je pus, au début de mon excursion, cheminer sur des plages sablonneuses, le long de la lisière des grands arbres, sans être obligé, soit d'entrer dans le fourré, où la circulation eût été trop pénible, soit de marcher dans l'eau, qui eût été parfois trop profonde. Le paysage était d'une sauvagerie pleine de grandeur. Nulle part de vestiges de l'habitation des hommes; les traces fugitives des pêcheurs ou des chasseurs nomades, que nous avions été habitués à rencontrer jusque-là, même dans les endroits les plus déserts, manquaient ici absolument. Il en résultait pour moi une étrange impression d'étonnement et de nouveauté. Mon ombre, que le soleil levant allongeait parfois sur les bancs de sable ou dressait contre les parois des rochers, me paraissait violer la virginité de cette nature qui avait su échapper à toutes les profanations de l'homme. Le bruit de mes pas me paraissait dis-



Ban Hatsa. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

soner dans la grande harmonie de la forêt et du fleuve. J'essayais parfois de parler haut pour affirmer mon droit de jouir de l'un et de l'autre et pour faire évanouir l'espèce de fascination qu'exerçait sur moi cette calme et grandiose solitude, et le silence qui me répondait me faisait rougir malgré moi d'un bruit aussi vain.

Le disque du soleil apparaissait déjà à travers la ligne d'arbres qui couronnait le sommet des collines; la vie s'éveillait peu à peu sous les arceaux de la forêt; les oiseaux célébraient par des chants joyeux les flots de lumière qui venaient pénétrer soudain leurs retraites ombreuses; les cerfs bramaient et les éléphants faisaient entendre leur cri sonore. Comme un tressaillement de la nature à son réveil, un léger souffle de brise ridait la surface de l'eau et agitait la cime des grands arbres. J'essayai de démêler d'une oreille attentive toutes les notes de ce vague et mélodieux concert, et je contemplai d'un regard charmé le ciel, l'onde et la forêt, tout enveloppés encore d'une vapeur transparente que les rayons du soleil coloraient d'une teinte rose avant de la dissiper tout à fait. Tout à coup, en contournant un rocher qui me barrait la route, j'aperçus à dix pas de moi un jeune cerf qui buvait. Je m'arrêtai et, instinctivement, je cherchai sur mes épaules ma carabine heureusement absente. Qu'aussé-je fait d'un pareil gibier et comment l'apporter au campement? Je demeurai donc immobile, regardant le gracieux animal savourer à longs traits l'eau limpide, et s'arrêter parfois pour contempler l'image tremblante que lui renvoyait l'onde à peine troublée. Au bout d'un moment, il se releva, fit quelques pas sur la berge, m'aperçut, et — je supplie le lecteur de me croire — il vint à moi. Ses oreilles dressées, son regard fixe, témoignaient d'un indicible étonnement, auquel ne se mêlait aucun symptôme de dé-



Rencontre d'un rhinocéros dans les ruines de Yieng Sen. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

fiance ou de crainte. Je ressentis à mon tour une sensation bizarre, et je retins ma respiration pour prolonger le plus possible ce tête-à-tête avec un habitant des forêts. Il me vint comme un ressouvenir du paradis terrestre ou des jardins enchantés d'Armide, dans lesquels je n'ai pourtant jamais fait aucun voyage. Cette singulière confiance, qui m'affirmait d'une façon si inattendue et si énergique que l'homme était absolument inconnu dans ces parages, me charmait et m'intimidait à la fois. Le cerf s'arrêta à un pas de moi, et l'instinct du chasseur se réveillant soudain, il me vint l'idée de le saisir par les cornes; si rapide que fût mon mouvement, l'agile bête se déroba et disparut en un clin d'œil dans la forêt, me laissant aux regrets d'avoir écourté par mon impatience cette entrevue de conte de fées, à laquelle il n'avait manqué qu'un dialogue pour devenir une fable de La Fontaine.

Un peu plus loin, je dus me livrer à la gymnastique la plus rude pour franchir une sorte de promontoire qui s'avançait dans le lit du fleuve. Il formait une muraille absolument verticale, que l'eau baignait d'un courant trop rapide pour que je pusse songer à la contourner à la nage. Une épaisse végétation couvrait le sommet du rocher, et après en avoir gravi les pentes glissantes, j'eus encore à me frayer une route difficile au milieu des lianes et des ronces épineuses. Au delà, une belle plage de sable s'interposait heureusement entre la forêt et le fleuve et me promettait pendant quelque temps une circulation facile. Je m'arrêtai un instant pour me reposer des efforts que je venais de faire. L'eau calme et peu profonde qui venait battre la rive d'un flot paresseux invitait aux plaisirs du bain, et je me laissai séduire par ses promesses. A peine avais-je fait quelques brasses en pleine eau, que deux éléphants sortirent de la forêt et se dirigèrent à leur tour vers le fleuve. A ma vue, l'un d'eux s'arrêta et rebroussa chemin. J'eusse bien désiré, malgré la bonne opinion que je professe sur le caractère de ces animaux, que son compagnon l'imitât. Mais il n'en fut rien, et après un instant d'hésitation, celui-ci entra dans l'eau en allongeant la trompe de mon côté et en reniflant bruyamment. Je ne savais trop quel parti prendre : revenir à la berge, où la forêt et les rochers me barraient le chemin de deux côtés sur trois, était peut-être plus dangereux encore que de rester dans l'eau; je restai donc en me faisant le plus petit possible et en observant attentivement les démarches du proboscidien, prêt à tirer la brasse en plein courant, au risque d'être emporté bien loin de mes vêtements et de mes notes, si l'animal faisait mine de trop se rapprocher de moi Il était d'un brun noir magnifique; sa haute taille et la longueur de ses défenses prouvaient qu'il avait atteint depuis longtemps le terme de son développement. Il s'avança dans l'eau jusqu'au ventre et se mit en devoir de s'asperger le dos avec sa trompe. Nous étions à une vingtaine de mètres l'un de l'autre, et il tenait constamment ses petits yeux gris fixés sur moi, en allongeant de temps en temps sa trompe dans ma direction. Mais bientôt il parut prendre tant de plaisir à se verser des douches sur le corps, qu'il parut ne plus faire grand cas de ma présence. Je me rapprochai peu à peu de la rive, où mes effets séchaient au soleil; je les jetai sur mes épaules et je continuai ma route d'un pas rapide, en jetant parfois un coup d'œil furtif sur mon compagnon de bain. Celui-ci ne daigna même pas se retourner pour regarder la direction que je prenais, et j'aperçus longtemps encore les jets d'eau qu'il lançait en l'air, retomber en pluie irisée par les rayons du soleil.

Vers midi, la rive du fleuve se transforma définitivement en une haute muraille à pic, couverte, comme toujours, d'une végétation inextricable. Il y avait six heures que je marchais; j'étais harassé de fatigue, le sable et les rochers s'étaient échauffés aux rayons du soleil, malgré les nombreux nuages qui venaient à chaque instant en tempérer l'ardeur; mes pieds nus étaient gonflés et saignants. L'amour de la géographie céda au cri de la nature. Je pris un dernier relèvement du fleuve, je choisis un endroit ombreux et une place nette sur les bords de la forêt, et j'ouvris le paquet de provisions que m'avait remis le cuisinier au départ : du riz en guise de pain et un poulet rôti en composaient le contenu. L'eau du fleuve n'était pas loin. Je fis un repas qui procura plus de jouissance à mon appétit excité par une longue marche que les festins les plus succulents du monde civilisé. A une heure, je rebroussai chemin. C'était le moment de la sieste. La brise était tombée et la chaleur devenait étouffante. Les rives du fleuve, occupées le matin par les animaux, qui viennent s'y désaltérer à leur réveil, étaient redevenues désertes; la forêt était silencieuse. Ses sauvages habitants s'étaient retirés au plus profond de ses fraîches retraites. J'étais seul à braver l'ardeur du jour et je suivais machinalement les traces de mes pas imprimées sur le sable et mêlées aux nombreuses empreintes des cerfs de toutes les espèces, des sangliers, des éléphants. J'aurais voulu effacer ce double sillon laissé par mon passage et qui semblait faire tache en ces beaux lieux. Ce paysage solitaire du Mekong, l'un des derniers qu'il me fut donné de voir, est profondément resté gravé dans ma mémoire.

Il était nuit quand je rejoignis le campement. Le récit que je fis de ma journée mit l'eau à la bouche de tous les chasseurs de la commission. Je m'engageai à les conduire le lendemain dans cet Eldorado où les cerfs se pouvaient prendre avec la main. Ce n'était pas sans remords que je trahissais l'hospitalité qu'il m'avait donné et l'accueil pacifique et presque amical que m'avaient fait ses habitants. Mais heureusement, notre nombre — nous étions trois ou quatre, — et nos conversations — nous discutions avec énergie — leur donnèrent l'éveil. Nous partîmes d'ailleurs trop tard pour les surprendre au milieu de leur toilette matinale. Cette nouvelle excursion fut non une partie de chasse, mais une promenade qu'une pluie torrentielle abrégea de moitié.

Le soir du même jour, douze bœufs porteurs arrivèrent au sala ; ils étaient mis à notre disposition par le gouverneur de Muong Lim. Les chemins affreusement défoncés par la pluis et la côte excessivement rapide qu'il fallait gravir en quittant le campement ne permettaient que de leur donner une charge très-faible; malgré toutes nos réductions de bagages, nos instruments et nos objets d'échange formaient encore le chargement d'une vingtaine de bœufs. C'était là le chiffre qui avait été demandé. Les huit bêtes de somme qui manquaient ne devaient, nous dit-on, arriver que le lendemain soir. M. de Lagrée se résolut à partir au point du jour avec tous les autres membres de la commission. Nous congédiâmes définitivement les barques de Xieng Khong, qui attendaient depuis trois jours l'issue des négociations entamées avec Muong Lim. Je dus rester au sala avec deux Annamites pour garder le reste de nos bagages jusqu'à l'arrivée des huit bœufs porteurs annoncés.

J'attendis quarante-huit heures, pendant lesquelles les pluies continuèrent avec une telle force que les eaux du fleuve montèrent de plus de trois mètres et vinrent baigner le pied même des colonnes qui supportaient le sala. J'appris que la plupart des bœufs s'étaient abattus pendant le court trajet de la commission et que leurs fardeaux avaient dû être répartis entre des porteurs. Il avait fallu cinq heures pour franchir les 14 kilomètres qui s'étendent entre le sala et Muong Lim. C'était un indice des difficultés que nous allions avoir à vaincre en continuant notre voyage par terre pendant la saison des pluies. On m'envoya vingt hommes au lieu des huit bœufs que j'attendais ; je leur partageai le reste des bagages, et le 23 juin, je rejoignis avec eux la commission.

Quand on a franchi les deux ou trois petites chaînes de collines qui bordent le fleuve, et entre lesquelles coulent de petits ruisseaux dont le lit sert de route pendant la plus grande partie du trajet, on se trouve dans une grande plaine qu'arrose le Nam Lim et où s'élève le Muong de ce nom. Le Nam Lim est une rivière assez considérable, que nous dûmes passer en barque, et qui paraît venir d'un lac situé près de la ligne de partage des eaux du Cambodge et de la Salouen.

Le campement de la commission était situé à l'une des extrémités du village. C'était une longue maison reposant directement sur le sol et à l'intérieur de laquelle étaient établis des lits de camp. La construction des cases sur des colonnes qui en élèvent le plancher au-dessus du sol, devenait ici moins générale. Il y avait déjà grande affluence de monde autour de notre demeure et j'eus quelque peine à y pénétrer.

X

Séjour à Muong Lim. — Pénurie de l'expédition. — Marché de Muong Lim.

Muong Lim est un grand village, entouré de rizières très-bien établies, où se tient tous les cinq jours un marché assez considérable. La valeur relativement élevée des denrées indique des communications commerciales déjà importantes. De nombreuses étoffes anglaises apparaissent dans les étalages. On ne peut s'empêcher d'admirer l'habileté et le sens pratique de nos voisins en fait d'exportations. Ils ont créé pour l'Indo-Chine une fabrication spéciale, qui a choisi les couleurs les plus aimées des indigènes et les dessins les plus propres à flatter leur fantaisie. Des dessins de pagodes et d'autres emblèmes bouddhistes s'étalent sur le fond de toutes ces étoffes, qui sont exactement de la longueur et de la largeur qu'avaient les étoffes de fabrication indigène, avant l'introduction des produits européens.

Quand aurons-nous en France assez de prévoyance, assez de souci des intérêts à venir pour essayer d'implanter aussi nos produits à l'étranger, au lieu de considérer l'exportation comme l'exutoire de tous les rebuts de nos fabriques?

Les habitudes chinoises relatives à la monnaie prévalent absolument. L'argent n'est qu'une marchandise que l'on pèse et que l'on échange contre une autre marchandise. Nous dûmes faire fondre nos ticaux en lingots de la forme usitée dans le pays; on détaille ces lingots, en les divisant en fragments de dimensions variables à l'aide d'un ciseau et d'un marteau. Il fallut nous procurer une de ces petites balances romaines à trois leviers et à trois graduations différentes qui servent à effectuer les payements, et que les habitants du pays, à l'instar des Chinois, portent toujours sur eux. Il faut ajouter qu'il n'y a pas deux de ces instruments qui se ressemblent parfaitement et qu'un commerçant bien entendu en a toujours deux sur lui, l'une pour vendre, l'autre pour acheter. Le double emploi des poids birmans et des poids chinois augmente la confusion et favorise les malentendus dont savent profiter les gens habiles. Un honnête homme est toujours dupé dans ces transactions douteuses, et nous en fîmes souvent l'expérience.

La population de Muong Lim, moins timide que dans le Laos siamois du sud, s'empressa autour de nous, autant par curiosité que par intérêt. On nous fit les offres de service les plus onéreuses. Les bas prix auxquels nous avions été habitués jusque-là nous firent trouver plus exorbitantes les prétentions des indigènes. L'absence de toute protection gouvernementale nous laissait à la merci de toutes les avidités. Nous nous aperçûmes avec tristesse que nous allions être rançonnés durement, et que la pauvre caisse de l'expédition ne pourrait supporter longtemps d'aussi rudes atteintes. A toutes les privations que nous devions déjà subir, il fallait en ajouter d'autres, et réaliser des économies sur notre nourriture même, au moment où les fatigues à endurer et le délabrement de nos santés auraient réclamé au contraire un régime plus substantiel.

Deux officiers étaient sérieusement malades : l'un, M. Thorel, était atteint d'une maladie des voies di-

gestives; l'autre, M. Delaporte, avait aux pieds des ulcérations que les piqûres des sangsues et un trajet accompli au milieu d'un terrain détrempé avaient aggravées au point de lui rendre la marche impossible. Il fallait songer à le faire porter lors de notre prochain déplacement. C'était là une énorme difficulté de plus dans un voyage par terre, au milieu de chemins devenus impraticables pour les bêtes de somme.

A tous ces ennuis venait s'ajouter l'incertitude où nous étions encore des dispositions du roi de Xieng Tong. La lenteur qu'il mettait à nous répondre faisait prévoir des difficultés et allait occasionner des retards qui se traduisaient toujours par un supplément de dépenses. « Nous ne sommes pas même assez riches, me disait tristement le commandant de Lagrée, pour acheter la conscience d'un de ces petits chefs dont le bon ou mauvais vouloir peut faire réussir ou avorter notre voyage. En agissant le plus économiquement possible, nous pouvons tenir encore cinq ou six mois, mais ensuite nous serons obligés de faire banqueroute. Ah! si l'on nous avait accordé vingt mille francs de plus! »

Nous cachions cependant notre misère sous de fières allures, espérant toujours en quelque heureuse circonstance qui nous ouvrirait le crédit d'un potentat ami, et maudissant la parcimonie du gouverneur de la Cochinchine, qui avait si mal mesuré nos ressources à l'importance du voyage, et qui avait placé six gens de cœur dans le cas d'user en pure perte leur énergie, leur dévouement et leur intelligence, faute de



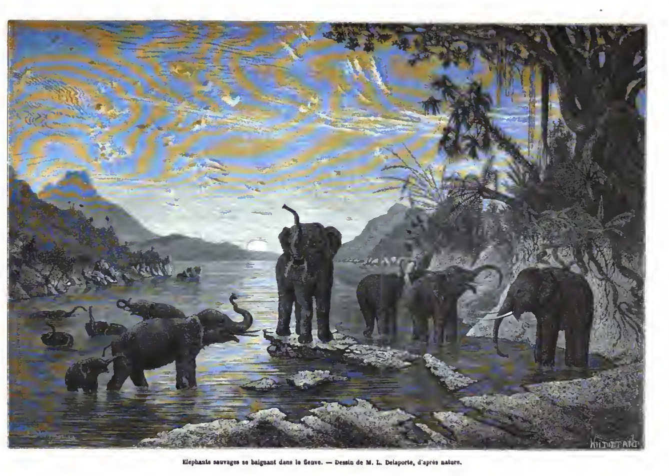
Sauvages des environs de Xieng Khong. — Dessin de Janet Lange, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

quelques milliers de francs. Nous ne doutions pas — ce qui est arrivé depuis — que le jour où nous pourrions emprunter au nom du gouvernement français, celui-ci ne s'empressât de faire honneur à notre signature; mais, hélas! nous n'en étions point encore à rencontrer des dispositions de cette nature parmi les autorités indigènes, et c'eût été compromettre et notre dignité et le succès de nos démarches auprès d'elles que de leur laisser entrevoir notre pénurie.

Le commandant de Lagrée avait rendu visite au gouverneur de Muong Lim, vieillard de soixante-dix-huit ans, qui attendait, pour savoir quelles relations il devait établir avec nous, les instructions de Xieng Tong. Tout réservé que fût son accueil, il n'en consentit pas moins à considérer M. de Lagrée comme l'envoyé d'un souverain puissant : une garde fut placée autour de nous, et notre logement fut rendu aussi confortable que possible. Quelques musiciens du Muong vinrent même nous donner une aubade et éprouver notre libéralité. M. Delaporte a déjà donné ailleurs quelques détails sur la musique laotienne; je n'y reviendrai pas : je me contenterai de dire que le principal chanteur avait une voix agréable, et que l'air vif et bien rhythmé qu'il entonna ne laissa pas que de me paraître assez entraînant. Ses compagnons répétaient en chœur et avec un ensemble remarquable un très-court refrain qui terminait tous les couplets du soliste (voy. le dessin p. 387).

F. Garnier.

(La suite à la prochaine livraison.)



Éléphants sauvages se baignant dans le fleuve. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

VOYAGE D'EXPLORATION EN INDO-CHINE.

TEXTE INÉDIT PAR M. FRANCIS GARNIER, LIEUTENANT DE VAISSEAU[1],

ILLUSTRATIONS INÉDITES, D'APRÈS LES DESSINS DE M. DELAPORTE, LIEUTENANT DE VAISSEAU.

1866-1867-1868

X (suite).

Les sauvages Mou-tseu. — Réponse favorable de Xieng Tong. — Départ de Muong Lim. — Réduction de nos bagages à Paleo. — Siemlap. — Un tigre se fait notre pourvoyeur. — Déplorable état sanitaire de l'expédition. — Fêtes religieuses. — Nouvelles difficultés. — Sop Yong. — Ban Passang. — Départ pour Muong Yong.

Les nouveaux types qui apparaissaient à ces sortes de foires périodiques nous fournissaient d'autres sujets d'observation et d'étude.

J'ai déjà esquissé la nouvelle physionomie que la race laotienne revêtait depuis que nous avions atteint Luang Prabang ; j'ai donné une idée des races sauvages qui, sous le nom de Khmoue et de Lemeth, peuplent la vallée du fleuve, de Paklay à Xieng Tong ; à Muong Lim, nous rencontrions de nouveaux sauvages d'un aspect excessivement curieux et d'un costume des plus pittoresques. Ce sont les Mou-tseu. Ils ont déjà été décrits par Mac Leod. Le colonel Yule a suggéré que leur nom pourrait bien être le même que celui des Miao-tseu, qui habitent aujourd'hui certaine districts des provinces chinoises du Yun-nan, du Se-tchouen et du Kouy-tcheou, et qui n'ont pu être, jusqu'à présent, ni assimilés ni même complétement soumis par les Chinois. Nous n'avons pas vu assez de Miao-tseu pour apprécier ce que ce rapprochement peut avoir de fondé. Mais il serait d'autant plus intéressant à constater que les Miao-tseu paraissent les seules populations d'origine caucasique ayant surnagé, sans se confondre, au milieu des flots sans cesse renouvelés des invasions mongoles.

Les Mou-tseu étalent une recherche et une complication de costume que nous avions été peu habitués à rencontrer en Indo-Chine. Les nombreux oripeaux qui leur couvrent le corps leur donnent quelque ressemblance avec les tribus de Bohémiens ou les habitants de certains districts de la Bretagne. La coiffure des femmes est des plus originales : elle se compose d'une série de cercles de bambou, recouverts de paille tressée et s'appliquant sur le sommet de la tête. Le rebord de cette sorte de chapeau est garni de boules d'argent qui encadrent le front; au-dessus, sont deux rangées de perles de verre blanc; sur le côté gauche, pend une houppe de fils de coton blancs et rouges, d'où part une ganse formée de cordons de perles multicolores. Des fleurs et des feuilles s'ajoutent toujours à cette coiffure, qui est susceptible des modifications les plus variées. Les femmes portent un justaucorps, dont les manches et les basquines sont bordées de perles blanches, avec un plastron sur la poitrine, et un jupon très-court qui n'atteint pas les genoux. Les jambes sont enveloppées de guêtres collantes, qui partent de la cheville et recouvrent tout le mollet. Ces guêtres sont aussi ornées d'un rang de perles à mi-jambe. La toilette se complète par des pendants d'oreilles en perles de couleurs ou en boules d'argent soufflé, par des bracelets, des ceintures, des colliers et des baudriers croisant la poitrine, composés de coquilles et de sapèques chinois enfilés sur des cordons. Les hommes portent le turban, un pantalon large et court, et une veste à boutons d'argent. Le costume des deux sexes se complète par une sorte de manteau en feuilles ayant la forme d'un livre à moitié ouvert, qui est attaché au cou et qu'on ramène sur la tête quand il pleut, en guise d'abri volant. Quand les femmes portent des fardeaux, elles ajoutent à leur costume, déjà si compliqué, un plateau en bois qui se place sur les épaules, en offrant au cou une échancrure suffisante, et auquel on accroche la hotte qui contient les objets à transporter. Ce plateau est retenu en avant par des cordes que l'on attache à la ceinture ou que l'on tient à la main (voy. le dessin p. 392).

Quelques-uns de ces sauvages portent les cheveux longs, mais tressés en forme de queue, à l'instar des Chinois. Leur langue diffère profondément du laotien ; elle a des sons durs et sifflants qui la font distinguer très-facilement des autres langues de l'Indo-Chine septentrionale. Ils ont des chefs spéciaux, sont très-superstitieux et peu communicatifs. Ils viennent, disent-ils, du nord, au delà de Muong Lem. M. Delaporte eut toutes les peines du monde à dessiner une femme Mou-tseu, et ce ne fut qu'après le don de menus objets et une offre d'argent, qu'elle se décida à rester quelques instants en repos. L'inquiétude comique qu'on lisait sur sa physionomie disait assez qu'elle se croyait en présence de quelque jeteur de sort qui pouvait lui faire un mauvais parti.

Le 28 juin, le gouverneur de Muong Lim vint enfin à notre campement communiquer au commandant de Lagrée la réponse de Xieng Tong. Elle était favo-

1. Suite. — Voy. t. XXII, p. 1, 17, 33, 49, 65, 81, 305, 321, 337, 353, 369, 385, 401; t. XXIII, p. 337 et 353

rable. Le roi de Khemarata et de Toungkaboury nous autorisait à louer des hommes et des barques sur son territoire, et à continuer à cheminer par la vallée du fleuve; il nous prévenait que, dans le cas où nous désirerions aller à Xieng Tong, il serait nécessaire de demander une nouvelle autorisation. Cette lettre était écrite en caractères *lus*, et commençait par une énumération de titres excessivement longue. Elle rappelait cependant que le royaume de Xieng Tong ou de Khemarata[1] était tributaire du Muong Kham-Angva (le Muong d'Or : Ava).

Le messager nous donna quelques intéressants détails sur les débats que notre demande avait suscités dans le conseil royal. Il était resté quatre jours à Xieng Tong, pendant lesquels on l'avait constamment renvoyé du premier roi au second roi, et de celui-ci au chef



Palmiers caryotas. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

birman chargé de représenter auprès du souverain indigène l'influence de la cour d'Ava. Ce fonctionnaire, dont le commandant de Lagrée ignorait l'existence, avait sans doute été vexé de ce que, parmi les cadeaux envoyés par le chef de la mission française, aucun ne lui avait été destiné, et il avait fait une vive opposition à l'autorisation de passage qui nous avait été accordée. Le messager avait essayé de disculper le commandant de Lagrée sur le manque de présents, en alléguant l'ignorance où il était de la présence à Xieng Tong d'un officier birman. « Pourquoi ces gens-là se prétendent-ils puissants et savants, lorsqu'ils ignorent de

1. Je crois avoir déjà dit que chacun des noms de lieux en Indo-Chine a, outre son nom indigène, un nom pali, emprunté souvent à quelque ville de l'Inde, qui rappelle le point de départ des traditions religieuses de la contrée.

telles choses? » lui répondit l'agent d'Ava. Le roi cependant avait fini par passer outre à sa résistance, en lui disant : « Que craignez-vous donc? ils ne sont que seize, et nous sommes ici trente ou quarante mille. Croyez-vous qu'ils l'emporteront sur nous? »

Le chef de l'expédition demanda immédiatement au mandarin de Muong Lim les moyens de transport nécessaires à la continuation de notre route; nous allions longer la vallée du fleuve en nous dirigeant au nord-est; c'était la voie la plus courte pour arriver à Xieng



Départ pour Muong Lim : Chemin creux. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

Hong, ou Alévy, la patrie de notre interprète et la ville où s'était arrêté, en 1837, le lieutenant Mac Leod. Elle est située sur la rive droite du fleuve, par 22° de latitude nord. Outre le territoire de Xieng Tong, nous devions traverser, dans l'intervalle, celui de Xieng Kheng ou Muong You, autre province laotienne tributaire d'Ava, et dont le gouverneur, frère cadet du roi de Xieng Tong, avait également reçu depuis trois ou quatre ans le titre de roi.

Malgré l'autorisation qui nous était accordée par le roi de Xieng Tong, les autorités locales ne nous furent que d'un mince secours dès qu'il s'agit de débattre les



Une scène de chanteurs, à Muong Lim. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

conditions d'engagement de nos porteurs de bagages : il fallut passer par toutes les exigences des indigènes. Nous ne réussimes à aucun prix à les décider à porter dans un hamac M. Delaporte, qui ne pouvait ni marcher ni monter à cheval. Porter un malade, c'était s'exposer à être malade soi-même, disaient les habitants. « Je me plaindrai à Ava de ce refus de concours, disait M. de Lagrée. — Écrivez à qui vous voudrez, répondait le gouverneur ; je n'y puis absolument rien. » — Et en effet, les administrés conduisent ici leurs administrateurs plus qu'ils ne sont conduits par eux. — Il fallut faire porter M. Delaporte par nos Tagals et nos Annamites, dont quelques-uns, naturellement peu vigoureux, étaient à ce moment abattus par la fièvre. Avant de partir, nous fîmes faire un exercice à feu à notre escorte, pour diminuer nos munitions, et en même temps pour faire admirer la portée et la précision de nos armes.

Le 1er juillet, nous nous mîmes en route pour Paleo. Il fallut, au début de notre voyage, traverser une immense étendue de rizières fraîchement labourées, et circuler sur d'étroits talus en partie détruits par la pluie, où nous enfoncions souvent dans la boue jusqu'à mi-jambe. Nous traversâmes à gué le Nam Mouï, affluent du Nam Lim, avec de l'eau jusqu'à la ceinture. Au delà du gué, se trouve un petit village J'étais resté sur les bords de la rivière pour assister au passage de M. Delaporte et pour diriger ses porteurs, qui, tous d'assez petite taille, avaient à lutter contre un fort courant et à éviter que le hamac ne fût atteint par l'eau. Le passage heureusement effectué, nous nous préparions à traverser le village pour rejoindre la tête de la colonne, qui était de beaucoup en avance, quand quelques indigènes s'empressèrent à notre rencontre et nous firent signe de changer de route. Je crus d'abord que nous nous trompions, et que l'on voulait nous remettre dans le bon chemin ; mais je ne tardai pas à m'apercevoir, aux figures inquiètes et aux gestes menaçants de nos interlocuteurs, que cette démonstration était dirigée contre le malade, dont la présence dans le village devait être évitée comme étant d'un présage fâcheux. Mon indignation et celle des hommes de l'escorte qui m'entouraient s'exprima d'une façon assez énergique pour que l'on n'osât pas insister davantage ; nos fusils et nos revolvers donnèrent surtout à nos arguments une éloquence irrésistible. Nous traversâmes le village sans autre incident.

Au delà commençaient la forêt et des chemins moins pénibles pour nous. Nous couchâmes le soir à mi-chemin de Paleo, à Ban Nam-Kun, dans la maison d'un bonze, qui servait de pagode. Si les habitants de cette région sont intolérants et avides, les prêtres pratiquent au contraire l'hospitalité, vis-à-vis des voyageurs étrangers, de la façon la plus exemplaire. En ce qui nous concerne, ils n'ont jamais eu lieu de s'en repentir et nous nous sommes toujours efforcés de nous prêter à toutes les exigences du culte et de n'en troubler jamais les cérémonies. Les formalités auxquelles nous astreignait l'habitation des lieux sacrés étaient d'ailleurs peu gênantes La seule précaution à laquelle nos hôtes parussent sérieusement tenir, consistait à ne jamais tuer un animal sur le terrain de la pagode. Notre cuisinier Pedro allait en conséquence tordre le cou plus loin aux poules et aux canards qui devaient figurer sur notre table. Des cadeaux, appropriés autant que possible aux besoins visibles du temple ou de ses ministres, les récompensaient largement de leur hospitalité et presque toujours la reconnaissance qu'on nous témoignait prouvait que ce n'était pas nous qui restions les obligés.

Le lendemain, 2 juillet, après cinq heures d'une marche très-pénible, au milieu de petites collines boisées, entrecoupées de ruisseaux, de marais, au milieu desquels le sentier se perdait souvent, nous arrivâmes à Paleo, où nous nous installâmes dans une pagode neuve, agréablement située près des bords du Nam Kay, petit affluent du Cambodge (voy. le dessin p. 393). Toute l'après-midi fut consacrée à peser le salaire de nos porteurs ; chacun d'eux exigea que l'on se servît de sa balance et mit notre patience à une rude épreuve. Les trente kilomètres que nous avions parcourus depuis Muong Lim nous revinrent à peu près à cent cinquante francs. Nous ne pouvions aller bien loin avec ce tarif, et une nouvelle réduction de bagages fut résolue. Mais, au lieu de donner nos effets, comme à Luang Prabang, nous les vendîmes : une redingote s'échangea contre deux poules, un pantalon contre un canard, un gilet de flanelle contre un concombre. Nous nous résolûmes à porter chacun nos armes, à abandonner les petits matelas qui nous avaient préservés jusque-là du contact de la terre nue, et à nous contenter désormais de nos couvertures pour tout objet de literie et de campement. Nous réduisîmes ainsi tous nos bagages à trente colis assez maniables, dont la pharmacie, les instruments, les munitions et l'argent formaient la partie la plus considérable. Il nous restait environ dix mille francs en argent, formant un poids de cinquante kilogrammes. Quoique nous l'eussions divisé en deux colis, le volume de ceux-ci, trop petit relativement à leur poids, attirait assez l'attention pour exiger en route la surveillance spéciale de l'un des hommes de l'escorte.

Paleo est à une petite lieue de la rive droite du fleuve ; naturellement, j'allai revoir cette vieille connaissance : le Cambodge coule là dans une plaine où il s'épanouit à son aise et il est comparable aux plus beaux endroits du Laos inférieur ; mais, à part quelques barques de pêcheurs, il continue à être absolument délaissé comme route commerciale. La rive gauche appartient toujours à Muong Nan, et, par conséquent, à Siam. C'est à quatre ou cinq milles plus haut qu'une petite rivière, le Nam Si, forme la limite du territoire siamois et du territoire birman.

Les caïmans abondent sur les rives du fleuve, et l'on nous apporta un certain nombre d'œufs de ces amphibies. Les habitants ne dédaignent pas de les employer

dans leurs préparations culinaires. Quand ce nouveau mets parut sur notre table, il excita une défiance et une répugnance à peu près générales. J'essayai de surmonter le préjugé qui s'attache toujours à un aliment inconnu et je déchirai bravement la molle enveloppe de ces œufs sans coquille. Le contenu, d'une couleur jaunâtre uniforme, se répandit dans mon assiette. J'en goûtai, en dissimulant mes appréhensions sous une ferme contenance, et, dans l'espoir que l'on m'imiterait, je proclamai bien vite que c'était un manger délicieux. Au fond, le goût farineux et douceâtre de cet épais liquide n'avait rien de désagréable. Cependant, mon exemple n'ayant entraîné personne, je renonçai à poursuivre cette expérience gastronomique.

Nous trouvâmes à Paleo une autre espèce de sauvages, les Khas Khos, dont le type se rapproche infiniment plus du type chinois que le type annamite. Ils portent les cheveux rasés, à l'exception d'une queue, qu'ils enroulent à un turban noir, orné de cercles d'argent. Le costume des femmes diffère peu de celui des Mou-tseu que nous avions rencontrées à Muong Lim. Les femmes mariées ont seules le droit de porter une coiffure. Celle-ci est fabriquée spécialement pour la personne qui doit en être titulaire, et à partir du jour des noces, la femme et la coiffure ne se séparent plus : on les ensevelit dans le même tombeau. Les Khas Khos possèdent un grand nombre d'objets en argent, ciselés avec beaucoup de goût. Ils ont même des pipes de ce métal, représentant des sujets assez gracieux. Ils se refusèrent à nous servir de porteurs, en disant qu'ils craignaient le mauvais sort, et les autorités de Paleo, gagnées sans doute par des cadeaux, n'insistèrent pas davantage auprès d'eux; ce furent des Lus que nous engageâmes jusqu'à l'étape suivante, Siemlap.

Le commandant de Lagrée fit partir d'avance pour ce point son interprète Alévy, accompagné de deux Annamites, parmi lesquels se trouvait le sergent, homme solide et résolu, pour prévenir de notre arrivée les autorités locales et leur demander de faire parvenir une lettre au roi de Xieng Kheng, de qui dépendait Siemlap, et auprès duquel nous avions à faire une démarche analogue à celle qui avait réussi auprès du roi de Xieng Tong, son frère. Cette fois, M. de Lagrée n'eut garde d'oublier, dans la répartition des cadeaux qui accompagnaient sa demande, le fonctionnaire birman préposé à Xieng Kheng à la surveillance du prince indigène.

Alévy partit le 5 juillet. Nous l'aurions suivi dès le lendemain, sans les pluies qui grossirent pendant la nuit un des torrents que nous avions à traverser, de façon à ne plus pouvoir en tenter le passage avec des hommes chargés de fardeaux. La journée du 7 s'étant passée sans pluie, les eaux diminuèrent, et nous pûmes, le 8 au matin, nous mettre en route. Nous dûmes coucher le soir en pleine forêt sur les bords d'un torrent, et nous construire un gourbi pour nous garantir contre les averses qui ne pouvaient manquer de troubler notre sommeil (voy. le dessin p. 399). L'une d'elles fut si abondante, qu'elle eut bientôt raison du frêle rempart de feuilles qui lui était opposé, et que nous fûmes inondés sous nos couvertures. Ce ne fut pas là d'ailleurs la plus grande cause d'insomnie : en outre des légions de sangsues et de moustiques, compagnons inséparables, en cette saison, du voyageur dans la forêt, le lieu qui nous servait de halte était infesté par une quantité innombrable de pucerons ailés, qui s'enfonçaient dans le cuir chevelu et y causaient les démangeaisons les plus vives. Nous fûmes le lendemain sur pied de grand matin, trop heureux de déménager de ce malencontreux asile et de respirer en cheminant un air moins chargé d'insectes.

La contrée que nous traversions, et qui la veille était plane, devint montagneuse : la forêt qui recouvrait les pentes que nous gravissions et que nous descendions tour à tour, avait parfois de magnifiques aspects, que les préoccupations et la fatigue nous empêchaient d'admirer comme ils le méritaient. Çà et là, quelques coteaux étaient couverts de plantations de coton. Sur les plateaux les plus élevés, surgissaient des sources dont l'eau limpide courait sous un gazon fleuri. Nous débouchâmes, après cinq heures de marche, dans la plaine de Siemlap, où nous eûmes de nouveau à patauger au milieu de rizières dont quelques-unes étaient fraîchement repiquées. Nous trouvâmes Alévy et nos deux Annamites installés dans la pagode du village et en train d'organiser notre cuisine; ils avaient déjà su remplir notre garde-manger par un coup d'éclat. Dans la forêt, pendant leur voyage de Paleo à Siemlap, un cerf de grande espèce avait été abattu sous leurs yeux par un tigre. Sans se laisser déconcerter par cette double et subite apparition, Alévy et le sergent annamite avaient immédiatement tiré, moins dans l'intention d'atteindre la bête féroce, qui, blessée, fût devenue dangereuse, que dans le but de l'effrayer. La double détonation l'avait en effet mise en fuite, et nos chasseurs sans le vouloir avaient pu achever le cerf encore palpitant. Ne pouvant songer à l'emporter tout entier, ils en avaient détaché le train de l'arrière, et, arrivés à Siemlap, ils l'avaient salé. Nous nous trouvions ainsi à la tête d'une provision de venaison qui allait subvenir à nos besoins pendant plusieurs jours.

Le 8, veille de notre arrivée à Siemlap, les autorités du village avaient expédié à Xieng Kheng la lettre du commandant de Lagrée. Celui-ci demanda à partir pour cette ville sans attendre la réponse, s'appuyant sur l'assentiment du roi de Xieng Tong, qui emporterait évidemment le consentement de son plus jeune frère. Après quelques hésitations, le chef du village refusa, et il ne nous resta plus qu'à attendre patiemment le résultat de cette nouvelle démarche. L'état de santé de l'expédition était déplorable : les dernières marches que nous venions de faire dans la forêt et au milieu des rizières, dont le sol, détrempé par les premières grandes pluies, exhalait des miasmes dangereux et recélait des myriades de sangsues, avaient produit

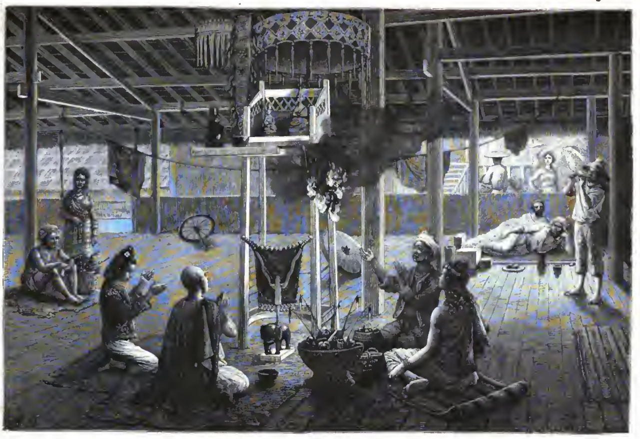
des accès de fièvre et des ulcères aux pieds qui retenaient couché la moitié de notre personnel. Le mauvais état des chemins, les mers de boue ou les marais qu'il fallait traverser pour sortir des environs immédiats du village, nous privaient de la distraction habituelle des excursions ou des promenades et réduisaient à l'oisiveté la plupart d'entre nous. L'âpreté d s habitants, qui accusaient tous les jours davantage leur intention d'exploiter notre situation et de faire payer des prix exorbitants pour le moindre déplacement, la mauvaise volonté ou l'indifférence des autorités locales, la crainte de voir les chefs birmans de la contrée revenir sur un consentement qui n'avait été accordé qu'après de longues discussions, toutes ces raisons de douter de notre réussite, jointes à un long isolement et à de vives souffrances physiques, assombrissaient nos esprits et ébranlaient notre moral. Dans ce coin de pagode transformé en hôpital, nous n'avions d'autre ressource que de rendre aux allants et aux venants la curiosité qu'ils nous témoignaient, de nous familiariser avec les cérémonies quotidiennes du culte bouddhique, et quelquefois aussi de nous transformer en marchands. Les indigènes avaient préféré bien vite à notre argent les objets d'échange dont nous disposions encore et presque tous les achats se faisaient en nature, ce qui soulageait d'autant la caisse de l'ex-



Sauvages des environs de Muong Lim. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

pédition. Accroupis sur le sol et étalant devant nous les images, les verroteries, les étoffes, nous discutions gravement avec les ménagères du village le nombre de bananes, d'oranges, de poules, de poissons ou de canards que nous exigions en retour de nos bibelots. Nos Annamites, qui parlaient la langue indigène avec plus de facilité que nous, étaient devenus fort habiles dans ce genre de trafic, et nous égayaient quelquefois par la subtilité de leurs raisonnements et l'énumération des qualités merveilleuses qu'ils attribuaient aux objets européens de leur étalage. Nous nous demandions parfois ce que diraient nos amis s'ils nous entrevoyaient dans ce rôle de colporteurs-charlatans, et le souvenir du monde civilisé, dont l'existence alors nous paraissait un rêve, venait attrister soudain les transactions les plus amusantes.

Le fleuve coule à peu de distance de Siemlap et j'en fis le but d'une de mes premières excursions : après avoir décrit un détour à l'est, il se redresse là vers le nord, s'encaisse entre deux rangées de collines, et offre une navigation, sinon facile, du moins possible pendent quelque temps ; malheureusement, je ne découvris dans les environs qu'une seule grande barque, celle du chef du village. Il y en avait d'autres, paraît-il, et, une grande fête devant avoir lieu le 16 à la pagode, un chef vint proposer le 14 au commandant de Lagrée de la quitter pour aller s'installer dans des maisons inhabitées qui se trouvaient sur le bord de



Intérieur de la pagode de Paleo. — Dessin de A. Marie, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

l'eau ; il ajoutait que le 17, après la fête, les barques viendraient nous prendre et que nous pourrions nous remettre en route. Mais les conditions de prix étaient exorbitantes et le commandant de Lagrée les jugea inacceptables. Nous restâmes donc.

Le 16 juillet était dans le calendrier laotien le 1[er] de la lune décroissante[1] du 9[e] mois. Cette date est celle de l'entrée dans la saison *Pha Vaso* (saison pluvieuse), qui dure trois mois et pendant laquelle les bonzes ne peuvent découcher ou s'éloigner de la pagode. Dès la veille au soir, les prêtres lavèrent avec soin la statue du Bouddha ; les femmes du village leur apportaient de l'eau et recueillaient celle qui avait déjà servi à nettoyer l'idole. Une bonne partie de la nuit se passa en interminables prières. Le 16, au point du jour, la foule se pressa dans le temple en habits de fête ; chacun apportait des fruits et des fleurs, brûlait des cierges ou des mèches de coton imbibées d'huile, et priait en versant de l'eau de temps en temps dans un petit trou pratiqué dans le sol. Il paraît que cette dernière cérémonie s'adresse à un ange femelle nommé Nang Patoram, qui est préposé à la garde des eaux. Dans l'après-midi, le chef de la pagode monta en chaire et lut à l'auditoire, attentif et recueilli, deux chapitres de l'histoire de *Suvona Chompu*. Ce soutra doit appartenir à la littérature bouddhiste du nord ; je ne l'ai jamais vu citer dans les livres singalais. Il y est grandement question des royaumes de Metila, Takasila et Hoy het patta. Naturellement, les auditeurs ignorent profondément où ils se trouvent. Takasila (Taxila) est pour eux le pays des Falangs ; Metila est l'ancien Siam ou partie de la Cochinchine. Cet ancien royaume hindou se trouvait au sud de la Yamouna, affluent de la rive droite du Gange. Le soutra parle aussi du roi Milinda, dont les conversations avec l'apôtre Nagasena sont restées célèbres dans les fastes bouddhiques, et dont la capitale a été assimilée à la ville de Sangala des historiens grecs. Les habitants de cette ville opposèrent à Alexandre une vive résistance et furent tous massacrés ou emmenée en captivité par le conquérant macédonien. Quant à Hoy het patta, j'ignore où cela peut être, mais c'est là certainement encore le nom défiguré de quelque royaume hindou.

Les habitants font ici, en commençant leurs salutations devant l'autel, une sorte de geste de la main, comme s'ils voulaient écarter des mouches. La saison Pha Vasa, dans laquelle nous entrons, est une des plus fêtées de l'année : il y a fête tous les huit jours, à chaque quartier de la lune, c'est-à-dire deux fois plus souvent que pendant les neuf mois *Leeng* ou mois secs.

Quelques sauvages de la tribu des Khas Kouys qui habitent les environs passent à la pagode pendant la fête. Ils viennent, dit-on, des environs de Muong Lem. Leur langue est analogue à celle des Mou-tseu que nous avions rencontrés à Muong Lim. Leur type est différent ; ils ressemblent aux Birmans : leur nez est arqué ; leur tête longue, leur profil en lame de rasoir, leur menton rentré, leur moustache, leur mouche, leur turban leur donnent un faux air arabe ; quelques-uns ont de très-jolies figures. Ils s'habillent presque comme les Laotiens. Les coiffures des femmes comportent des cercles de bambou et des colliers de verroteries, comme celles des Mou-tseu ; mais elles sont en général moins élégantes. Ils n'ont pas d'écriture et adorent des esprits. Ils enterrent leurs morts et chaque famille a une tombe commune. On dit qu'ils commettent souvent des déprédations sur les routes, et Mac Leod rapporte que le gouverneur de Xieng Hong fut obligé jadis de faire une expédition contre eux pour réprimer leurs brigandages. Ils ne payent d'autre impôt aux chefs laotiens que quelques présents en nattes et en cotonnades. Ils leur fournissent également en voyage du riz et des porteurs. Ils cultivent beaucoup de tabac et de coton, qu'ils vendent aux Chinois. J'ignore s'ils ont autre chose de commun que le nom avec les Kouys qui habitent les montagnes du Cambodge et dont je n'ai jamais vu aucun spécimen.

Le soir même de la fête, le commandant de Lagrée reçut une nouvelle lettre du roi de Xieng Tong, qui lui avait été adressée à Muong Lim et qui avait neuf jours de date. Ce prince engageait le chef de l'expédition française à venir se reposer à Xieng Tong ; Muong Lim, écrivait-il, est un mauvais village dans lequel des étrangers de distinction ne peuvent recevoir un accueil convenable. Le mandarin birman était d'accord avec le souverain laotien pour autoriser ce déplacement.

Quel pouvait être le but de cette invitation ? Sans doute une satisfaction de curiosité et d'amour-propre, et le désir de la part du Birman de rattraper les cadeaux qui lui avaient fait défaut une première fois. Ce détour à l'ouest allait allonger notre voyage outre mesure et porter une rude atteinte à notre bourse. Le commandant de Lagrée résolut de l'éviter et de ne considérer cette invitation que comme une offre de pure courtoisie, qui se pouvait décliner sans manquer à la déférence due aux auteurs de la lettre. Il répondit dans ce sens.

Le surlendemain 18, nous reçûmes une réponse favorable du roi de Muong You ou Xieng Kheng : à son tour, il nous autorisait à traverser son petit royaume. Malgré l'état sanitaire de l'expédition, qui continuait à être déplorable, le commandant de Lagrée se mit immédiatement en quête de porteurs ; le mouvement valait mieux que la prolongation d'une inaction qui exerçait une trop fâcheuse influence sur notre moral. Un mieux sensible se produisait dans l'état du docteur Joubert, qui nous avait donné de graves inquiétudes pendant quelques jours, et qui avait été atteint d'une fièvre d'un caractère à la fois typhoïde et bilieux. Les blessures au pied de M. Delaporte se remettaient lentement ; il fallait cependant renoncer à faire exécuter une marche immédiate à ces deux officiers et à deux Annamites, pris également par les pieds, et nous de-

1. Les Laotiens comptent par mois lunaires et numérotent les jours de la nouvelle lune à la pleine lune — c'est ce que l'on appelle la période de la lune croissante — et de la pleine lune à la nouvelle lune, période de la lune décroissante.

vions nous résigner à les laisser quelques jours encore à Siemlap. Mais le reste de l'expédition pouvait se remettre en route sans inconvénient.

Le gouverneur de Siemlap, adonné à l'opium plus qu'à ses devoirs, et fort mal disposé pour nous, fit répondre aux premières avances du commandant que le temps était devenu trop mauvais, et que les pluies étaient trop fréquentes pour qu'il fût possible de continuer notre voyage. Les chemins étaient détestables; les torrents tous débordés; quant au fleuve, il était devenu trop rapide, et d'ailleurs, l'unique barque du Muong était employée à transporter les marchands et les voyageurs d'une rive à l'autre et on ne pouvait la distraire de ce service. Enfin, le moment du repiquage des riz était arrivé, et les champs avaient besoin de tous leurs bras. Le gouverneur concluait tranquillement que le plus sage était d'attendre pendant trois ou quatre mois à Siemlap le retour de la saison sèche!

Cette réponse n'avait rien d'encourageant. M. de Lagrée laissa le gouverneur tranquille et chercha ailleurs le secours qui ne lui venait pas de ce côté; il sentait bien que les habitants avaient aussi grande hâte de rentrer en possession de leur pagode que nous de la quitter et qu'il y avait là un élément de réussite presque assurée pour ses négociations. Le 21, un petit chef de village vint causer avec lui, et lui demander ce qu'il décidait. Le commandant lui répondit qu'il trouvait beaucoup de mauvaise volonté, mais qu'il partirait quand même, dût-il laisser à Siemlap tous ses bagages. Il le pria même d'aller trouver le gouverneur pour lui annoncer cette décision. Les Laotiens ont horreur de toute responsabilité et préféreraient porter un objet à cent lieues pour le remettre en d'autres mains, que d'en demeurer les gardiens pendant huit jours. Aussi l'interlocuteur de M. de Lagrée lui demanda-t-il aussitôt combien il nous fallait de porteurs et quel prix nous consentirions à donner. Le commandant de Lagrée indiqua le chiffre de cinquante porteurs et le prix de deux *chaps* par homme (environ 6 francs de notre monnaie) pour porter nos bagages jusqu'à Sop Yong (embouchure du Yong), village situé au confluent du Nam Yong et du grand fleuve, à 28 ou 30 kilomètres au nord de Siemlap.

Une heure après, le chef revint : il n'avait pas vu le gouverneur, mais il avait tout arrangé avec les autres chefs de village; nous partirions le lendemain. Le commandant de Lagrée s'était bien gardé de dire que MM. Delaporte et Joubert resteraient encore quelque temps : cela eût fait manquer toute l'affaire. Le lendemain, nouveau contre-temps : on vint nous raconter l'histoire habituelle d'un torrent débordé et infranchissable. Le soir, nous nous aperçûmes que ce jour était un jour néfaste, et que c'était là la seule raison qui avait empêché notre départ.

Le 23, au matin, nous pûmes enfin nous mettre en route; nous comblâmes de cadeaux le vieux bonze, chef de la pagode, qui s'était réellement montré pour nous bienveillant et hospitalier, et nous lui recommandâmes chaudement les quatre malades que nous laissions encore sous sa garde.

Ce ne fut pas sans peine que la répartition de nos colis se fit entre nos différents porteurs. Le poids relatif de chacun d'eux n'était point la seule considération qui les fît hésiter ou demander un remaniement dans la composition de chaque paquet. Des répugnances ou des superstitions, dont il était fort difficile de deviner le motif, occasionnaient souvent des querelles ou des refus. Je m'aperçus qu'un paquet fort léger, contenant quelques objets de campement et de cuisine, était obstinément laissé de côté. Je finis par en savoir la raison : il contenait une paire de souliers que notre cuisinier Pedro réservait pour les grands jours. Or il était impossible de porter près de la tête un objet destiné à loger les pieds. Avec des concessions, tout finit cependant par s'arranger, et la longue file de nos porteurs s'échelonna bientôt sur les flancs d'une colline qui nous séparait du fleuve. Après l'avoir rejoint, nous en remontâmes la rive droite, que couvrait une épaisse forêt. La crue des eaux avait rendu impraticable le sentier habituel tracé sur les berges mêmes : il fallut prendre une route suspendue plus haut sur le flanc des hauteurs qui encaissent le fleuve. Il était question, paraît-il, d'un voyage que le roi de Muong You devait faire à Siemlap, et cette route, qui n'était que peu fréquentée et avait presque disparu sous les herbes, venait d'être débroussaillée récemment par les Khas Kouys des environs. Le sentier était donc bien indiqué par de larges abatis, mais le sol était jonché de feuilles épineuses, qui déchiraient les pieds, et semé de tronçons d'arbustes contre lesquels nos orteils nus heurtaient douloureusement. A chaque torrent qui traversait la route, la hauteur des eaux nous obligeait à un énorme détour en amont pour trouver un passage guéable.

Malgré ces difficultés, les fatigues et les souffrances qui en résultaient, ce trajet dans la forêt nous paraissait préférable au triste séjour de la pagode de Siemlap : la beauté et la puissance du paysage restaient comparables à ce que nous avions vu de plus grand, et à travers le rideau de feuilles que la brise soulevait parfois d'un souffle discret, nous apercevions, dans de courtes échappées, le Mekong coulant à pleins bords, et charriant dans son écume des arbres énormes arrachés à ses rives.

Au bout de deux heures de marche, nous arrivâmes sur les bords d'un torrent à demi desséché, dont le lit de roches n'était point encombré comme d'ordinaire par la végétation. Les pierres entre lesquelles suintait un mince filet d'eau avaient une physionomie étrange : elles étaient blanchâtres et recouvertes d'incrustations salines; nous touchâmes l'eau : elle était chaude. Les sources de ce singulier ruisseau, au nombre de trois ou quatre, jaillissaient à peu de distance, au pied d'une muraille de roches : on s'échappant du milieu des pierres, elles émettaient de nombreuses vapeurs et il n'était pas possible d'y tremper la main; ce ne fut

qu'en prenant les plus grandes précautions pour éviter de me brûler les pieds, que je réussis à tremper un thermomètre au point que je jugeai le plus chaud : l'instrument indiqua une température de 86 degrés centigrades (voy. le dessin p. 400).

Le soir, nous redescendîmes pour camper sur les bords du fleuve; malgré la crue des eaux, nous trouvâmes encore, au sommet d'une berge sablonneuse en pente douce, une place suffisante pour étendre nos couvertures, et nous pûmes éviter ainsi le sol humide de la forêt. Quelques branchages coupés à la hâte nous formèrent un abri. Malheureusement, les moustiques mirent bon ordre au sommeil que nous espérions trouver. Le commandant de Lagrée et moi passâmes la nuit à deviser et à fumer des cigarettes pour éloigner ces insupportables insectes. Une autre préoccupation contribuait à nous tenir en éveil. Les crues se prononcent parfois très-brusquement dans le fleuve, et ses eaux venaient mourir à peine à quelques mètres de nous. Le commandant de Lagrée, bien résolu à ne pas dormir et voulant se conserver un compagnon d'insomnie, avait imaginé de me dire, chaque fois que je paraissais sur le point de céder à la fatigue : « Voyez donc, Garnier, il me semble que l'eau monte. » Et, brusquement réveillé par la crainte d'une inondation, je me précipitais sur le bord de l'eau pour examiner les cailloux que j'y avais placés comme points de repère.

La nuit se passa cependant sans fâcheux incident. La journée qui la suivit fut horriblement pénible pour moi. Je fus pris d'une douleur rhumatismale au genou gauche qui m'arrachait un cri à chaque pas. Il fallut faire ainsi cinq heures de marche. A midi, nous arrivâmes à l'embouchure du Nam Yong, grande et belle rivière que nous traversâmes en barque. A une heure, nous étions installés dans la misérable pagode du village de Sop Yong; elle n'était desservie que par les



Réception d'un malade, dans un village laotien. — Dessin de E. Bayard, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

fidèles eux-mêmes; la place du bonze était vacante depuis quelques années. Nous prîmes possession de sa chambre.

Le village, composé de quatre maisons, est pittoresquement situé sur la rive droite du Mekong (voy. le dessin p. 401) : le grand fleuve n'a plus ici que cent à cent cinquante mètres de large, et la rive gauche est formée de rochers calcaires à pic, qui s'étageaient devant nous en formes grimaçantes, et dont la base est creusée et blanchie par l'eau rapide. Nous n'étions qu'à quatre mètres au-dessus du niveau du fleuve, et les habitants nous dirent qu'il monterait encore de cette hauteur, avant la fin de la crue annuelle. Nous payâmes un peu plus de trois cents francs nos porteurs de Siemlap, qui s'en retournèrent enchantés de leur excellente spéculation.

Dans la pagode se trouvaient deux ou trois voyageurs, appartenant aux Muongs Laotiens, situés à l'ouest de la Salouen. Ils venaient de Xieng Vi et de Xieng Pho, villes dont les noms birmans sont Thibo et Theinny. Ces deux Muongs, nous dirent-ils, n'avaient pas de roi en ce moment et étaient administrés par des Birmans; les habitants de race laotienne, qui portent là le nom particulier de Phongs, sont en lutte avec eux. Les habitants de race sauvage, Khas-was ou Lawas et Khas Kouys, sont très-nombreux dans la même région, où ils forment plusieurs Muongs à part. Un grand nombre de Phongs ont, à ce qu'il paraît, combattu du côté des Phasi ou Mahométans, quand ceux-ci se sont révoltés contre la Chine. Je crois que les Phongs sont les tribus laotiennes qui, sur certaines cartes, portent le nom de Palongs et dont le pays originaire, situé au sud de Teng-yue tcheou, est appelé Kochanpri.



En route dans les ravins (de Siemlap à Sop Yong. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

Ces voyageurs Phongs vendaient des feuilles de papier d'or, de l'opium, quelques pierres précieuses. Ils avaient eu tellement à souffrir des piqûres de sangsues pendant leur voyage, que leurs jambes étaient démesurément enflées et hors d'état de continuer leur service. Le docteur Thorel donna quelques médicaments à ces pauvres gens qui s'étonnaient beaucoup de notre intention de poursuivre notre voyage malgré la saison des pluies. Vous ne trouverez plus ni routes, ni porteurs, disaient-ils. L'aspect des quatre maisons de Sop Yong ne nous apprenait que trop que le village ne nous fournirait pas les porteurs nécessaires. Il fallut aller en recruter dans les villages environnants. Le 27, je partis dans ce but, sur une petite barque, heureux de renaviguer encore sur le Mekong et de le reconnaître à quelques milles en amont de Sop Yong. Les grandes pirogues creusées dans un seul tronc d'arbre ont ici complétement disparu. Les habitants construisent leurs embarcations, qui sont d'ailleurs de dimensions très-faibles, en trois morceaux. L'un, qui est très-épais, forme le fond de l'esquif; les deux autres en forment les flancs; des trous sont pratiqués de façon à se correspondre sur les deux lignes de raccordement, et on y passe un rotin, de telle sorte que le fond de la barque paraît être cousu aux deux bordages latéraux; de l'étoupe et de la résine servent à calfater les coutures.

Après quelques heures d'une navigation difficile, j'arrivai, avec le chef de Sop Yong, qui m'accompagnait, à un faible groupe de maisons situé sur la rive gauche du fleuve; j'y fus reçu d'une manière vraiment charmante, sans curiosité ni servilité, par un Lu qui avait longtemps voyagé dans tous les pays avoisinants. Il y a d'ailleurs ici, comme à Siemlap, beaucoup de Lus en fuite, appartenant surtout à Muong Ham, chef-lieu de province situé sur la rive gauche du fleuve, un peu au-dessous de Xieng Hong. Cette ville fut prise et détruite, en 1856, par Maha Say, gouverneur de Muong Phong, qui faisait la guerre à Xieng Hong et qui finit par être tué aux environs de ce dernier point, qu'il avait, comme Muong Ham, saccagé et brûlé. Des Phongs et des gens de Muong Lem combattaient avec lui contre les Lus.

Nous passâmes l'après-midi, mon hôte et moi, à faire des cartes grossières, dans lesquelles j'apprenais au moins les noms laotiens des principales rivières de la Birmanie et du Tong-King. Le nom thai de la Salouen est Nam Koung; la branche la plus occidentale du fleuve du Tong King s'appelle le Nam Te; l'autre branche, le Nam Ta. Mon hôte avait redescendu le Nam Ta jusqu'à la mer. On comprend quel intérêt ses récits avaient pour moi. Je voyais se dérouler devant moi toutes ces régions inconnues, qui nous paraissaient si lointaines au début du voyage, et que maintenant nous touchions de tous côtés. La femme de mon hôte nous servit, au milieu de notre conversation, le thé à la chinoise, accompagné de fruits et de gâteaux que je mangeai avec plaisir. Je me serais fait volontiers aux mœurs indigènes, et pour échapper aux lenteurs de l'interminable odyssée que nous imposaient notre nombre et nos bagages, j'aurais volontiers renoncé et à mes compagnons et à mes instruments pour parcourir à pied, au gré de mes inspirations de chaque jour, les diverses parties de cette Indo-Chine du nord, si variée d'aspect, et qui cache encore la solution de tant de problèmes ethnographiques et historiques. Cette vie d'aventures et de contact incessant avec les indigènes pourrait seule familiariser un Européen avec les langues et les mœurs si variées de cette partie de la Péninsule, en lui donnant les meilleurs précepteurs: l'isolement et la nécessité. Il faudrait être doué, pour réussir, d'une énergie et d'une santé peu communes et n'avoir surtout aucune mission officielle à remplir. Malheureusement, telle n'était pas notre situation, et nous devions nous résigner à n'avancer longtemps encore qu'avec une lenteur excessive: la saison, l'état des routes, la faible population de la contrée que nous traversions, nous imposaient un arrêt d'une dizaine de jours après chaque étape de vingt kilomètres. C'était le temps qui devenait nécessaire pour réunir les moyens de transport indispensables à la continuation de notre pénible voyage!

Le soir vint; nous nous remîmes en route après avoir reçu la promesse d'un certain nombre de porteurs. Nous restions encore loin du chiffre nécessaire. J'avais acheté aussi quelques provisions, car les quelques poulaillers de Sop Yong étaient insuffisants à subvenir à notre consommation. Nous nous remîmes en route. En moins d'une demi-heure, le courant nous rapporta à Sop Yong et cette sensation de déplacement rapide, jouissance à laquelle nous étions peu habitués, ne laissa pas que de me paraître infiniment agréable. Le léger esquif bondissait comme une flèche au milieu des rochers qui parsèment le lit du fleuve, et j'admirais la sûreté et la précision du coup d'œil de son patron.

Les pluies continuaient et rendaient tout travail et toute observation impossibles. Le niveau du fleuve montait chaque jour, et ce n'était pas sans inquiétude que nous pensions aux malades laissés à Siemlap, qui allaient trouver des chemins de plus en plus affreux, et un trajet accru en proportion des détours qu'allait exiger le passage de chaque torrent. Ils nous rejoignirent, le 30 juillet, après avoir mis près du double du temps que nous avions mis nous-mêmes. Ils nous enlevèrent les quelques illusions que nous nous étions faites sur le bon naturel du chef de la pagode de Siemlap. Cet avide vieillard, dont la convoitise avait été éveillée sans doute par les libéralités du commandant de Lagrée, s'était montré, au dernier moment, d'une âpreté révoltante, et, en voyant partir avec ses derniers hôtes, les dernières chances de générosités insolites, avait demandé avec insistance les objets les moins dignes de justifier sa cupidité. On les lui avait abandonnés avec dégoût. S'est-il confessé plus tard dans sa pagode de son manque de générosité envers de malheureux voyageurs?

Il fallait renoncer à subsister tous ensemble à Sop Yong et, d'un autre côté, il était impossible de trouver dans les environs un nombre de porteurs suffisants pour transporter d'un seul coup tous nos bagages à Ban Passang, qui était notre prochaine étape dans la direction de Muong You. Le commandant de Lagrée, atteint lui-même d'un gonflement à l'aine, qui était le résultat des piqûres de sangsues, se résigna de nouveau à scinder en deux la colonne expéditionnaire. Je pris la direction de l'une et je partis, le 31 juillet, avec MM. de Carné et Thorel et la moitié de nos bagages. Pour parfaire le nombre de porteurs qui m'était nécessaire, quelques femmes du village durent se joindre à leurs maris. M. de Lagrée resta à Sop Yong, avec MM. Joubert et Delaporte.

Au départ de Sop Yong, la route, facile et bien tracée, se suspend en corniche au-dessus du Nam Yong; au moment de notre passage, elle était littéralement pavée de sangsues avides et agiles, qui de toutes les feuilles, de tous les brins d'herbe s'élançaient sur nous. Les Annamites de notre escorte avaient imaginé de petits tampons, contenant du tabac imbibé d'eau, et attachés à l'extrémité de longues baguettes. Il suffisait de toucher avec ce talisman ces affreux parasites, pour



Halte de nuit près d'un torrent, route de Siemlap à Sop Yong. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

les voir se détacher immédiatement et tomber sur le sol. Comme mes mains étaient occupées par mon cahier de notes, ma boussole et mon crayon, et que je ne pouvais recourir à ce moyen d'éviter les piqûres, un Annamite se donna la mission de me suivre et, sans mot dire, me tamponna constamment les jambes pendant tout le trajet. Jamais faction n'a été plus vigilamment faite, et aucune de ces maudites bêtes ne parvint à dépasser ma cheville sans être aussitôt frappée et renvoyée baveuse dans la boue dont elle sortait.

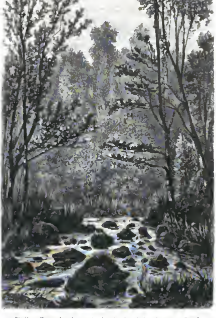
Dès qu'on s'éloigne des bords du fleuve, les vallées des affluents qui s'y déversent, s'élargissent, les collines deviennent moins abruptes et se transforment en une série de plaines onduleuses et herbacées, coupées de marais et de ruisseaux, et très-propres à un grand nombre de cultures riches. Malheureusement, le pays est peu ou point habité et encore moins cultivé, et le second jour de notre route, après avoir quitté les bords du Nam Yong pour remonter vers le nord, nous eûmes à traverser des espaces inondés couverts de hautes herbes, pendant lesquels nous cheminions des kilomètres entiers avec de l'eau jusqu'à la ceinture et quelquefois plus haut.

Nous arrivâmes, le 1er août, à Ban Passang, agglomération de villages situés sur un plateau cultivé en rizières et détrempé par les pluies et par les labeurs. Nous

avions quitté le territoire de Muong You et nous nous trouvions sur le territoire de Muong Yong, petite province qui relevait de Xieng Tong et dont le chef-lieu se trouvait à peu de distance dans l'ouest. Une route plus directe nous aurait conduits de Sop Yong à Muong You, sans nous faire repasser encore par le territoire de Xieng Tong, et j'en avais plaidé la cause auprès du commandant de Lagrée. Mais il eût fallu faire quatre jours de marche, avec des étapes en pleine forêt, et le chef de l'expédition avait jugé cet effort au-dessus de nos forces. Le détour auquel il s'était arrêté allait être fatal à la rapidité de notre marche et lui occasionner un surcroît de fatigues et de préoccupations.

Le 5 août, la partie de l'expédition restée à Sop Yong nous rejoignit. MM. de Lagrée et Delaporte repartirent presque aussitôt pour visiter un Tat très-ancien et très-célèbre, situé au sud de Muong Yong, sur le versant d'une des montagnes qui limitent de ce côté la plaine de Ban Passang. Des porteurs furent demandés au chef du village pour le surlendemain, jour fixé pour le départ du reste de l'expédition pour Muong Yong.

Quelques heures après le départ du chef de l'expédition, deux soldats birmans arrivèrent à la pagode dans laquelle nous étions campés. Ils étaient chargés pour nous d'une communication officielle.



Rivière d'eau chaude, route de Siemlap à Sop Yong. — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

En l'absence du commandant et de notre interprète Alévy, j'essayai de leur donner audience. Ils venaient de la part du mandarin birman qui résidait à Muong Yong, et qui était le subordonné de celui de Xieng Tong, nous demander quelles étaient nos intentions, et nous inviter à passer par cette localité. Comme je viens de le dire, elle était comprise dans notre itinéraire et je pus affirmer à ces militaires que nous nous rendrions au désir du mandarin birman. Je voulus cependant m'assurer de la nature de son invitation, et je feignis de réserver le cas où M. de Lagrée changerait d'avis et voudrait se rendre directement de Ban Passang à Muong You. D'énergiques gestes de dénégations accueillirent cette ouverture. L'invitation était un ordre : il fallait passer par Muong Yong. Il est probable que le mandarin birman de Xieng Tong, désolé de nous avoir laissé échapper une première fois de ses griffes, avait résolu de nous rattraper à tout prix et avait envoyé des instructions dans ce sens à son subordonné de Muong Yong. L'invitation de passer par Xieng Tong, que le commandant de Lagrée avait reçue et déclinée à Siemlap, me sembla dès ce moment un ordre auquel nous ne pourrions plus nous dispenser de déférer.

Nous nous mîmes en route, le 7 août, pour Muong Yong. La plaine que nous traversâmes est admirablement arrosée par plusieurs cours d'eau qui se rendent tous dans le Nam Yong. Un pont en bois est établi sur la plus importante de ces rivières, le Nam Ouang, et cette attention délicate, à laquelle sont peu habitués les voyageurs dans le Laos, nous causa une agréable surprise : nous la considérâmes comme l'indice d'une civilisation plus avancée, qui n'allait pas tarder à se manifester à nous d'une façon plus complète. Une partie de la plaine est cultivée en rizières, l'autre est encore à l'état de marécages. Nous rencontrâmes plusieurs villages qui avaient un aspect de comfort et d'aisance peu ordinaire. Des pagodes aux toits recourbés charmèrent nos regards en nous attestant l'influence de l'architecture chinoise et le voisinage du Céleste Empire. Nous arrivâmes vers midi à Muong Yong, après avoir traversé la vallée du Nam Ouang dans sa plus grande largeur, qui est de trois lieues environ.

F. Garnier.

(La suite à la prochaine livraison.)





Sop Yong. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

VOYAGE D'EXPLORATION EN INDO-CHINE.

TEXTE INÉDIT PAR M. FRANCIS GARNIER, LIEUTENANT DE VAISSEAU[1].

ILLUSTRATIONS INÉDITES, D'APRÈS LES DESSINS DE M. DELAPORTE, LIEUTENANT DE VAISSEAU.

1866-1867-1868

XI

Muong Yong. — Premiers pourparlers avec les autorités birmanes. — Départ de M. de Lagrée pour Xieng Tong. — Détention du reste de l'expédition à Muong Yong. — Le Tat Chom Yong. — Histoire locale. — Premières nouvelles du commandant de Lagrée. — Pénible incertitude. — Succès des négociations du chef de l'expédition. — Nous recevons l'autorisation de partir pour Muong Yong.

Muong Yong est situé sur les dernières pentes des montagnes qui limitent à l'ouest la vallée du Nam Ouang. Une enceinte en terres levées, défendue par un fossé où coulent les eaux du Nam Khap, affluent du Nam Ouang, entoure cette ancienne capitale d'un royaume autrefois puissant, si l'on en croit la tradition. Nous traversâmes le fossé sur un pont en bois. Une porte, surmontée d'un de ces petits toits chinois aux angles jadis ornés de clochettes, s'ouvrait dans la fortification, et une sorte de grande esplanade, couverte de beaux arbres, s'élevait en pente douce jusqu'à une pagode autour de laquelle se groupaient les premières maisons du village; à droite de l'esplanade était un grand Sala, perché sur de hautes colonnes.

Nous y étions à peine installés qu'un petit mandarin se présenta à moi et m'invita à le suivre dans la maison commune où se traitent les affaires publiques. J'essayai de lui faire comprendre que je n'étais que le second et non le chef de l'expédition; que ce dernier avait été rendre visite au Tat situé à peu de distance et que je l'attendais d'un moment à l'autre. L'interprète était d'ailleurs avec lui et il n'était possible de se comprendre et d'entrer en pourparlers sérieux qu'avec son concours. Ces raisons ne satisfirent pas l'officier indigène : il revint peu après accompagné de deux soldats birmans, armés de sabres, et il m'intima de nouveau, et très-brutalement, l'ordre de le suivre. Je répondis par un refus non moins formel. Ses acolytes prirent alors un air menaçant et mirent la main sur la poignée de leurs sabres; je leur tournai le dos et j'ordonnai au sergent annamite de les mettre à la porte du Sala, avec toutes les formes possibles. Malheureusement, celui-ci s'acquitta de cette tâche avec moins de douceur que je ne lui en avais recommandé; aussi, une fois arrivés au bas de l'échelle, qu'ils avaient dû lestement descendre, le mandarin et son escorte se répandirent en menaces contre nous et ils ne se retirèrent qu'après avoir affirmé à plusieurs reprises qu'on saurait bien nous mettre à la raison.

Je rendis compte à M. de Lagrée, qui arriva quelques heures après, de ce fâcheux début et de la visite que j'avais reçue à Ban Passang après son départ. Il approuva ma conduite. Le lendemain, d'assez bonne heure, on vint le prévenir que le fonctionnaire birman se rendait de nouveau à la réunion des mandarins et l'invitait à y venir. M. de Lagrée, ne voulant point compromettre sa dignité par une démarche trop précipitée, envoya son interprète Alévy pour s'assurer de la nature de l'entrevue à laquelle on le conviait. Celui-ci revint peu après tout ému, disant que nous avions affaire à un bien méchant homme : le Birman avait refusé d'entrer en explications avec lui et avait menacé de nous refuser passage et de nous renvoyer immédiatement d'où nous étions venus. Nous nous rendîmes alors au Sala, avec quelques hommes en armes : l'accueil du Birman fut plus poli que ces préliminaires ne pouvaient le faire prévoir ; il demanda au commandant de Lagrée de ses nouvelles et de celles de l'empereur des Français; puis il le questionna sur le but de son voyage, et sur les passe-ports dont il était muni. M. de Lagrée exhiba alors la seconde lettre qu'il avait reçue de Xieng Tong.

« Mais, dit le Birman, Muong Yong ne dépend pas absolument de Xieng Tong et il eût été nécessaire de m'adresser aussi une demande de passage; d'ailleurs, la lettre de Xieng Tong vous invite à passer par cette ville. Pourquoi n'y allez-vous pas?

— La route est trop longue et nous avons un trop grand nombre de malades.

— Attendez alors une dizaine de jours, que je puisse recevoir des instructions de Xieng Tong.

— Il m'est impossible de consentir à ce délai, répliqua le commandant. Nous sommes tous très-fatigués et nous avons besoin d'arriver au fleuve. »

Après une longue discussion et l'insinuation faite par M. de Lagrée qu'il aurait à envoyer quelques présents au Birman de Xieng Tong et à son subordonné de Muong Yong, il ne fut plus question que d'un repos de trois ou quatre jours. Nous sortîmes, croyant que tout était arrangé.

Le lendemain, au moment où M. de Lagrée se disposait à se rendre chez le gouverneur indigène, qui porte le titre de roi, seul témoignage de la grandeur

1. Suite. — Voy. t. XXII, p. 1, 17, 33, 49, 65, 81, 305, 321, 337, 353, 369, 385, 401 ; t. XXIII, p. 337, 353 et 369.

passée de Muong Yong, le Birman lui fit dire qu'il devait d'abord passer chez lui. D'un autre côté, les gens du pays affirmaient énergiquement le droit du roi à recevoir notre première visite. Le commandant de Lagrée les pria de se mettre d'accord, et le roi, qui ne tarda pas à être informé de la prétention exagérée du Birman, en exigea le sacrifice. Nous nous rendîmes donc chez le principicule indigène, bon homme qui n'a au fond aucune influence et aucune force; le commandant de Lagrée lui adressa pour le surlendemain une demande de trente-huit porteurs. En sortant de cette première audience, nous allâmes, M. de Lagrée et moi, chez le Birman, qui était logé avec tout son monde (huit soldats birmans) dans de petites cases assez mal construites, auprès du marché du village. Son accueil fut très-cordial; sa femme, jeune Birmane fraîche et jolie, assistait à la conférence et paraissait jouir d'une assez grande influence sur l'esprit de son mari. La conversation fut très-animée et le Birman y affecta des dehors de sincérité et d'amitié qui purent un instant nous faire illusion. Il nous dit d'un ton confidentiel : « Vous venez du Laos et de Siam qui sont en désaccord avec nous, vous n'avez pas de lettre d'Ava; voilà pour nous bien des motifs de



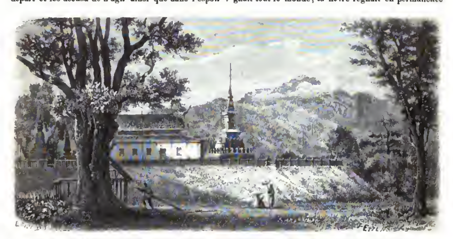
Esplanade et pagode de Muong Yong. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

suspicion. Cependant, maintenant que je suis sûr de votre nationalité française, je ne mettrai plus aucun obstacle à votre passage; mais si vous aviez été Anglais, vous n'auriez certes pas continué votre route. Vous avez à craindre, du reste, bien d'autres difficultés : prenez garde aux Chinois; ils ne vous aiment pas et je serais fort étonné s'ils vous laissaient passer. » Dans la même journée — c'était le 9 août — il vint rendre au commandant de Lagrée sa visite et reçut un joli fusil à un coup; sa femme et sa mère se rendirent également au Sala et y furent comblées d'attentions et de petits présents. Le roi, en échange d'un gong et de quelques autres menus objets qui lui avaient été donnés, nous envoya un parapluie d'une très-grande dimension, destiné aux haltes en plein air : une famille entière aurait pu s'y abriter. Ce n'était, hélas! pour nous, qu'un embarras qui exigeait un porteur de plus. Mais il n'était guère possible de refuser.

Le 10 au matin, le Birman fit appeler Alévy et lui dit que, toutes réflexions faites, il ne pouvait pas nous laisser partir de la sorte. Il était indispensable qu'il écrivît à Muong You et qu'il en obtînt une réponse. Il y avait là-dessous un piége évident : Muong You, interrogé d'une certaine façon, devait, sans aucun doute, retirer la permission accordée déjà de traverser son territoire, jusqu'à ce que nous nous fussions ren-

dus à l'invitation de Xieng Tong. Le commandant de Lagrée, malgré toute la démangeaison qu'il éprouvait de dire nettement au Birman ce qu'il pensait de sa bonne foi, s'arma de patience, alla le voir encore une fois, en reçut les plus belles protestations et finit par lui arracher l'autorisation de partir le 12. Il en fit immédiatement prévenir le gouverneur, qu'il alla voir de nouveau le 11, et qui se plaignit beaucoup des procédés du Man (c'est le nom que les Laotiens donnent aux Birmans). « Nous sommes toujours en faute avec eux, dit-il, et il nous faut toujours payer. Ah! si les Falangs (Européens) étaient près d'ici, j'irais chez eux pour y vivre en paix. » Le 12 au matin, nos porteurs se réunissaient déjà aux environs du logement du roi, quand le Birman fit appeler les membres du Sena, affecta vis-à-vis d'eux la plus grande indignation et la plus vive colère, nia qu'il eût jamais autorisé notre départ et les accusa de n'agir ainsi que dans l'espoir d'obtenir de nous des cadeaux. Les mandarins, fort embarrassés, nous firent dire que les porteurs n'étaient point venus en nombre suffisant, et notre voyage fut encore différé. Il ne s'agissait évidemment pour le Birman que de gagner du temps. Le lendemain, en effet, il fit appeler M. de Lagrée pour lui montrer une lettre qu'il venait de recevoir de Muong You. Elle était signée du fonctionnaire birman et des membres du Sena de cette localité et disait, en substance : « Puisqu'il y a une lettre de Xieng Tong qui prie les Français de s'y rendre, nous ne pouvons pas les recevoir avant qu'ils n'aient été dans cette ville. » Évidemment, le roi de Muong You craignait de se mettre mal avec un collègue plus fort que lui et déclinait prudemment une autorisation donnée sans connaissance de ce qui s'était passé entre nous et Xieng Tong.

Il fallait prendre un parti : le découragement gagnait tout le monde; la fièvre régnait en permanence



Une pagode laotienne (Wat Thomea Soc à Luang Prabang). — Dessin de E. Tournois, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

au campement; il était presque impossible, dans l'état des routes et de nos ressources pécuniaires, de faire entreprendre à toute l'expédition le voyage de Xieng Tong. M. de Lagrée se résolut à y aller avec le docteur Thorel, Alévy et deux hommes d'escorte seulement. La réussite de notre voyage dépendait tout entière de l'issue de cette démarche. Nous en étions à craindre qu'à son tour le roi de Xieng Tong ne se crût obligé d'en référer à Ava et qu'il ne nous obligeât à attendre une réponse du roi de Birmanie. C'eût été nous remettre aux calendes grecques. Le commandant de Lagrée promit de me tenir au courant de son voyage et de ses négociations. Il fut convenu que dans le cas où je devrais aller le rejoindre à Xieng Tong, avec le reste de l'expédition, je sacrifierais encore une partie de nos bagages.

M. de Lagrée partit le 14 août, à une heure de l'après-midi. Quelques heures avant son départ, le Birman lui avait offert, à un prix exorbitant, un mauvais cheval borgne, et il avait paru presque choqué du refus qu'avait rencontré son offre intéressée.

Ce cynique et odieux personnage nous offusquait tous les jours davantage. Il fallut nous résigner cependant à vivre en paix avec lui pendant les quinze jours ou les trois semaines que nous devions séjourner à Muong Yong en attendant les ordres de M. de Lagrée. Le temps toujours pluvieux, la fièvre qui dévorait la plupart d'entre nous, nous condamnaient à l'immobilité. La maladie nous frappait même quand nous en étions victimes que lorsque nous assistions à ses progrès chez nos camarades. Nous écoutions silencieux et navrés les paroles délirantes de celui d'entre nous qui payait son tribut aux miasmes pernicieux des jungles, et, n'osant interrompre son délire en action, nous nous con-

tentions de le faire suivre par un des hommes de l'escorte quand il allait vaguer au dehors. Je fus moi-même atteint très-fortement de la fièvre et pris de délire et je me rappelle avoir accablé de reproches notre brave et dévoné cuisinier Pedro, qui me suivait par l'ordre du docteur et qui était coupable, à mes yeux, d'avoir violé ma consigne de ne pas quitter le campement sans permission. Le pauvre diable faisait sem-



Vat Chom Yong. — Dessin de E. Théroud, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

blant de s'en aller, n'osant me rappeler à la réalité de ma situation et il se cachait derrière l'arbre le plus voisin pour continuer à m'observer à mon insu.

Nous recevions cependant d'assez fréquentes visites; les femmes du roi venaient souvent se faire montrer nos objets européens, regarder les photographies des monuments de Paris au stéréoscope et nous questionner sur l'Europe et sur la France. Le théâtre de marionnettes de nos Annamites avait dans tout le Laos une réputation qui nous précédait de beaucoup. On

vint leur demander des représentations ; mais leur gaieté s'était en allée et leurs acteurs en miniature avaient perdu leur voix. Il fallut que j'interposasse mon autorité pour obtenir d'eux un semblant de spectacle ; hélas ! les joyeux lazzis et les dialogues pleins d'entrain avaient fait leur temps ; il y avait plus de larmes que de rires dans les plaisanteries des poupées, et leurs propriétaires les brûlèrent bientôt pour n'être plus obligés de grimacer une gaieté absente.

La femme du Birman était la plus assidue parmi nos visiteurs. Cette jeune personne se montrait d'une intelligence et d'une curiosité peu ordinaires, et la reconnaissance qu'elle témoignait de la peine qu'on prenait à l'instruire était pleine d'une grâce charmante qui nous faisait trouver du plaisir à ces entrevues. Elle s'en apercevait et mettait une certaine coquetterie à les prolonger en s'ingéniant à trouver de nouveaux sujets de conversation. Je recueillais ainsi quelques renseignements vagues sur le haut du pays, sur les mines d'argent situées plus au nord, à Kenma, et surtout sur la Chine, appelée ici le Muong Ho et dont on ne parlait qu'avec admiration. Il y avait là, nous disait-on, de larges routes pavées en pierre, des ponts en fer, des hôtelleries à toutes les étapes. L'idée de routes confortables nous faisait pâmer d'aise et nos pieds nus en tressaillaient d'avance. Mais quand atteindrions-nous ce pays de civilisation et de confort? Ce point d'interrogation se dressait formidable devant tous nos projets et tous nos rêves. Ce n'était qu'avec effroi que nous envisagions la perspective, qui n'était pas à ce moment la moins probable, d'être obligés de revenir sur nos pas. Rentrer à Saïgon après avoir échoué dans notre tentative, avoir essuyé tant de fatigues, et supporté tant d'ennuis, sans obtenir en compensation la gloire qui les fait oublier, c'était là un triste avenir.

Statue de Bouddha en bois, à Tai Chom Yong. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

Pour tromper ces longues heures de doute et d'attente, nous n'avions que la ressource de causer de la patrie, de jouir par avance des joies du retour, de refaire vingt fois les mêmes projets, de recomposer sans cesse en imagination les mêmes scènes, en en faisant varier, au gré de l'humeur du jour, les acteurs et les circonstances. Parfois aussi la discussion s'élevait sur la politique : une guerre avait-elle surgi de la question prusso-autrichienne? Nous combinions les alliances ; nous supputions les chances de victoire ; nous forgions les nouvelles que nous aurions à apprendre au premier point civilisé où nous aborderions dans un an ou dix-huit mois. Parfois aussi — et c'étaient là les discussions les plus vives, celles qui répondaient le mieux à l'état d'abstraction où se trouvaient des esprits privés depuis plus d'un an de toute communication avec le dehors — nous agitions les plus hautes questions philosophiques et religieuses. Ce qui nous frappait surtout, depuis que nous étions en contact avec les populations bouddhistes de l'Indo-Chine, c'était la similitude des instincts religieux de l'homme, à quelque race et à quelque climat qu'il appartienne, et l'étrange ressemblance des traditions, des légendes, des miracles qui se rencontrent à l'origine de chaque croyance. Il est puéril de supposer que chacune d'elles les a empruntés à sa voisine et de fonder sur ces analogies des théories historiques, basées avant tout sur les convictions religieuses de leur auteur. L'esprit de l'homme, qui a partout les mêmes aspirations et les mêmes besoins, suit partout aussi la même pente et s'inspire partout des mêmes procédés. Les raisons de croire, aussi bien que les formes que revêtent l'hommage ou la prière, sont les mêmes chez tous les peuples, quel que soit le point du globe que l'on visite ; la religion se réduit toujours dans les classes peu éclairées à quelques pra-

tiques superstitieuses, à certaines formules mal comprises; elle présente partout une uniformité d'apparence qui frappe l'observateur le plus superficiel.

De cela, nous tombions tous d'accord : mais le dissentiment commençait lorsqu'il s'agissait d'interpréter les dogmes du bouddhisme et de comparer leur influence à celle que les dogmes chrétiens ont exercée sur le monde occidental. Je ferai grâce à mes lecteurs de nos divagations à ce sujet. Je crois que nous ne jugerons bien sainement toutes ces questions que lorsque, réfugiés dans une autre planète, nous pourrons contempler d'un œil exempt de préjugés ce qui se passe sur le petit globe que l'on appelle la terre.

La sujétion par les Birmans de la contrée où nous nous trouvions ne paraît point définitive, et les conquérants semblent user de beaucoup de ménagements vis-à-vis de leurs tributaires. Le rôle des fonctionnaires birmans est avant tout un rôle fiscal : ils sont chargés de percevoir le produit des douanes établies sur différents points du pays. Tous les commerçants chinois qui viennent trafiquer avec le sud du Laos birman jusqu'à Xieng Khong sont tenus de passer à Muong Yong, et cette obligation, non moins que l'âpreté des agents birmans et la révolte des mahométans dans le Yunnan, a réduit ce commerce à des proportions insignifiantes. Au moment où nous étions à Muong Yong, il y avait trois ans que la caravane habituelle de marchands chinois n'y avait fait son apparition.



Femme de Muong Lim. — Dessin de Gilbert, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

L'administration et la justice restent entre les mains des autorités indigènes, qui sont constituées, comme dans le Laos siamois, en Sena; les titres seuls changent : ainsi l'opalat, ou second roi, devient l'aitabong; l'atchbout se nomme l'oumabong; l'atchsvong, Petchabong; le Muong Sen, Pyabong, etc. Un grand nombre de Laotiens, surtout à Muong Yong, paraissent regretter la suzeraineté siamoise, et c'était là ce qui faisait dire au Birman que les gens de ce Muong n'avaient pas le cœur droit, et devaient être menés sévèrement. Vers 1803, l'oppression birmane avait été si grande sur les principautés laotiennes du Nord, que les chefs de Xieng Tong, Muong Yong, etc., entamèrent des négociations secrètes avec les chefs de Xieng Mai, Laphon et Lakon, qui étaient soumis aux Siamois. Ceux-ci promirent de distribuer des territoires à tous les émigrants qui consentiraient à venir se ranger sous la domination de Bankok, et de faciliter leur départ en attaquant, à un moment donné, les troupes birmanes qui occupaient le territoire de Xieng Tong. Ils s'engagèrent formellement à respecter la liberté et l'autonomie des exilés. En conséquence, le tsoboua, ou roi de Xieng Tong, ses quatre frères, le tsoboua de Muong Yong, et un grand nombre de Laotiens attachés à leur fortune, se révoltèrent contre les Birmans, et vinrent se placer à Xieng Sen, sous la domination siamoise. Mais la mauvaise foi des Siamois ne tarda pas à éclater : loin de tenir leurs engagements avec les émigrants, ils les partagèrent entre les cinq villes de Xieng Mai, Laphon, Lakon, Muong Phe et Muong Nan, les soumirent aux plus lourdes charges et ne les traitèrent qu'avec dureté et méfiance. Le plus jeune des frères du tsoboua de Xieng Tong put retourner dans cette ville avec quelques partisans et il y fut proclamé roi. Le souverain actuel de Xieng Tong est son fils aîné.

En 1837, Mac Leod rencontra pendant son séjour à Xieng Mai les princes exilés, qui se plaignirent amèrement à lui des procédés siamois, et sollicitèrent l'appui des Anglais pour retourner dans leur pays. De son côté, le tsoboua de Xieng Tong avait amicalement proposé à Bankok de renouer les relations commerciales interrompues depuis si longtemps entre les Laotiens du Nord et le territoire siamois. Bankok s'y refusa de toutes ses forces, de peur de voir les Laotiens exilés profiter de la réouverture des communications pour rejoindre leur ancienne patrie; les autorités de Xieng Mai surtout s'opposèrent à l'adoption d'une proposition qui aurait eu pour résultat de leur faire perdre une grande partie de leurs sujets. La vieille inimitié qui existe entre les Birmans et les Siamois se manifesta à partir de ce moment par plusieurs tentatives à main armée sur les frontières des Karene; elle ne dégénéra en guerre ouverte qu'en 1852. Des rivalités, tous les jours plus vives, s'étaient élevées entre

Maha Say, gouverneur de Mueng Pheng, province située sur la rive gauche du Mekong, et le roi de Xieng Tong. Maha Say appela les Siamois à son aide, et ceux-ci firent contre Xieng Teng trois expéditions, la première avec trois mille hommes, la seconde avec dix mille hommes, la dernière avec trente mille hommes; celle-ci eut lieu en 1854, et se termina par une véritable déroute. Elle était dirigée par le Kromalueng[1], c'est-à-dire par le ministre de la guerre, commandant en chef de toutes les forces militaires de Siam. L'armée siamoise fut concentrée à Muong Nan, et se mit en route sur Xieng Hai, au mois de janvier. En ce point, elle se partagea en deux corps : l'un, sous le commandement de Chao Phayat Yomerat, s'avança directement sur Xieng Teng; l'autre, sous les ordres du Kromaluong, prit la route que nous avions suivie nous-mêmes, et par Paleo, Mueng Yong et Muong You, essaya de tourner Xieng Tong. Mais la population s'était retirée devant les envahisseurs, le riz que l'on n'avait pu emporter avait été brûlé, et dans chaque localité l'armée siamoise ne rencontra que des défenseurs qui se retiraient devant elle, en défendant pied à pied tous les passages des montagnes. Les éléphants et les buffles employés au transport des bagages et des vivres étaient insuffisants, et le Kromaluong dut recourir aux Lus de Xieng Hong pour en obtenir des approvisionnements et des porteurs. Malgré toutes



Le Birman de Muong Yong et sa femme. — Dessin de H. de Montaut, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

ces difficultés, l'armée siamoise arriva enfin sous les murs de Xieng Tong, le 26 avril. La ville était défendue par trois mille hommes environ de troupes birmanes, sept mille Laotiens et six mille hommes appartenant aux tribus sauvages des environs. Les Siamois ouvrirent un feu de mortiers qui ne causa aucun mal à la ville : on voyait venir de loin les projectiles, et on les évitait. Au bout de vingt et un jours, les assiégeants n'avaient fait aucun progrès; les pluies arrivaient et menaçaient de rendre toute retraite impossible. Une épidémie décimait les éléphants et les buffles. Le 17 mai, le Kromaluong leva le siége et commença à battre en retraite. Les Siamois furent poursuivis par les sauvages, qui en tuèrent un grand nombre dans les défilés des montagnes; beaucoup moururent de faim et de misère à Paleo et à Siemlap; de nombreux trophées restèrent entre les mains des vainqueurs, entre autres un cabriolet à deux roues de provenance européenne, qui appartenait au Kromaluong lui-même, et que M. de Lagrée a retrouvé soigneusement conservé à Xieng Teng, un mortier de fabrication anglaise et beaucoup d'armes.

En résumé, rien de moins définitif que la situation des principautés laotiennes du nord. Ayant fait suc-

1. J'extrais ces détails de l'ouvrage de Bowring sur Siam, t. II, p. 364, en les complétant d'après les renseignements recueillis sur les lieux.

cessivement l'expérience de la domination de Siam et de celle d'Ava, les indigènes aspirent ardemment à un état de choses moins violent, plus régulier et plus stable, et cette aspiration, qui est générale, favorisera singulièrement les tentatives de la puissance européenne qui voudra s'immiscer dans les affaires intérieures de la contrée.

J'ai dit que Muong Yong avait été autrefois le siége d'un puissant royaume. A l'intérieur de l'enceinte, on retrouve encore aujourd'hui des restes considérables de pagodes et de dagobas qui indiquent un état de prospérité et de puissance remarquables. L'une des plus remarquables de ces ruines s'élève sur les flancs mêmes de la montagne à laquelle est adossé le village. Ce sont des terrasses étagées, au centre desquelles s'élevaient des monuments en briques; quoique très-inférieure



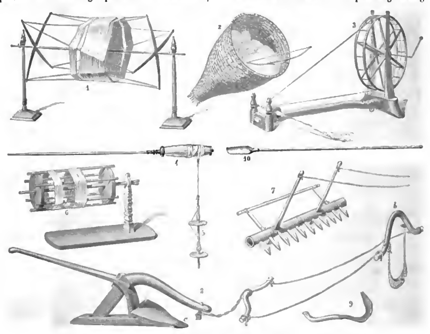
Parasols à étages et intérieur de pagode laotienne. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

comme matériaux, les dispositions principales et l'agencement des diverses parties de la construction rappellent les monuments d'Angcor. L'empire cambodgien a d'ailleurs laissé une trace profonde dans les souvenirs de la population, et les bonzes nous demandaient souvent avec une respectueuse curiosité quelques renseignements sur le Tevata Nakhon, ou « Royaume des Anges, » qui est le nom sous lequel ils désignent l'ancien empire khmer. Mais quant à ce qui les touche de plus près, quant à ces ruines voisines qu'ils ne visitent jamais et que la végétation recouvre, on n'obtient d'eux, en réponse à toutes les questions qu'on leur adresse, que l'éternel *bo hou*, « je ne sais pas! »

Le Tat Chom Yong, que MM. de Lagrée et Delaporte avaient visité et que l'on aperçoit de presque tous les points de la plaine, paraît plus ancien que les ruines

de Muong Yong; il a échappé, par sa position isolée et par le respect qu'il inspire, à la destruction qui atteint presque toujours les monuments religieux qui se trouvent dans l'intérieur des enceintes des villes, au moment de la prise de celles-ci. Aujourd'hui encore le Tat Chom Yong est un lieu de pèlerinage très-fréquenté. Au pied de la montagne sur laquelle il s'élève, coule le Nam Yong, qui a en cet endroit vingt à vingt-cinq mètres de large; un village, dont la pagode sert de première station aux pèlerins, se trouve sur la rive gauche. Quand on a traversé la rivière, on gravit la pente raide de la montagne par une route assez bonne; autrefois une partie de cette ascension se faisait au moyen d'escaliers qui sont aujourd'hui ruinés. Au bout d'une demi-heure de marche, on arrive à un *pouchrey* d'énorme dimension[1], qui, suivant l'usage bouddhiste, a été planté probablement au moment de la construction du monument. L'arbre a cinq ou six mètres de diamètre. Tout auprès, on distingue les ruines d'un autel et d'une petite enceinte. Un peu avant d'arriver au plateau qui supporte le Tat, on rencontre encore un puits sacré, qui est en très-grande vénération.

Le monument lui-même se compose de grandes ga-



Ustensiles agricoles et textiles au Laos. — Dessin de B. Bonnafoux, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

1. Dévidoir pour le coton filé. — 2. Panier et arc servant à carder le coton. — 3. Rouet à filer. — 4, 5. Quenouille et fuseau pour le chanvre. — 6. Dévidoir pour la soie. — 7. Herse; longueur 1m,30. — 8. Charrue en bois; longueur 1m,90 : *a*, tranchant en fer ; *b*, trait et bât pour le buffle. — 9. Faucille; longueur 0m,20. — 10. Houe.

leries formant un carré, au centre duquel s'élève une pyramide dorée, surmontée de la couronne de fer. Le pied de la pyramide est entouré de colonnettes, surmontées d'un ovale creux dans lequel on dépose les offrandes. Ces colonnettes s'appellent *doc bo*, ce qui signifie « feuille de lotus ». Il y a aussi de petits monuments appelés *Ho*, destinés au même usage. Au centre de la galerie de l'est est un petit sanctuaire. Les colonnes des galeries sont carrées et ornées de bonnes sculptures. Quoique portant la trace de plusieurs restaurations, elles ont presque complétement conservé leurs formes primitives et les habitants du pays les disent contemporaines de la première construction du Tat. Toutes les ornementations sont en ciment. Comme dans les monuments ruinés de Muong Yong, on peut saisir ici quelque analogie entre les lignes générales, les formes des colonnes et quelques autres motifs décoratifs du Tat Chom Yong et l'architecture d'Angcor. Dans l'intérieur du sanctuaire de l'est sont plusieurs statues en bronze assez curieuses. Elles se distinguent par la grande saillie des yeux et du menton qui semble surajouté. L'une d'elles porte

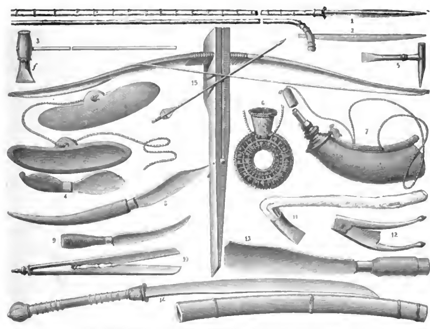
1. Sorte de banian à feuilles plus allongées, plus fortes et d'une couleur plus foncée que celles du *Ficus religiosa*.

en bons caractères le date de 100; évidemment il s'agit de 1100. Il y a aussi des statuettes en marbre, parmi lesquelles une représentation du Bouddha dans le repos, ou, comme l'appellent les Laotiens, de Prea Nippan.

A l'ouest, un peu au-dessous du monument, sur un plateau moins élevé, est une pyramide plus petite, également dorée. De ce point la vue est très-belle : on découvre la vallée du Nam Yong et du Nam Ouang et le regard n'est arrêté que par la ligne de montagnes qui ferme l'horizon à l'ouest.

Les souvenirs historiques les plus précieux et les plus nets que l'on puisse recueillir dans la contrée sont ceux qui se rattachent à la construction du Tat. En les dégageant de leur côté légendaire, on peut en déduire des indications intéressantes sur les rois et les dominations qui se sont succédé dans la contrée. Voici ce que dit à ce sujet la *Samaing* ou « chronique » du Tat Chom Yong :

« Quand Pha Kasapa, le bouddha antérieur à Sammonocodom, vint dans le pays de Muong Yong, il n'y avait aucun habitant et la plaine était un grand lac. Il planta un *Pou chrey* sur le flanc de la montagne; il



Armes et outils laotiens. — Dessin de B. Bonnafoux, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

1. Lance dont on se sert à la chasse de l'éléphant; longueur 4m,20. — 2. Lance de fantassin. — 3. Hache servant à abattre les arbres; longueur 1m,20; la partie f est mobile et peut se placer perpendiculairement. On s'en sert alors comme d'une herminette. — 4. Rasoir et son étui; longueur 0m,20. — 5. Tournevis et marteau pour les fusils. — 6. Boite à balles en bambou tressé. — 7. Poire à poudre en bois. Le couvercle a sert à mesurer les charges. — 8 Couteau ordinaire; longueur 0m,40. — 9. Couteau-poignard; longueur 0m,25. — 10. Ciseaux; longueur 0m,30. — 11. Petite hache; longueur 0m30. — 12. Ciseaux servant à découper le noix d'arec; longueur 0m,17. — 13. Couperet servant à couper les herbes ou à se frayer un chemin dans les broussailles; longueur 0m,40. — 14. Sabre et son fourreau. — 15. Arc et flèche en bambou.

avait apporté cet arbre de Lanca (Ceylan), et il mangea le riz au point où s'élève aujourd'hui le Tat.

« A ce moment, des sauvages venus de l'est formaient autour du lac sept royaumes. Phya Ngam était leur chef principal et le nombre de ses sujets était environ de quatre à cinq cent mille hommes.

« Il y avait des Thai à Xieng Tong, à Muong Lem, à Xieng Sen, à Xiong Hong et à l'est du Nam Khong (Cambodge); mais ils étaient soumis aux sauvages, qui étaient de beaucoup les plus nombreux.

« Le prince d'Alevy (Xieng Hong) avait quatre fils; il les réunit et leur dit : « Les Khas sont nos maîtres; il est honteux de subir leur joug. Que faut-il faire pour conquérir notre indépendance? » Sonanta Satrou Kouman, son deuxième fils, lui répondit : « Donnez-moi cinq cents hommes et je vous promets de vous délivrer. » Les cinq cents hommes lui furent accordés et il se rendit auprès de Phya Ngam et lui offrit ses services. Le prince kha l'accueillit avec bienveillance et l'autorisa à s'établir dans le pays. Sonanta Satrou Kouman loua alors des sauvages et fit construire une enceinte fortifiée, qui prit le nom de Xieng Chang.

Phya Ngam se lia d'amitié avec lui et venait quelquefois le visiter.

« Un jour le prince thai invita avec toute sa suite Phya Ngam à un grand repas. On servit trois espèces de vins, l'un de bonne qualité, l'autre très-enivrant, le troisième empoisonné. On ferme en même temps les portes de la ville et, à la fin du repas, on massacra Phya Ngam et les Khas qui l'accompagnaient. Tout le pays fut soumis. Le roi d'Alevy envoya ses trois autres fils gouverner le Muong Kbie, le Muong Sing et le Muong Ham. Le pays, qui s'appelait déjà Yong, fut désigné à partir de ce moment sous le nom de Na Yong, parce qu'on y cultiva de grandes quantités de riz. (*Na* signifie rizière en laotien.)

« Longtemps après, naquit Sammonocodom. Cinquante ans s'étaient écoulés depuis son entrée dans le Nippan (Nirvana), quand un *olohanta* (saint) nommé Kiri Malenta apporta quatre cheveux sacrés. On cite aussi les noms de quatre autres olohanta qui vinrent: Anouta, Oupaha, Soupitha, Tauna. Ils apportèrent un os de la tête, un os de la jambe et d'autres reliques encore.

« Sourang Cavati était roi du pays et donna un vase en or et un vase en pierre précieuse. On y plaça les reliques et on les déposa dans un trou profond de vingt brasses. Le roi vint alors célébrer une grande fête : il avait avec lui sa femme Sida, ses quatre fils Keomarou, Chomeivirat, Onghat et Somsnouc.

« Sept ans après, le grand olohanta mourut ; on l'enterra dans la direction de l'ouest, à une distance de cent vingt brasses, en un lieu où s'élève aujourd'hui une petite pyramide.

« Le roi d'Alevy décida que les habitants seraient consacrés au *Chaydey* (Chaitya) et il y venait trois fois par an célébrer une fête.

« Cinq cents ans après le Nippan, le roi de Pathalibot (Patalipoutra ou Patna), Açoka Thamarat, vint combattre le royaume de Vithsara. Il remporta la victoire et résolut de faire la guerre au royaume Keo. Le roi de ce pays se précipita dans la rivière et les grands se soumirent sans combat. Açoka demanda à voir le corps du roi et le ressuscita. Puis il lui rendit son royaume, qu'il appela Chulani. Rentré à Pathalibot à la suite de ses victoires, il envoya des mandarins dans toutes les directions pour faire élever quatre-vingt-quatre mille monuments religieux dans toute l'étendue des pays soumis à sa domination. Il fit surélever le Chaydey de Muong Yong et vint lui-même y célébrer une fête. »



Char à bœufs laotien. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

On voit que, suivant l'usage, le Tat de Muong Yong se rattache aux événements les plus anciens et les plus célèbres de l'établissement du bouddhisme ; la chronologie locale est un peu en défaut, puisqu'elle place aux environs de notre ère le règne du pieux Açoka, qui vivait au milieu du troisième siècle avant Jésus-Christ ; mais il ne faut point y regarder d'aussi près: c'est à la succession seule des faits rapportés dans ces pieuses légendes qu'il faut attribuer quelque valeur chronologique.

Des traditions plus modernes conservent le souvenir de la conquête du pays par les Chinois ; cette conquête me paraît devoir être rapportée au treizième siècle, pendant le règne de Khoubilai Khan. Les Chinois s'établirent à Muong Yong, dont ils firent un centre de défense important de leur frontière sud : ils construisirent, sur les bords du Nam Ouang, une citadelle qui prit le nom de Vien Chieng Ho. Leur domination ne fut pas cependant de longue durée et ce furent les princes de Xieng Mai qui leur succédèrent dans le gouvernement du pays jusqu'au seizième siècle, époque à laquelle les rois birmans s'emparèrent de toute la contrée jusqu'à Xieng Sen.

Le 20 août, je reçus une lettre du commandant de Lagrée, écrite environ à moitié route de Xieng Tong. Il avait dû abandonner le chemin direct et contourner par le sud le massif montagneux qui sépare Mueng Yeng de Xieng Tong. Le pays qu'il traversait était habité par les sauvages appelés Does, dont la science agricole et l'industrie ne sont pas moindres que celles des Laotiens, et qui ne méritent à aucun point de vue l'appellation de sauvages ou de Khas, qui leur est appliquée par la race conquérante. Ces Does sont costumés à peu près comme les Thai-Lus : pantalon et veste de couleur bleue foncée et turban rouge. Leurs villages sont grands et bien construits; les maisons sont très-vastes; leurs toits tombent très-bas et forment tout à l'entour une sorte de galerie couverte. Les demeures se touchent, au lieu d'être disséminées au hasard comme



Bibliothèque d'une pagode au Laos. — Dessin de E. Thérond, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

celles des Laotiens, et forment en général une belle et grande rue. Les jardins, où l'on remarque des plants de thé cultivés avec soin, sont en dehors du village. L'eau, peu abondante sur les hauteurs qu'ils habitent, oblige sans doute ces sauvages à se grouper ainsi; elle est amenée près des maisons par des conduits en bambou. Les routes qui avoisinent les villages sont bien entretenues et soigneusement fermées par des barrières en bois, pour empêcher les bestiaux de vaguer dans les cultures voisines, parmi lesquelles domine celle du coton. Ces barrières se couvrent de plantes grimpantes et forment des cloisons de verdure qui arrêtent les terres entraînées par les pluies et protègent le chemin contre les éboulements.

Les Does sont d'habiles chasseurs. On ne rencontre plus ici les grandes forêts et les plaines herbeuses où

se plaisent les grands quadrupèdes de l'Indo-Chine centrale, tels que le tigre, l'éléphant ou le rhinocéros; mais le porc-épic et le sanglier abondent et alimentent parfois la cuisine des habitants.

D'après les localités où Mac Leod a rencontré les Lawas pendant son voyage à Xieng Toug, et les détails qu'il donne sur leurs mœurs et leur industrie, je crois pouvoir conclure qu'ils appartiennent à la même race que les Does, quoique ceux-ci ne méritent point ce que dit l'explorateur anglais de l'aspect sale et disgracieux des Lawas. A cet élément de population, aux Does, on peut rattacher les Lemeths, qui parlent la même langue, et dont le costume offre les plus grandes analogies. Ces sauvages représentent, dans l'opinion d'un des hommes les plus compétents sur les questions d'ethnographie indo-chinoise, le colonel Yule, le type dégénéré de la race mère des Laotiens et des Thaïs, à l'époque où elle n'avait point été modifiée encore par la civilisation bouddhiste. J'adopterai d'autant plus volontiers cette opinion, que les Does ressemblent encore aujourd'hui beaucoup aux Thaïs. Les Does s'appellent eux-mêmes Hoi-Mang; ils disent qu'il y a des sauvages de même origine qu'eux et parlant un dialecte voisin du leur qui habitent les bords de la Salouen. Ils les appellent Hoi-Kun.

Quelques villages Khas Khos se mélangent aux villages does sur le plateau de Xieng Tong. Le Muong Khay, d'où m'écrivait le commandant de Lagrée, est un grand village laotien habité en grande partie par des Lue venus de Muong Ham, et qui avaient fui le pays au moment où Maha Say, après avoir suscité la guerre entre Siam et Xieng Tong, avait attaqué les principautés Lue de Chip song Panna, ou « les douze Muongs », nom sous lequel on désigne quelquefois le royaume de Xieng Hong. Muong Ham, l'une de ces douze provinces, avait à cette époque plus de 4000 habitants inscrits; elle n'en a plus guère aujourd'hui que 300.

Le commandant de Lagrée terminait sa lettre en m'annonçant pour le 30 au soir une nouvelle missive écrite de Xieng Tong.

Cette promesse nous fit prendre patience. Malgré les pluies, nous fîmes quelques excursions aux environs de Muong Yong; à trois ou quatre kilomètres dans le nord se trouvent des sources d'eau chaude que nous allâmes visiter; elles sont situées auprès d'un grand et beau village où nous fûmes tout étonnés de trouver un marché quotidien et un grand nombre de colporteurs pégouans et birmans vendant des étoffes et des objets de Xieng Mai. Il y avait là abondance de toutes choses, alors qu'au chef-lieu du district, à Muong Yong, on avait souvent peine à se procurer le nécessaire à des prix exorbitants. Tel était le résultat de la présence en ce dernier lieu de l'agent birman et des prélèvements qu'il opérait sur les vendeurs.

Le 26 août, le Birman me fit appeler : il avait reçu une lettre de Xieng Tong, qui l'informait que l'autorisation de passer nous était accordée. Je laisse à penser si nous entrevîmes avec satisfaction la fin de notre immobilité forcée et la reprise de notre voyage. J'étais étonné cependant de ne point recevoir une lettre du commandant confirmant cette bonne nouvelle. Le 30 août, date fixée pour l'arrivée de cette lettre, se passa sans rien apporter. Notre attente se prolongea ainsi jusqu'au 6 septembre, prenant chaque jour un caractère de plus en plus pénible. M. de Lagrée était-il malade? Dans ce cas, pourquoi le docteur Thorel ne nous donnait-il point de ses nouvelles? Nos perplexités, plus que justifiées par un retard d'une semaine, allaient d'une hypothèse à l'autre; dans l'ignorance absolue où nous étions de ce qui s'était passé à Xieng Tong, et de l'accueil qu'y avait rencontré le chef de l'expédition, toutes les suppositions étaient vraisemblables. Le bruit courait dans le pays que vingt-huit hommes envoyés par le roi de Xieng Tong pour vendre de l'opium à Muong Phong et dans les contrées voisines avaient été assassinés. Un seul avait échappé et était revenu porter la nouvelle. Nous tremblions à chaque instant de recueillir des rumeurs aussi fâcheuses sur le compte de la partie de la commission qui s'était éloignée de nous.

Le 8 septembre, nous apprîmes par le bruit public que M. de Lagrée, au lieu de revenir à Muong Yong, devait partir ou était parti déjà de Xieng Tong pour Muong You. Il n'y avait dès lors qu'une explication admissible de son silence : le porteur de sa lettre l'avait perdue et n'osait plus reparaître, ou bien il lui était arrivé un accident en route. Je me décidai à demander à partir pour Muong You avec toute l'expédition, afin de m'assurer si nous avions réellement recouvré la liberté de nos mouvements. Le Birman ne fit aucune objection; des ordres furent donnés pour la réunion des porteurs qui nous étaient nécessaires, et notre départ fut fixé au 8. La veille, au milieu de nos préparatifs, arriva enfin la lettre si désirée du commandant de Lagrée. Elle n'était pas datée; mais le porteur, qui n'était autre que le petit officier de Muong Yong qui avait escorté le chef de l'expédition jusqu'à Xieng Tong, nous dit qu'elle lui avait été remise le 1er septembre. M. de Lagrée me confirmait la bonne nouvelle qui m'avait déjà été donnée par le Birman, tout en l'entourant de certaines restrictions qui pouvaient faire craindre encore de nouvelles difficultés. Il me donnait en même temps quelques détails sur son voyage et ses négociations. Il était arrivé avec M. Thorel à Xieng Tong, le 23 août, et les deux officiers français avaient été reçus en audience, le 25, par le roi. Son accueil fit immédiatement deviner au chef de la mission française qu'aucun obstacle ne lui viendrait de ce côté. La visite faite par Mac Leod, en 1837, au père de ce prince, visite dont celui-ci avait gardé le meilleur souvenir, était peut-être l'une des causes les plus puissantes de la bienveillance qu'il témoigna aux voyageurs français. Il parla souvent à M. de Lagrée de l'officier anglais, de son costume, de ses instruments, en homme que tous ces détails avaient frappé comme la révélation d'une civilisa-

tion supérieure. En sortant de chez le roi, M. de Lagrée se rendit à l'assemblée des mandarins. Elle se composait de trente-deux fonctionnaires, représentant les trente-deux muongs ou provinces du royaume, tous nommés par le roi et présidés par deux mandarins plus élevés en grade, nommés par la cour d'Ava. L'accueil fut presque aussi amical que chez le roi. Le lendemain, ce fut le tour du mandarin birman, qui est désigné sous le titre de Pou Souc. C'était, disait-on, par une faveur et une bienveillance toute exceptionnelle qu'on permettait au commandant de Lagrée de faire, à des intervalles aussi rapprochés, toutes les visites officielles obligatoires. D'ordinaire il est de règle de laisser s'écouler une semaine entre chacune d'elles. La réception que fit à M. de Lagrée le représentant de la cour d'Ava fut peu bienveillante. On avait demandé au commandant de Lagrée de se déchausser en entrant chez le roi et, devant son refus, basé sur la différence des usages européens, on n'avait point insisté. Les soldats birmans qui gardaient l'entrée de la salle de réception du Pou Souc ne se montrèrent pas aussi accommodants et voulurent avec force menaces contraindre MM. de Lagrée et Thorel à ôter leur souliers. Ces soudards, à moitié ivres, allèrent même jusqu'à tirer leurs sabres et proférèrent beaucoup d'injures au milieu desquelles le mot Angkrit (Anglais) revenait souvent. M. de Lagrée et son compagnon tournèrent aussitôt les talons, en faisant dire au mandarin birman qu'ils renonçaient à le voir, puisqu'il ne renonçait pas à ces formalités humiliantes. Celui-ci rappela les officiers français, se fit attendre quelque temps dans la salle d'audience, prit les airs les plus cassants qu'il lui fut possible et se radoucit pourtant à la vue des cadeaux qui lui étaient offerts. Il récréa ses hôtes du spectacle d'un ballet exécuté par quatre ou cinq jeunes filles birmanes de douze à quinze ans et quelques hommes bien découplés. Après les danses, vinrent des exercices de gymnastique. Le Pou Souc jetait aux lutteurs des pièces de monnaie et les encourageait par ses cris. L'impression que retira le commandant de Lagrée de cette première entrevue fut qu'on atermoierait avec lui jusqu'à l'arrivée d'une réponse d'Ava. Il profita des trois ou quatre jours qu'on lui demandait avant de prendre une décision, pour visiter la ville et ses environs.

La ville de Xieng Tong est assise sur quatre ou cinq petites collines; elle a une enceinte en briques de forme irrégulière, mal entretenue et défendue par un fossé profond. Le développement total de cette enceinte est d'environ douze kilomètres; un quart seulement de l'espace qu'elle comprend est occupé par les habitations. Les maisons de Xieng Tong présentent tous les genres de constructions, en bois, en bambou, en pisé; les unes sont sur pilotis, les autres reposent directement sur le sol. Les demeures du roi et des grands fonctionnaires sont en bois, couvertes en tuiles, supportées par de fortes colonnes et d'une menuiserie soignée. La ville contient une vingtaine de pagodes, aux toits superposés et aux arêtes curvilignes, dont l'architecture accuse une influence chinoise déjà très-prononcée. Elles sont surchargées de dorures et continuellement en réparation. La consommation énorme de feuilles d'or que nécessite ce genre d'ornementation et la difficulté des communications avec la Chine, d'où on tire le précieux métal, depuis la révolte des mahométans, ont augmenté sa valeur dans une proportion considérable. Au moment du passage du commandant de Lagrée, on changeait l'or contre vingt et un, vingt-deux, vingt-trois et même vingt-quatre fois son poids en argent, suivant le titre de celui-ci. Le change en roupies était de vingt fois le poids. A l'ouest de la ville, à un kilomètre, se trouve un Tat en grande vénération, nommé Tat Chom Sri : il était en réparation. On en attribue, suivant l'usage, la fondation à Açoka, qui est connu ici sous le nom de Pha Souko.

Les relations entre le roi de Xieng Tong et les deux officiers français devinrent chaque jour plus familières et plus cordiales : Sa Majesté invitait presque chaque jour ses hôtes à passer la soirée avec lui et, mettant toute étiquette de côté, les accablait de demandes sur les usages français, sur Saïgon, la Cochinchine, l'Europe, sur la langue et la science françaises. Les excursions botaniques de notre naturaliste, que l'on voyait rentrer chaque soir avec d'énormes paquets de plantes sous le bras, avaient fort intrigué le roi; il lui fit apporter un jour plus de cinquante espèces de plantes et resta fort étonné de voir qu'il les connaissait toutes. Il le pria de travailler devant lui, et les bistouris, la loupe, la plume, l'écritoire furent tour à tour l'objet de sa curiosité et de ses questions. Il s'amusait à écrire les noms français de tous les objets et voulut un jour que ses hôtes lui donnassent la représentation d'un repas européen : on fit venir Mouello, l'ordonnance de M. de Lagrée, avec tous ses ustensiles; on lui fournit poules, œufs, haricots, viande de cochon, petits vers de bambou. Le tout fut accommodé séance tenante et servi dans les faïences anglaises et les tasses d'argent qui composaient la vaisselle royale. La femme du roi assistait à ces entrevues intimes et tâchait d'obtenir du docteur quelques remèdes contre les tracas du retour d'âge. Son mari et elle étalaient un grand luxe de bijoux; à chaque nouvelle visite, ils avaient de nouvelles bagues et de nouvelles boucles d'oreilles d'or, où brillaient des diamants et des émeraudes d'une valeur considérable. Le roi était décoré de l'ordre d'Ava, à quinze chaînettes et à quatre plaques d'or ornées de rubis, qu'il portait en écharpe de gauche à droite.

Après avoir vu toutes les lettres dont le commandant de Lagrée était porteur et s'être convaincu de sa sincérité, le prince laotien n'hésita plus à lui accorder la permission de quitter Xieng Tong dès que celui-ci le désirerait, et il fut convenu que les deux officiers français partiraient directement pour Muong You, tandis qu'une lettre irait porter à Muong Yong, au reste de l'expédition, l'autorisation de se remettre en route pour le même point.

Mais le Birman n'entendait point lâcher aussi vite les étrangers qu'il avait réussi à attirer dans ses griffes, et il entassa objections sur objections. La bonne foi du roi finit par s'en irriter profondément. Il envoya trois mandarins pour déclarer au Pou Souc qu'il avait désiré voir les étrangers à Xieng Tong: que ceux-ci étaient venus, que tout le monde avait pu juger de leur honnêteté, que maintenant ils demandaient à continuer leur route et qu'il n'y avait plus qu'à le leur accorder. Le Birman fit semblant de céder et remit aux envoyés du roi un permis de circulation destiné à M. de Lagrée, que les mandarins, croyant tout arrangé, s'empressèrent d'apporter au chef de la mission française. Vérification faite, il se trouva que le susdit permis était un passe-port pour circuler à l'intérieur de la province de Muong Yong et que le nom de Muong You n'y était même pas prononcé! Il fallut revenir à la charge. Le 3 septembre, munis enfin d'un permis en règle, nos compagnons de voyage partirent pour Muong You après avoir reçu du roi, entre autres cadeaux, un joli cheval qui fut le commencement de la cavalerie de l'expédition. On l'appela *Royal*, en raison de sa noble origine.

Les atermoiements du Birman avaient évidemment pour but de gagner du temps pour qu'il pût recevoir une réponse d'Ava, avant que la commission française eût quitté le territoire birman; cette réponse dut lui arriver presque en même temps ou deux ou trois jours après le départ de M. de Lagrée de Xieng Hong, d'après les renseignements recueillis par le colonel (aujourd'hui général) Fytche, résident anglais en Bir-



Pirogue de course conservée sous son toit. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

manie. Voici la lettre que celui-ci écrivait de Rangoun, le 9 août 1867, au gouverneur général de l'Inde:

« La commission d'exploration française est arrivée aux États Shans, tributaires du Yun-nan, à l'est de Bamo. Elle a écrit de Mainglon ou Maingla à la cour d'Ava pour demander l'autorisation de visiter Mandalay. Une réponse favorable lui a été envoyée. Cette réponse est partie de Mandalay vers le 31 juillet. » Cette lettre se terminait par des détails sur les villes de Mainglon et de Maingla, situées sur la route de Ta-ly à Bamo par Young-tchang, détails qu'il est inutile de reproduire. L'honorable officier anglais avait été induit en erreur, on le voit, sur notre situation réelle par les informations des indigènes. La lettre à laquelle il faisait allusion était sans doute celle qui avait été expédiée par le commandant de Lagrée de Muong Lim à Xieng Tong et qui demandait l'autorisation, non de nous rendre à Mandalay, mais simplement de traverser les États laotiens tributaires de la Birmanie.

Nous quittâmes Muong Yong le 8 septembre. Il y avait plus d'un mois que nous y séjournions. La lettre de M. de Lagrée, sans nous annoncer la fin de toutes nos traverses, faisait entrevoir au moine que notre voyage avait encore quelques chances de réussite, et nous nous mîmes en route, sinon pleins de force et de santé, du moins plus joyeux et plus confiants que nous ne l'avions été depuis près de trois mois.

F. Garnier.

(La suite à une autre livraison.)

REVUE GÉOGRAPHIQUE,

1872

(PREMIER SEMESTRE).

PAR M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

TEXTE INÉDIT.

—

I. Situation toujours inconnue de Livingstone. Une expédition de recherche organisée par la Société de Géographie de Londres. L'expédition a quitté l'Angleterre au commencement de février. — II. Nouvelles de l'expédition égyptienne aux contrées du haut Nil conduite par sir Samuel Baker. Dispositions pour la reconnaissance de l'Albert-Nyanza, le grand lac équatorial. — III. M. Carl Mauch dans le sud de l'Afrique australe. Travaux importants. Les ruines mystérieuses. La vieille question d'Ophir. — IV. Quelques réflexions sur les entreprises qui se poursuivent en Afrique et sur les futures explorations. Une ligne française. — V. Les expéditions arctiques. M. Octave Pavy, représentant de la France dans la campagne polaire qui va s'ouvrir. L'expédition suédoise et M. Nordenskiöld. Le moyen d'arriver à l'examen complet du bassin polaire. — VI. L'expédition autrichienne de MM. Payer et Weyprecht. Son origine et son plan; son importance tout à fait spéciale. Les *Mittheilungen* et les entreprises arctiques. — VII. La part des Russes dans l'exploration du monde. Leurs travaux scientifiques en Asie. Deux de leurs voyages récents en Mongolie et dans la Mandchourie. — VIII. Quelques travaux scientifiques de nos missionnaires dans la Chine et au Tibet. L'abbé David et l'abbé Desgodins. Intérêt des tribus incultes comme vestiges des races primitives. — IX. La Cochinchine française. Notre tâche en Indo-Chine. — X. Les travaux français en Syrie. La carte de la Palestine et la Commission anglaise. L'équité internationale. — XI. Coup d'œil sur l'Amérique. Les républiques espagnoles, depuis le Mexique jusqu'à la Bolivie. Le Chili et ses progrès. Le Brésil et ses travaux. Les territoires de l'Ouest aux États-Unis. Immense activité. Transformation. La race aborigène et son avenir. La loi fatale. — XII. La Turquie, *terra incognita* de l'Europe. Changements prochains. Tracé de grands réseaux de chemins de fer. Études préparatoires; premières publications. M. de Hochstetter. La Bulgarie et M. Kanitz.

I

Rien, depuis six mois, n'est venu dissiper l'incertitude étrange qui règne encore sur les mouvements et le sort de Livingstone, le courageux explorateur de l'Afrique intérieure. Les rumeurs que des marchands arabes ont de temps à autre apportées à la côte sont trop vagues pour qu'on en puisse rien tirer d'un peu certain; c'est la seconde fois que des années s'écoulent sans qu'une lettre, un mot émané du voyageur lui-même, ait rassuré ses amis et les amis de la science. Cependant, aucune nouvelle sinistre ne s'est mêlée jusqu'à présent à ces bruits répandus par les caravanes; sans que nous puissions bien nous expliquer cet isolement prolongé et les causes d'un pareil silence, il ne semble pas que depuis les dernières lettres que l'on a reçues de lui directement — elles datent aujourd'hui de quatre ans! — Livingstone se soit éloigné de la région du Tanganika, le grand lac central. L'énergie bien connue de l'explorateur, ses longues courses antérieures sous le ciel africain auquel il est acclimaté de vieille date, et enfin l'influence que par son caractère il a toujours su prendre sur les populations incultes au milieu desquelles il a vécu, sont autant de motifs d'une sécurité relative. Néanmoins, cet état d'incertitude doit avoir un terme. La société de Géographie de Londres, sur la proposition de son nouveau président, sir Henri Rawlinson, a décidé qu'une expédition serait envoyée à la recherche de Livingstone, pour lui porter l'assistance morale, et au besoin le secours matériel que peut-être il attend depuis longtemps. Un appel a été fait au sein de la Société et au dehors; les fonds nécessaires ont été promptement réunis. La somme souscrite en quelques jours dépasse 5000 livres sterling, 125 000 francs. La commission a été immédiatement désignée; elle se compose du fils même de l'explorateur, M. Oswald Livingstone, et de deux officiers de la marine royale, le lieutenant Henn et le lieutenant Dawson. C'est ce dernier qui a la direction de l'entreprise. L'expédition a quitté l'Angleterre le 6 février; elle a dû gagner le Caire et de là Suez, où devait se trouver un paquebot en partance pour la côte orientale d'Afrique. Depuis deux mois et plus la commission doit être arrivée à Zanzibar, où sans doute les mesures nécessaires ont été prises pour former une caravane respectable. Après tout, la contrée où se trouve Livingstone est celle-là même que Richard Burton et Speke ont visitée ensemble en 1858, et d'où ils sont revenus sans accident. Il est vrai que dans l'entreprise nouvelle reste encore le chapitre de l'imprévu, dont la part est toujours si grande; il n'en est pas moins très-probable qu'à dater de ce jour l'expédition de Livingstone entre dans une phase nouvelle, et qu'avant bien longtemps l'Europe aura enfin des informations précises sur l'explorateur, ses opérations et ses projets.

II

Sur deux ou trois autres points, l'Afrique appelle encore notre attention. On a reçu en Angleterre des nouvelles de sir Samuel Baker. On n'aura pas oublié que

M. Baker, heureux émule de Burton, de Speke et de Livingstone ses compatriotes, après une fructueuse reconnaissance, en 1864, de la région lacustre de l'Afrique située directement sous l'équateur, où il a découvert l'extrémité d'un vaste lac qu'il a nommé Albert-Nyanza et qu'il regarde, avec raison peut-être, comme la principale tête du Nil, on n'aura pas oublié, dis-je, qu'après ce premier voyage de découvertes dont le *Tour du Monde* a donné la relation, M. Baker a reçu du khédive ou vice-roi d'Égypte la difficile mission de fonder dans la haute région du fleuve Blanc un établissement égyptien destiné à mettre un terme à la chasse aux esclaves, et d'où pourront en même temps rayonner des explorations profitables à la science. L'expédition a tout à la fois un caractère politique, militaire et scientifique; M. Baker, qui a reçu du vice-roi le rang et le titre de bey, est à la tête d'une nombreuse flottille et d'un petit corps d'armée, dont la marche rappelle les antiques expéditions de quelques-uns des Pharaons de la vieille Égypte telles qu'on les voit représentées sur les parois des temples. L'établissement se fonde non loin de Gondokoro, vers le 4° degré de latitude au nord de l'équateur, sur un territoire cédé par le chef des Bari. Un petit steamer, conduit par M. Baker lui-même, allait continuer de remonter le fleuve Blanc jusqu'à l'Albert-Nyanza, — un intervalle en partie inexploré de 100 lieues au moins, — pour achever la reconnaissance du lac. Nous avons là encore en perspective une opération des plus importantes et une très-intéressante relation.

III

Carl Mauch, l'explorateur allemand, poursuit activement ses recherches dans la région à peu près vierge qui s'étend entre le Zambézi et le Transvaal. Les *Mittheilungen* du Dr Petermann, ce précieux répertoire de toutes les informations recentes, ont reçu du voyageur, en même temps que des lettres et de nouveaux mémoires, une carte complète de l'État de Transvaal dans laquelle M. Mauch a résumé les itinéraires dont il a sillonné le pays depuis plusieurs années, les nombreuses déterminations astronomiques auxquelles il a rattaché ses lignes d'exploration, et les informations locales de nature à compléter ses propres explorations. Ce sont là de ces travaux solides dont j'aime à saluer l'apparition, de ces travaux qui tout à la fois enrichissent et transforment la cartographie d'une grande région. Il y a vingt-cinq ans à peine, les vastes contrées de l'Afrique australe, sauf une étroite zone littorale, ne présentaient qu'un vide immense sur la carte du globe; que de conquêtes dans ce court espace d'une génération! Trois noms s'y inscrivent avant tous les autres, Livingstone, Burton et Speke, noms glorieux autour desquels se groupent bien d'autres noms dignes d'honneur et de sympathie: le missionnaire Krapf, précurseur de Burton; Baker, heureux émule de Speke; Du Chaillu, l'explorateur zélé de la terre des gorilles; Ladislaüs Magyar, le révélateur du Congo, et tant d'autres dont je ne puis dresser la liste. Parmi ces intrépides champions de la science, Carl Mauch travaille à se placer aux premiers rangs, entre les plus méritoires et les plus glorieux.

Un des résultats des récentes explorations de l'Afrique Australe est d'avoir fait sortir les vieux documents portugais de la poussière où ils dormaient depuis de longues années. On sait que dès le commencement du seizième siècle le Portugal a fondé des établissements sur les deux côtes du continent africain au sud de l'équateur, et que depuis trois cents ans les colonisateurs du Monomotapa et du Congo se regardaient comme les maîtres d'une grande partie de la péninsule. D'anciennes notions recueillies par leurs missionnaires ou consignées dans des rapports officiels ont été ainsi remises en lumière[1]; mais en même temps que l'on faisait revivre de vieilles informations à peu près oubliées, on a pu en constater la nullité scientifique, même en descendant jusqu'à des époques plus rapprochées de nous. C'est à peine si dans les nombreuses indications de nations ou de peuplades intérieures, de villes, de lacs et de rivières consignées dans les vieilles relations ou dans les documents inédits, on en trouve une ou deux où l'on ait apporté quelque précision. Pas d'études de linguistique comparée, pas d'observations d'ethnographie sérieuse, pas d'itinéraires véritablement étudiés ni de déterminations astronomiques. Les documents portugais ne laissent pourtant pas de fournir des indications bonnes à recueillir. C'est ainsi que le moine dominicain dos Santos (1587), et avant lui l'historien Barros, parlent de restes curieux d'anciennes constructions que l'on avait découvertes dans la contrée aurifère de Sofala, à quelques journées de la côte. Ces ruines ont été revues dans ces derniers temps, et M. Mauch les a visitées au commencement de septembre 1871. Elles sont à trois cents kilomètres de la mer et à cinq cents au sud du Zambézi, dans une position dont Mauch estime la latitude à 20° 14′ sud, et la longitude à 31° 48′ à l'est de Paris. Elles se composent de deux groupes de constructions massives, en pierre dure taillée à peu près en forme de briques, et assemblées sans ciment. Des parties de murs encore bien conservées ont trois mètres d'épaisseur à la base et deux mètres et demi au sommet. Une tour de dix mètres de hauteur, ronde à la base, se termine en forme de cône. Le tout présente l'aspect d'une sorte de forteresse, destinée sûrement à protéger les mines dont il existe aux environs des traces manifestes. Le lieu est désigné par les Noirs sous le nom de Zambabi (Zimbâoué dans les anciennes relations portugaises), mot que les indigènes emploient pour désigner en général une résidence royale.

1. D'Anville, notre grand géographe du dernier siècle, avait utilisé, avec critique et discernement, les vieux documents portugais sur l'Afrique du sud; et il est à remarquer que beaucoup d'indications qu'il avait ainsi portées avec discrétion sur sa grande carte d'Afrique (1749) avaient été effacées par les cartographes postérieurs, — le lac Maravi, notamment. Les explorations de Livingstone les ont restituées, en les précisant.

Qui a élevé ces constructions, et à quelle époque remontent-elles? deux questions qui se présentent tout d'abord à la pensée, et auxquelles jusqu'à présent on n'a pas pu répondre. Ce qui est hors de doute, c'est qu'elles n'appartiennent ni aux Noirs, qui jamais n'ont construit d'édifices de cette nature, ni aux Portugais qui les ont découvertes à leur arrivée dans le pays. Les ornements assez grossiers tracés sur quelques-unes des parties saillantes ne sauraient fournir d'indications à cet égard. La première idée — elle appartient aux anciens missionnaires, et d'autres l'ont reprise tout récemment, — est que la contrée aurifère de Sofala répond à l'Ophir des flottes de Salomon, et que les constructions de Zimbâoué furent élevées par les Phéniciens. On sait à quelles controverses a donné lieu la situation d'Ophir, « d'où les flottes ne revenaient que la troisième année. » Outre l'Ophir du sud de l'Arabie, dont l'existence est indubitable, les commentateurs ont cru devoir chercher une autre localité ou un pays de ce nom sur un point plus éloigné de la mer des Indes, à cause des trois années de voyage. Les uns, à l'exemple des missionnaires que je viens de citer, sont descendus par la côte d'Afrique jusqu'à Sofala, et ceux-là n'ont pas manqué de rappeler la navigation phénicienne du temps de Nékhao (vers 610 avant J. C.); d'autres, se fondant sur l'étymologie sanscrite d'une partie des objets précieux rapportés par les flottes de Salomon, se sont tournés vers l'Inde. Un savant illustre, M. Lassen, a même cru pouvoir alléguer, à l'appui de cette dernière thèse, le nom des Abhira du bas Indus, — ce qui est parfaitement insoutenable, soit dit avec tout le respect que je dois à la science du grand indianiste : d'abord parce que la tribu infime et méprisée des Abhira ne saurait rien avoir de commun avec un grand marché commercial; en second lieu parce qu'on ne voit nulle part, ni dans les textes nationaux, ni dans les sources orientales, ni dans nos écrivains classiques, qu'un emporium de cette nature ait jamais existé dans le delta du Sindh. D'un autre côté, il est bien difficile, pour ne pas dire plus, de faire remonter à 3000 ans au moins, dans leur état de conservation relative, les constructions de Zimbâoué. Tout bien considéré, laissant de côté la question d'Ophir, pour laquelle je m'en tiendrais volontiers à la métropole arabe (pour des raisons qu'il serait trop long de déduire ici), je suis tout à fait d'avis, pour mon compte, que les constructions du pays de Sofala sont tout simplement l'ouvrage des Arabes, qui pratiquaient ces côtes avant la venue des Portugais, et qui en exploitèrent les mines.

IV

Pour revenir aux explorations africaines, qu'il me soit permis d'exprimer le regret de n'avoir plus à citer que des noms étrangers dans les grandes entreprises qui se poursuivent vers ces parties de l'Afrique. Un de nos officiers distingués, M. de Bizemont, qui avait pu s'associer, il y a deux ans, à l'expédition actuelle de sir Samuel Baker, a été rappelé en France par les désastreux événements de 1870; trois ans auparavant, Le Saint avait succombé aux atteintes du climat, au moment où il abordait, sous les auspices et avec les instructions de notre Société de géographie, le seuil des grandes explorations équatoriales. Ce vide est d'autant plus regrettable, qu'en regard des explorations actuelles ou projetées dans la région des sources du Nil, — l'objectif final, — il est une autre ligne que nul n'a suivie ni tentée encore, et que nous appellerions volontiers la ligne française. Toutes les tentatives ont été faites jusqu'à présent du nord au sud, ou à l'inverse, du sud au nord, soit en remontant le Nil et le fleuve Blanc, soit en partant de l'Afrique australe pour gagner Gondokoro et Khartoum; la ligne que nous voudrions voir aborder couperait le continent dans l'autre sens, de l'ouest à l'est, dans le sens de l'équateur. C'est la direction que devait suivre Le Saint, si ce n'est qu'il se portait de l'est à l'ouest. L'exploration nouvelle pourrait partir du Gabon, et sans s'attarder dans les basses terres s'avancer hardiment vers la contrée des Fân, au nord ou au nord-est, pour atteindre le plus vite possible les hauts pays, c'est-à-dire la région des sources. C'est dans cette haute région, dont nul encore ne s'est approché, qu'est le grand intérêt de l'entreprise, l'intérêt tout à la fois physique, ethnographique et géographique; c'est là que sont réellement les recherches et les observations qui immortaliseraient le voyage et le voyageur, en conduisant directement et à coup sûr à la solution du grand problème, la découverte de la tête, de la *vraie* tête du Nil. Ce qu'il s'agit de trouver et de reconnaître, ce n'est pas seulement tel ou tel lac, qui ne saurait jamais être qu'un point de départ secondaire puisqu'il n'est qu'un récipient d'eaux supérieures : c'est le point de départ, la source des eaux supérieures. Il faut donc se porter au cœur de la région d'Alpes qui doit indubitablement exister dans la zone équatoriale de l'Afrique, et d'où rayonnent les grandes artères qui sillonnent le continent, — le Nil, le Châri, le Tchadda, branche orientale du Dhiolibâ, le Zaïre, tributaire de l'Atlantique, et le Zambézi affluent de la mer des Indes,—comme du massif de nos Alpes d'Europe rayonnent le Rhône, et le Rhin, et l'Inn, vraie tête du Danube, et le Tessin, branche principale du Pô supérieur. C'est la région alpine qu'il faut atteindre : là est la branche mère du Nil et le nœud du problème séculaire. Qu'il y ait là de grandes difficultés et de grands périls, cela est certain; pas plus grands, après tout, que ceux que Barth, il y a vingt ans, a si résolûment bravés et dont il a si admirablement triomphé, pas plus grands non plus, moins grands peut-être, que ceux que l'explorateur rencontre dans les parties déjà suivies des grands lacs et du fleuve Blanc. Deux voyageurs instruits, vigoureux, résolus, suffisamment préparés, mèneraient à bien l'entreprise, j'en suis convaincu. Et quelle gloire dans le succès !

Entre les grandes explorations qu'appellent encore

les vides de la carte d'Afrique, — toute la zone équatoriale, l'espace immense compris entre le Tanganika et le Gabon, le revers occidental du mont Kénia, toute la région des montagnes du Kong au-dessus de la Guinée, la région inconnue entre le Tchad et le Nubie, etc., etc., — entre ces grandes et difficiles expéditions qui sollicitent encore le dévouement des explorateurs, aucune ne conduira aussi promptement que celle que nous venons de suivre par la pensée à de grands résultats, à des résultats d'une nature aussi générale. Nous l'avons qualifiée de *ligne française*: puisse notre prévision se réaliser, et se réaliser dans un temps prochain!

V

Je sais bien, hélas! qu'au milieu de nos misères actuelles, le temps n'est guère aux conceptions de cette nature. C'est sans nous également que vont se poursuivre encore cette année les tentatives de voyage au pôle. Sans nous, je me trompe; M. Octave Pavy, un de ceux qui viennent d'organiser une expédition polaire, est Français, quoique né à la Nouvelle-Orléans. Il fut jusqu'au dernier moment l'ami dévoué, le coopérateur, le bras droit de Gustave Lambert, une des victimes de la triste journée de Buzenval; et depuis la mort de celui qui chez nous s'était fait le missionnaire ardent des investigations polaires, il a repris pour son compte le plan du hasardeux voyage dont M. Gustave Lambert fut le promoteur. Il a repris l'idée, mais il a modifié le plan, tout en se proposant d'attaquer la région polaire, comme Lambert voulait le faire, par le détroit de Béring. Il a dû partir de San Francisco vers la fin d'avril dernier par le paquebot de Yakohomo, d'où il gagnera, par les voies ordinaires, le port de Petropaulovsk au Kamtchatka. C'est là que se feront les derniers préparatifs. Au lieu du pesant bâtiment où Gustave Lambert avait englouti le plus clair de ses ressources et qui gît inactif, à l'heure qu'il est, dans un des bassins du Havre, M. Pavy s'est arrêté à un système de traîneaux susceptibles, selon les circonstances, d'avancer sur la glace ou de prendre la mer. Il a donné à son appareil le nom de « Radeau Monitor modifié. » Ce radeau, construit à Pétropaulovsk, gagnera de là le cap Yakân, vis-à-vis de la Terre de Vrangell, soit par terre à travers la pointe sibérienne, soit par mer en contournant le Cap Oriental; c'est de là que commencera le voyage de découvertes. L'équipage doit se composer de huit hommes, aguerris aux mers du Nord. Cent rennes et un attelage de cinquante chiens lui serviront d'animaux de trait et en même temps de provisions de réserve. L'expédition, telle qu'elle est conçue, n'en tirerait-on que des résultats partiels, ne peut être que très-précieuse pour la solution de cette grande question préliminaire : la Mer libre.

C'est un système à peu près analogue que se propose de suivre la commission suédoise, qui cette année encore, sous la conduite de M. Nordenskiöld, va continuer dans les mers du Spitzberg ses études de la mer polaire. M. Nordenskiöld se propose de consacrer la première partie de la saison à compléter l'hydrographie du Spitzberg oriental; puis, au moyen de barques-traîneaux, il veut s'élever aussi haut que possible dans la direction du pôle, en se maintenant à peu près sous le même méridien. Le savant suédois n'a pas la même confiance que le Dr Petermann dans l'existence d'une mer libre aux approches du pôle, ou pour mieux dire il a sur ce point une théorie tout à fait opposée à celle de l'éminent directeur des *Mittheilungen*; mais il croit possible, en combinant les deux moyens de transport par l'eau et par la glace, d'effectuer l'examen complet du bassin arctique. Il semble bien en effet, d'après toutes les tentatives faites depuis cinquante ans, que là seulement est la voie certaine pour arriver à une solution.

Dès lors, le choix de la route à suivre devient presque indifférent; la meilleure route pour chaque expédition est celle qui répond le mieux aux convenances particulières de navigation et de proximité. On sait que l'accès du bassin polaire, en partant de l'Atlantique et du Grand océan, s'ouvre par trois routes principales: au nord de l'Europe, les mers du Spitzberg; entre l'Asie et l'Amérique, le détroit de Béring; à l'ouest du Groënland, le détroit de Smith auquel on arrive par la mer de Baffin. Pour les Américains du Nord, la dernière de ces trois voies est à vrai dire la route nationale, la route américaine par excellence; c'est celle que suit le capitaine Hall sur le *Polaris*, navire de 400 tonneaux monté par un équipage de vingt hommes de choix. Le *Polaris* a quitté la rade de New-York le 26 juin 1871, et il a hiverné sur la côte groënlandaise en deçà du détroit de Smith, d'où il a dû partir le 1er avril de cette année pour commencer la campagne sérieuse. M. Hall a passé plusieurs années de sa vie parmi les indigènes de la baie d'Hudson et des parties avoisinantes, sur lesquelles il a publié en 1862 un livre curieux. Par le genre de vie, les habitudes matérielles et l'acclimatation, le capitaine se vante d'être devenu un véritable Esquimau. Je n'oserais pas affirmer qu'au point de vue de la vie sociale ces antécédents aient dû beaucoup développer chez M. Hall les côtés du parfait gentleman; mais on ne saurait du moins disconvenir qu'ils ont dû le préparer admirablement à son entreprise actuelle.

VI

L'expédition arctique qui cette année paraît devoir surtout en Europe occuper l'attention publique est celle de deux officiers autrichiens, MM. Payer et Weyprecht, le premier lieutenant de l'armée impériale, le second qui appartient à la marine. Tous deux faisaient partie, en 1870, de la commission scientifique attachée à la deuxième expédition allemande. Après le retour de la *Germania*, la persuasion où ils étaient, par le rapprochement de certains faits, que la mer qui s'étend à l'orient du Spitzberg devait présenter une navi-

gation plus facile qu'on ne le croyait communément, les poussa à en tenter l'expérience. Pour cette course assez hasardeuse, dans une mer inconnue même aux harponneurs, ils se procurèrent une des barques à voile en usage chez les Norvégiens du nord; leur équipage se composait de sept hommes, y compris le patron. Leurs prévisions ne furent pas démenties. Non-seulement ils purent naviguer librement, après avoir contourné le Spitzberg par le sud, dans le large bassin compris entre cette dernière terre et la Nouvelle-Zemble; mais arrivés, le 1er septembre, au 78e degré 40' environ de latitude, ils virent s'étendre devant eux une mer également libre de glaces. L'action du Gulf Stream, ce puissant courant de l'Atlantique équatorial qui exerce une influence si remarquable sur les conditions climatologiques de l'Ouest et du Nord de l'Europe, se fait sentir jusque dans ces parages extrêmes. La première impression de MM. Payer et Weyprecht, c'est qu'ils se trouvaient là en présence de la meilleure route à suivre pour se porter vers le pôle, et cette opinion a été partagée par le Dr Petermann lui-même. Mais ils n'étaient pas équipés pour une plus longue campagne; ils durent revenir sur leurs pas, avec le vif désir qu'une expédition complétement organisée poursuivît leur expérience. Leurs vues, développées dans un exposé adressé aux corps savants, au gouvernement et au public, a trouvé une vive sympathie dans le midi de l'Allemagne. L'Autriche a voulu entrer à son tour dans cette noble compétition scientifique, où sont aujourd'hui représentées les plus grandes puissances maritimes du monde. Une somme importante fournie par l'État a formé le noyau d'une souscription publique promptement remplie, et qui a, en très-peu de temps, atteint le chiffre de 175000 florins, — plus de 430000 francs. Un steamer de deux cent vingt tonneaux, capable au besoin de marcher à la voile, et construit pour naviguer aisément même dans des eaux peu profondes, a été construit et approprié dans le port de Bremerhafen, d'où l'expédition va partir très-prochainement, vers la fin de juin. La machine est d'une force de quatre-vingt-quinze chevaux. Les approvisionnements, charbon à part, sont faits pour trois ans. La première année doit être consacrée à l'exploration complète du bassin déjà reconnu l'année précédente, entre le Spitzberg et la Nouvelle-Zemble, et l'on se propose d'hiverner dans le golfe de Taïmour ou aux environs du cap Tchelouskin, le Severo Vostnknoï des Russes, pointe la plus septentrionale de la côte sibérienne et de tout l'ancien continent (la latitude approximative est de 77° 1/2). La seconde année sera consacrée à l'espace compris entre le cap Tchelouskin et les îles de la Nouvelle-Sibérie; la troisième année, à l'intervalle de la Nouvelle-Sibérie au détroit de Béring, intervalle dans lequel se trouve la Terre de Vrangell, vers laquelle, ainsi qu'on l'a vu, M. Octave Pavy dirige ses premières opérations. Il va sans dire que dans tout ce parcours de la moitié orientale du bassin Arctique, — orientale par rapport à la mer du Spitzberg, — les explorateurs, s'élevant dans le nord aussi haut que possible, consacreront toutes leurs forces à constater les conditions de cette partie du bassin polaire, où le voyage célèbre du capitaine de Vrangell en 1821, d'accord avec leurs propres observations de l'année dernière au nord de la Nouvelle-Zemble, tendraient à établir l'existence d'une mer ouverte au delà d'une zone de glaces fixes ou flottantes voisine du pourtour boréal des deux continents. Vraie ou non, cette théorie de la mer libre au Pôle ne peut que recevoir une vive lumière de cette expédition, si MM. Payer et Weyprecht parviennent à l'accomplir. Il est bon de rappeler que sauf de pénibles navigations côtières, et la double reconnaissance de l'archipel de la Nouvelle-Sibérie et de la Terre de Vrangell exécutée simultanément il y a juste un demi-siècle, la mer qui baigne la Sibérie au nord n'a jusqu'à présent été vue par aucun navigateur. L'expédition de MM. Payer et Weyprecht, alors même qu'elle ne pousserait aucune pointe proprement dite sur le Pôle, aura donc toute l'importance d'un voyage de découvertes au sein d'une mer inexplorée, pourvu qu'ils puissent se maintenir dans des eaux libres à quelques degrés au-dessus du continent. A ce point de vue, l'expédition prend une place à part au milieu des voyages arctiques, et mérite amplement l'intérêt tout spécial dont elle est l'objet.

Il ne paraît pas, en définitive, que la *Germania* doive entreprendre, cette année, un troisième voyage. Le directeur des *Mittheilungen*, M. Augustus Petermann, l'actif instigateur des expéditions de 1868 et de 1870, n'en suit pas moins avec une vigilance infatigable les moindres incidents des entreprises arctiques. Une série de notices, de documents et de mémoires, qui se continue dans chaque cahier mensuel du journal géographique de Gotha, sous le titre général de Géographie et Investigation de la Région Polaire, forme déjà sur ce sujet un grand et riche répertoire, fréquemment accompagné de cartes originales. Dans les choses géographiques, la carte doit toujours être en première ligne. Le comité de Brême prépare aussi, à ce que l'on nous annonce, la publication prochaine de la relation des deux expéditions allemandes, où sera consigné, avec le récit historique, l'ensemble des résultats scientifiques fournis par les deux voyages.

VII

La marine russe avait songé, elle aussi, à entrer dans la lice; elle y a renoncé, au moins pour cette année. L'expédition de MM. Payer et Weyprecht, qui doit avoir pour principal théâtre la mer de Sibérie, n'a peut-être pas été sans influence sur cette abstention. Le gouvernement et les Sociétés russes portent d'ailleurs sur beaucoup d'autres points leur activité géographique. Il est à peine une province de l'immense empire des Tzars qui ne soit l'objet de quelque étude, physique, économique, ethnographique ou topographique; si la connaissance de la langue russe était

aussi répandue qu'elle est restreinte dans le centre et l'ouest de l'Europe, on serait émerveillé de la richesse des documents qui s'accumulent à Saint-Pétersbourg, dane les recueils officiels et dans les journaux scientifiques. C'est surtout pour la connaissance des contrées intérieures et des parties orientales de l'Asie auxquelles les Russes seuls ont accès, que leurs publications sont précieuses. Le Turkestan, la Sibérie, le nord de la Mongolie et les contrées de l'immense bassin de l'Amoûr, ne noue sont exactement connus que par eux. Leurs naturalistee en étudient les productions et les habitants, leurs ingénieurs en font la carte, leurs astronomes en fixent la position. Tel pays, le Mandchourie russe par exemple, qui était absolument sauvage il y a vingt ans, commence à compter dans la géographie économique. Deux voyages récente, l'un et l'autre avec un caractère officiel, le premier par un haut dignitaire du Collège russe de Péking, l'archimandrite Palladius, l'autre par un physicien naturaliste d'origine polonaise, M. Przevalsky (on sait que ce qui caractérise un nom polonais, c'est d'être imprononçable), noue promettent — et ont déjà donné en partie — une masse toute nouvelle d'informations positivee sur une grande étendue de l'Asie orientale. L'archimandrite a enveloppé dans sa longue tournée tout le pourtour du bassin de l'Oussouri, le grand affluent méridional de l'Amoûr; l'explorateur polonais a principalement coupé du nord au sud la partie orientale du plateau mongol. Bien que se trouvant là sur un terrain déjà foulé par de nombreux Européens, M. Przevalsky paraît avoir beaucoup ajouté à le précision des notions antérieuree sur les conditions physiques et la configuration de ce grand trait du relief de l'Asie.

VIII

Ce n'est pas la seule conquête que la science ait faite dans ces contrées orientales. Un missionnaire français de la Maison des Lazaristes, M. l'abbé David, a mis à profit son séjour en Chine pour en étudier quelques parties des moins connuee. Ses excursions se sont principalement portées dans les provinces du Nord-Ouest, où ne pénètrent jamais lee voyageurs, et elles se sont aussi étendues sur la zone du Tibet qui touche à ces parties extrêmes. Passionné pour l'histoire naturelle, c'est surtout sur lee plantee et lee animaux que le savant missionnaire a dirigé ses recherches; mais l'on sait par combien de liens intimes les productione d'un pays se rattachent à sa configuration et à ses conditions physiques. Le Muséum d'histoire naturelle, dont M. l'abbé David est correspondant et qu'il a enrichi de précieuses collections, a inséré dans ses Archives la relation du voyageur, à laquelle une série d'itinéraires rapportés sur des plans à grande échelle donne une plus grande valeur géographique. Déjà un des professeurs du Muséum avait écrit pour la principale de nos Revues deux articles pleins d'intérêt sur les recherches fructueuses de l'abbé David, et des communications en avaient été faites à l'Académie des sciencee. Ces travaux, qui sans nuire à la mission apostolique, contribuent à la glorification de l'œuvre du Créateur, ramènent notre pensée vers les grands missionnaires français du dix-septième et du dix-huitième siècle, sur ceux de la Chine en particulier, qui n'ont pas peu contribué alors à l'éclat et à l'autorité du nom de la France aux yeux dee nations lointaines.

Un autre missionnaire français, M. l'abbé Desgodins, a recueilli sur le Tibet en général des informations qu'il a consignées dans sa correspondance de famille, et que son frère a récemment publiéee[1]. Le livre aurait gagné à ne renfermer que lee communications du missionnaire, sans additions étrangères sur lesquelles il y aurait fort à dire; tel qu'il est, c'est encore une bonne acquisition sur un pays si peu connu. On ne saurait oublier que le plus clair de nos renseignements sur l'intérieur de la région tibétaine, c'est aux missionnaires que nous le devons, au P. Della-Penna, notamment, et surtout à MM. Huc et Gabet. Le chapitre consacré aux tribus barbares de la frontière du sud-est, là où le Tibet confine à la Chine méridionale et à l'Indo-Chine, n'est pas la partie la moins intéressante du livre de M. Desgodins. Ces peuplades inhospitalières n'ont par elles-mêmes rien de bien attrayant; mais dans leur configuration physique et dans leurs dialectes incultes on retrouve souvent, sur l'origine et le mélange des races, des données qui n'existent plus ailleurs. Est-il besoin de rappeler quel admirable parti les études contemporaines de philologie comparée ont tiré de cet élément?

IX

En nous amenant au seuil de l'Indo-Chine, les lettres de M. l'abbé Desgodins noue ouvrent une contrée qui nous intéresse aujourd'hui au double titre de la politique et de la science. Le grand ouvrage de la Commission du Mékong, que les circonstances ont suspendu depuis deux ans, se termine actuellement et va nous livrer bientôt le plus bel ouvrage qui ait été fait sur la péninsule. En attendant, voici les souvenirs d'un dee membres de l'expédition, œuvre posthume que la main paternelle dépose sur la tombe prématurée du jeune voyageur[2]. Dans ce coin de l'Asie, comme en Égypte, comme sur le Tigre, comme en Babylonie, comme en Syrie, comme au Mexique, comme en Algérie, notre présence, notre apparition même passagère, sera devenue l'occasion d'études et de publications qui donnent à la science de nouveaux horizons.

Mais ce ne sont pas seulement les choses du passé, ce sont les intérêts du présent et les prévisions de l'avenir qui fixent nos regards sur la Cochinchine. « Dans les temps d'infortune que noue venons de traverser,

1. *La Mission du Tibet, de* 1855 *à* 1870. Verdun, 1872, un vol. de 423 pages.

2. *Voyage en Indo-Chine et dans l'empire chinois*, par L. de Carné. Paris, 1871, 1 vol. Les lettres ici réunies avaient paru successivement dans la *Revue des Deux-Mondes*.

on a parlé, dit un témoin oculaire, d'abandonner aux vainqueurs notre colonie naissante. C'eût été pour la France une immense perte, et cependant l'esprit public n'en eût pas compris la grandeur. On connaît peu la Cochinchine; elle n'a d'autre histoire que celle de la conquête, et c'est à peine si quelques statistiques ont donné une idée de l'étonnante fertilité de son sol. Au lendemain de tant d'épreuves, la vérité doit se faire jour. Travailler sans relâche, accroître nos productions, nous créer des ressources nouvelles, telle est aujourd'hui la loi qui nous est faite; elle s'impose à tous les cœurs vaillants qui n'ont pas désespéré, comme le seul moyen de relever nos ruines, d'effacer nos désastres. La Cochinchine est ouverte aux hommes d'initiative et d'intelligence; elle peut avec leur concours contribuer puissamment à l'œuvre de réparation.» A côté de ces considérations, dont nul ne méconnaîtra la force, il nous sera permis de tenir compte aussi de tant de recherches nouvelles qu'appellent encore la géographie, l'ethnographie, les langues et les antiquités de l'Indo-Chine orientale, devenue notre domaine. La cartographie de la péninsule est ébauchée à peine : c'est à nous de la compléter, au moins pour une part considérable.

X

Nous ferons pour tout le bassin du Mékong ce que nous avons fait pour la Phénicie et la Palestine. A la fin du dernier siècle, la première carte qui ait été levée d'une portion de la Syrie méridionale fut l'œuvre des ingénieurs attachés à notre expédition d'Égypte; et depuis, des relevés importants, quoique partiels, ont été exécutés sur divers points, par le comte de Bertou, par M. Callier, et en 1860, lors de notre expédition de Syrie, par deux de nos officiers du génie les plus distingués, MM. Derrien et Mieulet. Ces travaux, comme tant d'autres, sont restés enfouis dans les cartons inabordables du Ministère de la guerre. Cependant l'Académie des inscriptions, sur l'initiative d'un de ses membres qui lui-même a notablement contribué à la reconnaissance scientifique de la Palestine[1], a récemment adressé au ministre compétent le vœu que M. Mieulet et son collègue soient mis à même de mettre en œuvre leurs minutes pour l'établissement d'une carte topographique de la Palestine, sans quoi la commission britannique qui prépare actuellement un travail analogue va nous enlever l'honneur d'une priorité qui appartient à la France. Ce vœu sera-t-il entendu? Je n'en ai guère l'espoir.

Les beaux travaux accomplis dans le bassin de la mer Morte et du Jourdain par l'expédition qu'organisa, en 1864, feu M. le duc de Luynes, sont entrés en cours de publication. Ces travaux touchent surtout à la géologie et aux antiquités; néanmoins, la géographie physique et même la topographie y figurent aussi pour une part très-notable. En bien des points ils ont également devancé le travail géodésique de la commission anglaise, dont le grand mérite, si elle remplit son programme, sera surtout d'avoir contrôlé et coordonné les travaux antérieurs, et de les compléter pour les parties à l'est du Jourdain. Il est toutefois assez singulier, pour ne pas dire plus, d'entendre le comité qui préside aux recherches de la commission — commission dont il n'est pas dans ma pensée de contester la valeur — d'entendre, dis-je, le comité de Londres parler de la Palestine comme d'une table rase où tout est à faire, topographie, archéologie, géographie comparée! Il semblerait, en vérité, que l'ouvrage de Robinson et les nombreuses investigations qu'il a suscitées n'existent pas, ou que ces profondes études locales, qui ont renouvelé, on peut dire, la géographie biblique, sont sans valeur. Il est beau d'être Anglais : il est plus beau d'être juste.

XI

Quoique l'Amérique, à ma connaissance, n'ait produit depuis six mois aucun de ces ouvrages qui prennent date, je ne voudrais cependant pas rayer son nom de ma revue actuelle. Qu'il n'y ait absolument rien à dire de la plupart des anciennes colonies espagnoles, du Mexique, du Venezuela, de la Bolivie, etc., il n'y a là rien de surprenant : des pays où la guerre civile est à l'état chronique ont autre chose à faire que des œuvres de science. Dans le sud, deux États seulement, le Brésil et le Chili, restent calmes et prospères au milieu de ces agitations fiévreuses. Le Chili a fait lever, par les géomètres européens qu'il s'est attachés, la carte topographique de son territoire; quelques épreuves où les montagnes ne sont pas encore gravées ont été envoyées en Europe comme spécimens, et le journal de Petermann en a publié une bonne réduction. Le Brésil est trop vaste pour songer de longtemps à une pareille œuvre; mais le gouvernement a décidé que tout ce que l'on possède dans les archives de matériaux partiels, gravés ou manuscrits, — et il y en a d'excellents, — que toutes les reconnaissances, les notices, les rapports, etc., seraient mis à contribution pour en construire, à une échelle convenable, une carte de l'Empire qui serait jusqu'à nouvel ordre la carte officielle. On doit être maintenant à l'œuvre pour cette élaboration, qui répond à un véritable besoin scientifique. L'empereur, personnellement, attache un grand prix et porte un vif intérêt aux travaux de cette nature; on a pu en juger pendant le voyage qu'il a fait dernièrement en Angleterre et en France, voyage de savant et d'artiste plutôt que de souverain.

Mais c'est dans l'Amérique du Nord, aux États-Unis, que nous retrouvons le mouvement géographique dans toute son activité, non-seulement le mouvement géographique, mais le mouvement de colonisation. L'achèvement du grand chemin de fer du Pacifique, « the Great Pacific Railway, » a développé dans les vastes territoires de l'Ouest une immense activité d'explorations, de défrichements, de travaux, d'études de toute

1. M. de Saulcy.

sorte. Des armées d'ingénieurs sont à l'œuvre pour faire la carte de ces nouveaux territoires, depuis la frontière canadienne jusqu'à la frontière du Mexique; d'avides chercheurs explorent les vallées, étudient et fouillent le sol, cherchant partout de nouvelles Californies; et déjà les touristes, cette race de curieux intrépides, se répandent vers tous les points de l'horizon et nous disent leurs impressions. C'est une phase curieuse à observer, que cette transformation rapide de toute une région livrée naguère encore à la vie sauvage, et qui, saisie tout à coup dans les formidables engrenages de la civilisation matérielle, va changer en un clin d'œil de caractère et d'aspect. Et la population native, qui voit ses savanes ouvertes par la charrue, ses forêts éclaircies par la hache et le feu, que devient-elle? La population native, chassée, refoulée, acculée dans ses dernières retraites où l'espace ne suffit plus à sa vie, essaye vainement d'arrêter le flot qui le pousse. Il faut qu'elle se transforme, elle aussi, ou qu'elle disparaisse. Quelques tribus, parquées dans un territoire qu'on leur assigne, l'*Indian Territory*, essayent de se plier à la vie sédentaire : c'est le petit nombre. Les autres combattent et périssent, faisant place à la race nouvelle, race encore rude, âpre et violente, mais ouverte au progrès. C'est la loi fatale.

XII

Sauvages à part, l'Europe aussi voit s'opérer en ce moment, ou tout au moins se préparer une transformation fort remarquable dans une de ses parties les moins accessibles, la Turquie. Ce qui fut autrefois l'Illyrie, la Macédoine et la Thrace, ces pays de transition entre la civilisation romaine et la barbarie germanique, est resté jusqu'à présent une contrée en dehors de l'Europe chrétienne et civilisée, et au point de vue géographique moins connue que l'intérieur de la Chine. Peu de voyageurs ont pu l'étudier d'une manière un peu sérieuse; aucune carte régulière n'en a été levée. Cet état de choses va changer, du moins tout l'indique. Un double réseau de chemins de fer, convergeant d'une part sur Ouskoub, au nord-ouest de Salonique, de l'autre sur Andrinople, va porter la vie dans des provinces jusqu'à présent sans communications extérieures, comme des voies spacieuses ouvertes à travers les sombres cités du moyen âge y jettent tout à coup l'air et la lumière. La Porte a accueilli les propositions de l'Autriche et concourt à ces grands travaux. Les études sont déjà terminées pour une au moins des lignes les plus importantes, la ligne de Belgrade à Salonique. Il va de soi que ces travaux préparatoires apportent à la géographie positive et à la cartographie des matériaux aussi précieux que nouveaux. La hauteur des montagnes, la forme des massifs, la direction des vallées, l'importance des pentes et des points de partage, le relief tout entier, en un mot, de ces contrées figurées d'une manière encore si incertaine sur nos meilleures cartes, malgré les études méritoires de Boué et de Visquenel, vont enfin reposer sur des levés directs et des mesures précises. Les communications du géologue de la commission d'études instituée par l'Autriche, M. Ferdinand de Hochstetter, permettent déjà d'apprécier l'importance des corrections qu'en recevra le tracé des cartes actuellement les plus autorisées, telles que la Turquie d'Europe en quatre feuilles de M. Henri Kiepert de Berlin, dont la seconde édition, presque entièrement remaniée, a paru l'année dernière. Un savant voyageur viennois, M. Kanitz, qui réunit à l'habileté pratique de l'ingénieur le savoir de l'archéologue et la main de l'artiste, a pu constater l'extrême imperfection d'une autre partie de la carte, celle où se trouve la Bulgarie. Cette dernière province, que le Danube inférieur sépare de la Valakhie et qui s'appuie au midi sur la chaîne des Balkhans, a toujours été regardée, au reste, comme la plus mal connue de toute la Turquie. M. Kanitz en a parcouru dans tous les sens la moitié occidentale, il a traversé les passes du Balkhan sur un grand nombre de points, et la publication prochaine qu'il annonce ne peut manquer d'avoir une grande valeur [1]. D'un autre côté, la Russie a obtenu de la Porte, il y a longtemps déjà, l'autorisation de prolonger jusqu'à la mer de Marmara la mesure du méridien de Laponie, ce qui permettra de lever trigonométriquement toute la Thrace orientale. Cet ensemble de travaux techniques n'intéresse pas seulement les géographes; les changements dont ils sont l'indice dans la politique internationale des puissances, et ceux qu'ils apporteront dans les relations de l'Europe orientale, ont une portée qui n'échappe à personne.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

14 juin 1872.

1. Elle formera le complément naturel d'un très-beau et très-instructif volume, publié par M. Kanitz, il y a quatre ans, sur la Servie : *Serbien, historisch-ethnographische Reisestudien*; Leipzig, 1868, 1 vol. in-8°.

FIN DU VINGT-TROISIÈME VOLUME.

GRAVURES.

CARTES, PROFILS ET PLANS.

TABLE DES MATIÈRES.



ERRATUM.

Page 231, colonne 2, ligne 49, *au lieu de* : le roi Emmanuel, *lisez* : le roi Jean V, de Portugal.

4214. — PARIS, TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus, 9

LE

TOUR DU MONDE

XXIV

4214. — PARIS, TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus, 9

LE

TOUR DU MONDE

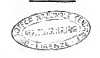
NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

1872
DEUXIÈME SEMESTRE



LIBRAIRIE HACHETTE ET CIE
PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

1872

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES.



Une tarantasse. — Dessin de J. Moynet, d'après nature.

LA RUSSIE LIBRE,

PAR M. WILLIAM HEPWORTH DIXON[1].

1869. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS

I

Les routes. — La tarantasse. — Départ d'Arkhangel. — Les forêts. — Les vagabonds. — Hameaux et villages.

Quiconque s'aventurerait sur les chemins russes avec un bagage ordinaire les trouverait un peu primitifs, surtout s'il avait à traverser les forêts ou les steppes. Les préparatifs d'un voyage sont ici une œuvre d'art. Mille choses sont nécessaires, depuis la bougie et le coussin, jusqu'au couteau et à la fourchette ; mais ce qu'il importe de ne pas oublier, c'est une couchette et un samovar[2].

En quittant Solovetsk, je m'embarque sous les yeux du Père Jean, dans un bateau d'approvisionnement à destination d'Arkhangel. Cette traite est facile, le pays pittoresque, la température douce ; nous arrivons au

1. Suite. — Voy. t. XXIII, p. 1, 17, 33 et 49.

2. Ustensile pour préparer le thé.

jour dit. Ma seconde étape, d'Arkhangel à Vietegra, devra s'accomplir à l'aide de chevaux de poste; c'est une course de huit cents verstes à travers une forêt de pins et de bouleaux. Cette portion de voyage sera féconde en tribulations. Le *podorodjna*, sorte de passeport délivré par la police, confère au porteur le droit de se faire délivrer des chevaux dont le prix est taxé. Mais on me cherche chicane; des agents soupçonneux s'étonnent que je ne remonte pas la Dwina en bateau comme font la plupart des voyageurs, au lieu de m'aventurer dans un pays presque dépourvu de routes.

Pourtant, après bien des pourparlers, l'autorité cède, on signe le passe-port.

Alors se pose la question du véhicule : voiture, charrette ou traîneau? Il n'existe pas de messageries qui conduisent le voyageur à la capitale; une frêle charrette, juste assez grande pour contenir un sac de lettres et un enfant, transporte les dépêches. Elle part deux fois par semaine, mais nul autre que le jeune commis ne peut y prendre place. Il faut qu'un étranger organise lui-même ses moyens de transport, et il n'a de choix qu'entre une charrette, une tarantasse et un traîneau. Je choisis la tarantasse.

Une tarantasse est une charrette améliorée par l'addition d'un soufflet, d'un garde-crotte et d'un marchepied. Elle n'a pas de ressorts et se compose de deux longues et flexibles traverses en bois de pin, façonnées avec une hache de paysan, et fixées sur les essieux de deux paires de roues, qui sont écartées l'une de l'autre de neuf à dix pieds. On entasse les personnes et les bagages dans la caisse de cette voiture, on la bourre ensuite avec du foin et de la paille. Un rideau et un tablier de cuir préservent quelque peu le voyageur de la pluie, très-peu en vérité; car les bourrasques et les rafales défient toute résistance. C'est une machine légère, élastique; il n'est besoin de beaucoup d'industrie ni pour la construire, ni pour la raccommoder. Une des traverses vient-elle à se rompre par suite d'un cahot, vous vous arrêtez à la lisière de la forêt, vous abattez un pin, vous en enlevez les feuilles et les branches, et voilà une autre traverse. En moins d'une demi-heure, tout le dommage est réparé.

Ma tarantasse est amenée à la porte de l'hôtel. On y entasse pêle-mêle nos bagages; d'abord les objets de résistance : la boîte à chapeau, l'étui de fusil, la malle; puis du foin pour boucher les trous et les fentes, des brassées de paille pour lier la masse; sur le tout on met la literie, les manteaux, les fourrures. Enfin, on insinue dans les coins, dans les interstices une hache de bûcheron, un paquet de cordes, une pelote de ficelle, un sac de clous, un pot de graisse, un panier rempli de pain et de vin, un rosbif, et une caisse de cigares.

Comme nous nous proposons d'atteindre le bac et de traverser la Dwina au point du jour, nous partons à la brune, les sabots de nos chevaux font jaillir la boue de tous côtés et grincer les madriers qui forment le pavé d'Arkhangel.

« Adieu! Prenez garde aux loups! Méfiez-vous des brigands! Adieu, adieu, » nous crient une douzaine de voix.

Toute la nuit, nous suivons, sous un ciel sombre et sans étoiles, une route d'une monotonie désolante : des pins à notre gauche, des pins à notre droite, des pins en avant, des pins partout. Nous tombons sur un village où nous éveillons des chiens sans asile; nous atteignons un bac et nous passons la rivière : les roues de la tarantasse crient sur les pierres et le sable; nous pataugeons dans les fondrières et les bourbiers toute une nuit, tout un jour, puis une nuit encore, et ensuite un jour, nous engageant au milieu du dédale formé par les monceaux de feuilles, maintenant desséchées, qui tourbillonnent au souffle furieux des rafales d'automne.

Chaque journée de notre course ressemble exactement à celle qui précède. Un terrain défriché, large d'une trentaine de mètres, s'étend devant nous à perte de vue. Les pins et les bouleaux sont tous pareils les uns aux autres; les villages se ressemblent encore plus que les arbres. Il n'y a de changement que dans le chemin, où le sable alterne avec le bourbier, le gazon avec les troncs d'arbres. Sur un millier de verstes, nous en comptons cent de route pavée en bois, deux cents de terrain sablonneux, trois cents de gazon, quatre cents de vase et de marais.

Si les sables sont odieux, les troncs d'arbres le sont bien davantage. La première nuit se passe dans une sorte d'exaspération : je m'imagine que les bagages ont été mal arrimés, que, le jour venu, on pourra les disposer d'une manière plus rationnelle. La malle réclame impérieusement une position différente. Ce meuble, qui pendant le jour me sert de siége, et de couche pendant la nuit, joue un rôle important dans notre petite pièce. Nous avons beau l'emprisonner avec du foin et de la paille, la garrotter avec des peaux et des fourrures, chercher de nouvelles combinaisons pour les autres bagages, rien ne peut apaiser son esprit irritable. Elle s'agite et glisse sous moi, se soulevant avec une sorte d'angoisse à chaque cahot de la voiture. Nous essayons de l'assujettir au moyen de cordes et de liens de toute sorte; nous ne réussissons pas à la calmer.

Ce qui souffre et murmure plus encore que ma malle, ce sont mes reins et mon dos. Il ne leur plaît nullement d'être cahotés nuit et jour, ils ont été meurtris, à demi déboîtés, battus comme le beurre qu'agite la main d'un vigoureux valet de ferme.

Enfin! Hourrah! Nous voici à Kholmogory. Ce joli village, riant et coquet, avec sa croix d'or, ses sentiers verdoyants, ses maisons blanches et roses, s'étale gracieusement sur le rocher qui domine la rivière; à ses pieds, des barques de pêcheurs sillonnent en tous sens les eaux rapides; au loin s'étendent de grandes plaines de sable jaunâtre; ici on aperçoit une église, là un cloître brillant de dorures et de peintures; les maisons elles-mêmes ont un certain cachet d'élé-

gance qui n'est pas habituel à ces petites villes de province.

De Kholgomory à Kargopol, de Kargopol à Vietegra, nous traversons un pays qui est véritablement le royaume des villages, car il n'existe pas, sur un espace long de quatre cents milles au moins, un seul groupe d'habitations qu'un puisse, si bonne volonté qu'on y mette, gratifier du nom de ville. Le chemin court capricieusement de-ci et de-là, tantôt côtoyant le bord d'une rivière, tantôt se frayant un passage à travers la forêt profonde, mais déroulant sans interruption son mince ruban du nord au sud. Tout frêle qu'il est, nul obstacle ne l'arrête; il traverse les fleuves, continue sa marche opiniâtre au milieu des pierres, des marais, de la tourbe, il escalade les hauteurs, et brise les rochers pour les obliger à lui faire place. Notre conducteur, fier de ses quatre chevaux attelés de front à la tarantasse avec des cordes et des chaînes, dévore l'espace comme si, dans une course infernale, il voulait l'emporter de vitesse sur le *Chert*, l'Esprit des Ténèbres. N'en croyez rien pourtant, le digne homme ne déploie tant d'ardeur que dans l'espoir fort innocent de voir une tasse de thé de plus arroser son maigre repas. Du reste, c'est une des malices favorites du paysan russe de vous mener ventre à terre et de vous mettre tout hors d'haleine pour la somme de dix kopeks. Chaque jour, et du matin au soir, nous faisons de ces courses furieuses à travers les pins et les fondrières. Nulle part nous n'apercevons ni fossés, ni haies, ni portes, rien enfin qui annonce que le sol appartienne à quelqu'un. Nous passons avec la rapidité d'une flèche devant un grand feu, autour duquel sont accroupis une douzaine d'hommes à mine sombre; ils nous adressent un salut maussade, quelques-uns se lèvent et nous suivent du regard.

« Qui sont ces gens-là, Dimitri ?

— Des vagabonds, des fugitifs.

— Vagabonds, soit. Mais des fugitifs! Qui pourraient-ils bien fuir dans ces solitudes?

— Ce sont des gaillards bien singuliers; ils ont horreur du travail, ne veulent être soumis à personne, et n'habitent pas un mois de suite au même endroit. On les rencontre partout ici dans les bois. De vrais sauvages, monsieur. Vous entendrez parler d'eux à Kargopol. »

Arrivé à cette ville, qui est située sur la rivière Onéga, dans le gouvernement d'Olonetz, j'appris en effet que ces vagabonds sont réputés fort dangereux; c'est une population mauvaise en elle-même, pire encore comme signe de l'état du pays. Elle est répandue dans une grande partie de l'empire russe; les gouvernements d'Yaroslavl, d'Arkhangel, de Vologda, de Novgorod, de Kostroma, de Perm, renferment des bandes nombreuses de ces êtres insociables, réfractaires à toute discipline, et qui défient la répression.

Il va sans dire qu'ils sont nomades. Abandonnant terre et foyer, faisant litière de leurs droits civils, ces aventuriers disent adieu à leur famille et s'enfoncent dans l'épaisseur des forêts; ils n'ont pour demeure que les excavations formées par les fondrières ou creusées au milieu des sables; du fond de ces antres, ils protestent contre le gouvernement, contre la société, contre l'Eglise. Quelques-uns sont inoffensifs, ils passent leurs journées dans un nonchalant sommeil, et leurs nuits en prières; les paysans leur donnent volontiers la nourriture dont ils ont besoin. Cependant, même alors que leur résistance à l'ordre établi reste purement passive, c'est une protestation pénible à constater, car elle témoigne d'aspirations qu'il est impossible de satisfaire. Ils se refusent à travailler pour des choses qui périssent, ils ne veulent incliner leur front ni devant l'autorité des magistrats, ni devant celle de l'empereur: ils ne reconnaissent pas les lois sous lesquelles ils doivent vivre; la domination des tzars est, selon eux, l'œuvre du démon; c'est le Prince des Ténèbres qui s'est assis sur le trône du Palais d'Hiver, et les seigneurs de sa cour sont des témoins de mensonge, des anges maudits. Aussi, eux, les précurseurs d'un état nouveau, ils fuient ce monde mauvais, comme autrefois Abraham quitta la terre des Chaldéens.

C'est là un état de choses grave. Ces bandes d'aventuriers sont pour l'empire, non-seulement une cause d'affaiblissement, mais encore un péril, car l'esprit de révolte dont ils sont animés contre le corps social est l'ennemi le plus dangereux des améliorations et des réformes.

Le grand drame qui aujourd'hui se déroule en Russie se lie intimement à la question soulevée par ces vagabonds. Le paysan slave est-il capable de vivre sous le régime de la loi? Si l'expérience décisive des faits prouve qu'une grande partie de la population rurale partage cette passion pour la vie errante, — comme quelques-uns le souhaitent, comme un plus grand nombre le craignent, — l'épreuve tentée par le tzar échoue misérablement, la liberté civile est perdue peut-être pour des siècles.

Les documents recueillis au ministère ont été soumis à une commission spéciale, nommée par la couronne. Cette commission est encore réunie, elle n'a pu arriver à aucune conclusion, proposer aucun remède efficace au mal qui mine les forces de la nation.

Cependant, villages après villages défilent devant nous.

Les hameaux russes sont tous construits sur un plan si uniforme, que celui qui en a vu un en a vu des milliers; s'il en a visité deux, il les connaît tous. Peu importe que le spécimen soit grand ou petit, fait de bois ou de terre, caché dans la forêt, ou bâti au milieu du steppe, les dispositions et l'aspect des groupes d'habitations que l'on verra ensuite seront toujours les mêmes. Il n'y a en réalité que deux sortes de hameaux, ceux de la Grande Russie, dont le type le plus complet se trouve aux environs de Moscou, et ceux de la Petite Russie, dont les modèles sont rassemblés autour de Kiev.

Les premiers se composent de deux rangées de cabanes séparées les unes des autres par une rue large et sale. Chaque demeure est isolée. Un village n'en renferme quelquefois pas plus de dix; souvent il en compte soixante, quatre-vingts et même une centaine. Faites de troncs de pins absolument semblables, taillés de la même façon et liés ensemble de la même manière, toutes les maisons sont pareilles, sauf pour les dimensions. Celle de l'Ancien se distingue par des proportions plus vastes, ou, si l'on veut, moins étroites que les autres; après elle, vient la boutique du cabaretier. Quatre murailles grossières, percées de portes et de fenêtres, un rez-de-chaussée surmonté d'un étage, voilà l'extérieur. Au dedans, pour unique plancher, la terre; pour plafond, des bardeaux de sapin. La peinture est un luxe inconnu, et les troncs qui forment la façade ne tardent pas à devenir tout noirs par l'action de la pluie et de la fumée. L'intervalle qui sépare chaque maison n'est point fermé par des clôtures, c'est un cloaque fangeux au milieu duquel les porcs se vautrent avec des grognements de délices, tandis que près d'eux les chiens querelleurs se battent et aboient. Çà et là quelques habitations montrent avec orgueil un balcon, une étable, voire même un second étage.



Campement de refractaires. — Dessin de J. Moynet, d'après nature.

Près du hameau s'élève une chapelle, également bâtie en bois, mais des planches couvrent le sol et l'on y trouve quelques traces de peinture, parfois même de l'or. Les murailles sont blanches, la toiture est verte, enfin, si la commune renferme un riche paysan, il montre d'ordinaire son zèle et son orthodoxie en faisant dorer la croix.

Derrière ces cabanes au triste aspect s'étendent les campagnes, d'aspect plus triste encore, que labourent les habitants. Elles sont plates, basses, dépourvues de clôtures; ni haies de fougères, ni bouquets d'arbres fruitiers, rien qui rappelle le *home*, le doux foyer domestique.

Dans la Petite Russie, c'est-à-dire dans les vieilles provinces polonaises du sud et de l'ouest, les villages présentent un caractère différent. Au lieu des troncs de sapin noircis, on a devant les yeux un gai mélange de blanc et de vert; au lieu de blocs réguliers, monotones, un groupe de cottages ombragés par de grands arbres. Les cabanes sont faites de terre et de roseaux, la toiture est en chaume, les murailles sont enduites de chaux; une clôture de roseaux et d'épines sert de mur d'enceinte au village. Chaque maison est fort petite, mais elle est située entre une cour et un jardin qui lui appartiennent en propre. Il n'y a pas de rues dans le hameau; deux ouvertures seulement sont pra-

tiquées dans la haie de clôture, au nord, et au midi; lorsqu'on cherche à se frayer un chemin de l'une à l'autre, il faut traverser un dédale de ruelles bordées de roseaux, gardées par des chiens à mine peu rassurante. Tout nouvel habitant peut planter sa tente où il lui plaît, sans autre souci que de mettre sa demeure et son jardin sous l'abri de la clôture commune.

Des villages bâtis de la sorte, sans aucune espèce de plan, et dans lesquels chaque maison est entourée d'un jardin, couvrent nécessairement une étendue de terrain considérable; quelques-uns sont aussi grands que des villes. Tous, cela va sans dire, ont une église dont la flèche élancée et les couleurs brillantes ajoutent au paysage leur charme poétique.

Depuis la ville de Kiev, sur le Dnieper, jusqu'à celle de Kalatch, sur le Don, les hameaux que rencontre le voyageur appartiennent à ce second type, fort différent du premier par ses maisons et ses jardins, dont les dispositions indiquent chez les habitants une dissemblance profonde d'éducation, sinon de race. Les paysans de la Grande Russie sont doux et timides, ils aiment à se réunir, à mettre en commun leurs ressources, à vivre nombreux sous le même toit. Ceux de la Petite Russie, au contraire, sont aventureux, énergiques,



Cabane de réfractaires. — Dessin de J. Moynet, d'après nature.

prompts à l'action; chacun d'eux veut être chez soi, et se charge seul du soin de ses propres affaires; il lui faut l'espace nécessaire au déploiement de son activité. L'habitant de la Grande Russie amène sa fiancée dans la maison paternelle; son frère de la Petite Russie ne prend une femme que quand il peut l'établir dans une demeure qui lui appartienne.

La forêt fuit derrière nous.

Des villages, encore des villages, toujours des villages! Nous rencontrons une escouade de cavaliers, qui escortent un chariot dans lequel est étendu un prisonnier enchaîné; nous apercevons un loup dans le taillis; nous passons à côté d'un pèlerin qui se rend à Solovetsk; nous rencontrons une troupe d'enfants dont les habits paraissent ne jamais avoir fait connaissance ni avec la brosse, ni avec le savon; nous manquons de nous accrocher à une voiture dont l'essieu s'est rompu; nous tressaillons en entendant les hurlements de quelques chiens et nous suivons de nouveau mille détours au milieu des forêts silencieuses. Parfois un rayon de grâce et de poésie charme nos yeux au milieu des scènes les plus désolées. Une brise d'une fraîcheur virginale caresse et agite le feuillage. L'air est pur. Si les lignes sont plates à peu d'exceptions près, au moins le ciel est bleu, le soleil levant resplendit au milieu de ses flots d'or. Plus d'un arbre se revêt de ri-

ches couleurs d'ambre et de pourpre; le souffle du matin, qui traverse les bois, éveille une douce musique. Un paysan escorté d'une bande de chiens reporte ma pensée vers les scènes familières du comté de Kent. Çà et là un monastère se montre à l'horizon. Le feu dévore une partie de la forêt, des langues de flamme d'un rose pâle jaillissent de la masse obscure et s'élèvent au-dessus d'un manteau de fumée sanglante. Une clairière, ouverte par quelque incendie, est émaillée de fleurs d'automne. Un clair ruisseau s'élance au milieu des feuilles qui tombent. Un frais enfant, aux boucles blondes, aux yeux bleus et placides, se tient sur la route et nous salue avec une grâce presque orientale. Sa mère le suit, portant un bol de lait. Des jeunes filles lavent du linge dans une eau courante, sous les auspices de la Vierge Marie ou de quelque saint local. Malgré leur rudesse, les habitants ont une dévotion profonde; ils répandent la vie religieuse dans les clairières de leurs forêts en y élevant des chapelles et des croix; ils transforment ainsi leurs abominables routes en sentiers de lumière qui mènent au ciel.

Nous arrivons dans un village voisin d'un petit lac aux eaux sombres

II

La vie patriarcale. — Une noce. — Condition des femmes.

« Comment! on ne peut avoir des chevaux avant ce soir!

— Vous le voyez, dit en souriant l'Ancien du village; c'est une journée de noces, le patriarche donne une fête à l'occasion des épousailles de Vanka et de Nadia.

— Nadia! C'est un bien joli nom. Nous aurons des chevaux ce soir, n'est-ce pas? Qui sont ces gens? Ah! voici le clergé. Allons, suivons le cortége, et assistons à la cérémonie. Votre Vanka est-il un beau jeune homme?

— Oui, ou du moins il le sera. Il n'a que dix-sept ans; on lui en donne dix-huit, l'âge légal. Mais bah! il ne compte absolument pour rien dans l'affaire.

— Pourquoi donc alors se marie-t-il?

— Parce que cela convient au patriarche. Daniel a besoin d'aide dans sa maison. Le vieux Dan, voyez-vous, est le père de Vanka; la pauvre mère s'est tellement usée au travail qu'elle n'a plus que la peau et les os. Elle est plus âgée de dix ans que son mari, et le patriarche veut une jeune femme qu'il puisse mener à sa guise, qui soit empressée, alerte, capable de traire sa vache, d'allumer son poêle, de faire son thé.

— C'est une bonne servante qu'il demande?

— Précisément, et il en aura une dans Nadia.

— Alors ce n'est pas un mariage d'amour?

— Il est comme presque tous les autres. Vanka, quoique bien jeune, avait déjà donné son cœur; car si les garçons ont une grande simplicité, les filles ne manquent pas de ruse: mais celle dont il s'est épris n'est pas la femme que son père lui destine.

— Elle est de ce village?

— Oui, c'est Louscha, un joli lutin qui a des yeux bleus et des lèvres charnues, mais pas un rouble dans sa poche, tandis que Nadia possède cinq samovars de cuivre et quinze cuillères d'argent.

— Et Vanka, que dit-il du mariage?

— Rien, que pourrait-il dire? Le patriarche a seul arrangé toutes choses: il a vérifié le titre des cuillères, agréé la fiancée, préparé la fête et fixé le jour.

— La Russie est un bon pays pour les pères de famille.

— Chacun son tour: le père d'abord, le fils plus tard. Un jour Vanka sera patriarche. Un jeune garçon ne compte pas avant la mort de ses parents.

— Même quand il s'agit de choisir sa femme?

— Surtout quand il s'agit de choisir sa femme. Nos coutumes sont antiques et simples comme celles de la Bible. Un patriarche est roi à son foyer; non-seulement il règne, mais il gouverne. Où avez-vous lu que pendant la période patriarcale les jeunes gens se soient mis à courir le monde pour se choisir des épouses? Ce soin regarde le patriarche, lui et la proposeuse.

— La proposeuse! Qu'est-ce que cela?

— Une femme qui habite cette cabane, là-bas, près du pont; une pauvre vieille femme, qui lit dans l'avenir, dit à chacun sa bonne aventure, qui sert d'agent matrimonial pour les filles, et que chacun redoute comme sorcière.

— Est-ce qu'il y a des proposeuses dans chaque village?

— Non. Quelques hameaux sont trop pauvres pour qu'elles puissent être payées en bons kopeks. Les plus savantes s'en vont dans les villes, où elles peuvent apprendre aux hommes bien plus de choses. Nos magiciennes de village se contentent de manier les cartes, celles des grandes cités dirigent les astres.

— Croyez-vous qu'elles aient réellement ce pouvoir?

— Qui sait? Vous voyez qu'elles gouvernent hommes et femmes; cependant chacun de nous a son étoile et son ange gardien. Les filles qui vont trouver une de ces devineresses lui remettent une liste de ce qu'elles auront en dot: tant de samovars, tant de linge, tant de meubles ou d'ustensiles de ménage. Il n'arrive pas souvent qu'elles aient des cuillères d'argent. Les patriarches vont chez la sorcière et prennent leurs renseignements ainsi. Un rusé compère, comme le vieux Dan sort furtivement à la brune, quand la rue est déserte; il pose une bouteille d'eau-de-vie sur la table de la vieille femme, et lui propose de trinquer.

« — Voyons, petite mère, dit-il ensuite en riant, apportez votre liste et causons un peu.

« — Qu'est-ce qu'il vous faut?

« — Une femme pour Vanka, la petite mère, une femme. Allons, buvez un coup, cela vous fera du bien, et maintenant montrez-moi votre livre. Je veux un beau et vigoureux brin de fille, avec du bien au soleil.

« — Ah! répond-elle en tenant son verre, et en cli-

gnant de l'œil, vous demandez à voir ma liste. Très-bien, compère. J'ai sous la main deux belles personnes, ma foi, et bonnes, et honnêtes ; l'une comme l'autre sera l'affaire de Vanka. Je vous proposerai d'abord Louscha ; c'est une jolie fille, qui n'a pas un rouge liard, par exemple ; des yeux bleus, mais ses vingt ans n'ont pas encore sonné ; des dents comme des perles, mais.. . Vous n'en voulez pas? Pourquoi? Allons, comme il vous plaira ; je vous montre ma marchandise, à vous de la prendre ou de la laisser. Louecha est un morceau délicat ;... vous n'avez pas besoin de faire le dédaigneux. Maintenant, voici Dounia ; une gaillarde solide et bien bâtie ; jamais on n'a jasé sur son compte : elle n'a qu'un amoureux, un garçon du voisinage Quant à la dot, Dounia vaut son pesant d'or.... elle mange très-peu et travaille comme un cheval. Elle a quatre samovars. Vous n'en voulez pas non plus. C'est bien. Vous avez de la chance ce soir, compère. Il me reste encore Nadia! » Et là-dessus, elle entame l'énumération des samovars et des cuillères d'argent de Nadia.

— C'est ainsi qu'un mariage se fait?

— On paye un droit au prêtre de la paroisse, on prend jour pour la noce, et tout est fini... sauf la fête, les rasades sans fin, le mal de tête et les indigestions.

— Vous ne m'avez rien dit de Nadia?

— Son nom vous plaît. Pour ma part, j'aime mieux Marfouscha. Ma femme s'appelait Marfa, dont on avait fait Marfouscha quand elle était enfant.

— Nadia est-elle jeune et belle?

— Jeune? Elle a vingt-neuf ans. Belle? elle est noire comme une taupe.

— Vingt-neuf ans et Vanka dix-sept!

— Mais elle est grande et solidement charpentée, robuste comme un chêne, et avec très-peu de nourriture elle suffit à un gros travail.

— Tout cela serait très-bien s'il s'agissait d'avoir une esclave pour manier la bêche et diriger un chariot.

— C'est justement ce que veut le patriarche : une servante pour lui, une compagne pour son fils.

— Comment Vanka peut-il consentir?

— Daniel fait miroiter devant ses yeux les cuillères d'argent, les brillants samovars, le coffre rempli de linge et d'ustensiles de ménage. Le garçon regarde ces belles choses. Louecha est loin, le patriarche a la volonté ferme, il fronce le sourcil, la fiancée embrasse Vanka, et la chose est faite.

— Pauvre Louecha! où est-elle aujourd'hui?

— Elle reste dans les champs pour s'y développer un peu. Elle n'est pas encore assez forte pour se marier. Elle ne pourrait travailler pour son mari et pour son beau-père, comme doit le faire une femme. Il vaut mieux qu'elle attende. A vingt-neuf ans, elle sera aussi grande, aussi vigoureuse que Nadia ; elle sera bonne alors pour le mariage, car ses folles idées auront disparu. »

Nous suivons la route de planches pour nous rendre de la poste à l'église, que nous trouvons remplie d'une foule endimanchée : les femmes en chemise et en corsage rouge, orné de pelleteries, voire même de dentelles d'argent ; les hommes en redingote fort propre, la tête couverte d'un bonnet de fourrure avec un fond rouge et des glands d'or. La cérémonie est presque achevée : le prêtre a uni les époux en présence du Tout-Puissant ; les mariés sortent du temple, rayonnants sous leur couronne de chrysocale. Le roi conduit sa reine, qui certainement paraît assez âgée pour être sa mère. On entend si souvent parler en Russie des droits maritaux, les femmes, paraît-il, tiennent tellement à être battues, regardant ce procédé comme une preuve d'amour, qu'en face du couple qui s'avance, il est difficile de se demander combien de temps devra s'écouler avant que Vanka soit assez grand pour souffleter Nadia. Ce n'est pas aujourd'hui, à coup sûr ; en sorte que l'on pourrait concevoir des doutes sur la certitude de leur bonheur en ménage, si l'on ne savait qu'à défaut de son fils le patriarche ne se fera pas scrupule de se servir lui-même du knout.

La tête toujours surmontée de son oripeau, la massive fiancée, vêtue d'une lourde robe de brocard, et le regard fixé sur ses quinze cuillères d'argent, descend le chemin fangeux pour se rendre à sa nouvelle demeure.

Les tavernes — le village en possède deux pour la consolation de quatre-vingts habitants — sont pleines de bruit et d'animation. Les mesures d'eau-de-vie, petites et grandes, sont vidées sans relâche. Des hommes grands et barbus étreignent, baisent les pots de la liqueur meurtrière, tandis que l'essaim des garçons et des filles, observant un silence timide, se rend sur une pelouse pour terminer par des danses la fête du jour. C'est un curieux spectacle. Prenons place au milieu des paysans jeunes et vieux qui, rangés en cercle, assistent au divertissement. Garçons et filles ne se mêlent point ensemble, ils se forment par groupes, tous silencieux comme une troupe de muets. Le joueur de chalumeau rompt enfin le silence. Un des danseurs ôte son bonnet, qu'il agite, en s'inclinant vers son amie. Si l'appel est entendu, la jeune fille déploie son fichu en signe d'assentiment ; le cavalier s'avance, saisit un coin du mouchoir, et le couple vient en tournoyant au milieu de la pelouse. Le même silence continue à régner : pas un mot, pas un éclat de rire ne vient le rompre. Tirée à quatre épingles, et fière de ses longues tresses, la jeune fille se meut lourdement, sans jamais permettre à son cavalier de lui toucher la main. Le chalumeau continue à bourdonner pendant des heures la même note monotone ; et le prix d'habileté dans ce « tournoiement », comme on appelle cette danse, est décerné par les spectateurs à la belle qui pendant toute la fête a su garder l'impassibilité la plus parfaite, sans parler, ni sourire!

Les hommes causent et rient, mais dès qu'ils approchent des femmes, ils perdent la parole, et se contentent de faire des signes avec leurs bonnets ; la dame répond à cette muette salutation en agitant un fichu, sans toutefois prononcer non plus un seul mot.

Ces exercices chorégraphiques durent jusqu'à l'heure du coucher, quand les hommes, émus par les fumées de l'alcool, sinon par l'amour, commencent à chanceler et à pousser des cris qui les font ressembler à la bande joyeuse de Comus, après de trop abondantes libations.

Le patriarche rentre dans sa demeure, charmé de passer la soirée avec Nadia et ses cuillères d'argent.

Même alors que le mari est un homme fait, il faut que la femme vienne habiter sous le toit commun et se soumette à la règle de la famille. Veut-elle avoir sa part de soupe aux choux et de pouding de sarrazin, sans parler d'un nouveau corsage de temps en temps, elle doit s'efforcer de gagner les bonnes grâces du patriarche, et pour cela, obéir avec empressement à tous ses ordres. L'Église grecque n'autorise pas le divorce; une fois marié, on est lié pour la vie; mais aucune des parties ne possède assez d'imagination pour se trouver malheureuse du lot qui lui est échu, à moins que la récolte des fèves n'ait manqué, ou que le patriarche ne fasse un trop fréquent usage du knout.

— Est-ce que le mari ne défend pas sa femme?



Musicien de village. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie.

— Non, me répond l'Ancien, jamais contre son père. Un patriarche est seigneur absolu dans sa maison, personne n'a le droit d'intervenir, pas même le juge impérial. Il est au-dessus de la loi. Sa cabane n'est pas seulement une forteresse, mais une église, et tout acte accompli dans ses murs est considéré comme inscrutable et sacré.

— Pourtant si la femme demandait protection à son mari contre les mauvais traitements?

— Le mari doit se soumettre. Qu'arriverait-il sans cela? Peut-il y avoir deux volontés sous le même toit?

— Alors les jeunes cèdent toujours?

— Comment résisteraient-ils? Les vieillards n'ont-ils pas droit au respect? L'expérience n'est-elle pas chose précieuse? Un homme parcourt-il une longue carrière sans acquérir la sagesse avec les années? Aujourd'hui cette mode va changer, dit-on; les jeunes gens gouverneront la famille; les patriarches cacheront leur barbe. Mais pas de mon temps; pas de mon temps!



Couvent de Sainte-Théodosie, à Kiev. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

— Les femmes se soumettent-elles avec empressement à la volonté du patriarche?

— C'est leur devoir. Supposez que Nadia soit battue par le vieux Dan. Elle vient me trouver les épaules noires et bleues. Je convoque une réunion de patriarches pour entendre sa plainte. Qu'en résultera-t-il? Elle leur dit que son père la bat. Elle montre sa chair meurtrie. Les vieillards l'interrogent. Pourquoi donc a-t-elle été battue? Elle avoue qu'elle a refusé d'obéir, quand son beau-père lui demandait ceci ou cela: quelque chose peut-être qu'il n'aurait pas dû exiger, qu'elle n'était pas obligée de faire; mais on sent qu'il ne faut pas laisser mettre en cause le principe d'autorité; car si un patriarche n'est pas le maître dans sa maison, comment l'Ancien le sera-t-il dans son village, le gouverneur dans sa province, le tzar dans son empire? Tous les genres d'autorité se soutiennent l'un l'autre, ou bien ils croulent ensemble. L'assemblée sera donc d'avis que la femme déraisonne et qu'une seconde volée de coups de bâton lui fera du bien.

— Ne pourraient-ils ordonner qu'elle fût fouettée?

— Aujourd'hui, non; la nouvelle loi le défend; c'est-à-dire en public. Dans sa cabane, Daniel peut jouer du knout quand bon lui semble. »

La loi qui défend d'infliger en public la peine du fouet aux femmes date du règne actuel; c'est une partie de ce vaste plan de réforme sociale que l'empereur réalise partout. Elle n'est pas populaire dans les villages, parce qu'elle porte atteinte aux droits du sexe fort et tempère quelque peu la violence tyrannique des patriarches envers de pauvres créatures sans défense. Comme cet édit ne permet plus de châtier les femmes ouvertement, les hommes en ont été réduits à inventer de nouveaux modes de correction, car ils sont persuadés qu'un châtiment à huis clos, qui n'atteint pas le coupable dans son amour-propre, ne peut faire grand bien. Leur imagination est fertile, comme on le verra par l'exemple suivant, que je trouve rapporté dans un journal.

Euphrosine M., femme d'un paysan du gouvernement de Kherson, est soupçonnée d'avoir gravement manqué à ses devoirs. Le mari convoque une assemblée de patriarches, qui écoutent le récit de ses griefs, et, sans autre témoignage, sans permettre à l'accusée de se défendre, la condamnent à parcourir le village dans un état de nudité complet, en plein jour, devant tous ses amis. La sentence fut exécutée par un froid glacial. La malheureuse ne pouvait en appeler à personne de la sentence de ce tribunal de village.

Chaque hameau est une puissance indépendante, il ne relève que de lui-même; c'est, sans métaphore, un État dans l'État.

III

Villages républicains. — Communisme.

Un village russe est une véritable république, gouvernée par ses propres lois, ses coutumes particulières, ayant à sa tête un chef qu'elle a elle-même choisi.

Cette forme de vie sociale n'existe à la vérité que dans la Grande Russie, elle est le privilége des vrais Russes. On ne la trouve ni en Finlande, ni dans les provinces de la Baltique, bien moins encore en Sibérie, et dans les gouvernements d'Astrakhan et de Kazan; elle est inconnue en Podolie, dans les steppes de l'Ukraine, dans les montagnes de la Géorgie, dans les vallées circassiennes, sur les versants de l'Oural. L'existence de ces républiques rurales dans une province est le signe le plus sûr de sa nationalité. Partout où on les rencontre, la terre est russe, le peuple est russe.

Elles embrassent des gouvernements nombreux, vastes et riches en vertus patriotiques. Elles s'étendent des murs de Smolensk jusqu'auprès de Viatka; du golfe d'Onéga aux campements des Cosaques du Don. Elles couvrent un territoire quatre ou cinq fois aussi grand que la France, l'empire d'Ivan le Terrible, cette Russie qui se déploie autour des quatre grandes capitales: Novgorod, Vladimir, Moscow, Pskow.

Soixante ou quatre-vingts hommes de la même condition, ayant un but commun, ont consenti, eux ou leurs pères, à se fixer dans le même lieu, à bâtir un hameau, à élire un Ancien aux mains duquel ils ont remis l'autorité, à posséder la terre en commun et non individuellement, à demeurer enfin dans des cabanes, les uns auprès des autres. L'objet de cette association est l'aide mutuelle.

Ces paysans républicains établissent sur le sol même les bases de leur union. Ils possèdent la terre en commun, non pas chacun en vertu d'un droit personnel, mais au nom de tous. Un mari et sa femme constituent l'unité sociale, reconnue par la commune, et tout ménage a droit à une part équitable des terres de la famille: tant de bois, tant de terre pour le labourage, tant pour la culture des légumes, en proportion de ce que la propriété générale peut valoir à chacun. Après trois ans, tous les titres sont périmés, les allocations expirent, une répartition nouvelle a lieu. Un village étant une république où les hommes sont tous égaux, chacun a droit de faire entendre sa voix dans le conseil, et de réclamer sa part. La superficie territoriale est distribuée en autant de lots qu'il y a de ménages dans la commune. On tient compte, en outre, de la qualité du sol et de la distance du champ aux habitations, et l'on s'efforce de compenser avantages et inconvénients de façon que nul n'ait à se plaindre.

Mais les besoins qui ont fait naître cette association s'étendent au delà des limites du village. Huit à dix hameaux s'unissent pour former un canton; dix ou douze cantons confédérés composent une *volost* ou centurie. Chaque circonscription se gouverne de même et constitue en réalité une république locale.

Les membres de ces démocraties rurales se sont

depuis une époque fort ancienne, arrogé des droits locaux, arbitraires et absolus, sur l'exercice desquels ministres et juges croient prudent de fermer les yeux. Ils choisissent leurs anciens, s'érigent en tribunal, condamnent à des amendes. Ils convoquent des assemblées, formulent des motions et discutent les affaires communes. Ils ont autorité sur tous les habitants, qu'ils soient riches ou pauvres. Ils peuvent révoquer leurs anciens, et leur donner des successeurs. Une république rurale se modèle à l'image de la famille; comme le patriarche, elle ne souffre l'intervention de personne dans ses affaires, exerçant des pouvoirs que l'empereur n'a pas donnés et qu'il n'ose reprendre.

L'Ancien (*Starosta* en russe) est le chef du village.

Il est élu par la commune, et pris dans son sein; son mandat doit durer trois ans, mais il n'arrive guère qu'on le change à l'expiration de ce terme; et l'on a vu des hommes remplir les fonctions de starost depuis l'âge de quarante ans jusqu'à leur mort.

Ce magistrat est investi de droits étranges, illimités, car il est à la fois maire et cheik; c'est un personnage reconnu par l'autorité civile, en même temps qu'un patriarche revêtu de droits domestiques. Quelques-unes de ses attributions dépassent la loi et se heurtent aux articles du code impérial.

Ainsi un Ancien siégeant dans son tribunal champêtre conserve le pouvoir d'infliger la peine du knout.

Personne autre, en Russie, depuis le seigneur sur sa terre jusqu'au général dans son camp, au marchand dans sa boutique, au voyageur sur son traîneau, ne peut légalement battre un sujet du tzar. Par une heureuse inspiration, Alexandre II a, d'un trait de plume, inauguré l'égalité devant la loi, du moins quant au knout; toutes les infractions à l'édit qui l'a supprimé sont punies avec une sévérité si exemplaire, que la brutalité des classes supérieures s'arrête déconcertée. Mais un Ancien de village, soutenu par ses administrés, brave l'ordre impérial, et foule aux pieds les prescriptions du code.

Dans les affaires, même les plus graves, sur lesquelles les tribunaux réguliers ont prononcé, la commune a le pouvoir de statuer de nouveau et, si elle le juge bon, de casser la sentence rendue.

Il n'est permis à aucun habitant de s'éloigner du village sans avoir obtenu l'autorisation de l'Ancien, qui délivre un passe-port au voyageur et peut le rappeler aussitôt qu'il lui plaira, sans avoir besoin d'en donner la raison. L'absent doit obéir, sous peine d'être exclu de la commune, c'est-à-dire rejeté du sein de la société. La police l'arrête comme vagabond.

Les parlements ruraux tiennent chaque année une session, pendant laquelle tout détenteur d'une maison ou d'un champ a droit d'être entendu. Le suffrage est universel; le vote a lieu par scrutin. Le plus infime des membres peut présenter des motions que l'Ancien, qui remplit les fonctions de président, est tenu de soumettre aux délibérations de l'assemblée.

Les affaires qu'on pourrait appeler extérieures, entretien des chemins vicinaux, pêche, exploitation des forêts, sont réglées non avec les officiers du tzar, mais avec les délégués du canton et de la volost, qui seuls trouvent accès près des généraux, des gouverneurs, des chefs de la police. Les ministres n'ont pas affaire aux individus; quand les chiffres de l'impôt et du contingent sont fixés, le canton et la volost en reçoivent avis et doivent se mettre en mesure de fournir l'argent et les hommes. La couronne se borne à donner des ordres; les contributions sont acquittées, les soldats arrivent sous les drapeaux. Un système aussi efficace, aussi économique, offre de tels avantages à l'État, que ni les plus grands despotes, ni les plus sages réformateurs, n'ont osé toucher à l'organisation de ces républiques agraires.

L'organisation rurale reste une institution sans analogue non-seulement dans les pays étrangers, mais encore dans les villes voisines. Les hommes qui s'abritent sous ces cabanes, qui labourent ces champs, qui pêchent dans ce lac, possèdent un système social dont on chercherait en vain des exemples ailleurs. Leur loi est purement orale; leur charte n'est revêtue d'aucun sceau; leurs franchises se perdent dans la nuit des temps. Ils s'imposent comme ils l'entendent, s'administrent eux-mêmes; ils forment un tribunal indépendant, frappent d'amende, condamnent au knout, bannissent, envoient en Sibérie ceux qui se sont attiré l'animadversion de la commune; enfin, ils se servent du bras de l'État pour exécuter leurs arrêts.

L'enquête est ouverte sur cette question des républiques rurales; chaque jour, d'ardentes discussions s'élèvent, à leur sujet, entre les fonctionnaires de l'État, entre les organes de la presse. Des hommes qui sont en dissidence sur tous les autres points célèbrent à l'envi les bienfaits de la commune russe. D'autres, qui sont d'accord sur tout le reste, se divisent sur les mérites et les vices de cette institution.

Un grand nombre d'éminents réformateurs désirent les voir prospérer : de fidèles amis du tzar, comme Samarin et Cherkaski, des républicains, comme Herzen et Ogareff, croient avoir découvert dans ces sociétés rustiques les germes d'une nouvelle civilisation pour l'Orient et pour l'Occident. Au contraire, des savants distingués, tels que Valouef, Bungay et Besobrazof, ne trouvent dans l'organisation des communes russes que des vices et des abus; ils n'y voient qu'un legs des âges de ténèbres, qui doit disparaître quand l'aube de la liberté des personnes commence à poindre.

Il est évident que ces associations produisent quelques bons effets. Le ministre de la guerre et le ministre des finances sont nécessairement frappés de ces avantages; car, ayant besoin, l'un de lever des troupes, l'autre des impôts, d'une façon rapide, peu coûteuse, ils trouvent plus commode d'avoir affaire à cinquante mille Anciens qu'à cinquante millions de paysans. Le ministre de la justice ne peut non plus penser sans gratitude à ces agents non salariés qui veillent sur ceux que l'on soupçonne de s'engager dans de mau-

vaises voies. En outre, un système rural qui concède à tous une portion du territoire, tend à former un peuple conservateur et pacifique. Aucune autre race au monde n'est aussi attachée que le peuple russe à ses anciens usages, ne désire aussi ardemment l'ordre et la paix. Là où chacun est possesseur du sol, le paupérisme abject est inconnu; la Russie n'a besoin ni de taxe des pauvres, ni de workhouses, car elle n'est pas rongée par ce cancer des sociétés occidentales, une classe de prolétaires déshérités. Tout paysan a sa cabane, son champ, sa vache, voire même son cheval et sa charrette. S'il arrive qu'un homme soit assez paresseux, assez vil pour se ruiner lui-même, il ne peut au moins entraîner ses enfants dans sa perte. Chaque habitant a sa place dans le village; il est l'égal de n'importe qui; dès qu'il a atteint l'âge viril, on lui donne son lot, et il commence à travailler pour son propre compte. L'ivrogne et le fainéant meurent sans laisser un héritage de misère et de honte. Les communes encouragent l'amour filial, le respect pour la vieillesse; elles stimulent la fraternité, l'égalité, et entretiennent le sentiment d'une solidarité, d'une assurance mutuelles.



Femme russe. — Dessin de E. Bayard, d'après une photographie.

D'un autre côté, les communes nourrissent des rivalités de clocher, tendent à isoler le village, à le séparer des villes, à fortifier les préjugés de caste; elles favorisent, chez les classes agricoles, l'erreur la plus dangereuse pour un corps social, celle de se croire un État dans l'État. Un paysan dont la vie tout entière est absorbée par sa propre république s'imagine aisément que le bourgeois obéit à un pouvoir différent et inférieur. Il sait peu de chose du code impérial, si ce n'est qu'il s'applique aux habitants des villes.

IV

Les villes.

Placées en dehors du canton et de la volost, les villes sont régies par des principes tout différents. Le bourgeois possède le pouvoir, que n'a pas l'habitant du village, d'acheter et de vendre, de fabriquer et de perfectionner, d'entrer dans des corporations; toutefois, il est enchaîné à son métier comme le paysan à son sol. Sa maison est construite en bois, mais des peintures vertes et roses lui donnent un riant aspect; les routes sont faites avec des planches, mais elles sont larges et bien entretenues. Loin d'être libre de s'administrer elle-même, la ville trouve partout un maître, dans le ministre, dans le gouverneur, dans le directeur de la police. Le village est une république indépendante, la cité est une fraction de l'empire.



A l'exception de cinq ou six grands centres de population, toutes les villes russes ont un caractère commun; quand on en a visité deux ou trois, dans des parties différentes du pays, on les a vues toutes. Prenez, d'Onéga à Rostoff, de Nijni à Kremenchug, n'importe quelle cité de seconde classe, baignée par une rivière, comme elles le sont pour la plupart : les premiers objets qui frapperont vos yeux seront un beffroi, une prison, un marché aux poissons, une cathédrale et un bazar. En amont et en aval s'élèvent des bâtiments



Couvent de Saint-Antoine, à Kiev. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie.

monastiques ; un pont de bateaux met en communication les deux rives, et un pauvre faubourg sert d'avenue. Le port est encombré de smacks et de radeaux; les premiers chargés de poissons, les seconds formés de bois de pin. Quelle foule sur le quai! Quel air sérieux, chagrin! quel aspect malpropre ont tous ces gens! Leur tristesse vient du climat, leur saleté tient à l'Orient. « Oui, oui, dit un moujick en parlant d'un de ses voisins, c'est un homme tout à fait respectable, il met du linge blanc une fois par semaine. » L'habitant des campagnes mange peu de viande; son dîner, même les jours qui ne sont pas d'abstinence, se compose d'une tranche de pain noir et d'un morceau de morue sèche. Regardez-le, voyez comme il bataille pour un kopek! Quant à l'artisan, c'est plaisir d'avoir affaire à lui; il est toujours accommodant, toujours satisfait, prêt à contenter le pratique par ses actes comme par ses paroles; seulement on n'est jamais sûr qu'il tiendra sa promesse. Il n'a pas une notion bien claire du temps ni de l'espace; et s'il a promis de vous livrer un habit à dix heures du matin, on ne saurait parvenir à lui faire comprendre qu'il a tort de l'envoyer à onze heures du soir.

En arrivant au marché, on se sent pris à la gorge par les émanations d'huile, de sel, de vinaigre qui s'exhalent des monceaux de fruits, des issues de flétan, de morue, de sardines. Les principaux articles de vente sont les pains en couronne, la poterie, la vaisselle d'étain, les clous, les images saintes. La rue n'est qu'un boueux marécage, au milieu duquel se trouvent quelques pierres brutes qui aident l'acheteur à passer d'une échoppe à une autre.

Une marchande de poisson appartient au sexe que l'on veut; et même, quand elle revendique l'honneur d'appartenir à la meilleure, à la plus belle moitié du genre humain, il n'est pas facile de trouver dans sa physionomie ou dans son costume quelque chose qui la distingue de son seigneur et maître. En le voyant près de son mari, sous la morsure de la bise, ramassée dans sa peau de mouton, affublée d'un pantalon de daim, le visage contracté par le froid, les mains noircies par le travail, il serait impossible de dire lequel des deux est l'homme, si la Providence n'avait donné la barbe pour insigne à ce dernier. Deux traits font à coup sûr reconnaître le Russe quand il se trouve mêlé aux habitants d'un autre pays: ce sont la barbe et les bottes; mais comme beaucoup de femmes portent ce genre de chaussures, il n'y a de signe certain pour distinguer le mari que le bouquet de poils qui orne son menton.

Dans le bazar sont les boutiques, cavités profondes, pareilles aux vieilles échoppes mauresques de Séville et de Grenade, dans lesquelles le marchand se tient devant son comptoir, et montre son chétif assortiment de tissus, de pots, de casseroles, ses saints, ses chandelles. Après le pain de seigle et le poisson salé, les articles les plus en faveur sont les images pieuses et les cartes; car en Russie tout le monde prie et joue: le noble dans son club, le marchand dans sa boutique, le batelier sur sa barque, le pèlerin au pied de la croix. L'amour du jeu et celui de la prière semblent avoir la même racine, c'est-à-dire une sorte de fétichisme, la confiance dans le pouvoir des choses invisibles, dans la vertu du hasard. Comme un enfant, le Russe se laisse prendre à tout ce qui est étrange, et il s'estime lui-même en raison du degré de sa crédulité.

Chacun joue gros jeu, eu égard du moins à ses ressources, et rien n'est plus commun que de voir un bourgeois, installé en face de son adversaire, perdre d'abord son argent, puis ses bottes, son bonnet, son cafetan, en un mot tout ce qu'il a sur le corps, y compris sa chemise. Sauf l'eau-de-vie, rien ne livre un Russe au démon aussi sûrement qu'un paquet de cartes.

Mais voyez: ces joueurs abandonnent brusquement la partie, se découvrent et tombent à genoux. Un prêtre descend la rue avec ses saintes images et sa croix. C'est jour de marché dans la ville, et il va inaugurer, bénir quelque boutique dans le bazar; les compagnons qui tout à l'heure jouaient leur chemise, prient maintenant avec ferveur, humblement prosternés dans la rue fangeuse.

La cérémonie par laquelle une boutique, une échoppe, une maison, sont consacrées à Dieu est empreinte d'une certaine grâce poétique. Le pope, prévenu un peu à l'avance, fixe l'heure de la bénédiction, afin que parents et amis puissent y assister. Le moment venu, il enlève la croix de l'autel, et, précédé d'un chantre et d'un diacre, suivi d'un enfant de chœur qui porte l'encensoir, il s'avance au milieu d'une foule d'hommes et de femmes agenouillés, dont la plupart se lèvent et le suivent à l'inauguration, trop heureux de participer si aisément et d'une manière si économique à l'effusion du Saint-Esprit.

Dès qu'il a franchi le seuil de la boutique ou de la maison, le prêtre purifie le local par la prière, puis il bénit l'hôte, et enfin il sanctifie l'édifice en fixant à la place d'honneur l'image du saint patron de l'habitant, de manière que rien ne puisse être fait sous ce toit sans que le gardien céleste en soit témoin.

Quoique bien ordinaires au point de vue de l'art, ces images, placées dans chaque foyer, inspirent la crainte et la vénération. A quelques lieues de Tambov, vivait une vieille dame, qui avait pour les serfs dont elle était propriétaire une telle dureté, que les malheureux, exaspérés par les tortures du knout et du cachot, firent irruption une nuit dans sa chambre; ils lui annoncèrent que l'heure de l'expiation était venue, qu'elle allait mourir. Se jetant à bas de son lit, elle décrocha la sainte image de la muraille, et la présenta aux assaillants comme un défi de frapper la Mère de Dieu. Saisis de respect, les agresseurs s'éloignèrent sans avoir fait aucun mal à leur maîtresse. Mais ce premier succès encourage la dame, qui replace le tableau, passe une robe et descend dans la cour; elle oublie qu'elle n'est plus protégée par son talisman; les mutins fon-

dent sur elle, armés de lourds bâtons, puis, poussant un cri terrible, ils l'assomment sur place.

L'étranger qui parcourt la ville est frappé du nombre des tavernes et de la foule de gens ivres que l'on rencontre. Parmi les réformes secondaires auxquelles le bourgeois est tenu maintenant de se résigner, il convient de placer celle qui consiste à diminuer la force des liqueurs. L'empereur a mis de l'eau dans l'alcool et réduit le prix du verre à cinq kopeks au lieu de quinze. Ce changement est peu goûté par les buveurs de profession, qui désignent leur potion insipide sous le nom de *dechofka* (drogue économique); mais les âmes plus naïves rendent grâce au souverain de son bienfait, en disant : « Qu'il est bon, notre tzar, de nous donner trois verres de whiskey pour le prix d'un seul! » Et pourtant, tout léger qu'il est, l'esprit de feu suffit pour faire vaciller le buveur, car son estomac est vide, ses muscles amollis, son sang pauvre. S'il avait une meilleure nourriture, il serait moins avide de boisson. Heureusement, l'eau-de-vie ne rend pas le Russe querelleur ; il chante, rit, et veut embrasser dans la rue les passants qu'il rencontre. Rien au monde n'est plus drôle que de voir deux moujicks ivres voyager sur un traîneau, coller leurs barbes l'une contre l'autre et se jeter les bras autour du cou. Un gai compagnon de Bacchus gît dans le ruisseau profondément endormi ; un autre, qui n'est pas moins sous la puissance de l'esprit de feu, traverse la chaussée, aperçoit notre homme, rassemble ses vêtements autour de son corps, et, demandant pardon aux dieux et aux hommes, il se couche comme un tendre ami, à côté de son frère, dans la flaque d'eau.

V

Kiev.

Les villes les plus anciennes de la Russie, ses antiques capitales, bien antérieures à la construction du Palais d'Hiver, à celle du Kremlin qui se dresse sur les bords de la Moskowa, Kiev et Novgorod en un mot, sont encore les cités poétiques et révérées de l'empire; la première est la colonne de sa foi, la seconde celle de la puissance impériale.

Kiev ne fait point partie de la Russie proprement dite, et plus d'un historien la regarde comme une ville polonaise. La population est ruthénienne. Pendant des siècles, Kiev fut un des fleurons de la couronne des Jagellons. Les plaines qui se déploient sur la frontière orientale du gouvernement de Kiev sont les steppes de l'Ukraine, pays des cosaques Zaporogues, de l'hetman Mazeppa, terre des légendes émouvantes et des chants insurrectionnels. La race est polonaise; les mœurs sont polonaises. Là pourtant se trouve le berceau de cette Église qui a façonné à son image toute la vie politique, sociale et domestique de la Russie.

La cité se compose de trois quartiers, ou plutôt de trois villes distinctes : Podol, le Vieux-Kiev et Petchersk. Toutes regorgent de bureaux, de magasins et de cloîtres. Néanmoins, la première est spécialement le siége du commerce; la seconde, celui du gouvernement; la troisième, le rendez-vous des pèlerins. Construites sur des rochers abrupts, elles surplombent au-dessus du Dnieper; leur population peut être évaluée à soixante-dix mille âmes environ; elles renferment, partagée en deux reliques différentes, toute la dépouille mortelle du duc païen qui est devenu le saint le plus éminent du pays.

Kiev est la ville des légendes, des faits mémorables; elle a vu la prédication de saint André, la piété de sainte Olga, la conversion de saint Vladimir, l'assaut des Mongols, la conquête polonaise, la victoire définitive de Pierre le Grand. Les provinces qui entourent Kiev ont eu des destinées communes, et réveillent aussi une foule de souvenirs historiques. L'Ukraine, patrie de Mazeppa, a des annales fécondes en incursions, en fuites, en attaques nocturnes, en sacs et en pillages. Chaque village a sa légende, chaque ville son poëme épique de guerre ou d'amour. Cette chapelle s'élève à l'endroit où un grand-duc a été tué; cette éminence est la sépulture d'une horde tartare; sur cette plaine s'est livrée une bataille contre les Polonais. Les hommes y sont mieux faits, plus énergiques, les maisons mieux bâties, et les campagnes mieux cultivées que dans le nord et dans l'est. La musique est plus vive, l'eau-de-vie plus forte, l'amour plus passionné, la haine plus profonde que dans les autres provinces de l'empire. C'est le pays de Gogol; c'est là qu'il a placé la scène de ses nouvelles les plus populaires.

Au pied de deux hautes collines, à une lieue du Vieux-Kiev sur lequel Vladimir construisit son harem et dressa la statue de son dieu païen, quelques pieux ermites, Antoine, Théodosie, creusèrent dans la roche friable, des corridors et des demeures souterraines; là, modèles de toutes les vertus, ils vécurent et moururent en saints. Le mot russe qui signifie caveau est *petchera*, d'après lequel on a donné à l'emplacement le nom de Petchersk. Au-dessus des cellules qu'habitèrent ces ermites, deux couvents furent successivement élevés; ils reçurent les noms d'Antoine et de Théodosie, devenus plus tard les saints patrons de Kiev et regardés comme les pères de tous les Russes qui embrassent la vie monastique.

Des talus gazonnés et plantés d'arbres mettent le premier couvent, celui d'Antoine, en communication, d'une part, avec la vieille ville, de l'autre, avec le monastère de Théodosie. Ces deux édifices, d'un style noble et pur, d'une construction remarquable par sa solidité, comptent parmi les plus beaux de l'Europe orientale. Des coupoles et des clochers les surmontent; toutes les murailles sont décorées de tableaux représentant des scènes de la vie des saints. Le sol même est sacré. Une centaine d'ermites habitent les catacombes, et une multitude d'hommes, victimes volontaires de la pénitence, tombent en poussière dans les niches qui bordent le corridor. J'ai dit : tombent en poussière. Quelle hérésie! Jamais les corps des saints

ne se décomposent, jamais ils ne subissent la corruption. La pureté de la chair dans la mort n'est-elle pas un signe évident de sa pureté pendant la vie, et la dépouille des parfaits n'est-elle pas aussi incorruptible que leur âme? Dans le couvent de Saint-Antoine, on montre au visiteur la tête de saint Vladimir, ou plutôt le morceau de velours qui lui sert, dit-on, d'enveloppe. On assure que la peau a conservé sa souplesse, les muscles leur intégrité, et qu'elle ne répand aucune odeur mauvaise.

Il est difficile à un étranger de se prononcer sur la complète conservation de ces saints et de ces moines d'un autre âge : l'œil ne voit qu'une bière, un poêle en velours et une inscription nouvellement tracée en langue slave.

Cinquante mille pèlerins, Ruthéniens pour la plupart, viennent pendant l'été, des gouvernements de Podolie, de Kiev et de Volhynie, visiter ces tombeaux.

A l'époque où Kiev secoua le joug des Tartares, les vicissitudes de la guerre en firent une cité polonaise, de moscovite qu'elle était; arrachée au rameau oriental de la race slave, elle fut réunie au rameau occidental. Jamais elle n'avait été russe comme Moscou.



Village russe. — Dessin de J. Moynet, d'après une lithographie russe.

De toutes les cités russes de l'intérieur, elle est la plus avantageusement située. Assise sur une chaîne de rochers, elle domine une immense étendue de steppes et un puissant fleuve navigable. Elle est le port et la capitale de l'Ukraine; les Russes du Don, de l'Oural, du Dniester ont les yeux fixés sur elle, et en toute occasion attendent pour agir le mot d'ordre tombé de sa bouche. De la main droite, elle s'appuie sur la Pologne; de la gauche, sur la Russie. Elle touche à la Gallicie et à la Moldavie; elle fait face aux Bulgares, aux Monténégrins et aux Serbes : elle forme un abrégé de toutes les races et de tous les cultes slaves. Un tiers de sa population est moscovite; un autre tiers, russe; le dernier, polonais. En religion, elle est orthodoxe, catholique romaine, grecque unie. Si quelque ville d'Europe réunit les conditions requises pour être la capitale que rêve l'imagination des panslavistes, c'est Kiev assurément.

Traduit par Émile JONVEAUX.

(La suite à la prochaine livraison.)



Porte-faix russe. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie.

LA RUSSIE LIBRE,

PAR M. WILLIAM HEPWORTH DIXON[1].

1869. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VI

L'exil.

Une huitaine de jours avant la dernière insurrection polonaise, un officier de haut grade, enveloppé dans un grand manteau de fourrure, se présenta au milieu de la nuit chez un de mes amis, un Anglais habitant Saint-Pétersbourg, avec lequel il avait des relations approchant de l'intimité.

« Je pars, dit-il; je suis venu pour vous serrer la main et vous demander un service.

— Vous partez?

— Oui. Mon brevet est signé; on m'a désigné mon

1. Suite. — Voy. t. XXIII, p. 1, 17, 33, 49; t. XXIV, p. 1.

poste. La semaine prochaine, vous apprendrez de graves nouvelles.

— Bonté divine ! s'écria l'Anglais, réfléchissez à ce que vous allez faire, vous, un officier !

— Je suis Polonais, et ma patrie m'appelle. Vous qui êtes étranger, vous ne pouvez comprendre la force du sentiment qui m'anime. En abandonnant le service, je ne l'ignore pas, je compromets mon général; le gouvernement m'appellera déserteur, et si j'échoue, je ne serai pas jugé digne de la mort d'un soldat. Je sais tout cela, et pourtant je vais où le devoir m'appelle.

— Mais votre femme..., votre pauvre jeune femme, que vous avez épousée il n'y a pas un an !

— Elle sera en sûreté. J'ai demandé un congé de trois mois, et j'ai pris nos passe-ports; dans huit jours, elle sera en France, chez des amis. Vous êtes Anglais; c'est pour cela que j'ai recours à vous. Sur le droschki, avec lequel je suis venu chez vous et qui est à votre porte, se trouve un coffre rempli d'or. Je veux vous le confier; vous ne me le rendrez que si nous avons le dessous, et vous ne le remettrez qu'à la personne qui se fera reconnaître par un signe dont nous allons convenir ensemble. Je n'ai pas besoin de vous dire que l'argent est bien à moi et que le dépôt ne vous compromettra pas, puisqu'il est consacré à la charité, non aux besoins de la guerre.

— C'est, je suppose, dit mon ami, une partie de votre fonds sibérien.

— Oui; et vous acceptez ? »

Le coffre fut remis. L'officier partit. En moins d'une semaine, la révolte éclata sur plusieurs points; divers engagements eurent lieu, et les Polonais, sous la conduite de leurs chefs, obtinrent le succès qui suit toujours une attaque imprévue. L'attention publique commençait à se fixer sur trois ou quatre noms jusqu'alors inconnus; mais celui du visiteur nocturne n'était pas de ce nombre. Tout à coup, le général L... acquit une grande renommée; ses marches rapides, ses attaques audacieuses, ses victoires de chaque jour devinrent un sujet d'alarmes pour la cour de Russie, jusqu'au moment où un corps de troupes considérable fut dirigé contre lui. Le chef rebelle fut alors accablé sous le nombre; quelques-uns dirent même qu'il avait péri dans la lutte. Un soir, mon ami venait de lire dans un journal le récit de l'engagement, quand son domestique lui remit une carte portant ces mots :

La comtesse R....

La dame insistait pour être introduite à l'heure même. Son nom était inconnu à l'Anglais; néanmoins il alla au-devant de la visiteuse, et trouva dans le corridor une femme jeune encore, très-pâle, mince, et en grand deuil.

« Je suis venue à vous, dit-elle aussitôt, pour une œuvre de charité. Du champ de bataille, un jeune officier s'est traîné jusqu'à ma demeure; il était si épuisé par la fatigue et par le sang qui s'échappait de ses blessures, que nous nous attendions à le voir expirer d'un moment à l'autre. Ses papiers nous ont appris que c'était le général L... Il a passé une nuit dans ma maison, mais il était en proie à un violent délire. Il répétait avec tendresse le nom de Marie, sa femme peut-être. Quand le jour parut, il fut traqué; des soldats l'emmenèrent; mais auparavant, il me glissa cette carte, et d'un regard plein d'angoisse, il me supplia de la remettre entre vos mains.

— Vous l'avez apportée vous-même de Pologne ?

— Je suis, moi aussi, une victime, et j'ai souffert, dit-elle. Il n'y avait pas de temps à perdre; en trois jours je suis venue ici.

— Vous le connaissiez ?

— Non, pas du tout. Il était malheureux; je voulais le secourir. Je ne sais même pas son vrai nom. »

Jetant un coup d'œil sur la carte, mon ami vit qu'elle ne contenait rien que son nom et son adresse, quelque chose comme ceci :

George Herbert,
Sergie street,
Saint-Petersburg.

Mais il connaissait l'écriture.

« Dieu du ciel ! s'écria-t-il, cette carte vous a été remise par le général L... ?

— Par lui-même. »

Une demi-heure plus tard, mon ami s'entretenait avec un homme qui était connu pour avoir du crédit en haut lieu. On alla trouver le ministre de la guerre; on parvint à l'intéresser en faveur du prisonnier, mais il ne dissimula pas combien il avait peu d'espoir.

« Le général Mouravieff, dit-il, est sévère, son pouvoir illimité; et mon pauvre adjudant a pris part à la campagne. Déserteur, rebelle, que peut-on alléguer pour le sauver ? »

Malheureusement, il n'eut pas lieu de manifester son bon vouloir : une dépêche de Mouravieff qui arriva quelques heures plus tard annonçait que le général L... avait été *pendu*. Quand mon ami alla au ministère de la guerre pour savoir si l'on avait pu tenter quelque chose, un geste lui apprit la fin tragique du malheureux officier.

« Pourriez-vous me dire, demanda le ministre, quel nom porte mon second adjudant parmi les insurgés ? Lui aussi n'a pas reparu. »

Le visiteur ne put s'empêcher de sourire.

« Vous pensez, reprit le ministre, que cette révolte a été organisée dans mes bureaux; vous ne vous trompez pas de beaucoup. »

Arkhangel, le Caucase, la Sibérie, en un mot toutes les frontières de l'Empire russe eurent leur contingent de prisonniers. Le règne actuel a diminué de beaucoup le nombre des déportations, et même, pendant un certain temps, les travaux publics d'Arkhangel se sont substitués dans les préoccupations publiques aux mines de Sibérie. Ce n'est pas que le désert asiatique ait été abandonné; plusieurs grands criminels et quelques condamnés politiques sont encore envoyés au delà des

monts Ourals; mais le système a été adouci dans ces derniers temps : le nom de la Sibérie a cessé d'être ce mot terrifiant qui représentait à l'imagination une mort vivante. Il n'est pas rare de rencontrer des bandes de jeunes compagnons, partis de Mezen et d'Arkhangel, qui vont franchir l Oural, en quête de la fortune; pour ces aventuriers, la Sibérie est un Eldorado, une terre promise!

La terreur qui enveloppait comme un linceul l'Asie septentrionale a été en grande partie détruite par la science.

Des communications se sont ouvertes; on a établi des relations plus étroites avec les tribus. On sait maintenant que Tomsk, dont le nom seul glaçait le sang dans les veines de ceux qui l'entendaient, est une charmante ville, située dans un vert vallon, au pied d'une majestueuse chaîne de montagnes. Elle n'est pas à une grande distance de Perm, qui est presque un faubourg de Kazan. On a construit des routes, et dans quelques mois, le chemin de fer qui doit relier Perm à Tomsk sera établi.

On s'est aperçu également qu'une colonie pénitentiaire a toujours une existence assez courte, ou que du moins, si elle ne périt pas, elle se transforme bientôt. Un homme peut établir son foyer partout, et la demeure qui renferme ses joies, son avenir, la demeure où il peut se dire chez lui, a cessé d'être une prison. Il est dans la nature de tout établissement pénitencier de créer avec le temps un danger pour la mère patrie; une Sibérie peuplée de Polonais deviendrait un immense embarras pour l'Empire: ce serait une seconde Pologne à l'Orient. Déjà, nombre de personnes calculent l'époque à laquelle les fils des exilés politiques seront en Asie maîtres des places et des emplois. Ne jetteront-ils pas dans le pays les germes d'une puissance polonaise, d'une église catholique? Des libéraux russes pensent qu'un jour la Sibérie sera pour l'Empire ce que les Etats-Unis sont pour l'Angleterre.

Les exilés transportés aux frontières appartiennent aux classes les plus diverses. Il y a des nobles et des roturiers, des prêtres et des laïques; des criminels d'Etat, des coupe-jarrets, des hérétiques, des schismatiques, des fabricants de fausse monnaie; les uns ont été condamnés par l'empereur, d'autres par les tribunaux, d'autres enfin par l'Eglise. Ceux qui sont déportés par ordre du ministre de la police ou d'un gouverneur de province, ne sont ni jetés en prison, ni astreints au travail. On les soumet à une légère surveillance; ils sont inscrits sur des registres spéciaux, et ils doivent de temps en temps faire acte de présence au chef-lieu militaire. En dehors de ces formalités, ils sont complètement libres. Ils vont dans le monde, et si l'on devine que ce sont des exilés, c'est seulement en raison de leur intelligence plus vive, de la réserve de leur langage. Ceux qui n'ont pas de patrimoine exercent des professions libérales. Quelques-uns enseignent la musique ou les langues, d'autres se font médecins, d'autres avocats; un plus grand nombre encore deviennent secrétaires ou commis de fonctionnaires russes. Il en est beaucoup qui occupent des emplois dans l'administration rurale. Pendant une de mes excursions en tarantasse, j'ai visité une douzaine de hameaux dont tous les juges de paix étaient Polonais.

Trois mille hommes, faits prisonniers à Varsovie pendant la dernière insurrection, furent déportés dans Arkhangel. Forts de leur nombre, ils devinrent si audacieux, que leurs projets de révolte menacèrent la sécurité de la ville. Le gouverneur fit venir en toute hâte des troupes des provinces voisines; et le ministère de la guerre dut éloigner tous les Polonais de Prusse et d'Autriche, que, dans la précipitation du châtiment, il avait jetés sur les rives de la mer Blanche.

On les avait logés dans un bâtiment qui servait d'arsenal avant que l'État eût transporté dans le Sud les établissements de ce genre; leur condition, quoique fort rude, ne l'était pas plus que celle des gens au milieu desquels ils vivaient. Ils étaient traités avec douceur par les officiers, car on honorait leur courage; on leur avait permis de recevoir la visite d'une commission de résidents étrangers. Leur ordinaire était copieux et de bonne qualité; plus d'un pauvre factionnaire qui se tenait à leur porte, le fusil au bras, a dû envier leur abondante ration de pain et de soupe.

Beaucoup de ces prisonniers ont été successivement ramenés dans leur pays, quelques-uns rendus à leurs familles, d'autres renvoyés simplement dans la province qu'ils habitaient. On en a gracié plusieurs sans condition; mais le plus souvent, défense a été faite aux amnistiés de s'établir à Varsovie. Une centaine peut-être restent encore à l'arsenal, attendant que l'heure de la délivrance sonne aussi pour eux. Leur situation est pénible, sans nul doute; mais dans quel pays le sort d'un prisonnier politique ne l'est-il pas? Serait-ce dans la Virginie? Serait-ce en Irlande? Serait-ce en France?

Les chances d'évasion sont très-rares, tant les Russes exercent une étroite surveillance sur leurs prisonniers. En l'espace de douze ans, on n'a pas pu réussir dans une seule tentative de fuite. Voulant à tout prix échapper à la captivité, un Polonais qui avait été interné à Mezen, car on ne regardait pas la ville ouverte d'Arkhangel comme une prison assez sûre, trompa la surveillance de son gardien, et se glissant au milieu des bois qui bordent la mer, se tint caché jusqu'au moment où il put s'emparer d'une barque de pêcheur; alors, il lança résolument au large sa frêle embarcation, dans l'espoir d'être recueilli par quelque navire anglais ou suédois. Pendant quatre jours et quatre nuits, il fut ballotté sur les vagues, pénétré jusqu'à la moelle des os par le brouillard glacial. Ce ne fut pas tout. En proie aux tortures de la faim et de la soif, il sentait à chaque heure ses forces défaillir. Bientôt la rame lui échappa des mains; poussé au rivage par la marée dans un état d'épuisement, il se trouva trop heureux d'échanger sa liberté contre un

morceau de pain. Quand l'officier chargé de faire une enquête arriva dans la ville, le malheureux était, à demi mort dans la prison qui renfermait ses compagnons d'exil.

Sauf la douleur d'être détenus dans une terre triste et lointaine, les insurgés polonais sont assez bien traités sous le rapport physique. La tâche qu'on leur impose n'est pas au-dessus de leurs forces, leur paye est plus élevée que celle des soldats qui les gardent, et quelques-uns ont même la permission d'exercer dans les villes différents emplois. Autrefois, ils pouvaient aussi donner des leçons, celui-ci de danse, celui-là de dessin, un autre de langues étrangères; mais cette faveur leur est maintenant refusée, sous prétexte que plus d'une fois ils ont abusé de la confiance des familles qui les avaient accueillis.

Ce n'est pas en effet chose facile, quand on laisse les Polonais mécontents se mêler à la population indigène, d'empêcher l'esprit public de se modifier quelque peu, et la police jalouse s'écrie aussitôt que l'on corrompt la jeunesse.

En général, le Polonais est plus instruit que le Russe. Il possède plus d'idées, il a l'esprit plus inventif, le caractère plus pratique. Aussi ne peut-il se trouver



Le vieux palais du Khan tartare, à Batchi-Sérai. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

au milieu de ses compagnons sans devenir bientôt leur chef. Il sait traduire leurs souhaits en paroles, il leur montre les moyens d'agir. Prisonnier, il devient commis; exilé, il devient surveillant, professeur. Envoyé dans une province lointaine, il arrive, lentement parfois, mais d'une manière sûre, au rang qui lui est dû. Un ordre de la police ne peut le dépouiller de son talent; après avoir subi sa condamnation, il reste comme citoyen dans la ville où il était interné, il s'y ouvre une carrière. Il n'est pas rare de le voir obtenir une chaire de professeur, devenir juge, ou s'il a servi comme soldat, entrer dans l'état-major d'un général.

Pendant ce temps, au milieu de ces vicissitudes, il ne renonce pas à ses espérances; au fond du cœur, il reste Polonais, et caresse le rêve de la liberté pour laquelle il a déjà souffert l'exil. Le pays qui l'emploie ne peut avoir confiance en lui. A l'heure de la crise, rien n'assure qu'il ne le livrera pas à l'ennemi, qu'il ne se servira pas du pouvoir dont il est armé pour le frapper d'un coup mortel. La Russie redoute son tact, sa souplesse, son aptitude au travail. En réalité, il lui est impossible d'avancer sans lui ni avec lui.

Les Polonais qui, après des années de bannissement, ont recouvré la liberté, forment une classe à part; ils ont les qualités particulières que produit la souffrance sur des organisations poétiques et qui sentent vive-

ment. On les appelle les *Sibériens*. Depuis quelques jours je voyage avec un de ces Polonais; en causant avec lui, je découvre une autre face de cette histoire étrange, de la vie de l'exilé.

VII

Les Sibériens.

« Ces vers sont d'un Sibérien, me dit mon compagnon de voyage, après m'avoir cité quelques strophes d'un poëte polonais.

— Un Sibérien?

— Oui. Dans ces provinces, on rencontre un peuple dont le monde n'a presque jamais entendu parler; un peuple nouveau, pourrais-je dire, car si au physique il rappelle les guerriers qui ont suivi Sobieski sous les murs de Vienne, il ressemble moralement aux moines patients et laborieux qui ont construit les sanctuaires de Solovetsk. Le temps les a mûris. Tristes et calmes, ils sont connus parmi nous sous le nom de Sibériens.

— Sont-ils Polonais de naissance?

— Oui sans doute, de naissance, de cœur et de génie. Ce sont nos fils qui ont subi l'épreuve du feu, nos fils que nous n'espérions plus revoir dans le monde des vivants. Nous les appellions « ceux que nous



Batchi-Séraï (voy. p. 26). — Dessin de H. Clergel, d'après une photographie.

avons perdus ». En Pologne, nous avons une phrase lugubre qui revient souvent à la bouche des amis qui se séparent : « Jamais nous ne nous reverrons. » Pendant bien des années, ces paroles ont été comme un arrêt du destin. Un exilé qui avait franchi les monts Ourals ne les repassait plus; on gardait sa mémoire comme celle d'un mort. Nous ne pouvions espérer que les traits chéris de nos frères et de nos enfants nous apparussent de nouveau, si ce n'est en rêve. De nos jours, cette phrase n'est plus qu'un souvenir du passé, un écho répété par le fleuve de Babylone. A Vilna, à Kazan, à Kiev, dans une centaine de villes, on trouve des colonies de Polonais, heureux et paisibles aujourd'hui dans leurs foyers, qui sont revenus de ces contrées maudites; des hommes d'une haute naissance, et d'une culture plus haute encore, ont foulé les neiges de Tomsk et ont rapporté en Occident un cœur pur, meurtri, mais non brisé.

— Après l'amnistie, se sont-ils réconciliés avec l'empereur?

— Ils se sont réconciliés avec Dieu. Ne vous méprenez pas sur le sens de mes paroles. Personne ne doute qu'Alexandre II ne soit un prince bon et brave, ayant assez de droiture pour connaître son devoir, as-

sez de caractère pour l'accomplir, bien que ses pieds se soient longtemps et souvent heurtés aux pierres de la route. Mais Dieu est au-dessus de tous, son Fils est mort pour tous; l'empereur n'est qu'un instrument dans sa main. Vous me regardez comme un mystique. Parce que mes compatriotes ont foi dans une puissance supérieure, les hommes de l'Occident, qui ne croient à rien, les traitent de rêveurs. En dépit d'eux pourtant, nous voyons nos présages, nous pratiquons notre religion, nous respectons notre clergé, nous obéissons à notre Dieu.

— J'ai toujours entendu dire que, dans la prière, les Polonais sont des femmes pour la ferveur, et dans la bataille, des lions, des héros pour la bravoure!

— Comme toute la jeunesse de mon district, ajouta mon interlocuteur après une pause, j'ai pris part à l'insurrection de 1848, triste affaire qui n'avait pas même le mérite d'être polonaise ou slave. Le soulèvement était dû à une inspiration française. J'avais voyagé avec un ami dans l'ouest de l'Europe; nous avions séjourné quelque temps sur les bords du Rhin et de la Seine, nous y avions oublié la religion de nos mères, et nous avions appris à considérer la Pologne comme une France du Nord. Nous nous disions républicains; nous croyions être de grands philosophes; mais l'idole à laquelle s'adressait notre culte était Napoléon, dont les bannières avaient conduit à la mort un si grand nombre de nos compatriotes. Nous ne fréquentions plus les églises, nous avions même renié nos prêtres polonais. Nous haïssions le tsar, et nous détestions les Russes de tout notre cœur. Deux années avant que la république fût proclamée dans les rues de Paris, nous retournâmes à Varsovie, avec l'espoir de réussir de façon ou d'autre à ébranler la puissance du tsar; mais la répression avait devancé notre entreprise; Cracovie, la dernière de nos villes libres, était incorporée à l'empire d'Autriche le jour même où ma tarantasse s'arrêtait devant la maison de mon père. La France s'efforçait de nous donner confiance en elle; dans les assemblées que nous tenions avec nos jeunes amis, nous abandonnions les bons vieux hymnes, les mots de ralliement polonais, pour des devises et des chants parisiens. Autrefois nous célébrions en chœur l'*Enfant de Bethléem;* mais alors, obéissant à une influence étrangère, nous nous soulevions aux accords de la *Marseillaise*. Nous étions devenus étrangers dans notre pays : le cœur de nos compatriotes n'était pas avec nous. Les femmes s'éloignaient, le clergé nous regardait avec défiance; toutefois, l'impopularité qui accueillait nos idées ne faisait que provoquer nos rires. Nous disions que nous saurions bien nous passer de ces prêtres et de ces esprits étroits : quel besoin avions-nous d'hommes qui toujours avaient été esclaves, de femmes qui toujours avaient été dupes? Quant à la foule des bourgeois, des épiciers et des boulangers, nous professions pour elle un profond mépris. Qui jamais avait entendu parler d'une révolution faite par des marchands de chandelle? Nous étions nobles : nous ne pouvions accepter l'aide des manants. Puis vint l'heure des désillusions. Cette France, sur laquelle tout Polonais avait les yeux fixés, se mit en république; alors une bande de viveurs, qui excellaient à tourbillonner dans une polka, se jetèrent sur les canons russes, et furent en un instant balayés par la mitraille. Je fus relevé mourant, et porté dans une maison où l'on pansa mes blessures; on me conduisit ensuite au Château-Royal avec une centaine de mes compagnons, pour attendre que nous fussions jugés par une commission impériale et condamnés à la dégradation nobiliaire, à l'exil en Sibérie, aux travaux des mines à perpétuité. Mon ami était avec moi dans l'échauffourée, il partagea mon sort.

— Est-ce qu'il vous a fallu faire le chemin à pied?

— Oh! non. Nicolas, quoique naturellement sévère, n'était pas homme à enfreindre la loi. Prince lui-même, il avait du respect pour les droits de la naissance, et un noble ne pouvait être traité comme un colporteur ou un serf; notre feuille de route portait que nous devions garder nos priviléges jusqu'à notre arrivée à Tobolsk. Là siégeait la commission permanente de Sibérie, chargée de faire connaître à chacun de nous sa destination précise. Nous nous y rendîmes sur une voiture légère à laquelle on avait attelé de vigoureux poneys; quand le sol des routes était ferme, nous parcourions deux cents verstes dans une seule journée. On nous avait mis des chaînes aux pieds, de sorte que nous ne pouvions ôter nos bottes ni la nuit, ni le jour; mais les habitants des steppes que nous traversions rapides comme l'éclair, se montraient bons et humains envers nous : ils nous donnaient furtivement du pain, du poisson et de l'eau-de-vie. Ils savaient que nous étions Polonais, et quoique en général les popes nous représentent comme des ennemis de Dieu, les Russes, même les plus sauvages, témoignent toujours aux exilés une bonté touchante. Il leur est facile de distinguer d'un voleur celui qui est condamné pour crime politique, car le bourreau imprime sur le front et les joues du larron un triple signe d'infamie, une affreuse marque noire que ne peuvent effacer ni le feu, ni les acides; et si les paysans regardent comme très-pervers un Polonais parce qu'il est catholique, du moins, quand ils le voient malheureux, ils n'éprouvent plus pour lui que de la compassion. A deux reprises, j'ai tenté de m'échapper des mines; chaque fois, bien que j'eusse échoué, la bonté de ces pauvres gens m'a surpris. Ils n'osaient pas favoriser ouvertement ma fuite, mais ils devenaient aveugles et muets; souvent même, lorsque, poussé par la faim et le désespoir, je m'aventurais à ramper la nuit près de leur cabane, je trouvais, déposés sur le bord de la fenêtre, un morceau de pain, une tranche de poisson et une coupe de kvas.

— Qui les avait placés là?

— De pauvres paysans; ils avaient pris sur leur nécessaire pour soulager quelque malheureux tel que moi.

— C'est alors que vous avez commencé à les aimer?

— Pas encore, mais à les comprendre et à reconnaître qu'ils étaient mes frères. Mon cœur cependant resta fermé pour eux pendant de longues années. J'étais un savant, disaient-ils; je pensais qu'en donnant de la nourriture à un affamé, ils ne faisaient qu'obéir aux instincts naturels d'une horde sauvage. Enfin un pauvre prêtre, monté sur un traîneau, vint visiter les mines. J'avais entendu parler de lui; je connaissais son nom, ses périls, la mission qu'il s'était imposée, car dans ses voyages le P. Paul n'obéissait à d'autre impulsion, à d'autre inspiration que la sienne propre; il avait préféré cette propagande évangélique au ministère paisible qu'il aurait pu exercer dans la cathédrale d'une grande ville, parce que les pauvres exilés avaient plus besoin de ses services que les heureux du monde. Je savais par ouï-dire qu'il parcourait la Sibérie, allant de mine en mine, d'usine en usine, afin de réveiller chez les catholiques quelques souvenirs de leur foi primitive; de célébrer la messe, de confesser, de baptiser, de bénir les unions, de consacrer une tombe nouvellement fermée. Pour mon compte, je n'attachais pas la moindre importance à sa visite. Que pouvait faire pour moi un pauvre prêtre, relégué volontairement au fond d'un affreux désert, sans aucune influence dans les régions gouvernementales, sans amis puissants? Il n'était pas probable qu'il eût un culte pour Napoléon, et il devait bien certainement avoir en abomination le nom de Mazzini. Quel point de contact pouvait-il y avoir entre un pareil homme et moi? La nuit de son arrivée, il faisait un froid glacial; son traîneau était à moitié brisé; les loups lui avaient servi d'escorte. Une sorte de pitié instinctive pour son âge et ses souffrances me poussa vers lui. Je le menai à notre cabane de bois; quand la chaleur l'eut un peu ranimé, avant même d'avoir pris aucune nourriture, il nous parla de cet amour de Dieu qui était toute sa force. A souper, il partagea notre pain noir et notre insipide potage aux navets, puis il se coucha sur un matelas et s'endormit aussitôt. Pendant plusieurs heures je restai assis, contemplant son visage, ses cheveux blancs qui tombaient sur l'oreiller, ses deux bras croisés sur sa poitrine. Si jamais un mortel a eu pendant son sommeil l'expression pure et calme d'un ange, ce fut le P. Paul. Voilà les hommes que fait l'Église du Christ.

Le lendemain j'allai le voir, car notre inspecteur avait voulu que la visite du missionnaire fût un jour de fête pour les prisonniers catholiques; alors il se mit à me parler de mon pays et de ma mère, en sorte que mon cœur s'attendrit et que les larmes coulèrent sur mon visage. Puis, me prenant la main affectueusement et me regardant comme aurait fait mon père, il me dit, avec une voix d'une douceur pénétrante : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous soulagerai; bienheureux sont ceux qui pleurent, car ils seront consolés; bienheureux ceux qui sont doux et humbles de cœur, car ils posséderont la terre. » J'avais lu cent fois ces versets, car j'estimais fort le Nouveau-Testament à cause des textes démocratiques qu'il contient; mais jamais je n'avais senti la puissance des paroles divines avant de les avoir entendues de la bouche du P. Paul. Je compris qu'elles s'adressaient à moi. Il me semblait respirer dans l'air qui m'environnait le souffle de ma mère. Je mis de côté ma philosophie, et j'éprouvai une fois encore les pures émotions de mon enfance.

La voix de mon interlocuteur a un timbre bas et doux, mais les notes en sont fermes; elles frappent mon oreille comme la vibration de cordes harmonieuses. Après un moment de silence, je lui demande quel effet cette révolution, dans ses sentiments, a eu sur ses rapports avec les Russes.

— Un chrétien, me répond-il, n'est plus esclave de la chair. Sa première pensée est pour Dieu; la seconde pour les enfants de Dieu; non-seulement pour ceux que le hasard a fait naître sur les bords de la Vistule, sur les Alpes, sur la mer Blanche, mais dans n'importe quel pays du monde. Il abandonne l'épée à ceux qui un jour périront par l'épée. Son arme est l'esprit, et il espère conquérir l'humanité par l'amour.

— Alors vous remettriez le glaive à quiconque serait assez audacieux, assez emporté pour le saisir?

— Non; c'est à Dieu, non pas à nous, qu'il appartient de désigner celui qui ceindra l'épée; il arme, pour servir ses desseins, celui qu'il en juge digne. C'est un don terrible, et quiconque le tient dans sa main doit renoncer au bonheur.

— Pourtant combien voudraient l'avoir!

— Il est vrai. Mais celui qui, le premier, voit le feu est consumé par l'incendie. Observez combien on juge différemment la guerre quand on en vient à reconnaître que les hommes sont les fils de Dieu. Toute guerre a pour but de tuer quelqu'un. Quel est donc ce quelqu'un? Aimeriez-vous à penser que, dans un monde futur, un coup terrible du destin doit vous pousser à tuer un ange?

— Non, assurément.

— Pourtant les hommes sont des anges placés dans une sphère moins haute. Nous jugeons les choses d'après nos impressions personnelles; nous restons aveugles jusqu'au moment où l'amour de Dieu se tient tout près du cœur brisé. Des multitudes de Sibériens sont rentrés en Pologne : mais, parmi ces exilés, il n'en est peut-être pas un qui soit revenu comme il était parti.

— Ils sont plus vieux.

— Plus sages. Le P. Paul et les prêtres qui lui ressemblent, car il n'accomplit pas seul sa tâche de dévouement, n'ont pas travaillé en vain. Peut-être serait-il plus juste de dire qu'ils n'ont pas vécu en vain; le service qu'ils rendent à l'âme fière et endolorie de l'exilé, ce n'est pas la parole qu'ils répandent, mais la doctrine qu'ils mettent en action. Les poëtes et les écrivains qui ont passé par l'épreuve, ces Sibériens revenus en Europe, se font remarquer par leur style plus pur; ils ont rompu avec la France et les Français. Ils lisent des livres plus sérieux, parlent un lan-

gage plus sobre. N'était leur amour de Dieu et leur amour de la patrie, on pourrait les croire complétement domptés. Ils prêchent peu, mais ils agissent beaucoup; ils visent surtout à ce qui est grand et noble; quoique éloignés, ils protestent avec énergie contre toute effusion de sang qu'une nécessité absolue ne justifierait pas. Ils jugent mieux des Russes, et ils n'ont pas eu besoin de l'amnistie pour sentir la fraternité des tribus slaves.

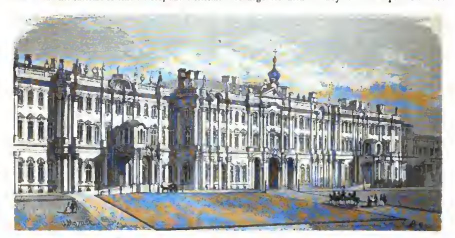
— Seriez-vous panslaviste?

— Non! Il nous faut une politique plus large, un mot de ralliement plus noble. Le parti panslaviste a élevé une muraille autour de Kiev, et il voudrait en dresser une autre autour de la Russie. Il a, comme le Chinois, la passion des murailles. Moscou doit être son idéal : une muraille entoure le Kremlin, une seconde muraille enferme la ville tartare, une troisième la cité proprement dite. Ce qu'il nous faut, à nous, c'est le vieux cri de guerre de saint George, le patron de nos premiers ducs, de nos villes libres, de notre féconde église.

VIII

Une cour tartare.

Dans cette magnifique salle du Kremlin que l'on appelle le trésor de Moscou, on voit un personnage à cheval et en armes, richement vêtu : c'est un boyard du temps d'Ivan IV. Armes, costume, équipement sont ceux d'un *mirza*, d'un noble Tartare : une inscription gravée sur le cimeterre de Damas tiré du fourreau apprend au Russe pieux que : « Dieu seul est Dieu et Mahomet son prophète. » Pourtant le personnage est bien un boyard du temps d'Ivan IV.



Le Palais d'Hiver à Saint-Petersbourg. — Dessin de J. Moynet, d'après un croquis fait sur nature.

Parmi les souverains qui ont gouverné la Russie, il n'en est pas dont le caractère et le rôle soient aussi difficiles à comprendre que ceux d'Ivan IV. En dépit d'une foule d'actes atroces, il est regardé par un grand nombre de ses historiens comme un sage réformateur, un prince patriote. Certes, la critique impartiale peut alléguer beaucoup de choses en sa faveur. C'est à lui que les Moscovites sont redevables de leur affranchissement du joug tartare. C'est lui qui leur a conquis le royaume de Kazan, la Sibérie, le khanat d'Astrakhan. Sur toutes les frontières, il fit reculer le Croissant devant la Croix. Il lutta sans désavantage, souvent même avec gloire, contre les Suédois et les Polonais. Il ouvrit son pays au commerce étranger, créa des ports sur la Baltique, la Caspienne, la mer Blanche. Son règne fut marqué par une foule de progrès. Il appela des imprimeurs des bords du Rhin, et publia les *Actes des Apôtres* dans la langue nationale. Il fit venir de Francfort d'habiles médecins, de Londres des sculpteurs sur bois, des fondeurs de cuivre. Réunissant des ouvriers constructeurs dans la ville de Vologda, il bâtit une flotte de radeaux et de bateaux de toutes grandeurs, afin d'établir avec la mer Blanche des communications aussi faciles et aussi régulières que possible. Il convoqua un parlement pour délibérer sur diverses mesures d'intérêt public. Les traditions qui servaient seules de guide à la justice furent, par ses ordres, rédigées en un code de lois. Il interdit la mendicité dans l'Empire, et poussant ses réformes jusqu'au clergé, publia un *Credo* uniforme à l'usage de la communauté religieuse dont il était le chef.

Ivan était un sauvage, mais un sauvage populaire; un chef terrible, mais terrible aux riches et aux grands. Véritable réformateur tartare, il ne craignait nullement d'employer l'arbitraire et la violence; toutefois, s'il pressurait les marchands, il construisait à ses



Vue generale de Moscou, prise du Gué des Crimeens. — Dessin de J. Moynet, d'après nature.

frais des hameaux pour les villageois; s'il détruisait les villes libres, il installait des milliers de pauvres sur le domaine public; s'il abattait les princes et les boyards comme membres d'une caste ambitieuse et turbulente, s'il gouvernait par le bâton, il essaya aussi de gouverner par la presse; s'il saccagea Novogorod et Pskov, il bâtit un grand nombre de sanctuaires et de villages. Il était édificateur par tempérament autant que par politique : trouvant un empire de bois, il voulut léguer à son fils un empire de pierre. Il fit sortir de terre quarante églises, soixante et un couvents. Il éleva le monument gracieux de Saint-Vassile, près des murs du Kremlin, et lui donna le nom du saint patron de son père. On dit qu'il construisit cent cinquante châteaux forts et plus de trois cents bourgades.

Pour rendre son peuple sédentaire et le civiliser, il étudia l'organisation des provinces tartares qu'il avait récemment soumises. Kazan et Batchi-Seraï étaient des cités beaucoup plus somptueuses que Vladimir et Moscou; le prince le plus chétif de la suite du Grand Khan éclipsait par ses armes et par son costume tous les boyards de la cour du tzar.

Ivan commença par diviser son royaume en deux parts : l'une qui restait soumise à sa direction personnelle, l'autre qu'il gouvernait par des délégués revêtus du même pouvoir que les beys tartares. Il leva une armée régulière, la première, la seule qui existât en Europe à cette époque, et la fit équiper à la tartare. Il se créa des gardes du corps, auxquels il donna la coiffure tartare. Enfin, comme le Grand Khan, il transforma son palais en harem, et déroba ses femmes et ses filles à la vue du public; la mode nouvelle d'exclure le beau sexe de la cour fut par lui érigée en règle sévère. Les ducs et les boyards suivirent son exemple : la réclusion des femmes devint aussi stricte qu'à Bagdad et à Bokhara.

Cet usage subsista jusqu'à l'époque de Pierre le Grand. Le pays était gouverné par des beys provinciaux appelés boyards et voyevods; l'armée, portant l'uniforme des troupes turques, en apprenait aussi l'exercice et les manœuvres; les femmes étaient enfermées dans des harems comme les odalisques du sultan. Pierre abolit ces coutumes musulmanes : il ouvrit les portes de son sérail impérial, montra la tzarine en public, invita les dames à paraître à la cour. Cependant, on retrouve encore aujourd'hui quelque trace de cette mode turque, particulièrement dans les villes de province. De même que chaque maison considérable avait son harem, dans lequel nul étranger ne pouvait mettre le pied, elle avait aussi un cimetière séparé pour les femmes. Plusieurs de ces anciens cimetières, qui restent encore debout, ont été convertis en cloîtres; tels sont le Novo-Devictchie, couvent de filles, dans un faubourg de Moscou, et le monastère de l'Ascension, dans le Kremlin, près de la Porte-Sainte; il fut pendant deux siècles, jusqu'à l'époque de Pierre le Grand, le lieu d'inhumation de toutes les tzarines.

Ivan avait l'art de faire naître des querelles entre ses ducs et ses boyards; il excellait à envenimer les disputes, à provoquer les délations, et il s'en faisait un titre pour dépouiller l'accusateur comme l'accusé. Il parvint à retirer ainsi aux grands presque tous leurs droits et privilèges séculaires; il les réduisit à dépendre de son bon plaisir. Quant aux hommes qu'il était obligé de ménager ostensiblement, il les combla d'honneurs et leur confia des postes importants dans les provinces les plus lointaines; de cette façon, il tenait à distance, au fond d'une sorte de Sibérie politique, les hommes qu'il estimait dangereux. Le pouvoir des ducs fut restreint, les richesses des boyards confisquées. Les princes étaient trop nombreux pour qu'il fût possible de les atteindre; car, dans Moscou, à l'époque d'Ivan, un homme sur trois portait ce titre, et ce n'était point chose rare de voir les nobles personnages qui en étaient revêtus panser le cheval ou cirer les bottes d'un marchand anglais. Bien peu des anciens ducs survécurent à ce règne; cependant les Narichkin, les Dolgorouki, les Galitzin et quatre ou cinq autres échappèrent à la ruine des leurs; aujourd'hui, ces antiques familles regardent d'un air de protection quelque peu hautaine la dynastie régnante. Les Narichkin se sont alliés aux Romanof. L'une de ces maisons, à qui l'on avait offert le titre d'Altesse impériale, refusa en disant : « Non, Sire; Narichkine je suis. » Quand Pierre Dolgorouki reçut la nouvelle que l'empereur l'avait dépossédé de son titre de prince, « Vous prétendez, *vous*, s'écria-t-il, dégrader un homme tel que *moi!* Commencez donc par me dépouiller de mes ancêtres, qui étaient grands-ducs de Russie lorsque les vôtres n'étaient encore que comtes de Holstein-Gottorp? »

Moscou était gouverné comme un camp tartare. Les gardes du corps d'Ivan (*Opritchniki*) erraient dans les rues, coiffés de leurs bonnets orientaux, prodiguant l'insulte aux gens de toute classe, boyards et bourgeois, artisans et moujicks, comme s'ils se fussent crus d'une autre race et d'une autre foi; ils pillaient les maisons, enlevaient les femmes, mettaient à mort les hommes; en sorte qu'un étranger qui rencontrait une bande de ces soudards sous les murs du Kremlin pouvait s'imaginer que la ville avait été abandonnée au pillage de la soldatesque.

Les efforts d'Ivan pour organiser le pays d'après les principes tartares suscitèrent dans l'Église une opposition énergique : Athanase se retira, Germain fut révoqué; le tzar ne recula même pas devant le meurtre. Saint Philippe fut martyr de cette époque de violence : il périt en défendant sa patrie et son Église contre cet empereur qui voulait tout soumettre à l'esprit tartare.

Entrez dans la grande cathédrale de l'Ascension, à n'importe quelle heure du jour ou quelle époque de l'année, vous trouverez une foule d'hommes et de femmes prosternés devant une châsse d'argent. C'est là que sont renfermés les restes de saint Philippe. Chacun y accourt, chacun veut baiser les pieds de la statue. Le meurtre du martyr est un de ces crimes nationaux que des expiations de plusieurs siècles ne

sauraient racheter. Le pénitent invoque saint Philippe dans ses prières; c'est en son nom qu'il jeûne, qu'il allume des cierges; il gémit devant sa tombe, comme s'il implorait le pardon de quelque faute personnelle.

Le conflit de saint Philippe et d'Ivan, de l'Eglise chrétienne et de la cour tartare, est devenu une légende sacrée.

IX

Les serfs.

Boris Godounof, parent et successeur d'Ivan IV, donna au principe du servage une forme légale (1601). Habile, résolu, animé de l'amour du bien public, il conçut le projet de coloniser les steppes solitaires et les rives désertes des fleuves. Il n'avait aucune hostilité contre les paysans..., tout au contraire, il voulait leur être utile. *Fixer* le campagnard sur sa terre était regardé alors comme une réforme désirable et bienfaisante. Après avoir pris conseil de ses boyards, il choisit la fête de saint George, patron des villes libres et des anciens Russes, pour proclamer qu'à l'avenir tout paysan cultiverait et posséderait, sans pouvoir l'abandonner jamais, le champ dont il se trouvait actuellement détenteur.

Jusqu'à cette époque, les idées que l'on s'était faites de la propriété territoriale avaient été celles d'une horde asiatique. Du golfe de Venise à la baie du Bengale, le mode de possession du sol variait suivant la race et le climat; mais dans tous les pays où régnaient les Tartares, la propriété initiale était attribuée au sultan, au schah, au khan ou au mogol. Abandonnant les usages de siècles meilleurs, les Russes avaient délégué à leur prince victorieux les droits que leur avaient conférés les beys tartares.

Ivan IV partagea le sol suivant son bon plaisir, fondant ici des villages pour les campagnards, là donnant des terres à un voyevod dont il voulait récompenser les services, plus loin achetant un ennemi avec des concessions de forêts et de pêcheries, absolument comme avaient fait Batou Khan et Timour. Il y eut dans cette distribution une telle prodigalité, un tel désordre, qu'à l'avénement de Godounof, en 1598, les duchés et les khanats se composaient d'une foule de domaines sans laboureurs, tandis qu'une quantité prodigieuse de cultivateurs n'avaient pas un pouce de terre. Les paysans formaient des hordes errantes. Godounof résolut de rendre sédentaires ces classes nomades, en attachant chaque famille au sol par un intérêt personnel, héréditaire. Le mal qu'il fallait guérir était oriental, il y appliqua un remède oriental. Les khans avaient employé les mêmes moyens; Godounof ne fit qu'étendre et préciser leur système, de manière à soumettre une plus grande portion du territoire à la charrue.

Il est probable que cette fête de saint George (1601) fut saluée par le paysan et le boyard comme une journée glorieuse; que le décret qui établissait le servage en Russie fut accueilli comme une mesure grande et populaire. Pour comprendre ce fait, nous devons rectifier certaines idées préconçues, et nous souvenir que le servage à Moscou ne ressemblait nullement au système féodal tel qu'il existait dans le comté de Surrey ou dans l'Ile de France.

Le servage a été un grand acte de colonisation. Une sage politique, une noble générosité inspiraient Godounof, car il fit abandon à son peuple de millions d'hectares qui appartenaient au domaine de la Couronne. Le sol fut concédé à des conditions fort douces. Le villageois s'engageait à vivre sur son champ, à le labourer, à construire une maison, à payer les impôts, et à servir son pays pendant la guerre. Il n'avait guère à sacrifier, en échange de la pièce de terre qu'il recevait, autre chose que ses habitudes de vagabondage.

Pour veiller à ce que le serf — l'homme *fixé* sur le sol — observât les clauses du marché, le chef de l'État établit dans chaque province un boyard ou un voyevod avec le titre d'inspecteur, mesure nécessaire et pourtant fatale. Ce commissaire, homme puissant chargé de traiter avec le faible, avait reçu l'éducation tartare; de même que le tsar succédait au khan, le boyard se regardait comme le successeur du bey. Les abus ne tardèrent pas à se produire; le plus grand de tous fut cet usage du knout, que les seigneurs avaient emprunté aux gouverneurs asiatiques. Le serf, toutefois, y était soumis, non en sa qualité de serf, mais en celle de Russe. Tout homme pouvait battre quiconque était au-dessous de lui. Le tsar frappait le boyard, le boyard s'en vengeait à son tour sur celui qui n'avait que le titre de prince; le colonel faisait souvent sentir au capitaine le talon de sa botte, le capitaine bâtonnait ses soldats. Cet usage est dans tous les pays de l'Orient un signe d'autorité; un boyard qui pouvait donner le knout à un laboureur pour avoir négligé de cultiver son champ, de réparer sa cabane, de payer les taxes, aurait eu besoin d'une dose de vertu plus qu'ordinaire pour ne pas se croire à la longue le maître du serf.

Tel n'était pas l'esprit de la loi. Le paysan pourtant recevait sa terre de la Couronne, exactement comme le boyard. Un marché avait été conclu entre deux parties consentantes, le noble et le paysan, pour régler leurs rapports à l'égard d'une certaine propriété territoriale, composée de lacs, de champs, de forêts, avec les différents droits inhérents à la possession, droits de chasse, de pêche, de passage, de barrière, etc. C'était une convention qui liait les deux contractants, le riche aussi bien que le pauvre, le fort aussi bien que le faible. Il était interdit au serf de quitter sa demeure, mais le boyard ne pouvait pas l'en chasser; le serf était tenu de servir son maître, mais il avait le droit d'acquérir, par son travail et son économie, une terre qui lui appartînt en propre. Enfin, si la coutume locale et la violence des caractères permettaient aux seigneurs de condamner leurs serfs à l'amende et au knout, ces mêmes serfs trouvaient quelque consolation à penser que les champs arrosés de leurs sueurs appartenaient à eux en vertu d'un titre qui ne pouvait jamais être annulé.

Un moujik, s'adressant à son seigneur, énumère dans le quatrain suivant ses droits et ses charges :

Mon âme à Dieu,
Ma terre à moi,
Ma tête au tzar,
Mon dos à toi.

Jusqu'au règne de Pierre Ier les abus du système allèrent toujours en croissant. L'inspecteur des serfs devint leur propriétaire. Dans les districts isolés, qui pouvait protéger les villageois ? J'ai entendu un Ancien condamner au knout un campagnard, sur la plainte de deux voyageurs qui l'accusaient d'avoir bu et d'être hors d'état de conduire leur tarantasse. Ces hommes étaient eux-mêmes ivres, mais l'Ancien les connaissait, il ne songea seulement pas à leur demander de preuves. Un manant accusé par un bourgeois doit nécessairement avoir tort. « Dieu est trop haut, et le tzar est trop loin, » dit le proverbe russe. Dans ces temps malheureux, la rudesse des mœurs l'emporta sur le texte de la loi ; les serfs furent battus, affamés, vendus ; mais tout cela se fit au mépris des règlements.


Un marchand. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie.

Pierre introduisit quelques modifications qui, malgré son bon vouloir, aggravèrent le mal au lieu d'y porter remède. Il interdit de vendre les serfs ailleurs que dans le domaine sur lequel ils vivaient : mesure excellente, mais dont il paralysa la bienveillante action en convertissant l'ancienne contribution foncière personnelle en une taxe collective, dont le seigneur était responsable, et qu'il avait droit de recevoir des serfs, suivant la quote-part de chacun. Un maître armé d'un tel pouvoir doit vraisemblablement devenir pire qu'un démon ou meilleur qu'un homme. Pierre enleva aux communautés religieuses le droit qu'elles avaient de posséder des serfs sur leurs terres, aussi bien que les boyards et les princes. Les moines n'avaient pas tenu ce qu'on attendait d'eux quand on leur avait conféré un pareil privilége; comme ils étaient propriétaires de leurs domaines en vertu d'un titre supérieur à celui que la loi pouvait donner, il était difficile au serf d'un monastère de croire que le champ qu'il labourait lui appartenait dans une mesure quelconque.

Catherine continua la croisade de Pierre le Grand contre le costume, les usages, les modes et les traditions tartares; à l'exemple aussi de ce prince, elle s'occupa également de beaucoup de choses essentiellement nationales. Elle était animée de l'amour du bien public, et la Charte qu'elle octroya aux nobles fut en Russie le fondement d'une classe moyenne instruite. Elle eut la pensée d'exonérer les propriétés des paysans de toute redevance, de les convertir, si l'on peut dire ainsi, en franc-alleu. Elle confisqua les serfs attachés aux couvents, pour les placer sous une juridiction différente; elle publia des édits ayant pour but d'améliorer la position du paysan vis-à-vis de son seigneur. Ses efforts, toutefois, eurent pour résultat d'attirer sur l'habitant des campagnes des maux plus grands encore que ceux dont il souffrait, car le servage, qui n'avait été qu'une coutume locale, — suivie par les uns, rejetée par les autres, adoptée dans le gouvernement de



La grosse cloche et la tour d'Ivan Vilikof. — Dessin de E. Therond, d'après une photographie.

Moscou et de Voronèje, repoussée dans ceux de Kiev et de Korkov, — fut dès lors sanctionné, défini, reconnu comme loi de l'Empire. Désireuse d'établir dans ses États l'ordre qu'elle rêvait, Catherine fixa sur le sol le paysan de la Lithuanie et de la Petite-Russie, exactement comme Godounof l'avait fait pour le paysan de la Grande-Russie en lui donnant une demeure, une propriété. Paul, fils de Catherine, alla plus loin : il limita le droit du seigneur sur le travail du serf à trois jours par semaine, et bien que l'idée n'ait jamais eu force de loi, elle a suffi pour rendre sa mémoire chère aux communes, dont beaucoup l'honorent comme un martyr de leur cause. Paul, cependant, doit être compté parmi les princes qui étendirent le servage dans l'Empire. Il créa une nouvelle catégorie de serfs, les paysans des apanages, qui appartenaient aux membres de la famille impériale, tout comme le paysan de la Couronne appartenait au domaine de la couronne.

Alexandre Ier fit entrer cette épineuse question dans une nouvelle phase en créant une classe de paysans libres; mais les guerres de son règne ne lui laissèrent ni le temps ni les moyens de diriger une transformation sociale aussi difficile, aussi périlleuse; quelques années plus tard, toute trace de sa généreuse tentative avait disparu. Nicolas n'était point par tempérament porté aux réformes; le vieil et immobile esprit tartare le dominait tout entier; il élargit la base du servage en plaçant les paysans libres, colons, forestiers, mineurs, sous la direction spéciale de l'État, en sorte que tout habitant de la campagne qui n'avait pas de maître particulier devint un paysan de la couronne.

Mais, depuis la fin du règne d'Ivan (1598) jusqu'à la mort de Nicolas (1855), tout patriote qui avait assez d'audace pour parler librement, s'élevait contre les abus du servage, institution inconnue au pays dans les temps plus heureux de sa primitive histoire. Tout prétendant, tout rebelle qui prenait les armes contre son souverain écrivait sur son drapeau : « Liberté des serfs. » En 1670, Stenka-Razin lançait, de son quartier général, près d'Astrakhan, une proclamation dont les premiers articles décrétaient la déposition de la maison régnante et l'abolition du servage. Le chef d'une insurrection plus moderne et plus formidable que celle de Razin, Pougacheff, avait, en 1770, pris pour devise l'affranchissement des serfs; il arrachait les paysans à leurs seigneurs, et les mettait en pleine possession de leurs terres. Pestel et les conspirateurs de 1825 avaient aussi adopté le même cri de ralliement.

Ce furent les manifestations de Pougacheff qui engagèrent l'impératrice Catherine à étudier la question du servage. Nicolas lui-même subit une influence analogue. La veille du jour où il écrasa l'insurrection sur la place Saint-Isaac, il avait nommé une commission secrète chargée de faire un rapport sur l'état social de l'Empire, et spécialement sur la condition des serfs. Éclairé par les faits signalés dans cette enquête, il rédigea une série d'actes (1828-29) qui avaient pour but de soustraire les paysans au pouvoir de leurs seigneurs. Ces décrets ne furent jamais imprimés; le calme étant revenu dans les esprits, l'empereur ne jugea plus les réformes nécessaires. La révolution de juillet 1830 lui causa une vive frayeur, et le détourna plus encore de toute idée de concession. Après avoir rappelé aux grands que leurs serfs étaient chrétiens et devaient être traités comme tels, après leur avoir défendu d'exiger plus de trois jours de corvée par semaine, suivant le désir de l'empereur Paul, l'autocrate crut en avoir assez fait : son acte d'émancipation ne vit pas le jour.

Dans les dernières années de sa vie, néanmoins, cette question le tourmentait nuit et jour. En dépit de la brillante organisation de ses troupes, il sentait que le servage était un péril pour l'Empire, affaibli déjà par la grande scission du peuple en Orthodoxes et en Vieux Croyants. Quant à l'étendue véritable du ravage causé par ces deux causes dissolvantes, il ne la connut guère que sur son lit de mort; il appela, dit-on, près de lui, son fils; lui apprit ce qu'il avait fait, ce qu'il avait laissé inachevé, lui recommanda d'étudier et de compléter son œuvre.

Ce fut un bonheur pour le serf que Nicolas l'eût laissé attendre. Le projet d'émancipation, rédigé sous les yeux du rigide empereur, n'était national ni d'esprit, ni de forme; ce document, d'inspiration germanique, se basait sur l'idée fausse que le servage n'était autre chose que la féodalité revêtue d'un nom moins antipathique. Nicolas posait en principe que le serf devait obtenir sa liberté personnelle, mais qu'il fallait laisser au noble la propriété de la terre.

X

L'émancipation.

Le jour où Alexandre II fut couronné (1855), serfs et seigneurs attendaient de lui quelque mesure grande et salutaire. Les paysans avaient confiance dans le nouvel empereur, les nobles le craignaient. Une panique frappa les propriétaires. — « Quel bien peut sortir de ces réformes? s'écriaient-ils? Le pays est troublé profondément; nos biens seront détruits. Voyez ces rustres que vous parlez de rendre libres! Ils ne savent ni lire, ni écrire; ils n'ont pas de capital, pas de crédit, pas d'initiative. Passer la journée en prières, ou boire jusqu'à s'enivrer, voilà les seules choses dont ils soient capables. Les tentatives d'émancipation réussiront peut-être dans les provinces polonaises; dans le cœur de la Russie, jamais! » — Le gouvernement soutint cet assaut avec calme, il y opposa un langage pacifique et des actes vigoureux; l'empereur ne cessa de répéter à tous ceux qui pouvaient l'entendre qu'il y avait péril, non pas à faire beaucoup, mais à ne rien faire. Son opinion se répandit, gagna du terrain et finit par triompher.

Des adresses arrivèrent de plusieurs provinces. Des comités de consultation furent créés; l'empereur s'efforça d'associer à sa tâche les hommes les plus actifs et les plus libéraux. Quand on eut ainsi éclairé l'esprit public, on établit à Saint-Pétersbourg, sous la présidence du tzar, une haute commission, composée des ministres d'État, et de quelques membres du conseil impérial. Un second corps, qui reçut le titre de comité rapporteur, fut aussi nommé; il eut pour président le comte Rostootsef, l'un des rebelles graciés de 1825. La Commission étudiait les principes qui devaient régir l'émancipation; le comité rapporteur classait les faits. Une masse de renseignements fut recueillie; dix-huit volumes de documents et de chiffres furent imprimés, et les conclusions formulées dans un résumé succinct.

Ce travail achevé, deux corps de délégués des provinces, élus par les seigneurs, furent convoqués dans la capitale; ils examinèrent le rapport, soulevèrent des objections et les amendements qu'ils proposèrent furent soumis à l'empereur.

Jusque-là, les nobles et les propriétaires fonciers avaient seuls donné leur avis sur le projet de loi; ils l'avaient façonné d'après leurs intérêts et les idées de leur classe. Si le droit des serfs à la liberté personnelle y était reconnu, on leur interdisait le moindre droit sur le sol. Ce principe était le mot d'ordre de toutes les parties intéressées; un grand nombre de personnes savaient aussi que tel était le sens de l'acte secret rédigé par l'empereur Nicolas. Comment des propriétaires, tremblants pour leurs fermages, auraient-ils émis une opinion différente? « L'émancipation passe encore, si on ne peut faire autrement, disaient-ils avec tristesse, mais l'émancipation sans la terre. » Les délégués provinciaux appuyaient sur ce point; le comité rapporteur l'admit dans son projet. Ainsi défendu, le principe fut soumis à la haute commission. On cita l'exemple de la France, de l'Angleterre et de l'Allemagne; et comme les vassaux de ces pays n'avaient reçu aucune concession de terres, il fut décidé que les serfs n'en obtiendraient pas non plus. La haute commission adopta l'amendement.

Mais, dans les heures de crise, la Providence suscite l'homme qui doit accomplir ses desseins. En dépit des paperasses amoncelées par les rapporteurs, le tzar savait que quarante-huit millions de Russes comptaient sur lui pour que justice leur fût faite; chacun de ces quarante-huit millions d'hommes sentait que son droit sur le sol était aussi valable que celui de l'empereur sur sa couronne. Alexandre comprit que la liberté, sans les moyens de vivre, serait pour le paysan un don fatal. Ne voulant pas voir une réforme populaire dévier de son but et n'aboutir qu'à une agitation stérile, il refusa de condamner le serf à la misère par l'acte même qui devait l'affranchir. « Joindre à la liberté la possession de la terre, » telle fut la devise d'Alexandre, le principe fécond qu'il défendit contre ses conseillers les meilleurs et les plus anciens.

Les décisions des comités ne laissaient à l'empereur qu'un parti à prendre : en appeler à une assemblée plus haute. Quelques membres de la Commission, connaissant les intentions de leur maître, avaient voté contre l'amendement; le tzar soumit la question au Grand Conseil, en déclarant qu'une mesure aussi importante ne pouvait être décidée par une assemblée d'un rang inférieur, qui même était loin d'être unanime. Ici encore des calculs intéressés vinrent combattre les intentions généreuses du réformateur. Le Grand Conseil se compose de princes, de comtes, de généraux, pour la plupart avancés en âge, qui n'attendent plus de la cour que très-peu de faveurs et tiennent énormément aux domaines qu'ils possèdent. Ils votèrent contre l'empereur et les serfs.

Tout paraissait perdu, la bataille cependant était gagnée. Tant que le Grand Conseil n'avait pas adopté les conclusions des comités, l'empereur répugnait à faire usage de son pouvoir absolu, même pour sauver le pays; mais, le jour du vote, il déclara, en sa qualité d'autocrate, que le principe « La liberté jointe à la possession de la terre, » était la base de son acte d'émancipation.

Le 3 mars (19 février) 1861, l'acte fut signé.

La population rurale se composait alors de vingt-deux millions de serfs ordinaires, trois millions de paysans des apanages, et vingt-deux millions de paysans de la Couronne. Les premiers furent seuls affranchis par le décret de 1861; une loi spéciale a plus tard été rendue en faveur des paysans des apanages et de ceux de la Couronne, qui aujourd'hui sont aussi libres de fait qu'ils l'étaient précédemment de nom.

Une portion de terre, variant dans chaque province, suivant le sol et le climat, fut assignée à chaque individu; et l'aide du gouvernement fut promise aux serfs qui rachèteraient leurs champs et leurs demeures. Les paysans ne tardèrent pas à entrer dans cette voie. A la date du 1er janvier 1869, plus de la moitié avaient profité de l'avantage qui leur était offert; la dette contractée par le peuple envers la Couronne s'élève maintenant à une somme considérable.

Le prestige de « la liberté jointe à la possession du du sol » étant devenu le pivot de l'acte d'émancipation, on dut songer à prendre des mesures d'une sage prévoyance, dans le cas où le paysan qui recouvrait sa liberté serait tenté de revenir à la vie errante d'autrefois. Personne ne savait jusqu'à quel point il s'était corrigé des habitudes nomades en vue desquelles le servage avait été institué. Chacun se demandait avec inquiétude si le campagnard affranchi saurait se soumettre à la loi; des dispositions furent donc prises pour prévenir le retour de l'anarchie sociale qui, sous Boris Godounof et Pierre le Grand, avait forcé la Couronne à *coloniser* le pays.

Voici quelques-unes de ces mesures restrictives :

« Nul paysan ne peut changer de résidence sans abandonner d'une façon irrévocable sa part des terres communales.

« Dans le cas où le village refuserait de la reprendre, il doit la céder au seigneur du district.

« Il faut que le paysan soit en règle pour tous ses engagements personnels, tant à l'égard des particuliers que de la commune.

« Il est obligé de pourvoir à la subsistance des membres de sa famille qui, à raison de leur âge trop tendre ou trop avancé, pourraient être une charge pour la commune.

« Il doit avoir remboursé tous les arrérages de rentes dues sur son champ au seigneur du district.

« Il est tenu de produire, soit un consentement de quelque autre commune à l'admettre comme membre, soit un certificat en règle constatant qu'il a acheté la propriété d'une pièce de terre. »

Ces dispositions, qui ne sont que provisoires, paraissent attacher le paysan au sol d'une manière suffisante.

Comme dans toutes les grandes transformations de ce genre, les districts les plus affectés par le décret nouveau se montrèrent les plus mécontents. Des plaintes fort contradictoires étaient émises : le serf avait obtenu trop de concessions, les seigneurs avaient trop



Village russe. — Dessin de J. Moynet, d'après une lithographie russe.

gardé. Dans plusieurs provinces, les paysans refusèrent d'entendre à l'église la lecture de l'édit impérial. Ils prétendaient que le pope les trompait; que, devenu l'instrument des nobles et trahissant le tsar, il cachait les véritables lettres d'affranchissement, et leur lisait des documents forgés par les seigneurs. Des fanatiques et des imposteurs profitèrent de leur irritation pour les exciter à la révolte.

L'empereur résolut de visiter lui-même les provinces troublées. Un jour, il convoqua les anciens d'un district et leur adressa ces sages paroles : « Je vous ai donné toutes les libertés consacrées par les lois du pays; mais je ne vous en accorde pas d'autres que celles qui s'y trouvent implicitement comprises. » C'était la première fois que les paysans russes entendaient parler d'une limite mise par la loi à la volonté de leur empereur.

Traduit par Émile Jonveaux.

(La suite à la prochaine livraison.)



Maison russe du nord. — Dessin de J. Moynet, d'après nature.

LA RUSSIE LIBRE,

PAR M. WILLIAM HEPWORTH DIXON[1].

1869. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XI

La liberté.

« Quels ont été les premiers effets de l'émancipation dans votre province? demandai-je à une dame, la princesse B....

— J'en ai vu d'assez comiques, me répondit-elle. Le matin, les pauvres gens ne pouvaient en croire ni leurs yeux ni leurs oreilles; le soir, ils étaient ivres; le lendemain, ils demandaient à se marier.

— Ainsi, d abord l'incrédulité, puis l'eau-de-vie, puis le mariage. En effet, c'était chose plaisante.

— Il ne faut pas oublier que le serf ne pouvait ni boire ni aimer à sa guise. Il avait hâte de mettre à profit cette double liberté. Peut-être même lui fut-elle fatale.

— Pas celle de se marier assurément.

— Eh! qui sait? »

Les résultats véritables de l'affranchissement sont appréciés de façons très-diverses par les hautes classes. Si, d'un côté, dans les salons libéraux du Palais-d'Hiver, on voit tout en rose, de l'autre, les deux partis extrêmes, les conservateurs et les socialistes, considèrent la réforme d'un œil bien différent : ils la regardent comme souverainement impolitique et dangereuse.

Tout Russe qui fait l'effort de critiquer les actes du

1. Suite. — Voy. t. XXIII, p. 1, 17, 33, 49; t. XXIV, p. 1 et 17.

pouvoir prend un langage sombre, oriental, prophétique; il pousse de lugubres lamentations, et se répand en prédictions sinistres. S'il lui arrive de juger les défaillances de son temps et de son pays, il maudit les hommes et les choses; fait-il même son examen de conscience personnel, il y apporte cet esprit rigide, impitoyable, acharné.

Vous vous adressez à un groupe de conservateurs, société charmante à rencontrer dans un salon ou dans un club, gens d'une éducation parfaite, d'une politesse exquise, raffinée jusqu'à la corruption; seigneurs qui n'ont jamais vu leurs serfs, propriétaires qui n'ont jamais vécu sur leurs domaines, dandys jeunes ou vieux, qui passent leur vie à errer de Saint-Pétersbourg à Paris, qui sont connus dans toutes les maisons de jeu, dans tous les théâtres, de la Néva jusqu'à la Seine. Ces hommes vous diront avec le plus gracieux sourire que la Russie est perdue.

« Vous parlez du travail libre! s'écrient-ils avec dédain. Sous le poids de ces libres institutions, le pays décline d'année en année; il décline en morale, il décline en production, il décline en force politique. Le paysan travaille moins et boit plus qu'auparavant. Tant qu'il est resté serf, le fouet pouvait le rendre sinon sobre, du moins industrieux. A l'heure présente, il est devenu maître de ses actions, et il trouve bon de flâner au cabaret ou de sommeiller sur le poêle. Non-seulement il s'abaisse lui-même, mais il entraîne chacun dans sa ruine. Le bourgeois vaut incomparablement moins; le marchand ne trouve plus rien qu'il puisse ni acheter ni vendre. La bêche et la charrue demeurent inactives : la production de froment, d'avoine, d'orge, de maïs est moindre que dans le bon vieux temps. La Russie est plus pauvre que jamais, sous le rapport financier comme sous le rapport physique. Les famines sont devenues plus fréquentes, les incendies plus nombreux; le vol et le meurtre suivent la même progression. Il existe aujourd'hui entre les riches et les pauvres une division bien autrement profonde qu'il n'y en avait entre les seigneurs et les serfs. Le noble étendait sa sollicitude sur le paysan, et les déshérités vivaient des débris de la table des riches. Ils exerçaient les uns sur les autres une influence salutaire. Dans le nouvel état de choses, nous sommes des étrangers quand nous ne sommes pas des rivaux, des concurrents quand nous ne sommes pas des ennemis. Peu importent au paysan les intérêts ou les souffrances des nobles ou des prêtres. Un seigneur qui veut vivre sur ses terres doit semer les saluts et les sourires, se rendre populaire par des courbettes, afin de conserver son bien. Encore ne parvient-il pas à empêcher le paysan de piller ses fermes, de dépeupler ses lacs, de battre son bailli, d'insulter sa femme. Son temps se perd en plaintes, soit à la police, soit au juge, soit au chef cantonal. Toutes les classes vivent dans une lutte perpétuelle, et les semences de révolution sont largement répandues. »

Ailleurs, on tombe au milieu des rouges, parti bien plus audacieux, bien plus passionné, dont plusieurs membres ont fait, eux aussi, de fréquents voyages de Saint-Pétersbourg à Paris, mais non pas pour fréquenter les croupiers et les danseuses. Ce sont des hommes au front pâle, aux yeux étincelants, qui décorent du nom de science leurs utopies sociales, et regardent les ukases d'émancipation comme un acheminement à la république populaire qu'ils voudraient établir.

Ces rapports et ces édits étaient nécessaires, disent-ils, pour ouvrir nos yeux à des vérités accablantes. Nos misères étaient cachées; nous ne voyions que la richesse de nos princes, la splendeur de nos palais, le nombre immense de nos soldats. Nous croyions, et le monde entier partageait notre erreur, que le gouvernement impérial avait en lui-même assez de force pour marcher dans n'importe quelle voie, pour écraser n'importe quel ennemi. Le tsar était si grand! Qui aurait songé à ses serfs? Quand le soleil brille de tout son éclat, quel œil peut en apercevoir les taches? Aujourd'hui, le règne de l'illusion est à jamais évanoui, notre infortune est exposée à tous les regards. Vous dites que nous sommes libres et que nous prospérons dans notre liberté; la réalité contredit vos paroles. L'acte d'émancipation était un piége. Les paysans s'imaginaient qu'ils allaient être affranchis de la domination de leurs seigneurs; mais quand vint le jour de la prétendue délivrance, ils reconnurent qu'on les avait soustraits à l'autorité d'un mauvais maître pour les jeter sous la verge d'un autre, pire que le premier. Celui qui jadis était serf, devint esclave. Il avait appartenu à un voisin, souvent à un ami, maintenant il était transformé en propriété de la couronne. Marqué de l'aigle noir comme d'un fer infamant, il était rivé au sol par une chaîne plus forte que jamais. Une fausse civilisation s'emparait de lui, le retenait dans son étreinte. Qu'a fait pour lui cette civilisation? Elle l'a réduit à la famine, l'a dépouillé, l'a ruiné. Allez dans nos villes. Examinez nos bourgeois; écoutez-les mentir et tromper; ils rendent de faux témoignages; achètent avec une mesure et vendent avec une autre. Visitez nos communes. Remarquez les yeux atones et les traits stupides du lourdaud du village : il vit seul, comme une bête fauve, loin de ses compagnons, au même niveau sur l'échelle des êtres que le tronc d'arbre de la cabane qui l'abrite. Voyez comme il se gorge de boisson, comme sa marche est vacillante; comme il dit ses prières, néglige ses devoirs, et se reproduit, pareil à l'ours ou au loup de la forêt, sans que le moindre rayon d'intelligence traverse son cerveau. Cet état de choses doit prendre fin. Le pauvre est la victime de tous les tyrans, de tous les imposteurs; le ministre lui enlève sa liberté, le noble son champ; mais l'heure de la révolution approche; et le peuple la saluera par le cri de ralliement : « Nous voulons plus de liberté, nous voulons plus de terres! »

Un étranger qui écoute les uns et les autres, qui observe les faits avec attention, ne tarde pas à reconnaître que certaines apparences peuvent en effet moti-

ver ces opinions extrêmes et contradictoires. Mais si, laissant les points de vue particuliers, il considère l'ensemble, il demeure convaincu que la situation est incontestablement devenue meilleure. Depuis l'émancipation, le paysan est mieux vêtu, mieux logé, mieux nourri; sa femme est plus robuste, ses enfants plus propres, sa demeure plus saine; lui et les siens ont à se féliciter d'un changement qui, d'une chose qu'il était, a fait de lui un homme.

Le paysan, il est vrai, dépense beaucoup d'argent en boissons alcooliques; mais il en dépense plus encore pour la toilette de sa femme. Il emploie de meilleur bois pour la construction de sa cabane, et dans beaucoup de provinces, particulièrement celles de l'Est, des améliorations ont été introduites même à l'extérieur. Les troncs de bois sont peints, les joints fermés avec du plâtre. Il envoie ses enfants à l'école, et va lui-même plus souvent à l'église. S'il vend moins de fourrures et de blé, c'est qu'ayant une aisance plus grande, il peut maintenant garder pour lui du pain blanc et porter un bonnet de peau.

La classe bourgeoise et la classe marchande ont également bénéficié de la réforme. Toutes les branches de l'industrie servant aux usages domestiques ont été stimulées énergiquement. On use plus de chaussures, on construit plus de maisons; les chapeaux, les robes, les manteaux, sont l'objet d'une consommation plus grande; les boulangeries et les brasseries produisent davantage; l'instituteur a plus d'élèves, le banquier inscrit sur ses livres les noms d'un plus grand nombre de clients.

Ce mouvement s'étend sur toute la ligne; car les autres droits, les autres libertés suivent de près l'émancipation. Il y a cinq ans (1864), l'empereur a créé dans chaque gouvernement deux pouvoirs locaux: un conseil de District et un conseil Provincial, où la population entière, depuis le prince jusqu'au paysan, doit être représentée. Tous les habitants sans distinction, nobles, prêtres, marchands, cultivateurs, sont appelés à élire le premier de ces corps; chaque classe vote séparément et en parfaite liberté. Le Conseil provincial se compose de délégués des conseils de district. Il s'occupe de la construction des prisons, du drainage des marais, de l'endiguement des rivières, etc. L'influence des nobles y est prépondérante, tandis que celle du paysan se fait surtout sentir dans les conseils de district où sont réglées toutes les questions relatives aux routes et aux ponts. Ces deux assemblées ne sont pas moins utiles l'une que l'autre comme écoles de liberté, d'éloquence et d'esprit public. Les hommes les plus intelligents de chaque province s'y forment à la vie civile, et au besoin à la vie parlementaire.

Partout, l'observateur constate chez les paysans une tendance à se porter vers les villes, à entrer dans un cercle d'activité plus grande. Cette disposition les ramène bien au-delà de la période tartare, à l'époque des meilleurs jours de Novogorod et de Pskov.

Confiné dans son village, le paysan peut compter sur la morne existence qui est le partage de sa mule et de son bœuf; ses pensées se concentrent sur sa soupe aux choux, son potage de sarrazin, son pain noir et sa boisson favorite. S'il y acquiert quelques vertus patriarcales, l'amour du foyer domestique, le respect pour la vieillesse, le goût des contes et des chants, la préférence de la loi orale à la loi écrite, il apprend aussi, sans savoir pourquoi, à penser et à sentir comme un Bédouin sous sa tente, comme un Kirghiz au milieu du steppe. Presque toujours un villageois fredonne quelque vieux air. Que vous le rencontriez abattant un pin, rentrant à l'étable son attelage, ou assis à sa porte, vous êtes sûr de l'entendre répéter la même antique chanson d'amour ou de guerre. S'il attaque un couplet plus vif, c'est un chant de vengeance ou de haine. Les bandits sont ses héros; le jeune homme qui n'ose murmurer une parole à l'oreille de sa danseuse entonnera de toute la force de ses poumons une bravade séditieuse comme celle-ci:

> Je ne travaillerai plus dans les champs,
> Que puis-je gagner avec la bêche?
> Mes mains sont vides, mon cœur malade.
> Un couteau! un couteau! Mon ami est dans la forêt!

Un autre chantera la strophe suivante:

> Je pillerai le marchand dans sa boutique,
> Je tuerai le noble dans son château;
> J'aurai mon butin de jeunes filles et d'eau-de-vie,
> Et le monde m'honorera comme un roi.

L'une des plus populaires de ces chansons de brigands a pour refrain cette menace qui s'adresse au noble et au riche:

> Nous sommes venus boire votre vin,
> Nous sommes venus voler votre or,
> Nous sommes venus embrasser vos femmes.
> Ah! ah!

Cette indifférence pour le juste et l'injuste est le fruit du servage, sous le joug duquel les paysans ont gémi pendant deux cent soixante années.

L'oppression rend les hommes insensibles à la vie et à la mort. Il est difficile de trouver ailleurs, si ce n'est dans la vie sauvage, des crimes aussi atroces que ceux qui ont été engendrés par le servage russe; la liberté la plus chère aux paysans affranchis a été celle de la vengeance.

Ivan Gorski vivait, à Tambov, dans une étroite intimité avec une famille de sept personnes; un motif inconnu lui fit concevoir contre elles une haine implacable; il se procura un fusil, et obtint de ses amis sans défiance la permission de s'exercer dans leur cour. Ils le laissèrent dresser une cible et tirer tant que bon lui sembla, si bien que les habitants du voisinage s'habituèrent à entendre du matin au soir des détonations. C'était ce que voulait l'assassin. Quand les choses en furent là, il tua ses victimes les unes après les autres, sans que personne eût l'idée de leur porter se-

cours. Arrêté quelques jours après, il lui fut impossible d'alléguer un motif quelconque pour expliquer son crime.

Daria Sokolof avait servi en qualité de nourrice chez une famille honorable ; quand l'enfant eut grandi, elle retourna à son village, se séparant de son maître et de sa maîtresse dans les meilleurs termes. Quelques années s'écoulèrent. Un jour, elle vint à la ville pour vendre des fruits et des légumes, et n'ayant pas trouvé d'acheteurs, elle alla demander à la famille de son nourrisson un gîte pour la nuit. Le mari était malade ; sa maîtresse la reçut. A deux heures du matin, Doria Sokolof se leva, se glissa dans la chambre de son maître et lui fendit le crâne ; elle s'approcha ensuite du lit de la jeune femme, et la tua également. Une servante s'étant réveillée partagea le même sort. L'infernale créature étendit sa rage jusqu'à l'enfant qu'elle avait nourri de son lait. Un chien, qui était couché sur la couverture du petit garçon, voulut aboyer, elle l'assomma. Elle prit un peu d'argent, quelques roubles, regagna son logis et dormit jusqu'au jour. Personne ne la soupçonnait, car nul ne savait qu'elle était entrée chez les victimes. Onze mois s'écoulèrent avant qu'en découvrît aucun indice ; des preuves accablantes furent alors recueillies, mais elles ne pouvaient suppléer entièrement à l'absence de témoins ; Doria fut condamnée seulement à passer douze années dans les mines de Sibérie.

C'est en élargissant la sphère de sa vie habituelle, en agissant par lui-même, en acquérant une connaissance plus complète des hommes et des choses, que le paysan pourra être soustrait aux mauvaises traditions, aux sentiments malsains de son existence antérieure. Cet empire, où il n'existe aujourd'hui que des villages, trouverait un avantage immense à posséder aussi des villes, comme les autres pays d'Europe.

XII

La *tsek* et l'*artel*.

De grands obstacles se dressent devant le paysan qui aspire à devenir citadin. Après s'être affranchi de ses obligations envers la commune et la couronne, après être arrivé aux portes de Moscou avec des papiers parfaitement en ordre, comment vivre dans cette grande ville ? En se procurant du travail. Un campagnard français ou un valet de ferme anglais n'aurait pas à se préoccuper d'autre chose. Il n'en va pas de la sorte en Russie. Les cités ne sont pas ouvertes, leurs habitants ne peuvent aller et venir comme bon leur semble. Ce sont des forteresses toujours occupées par une armée dans laquelle tout citoyen a une place fixe et invariable.

Nul, s'il n'est pas noble de naissance, n'a le droit d'habiter Moscou, à moins qu'il n'obtienne d'être incorporé dans l'une des sociétés reconnues légalement, dans une *tsek*, une *guilde* ou une *chin*.

La *tsek* est une association d'artisans et de brocanteurs ; il y a celle des tailleurs, celle des cuisiniers, celle des colporteurs, dont les membres payent une légère cotisation, élisent leurs anciens, et gèrent eux-mêmes leurs intérêts. Le chef de cette corporation donne à chacun des associés un livret qui, chaque année, doit être visé par la police.

La *guilde* est une sorte de tsek d'un ordre plus élevé ; ses membres jouissent du privilége d'acheter et de vendre ; ils sont exempts du service militaire, mais, en échange de ces faveurs, l'État leur impose une taxe assez lourde.

La *chin* est une branche des services publics, services que l'on a partagés, d'une manière un peu subtile, en quatre catégories, depuis la classe de membre d'une académie jusqu'à celle de conseiller privé auxiliaire. Un paysan peut entrer dans une guilde s'il est en état de payer la taxe ; mais il n'y a guère apparence qu'un homme qui vient à Moscou chercher de l'ouvrage, possède une bourse bien garnie. La tsek seule lui est accessible. Il n'est pas nécessaire qu'il appartienne à la profession du corps dans lequel il se fait admettre : un commis peut entrer dans une tsek de cordonniers, un domestique dans une tsek de colporteurs. Une fois le nouveau membre inscrit, on vise ses papiers, il est reconnu habitant de la ville. Faute de prendre ces précautions, le malheureux paysan serait arrêté, puis chassé par la police.

Chaque année, il doit se rendre en personne au bureau des adresses, vaste établissement situé sur le boulevard Tverskoï, où l'on inscrit, sur des registres publics, le nom, l'adresse et la profession de tout individu habitant Moscou. Il dépose ses papiers et reçoit en échange un reçu qui lui sert de permis de séjour pour une semaine ; la police examine les actes, légalise la signature du doyen, et y appose un nouveau timbre officiel. Chaque fois qu'il déménage, il est tenu de se présenter à ce même bureau des adresses, et de déclarer son changement de domicile. Pour cette surveillance, la police le soumet à un droit annuel de quatre à cinq francs, qui se partage par moitié entre la couronne et les hôpitaux. L'admission dans une tsek donne droit à tout membre, malade et pauvre, d'être reçu dans un hôpital de l'État, lors même qu'il n'y aurait pour nul autre de place vacante.

La perte de ses papiers est, pour le paysan russe, un malheur presque aussi grand que la perte d'une jambe. Il devient un paria, livré à la discrétion de ses ennemis ; le seul parti qui lui reste à prendre est de retourner immédiatement à son village, à moins toutefois qu'il n'ait été assez heureux pour se faire déjà inscrire sur les registres d'une tsek ; en ce cas, il doit se présenter au doyen, se procurer un certificat constatant son identité, puis le faire légaliser par la police.

Les mésaventures de ce genre ne sont pas rares. Quand un paysan arrive à Moscou, il y a dix à parier contre un que son passe-port lui sera volé. Il se tient, dans cette ancienne capitale, un marché dit des Bensculades, où de misérables drôles vendent toute sorte



Monastère des femmes, à Moscou. — Dessin de J. Moynet, d'après nature.

de marchandisee : peaux de mouton usées, vieilles ferrailles, bottes de feutre à la troisième période d'usure, saints tout neufs en laiton et en étain. C'est là que les domestiques viennent se louer; los nouveaux arrivants y accourent pour chercher du travail Un gaillard aborde notre paysan d'un air dégagé :

« Voue demandez une place? Très-bien; voyons vos papiers. »

Tirant son passe-port de sa botte, — c'est là que toujours un villageois met sa bourse et ses valeurs, — le naïf habitant des campagnes le présente avec empressement à ce filou, qui en un clin d'œil, disparaît au milieu de la foule, tandis que sa victime reste bouche béante à l'attendre. L'escroc sait perfaitement où il peut vendre ces papiers; il s'en défait aussi facilement que d'un bracelet ou d'une montre.

Notre paysan, devenu citoyen de Moscou, admis dans une tsek, possesseur d'un passe-port signé par le doyen de son village et légalisé par la police, se met ensuite en quête d'une *artel*, et, s'il possède assez d'argent, cherche à s'y faire affilier.

Une artel est nue association d'ouvriers exerçant la même industrie, et organisée d'après certaines règles avec lesquelles la vie de village les a déjà familiarisés; en un mot, c'est une commune transportée de la campagne à la ville. Les membres des sociétés de ce genre se réunissent en vue d'augmenter les profits de leur travail et d'assurer leur sécurité mutuelle. Ils nomment un doyen chargé de la gestion de leurs intérêts. Ils conviennent d'exercer en commun leur branche d'industrie, de renoncer à des bénéfices exclusifs et personnols, de mettre leurs gains dans la masse, et après avoir payé la taxe légère à laquelle leur association est soumise, de partager en parts égales la somme des profits. En réalité, l'artel est, comme la commune rurale, une forme de communisme; dans la campagne, on partage la terre; dans la ville, on va plus loin, on partage le produit du travail.

L'origine des artels se dérobe aux recherches derrière le voile du temps. Quelques écrivains de l'école panslaviste prétendent trouver au dixième siècle des traces d'une association de ce genre; mais la seule preuve qu'ils produisent est l'existence d'une règle qui, en cas de meurtre, rendait les villes et les villages solidaires des amendes imposées au coupable, règle dont la plupart des codes germains nous offrent des exemples. Selon l'hypothèse la plus vraisemblable, l'artel est une importation asiatique. Son nom même paraît emprunté à la langue tartare, et nulle part, avant le règne des grands-ducs tartarisés de Moscou, Ivan III et Ivan IV, on ne voit ce mode d'association en usage chez les Russes. Il s'est probablement implanté en même temps que la commune et le servage.

La première artel dont on ait connaissance était une bande de voleurs qui erraient dans le pays, pillant les habitations, s'invitant aux noces et aux fêtes où, non contents de boire et de manger avec un appétit pantagruélique, ils emportaient encore le vin, les viandes et la vaisselle. Ces maraudeurs élisaient un chef, qu'ils appelaient *ataman*. Ils s'engageaient à rester unis dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. Aucun des misérables qui composaient la bande ne pouvait aller où bon lui semblait, aucun ne pouvait voler pour son propre compte. Le butin était rassemblé en monceau, et chaque membre en recevait une part égale.

Ces confréries de pillards ont dû être fortes et prospères, puisque le principe de leur association a passé, intact ou à peu près, dans la vie sociale et industrielle des villes. Les bourgeois ont pris le mot *artel*; ils ont traduit ataman par *doyen*, et, pour le reste, ils ont copié leur modèle jusque dans les moindres détails. Les artels primitives avaient un règlement fort simple. Les membres formaient une corporation qui les unissait étroitement les uns aux autres; ils obéissaient à un chef élu par le suffrage de tous; chacun d'eux devait rester au poste qui lui était assigné: ils ne pouvaient refuser de faire ce qu'on exigeait d'eux; il leur était interdit de s'enivrer, de jurer, de jouer, de se quereller; les présents reçus par l'un des membres étaient partagés entre tous; enfin, la fraternité la plus entière formait la base de l'association. Plus tard, on introduisit des dispositions nouvelles, dans le but d'attribuer aux héritiers d'un membre ses droits sur le fond commun. Le règlement statuait que la quote-part du défunt reviendrait à son fils s'il en avait un; ou, à défaut, à son plus proche parent, comme toute autre valeur. Ainsi la propriété devait être indivise quant à l'emploi, à la mise en œuvre des moyens de travail; personnelle quant à la répartition des profits. Toutes ces artels adoptèrent la devise: « Honnêteté, sincérité. »

Ces sociétés n'étaient donc à l'origine entre chose qu'une corporation d'artisans, qui voulaient mutuellement s'aider à supporter les souffrances de la vie des villes, de même que la commune était une association de cultivateurs formée en vue des misères de la vie de campagne. Ces deux institutions, chacune à son tour, ont jailli du sentiment qu'avaient de leur faiblesse les hommes qui luttaient individuellement contre les dures nécessités des temps et des lieux. Les artisans cherchaient dans le nombre et l'aide mutuelle une protection contre le chômage; les villageois, contre les attaques des loups et des ours, contre les pluies torrentielles et les tourbillons de neige qui reviennent chaque année. Une artel était, comme la commune, une république investie du droit de réunion, du droit d'élection, du droit d'infliger des amendes et d'autres pénalités. Elle n'était entravée par aucune immixtion du pouvoir. Les membres faisaient eux-mêmes leur règlement, obéissaient aux chefs qu'ils s'étaient donnés, formaient, dans le sens le plus complet du mot, un État dans l'État. Ces associations vivaient et prospéraient néanmoins, parce que toutes les classes y trouvaient leur profit, l'artel offrait, en effet, aux chefs d'établissement les mêmes avantages que la commune offre au ministre des finances et à celui de la guerre.

Pour se procurer un commis, un banquier anglais



Appartements du Térem, à Moscou : La Salle d'Or. — Dessin de J. Moynet, d'après un croquis pris sur nature.

cherche, s'informe parmi les employés disponibles sur la place de Londres; il engage un teneur de livres ou un caissier sur le foi d'un certificat plus ou moins véridique. Il le prend à l'essai sans savoir au juste s'il a eu la chance de mettre la main sur un honnête homme. Un banquier russe s'adresse au doyen d'une artel, examine sa liste, et, son choix fait, traite avec la société. Il ne demande pas de garantie, n'exige pas de certificat; il peut attacher l'employé à sa maison avec une complète confiance, l'artel répond de son membre jusqu'à concurrence du fond social tout entier. Si le commis est un fripon, le banquier porte plainte chez le doyen et donne la preuve du vol commis à son préjudice: il est remboursé à l'instant même.

Ajoutons que les détournements sont assez rares. Dérober le bien d'autrui est le vice dominant de toutes les races orientales; mais les artels contiennent, si elles ne la refoulent pas tout à fait, cette propension fâcheuse. La devise « Honnêteté, sincérité » descend à le longue des lèvres au fond du cœur, et devient une habitude morale. L'association impose à ses membres une vie sobre; elle défend sous des peines sévères le jeu et l'ivrognerie; beaucoup de vices qui mènent au vol sont ainsi tenus en échec; quelquefois cependant la tentation est trop forte: un employé de confiance part en emportant la caisse de son patron. C'est alors que l'on découvre un autre avantage de ces artels.

Une escroquerie a été commise dans une banque, un des commis ne reparaît plus, et le chef de la maison a la certitude que l'homme et l'argent se sont en allés ensemble. La police est avertie; mais Moscou est une grande ville, et Rebrof, si habile qu'il soit à mettre la main sur les voleurs, à surveiller les repris de justice, n'a pas de limiers assez fins pour dépister facilement un fripon qui en est à son coup d'essai, sur lequel en conséquence les agents n'ont aucune indication. Mais le doyen connaît l'homme qu'il a placé, les membres sont au courant de ses habitudes, et ils ont intérêt à le livrer à la police, car ils seront obligés de payer pour ses malversations. Aussitôt, l'œil et l'oreille au guet, ils commencent la poursuite avec l'ardeur d'une bande de loups qui flairent une traînée de sang; jamais ils ne ralentissent leur course, jusqu'à ce qu'ils se soient emparés du coupable et qu'ils l'aient remis à la justice pour subir le châtiment dû à son crime.

De grands banquiers, d'importantes maisons de commerce ont des artels particulières, créées par leurs employés; tels sont, à Saint-Pétersbourg, le baron Stieglitz; à Moscou, Mazourin et Alexief. Le droit d'entrée, dans les unes et les autres de ces associations, est considérable, — un millier de roubles en moyenne, ou environ trois mille huit cents francs; — souvent aussi les membres ne versent pas comptant toute la somme. Ils vont travailler partout où l'artel les place. Ils ne touchent pas de salaire; le payement est fait par le patron au doyen lui-même, qui répartit entre tous les associés les profits d'une manière égale. Jusque-là nul des membres ne touche rien de plus que les autres. Mais, depuis ces dernières années, l'article des statuts qui défend de recevoir des dons individuels a été bien souvent enfreint, et le présent fait par un patron à son commis a souvent une valeur beaucoup plus grande que le dividende social. Cette innovation détruit l'ancien caractère de l'artel, qui était éminemment une société de secours où les chances de la vie s'égalisaient pour le faible et pour le fort; mais, sous le rapport du développement de l'énergie et de l'initiative individuelle, il y a là un progrès aussi incontestable qu'irrésistible.

Un jour, dînant chez un banquier de Saint-Pétersbourg, Suédois d'origine, je fus frappé de l'adresse, de l'air intelligent du sommelier; comme j'en faisais la remarque,

« Oh! interrompit mon hôte, ce garçon-là vaut son pesant d'or; il est à la fois mon valet de chambre, mon commis, mon caissier, mon intendant, mon maître Jacques en un mot.

— C'est un paysan?

— Oui, des provinces du sud. Il ne me coûte presque rien; ses gages ne sont pas plus élevés que ceux du premier lourdaud venu.

— Vous l'avez pris dans une artel?

— Oui, lui et une douzaine d'autres; à lui seul il les vaut tous.

— Vous leur donnez indistinctement les mêmes gages?

— A l'artel, oui; mais, chut! nous reconnaissons les services exceptionnels par des étrennes splendides.

— Ainsi l'artel est détournée de sa destination primitive, celle d'assurer à tous une rémunération semblable, de faire régner dans le monde l'égalité, en donnant aux faibles, aux paresseux, aux idiots le même salaire qu'à l'homme actif, entreprenant, laborieux?

— Pouvez-vous supposer que des gens qui ont de l'énergie et de l'intelligence se tueront à la peine sans en retirer aucun profit, maintenant qu'ils sont libres? Un serf pouvait le faire; il était sous la terreur du knout; il n'avait aucune notion de ses droits; il travaillait pour les autres toute sa vie. Une artel est une chose utile; personne (un banquier étranger moins que tout autre) ne désire voir l'institution tomber; cependant, elle doit disparaître ou du moins se modifier avec le temps. Si elle ne trouve pas les moyens d'attirer dans son sein les hommes les plus capables en les rétribuant selon leurs mérites, elle périra. »

XIII

Maîtres et serviteurs.

Deux nations vivant en présence l'une de l'autre, deux races se heurtant sans cesse, un peuple indigène et un peuple étranger, une caste supérieure et une caste inférieure s'observant d'un œil jaloux: tel est le spectacle que présente la Russie, non pas seulement dans quelques cités, dans quelques provinces, mais dans toutes les villes, dans tous les gouvernements;



Une salle du Térem, à Moscou. — Dessin de J. Moynet, d'après un croquis pris sur nature.

et presque partout, les maîtres ou les patrons appartiennent à la race étrangère, les ouvriers ou les domestiques à la race indigène.

Dans les plaines ouvertes et sur les terrains boisés, ce partage des habitants n'est pas aussi fortement accusé que dans les villes. Çà et là on trouve un étranger en possession du sol; toutefois ce n'est pas la règle, et si l'on peut, d'une manière générale, dire que les cités appartiennent à l'Allemand, la campagne, prise en bloc, est la propriété du Russe. L'industrie, l'art, la science, le pouvoir ont toujours été remis par la loi aux mains des étrangers; les nationaux, alors même qu'ils n'étaient pas encore serfs, n'ont jamais occupé qu'un rang subalterne; c'est seulement de nos jours, depuis la fin de la guerre de Crimée, que l'État est venu, si je puis parler de la sorte, en aide à la nature, afin de remettre les Russes en possession de la Russie.

La dynastie est étrangère. C'est un fait trop commun pour exciter l'étonnement; car les pays les plus libéraux, ceux qui marchent à la tête de la civilisation, sont gouvernés par des princes de sang étranger. A Londres, la famille régnante est hanovrienne; à Berlin, elle est originaire de Souabe; à Paris, elle est corse[1]; à Vienne, elle est suisse; à Florence, savoisienne; à Copenhague, elle provient du Holstein; à Stockolm, elle est française; à la Haye, elle appartient aux provinces du Rhin; à Athènes, elle est danoise; à Rio, elle est portugaise. De ce qu'un Gottorp règne sur la Néva et la Moskova, il n'y aurait donc aucune conclusion particulière à tirer, si le paysan russe n'avait ailleurs des motifs pour regarder son prince comme aussi étranger par l'esprit que par le sang. Les deux souveraine dont l'histoire lui est le mieux connue, Ivan IV et Pierre Ier, proclamaient à tout propos, et hors de propos, qu'ils n'étaient pas Russes.

« Prenez bien note du poids, — disait Ivan à un artiste anglais, en lui remettant quelques lingots d'or, qui devaient fournir la matière d'une pièce d'orfèvrerie — car les Russes sont tous des voleurs. »

L'artiste ne put réprimer un sourire.

« Pourquoi riez-vous? demanda le tsar.

— Votre Majesté parle sévèrement de son pays.

— Bast! reprit l'empereur, je suis Allemand, moi. »

Pierre le Grand ne dissimulait pas son dédain pour tout ce qui était moscovite. Il parlait la langue allemande, il portait le costume allemand, il se rasait, il faisait tailler ses cheveux à la mode allemande. Il construisit une ville allemande dont il fit sa capitale et sa résidence, et il lui donna un nom allemand. Il aimait à fumer dans une pipe allemande, à stimuler son cerveau avec de la bière allemande. Le nouvel empire qu'il fonda était un empire allemand, avec des ports comme Hambourg, des villes semblables à Francfort et à Berlin; et il ne voyait guère dans ses fidèles Russes qu'une horde de sauvages, qu'il avait mission de transformer en paysans hollandais ou allemands.

1. Ce récit a été écrit en 1869.

Pour l'esprit impérial, exotique lui-même, l'étranger a toujours été le type de l'ordre, de la paix et du progrès, tandis que l'indigène a personnifié le gaspillage, le désordre et l'immobilité. Aussi la maison régnante n'a-t-elle cessé de faire pleuvoir les faveurs sur les Allemands, tandis que le percepteur et l'officier de police faisaient seuls sentir aux sujets russes l'existence de leur gouvernement. Ce contraste avait fini par devenir si frappant qu'il était en quelque sorte proverbial, et qu'il fournissait le texte d'inépuisables plaisanteries. Un jour, l'empereur demandant à un homme qui lui avait rendu service comment il pourrait s'acquitter envers lui, reçut cette réponse :

« Que Votre Majesté veuille bien faire de moi un Allemand, le reste viendra en son heure. »

Ministres, ambassadeurs, chambellans, conseillers, les plus hauts dignitaires de l'État étaient presque tous des Allemands; si, par hasard, un Russe parvenait à de hauts emplois, c'était plutôt dans l'armée que dans les épineuses fonctions de la politique ou de la diplomatie. L'Allemand est en général plus instruit, mieux élevé que le Russe; il possède des arts et des sciences auxquels on suppose que l'indigène doit demeurer étranger, son intelligence n'étant apparemment pas capable de recevoir une culture étendue. Pierre le Grand crut même devoir rendre une ordonnance qui conférait à des mains allemandes le monopole de certaines industries. Ainsi un Russe ne pouvait être pharmacien, de crainte qu'il n'empoisonnât son client; ni ramoneur, afin que la ville ne courût pas le risque d'être incendiée.

Ces édits ont été rapportés plus tard; plusieurs cependant restent en vigueur, maintenus par un pouvoir plus grand que celui du ministre et du prince, le préjugé public. Aucun Russe ne prendrait sa dose de sels purgatifs, sa pilule de camomille, des mains d'un compatriote. Il n'a foi ni dans son habileté ni dans sa vigilance. Un Russe peut être un bon médecin, car il a l'esprit vif et prompt, le cœur sympathique; pourtant ces qualités, jointes à un savoir réel, ne paraissent pas le rendre propre au délicat office de mélanger les substances médicinales. Il est brusque par tempérament; il n'a pas la patience de s'armer d'une loupe ou d'un pince-nez pour suivre les oscillations d'une balance de précision. Quelques centigrammes de plus ou de moins dans une potion ne sont rien à ses yeux. A Moscou, ville qui se distingue par sa passion panslaviste, j'ai entendu plus d'une fois parler de patriotes que le désir de faire bénéficier un apothicaire indigène avait conduits prématurément à la tombe.

« Il est impossible de façonner une servante russe, me disait une dame de Saint-Pétersbourg. Cette fille que vous venez de voir est une excellente créature; jamais elle ne boude devant l'ouvrage, jamais elle ne se plaint; elle assiste à la messe les jours de fête et les dimanches; elle se laisserait plutôt mourir de faim que de manger des œufs et du lait en carême. Mais je ne saurais obtenir d'elle qu'elle lave une nappe, qu'elle



Moscou : Vue générale du Kremlin. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

balaye la chambre, qu'elle mette le couvert d'une façon convenable. Si je lui montre comment il faut s'y prendre, elle me dit, d'un air mélancolique, que dans son pays on fait de telle manière; si j'insiste pour que dans ma demeure elle me serve à ma guise, elle se soumettra par force, en murmurant une sorte de protestation; puis elle ira chez ses parents et chez son pope, pour leur dire que sa maîtresse est possédée d'un mauvais esprit. »

Les étrangers qui exercent en Russie tant de charges de confiance, et qui forment l'aristocratie intellectuelle, ne passent pas à Berlin pour être de véritable souche allemande. Ils sont originaires des provinces de la Baltique, de la Livonie et de la Lithuanie; mais, au lieu de descendre des Lettons et des Wendes, ils disent avoir pour ancêtres les chevaliers teutoniques. Leur énergie, leur fermeté semblent appuyer leurs prétentions.

Longtemps avant l'époque de Pierre le Grand, ils s'étaient implantés dans le pays; sous ce prince, ils en devinrent les maîtres, et depuis lors ils se sont efforcés de soumettre et de civiliser les habitants, de la même manière qu'en Prusse les chevaliers teutoniques avaient poli les mœurs des Lettons et des Finnois.

Nul lien d'attachement ne s'est néanmoins formé entre ces étrangers et les nationaux, entre les maîtres et les subordonnés. Les deux races n'ont rien de commun : ni le sang, ni la langue, ni la foi. Elles diffèrent l'une de l'autre autant que l'Occident de l'Orient. Un Allemand coupe ses cheveux court, il taille sa barbe et sa moustache. Il porte un chapeau, des souliers, couvre ses membres d'un drap moelleux et chaud. La nuit, il se dépouille de ses vêtements, aimant mieux dormir dans un lit que de se faire cuire sur un poêle. Il se lave tous les jours. Jamais il ne boit d'eau-de-vie; en revanche, il consomme une énorme quantité de choucroute. Un Allemand croit à la science, un Russe au destin. L'un prend pour guide l'expérience des faits, l'autre tourne ses regards vers les puissances invisibles. Le fils d'un Allemand vient-il à être malade, son père envoie chercher un médecin; si c'était un Russe, il se contenterait de s'agenouiller devant une image sainte.

Dans les pays du nord, où les loups abondent, un étranger rentre ses brebis à la chute du jour; l'indigène se dit que si ses troupeaux doivent être dévorés par les bêtes féroces, nul soin ne saurait l'empêcher, qu'il y a audace et folie à prétendre s'opposer aux décrets du ciel. L'Allemand veut en toutes choses de l'ordre et de la méthode; il a foi dans l'importance des détails. L'expérience lui a fait comprendre que tel homme est propre à fabriquer des voitures, tel autre est apte à écrire un poëme; celui-ci saura former des soldats, celui-là diriger un navire. Il aime à voir ses entreprises marcher avec la régularité d'une machine. Il se lève de bonne heure et se couche tard. La pipe à la bouche, une pinte de bière sur sa table, une paire de lunettes sur le nez, il travaillera seize heures par jour, sans s'imaginer que la tâche soit au-dessus de ses forces. Il ne s'absente guère de son bureau, et n'oublie jamais le respect qu'il doit à son chef. Dans les emplois de confiance, il est la probité, l'intelligence incarnées. Presque jamais on ne voit, même en Russie, un Allemand se laisser corrompre pour de l'argent, et sa loyauté scrupuleuse le rend extrêmement sévère pour le misérable dont la fidélité lui paraît suspecte. Si nous pénétrons dans les replis de son âme, nous y trouverons des singularités bien faites pour surprendre plus encore ses subalternes. Avec tout son amour de l'ordre et de la routine, c'est un rêveur, un idéaliste, capable, en mainte circonstance, d'une tendresse, d'un dévouement chevaleresque, qui sont pour les Russes lettre close.

L'habitant indigène, lui aussi, est cependant à la fois un homme positif et un homme d'illusions; mais il est positif dans la région des idées, plein d'illusions dans la région des habitudes. On a dit plaisamment, et les faits justifient trop bien cette ironie, qu'un Russe ne rêve jamais..., à moins qu'il ne soit complétement éveillé.

Entrons, si vous le voulez bien, dans deux usines, deux filatures de lin, l'une russe, l'autre allemande, situées au milieu d'une grande ville riveraine d'un fleuve.

Dans la première, patron et ouvriers appartiennent à la même race, ils ont des mœurs semblables, une manière de penser, de sentir tout à fait identique. Ils dînent à la même table, mangent des mêmes plats. Tous portent également la barbe et les cheveux longs, se couvrent d'un cafetan grossier, chaussent des bottes pareilles; ils jouent aux mêmes jeux, les dames et le whist; ils boivent la même eau-de-vie et le même kwas; ils s'agenouillent devant le même autel; ils baisent la même croix, ils confessent leurs péchés au même prêtre. L'un des ouvriers vient-il à s'enivrer, il sera traité avec indulgence. Si pourtant il est frappé par le maître, c'est une affaire à régler entre eux. Ou bien l'homme malmené supportera les coups patiemment, ou bien il en tirera vengeance avec le bâton qui lui tombera sous la main. En tous cas, ils laveront leur linge sale en famille, le magistrat n'entendra jamais parler de la querelle.

Dans la seconde usine, nous trouvons un ordre industriel plus parfait, des chefs dont le visage est rasé. Quel que soit d'ailleurs son esprit de justice et d'humanité, le patron maintient une discipline sévère. Pour lui, les affaires se placent en première ligne, les ouvriers ne viennent qu'après. Il exige que l'on arrive aux heures fixées, que le travail ne soit pas interrompu. Il retient ses hommes à leur tâche, ne souffre pas que l'on chôme le lundi, parce que l'on s'est amusé le dimanche; il interdit les ballades dans lesquelles sont célébrés les exploits des brigands, ballades qui ont tant de charmes pour les Russes. Si les ouvriers s'absentent, il supprime leur salaire, ne voulant pas qu'ayant perdu déjà la journée, ils passent encore la



Église Saint-Vassili, sur la place Rouge, à Moscou. — Dessin de Therond, d'après une photographie.

nuit dans la débanche. Au besoin, il les fait assigner devant le juge le plus proche.

Les deux races vivent séparées. Il existe sur le territoire russe une centaine de colonies allemandes : anciennes ou nouvelles, agricoles ou religieuses. Dans ces villages, tout est propre, brillant ; les routes sont bien entretenues. les maisons solidement construites, les jardins cultivés avec soin. Les voitures sont faites avec plus d'art, les attelages mieux conduits, les récoltes mieux emmagasinées que chez les indigènes. La colonie allemande n'exerce pourtant sur la commune russe aucune influence appréciable ; un hameau situé à une lieue d'un établissement étranger, tel que Strelna ou Sarepta, sera peut-être plus arriéré qu'un autre.

Les indigènes regardent d'un œil de colère leur maître allemand. La propreté de son visage leur semble efféminée ; ils professent le plus profond mépris pour sa pipe, ses lunettes et son pot de bière. « L'eau-de-vie, disent-ils, est la boisson des hommes. » Chose plus grave encore, ils haïssent en lui un hérétique, auquel le ciel peut avoir donné, comme ils disent, « le pouvoir du bâton, » mais qui n'en est pas moins désavoué par l'Eglise et rejeté par Dieu même.

XIV

Les prêtres de paroisse.

Cet empire, presque uniquement composé de villages, compte environ six cent dix mille prêtres de paroisse, dont chacun est le centre d'un groupe d'habitants qui le regardent comme un homme de Dieu, comme un père, et qui le consultent dans toutes les circonstances de la vie. Ces prêtres ne sont pas seulement populaires ; dans les campagnes ils forment eux-mêmes une partie importante du peuple.

Le P Pierre, pope de ce bourg, est un paysan ; il ne diffère en rien des autres membres de son troupeau. Dans sa jeunesse, il doit avoir été à l'école et au collége ; c'était peut-être un garçon plein de vivacité, prompt à la répartie, très-versé dans les canons de l'Eglise ; mais le temps a calmé sa fougue, il est devenu le prêtre sourd et patient que vous voyez. Son langage, sa démarche, son costume sont ceux d'un campagnard. Sa maison est construite en bois ; sa femme va vendre à la ville les légumes qu'elle a cultivés ; le révérend conduit lui-même la charrue. Il ne prêche ni n'enseigne, car dans le peu qu'il serait capable de dire, il n'est pas une seule parole que ses voisins se soucieraient d'entendre. Du reste, comme il sait que sa carrière est invariablement tracée, il n'éprouve nulle envie de retremper son esprit dans l'étude, de fourbir ses armes oratoires. Le monde sous ses divers aspects passe à côté de lui sans qu'il y fasse attention, et, la main sur la bêche du paysan, il descend insensiblement dans la classe du paysan. Cependant la vie de Pierre, bien qu'elle soit dure et pauvre, n'est pas dépourvue d'une certaine poésie, rendue plus frappante encore par la rusticité qui l'entoure. Sa maisonnette est brillante de propreté ; quelques pots de fleurs égayent le bord de la fenêtre ; des monceaux de livres chargent ses armoires, et les murs sont ornés d'images saintes. Une femme pâle et gracieuse est assise près de la porte ; elle tricote des bas pour ses enfants et surveille les marmots qui jouent. Deux petits garçons chantent sous un arbre, d'une voix douce et triste, l'un des psaumes consacrés par le rite russe. Une atmosphère de sérénité enveloppe cette maison et semble même exercer son influence sur les demeures voisines. Le rustre le plus grossier du hameau s'aperçoit que les enfants du pasteur sont élevés avec une tendre sollicitude, que son ménage est un modèle d'ordre et d'économie.

Le pope doit labourer sa pièce de terre, cultiver son jardin ; mais ses paroissiens s'empressent à l'envi de lui prêter leur aide ; chacun travaille à son tour, si bien que la tâche du pasteur est fort allégée. Quand il vient bénir une maison, baptiser un nouveau-né, quand arrive la fête d'un ange gardien, on lui fait des présents de toutes sortes : canards, poissons, concombres, parfois même des chaussures et des tissus. Le caractère du prêtre inspire une vénération si grande, que fût-il paresseux, ivrogne, débauché, les fidèles n'en auraient pas moins pour lui une sollicitude toute filiale. De son côté, le pasteur peut beaucoup pour ses ouailles, même au point de vue des intérêts temporels. Chaque fois qu'un paysan est inquiété par la police, la protection du pope lui devient indispensable pour se tirer d'affaire. Ajoutons, au reste, qu'il lui est facile de l'obtenir. Le prêtre de campagne prend volontiers la défense du cultivateur, non-seulement parce qu'il le connaît, parce qu'il est pauvre comme lui, mais encore et surtout parce qu'il hait les fonctionnaires publics, et que tout agent de l'autorité lui est suspect.

Quant à ses fonctions sacerdotales, la première, la plus solennelle, consiste à conférer le baptême.

Le jour où Dimitri, c'est le nom du paysan qui habite cette grande maison à demi cachée derrière les arbres, apprend qu'un fils lui est donné, il court chercher son pope, et le P. Pierre accourt d'un pas rapide, mais avec la gravité qu'exige la circonstance. Tandis que le nourrisson s'agite dans son berceau, le prêtre endosse une chape, ouvre son rituel, se tourne vers les saintes images et commence ainsi :

« Seigneur Dieu, nous te prions de faire briller la lumière de ta face sur cet enfant, ton serviteur Constantin, afin qu'il soit marqué de la croix de ton fils unique. Amen. »

Deux ou trois semaines plus tard a lieu le baptême du petit Constantin, serviteur de Dieu. Quand la cérémonie se fait chez les parents, on transforme la maison en chapelle ; ce qui n'est pas chose difficile, la salle à manger, la cuisine, le vestibule, le salon étant tous décorés des images du divin Rédempteur, de la Vierge et des saints. Une de ces pièces est alors préparée spécialement. On étend un tapis devant les peintures sacrées. Une serviette de toile fine, trois cierges,

un verre d'eau de source sont placée sur une table; l'église envoie un bassin de vermeil. Les apprêts terminés, le P. Pierre se rend à la maison; il porte la croix du salut et, le long de la route, chante un psaume d'allégresse; un enfant de chœur balance devant lui l'encensoir; son lecteur et son diacre marchent à sa suite, un bouquet à la main.

La cérémonie qui va s'accomplir est longue et imposante; elle se divise en plusieurs parties. D'abord, on chasse les démons : le pope, qui n'a pas encore revêtu ses ornements les plus riches, prend l'enfant, lui souffle sur le visage, lui fait trois signes de croix sur le front, sur la poitrine et sur les lèvres, puis il exorcise le prince des ténèbres et ses suppôts en disant :

« Que tout esprit immonde qui a établi sa demeure dans l'âme de cet enfant soit à l'instant chassé. »

Il s'adresse ensuite au nouveau chrétien :

« Renonces-tu, lui demande-t-il, au démon, à ses pompes et à ses œuvres? »

Le parrain et la marraine, qui tiennent l'enfant dans leurs bras, se tournent vers l'occident, ce pays des ombres où l'esprit des ténèbres a, dit-on, établi son empire, et tous deux répondent :

« J'y renonce!

— Crachons sur lui! » s'écrie le pope, qui va jeter sa salive à terre, dans un coin où il suppose que le diable est blotti. Le parrain et la marraine crachent à leur tour.

Le moment de la profession de foi est venu : le pope demande aux deux répondants du nouveau-né s'ils croient que le Christ est Roi, qu'il est Dieu; puis il leur dit de s'agenouiller pour adorer le fils du Dieu vivant.

Le baptême proprement dit commence alors. Le prêtre revêt ses plus beaux ornements, les parents sont renvoyés, l'enfant est laissé aux soins du parrain et de la marraine. Tous deux prennent à la main un cierge; les bougies sont allumées près des fonts baptismaux, la fumée de l'encens s'élève, le lecteur et le diacre chantent, le pope murmure une prière d'une voix indistincte. L'eau est bénite par l'officiant, qui trois fois y plonge sa main droite, souffle sur le liquide, et fait à la surface le signe de la croix. Il se sert pour cela d'une plume qui a été trempée dans l'huile sainte. L'enfant reçoit l'onction baptismale en cinq endroits différents; d'abord sur le front, tandis que l'officiant prononce ces paroles :

« Constantin, serviteur de Dieu, est oint avec l'huile de la joie. »

Puis sur la poitrine, afin de guérir son âme et son corps; ensuite sur les deux oreilles, pour aviver le sens par lequel il perçoit la parole de vie; sur les mains et sur les pieds, afin qu'il soit en état d'accomplir la volonté de Dieu, et de suivre fidèlement sa voie. Le pope saisit alors l'enfant et le plonge à trois reprises dans les fonts en disant :

« Constantin, serviteur de Dieu, est baptisé au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. »

Quand le jeune chrétien n'a pas été, comme parfois il arrive, noyé pendant ces immersions, on le revêt de blanc, on lui donne une croix et, avec le nom qu'il doit porter, le patron qui protégera sa vie.

Le sacrement du baptême étant administré, celui de la confirmation succède. Il remplace l'imposition des mains en usage dans la primitive Église. A l'aide d'une plume trempée dans l'huile consacrée, le pope touche de nouveau le front de l'enfant, sa poitrine, ses lèvres, ses mains et ses pieds, en répétant à chaque fois :

« Reçois le sceau du Saint-Esprit. »

Après l'onction, vient l'acte de sacrifice, dans lequel l'enfant qui n'a rien autre chose à donner, offre ses cheveux. Armé d'une paire de ciseaux, le pope coupe à quatre endroits l'espèce de duvet qui recouvre la tête du nouveau-né, fait le signe de la croix, et dit en détachant chaque touffe :

« Constantin, serviteur de Dieu, est rasé au nom du Seigneur. »

Les cheveux sont jetés dans les fonts baptismaux. On chante des litanies, et enfin, brisé de fatigue, accablé par le sommeil, l'enfant est replacé dans les bras de sa mère.

Dix ou douze jours plus tard, Constantin doit être porté à l'autel pour recevoir l'Eucharistie, comme un signe de son admission dans l'Église. La mère gravit les marches devant les Portes Royales, et, quand le diacre se présente, le calice à la main, elle marche à sa rencontre. A l'aide d'une petite cuiller, il verse quelques gouttes de vin dans la bouche de l'enfant et dit :

« Constantin, serviteur de Dieu, communie au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. »

Vers la fin de l'office, le pope lui-même prend le nourrisson, et lui collant le visage contre l'iconostase, il crie d'une voix éclatante :

« Constantin, serviteur de Dieu, est maintenant reçu dans l'Église de Christ. »

Un jour bien important aussi pour le prêtre de paroisse est celui qui amène un mariage. Les cérémonies sont plus compliquées que celles du baptême, et les honoraires s'élèvent à proportion. Les coutumes tartares, si elles ont perdu de leur empire dans les hautes classes, règnent encore sur les pauvres gens; faire la cour à une jeune fille est une chose dont ils n'ont pas la moindre idée. Les unions sont arrangées par une entrepreneuse et par les familles, sans que les parties contractantes s'en mêlent aucunement, car l'usage voulant que les jeunes gens des deux sexes vivent tout à fait séparés, les futurs époux ne se sont guère vus avant l'heure du mariage.

Dans une maison où j'étais reçu à titre d'hôte, la servante vint un jour, riant et pleurant tout ensemble, dire à sa maîtresse qu'elle était forcée de la quitter.

« Nous quitter! Pourquoi donc?

— Je vais me marier.

— Vous, Marie ! Et quand ?

— Après-demain, s'écria la fiancée qui fondit en larmes.

— Si vite que cela? Mais qui donc épousez-vous? »

La servante baissa les yeux. Elle ne pouvait répondre à la question ; elle n'avait pas encore vu son futur mari. L'entrepreneuse matrimoniale avait tout fait, elle avait donné sa parole que la fiancée se rendrait à l'église, le surlendemain à quatre heures, comme c'est l'usage pour les personnes de sa condition.

« Avez-vous réellement l'intention d'épouser cet homme que vous n'avez jamais vu ?

— Il le faut, on a pris jour à l'église.

— Est-ce que les prêtres, demandai-je, consentent à célébrer des unions ainsi fabriquées ?

— Ils ne s'y opposent en aucune façon, répondit en riant la dame. Un mariage rapporte des honoraires ; et dans les maisons des popes, on trouve plus d'enfants que de kopeks. »

Les ressources du clergé paroissial sont en effet fort chétives. On compte peu de cures, même dans les



Monastère de Simeonof, à Moscou. — Dessin de J. Moynet, d'après nature.

grands centres, qui rapportent au titulaire huit ou dix mille francs par an ; elles sont le lot d'un petit nombre d'élus. Le revenu des prêtres de village — si l'on en excepte le champ et le potager affectés au presbytère — ne dépasse pas mille à douze cents francs. Les popes, pas plus ceux des villes que ceux des campagnes, n'ont ni rang, ni pouvoir dans l'Église. La seule chance de succès qui reste à un ambitieux est de devenir veuf ; en pareil cas, il peut prononcer des vœux, endosser le froc, entrer dans un couvent, et s'il est audacieux, souple, adroit, s'élever aux plus hautes dignités sacerdotales.

L'irritation des prêtres de paroisse contre le sort qui leur est fait dans l'Église est un de ces secrets percés à jour, que l'on tente vainement de cacher aux yeux du public : ils demandent une modification au système hiérarchique de l'Église ; ils l'attendent, non du corps clérical, mais d'un tzar marié et réformateur.

Traduit par Émile JONVEAUX.

(La suite à la prochaine livraison.)



Pope russe. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie.

LA RUSSIE LIBRE,

PAR M. WILLIAM HEPWORTH DIXON[1].

1869. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XV

Une révolution conservatrice.

Dans le grand conflit qui s'est élevé au sein de l'Église russe, les classes populaires prennent parti pour les moines, les classes instruites[2] pour les prêtres de paroisse.

N'ayant ni femmes ni enfants, le *clergé noir* vit en dehors du monde. Les popes, au contraire, quoiqu'ils aient de nombreux défauts, ont reçu une certaine éducation, ils vivent en société; et en comparant les individus l'un à l'autre, à chaque degré hiérarchique, dans les deux ordres, on ne peut nier que les prêtres de paroisse ne soient supérieurs aux moines.

Le clergé blanc néanmoins occupait une position fort inférieure à celle du clergé noir. Ses membres formaient une caste isolée, ils ne pouvaient s'élever aux dignités de l'Église, ils n'exerçaient aucune influence dans les conciles. Une fois qu'il avait reçu les ordres, un pope restait pope toute sa vie. Un moine devient supérieur d'une communauté, archimandrite, évêque métropolitain. Quant au prêtre marié, sa sphère d'action ne dépassait pas la paroisse : elle se bornait à baptiser les enfants, à confesser les femmes, à marier, à unir les fiancés, à réciter les prières pour les défunts, à dire des messes, à percevoir les honoraires, à aiguillonner les paysans pour en obtenir le payement de la dîme. Un moine avait dirigé son éducation, un moine l'avait nommé à sa cure, un moine contrôlait ses travaux spirituels et lui distribuait l'éloge ou le blâme. Une congrégation de moines pouvait l'expulser de son église paroissiale, le jeter en prison, ruiner complétement son avenir.

Des changements ont été accomplis cette année (1869), changements d'une importance plus haute qu'aucun de ceux qui ont eu lieu dans l'Église depuis le siècle de Pierre le Grand.

L'initiative de cette réforme revient à l'empereur actuel, qui a mis fin à l'hérédité du saint ministère et rendu les fonctions sacerdotales accessibles à tous. Jusqu'à ce jour, le clergé avait formé une classe à part, un corps sacré, un ordre lévitique, une caste en un mot. La Russie avait, comme les Tartares et les Israélites, ces familles de prêtres ; tous les fils d'un pope étaient tenus d'entrer dans l'Église. Cet usage oriental a complétement disparu. Le clergé a été affranchi d'un joug insupportable, et la carrière ouverte à quiconque s'en montre digne. Des jeunes gens qui auparavant étaient forcés d'entrer dans les ordres, sont libres maintenant d'exercer la profession vers laquelle ils se sentent attirés; la foule des ecclésiastiques oisifs a disparu, et plus d'un étudiant pauvre, mais plein de zèle et d'intelligence, consacrera sa vie à l'œuvre spirituelle. Cette grande réforme s'accomplit moins à l'aide d'ukases que par l'application de mesures de droit commun. J'en citerai un exemple. On m'est demandé si, sous le système actuel de liberté, l'ancienne règle « une fois prêtre, toujours prêtre » aurait encore force de loi? La question a une importance capitale, non-seulement pour les individus, mais pour la société religieuse. Les moines ont remué ciel et terre afin d'obtenir qu'elle fût résolue, comme autrefois, dans un sens affirmatif. Ils ont échoué. On n'a pas édicté de loi nouvelle, mais un fait qui constitue un précédent s'est produit.

Le P. Gioumilef, pope de la ville du Riazan, avait sollicité l'autorisation de jeter le froc aux orties et de rentrer dans le monde. Le comte Tolstoï, ministre de l'instruction publique, représentant de l'empereur auprès du Saint-Synode, eut persuader aux prélats d'émettre un avis favorable à la demande. Le 12 novembre 1869 (31 octobre), jour à jamais mémorable du calendrier russe, Alexandre II a signé l'acte de libération qui autorise Gioumilef à quitter la vie cléricale. Tous ses droits de citoyen lui ont été rendus, il lui est permis de remplir une fonction publique dans n'importe quelle province de l'empire, sauf toutefois celle de Riazan où il a officié comme prêtre de paroisse.

Une loi nouvelle, qui tend aussi à l'abolition de la caste ecclésiastique, a beaucoup amélioré la position des enfants des popes. A l'avenir, ils auront le rang de nobles; les fils de diacre et de lecteur auront celui de bourgeois.

L'empereur a trouvé un puissant auxiliaire dans la tâche qu'il a entreprise d'élever le clergé de paroisse à un niveau social supérieur : c'est Innocent, l'éminent prélat qui occupe à Troïtsa le trône d'archimandrite, à Moscou celui de métropolitain.

Innocent a passé en Sibérie les premières années de

1. Suite. — Voy. t. XXIII, p. 1, 17, 33, 49; t. XXIV, p. 1, 17 et 33.

2. Si l'on se rappelle que les hautes classes sont d'origine allemande et forment en Russie l'élément étranger, on ne s'étonnera pas de leur sympathie pour la règle protestante du mariage des prêtres. Le peuple, au contraire, malgré son ignorance, est resté fidèle à l'antique tradition de la primitive Église.

sa carrière ecclésiastique; il remplissait les saints devoirs du missionnaire dans les contrées sauvages qui bordent le lac Baïkal.

Courageuse et dévouée, sa femme l'accompagnait partout; le Ciel bénit cette union en leur donnant des enfants; et l'homme de Dieu apprit au sein de la famille à parler la langue du cœur. Des milliers de conversions couronnèrent les efforts du couple pieux. A la fin, sa noble compagne succomba aux fatigues de cette rude existence. Innocent survécut pour la pleurer; mais il n'était pas seul : des enfants, son orgueil et sa consolation, lui restaient.

Quand la mission d'Irkoutsk fut érigée en siége épiscopal, les services rendus par Innocent l'imposaient au choix du Saint-Synode. On ne pouvait guère lui refuser le rang d'évêque, alors qu'il en remplissait les fonctions avec tant de zèle et d'éclat. Naturellement, pour recevoir la mitre, il fallait avoir endossé le froc; mais le candidat, quoique devenu veuf, ne voulait pas se faire moine. Avec une grande hardiesse de langage, il s'efforça d'établir que, si l'on avait exclu les prêtres mariés des hautes dignités sacerdotales, c'était simplement par respect pour une ancienne coutume, non en vertu d'un canon de l'Église grecque. A toutes les instances des moines, il répondait que chacun devait travailler à la vigne du Seigneur suivant les dons qui lui avaient été départis. Il céda cependant par amour de la paix; mais, bien qu'il eût prononcé des vœux, il ne sacrifia aucune de ses convictions sur le célibat ecclésiastique.

Lorsque, il y a deux ans, Philarète mourut, Innocent fut désigné par l'empereur pour lui succéder sur le siége archiépiscopal; en sorte que l'archimandrite actuel de Troïtsa, le métropolitain de Moscou, le plus haut dignitaire de l'Église russe, est regardé, non sans raison, comme le défenseur des prêtres mariés, le champion du clergé blanc.

Philarète, au reste, avait déjà ouvert la voie, car il s'était vu amené, par un concours de circonstances, à servir la cause de la grande réforme, en nommant directeur de l'Académie ecclésiastique de Moscou un prêtre qui n'était pas moine.

A treize lieues au nord de Moscou, s'élève un plateau sur la pente duquel est construit le couvent dédié à la sainte Trinité, en russe Troïtsa[1]. Ce couvent, que connaît déjà le lecteur, passe pour être le plus riche du monde, non-seulement en reliques et en images miraculeuses, mais en coupes, en crosses, en lampes et en couronnes. La châsse de saint Serge, faite d'argent très-pur, pèse un millier de livres; dans l'église qui renferme ce trésor, se trouvent des sculptures en relief représentant la Cène, et dont toutes les figures, excepté celle de Judas, sont en or massif. Mais les pèlerins qui affluent à Troïtsa ne viennent pas pour admirer ces coûteux objets d'art; leur ambition est de s'agenouiller devant la Vierge miraculeuse qui jadis s'entretint avec le saint moine Sérapion. Ils se rassemblent autour d'une statue de saint Nicolas, qui, pendant l'année de douloureuse mémoire où les Polonais se rendirent maîtres de Moscou et des plaines environnantes, fut mutilée par un boulet. Un plus grand nombre encore va baiser le front de saint Serge, qui fonda le couvent et bénit la bannière de Dimitri, avant que ce prince partît pour combattre les hordes tartares campées sur les rives du Don. Saint Serge continue à protéger les lieux illustrés autrefois par ses vertus; jamais son tombeau, qui se trouve dans le monastère, n'a été foulé par le pied d'un ennemi. Quand la grande ville de Moscou elle-même succombe, le couvent reste intact, défendu par une force invisible. Les Tartares n'y pénétrèrent jamais. Les Polonais tentèrent plusieurs fois de le détruire; des forces considérables en firent le siége pendant seize mois, résolues à s'en emparer à quelque prix que ce fût; elles durent se retirer honteusement. Pendant la campagne de 1812, les Français cherchèrent à se rendre maîtres de Troïtsa, mais la sainte protection qui avait déjà repoussé les Polonais sauva encore le sanctuaire. Les troupes abandonnèrent l'entreprise, et le couvent resta debout.

Ces miracles ont entouré le saint d'une auréole dont l'éclat rejaillit sur sa famille. Près de la route de Moscou à Troïtsa, s'élève le hameau de Hotkow. On y conserve les reliques du père et de la mère de Serge, et l'on a élevé à leur mémoire une église. Les pèlerins qui se rendent à Troïtsa s'arrêtent souvent pour prier sur leurs tombes.

« Avez-vous déjà été à Troïtsa? entendons-nous l'un de ces pieux voyageurs demander à son compagnon, tandis qu'ils cheminent sur la route.

— Oui, grâces à Dieu !

— Saint Serge vous a-t-il accordé ce que vous lui demandiez?

— Hélas! pas encore.

— Alors c'est que vous n'avez pas eu soin d'aller à Hotkow et de rendre hommage à ses parents; le saint était fâché contre vous.

— Peut-être. La prochaine fois, je réparerai ma faute. Puisse-t-elle m'être pardonnée! »

On a construit un chemin de fer de Moscou à Troïtsa, et des bandes de pèlerins dégénérés se font ainsi conduire sans fatigue au lieu saint. Les plus zélés suivent à pied, comme autrefois, la route fangeuse, en disant leur chapelet devant les chapelles en bois et les croix nombreuses qui bordent le chemin. La facilité de locomotion que la voie ferrée offre aux voyageurs a augmenté la richesse de saint Serge, mais elle a diminué la ferveur des fidèles.

Au centre de cette forteresse sacrée, de ce sanctuaire inviolable, les moines ont fondé un séminaire dont le supérieur exerce une grande influence dans l'Église. Ce poste important avait toujours été conféré à un archimandrite jusqu'au jour où Philarète le remit aux mains du P. Gorski, prêtre savant, écrivain de mérite et qui faisait autorité sur les points de tra-

1. Voy. t. XXIII, p. 53 et 56.

dition ou de cérémonial ecclésiastique, mais qui avait le tort de n'être pas moine; sa vaste érudition, sa piété, l'étroite amitié qui l'unissait au métropolitain l'emportèrent cependant. Les cénobites eux-mêmes oublièrent leur rigidité, quand ils reconnurent que le P. Gorski menait une vie sainte, retirée, pour ainsi dire claustrale.

Ils ne se doutaient guère des conséquences de la concession qu'ils faisaient; cet homme aux habitudes quasi monastiques n'avait pas prononcé de vœux; ils introduisaient l'ennemi dans la place, ils confiaient à un prêtre de paroisse l'éducation du clergé!

Le séminaire de Saint-Pétersbourg vient également de recevoir pour chef un pope marié, le P. Yanytcheff, dont la femme existe même encore. Cette nomination remplit d'espérance et de crainte les deux camps de l'Eglise; le clergé blanc l'a saluée avec des cris de surprise et de joie, le clergé noir semblait accablé de stupeur et de désespoir.

Le P. Yanytcheff, cause de la lutte ardente que se livrent les popes et les moines, est un jeune prêtre qui a fait ses études au séminaire de Saint-Pétersbourg avant d'être reçu docteur et d'obtenir une chaire de théologie à l'Université. Il acquit bientôt une popularité fort grande, car ses leçons étaient fort éloquentes, ses manières sympathiques et ses opinions libérales. Quelques prélats s'alarmèrent. Yanytcheff, disaient-ils, troublait la quiétude de ses élèves; il les engageait à lire et à penser, choses dangereuses, qui ne peuvent rien produire de bon, car elles mènent les hommes au doute, ce fléau des âmes.

Les efforts des prélats décidèrent le Saint-Synode à intervenir, et le professeur, résolu à ne pas transiger avec sa conscience, donna sa démission. Ayant pris femme, il se rendit dans une ville des bords du Rhin, où il exerça le ministère pastoral. Ses qualités éminentes lui concilièrent l'estime et l'admiration de tous ceux qui étaient appelés à le connaître, sa réputation se répandit, et quand il s'agit de donner à la jeune princesse Dagmar, fiancée de l'héritier du trône, un précepteur savant, doué d'un esprit libéral, versé dans la connaissance des langues et de l'histoire, ce fut sur le P. Yanytcheff que s'arrêta le choix de la cour. La manière dont il s'acquitta de ses délicates fonctions le mit en faveur auprès des grands; son œuvre achevée, il accompagna la princesse en Russie, et le comte Tolstoï lui confia le rectorat de l'Académie!

A cette nouvelle, les moines éprouvèrent une stupéfaction profonde; le Saint-Synode protesta, le métropolitain lui-même refusa son consentement. Mais le comte Tolstoï a maintenu fermement sa décision, et les prélats ont dû reconnaître combien est puissante à la cour l'influence de leur adversaire. Yanytcheff, de son côté, s'est montré prudent; aussi le trouble apporté dans les esprits par son élévation commence-t-il à se calmer. On se familiarise avec l'idée de laisser l'éducation des prêtres confiée à un homme qui a une femme et des enfants.

Une fois entrée dans la carrière des réformes cléricales, la cour y a marché d'un pas résolu. Ses premiers efforts se sont portés sur l'école et le collége; car en Russie, comme ailleurs, le professeur façonne l'élève à son image; et les idées répandues du haut des chaires doivent devenir en quelques années les opinions dominantes de l'Eglise.

L'empereur a récemment promulgué un ukose qui porte aux moines le coup le plus rude qu'ils aient encore reçu : les archevêques avaient seuls jusqu'ici le droit de nommer les recteurs des séminaires; la loi nouvelle leur retire ce privilége pour le donner à un comité de professeurs, sauf ratification des choix par les hautes autorités ecclésiastiques. Ce décret a soulevé dans les monastères un assez vif mécontentement. Innocent lui-même, quoiqu'il soit partisan du mariage des prêtres, s'est rangé du côté des opposants.

La première nomination faite en vertu de cette loi a eu lieu dernièrement à Moscou. Quand l'édit fut publié, le professeur Nicodème, supérieur du séminaire ecclésiastique de Moscou, se démit de sa charge. Chacun sentit qu'en agissant de la sorte il donnait un noble exemple d'abnégation; et s'il avait été possible qu'un homme portant un froc réunît les suffrages d'un comité libre, nul doute qu'il ne les eût obtenus.

Mais son titre de moine empêcha de l'élire. La commission hésitait entre deux prêtres mariés : le P. Blagocazumof, professeur au séminaire, et le P. Smirnof, directeur de la *Revue Orthodoxe*. Innocent se prononça contre ce dernier, dont il n'aimait pas les écrits, et son concurrent l'emporta.

Ce qui se fait à Moscou se reproduira probablement dans d'autres villes; en sorte que l'éducation des jeunes gens qui se destinent à l'état ecclésiastique sera tout entière entre les mains d'hommes mariés.

Le principe de l'élection a été aussi étendu aux doyens ruraux. Ces fonctionnaires étaient auparavant nommés par l'évêque, qui n'avait à consulter que son bon plaisir. Le choix en est remis maintenant à des délégués des prêtres de paroisse.

XVI

La police secrète.

Le principe qui fait dériver les pouvoirs d'un vote populaire reçoit chaque jour de nouvelles applications, et nulle part son action régénératrice n'est plus frappante que dans les tribunaux. Il y a vingt ans à peine, l'administration de la justice était la partie la plus défectueuse du gouvernement russe.

Les vices d'organisation qu'il fallait réformer, les plaies profondes qu'il fallait guérir, formaient une tâche des plus ardues.

Dans un pays où le prince est appelé à gouverner aussi bien qu'à régner, une foule de fonctionnaires sont associés à l'exercice irresponsable du pouvoir; leur nombre dépasse peut-être celui des hommes qui partagent l'autorité bienfaisante d'un roi constitution-



Porte de la Résurrection, sur la place Rouge, à Moscou. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie.

nel. En effet, un prince n'a que deux yeux, deux oreilles et deux mains. Le cercle dans lequel il peut voir, entendre, agir par lui-même est nécessairement borné; pour tout ce qu'il veut faire en dehors de cette limite restreinte, il doit avoir recours à des intermédiaires; et c'est sur lui que retombe le blâme mérité par les fautes de ces suppléants.

Les membres de la police secrète, les gouverneurs de province, généraux et locaux, tels sont les délégués qui exercent, au nom du tzar, la puissance impériale.

La police secrète possède une autorité immense; elle ne reconnaît au-dessus d'elle que le chef de l'État. Elle a une sphère d'action spéciale, distincte, mais elle domine tous les autres pouvoirs. Son chef, le comte Schonvalof, est le premier fonctionnaire de l'empire, le seul qui possède le droit de se présenter à toute heure devant le tzar. Chez les nations orientales, le privilége d'approcher du souverain donne la mesure à peu près exacte du rang que l'on occupe dans l'État. Le droit d'audience est, dans le Palais d'Hiver, soumis à des règles très-simples. Les ministres de l'intérieur, de l'instruction publique, des finances ne sont admis près de l'empereur qu'une fois par semaine. Les ministres plus élevés dans la hiérarchie, celui de la guerre par exemple et celui des affaires étrangères, sont reçus chaque jour, mais à une heure fixe. Le ministre de la police peut entrer dans le cabinet impérial à toute heure du jour, dans sa chambre à coucher à toute heure de la nuit.

Il y a peu d'années encore, le pouvoir de ce ministre égalait son rang à la cour; dans les affaires intérieures il était souverain, et il advint à plus d'un pauvre administrateur de devenir sa dupe après lui avoir servi d'instrument. Une partie de ses attributions sont maintenant dévolues aux tribunaux; mais la police n'en continue pas moins à se placer au-dessus de la loi : elle peut infirmer un arrêt et, *par mesure administrative*, envoyer en exil un prévenu que les cours impériales ont absous.

Pendant mon séjour dans la ville d'Arkhangel, un acteur et une actrice furent amenés, en tarantasse, de Saint-Pétersbourg; on leur fit mettre pied à terre au milieu de la place publique, en leur disant de pourvoir eux-mêmes à leur subsistance, mais de se souvenir qu'il leur était formellement interdit de franchir les portes de la cité sans un passe-port du gouverneur. Personne ne savait de quelle faute ils s'étaient rendus coupables. Leurs lèvres étaient scellées, les journaux muets : le mystère qui les entourait favorisant les conjectures, l'imagination publique se donnait carrière. La supposition la plus vraisemblable fut qu'ils avaient joué un rôle dans quelque drame de la vie réelle. Les unions clandestines ne sont pas aussi rares dans l'empire russe qu'en Angleterre ou en France. Les deux exilés d'Arkhangel s'étaient, dit-on, compromis dans un mariage bohême, qui avait blessé profondément l'orgueil d'une maison puissante; et comme il était impossible de frapper le couple fugitif, les pauvres artistes avaient été arrachés à leur trône de clinquant, pour donner satisfaction à la famille irritée.

Ces exilés se trouvaient donc jetés sur les rives de la mer Blanche; ils devaient séjourner dans Arkhangel, y vivre comme ils pourraient, en attendant que les vrais coupables eussent obtenu le pardon de leur famille. Ils ouvrirent une grange fermée depuis longtemps, et leur début fut salué avec enthousiasme par la population élégante. Ce qu'ils jouèrent méritait à peine le nom de pièces de théâtre. Deux personnes composent une pauvre troupe, et les artistes n'avaient pas un mérite éminent. Ils parvinrent néanmoins à tenir les spectateurs éveillés en exécutant quelques expériences curieuses de physique, en représentant de courtes scènes de vaudevilles allemands, les plus plats du monde. Il y a lieu d'espérer que les dieux en courroux s'apaiseront bientôt, et que les personnages de cette comédie pourront retourner dans une grande ville capable d'offrir à leur art un milieu plus propice.

Ces acteurs ont été expulsés de la capitale en vertu d'une simple injonction de la police. Ils n'ont pas été jugés; il ne leur a pas été permis de se défendre; on ne leur a pas fait connaître la nature du crime qui leur était imputé. Un agent s'est rendu en droschki à la porte de chacun d'eux, a demandé à voir M. un tel et Mme une telle, est monté à l'appartement, puis, de ce ton dont la police a seule le monopole :

« Tenez-vous prêt; dans trois heures nous partons.... pour Arkhangel. »

Quel que soit son âge ou son sexe, la victime n'a, en pareil cas, d'autre parti à prendre que d'entasser à la hâte dans une malle les objets les plus nécessaires, de suivre le sbire, de monter dans le droschki, et d'obéir en silence aux pouvoirs occultes. Aucun tribunal ne s'ouvrirait à ses réclamations, n'entendrait son appel, aucun juge ne prêterait l'oreille à ses plaintes.

De tels actes ne sont malheureusement pas rares. Dans ces mêmes rues d'Arkhangel, j'ai rencontré une dame que le simple soupçon d'avoir détourné par ses discours des étudiants de l'obéissance envers l'État et envers l'Église a fait exiler de Saint-Pétersbourg.

Les universités, comme la police, ont été l'objet de réformes dictées par un esprit conciliant et libéral. Nicolas avait imposé un uniforme aux étudiants; il leur avait accordé le droit de porter l'épée, leur avait donné le titre d'officiers de la couronne. Serviteurs du tzar, ils jouissaient en cette qualité de faveurs dont ils faisaient grand cas. Ils avaient le rang de nobles, formaient un corps séparé dans l'État, et quand ils parcouraient les rues en chantant, ou qu'ils s'asseyaient devant un tapis vert, le public voyait en eux une corporation privilégiée, à laquelle il fallait toujours céder la première place. L'empereur, qui veut corriger les abus, s'efforce de ramener cette jeunesse turbulente à des habitudes conformes au rôle qu'elle doit remplir dans la société. Les épées ont été prohibées, les uniformes enlevés, le droit de se réunir pour chanter

dans les rues ou siffler les pièces sur la scène leur a été retiré. Toutes les distinctions sont maintenant abolies; les étudiants, comme les autres classes de la population civile, relèvent de la police commune et des tribunaux ordinaires.

Comme on pouvait s'y attendre, les étudiants n'ont obéi qu'à contre-cœur à la mesure qui les prive de l'uniforme et de l'épée; quelques jeunes étourdis, tout en professant des opinions républicaines, revendiquent leurs anciens priviléges, et même regrettent le temps où ils étaient les « serviteurs du tzar ».

Dans le mois de mars 1869, ces jeunes gens tinrent des réunions tumultueuses. L'empereur, averti, manda Trépof, le directeur général de la police, homme d'un esprit sage et d'un caractère libéral, qui aurait rendu populaire l'administration dont il est le chef s'il était possible qu'elle le devînt jamais.

« Que veulent ces étudiants? lui demanda le tzar.

— Deux choses : du pain et une position.

— Du pain!

— Oui, sire; plusieurs sont pauvres; ils ont l'estomac creux, le cerveau actif et la langue acérée.

— Que pourrait-on faire pour ces pauvres diables?

— Quelques bourses calmeraient leur agitation : il suffirait de donner maintenant vingt mille livres et de promettre un secours annuel aux étudiants pauvres. »

L'argent fut envoyé à l'université impériale pour être réparti suivant les besoins des élèves; malheureusement, recteurs et professeurs regardèrent le don du tzar comme une faveur personnelle et distribuèrent les bourses à leurs neveux ou à leurs fils, qui étaient cependant fort en état de payer les droits universitaires. Les étudiants tinrent de nouvelles réunions, et adressèrent au peuple un appel dans un langage outré, violent, plein des métaphores chères à la jeunesse.

Traitant avec le gouvernement de puissance à puissance, ces écervelés rédigèrent un ultimatum composé de quatre articles. Ils demandaient :

1° Le droit d'établir un club des étudiants;

2° Le droit de se réunir et de présenter en corporation leurs griefs au gouvernement;

3° Le contrôle de toutes les bourses accordées à des élèves pauvres;

4° L'abolition des taxes universitaires.

Un parti politique rétrograde avait, paraît-il, ouvert une souscription dont le produit devait servir à encourager ces jeunes gens dans la révolte. On soupçonnait même les conservateurs d'employer l'intermédiaire de femmes adroites et intrigantes pour fomenter la discorde au sein de l'université. Ces conspiratrices en jupon n'étaient pas faciles à découvrir, car leur propagande consistait en sourires et en plaisanteries qui petillaient au-dessus d'une tasse de thé. Plusieurs personnes furent arrêtées néanmoins, et, parmi elles, la dame que j'avais rencontrée sur les bords de la mer Blanche. Le soupçon d'avoir aidé à la publication de l'appel était son seul crime.

Quand l'exilée arriva au séjour qui lui avait été assigné, l'étonnement fut général; elle paraissait si faible, si brisée de corps et d'âme, si dépourvue d'adresse! Aucun des talents que l'intrigue exige ne lui avait été départi. Un quart d'heure de conversation avec elle le montrait clairement.

Le système de suspicion suivi par le gouvernement russe croulait sous le poids du ridicule. Voici, d'un côté, un prince, l'idole de son pays, protégé par une cotte de maille, défendu par un million de baïonnettes, sans parler de l'artillerie, de la cavalerie et de la flotte; de l'autre, une frêle créature, âgée de cinquante ans, sans beauté, sans adorateurs, sans fortune; quelle crainte une telle ennemie pouvait-elle inspirer à l'empereur?

Citons encore un exemple. Un jeune écrivain de Saint-Pétersbourg, Dimitri Pisareff, étant allé prendre un bain près de sa villa, s'avança trop en pleine mer et fut englouti par les vagues. Ce jeune homme s'occupait de politique; les opinions avancées qu'il défendait lui avaient valu plusieurs années de détention dans la forteresse de Saint-Pierre et Saint-Paul. Gracié par l'empereur, il avait repris sa plume. Après sa mort, un libraire de la ville, Pavlenkoff, admirateur du talent de Pisareff, ouvrit une souscription dont le produit était destiné à placer une statue du jeune auteur sur son tombeau. La police secrète eut connaissance du projet; et comme le nom de Pisareff était marqué à l'encre rouge sur ses tablettes, elle regarda cette tentative d'honorer la mémoire du défunt comme un blâme public du zèle qu'elle-même avait mis à le persécuter. Pavlenkoff fut, dit-on, arrêté à la porte de sa boutique, jeté dans une charrette et, sans aucune forme de procès, conduit au fond de la province de Viatka, à douze cents verstes de sa demeure. Son magasin est maintenant ouvert; je crois qu'il lui a été permis de revenir se mettre à la tête de sa maison.

Un jeune romancier, nommé Gierst, auteur d'ouvrages fort goûtés du public, fut victime d'un procédé plus arbitraire encore. Il avait commencé l'an dernier (1868), dans une revue mensuelle, la *Dielo* (*Le Travail*), une nouvelle intitulée *l'Ancien Temps*. L'histoire promettait d'être intéressante; le style était à la fois brillant et nerveux. Gierst prenait parti pour la jeune Russie : aussi l'ouvrage fut-il dévoré dans les colléges et dans les écoles. Chacun en parlait, discutait les questions soulevées par l'écrivain, comparait les hommes et les choses du passé avec les espérances et les talents qui se sont produits sous le règne actuel. La police s'émut; la cause de l'ancien régime lui était chère; mais comme on n'avait pas de bonnes raisons à opposer au romancier, on s'avisa de lui imposer silence au moyen d'une visite de minuit. Un agent vint le trouver, muni d'un ordre de départ immédiat. Une heure après, il était en route. Les chevaux l'entraînaient dans une course vertigineuse, il ne savait où; voyageant ainsi nuit et jour, il arriva enfin à Totma, misérable petite ville de la province de Vologda, à

neuf cents verstes de Saint-Pétersbourg. Là, on le fit descendre de la carriole, et son guide lui dit de ne pas bouger de ce lieu jusqu'à ce que le ministre de la police lui eût permis d'en sortir.

Aucun des amis de Gierst ne savait ce qu'il était devenu. Son appartement à Saint-Pétersbourg restait vide; le seul indice qu'il eût laissé derrière lui était le récit du domestique qui l'avait vu enlever. Défense fut faite à la presse de parler de cette mystérieuse affaire; l'interruption du roman dans la *Dielo* apprit seule au public que la police était venue mettre des entraves à la liberté de l'écrivain. On supprima comme dangereuses les lettres qu'il adressa aux journaux; et ce fut seulement à l'aide d'une ruse qu'il informa ses lecteurs du lieu de son séjour.

Il écrivit au directeur de la revue pour s'excuser d'avoir interrompu sa nouvelle. Comme il se bornait à dire qu'il ne pouvait en donner la suite actuellement, l'autorité ne s'opposa pas à la publication de cet avis. On vit la date que portait la lettre, et le nom de *Totma* apprit tout au public.

On s'égaya fort dans les salons aux dépens de la police; les agents, furieux d'avoir été dupes, tournèrent leur rage sur l'esprit incisif qui avait mis leurs



Maison russe du midi. — Dessin de J. Moynet, d'après nature.

ridicules à découvert. Gierst reste en exil à Totma, et la *Dielo* attend toujours la suite du roman commencé. Mais une douzaine de nouvelles, petillantes de verve satirique, n'auraient pas touché le public comme le souvenir toujours présent de cette œuvre inachevée.

XVII

Les gouverneurs provinciaux.

La Russie est partagée en provinces ou gouvernements, régis chacun par deux fonctionnaires, un gouverneur et un sous-gouverneur, dont la nomination appartient à la couronne.

Il n'y a pas plus de dix ou douze ans, ces dépositaires du pouvoir impérial étaient des tzars au petit pied qui, pareils aux pachas turcs, soumettaient toutes choses à leur bon plaisir, sauf à encourir de temps à autre une destitution lorsqu'ils avaient comblé la mesure des abus. Chargé du maintien de l'ordre, le gouverneur était armé d'une puissance aussi terrible que celle de la police; il avait le droit de soupçonner dans chacun de ses administrés un mécontent, un rebelle, et d'agir en conséquence comme si l'accusation avait été prouvée devant un tribunal. En Angleterre et aux Etats-Unis, le mot *suspect* est judiciairement tombé en désuétude. Il n'est pas permis à nos officiers de po-



Kazan : Monastère. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

lice de *soupçonner* un voleur. Ils doivent ou le prendre sur le fait ou le laisser libre. De Calais à Perm cependant, cette expression inspire toujours de l'effroi; car dans tous les pays qui s'étendent de la Manche aux monts Ourals, la formule « par ordre supérieur » est une force devant laquelle s'effacent les droits de l'homme et du citoyen.

Le gouverneur ou le sous-gouverneur d'une province russe représente son seigneur souverain; il peut, comme lui, découvrir ou s'imaginer qu'il a découvert une raison quelconque de soupçonner un homme d'être hostile à la Couronne. Il est possible qu'il s'abuse, qu'il se trompe même lourdement. L'accusé peut-être est aussi loyal que lui-même; il se disculperait devant un tribunal, pourtant son innocence ne saurait le défendre. Les preuves sont vaines quand la justice ferme l'oreille aux plaintes du citoyen lésé par le pouvoir, quand les juges n'ont pas le droit d'instruire sa cause. « Fait par ordre supérieur, » voilà qui répond victorieusement à tous les cris et à toutes les protestations. Un malheureux s'est trouvé en face d'un tout-puissant fonctionnaire, il a été balayé par un ouragan contre lequel rien ne pouvait le protéger, pas même le prince; et la victime tombée sous les coups d'un gouverneur aveuglé par l'ignorance ou par la passion n'a d'autre parti à prendre que de se résigner aux arrêts d'une volonté qui doit être à ses yeux l'interprète de celle de Dieu même.

Les hommes auxquels il était permis d'user et d'abuser ainsi du pouvoir formaient une vaste légion. La Russie est divisée en quarante-neuf provinces, non compris le royaume de Pologne, le grand-duché de Finlande, la Sibérie, les Khanats et les principautés du Caucase. Dans ces quarante-neuf provinces, il était loisible aux gouverneurs d'exiler n'importe qui en vertu d'un simple soupçon. Ce terrible privilége était même plus éparpillé encore dans certaines circonscriptions territoriales que dans les districts essentiellement russes. Le nombre de ceux qui pouvaient arrêter un citoyen au nom de la raison d'État, le condamner à la déportation sans l'avoir entendu, ne s'élevait pas à moins de deux cents.

La princesse V..., personne fort jolie, riche, spirituelle, vivait en Podolie, aimée de tous ceux qui la connaissaient, recherchée, admirée par tous les jeunes gens de la province. L'un d'eux avait gagné son cœur. Il était digne d'elle, et déjà les heureux fiancés avaient fixé l'époque où tous deux ceindraient au pied des autels la couronne nuptiale, quand un mauvais génie traversa leur voie et brisa leur bonheur. Une semaine avant le jour où leur union devait être célébrée, un officier de police se présenta chez le futur; il venait lui intimer l'ordre de quitter Pultava, qu'il habitait, pour la lointaine province de Perm. Arraché de son hôtel à l'heure même, il fut mené au bureau central de la police, où on lui délivra ses papiers, puis on le fit monter dans une carriole, et il partit, escorté de deux gendarmes. Le voyage dura trente jours. Pendant deux ou trois mois, on ignora complétement à Pultava ce qu'il était devenu. Seul d'abord, perdu au milieu d'un pays où il ne connaissait personne, il passa des heures fort amères. Enfin, il rencontra un ami dans la ville qui lui était assignée pour résidence, et grâce à ce hasard, le bannissement fut pour lui moins rude. On lui trouva un défenseur à la cour; le sénat intervint, quoique avec prudence, en sa faveur; après deux mortelles années, le persécuteur consentit à desserrer les liens dont il avait garrotté sa proie. Mais si la victime put quitter son lieu d'exil, il lui fut interdit de revenir dans sa ville natale.

La princesse garda la foi qu'elle avait promise à son fiancé. Tant qu'il fut interné à Perm, elle continua de demeurer en Podolie, en butte à la malveillance qui les enveloppait tous deux; aussitôt qu'il eut obtenu la permission de se rendre à Saint-Pétersbourg, elle alla le rejoindre dans cette ville. C'est là qu'ils se marièrent et que j'eus occasion de les rencontrer. Les poursuites de la police n'ont laissé aucun nuage sur leur réputation. Ils sont libres d'aller et de venir; mais il ne leur est pas permis de retourner en Podolie. Nulle puissance au monde, sauf celle qui a envoyé l'époux en exil, ne peut leur rouvrir les portes de leur ancienne demeure. Et à l'heure où j'écris ces lignes, celui qui a subi toutes ces vexations ne sait pas même quelle faute lui est imputée.

Dans un avenir prochain, ce despotisme asiatique aura disparu; d'un œil clairvoyant et sage, l'empereur mesure le chemin qu'il lui faut parcourir. Les gouverneurs de province ont été avertis d'user de modération dans l'exercice de leur charge. On n'exile plus aujourd'hui personne que dans le cas de faute flagrante, et seulement après en avoir référé à Saint-Pétersbourg.

Avant que les fonctionnaires publics eussent acquis la certitude qu'un pouvoir vigilant leur demanderait compte de leurs actes, eut lieu une aventure dont le récit offre une peinture saisissante des abus qui sont aujourd'hui déracinés avec une prudente persévérance.

Le jeune comte X.... avait été, au sortir du collége, envoyé en qualité de sous-gouverneur dans une ville méridionale. Amateur de chevaux et de chiens, de soupers fins et de vins de choix, il trouvait les revenus de sa place bien inférieurs à ses besoins immenses. Il se créait donc, par toutes sortes de moyens, ce genre particulier de recettes que les officiers russes désignent sous le nom de *vzietka*. Ses écuries étaient toujours pleines de chevaux fringants, ses hôtes nombreux. Or, une élégante maison, une belle écurie, une riche salle de jeu, coûtent chaque année une grosse somme de roubles. Il avait de la chance devant le tapis vert, plus de chance, disaient quelques perdants, que n'en a d'ordinaire un joueur scrupuleux; cependant il ne parvenait pas à équilibrer ses revenus et sa dépense.

Le receveur de la ville était un certain André Ivanovitch Gorr, un fils de paysan, qui, après avoir fait de bonnes études au collége, était entré dans l'adminis-

tration ; grâce à ces manières soumises, à sa patiente déférence envers ses supérieurs, à son intégrité, il était arrivé au poste qu'il occupait.

Le comte X.... fit venir chez lui André Gorr ; d'un air insouciant, il le pria de payer pour lui une dette légère. André s'inclina, et atteudit les roubles. Le comte le congédia d'un signe de main, puis voyant qu'il ne paraissait pas comprendre :

« Oui, oui, payez cette petite somme ; je vous réglerai cela dans l'après-midi. »

André donna l'argent, mais avant qu'une huitaine de jours se fussent écoulés, il reçut une nouvelle requête du même genre. De semaine en semaine, il continua d'avancer des fonds avec la soumission qu'il devait à son chef, mais non sans un trouble intérieur, car il se demandait s'il était légitime d'employer ainsi les deniers publics à payer des dettes particulières.

Deux ou trois fois le comte parla de remettre l'argent qui avait été pris dans la caisse, et fixa le jour de cette restitution. Cependant le déficit allait grossissant toujours. Les revenus de la province ne servaient plus qu'à payer les dépenses personnelles du sous-gouverneur.

André Gorr était au désespoir. Le jour approchait où les inspecteurs impériaux devaient contrôler ses livres et vérifier sa caisse. Il se sentait perdu ; car la balance était à sa charge, et il ne pouvait guère espérer que le comte payât enfin l'énorme dette contractée pour lui. Sur le conseil de sa femme, à qui dans son angoisse il avait tout révélé, il alla cependant le trouver pour le prier de rendre la somme.

« C'est la semaine prochaine que viennent les inspecteurs, dit le comte.... Fort bien. Tout sera en ordre. Je vais expédier un messager à l'intendant de mes domaines. Dans cinq jours il sera ici avec l'argent nécessaire. Dressez un état des avances que vous avez faites et apportez-le-moi avec la quittance. »

A la fin de la semaine, les inspecteurs arrivaient ; ils n'étaient pas attendus si tôt, et dans leur empressement de repartir, ils annoncèrent que le lendemain matin à dix heures, ils procéderaient à la vérification des comptes. André courut au palais, où il trouva le gouverneur dans sa salle d'audience, entouré de ses secrétaires.

« Ah ! c'est vous, dit-il, avec un gracieux sourire, au receveur inquiet ; le messager est revenu avec l'argent ; apportez-moi l'état ce soir à dix heures dans mon fumoir, nous mettrons tout en règle. »

André fut exact au rendez-vous.

« Très-bien, dit le sous-gouverneur, en jetant un coup d'œil sur les papiers qu'il lui présentait, le compte est exact : quinze mille sept cents roubles. Voyons la quittance. Oui, elle est parfaitement rédigée. Vous méritez de l'avancement, mon cher Gorr. Des talents comme les vôtres ne sont pas à leur place dans une ville de province. Vous devriez être ministre d'Etat. Voulez-vous me faire le plaisir d'appeler mon domestique ?

Le serviteur entra.

« Allez chez madame et demandez-lui si elle ne pourrait pas descendre un moment. Le valet de chambre disparut. En attendant son retour, le comte entretint son visiteur avec tant de verve et d'abandon, que le temps passa rapidement. Il tenait toujours les papiers.

A la fin, André, s'apercevant que la pendule marquait près de onze heures, prit la liberté de demander si le domestique n'était pas bien lent à revenir.

« Vous avez raison ! s'écria le gouverneur en se levant, il y a un siècle qu'il devrait m'avoir rendu réponse. Où ce fainéant peut-il être ? Il faut qu'il se soit endormi sur l'escalier. »

Il sortit de la chambre pour aller à sa recherche, et il ferma la porte en disant :

« Attendez quelques minutes, je vais moi-même m'informer de ce qu'il est devenu. »

André tressaillit. Il s'était aperçu que le comte avait pris avec lui non-seulement l'état des sommes fournies pour son compte, mais encore la quittance. A mesure que les instants s'écoulaient, son inquiétude devenait plus vive. Ses yeux parcouraient la chambre, il prêtait l'oreille au moindre son. Sa tête devenait brûlante, son cœur battait à se rompre. Il ouvrit la porte et s'approcha du corridor ; le silence qui régnait partout lui parut être celui du tombeau.

Minuit sonnait.

Sortant de sa stupeur, il ferma la porte avec violence, appela dans l'escalier ; personne ne lui répondit. Fou de douleur, résolu à tout braver, il parcourut précipitamment les sombres galeries, et rencontra enfin un homme enveloppé dans un manteau de fourrure.

« Montrez-moi la chambre du gouverneur, » dit André d'un air farouche.

Le domestique se frotta les yeux :

« La chambre du gouverneur ?

— Oui, mon ami, allons, dépêchez-vous. »

Le valet le conduisit à la pièce qu'il venait de quitter, sorte de fumoir ou de petit salon réservé aux intimes.

« Restez ici, je vais le chercher. »

Bientôt le domestique revint annoncer que le comte était au lit.

« Au lit ! s'écria le receveur, c'est impossible. Retournez auprès de votre maître. Dites-lui que je l'attends.

— Mais il dort, et pour rien au monde je n'oserais l'éveiller.

— Il le faut. Je ne puis m'en aller sans l'avoir vu. C'est pour le service du tzar, il n'y a pas une minute à perdre. »

En entendant prononcer le nom du tzar, le domestique dit qu'il ferait une nouvelle tentative. Au bout d'une heure, heure d'angoisse mortelle pour André, il revint dire que son maître ne pouvait voir personne. Si le receveur avait à lui parler d'affaires, il devait se présenter à un autre moment.

Hors de lui, André s'élança vers la chambre du comte, où le bruit attira bientôt une douzaine de domestiques.

« Quel est ce tapage? dit d'une voix irritée le gouverneur qui se dressa sur son séant.

— Il me faut mes roubles! s'écria André furieux.

— Des roubles? répliqua le comte en feignant la surprise. De quels roubles voulez-vous parler?

— De ceux que nous avons pris dans la caisse de l'État.

— Que nous avons pris dans la caisse? Nous? Qui nous? Quels roubles? Allez-vous mettre au lit, mon brave homme, vous rêvez.

— Rendez-moi ma quittance.

— Le pauvre homme! dit le comte avec une feinte compassion. Reconduisez-le chez lui et recommandez à sa femme de l'empêcher de courir ainsi la ville pendant son sommeil. Il pourrait tomber à l'eau. Ne le quittez pas. Ayez bien soin qu'il ne lui arrive aucun mal. »

Le gouverneur reposa sa tête sur l'oreiller, les serviteurs s'inclinèrent.

Ainsi mis à la porte, le malheureux sentit le désespoir s'emparer de lui. Le comte, il l'avait vu, ne reculerait pas devant le parjure. Quand même, lui, André, avouerait sa faute aux inspecteurs et leur dirait comment l'habitude de l'obéissance passive l'avait amené à trahir son devoir, l'auteur de sa ruine produirait la quittance pour prouver que les fonds avaient été remboursés.

Il rentra dans son bureau, s'assit et, après avoir examiné encore une fois ses papiers et ses livres, pour voir si les événements de cette nuit n'étaient pas un rêve, comme l'avait affirmé le comte, il se mit à écrire le récit minutieux de tout ce qui s'était passé.

Cependant sa femme, tourmentée de sa longue absence, et sachant qu'il était occupé de ses comptes, sortit, malgré l'heure avancée, pour se rendre à son bureau. La nuit était profonde, une lampe mourante éclairait à peine la pièce. Saisie d'un pressentiment sinistre, elle s'avança en tremblant. Une forme noire attira ses regards.... André Gorr était pendu à une poutre. Les cris de la malheureuse femme attirèrent de nombreux voisins; les uns détachèrent le corps, tandis que les autres coururent chercher des secours, hélas! inutiles. André avait cessé de vivre.

Comme un Oriental, il s'était tué afin de punir par sa mort l'homme qu'il n'avait pu atteindre vivant.

La note qu'il avait déposée sur son pupitre était ouverte; beaucoup de personnes la lurent, un plus grand nombre encore en eurent connaissance: on ne pouvait donc étouffer l'affaire, le gouverneur eût-il été vingt fois prince. Le peuple réclamait une prompte justice. Le comte fut révoqué, arrêté sous la prévention de s'être approprié les fonds d'une caisse publique, et traduit devant un tribunal secret, dans la ville même dont il était quelques jours auparavant le souverain.

L'empereur aurait voulu, dit-on, l'envoyer aux mines, où tant d'exilés, plus nobles de cœur que lui, avaient expié des crimes moins grands; mais l'influence de sa famille était puissante à la cour; il avait pour amis la plupart des membres du tribunal. On se contenta de le déclarer irrévocablement exclu de toute fonction publique.... Peine cependant assez dure pour un homme qui a le titre de comte, la passion du luxe, et qui ne possède pas un rouble dans sa poche.

Alexandre, ému de compassion pour la veuve du receveur, voulut que la pension viagère auquel le mari aurait eu droit lui fût intégralement servie.


Un avocat russe. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie.

XVIII

Kazan.

Kazan est le point où se rencontrent l'Europe et l'Asie sur les cartes. La frontière est placée à une trentaine de lieues plus loin, le long des monts Ourals et du fleuve qui porte le même nom; mais la ligne réelle où Russes et Tartares se trouvent en présence, où l'église et la mosquée s'offrent ensemble aux regards, ce sont les rives du Volga inférieur, depuis la mer Caspienne jusqu'à la ville de Kazan. Cette frontière est située à l'est de Bagdad.

Kazan, colonie fondée par Bokhara, avant-poste de Khiva, était autrefois le siége d'un khanat splendide; elle forme encore aux yeux des Asiatiques efféminés et féroces la limite occidentale de leur race et de leur foi. Sous le rapport du site et de l'aspect, cette ville antique est extrêmement belle, surtout à l'époque de la crue des eaux, lorsque la nappe limpide qui s'étend près de ses murs devient un lac immense. Une mon-



Église des Vieux Croyants, à Kazan. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie.

tagne à la crête dentelée, que les poëtes ont comparée tantôt à une vague, tantôt à la croupe d'un étalon, s'élève le long du fleuve. C'est le kremlin, le château fort, le siége de l'empire; il est escarpé, armé de canons; les murailles qui l'entourent sont couronnées de mâchicoulis, de tours, de coupoles. Au delà se dresse un beau plateau que couvrent quelques ruines d'anciens édifices et de tours; un jardin, un chalet, une promenade, égayent çà et là sa surface un peu nue. Le pied de la montagne est baigné par le lac Kaban, long et sombre bassin, sur les bords duquel s'élève le quartier industriel et commerçant de la ville, le centre actif et prospère où les artisans travaillent, où les marchands achètent et vendent. Chacune des parties de Kazan a un caractère architectural particulier. Le kremlin porte l'empreinte chrétienne; la rue Haute est essentiellement germanique. Une belle et antique porte tartare, qui a reçu le nom de Tour de Soyonbeka, fait face à la cathédrale, mais la citadelle a été en grande partie construite depuis la conquête du Khanat par les troupes d'Ivan IV. Le quartier bas de la ville est peuplé de fils de l'islam, descendants de Batou Khan et des guerriers de la horde d'Or.

Ces nations tartares avaient pris naissance dans le steppe oriental; s'avançant vers l'ouest, elles suivirent le cours du Volga; et aujourd'hui encore, le pays de leurs rêves est celui qui leur a servi de berceau. Les noms de Khiva et de Bokhara semblent à un Tartare aussi doux que ceux de Sichem et de Jérusalem à un Israélite. Ces contrées de l'Asie centrale sont pour lui la patrie idéale. Dans ses inspirations poétiques, il célèbre les bosquets de Bokhara, il compare les joues de sa maîtresse aux pommes de Khiva, et l'ardeur de sa passion aux étés brûlants de Balkh

Une légende arabe place dans la bouche de Mahomet une parole que les vrais croyants considèrent comme une promesse solennelle; d'après cet oracle, les sectateurs du Prophète posséderont la terre dans tous les pays où le palmier porte ses fruits; mais dans les contrées où l'arbre béni ne fleurit pas, les musulmans, alors même qu'ils y établiraient une domination passagère, ne deviendront jamais les héritiers du sol. Cette promesse, si toutefois elle a été faite, se réalise depuis plus de mille ans. Aucune contrée produisant des dattes n'a résisté aux armes des Arabes; aucune ne les a jamais repoussés après avoir subi leur invasion. Quand, au contraire, l'islamisme a porté ses avant-postos au delà des limites du palmier, en Espagne et en Russie par exemple, il a été rejeté de ces régions plus froides, et obligé de rentrer dans ses zones naturelles. De même qu'il a dû abandonner Grenade pour revenir à Tanger et à Fez, il s'est replié de Kazan sur Khiva et Bokhara : retraite forcée sans doute, mais dont l'amertume était adoucie par l'ardent espoir du retour. Les Maures comptent reconquérir Séville et Grenade, ils gardent les clefs de leurs anciens palais, les titres de propriété de leurs biens en Espagne. Les Kirghiz aussi élèvent des prétentions sur les terres de leurs compatriotes au delà du Volga, leur chef se croit l'héritier légitime des anciens princes de Kazan. En Orient comme en Occident, les fils de l'islamisme voient dans leur abaissement actuel une punition de leurs fautes. Ils espèrent qu'un jour ils trouveront grâce aux yeux d'Allah. La durée de leur exil peut être longue; mais elle aura un terme, et lorsque le temps de la miséricorde sera venu, ils rentreront en triomphe dans leurs anciens domaines.

Il convient de faire remarquer ici la façon toute différente dont les populations de l'Occident et de l'Orient ont traité les fils vaincus de l'islam. A Grenade, les Maures ont été repoussés par le fer et le feu; pendant bien des générations, il a été défendu à leurs descendants de rentrer en Espagne sous peine de mort. En Russie, on a laissé les Tartares vivre en paix; quarante ans après la victoire, ils faisaient le commerce dans la ville dont ils avaient été les maîtres. Nul doute que, même dans ce pays, le parti le plus faible n'ait eu à subir de nombreuses et violentes persécutions, car les grandes luttes de la Croix et du Croissant ont allumé, chez les Tartares comme chez les Russes, des haines vivaces, et l'hostilité qui a jadis éclaté entre Kazan et Moscou fermente encore dans les steppes kirghiz. Les capitales des deux races sont éloignées l'une de l'autre, mais ni l'espace ni le temps n'ont pu éteindre leur inimitié. La Croix règne à Saint-Pétersbourg et à Kiev, le Croissant à Bokhara et à Khiva; entre ces deux points, se produisent des forces d'attraction et de répulsion, comme il en existe entre les deux pôles magnétiques. Les Tartares se sont plusieurs fois emparés de Nijni et de Moscou; quelque jour, les Russes arboreront leurs étendards sur la tour de Timour-Bey.

Le voyageur qui se promène au milieu du quartier tartare de la ville, admirant les façades peintes des maisons, les traits réguliers des habitants, les costumes orientaux, les gracieux minarets, ne peut s'empêcher de reconnaître que les fils de l'islamisme ont conservé, au milieu de la mauvaise fortune, des manières pleines d'aisance et de noblesse, dignes d'une époque plus glorieuse.

Un officier russe résume ainsi le jugement qu'il porte sur eux.

« Voleurs et passionnés pour la viande de cheval; du reste pas trop méchants. »

« Vos domestiques ne sont-ils point Tartares? lui demandé-je.

— Oui, les drôles font de bons serviteurs; car, voyez-vous, jamais ils ne s'enivrent; jamais non plus ils ne dérobent ce que l'on a confié à leur garde. »

Dans toutes les grandes maisons de Saint-Pétersbourg et de Moscou, dans tous les hôtels de Russie, on emploie des domestiques tartares, de préférence aux indigènes, à cause de leurs habitudes sobres qui les font partout rechercher. Les beys et les mirzas se sont éloignés quand leur capitale a été envahie, les artisans et les bergers sont seuls restés dans la province. Pour-



Le Kremlin de Kazan. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

tant le commerce a créé une aristocratie nouvelle; les titres de mirza et de molla sont maintenant portés par des hommes dont les ancêtres conduisaient la charrue. Ces Tartares de Kazan sont plus instruits que les Russes leurs voisins; la plupart d'entre eux savent lire, écrire et compter; leurs enfants occupent dans les magasins, dans les banques, chez les courtiers, des places de confiance, et leur exactitude, leur infatigable travail les élèvent promptement à des emplois plus considérables. Le mirza Yunseoff, le mirza Burnaief et le mirza Apakof, trois des plus riches négociants de la province, ne doivent qu'à eux-mêmes leur immense fortune; personne cependent ne leur conteste le rang de mirza, prince ou seigneur.

Il est très-difficile à un chrétien de connaître les sentiments, les aspirations de ces hommes industrieux et sobres. On ne saurait douter qu'ils mettent leur religion bien au-dessus de leur vie; mais on ignore s'ils partagent les rêves de leurs frères de Bokhara. Quoi qu'il en soit, ils travaillent, prient, deviennent riches



Vue de Kazan. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

et forts. Comme ils fournissent à la population un contingent utile, on s'efforce de ne porter aucune atteinte à leur liberté.

Leur importance dans l'État ne peut cependant être méconnue. Non-seulement ce sont des ennemis, mais des ennemis campés sur le sol, et qui mettent dans un pays étranger toute leur espérance. Ces Tartares eux-mêmes, malgré leur indifférence orientale pour les événements qui se passent autour d'eux, sentent qu'ils ne sont pas dans leur sphère naturelle. Ils ont la Croix en exécration. Ce sont des Asiatiques: leurs cœurs et leurs visages sont nuit et jour tournés, non pas vers Moscou et Saint-Pétersbourg, mais vers Khiva, Bokhara et Samarcande. Une ville étrangère est leur cité sainte, un prince étranger leur chef. Ils tirent de Bokhara leurs dignitaires religieux, ils interrogent les steppes kirghiz pour savoir s'il n'en sortira pas les conquérants qu'ils attendent. Ils n'ont pas appris à être Russes et ils ne l'apprendront jamais.

Traduit par Emile Jonveaux.

(La fin à la prochaine livraison.)



Patriarche arménien de Traakbichevan, près la mer d'Azof. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie.

LA RUSSIE LIBRE,

PAR M. WILLIAM HEPWORTH DIXON[1].

1869 — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XIX

La steppe orientale.

La principale tentative faite pour coloniser le steppe oriental a consisté à établir une ligne de campements cosaques dans les régions comprises entre le Volga et le Don, sur les points où le sol est moins desséché, l'herbe moins rare qu'ailleurs. Sur ces territoires, comparativement favorisés, l'homme ne vit néanmoins qu'au prix d'un rude et continuel combat; aussi les colons cosaques saluent-ils avec des transports de joie la voix du clairon qui les appelle à monter à cheval pour des expéditions lointaines.

Une vaste plaine noirâtre, uniforme, balayée par les vents, parsemée de chétives mousses brunes, de roseaux arides; çà et là, une troupe de chevaux à demi sauvages; un cavalier kalmouk galopant au milieu d'un nuage de poussière; un chameau égaré; un chariot traîné par des bœufs qui s'avancent péniblement sur le sol effondré par les pluies précédentes; un pli de terrain, sombre et jaunâtre, où se cache un village gypsie; des files de charrettes chargées de melons et de foin; un troupeau de moutons gardé par un jeune Cosaque, coiffé d'un bonnet de fourrure, vêtu d'une capote de peau et chaussé de bottes énormes; un moulin à vent qui agite ses longs bras sur une éminence solitaire; tout cela encadré par l'immense voûte du ciel, que bordent à l'horizon des traînées de lumière verte et empourprée: tel est l'aspect des steppes orientaux au déclin du jour.

De temps immémorial, des déserts de l'Asie deux hordes hostiles se sont précipitées dans ces plaines pour se répandre comme un torrent destructeur sur les fertiles campagnes qu'arrose le Don. Ces bandes envahissantes sont les tribus turques et mongoles. D'épaisses ténèbres enveloppent leurs premières incursions; mais dès que l'histoire fait jaillir quelque lumière sur ces peuplades, elle nous les montre séparées par des différences profondes de constitution et de croyance. La race turque est une des plus belles de la terre, la race mongole une des plus laides. La première a embrassé la foi de Mahomet, la seconde est fille du Bouddha. Les Turcs forment un peuple sédentaire, qui habite les villes, s'adonne à l'agriculture; les Mongols sont nomades: ils vivent sous des tentes et ils errent de plaine en plaine avec leurs troupeaux.

Les tribus musulmanes qui traversèrent le fleuve Oural, se fixèrent sur le steppe, bâtirent des cités le long du Volga et poussèrent leurs conquêtes jusqu'aux portes de Kiev. Batou Khan et ses hordes mongoles détruisirent ces premières ébauches de civilisation; mais lorsque les sauvages envahisseurs eurent pris possession du steppe et se furent unis à des femmes turques, beaucoup embrassèrent l'islamisme; dès lors, renonçant à la vie errante, ils aidèrent les vrais croyants à élever des villes comme Bokhara, Khiva, Samarcand et Balkh, qui plus tard devinrent les citadelles de leur foi. Cependant la plupart des Mongols restèrent attachés au bouddhisme, et les nombreuses migrations de leurs compatriotes vinrent encore fortifier leur position sur le steppe oriental. Ennemis sur le continent asiatique, Turcs et Mongols gardèrent en Europe leur antagonisme et leur haine. Les premiers colons musulmans établis dans les plaines du Volga furent opprimés par les chefs kalmouks jusqu'à l'heure où Timour-Bey rendit au Croissant son ancienne suprématie.

La querelle des bouddhistes et des mahométans a facilité le triomphe définitif de la Croix dans ces régions.

Sur ce même steppe russe, où pendant vingt générations ils ont combattu, s'élèvent encore, à l'heure actuelle, les tentes des tribus asiatiques des Kalmouks adorateurs du Bouddha, des Kirghiz musulmans, des Gypsies à la problématique religion.

Les Kalmouks, peuple pastoral et guerrier qui n'a jamais habité une maison, sont les vrais maîtres du steppe. Cependant ils l'ont abandonnée, en partie du moins; car, sous le règne de l'impératrice Catherine, cinq cent mille d'entre eux ont traversé le fleuve Oural pour ne jamais revenir. Les Kirghiz, les Turcomans et les Nogaïs sont venus les remplacer.

Les Kalmouks restés dans le pays habitent des *corrals* (campements) composés de tentes groupées autour de l'habitation du grand prêtre. Une charpente de pieux dressés en cercle et formant au sommet une sorte de coupole, voilà quelle est la disposition invariable d'une tente kalmouke. Un grossier feutre brun la recouvre. A l'intérieur, le sol est tapissé de peaux et de fourrures sur lesquelles les hôtes s'étendent pour causer ou dormir. Dix, vingt, quelquefois même cinquante personnes vivent sous le même toit. Le sauvage ne redoute pas d'avoir de nombreux compagnons, surtout la nuit, quand il repose. La foule lui tient chaud

1. Suite et fin. — Voy. t. XXIII, p. 1, 17, 33, 49; t. XXIV, p. 1, 17, 33 et 49.

et le réconforte. Un troupeau de moutons, un autre de chameaux, un troisième de chevaux, broutent autour du corral; car chevaux, moutons et chameaux sont la seule richesse de tribus qui ne plantent pas d'arbres, qui ne construisent pas de maisons, n'ensemencent pas de champs. Le visage plat, le teint bronzé, la charpente massive du Kalmouk en font l'un des types les plus repoussants de l'espèce humaine, et cependant de son mélange avec l'Hindou, plus souple et plus délicat, résulte le chef circassien aux traits si nobles, aux formes si pures.

Bouddhiste fervent, gardien scrupuleux des anciennes traditions mongoles, disciple du Dalaï-Lama, le Kalmouk mange du bœuf, mais il le fait à peine cuire, et il boit du lait de jument, transformé en kumis ou en esprit, selon que la liqueur est simplement fermentée ou qu'elle a subi une sorte de distillation. Un instinct commun à toute sa race le pousse à voler la vache, le chameau, le cheval de son voisin, ami ou ennemi, chaque fois que l'occasion s'en présente. Il n'accepte aucun frein, ne reconnaît aucune loi. Il est, en théorie, obligé à certains actes de soumission, tels que le payement des taxes, le service militaire; mais ce sont là des charges purement nominales, sauf dans les districts où les Cosaques sont assez nombreux pour en imposer l'accomplissement.

Ces sauvages vont et viennent au gré de leur humeur capricieuse; errant avec leurs moutons et leurs chameaux, de la muraille de la Chine aux pays arrosés par le Don. Ils arrivent en hordes et s'en retournent en armées. Sous le règne de Michel Romanoff, cinquante mille Kalmouks pénétrèrent dans le steppe oriental; à ces hôtes, déjà fort incommodes, vint plus tard se joindre une seconde horde de dix mille tentes. Forts de leur nombre, les émigrants traitèrent avec Pierre Ier de puissance à puissance, et pendant plusieurs générations, ils ne payèrent aucun tribut à la Couronne, si ce n'est qu'ils fournissaient un contingent de cavalerie en temps de guerre. Une autre horde, tout aussi considérable, arriva encore. Oubascha, le chef qui la commandait, s'avança vers le Danube avec une armée de trente mille cavaliers et marcha contre les Turcs, qu'il haïssait comme les Asiatiques savent haïr. Cependant la grande Catherine ayant essayé de soumettre ces hordes au joug de la loi, ce même Oubascha ramena les tribus kalmoukes, cinq cent mille personnes au moins, avec d'innombrables troupeaux, chameaux, chevaux et bétail, des steppes du Volga dans l'Asie centrale, dépouillant de leurs richesses des provinces entières, affamant les villes, enlevant au pays ses forces les plus vives. Froissé dans son orgueil par quelques paroles dédaigneuses tombées des lèvres de l'impératrice, le chef voulut partir avec son peuple tout entier; il laissa cependant derrière lui quinze mille tentes, parce que l'hiver vint tard cette année-là, et que le peu d'épaisseur de la glace rendait difficile le passage du fleuve. Ce sont les descendants de ces traînards que l'on rencontre sur les plaines, accomplissant leurs rites religieux ou préparant leurs maigres repas dans leurs tentes grossières. On a souvent essayé de les fixer au sol, mais, quoi qu'on ait pu faire, on n'a obtenu que peu ou point de succès. Quelques familles, il est vrai, fondues avec les Cosaques, se sont soumises à la loi et ont même adopté le christianisme; l'immense majorité se cramponne à la vie sauvage, au costume asiatique, à la foi bouddhique.

Les hommes des hautes classes ont reçu le nom de *Blancs* (littéralement, os blancs); ceux des classes inférieures sont appelés *Noirs*. Cet usage asiatique se retrouve en Russie, où les mêmes dénominations distinguent les nobles et les paysans.

Les Kirghiz sont d'origine turque et parlent l'idiome usbek. Partagés en trois branches, la Grande horde, la horde Moyenne et la Petite horde, ils parcourent, pour ne pas dire ils possèdent, les steppes qui s'étendent entre le Volga et le lac Balkasch. Ce vaste espace est en grande partie un désert sablonneux, que parsèment à de rares intervalles quelques bouquets de verdure. Dans la région soumise à la Russie, on trouve encore un certain ordre social, mais dans le steppe indépendant, les mauvais instincts du Kirghiz prennent un libre cours. Ces fils du désert dépouillent amis et ennemis, volent les bestiaux, pillent les caravanes, enlèvent hommes et femmes pour les vendre. Depuis le fort Aralsk jusqu'à Daman-i-Koh, le commerce d'esclaves est florissant: les bandits tiennent les marchés de Khiva et de Bokhara bien approvisionnés de filles et de garçons, destinés au plus fort enchérisseur. Et ce trafic odieux continuera do désoler le steppe tant que le pavillon de quelque peuple civilisé ne flottera pas sur la tour de Timour-Bey, car les Kirghiz, enflammés d'une haine héréditaire, regardent tout homme d'origine mongole ou bouddhiste comme une proie légitime. Ils le poursuivent dans ses prairies, dévastent sa tente, s'emparent de ses troupeaux et l'emmènent lui-même en esclavage. Si ce butin leur manque, ils envahissent et pillent sans scrupule le territoire de leurs alliés; un grand nombre des captifs qu'ils conduisent à Khiva et à Bokhara proviennent des vallées persanes d'Etrek et de Meched. Les jeunes filles de ces contrées sont vendues très-cher, et la Perse n'est pas assez forte pour protéger ses nationaux contre les incursions des nomades.

Quand, à la tête de ses hordes de Kalmouks, Oubascha revint du steppe russe, les Kirghiz purent s'enivrer du plaisir de la vengeance; ils s'embusquaient sur le passage de leurs ennemis, assaillaient leurs campements à la faveur des ténèbres, s'emparaient des chevaux, enlevaient les vivres, emmenaient les femmes. Harcelant sans cesse les flancs et les derrières de l'armée, ils massacraient les traînards, coupaient les communications, comblaient les puits, en un mot, causaient aux Kalmouks plus de mal que ne leur en avaient fait tous les généraux envoyés contre eux par l'impératrice Catherine.

Avides, eux aussi, de pénétrer en Europe, les Kir-

ghiz franchirent les frontières, et se présentèrent sur les rives du Volga. Ils y reçurent un accueil hospitalier. Leur khan est riche, puissant; ses rapports avec les Européens lui ont appris à connaître le prix de la science; on pouvait croire que l'on amènerait à la vie sédentaire ces émigrants nouveaux, mais toutes les tentatives ont échoué. L'empereur a construit une demeure pour le khan; ce chef lui-même, préférant la vie libre et aventureuse, a dressé sa tente dans la clairière! Il n'est pas plus facile d'apprivoiser un Kirghiz du steppe qu'un Bédouin du désert arabe.

Dans cette énumération des tribus qui sillonnent les plaines du Volga, nous ne pouvons passer sous silence les Nogaïs, rameau de la race mongole. Arrivés avec Jani Beg, ils se sont répandus dans les régions méridionales, ont pris des femmes du pays et ont embrassé la foi de Mahomet. D'abord guerriers nomades, vivant dans les camps, et, même en temps de paix, ne connaissant d'autre habitation que leurs chariots, ils parcouraient le pays et changeaient de séjour suivant la saison.

« Notre demeure est sur des roues, avaient-ils coutume de dire. Tel homme a une maison fixe, tel autre en a une mobile, c'est la volonté d'Allah. »

Néanmoins, pendant les cinq dernières siècles, les Nogaïs ont quelque peu changé leurs coutumes, quoiqu'ils aient gardé leur foi. Plusieurs se sont établis sur le sol et pratiquent l'agriculture d'une façon grossière, à la vérité, se contentant de produire le millet, les raisins, les melons. Mahométans rigides, ils ne boivent pas de vin, mais ils épousent deux ou trois femmes qu'ils ont payées argent comptant. Ajoutons à leur louange que, malgré l'extrême facilité apportée au divorce par la loi musulmane, ils y ont rarement recours. Ils sont fiers de leur nationalité, de leur religion; la Couronne respecte ce sentiment et laisse à leur cadis ou à leurs mollahs le soin de régler la plupart des contestations qui surviennent entre eux. Ils payent un impôt, mais ils ne sont pas astreints au service militaire.

Ces Mongols occupent les plaines comprises entre la Molochnaïa et la mer d'Azov.



Karaïti : Juif. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie.

Les Gypsies, appelés en russe *Tsiganes*, mènent, dans le steppe oriental comme ailleurs, la vie errante qui leur est si chère, s'abritant sous de misérables tentes de toile brune, et se vautrant au milieu de la boue comme les chiens et les porcs. Ils ont quelques chariots attelés de chétifs poneys avec lesquels ils se rendent de foire en foire pour dérober la volaille, dire la bonne aventure, ferrer les chevaux, en un mot vivre au jour le jour. Ils ne veulent pas travailler.... ils ne veulent pas apprendre. Quelques-uns possèdent une certaine aptitude musicale, et parfois leurs filles, qui sont remarquables par leur beauté, deviennent d'éminentes cantatrices. Il peut arriver qu'une Tsigane, exceptionnellement douée, fasse, comme la princesse Sergie Galitzin de Moscou, un splendide mariage. Mais l'instinct de leur race les pousse à vivre en dehors du peuple russe, rôdant autour des fermes, tendant la main devant une maison, volant dans une autre; formant une caste de parias que beaucoup de gens redoutent et qui excite l'aversion de tous. En été, ils s'installent sur le gazon; en hiver ils se creusent des tanières dans le sol, ne s'inquiétant pas plus de la chaleur et de la rosée que du froid et de la neige. Ils ont un teint presque aussi foncé que le bronze, de grands yeux farouches, des regards affamés : il semble que l'on ne puisse se les représenter en dehors du bourbier où ils vivent le jour, où ils dorment la nuit



Cosaques et Kirghis. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis fait sur nature.

XX

Les Cosaques du Don.

Depuis le départ de leurs compatriotes sous le commandement d'Oubascha, les Kalmouks ont toujours été harcelés par les musulmans.

Leurs adversaires les plus acharnés venaient du Caucase; c'est de ces montagnes que les Nogaïs et les Turkomans, éternels ennemis de leur race et de leur foi, descendaient pour envahir leurs pâturages, emmener leurs moutons et leurs chameaux, dévaster leurs campements, et profaner leurs rites religieux. Nul gouvernement ne pouvait empêcher ces incursions, si ce n'est en poursuivant les pillards dans les retraites où ils emportaient leur butin. Or les Turkomans formaient des tribus indépendantes; leurs habitations étaient construites sur des hauteurs situées au delà des lignes russes; le tzar, obligé de défendre son propre territoire contre les attaques des bandits, intéressé à maintenir la paix entre les bouddhistes et les musulmans, trouva dans les déprédations commises un prétexte meilleur, plus déterminant surtout, pour s'emparer de ces districts montagneux que le désir dont la cour était animée de protéger l'Église géorgienne. Les Kalmouks, pressés par leurs ennemis, avaient demandé du secours à la Couronne; beaucoup d'entre eux étaient venus se mettre sous la protection des troupes cosaques.

Les campements échelonnés le long des frontières de l'empire, sur la ligne de l'Oural et sur celle du Volga sont peuplés par un mélange de Malo-Russes, de Kalmouks et de Kirghiz; l'élément qui cimente ces forces hostiles vient de la vieille et libre Ukraine, il est slave de race et de foi.

Un Cosaque du Don et du Volga n'est pas un Russe de Moscou, mais de Novgorod et de Kiev, un homme qui depuis des siècles a toujours sauvegardé ses droits. Son cheval est constamment sellé; sa lance constamment aiguisée. Nuit et jour son visage est tourné vers l'ennemi. son campement prêt à repousser un assaut. Joyeux compagnon, plein de fougue et d'entrain, prompt à la repartie, railleur mordant, il a sans cesse une chanson sur les lèvres, un roman dans la tête et l'amour au fond du cœur.

Sur les bords de l'Oural, le Cosaque tient un peu moins du Kirghiz, un peu plus du Kalmouk: mais chez lui, comme chez son frère du Volga et du Don, c'est le sang de l'Ukraine qui domine. Le Kalmouk et le Kirghiz ne parviendraient jamais à vivre en paix, si ces fils du Prophète et du Grand Lama n'étaient contenus par les Cosaques.

A Saint-Romanof, à Cemikarakorskoe et dans plusieurs autres des campements du Don, je vis de la vie des Cosaques; je mange et je bois avec eux, je prends part à leurs plaisirs, je les regarde danser, j'écoute leurs chants nationaux, j'assiste à leurs combats. Un vieillard qui a la mémoire pleine de souvenirs de tous genres vient dans ma chambre à Saint-Romanof et entame de longs récits sur les entreprises aventureuses des Cosaques pendant les campagnes du Caucase. Une particularité me frappe dans les exploits racontés par le vieux guerrier; ils consistent en piéges, en stratagèmes, jamais en combats virils livrés au grand jour; ce sont des ruses à l'aide desquelles un détachement a été conduit dans une embûche, un village détruit, un riche butin enlevé! Au moment où le narrateur parle d'une ferme surprise, d'un troupeau capturé, son œil lance un éclair de joie; les jeunes gens qui l'écoutent battent des mains, frappent du pied la terre, impatients de dévorer l'espace en quête d'aventures. Le vieillard vient-il à tracer le tableau d'un harem envahi, d'une mosquée livrée au pillage, les Kalmouks présents tressaillent d'une allégresse tout asiatique.

Les Cosaques vivent dans des villages où maisons et jardins s'enchevêtrent de façon à former une sorte de labyrinthe; les habitations, couvertes d'une toiture de paille, sont peintes en jaune; un enclos commun, qui n'a que deux ou trois ouvertures, les enferme toutes. Les entrées et les sorties sont d'un accès difficile; des chiens à mine féroce en gardent les passages, car le campement sert de parc pour les bestiaux en même temps que de forteresse pour les hommes. Une église, qui n'attire les regards ni par ses dimensions ni par son état, s'élève sur le point culminant du hameau; les Cosaques des steppes orientaux sont presque tous attachés à l'ancien rite slave. Un troupeau de moutons fait entendre ses bêlements à peu de distance, une file de charrettes et de bœufs s'avance sur la route. Un chasseur, armé de son fusil, traverse le pâturage. De tous côtés, l'œil rencontre quelques traces de vie; la plaine est bien encore monotone et nue, mais l'amour des Cosaques pour les jardins, les clôtures et la couleur prête à la Russie méridionale un charme que l'on ne trouve nulle part dans le nord.

Un millier d'habitants campent dans le grossier hameau de Saint-Romanof. Chaque maison est isolée, entourée de sa cour, de son jardin, de sa pièce de vigne, de sa couche de melons, le tout gardé par un gros chien. Le type de la population est le Malo-Russe, au teint jaunâtre, à peu près de la même couleur que celui du Tartare; ces Cosaques ont les dents très-belles, les yeux animés d'un feu sombre. Jeunes garçons et hommes faits, tous montent à cheval, les enfants s'y exercent dès le plus jeune âge. Malgré ces mœurs martiales, c'est aux hommes que revient en partie le soin des nourrissons, tandis que les femmes exécutent les travaux les plus pénibles. Une superstition des steppes explique comment les rudes fils de l'Ukraine ont été conduits à porter les marmots dans leurs bras, en serrant étroitement leurs membres nus par-dessous leur jacquette. Ils s'imaginent que si le père ne donne pas ses soins à son premier-né, la mère mourra infailliblement à sa seconde couche; et comme une femme coûte plusieurs vaches et plusieurs chevaux, c'est chose grave que de la perdre.

Pour éviter les incendies, il est défendu de fumer dans les campements, ce qui n'empêche pourtant pas

mon hôte de Cemikarakorskoe de se permettre ce plaisir et d'inviter ses convives à suivre son exemple. Au dehors, les femmes font frire des tranches de melon, et fabriquent du vin, étrange et forte liqueur, épaisse comme de la mélasse, mais d'une saveur plus agréable. Le procédé, fort ancien, est perdu aujourd'hui ailleurs que sur les rives du Don. Une église d'un style très-simple, surmontée d'un majestueux beffroi, orne le village; je dis orne, et l'édifice ne sert pas à autre chose, car la majorité des Cosaques se composant de vieux Croyants, on peut affirmer que le hameau n'entend pas la messe. Ces rudes compagnons, toujours prêts à se battre ou à piller, paraissent en ce moment accablés de douleur par les entraves apportées à leur culte.

Leur évêque, le P. Plator, a été arraché de son siége de Novo Tcherkask, et envoyé au couvent de Kremenskoe, sur le Don, près de Kalatch. Très-avancé en âge, il est détenu depuis deux années dans ce cloître, sans que nul ait pu savoir quelle prévention pèse sur lui. Une sourde irritation règne parmi les Cosaques, ils ont le cœur navré, l'œil étincelant, car ils regardent le Saint-Synode, non-seulement comme un conclave qui franchit les limites de ses attributions, mais comme le démon lui-même, l'esprit incarné du mal.

Cemikarakorskoe est un campement de première classe, ou, si l'on aime mieux, une ville située sur le Don inférieur

« Combien d'âmes comptez-vous ici? demandé-je à mon hôte.

— Je l'ignore; nos amis n'aiment pas à être recensés; mais nous avons bien cinq cents selles toujours prêtes.

Les hommes ont un aspect sauvage, cependant ils tendent à s'adoucir. De beaux troupeaux de bétail parsèment les plaines qui entourent le village, et l'on aperçoit quelques champs de maïs et de blé. Les habitants récoltent une grande quantité de raisins vermeils, dont ils fabriquent un vin petillant et capiteux. Mon hôte débouche quelques bouteilles qui rappellent le cru d'Asti. Certaines gens placent même les vignobles du Don au-dessus de ceux de la Garonne et de la Marne!

Les cultures de ces Cosaques sont assez étendues non-seulement pour suffire à leurs besoins, mais encore pour leur permettre d'approvisionner les marchés du dehors. Depuis trente-deux ans, les terres sont demeurées indivises. En face du village, se déroule à perte de vue la plaine infinie. Le plus pauvre habitant de la commune possède dix à douze hectares de terre. Quant à l'organisation intérieure, ces colons forment un État dans l'État. Leur hetman a été aboli; ils ont pour grand ataman le prince héritier; mais ses fonctions sont purement nominales, car ils élisent des chefs et des juges qui ont en main l'autorité réelle. Tous peuvent aspirer à la dignité d'ataman local, chef militaire du village, commandant pendant la paix aussi bien que pendant la guerre; nommé pour trois ans, il ne doit pas quitter son poste tant que dure son mandat. Le gouvernement de Saint-Pétersbourg envoie, en outre, un officier pour instruire et diriger les troupes. Les fonctions de juge sont également accessibles à chacun : l'élection décide entre les candidats, et, moyennant un traitement annuel de quarante roubles, le magistrat statue sur tous les procès. Temporaire comme l'ataman, il ne peut pas non plus s'éloigner du village, même pendant la guerre.

Une grande réforme s'accomplit en ce moment sur les territoires habités par les Cosaques. Tous les fonctionnaires d'un rang supérieur à celui d'ataman et de juge sont désormais nommés par la Couronne, suivant les règles adoptées dans les autres branches des services publics. Un ataman, qui commande en chef avec l'aide d'un état-major réel, réside à Novo Tcherkask, ville située en arrière du Don, et dont la position doit être défendue contre un coup de main; les rues sont éclairées par des quinquets, au lieu d'être seulement gardées par des chiens; Novo Tcherkask est une cité russe et non plus un campement cosaque; un soldat russe occupe le poste d'ataman général; en un mot, on s'efforce d'amener sans secousse les vieux colons militaires des steppes à vivre sous l'autorité de la loi impériale.

Mais une telle transformation ne peut s'accomplir qu'avec une extrême lenteur. Le général Potapoff, homme d'un mérite véritable, qui dernièrement gouvernait Novo Tcherkask, se mit à l'œuvre avec tant d'ardeur qu'il faillit provoquer une révolte sur toute la ligne du Don. La Cour s'empressa de rappeler ce trop actif réformateur, et de lui confier à Vilna une poste plus approprié à ses talents, celui de commandant en chef du quatrième district militaire; le général Tchertkoff, dont on connaissait l'esprit conservateur, fut envoyé de Saint-Pétersbourg pour calmer l'irritation, et maintenir l'ordre dans le steppe. L'empereur aurait, dit-on, fait un jeu de mots sur les noms de ces deux officiers : « Après l'inondation, le diable; » car *potop*, en russe, signifie *déluge* et *chert*, *démon*. Les Cosaques ont ri de cette boutade, et pendant quelque temps la routine a refleuri de plus belle.

Dans un pays libre, tous doivent être égaux devant la loi, et les priviléges des Cosaques disparaîtront en Russie comme ceux des autres classes. Et pourtant quel corps social renonce volontiers à des prérogatives consacrées par le temps?

Le Cosaque est par essence réfractaire au changement. Le chef de l'État ne peut l'oublier. Aussi ne doit-on guère attendre d'un prince qui tient constamment les yeux fixés sur les steppes orientales et sur les villes plus lointaines encore de Khiva et de Bokhara, (ces sources inépuisables d'où se sont élancées tant de tribus sauvages), qu'il se décide à briser une précieuse ligne de défense, à pousser de fidèles régiments à la révolte, fût-ce même pour faire triompher dans ses États les grands principes des sociétés modernes.

XXI

Sous les armes.

Dans tout État esclave ou libre, l'armée repose sur le privilége ou sur la tradition; pour infuser en Russie un esprit nouveau, l'empereur doit, cela est d'une nécessité absolue, établir une relation plus étroite entre l'organisation militaire et le pays auquel il donne l'affranchissement.

Et d'abord, il importe de relever la profession des armes, en faisant partager à tout soldat, pendant la durée de son service, l'ancien privilége du prince et du boyard qui, tous deux, exempts des peines corporelles, ne pouvaient être condamnés au châtiment honteux du knout. Il n'est plus permis aujourd'hui de frapper un soldat. Avant le règne actuel, l'armée, en théorie du moins, était une école ouverte au mérite, et parfois un homme issu, comme le général Skobeleff, d'une famille de paysans, s'élevait aux grades les plus hauts; mais l'illustre parvenu avait un de ces mérites hors ligne qui parviennent toujours à se frayer une voie. Écrivain distingué, savant capitaine, il était appelé infailliblement à une destinée brillante, et sa nomination au grade de commandant de la place de



Chersonèse. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

Saint-Pétersbourg n'a surpris personne. De tels exemples, aussi rares en Russie qu'en Autriche ou en Angleterre, prouvent peu de chose. Il en est autrement des réformes introduites dans l'armée par Alexandre II : elles donnent à tout homme capable une chance à peu près certaine de monter en grade. Les soldats sont mieux instruits, mieux vêtus, mieux logés. Dans les provinces lointaines, il est vrai, les troupes ne peuvent encore rivaliser avec celles dont on admire l'excellente tenue à Tsarkoe Seloe; mais elles sont l'objet d'une sollicitude tout à fait inconnue auparavant. Chaque homme a une paire de bottes, un bon manteau, une coiffure chaude. Il a une nourriture meilleure; on lui distribue de bon bœuf, il n'est pas contraint de jeûner. La brutale peine des *baguettes* a été abolie.

Un soldat qui a servi un peu avant la guerre de Crimée résume d'une façon vive et saisissante la différence qui sépare l'ancien système du nouveau.

« Que Dieu, dit-il, protége l'empereur! il m'a sauvé : aussi ma vie entière lui appartient.

— On vous avait mis en prison?

— J'étais jeune et ardent. J'avais dans les veines un peu de sang cosaque; je ne pus me résigner, comme les serfs, à supporter les coups; et, pour échapper à une punition infamante, je foulai à mes pieds mes devoirs de soldat.



Soldats russes. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis fait sur nature.

— Quelle faute aviez-vous donc commise?

— J'étaie un fou. Un fou! J'avais l'amour en tête; et je risquai ma liberté pour une jolie fille. Un baiser me perdit.

— Cela est arrivé aux plus vaillants capitaines. Vous avez ruiné votre avenir pour des lèvres roses?

— Hélas!... oui; et pourtant.... non, répond Michel. Vous voyez, j'étais alors extrêmement jeune. Un homme n'est pas un barbon quand il ne compte quo dix-neuf étés; deux beaux yeux, un frais sourire, une langue fine et alerte, sont un dangereux voisinage pour un garçon trop prêt d'ailleurs à s'enflammer. Notre corps se composait entièrement de jeunes gens. Nous allions dans le sud combattre pour la sainte Croix. Les France et les Turcs venaient dans nos villes insulter notre religion et voler nos femmes; et après qu'un office solennel eut été célébré à l'église, que chacun de nous eut baisé les reliques enchâssées d'or, nous partîmes d'Iaroslav, escortés par les bénédictions du clergé, la musique des hymnes pieuses et les roulements du tambour. La ville disparaissait lentement derrière nous, le steppe immense et sombre se déroulait à nos yeux, nous nous retournâmes plus d'une fois pour regarder encore les hautes tours, les dômes étincelants, que peu d'entre nous devaient revoir. Pendant trois jours, tout alla bien; le quatrième, quelques-uns de nos hommes manquaient à l'appel, car les routes étaient difficiles, les puits presque à sec et le régiment mal chaussé. Plusieurs étaient réellement malades; mais beaucoup faisaient semblant de l'être, et ces sortes de supercheries sont châtiées rigoureusement. Grand, maigre, raide comme une pique, ne sentant jamais la fatigue, notre colonel se montrait impitoyable pour les traînards; chacun de nous fut donc successivement appelé à battre ses compagnons, ce qui rendit le caractère de tout le régiment sombre et féroce. Dans ce temps-là, je veux dire il y a dix-huit ans, on appliquait une peine brutale et facile à infliger, celle des baguettes.

— En quoi consistait-elle?

— Quand un homme s'était endormi à son poste, qu'il avait manqué de respect à son chef, qu'il avait volé la pipe d'un camarade ou qu'il n'avait pas répondu à l'appel, on l'amenait sur la place des parades, on prenait son fusil et on lui ordonnait de se mettre nu jusqu'à la ceinture : un soldat posait à terre l'arme à laquelle on liait étroitement, près de la bouche du canon, les mains du coupable, puis la crosse était levée horizontalement de manière que la pointe de la baïonnette se trouvât contre son cœur. La compagnie, ouvrant les rangs, se plaçait sur deux lignes et l'on mettait à la main de chacun des hommes une baguette nouvellement coupée, que l'on avait plongée dans l'eau la nuit précédente, afin de la durcir. Le condamné alors passait devant les rangs, conduit par la crosse de son fusil, dont il devait suivre les moindres mouvements, sous peine d'être traversé par la baïonnette; et les soldats, qu'ils le voulussent ou non, frappaient chacun à leur tour sur son dos. Le supplice est toujours cruel; car le patient n'ose reculer devant les coups, de crainte de se jeter sur la pointe de la baïonnette. Cependant la honte dépasse encore la souffrance. Quelques-uns s'y habituaient, c'étaient ceux qui avaient perdu tout sentiment d'honneur. Pour ma part, je trouvais un pareil châtiment pire que la mort et l'enfer.

— Vous ne vous y êtes pas soumis?

— Jamais. Je vais vous raconter cette histoire. Nous avions fait environ mille verstes. Notre régiment était bien éclairci; car la moitié de ceux qui avaient quitté Jaroslav le cœur en fête, et chantant des psaumes d'allégresse, étaient restés en arrière à l'hôpital ou sur le steppe.... le plus grand nombre sur le steppe. Ils avaient déserté : quelques-uns parce qu'ils ne se souciaient pas de se battre; d'autres parce qu'ils avaient irrité leurs officiers par de légères fautes. Il nous fallait encore une quinzaine de jours avant d'atteindre les Lignes de Pérékop, où les Tartares avaient l'habitude de se retrancher; le colonel ne cessait de crier à nos escouades que si nous continuions à nous dérober pendant la marche, non-seulement nous n'entrerions pas à Constantinople, mais que les Turcs viendraient à Moscou.

— Vraiment!

— Par malheur, les hommes étaient si épuisés, que nous fûmes obligés de nous arrêter trois jours dans un village pour réparer nos forces et nos chaussures. Cette halte devait m'être fatale. Les yeux riants, les espiègleries joyeuses de la jeune fille qui servait à ma compagnie le flétan et l'eau-de-vie gagnèrent mon cœur. Son père tenait l'auberge et la poste du village; il nous logeait, il nous fournissait à boire et à manger.

Depuis le matin jusqu'au soir, le lutin charmant allait et venait autour de l'appentis où nous étions installés. Je ne prétends pas que Katinka fît attention à moi, quoique, soit dit sans vanité aucune, j'aie toujours passé pour un assez beau garçon; mais elle était coquette jusqu'au bout des ongles, et dans l'écurie ou le hangar, son rire, ses petits cris d'oiseau provoquaient à la poursuivre et à l'atteindre.... avec un baiser naturellement. C'était un exercice singulièrement agréable; cependant quelques-uns d'entre nous, trop brisés de fatigues pour songer à l'amour, étaient jaloux de moi et disaient que la plaisanterie finirait mal. Quand le tambour donna au régiment le signal du départ, je ne trouvai pas mon manteau; je me mis à tout fouiller dans l'appentis où nous étions logés depuis trois jours, pour le découvrir. Tandis que j'allais et venais, renversant les sièges, remuant les tas de paille, j'aperçus à la fenêtre le minois rieur de Katinka; au même moment retentissait dans la rue la voix du colonel : « En marche! en marche! » Je n'avais pas l'intention de déserter; mais je voulais avoir mon manteau, dont la perte m'aurait exposé à la colère de mon capitaine et aux morsures de l'hiver. Je courus après Katinka, qui se sauvait au fond du hangar, le manteau sur le bras, en jetant un cri de triomphe; vingt fois je fus sur le point de l'atteindre, toujours elle parvenait

à m'échapper, jusqu'au moment où, haletante, épuisée par sa course folle, elle s'affaissa dans un coin. Lui arracher mon manteau fut l'affaire d'une seconde; mais pour me payer par des baisers sur son frais visage, il me fallut un peu plus de temps; je m'éloignais enfin, quand deux hommes de ma compagnie parurent et me firent prisonnier. Barbes grises de vingt-cinq ans, qui se vantaient d'avoir vu le monde, ils se souciaient aussi peu d'une jolie fille que d'un sermon de leur pope; ils rapportèrent au colonel que j'avais voulu me cacher pour m'enfuir ensuite, je fus condamné comme déserteur à passer par les baguettes.

— Vous vous êtes soustrait à cette honte?

— Oui, en m'exposant à la mort. Le colonel était là, me regardant de toute sa hauteur, la main appuyée sur le cou de son cheval. Je ne savais que trop comment il faut s'y prendre en temps de guerre pour mériter de passer par les armes; je m'élançai d'un bond, et avant que personne pût me retenir, je le frappai en plein visage. Un instant après, j'étais garrotté, jeté sur une charrette, où deux gardes prenaient place à côté de moi. A Pérékop, je fus traduit devant un conseil de guerre et condamné à mort; mais en ce moment les vaisseaux des Francs traversaient la mer Noire, le prince impérial, qui commandait en Crimée, voulait rendre la lutte populaire, il était disposé à l'indulgence; voyant que j'étais bien noté au régiment, il commua l'arrêt en une détention à perpétuité dans une forteresse. Mes camarades pensaient que je serais gracié au bout de quelques semaines et appelé à servir dans une autre compagnie. Il n'en fut rien, j'avais commis un crime trop grand pour être amnistié sous ce règne de fer.

— Comment! un règne de fer?

— Sans doute. Peut-on donner un autre nom au gouvernement de Nicolas? Je fus envoyé dans une forteresse et j'y restai jusqu'à l'heure où le ciel rappela notre gracieux souverain.

— De sorte qu'il vous a fallu vivre deux années en prison?

— Vivre! on ne vit pas dans un cachot, on y meurt. Mais les saints permettent qu'en expiation de nos péchés nous soyons quelquefois bien longtemps à mourir.

— Vous désiriez la mort?

— Eh bien! non, pour parler franchement. Je souhaitais de dormir, d'oublier ma peine, d'échapper aux yeux du gardien. Quand on a des anneaux de fer rivés autour des chevilles, que les poignets sont enfermés dans des menottes, on cesse d'être un homme. Inaccessible à la pitié, cruel, on devient une bête sauvage, sans jouir pour cela de la liberté de l'ours et du loup. Les jambes enflent, et les os semblent près de se casser.

— Qu'est-ce qui fait le plus souffrir, l'anneau des chevilles ou les menottes?

— Les menottes. Quand on les enlève, l'homme qui les portait devient presque fou de joie. Il bat ses mains l'une contre l'autre, il les joint, il peut maintenant les lever pour la prière, sans compter qu'il est en état de s'en servir pour chasser les araignées et tuer les mouches. Mais le pire supplice pour le prisonnier, c'est le guichet à travers lequel la sentinelle surveille ses moindres actes depuis le matin jusqu'au soir. Quoique solitaire, il n'est jamais seul. Quoi qu'il fasse, les trous impitoyables sont toujours ouverts; un regard glacial peut à tout instant se fixer sur lui. Pendant les heures de sommeil et de veille, ces yeux sont là pour l'épier, aussi attend-il avec impatience les ténèbres, afin d'échapper à cette obsession désespérante. Quelquefois il se dirige résolûment vers la porte, crache à travers le guichet, hurle comme une bête fauve, et force la sentinelle à se retirer honteusement.

— Vous avez obtenu votre liberté lors de l'amnistie générale?

— Oui, quand le jeune prince est monté sur le trône, il a ouvert les portes des prisons. Avez-vous jamais été captif? Non. Alors vous ne pouvez pas savoir ce que c'est que d'être libre. On passe des ténèbres à la lumière, de la misère à la joie. L'air que l'on respire fortifie comme un verre de vin vieux. On sent que l'on appartient à un Dieu puissant et bon. »

Sous l'empereur Nicolas, les soldats étaient si mal vêtus, ils étaient soumis à un régime si déplorable, qu'un grand nombre tombaient malades. Il y avait toujours un tiers de l'armée dans les hôpitaux, et parmi ceux qui en sortaient, la moitié au moins restaient impropres au service. L'estomac vide et le corps glacé de froid, les hommes s'enfuyaient pour aller boire. On les trouvait morts le long des routes, entassés les uns sur les autres comme un vil bétail.

Tout est changé aujourd'hui; ayant plus de pain à manger, le soldat se montre moins avide de boire. Des écoles sont établies dans les casernes, et l'on exige que les hommes en suivent les cours. Plusieurs savent lire, quelques-uns ont appris à écrire. On reçoit des journaux et des recueils périodiques; on forme des bibliothèques, et l'armée russe promet d'égaler bientôt les troupes françaises ou allemandes.

XXII

Alexandre.

La guerre de Crimée a rendu au peuple russe sa vie nationale.

« Sébastopol! me dit un officier général, Sébastopol est tombé, afin que notre pays pût être libre. »

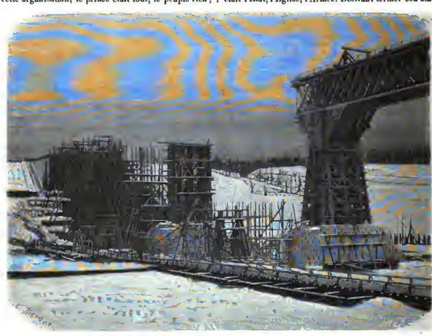
L'empire Tartare, fondé par Ivan le Terrible, réformé par Pierre le Grand, a continué d'exister sous des formes et des noms empruntés à l'Europe occidentale jusqu'au moment où l'armée coalisée a posé le pied sur son sol. Taillé en pièces à l'Alma, mis en déroute à Balaklava, il a fait un dernier effort sur les hauteurs d'Inkermann, en lançant sa *dernière grande horde*, dans cette vallée de Baidar, dont les restes des tribus de Batou-Khan et de Timour-Bey habitent encore les

rochers et les cavernes ; il a livré, au milieu des neiges et des brouillards, sur des cimes nues et des pentes boisées, un combat intrépide, mais sans espoir. Les évènements qui suivirent la bataille d'Inkermann furent tout à fait secondaires ; dans cette triste et brumeuse journée, l'antique empire avait perdu jusqu'à la dernière goutte de son sang.

La Russie asiatique est morte, la Russie européenne vient de naître.

Quoique adouci de temps à autre, ici par de belles phrases, là par un patriotisme mystique, le système tartare avait duré jusqu'au règne d'Alexandre II. Dans cette organisation, le prince était tout, le peuple rien ; l'armée était une horde, la noblesse une foule officielle, l'Église un département de la police, les communes un troupeau d'esclaves.

Nicolas prisait ce système ; caractère de forte trempe, esprit plein de hardiesse, il en porta l'application à ses dernières limites, et fit rétrograder le pays jusqu'à l'époque de Pierre le Grand. Mais il était loin d'admirer, comme ce prince, les services et les arts de l'Europe occidentale, il haïssait les chemins de fer, il avait la presse en abomination. Sa cour ressemblait à un camp ; il avait imposé aux étudiants l'uniforme, il avait fait de l'éducation une manœuvre. A lui seul, il était l'État, l'Église, l'Armée. Désirant fermer son empire, à l'exemple des khans de Khiva et de Bokhara, il établit autour de sa frontière un cordon de troupes, presque aussi difficile à franchir pour l'étranger qui voulait entrer dans le pays que pour le Russe qui souhaitait en sortir ; tant qu'il resta sur le trône, la nation fut pour l'Occident une énigme impénétrable.



Pont de Msta. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie.

L'organisation de la Russie était mongole et non pas slave ; l'autocrate puissant qui soutenait cet édifice et qui périt avec lui fut à la fois le dernier empereur asiatique et le dernier khan européen.

Avant de mourir, l'empereur Nicolas connut la vérité ; elle lui apparut à travers ses villes en flammes, ses armées détruites, ses inutiles canonnades. Il vit que les nations libres étaient toutes contre lui ; la nation d'esclaves qu'il gouvernait avec un sceptre de fer n'était pas pour lui.

Frappé dans son immense orgueil, se sentant blessé mortellement, il fit connaître, dit-on, à son fils les causes de ses désastres telles que maintenant elles lui apparaissaient. Il lui conseilla de mettre à profit une expérience acquise au prix de tant de maux, et d'adopter une politique différente. Cette version est-elle exacte? Qui peut le dire? Qui connaît le secret de ce lit de mort?

Quoi qu'il en soit, le nouveau souverain agit comme s'il avait reçu quelque avertissement salutaire. Il a



Sébastopol : Fort Nicolas. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

inauguré son règne par des actes de clémence. Il a ouvert les prisons, rappelé les exilés.

L'immense majorité de ses sujets se composait de serfs. Pas un sur dix d'entre eux ne savait lire; et pas un sur cinquante ne pouvait signer son nom. Un très-grand nombre restaient en dehors de l'Église officielle. Les serfs étaient opprimés par les nobles, les vieux croyants persécutés par les moines; et cependant ces deux classes étaient la sève, la force du pays, la nation elle-même. Si à défaut de l'armée, à défaut de l'administration, qui n'avaient point su empêcher les désastres de l'empire, Alexandre cherchait autour de lui un point d'appui plus solide, où pouvait-il le trouver, sinon parmi les serfs des campagnes, les vieux croyants des villes? Mais comment se concilier les sympathies de ces populations, ulcérées par l'assujettissement physique et par les haines religieuses?

Le problème était difficile à résoudre. L'empereur commença par étudier le caractère et les besoins de ceux qu'il était appelé à gouverner. Il parcourut les villes et les communes rurales, se transporta de l'océan Arctique à la mer Caspienne, de la Vistule au Volga, se prosterna au milieu de ses sujets devant le sanctuaire de Troïtsa et de Solovetsk; s'entretint avec eux sur les bords des routes et sur les rives des lacs, les visita dans les forêts et dans les mines; jusqu'à ce qu'enfin il eût pleine conscience de mieux connaître le sol russe et le peuple russe qu'aucun des ministres de sa cour.

Armé des notions qu'il avait acquises par un zèle si consciencieux, il aborda la grande question du servage; et il eut l'heureuse audace de défendre le principe de la *liberté avec la terre*, contre ses comités et ses conseils, qui étaient d'avis d'affranchir le paysan sans lui donner droit à la possession du sol.

Alexandre entreprit en même temps la réforme de l'armée. Il abolit le knout et la bastonnade, ouvrit des écoles dans les casernes, éleva enfin la condition du soldat, non moins sous le rapport moral que sous le rapport matériel.

Les universités russes avaient trop souvent, par leur turbulence, troublé la sécurité publique. Il ôta aux étudiants leurs épées, leurs uniformes, il mit fin à leurs priviléges. L'enseignement perdit son cachet militaire. Les chaires furent occupées par des professeurs civils, et les élèves qui suivaient les cours, rentrant dans le droit commun, durent être assujettis au même code, traduits devant les mêmes juges que les autres citoyens.

Un décret, qui devait être pour la nation un bienfait immense, suivit de près cette amélioration. L'empereur ôta aux bureaux de police la connaissance des crimes et délits pour la donner à des tribunaux; il substitua ainsi l'arbitraire, et souvent la vénalité d'un fonctionnaire, à l'impartialité d'un jury, secondé par un juge versé dans la connaissance des lois.

A la même époque, furent institués ces parlements locaux, assemblées de districts et assemblées provinciales, où les hommes apprennent à penser et à parler, à prendre des décisions, à se soumettre au pouvoir de la logique, à respecter les opinions différentes des leurs, à exercer les vertus de la vie civique.

Une tâche incomparablement plus délicate restait à remplir. Il fallait examiner la situation de l'Église, les rapports du clergé *Blanc* avec le clergé *Noir*, des orthodoxes avec les vieux croyants, du Saint-Synode avec les sectes dissidentes, régler enfin l'influence que l'Église exerçait sur l'éducation laïque, choisir entre la loi cléricale et la loi civile.

Dans un pays comme l'empire russe, il semblerait que chacune de ces réformes dût exiger les efforts d'une existence entière; cependant, sous ce prince bienfaisant et hardi, elles marchent toutes de front. Obligé de combattre les trois corps les plus puissants de l'empire, le clergé Noir qui sent le pouvoir glisser de ses mains, les anciens chefs militaires qui croient ne pouvoir maintenir leurs soldats dans l'obéissance que par la crainte du bâton, les nobles qui préfèrent la résidence de Hombourg et de Paris à la vie monotone qu'ils mèneront sur leurs domaines, le tsar n'en poursuivit pas avec moins d'activité l'exécution de son œuvre. Comment être surpris qu'il soit adoré des paysans, des bourgeois, de tous ceux qui désirent vivre en paix, cultiver leurs champs, vaquer à leur commerce et dire leurs prières?

Une Russie libre est une Russie pacifique.

La Russie a besoin, pour s'organiser à l'intérieur, de demeurer en paix pendant un siècle; mais elle ne jouira d'aucune tranquillité durable tant qu'elle n'aura pas fermé le passage des steppes en arborant la bannière de saint George sur la tour de Timour-Bey.

En dépit de tous les obstacles, le tsar réformateur continue de suivre sa voie. Et pourtant il est seul, agité de mille soucis, frappé dans ses affections de famille, éprouvé dans sa vie publique.

Par une sombre journée de décembre, deux Anglais, à la tombée de la nuit, hèlent un bateau sur le bord de la Neva, et s'avancent rapidement, malgré la barre de glaces, vers la lugubre forteresse de Saint-Pierre-et-Saint-Paul, dans laquelle reposent, sous le marbre et la croix d'or, tous les tsars qui ont régné en Russie depuis Pierre Ier. Comme ils approchent du monument, les étrangers observent que les bateliers laissent reposer leurs avirons, et ôtent respectueusement leurs bonnets; surpris, ils regardent autour d'eux. Non loin de là, le canot impérial, conduit par vingt rameurs, s'avance au milieu du fleuve. Dans cette embarcation, se trouve le tsar, accompagné d'un seul officier. Il salue les Anglais en passant près d'eux, saute à terre, ferme sur sa poitrine son large manteau gris et se dirige vers l'église. Personne ne l'a suivi. Les cinq ou six promeneurs qu'il rencontre se rangent pour le laisser passer. La porte principale du lugubre édifice est fermée; l'empereur s'avance avec une sorte de précipitation fiévreuse vers une entrée latérale. Il aperçoit un gardien en costume bourgeois et se fait reconnaître. Au bout



Hauteur d'Inkermann. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

d'un instant, la porte s'ouvre; le maître de plus de quatre-vingt millions d'hommes entre dans l'église qui doit être un jour sa dernière demeure. Les Anglais se sont rapprochés.

« Attendez un peu, » leur dit le gardien. Puis il ajoute : « Vous pouvez entrer sous le porche; Sa Majesté ne restera pas longtemps. »

Le porche n'est séparé de l'église que par des portes vitrées; les Anglais embrassent du regard l'intérieur du monument. Une longue nef, bordée de colonnes, s'étend devant eux. Des drapeaux gagnés en cent batailles, ornent les murailles sombres; çà et là une lampe d'argent brûle devant l'image d'un saint. Entre les colonnes, on aperçoit les blanches rangées des tombes impériales.

Seul, le chapeau rabattu sur le visage, enveloppé dans son manteau, l'empereur va lentement d'une dalle à l'autre; tantôt il s'arrête comme pour lire l'inscription gravée sur la pierre; tantôt il traverse la nef la tête baissée, l'air pensif; il disparaît un moment dans les ténèbres, il glisse furtivement le long des bas côtés. Il est entouré par les morts : Pierre, Catherine, Paul; farouches guerriers, tendres femmes, enfants moissonnés au berceau, tous reposent ensemble sous ces voûtes; et au-dessus, se balancent des trophées de victoire. Quel motif attire le tsar ici, par cette journée froide et brumeuse? Est-ce le poids de la vie? Est-ce l'amour de la mort? Il se découvre et s'agenouille au pied d'une tombe, celle de sa mère! Plus loin, il s'arrête encore, reste longtemps absorbé dans une prière silencieuse, puis il se relève et baise la croix d'or : C'est le monument funèbre de son fils aîné!



Portrait de Dixon. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie.

Traduit par Émile Jonveaux





Ruade à un requin. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

VOYAGE A LA NOUVELLE-GRENADE,

PAR M. LE DOCTEUR SAFFRAY.

1869. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

DE SAINTE-MARTHE A TURBACO.

Avant-propos géographique. — En vue de Sainte-Marthe. — Description de la ville. — *Le tasajo.* — Une ruade à un requin. — La Vierge de Rio-Hacha. — Coup d'œil rétrospectif sur Sainte-Marthe. — Les Indiens de la Sierra-Nevada. — *La bodoquera.* — Notice sur l'*Erythroxylon coca*.

Il était trois heures du matin. La terre venait d'être signalée. Presque tous les passagers du *Salvador* se groupaient sur le pont pour voir se dessiner les côtes aux premières lueurs de l'aube. Nous marchions à toute vapeur et les vents alizés gonflaient les voiles. La proue, en coupant la vague, faisait jaillir deux gerbes d'étincelles. L'écume soulevée par les roues était toute pailletée de feu, et le large sillage laissait au loin dans la mer une traînée de lueurs phosphorescentes. Pas un nuage au ciel. Sur un fond bleu obscur, les étoiles brillaient d'un éclat inconnu en Europe, et que Humboldt dit être quatre fois plus vif que celui que nous leur connaissons. Au zénith, la voie lactée déroulait sa ceinture de lumière; au sud, on entrevoyait les nuages magellaniques, vagues clartés lumineuses dont chaque atome est un monde, tandis que le cône émoussé de la lumière zodiacale apparaissait à l'occident.

Nous passâmes trois heures en attente. Près de l'équateur, il n'y a qu'un court intervalle entre l'aurore et le grand jour. Le soleil se leva tout rouge et vint donner la vie à un panorama splendide.

Les côtes sont formées, à l'est, par des montagnes hautes et arides. Les unes descendent à la mer par une pente rapide; d'autres présentent aux flots une muraille à pic. Ce sont les derniers promontoires de la Sierra-Nevada, dont on voit s'élever les gradins gigantesques depuis les plages marines jusqu'aux cimes éternellement glacées. Du tropique au pôle, on embrasse tout d'un regard. En bas, la nature exubérante de vie, les forêts impénétrables, les fruits délicieux, les plantes étonnantes; plus haut, au-dessus d'une ceinture flottante de nuages, des déserts où le sol avare ne produit que des lichens; au sommet, les neiges perpétuelles.

La terre que nous avions devant nous, c'était la Nouvelle-Andalousie, décrite par le chroniqueur Herrera, le voyageur Oviedo, et par leur contemporain Castellanos, dont les poëmes sont empreints de l'esprit crédule et superstitieux du seizième siècle.

L'aspect de Sainte-Marthe est pittoresque. Les arcades de la douane, les tours des églises, les jardins et les bouquets de palmiers, lui donnent l'apparence d'une ville orientale. Pendant que la manœuvre se faisait à bord, au son de l'accordéon, je me fis conduire à terre dans une pirogue. Le métis qui tenait la pagaie parlait le *papiamento*, espèce de langue franque, mélange barbare d'anglais, de français, de hollandais, d'espagnol et de créole. Après m'avoir débarqué sur la plage de sable, il essaya, mais vainement, tous les moyens de séduction pour se faire accepter comme cicerone. Je ne voulais personne entre mes impressions et moi-même.

La baie de Sainte-Marthe est petite, assez commode pour les bâtiments d'un faible tonnage, mais les grands vaisseaux sont obligés de rester un peu au large, et s'y trouvent exposés au vent du nord-est. L'intérieur de la ville ne répond pas à l'idée que l'on s'en fait de loin. Les maisons sans étage, aux fenêtres grillées, lourdement couvertes de tuiles, ont une chétive apparence. Dans les faubourgs, ce ne sont que de misérables cabanes. Les rues ne sont point pavées; le vent y accumule le sable de la plage, qui leur donne un air désolé.

Quelques monuments, élevés par ordre du vice-roi et par des religieux, conservèrent à la ville, jusqu'au commencement de ce siècle, un certain caractère de grandeur, mais le tremblement de terre qui, en l'année 1825, ébranla le mont Horqueta, démolit, renversa églises, couvents et forts. Aujourd'hui, les cactus épineux et de grêles mimosas croissent partout au milieu des ruines où le lichen microscopique attache sa rouille vivante. Les serpents, les caméléons et les scorpions y cherchent une retraite. Sainte-Marthe se survit et ne semble pas appelée d'ici longtemps à de meilleures destinées.

Au milieu du jour, quand la chaleur accablante invite les habitants à la sieste habituelle, on ne voit pas un être vivant dans les rues ou sur la place, et l'on croirait errer dans une nécropole. Mais le matin il y a un peu d'animation sur le port et aux environs du marché. Celui-ci se tient sur les ruines d'un fort. Les Indiens y apportent chaque jour des montagnes le maïs, la banane, la yucca et l'aracacha qui, avec le *tasajo* et la viande de porc, forment la base de l'alimentation.

Le *tasajo* mérite une mention toute particulière. Ici l'on n'achète point la viande au poids, mais à la brasse. On la découpe en minces lanières que l'on sèche au soleil après l'avoir salée. Renfermée dans des *petacas*, espèces de boîtes de cuir brut, elle se conserve pendant plusieurs mois. La préparation culinaire en est des plus simples. On broie le tasajo entre deux pierres, jusqu'à le réduire en poudre grossière que l'on fait frire. C'est un mets peu délicat, souvent trop odorant, mais qui remplit les deux conditions principales pour ce pays, d'être à bon marché et de se préparer vite.

Les bouchers tiennent leurs établissements dans les faubourgs. Les bœufs sont saignés au cou. La peau est étendue à terre et fixée par des piquets de bois; on recueille avec soin le suif; les parties charnues sont découpées en lanières; le reste est jeté devant la porte. Des bandes de vautours au cri rauque, à l'odeur fétide, se disputent tout le jour des lambeaux dégoûtants.

Pendant que je flânais parmi les groupes, près de la mer, j'entendis appeler « *Blanco! mi Blanco!* » et bientôt je vis accourir une troupe de gamins nus, noirs ou bruns. « *Yo doy una patada al tiburon por una peseta* (Je donne un coup de pied au requin pour vingt sous), » me cria un négrillon qui pouvait avoir douze ans. Je crus d'abord à une plaisanterie, mais il insista, et je promis la récompense aux acclamations sauvages de ses amis.

Tout le monde a vu fouailler à coups de cravache des lions apprivoisés; mais comment supposer qu'un enfant ose affronter le monstre le plus redoutable de l'Océan? Arrivé à un endroit où l'eau était calme et profonde, le petit noir se jeta résolûment à la mer en piquant une tête, reparut au bout de quelques instants et se mit à faire des évolutions d'amphibie. Bientôt il dressa la tête hors de l'eau et me cria en créole : « *Li venir!* » En même temps, il nageait du côté de la rive, au pied d'une roche, sous mes yeux. Je vis quelque chose de glauque se mouvoir dans l'eau et s'approcher rapidement : c'était un requin. Le gamin plongea, fit un détour et lança dans la flanc du monstre une ruade qui lui fit prendre la fuite. « *Li peur de moi*, » me cria t-il gaiement, en sautant de roche en roche. L'enfant disait vrai. Le requin, comme tous les animaux réputés féroces, fuit l'homme par instinct, et ne l'attaque pas s'il n'y est poussé par la faim. Or, dans la baie de Sainte-Marthe, les requins ont toujours à leur disposition des bandes de dorades et d'autres poissons vivant en troupes nombreuses. Aussi les jeunes nègres s'amusent-ils impunément à jouer des niches au *tiburon*.

J'allai visiter l'église principale, où le bedeau eut

l'obligeance, moyennant salaire, de dévoiler pour moi une Vierge miraculeuse nommée *la santissima Virgen de los milagros*. C'est une statue de bois dont la figure et les mains ont été peintes au vermillon. Elle est vêtue d'une robe de satin jadis blanc sans doute, parsemée de grandes étoiles de clinquant. Un manteau de velours bleu, pâli par les années, tombe royalement de ses épaules. Ses pieds sont chaussés de souliers de satin jaune à la poulaine. Un gros cœur d'or est suspendu sur sa poitrine par une chaîne à grains de filigrane entremêlés d'émeraudes. On voyait jadis sur sa tête une lourde couronne d'or émaillée d'émeraudes de Muzo; mais un curé joueur l'ayant perdue au *monte*, elle a été remplacée par une tiare de cuivre.

Cette Vierge a été, me dit-on, apportée de Rio-Hacha. Les pirates qui infestaient la mer des Caraïbes s'étant présentés devant la ville, qu'ils avaient plusieurs fois rançonnée, toute la population accourut sur la plage, précédée par la statue de la Vierge, et chantant les litanies. Les porteurs entrèrent dans l'eau jusqu'à la ceinture, et la foule suppliait Marie de faire un miracle pour chasser les pirates. La Vierge saisit alors la couronne d'or qui ornait sa tête et la jeta à la mer. Les flots de l'Océan s'écartèrent soudain, comme jadis ceux de la mer Rouge, et produisirent une houle si violente que tous les vaisseaux furent engloutis.

Telle est la légende. Mais l'origine de la statue que l'on m'a montrée est fort contestable, car les habitants de Rio-Hacha affirment être encore en possession de la vraie image miraculeuse.

Sainte-Marthe est le plus ancien des établissements espagnols sur la Côte-Ferme, territoire qui s'étendait du cap de *la Vela* (de la Voile) aux bouches de la Magdalena. La colonie de San-Sebastian, dans le golfe d'Urubu (golfe du Darien), avait été détruite par les Indiens, et il devenait urgent de s'établir d'une manière définitive sur les pays de la côte nouvellement découverts. En 1521, Rodrigo Bastidas, déjà célèbre par ses expéditions et ses découvertes, fut chargé de fonder sur la Côte-Ferme une ville et une forteresse capables de servir de base d'opération pour les expéditions à l'intérieur. Ce fut en 1525 qu'il débarqua près du village indien de Gaïrâ, le jour de la Sainte-Marthe, dans une baie qu'il avait déjà visitée lors de son premier voyage de reconnaissance, et qu'il fonda la ville qui a gardé ce nom.

Fidèle à sa politique, il essaya de se concilier l'amitié des Indiens Goïras et Togangas; mais sa modération convenait peu à la rapacité de ses compagnons, qui l'assassinèrent. Las Casas, si sévère pour ceux qui traitaient mal les Américains, rend pleinement justice à la conduite exceptionnelle, presque unique, du fondateur de Sainte-Marthe. « Je l'ai toujours vu, dit l'évêque historien, plein de charité pour les Indiens, et plein de colère contre ceux qui les traitaient mal. »

Les Indiens des environs de Sainte-Marthe sont d'une belle race. Leur type se rapproche de celui du Kalmouk, dont ils ont à peu près la couleur et la stature. Ils descendent des invincibles Taïronas, qui pouvaient mettre sous les armes cinquante mille combattants, et cultivaient la Sierra sur la partie tempérée de ses versants. Les hommes n'ont d'autres vêtements qu'un mouchoir de coton attaché à la ceinture et un chapeau conique tressé en feuilles d'héliconia. Les femmes portent, chez elles, le même costume que leur mari; mais, pour venir à la ville, elles couvrent une épaule et une partie de la poitrine avec une pièce d'étoffe de laine ou de coton, et en drapent une autre autour des reins.

Les descendants des Taïronas cultivent le maïs et quelques racines. Bons chasseurs, ils refusent de se servir d'armes à feu qui effrayent le gibier, et n'emploient que la *bodoquera*, sarbacane longue d'environ huit pieds. Pour fabriquer cette arme, l'Indien a besoin au suprême degré de cette qualité qui le distingue partout, la patience. Il choisit un palmier *Macana*, au tronc grêle, aux fibres noires et dures. Il y insère en ligne droite, à de faibles distances, des silex taillés en forme de coin, frappe tour à tour sur chaque pierre, et finit par faire éclater la tige dans sa longueur. Cela fait, au moyen d'un silex taillé en biseau, il détache peu à peu les fibres centrales, de manière à ébaucher dans toute la longueur de la macana un canal étroit et uniforme. Avec une pierre arrondie et du sable humide, il façonne ce canal et lui donne une section régulière. Les deux pièces juxtaposées offrent alors, à leur centre, un tube parfait. Il ne reste plus qu'à façonner et à ajuster la partie externe, à lier en spirale continue les deux sections, au moyen d'une liane fendue, et à remplir les interstices avec de la cire.

Il ne faut pas moins d'un mois de travail constant pour achever une *bodoquera*. Les Indiens un peu civilisés que l'on voit dans la ville de Sainte-Marthe ne les font pas eux-mêmes, ils les achètent à des tribus encore sauvages. Les tribus de l'Orénoque emploient pour sarbacanes des arundinées dont les entre-nœuds ont de quinze à seize pieds, et trouvent ainsi leurs armes toutes faites.

Si l'Indien veut prendre en vie un oiseau de moyenne taille, il emploie comme projectile une boulette de terre glaise desséchée, ajuste, souffle avec force et l'oiseau, atteint à la tête, tombe étourdi. Mais s'il s'attaque au chevreuil, au pécari, au tapir ou au tigre, il place dans sa bodoquera une petite flèche de bambou dont la pointe, durcie au feu, est enduite de *curare*, tandis que l'autre extrémité est garnie de coton ou de duvet de ceiba (*Bombax ceiba*). L'Indien ne chasse les grands animaux qu'à l'affût. Il connaît les endroits où ils ont coutume de s'abreuver, les attend, tapi dans le branchage d'un arbre ou derrière une roche. La moindre piqûre d'une flèche enduite de curare cause la mort des plus robustes animaux; cependant ils ne tombent pas sur-le-champ; il faut suivre leur piste. Un tigre ne meurt d'ordinaire qu'au bout de huit ou dix minutes.

J'ai vu du curare à Sainte-Marthe; mais les indi-

cations que l'on me donna sur sa composition me persuadèrent que l'on ignorait absolument de quelles plantes il était formé. Plus tard, chez les Indiens du Rio Verde, j'ai eu occasion de voir préparer cette redoutable substance, sur laquelle je reviendrai en détail.

Les Taïronas de Sainte-Marthe étaient un peuple agriculteur, industrieux, riche et plein de bravoure. Ils n'ont jamais été soumis par les Espagnols, ce qui fait dire à Castellanos :

Y es hasta hoy, alli cosa notoria,
Que ningun Español cantó victoria.

« Chez eux jusqu'à ce jour, chose étonnante, aucun Espagnol n'a chanté victoire. »

Le mot *taïrona*, dans leur langue, signifiait fonde-



Un boucher à Sainte-Marthe. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

rie. Ils avaient, en effet, non loin de Sainte-Marthe, un établissement considérable où l'on travaillait l'or des mines de cette contrée. Les Espagnols y firent un butin considérable, et employèrent ces richesses à l'expédition pendant laquelle fut fondée Carthagène.

Non-seulement les Taïronas faisaient un grand commerce d'or et de bijoux, mais ils échangeaient contre les toiles de coton venues de l'intérieur les feuilles d'une plante qu'ils appelaient *hayo*, et qui portait au Pérou le nom de *coca*.

La *coca* (*Erythroxylon coca*) est un arbuste qui n'atteint guère plus de trois mètres de hauteur. Ses feuilles, grandes comme celles de l'arbre à thé, sont lisses, aiguës et d'un vert foncé. Depuis l'isthme de Panama jusqu'au Chili, les Indiens des Andes

mâchaient ses feuilles avec une petite quantité de chaux, d'ocre ou de cendres, selon les localités. La coca ne prospérant que dans quelques régions de la Cordillère, elle donnait lieu à un commerce très-considérable.

Acosta, dans son *Histoire du Pérou*, dit qu'en l'année 1590, on vendit, sur le seul marché de Potosi, quatre-vingt-quinze mille corbeilles de coca, au prix de quatre à six écus, et que l'on s'en servait comme monnaie pour les échanges.

Les Indiens avaient reconnu dans cette plante des principes nutritifs et toniques. Grâce à son usage, ils pouvaient supporter les fatigues du travail des mines et l'abstinence forcée des longs voyages. Dans un extrait de coca préparé avec soin, j'ai constaté la présence de chlorophylle, de gomme, de cire, et d'un



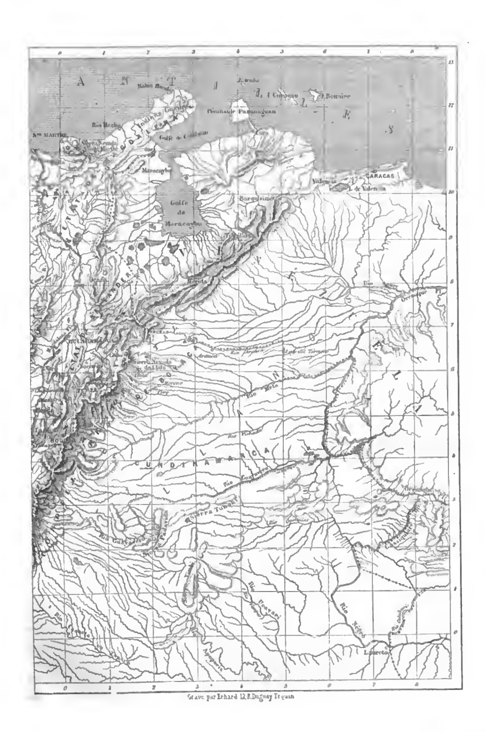
Indiens de la Sierra-Nevada. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

alcaloïde spécial, la *cocaïne*, que j'ai réussi à combiner avec de la chaux, puis à isoler sous forme de cristaux en aiguilles rayonnantes. Administrée à hautes dose à des animaux, la cocaïne produit une excitation de la sensibilité, suivie d'abattement profond et de phénomènes tétaniques. Je regrette de n'avoir pas eu l'occasion de faire sur l'homme des expériences suivies.

Carthagène des Indes. — Le passé de Carthagène. — Description de Carthagène. — Danses et chants. — Le *bambuco*. — Intérieur de la cathédrale. — L'inquisition en Amérique. — Promenade au marché. — Les *cocuyos*. — Productions et commerce.

Devant nous est l'île basse de Tierra-Bomba, toute couverte de mangliers, de bambous et de roseaux à éventails. Derrière cette muraille de verdure se dressent, au second plan, deux hautes tours grisâtres.


CARTE
des
ÉTATS-UNIS
DE LA
NOUVELLE GRENADE
pour servir aux voyages
de Monsieur le Docteur SAFFRAY
MER DES
COSTA-RICA
ISTHME DE PANAMA
PANAMA
GOLFE DE PANAMA
Peninsule Azuero
Ile de Coiba
CARTHAGENE
QUITO
Equateur



Gravé par Erhard 12 R.Duguay Trouin

C'est Carthagène, la *Reine des Indes*, qui s'étend derrière cette pointe.

Autrefois les vaisseaux entraient en ligne droite dans la rade par le large chenal de *Boca-Grande* (Bouche-Grande), mais en 1741, l'Espagne, en guerre avec l'Angleterre, fit obstruer le passage et former un isthme artificiel entre l'île et le continent. Aussi sommes-nous obligés de tourner ce long promontoire pour entrer dans le chenal étroit et tortueux de *Boca-Chica* (Bouche-Petite), bordé à droite et à gauche par des brisants et des rochers à fleur d'eau.

Trois forts, aujourd'hui en ruines, envahis par la ronce, disjoints par les racines des palétuviers, formaient autrefois la première ligne de défense de la ville.

La rade est une des plus belles du monde. Toutes les flottes de l'Europe pourraient s'y donner rendez-vous. Nous laissons à gauche, vers la pointe orientale de Tierra-Bomba, le village de Loro, entièrement habité par des lépreux, et bientôt nous mouillons non loin des remparts.

Ce fut en 1501 que Rodrigo Bastidas découvrit la ville indienne de Calamari, à laquelle il donna le nom de Carthagène, parce que son port ressemblait singulièrement à celui du même nom en Espagne. Il eut à soutenir contre les Indiens des combats acharnés.



Marché à Carthagène. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

Cependant la fondation de la ville actuelle n'eut lieu qu'en 1533, par les soins d'Alonzo de Ojéda, qui amena pour son expédition des vétérans de la Española (Saint-Domingue) et des Indiens interprètes.

Ce qui frappe d'abord en arrivant à Carthagène, ce sont les fortifications qui défendent la ville du côté de l'Océan : une haute muraille à plate-forme, qui rappelle ces murs de Babylone où six chariots pouvaient courir de front, des bastions, des casemates, et au pied un fossé profond rempli par la mer. L'ensemble est grandiose de proportions et d'harmonie. On se reporte malgré soi à ces temps chevaleresques où la Reine des Indes, fièrement assise sur son archipel de corail, entrepôt du commerce des Philippines, du Pérou, de la Colombie et de l'Amérique centrale, gardait ses trésors à l'ombre du puissant drapeau espagnol, et lançait sur l'Océan des flottilles armées pour donner la chasse aux pirates bretons, aux audacieux Nantais dont les fins voiliers faisaient la course sur toute la côte de la mer des Caraïbes.

Une vase immonde a envahi le port presque désert. De misérables pirogues y remplacent les vaisseaux de haut bord et les grands trois-mâts d'autrefois. Les mousses, les lichens recouvrent de leur végétation rouilleuse les murs abandonnés. Les plantes saxatiles enfoncent leurs racines entre les pierres qu'elles disjoignent ; des mimosas noueux se sont accrochés aux revêtements, des plantes grimpantes tapis-

Vue de Carthagène. — Dessin de E. Therond, d'après une photographie.

sent et semblent vouloir ensevelir d'énormes pans à demi écroulés. En bas, dans le fossé limoneux, se meuvent d'impurs reptiles et de hideux caïmans. L'iguane, le serpent, la chauve-souris et le hibou habitent les embrasures vides. Car, n'ayant plus de trésors à garder, trop faible à la fois pour exciter l'envie et pour se défendre, Carthagène vendit enfin ses canons à la grande République américaine, et, pour cent vingt mille piastres, signa la déclaration de sa déchéance.

La plupart des maisons anciennes sont bâties en calcaire coquillier ou en roches madréporiques. Celles de récente construction sont en briques. Sur la place et dans les rues principales, elles ont un étage avec balcon couvert. Les fenêtres du rez-de-chaussée sont protégées par un grillage en bois qui s'avance sur la rue. C'est le *mirador* ou « musoir », derrière lequel les femmes peuvent, sans être vues, regarder les passants. Ces fenêtres n'ont point de vitres; un volet les ferme à l'intérieur. On voit d'ordinaire, entrelacées aux barreaux, deux feuilles de cocotier artistement tressées. C'est le rameau bénit qui protége la maison, comme on le trouve encore dans nos campagnes.

Les habitations sont presque toutes construites sur le même modèle. Un corridor donne entrée sur une cour centrale, pavée de cailloux blancs et de coquillages disposés en mosaïques. Au centre est une fontaine entourée de fleurs et d'arbustes; autour de la cour, une galerie couverte sur laquelle s'ouvrent les portes des divers appartements. Le corridor d'entrée donne accès à une grande chambre, c'est le *zaguan*, espèce de salon ou de fumoir, dans lequel on vous introduit si vous demandez le maître de la maison. C'est là qu'il reçoit ses amis, ses visiteurs, et qu'il s'occupe d'affaires. Il faut être initié pour pénétrer dans les autres parties de la demeure, dans le gynécée. On retrouve ici beaucoup de traditions mauresques dans les monuments, les habitations et les mœurs.

Tout *caballero* est forcé par la politesse de dire à son visiteur étranger : « ma maison est à votre disposition; » mais s'il désire vous recevoir dans sa famille, il ajoute : « ainsi que ma femme et mes filles. » Alors vous êtes présenté. On vous introduit dans un salon dont les dalles sont ordinairement recouvertes de nattes. Des banquettes garnies de tapis servent de divans. Les dames s'y asseoient à la turque ou à la française. Les élégantes ne s'accroupissent pas à la turque. On vous avance un fauteuil massif, garni en vieux cuir de Cordoue. Les jeunes filles apportent des cigares, et leur mère vous invite à fumer, en vous donnant l'exemple. La conversation est peu animée. Après deux ou trois questions banales sur votre pays, on ne manque jamais de s'enquérir si vous êtes marié; puis, à tout ce vous dites, on ne répond guère que par monosyllabes. Les premières visites sont peu encourageantes, même si vous avez affirmé votre titre de célibataire; mais si vous ne vous rebutez pas, il y aura de charmantes surprises pour l'avenir. Une jeune fille vous permettra de venir causer le soir à travers les grilles du *mirador* : de temps en temps même, elle vous invitera à entrer, et vous chantera, sans se faire prier, quelque ballade naïve en s'accompagnant avec la guitare.

Toutefois, si vous êtes prudent, ne dépassez pas le *zaguan*, et vous rappelant que la parole a été donnée à l'homme pour « déguiser sa pensée, » ne prenez pas au sérieux les formules courtoises par lesquelles votre hôte met « sa personne, sa maison et tout ce qu'il possède, à votre disposition. »

Quand vous passez dans les rues de Carthagène un peu après le coucher du soleil, vous entendez sortir de chaque maison un murmure monotone : c'est la famille qui psalmodie les litanies de la Vierge.

Je m'aventurai un soir dans les faubourgs de la ville. Il faisait un clair de lune splendide. Les rues irrégulières, bordées de petites cabanes de bambous et de roseaux, recouvertes de feuilles de palmier, étaient entrecoupées de jardins et de bouquets d'arbres. L'arome de l'oranger à fruits aigres et des diamélas (*Jasminum sambac*) embaumait l'air, où scintillaient des myriades de mouches phosphorescentes.

Le quartier où je me trouvais était exclusivement habité par des nègres, des métis et des Indiens. A la porte de presque toutes les cabanes on voyait réunie une nombreuse famille de gens qui semblaient heureux de vivre. Le père chantait en jouant du *tiplé*, toute petite guitare de bois de cèdre, aux sons aigus; la mère l'accompagnait, en battant la mesure sur le cuir tendu qui sert de porte, et les enfants mêlaient à cette musique primitive le bruit de leurs ébats.

Arrivé à un carrefour, je vis une maisonnette un peu plus grande que celles du voisinage, à demi éclairée par des chandelles fumeuses. De l'intérieur partait un bruit confus de voix et d'instruments. Je demandai à un nègre ce que c'était. Il me regarda avec étonnement, sourit en ouvrant la bouche jusqu'aux oreilles, et me répondit d'un air d'importance :

« C'est un bal, mon Blanc; c'est chez le compère Caïcédo : voulez-vous entrer? »

J'hésitais, car la porte entr'ouverte laissait apercevoir une foule bruyante. Mon nègre ne me quittait plus du regard; il tenait courtoisement son chapeau à la main, m'appelait *mi amo*, mon maître, et voulait absolument me faire honorer de ma présence le bal de son *compadre*.

Moitié parce que je n'osais trop refuser à ce grand gaillard noir, qui portait à la ceinture un long *machete*, espèce de sabre dont les nègres se servent pour couper la canne à sucre, éplucher les bananes et faire des estafilades dans les parties charnues de ceux avec qui ils entrent en dispute, moitié aussi par curiosité, je le suivis. Il joua vigoureusement des coudes et des épaules, agitant en l'air son chapeau délabré et criant à tue-tête : « Place au Blanc! » Nous passâmes ainsi à travers le cercle compacte d'hommes et de femmes qui se pressaient autour de l'espace réservé pour la danse.

Des banquettes de bambou formaient entre les danseurs et la foule une barrière faible, mais respectée.

Là étaient assises les jeunes filles et les femmes qui désiraient être invitées à danser. Dans un angle de la pièce, une estrade avait été improvisée pour l'orchestre avec une table et quelques barils. Des chandelles de cire de palmier étaient clouées aux parois, de distance en distance, au moyen de *tunas*, longues et fortes épines de cactus, dont les femmes se servent en guise d'épingles.

Mon nègre me fit installer dans une bonne place, près des artistes amateurs. C'était quelque chose de bien étrange que cette musique ! Trois hommes chantaient, accompagnés de deux guitares et d'un *tiplé*, des femmes marquaient la cadence en frappant dans leurs mains. Un instrument, nouveau pour moi, attirait surtout mon attention ; c'était le *guaché*. Il consiste tout simplement en un tronçon de bambou de la grosseur du poignet, dans lequel on a renfermé de ces jolies graines noires et rouges de l'*Abrus precatorius*, que nous appelons pois d'Amérique. Les voix incultes et criardes chantaient naturellement à la tierce et à l'octave, les vieilles femmes marquaient la mesure avec énergie, les guitares faisaient un accompagnement de basse chantante, dominé par les sons aigus du *tiplé*, et le *guaché*, entre les mains d'un Indien de pure race, mêlait à tout cela son bruit strident, dont un joueur de castagnettes tyrolien pourrait à peine donner l'idée.

Le costume des femmes du peuple, à Carthagène, consiste en une jupe courte de serge, d'indienne ou de mousseline, serrée à la taille par une longue ceinture de laine aux couleurs vives. Le buste n'est protégé que par la chemise décolletée, garnie de dentelle et brodée en couleurs. Les bras sont nus. Dans la rue, un petit châle de coton, de laine ou de soie, fixé au front et replié comme un *peplum*, croise sur la poitrine et retombe sur l'épaule. Au bal, ce *pañuelon* ou *rebozo* est mis de côté. Elles portent des colliers d'or, de corail ou de verroteries; d'énormes anneaux ou des pendants de filigranes allongent leurs oreilles ; elles abusent des bagues, et leurs cheveux sont retenus en chignon par de larges peignes d'écailles ou de métal doré. Les souliers leur sont inconnus; mais les élégantes chaussent l'espadrille en tapisserie de laine, dont les semelles sont tressées avec des fibres de *Fourcroya*.

Les hommes portent un pantalon de coutil, une chemise dont les manches, repassées avec art, présentent un bouillonnage symétrique, et un *poncho*, morceau d'étoffe carré, à larges raies de couleurs voyantes, au milieu duquel est une fente par où passe la tête. C'est un vêtement commode et gracieux. Pour danser, ces messieurs le retiraient afin d'avoir plus de liberté d'allure, ou le relevaient de chaque côté sur l'épaule.

On ne connaît ici qu'une danse, c'est le *bambuco*, mélange des traditions chorégraphiques de l'Indien Chibcha et du Nègre Congo. Une marche générale lui sert d'introduction. Les jeunes gens choisissent leurs danseuses, et l'on fait plusieurs fois le tour de la salle, en exécutant un pas fort simple accompagné d'un balancement de tout le corps. A un signal donné par les musiciens, il ne reste plus qu'un couple ou deux dans l'enceinte. Alors le rhythme change et le *bambuco* commence. Le cavalier exécute des pas fort compliqués, qui rappellent un peu la *jig* irlandaise, bat des entrechats, fait des pointes, piétine, et agite les bras pour donner plus d'expression à son jeu. La femme demeure presque toujours les bras croisés, et par un mouvement très-rapide du talon, puis du pied, glisse à fleur de terre en décrivant des zigzags et des cercles, s'approche de son danseur d'un air coquet, puis lui tourne le dos avec une œillade provocante, le fuit, l'évite et le tient en suspens sur sa trace. C'est une danse à la fois savante et naïve, pleine de mimique tour à tour chaste et passionnée.

Les chants de *bambuco* sont l'œuvre, souvent improvisée, d'un poëte à cheveux crépus. Je me rappelle quelques couplets d'une de ces chansons populaires.

Ce sont messieurs les singes
Qui boivent du chocolat,
C'est le singe le plus vieux
Qui le leur fait mousser;
Ai, ai, ai, ai !

Ce sont messieurs les singes
Qui s'en vont à la chasse,
C'est le singe le plus vieux
Qui rapporte le gibier ;
Ai, ai, ai, ai !

C'est la fille d'un singe
Qu'on voudrait marier,
C'est le singe le plus vieux
Qui voudrait l'épouser;
Ai, ai, ai, ai !

La cathédrale est le plus beau, et même aujourd'hui le seul monument important de Carthagène. Elle a été bâtie, il y a environ deux siècles, dans le style indécis de l'architecture espagnole à cette époque. Une haute tour lézardée surmonte le portail, auquel on arrive par quelques marches. Les murs et la façade sont blanchis à la chaux. L'intérieur est sombre, triste et sale. Çà et là pendent aux murs dégradés des peintures de Quito, imitation naïve, mais grossière, des tableaux religieux du seizième siècle. Des araignées tapissent de toiles poussiéreuses les corniches des boiseries ; on aperçoit des scorpions se glissant entre les pierres tumulaires disjointes. La lampe d'argent suspendue devant le sanctuaire est noircie par le temps et la fumée.

Dans les chapelles, se trouve une curieuse collection de statues de bois peintes, dorées, émaillées, habillées d'étoffes profanes, chargées de scapulaires, de chapelets, de colliers, de cœurs d'argent, de croix et d'exvoto bizarres. Quelques-unes rappellent involontairement les figures en cire, soi-disant historiques, exhibées dans les théâtres forains. Le maître-autel est surchargé d'ornements en bois jadis doré, parsemé de petits miroirs, de paillons, de verroteries, de fleurs et de dentelles fanées, qui forment un pêle-mêle digne d'une boutique de village. En présence de ce déploie-

ment de clinquant et d'oripeaux, on se prend à déplorer que le peuple qui vient prier dans la maison de Dieu soit si ignorant et si grossier, qu'il faille ainsi captiver ses sens comme dans les temples de l'Inde ou les pagodes de la Chine. Cependant, au milieu de tout ce mauvais goût, nous avons trouvé un objet d'art précieux, chef-d'œuvre ignoré de quelque artiste florentin du seizième siècle : c'est la chaire, ornée de sculptures et de petites statues d'ivoire.

Il n'y a pas de siéges dans l'église. Quand les *señoras*, vêtues de noir, la tête enveloppée dans leur mantille, se rendent à l'office, elles se font suivre d'une négresse, qui porte un tapis sur lequel elles s'agenouillent ou s'accroupissent. Les femmes du peuple n'en usent point et se prosternent sur la dalle nue.

L'évêché, attenant à la cathédrale, n'offre rien de remarquable, mais rappelle au voyageur le souvenir du tribunal de l'Inquisition, qui y tint ses redoutables assises.

Parmi les anciens monuments de Carthagène, l'un des mieux conservés est l'ancien couvent des Jacobins. Sur le sommet du mont Popa, dont les pentes arides n'offrent qu'une triste végétation de cactus, de jatropas, de crotons et de mimosas, se trouvent les ruines d'une chapelle dédiée à la Vierge, sous l'invocation de *Nuestra Señora de la Popa*. A mi-côte, il y avait aussi jadis un ermitage; en bas était le fort Saint-Lazare.


Diadème de lampyris. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

Dans une de mes promenades sur la montagne, un nègre que l'on m'avait procuré pour domestique, me montra une plante grimpante à laquelle il donna le nom de *contra* (*alexipharmaque*), et m'assura que c'était un remède infaillible contre les morsures de serpents; que lui-même en avait expérimenté les vertus merveilleuses. Je reconnus l'*Aristoloche anguicide*, signalée, je crois, par Kunth, comme appartenant à cette région.

Non loin de l'église, sur une place sablée, stationnent quelques véhicules de louage, pompeusement décorés du nom de *volantes*. Ce sont des espèces de cabriolets antiques, aux harnais rougis par le temps, attelés de mules rétives. Le cocher, ou plutôt le postillon, nègre ou mulâtre, enfourche la bête et les brancards et, s'escrimant du fouet et de l'éperon, imprime à sa monture une vitesse d'une lieue et demie à l'heure.

Je louai un de ces *volantes* pour la journée, et je priai poliment le cocher de me conduire où il voudrait, pourvu qu'il me fît voir quelque chose d'intéressant et n'allât pas vite. Cette dernière recommandation parut lui causer autant de surprise que de plaisir. Je sais que l'on obtient tout ce qu'on veut des nègres en flattant leur amour-propre et en leur donnant de temps à autre un petit verre de rhum; aussi mon cocher ne tarda pas à me prendre en affection. Il me fit parcourir la *Manga*, promenade assez fréquentée le soir, les abords du cimetière, la plage, les principales rues et le marché.

Là nous fîmes une longue halte, car tout était nouveau et intéressant pour moi. Pablito semblait fort au courant des denrées et de leur valeur. J'appris de lui que les œufs de tortues valaient un *medio*, cinq sous, la douzaine; que la *panela*, sucre brut, était à sept, c'est-à-dire qu'on en recevait sept livres pour vingt sous. De tous côtés arrivaient des Indiens, des métis et des nègres, conduisant des mules et des ânes chargés de maïs, de sucre brut, de bananes, de cacao, d'yuccas, d'ignames, de cocos, d'oranges, d'ananas et d'autres fruits dont la plupart ne m'étaient connus que de nom.

Le cédrat gigantesque côtoyait la pamplemousse à chair rose, la papaye et l'avocat. Je vis le *mamei*, le *nispero*, la *poma-rosa*, qui répand une délicieuse odeur de rose; la *chirimoya*, qui renferme une pulpe sucrée et acide; le *mandroño*, dont l'écorce jaune, hérissée comme celle de la châtaigne, contient une gelée rafraîchissante; le *marañon*, dont les femmes parfument leurs vêtements, mais dont la graine est un poison; des *guaras* semblables à des haricots longs de quatre pieds. Ici un Indien m'offre du *balsamo maria;* une vieille femme me tente avec du beurre retiré des amandes du palmier de *corozo* et conservé dans un nœud de bambou; là on m'appelle, pour me vanter la *yesca de maguey*, amadou fait avec

la moelle de l'agavé vivipare, dont les feuilles charnues produisent la *cabuya*, belle filasse blanche aux fibres soyeuses, avec lesquelles on fabrique des sacs, des filets, des cordes et des semelles d'*alpargatas*, espèces de mules que les dames portent chez elles, et les grisettes dans la rue.

Voici des *petacas*, boîtes légères tressées avec les pétioles fendus et aplatis du *nacouma* (*Cardulovica palmata*), dont les feuilles, cueillies avant leur développement, fournissent la paille des chapeaux dits de Panama. Pablito me fait admirer des collections de *totumas* ou calebasses, qui remplacent ici, pour le peuple, tous les articles de faïence, et dont on fait une foule d'ustensiles. Les plus petites, coupées en deux, sont des tasses, puis viennent des plats et des bassins. Les unes, percées de trous, servent de passoires; d'autres, découpées en sections, forment des cuillers. Il y en a qui sont ornées de dessins en relief, ciselées avec



Marchand d'eau à Carthagène. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

la pointe du couteau, chefs-d'œuvre d'exécution patiente. Un groupe d'Indiens à peine vêtus offrent aux chalands de mauvaises marmites de terre. Plus loin, une négresse dépèce une énorme tortue franche et jette les débris aux urubus qui rôdent autour.

Pablito me montrait tout, me nommait chaque chose, mais paraissait prodigieusement surpris de mes questions. Il ne pouvait s'imaginer qu'il y eût un pays assez arriéré ou assez disgracié de la Providence pour ne pas jouir de tout ce qui me semblait si nouveau et si intéressant. Il me l'exprimait parfois d'une façon pittoresque : « Li Blanc pas bien en paradis, si li pas aimer bananes. » Pour lui, des bananes à discrétion et ne rien faire, c'était l'idéal de la béatitude.

« Des *cocuyos*, des *cocuyos*, meedames ! » criait un négrillon. Je m'approchai et vis que l'étalage du petit marchand consistait en quatre ou cinq tronçons de canne à sucre.

« Où sont tes *cocuyos ?* » demandai-je.

L'enfant me regarda d'un air étonné, mais comprenant que j'étais un *Anglais*, — ici, tout étranger passe aux yeux du peuple pour un fils d'Albion, — et dans l'espoir sans doute de réaliser une affaire, il prit la peine de ramasser à terre un des nœuds jaunes de la canne, me montra qu'il avait été creusé et en fit sortir avec précaution une couple des curieux insectes, que j'achetai pour le remercier de sa complaisance.

Le cocuyo (*Lampyris cocuyo*) est un scarabée de la famille des charançons, long d'environ trois centimètres, dont les yeux, très-gros et un peu proéminents, jettent dans l'obscurité une vive lueur phosphorescente. Les dames de Carthagène, comme celles de Cuba, ornent souvent leur chevelure de ces insectes renfermés dans de petites cages de gaze. Quand elles passent ainsi le soir dans les jardins, on dirait les génies de la nuit de nos féeries, portant un diadème d'étoiles.

On a souvent dit et écrit que trois ou quatre de ces lampyres, mis dans un flacon, donnaient assez de clarté pour permettre de lire ou de coudre. Il ne faut pas leur demander tant que cela, sous peine de désappointement. Ils n'ont jamais *éclairé* que des gravures de fantaisie. Mais ils peuvent simuler une pâle veilleuse. Pour les conserver vivants, on les enferme pendant le jour dans un tronçon de canne et ils mangent philosophiquement les murs de leur prison.



Objets en os trouvés dans les tombeaux de Turbaco. — Dessin de S. Bonnafoux, d'après un croquis de l'auteur.

Les larves de cocuyos sont des vers blancs, qui vivent de la moelle de roseaux ou de palmiers. Les nègres de quelques cantons en sont assez friands, mais les Européens ne peuvent prendre sur eux de goûter à ce genre de friture qui ferait les délices d'un Chinois.

L'eau étant un peu rare à Carthagène, son commerce est assez lucratif. Mais dans un pays où la fatigue est regardée comme le plus grand des maux, les bons nègres qui adoptent le métier, ailleurs si rude, de porteur d'eau, trouvent moyen d'en alléger considérablement les charges. Le marchand d'eau est toujours propriétaire d'une mule ou d'un âne Il remplit de liquide quatre tronçons de bambous, longs d'environ trois pieds, les lie deux à deux par le haut, au moyen d'une lanière de cuir brut, monte en croupe, et promène nonchalamment sa marchandise. Dès qu'il a gagné une *peseta* (un franc), il trouve avoir bien rempli sa journée, achète pour un *réol* de rhum et garde l'autre pour sa nourriture. Son compagnon de travail, ou plutôt son esclave aux longues oreilles, va chercher sa vie où il peut, dans les rues, sur le marché, et contribue ainsi à nettoyer la ville.

Le commerce de Carthagène est peu important. L'apathie des Néo-Grenadiens en est la cause. Autrefois, un bras de la Magdalena, canalisé par les Espagnols, et qui porte encore le nom de *dique* ou canal, faisait communiquer le port avec le grand fleuve, près de la ville de Calamar, distante de cinquante kilomètres. Grâce à ce canal, Carthagène se trouvait l'entrepôt naturel de tout le commerce de l'intérieur.

On y voyait affluer le tabac d'Ambalena ; les quinquinas de Pitayo et d'Almaguer; le cacao d'Ocaña, égal au meilleur caraque ; l'or, les chapeaux et les cuirs d'Antioquia ; l'or et le platine du Choco. Les nègres et les Indiens y apportaient, à dos d'homme ou en pirogue, les produits recherchés des forêts, des fleuves et de la mer : le caoutchouc qui découle du *ficus elliptica*, la vanille, les baumes de Tolu et de copahu, le *styrax* qui exsude de l'*hymenæa courbaril*, la cire végétale produite par le *ceroxylum* des Andes et le *myrica;* le *divi-divi*, dont les Indiens Chibchas connaissaient l'application au tannage ; la salsepareille, rivale de celle du Honduras ; l'ivoire végétal, fruit d'une espèce de palmier ; les dents de caïman, les coquillages roses à camées; la plus belle variété d'écaille; l'huître perlière, abondante sur toutes les côtes de la Nouvelle-Grenade.

Mais on a laissé le sable envahir peu à peu le canal. La grande artère est close. Aujourd'hui Carthagène n'exporte plus que de petites quantités de caoutchouc, inférieur à celui de Para, mais meilleur que celui de l'Amérique centrale, du tabac de bonne qualité et un peu d'écaille.

Ce dernier produit est le seul que l'on y mette en œuvre. On en fait de fort jolis ouvrages, des peignes, des épingles à cheveux, des boîtes, et surtout des cannes plaquées, fort estimées dans le pays et en Europe. Ceux qui se livrent à cette industrie vendent aussi des carapaces entières, polies et bordées d'argent, dont on fait de très-belles coupes.

Le plus riche et le plus grand travail en écaille connu est le revêtement et l'ornementation de la chapelle du *Sagrario*, contiguë à la cathédrale de Bogota. Les murs en sont couverts jusqu'au-dessus de la corniche de la coupole. Les huit autels, les colonnes, les chapiteaux, tout est plaqué d'écaille unie et ouvragée. C'est à la fois une curiosité et un objet d'art.

Les ports de Baranquilla et de Savanilla, à l'embouchure de la Magdalena, ont remplacé Carthagène comme entrepôts du commerce de la plus grande partie de la République. Mais comme ils sont loin d'offrir aux navires les mêmes avantages, il y a lieu de croire que l'ancienne Reine des Indes fera dreguer le canal, et reprendra peu à peu l'importance qu'elle a perdue. Mais il faudrait pour cela que le pays fût en paix, et renonçât à la manie des *pronunciamentos*.

Un muletier modèle. — La vérité sur l'arbre à lait. — Les volcans d'air de Turbaco. — Le temple de l'Esprit des guérisons. — Antiquités indiennes de Turbaco.

Un *arriero* ou muletier nommé Cañas, accompagné de son fils, qui s'appelait Cañitas, voulant bien se laisser toucher par mes instances et celles du propriétaire de l'hôtel où je résidais, me promit de me transporter, moi et mes bagages, jusqu'à la ville de Calamar, sur la Magdalena.

A six heures du matin, Cañas et Cañitas entraient dans la cour de l'hôtel. On amenait pour moi un cheval sellé qui n'avait pas trop mauvaise mine, mais en revanche les mules destinées aux bagages faisaient pitié. Les préparatifs furent lents.

Objets en terre trouvés dans les tombeaux de Turbaco. — Dessin de H. Bonnafoux, d'après un croquis de l'auteur.

Le chemin de Carthagène à Turbaco est à peine frayé à travers la forêt. C'est un sentier sinueux, raboteux, boueux, raviné, entrecoupé de flaques d'eau bourbeuse, obstrué de racines et de vieilles souches, envahi par les rejetons de bambous et les cactus.

Si un arbre chargé de siècles, épuisé par les parasites, accablé par le poids des lianes qui font à son branchage mort une couronne factice, s'écroule sur le sentier, entraînant dans sa chute tout un lambeau de forêt, l'*arriero*, armé d'un *machete*, s'ouvre un nouveau chemin autour de l'obstacle. Souvent on marche dans le lit d'un torrent, sur des cailloux roulants et des roches polies. On avance lentement, péniblement, et l'on a besoin de se rappeler souvent le conseil : *Tenga Vd paciencia*, prenez patience !

Vers midi, nous arrivâmes auprès d'un étang. Je fis faire halte. On suspendit mon hamac à deux arbres. La plage que nous occupions était de formation récente, et la verdure y présentait des teintes jeunes pleines de charme. Des couples d'aras criards volaient çà et là, et des hérons blancs, que notre présence n'avait point effrayés, sondaient du bec le feutre épais et marécageux des bords. Mais tandis que, bercé dans mon lit de filet, je me laissais aller à une contemplation rêveuse, des nuées de moustiques, petits et grands, me déclarèrent une guerre si acharnée que je crus sage de battre en retraite.

Près de cet étang, je remarquai un arbre d'aspect étrange, nommé par les Indiens *mocundo* (*Pourretia platanifolia*). Son port, et surtout son feuillage, rappellent assez bien notre platane. A l'extrémité des branches pendent des capsules munies de cinq grandes ailes membraneuses, minces et sonores comme du parchemin. A une faible distance, on dirait des lanternes de papier huilé.

J'eus occasion de voir et d'étudier, non loin de Carthagène, un arbre nommé *palo de vaca*, arbre à la vache ou arbre à lait, au sujet duquel les voyageurs, surtout ceux qui voyagent sans sortir de leur cabinet, se sont plu à raconter des choses fort intéressantes, mais embellies par l'imagination.

L'arbre à lait (*Galactodendrum utile*) n'est cultivé nulle part et ne mérite pas de l'être. Dans les régions où il croît spontanément, ce n'est que dans le cas de nécessité, de disette, ou par caprice que l'on y a recours. Pour en rendre le suc vraiment buvable, il faut le mêler à une grande quantité de liquide chaud, café ou thé.

Grâce aux difficultés de la route, dite royale, nous n'arrivâmes que le soir à Turbaco. Nous avions fait environ quatre lieues.

Le village est situé à peu près sur l'emplacement

d'une ancienne ville indienne qui devait son importance au voisinage d'un temple élevé à deux lieues de là, auprès des volcans d'air et de boue qui sont célèbres comme curiosité géologique, mais dont les traditions historiques n'ont pas encore été citées par les voyageurs.

Sur les indications de Cañas, je fis la connaissance d'un vieil Indien nommé Fachimachi, descendant authentique des caciques de Turbaco. Je gagnai son amitié par de petits présents, et voici ce qu'il me raconta :

Le nom indien du lieu était Yurmaco. Le Temple des volcans était consacré au Cémi ou Esprit des guérisons. Ses douze prêtres portaient comme insignes une large ceinture d'or et un diadème du même métal. Des croissants de filigrane pendaient de leurs narines. A leur cou étaient attachées des plaques d'or représentant en relief une espèce de grenouille.

Autour des éminences qui forment les soupiraux des volcans, étaient construites des huttes où l'on recevait les malades qui venaient en pèlerinage au temple.

Le malade était conduit aux amas de boue formés par les bouillonnements volcaniques. On l'y enfouissait, ne laissant que la tête en dehors, et le prêtre prononçait les paroles sacrées pour attirer la faveur de l'Esprit.

Les volcans de Turbaco ont leur légende. On raconte qu'il y a deux siècles, ils jetaient des flammes parce que Satan respirait par leurs soupiraux. Le curé du village, s'y étant rendu en grande pompe le jour



Volcans de Turbaco. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

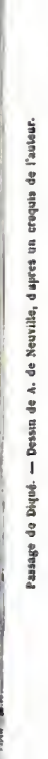
de la Fête-Dieu, les aspergea d'eau bénite, en prononçant la formule de l'exorcisme, et ils s'éteignirent l'un après l'autre. Ce qu'il y a de certain, c'est que les gaz qui s'en échappent contiennent beaucoup d'azote, et seulement un demi-centième d'oxygène, ce qui en explique l'incombustibilité.

J'ai vu chez le digne curé du village des objets précieux retirés de tombeaux indiens des environs. Il possédait une collection de vases en terre de formes curieuses; une ceinture d'or large d'environ trois pouces, mince, et travaillée avec tant de perfection qu'on l'eût dite faite au laminoir; deux plaques ou médailles d'or également très-minces, ayant environ quatre pouces de diamètre et offrant en repoussé l'image grossière, mais très-reconnaissable, d'une grenouille; un croissant d'or pour les narines; une espèce de sceptre creux d'un travail surprenant.

Les Indiens de la Nouvelle-Andalousie et de la Castille-d'Or, avant la Conquête, étaient fort habiles à façonner des vases d'argile qu'ils ornaient de figures peintes et recouvraient d'un vernis presque indestructible. Leurs travaux d'or, de *tumbago*, alliage d'or et de cuivre qu'ils appelaient *guanin*, étaient si remarquables que l'historien Oviedo écrivait : « Leurs vases précieux, formés de fruits d'*higuera* avec des anses d'or, sont si beaux qu'on peut les faire servir de coupe pour le roi le plus puissant. »

Dr Saffray.

(La suite à la prochaine livraison.)



Passage de Diqué. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

VOYAGE A LA NOUVELLE-GRENADE,

PAR M. LE DOCTEUR SAFFRAY[1].

1869. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

II

DE TURBACO A NARE.

Des pays que les Espagnols nommèrent Terre-Ferme, Nouvelle-Andalousie et Castille-d'Or. — Christophe Colomb et le Paradis terrestre. — Reconstruction de la carte de la Nouvelle-Grenade au temps de la Conquête — Politique et tactique des conquérants. — Dispositions des Indiens envers les Espagnols. — Mœurs et coutumes des Indiens des côtes de l'Atlantique. — Les sépultures du Rio Zénu. — Les armes empoisonnées. — Le mancenillier.

Il est acquis à l'histoire que Colomb, pendant son troisième voyage, découvrit en fait le continent américain, mais qu'il n'eut pas conscience de sa découverte.

L'année suivante, Rodriguez Fonseca, évêque de Palencia, chargé du gouvernement des terres nouvellement découvertes au nom de la Couronne de Castille, communiqua les documents relatifs au troisième voyage de Colomb à son protégé Alonzo de Ojéda, capitaine des armées royales, et lui fournit les fonds nécessaires pour une nouvelle expédition à l'île de Trinidad. Ojéda prit pour pilote Juan de la Cosa, et pour *marinier* le cosmographe florentin Améric Vespuce. Quelques auteurs disent que ce dernier n'avait que les attributions de *marchand;* mais il est probable que l'on désirait surtout utiliser ses connaissances nautiques.

Ojéda arriva en peu de temps aux bouches de l'Orénoque, visita, comme Colomb, les îles de Trinidad et la pointe de Paria, donna à la côte du Venezuela le nom qu'elle porte actuellement, et continuant de longer la terre ferme, reconnut le cap de la Voile (de la *Vela*) et le rio Hacha, qui font aujourd'hui partie du territoire de la Nouvelle-Grenade.

Le capitaine Ojéda fut donc le premier à constater l'existence du continent américain.

Les premières expéditions le long de la côte américaine par Ojéda et Bastidas n'avaient pour but que l'échange d'objets sans valeur contre l'or, les perles et les autres richesses du pays. Les avides flibustiers ne se contentaient point de dépouiller par la violence et de tuer tous les Indiens qui ne les enrichissaient pas assez vite au gré de leurs désirs, ils les embarquaient comme esclaves pour les faire mourir dans les mines d'or de Saint-Domingue.

Cependant, en 1508, après la mort de la reine Isabelle, Ojéda, déjà célèbre par ses voyages, et Diego Nicueza, riche courtisan, reçurent de la cour d'Espagne la concession et le privilége de fonder des colonies sur la côte de l'Atlantique. Tout le territoire compris entre le cap de la Voile et le golfe d'Urubu (aujourd'hui golfe du Darien) échut à Ojéda, sous le nom de Nouvelle-Andalousie; Nicueza obtint toute la côte depuis le golfe d'Urubu jusqu'au cap de la Grâce de Dieu (*Gracias a Dios*) à laquelle on donna le nom de Castille-d'Or. A l'est de ces deux gouvernements, depuis le cap de la Voile jusqu'à l'embouchure de l'Orénoque, s'étendait la Terre-Ferme, ainsi nommée par Colomb, ou du moins en mémoire de son voyage.

Lorsqu'on apprit en Espagne et en Portugal les résultats des voyages de Colomb et de ses émules, la cour de Portugal réclama auprès du pape Alexandre VI, disant que les rois d'Espagne enfreignaient son privilége de découvertes. Mais leurs Majestés Catholiques ayant convaincu Sa Sainteté que les terres dont on avait pris possession en leur nom ne se trouvaient point comprises dans la vaste étendue concédée au roi de Portugal, le pape, divisant en deux parts les terres encore inconnues et les terres nouvellement explorées, en donna une à chacun des monarques favoris du Saint-Siége.

Les rois de Castille étaient donc parfaitement en règle. Le pape leur avait fait cadeau de l'Amérique, contenant et contenu. Leurs délégués ne l'oublièrent pas. Ils considéraient comme leur chose tout ce qui pouvait s'emporter, se vendre ou s'utiliser d'une manière quelconque. Les actes les plus infâmes furent commis au grand jour, sous le couvert des décrets royaux.

Charles V permit de réduire en esclavage les Indiens qui refuseraient de reconnaître sa suzeraineté. C'était, dit le P. Simon, « jeter des étoupes sur la flamme de la cupidité. Chaque jour, des vaisseaux partaient de Saint-Domingue pour la Terre-Ferme, et on les remplissait à satiété. »

Les Indiens ne parlaient pas espagnol et n'étaient pas baptisés, tels étaient leurs crimes aux yeux des conquérants. Quelques-uns leur en voulaient d'autant plus de leur ignorance du christianisme, qu'ils croyaient, d'après des textes sacrés et l'opinion des Pères de l'Église, que l'Amérique avait été catéchisée. On lit à ce propos dans l'historien Oviedo : « Non-seulement les apôtres avaient déjà prêché le mystère de notre Rédemption en toutes les parties et climats du monde, mais saint Grégoire le Grand, qui occupa

1. Suite. — Voy. p. 81.

le siége apostolique de saint Pierre en l'an de Notre-Seigneur 590, et le garda quatorze ans (comme nous l'apprend Eusèbe dans l'histoire du temps), dit que le mystère de notre Rédemption avait été parachevé de prêcher l'année qu'il mourut, en tous pays et parties du monde. »

C'était donc par mauvaise volonté, endureissement et hérésie, que les pauvres Indiens ne pratiquaient pas la religion chrétienne. Mais, d'un autre côté, il s'élevait de sérieux débats pour savoir s'ils étaient de vrais hommes et s'ils avaient une âme; de sorte qu'au pis aller, singes ou hérétiques, on pouvait bien les traiter à sa guise.

Cependant, les historiens les plus honnêtes nous représentent les Indiens comme doués de qualités physiques, morales et intellectuelles qui auraient dû inspirer aux conquérants une politique à la fois plus juste et plus profitable à leurs intérêts.

Les Indiens étaient doux, confiants, hospitaliers. Lorsque Colomb longeait les côtes de l'Amérique centrale, les indigènes invitaient les Espagnols à descendre, et envoyaient à bord quelques jeunes filles, comme gage de leurs intentions amicales. Plus tard, quand Encizo entra dans la baie de Caramari (depuis Carthagène) pour y réparer ses vaisseaux, les Indiens, qui déjà avaient à exercer de terribles représailles, apprenant que le capitaine abordait pour la première fois leur territoire et n'avait aucune intention hostile, s'empressèrent d'apporter des vivres et des présents.

Le cacique de Malambo, non loin de Sainte-Marthe, changea son nom pour celui du Portugais Jérôme Melo, ce qui était chez les Indiens la plus grande preuve d'amitié.

Pourtant les Espagnols volaient, tuaient, brûlaient et vendaient les Indiens sans remords. Leur barbarie fut poussée si loin qu'on voudrait révoquer en doute les faits que l'histoire leur reproche avec raison. Mais cela n'est pas possible. Ici on attache par le cou à une entrave commune les esclaves, bêtes de somme d'une expédition, et lorsque l'un d'eux tombe épuisé de fatigue, pour éviter la peine d'en détacher plusieurs autres, on lui tranche la tête, et la chaîne continue sa marche. Là un pieux capitaine, ayant fait des prisonniers qui l'embarrassent, se met à réfléchir qu'ils ont offensé Dieu par d'horribles péchés, et il les livre aux chiens qui « en un *Credo* » les mettent en pièces.

Ils étaient terribles ces molosses dressés à la chasse humaine. C'étaient dans les combats des auxiliaires précieux, et le jour des récompenses, ils recevaient une part de butin comme leurs maîtres. Le nom des plus braves figurait à l'ordre du jour.

Les Espagnols devaient aller encore plus loin. Un certain Francisco Martin et trois soldats, débris égarés d'une expédition d'Alfinger, gisaient exténués, mourant de faim, au bord d'une rivière. Une pirogue passe, montée par des Indiens. Les Espagnols font des signes de détresse et demandent des vivres. La pirogue s'éloigne, et bientôt après les indigènes reviennent avec du maïs, des racines, des fruits qu'ils se disposent à offrir aux malheureux dont ils avaient pitié. Mais tandis qu'ils débarquaient ces provisions, les Espagnols se jettent sur l'un d'eux, réussissent à s'en emparer, et pendant que les autres Indiens s'éloignent effrayés, ils le dépècent et le mangent vivant.

En présence de pareilles horreurs, n'est-ce pas aux conquérants que l'on aurait pu refuser le titre d'hommes? De quel côté trouvait-on les instincts brutaux du sauvage?

Hâtons-nous de fuir ces tristes souvenirs; excusons, s'il se peut, les malheurs d'un temps de ténèbres, et là où l'obscurité n'est encore qu'à demi vaincue, allons répétant les paroles de Gœthe mourant : « De la lumière! de la lumière! »

Les Indiens de la Nouvelle-Andalousie étaient pour la plupart mieux faits et de couleur moins foncée que ceux de Saint-Domingue. Leurs femmes ne manquaient point de beauté, au dire des historiens, et prenaient plaisir à se parer pour plaire aux Espagnols.

Toute la côte était fort peuplée. On voyait s'étendre à perte de vue des campagnes cultivées, entrecoupées de jardins. Là où l'on ne trouve plus aujourd'hui que des forêts ou des déserts, vivait un peuple heureux, industrieux, riche même, puisqu'il pouvait consacrer au commerce d'échange le surplus de ses produits, ne demandant à ses voisins que des objets de luxe et de parure.

Leurs maisons circulaires, formées de troncs d'arbres, étaient recouvertes d'un toit conique en feuilles de palmier. Des cloisons de bambous ou de roseaux les partageaient en compartiments. Il y avait une salle dont les murs et le sol étaient couverts de nattes représentant en couleurs vives des figures d'animaux. Les plus riches étaient ornées de tapis en plumes. Les femmes vivaient dans un appartement séparé, servaient les hommes pendant le repas, mais n'étaient point admises à y prendre part. Autour de la salle, on voyait sur des claies les momies parfaitement conservées des ancêtres du chef de famille.

Le vêtement des hommes se bornait à un pagne de coton, quelquefois à un morceau de calebasse, à un coquillage naturel ou en or, attaché à la ceinture. Les femmes étaient presque partout vêtues d'une jupe plus ou moins longue en coton, ornée de dessins aux couleurs vives. Hommes et femmes portaient au nez des croissants d'or, au cou des colliers d'or et de perles, aux bras et aux jambes des anneaux ou des bracelets.

Ils cultivaient le maïs, le yucca, se procuraient à la chasse la chair du tapir, du chevreuil, du pécari, du hocco et de beaucoup d'autres animaux. Leur boisson consistait en bière de maïs nommée *chicha* et en vin d'ananas.

On n'a pas pu recueillir les traditions religieuses de ces peuples. Mais leur respect tout particulier pour les morts et la manière dont ils enterraient ceux dont le corps n'était pas destiné aux honneurs de l'embau-

mement, semblent indiquer la notion de l'immortalité de l'âme.

Chez quelques tribus, et surtout dans la vallée du Rio Zénu, les sépultures indiennes, ordinairement réunies en cimetière, se faisaient remarquer par le soin apporté à leur arrangement, et plus encore par la richesse des objets que l'on déposait à côté du mort.

Ce fut Heredia, le fondateur de Carthagène, qui découvrit ces monuments sacrés des Indiens. Ayant pénétré jusqu'aux domaines du cacique Finzemi, il fit piller la ville et le temple. Dans cet édifice, on trouva vingt-quatre idoles en bois recouvert de plaques d'or, soutenant, deux à deux, des hamacs où les fidèles venaient déposer leurs offrandes. Les arbres d'alentour étaient chargés de clochettes d'or. Un jeune Indien révéla au capitaine que les tumulus que l'on voyait dans la campagne étaient des sépultures, et les Espagnols commencèrent à couper les énormes ceibas destinés à protéger les tombeaux.

Les cimetières du Zénu consistaient en agglomérations de tumulus de terre, les uns coniques, les autres rectangulaires. Lorsqu'un Indien mourait, on creusait un trou assez grand pour contenir le défunt, ses armes, ses bijoux, des jarres contenant de la chicha, ou bien pleines de maïs, une pierre à broyer le grain, et en outre, si c'était un chef, quelques-unes de ses femmes et plusieurs esclaves. Le tout était recouvert d'une terre ocreuse, apportée de loin. Parmi les objets précieux découverts dans ces tombeaux, on remarque des figures en or d'animaux de toute espèce, depuis l'homme jusqu'à la fourmi. On y a trouvé, à une époque toute récente, un morceau de bois dur sculpté et peint représentant des danses et des jeux. Le travail de cette relique est tellement supérieur à tout ce que faisaient les Indiens au temps de la Conquête, qu'on a cru y voir la trace d'une civilisation antérieure, à laquelle remonteraient les sépultures du Zénu. Des fouilles régulières, faites par des gens éclairés, permettront plus tard de résoudre le problème.



Radeau de bambous (la valsa). — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

L'industrie des peuples primitifs et des civilisations naissantes est inhabile à procurer des armes redoutables. La flèche, le javelot, le casse-tête, ne suffisent pas pour la chasse des grands animaux et pour les combats à distance. Aussi trouve-t-on dans l'antiquité la plus reculée l'usage d'empoisonner les dards et les flèches.

Cet usage était pratiqué en Asie plusieurs siècles avant Alexandre; en Italie, longtemps avant la fondation de Rome. Les Gaulois, nos ancêtres, au dire de Pline, retiraient du *Limeum*, et peut-être du Caprifiguier, un poison dont ils garnissaient leurs flèches pour chasser le cerf. Mais, par un sentiment de chevalerie qui date de loin, ils dédaignaient d'employer de pareilles armes à la guerre.

Lors de la découverte de l'Amérique, la plupart des tribus des contrées chaudes, et surtout celles qui habitaient non loin de la mer, empoisonnaient leurs flèches pour la guerre comme pour la chasse. Le poison variait avec le climat et les produits naturels du sol. Sur la côte septentrionale de la Nouvelle-Grenade, les Indiens y faisaient entrer le suc du mancenillier, et la moindre piqûre suffisait, disait-on, pour faire mourir dans des souffrances atroces.

Ces armes terribles causaient un grand effroi aux Espagnols, qui cherchaient vainement un contre-poison efficace. Mais une légende dit que l'hidalgo Montalvo eut un songe dans lequel la sainte Vierge lui indiqua le sublimé corrosif comme antidote du poison indien; il se guérit lui-même et fit part de sa découverte à ses compagnons. Cela remet en mémoire le songe d'A-

lexandre, rapporté par Diodore de Sicile, songe dans lequel un serpent révéla le moyen de se guérir des blessures faites par les flèches empoisonnées des Brachmanes. Quoi qu'il en soit, l'usage du fer rouge fut généralement adopté par les Espagnols pour combattre les effets du venin.

Le mancenillier est très-commun aux environs de Carthagène. C'est un arbre de moyenne stature, qui, par le port et le feuillage, ressemble assez au poirier. Une tache rouge occupe souvent le sommet de chaque pétiole. Le fruit, ombiliqué au sommet, ressemble à une pomme d'api. La pulpe est blanchâtre et contient un noyau hérissé de saillies aiguës. L'odeur du fruit est peu sensible. Quant au goût, mon amour de la science ne fut pas assez fort pour me le faire connaître : j'étais suffisamment prévenu par tout ce que j'avais lu dans les auteurs sur les fâcheux effets de ce fruit quand on le mange.

Son bois n'est point dur, ni propre, comme on l'a dit, aux travaux d'ébénisterie ; il est mou, filandreux et de peu de durée. On a confondu avec le vrai mancenillier (*Hippomane Mancinella*) un *Rhus* vénéneux qui croît dans les montagnes, et dont le bois peut être utilisé si l'on a soin de ne pas l'employer en sève.



Le champan. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

Outre le nandirhoba, vulgairement boîte à savonnette, qui paraît être le contre-poison le plus certain du mancenillier, on peut ajouter confiance au *Bignonia Leucoxylum* (Cèdre blanc), qui croît ordinairement dans le voisinage de cet arbre dangereux. Le sel revendique un certain nombre de guérisons ; le jus de canne ne possède pas, comme on l'a cru, les mêmes propriétés ; mais l'huile, ingérée en abondance, sauva les premiers Espagnols qui mangèrent de ces fruits trompeurs. Quant à l'atmosphère qui entoure le mancenillier, on admettait, sur la foi de légendes, qu'elle est très-dangereuse le matin, le soir et pendant la nuit. On disait aussi que le sommeil prolongé sous cet arbre est mortel en temps humide, mais les observations directes de Jacquin ont démontré que tous ces dangers sont imaginaires.

Route de Turbaco à Calamar. — Les guêpes cartonnières. — Passage du canal de Carthagène. — Tableaux de la nature tropicale. — Les mangeurs de terre. — Manière de naviguer sur la Magdalena. — Iles et plages. — Embouchure du Cauca. — La ville de Mompox. — Un mot sur la vallée de Upar. — Les fourmis sont-elles comestibles ? — Opinion sur l'origine des langues indiennes.

Mais il me tarde de revenir au village, jadis célèbre, de Turbaco, et de suivre la route, dite royale, qui conduit à Calamar, sur le grand fleuve Magdalena.

La route royale de Calamar n'est en réalité qu'un abominable sentier.

Un peu avant d'arriver au misérable village d'Arjona, comme nous passions sous de grands arbres au tronc lisse et au puissant branchage, Cañas, qui chantait pour charmer les ennuis de la route, s'interrompit tout à coup et dit d'une voix brève : « Pas de bruit; voici des guêpes. » En même temps, il se couvrait la tête de son poncho, et Cañitas suivait prestement son exemple. Au même instant, je me sentis piqué au cou, à la joue et aux mains. Je demeurai près d'un quart d'heure étourdi par la douleur. Je ne crois pas qu'il y en ait de plus vive. Une fièvre intense se déclara et ne faiblit que vers la fin de la journée.

Les guêpes, noires et petites, qui nous avaient attaqués appartenaient à la nombreuse famille des cartonnières. Elles bâtissent dans les arbres, ordinairement à la naissance d'une grosse branche, un nid de forme conique, de couleur grisâtre. Au moindre bruit près de leur demeure, elles s'élancent sur les hommes ou les animaux qui s'aventurent dans leur domaine. J'ai vu les gens les plus braves saisis de terreur à la vue de ces nids, que l'on pourrait parfois confondre avec ceux des termites inoffensifs.

Environ à moitié chemin d'Arjona à Calamar, un peu avant d'arriver au village de Mahates, le chemin est coupé par l'ancien canal de Carthagène, le *Dique*. L'ancien lit régulier a disparu. L'eau s'extravase au loin, formant des lagunes et des marécages. Pour le traverser, on transporte dans une pirogue les bagages, les bâts, les selles; les voyageurs s'y accommodent de leur mieux et tiennent par la longe les chevaux et les mulets qui nagent de chaque côté de l'embarcation, dirigée par deux pagayeurs. Dans quelques endroits, le courant rapide emporte à la dérive barque et quadrupèdes, mais on remonte aisément dans les remous, et après une navigation de dix à quinze minutes, on aborde à l'autre rive.

Le paysage, en cet endroit, est l'un des plus beaux qu'il soit donné de contempler. Imaginez une vaste plaine bornée au loin par des collines bleuâtres, couverte d'une forêt lumineuse, coupée par un large cours d'eau qui s'égare à la recherche d'une pente et forme des îles de bambous, des plages de sable, des lacs miroitants; le ciel, d'un bleu profond, répercuté par l'eau transparente; çà et là un vieil arbre chargé de parasites, dont le robuste branchage est couvert tout à coup par un vol d'échassiers au blanc plumage; là-bas, dans les roseaux, des aigrettes, des flamants, volant, chassant, s'ébattant sur l'onde, ou immobiles sur une patte, le cou replié, la tête sous l'aile, dormant en plein soleil; ici, dans les herbes et les plantes aquatiques, des canards au plumage métallique, des poules d'eau dont les ailes déployées portent un croissant d'or sur fond de pourpre. Le soleil torride est au zénith; un cri rauque interrompt à de longs intervalles le silence imposant de la solitude; tout est en harmonie dans cette nature vierge et sauvage, pleine de poésie grandiose et d'émouvantes splendeurs.

A peu de distance du canal, le chemin s'améliore sensiblement. La forêt qu'il traverse est aussi plus belle. Des arbres de moyenne taille, sortant de fourrés de cactus, de broméliacées et de graminées traçantes, forment une première voûte serrée, d'où s'échappent des bouquets de palmiers aux panaches chatoyants. De distance en distance, des cèdres, des fromagers, des lauriers, grands arbres au tronc lisse, s'élèvent d'un jet à plus de cent pieds et, jetant autour d'eux l'ombre de branches vigoureuses, dominent de leur tête superbe le premier étage de verdure. De leur pied s'élance la liane au feuillage vernissé, à la fleur odorante, qui monte en se tordant, s'enroule jusqu'à la cime, et ne trouvant plus d'appui, retombe en longs cordages qui, prenant racine à leur tour, mêlent leur vitalité à celle de la plante mère. Des parasites grêles, aux feuilles filiformes, grisâtres, pendent des rameaux comme des chevelures, et des nids, retenus aux bouts des branches par des attaches d'herbes, balancent, à l'abri des serpents, des couvées d'oiseaux chanteurs.

En haut, en bas, partout des fleurs. Il y en a de pourpres, de jaunes, de diaprées; elles s'épanouissent, solitaires ou par groupes, tombent en guirlandes, forment des grappes, des ombelles, des gerbes odorantes visitées par les scarabées d'émail et d'or, les mouches diamantées, les papillons de velours, de satin et de pierreries. Sur les arbres, des orchidées monstrueuses étalent l'énigme de leurs formes, imitant un oiseau, une urne, un insecte.

Le colibri dispute à l'abeille le miel des nectaires parfumés, le turpial, rossignol des terres chaudes, fait des trilles dans la futaie, le cardinal, le bec d'argent volètent dans les broussailles, les perruches criardes passent par bandes dans les clairières, les aras pourpre et azur s'élancent par couple à perte de vue. Çà et là, sur la membrure tronquée d'un arbre foudroyé, l'aigle immobile attend une proie. On entend au sein des fourrés le grognement des singes hurleurs, tandis que l'iguane, géant des lézards, et quelques serpents timides font bruire dans leur fuite les herbes et les feuilles sèches à l'approche du voyageur.

Calamar, autrefois Barranca, est un village agréablement situé au bord de la Magdalena. C'est, pour les petits bateaux à vapeur du fleuve, une escale peu importante depuis que Carthagène a cessé d'être le grand entrepôt de la vallée. On y trouve une espèce d'auberge assez confortable pour le pays, et où je fus obligé de demeurer plusieurs jours en attendant le passage d'un vapeur.

J'en profitai pour faire quelques excursions dans les environs, tantôt suivant à pied les sentiers qui s'enfoncent dans la forêt, tantôt me faisant conduire en pirogue aux hameaux voisins. La nature, les hommes, les choses, tout était nouveau et plein d'intérêt.

Un jour, je m'étais arrêté pour déjeuner dans une cabane faite de bambous et de roseaux, où une famille d'Indiens s'empressa de me servir des bananes cuites sous la cendre, du lait et quelques fruits, toutes leurs richesses. Je remarquai un adolescent de quatorze à seize ans, qui se tenait immobile auprès de la porte. Il avait le teint blême, l'œil terne et fixe; ses membres émaciés semblaient trop faibles pour soutenir sa grosse tête et son ventre énorme. Je demandai à sa mère s'il était malade.

« Oh! ce n'est rien, répondit-elle, il mange de la terre. »

J'appris bientôt que le géophagisme était une maladie assez répandue dans quelques parties de la vallée basse de la Magdalena, sans toutefois être endémique comme sur les bords de l'Orénoque. Il est étrange de retrouver cette perversion du goût, non-seulement dans plusieurs contrées de l'Amérique du Sud, et même des Etats-Unis, mais encore en Guinée, à Java et dans plusieurs autres contrées.

Cette terre, dont on fait un comestible, est une argile jaunâtre ou rougeâtre, très-onctueuse, riche en détritus d'animalcules et de plantes cryptogames. Ici on la mange sans apprêts; là on la fait sécher au soleil ou cuire dans la cendre. Les Otomaques de l'Orénoque la font frire, ce qui lui communique au moins quelques vertus nutritives.

En Europe, cette maladie, connue sous le nom de pica ou de malacia, est heureusement assez rare, et ce n'est que dans les temps de disette, principalement pendant les Croisades et durant la guerre de Trente ans, que l'on a vu, en Poméranie, en Suède, en Finlande, des populations entières manger une argile nommée *terre édule* ou *farine de montagne*, qui contient une proportion notable de matières organiques, débris que le microscope reconnaît appartenir à des diatomées, à des algues, à des bacillariées.

La navigation sur la Magdalena est assez active et très-pittoresque. Sans parler des vapeurs qui font un service à peu près régulier, quand la politique et les *pronunciamentos* le permettent, on voit, descendant le courant, des radeaux de bambous ou d'*Hibiscus tiliaceus*, bois aussi léger que le liége, sur lesquels on transporte d'ordinaire les fruits, les bananes et les marchandises qui ne craignent pas les intempéries. Une fois arrivé à destination, le radeau (*balsa*) est abandonné. Des *bongos*, grandes pirogues creusées dans des troncs de ceibas, et qui peuvent contenir de soixante à soixante-dix tonnes de marchandises, servent aux approvisionnements des marchés le long du fleuve. Le *champan* est un bongo de grande taille, recouvert d'un toit de roseaux et de feuilles de palmier. C'est la plus pittoresque des embarcations de la Magdalena. Quand les petits paquebots ne marchent pas, les *champanes* les remplacent. L'intérieur est divisé, par des nattes, en compartiments servant de chambres et de magasins. La cuisine occupe l'avant. A l'arrière, le capitaine en grande tenue, c'est-à-dire vêtu d'une chemise, se sert d'une longue pagaie, en guise de gouvernail. Sur le toit, dix à douze nègres, armés de longues perches terminées par une fourche en bois dur, et dont l'extrémité appuyée à nu sur la poitrine y développe un cal énorme, poussent la lourde masse contre le courant à grand renfort de cris. A les voir courir sur la couverture bombée, agitant leurs perches et se livrant à des exercices d'acrobates, on dirait, à distance, une fantastique danse de démons.

Ces mariniers, nommés dans le pays *bogas*, forment une caste à part, plus remarquable par ses défauts que par ses qualités. Le boga choisit d'ordinaire pour demeure le bord des fleuves, ces terres malsaines où la chaleur et l'humidité engendrent des prodiges de végétation et des animaux étranges; sa case de bambous, couverte de feuilles de palmier, est étroite et basse; on ne voit dans la pièce unique ni meubles, ni ustensiles, ni outils, à part une marmite de terre, une vieille hache, un machete et quelques *totumas*. Sa bideuse compagne, aux seins difformes, est à demi couchée sur un cuir de bœuf, entourée de petits monstres dont le ventre, développé outre mesure, les empêche de se dresser sur leurs pieds et les fait ramper jusqu'à l'âge d'environ trois ans comme les brutes, dont ils imiteront toute leur vie l'existence. Autour de sa hutte, le boga a planté quelques bananiers; deux ou trois fois par an, il sème dans le même coin de terre, sans labour, sans engrais, le maïs qu'il commence à récolter au bout de cinquante jours. Ses hameçons lui procurent du poisson, quand il n'est pas trop paresseux pour s'en servir. Il fouille le sable brûlant des plages pour y découvrir les œufs de tortues et de caïmans.

A la rigueur, il pourrait se passer de travailler, mais il veut aller prendre part aux plaisirs et aux vices des villes et des villages. Pour cela il lui faut de l'argent. Alors il consent à se louer pour une ou deux semaines au patron d'une balsa, d'un bongo ou d'un champan. Nu sous un soleil ardent, sa perche appuyée sur le cal saignant de sa poitrine, il marche le long de l'embarcation, agissant à la fois par son poids et par l'effort de tous ses muscles. C'est un rude labeur, et si pressé que l'on soit d'arriver, on ne peut s'empêcher de comprendre que les malheureux bogas cherchent toutes les occasions possibles de se reposer, et même qu'ils demandent à l'ivresse l'insouciance et l'insensibilité.

La Magdalena coule sur un terrain d'alluvion plat et peu solide. Nous sommes à près de quarante lieues de son embouchure, et cependant sa largeur est d'environ une demi-lieue. Des îles nombreuses divisent son cours, et des bancs de sable, îles en voie de formation, brisent çà et là le courant. La végétation varie avec l'âge du sol qu'elle recouvre. On voit d'abord apparaître des roseaux d'un vert tendre, puis des graminées, des arbustes, et bientôt des arbres au feuillage sombre et des bouquets de palmiers. Des troncs

d'arbres engravés servent souvent de base à ces îles récentes. Sur les parties sablonneuses, des milliers de caïmans bâillent au soleil; la tortue franche vient le soir y déposer ses œufs; l'iguane y court à la poursuite des grenouilles et des insectes qui pullulent sous les pierres, dans l'herbe et parmi les buissons.

Un jour que je m'étais fait débarquer sur une plege en partie couverte de grands bois pour m'y livrer à la chasse des papillons et des insectes, chasse fructueuse qui m'avait enrichi d'un bel exemplaire du phesma géant, dont j'ai fait plus tard le portrait aussi fidèlement que possible, un boga qui m'accompagnait poussa un petit cri aigu et se mit à m'appeler par une pantomime expressive. J'arrive à la hâte et, suivant la direction de son doigt, je vois sur une branche une immense araignée brune, à taches pourprées, tenant



Indigènes de la Magdalena. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

sous ses griffes un oiseau qui se débattait dans les convulsions de l'agonie. C'était une mygale chasseresse ou aviculaire. Elle avait surpris le pauvre oiseau sur son nid, l'avait piqué de ses deux dards semblables à celui du scorpion, et après une lutte de courte durée, commençait à sucer le sang de sa victime vivante encore.

Après six jours de navigation, nous arrivons à l'embouchure de la rivière Cauca, affluent principal de la Magdalena. Non loin de là se trouve la ville de Magangué, où se tient chaque année une foire très-importante. Le cours du Cauca, aussi étendu, mais d'un bassin plus resserré que celui de la Magdalena, est séparé du grand fleuve par la cordillère centrale.

Il était nuit quand nous arrivâmes à la hauteur de Magangué. La lune était splendide, l'eau étincelante,

l'air tiède et parfumé. Le paysage se perdait en perspectives vaporeuses. Pendant que je me laissais aller à mes impressions, un chant adouci par la distance se fit entendre dans une pirogue près du rivage. J'ai noté le refrain de cette gracieuse invocation du batelier nègre :

> Inès, ton boga vogue, vogue,
> Il vient en hâte te querir;
> Il est riche; il a sa pirogue;
> Boga, vogue.
> Pour époux tu peux le choisir.
> Vogue! vogue!

Le lendemain, nous atteignîmes la ville de Mompox. Nous abordâmes sous les grands arbres plantés le long de la rive pour abriter les nombreuses embarcations qui viennent déposer ou prendre des marchandises. La ville compte six ou sept mille habitants. Les maisons sont bâties dans le même genre que celles de Carthagène. Le seul monument remarquable est l'église, à côté de laquelle s'élève une tour octogone à cinq étages, tous de style différent, surmontée d'une coupole écrasée, soutenue par huit colonnes.

La température de Mompox est remarquablement élevée; le thermomètre marque à l'ombre, dans l'après-midi, quarante degrés centigrades. Jamais de vent, pas même de brise. Aussi les habitants sont-ils d'une indolence remarquable, et cherchent-ils, par de petits



Les îles du la Magdalena. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

verres de rhum pris à peu près d'heure en heure, à lutter contre l'influence dépressive du climat.

En remontant la Magdalena, on rencontre sur la rive droite plusieurs points importants, et tout d'abord le confluent de la rivière Upar, célèbre dans l'histoire de la découverte du pays, à cause de l'expédition malheureuse qui, partie de Coro (Vénézuéla), en 1530, sous la conduite d'Alfinger, arriva jusqu'au territoire du cacique Tamalameque, pénétra dans la cordillère au delà du fleuve Ocaña, et souffrit pendant plusieurs mois toutes les horreurs du froid, de la maladie et de la famine. Alfinger se dirigea pendant quelque temps vers le sud, puis, au lieu de continuer dans cette direction, suivie sept ans plus tard par Gonzalo Jimenès de Quesada, et qui l'aurait conduit aux terres fortunées objet de son ambition, il se laissa décourager par l'insuccès et, après avoir fait manger à ses compagnons les derniers Indiens de service, il allait rebrousser chemin lorsqu'il fut tué dans un combat. Les débris de l'expédition se dispersèrent et reprirent le chemin de la côte.

Quesada, parti de Sainte-Marthe en 1537, organisa deux corps d'expédition qui devaient agir de concert, l'un en remontant la Magdalena, l'autre en suivant le chemin de terre. Forcé de renvoyer les embarcations à la côte avec les malades, il entra comme Alfinger dans les cordillères et suivit constamment sa route vers le sud, traversant les États actuels de Santander

et de Boyaca. Les chroniqueurs nous donnent des détails navrants sur les souffrances et les privations que les Espagnols endurèrent dans cette campagne. Après avoir vécu pendant plusieurs semaines des herbes et des plantes de la forêt, ils mangèrent tous leurs objets en cuir, gaînes d'épées, harnais, courroies. La famine continuant, ils furent réduits à faire la chasse aux insectes.

Ils avaient vu de misérables tribus d'Indiens élever en grand les fourmis pour s'en nourrir, et ils eurent recours à ce dur expédient pour lutter contre la mort. Ils faisaient une pâte d'herbes cuites, la posaient sur une fourmilière et lorsqu'elle était couverte d'insectes, la pétrissaient de nouveau, recommençant cette manœuvre jusqu'à former un vrai pain de fourmis. Toutefois il est probable que les chroniqueurs, et particulièrement Jean de Laet, dans son *Novus Orbis*, ont confondu les termites avec les fourmis, car l'acide formique, ingéré en quantités aussi grandes, aurait tué ou fortement indisposé les Espagnols.

Du reste, nous avons peut-être trop de préjugés au sujet de la comestibilité des insectes. Sans parler des acridophages (mangeurs de sauterelles), assez nombreux en Afrique, selon les récits de Strabon confirmés par Dampier, on trouve dans la *Description de Ceylan*, de Knox, que les habitants de quelques districts mangent des abeilles. Livingstone dit que les habitants des rives du lac Nyanza font avec des cousins des gâteaux dont ils sont très-friands : on sait que des Bohémiens avalent sans répugnance certains parasites de l'homme, et que l'illustre Laplace goûtait fort les araignées.

En amont du Rio Upar, on rencontre sur la même rive le Rio Ocaña, entrepôt de la province de ce nom ; puis le Rio Lebrija, qui coule dans l'étroite vallée de Soto ; enfin le Sogamoso qui arrose, avec ses affluents, les vallées et les plateaux de Socorro, Pamplona, Tundama, Velez et Tunja. Tous trois prennent naissance dans la cordillère orientale, celle où les conquérants eurent à surmonter le plus d'obstacles. Les Indiens du pays, instruits des cruautés des Espagnols, étaient presque tous hostiles. Les envahisseurs eurent d'autant plus à souffrir, qu'ils manquaient la plupart du temps de guides et d'interprètes. La diversité do langues de ces contrées était extrême et difficile à expliquer. Cependant l'historien Gregorio Garcia n'est pas embarrassé pour nous en donner la raison dans son livre sur l'origine des Indiens du nouveau monde. Voici la traduction d'un passage : « Le diable, qui ne manque pas d'intelligence, savait par conjectures que la loi évangélique serait prêchée dans ces pays. Voulant augmenter les difficultés des missionnaires et empêcher les Indiens de les comprendre, il réussit à persuader aux indigènes d'inventer un grand nombre d'idiomes et leur vint en aide avec le talent qu'on lui connaît. »

Les linguistes sont avertis, l'histoire de la Tour de Babel n'est pas applicable au Nouveau-Monde.

L'île Margarita. — Les singes hurleurs. — Le vin de palmier et le chou palmiste. — Désillusion au sujet des cocotiers. — Les îles flottantes — La terre des papillons. — L'ivoire végétal — Le Cédron. — Différentes manières de chasser le caïman. — Arrivée à Naré : situation, commerce, habitants.

Nous venons de côtoyer une île charmante nommée Margarita, vraie perle en effet que l'on admire entre toutes les richesses de cette prodigue nature. On dirait un jardin créé sous l'inspiration d'un poëte. Des cases de bambous, propres et bien construites, sont disséminées au bord du fleuve et à l'intérieur. Chaque habitation possède un verger de citronniers, d'orangers, de cédrats, dont les fleurs odorantes parfument l'air en toute saison ; à côté, l'on voit un petit champ de cannes, un autre de maïs et une plantation de bananiers soigneusement entretenus. Des bouquets de palmiers dressent çà et là leurs couronnes empennées. Autour des cases, les liserons et les passiflores étendent leurs guirlandes toujours jeunes et fleuries. De distance en distance, des bosquets d'arbres séculaires, respectés par la hache, forment au-dessus du fleuve une grande arcade d'ombre, sous laquelle on distingue, assis dans d'étroites pirogues, des pêcheurs dont le chant monotone s'harmonise avec le clapotement du flot sur le bord.

L'île est habitée surtout par des métis. Les femmes sont remarquablement belles. Elles joignent à la beauté sculpturale une grâce créole qui en rehausse le charme. Il faut les voir, le matin, descendre par groupes au bord du fleuve pour recueillir l'eau dans de grands vases d'argile. La jupe d'indienne, un peu courte, ornée d'un volant tuyauté, laisse voir à nu un pied irréprochable. Le buste, souple et fort, n'est protégé que par une chemise décolletée, garnie d'un étroit volant semblable à celui de la jupe, ornement qui se retrouve aux manches très-courtes d'où sortent de beaux bras nus. Quelques-unes laissent tomber sur leurs épaules de longues nattes de cheveux noirs ; d'autres retiennent leur abondante chevelure par un peigne d'écaille. De longs pendants d'oreilles et un collier d'or sont toute leur parure.

Le soir, on entend partout des voix fraîches et des accords de guitare. Il n'y a peut-être pas au monde un coin de terre où l'homme ait mieux su se mettre en harmonie avec la nature pour vivre selon ses vœux et jouir de ses largesses.

Mais nous quittons cette île fortunée pour continuer notre route sur le grand fleuve. Le soir vient, le soleil va bientôt disparaître à l'horizon. Du côté du couchant, des nuages roses, rouges et pourprés se détachent sur un fond orangé, qui se dégrade en passant par le jaune, tandis que le zénith est encore d'un bleu éclatant. Peu à peu les tons s'affaiblissent. Le rose passe au lilas, le rouge au violet, et les nuées de pourpre deviennent d'un gris bleu frangé d'or. Encore quelques minutes, et l'ombre aura envahi tout ce côté du ciel. Mais dans la partie opposée de l'horizon paraît comme une nouvelle aurore. Le disque de la lune

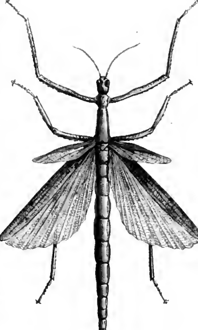
monte, large, blanc, plein de clarté. Un long cône lumineux s'étend à le surface du fleuve et grandit avec la marche rapide de l'astre, qui bientôt est réfléchi luimême par l'eau que l'on voit à perte de vue brillantée et miroitante. La verdure revêt une teinte bleuâtre; les lumières tranchent sur des ombres opaques; de petits nuages, blancs et légers comme du duvet de cygne, glissent sur le fond constellé du ciel.

Qu'elles sont belles, ces nuits! Combien le repos de la nature est différent ici de celui que nous lui connaissons en Europe! Au lieu des ténèbres, du froid et du silence qui rappelle la mort, un ciel plein de clartés, des brises tièdes, et partout des parfums, des chants, des cris, des bruissements qui annoncent la vie.

La cigale continue son cri aigu de chanterelle; le *Cucarachero* (*Regulus*) module des gammes chromatiques; la loutre, le cabiaï jettent par intervalle, dans les roseaux, un cri de ralliement ou d'appel; le tigre fait retentir la forêt de son rauquement sinistre; le paresseux recommence de minute en minute sa plainte semblable au vagissement d'un enfant; le crocodile, étendu sur les plages, fait claquer bruyamment ses mâchoires, et l'on entend dans les fourrés des troupes de singes hurleurs, dont les voix rauques semblent un roulement lointain de tonnerre.

Ce sont de singuliers personnages que ces singes hurleurs. Ils appartiennent à la famille des *Alouates*. La nature a voulu en faire des musiciens, et leur a conformé la glotte en manière de tambour osseux très-développé, qui les fait s'exprimer en voix de bassetaille ronflante. Ces messieurs sont hauts d'environ trois pieds, couverts de poils d'un brun roux et ornés d'une longue queue prenante. Leur figure est d'un bleu noirâtre; ils portent gravement une longue barbe, et leur angle facial est de trente degrés, ce qui n'est pas mal pour des singes. Ils sont très-sociables et se réunissent le plus souvent en troupes nombreuses; mais ils sont loin d'avoir la pétulante gaieté des espèces plus petites. Il est malheureusement vrai que plus le singe se rapproche de l'homme, plus il est triste. Si jamais ils arrivent, par des perfectionnements que nous ne leur souhaitons pas, à perdre tout à fait leurs signes distinctifs, la race s'éteindra dans le spleen.

Les hurleurs de la Magdalena sont de l'espèce appelée *Simia Belzebuth*. Quelquefois, le patriarche de la troupe entonne un grognement un peu rhythmé que répètent en chœur les assistants, ce qui fait penser involontairement aux répons des litanies. Souvent aussi, surtout dans les moments d'expansion, toute la troupe fait entendre à qui mieux mieux son grognement prolongé, semblable à un trille de caisse roulante.



Phasma gigas. — Dessin de A. Mesnel, d'après un croquis de l'auteur.

J'ai eu l'occasion de connaître, dans l'île Margarita, deux choses très-vantées des voyageurs : le vin de palmier et le chou palmiste.

Pour obtenir le vin, on coupe un palmier royal et l'on creuse dans le tronc, au-dessous de la naissance des frondes et des spathes florales, un trou long de trente-cinq à quarante centimètres, large de dix à quatorze, et à peu près aussi profond. L'ascension de la sève continuant, l'excavation se remplit lentement d'un liquide blanc jaunâtre, un peu sucré et d'un goût faiblement vineux, que l'on recueille pendant quinze ou dix-huit jours. La sève, d'abord très-douce, devient de plus en plus alcoolique, puis commence à subir la fermentation acétique. Un arbre vigoureux peut fournir une vingtaine de bouteilles de cette liqueur, un peu plus même, si l'on a soin de brûler les feuilles et les pétioles pour les empêcher d'absorber à leur profit une partie de la sève montante.

Le cœur du palmier, formé de feuilles non développées, blanches et tendres, constitue un légume fade et peu nutritif, qui réclame l'intervention de condiments et d'aromates.

L'usage du chou palmiste et du vin de palmier est incompatible avec les plus simples notions de culture et de civilisation. Heureusement les habitants de la Magdalena ne regardent l'un et l'autre que comme des friandises, et ne se permettent d'en user que dans des circonstances exceptionnelles. Il serait barbare, en effet, de sacrifier, pour des produits si minimes, un arbre âgé au moins d'une trentaine d'années, le plus bel

ornement des vergers, et qui peut donner des fruits pendant plus d'un demi-siècle.

Obligé de réduire aux dimensions et aux couleurs du réalisme mes idées au sujet du palmier royal, je ne puis m'empêcher de considérer de la même manière le cocotier, sur lequel s'est trop exercée l'imagination des conteurs de voyages. Qui n'a pas lu avec admiration que le cocotier pouvait suffire à tous les besoins de l'homme, et lui fournir en abondance les matériaux de sa demeure, un aliment savoureux, une boisson délicieuse, de l'huile pour s'éclairer, des vêtements tout tissés, de la vaisselle, des engins de chasse et de pêche, des remèdes, enfin tout ce que peut désirer un sage, pour vivre selon les lois de la simple nature! Bernardin de Saint-Pierre n'a pas peu contribué à populariser ces poétiques descriptions, trop séduisantes pour qu'on cesse de les copier à l'usage de la jeunesse, et même dans des livres qui prétendent vulgariser la science.

Le cocotier commence à donner des fruits à vingt ans. Il continue de croître jusqu'à l'âge d'un siècle; il atteint alors la hauteur de quatre-vingts à cent pieds. Lorsqu'il est jeune, le tronc et la base des feuilles sont entourés d'une bourre feutrée, grossière et rude, que l'on peut, à la rigueur, employer comme calfat, ou même à la confection de cordages. Quant à en faire des vêtements, je plains les pauvres sauvages condamnés à porter de pareils cilices! C'est probablement pour ne pas s'y soumettre qu'ils préfèrent s'habiller avec une couche d'huile ou de peinture au rocou. Les fruits verts du cocotier, alors qu'ils sont assez tendres pour se laisser entamer par le machete, contiennent une eau aigrelette, fraîche, fort agréable, mais qui occasionne, dit-on, des fièvres intermittentes,



Iles flottantes. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

si l'on n'a pas soin d'y ajouter un peu de cognac. Quand ils ont atteint leur maturité, on n'y trouve plus qu'une faible proportion d'eau un peu sûre. Avec la meilleure volonté du monde, on ne peut considérer comme un aliment l'amande coriace qui revêt les parois de la noix. L'estomac le plus robuste n'en supporte que de très-petites quantités. Cette amande peut fournir de l'huile, mais il faut pour cela recourir à des procédés industriels qui ne sont nullement à la portée des hommes primitifs. Si l'on coupe l'extrémité d'une spathe de cocotier, au moment où elle va s'ouvrir pour laisser échapper les fleurs, il en découle pendant plusieurs jours du vin de palmier; mais les fleurs avortent et l'on se prive du bénéfice des fruits. C'est, d'ailleurs, un exercice de mât de Cocagne assez pénible que d'aller recueillir cette liqueur de luxe. On peut s'éviter cette peine pour s'approprier les fruits en attendant qu'ils se détachent d'eux-mêmes; seulement il faut éviter d'être atteint par ces projectiles qui donnent tort à la fable du gland et de la citrouille.

Une des vertus les moins contestables de ce palmier trop vanté est la propriété fébrifuge de ses racines. Pour le reste, le dattier lui est bien supérieur, ses produits sont plus nombreux et plus utiles; toutefois, il y a un peu d'exagération dans le proverbe persan : « Les produits du palmier sont aussi nombreux que les jours de l'année. »

Quelque lente que soit la navigation sur la Magdalene, on serait tenté de vouloir la ralentir encore pour mieux jouir des beautés du paysage dont l'aspect change continuellement. Chaque heure apporte des sensations nouvelles, chaque détour du fleuve ménage une surprise.

Tantôt on longe une rive haute, taillée à pic, couverte d'un rideau impénétrable de bois qui surplombe



Embouchure du Cauca. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

et semble prêt à s'écrouler dans le fleuve, tantôt on heurte des bas-fonds mouvants où l'embarcation reste quelque temps prisonnière. Ici il faut lutter contre un rapide, plus loin il faut éviter des souches engravées. Quelquefois, après une nuit d'orage, on voit flotter sur l'eau limoneuse des lambeaux arrachés aux rivages, de grands arbres tout couverts de lianes et de parasites, les racines enveloppées de nappes de gazon. Rien de plus pittoresque et de plus imprévu que ces îles flottantes aux feuillages contrastés, aux branches échevelées, couvertes de fleurs. Des hérons blancs, des spatules, des aigrettes s'y posent avec des cris joyeux; en passant près de vous, ils semblent vous saluer de quelques battements d'ailes, et vous suivez au loin la fuite de ce décor fantastique.

Voyez cette nuée de papillons bruns aux taches vertes glacées de bleu. L'air en est rempli à perte de vue. Ce sont des Cydimons. Ils pullulent sur cette rive qui a reçu le nom de *Tierra de mariposas*, terre des papillons. Vous pouvez en recueillir au passage de quoi enrichir tous les musées du monde.

Cette petite pirogue, conduite par deux nègres, est chargée de graines du *Phytelephas macrocarpa*, que les gens du pays appellent *Tagua*. La plante a l'aspect d'un jeune cocotier. Le fruit, de la grosseur d'un melon, tombe lorsqu'il est parvenu à maturité; et les pécaris et les singes, qui en sont friands, mangent toute la pulpe et laissent sur le sol les graines nombreuses, grosses comme de petites pommes, recouvertes d'une enveloppe d'un brun gris, spongieuse et fragile. Au-dessous se trouve une pellicule brune, facile à détacher. L'amande consiste en une substance albuminoïde cornée, translucide, d'un blanc jaunâtre, facile à couper au couteau lorsqu'elle est fraîche, mais qui acquiert en séchant une dureté suffisante pour se laisser travailler au tour comme l'ivoire, dont elle imite assez bien l'apparence. C'est cette graine que l'on connaît dans le commerce sous le nom d'*ivoire végétal*. On en fabrique des boîtes, des pommes de cannes et autres menus objets. Les Indiens de Pasto en font de jolies figurines.

L'ivoire végétal est très-abondant sur les rives de la Magdalena et de l'Atrato, mais l'apathie des habitants laisse perdre la plus grande partie de ce produit naturel des forêts.

Ayant pris terre non loin de l'embouchure du Rio Ocaña, j'ai eu la bonne fortune de voir en pleine floraison un arbuste célèbre dans tout le pays par les propriétés médicinales de ses cotylédons : c'est le cédron (*Simaba Cedron*), de la famille des Simaroubées. Sachant que cette espèce n'était figurée nulle part d'une manière satisfaisante, j'en ai fait un dessin aussi fidèle que possible et j'en ai étudié avec soin les propriétés.

Le cédron a le port d'un palmier. Son tronc droit est surmonté par une cime de grandes feuilles pennées. Les fleurs, disposées en panicule, ont cinq pétales très-étroits, d'un blanc terne à l'intérieur, bruns et duveteux à l'extérieur. Le fruit est une drupe de la grosseur d'un œuf d'oie, solitaire, par suite de l'avortement d'un ou plusieurs carpelles, dont la place reste indiquée par une dépression. L'endocarpe est dur et ligneux; au centre d'une enveloppe insipide se trouvent deux cotylédons accolés, que l'on appelle vulgairement noix de cédron. C'est en eux que résident les vertus de la plante.

En 1828, des Indiens en apportèrent pour la première fois à Carthagène, annonçant que l'usage de la poudre ou de la teinture de ces amandes guérissait infailliblement les personnes ou les animaux mordus par les serpents les plus venimeux. Pour prouver leurs dires, ces Indiens firent, en effet, piquer des animaux par les serpents les plus dangereux du pays et les guérirent sans peine. Plusieurs se soumirent eux-mêmes à l'épreuve, et, grâce au puissant contre-poison, n'en éprouvèrent aucun résultat fâcheux.

Ces expériences parurent si concluantes, que l'on acheta, au prix d'un doublon la pièce (environ quatre-vingt-trois francs), toutes les graines que l'on put se procurer.

Pour employer ce remède, on en râpe cinq ou six graines dans une cuillerée d'eau-de-vie que l'on fait boire au malade, on en saupoudre un linge imbibé d'eau-de-vie, que l'on applique sur la blessure, et rarement on est obligé de recourir à une nouvelle dose.

J'ai eu mainte occasion d'éprouver les vertus alexipharmaques du cédron, après m'être assuré de la présence des crochets à venin chez les serpents qui avaient produit la blessure, et sachant par expérience que plusieurs d'entre eux causaient la mort de leur victime dans un délai de quelques heures. Aucune des personnes à qui je l'ai administré à temps n'a succombé, et la convalescence a été relativement courte. J'ai voulu m'assurer aussi des propriétés toniques et fébrifuges pour lesquelles il est vanté dans le pays. Je n'ai eu qu'à m'en louer dans des épidémies de dyssenterie, dans le traitement des maladies scrofuleuses et de la chlorose. Mais c'est surtout pour prévenir et pour combattre les fièvres intermittentes nerveuses que j'en ai obtenu les résultats les plus frappants. Contre ce fléau des terres chaudes et humides, le cédron est beaucoup plus efficace que la quinine; il guérit radicalement et ne cause aucun trouble dans l'organisme.

Après des épreuves de toute nature et dans les conditions les plus diverses, je n'hésite pas à croire que le cédron est appelé comme tonique, fébrifuge et alexipharmaque, à occuper une place d'honneur dans nos pharmacopées. Mais il faut pour cela que des personnes compétentes fassent, sous des latitudes et des climats divers, des expériences suivies. Plus tard, la culture de cette précieuse Simaroubée deviendra une source facile de richesse pour les habitants des rives de la Magdalena. Il est à souhaiter qu'une association scientifique envoie sur les lieux étudier le cédron et donne le programme des expériences à faire. Les forêts de quinquina s'épuisent ; tout le monde est d'accord sur l'insuffisance de la quinine dans les fièvres des

pays chauds et sur les résultats fâcheux de son emploi à haute dose. Le cédron est un succédané infaillible. Au lieu de détruire l'arbre pour le recueillir, on récolterait les fruits à chaque saison, ce qui permettrait de les obtenir à bas prix. Il y a là une conquête à faire pour le soulagement de l'humanité; espérons que notre pays en prendra l'heureuse initiative.

Une des choses les plus remarquables sur la Magdalena, c'est l'abondance des caïmans. On pourrait en faire une exploitation fructueuse pour leur cuir, l'ivoire de leurs dents, et leur corps même, converti en une sorte de guano.

Quand le soleil au zénith embrase l'atmosphère, quand les habitants de la forêt cherchent, silencieux, les fourrés, pour y trouver une ombre plus fraîche, alors qu'on n'entend aucun chant, aucun bruit, seul le caïman monstrueux, étendu sur le sable ardent des plages, ouvrant sa gueule énorme, s'amuse à y engloutir des milliers de moucherons, et produit, par le choc de ses dents formidables, un bruit sec et strident. C'est l'heure où le nègre, de ce pas nonchalant qu'il n'abandonne jamais, descend vers le fleuve et se plonge dans l'onde tiède impuissante à rafraîchir ses membres. Le caïman l'a vu. Lentement, lourdement, il meut sa masse difforme, et rampant sur le sable qu'il laboure, gagne son élément favori, dans l'espoir d'une proie. Si le



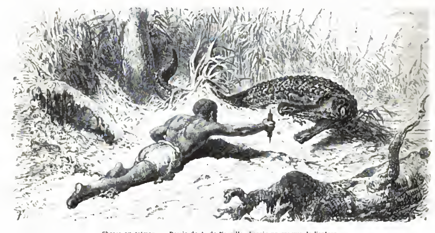
Cédron. — Dessin de A. Faguet, d'après un croquis de l'auteur.

nègre n'est pas armé, il évite sa poursuite; car ces deux êtres, tout à l'heure si nonchalants, viennent d'acquérir une agilité surprenante, l'un en retrouvant l'élément conforme à sa nature, l'autre en obéissant à l'instinct de la conservation. Mais si le noir a gardé à dessein son couteau affilé, il attend son adversaire. Celui-ci fond sur lui en ligne droite. Le noir plonge, fait une brusque volte, et reparaît à la surface au point d'où est parti son ennemi. Ce sont les préludes de la joute. Par cette manœuvre plusieurs fois répétée, il étonne le monstre, le fatigue, étudie ses mouvements et se prépare à l'attaque. Mais quelle blessure pourra-t-il faire à ce corps écailleux, sur lequel s'aplatissent ou glissent les balles de carabine? L'homme sait qu'il y a un point faible dans le blindage de son ennemi, et qu'en frappant au-dessous de l'épaule, il peut porter un coup mortel. Il s'efforce d'étourdir son jouteur par des mouvements rapides, des évolutions imprévues, puis tout à coup il demeure presque immobile, comme lassé de la lutte, et laisse son adversaire reprendre courage. Quand il voit que dans sa pouranito ardente, l'animal, déjà tout près, ouvre ses mâchoires avides, il se laisse tomber à pic de quelques pieds, et remontant soudain, quand l'amphibie, emporté par son élan, passe au-dessus de sa tête, il le frappe d'un bras assuré. Le coup a bien porté. L'eau rougit autour des deux lutteurs. Mais le combat n'en devient que plus acharné, plus terrible; car l'animal blessé, furieux de

douleur, s'acharne contre son antagoniste, le serre de près, le suit dans ses détours, plonge et se relève sur sa trace, et se sentant mourir, veut au moins se venger. Cependant ses forces s'épuisent. Il se raidit par intervalles, le vainqueur profite d'un de ces instants pour lui porter un nouveau coup, et bientôt le courant entraîne le cadavre immonde, tandis que le nègre insouciant retourne s'asseoir à l'ombre de ses bananiers.

Quand un caïman est ce que l'on appelle ici *cebado*, c'est-à-dire habitué à guetter aux abords d'une hutte, le propriétaire emploie, pour s'en débarrasser, un moyen qui exige beaucoup de sang-froid et d'énergie. Il prend un morceau de bois dur, long d'environ trente centimètres, sur huit ou neuf d'épaisseur, le taille en pointe aux extrémités, laissant autour de la partie affilée un rebord de quelques centimètres coupé carrément. Lorsqu'il aperçoit l'animal à son poste, il se glisse doucement au-devant de lui, saisit le tronçon pointu de la main droite, s'appuie sur les genoux et sur la main gauche, et tend son bras droit au monstre comme un appât. Celui-ci ouvre la gueule, la referme avec force et, se sentant enferré, se jette à la hâte dans le fleuve. L'homme se laisse entraîner sans lâcher prise, et l'animal, gorgé d'eau, n'osant remonter à la surface, meurt bientôt asphyxié.

Il y a une autre manière intéressante de chasser le caïman. Plusieurs noirs se mettent en embuscade, munis de fortes cordes à nœud coulant. Quand ils voient un caïman bien endormi, l'un d'eux se glisse près du monstre et lui chatouille doucement la gorge.



Chasse au caïman. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

L'animal, sans ouvrir les yeux, lève et secoue un peu la tête et reprend son somme. Mais le nègre a profité de ce mouvement pour passer le nœud coulant, ses compagnons tirent de toutes leurs forces, le caïman est hâlé à terre et tué à coups de lance.

Après une centaine de lieues de navigation il me faut dire adieu à la Magdalena.

J'ai passé deux jours dans la petite ville de Naré, au bord du fleuve, pendant que l'on me préparait une embarcation pour remonter le Rio Naré, qui descend des plateaux de l'Etat d'Antioquia.

Naré compte à peine deux mille habitants, noirs et métis. C'est l'entrepôt de l'Etat d'Antioquia, dont nous nous occuperons en détail. Son commerce propre est insignifiant ; des nattes, des hamacs et un peu de cacao. Le climat de Naré est justement réputé comme très-malsain. Presque tous les habitants sont victimes des fièvres intermittentes. L'appât du gain peut seul y retenir quelques négociants, qui font payer cher leurs services et monopolisent le trafic.

Naré laisse aux voyageurs un mauvais souvenir. Chaleur suffocante, moustiques par milliers, nourriture insalubre, agents trois fois juifs, la fièvre par-dessus le marché, voilà d'ordinaire ce qui vous attend. Aussi achète-t-on avec plaisir à un prix énorme une pirogue et les provisions indispensables pour continuer son voyage.

Dr Saffray.

(La suite à la prochaine livraison.)



Un tambo. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

VOYAGE A LA NOUVELLE-GRENADE,

PAR M. LE DOCTEUR SAFFRAY[1],

1859-1861. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

III

DE NARÉ A MÉDELLIN.

Navigation sur le Rio Naré. — La *Bodéga* de San-Christobal. — Chemins dans les Cordillères. — Moyens de transport. — La liane du voyageur. — Les *Tambos*. — Archéologie de la Nouvelle-Grenade. — La nature dans les Andes. — Ma[illegible]milla. — Combats de coqs. — De Rio Negro à Médellin. — Vue du sommet de la montagne Santa-Elena.

Huit hommes et un patron conduisent, sur le Rio Naré, ma grande pirogue découverte.

Au grandiose a succédé le pittoresque. Ici plus de vastes horizons, de paysages à perte de vue, plus de plages couvertes de caïmans, de jeunes îles pleines d'oiseaux. Une rivière peu large, encaissée dans des montagnes en gradins, suit un cours tortueux dont chaque coude varie d'aspect. Point de villages, point d'habitations sur les bords. La nature y semble recueillie.

Nous longions le plus possible la rive pour trouver un peu d'ombre, car la chaleur est intense dans cette étroite et profonde vallée. Comme nous passions sous une arcade de verdure, un bruissement se fit entendre dans les branches, quelque chose tomba dans la pirogue; c'était un serpent vert et noir, long de quatre à cinq pieds. L'animal n'avait point de méchantes intentions; il était aussi effrayé que les nègres qui jetaient

1. Suite. — Voy. p. 81 et 96.

dee cris perçants, et nous le vîmes se précipiter dans la rivière pour regagner le bord à la nage.

Ce qui frappe surtout dans la végétation de cette vallée, c'est le grand nombre d'arbres dont la cime est couronnée de fleurs. La variété de formes et de couleurs du feuillage contribue aussi à donner au paysage un aspect particulier. Ici des feuilles épaisses et vernissées reluisent comme des miroirs au soleil; plus loin vous en voyez d'un vert mat velouté; d'autres, couvertes en dessus d'un duvet jaune ou blanc, ont au moindre vent des chatoiements d'argent ou d'or.

La rive présente presque partout une pente douce; cependant le lit se resserre par intervalles entre deux contre-forts taillés à pic par les eaux. Ailleurs il est embarrassé par des éboulements de rochers qui forment des rapides. L'un d'eux, appelé Remolino (tourbillon) est la terreur des bogas. Nous eûmes beaucoup de peine à le franchir, et quand il sera question d'introduire la navigation à vapeur sur le Naré, les ingénieurs auront à vaincre de sérieux obstacles. Cependant, comme ces rapides sont peu étendus, après avoir fait sauter quelques roches, on pourra les franchir sans trop de peine, au moyen d'un câble de halage fixé à la rive.

Partie de Naré à sept heures du matin, nous arrivons vers deux heures à la *Bodéga* de San-Christobal. C'est là que s'arrêtent les embarcations et que vient aboutir le chemin, dit royal, qui conduit dans l'État d'Antioquia.

La Bodéga, ou magasin, consiste en une maison d'entrepôt assez vaste, où séjournent, d'une semaine à six mois, toutes les marchandises destinées à l'intérieur, selon la bonne volonté ou l'activité de l'agent qui monopolise l'entrepôt, selon l'état des chemins et la facilité des moyens de transport.

On y trouve une collection d'objets abandonnés par leurs propriétaires, — Européens pour la plupart — faute de possibilité de les faire transporter à destination, à cause de leur forme ou de leur poids. Ce sont des chaudières à évaporer le sel ou le sucre, des pompes en métal, des instruments de sondage, les pièces en fer d'une drague, des treuils, une petite machine à vapeur, et bien d'autres instruments d'industrie qui sont restés à la porte du pays, parce que la porte n'est pas assez large.

Pour être transportés à dos de mulet, les colis ordinaires ne doivent pas avoir plus de quatre-vingt-cinq centimètres de long sur quarante-cinq centimètres en hauteur et en largeur. Leur poids ne peut guère dépasser cinquante kilogrammes, soixante au maximum. Pour préserver des chocs et de la pluie les caisses et ballots, il faut les envelopper d'une couche de paille recouverte de fortes toiles goudronnées, appliquées à chaud, que l'on nomme, dans le pays, *encerados*. Quelquefois un colis volumineux, mais dont le poids ne dépasse pas soixante-quinze à quatre-vingts kilogrammes, peut s'accommoder seul sur le dos d'une mule. S'il s'agit de transporter une caisse un peu grande et contenant des objets fragiles, le plus prudent est de la faire voyager à dos d'homme. Pour un fardeau à la fois lourd et encombrant, comme un piano, on emploie deux relais de six à huit hommes, qui font environ deux lieues par jour, tandis que les mules en font trois ou quatre.

On peut juger par ces détails combien souffrent le commerce et l'industrie dans un pays où les transports sont aussi lents et aussi onéreux. Encore, si vous vous plaignez, on vous répond que tout a bien changé depuis quelques années, qu'il s'est opéré un progrès incroyable. En effet, c'est à ne pas y croire. Cependant rien de plus vrai. Il n'y a pas encore bien longtemps, le chemin royal, de la Bodéga de San-Christobal à Médellin, capitale de l'État d'Antioquia, n'était praticable que pour le pied exercé des Indiens. Une mule n'y aurait pu passer. L'homme y servait exclusivement de bête de somme, pour le transport des marchandises et des voyageurs. Ceux qui avaient parcouru les mines du Mexique sur les *caballitos* ou *petits chevaux*, Indiens sellés à l'usage de l'homme, trouvaient la chose toute simple; mais aux novices il semblait étrange de se voir présenter pour monture un Indien trapu et robuste, portant sur le dos une petite sellette retenue à la tête par un fronteau. « Il est un peu lent, mais il a le pied sûr et vous pouvez vous fier à lui, » vous disait-on, absolument comme s'il se fût agi d'un mulet.

Les porteurs étaient habitués à leur rude métier, qui ne laissait pas d'être lucratif. Lorsqu'on proposa pour la première fois à l'Assemblée législative de rendre le chemin praticable pour les mules, les entrepreneurs de transports à dos d'homme et les porteurs eux-mêmes réclamèrent avec tant d'insistance qu'on abandonna momentanément le projet. Cependant l'influence des commerçants l'emporta et le sentier primitif, débarrassé de quelques arbres, décoré du nom de route royale, livra, tant bien que mal, passage aux mules.

Pizarre écrivait à la cour d'Espagne qu'il n'y avait pas dans toute la Chrétienté de route aussi belle et aussi bien construite que celle qui conduisait de Cuzco à Quito, et dont le développement total était d'environ cinq cents lieues. Suivant le licencié Polo Oudigardo, Huayna-Capac, dont le père avait conquis le royaume de Quito, fit amener par cette route, depuis Cuzco jusqu'à sa capitale, les énormes pierres taillées destinées à la construction de son palais. N'est-il pas triste de voir ces mêmes pays, après trois siècles de domination espagnole, réduits à des voies de communication qui témoignent de leur rapide décadence entre les mains d'un peuple prétendu civilisé?

Dans les vallées étroites des Cordillères, la route suit le plus souvent les bords d'une rivière ou d'un torrent. C'est la piste des premiers pionniers que l'on a un peu élargie. Ces hardis aventuriers n'avaient guère d'autre ressource que de longer les cours d'eau pour ne pas s'égarer au retour, et partout où le lit était peu profond, ils trouvaient moins fatigant d'y marcher que de se frayer un chemin sur le bord. Une

fois dans les montagnes, ils gagnaient les crêtes les plus élevées, afin de reconnaître au loin le pays. C'est encore ainsi que procède l'Indien qui part en découverte. Mais dans les parties peuplées du pays, on pourrait adopter un système moins primitif. Il n'en est rien. Dans les terres basses, le chemin suit tantôt le bord, tantôt le lit même des cours d'eau. Dans les régions élevées, il serpente sur les sommets. Si une montagne isolée barre le passage, on monte et on descend en zigzags, et on se trouve, après une journée de marche, à une demi-lieue du point de départ.

La nature seule se charge de l'entretien ou plutôt de la détérioration de la plupart des chemins; on y rencontre que cloaques, éboulements, roches lisses bordées de précipices, arbres abattus, couloirs nommés *canelones*, qui mettent la patience à de rudes épreuves. Voici ce que c'est qu'un *canelon*. Pendant la saison des pluies, le chemin qui suit l'arête des collines se ramollit sous les pieds des mules, et à chaque orage, la couche de boue se trouve balayée par les eaux. Peu à peu, le chemin se creuse entre les talus qui le bordent, et lorsqu'on est au fond de cette espèce de défilé, on n'aperçoit plus au-dessus de sa tête qu'une étroite bande de ciel. Dans certains endroits, le sol est tellement incliné que les mules n'osent descendre pas à pas. Elles raidissent les jambes de devant, rassemblent le plus possible le train de derrière et se laissent glisser des quatre fers.

Les muletiers ont soin de jeter de grands cris avant de s'engager dans ces défilés, car si deux caravanes s'y rencontraient, elles ne pourraient ni reculer ni avancer. Un jour que je voyageais seul sur un chemin peu fréquenté, arrivé au milieu d'un tortueux canelon, je me trouvai tout à coup en face d'un cavalier qui s'avançait comme moi sans avoir pris les précautions d'usage. Voilà nos mules nez à nez, et nous nous regardons fort désappointés, sans mot dire. Au bout de quelques instants, mon vis-à-vis, qui avait l'air d'un joyeux compère, rompit le silence.

« Nous voilà bien embarrassés entre ces deux murs?

— Oui, et c'est notre faute.

— Heureusement, j'en ai vu bien d'autres.

— En ce cas vous saurez nous tirer d'affaire.

— Connaissez-vous votre mule?

— Non, c'est une bête de louage.

— Voilà ce qu'il faut faire. Vous allez descendre. Je vais bander les yeux de votre monture, lui lier les pieds et la faire coucher sur le flanc. Nous couvrirons la selle de nos couvertures, nous nous accrocherons un instant aux parois du canelon, et ma mule passera sur la vôtre sans lui faire de mal. »

Ainsi fait, nous pûmes continuer notre route.

Du reste, cette rencontre finit par m'être agréable. Mon voyageur avait accroché à sa selle un tronçon de liane que je crus reconnaître pour le cisse ou *liane à eau*. Je lui demandai où il l'avait trouvée, et sur ses indications, je fis, à quelques heures de là, connaissance complète avec cette plante.

C'est une liane qui atteint la grosseur du poignet. L'écorce grise, sillonnée dans la longueur, se lève par écailles. Si l'on en détache rapidement un tronçon, en coupant d'abord la partie inférieure, il en découle une eau douceâtre, très-saine, qui a fait donner à la plante le nom de liane du voyageur. C'est certainement une ressource précieuse lorsqu'on se trouve en pleine forêt et dans des contrées arides. La section de la cisse offre de nombreuses cellules de couleur incarnat mêlé de blanc. Les fibres forment autour de la moelle des rayons coupés par des divisions circulaires. Les jeunes feuilles, d'abord d'un rouge pourpre, deviennent d'un vert foncé en dessus, blanchâtres en dessous, rudes et sèches. Elles sont alternes, elliptiques et terminées en pointes. Aux fleurs, disposées en corymbe, succèdent des baies pyriformes.

Les villages et même les maisons isolées sont rares sur le chemin de San-Christobal à Médellin. D'ailleurs, les muletiers qui transportent des marchandises s'accommodent mieux de la tente ou des *tambos*, grands hangars élevés aux frais des communes sur les chemins les plus fréquentés. C'est sous un de ces abris que je passai la première nuit en quittant la Bodéga.

Un peu avant d'arriver au tambo, on trouve le chemin fermé par une barrière formée de deux montants, percés de trous dans lesquels on fait glisser des roseaux. Les muletiers l'ouvrent et la referment avec soin. Une barrière semblable se trouve non loin de là sur le chemin; ils vont s'assurer qu'elle est en bon état; cela fait, on décharge les colis, on les range sous le toit, on empile les bâts, on roule les longes et les cordes de cuir qui assujettissent les charges. Quand tout est en ordre, on s'occupe du souper. L'un, pour puiser de l'eau, s'empare d'un tronçon de bambou qui se trouve accroché à un poteau. L'autre rapproche les tisons et la braise dans la cheminée formée de trois ou quatre pierres, bat le briquet sur de l'amadou fait avec de la moelle de *maguey* (*Fourcroya vivipara*), et bientôt la flamme déborde de toutes parts la marmite où le *tasajo*, un peu de lard et des bananes font un potage excellent, faute de mieux. Pour entremets vous avez un morceau de sucre brut; pour dessert, du chocolat mélangé de farine de maïs. Quant aux mules, elles paissent en liberté dans l'espace compris entre les deux barrières.

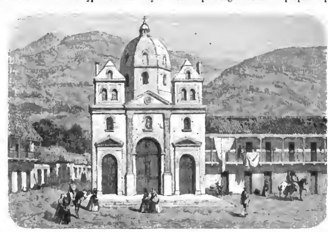
Pour dormir, on étend une toile goudronnée, on s'enveloppe d'une couverture s'il fait froid, en prenant soin surtout de ne pas laisser ses pieds à découvert.

Sans cette précaution, on s'expose à être saigné, principalement aux orteils, par la chauve-souris vampire, qui agite doucement les ailes pour rafraîchir le point auquel elle s'attache, tandis qu'à l'aide de ses fines incisives et de sa langue couverte de rudes papilles, elle pique la peau pour sucer le sang. La petite blessure qu'elle fait n'a rien de dangereux, et à moins d'être piqué plusieurs nuits de suite, on n'en éprouve aucune faiblesse. La perte de sang ne dépasse guère dix à quinze grammes chaque fois.

Le vampire s'attaque à tous les animaux domestiques. Les volailles succombent souvent à la saignée ; quant aux bœufs, aux chevaux et aux mules, on en voit maigrir, tomber malades et mourir à la suite de nombreuses attaques de ces buveurs de sang. On a remarqué que l'animal ou le troupeau récemment introduits dans un pâturage y deviennent spécialement, et presque exclusivement, les victimes des vampires. Je me suis assuré que l'on peut préserver un animal en le frottant le soir avec du jus de citron.

A part ces chauves-souris, les *niguas* ou puces pénétrantes, qui s'insinuent dans les pieds, et l'émotion que produit dans les premiers temps le bruissement d'un serpent dans la toiture de chaume, ou le cri trois ou quatre fois répété du tigre qui se met en chasse, le séjour des tambos n'a rien de désagréable.

L'*arriero* ou muletier est un type. Vous le voyez toujours le même. Son pantalon de coutil est retroussé au-dessus du genou. Une chemise quadrillée, très-courte, retombant sur le pantalon, est retenue à la taille par une ceinture d'où pend un long machete. La *ruana* ou plutôt le poncho, plié en long, est jeté sur l'épaule. La tête et le cou sont abrités par un large chapeau de paille, surmonté d'une calebasse qui l'emboîte exactement. Cette calebasse sert de plat, de tasse et d'assiette. L'arriero marche d'ordinaire nu-pieds, rarement il se permet le luxe d'une sandale de cuir. Il tient en main un bâton armé d'un fer tranchant, large de quatre à cinq centimètres, un régaton, dont il se sert pour faire au chemin, en certains endroits, quelques améliorations temporaires : ici il étend un peu de terre sur une pente trop glissante ; là il creuse de petits trous pour assurer le pied de la mule. Un coup de régaton donné à propos empêche une mule



Cathédrale de Medellin. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie.

de se perdre avec sa charge, quand on côtoie un précipice. Le muletier est laborieux, exact, sobre et honnête. On n'a jamais entendu dire qu'il ait détourné un ballot précieux. Toute son ambition est d'acquérir quelques mules.

Avant de quitter le tambo, le muletier ne manque jamais de remettre en place le tronçon de bambou et d'arranger les restes du feu de manière que d'autres voyageurs le rallument facilement.

L'établissement des tambos eut lieu d'abord au Pérou, sous Manco-Capac, et l'usage s'en répandit au delà des limites de l'empire des Incas. Quelques-unes de ces constructions, solidement bâties en pierres taillées, offraient tout le confort d'un caravansérail. Mais au nord de Quito, dans tout le territoire de la Nouvelle-Grenade, l'architecture en était tout à fait primitive, excepté chez les Indiens civilisés qui occupaient le pays de Cundinamarca. Les palais des caciques, les temples mêmes du Soleil étaient construits en bois et couverts en feuilles de palmier. On a cependant trouvé, par endroits, des monuments et des objets en pierre, encore peu étudiés de nos jours, mais qui pourront servir à l'étude des civilisations antérieures à la Conquête.

Non loin des sources de la Magdalena, par les 2° 50′ de latitude nord, aux environs du village de San-Agustin, se trouvent des vestiges de statues, des colonnes, des tables, des figures d'animaux et une gigantesque image du soleil, le tout en pierre, dans le style péruvien. Les historiens ne font aucune mention de ces ruines ni des ruines analogues qui se trouvent à la Plata, dans la même partie de la Cordillère. Non loin du village de Timana, toujours dans la même région, on a découvert des vestiges de galeries et d'aqueducs en maçonnerie. Il est donc certain qu'une population civilisée a vécu jadis dans le sud de la Nouvelle-



Sport de village. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur

Grenade, non loin des frontières de l'ancien Pérou.

De ces hautes et froides régions, si l'on descend parallèlement à la Magdalena, jusqu'entre le cinquième et le sixième degré de latitude nord, on rencontre, principalement dans la province de Tunja, des ruines beaucoup plus imposantes, datant d'époques si reculées, que les Indiens du temps de la Conquête en avaient perdu la tradition.

Là, sur une esplanade longue d'environ cinq cents mètres, large de trois cents, on voit deux rangées de colonnes sans chapiteaux, orientées de l'est à l'ouest. Ces colonnes sont au nombre de trente-quatre du côté du sud, et de douze du côté du nord. Elles sont unies; leur diamètre est de quarante centimètres; un espace égal au diamètre les sépare. Les deux rangées sont éloignées de deux mètres au niveau du sol; mais, comme elles s'inclinent l'une vers l'autre suivant un angle d'environ 25°, leur sommet était assez rapproché pour recevoir un toit composé de pierres plates. Ces pierres, qui gisent sur le sol, ont deux à quatre mètres de longueur sur cinquante à quatre-vingts mètres de largeur et quarante à cinquante mètres d'épaisseur. On n'en compte pas moins de cent dans la vallée qui se trouve à l'ouest des ruines. Toutes les colonnes formant galerie ont été mutilées, et l'on s'en est servi comme de carrière : le couvent de Leira y a pris une partie de ses matériaux. Cependant une colonne couchée à terre paraît intacte; elle a près de six mètres.

L'édifice inachevé auquel étaient destinées ces pierres énormes de grès rougeâtre, était sans doute un temple du Soleil. L'orientation des colonnes semble le prouver; mais au temps de la Conquête les Indiens avaient oublié quelle race d'hommes avait élevé ce monument.

Si l'on s'avance d'environ vingt-cinq lieues vers le nord, on peut faire des observations géologiques fort intéressantes sur les grands lacs en gradins qui occupèrent jadis le terrain où sont bâties les villes de Tunja et de Sogamoso. Le lac de Tunja, le plus élevé, ayant rompu ses digues, ses eaux se déversèrent dans celui de Sogamoso, qui n'avait pas moins de quatorze lieues de superficie, et, en certains endroits, une profondeur de deux cent cinquante mètres. Celui-ci s'ouvrant aussi un passage entre les montagnes qui l'emprisonnaient, ses eaux se précipitèrent dans la vallée inférieure, où elles rencontrèrent un dernier et puissant obstacle. Il leur fallut des centaines de siècles peut-être pour ouvrir la vaste brèche, profonde de deux mille cinq cents mètres, qui forme aujourd'hui le confluent du Gaméza et du Sogamoso. Ce déluge eut des témoins. A l'endroit où la masse liquide, longtemps retenue, mina et brisa la digue gigantesque, on voit encore, entre des amas de roches précipitées du faîte de la montagne, une pyramide tronquée de schiste micacé, dont la base a huit mètres sur six. Le côté qui fait face aux deux rivières est couvert d'hiéroglyphes en creux, parmi lesquels on distingue, en plusieurs endroits, la figure d'une grenouille, signe qui représentait les grandes eaux dans le calendrier Chibcha. Çà et là sont figurés des hommes fuyant les bras levés au ciel.

A mesure qu'on s'élève dans les cordillères, la nature tropicale perd une partie de ses traits saillants. Dès la seconde journée de marche sur la route de Médellin, le voyageur se trouve dans la zone tempérée, comprise entre six cents et mille trois cents mètres de hauteur. Au loin, les perspectives des montagnes et les tons de la verdure rappellent les paysages alpestres. Dans le second plan du tableau, les arbres au feuillage généralement épais, aux sommités fleuries, témoignent d'une fécondité plus grande que celle de nos forêts. La taille et le port des arbres, la couleur de l'écorce et des mousses parasites, les enlacements de lianes ont quelque chose de puissant et de gracieux à la fois qui produit l'impression d'une éternelle jeunesse, tandis que les béfarias aux étoiles violettes et roses, les passiflores, les fuschias, égayent les éclaircies aux abords du chemin.

On ne trouve plus ici l'animation des terres chaudes. Les animaux sont rares; à peine voit-on, de loin en loin, quelques oiseaux voleter sans bruit dans les branches. Le silence de la nature étonne d'abord, puis attriste par sa continuité.

Marinilla est la première ville que l'on rencontre sur la route de Médellin. Elle compte quatre à cinq mille habitants. Il ne faut y chercher ni édifices ni promenades, qui rappelleut, même de loin, les grandes cités de la côte. Bâtie sur un terrain très-accidenté, ses rues offrent des pentes difficiles à gravir, même à pied. Les maisons, construites en terre battue, sont couvertes en tuiles ou en chaume.

Les habitants sont presque tous blancs. Ils jouissent d'une réputation méritée pour leur patriotisme, leur honnêteté et l'importance qu'ils attachent à l'éducation. Autrefois on les citait pour leur naïveté, et des rivalités de clocher perpétuent à ce sujet des histoires plus ou moins satiriques. L'une d'elles me revient en mémoire. On venait d'achever l'église paroissiale, dont le portail, d'un style indescriptible, est flanqué d'une tour assez haute. Dans cette tour on était parvenu à suspendre une grosse cloche, amenée de Naré à grand renfort de bras. Restait à fixer la corde, qui venait d'Angleterre. Cette corde, ou plutôt ce câble, était trop long de huit brasses. Dans ce cas imprévu, l'architecte et M. le curé convoquent le conseil municipal en séance extraordinaire. La discussion fut orageuse, les uns voulant exhausser le beffroi, les autres proposent de creuser un trou profond de huit brasses pour y laisser pendre le câble. Ces derniers l'emportèrent et l'architecte reçut l'ordre d'exécuter immédiatement cette décision mémorable.

C'est à Marinilla que j'ai assisté pour la première fois à des combats de coqs. L'arène était oblongue et fermée par une mince barrière haute de deux pieds; elle occupait le centre d'une cour. Les propriétaires

des coqs et les gros parieurs se pressaient au premier rang, les uns accroupis, les autres debout, entourés des simples curieux. A chaque poteau de la galerie qui entourait la cour, on voyait, attaché par la patte, un héros prêt à la lutte. Le coq de combat a la crête coupée; on lui arrache une partie des plumes du ventre, pour qu'il s'échauffe moins vite; sa queue est réduite, ses ergots sont taillés en pointe aiguë, mais sans lame d'acier, comme en Angleterre.

L'éducation de ces batailleurs réclame des soins minutieux. On compte les grains de maïs qu'ils doivent prendre à chaque repas, l'eau leur est mesurée: c'est un véritable entraînement. Un bon coq accepte toujours la bataille et meurt sur place plutôt que de s'avouer vaincu. Autour de l'enceinte circulent des experts qui pèsent, comparent les adversaires, afin d'égaliser autant que possible les chances du combat. Des places au premier rang sont réservées aux juges. Ce sport barbare a des règles aussi compliquées que celles du *turf*, et emprunte quelques-unes de ses coutumes à la boxe anglaise. On y voit figurer l'éponge et l'eau-de-vie qui galvanise un instant le volatile agonisant et lui permet de donner un dernier coup de bec à son adversaire expirant, et de remporter ainsi la victoire.

A trois quarts de lieue seulement de Marinilla, et à cinq lieues de Médellin se trouve Rio Negro, dont les rues sont régulières, les maisons bien construites. Parmi les huit mille habitants de la ville, c'est à peine s'il y a quelques pauvres : l'agriculture et le commerce fournissent amplement aux besoins d'une population morale et laborieuse.

En sortant de la ville, on est surpris de trouver une route régulière; on a empierré les endroits fangeux, assuré l'écoulement des eaux; il n'y manque plus que du macadam. Un gouverneur intelligent a employé les forçats à ce travail, et grâce à lui, la République compte cinq lieues d'un chemin passable pendant la saison des pluies, et très-bon pendant la saison sèche.

A quatre lieues de Rio Negro, on arrive au point culminant de la Cordillère orientale, nommé Santa-Elena, d'où l'on domine une vaste étendue de montagnes. En bas, à une profondeur de huit cents mètres, s'ouvre la vallée de Médellin, toute baignée de lumière. Il semble que l'on plane au-dessus de la ville, dont on distingue les rues, les jardins et les monuments. Cette vaste échappée de plaines, limitée par les lignes bleues de la Cordillère centrale, se dévoilant tout à coup à un détour de la route, parée des tons chauds d'un paysage méridional en opposition avec la nature monotone de la région froide que l'on vient de parcourir, produit une impression dont le souvenir ne peut s'effacer. Le panorama de Santa-Elena est certainement l'un des plus imposants qu'il soit donné de voir. Le voyageur s'arrête en suspens, et, après quelques minutes d'admiration, se hâte de descendre les pentes tortueuses qui conduisent à Médellin.

Médellin et les environs. — Mœurs et coutumes. — Pépito et Pépita. — Les étrennes. — Sérénades. — Commerce.

On arrive à Médellin en suivant un torrent nommé la *Quebrada*. Des deux côtés sont des maisons pittoresques, entremêlées de jardins. Malgré son peu d'attrait, la Quebrada est le rendez-vous ordinaire des promeneurs. En nivelant le sol, en plantant les bords du torrent, on pourrait y tracer deux charmantes avenues, où les dames ne craindraient plus de meurtrir leurs pieds délicats.

Si l'on continuait à suivre la Quebrada, on arriverait bientôt à la rivière, le long d'un sentier fréquenté le matin par les baigneuses. De neuf à dix heures, on les voit revenir, en plein soleil, suivies de négresses, laissant tomber sur leurs épaules une chevelure « longue comme un manteau de roi. » Ici un marchand de nattes ne ferait pas fortune, à moins d'en acheter; mais elles ne sont pas à vendre.

En quittant la *Quebrada*, on arrive sur la place principale, très-vaste, entourée de maisons à un étage, d'un modèle à peu près uniforme. A l'un des angles s'élève l'église cathédrale, d'un style unique, indescriptible, dont le dessin seul peut donner une idée.

A Médellin, il n'y a dans la maison de Dieu ni tribunes, ni bancs réservés, ni siéges. Les femmes pauvres — je dis les femmes, car les hommes vont peu à l'église — s'agenouillent et s'accroupissent sur la dalle nue. La petite bourgeoise apporte un tapis pour prier plus à l'aise. La dame se fait suivre par un enfant chargé des plus moelleuses productions de Quito. Pour aller à l'église, toutes les femmes s'habillent de noir et se couvrent la tête de la mantille. Mais si la couleur est la même, l'étoffe varie de la bure au drap, à la soie et à la dentelle. La mantille bien ramenée sur le front donne un air fort recueilli, mais les yeux restent découverts, et ces yeux-là, noirs aussi, ne sont voilés que par de longs cils, et vraiment, s'ils font rêver du Paradis, ils font peu penser à la messe. De plus, à certains moments, la mantille trouve toujours moyen de se déranger, ce qui oblige, naturellement, à élever gracieusement les doux bras au-dessus de la tête, pour la remettre en place, et découvre, par hasard, le buste et le visage. Pour profiter de ces bonnes fortunes, les élégants stationnent le dimanche sur le parvis.

Le porte-tapis est une institution dans toute l'Amérique espagnole. Toute bonne maison en possède un, élevé à peu près pour ce seul usage. Selon les pays, la mode le fait varier du jaune au noir. Les raffinées du Pérou veulent un *chino* ou Indien pur sang. Ailleurs on préfère un négrillon ou une négrillonne de belle race. C'est le compagnon de jeux et un peu le souffre-douleur des enfants de la maison. Tout le monde le gâte et le gronde à tort et à travers, de sorte que, l'adolescence venant l'élever à d'autres fonctions, il fait un assez mauvais serviteur.

A Médellin, comme dans toute la Nouvelle-Grenade, il n'y a guère d'autre aristocratie que celle de l'argent. Les descendants des aventuriers plus ou moins titrés

qui découvrirent le pays ot y fondèrent les premiers établissements, les rejetons des hauts fonctionnairee envoyés par la métropole, sont si rares, — en dépit des prétentions de tous les parvenus, — que l'aristocratie de naissance n'existe pas en Nouvelle-Grenade; l'arietocratie du talent y est également inconnue. Chez un peuple adonné tout entier à la recherche du progrès matériel, les savants, les artistes, lee poëtes, les penseurs incompris, restent pauvres et ne peuvent constituer une classo à part.

La bourgeoisie occupe donc le premier rang. Elle comprend, avec lee personnes dédiées aux professions libérales, les marchands, les propriétaires d'*haciendas* (plantations ou fermes), et quiconque possède une quinzaino de mille piastres.

De la couleur, il ne faut point parler. Chacun se



Le chemin de la riviere. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

vante de descendre en droite ligne d'hidalgos au sang bleu; mais, en fait, les teintes brunes, jaunes et bistrées, que l'on trouve dans presque toutes les familles, démentent cette pureté d'origine, et personne ne s'en préoccupe.

L'argent donne à chacun sa valeur. L'arriero enrichi devient Don Fulano (Monsieur un tel). S'il perd sa fortune, il n'a pas à s'imposer de privations pour conserver un rang acquis par hasard; il reprend son costume et ees mœurs d'autrefois. Le millionnaire n'a pas honte de laisser dans la misère toute sa famille. S'il ne se sent obligé par le cœur, il ne l'est point par les considérations sociales.

Le terme unique de comparaison, c'est l'argent. Un homme se fait riche par l'usure, les fraudes do commerce, la fabrication de la fausse monnaie; on dit de lui :



Sérénade. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

« *es vivo*, c'est un malin! » Doit-il sa fortune à des dés pipés; on dit : « *sabe mucho*, il en sait long! » Par contre, si vous demandez des renseignements sur un homme qui n'est pas *arrivé*, on vous répondra : « *es buen sujeto, pero es tan pobre*, c'est un bien brave homme, mais il est si pauvre! »

Avec ces éléments, on peut juger que les relations sociales offrent peu d'agrément. A Médellin, il n'y a guère qua les femmes qui aient l'habitude de se visiter; les hommee se rencontrent dans les magasins. Les vieux y parlont d'affaires; les jeunes, de leurs plaisirs.

Lo dimanche, de midi à deux heures, il est permis aux fashionables de visiter les maisons de leur goût. Ce jour-là, ils peuvent franchir le *zaguan* où le maître de la maison reçoit, pendant la semaine, et pénétrer dans le salon. Ils trouvent là toutes les dames en habits de gala, assises de front sur une banquette couverte de tapis, ou sur un long sofa. Le salut est plus que banal, de part et d'autre, et la conversation rappelle l'Académie silencieuse d'Amadan. Et de quoi causerait-on, là où il n'y a ni bals, ni concerts, ni spectacles, ni chronique; là où la vie d'aujourd'hui est celle d'il y a un an, et cello de toute l'oxistence? Parlera-t-on de littérature à des femmes qui ne savent pas un vers d'Espronceda ni de Breton, qui n'ont jamais ouvert Moratin ni Herrera? Parlera t-on de musique à des virtuoses qui ne connaissent d'autre instrument que la guitare et apprennent de routine quelques airs qui leur servent de répertoire éternel? ou bien de peinture, à des gens qui vous vantent comme tableaux de maîtres dee badigeonnages de Quito à une piastre le mètre? Mais partout où la conversation manque d'aliment, la curiosité et la médisance en font les frais; elles sont donc à l'ordre du jour tous les dimanches, de midi à deux heures.



Retour du bain. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

Pour être juste, ajoutons qu'il y a dans la ville quelques salons — bien rares. — meublés à l'européenne, que l'on y retrouve quelques bonnes traditions, et qu'il s'y forme lentement un noyau de vraie société.

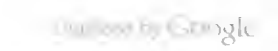
Après un an de relations comme celles que nous venons de décrire, on n'est pas plus intime que le premier jour. Tout le monde sachant ce que vous faites, ce que vous dites, où vous allez et pourquoi vous y allez, on ne tarde pas à commenter vos visites dans chaque maison. S'il y a fille à marier, on voit tout de suite en vous un prétendant, ou le dit aux parents, on vous affirme à vous-même que vous êtes éperdument amoureux de la demoiselle. Vous vous en défendez, on insiste; à force de vous l'entendre dire, vous commencez à y penser; le père, de son côté, s'en émeut : un dimanche, vous vous étonnez d'être reçu dans le *zaguan*, par le maître de la maison, qui vous demande courtoisement dans quel but vous fréquentez la famille, — qu'il a si souvent mise *à su disposicion de Usted*. Si la réponse n'est pas une demande do mariage, on vous donne nettement congé et vous êtes forcé d'aller porter ailleurs votre ennui dominical.

Aussi les *cachacos* visitent peu les familles, et grossissent le nombre des *esquineros*. *L'esquinero*, encognure ou borne vivante, comme vous voudrez traduire le mot, passe des heuree entières aux angles des rues principales. De son poste d'observation, il interroge toutes les fenêtres grillées, auxquelles se montrent de temps à autre des jeunes filles, dont le regard se dirige magnétiquement vers les points adoptés par les sentinelles en habit noir.

On ne se dit pas un mot, mais les yeux parlent. La *pepita* — nom charmant par lequel on désigne ici une jeune fille, — joyau, pépite d'or, — reconnaît de loin le bruit des pas de son admirateur, on devrait dire *pepito;* elle reconnaît entre cent sa manière de tousser quand il se fixe à son coin d'adoption; les prétextes ne lui manquent pas pour faire à la fenêtre une foule d'apparitione, pendant lesquelles s'échangent, à distance, mille serments et mille promesses.

C'est ainsi que le plus souvent les jeunes gens font connaissance. Après un certain stage d'esquinero, on fait une demande en mariage presque toujours acceptée, et l'on reçoit sa part de la loterie.

Heureusement presque tous les numéros sont bons. Les femmes do Médellin, si elles manquent des



dehors brillants que l'on recherche ailleurs, possèdent à un haut degré les qualités de leur sexe.

Mariées, elles sont dévouées aux soins domestiques, tendres pour leurs enfants, fidèles à leurs maris. Ce sont de vraies épouses et de vraies mères.

Il y a cependant une époque où les habitants de Médellin sortent de leurs habitudes claustrales : c'est l'époque des étrennes, nommées ici *aguinaldos*, et qui dure, selon les provinces, du 25 décembre au 6 janvier. Pendant cette période privilégiée, on se visite, et l'étranger peut se présenter chez les personnes dont il désire faire là connaissance : il est alors bien accueilli. Voici comment se font les étrennes. Jeunes gens et jeunes filles conviennent de se demander des *aguinaldos* : on stipule quelquefois le jour et l'on convient des conditions du combat, car c'est une lutte de finesse, de ruses, de précautions qui s'engage entre les doux parties. Celui qui aperçoit l'autre le premier, à portée de la voix, crie : « Mes étrennes! » L'adversaire vaincu n'a plus qu'à s'exécuter.

Qu'il se dépense alors d'imagination pour réussir à voir le premier sans être vu! Généralement, tout est permis, même l'escalade et la violation de domicile. On soudoie les servantes, on aposte des espions, on se cache, on se déguise, et l'on finit toujours par rire de bon cœur. Un amoureux entre bravement chez sa belle sous la figure de son porteur d'eau et n'est reconnu que trop tard. Une jeune fille voit apporter à la maison un ballot volumineux; tout à coup ce ballot s'entr'ouvre et l'on entend un formidable « Mes étrennes! »

Souvent, pour faire durer le plaisir plus longtemps, on discute la validité des moyens employés, et c'est partie remise. Beaucoup de mariages commencent ainsi. Les cadeaux sont généralement simples, on a le bon esprit de ne pas attacher d'importance à leur valeur.

Pour qui ne connaîtrait Médellin qu'au temps des étrennes, ce serait assurément la ville le plus gaie et la plus sociable du monde, mais, ce beau temps passé, la ville reprend sa monotonie, et les jeunes gens n'ont plus qu'une ressource : les sérénades.

Heureux les pays qui ont conservé cette poétique tradition! Heureux celui qui, par une nuit claire et parfumée des tropiques, a le droit de venir, seul ou avec ses intimes, répéter sous les fenêtres de sa bien-aimée les naïfs refrains des ballades populaires! Heureuse la jeune fille dont le rêve est interrompu par ces chants! Une fenêtre s'ouvre, une forme voilée se dessine dans la pénombre, une fleur tombe du balcon en signe de remercîment ou de promesse, deux cœurs battent à l'unisson; la voix tremble en achevant la romance. A Médellin, les sérénades sont fort à la mode, et parfaitement en harmonie avec des mœurs simples, ainsi qu'avec un climat égal et constant.


Construction d'un mur en pisé. — Dessin de A de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

Médellin ne fait pas de commerce d'exportation. Elle n'envoie à l'étranger que l'or des mines de la province, mais elle importe chaque année de grandes quantités de marchandises, qu'elle répartit dans les petites villes et les villages de l'État, et même de quelques États voisins.

L'Angleterre lui envoie des fers, des articles de taillanderie, des cotonnades blanches ou écrues et des indiennes; l'Allemagne, de la quincaillerie, des jouets, des allumettes; la Suisse, des mouchoirs et des châles de coton et de laine imprimés, des robes de mousseline brodées et à disposition; l'Espagne, des vins, qui arrivent en dames-jeannes. C'est la France qui fournit les articles les plus nombreux : draps, lainages, soieries, mercerie, chaussures, chapeaux de feutre, droguerie et pharmacie.

Les marchands vendent presque tous en gros et en détail. Les magasins d'une certaine importance sont de véritables bazars; personne n'a de spécialité. Les boutiques de détail sont nombreuses, et cependant il s'en ouvre chaque jour de nouvelles. Le titre de *tiendero*, boutiquier, est ici l'objet de grandes ambitions. Il faut voir avec quel air superbe les élus portent matin et soir l'énorme clef qui est l'insigne de leur profession.

Il n'y a pas de poche capable de donner asile à cette clef monumentale, qui ouvre un monstrueux cadenas.

La plupart des affaires se font à des crédits de douze à dix-huit mois. L'intérêt ordinaire de l'argent est de douze pour cent, mais beaucoup de transactions se font à dix-huit. Cette extension du crédit témoigne d'une honnêteté générale dans les affaires, et le taux élevé de l'intérêt prouve qu'avec de l'industrie on peut réaliser promptement des bénéfices importants.

La proximité des grands districts miniers contribue, dans une large part, à l'importance du commerce de Médellin; les principaux négociants achètent l'or pour leurs payements en Europe, et réalisent ainsi un bénéfice de cinq à quinze pour cent.

Promenade au marché de Médellin. — Le pain de *Juca*. — Le fil de *cabuya* et de *pita*. — Honneurs au Saint-Sacrement. — Monuments de Médellin. — Maisons particulières. — Constructions en pisé. — La fête. — Juana la folle. — De l'esclavage à la Nouvelle-Grenade. — Appréciation du caractère de Las Casas.

Le marché de Médellin se tient sur la grande place. Chacun étale à sa guise ses denrées, mais les marchandises de même espèce occupent un emplacement désigné par l'inspecteur. Tout y arrive à dos d'homme, je ferais mieux de dire à dos de femme, de cheval, de mulet ou de bœuf.

Ce qui abonde la plus, c'est le maïs, base de l'alimentation, sous forme d'*arepas*, épaisses galettes d'un



Place Saint-Roch. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur

très-bon goût, saines et un peu plus nourrissantes que le pain, si l'on ne tient pas compte de la proportion d'eau qu'elles contiennent. Le pain de blé est un objet de luxe, dont on n'use qu'en prenant le chocolat. Celui qu'on apporte ici vient de Rio Negro, il est un peu gris et manque de souplesse. Un pain de la grosseur du poing vaut un réal, soit cinquante centimes. Le temps est loin où Herrera disait en parlant du maïs : « Les Espagnols en mangent quand ils ne peuvent faire autrement. » Aujourd'hui, riches et pauvres mangent avec plaisir les savoureuses arepas.

Mais voici d'autres pains dont l'aspect, la forme et la couleur rappellent, à s'y méprendre, les fameux *croissants* de Paris. Goutez-les, ils sont d'un blanc de neige, légers, et peuvent soutenir la comparaison avec les produits les plus parfaits de nos boulangeries. Ce sont des pains de *Juca* (*Manihot*).

La tige de *Juca* atteint en deux ans une hauteur de cinq à six pieds. Elle est cylindrique, ligneuse, pleine de moelle. On voit se détacher de l'aisselle des feuilles digitées ou des bifurcations terminales, des grappes élégantes de fleurs vert pâle, dont la forme rappelle le muguet. A ces fleurs succèdent des capsules à trois arêtes, creusées de trois loges dont chacune contient une seule graine. Celle-ci n'est pas employée d'ordinaire pour la reproduction de la plante. On se sert de tronçons de la tige, qui, plantés à quatre-vingts centimètres de distance dans une terre meuble, fournissent en peu de temps un rejeton vigoureux. Ces racines tubéreuses, entremêlées de chevelu, acquiè-

rent tout leur développement en deux ans, mais on peut ne les récolter qu'au bout de la troisième année.

Il y a deux espèces bien distinctes de *Jucas* : l'une douce, qui est la moins répandue; l'autre qui contient un poison actif, et qui cependant est plus généralement cultivée. Toutes deux se trouvent en Afrique, en Asie et en Amérique. Les nègres des côtes méridionales de l'Afrique cultivent, depuis un temps immémorial, l'espèce vénéneuse. Par quel hasard ont-ils découvert que ce dangereux végétal pouvait devenir pour eux une alimentation saine et agréable ?

La préparation la plus simple de la *Juca* est ce qui s'appelle *cassave* dans quelques parties des Antilles. On râpe la racine, on lave la pulpe, on la met dans des sacs grossiers où elle est soumise à une forte pression. Ainsi débarrassée de son excès d'eau, la



Juana. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

pulpe s'étend en galettes minces sur des plaques de fer chauffées. Les biscuits de cassave ne sont point attaqués par les vers, et peuvent se conserver pendant plusieurs années, pourvu qu'ils ne soient pas exposés à l'humidité. Le tapioca diffère de la cassave en ce qu'il est fait avec la fécule seule, légèrement torréfiée. Le pain de *Juca* ne contient également que la fécule des racines, obtenue très-pure par des lavages répétés, ce que l'on appelle *moussache* à Cayenne.

Les Indiens Caraïbes emploient des instruments fort ingénieux pour préparer la cassave. Leur râpe consiste en un long morceau de bois aux fibres élastiques, dans lequel sont implantés des cailloux tranchants. Pour séparer le jus et l'eau de la pulpe, ils emploient ce qu'ils appellent un *serpent*. Le *serpent* consiste en un sac de cinq à six pieds de long, un peu renflé au centre, aminci aux extrémités, et tissé avec des pétioles fendus de feuilles de latanier. Le *serpent*, gonflé et

raccourci par la pulpe humide, est suspendu par une extrémité à une branche d'arbre; une lourde pierre, attachée à l'autre extrémité, tend à lui faire reprendre sa forme allongée, et produit la pression nécessaire. Des pierres plates servent à cuire les gâteaux pétris à la main.

Le suc vénéneux de la *Juca* n'est point âcre; une ébullition prolongée en chasse le principe actif, très-volatil, qui n'est autre que l'acide prussique. La cassave, incomplétement lavée, est également purifiée par la chaleur nécessaire à sa cuisson sur les plaques. Vingt livres de suc de *Juca* fournissent à la distillation environ une once d'un liquide volatil à odeur insupportable. On a essayé son pouvoir toxique sur un nègre condamné à mort. Trente gouttes ont suffi pour le faire périr en six minutes, à la suite d'horribles convulsions.

Le P. Garcia, dans son curieux *Traité des aromates*, l'un des premiers ouvrages consacrés à la botanique des Indes, fait remarquer avec raison que la *Juca* du continent d'Amérique est inoffensive; de son temps, l'espèce vénéneuse seule croissait à Saint-Dominique. L'ingénieux et savant observateur, de Paw, dans ses *Recherches philosophiques sur les Américains*, indique, comme contre-poison du suc de yucca, le carbonate de potasse pris dans de l'eau de menthe, et le sucre ou le sel à hautes doses. Pison, dans son *Traité des maladies des Indes*, recommande comme infaillible le jus d'ananas ou de citron, etc. L'expérience a prouvé, depuis, que les acides végétaux ont réellement le pouvoir de neutraliser, dans une certaine mesure, les effets toxiques de la *Juca*.

Les marchandes de pain de *Juca* vendent également de la fécule non préparée, pour faire de l'amidon. Les racines de *Juca* valent environ huit francs le quintal. On les mange comme légume dans le potage, mais alors on les choisit jeunes et tendres, avant que le tissu cellulaire soit devenu ligneux.

Nous voici en présence de hautes piles de chapeaux. Les marchands en portent, comme enseigne, une pyramide sur la tête. Beaucoup de ces chapeaux sont de Panama; d'autres, d'un prix modique, sont tressés ou tissés avec des pétioles élastiques. Le sucre brut se détaille en pains aplatis d'une livre: le sucre raffiné, d'un blanc sale, à gros cristaux peu cohérents, laisse beaucoup à désirer. La cire végétale figure en paine ou sous la forme de chandelle. On la retire par ébullition, des graines du *Myrica arguta*, arbuste qui rappelle l'olivier par le port et les tons grisâtres. Additionnée d'un peu de suif, qui la rend moins cassante, cette cire donne une lumière préférable à celle des chandelles ordinaires, mais toujours plus ou moins fumeuse. Une épuration convenable lui enlèverait d'ailleurs ce défaut.

Arrêtons-nous quelques instants devant cette rangée de produits fabriqués avec les fibres de la *Pita* et de la *Cabuya* ou *Figue*. Ces paquets de fils brillants, d'un blanc jaunâtre, longs de trois pieds, souples et élastiques, représentent la matière première. A côté, voici des pelotes de ficelle, des cordes de toute grosseur. Ici la ficelle a été travaillée en filets à grandes mailles ou à mailles de tricot, pour le transport de certaines marchandises. Plus loin elle est convertie en sacs capables de résister aux plus rudes épreuves. Ces rouleaux de tresse plate sont destinés à faire des semelles d'*alpargatas* ou espadrilles, la chaussure la plus saine qui existe, la seule que l'on puisse conserver mouillée impunément.

Toutes ces fibres sont produites par diverses espèces de *Fourcroya* et de broméliacées que l'on cultive pour les faire servir de clôtures. Les feuilles charnues, creusées en gouttière, garnies de piquants sur les rebords et effilées en pointe aiguë, atteignent jusqu'à cinq et six pieds de longueur. Après les avoir coupées, on les fait rouir, puis on les sèche et on les bat pour isoler les fibres qu'on nettoie et lisse avec un peigne de métal. Souvent on ne prend pas tant de peine. Les feuilles sont fendues en fragments, que l'on fait passer à plusieurs reprises dans l'angle aigu formé par deux morceaux de bois équarris, liés ensemble par le milieu et fixés en terre. La pulpe aqueuse et la partie corticale se détachent, les fils sont plongés pendant quelques minutes dans l'eau bouillante, puis peignés comme d'ordinaire. Les principales espèces d'agaves utilisées dans la Nouvelle-Grenade sont: l'*Agave americana*, l'*Agave fœtida*, l'*Agave vivipara*, dont la hampe en candélabre renferme une moelle remplaçant l'amadou.

Mais le tintement d'une clochette a retenti sur le parvis de l'église. Tout bruit cesse, les hommes se découvrent, les femmes se signent, tous sont tombés à genoux. Un prêtre porte le viatique. Il est revêtu du surplis et de l'étole, précédé par le sonneur et escorté d'un sacristain qui l'abrite sous une espèce de dais. Une foule de femmes, quelques hommes, font cortége au Saint-Sacrement, et partout sur son passage, d'aussi loin que l'on entend le son de la cloche, chacun se prosterne. Quelques instants après, la place a retrouvé son animation, et les transactions recommencent, pour finir entre deux et trois heures.

On chercherait en vain à Médellin des monuments en rapport avec l'importance de la ville. C'est qu'il y a un demi-siècle, la ville de Santa-Fé de Antioquia, située de l'autre côté de la cordillère occidentale, non loin du Cauca, était encore la place la plus importante de la province, le siége des administrations, de l'épiscopat, le grand centre politique, commercial et religieux d'un vaste territoire. Médellin ne comptait alors que trois ou quatre églises ou chapelles, de proportions restreintes, de style mêlé sans art et sans goût. Seul le collége actuel, avec son église, faisait quelque honneur, comme construction, aux moines qui l'avaient édifié.

La cathédrale, construction moderne en briques, que nous avons vu surmonter, après coup, d'une coupole prétentieuse, se fait remarquer par l'absence

complète de style, de goût, et l'ignorance la plus absolue des règles de l'architecture. La façade est couronnée par le simulacre de deux espèces de tours carrées. Mais, pour des raisons d'économie et de statique, on n'a élevé que deux des pans de chaque tour, l'un en face, l'autre en côté.

Au milieu de la place principale, s'élève une fontaine assez élégante, en fonte, apportée à grands frais d'Europe. Le bassin est porté par des Chimères; des vasques étagées y laissent tomber l'eau en nappes irrégulières. Cette fontaine devait reposer sur une base en pierres taillées, haute d'environ un mètre. Cependant les Chimères et le réservoir sont au niveau du sol. Il y a quelques années, on voyait, à quelques pas de la fontaine, une pierre dégrossie, de soixante centimètres de longueur, sur trente de largeur et d'épaisseur. Destinée à faire partie de la base monumentale, elle gisait sans gloire sur le sol. Lorsque arrivèrent à Médellin les pièces démontées de la fontaine, le conseil municipal nomma un ingénieur en chef, — lisez maçon. Celui-ci choisit des sous-ingénieurs, des mineurs, des carriers, des tailleurs de pierres, des muletiers et des manœuvres, auxquels on paya de beaux salaires pendant deux mois. Quand la première pierre de la base projetée arriva sur la place de Médellin, elle coûtait, tout compte fait, sept mille francs!... Voilà pourquoi on ne bâtit pas de monuments à Médellin.

Les maisons particulières sont construites en pisé crépi à la chaux, et couvertes en tuiles. On a soin de n'employer à la charpente et aux gros ouvrages de menuiserie que des bois odoriférants ou résineux à l'abri de l'attaque des termites. La plupart des maisons n'ont pas d'étage. Ce qu'il y a de remarquable dans la disposition intérieure, c'est l'absence de portes entre les divers appartements. Une tenture en tient lieu quelquefois. Sur la place et dans quelques rues, le rez-de-chaussée est occupé par des magasins, et les maisons ont un étage orné d'une galerie, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Sur ces galeries s'ouvrent les portes et les fenêtres. L'usage des carreaux commence à peine à s'introduire, mais le climat est doux et si constant que c'est vraiment un luxe inutile. Une habitation ordinaire, sans étage, pour une famille de cinq à six personnes, coûte, en moyenne, de quarante à soixante mille francs. Les premières épargnes sont toujours destinées à l'achat ou à la construction d'une maison : chacun vit chez soi, et l'on trouve difficilement à louer même un modeste logis.

En l'honneur d'un anniversaire glorieux ou de quelque événement politique, le gouverneur et l'alcade ont permis à leur bon peuple de s'amuser à cœur-joie pendant trois jours. Les cloches carillonnent à toute volée. Une messe solennelle inaugure la fête; les femmes y assistent; les hommes sont trop occupés pour s'y rendre. Dès le matin, ils ont fait donner à leurs chevaux double ration de maïs et une livre de sucre brut, car les nobles bêtes passeront une rude journée. On s'est donné rendez-vous dans une prairie aux environs de la ville, où l'on a mis en liberté des taureaux destinés aux jeux. Pour les hardis cavaliers, la *traida de toros* (conduite des taureaux) constitue le meilleur du programme.

Dans cette circonstance, les cavaliers les plus fashionables eux-mêmes emploient la grande selle du pays, aux lourds harnais, fortement relevée en arrière et terminée en avant par une haute tête destinée à assujettir le *lasso*. Il n'est pas question d'élégance; on tient à être solidement en selle. Ce n'est pas un jeu sans péril que d'enlacer les taureaux par les cornes et les amener en ville. Il faut à la fois une adresse éprouvée, un sang-froid inaltérable et une audace de casse-cou pour affronter, poursuivre et parer les attaques. Le cheval est le vrai héros de la lutte. Il s'identifie avec son maître, obéit au moindre mouvement, se précipite, tourne, s'arrête court, sur un mot, sur un signe. A peine le nœud coulant, lancé d'une main sûre, a-t-il cerné les cornes de l'animal surpris, le cheval lui fait face, se rassemble et s'apprête à résister au choc que va transmettre la corde tendue. Pendant ce temps d'arrêt, un autre nœud tombe sur le premier : l'animal, retenu de deux côtés à la fois, n'oppose plus qu'une résistance inutile. L'art des deux cavaliers qui vont le conduire consiste à se préserver mutuellement des charges obliques de leur prisonnier par une habile manœuvre du lasso. Quand tous les taureaux sont en laisse, on les amène triomphalement dans une écurie, à proximité de la place.

L'autorité ne permet pas les courses classiques de taureaux. La grande place sert d'arène; elle est entourée d'une barrière qui protége les spectateurs des tribunes. Ici, point de *picadores*, de *toreadores*, d'*espadas*. Quelques centaines de gens à pied ou à cheval sont dans l'enceinte. Un taureau est lâché, sauve qui peut.

Au lieu des pointes de feu, on lui lance d'innocents pétards. La bête, déjà fatiguée des courses du matin, regarde la foule d'un air débonnaire. Mais un homme s'avance, étendant sur son bras un poncho aux couleurs éclatantes. Le taureau fond sur le poncho, mais ses cornes ne frappent que le vide. L'homme s'est dérobé, la foule applaudit. Quelquefois, un novice, manquant de prestesse, est lancé à dix pieds en l'air, aux huées de l'assistance.

A voir le manque d'animation et le peu de fond des taureaux amenés aux jeux, bien qu'ils soient choisis parmi des troupeaux sauvages, on ne peut manquer de reconnaître l'influence du climat sur ces animaux. Dans les régions froides, ils ont l'audace et la vigueur des espèces européennes; dans les régions chaudes, ils sont indolents.

Médellin possède un théâtre à deux rangs de loges. Le parterre, assez vaste, est absolument privé de siéges : on s'y promène et l'on y fume à volonté, sans vicier l'atmosphère, car, en levant les yeux vers la voûte, on s'aperçoit qu'elle est formée par un vrai pan

du ciel constellé. L'architecte a dû renoncer à la couvrir faute de matériaux convenables. Tous les acteurs appartiennent au sexe laid. Nulle femme n'oserait se montrer sur les planches, et s'il s'en trouvait capable de braver le préjugé et l'excommunication, l'abstention générale du sexe aimable protesterait contre un tel scandale.

Des acteurs d'occasion, revêtus de costumes fantaisistes, débitent avec une emphase soutenue des rôles *créés* par eux. L'amoureux s'exprime avec tant de passion qu'on le croit toujours sur le point d'assassiner la dame de ses pensées : puis, au moment où il tombe à ses genoux, épiant une réponse, un « Oui, je t'aime, » lui fait écho sur le ton de l'ogre grognant : « Je sens la chair fraîche ! » L'auditoire, électrisé, applaudit, les acteurs saluent modestement, et la pièce continue pendant trois ou quatre heures.

Même à Médellin, pas de fête complète sans bals. Dans les faubourgs, le *bambuco* fait rage. Les gens qui sont réputés et classés *de primera* (première catégorie) s'entendent sur les moyens de danser un peu, ou du moins de faire danser la jeunesse. Où se réunira-t-on ? Qui invitera-t-on ? Ces deux questions donnent lieu à mille embarras. Enfin l'on tombe d'accord. Mais, que dira M. le curé ? Chaque invitée s'empresse de demander la permission à son confesseur, le plus grand nombre l'obtient, les autres.... la prennent, quitte à faire pénitence. Le grand soir venu, on se croirait transporté dans le vieux monde. Cependant les danses créoles, qui alternent avec les quadrilles et les sauteries classiques, une naïveté bienséante, un charme incomparable dans la beauté ou dans la grâce des femmes, donnent une physionomie spéciale et pleine d'attraits à ces joyeuses réunions.



Promenade de la Quebrada, à Médellin. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

Pendant ces fêtes, où toutes les classes de la société se livrent à leurs plaisirs favoris, il n'y a ni excès ni désordre. On use un peu largement des spiritueux, mais la gaieté n'arrive jamais à l'ivresse. Le lendemain, chacun reprend son train de vie, et la ville rentre dans le calme.

Dr Saffray.

(La suite à la prochaine livraison.)



La vallée de Médellin, vue à travers les nuages. — Dessin de de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

VOYAGE A LA NOUVELLE-GRENADE,

PAR M. LE DOCTEUR SAFFRAY[1].

1869. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IV

PROVINCE D'ANTIOQUIA.

Découverte de la province d'Antioquia. — Le chevalier Saint-Jacques. — Civilisation des indigènes. — Invention de la balance. — Le chien américain. — Limites de la province. — Division et points remarquables des Cordillères. — Fleuves et rivières. — Navigation du Cauca. — Voies de communication.

Lorsque les premiers colonisateurs de Carthagène eurent dissipé les trésors rapportés de la vallée du Zénu, toutes leurs espérances se concentrèrent sur le nouvel établissement du Darien, qui devait leur servir de base d'opérations pour la découverte des provinces du sud. Au mois d'avril 1536, Pedro de Heredia, gouverneur de Carthagène, partit de la colonie de Saint-Sébastien avec 210 hommes et 50 chevaux; il remonta pendant quelques jours l'Atrato, puis, débarquant sur la rive droite, s'engagea dans les terrains marécageux couverts de forêts impénétrables, qui semblent encore aujourd'hui défier l'audace humaine. Il faut avoir vu ces terres basses, sillonnées de canaux, coupées de marais, hérissées de fourrés épineux de palmiers, obstruées par des arbres renversés et d'inextricables enchevêtrements de troncs et de lianes, pour comprendre les fatigues, les dangers, les travaux inouïs qu'affrontèrent les Espagnols d'Heredia. En trois mois, ils n'avancèrent que de quarante lieues! Il pleuvait chaque jour; faire du feu était presque toujours impossible, faute de bois sec. Les miasmes paludéens infectaient le sang; chaque matin on abandonnait quelques hommes et quelques chevaux, qui devenaient, encore vivants, la proie des œstres et sentaient des vers immondes les ronger avant la mort.

Cependant les survivants avançaient toujours. On leur avait dit qu'ils trouveraient de l'or de l'autre côté des montagnes : il leur fallait de l'or ou mourir

Quelques hommes encore robustes s'avancèrent en éclaireurs; au bout de quelques jours, ils arrivèrent à un village indien dont les habitations étaient juchées sur des arbres, pour éviter les inondations et l'attaque des animaux féroces. Un interprète entra en communication avec eux, échangeant quelques mots et suppléant au reste par des signes. Les Espagnols apprirent qu'il leur était impossible d'atteindre, par cette voie, la terre de Babsybé, but de l'expédition. Heredia fut forcé de ramener à Saint-Sébastien les débris de sa troupe.

Mais il était dit que rien ne rebuterait les aventuriers de Castille.

L'année suivante, quelques-uns des survivants de la malheureuse expédition de Heredie obtinrent l'autorisation de tenter une seconde fois l'aventure, sous la conduite du capitaine Francisco César. Ce chef choisit cent hommes avec un soin scrupuleux. Il n'admit que des vétérans acclimatés et veilla soigneusement aux préparatifs de l'entreprise. Il emmena des chevaux, malgré toutes les difficultés que ces chevaux pouvaient lui causer, — l'expérience ayant démontré leur utilité dans les engagements avec les Indiens.

César résolut de franchir à tout prix les montagnes d'Abibé, rameau de la Cordillère occidentale, d'une largeur moyenne de vingt lieues. Cette première partie du voyage lui coûta le tiers de ses hommes et plus de la moitié des chevaux. Mais quand la troupe harassée découvrit la vallée à perte de vue de Guaca, un cri de triomphe s'échappa de toutes les poitrines. La vallée, baignée par le Cauca, était semée de villages. Grand fut l'étonnement des indigènes à la vue d'hommes blancs, couverts d'habits, et d'animaux inconnus. Les uns voulaient combattre, les autres fuir dans la forêt; les interprètes leur firent comprendre que les hommes blancs venaient en amis, et leur persuadèrent d'apporter des vivres en abondance.

Pendant que les Espagnols se reposaient de leurs fatigues et se préparaient à s'installer dans le pays, le cacique Nutibara, instruit du petit nombre des étrangers, mit sur pied une armée de dix mille hommes, ne doutant pas d'exterminer les blancs jusqu'au dernier. Le combat fut terrible. César tua de sa main le frère du cacique, et des centaines d'Indiens périrent en quelques heures. L'historien Pedro Simon raconte qu'au plus fort de la mêlée on vit tout à coup apparaître, monté sur un superbe cheval blanc, un guerrier armé de pied en cap, qui fit mordre la poussière à plus de cent infidèles, tandis que son exemple animait les Espagnols et assurait la victoire. Ce chevalier était Saint-Jacques en personne, ce saint ne manquant jamais de venir prêter à ses compatriotes un secours miraculeux dans les occasions solennelles. Le bon Frère Simon raconte gravement que, le lendemain de la bataille, les Indiens qui vinrent faire la paix s'étonnèrent de ne pas retrouver parmi les Espagnols l'invulnérable paladin qu'ils avaient vu semant la mort dans leurs rangs.

1. Suite. — Voy. p. 81, 97 et 113.

Quelques jours après ce combat, une Indienne, cédant aux mauvais traitements et aux menaces, indiqua à Francisco César un tombeau d'où l'on retira quarante mille ducats d'or. Les conquérants allaient donc enfin voir se réaliser leurs rêves. Mais avertis, cette fois encore par une femme, que tous les guerriers de la vallée se réunissaient pour les combattre, ils reprirent le chemin de la côte.

L'expédition de César prépara d'une manière efficace celle qui devait la continuer et aboutir à la conquête de la riche province dont la vallée de Guaca occupait la limite méridionale.

Jean de Vadillo, juge à Carthagène, s'étant rendu coupable de concussion et d'usurpation de pouvoirs, ses amis lui conseillèrent, pour rendre vaines les justes plaintes portées contre lui en Espagne, de se lancer dans quelque expédition dont le succès le mit à l'abri du tout châtiment. C'était assez l'usage des chefs de bande de se faire pardonner leurs méfaits par un riche présent à la Couronne. Il paraît que dans ce temps-là, comme aux jours de Pétrone, on pouvait dire :

Quid faciant leges ubi sola pecunia regnat?
« Que font les lois quand l'argent règne seul. »

Vadillo réunit quatre cents hommes et autant de chevaux, avec une suite nombreuse d'esclaves portant les vivres, les armes et tout le matériel. Il choisit pour lieutenant Francisco César, dont les récits l'avaient décidé à se diriger du côté de la vallée de Guaca. Dans sa troupe se trouvait l'historien Cieza de Léon, auteur de la *Chronique du Pérou*.

L'expédition partit de Saint-Sébastien au commencement de 1538. Vadillo suivit d'abord les traces de César, puis pénétra par une autre voie dans la vallée de Guaca; mais le cacique Nutibara en défendit si bien l'entrée, que les Espagnols se replièrent sur les terres du cacique de Nori, qui les conduisit à la province de Buritica, riche en mines d'or. Le village principal fut pris d'assaut; le butin fut bien audessous de ce qu'espéraient les aventuriers. Arrivés aux bords du Cauca, les Espagnols le jugèrent trop rapide pour en tenter le passage. Ils suivirent donc lentement la rive gauche jusqu'à Caramanta, et atteignirent une terre plus hospitalière, à laquelle ils donnèrent le nom de Auzerma, du mot indien *auzer*, qui veut dire sel, parce qu'ils virent là, pour la première fois, les Indiens faire évaporer l'eau de sources salées. A peu de distance, ils trouvèrent ensuite, non sans surprise, les traces d'une expédition qui, sous les ordres de Belalcazar, était venue de Cali jusque dans ces parages. Vadillo, comprenant que son but était manqué, battit en retraite; il ne laissait à chaque soldat survivant qu'une valeur de dix piastres, pour prix d'une année de fatigues et de périls.

Il était réservé à George Robledo de compléter la découverte de la province d'Antioquia et d'y fonder les premiers établissements.

Robledo était un homme énergique, ambitieux, accoutumé déjà aux travaux de la conquête : il avait accompagné Sébastien Belalcazar dans l'expédition de Popayan.

Après avoir laissé une petite colonie dans la vallée de Umbra, il descendit vers Caramanta; après cela, il vainquit les Indiens d'Arma, sita où il fonda peu après une ville, passa sur la rive droite du Cauca, et acheva de déterminer le cours de cette grande rivière, dont l'embouchure dans la Magdalena avait été reconnue quelques années auparavant par les colons de Sainte-Marthe.

Après avoir fondé, en 1540, la ville de Carthage, sur la rive droite du Cauca, Robledo, pour obéir aux ordres du gouverneur de Popayan, dut suspendre ses découvertes et ses conquêtes. Au bout d'une année, il se remit en marche, suivit la rive droite du Cauca et fit reconnaître les villages de Pascua et de Nungia, riches en salines. Il n'osa pas s'aventurer à travers la cordillère glacée d'Arby (aujourd'hui Hervé). Bientôt il vit s'ouvrir devant lui la vallée d'Aburra, à laquelle il donna le nom de Médellin, en souvenir d'une ville de l'Estramadure, bâtie sur le Guadiana. Jamais, depuis le commencement de ses campagnes, il ne s'était trouvé dans un pays aussi attrayant. Des champs cultivés, plantés d'arbres fruitiers, des villages populeux, se dessinaient à perte de vue. C'était la terre promise après le désert. Les habitants, d'un caractère pacifique, ne songèrent point à repousser les Espagnols; saisis, à leur aspect, d'une frayeur insensée, ils se pendirent et s'étranglèrent en grand nombre : il fallut beaucoup de patience et de bons traitements pour les convaincre qu'ils n'avaient pas affaire à des démons. De la vallée d'Aburra, les Espagnols, remis de leurs fatigues, franchirent la cordillère, traversèrent le Cauca sur des radeaux de bambous, et se mirent en quête de nouvelles terres. Ils consumèrent plusieurs mois en marches et en contre-marches. Découragés, à bout de ressources, sans chaussures, presque sans vêtements, ils craignirent de repasser le fleuve et fondèrent, dans la vallée de Hebajico, la ville de Santa-Fé-de-Antioquia. La première installation terminée, Robledo résolut de se rendre à Carthagène, et de là en Espagne, pour obtenir le gouvernement du pays qu'il avait découvert. Accompagné seulement de douze hommes, sans guides, mais poussé par l'ambition, il osa reprendre le chemin de Saint-Sébastien, à travers les forêts, les populations hostiles, les dangers dont il avait la dure expérience. Il arriva, nu, déchiré, se traînant à peine. Au lieu des honneurs qu'il attendait, il fut jeté en prison par le gouverneur, sous prétexte que les terres découvertes par lui appartenaient à la juridiction de Carthagène.

Le territoire de la province actuelle d'Antioquia était habité, lors de la Conquête, par des peuplades nombreuses, les unes barbares, les autres policées. Les habitants étaient beaucoup plus braves que les Indiens de la côte. Nous avons vu le cacique Nutibara

résister heureusement à l'invasion de son territoire. Ses soldats harcelèrent longtemps les Espagnols dans leur retraite, mangeant les blessés et les traînards.

L'anthropophagie était pratiquée en grand dans la vallée d'Antioquia. Cieza raconte qu'un cacique, ami des Espagnols, Nabonuco, vint un jour faire visite à Robledo, accompagné de trois femmes. Sur un signe du maître, deux d'entre elles se couchèrent sur le sol, et l'Indien, au grand étonnement des Blancs, s'en servit comme de coussins, pour paraître dignement dans cette entrevue. Interrogé sur ce qu'il ferait de la troisième, « je vais la manger, » dit-il. Les Hébéjiciens unissaient leurs prisonniers aux femmes de leur tribu, mangeaient les enfants qui en naissaient, et lorsque les prisonniers étaient devenus vieux, le même honneur était leur partage.

Sur la rive droite du Cauca, les tribus de Quimbaya engraissaient les prisonniers dans de grandes cages de bambous, pour s'en régaler aux jours de solennité. C'était pour eux un luxe, et non une nécessité relative, comme chez quelques peuplades tout à fait sauvages. Leurs terres étaient cultivées, elles produisaient en abondance le maïs, la *Juca* et d'autres racines : des arbres fruitiers entouraient leurs maisons. C'étaient



Pont sur la rivière Otun. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

des hommes grands et robustes ; les femmes ne manquaient ni de grâce ni de beauté ; elles n'avaient d'autre vêtement qu'une étroite bande d'étoffe. Ces Indiens faisaient des sacrifices humains à de grandes idoles en bois. Ils combattaient avec la flèche, le javelot, la massue et la fronde. Les bijoux d'or étaient assez communs parmi eux ; leur principale richesse venait du commerce du sel.

Les Indiens d'Arma étonnèrent les Espagnols par leur bonne organisation militaire ; ils marchaient au combat en corps réguliers, avec des bannières couvertes de figures symboliques, et constellées d'étoiles d'or. Les chefs portaient un diadème, un plastron et des bracelets d'or finement travaillés. Leur cacique fit présent à Robledo d'un vase d'or pouvant contenir deux pintes d'eau, pesant environ trois livres. Tout annonçait, chez ces Indiens, une civilisation déjà ancienne. Les Espagnols fondèrent sur leur territoire un établissement important, mais qui ne fut pas longtemps prospère : Arma n'est aujourd'hui qu'un misérable village.

Les indigènes de Guaca surpassaient de beaucoup, en civilisation, les autres peuplades de la province. Dans leur vallée, en pleine culture, on voyait des maisons, grandes et bien construites, entourées de vergers où croissaient le goyavier, l'avocatier, l'ananas et diver-

ses espèces de palmiers utiles. Le peuple était industrieux et riche. Hommes et femmes portaient des vêtements de coton; ils avaient poussé fort loin l'art de travailler l'or. Quand le cacique visitait les villages ou commandait une expédition, il se faisait porter sur une litière de bambous recouverts de feuilles d'or minces et polies. Les funérailles étaient entourées d'une grande pompe, et l'on enterrait avec le défunt ses objets les plus précieux, ainsi que les femmes de son harem qu'il chérissait le plus.

Nous avons dit comment une Indienne de Guaca découvrit aux Espagnols une de ces riches sépultures. Aujourd'hui, dans toute la Nouvelle-Grenade, on donne le nom de *guaca* aux tombeaux indiens, probablement en mémoire du premier trésor de ce genre découvert dans la province d'Antioquia. Nous nous sommes pro-



Paysans de la vallée de Medellin. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

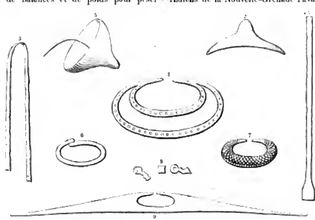
curé un assez grand nombre d'objets provenant des sépultures de la vallée de Guaca; ce sont des vases de terre rouge, brune ou noire, remarquables par l'élégance de la forme, l'originalité des ornements, la naïveté des images, et par le vernis à peu près inaltérable qui les recouvre. Nous avons également possédé des objets en or fort intéressants au point de vue de l'exécution, et aussi parce qu'ils nous ont servi à découvrir une partie des procédés mis en usage par les bijoutiers et les orfèvres indiens.

La plupart des habitants de la Nouvelle-Grenade croient que les Indiens connaissaient des plantes dont le suc avait la propriété de rendre l'or aussi souple que la cire. Cette croyance date de loin : nous la trouvons partagée par un certain Antonio Julian, dans un livre fort curieux publié en 1786, sous le titre de *la*

Perla de América. Voici ses propres paroles : « On répète partout, d'après une tradition généralement admise, que les Indiens connaissaient une herbe ramollissant les métaux et les rendant malléables à plaisir. Cela se dit et cela est cru par les hommes les plus intelligents de la province. »

Ce fut au village de Buritica que les compagnons de Robledo virent pour la première fois les fourneaux de terre et les outils employés par les Indiens pour fondre et travailler l'or. Nous avons constaté, sur des idoles fondues de plusieurs pièces, qu'ils faisaient usage de la soudure. Les alliages de cuivre leur étaient familiers, tant pour augmenter la masse du métal, que pour en fabriquer des burins pour le travail au repoussé.

Le chroniqueur Cieza rapporte, entre autres détails sur l'industrie des indigènes de la province, qu'ils « se servaient de balances et de poids pour peser l'or. » De la part d'un écrivain moins consciencieux, cette assertion isolée pourrait laisser quelque doute, mais l'auteur de la *Crónica del Peru* a toujours justifié la belle profession de foi de sa préface : « Je me propose de raconter ici ce que j'ai vu et ce dont je me souviens, sans vouloir rien ajouter ni retrancher, j'en donne au lecteur ma parole. » On sait d'ailleurs, d'autre source, que la balance était connue des Péruviens. En l'année 1525, Bartolomé Ruiz, pilote de Pizarre, ayant longé les côtes du Pacifique, depuis le golfe de Panama jusqu'à l'équateur, accosta en mer un radeau chargé de toiles de coton et de tissus de laine. Les marchands qui montaient le radeau apportaient des balances en forme de *romaine* pour peser l'or contre lequel ils venaient échanger leurs produits sur la côte du Chocó. Les Péruviens avaient-ils inventé la balance? Était-ce un héritage de civilisations antérieures? Les Indiens de la Nouvelle-Grenade l'avaient-ils emprun-



ANTIQUITÉS INDIENNES : OBJETS EN OR TROUVÉS DANS LES TOMBEAUX.

1. Anneaux de narines. — 2. Ornement du sein. — 3. Épingle à cheveux. — 4. Burin. — 5. ? — 6. Anneau. — 8. Perles sortant du moule. — 9. Moustache.

tée à ceux du Pérou? Les faits manquent pour répondre à cette question, comme ils manquent pour établir l'origine de cet instrument dans l'ancien monde.

C'est encore dans la précieuse Chronique de Cieza que nous avons trouvé la première notion positive sur l'existence d'un chien domestique chez plusieurs nations de l'Amérique du Sud. Les Espagnols rencontrèrent les premiers chiens dans la vallée d'Aburra : ne les entendant point aboyer, ils leur donnèrent le nom de chiens muets. D'après Garcilaso de la Vega, dans son *Histoire générale du Pérou*, l'on trouva aussi dans ce pays des chiens qui semblaient être une petite variété du chien de berger.

On voit, par cet aperçu rapide, que les aventuriers espagnols trouvaient à chaque pas, dans leurs expéditions, des sujets d'étonnement, d'admiration et d'étude, en présence de civilisations si diverses, où la barbarie côtoyait des mœurs raffinées. Mais ces hommes avides, ignorants, superstitieux, ne nous ont transmis que des données fort incomplètes sur la partie la plus intéressante de leurs excursions aventureuses. De l'or! de l'or! Qu'importait le reste?

Les détails qui vont suivre se rapportent à la province d'Antioquia, telle qu'elle était avant la récente division de la Nouvelle-Grenade en un plus grand nombre d'États.

La province d'Antioquia s'étend de 5° à 8° 34′ de latitude boréale, et de 0° 6′ à 2° 18′ de longitude occidentale, d'après le méridien de Bogotá. Elle comprend deux mille deux cents lieues carrées, dont la plus grande partie est couverte de forêts. Les pâturages y occupent environ trois cents lieues et la culture soixante-dix à quatre-vingts lieues carrées.

Tout concourt à faire de cette province le cœur de la

République néo-grenadine. Aucune autre ne réunit plus d'éléments de prospérité.

Limitée d'un côté par la cordillère occidentale, au pied de laquelle coule le Cauca, elle est traversée par les nombreux rameaux de la cordillère centrale, qui forment, à une altitude moyenne de deux mille cinq cents mètres, des plateaux accidentés où règne, toute l'année, le climat de la France au printemps, tandis qu'en descendant dans le bassin de la Magdalena, on retrouve les ardeurs de la région équatoriale.

Partant de la vallée de Médellin, si l'on se dirige vers Santa-Rosa par la route royale, on voit se dérouler à perte de vue les vigoureuses ondulations des montagnes, semblables à une mer de verdure. Prend-on le chemin de Sonson, l'uniformité grandiose fait place au désordre le plus imposant. Les montagnes semblent tombées pêle-mêle; l'œil n'embrasse que des cimes; les profondeurs se cachent sous une vapeur épaisse. Plus loin, au sud, brille le glacier de Ruiz.

Avant d'arriver à Mariuilla, sur la route de Naré à Médellin, si l'on appuie sur la droite et qu'on suive le chemin de Santo-Domingo, pour se diriger en ligne droite vers la vallée de Médellin, on arrive par une succession de pentes assez douces au point culminant de la cordillère, où le voyageur a souvent la bonne fortune de contempler un des spectacles les plus beaux que puisse offrir la nature pompeuse des Andes grenadines. Devant lui s'allonge une ligne bleuâtre de montagnes à la crête onduleuse : c'est la cordillère occidentale. A ses pieds, une pente rapide s'achève dans un abîme flottant de nuages; de ce vaste dais suspendu sur la vallée émergent au loin quelques cimes verdoyantes. L'œil, ébloui, se perd dans les étendues floconneuses auxquelles les rayons du soleil levant donnent des reliefs fantastiques. Les nuages, vus en dessous, sont loin d'offrir l'uniformité de surface que nous leur voyons d'en bas; leur aspect est plus riche de couleurs, plus imprévu de formes. Tout à coup, dans cette mer capricieuse, le vent fait une trouée. Le soleil y projette une gloire immense, et l'on voit s'éclairer, à une profondeur qui semble incalculable, tant les objets semblent petits, toute la vallée du Porsé, semée de fermes, de bosquets et de prairies.



Antiquités indiennes : Objets en terre.

La province d'Antioquia, par suite de l'heureuse disposition des Cordillères, est très-riche en cours d'eau : le Naré se jette dans la Magdalena ; le Porsé arrose la vallée de Médellin, prend le nom de Nechi, et se verse dans le Cauca, affluent, ou plutôt frère jumeau de la Magdalena. Le Guadalupé, tributaire du Nechi, forme une des chutes les plus remarquables du monde. Après deux cascades en gradins, chacune d'environ cent mètres de haut, il se précipite d'un seul jet à une profondeur de quatre à cinq cents mètres. Malheureusement, cette merveille de la nature se trouve dans une région presque solitaire, et elle reste inconnue.

Aucune de ces rivières ne se prête à la navigation. Leur cours est interrompu par des rapides, des tourbillons, des chutes, des roches éboulées. Ailleurs, on voit une rivière s'engouffrer dans une caverne, et sortir en bouillonnant à quelques centaines de mètres plus loin: telles sont la *Puente piedra* et la *Puente tierra*, sur le Naré.

Le Cauca lui-même, malgré l'optimisme des touristes néo-grenadins, n'est point navigable dans la province d'Antioquia. Le courant est très-rapide, depuis l'embouchure jusqu'à Espiritu-Santo, où commence une série d'obstacles. Au point nommé Remango, la rivière forme un tourbillon que nulle embarcation ne peut franchir. Plus loin, à Orobajo, toute la masse d'eau se presse dans un couloir large à peine de vingt-

cinq mètres. Par 6° 46' de latitude se trouve la cataracte de Juan Garcia, due à un éboulement de roches. L'idée de rendre le Cauca navigable est le rêve favori des habitants de la province d'Antioquia, mais un rêve impraticable. C'est par l'Atrato qu'on pourra établir une communication facile avec l'Océan.

Pour se rendre d'un point à un autre de la province, il faut voyager à pied, à cheval, à bœuf ou à homme, suivant qu'on suit la route royale, le chemin de petite communication ou la *trocha*, sentier tant bien que mal indiqué, et fréquenté surtout par des porteurs. Avant de l'avoir expérimenté, je n'aurais jamais cru que le bœuf, si lourd en apparence, fût une meilleure monture que le mulet, dans des chemins ravinés, fangeux, embarrassés de racines, obstrués de troncs et de roches, coupés de torrents, bordés de précipices. Cependant rien n'est plus sûr. Dès qu'il n'est pas question d'aller vite, mais d'arriver sain et sauf, le bœuf se tire de mauvais pas où la mule la plus adroite et la plus vigoureuse perdrait pied ou s'embourberait.

Là où le bœuf ne passe pas, il faut se faire porter. Pas de manière de voyager plus désagréable. Mieux vaudrait marcher, mais marcher par ces sentiers est impossible à qui n'en a pas l'habitude. Vous vous



Une ferme en terre froide. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

asseyez sur une sellette que le porteur charge sur son dos. A certains moments, votre vie et la sienne dépendent de votre immobilité. Vous êtes un colis, comportez-vous en conséquence. Si votre homme vous laisse, par mégarde, tomber dans l'eau, dans la vase ou sur des pierres, il n'est point responsable des avaries.

Les ponts sont rares. On passe à gué les torrents et les petites rivières. Si le cours d'eau est en crue, prenez patience et attendez que le torrent baisse.

Le dessin que j'ai conservé d'un pont sur le Porsé (vallée de Médellin), donne une idée assez juste de l'art tout primitif des ingénieurs du pays. Le plus souvent on met pied à terre pour traverser les ponts. Le tablier élastique ondule sous les pas d'une façon inquiétante : quelques poutrelles absentes laissent voir l'eau qui se brise avec fracas contre les rochers, et pour peu que votre monture soit peureuse ou capricieuse, vous êtes forcé d'attendre du renfort pour vaincre sa répugnance.

En général, les voies de communication de la province sont dans un état déplorable. Les habitants disent qu'ils se frayeront de bonnes routes quand ils feront un commerce plus considérable. Impossible de leur faire comprendre qu'il faut commencer par rendre les communications faciles. Dans l'état actuel, les frais de transport augmentent la valeur des produits agri-

coles dans la proportion de cinq à six francs par quintal, pour un parcours de quatre lieues.

Climat de la province. — Terres chaudes, tempérées et froides — Population, coutumes. — Commerce, industrie. — Sur l'histoire de la canne à sucre. — Du sucre, considéré comme aliment. — Coup d'œil sur la faune et sur la flore de la province.

Il n'y a que deux saisons dans la province d'Antioquia : la saison sèche et la saison pluvieuse. Chacune dure environ six mois. La première commence au solstice de décembre ; la seconde, au solstice de juin. Il faut toutefois se garder de prendre dans un sens absolu ces termes de saison sèche et de saison chaude. Pendant les six mois d'été, il tombe assez de pluie pour entretenir la végétation, à partir d'une élévation d'environ mille mètres. Pendant l'hiver, ou saison des pluies, le ciel reste souvent serein pendant plusieurs jours, et les ondées, très-abondantes, ne durent pas longtemps. Quant à la température, elle ne varie, d'une saison à l'autre, que de deux ou trois degrés.

Il suffit de choisir, selon l'altitude, une plaine, une vallée, un plateau, une montagne, pour se procurer le climat que l'on préfère. Dans certaines régions, on les



Groupe de fruits. — Dessin de A. Faguet, d'après une photographie.

a tous sous la main, dans un rayon de quelques lieues. On calcule que la température décroît en moyenne d'un degré pour une élévation de cent soixante-dix à cent quatre-vingts mètres. A Carthagène et à l'embouchure de la Magdalena, la température moyenne est de 33°(?). Dans la province d'Antioquia, à une hauteur de mille mètres, elle est de 27°(?) ; à deux mille mètres, de 24°(?) ; à trois mille mètres, de 11°, et à quatre mille mètres, de 5° centigrades. Cependant la température ne décroît pas d'une manière uniforme à mesure que l'on s'élève. La couche d'air qui se refroidit le plus rapidement est comprise entre deux mille cinq cents et trois mille cinq cents mètres.

Cette différence de température, correspondant surtout à la hauteur des diverses régions, a fait adopter ici les divisions en terres chaudes, terres tempérées et terres froides. Les terres chaudes s'élèvent jusqu'à six cents mètres environ : c'est la patrie des cocotiers, des scitaminées, des musas, des fougères en arbre. La zone tempérée est comprise entre six cents et deux mille mètres : on y voit encore des palmiers, les cinchonas y prospèrent, et les béfarias aux fleurs changeantes égayent les abords des forêts. Les terres froides, qui s'élèvent jusqu'à trois mille mètres, n'ont rien de l'aspect tropical : là croissent de tristes forêts de chênes aux troncs rouilleux, aux branches chargées d'un che-

velu parasite. Pourtant on y rencontre des passiflores arborescentes, de belles liliacées, des fuchsias et des arums élégants.

Au-dessus s'étendent les *páramos* ou plateaux froids. A partir de trois mille cinq cente mètres, on ne voit plus d'arbres ; des arbustes rabougris et des plantes alpines végètent jusqu'à quatre mille cent mètres, puis le sol ne produit que de rares graminées, des lichens, jusqu'à la limite des neiges, qui varie entre quatre mille sept cents et quatre mille neuf cents mètres.

Malgré le grand nombre d'expériences auxquelles je me suis livré, il m'a été impossible de constater une diminution de l'humidité atmosphérique proportionnelle à l'altitude, si ce n'est à partir d'une hauteur de trois mille trois cents mètres, limite de la formation des nuages épais. La zone la plus électrique est comprise entre deux mille deux cents et deux mille cinq cents mètres. C'est à cette altitude que l'on voit éclater les plus beaux orages, accompagnés de pluies torrentielles.

La quantité d'eau qui tombe chaque année sur les terres tempérées équivaut à une colonne de un mètre quatre-vingts, tandis que la moyenne, en Europe, est de cinquante centimètres. Dans les terres chaudes du Chocó, on peut estimer à un tiers en plus la hauteur fournie par l'udomètre : les observations faites à Guayaquil donnent deux mètres quarante-trois.

La province d'Antioquia contient environ cent vingt-trois mille habitants, que l'on peut répartir ainsi : descendants d'Espagnols plus ou moins mêlés aux Indiens, trente mille; Indiens civilisés, mulâtres et races croisées, soixante-quinze mille; noirs libres, treize mille ; Indiens sauvages, cinq mille. L'Indien de race pure a complétement disparu. Et pourtant, à l'époque de la Conquête, il n'y avait pas moins de cinq cent mille indigènes dans le territoire aujourd'hui occupé par la province d'Antioquia. Faut-il s'étonner de leur disparition, quand Oviedo se plaignait déjà de ce que l'on eût mis à égorger les indigènes une telle hâte « que les naturalistes n'avaient pas eu le temps de les étudier. »

Les Antioquiens sont laborieux, intelligents, sobres. L'amour de la propriété est très-développé chez eux. Chacun veut avoir un coin de terre à soi, et presque tous y parviennent.

L'habitant des régions tempérées participe de la nature qui l'environne. C'est l'agriculteur d'Europe, mais menant une vie plus facile, sous un ciel plus clément, sur une terre plus féconde. Sa maison est formée de jeunes troncs juxtaposés ; le toit est fait de feuilles de palmier ou d'iraca. Deux cloisons de bambous divisent la demeure en trois compartiments. Celui du centre sert de salon et de salle à manger. A droite et à gauche, on voit une chambre à coucher garnie de lits en bambous, et une pièce destinée aux provisions. Sur l'une et l'autre s'étend une soupente, qui fait indifféremment office de lit banal ou de grenier. L'ameublement de la salle comprend des bancs de bambou, une table, quelques chaises foncées en cuir brut. Un cuir de bœuf, tendu sur un cadre, ferme la porte.

Derrière la maison, ou à côté, se trouve la cuisine, petite construction fort simple, sans cheminée. On allume le feu au centre, de grosses pierres servent de chenets, la fumée sort comme elle peut. Les ustensiles consistent en un grand mortier de bois pour décortiquer le maïs, une large pierre de syénite ou de porphyre, sur laquelle on le broie au moyen d'une autre pierre plus petite, des marmites de terre sans vernis, une chocolatière de même fabrique, des calebasses, des cuillers de bois, des tronçons de bambous pour transporter et conserver l'eau.

Les instruments de l'agriculteur correspondent à la simplicité de son mobilier : une hache, un machete, un *calabozo*, sorte de couperet, recourbé en serpe, un *regaton*, fer méplat, large de trois ou quatre pouces, muni d'un long manche, suffisent à ses travaux.

La richesse du maître consiste en une dizaine d'arpents. Autour de la maison, dans la prairie, paissent deux ou trois vaches et grognent quelques porcs. Des poules gloussent sous les bananiers, auprès d'un champ de maïs. La canne, la *Juca*, l'*aracacha* (*Aracacia esculenta*), la *mafafa* (*Arum esculentum*), la *batata* (*Convolvulus Batata*), les pommes de terre, les haricots, les choux et les oignons, complètent la culture des propriétaires les plus industrieux, mais le grand nombre s'en tient à la banane, à la canne et au maïs. Le paysan n'a besoin que de peu d'efforts pour obtenir ces produits de première nécessité. Il coupe, dans la saison sèche, les arbres et les arbustes d'un arpent de terre; quelques semaines après, il y met le feu. Quand le sol est refroidi, il fait avec le regaton un trou profond de doux ou trois pouces, sème le maïs et le recouvre. Au bout de deux mois, il arrache les mauvaises herbes au pied de chaque touffe, et trois mois après, il obtient une récolte de mille pour un. La canne est vivace et n'exige aucun soin. Quant au bananier, il suffit de le dépouiller, de temps à autre, des feuilles fanées et des tiges desséchées, pour que des jets nouveaux jaillissent de la souche.

Telle est la manière de vivre du plus grand nombre des habitants de la province. Existence simple, uniforme, sans plaisirs, sans souffrances, sans passions.

Au-dessus de cette classe s'élève l'*hacendado*, gentilhomme fermier. Il ne faut lui demander ni instruction ni manières raffinées, mais il est généralement honnête, intelligent et industrieux. L'hacendado est un homme de bonnes mœurs, soigneux de l'honneur de sa famille, ordinairement fort nombreuse; il est bon voisin, bon ami, hospitalier.

C'est une bonne fortune pour le voyageur de rencontrer, à la fin de la journée, une hacienda d'heureuse apparence. Il n'en connaît point le maître, mais il est sûr d'avance d'y trouver bon visage d'hôte, bon souper et bon gîte.

Une lourde porte à claire-voie donne entrée dans

une petite prairie qui précède la maison. Le travail du jour s'est terminé de bonne heure. La famille est réunie dans la salle, sous la galerie et sur la pelouse. Les enfants jettent des poignées de maïs aux poules et aux dindons, les domestiques séparent les jeunes veaux de leurs mères, les ouvriers reviennent des champs, rapportant des cannes à sucre dorées, des régimes de bananes vertes ou jaunes, des corbeilles de fruits, de l'herbe de *Para* pour un cheval favori. Le maître distribue un peu de sel aux mules et aux chevaux de main auxquels on vient de rendre la liberté; la dame du logis s'occupe nonchalamment de quelques soins domestiques.

Dès que les aboiements du chien lui signalent l'étranger, l'hôte vient l'attendre sur le seuil, l'invite cordialement à descendre et lui tient l'étrier. Souvent, il veut lui-même desseller le cheval, pendant que les valets déchargent les mules; il vous dit, en vous offrant la main, d'entrer avec confiance dans « votre maison. » Il a raison, vous êtes chez vous.

Asseyez-vous sur ce banc, dans le corridor de la façade, pour que l'on vous débarrasse de vos jambières et de vos éperons. Vos bêtes de selle, après s'être bien roulées sur l'herbe, viennent chercher le maïs qu'on leur a préparé. Les bêtes de charge s'ébaudissent dans la prairie voisine. On a pendu votre selle à un crochet de bois, vos bagages sont rangés en bon ordre, entrez maintenant dans l'habitation; le maître vous invite à le suivre. Une vaste salle, séparée en deux parties par deux cloisons qui s'arrêtent à la naissance du toit, quatre cabinets aux angles, composent l'édifice. La pièce du milieu sert de salon et de salle à manger. Une grande table au centre, deux *tarimas* ou larges bancs sans dossier, des chaises foncées en cuir point ou frappé, deux lourds fauteuils du même style; une petite table ornée d'un crucifix, de verres à devises, de flacons dorés et d'un miroir portatif; voilà ce qui frappe les regards. Quelques enluminures sont retenues au mur par des épines de cactus.

Les deux chambres à coucher qui s'ouvrent à droite et à gauche n'ont pas de porte: une tenture de mousseline blanche, à embrasses de rubans, en ferme à demi l'entrée. Les lits à colonne, de construction plus que simple, y sont nombreux, car la famille s'est vite accrue, et les filles, en se mariant, sont demeurées sous le toit paternel.

En face de la porte d'entrée, une autre porte semblable s'ouvre sur la cour, bordée par une cuisine, une écurie et une baraque pour les ouvriers. Lorsqu'il y a des fenêtres, elles sont petites, à volets sans vitres, assombries par un lourd grillage de bois.

On sert le souper, simple, mais toujours bon après une journée de route. Si votre hôte s'estime votre égal, il s'assied avec vous à table: sa femme et ses filles vous servent avec un empressement plein de bonne grâce.

L'hôte vous indique votre lit; c'est d'ordinaire une des tarimas de la salle, sur laquelle les femmes étendent une natte, des draps et une couverture, en vous souhaitant une bonne nuit. Si vous n'avez pas envie de dormir, les hommes vous tiennent compagnie. On vous questionne sans indiscrétion, bien qu'ici comme ailleurs, les apparences aient un grand pouvoir. On se fait souvent une idée de votre valeur par le nombre de vos domestiques, l'aspect de votre équipage, la beauté de votre monture ou l'éclat d'un mors d'argent.

Si vous plaisez, on vous invite à vous reposer le lendemain dans la famille. Si vous n'êtes pas pressé, si vous voyagez en touriste, si surtout deux beaux yeux noirs vous ont regardé pendant que vous disiez « merci, » — plus pour ce regard que pour le verre d'eau que l'on vous offrait au dessert, — vous acceptez cette offre cordiale, sûr d'emporter de bons souvenirs de ce toit hospitalier.

L'Antioquien est fortement attaché à sa patrie; malgré ses mœurs pacifiques, il est plein de courage pour combattre les pronunciamentos des provinces voisines, qui sont remuantes et difficiles à gouverner. Xénophon a dit: « Les gerbes donnent à ceux qui les font croître le courage de les défendre. » L'Antioquien, propriétaire d'un champ, habitué à une vie tranquille et honnête, est ennemi des révolutions, tandis que la province du Cauca, où la masse des habitants n'est pas propriétaire, fournit toujours un contingent nombreux aux généraux avides de pouvoir.

Ici l'on emploie mieux son temps. Le commerce, l'industrie, l'agriculture, offrent des ressources inépuisables, et chacun s'efforce d'arriver à un bien-être modeste. Mais, en raison même de la simplicité des goûts et de la modestie des désirs, on ne met en œuvre qu'une faible part des richesses qu'on a sous la main.

Le commerce se borne à peu près au trafic dont nous avons parlé à propos de Médellin. Il n'y a ni fabriques ni grands ateliers dans la province. La sellerie s'y fait dans de bonnes conditions. La bijouterie, d'un caratère naïf qui ne manque pas de bon goût, s'exporte dans les provinces du sud. L'art de la teinture est presque inconnu, et cependant le sol produit des plantes précieuses, qu'il importerait de faire connaître à l'industrie européenne. J'ai vu teindre en jaune avec la Brujita (*Rubia*); en incarnat, en plongeant l'étoffe jaune dans une décoction de Solvia amarga (*Cupatorium*); en vert, avec des feuilles de Chilca (*Baccharis*); en noir, avec l'écorce du Scoro (*Malpighia*). L'indigo croît spontanément, mais on n'en sait pas extraire la fécule colorante.

Les principaux produits de l'agriculture sont le maïs, qui mûrit jusqu'à l'altitude de 2500 mètres, la *Juca*, l'*Aracacha* (*Aracacia esculenta*), la Mafafa (*Arum Colocasia*), la pomme de terre, qui se plaît entre 1500 et 3000 mètres, mais produit encore à 4000; les haricots, cultivés dans la zone tempérée; le blé, qui donne deux récoltes par an, et prospère entre 1200 et 1600 mètres; le bananier, dont les fruits mûrissent jusqu'à 1800 mètres; enfin la canne à sucre, dont quelques variétés peuvent encore s'utiliser, surtout comme fourrage, jusqu'à la limite des terres froides. Comme on voit, la question d'altitude décide du genre de culture qu'il

convient d'entreprendre dans un terrain donné. Aussi lorsqu'on voyage dans les parties peuplées des Cordillères, l'aspect des champs varie quelquefois d'heure en heure.

En somme, les deux grandes cultures sont celles du maïs et de la canne. Le sucre entre pour une part considérable dans l'alimentation, non pas raffiné ou au moins purifié, comme il paraît sur le marché des villes, mais sous forme de *panela*, c'est-à-dire de cassonade moulée en pains d'environ une livre. Un travailleur, aux mines ou dans les fermes, reçoit de 275 à 400 grammes de sucre par jour. En voyage, les gens du pays n'emportent souvent que du pain de maïs et de la *panela*; les muletiers se contentent, dans la journée, de manger du sucre arrosé d'eau fraîche.

J'ai souvent fait comme eux et m'en suis très-bien trouvé. L'eau sucrée chaude figure, au même rang que le chocolat, dans le repas du soir. Chez l'Européen, l'usage du sucre à haute dose produit d'abord quelques accidents bilieux, mais on s'y habitue facilement, et bientôt il devient indispensable. Le voyageur soigneux de sa monture ne doit pas négliger d'emporter une ou deux livres de panela, pour les heures les plus chaudes du jour.



Orchidées de la province d'Antioquia. — Dessin de A. Faguet, d'après un croquis de l'auteur.

Le sucre, en effet, est un aliment respiratoire par excellence, c'est-à-dire capable de fournir, sous un petit volume, les matériaux de la combustion humide qui entretient la chaleur. Le maïs, la plus riche des céréales en principes gras et en azote, le cacao et une petite partie de viande suffisent pour former, avec le sucre, une alimentation complète.

J'ai lu récemment, dans un livre destiné à l'instruction de la jeunesse, que la canne à sucre était originaire des Antilles. Autant vaudrait dire que la pomme de terre a été transportée d'Irlande en Amérique par l'aventureux amiral Raleigh. Isaïe et Jérémie parlent de *cannes douces*, que l'on apportait de loin en Judée. Strabon dit qu'il croît dans l'Inde un roseau dont on

retire du miel semblable à celui des abeilles; Lucain et Marc Varron le confirment à leur tour.

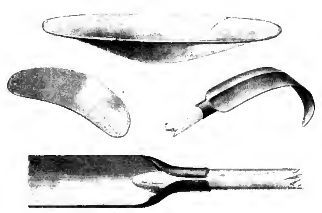
Enfin, Pline fait aussi mention de sucre, produit dans l'Arabie et dans l'Inde.

Les sucreries de l'État d'Antioquia sont presque toutes installées sur un modèle très-primitif. Les cannes sont broyées entre des cylindres de bois placés au centre d'un manége et mis en mouvement par des mules; le jus est porté dans quatre ou cinq chaudières établies sur un long fourneau chauffé avec la bagasse. Là il se concentre par évaporation, se débarrasse des impuretés sous forme d'écume, et subit, en se desséchant, une première cristallisation. En sortant de la dernière chaudière, il est versé dans les moules, et prend le nom de *panela*.

Nous avons vu que la province d'Antioquia possède tous les climats. Aussi, pour étudier sa flore et sa faune, faudrait-il embrasser presque tous les végétaux et les animaux de la Nouvelle-Grenade.

Dans les forêts des chaudes vallées, dans les défilés de la cordillère, croissent avec force les essences les plus précieuses : l'ébène, l'acajou, l'arbre nommé cèdre dans le pays, le laurier indestructible, les ingas et les mimosas, mêlés au sassafras, aux bois de Brésil et de Campêche, que çà et là le Fromager gigantesque domine de son robuste branchage.

Un baume analogue à celui du Pérou, le styrax, la Résine animée exsudent des écorces fendues par le soleil. Des palmiers de toute taille, des fougères arborescentes aux panaches finement découpés, tantôt forment des groupes pleins d'ombre, tantôt se détachent avec grâce sur le fond obscur de la forêt, ou portent leur couronne découpée au dessus des cimes couvertes de fleurs. Des broméliacées aux fibres textiles, des cactées aux fleurs



Outils de mineur. — Dessin de B. Bonnafoux, d'après un croquis de l'auteur.

superbes, aux fruits rafraîchissants, forment de distance en distance des fourrés impénétrables. Au bord des eaux et dans les terrains marécageux, le bambou envahisseur dresse ses chaumes géants et laboure le sol de ses racines traçantes, aliment favori du tapir.

Sur le tronc des grands arbres, des *Pothos* parasites enroulent leurs guirlandes de feuilles digitées, tandis que la vanille au fruit odorant serpente dans les rameaux. La fantastique famille des Orchidées, qui ne demande à l'écorce qu'un point d'appui, et pour vivre n'a besoin que d'air et de lumière, surprend à chaque pas le regard par l'étrange variété de ses fleurs. Celle-ci est un papillon; celle-là une colombe; ici ce sont des sauterelles, des mouches; on en voit en forme d'urne, de sandales, d'encensoir; on dirait l'œuvre capricieuse de Titania pendant une *nuit d'été*. La province d'Antioquia offre au botaniste une merveilleuse collection de plantes, dont un grand nombre sont encore inconnues en Europe. Le figuier tueur d'arbres (*Ficus dendrocida*) enlace d'un mince cordon lisse et souple le tronc d'un anacarde, s'y cramponne par des suçoirs, jette çà et là des filets aériens qui enserrent, à leur tour, l'arbre hospitalier et retombent à terre pour prendre racine. La liane grossit, ses nœuds se soudent, s'élargissent, étreignent leur support dans une gaîne vivante, le compriment, l'étouffent : il tombe lentement en poussière et laisse à sa place une colonne creuse, vivante, ouvrée à jour.

Le Puma, petit lion sans crinière, le jaguar, le cougouar et le chat-tigre poursuivent dans ces solitudes le cerf, le chevreuil, la loutre; le lagoti, le sphiggure couy, le cabiaï, les agoutis, les pacas, sont pour eux des proies faciles et abondantes. Le tamanoir et la tamandua dardent leur langue gluante sur les nids de fourmis et de termites dont ils font leur nourriture; l'aï se cramponne aux arbres, dont il parcourt lentement les branches. De nombreuses tribus de singes prennent leurs ébats dans les futaies : ce sont des Atèles

à queue prenante, des Araguates et des Alouates hurleurs, des Chiropotes et des Belzébuth à longue barbe, plusieurs variétés de Sapajous et de Macaques, des Titis, et enfin le Midas léoninus, miniature d'un lion nouveau-né.

Parmi la gent ailée, des vautours, des aigles, des faucons, des strix, représentent la force et le carnage; tandis que les colibris et les oiseaux-mouches, parés de pierreries, semblent, comme les fleurs dont ils sucent le miel, ne vivre que d'air et de rosée. La nuit voit sortir de leur retraite les vampires qui sucent le sang. Le héron, les spatules au large bec, les canards au plumage métallique, animent les bords des rivières et les plages inondées. Dans les fourrés, des perroquets et des troupes de perruches rivalisent de bruit avec les cigales assourdissantes : en haut, toujours par couples, volent à tire-d'aile des aras bleus, verts et rouges, qui lancent par intervalles leur cri rauque; le toucan au bec difforme vole lourdement dans les grands arbres. Dans les parties découvertes, des passereaux noirs, bruns, bleu de ciel, pourpre, gazouillent en cherchant des graines et en poursuivant les insectes : le cardinal répète son cri strident, qui le fait appeler par les Indiens *titiribi*; la veuve se suspend aux herbes des savanes; le cacique attache son nid de racines tressées à la pointe d'une feuille de palmier; le turpial, virtuose joyeux, n'a de rival que le cucarachero (*Regulus*), hôte familier de toutes les demeures.

Au bord des torrents se réunissent par volées, sur le sable, des papillons aussi étonnants par leur taille que par l'éclat incomparable de leurs ailes : le Callidryade jaune d'or, l'Hyménito aux ailes nues comme celles de la libellule; l'Érèbus strix, le plus grand des papillons nocturnes, revêtu de la livrée du chat-huant; le Morpho Ménélas, au manteau verdâtre, glacé de bleu.

Dans la nombreuse famille des guêpes, des Polistes et des Polybiés suspendent aux branches leurs nids formés d'alvéoles minces comme du papier de soie, et revêtus à l'extérieur d'une couche résistante de carton. Beaucoup d'insectes, remarquables par leur forme, leur taille, leurs couleurs, attirent çà et là les regards.

Des lézards gris, bleus et verts, des salamandres, des geckos hideux, courent sur le sable des plages, sur les troncs et dans les broussailles. La famille des serpents rampe, guette, chasse, dans les marais, sur les arbres, parmi les rochers : le Devin gigantesque, le Tara equis, aussi redoutable par sa force que par son venin : la Mapana, dont la morsure est promptement mortelle pour les plus grands animaux; le Corail blanc et rouge, aussi dangereux que séduisant d'aspect; la Podridora (serpent gangrène) dont la victime, au bout de quelques heures, tombe en pourriture; la Patoquilla, qui s'aplatit à volonté sous la verge qui la frappe.

Dans des bois d'*Espeletia* au feuillage argenté, de Mélastomacées couvertes de fleurs changeantes comme celles de l'hortensia, de Cacaoiers aux longs fruits, errent des troupeaux de pécaris, poursuivis par le jaguar des terres froides. On y trouve en abondance le chevreuil et le cerf américain, le tatou à la robuste cuirasse, deux espèces d'ours, un grand nombre de marsupiaux et de rongeurs. Le chasseur n'a que l'embarras du choix entre le Hocco, le Pauxi, les Parraquas et les Pénélopes.

Les plantes médicinales sont représentées par la salsepareille, la caine-fistola, succédané de la casse, le tamarin rafraîchissant, le baume de Caraña, l'ipécacuanha (*Cephælis Ipecocuanha* et *Psychotria emetica*), le *Datura* arborescent aux émanations vireuses, le jalap, le *Chenopodium* et le *Spigelio*, puissants vermifuges; le *Curcos purgans*, violent drastique; le *Polygonum tenuifolium*, dont le suc arrête les hémorragies; le Pareira brava (*Cissompelos Pareira*); plusieurs variétés de gentianes, de sauges et de valérianes.

Enfin, parmi les végétaux utiles, citons le coton et l'indigo sauvages, le rocou, une espèce précieuse de garance, le *Miconia granulosa* et le *Baccharis polyantha*, qui donnent des teintures jaune et verte; l'*Hymenæa Courbaril*, d'où exsude une Résine copal; le palmier Cozozo (*Alfonsia oleifera*), dont l'amande, pilée dans l'eau, laisse surnager un beurre parfumé; l'*Inga Algarrobo*, dont le suc résineux a l'aspect de l'ambre et emprisonne des insectes; de nombreux Agaves, dont les fibres remplacent le chanvre; le gayac, également recherché pour sa résine et pour son bois; la nombreuse famille de poivres; le *Sopindus saponaria*, dont les fruits remplacent le savon; le *Solanum fœtidum*, dont l'odeur écarte les insectes.

Les plantes qui ne semblent créées que pour le plaisir des yeux sont innombrables : ici des groupes de calcéolaires, de fuchsias, de renoncules, d'héliotropes, de verveines; là, dans les buissons, autour des roseaux, des bambous, des palmiers, s'enroulent en guirlandes, les volubilis, la davila (liane de Caripos), le jasmin sambac et la nombreuse tribu des passiflores.

Il serait difficile de trouver sur le globe une région plus favorisée. En présence de tant de trésors ignorés, en foulant cette terre fertile et hospitalière, on s'étonne de tant de merveilles. On s'attriste en songeant que des millions d'hommes végètent entassés et misérables dans la vieille Europe, tandis qu'ils trouveraient ici les vraies sources de la richesse et du bonheur. Tout ce que l'on peut rêver en ce monde, la nature l'offre ici à pleines mains.

Géologie et minéralogie : sources salées, gisements métalliques. — État actuel des districts miniers. — Différentes espèces de mines d'or. — Travaux d'exploitation. — Statistique des mines d'or de la Nouvelle-Grenade. — Influence de la découverte des mines du Nouveau-Monde sur la valeur des métaux précieux en Europe.

Le squelette des Cordillères, dans la province d'Antioquia, est presque partout formé de granit ancien, de syénites tachetées de feldspath blanc ou rose, et rehaussées par de l'amphibole verte plus ou moins foncée;

de protogyne passant peu à peu à l'état de porphyre; de serpentines, dont quelques variétés sont très-dures et nettement veinées. Sur ces assises éruptives, on trouve, dans un désordre souvent inextricable, des bancs puissants de micaschistes et de talcschistes, qui rendent certains chemins impraticables pendant la saison des pluies. L'immense couche de grès qui occupe l'isthme de Panama, les bassins de l'Atrato, de la Magdalena, du Cauca, et les plateaux de la cordillère centrale, y compris celui de Bogotá, ne se retrouve ici que sur quelques points isolés, où se montrent des affleurements de calcaire carbonifère, des marnes, des schistes du terrain salifèrien.

J'ai vu aux bords du rio Naré de belles assises de marbres gris et verdâtres, et sur les plateaux de la cordillère occidentale, non loin de Espiritu-Santo, des blocs de marbre blanc saccharin.

La province renferme plusieurs mines d'émeraudes, mais le gouvernement s'en réserve la propriété, et personne ne cherche à s'assurer de leur richesse. On trouve dans les terrains d'alluvion anciens des rubis, des grenats, des saphirs blancs et même des diamants: tout cela de trop petite taille pour être recueilli.

L'or est le seul métal qu'on exploite. Le manque de chemins et d'industrie fait qu'on laisse dormir dans leurs filons l'argent, le plomb, le zinc et le cuivre. Personne n'a encore tenté d'exploiter les mines de fer de Rio-Chico, de Claras et de Rio-Negro, le cuivre de Peñol, le cinabre du Guarzo. Les habitants civilisés d'aujourd'hui se contentent, comme les Indiens, de demander aux profondeurs de la terre l'or et le sel, qu'ils exploitent avec les procédés employés de temps immémorial par les indigènes.

Les sources salées sont très-nombreuses, mais dans le plus grand nombre le chlorure de sodium se trouve associé à des quantités notables de sulfates de magnésie et de soude, qui le rendent amer et purgatif. La qualité inférieure est réservée pour le bétail, les mules et les animaux domestiques. Le sel le plus pur provient de l'importante source de Guaca. Une pompe grossière élève l'eau salée au niveau de chaudières de fer, rehaussées en maçonnerie, et disposées à la file sur un long fourneau semblable à celui des sucreries. Les cristaux qui tombent au fond des chaudières, par suite de la concentration du liquide, sont recueillis, égouttés et séchés, puis emballés dans des bourriches de feuilles contenant chacune douze livres.

Dans l'exploitation des mines d'or, les Indiens faisaient preuve de patience, d'intelligence et d'adresse. N'ayant d'autres outils que les régatons de pierre qu'on trouve en grand nombre dans leurs tombeaux et des barres de bois dur, ils prenaient pour auxiliaires l'eau et le feu. Leur premier soin, après avoir découvert un gisement, filon ou alluvion, était d'y faire arriver un courant d'eau. La sûreté de coup d'œil avec laquelle ils établissaient dans un terrain accidenté, des canaux longs quelquefois de plusieurs lieues, étonne le géomètre qui en retrouve les traces. De même que l'Indien semble se diriger d'instinct dans les forêts, il reconnaît, par des observations qui nous échappent, la pente insensible qu'un ruisseau devra suivre à travers mille obstacles, pour arriver à un point donné. Aujourd'hui encore, lorsqu'un Européen entreprend l'exploitation d'une mine, au lieu de s'exposer aux erreurs d'une nivellation géométrique, il fait appeler un *acequiaro*, lui montre le niveau le plus bas auquel il pourra utiliser l'eau, lui indique le torrent qu'il faut dévier.

Aujourd'hui, les mines les plus importantes sont disséminées dans les districts arrosés par le Nechi, le Porsé, le Rio-Grandé, le Naré, dans toutes les vallées hautes, les plateaux et les montagnes de la cordillère centrale. Parmi les plus renommées nous citerons les alluvions de Remedios, déjà célèbres peu après la Conquête; celles de Santa-Rosa, de Nusito; les filons de Frontino et de Marmato. Ce dernier produit de l'or de douze à treize carats, allié à l'argent, c'est-à-dire le métal que les anciens nommaient *electrum*, et qu'ils appréciaient presque autant que l'or.

Le travail des filons aurifères n'offre rien de particulier. Le minerai est réduit en boue légère par des *bocards* que met en mouvement une roue hydraulique. Un courant d'eau fait passer lentement cette boue sur des tables couvertes de toiles de laine. Lorsque celles-ci sont chargées de parcelles d'or, on les porte à un laveur, où le métal est recueilli. Si l'or est divisé en particules tellement légères que le moindre courant d'eau les emporte, on recourt à l'amalgamation pour le fixer. Beaucoup de filons très-riches ont été abandonnés faute d'engins d'épuisement; d'autres n'ont jamais été exploités faute d'eau en quantité suffisante. Lorsque l'état des routes permettra l'introduction de petites machines à vapeur, les travaux des filons entreront dans une phase nouvelle de prospérité.

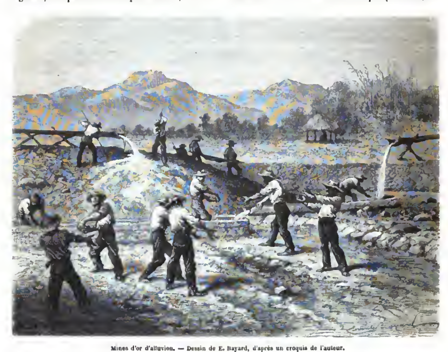
Les mines d'alluvion offrent beaucoup plus d'attrait, surtout parce que le travail se fait à ciel ouvert. On les divise en deux grandes classes: celles qui sont situées sur une plage basse et plate; les épuisements se font alors au moyen de pompes: celles qui offrent assez de pente pour qu'un courant d'eau, amené sur la mine, s'écoule naturellement. Telles sont les mines dites de *saca* et de *tonga*. On appelle *aventadero* une alluvion ancienne qui se trouve, par suite d'un soulèvement volcanique, loin de la rivière qui l'a formée, sur le penchant d'une colline ou sur un plateau. Dans toutes les alluvions, au-dessous de l'humus plus ou moins épais, se trouve une couche de terre ocreuse, mêlée de gros cailloux roulés, où l'or ne se montre pas encore. On commence à le découvrir un peu plus bas, là où les cailloux sont de grosseur moyenne et cimentés dans du sable quartzeux. Cependant les mines dites de *criadero* (reproduction) forment à cette règle une exception encore inexpliquée : l'or s'y rencontre, souvent en pépites, dans la couche même de terre végétale.

Les outils du mineur sont d'une simplicité remarquable. Ce sont des plats de bois creux concaves, nom-

més *bateas*; des *cachos*, planchettes courbes dont nous verrons bientôt l'usage; un *almocafre*, qui représente assez bien l'instrument de jardinage appelé serfouette; le regaton, que nous avons déjà vu aux mains du muletier et de l'agriculteur; enfin la barre, et dans les exploitations perfectionnées, la civière. Pour la brouette, c'est encore à la Nouvelle-Grenade un luxe qui excite des étonnements à faire tressaillir Pascal dans sa tombe.

Un ruisseau simplifie singulièrement le travail. L'eau, dirigée par des hommes armés de barres et de régatons, s'empare de tout ce qui est terre, sable ou petits cailloux, et l'entraîne dans un canal de fuite. L'or, trop lourd pour céder au courant, gagne le fond, et se trouve accumulé sur le *peña*, assise de roche à demi décomposée sur laquelle est portée l'alluvion. Pour effectuer le déblai des pierres, le mineur les racle et les amasse entre les *cachos*, en ayant soin de les laver en même temps, et les jette à quelque distance. De là on les enlève dans des civières.

Il résulte des relevés les plus authentiques que la Nouvelle-Grenade a produit en or, jusqu'en 1848, une valeur de 1 951 000 000 francs. On peut, en outre, éva-



Mines d'or d'alluvion. — Dessin de E. Bayard, d'après un croquis de l'auteur.

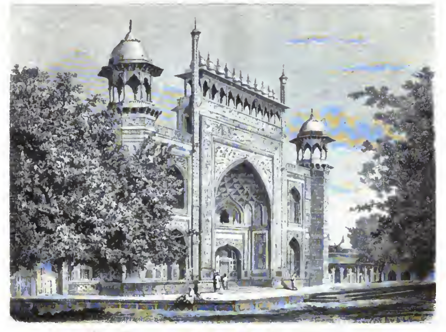
luer à dix millions de francs le contingent annuel depuis cette date, ce qui a donné, en 1870, une production totale de deux millions cent soixante-douze mille francs.

En 1848, l'Amérique entière avait déjà versé dans l'ancien monde pour dix milliards d'or, et les trésors de la Californie et de l'Australie n'étaient pas encore découverts.

La production des métaux précieux n'est du reste une cause de prospérité que par suite du développement dont le travail des mines est l'occasion pour l'agriculture, l'industrie et le commerce. La province d'Antioquia se trouve particulièrement favorisée sous ce rapport. Autour de chaque mine se créent des fermes, des villages, et lorsque le gisement est épuisé, le laboureur continue de demander au sol conquis sur la forêt des richesses plus sûres et toujours renouvelées.

Dr Saffray.

(La suite à une autre livraison.)



Porte des jardins du Tâdj Mahal, à Agra. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

L'INDE DES RAJAHS.

VOYAGE DANS LES ROYAUMES DE L'INDE CENTRALE ET DANS LA PRÉSIDENCE DU BENGALE,

PAR M. LOUIS ROUSSELET[1].

1864-1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XXI

D'ULWUR A AGRA.

Un camp royal. — Le Mewat. — Digh. — Le palais du rajah de Bhurtpore. — Fêtes à Digh. — Secundra.

Notre séjour à Ulwur se prolongea, jusque vers la fin d'octobre, en fêtes et en recherches, et nous allions nous acheminer vers Delhi, quand un avis officieux nous avertit que le vice-roi d s Indes venait de convoquer tous les rois et princes du Rajasthan à un grand Durbar impérial, qui devait se tenir en novembre à Agra. On nous engageait vivement à y assister, vu que pareille cérémonie n'avait pas eu lieu depuis le règne de lord Bentinck, et que par le nombre des princes répondant à l'appel du vice-roi et la splendeur des fêtes dont il serait l'objet, ce Durbar surpasserait tous les précédents.

Le Maharao avait reçu, lui aussi, une invitation au Durbar du gouverneur général, et se préparait à s'y rendre. Il nous offrit de faire route avec lui, ce qui acheva de nous décider : voyager avec un Rajah ne pouvait manquer d'offrir quelque intérêt.

Les derniers jours du mois furent employés par le

1. Suite. — Voy. t. XXII, p. 209, 225, 241, 257, 273; t. XXIII, p. 177, 193, 209, 225 et 241.

Maharao à faire ses préparatifs de départ, et l'on peut comprendre que ce n'était pas une petite affaire, puisqu'il s'agissait d'emmener tout le personnel de sa cour et une escorte de trois mille hommes. Le prince devait se faire suivre de ses tentes d'apparat, avec une partie du mobilier du palais, afin de recevoir dignement, pendant le séjour à Agra, les représentants de la puissance anglaise; puis viendraient nécessairement à la suite les éléphants, chevaux, musiciens, danseuses et les mille parasites qui vivent aux crochets des princes de l'Asie. Il fallait aussi songer à nous; notre camp comptait plusieurs tentes, un Khansamah du roi, deux cuisiniers, huit béras, quatre sowars, une quinzaine de ferashes, lascars, harkaras, sans compter nos serviteurs; plus quatre chevaux de selle, deux *khâs* ou dromadaires de course, dix chameaux et quatre voitures.

Le 21 octobre, le Rao se dirigea vers Halena, où il devait rencontrer le colonel E..., agent du vice-roi, nous donnant rendez-vous à Govindgurh, la seconde étape. Nos tentes étaient parties la veille pour Ramgurh, situé à 14 milles d'Ulwur, où se réunissait le camp; aussi, faisant nos adieux à l'Armoudjân, nous nous mîmes en marche.

En quittant l'Ulwur vers l'est, on entre dans cette admirable vallée que fertilisent la sainte Jumna et ses affluents. Le sol, à cette saison de l'année, est couvert de toutes ses richesses: le *jowar* gigantesque dresse de chaque côté du chemin ses énormes épis jusqu'à la selle des chameaux, le cotonnier épanouit ses grappes de neige, et le *bajri* courbe sa lourde tête chargée de grains. Le pays brille par l'absence de voies entretenues; tantôt le chemin est large, creusé de nombreuses ornières; tantôt il serpente en sentier à travers les champs. De nombreux retardataires couvrent la campagne; des soldats déguenillés, à l'air de bandits, leur uniforme anglais soigneusement plié et suspendu au bout du mousquet, vont par troupes pittoresques, s'arrêtant au coin des routes pour fumer le *biri*, ou dormant le ventre au soleil autour des citernes. De pittoresques *rhutt*, légères voitures à dôme d'osier, entourées de rideaux rouges et traînées par de petits bœufs agiles, passent chargés de jeunes femmes, de nautchnis dont les chants et les éclats de rire font retentir la plaine. Tout ce monde, invité ou non, suit la marche du roi et va vivre aux dépens de sa bourse; il n'est pas jusqu'aux chiens étiques des bazars qui, se joignant à la fête, ne suivent les caravanes.

A Ramgurh, nous trouvons le gros du camp parti. Il est toujours très-fâcheux en campagne d'arriver après une armée en marche, mais le Khansamah, en homme de flair, a du premier coup si habilement employé les firmans, que nous sommes pour longtemps à l'abri de la famine. Le Rao s'est aussi occupé de la cave. Des paniers de bordeaux, champagne, hock, etc., nous suivent, et comme le cahot des charrettes ou le balancement du chameau pourrait nuire à ces précieux liquides, ce sont des banghy-coulis qui les portent soigneusement suspendus à de longs bambous.

Ramgurh, où nous passons la nuit, est une petite ville assez florissante. Nous repartons le lendemain dans la journée. Jusqu'à Govindgurh le pays est fort beau, richement cultivé, couvert de jolis villages, pittoresquement assis sur les rochers, qui surgissent de toute part.

A Govindgurh, nous trouvons le camp royal établi dans une belle plaine au pied d'une antique forteresse. Il couvre une vaste étendue et fait un bel effet avec ses longues lignes de tentes rayées de rouge et de bleu, et ses parcs de chameaux et d'éléphants. L'Indien est toujours à son aise en voyage; devant chaque tente est dressé le fourneau de briques, sur lequel cuisent l'odoriférant curry et le *tchapati* national. Les tentes sont plantées avec régularité et exactement sur les emplacements désignés par les prévôts.

Au pied même du fort, hors des émanations du camp, se trouvent les tentes royales, entourées d'un haut *khanat* ou mur d'étoffe rouge, qui cache aux yeux des profanes l'habitation du Rao et des Rems. Devant ce palais de toile s'étend une place carrée qu'entourent les campements des Sirdars, les offices du prince et nos tentes; au centre se dresse un grand mât, que surmonte l'étendard royal, le Panchranghi aux cinq couleurs; au pied sont la garde Huzruti[1] et quelques pièces d'artillerie pour les saluts du matin et du soir. On voit qu'un certain ordre règne dans ces expéditions, et il est nécessaire avec une population aussi légère et aussi bruyante.

Mais il faut traverser le camp dans toute sa longueur, jusqu'à une autre place qui fait le pendant de celle du Rajah. Là aussi flotte un étendard, mais il est rouge: c'est celui du kotwal, le grand justicier du camp; autour du mât sont installés les bureaux de police, les tam-tams et les gangues de fer pour les malfaiteurs. D'un côté de la place se trouvent les magasins tenus par les Bunias, où se débitent les provisions nécessaires et les friandises; de l'autre, les échoppes de bâng et d'arak, ainsi que les tentes basses des femmes et de tout le monde interlope qui suit une armée en marche.

A neuf heures, un coup de canon annonce le couvre-feu, et aussitôt le silence se fait, tout s'endort: l'on n'entend bientôt plus que le perçant *kaberdar* des sentinelles, alterné du *kaun hanéwalla* ou « qui vive? » qui accueille les rondes continuelles. Dès l'aube, un autre coup de canon réveille le camp. Je sors de ma tente; tout est encore calme; l'air est froid et piquant; un voile de vapeurs bleues s'accroche aux pointes des tentes. Sur la place, quelques soldats rajpouts, grelottants, se pelotonnent autour du feu; devant le palais une compagnie d'athlétiques mercenaires béloutchis font en rang la prière du matin; ils s'inclinent, se relèvent, et se prosternent devant le soleil qui leur indique la Mecque, avec un ensemble

1. *Huzrut*, majesté.

automatique. Dès que les rayons commencent à dorer la terre, la fourmilière se réveille.

Le Maharao n'a rejoint le camp que pendant la nuit; on ne repartira que demain. Pour moi, sauf une rapide expédition contre les bécassines des marais voisins, je passe ma journée à me repaître des scènes si pleines de vie, de couleur, d'originalité que j'ai autour de moi. Quel sujet pour un peintre! et quel malheur que nos artistes se contentent de leur Orient de convention, qui s'arrête à l'Egypte et au plus à l'Asie Mineure! Le soir, nous visitons avec Sheodan-Sing la vieille forteresse, qui n'offre que peu d'intérêt.

Le 3 novembre, dans la nuit, nous quittons Govindgurh en compagnie du Rajah; la route est obstruée par l'artillerie et les bagages du camp, et à l'aube seulement nous passons la frontière des États de Bhurtpore, près de Nuggur, ville assez importante. Les montagnes ont fait place à de grandes plaines pierreuses, d'une stérilité désolante. A huit heures, nous atteignons Dîgh, dont les coupoles de marbre apparaissent au-dessus d'une oasis de verdure.

Dîgh est une des plus antiques cités de l'Inde; sous le nom de Dirâg ou Dirâghpoura, elle était déjà rivale de Muthra du temps de Krichna, c'est-à-dire environ quinze siècles avant notre ère.

Elle est aujourd'hui la seconde capitale du royaume Jât de Bhurtpore; ses superbes fortifications, élevées en 1730 par le roi Souradj-Mull, permirent, en 1803, à quelques officiers français au service de Scindia d'y tenir un instant en échec, après la grande bataille de Laswari, l'armée victorieuse de lord Lake.

Le même Souradj-Mull construisit à Dîgh, vers 1725, un splendide palais, considéré comme la merveille de l'art moderne hindou. Il se compose de plusieurs bhowans ou pavillons détachés, qu'enserre un vaste jardin, placé entre deux étangs, en dehors de la citadelle.

L'édifice principal est le Gôpal-Bhowan, assis sur une haute terrasse au bord de l'étang de l'Ouest. Sa façade du côté de l'eau est très-élégante avec ses balcons, ses colonnades et les deux kiosques de marbre qui l'encadrent; mais la merveille par excellence est le Dewan-Khâs, ou salle d'audience, salle magnifique, supportée par plusieurs rangées de colonnes d'un agréable style: le lecteur remarquera, dans la gravure[1] qui lui présente ce chef-d'œuvre, la grande originalité des arches, des piliers, et aussi de ces gracieuses corniches inclinées, si finement découpées, qui projettent sur la façade des ombres d'un heureux effet.

Le jardin est planté d'orangers et d'arbres fruitiers, et traversé par de belles avenues ombreuses, dallées de pierre avec des canaux d'irrigation. De superbes pavillons dans le style du Gôpal-Bhowan, reliés les uns aux autres par des terrasses, encadrent les parterres; ces pavillons servent de demeures aux dames et aux nobles. L'un d'eux supporte de vastes réservoirs qui alimentent un réseau compliqué de jets d'eau.

1. Voy. t. XXIII, p. 252 et 253.

A l'extrémité de l'allée centrale, qui part du Dewan-Khâs, s'étale une belle nappe d'eau que domine une terrasse plantée de grands arbres et garnie de plusieurs kiosques. L'un de ces kiosques, appelé le Mutchi-Bhowan (asile des poissons), est un léger édifice de pierre, entouré à sa partie supérieure d'une gouttière qui, lors des grandes eaux, laisse tomber une nappe d'eau formant un véritable mur de cristal; de nombreuses gerbes éclatent tout autour en bouquet. Sur la rive opposée se dresse une haute tour sombre, d'un diamètre considérable, armée de canons monstres; c'est le donjon de la citadelle de Souradj-Mull.

Cet étang est célèbre dans les légendes de Krichna, où il est désigné sous le nom de Krichna-Khound ou source de Krichna. On prétend que c'est sur ses bords que le divin berger venait faire danser, au son de la flûte, les bergères de Dirâghpoura. Pendant les siècles de la domination hindoue, les princes tenaient au bord de l'étang ces assemblées, célébrées par les poëtes, où ils venaient se disputer dans des joutes homériques la main de quelque beauté célèbre. A la fin du tournoi, la jeune femme faisait le tour du lac et indiquait son choix, en s'arrêtant devant l'heureux compétiteur et en le couronnant de fleurs.

Un harkara était venu à Govindgurh pour prévenir le Maharao que le Rajah de Bhurtpore mettait à notre disposition les appartements du palais de Dîgh. Le Rao avait donc pris possession du Gôpal-Bhowan, et nous d'un des pavillons du sud-ouest, appelé le Nundh-Bhowan. Ce petit palais de marbre blanc est un véritable bijou; ses murs, à l'extérieur et à l'intérieur, sont couverts d'une profusion de mosaïques en pierres précieuses, provenant du mausolée de Secundra, pillé en 1761 par Souradj-Mull. L'appartement que nous occupons est un petit chef-d'œuvre; le sol est dallé d'un marbre fin, dans lequel sont dessinés avec des onyx, des lapis-lazuli, des agates, de charmants bouquets de fleurs; les plinthes, les parois, les corniches étincellent de dorures, de mosaïques; de fines miniatures indiennes décorent les portes, les plafonds. Les chambres sont petites, basses, d'une fraîcheur délicieuse, et éclairées par des fenêtres à arceaux dentelés donnant sur le jardin.

L'intention du Rao était de se remettre en marche ce soir; mais nous sommes très-bien ici: le Kâmdar de Bhurtpore nous promet une grande fête; nous restons un jour de plus.

Dans la journée, le vieux Nawab de Tonk, l'ancien chef de brigands Pindaris, campé aux environs, vient jeter un coup d'œil sur les merveilles de Dîgh et nous rend visite au Nundh-Bhowan. Il est exécré dans le Rajpoutana; aussi le Rao lui fait-il un accueil très-froid[1].

Le 14, nous assistons, avec Sheodan-Sing, à un nautch qui nous est donné par les autorités de Dîgh dans la cour de notre pavillon. Les danseuses sont de la tribu Jât et appartiennent aux temples de la ville;

1. Je reviendrai plus tard sur l'histoire de ce farouche personnage.

elles exécutent plusieurs danses religieuses d'un caractère original. A midi, les portes du jardin sont ouvertes aux gens d'Ulwur, et les grandes eaux commencent à jouer. Ce ne sont guère que de simples jets, en grand nombre il est vrai, mais sans la variété de combinaison qu'offrent nos pièces de Versailles et autres parcs. La pièce principale est le Mutchi-Bhowan, qui produit un effet charmant. Le Rao, suivi de sa cour, fait cérémonieusement le tour du jardin, s'arrêtant à chaque bassin; l'entrée du Mutchi-Bhowan est suspecte et il est fort difficile d'y pénétrer sans se mouiller; nous y entrons cependant tous, et une fois à l'intérieur commencent des plaisanteries très-goûtées ici qui nous en font tous sortir ruisselants.

Le soir, on fait une distribution de sucreries et de gâteaux au beurre fondu dans le jardin aux gens du camp; deux tables richement servies sont placées dans le Dewan-Khas, l'une pour le prince et quelques amis, l'autre pour nous. Après le dîner, une illumination générale, des feux de Bengale et un feu d'artifice terminent la fête.

Le 5, nous quittons Digh, et par une marche de trois jours à travers la riche province anglaise d'Agra, campant à Sonk, puis à Ferah, chassant chaque jour avec le Rao, nous atteignons le bourg de Secundra. C'est là que s'élève le merveilleux mausolée de l'empereur Akber, le plus grand monarque de l'Inde.

Quelques kilomètres nous séparent seulement d'Agra, mais les formalités d'étiquette empêchent le Maharao d'y entrer avant le 10. Nous passons ces quelques jours avec lui, faisant des parties de chasse sur la Jumna, qui coule près de Secundra; les soirées sont consacrées aux divertissements du Diwali (voy. t. XXII, p. 255).

Le 10, les autorités anglaises, représentées par plusieurs agents politiques, viennent chercher officiellement le Maharao; nous entrons ensemble dans Agra, lui pour camper dans le faubourg de Shahgunge, nous dans les cantonnements, chez de bons amis qui nous ont offert l'hospitalité.



La Jumna, à Agra. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

XXII

AGRA.

La forteresse d'Akber. — La mosquée des Perles. — Le Tâdj. Le mausolée d'Etmaddowlah. — Les jardins de la Jumna.

Agra, capitale des provinces nord-ouest du Bengale, est une des villes principales de l'Inde; la magnificence de ses monuments l'a rendue célèbre dans le monde entier.

Dès les premiers siècles de notre ère, elle fut la capitale d'un royaume Pal; mais ce n'était plus qu'une insignifiante bourgade Jât, lorsque, en 1488, l'empereur Sikander, de la dynastie pathane des Lodis, vint s'y établir. En 1523, Shêr Shah, le rival heureux de Houmayoun, y construisit une citadelle autour du palais des Lodis, sur une éminence près de la Jumna. C'est seulement du règne d'Akber que date la grandeur d'Agra: ce monarque y établit, en 1556, la capitale de l'empire mogol, lui donna le nom d'Akberabad (que les indigènes lui ont conservé) et l'enrichit de nombreux monuments. Après avoir rasé la forteresse pathane, il la remplaça par une vaste citadelle, véritable acropole où il entassa palais et mosquées de marbre. Jehanghir et Shah Jehan continuèrent l'œuvre d'Akber, en dotant Agra de l'Etmaddowlah, du mausolée de Secundra et du Tâdj, la merveille des merveilles. Cependant, après la mort de l'impératrice Moumtaz, Shah Jehan abandonna Agra pour se fixer à Delhi.

Depuis, cette ville opulente eut à supporter bien des



La grande allée du Tâdj Mahal, à Agra. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

épreuves ; après la bataille de Paniput, qui marqua la chute de l'empire mogol, en 1761, elle fut saccagée par les sauvages Jâts de Souradj-Mull. Quinze ans plus tard, ce que les Jâts avaient épargné fut pillé par les Maharates ; enfin, en 1803, lord Lake l'enleva à Scindia et elle resta au pouvoir des Anglais. Sous l'administration de ses nouveaux maîtres, elle s'est relevée de ses infortunes. Tombée de sept cent mille à dix mille habitants, elle en a aujourd'hui cent cinquante mille et promet de devenir le grand entrepôt du commerce de l'Inde occidentale. Assise sur la rive droite de la Jumna, magnifique tributaire du Gange, elle est en outre reliée par ses chemins de fer au Bengale, au Dekkan et au Pandjâb. Toutes ces voies lui permettent de desservir le commerce du Rajpoutana et de la riche province du Doab.

La ville elle-même n'a rien d'intéressant ; c'est une ville de commerce, propre, animée, mais renaissant de ses ruines. Pour construire une maison, les indigènes n'ont qu'à creuser la terre ; ils y trouvent en abondance les matériaux, pierres et briques du temps d'Akber. Au sud-ouest de la ville, à un mille environ, sont les *cantonnements* anglais, contenant un grand nombre de belles habitations entourées de jardins, des casernes, des bazars et plusieurs églises.

La forteresse d'Akber couvre au sud de la ville un emplacement considérable sur le bord de la Jumna. Elle est enfermée dans une ligne de murailles monumentales en grès rose, avec créneaux dentelés et mâchicoulis, mesurant vingt-cinq mètres au-dessus du fossé ; quatre portes à pont-levis y donnent accès ; en avant de cette première ligne existait une rangée de bastions aujourd'hui en ruine. Son apparence est imposante et même formidable ; mais ses murs, composés de blocs énormes, ne résisteraient pas à une heure de canonnade. Ce fut ce qui arriva lors du siége de lord Lake ; les premiers boulets firent de tels dégâts que la place se rendit de suite.

L'entrée principale de la citadelle est au nord ; en face s'élève le Jummah-Musjid ou mosquée cathédrale d'Agra. C'est un noble édifice du temps d'Akber, placé au sommet d'une terrasse de marbre ; la façade, en grès rouge relevé de bandes de marbre, est percée de trois portes ogivales et couronnée de trois dômes mogols d'une grande hauteur.

En passant le pont-levis, on arrive d'abord au Dewan-I-âm ou palais de justice d'Akber, qui étale sa façade de deux cents mètres le long d'une cour entourée de cloîtres. Ce palais rappelle par sa disposition le Dewan-Khâns d'Amber ; la voûte est supportée par trois rangées concentriques de colonnes, dont les Anglais ont fermé les intervalles par des cloisons de brique, ce qui empêche de juger des proportions de la salle. C'est maintenant l'arsenal de la citadelle ; les canons et les boulets sont rangés dans la cour. On y voit, entre autres curiosités réunies par le gouvernement anglais, le trône d'Akber et les fameuses portes de Somnâth. Le trône d'Akber est un long siége de marbre, incrusté de pierres précieuses et surmonté d'un gracieux dais aussi de marbre. Quant aux portes de Somnâth, ce sont deux lourds battants de bois, finement sculptés, de quatre mètres de haut (voy. p. 156). D'après la version la plus accréditée, elles fermaient depuis les premiers siècles de notre ère l'entrée du temple de Krichna, à Somnâth dans le Guzarate, lorsque, au dixième siècle, le sultan Mahmoud, après avoir mis la ville au pillage, les fit enlever et transporter à Ghazni, sa capitale. C'est à Somnâth que Mahmoud, le farouche iconoclaste, ordonna de briser toutes les idoles ; les Brahmes lui offrirent en vain une forte rançon pour la statue de Krichna, il la brisa de sa main, et l'intérieur fut trouvé rempli de joyaux pour une somme considérable. Lors de la conquête de l'Afghanistan par les Anglais et de la prise de Ghazni, lord Ellenborough fit enlever les portes de Somnâth et les transporta à Agra : ce fut pour lui le sujet d'un discours pompeux, dans lequel il parla aux Hindous de leur orgueil national vengé et qui suscita un moment, à Londres, la crainte que ce lord si populaire ne se fît proclamer empereur des Indes. Après tant de bruit sur ces portes de Somnâth, on en est à douter aujourd'hui si elles proviennent véritablement du temple hindou. Mon opinion est que lord Ellenborough s'est trompé et qu'il n'a eu que les portes de la tombe de Mahmoud ; car le bois de ces portes est le pin déodar, qui ne croît pas dans l'Inde propre, et leur dessin est identique à celui des sculptures de l'Ebn-Touloun, au Caire, qui n'a rien d'hindou.

Derrière l'arsenal s'étend le palais impérial, dans le plus parfait état de conservation ; ce sont de nombreux pavillons aux dômes dorés, reliés entre eux par des terrasses, des galeries, des murailles découpées, le tout du plus beau marbre blanc du Rajpoutana : les cours sont encore plantées de fleurs et parcourues par mille petits canaux. Les appartements sont décorés à l'intérieur de ravissantes mosaïques, et leurs fenêtres, à demi fermées par des rideaux de marbre découpé comme une dentelle, donnent sur la poétique vallée de la Jumna. A l'angle du palais est la salle des bains de l'empereur, vrai bijou des mille et une nuits, avec panneaux de lapis-lazuli incrustés d'or, cascades et miroirs d'argent.

Sur une terrasse, devant le Dewan-Khâs, on remarque une énorme dalle de marbre noir, sur laquelle Akber le Grand s'asseyait pour rendre la justice. La dalle est fendue en deux et l'on voit, au centre, deux taches rouges rongées dans la pierre. Selon la légende, lors de la prise d'Agra par les Jâts, Souradj-Mull s'assit sur la dalle, qui craqua et laissa jaillir du sang. Lord Ellenborough ayant renouvelé le sacrilége, la pierre se fendit tout à fait et saigna de nouveau. Aujourd'hui cependant tous les visiteurs s'y assoient impunément ; deux protestations solennelles suffisent aux Musulmans. A côté du trône impérial est une dalle blanche, de petite dimension, sur laquelle siégeait le bouffon de la cour, imitant et critiquant les actions de l'empereur.



Vue générale du Tâdj Mahal, à Agra. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

Dans les fondations du palais s'étend un labyrinthe de vastes corridors d'une grande fraîcheur, où, selon la tradition, les dames de la cour, dans un costume primitif, venaient passer les chaleurs de la journée. De là partent des passages souterrains dont on ignore les issues, et qui communiquaient, croit-on, avec la campagne et le fleuve.

Après avoir gravi la partie la plus haute de la colline, on traverse les ruines du palais des Lodis, où quelques piliers et linteaux sculptés, d'un beau style, font regretter que le gouvernement anglais ait jugé nécessaire de renverser ces restes de monuments pour en employer les matériaux à la construction de casernes. On remarque aussi, non loin de là, un beau monolithe, appelé *Pyala-i-Akbar*, ou coupe d'Akber; c'est un vase de huit pieds de hauteur sur six de diamètre et six de profondeur; il est finement poli et décoré d'un très-élégant cordon de fleurs.

On arrive de là à la Mouti-Musjid, ou mosquée des Perles, qu'on pourrait appeler plus justement la perle des mosquées. C'est un petit édifice de marbre blanc, placé sur une terrasse rose; mais ses proportions sont si belles, ses lignes si pures, qu'on peut le considérer comme le monument architectonique le plus important du fort. La mosquée s'étend à l'extrémité d'une cour entourée d'arcades de marbre et dallée de même; cette blancheur éblouissante n'est altérée par aucune mosaïque, aucune couleur, et est d'un puissant effet. Trois dômes aux pinacles dorés couronnent la salle intérieure, divisée en trois ailes par des rangées de piliers; les arcades, se réunissant au-dessus des piliers, sont cintrées et à arêtes dentelées. Il est difficile d'imaginer un édifice religieux plus simple, plus grandiose, et on ne peut mieux décrire l'impression qu'il produit qu'en répétant les paroles de l'évêque Heber en le visitant : « Ce sanctuaire sans tache me révélait un tel esprit de pureté dans l'adoration, que je ne pouvais m'empêcher d'être humilié, moi chrétien, en pensant que jamais les architectes de notre religion n'avaient fait rien d'égal à ce temple d'Allah! » On retrouve, du reste, dans la Mouti-Musjid le style de l'époque de Shah Jehan, qui l'éleva en 1656.

Le règne de Shah Jehan marque l'apogée du mouvement progressif de cette grande architecture indo-sarrasine créée par les Koutub de Delhi et les Ahmed du Guzarate. Sous ce prince apparut cette école d'architectes sans rivale qui produisit la Mouti-Musjid et le Tâdj d'Agra, le palais impérial et la Jummah-Musjid de Delhi, et qui ne s'est point perpétuée.

Il nous reste encore à voir le Tâdj, le chef-d'œuvre de l'Inde; nous n'avons au sortir de la citadelle qu'à longer la rive de la Jumna pour y arriver.

Quelques mots d'abord sur son histoire. Le Tâdj fut élevé par l'empereur Shah Jehan, pour servir de mausolée à l'impératrice Moumtaz Mahal, ou Tâdj-Bibi, morte en donnant le jour à la princesse Jehanara. Cette femme, d'un grand talent et d'une beauté célèbre, avait inspiré un si profond amour au prince, qu'il résolut d'élever en sa mémoire le plus beau monument que l'homme eût jamais conçu. Après un grand concours de tous les architectes de l'Orient, le projet d'Isâ Mahomed (Jésus Mahomet) fut adopté. Commencé en 1630, le mausolée ne fut terminé qu'en 1647, et pendant ces dix-sept ans vingt mille ouvriers y furent employés. Le gros œuvre nécessita cent quarante mille charretées de grès rose et de marbre du Rajpoutana, et chaque province de l'Empire contribua à son ornement par l'envoi de pierres précieuses dont on retrouve la liste dans un manuscrit du temps. Le jaspe vint du Pandjâb, les cornalines vinrent de Broach, les turquoises du Thibet, les agates d'Yémen, le lapis lazuli de Ceylan, le corail d'Arabie, les grenats du Bundelcund, les diamants de Punnah, le cristal de roche du Malwa, l'onyx de Perse, les calcédoines d'Asie Mineure, les saphirs de Colombo, les conglomérats de Jessulmere, de Gwalior et de Sipri. Malgré ces contributions et le travail forcé des ouvriers, le coût total de cette œuvre gigantesque fut d'environ soixante millions de francs.

Le Tâdj se dresse sur les bords de la Jumna, élevant son croissant doré à deux cent soixante-dix pieds au-dessus du niveau du fleuve; le jardin qui le précède est entouré de hautes murailles crénelées, avec d'élégants pavillons aux angles. L'entrée principale est une porte monumentale en ogive, contenant plusieurs salles et couronnée d'un cordon de kiosques; la façade en grès rose est rehaussée par des bandes de marbre blanc; les tympans de l'arche centrale sont ornementés de mosaïques en agates et onyx. Un beau cloître entoure la cour d'entrée et forme un caravansérail pour les voyageurs.

Franchissant le portail, on se trouve soudainement en face du Tâdj, qui apparaît dans son éclatante blancheur, à l'extrémité d'une large allée pavée et bordée de hauts cyprès. Cette première vue est saisissante; cette resplendissante montagne de marbre blanc se dresse, surnaturelle, au-dessus de la sombre et puissante végétation qui remplit le jardin.

Le mausolée du Tâdj s'élève du centre d'une plateforme en grès rouge de trois cent vingt mètres de long sur cent dix de large, dont un des côtés baigne dans la Jumna, l'autre n'ayant que quelques pieds au-dessus du niveau du jardin. Une superbe terrasse de marbre blanc, haute de cinq mètres et mesurant quatre-vingt-quinze mètres sur les côtés, lui sert de piédestal. De chaque angle de la terrasse s'élance un minaret de marbre, supportant une légère coupole, à cent cinquante pieds au-dessus des dalles. Le mausolée lui-même est sur le plan d'un octogone irrégulier, dont les plus grands côtés mesurent quarante mètres; le sommet en terrasse porte quatre pavillons placés aux angles et un dôme majestueux s'élevant du centre; les façades sont percées chacune d'une haute porte sarrasine, flanquée de deux étages de niches.

Telles sont les proportions et le plan du Tâdj, et on pourrait les appliquer sur une moindre échelle à bien



Le Durbar impérial d'Agra. — Dessin de A. de Neuville, d'après M. L. Rousselet.

d'autres monuments indiens, mais leur ensemble a été calculé avec un tel art, qu'on ne saurait y trouver aucun défaut. L'édifice entier, de la base au sommet, est en marbre blanc, incrusté de mosaïques, formant des bandes d'inscriptions, des arabesques, des ornements, et disposés avec tant de goût, que, malgré leur nombre, elles ornent le monument sans l'écraser. Il n'est pas une partie de l'extérieur, à l'exception de la calotte même du dôme, qui ne soit ornée de ces merveilleuses incrustations. Ici encore Heber dit avec raison que « le Tâdj a été élevé par des Titans et fini par des orfèvres, » jamais coffret plus finement ciselé n'est sorti de la main patiente d'un artiste chinois.

Dès la première visite au Tâdj, on ne peut s'empêcher d'admirer cette merveille ; et il n'arrive pas ce que le voyageur éprouve trop souvent, c'est-à-dire que, les descriptions lui ayant trop donné à espérer, il est tout d'abord déçu. Chaque visite y fait découvrir de nouvelles beautés ; on peut, comme je l'expérimentai plus tard, y revenir huit jours sans se fatiguer de le voir, et en y trouvant chaque fois de nouveaux sujets d'étude. Je me garderai de faire ici une monographie enthousiaste de ce monument, mais je répéterai avec un auteur anglais : « N'y eût-il à voir dans l'Inde que le Tâdj, ce serait pour un architecte, ou un artiste, une compensation suffisante de la longueur du voyage; car aucune plume ne peut rendre justice à son incomparable beauté et à son étonnante grandeur. »

L'intérieur surpasse encore en magnificence l'extérieur: la voûte, les parois, les pierres tumulaires ne sont que mosaïques, bouquets, fruits, oiseaux, exécutés en pierres précieuses. Les tombes de l'impératrice et de Shah Jehan sont au centre de la salle, entourées d'une grille de marbre. Une douce lumière pénètre à travers les fenêtres fermées par des grillages de pierre. Un singulier phénomène ajoute encore à l'impression émouvante du lieu : c'est un écho d'une suavité infinie, qui ne peut être comparé qu'à celui du Baptistère de Pise. Cet écho est produit par le dôme, que ferme entièrement la voûte de la salle, et qui forme au-dessus du monument une gigantesque boîte d'acoustique.

Selon la règle musulmane, chaque mausolée doit avoir près de lui un lieu de prière; Isâ Mahomed construisit donc à l'extrémité occidentale de la plate-forme une superbe mosquée de grès rouge, surmontée de trois dômes, dont la couleur et les proportions font encore mieux ressortir la blancheur du Tâdj. Sa mosquée finie, Isâ trouva sa plate-forme boiteuse : le cadre n'était pas complet; pour y remédier, il éleva à l'est un édifice semblable à la mosquée, mais qui, à cause de sa position, ne pouvait être utilisé que comme pendant; il l'appela Jawâb ou Réponse, c'est-à-dire la réponse à la mosquée de l'autre extrémité. Que dire d'un architecte construisant comme cadre, accessoire, un édifice qui ferait l'orgueil de Constantinople ou du Caire? Les rêves de l'architecte s'étendaient plus loin : il voulait élever sur la rive opposée un second Tâdj et réunir les deux monuments par un pont d'une richesse féerique. Son maître se lançait déjà dans cette seconde entreprise, quand, détrôné traîtreusement par son fils Aurangzeb, il fut enfermé jusqu'à sa mort dans son palais d'Agra.

Le Tâdj participa aux malheurs de la cité; les Jâts lui enlevèrent ses portes d'argent et son trésor; les Mahrates grattèrent les mosaïques, et enfin un gouverneur anglais, lord Bentinck, osa proposer de le vendre pour la valeur des matériaux. Aujourd'hui, le gouvernement de la Reine a mieux compris ses devoirs; tous les dégâts ont été réparés, le monument a été nettoyé, restauré, et les jardins, enrichis de plantes rares, sont entretenus comme aux plus beaux temps de Shah Jehan.

La rive gauche de la Jumna est reliée à la ville par un pont flottant, sur cylindres de tôle, qui doit faire place bientôt à un pont-viaduc de chemin de fer; le lit de la rivière est sablonneux, ce qui, joint à sa largeur de berge à berge de plus d'un kilomètre, rend la construction d'un pont très-difficile. La gare du chemin de fer, placée sur la rive gauche, y a créé une petite ville d'entrepôts, de fabriques, de presses à coton, avec bazars et chaumières indigènes.

Non loin de là se trouve le mausolée de Kwaji Aëias, communément appelé l'Etmaddowlah. Il s'élève au centre d'un jardin entouré de murailles et d'élégants palais. Il n'a pas plus de dix-huit mètres de côté et de sept de hauteur, mais sa terrasse est surmontée de quatre tourelles et d'un pavillon qui lui donnent une hauteur totale de seize mètres; il offre un bizarre mélange de styles hindou et mogol. Construit entièrement en marbre blanc, il n'est pas un pouce de sa surface, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur, sur le sol et les voûtes, qui ne soit couvert de mosaïques; les dimensions du monument motivent un peu cette profusion, qui est poussée à l'extrême. Dans un caveau, au-dessous du monument, reposent Kwaji Aëias et son épouse sous un simple tertre de terre. Les sarcophages d'apparat se trouvent sur la terrasse, dans le kiosque supérieur, magnifique cage de marbre découpé; les panneaux sont taillés dans une seule dalle de marbre, ciselée si délicatement qu'on la prendrait pour un voile de guipure; les encadrements sont décorés de riches mosaïques. Notre gravure (p. 160) donnera au lecteur une idée de ce merveilleux travail.

Ce mausolée fut élevé en 1610, par l'empereur Jehanghir, sur la tombe de son beau-père, Kwaji Aëias, grand Akmut-oud-daolah ou trésorier de l'Empire; d'où par corruption est venu le nom actuel d'Etmaddowlah.

Kwaji Aëias était originaire de la Tartarie; il quitta son pays pour venir tenter la fortune à la cour d'Akber, mais il était si pauvre, qu'il fut obligé de faire le voyage à pied; en route, sa femme accoucha d'une fille, qu'il appela Nour-Mahal ou palais de lumière. Son talent lui gagna rapidement la faveur d'Akber, qui lui donna la direction des finances de l'empire. Sa fille, Nour-Mahal, était devenue un prodige de beauté;

il la maria à un noble Turcoman, Shère Shah, capitaine des gardes. Dans une visite qu'elle faisait à la Bégaum, le prince Mirza Selim, plus tard empereur Jehangir, l'aperçut, et conçut pour elle dès ce moment une violente passion.

A la mort d'Akber, Shère Shah fut assassiné, et Nour-Mahal devint la femme de Jehanghir, sous le nom de Nour Jehan. Dès ce moment, cette femme ambitieuse s'empara du pouvoir et régna réellement en lieu et place de son mari, nommant son père premier ministre et frappant monnaie à son effigie. Malheureusement son second mariage étant resté stérile, elle maria la fille de Shère Shah avec le plus jeune fils de l'empereur, après avoir fait crever les yeux à l'héritier présomptif, le prince Khousrou, et assassiné de sa propre main la mère de ce prince. Malgré tous ces crimes, à la mort de Jehanghir, Shah Jehan monta sur le trône, et ses premiers actes furent d'emprisonner Nour Jehan, d'assassiner son protégé, Shah Riar, et de faire étrangler tous les alliés de l'impératrice.

Moumtaz-Mahal, nièce de Nour Jehan, avait hérité de la grande beauté et des talents de sa tante, mais Shah Jehan sut conserver entre ses mains le gouvernement de son Empire.

En remontant le cours de la Jumna, à partir de l'Etmaddowlah, on rencontre de nombreux jardins qui contenaient les palais des nobles de la cour d'Akber. Le plus considérable est le Râmbaugh, dont les pavillons, grâce à la municipalité d'Agra, sont à la disposition des voyageurs.

On remarque près de là un curieux mausolée en ruins, appelé le *Tchini-Ka-Rosah* ou Tombeau de Porcelaine. C'est un bel édifice couronné d'un haut dôme pathan, construit en briques, et recouvert jadis en entier de plaques émaillées formant des dessins et des arabesques. Les émaux, d'une grande beauté, surtout ceux du dôme, sont d'un bleu de ciel très-pur.

Pour terminer la nomenclature des merveilles d'Agra, il faut encore mentionner le fameux mausolée d'Akber à Secundra, à deux milles de la ville, et les palais de Futtehpore Sikri, dont le lecteur trouvera la description plus loin.

XXIII

LE DURBAR IMPÉRIAL D'AGRA.

Importance du Durbar. — Refus du Maha Rana. — Arrivée du vice-roi des Indes. — Fête de Scindia, au Tâdj. — Grande revue. — Cérémonie d'investiture de l'Étoile de l'Inde. — Le Durbar. — Rajahs présents.

Le grand Durbar de 1866 peut être considéré comme un des plus importants événements qui aient marqué la domination britannique dans l'Inde.

Déjà lord Canning, lord Auckland et lord Ellenborough, avaient à diverses époques présidé des Durbars où s'étaient trouvés réunis un certain nombre de rois indiens, alliés ou vassaux de l'honorable Compagnie des Indes, mais c'était à sir John Lawrence que revenait l'honneur de représenter pour la première fois à un Durbar général, non plus une compagnie de marchands anglais, mais la reine d'Angleterre, impératrice des Indes, assise maintenant sur le trône des Akber et des Shah Jehan. L'assemblée qu'il allait présider devait être tellement brillante, qu'il eût fallu remonter à l'apogée de la puissance mogole pour en trouver une qui lui fût comparable.

A la terrible crise de 1857 venaient de succéder neuf années de calme et de prospérité, pendant lesquelles la domination anglaise s'était, sinon étendue, du moins affermie. Aussi vingt-six princes souverains et un très-grand nombre de feudataires puissants avaient répondu à l'appel du vice-roi et allaient venir, selon l'antique coutume hindoue, s'incliner devant le représentant des Tchakravartas et des Pâdishahs. Le seul qui eût refusé d'assister au Durbar était le Maha Rana d'Oudeypour. Lui dont les ancêtres avaient rejeté les honneurs de la cour de Delhi et n'avaient jamais courbé la tête devant un vainqueur, lui, le soleil des Hindous, devait-il sacrifier l'honneur de vingt siècles devant l'orgueil britannique? Pouvait-il prendre place entre un vil Maharate et un impur musulman et se mettre aux pieds d'un Anglais? On n'osa pas insister. Mais à l'occasion du Durbar devaient être distribués aux principaux souverains les grands cordons de l'Étoile de l'Inde; on ne pouvait oublier le Maha Rana, et, puisqu'il ne venait pas, on lui envoya le sien. Là-dessus encore, nouveau refus : « Mes ancêtres n'ont jamais porté d'emblème de servitude ! » repondit le Rana, et le cordon dut revenir à Agra. Ce fut, je crois, le seul nuage du Durbar d'Agra, et encore les feuilles anglaises prétextèrent-elles la minorité de ce prince si fier, âgé à ce moment de vingt-trois ans!

Aucune ville de l'Inde ne s'offrait avec plus d'avantages qu'Agra pour la célébration de ce Durbar. Placée au centre des principaux États indiens, le Rajpoutana, les pays Jâts, Sikhs et Maharates, le Bundelcund, l'Oude, elle est par sa ligne de chemins de fer à trois jours de Calcutta et à quelques heures de Delhi et du Pandjâb. Aucune autre cité n'eût présenté un plus merveilleux emplacement, de plus vastes plaines pour déployer les fastes de centaines de Rajahs et de plus grandioses monuments, imposantes pages de l'histoire indienne, si dignes d'encadrer les scènes de cette grande solennité.

Le 11 novembre, sir John Lawrence fit son entrée dans Agra, entouré d'un brillant état-major, et salué par les canons de la citadelle d'Akber. Vêtu en bourgeois, d'une simplicité extrême, coiffé d'un feutre, on eût dit qu'il avait voulu rendre encore plus frappant le triomphe du « civilian », cette classe si longtemps la dernière. Et en effet, quel triomphe pour ce roturier, ce petit magistrat anglais, devenu le chef suprême de l'Empire indien et occupant un poste qui, avant lui, n'avait eu pour titulaires que les plus grands noms de l'aristocratie anglaise! L'accueil qu'il reçut, ce jour-là, dut être pour lui une digne récompense des ser-

vices qu'il avait rendus pendant ses quatre années de règne.

L'arrivée du vice-roi fut le prélude des cérémonies du Durbar, dont l'intérêt me paraît assez grand pour que je les décrive avec détail.

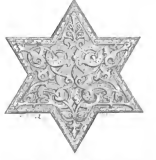
Le 13, une heure après le lever du soleil, selon l'usage oriental, une députation du vice-roi vient saluer les Maha Rajahs de Gwalior, de Jeypore et de Joudpore et la reine Bégaum de Bhopal, les souverains seuls ayant droit à cet honneur.

A dix heures, nous nous rendons, ainsi que les Européens présents, à un grand lever du vice-roi.

A une heure, commencent les visites des princes hindous à sir John Lawrence: elles se succèdent pendant le reste de la journée et le lendemain. Ces visites sont rendues ensuite par le vice-roi, et, pendant plusieurs jours, Agra est parcouru par de brillants sowars.

Dans une de ces visites officielles, survint un incident qui caractérise bien la minutie de l'étiquette hindoue et mérite d'être noté. Sir John, se trouvant chez le Maha Rajah de Joudpore et manquant sans doute de sujet d'entretien, demanda au prince s'il avait plusieurs fils. Le vieux Rajpout, considérant cette question si simple comme un manque de convenance, ne répondit pas; l'usage hindou interdit, en effet, de parler de la famille dans les circonstances officielles. Pour sortir d'embarras, le ministre indien se hasarda à dire que le roi avait vingt-deux fils; là-dessus, colère du Rajah, qui s'écria : « Plus de cent! » et le ministre dut expliquer que par respect pour la « présence » il n'avait mentionné que les fils légitimes, mais qu'en effet le nombre des enfants mâles du prince dépassait cent. Ce détail montre quelle connaissance des usages il faut pour être bon diplomate dans l'Inde.

Les cérémonies du Durbar avaient attiré à Agra un grand nombre de curieux, Européens et indigènes, accourus de toutes les provinces de l'Inde. Tout ce monde s'était installé tant bien que mal sous des tentes formant en dehors de la ville un vaste camp. Quoique le climat des provinces du nord-ouest soit





Sculptures des portes de Somnâth, au palais d'Agra. — Dessin de H. Catenacci, d'après M. L. Rousselet.

à cette époque de l'année presque tempéré, les chaleurs de la journée sont encore assez intenses pour qu'il se produise, au milieu de si grandes agglomérations d'hommes, de dangereuses épidémies. En effet, dès les premiers jours du Durbar, le choléra se mit à sévir avec violence, et ce ne fut que grâce aux mesures énergiques de la police anglaise qu'on put maîtriser le fléau. On est du reste ici habitué à vivre avec une telle insouciance du danger, que personne ne se préoccupa de la présence du terrible visiteur, et ce fut seulement une visite au cimetière d'Agra qui m'apprit le nombre de ses victimes.

Mais le temps n'était qu'aux fêtes et aux plaisirs. Le Maha Rajah Scindia en donna le signal. Ce prince, le plus puissant de l'Hindoustan, avait eu l'idée de donner une fête au Tâdj, et la municipalité d'Agra avait mis le monument à sa disposition. Des invitations furent envoyées aux Rajahs et à l'élite de la société européenne; le résident de Gwalior eut l'amabilité de nous comprendre sur sa liste.

Le 15 au soir, je prenais la route du Tâdj, tout en me demandant si ce n'était pas une profanation de transformer en lieu de plaisir un tombeau, monument d'une des plus grandes gloires de l'Inde. Mais il paraît que les musulmans de l'Inde n'éprouvent pas pour les tombeaux le sentiment qu'ils nous inspirent. Nous voyons de tout temps les empereurs les construire de leur vivant, les entourer de jardins attrayants où eux-mêmes viennent se divertir. Après leur mort, ces jardins deviennent le rendez-vous de leurs amis, qui aiment à s'y entretenir des hauts faits du défunt et font assister son esprit à leurs divertissements. L'idée est assurément moins lugubre que la nôtre.

Nous descendons de voiture dans la première cour, devant la porte monumentale des jardins; des grenadiers de Scindia forment la haie et nous passons sous l'immense ogive d'où pendent mille girandoles de cristal. Du haut du perron, le jardin apparaît comme un gigantesque décor de féerie, les jets d'eau lancent des gerbes lumineuses, les arbres sont couverts de fruits et de fleurs de feu, et d'excellents orchestres remplissent l'air de symphonies. Les grandes allées,



Mausolée de l'Etmaddowlah, à Agra. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

dallées de marbre, offrent un coup d'œil éblouissant : Maha Rajahs et Rajahs ruisselants de diamants; gouverneurs, diplomates, officiers, chamarrés de broderies; ministres indiens; barons rajpouts; grandes dames de la cour de Calcutta, forment une foule dont aucune cérémonie européenne ne peut donner idée. Je ne veux pas seulement parler de la richesse même des costumes, mais de leur diversité, de leur élégance, de ce tableau enfin de tant de pays et de races représentés par ce qu'ils ont de plus grand.

Pour un Européen, l'idée d'une fête donnée aux princes présents à Agra par un de leurs compatriotes paraît fort simple; et cependent c'était un vrai coup d'État. Amener des gens qui toute leur vie n'ont paru en public qu'entourés de leur grandeur et de leur dignité, véritables idoles présentées à l'adoration du peuple; amener ces princes fiers, jaloux l'un de l'autre, à se promener comme de simples mortels dans un jardin, à se coudoyer, à causer entre eux, on considérait la chose comme impossible; on s'était trompé, et tout alla à merveille. Je rencontrai dans la foule le puissant Ram Sing de Jeypore, un peu confus d'être obligé de s'effacer devant les dames et d'être exposé à recevoir quelques coups de coude : toutefois il faisait bonne mine; plus loin, Sheodan-Sing dévorait des yeux les beautés anglaises.

Vers dix heures, au bout de la grande allée, apparut soudainement une masse d'un blanc de neige éblouissant, colossale, suspendue en l'air comme une vision céleste; c'était le Tâdj, qui, plongé jusque-là dans l'obscurité, venait d'être éclairé de plusieurs jets de lumière électrique. L'effet était magique.

A l'électricité succède une illumination générale; les tchoubdars, circulant parmi les groupes, nous invitent à nous rendre dans la salle du festin. C'est dans le Jawab du Tâdj, immense salon décoré de mosaïques, qu'est dressé un souper homérique, réunissant toutes les délicatesses de l'Europe et de l'Asie. Bientôt les Européens entourent la table, les bouchons sautent par bouquets, et la gaieté a libre cours; les Indiens, debout, assistent au banquet sans y prendre part. Dire ce que l'on consomma de champagne ce soir-là me serait difficile, mais je commettrai l'indiscrétion de dire que plus d'un vieux guerrier anglais se laissa terrasser par la liqueur française. Scindia, du reste, eut à payer pour ce souper seul une note de vingt mille roupies[1] !

Après le souper, un feu d'artifice est tiré sur le bord de la Jumna; on sait que la rivière baigne la base même de la terrasse du Tâdj et décrit devant le monument une gracieuse courbe. Une série de fusées, de bombes à étoiles, le tout fort ordinaire, vient se refléter un instant dans la nappe d'eau; mais dès que tout est rentré dans l'ombre, on voit s'avancer, descendant le fleuve, une nappe de feu, qui couvre bientôt toute la Jumna; ce sont des milliers de flotteurs remplis de naphte qu'on lance du pont de Toundlah, après les avoir allumés, et qui couvrent la rivière de flammes; le courant les entraînant, l'illumination se propage rapidement, et de la terrasse on aperçoit, à plusieurs milles en amont et en aval, le fleuve roulant une mer de lave incandescente. Cette étrange illumination dure une demi-heure et va se perdre dans les jungles. Les tigres doivent avoir été stupéfaits en voyant passer ce fleuve de feu. Vers minuit, les orchestres anglais nous donnent un brillant concert, puis la foule s'écoule peu à peu.

Le 16 novembre, le vice-roi, entouré de tous les Rajahs, passe en revue, sur la grande esplanade d'Agra, l'armée anglaise, forte de vingt mille hommes, sous les ordres du général Mansfield. Après le défilé, les troupes prennent leurs positions et entament une série d'évolutions, de charges simulant un combat, parfaitement exécutées; cette partie du spectacle a dû frapper les princes, surtout la remarquable rapidité du tir des pièces de campagne, système Armstrong, à culasse mobile.

Le 17, grande assemblée de l'Ordre de l'Étoile de l'Inde, présidée par sir John Lawrence, dans laquelle les insignes de l'Ordre doivent être remis à plusieurs souverains et feudataires. La cérémonie a lieu dans le Chamiana, ou tente des Durbars, au centre du camp impérial, et tous les grands personnages y assistent; c'est pour ainsi dire une répétition générale du Durbar, qui se tiendra dans la même salle. Le Chamiana est très-vaste et peut contenir deux ou trois mille personnes; ses khanats forment un arc recourbé, dont la corde est garnie de légers piliers portant le velum : l'air et la lumière entrent par là en abondance. A l'extrémité de la salle se dresse le trône du vice-roi, grand maître de l'Ordre : c'est un siége doré, soutenu par des lions héraldiques, et placé au sommet d'une estrade recouverte de drap d'or. De chaque côté du trône partent des rangées de fauteuils, à gauche pour les chevaliers et néophytes, à droite pour les spectateurs, Rajahs et Anglais.

Le vice-roi porte le riche collier, l'étoile, le grand cordon et le manteau de satin lilas du « Star of India ».

La cérémonie d'investiture est des plus simples. Le nouveau titulaire de l'Ordre vient se placer devant le trône du grand maître; lecture lui est faite de la lettre de la reine; le vice-roi l'embrasse, lui passe autour du cou le collier et le cordon, et le proclame chevalier. Puis vient un petit discours, rappelant les titres du prince au grand honneur qui lui est conféré. Quelques-uns de ces speech ont trait aux services rendus pendant la Révolte et sont l'occasion de reproches indirects aux princes assis en ce moment au Durbar et qui ont encouragé sourdement les insurgés. C'est ainsi que, s'adressant au rajah Muddun Pâl de Kérowly, petit prince du Rajpoutana, sir John lui dit : « L'impératrice des Indes, en vous conférant le titre de grand commandeur de l'Étoile de l'Inde, a voulu vous remercier de votre fidélité et des services signalés que vous

1. Cinquante mille francs.

avez rendus à la cause anglaise pendant la révolte de 1857. Alors que des chefs puissants se tenaient prudemment à l'écart, attendant les événements, vous n'avez pas craint de vous mettre à la tête de vos clans rajpouts et de venir combattre avec nous pour le salut de l'Empire. »

Parmi les nouveaux dignitaires se trouve le vieux roi de Joudpore, un de ceux qui se sont tenus le plus sagement à l'écart.

Enfin, nous voici arrivés au 20 novembre, jour fixé pour la célébration du Durbar impérial. Dès le matin, Agra offre le spectacle d'un véritable tumulte : tout le monde veut voir le Durbar, mais le nombre de princes et nobles indiens, de fonctionnaires anglais ayant siége à l'Assemblée est si considérable, que le Chamiana n'a plus qu'une cinquantaine de places libres, et encore suffisent-elles à peine aux journalistes et aux autres visiteurs favorisés. Ma qualité de voyageur français et mes nombreuses relations m'ont fait ranger dans cette dernière catégorie et j'ai une chaise au Durbar.

Dès midi, la grande esplanade, qui s'étend devant le camp, offre un coup d'œil splendide; ce n'est plus un sowari seulement, comme ceux que j'ai décrits, mais cinquante, soixante se suivant. Chaque rajah, entouré de toute sa cour, étalant toutes les richesses de sa couronne, vient se ranger sur le point qui lui est assigné pour se rendre de là en pompe au Durbar. Des centaines d'éléphants, véritables géants de leur race, rivalisant de luxe dans leur harnachement, les uns parés de haodahs d'or ou d'argent, d'autres d'étendards, d'écrans de parade; des milliers de cavaliers, Rajpouts, Maharates, Sikhs, Boundelas; des soldats dans tous les uniformes possibles; cent mille curieux de toutes les provinces de l'Inde : telle est la foule qui couvre la Maïdane d'Agra. Au milieu de cette Babel, de cette confusion, les policemen anglais à cheval cherchent à établir un semblant d'ordre, et font ranger les sowaris.

Je traverse avec peine cette multitude et j'atteins la grande allée bordée de troupes qui aboutit au Chamiana. La tente est déjà remplie d'agents diplomatiques, d'officiers anglais, parmi lesquels je retrouve plus d'une personne de connaissance.

Vers deux heures, la marche commence; d'après les règles de l'étiquette, le plus élevé en rang doit arriver le dernier; ce sont donc les feudataires du Raj britannique qui arrivent les premiers, puis les princes souverains en raison inverse de leur importance. Du perron du Chamiana, j'assiste au défilé, la partie la plus frappante de la cérémonie. Chaque sowari s'engage à son tour dans la grande allée; les troupes anglaises présentent les armes; les batteries tirent les salves; l'éléphant royal s'agenouille à l'entrée du Chamiana, et le maître des cérémonies, prenant le Rajah par la main, le conduit à son siége. Les cortéges se succèdent sans interruption avec une magnificence ascendante, depuis la principicule Boundéla d'Alipoura jusqu'au haut et puissant seigneur de Gwalier. Enfin tous sont assis, les rois indiens à la droite du trône, leurs nobles et ministres derrière eux; à gauche, les gouverneurs, généraux, officiers anglais dont les riches uniformes paraissent maigres et ridicules en face du luxe asiatique[1]. Après un instant d'attente, les Tchoubdars, vêtus de rouge, armés de longues cannes dorées, annoncent le vice-roi; l'assemblée se lève, et sir John Lawrence, en grand uniforme, tête nue, traverse lentement la salle et gravit les marches du trône au bruit des canons et des fanfares du « God save the queen ».

Sur un signe, tout le monde s'assoit, et le secrétaire d'État proclame l'ouverture du Durbar. Alors commence la longue cérémonie du Nuzzur; chaque rajah, escorté de son dewan et du premier thakour de ses États, s'avance vers le trône, et s'inclinant légèrement devant le vice-roi, lui présente une pièce d'or, que celui-ci se contente de toucher. Cette pièce d'or représente une somme assez considérable, variant selon le rang du rajah et qui doit être remise aux autorités anglaises après le Durbar.

Mais pendant cette cérémonie, qui ne dure pas moins d'une heure, passons rapidement en revue les princes qui siégent au Durbar.

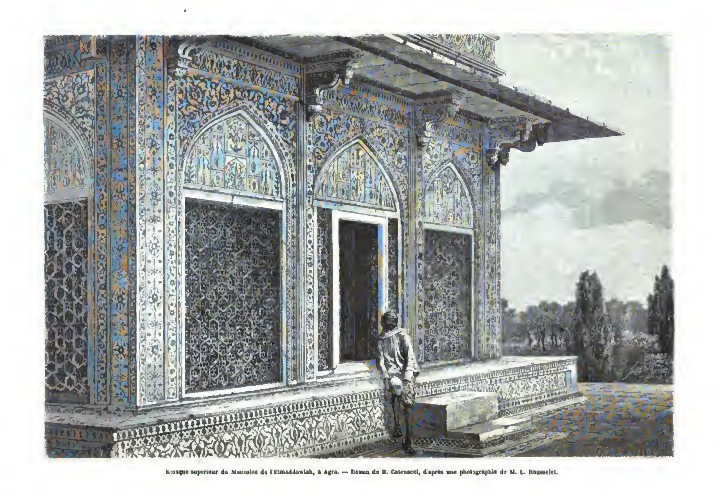
Le premier, à la droite du trône, est Scindia, Maha-Rajah de Gwalier; il représente au Durbar ces terribles Maharates qui mirent pendant un siècle l'Inde à feu et à sang, renversèrent l'empire mogol, et par leurs brigandages préparèrent la conquête britannique : son seul rival en puissance et en fierté est le roi maharate de Baroda, que connaissent mes lecteurs. Scindia est vêtu avec une certaine simplicité, quelques diamants sur sa poitrine, une robe de brocart, et un turban aux ailes relevées qui lui donne un faux air d'Henri VIII; sa figure est farouche, ses sourcils toujours froncés.

Immédiatement à la gauche du vice-roi, et le seul rajah de ce côté, se trouve notre ami Ram Sing, Maha-Rajah de Jeypore, coiffé d'un turban de pierreries et drapé dans le manteau de l'Étoile de l'Inde. Lui et le Maha-Rajah de Joudpore, assis à côté de Scindia, sont les représentants de la race Solaire, descendants du dieu Rama; ils ne sont inférieurs en noblesse qu'au Rana d'Oudeypour. Ces deux Rajpouts sont égaux en rang, et c'est pour vider le grave différend de préséance que Jeypore est à gauche et Joudpore à droite.

Louis Rousselet.

(La suite à la prochaine livraison.)

1. C'est par une erreur du dessinateur que l'ordre que j'indique dans le texte a été interverti sur la gravure (voy. p. 153).



Kiosque supérieur du Mausolée de l'Etmaddowlah, à Agra. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie de M. L. Rousselet.



Le palais de Dourjun Sâl, à Bhurtpore. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

L'INDE DES RAJAHS.

VOYAGE DANS LES ROYAUMES DE L'INDE CENTRALE ET DANS LA PRESIDENCE DU BENGALE.

PAR M. LOUIS ROUSSELET[1].

1864-1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XXIII (suite).

LE DURBAR IMPÉRIAL D'AGRA.

Les invités du Durbar. — Le Nuzzur. — Le Khillut. — Un Maha Rajah qui danse.

Après eux vient la reine Begaum de Bhopal, le plus important souverain mahométan du Rajasthan; c'est une femme d'une cinquantaine d'années, au type énergique et masculin; son costume est presque viril: elle porte des pantalons collants de drap d'or et une veste de satin, ornée de plusieurs ordres. Parmi les nobles de sa suite, assis derrière elle, on remarque la reine douairière, Qoodsia Begaum, et une vieille dame habillée à l'indienne, que le maître des cérémonies appelle Madame Élisabeth de Bourbon!...

Près d'elles sont le Maha-Rao Rajah de Kotah et le Rajah de Kishengurh, tous deux Rajpouts et portant l'antique kangra, ou jupon de mousseline gaufrée.

Le Maha-Rao de Kerowly, le jeune Rajah Jât de Bhurtpore et le Maha-Rao d'Ulwur forment un groupe resplendissant de joyaux; Sheodan Sing porte une longue tunique de velours noir sur laquelle ressortent des rivières de diamants. A côté de lui est assis le vieux

1. Suite. — Voy. t. XXII, p. 209, 225, 241, 257, 273; t. XXIII, p. 177, 193, 209, 225 et 241; t. XXIV, p. 145.

brigand Pindari, le Nawab de Tonk, vêtu d'une longue houppelande de soie, sans le moindre ornement. Plus loin est le Rajah de Dholepore, beau vieillard aux longs favoris teints en rouge, qui est venu au Durbar comme à une bataille, tout bardé de fer. Suit une longue rangée de princes Boundélas et Rajpouts, tous dans de riches et pittoresques costumes et dont voici les noms: le Maha-Rajah d'Ourtcha, le Rao-Maha-Rajah de Duttiah, le Rajah de Sumpter, le Rajah de Chircari, le Rajah de Bijawur, le Raj-Rao d'Adjigurh, le Maha-Rajah de Chutterpore, le Rajah de Surila, le Jaghirdar d'Alipoura, et le Raïs de Myhere. Enfin, après ces princes, qui sont tous souverains, sont assis six Mirzas, membres de l'ex-famille impériale de Delhi; ces descendants d'Akber, vêtus richement et coiffés de la toque de princes du sang, viennent humblement courber le genou devant le vice-roi anglais, dont ils sont les pensionnaires. Les derniers sont les feudataires directs de la couronne anglaise, Zemindars, Rajahs, Jaghirdars, dont quelques-uns, comme le Rajah de Burdwan, possèdent des provinces entières et des revenus énormes.

A la cérémonie du Nuzzur succède celle du Khillut, qui en est la contre-partie. Le Nuzzur est en effet le don offert au supérieur, tandis que le Khillut est le présent fait par le suzerain au vassal, soit d'un titre, soit d'un cadeau. Quatre-vingt-treize Khilluts sont ainsi distribués, dans l'ordre suivi pour le Nuzzur; ils consistent en éléphants et chevaux, délivrés après le Durbar, et en joyaux, objets d'art, étoffes précieuses, qui sont exposés dans la salle après chaque appel, et remis aux Rajahs. Cette cérémonie prend encore plus de temps que la première et est un peu fatigante.

La distribution faite, le vice-roi se lève et prononce en hindoustani un éloquent discours, dans lequel il exhorte les princes indiens à gouverner sagement leurs Etats, à y introduire tous les bénéfices de la civilisation européenne et à se rendre dignes de l'amitié de l'impératrice des Indes. Le secrétaire d'Etat proclame alors la clôture du Durbar, et la sortie se fait dans le même ordre que l'entrée.

Telle fut cette grande solennité, qui fera date dans l'histoire de l'Inde, et qui m'a paru l'un des plus saisissants spectacles qu'un Européen pût contempler dans notre siècle assez prosaïque.

Avec le Durbar se terminait la partie politique de cette réunion des princes à Agra; mais la série des fêtes dura encore jusqu'à la fin du mois. Le Rao d'Ulwur, le prince de Vizianagram se signalèrent par de brillants « entertainments », et enfin, comme scène dernière, Ram Sing donna un grand bal où, pour la première fois depuis que le monde existe, on vit un prince hindou, descendant de Rama, figurer dans un quadrille au bras d'une Européenne!

Bientôt tous les invités reprirent le chemin de leur solitude et Agra redevint la triste ville de garnison qu'elle est d'habitude. Shéodan Sing nous fit prévenir qu'il retournait à Ulwur. Lui, qui nous avait accueillis sans cérémonie dans sa capitale, voulut sans doute se réhabiliter ici à nos yeux. Il nous reçut assis sur le Gâdi (trône Rajpout), entouré de ses nobles, et après s'être entretenu quelque temps avec moi, nous offrit un superbe Khillut, nous passant, à l'instar du vice-roi, un beau collier autour du cou. Il n'avait pas voulu quitter Agra sans avoir, lui aussi, son Durbar.

XXIV

ROYAUME DE BHURTPORE.

Le sutter-tchopaya. — Bhurtpore. — Les Jâts. — Les deux siéges. Le capitaine Fantôme.

L'incident du Durbar m'avait détourné de ma route; les renseignements recueillis auprès des agents anglais et des indigènes, accourus de toute part pour cette solennité, me décidèrent à changer complètement mon itinéraire. De Jeypore, j'avais eu l'idée de gagner Delhi, Lahore et le Cachemire; j'ignorais encore que ce vaste triangle compris entre le Gange au nord, le Chumbul à l'ouest et les Vindhyas au sud, et communément appelé Inde Centrale, devait m'offrir un champ d'études jusqu'alors inexploré: monuments de la plus haute antiquité, royaumes indiens, races intéressantes. Quelques rapports d'agents anglais, publiés par des Sociétés scientifiques, sont les seuls documents qu'on possède sur cette vaste région d'un si grand intérêt. Je traçai donc sur ma carte une route qui, me conduisant à travers le Bundelcund jusqu'à Bhopal, devait me ramener sur Agra par le Malwa et l'Haraouti.

A Agra, je me trouvais de nouveau livré aux seules ressources d'une ville anglaise: plus de Rajahs pour me fournir chameaux ou attelages; les voyageurs sont si rares, que ce n'est qu'avec grande difficulté que je pus trouver le moyen de continuer mon voyage tel que je l'avais tracé. Enfin, un Musulman offrit de me procurer un véhicule pour transporter mes bagages et ma suite jusqu'à Bhurtpore seulement. Ce véhicule n'était autre qu'un sutter-tchopaya, espèce de grand fourgon, posé sans aucun ressort sur quatre roues basses, garni d'une impériale couverte et mis en mouvement par quatre chameaux efflanqués, attelés à la daumont. L'ensemble ne manquait pas de pittoresque, mais la lourde machine était peu rassurante.

Autre contretemps: les domestiques, que j'avais amenés de Baroda, me voyaient avec effroi m'enfoncer de nouveau dans des régions sauvages. Je dus les congédier et en chercher d'autres, sorte d'affaire fort délicate au moment d'un départ. Tout cela me prit du temps et ce ne fut que le 15 décembre au soir que nous quittâmes Agra.

Le départ se fait sans encombre; la voiture roule gaillardement sur le macadam de la route au grand trot des chameaux; mais, comme toutes les routes de l'Inde, celle-ci, à quelques lieues de la ville, se perd dans une grande plaine de sable où nos roues s'enfoncent jusqu'à l'essieu. Notre marche se ralentit; d'épouvantables cahots menacent de disloquer le tchopaya, et bientôt nous

n'avançons plus qu'au pas. Malgré tous nos efforts, il faut nous résigner à ce train, et nous sommes obligés de suivre sur nos chevaux le funèbre cortége. Les douze lieues qui nous séparent de Bhurtpore nous prennent toute la nuit, et ce n'est qu'avec le jour que nous apercevons la citadelle Jât, se dressant au milieu d'une plaine déserte. A huit heures, nous atteignons les portes de la ville; on nous conduit à un petit palais, près de la demeure royale, où des appartements nous sont préparés. Nous y entrons brisés de fatigue, maudissant le sutter-tchopaya et son inventeur.

Bhurtpore est la capitale de l'Etat Jât du même nom, enclavé entre les royaumes de Jeypore, Ulwur, Dholepure et la province d'Agra. La population de cet État ne dépasse pas neuf cent mille âmes et ses revenus se montent à neuf millions de francs.

Les Jâts ou Jits paraissent avoir occupé, dès l'époque de Tomyris et Cyrus, le premier rang comme nombre et importance dans l'Inde Occidentale et la Transoxiane. Au quatrième siècle, l'histoire mentionne un royaume Yuti ou Jât dans le Panjâb, mais sans indiquer l'époque de sa fondation.

On ignore l'époque de la première apparition des Jâts dans l'Inde : en tous cas, les Rajpouts les y trouvèrent fermement établis, et conservant encore les mœurs caractéristiques des tribus scythiques. Bergers et presque nomades, ils n'avaient d'autre gouvernement que des conseils élus dans chaque tribu parmi les vieillards. Leur seule divinité était Amba Bhawani, la Cybèle hindoue, représentée par une jeune femme Jâtni; mais ils repoussaient entièrement la théocratie brahmane. Leurs traditions, du reste, les font venir d'au delà de l'Oxus. Tod[1] croit retrouver dans les Asiâgh une de leurs principales tribus, les Asi de l'Oxus et du Jaxartes, qui renversèrent l'Empire grec de la Bactriane. Le même auteur considère les Jâts comme la tribu mère de ces Jits ou Jutes, qui envahirent le nord de l'Europe et se fixèrent entres autres, en Danemark, dans le Jutland. Les conquérants Rajpouts furent obligés de respecter les priviléges des Jâts, qui, leur abandonnant le premier rang, conservèrent la propriété du sol; dans quelques Etats, comme à Bikanir, les princes Rajpouts sont encore tenus, en montant sur le trône, de se faire consacrer par les Sénats Jâts.

Lors de l'invasion des Musulmans, les Jâts leur opposèrent partout une résistance opiniâtre. En 1026, ils arrêtèrent Mahmoud sur les bord de l'Indus; l'empereur Koutub, en 1205, eut à leur disputer la possession du pays de Hansi; en 1397, leurs nuées de cavaliers harcelèrent la marche de Tamerlan; enfin dans ses commentaires, l'empereur Baber rend hommage à leur intrépidité. Plus heureux que les Rajpouts, il fut donné aux Jâts, unis aux Maharates, leurs congénères du Sud de l'Inde, de renverser la puissance musulmane; ils s'emparèrent d'Agra, de Delhi, et auraient joué un rôle important sans la conquête anglaise qui arrêta le mouvement. Quelques petits royaumes, ceux de Bhurtpore, de Dholapore et de Jhalra, naquirent seuls de cette grande guerre.

Au commencement de notre siècle, les Jâts du Panjâb, connus sous le nom de Sikhs depuis leur conversion aux préceptes de Nanuck, réussissaient à fonder avec le grand Rundjet Sing le premier royaume de l'Inde. En voyant se créer cette puissance, Napoléon conçut l'idée de renverser la domination anglaise avec l'aide des Jâts Sik : il leur envoya des officiers français, comme Allard et Ventura, qui firent de l'armée Sikh la première armée de l'Inde. A la mort de Rundjet Sing, la politique secrète des Anglais, plus que la force, fit crouler cet Empire, qui devint leur proie. Mais c'est à cette grande race scythique, qui, sous les noms de Yuti, Gètes, Jits, Jûts, Jâts ou Sikhs, a montré tant de puissance et de vitalité, que l'avenir réserve le premier rang dans l'Inde septentrionale. Ils sont encore aujourd'hui prédominants comme nombre dans le Rajpoutana, le nord et l'ouest de l'Hindoustan; on peut les estimer à une trentaine de millions.

Le type jât appartient à la famille aryenne. La physionomie des Jâts est vive, intelligente; leur front haut, leur nez aquilin, leur barbe et leur chevelure sont abondantes. Généralement grands et bien faits, ils sont intrépides, courageux; leur allure, toute leur apparence préviennent en leur faveur. Le modèle le plus pur de la race Jât est le guerrier Sikh, un des plus beaux types de la race humaine. Leurs femmes sont souvent fort belles, toujours plus grandes que les autres Indiennes et ne sortent jamais voilées.

Le clan Jât de Bhurtpore tire son origine du héros Bijey Pal, prince de Biana, dont les hauts faits forment le sujet d'un poëme célèbre du douzième siècle, le *Bijey Pal Rasa*. Les Jâts de ce clan sont classés parmi les Baran Sankars, ou castes mixtes, formées par l'alliance de tribus brahmaniques avec des races indigènes. Leurs mœurs et coutumes sont celles des Rajpouts Chandravansis, ou de race Lunaire, et diffèrent sur plusieurs points de celles des clans de la race Solaire.

La citadelle de Bhurtpore est surtout célèbre pour les deux siéges qu'elle soutint contre les Anglais.

En 1804, Rundjet Sing, Rajah de Bhurtpore, était devenu le prince le plus puissant de l'Inde; allié un moment aux Anglais, il se joignit bientôt à Holkar : mais, battu à Laswari et à Digh, il fut obligé de s'enfermer dans sa capitale. Le général Lake se porta immédiatement sur Bhurtpore et investit la place, défendue par une forte garnison. La tranchée fut ouverte le 4 janvier 1805, et la brèche jugée praticable le 9 au soir[1]. Lake commanda l'assaut pour la nuit même; malgré l'énergie de l'attaque, il fut repoussé avec une perte de quatre cent cinquante-six hommes. Une seconde tentative fut encore plus désastreuse; la brèche avait

1. Tod, *Annals of Rajasthan*.

1. Malcolm, *Central India*.

été ouverte sur un point bien choisi et le fossé inondé eût été guéable; les Anglais gagnèrent le rempart à la nage, mais furent forcés de se retirer, laissant six cents des leurs, dont vingt officiers, sur la brèche. Trois autres assauts successifs coûtèrent aux Anglais plus de douze cents hommes. Les assiégés mettaient dans leur défense une constance et un acharnement aussi grands que ceux que l'ennemi apportait à l'attaque; aucun autre siége contre les nations indigènes n'en avait fourni un pareil exemple. L'armée anglaise exténuée, son matériel hors de service, Lake dut se contenter de bloquer la ville; le Rajah de



Le Dewani-Khâs et la cour du Patchisi, à Futtehpore-Sikri. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

Bhurtpore, comprenant que le jour viendrait où ses moyens de résistance seraient aussi épuisés, profita de l'occasion pour demander et obtenir des conditions favorables. Le siége fut levé, après une durée de trois mois et vingt jours; les Anglais y avaient perdu trois mille cent hommes, dont cent trois officiers.

En 1825, le Jât Dourjun Sâl renversa le petit-fils de Rundjet Sing et s'empara du trône de Bhurtpore. Les Anglais, sous le prétexte de venir en aide au Rajah légitime, investirent une seconde fois Bhurtpore. Lord



Le Pantch Mahal, à Futtehpore Sikri. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

Combermere fit ouvrir le feu des batteries le 14 décembre; les assiégés y répondirent avec vigueur. Le 18 janvier 1826, deux brèches étaient praticables et l'assaut fut résolu des deux côtés à la fois. Malgré l'explosion d'une mine, qui jeta le désordre dans les rangs anglais, malgré l'héroïque attitude des vieux grenadiers jâts, dont les cadavres obstruèrent la brèche, la ville fut prise. Cette victoire avait une importance considérable pour les Anglais. On se rappelait qu'au temps de Lake, les armes anglaises avaient échoué une fois devant les murailles de Bhurtpore et qu'elles eussent échoué peut-être la seconde fois, si le manque

Vue générale de Bhurtpore. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie de M. L. Rousselet.

de munitions n'avait réduit la citadelle à capituler. Les murs de Bhurtpore expièrent l'orgueil de leurs premiers triomphes; ils furent démantelés. Les habitants purent voir gisant par terre un bastion qu'ils avaient appelé le Bastion de la Victoire et qu'ils se vantaient d'avoir élevé avec les cadavres des soldats de Lake. Après la prise de la ville, lord Combermere réinstalle Bulwant Sing sur le trône et le plaça sous la protection de l'Angleterre.

Le Rajah actuel, Jesswunt Sing, n'est âgé que de seize ans; pendant sa minorité, ses États sont gouvernés par un conseil de régence, que préside le résident Anglais; les pouvoirs de ce dernier n'ont d'autre contrôle que celui du Gouvernement Impérial.

Bhurtpore occupe l'emplacement d'une antique cité fondée par le héros Bharat, et dont il ne reste aucun vestige. La ville actuelle ne date que de Souradj Mull (1756); elle est grande, assez bien bâtie, et renferme une population estimée à soixante mille habitants, Jâts pour la plupart. Ses remparts, construits dans le style moderne et d'une façon formidable, n'offrent plus qu'une longue ligne de ruines.

La citadelle est au sud de la ville, mais comprise dans l'enceinte. Ses murailles, systématiquement démantelées par les Anglais, ne permettent guère de juger de son antique splendeur. On peut voir encore le bastion de Jower Sing, un des quatre qui défendaient la forteresse; c'est un tertre arrondi, plein et revêtu d'un mur de pierre épais. Au sommet est un joli pavillon de grès, couvert de sculptures remarquables, d'où l'on embrasse un panorama étendu de la ville et des environs. Près du bastion s'ouvre la porte de Juggernath, que les Anglais enlevèrent d'assaut, après une lutte sanglante. L'intérieur de la citadelle offre un spectacle lugubre; ce ne sont que décombres, débris de palais disparaissant déjà sous les herbes. Il ne reste d'intact qu'un beau pavillon de grès rouge, couronné de coupoles, que l'on attribue à tort à l'usurpateur Dourjun Sâl (voy. p. 161); c'est au contraire le plus ancien édifice de la citadelle.

A côté de ces ruines, s'étend une longue ligne de bâtiments, mélange bizarre de tous les styles, sarrasin, hindou, jât, néo-italien; c'est le palais moderne des Rajahs. Il contient cependant quelques belles cours de marbre, une salle d'audience, un temple et un de ces musées européens qui font fureur parmi les Rajahs de notre époque.

Au nord de la ville s'étend le Mouti'Jhil ou lac de la Perle, qui joua un rôle si important dans la défense de la ville. C'est un étang artificiel de plusieurs kilomètres de tour; son niveau, beaucoup plus élevé que celui de la ville, permet à un moment donné d'inonder les abords des remparts sur une grande étendue. Aujourd'hui on ne laisse accumuler l'eau dans le lac que pendant les pluies; au mois d'octobre, on ouvre les barrages et on dessèche entièrement le lit, qui, couvert d'un limon fécond, devient propre à l'agriculture.

Bhurtpore n'offre en somme qu'un intérêt purement historique; et en l'absence de la cour, en ce moment à Digh, le séjour en est fort triste. Un accident futile me força à le prolonger pendant quelques jours. Dans la nuit du 15, j'avais perdu mon chapeau, un de ces casques en feutre sans lesquels un Européen ne peut braver les rayons du soleil de l'Inde. La ville Jât ne possède pas encore de chapelier; il me fallut donc attendre le retour d'un messager que j'avais envoyé à Agra.

Une rencontre inattendue vint nous aider à supporter l'ennui d'un séjour à Bhurtpore; en revenant d'une excursion à travers la ville, je reçus une carte portant « Monsieur Fantôme ». Le préfixe Monsieur annonçait que j'avais affaire à un Français; je me rendis de suite à l'adresse indiquée, et j'y trouvai un métis de bonne tournure, qui se présenta à moi comme le descendant d'un aventurier français, le capitaine Fantôme, lequel s'était illustré au service des Scindias, dans les guerres de la fin du siècle dernier. Les Fantôme sont aujourd'hui fixés à Bhurtpore, où ils sont employés à la cour; ils conservent avec fierté le nom de Français, quoiqu'ils ignorent notre langue. Nous passâmes la nuit de Noël chez ces braves gens; on but des toasts à la France, et le père, un digne vieillard, nous raconta les exploits de son aïeul : comment celui-ci, à la tête des bataillons maharates, battit en plusieurs rencontres l'armée mogole et plus tard, enfermé dans une bicoque, se défendit héroïquement contre les Anglais. Le pays que nous allons parcourir jusqu'à Gwalior retentit encore des exploits de tous ces grands aventuriers français, Perron, de Boigne, Jean Baptiste, qui, après avoir fait écrouler le vieux trône mogol, arrêtèrent un moment le flot anglais.

Un ordre du résident avait mis à notre disposition les chameaux qui nous étaient nécessaires. Au moment de notre départ, le jeune Rajah arrivait; j'allais le remercier de la gracieuse hospitalité qu'il nous avait offerte à Digh et ici, mais je restai sourd à son invitation de prolonger encore notre séjour. Le Rajah parle couramment anglais et a reçu une bonne éducation, mais il est très-timide et ne se risque que difficilement en l'absence du résident; c'est un prince de la nouvelle école, qui ne suscitera jamais d'embarras à ses suzerains.

XXV

LES RUINES DE FUTTEHPORE.

Futtehpore-Sikri. — Ensemble des ruines. — La Dourgah de Sélim. — L'empereur Akber et le saint. — Palais du Padishah. — Le Jeu de Pâtchisi. — Le Dewani-khâs. — Le vieux guide de Futtehpore.

Les ruines de Futtehpore, le Versailles du grand Akber, couvrent le sommet d'une colline, à vingt kilomètres de Bhurtpore. En quittant cette ville, nous traversons de mornes plaines, une succession de marais et de déserts rocailleux. L'horizon s'étend sans limites; seule, à l'est, se dresse la colline de Futtehpore, dont le soleil levant empourpre la silhouette fantastique. De loin déjà l'œil est frappé par le nombre et les

proportions des édifices qu'un caprice royal est venu accumuler au milieu de ce désert; on dirait une grande et vivante cité de l'Inde. L'impression grandit à mesure que l'on approche. Au pied de la colline, la route passe sous un majestueux portail; de l'autre côté sont de larges rues muettes, bordées de palais encore intacts au milieu des décombres des demeures du peuple; de magnifiques places; des jardins où le grenadier et le jasmin sont devenus séculaires; des fontaines, des bassins. Tout cela est d'une grandeur saisissante, d'un style noble, et la main du temps a été si légère, qu'on croirait voir une ville dont les habitants, frappés de panique, viennent de fuir, ou une des cités enchantées du marin Sindbad. Le *bèghari*[1], que nous avons pris au village de Sikri, nous conduit au bungalow entretenu par le gouvernement anglais pour les voyageurs. Ce bungalow occupe l'ancienne *kutchery*[2] d'Akber, édifice de grès rose, entouré d'une belle vérandah à colonnes; il est assis sur le rebord septentrional du plateau, et donne d'un côté sur la ville, de l'autre sur la façade du Zenanah. Un vieux cipaye anglais est préposé à la garde du monument, qui renferme deux appartements confortablement meublés.

Les constructions de Futtehpore, « la ville de la Victoire, » furent commencées en 1560 par Akber et menées avec une telle rapidité que remparts, cité et palais furent terminés en 1571. Akber avait été attiré dans ce désert par la sainteté d'un anachorète musulman, Sélim Chisti, qui habitait une des cavernes de la colline. Le lieu lui paraissant agréable, il s'y construisit un palais; puis, ne pouvant se décider à quitter le saint attaché à son roc, il conçut le projet d'établir là la capitale de son Empire. En quelques années, le rocher désert fit place à une grande et populeuse ville. La mort de Sélim vint arrêter cette prospérité; Akber comprit enfin la folie qu'il y avait de vouloir placer le cœur de l'Hindoustan au milieu de ces plaines stériles, loin des grandes voies fluviales, surtout lorsqu'il possédait un emplacement si favorisé à Agra. Sa résolution fut prompte; en 1584, il sortit de Futtehpore, délaissant ses monuments, ses grandeurs, et entraînant avec lui toute la population dans sa nouvelle capitale d'Agra. L'abandon fut complet; aucun de ses successeurs ne se sentit le désir de continuer ses folies, et bientôt il n'y eut plus de nouveau sur la colline que des tigres, et quelques anachorètes pour peupler tous ces palais. On serait presque tenté de croire qu'Akber n'avait élevé Futtehpore que pour donner à la postérité une idée de sa puissance, en laissant le témoignage d'une de ses fantaisies.

La renommée de Sélim continue à attirer des milliers de pèlerins, qui se rassemblent à certaines époques de l'année autour de son tombeau. Pour subvenir à leur entretien, deux villages se sont élevés sur l'emplacement de la ville abandonnée, l'un Futtehpore, l'autre Sikri, et c'est par ce double nom de Futtehpore-Sikri que les ruines sont généralement désignées.

Elles offrent à l'archéologue, outre leur beauté, un intérêt puissant : œuvre d'un seul prince, elles donnent un tableau complet du style de son époque; leur état merveilleux de conservation permet de suivre pas à pas la manière de vivre du plus grand des Mogols, et de se rendre un compte exact des mœurs de l'Inde au seizième siècle. Tout respire la magnificence de cette cour indienne, dont les splendeurs, racontées par quelques voyageurs contemporains, étaient accueillies en Europe comme des fables, et devaient plus tard attirer sur ce beau pays toutes les avidités des nations occidentales.

Les édifices dans un état presque complet de préservation sont : la Dourgah de Sélim, le palais impérial et quelques habitations des seigneurs mogols. Ils forment un groupe compacte de deux kilomètres de long, et occupent le sommet d'une colline de soixante mètres de hauteur. On s'est servi uniquement, pour leur construction, de la pierre même de la colline, grès compacte, d'un grain très-fin et d'une belle couleur variant du rouge violacé au rose. Partout la pierre a été laissée à nu; les architectes ont su éviter une trop grande monotonie de couleur, en employant avec habileté les diverses nuances. Le temps est venu à son tour adoucir les tons, et ce n'est pas aujourd'hui une des moindres beautés de cet ensemble saisissant que cette étrange monochromie variée seulement par des teintes, confondant ensemble sol et édifices, comme si ceux-ci avaient été découpés dans le flanc même de la montagne.

Le gouvernement britannique est propriétaire des ruines; il y a fait faire quelques travaux intelligents pour arrêter les ravages occasionnés par les moussons.

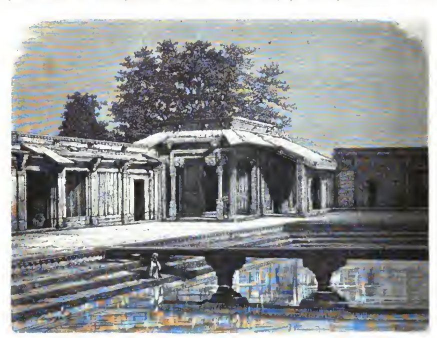
La tombe de Sélim, le patron de la montagne, occupe la partie la plus élevée du plateau; elle est placée au centre d'une vaste Dourgah[1], que ses grands murs rouges font ressembler, de l'extérieur, à une forteresse. Il faut approcher du monument par le sud; c'est de là que l'effet est le plus complet. Au sortir du petit village de Futtehpore, on aperçoit, au haut d'un escalier de cent cinquante marches, la grande porte de la Dourgah. Cette porte, placée au centre de la façade, mesure elle-même cent vingt pieds; une niche sarrasine de soixante-douze pieds de hauteur, en marbre blanc, forme le portail. Franchissant le seuil, on entre dans une cour dallée, de cent quarante mètres de long sur cent trente-deux de large, entourée de galeries à colonnes de sept mètres de hauteur appuyées au mur extérieur; à gauche se dresse une majestueuse mosquée, et, dans un angle, le mausolée de marbre du saint, entouré des tombes de ses descendants. On éprouve, en entrant dans cette cour muette, une profonde impression; ces longues galeries sombres, couronnées de mille tchâtris, ce gigantesque portail sem-

1. Bèghari, guide fourni aux voyageurs par les villages.
2. Kutchery, ministère ou bureau du palais.

1. Dourgah, enceinte sacrée contenant des mosquées et des tombeaux.

blable à un pylône de Karnak, cette noble mosquée, forment un cadre d'un rouge sombre, au milieu duquel étincelle le mausolée du saint, d'une blancheur immaculée, encore rehaussée par le feuillage des arbres qui se penchent sur lui (voy. page 169). Il y a dans cet ensemble une grandeur sévère mêlée à la douce poésie qui a caractérisé de tout temps l'islamisme indien.

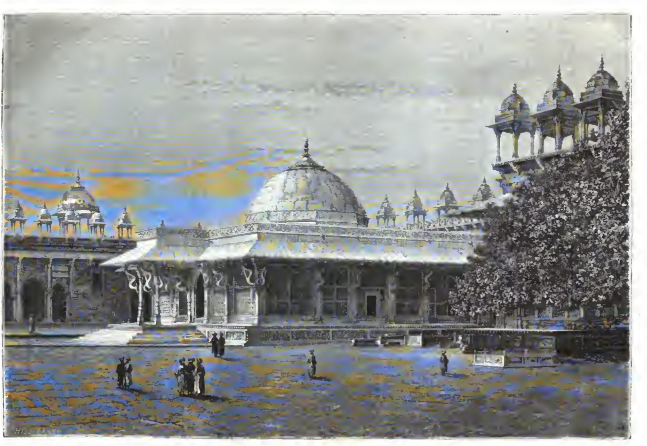
Le mausolée de Sélim est précédé d'un péristyle supporté par deux colonnes; contrairement aux monuments de ce genre que j'ai déjà décrits, il n'offre que peu d'incrustations; mais, ce qui lui donne une grande originalité, c'est que ses murs sont un rideau de marbre découpé à jour, de sorte que les piliers seuls supportent la voûte; chaque panneau est formé d'une dalle très-mince, mesurant deux mètres cinquante sur deux mètres. De grandes corniches inclinées, soutenues par des consoles, arrêtent les rayons du soleil. La salle intérieure est petite et doucement éclairée; le saint repose au centre, dans un sarcophage de nacre et de turquoises couvert de riches étoffes; de la voûte pendent des lampes et des œufs d'autruche rapportés de la Mecque. Les descendants de Chisti sont encore préposés à la garde de la Dourgah; le



Palais de la Sultane, à Futtehpore-Sikri. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

gouvernement anglais leur a maintenu les dotations laissées dans cette intention par Akber.

Le cheik Sélim Chisti vint s'établir au seizième siècle dans une caverne de la colline de Futtehpore. Le pouvoir mystérieux qu'il exerçait sur les bêtes fauves qui partageaient sa solitude le rendit bientôt célèbre. Akber vint lui rendre visite; frappé de sa raison, il lui fit des offres brillantes pour l'attirer à sa cour : ses offres furent rejetées. Alors l'empereur résolut de fixer son séjour auprès de ce saint qui exerça sur lui une influence si considérable. Une légende populaire raconte qu'Akber dut à Chisti d'avoir un héritier. « Un jour l'empereur, se trouvant dans la cellule du saint, se plaignit amèrement de ne pas avoir de fils, et demanda s'il pouvait espérer en avoir un jour. « Non, « lui répondit Chisti, ce n'est pas écrit. » Le fils de l'anachorète, âgé de six mois, était couché dans son berceau; il se releva tout à coup et dit à son père, quoiqu'il n'eût jamais parlé auparavant : « O père ! « pourquoi enlever ainsi tout espoir au Soutien de l'U- « nivers. » Le cheik, étonné de ce miracle, répondit : « O mon fils ! il est écrit que l'empereur n'aura jamais « de fils, à moins qu'un autre homme ne lui sacrifie « la vie de son propre héritier, et certes nul n'est ca- « pable d'un tel sacrifice. » — « Si vous me le per- « mettez, s'écria l'enfant, je mourrai pour que le cœur



Tombeau du sheik Sélim Chisti, à Futtehpore-Sikri. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

« de Sa Majesté soit consolé ! » — Et avant que Chisti pût intervenir, il rendit l'âme. Neuf mois après naquit un héritier impérial. Akber, par reconnaissance, l'appela Sélim ; ce fut plus tard l'empereur Jehanghir. »

La mosquée de la Dourgah est très-belle ; c'est une longue façade surmontée de trois dômes ; un fronton élevé, décoré de mosaïques, marque la chapelle du vendredi, qui est le dimanche musulman ; de chaque côté sont trois chapelles plus basses consacrées aux jours de la semaine. En face de la mosquée est un beau bassin de marbre, réservé aux ablutions des fidèles. De nombreuses tombes couvrent le côté nord de la cour.

A l'est de la Dourgah s'étend le palais impérial, vaste assemblage de bâtiments reliés entre eux par des galeries et des cours, et couvrant une superficie au moins égale à celle du Louvre et des Tuileries.

Le premier édifice qu'on rencontre, en venant de la Dourgah, contenait les appartements privés de l'empereur ; il sert aujourd'hui d'habitation aux quelques soldats chargés d'éloigner des ruines les maraudeurs, d'où lui vient son nom actuel de Tassili ou poste de police. Ce palais est d'une grande simplicité : à l'extérieur, les murs sont pleins ; au centre est une petite cour carrée, sur laquelle donnent les galeries des divers étages. A l'un des angles, on remarque une colonnade surchargée d'ornements dans le style hindou : c'était la vérandah de l'appartement de la femme favorite d'Akber, princesse rajpoute de la maison de Joudpore, la mère de Jehanghir. A l'extrémité d'une place qui s'étend devant le palais est la Kutchery, aujourd'hui bungalow des voyageurs.

En suivant une galerie en ruines, qui sort de la Tassili, on entre dans le Zenanah ou harem impérial, entouré d'un mur élevé. Chaque princesse possédait dans cette enceinte un palais, construit selon son goût ou ses désirs, avec des jardins et des dépendances. La première de ces habitations que l'on rencontre est le palais de la reine Marie, dame portugaise qu'Akber avait épousée. On y remarque des fresques nombreuses, entre autres une *Annonciation de la Vierge*. S'il y a lieu d'être étonné de voir, au seizième siècle, un prince musulman pousser la tolérance jusqu'à permettre dans son palais la représentation d'un mystère chrétien tellement opposé aux principes de sa religion, cela ne peut surprendre de la part d'un homme aussi éclairé que le grand Akber. Désireux de détruire à jamais les sujets de discorde qui divisaient les peuples de son Empire, il avait rêvé de créer une religion qui réunirait les sympathies de tous. Dans cet espoir, il assembla en concile général les prêtres de toutes les religions de l'Inde et leur soumit son projet ; il y fit venir même des missionnaires chrétiens de Goa. La discussion n'aboutit à rien ; l'empereur n'en écrivit pas moins un ouvrage considérable sur les diverses religions, comprenant le christianisme, le judaïsme, l'islamisme et les diverses sectes hindoues, ouvrage dans lequel il montra combien ses idées étaient généreuses. Peut-on être étonné de trouver la libre-pensée chez un homme dont l'administration fut si parfaite, que tous les efforts des Anglais tendent vainement à l'égaler !

Du palais de la reine Marie, on passe dans une cour entourée d'appartements et occupée, dans presque toute son étendue, par un vaste bassin ; au milieu s'étend un îlot carré, en forme de terrasse, relié aux bords par quatre passerelles de pierre. A l'extrémité de cette cour on remarque un pavillon, dont les murs et les piliers sont brodés de délicates sculptures ; des chambres élégantes donnent d'un côté sur le bassin, de l'autre sur un jardin encore garni de bosquets et de grands arbres. C'était la demeure d'une des femmes d'Akber, la Roumi Soultani, fille d'un des sultans de Constantinople (voy. p. 168). A la droite de ce palais, sur une haute terrasse, se dresse le Kwabgah, qui contenait la chambre à coucher de l'empereur ; au rez-de-chaussée est une vaste salle, aux colonnes sculptées, à demi comblée par les décombres.

A l'ouest du Zenanah s'élève une bizarre construction appelée Pantch Mahal, « les Cinq Palais ou les Cinq Étages » (voy. p. 164). Ce sont quatre terrasses superposées et supportées par des galeries ; les étages, en s'élevant, vont en diminuant de grandeur jusqu'au sommet, qui se termine par un dôme à quatre colonnes. L'ensemble forme la moitié d'une pyramide et est d'un curieux effet. Les trente-cinq colonnes qui supportent la seconde terrasse sont chacune d'un modèle différent ; on y trouve représentés presque tous les styles, et en outre quelques types originaux très-remarquables : c'est une précieuse collection architectonique. On a beaucoup débattu quel pouvait être l'emploi de cet édifice, dont les galeries, ouvertes à tous les vents, ne pouvaient servir de demeure. Sa position contre les murs du Zenanah, dont il domine l'intérieur et avec lequel il communique, fait supposer que c'était là que se tenaient les eunuques de service ; mais on peut y voir surtout une fantaisie d'architecte.

Dans la petite cour qui entoure le Pantch Mahal sont de très-curieux corps de logis destinés aux domestiques du harem. L'architecte a voulu leur donner le cachet qui lui paraissait convenir le plus à leur usage ; le bois de construction lui manquant, il a servilement copié avec la pierre ces légères bâtisses qui, dans les palais de l'Inde, abritent les serviteurs inférieurs ; le toit de dalles en pierre imite le chaume, et est supporté par le même enchevêtrement de poutres que permet une matière moins lourde que le grès. En un mot, ce sont des hangars de pierre sculptée.

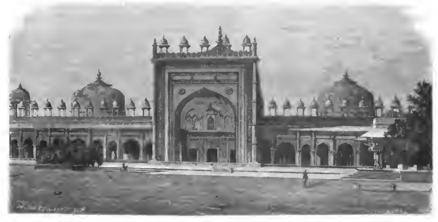
Traversant les galeries du Pantch Mahal, on débouche sur la place principale du palais ; d'un côté s'étendent les façades du Zenanah, de l'autre les bâtiments des ministres, les salles d'audience. C'est la cour du Patchisi.

Le patchisi est un jeu de dames très-antique, pour lequel les Indiens se sont montrés de tout temps passionnés. On le joue avec des pions, sur un damier

presque semblable à celui dont on se sert en Europe; il y a quatre joueurs, ayant chacun quatre pions. La marche des pions est réglée par des coups de dés; la victoire consiste à réunir ses quatre pions sur le carreau central. Les proportions du patchisi d'Akber sont vraiment impériales; la cour elle-même, divisée en carreaux rouges et blancs, constitue le damier et une énorme pierre placée sur quatre pieds représente le point central. C'est là-dessus qu'Akber et ses courtisans jouaient le patchisi; seize jeunes esclaves du harem, portant les couleurs des joueurs, remplaçaient les pions d'ivoire, et exécutaient les mouvements ordonnés par les dés. La tradition rapporte que l'empereur prit un tel goût à ce patchisi vivant, qu'il en fit établir dans tous ses palais; on en voit encore les traces à Agra et à Allahabad.

Au nord de cette cour et sur le même côté que le Pantch Mahal, est un palais d'un style très-simple et si bien conservé qu'il paraît de construction moderne. Des corridors et des passages entre-croisés font d'une des ailes un véritable labyrinthe; c'est là que les dames de la cour se livraient à leurs divertissements favoris, le « ankh-mâtchouli » ou colin-maillard et le jeu de cache-cache. Devant ce palais s'élève un joli kiosque de style hindou, le Gourou-ka-Mundil, « Temple du Mendiant; » l'empereur, voulant manifester son respect pour la religion de la majorité de ses sujets, entretenait à sa cour un gourou ou mendiant religieux de la secte Saïva et lui avait même fait construire ce petit temple, où il recevait les adorations de ses coreligionnaires.

Un peu plus loin, et juste en face le Zenanah, se dresse un des plus élégants édifices de Futtehpore, un gracieux pavillon à un étage surmonté de quatre légers tchâtris; c'est le Dewani-Khâs, palais du Conseil



Mosquée de la Dourgah, à Futtehpore-Sikri. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

d'État (voy. p. 164). La simplicité de ses lignes, ses fenêtres carrées et le beau balcon qui l'entoure rappellent nos constructions modernes; c'est bien cependant le style qui caractérise les créations d'Akber, qui, en architecture, comme en religion et en administration, n'a jamais copié ses prédécesseurs. En entrant dans le Dewani-Khâs, on s'aperçoit que l'intérieur ne forme qu'une salle, dont la hauteur est celle du monument. Au centre s'élève un énorme pilier de grès rouge qui se termine à la hauteur du premier étage par un large chapiteau, admirablement sculpté. Le sommet de ce chapiteau est entouré d'une légère balustrade; quatre passerelles de pierre partent de cette plate-forme et vont aboutir à des niches placées dans les angles et à la même hauteur; en somme, plate-forme et passerelles constituent le premier étage. Un escalier, caché dans la muraille, conduit à un corridor, aussi dissimulé, qui fait communiquer les niches entre elles. C'est une des plus étranges fantaisies de l'architecte de Futtehpore.

Lorsque le conseil se réunissait, l'empereur occupait le haut du pilier et ses ministres s'asseyaient dans les niches; les envoyés ou autres personnages, appelés en leur présence, se tenaient dans la salle au pied de la colonne, et ne pouvaient ainsi ni voir l'empereur, ni juger de l'impression produite sur le conseil par les nouvelles qu'ils apportaient.

Du Dewani-Khâs, une longue galerie, en partie ruinée, conduit au Dewani-Am ou Palais des audiences publiques, petit édifice dont une des façades donne sur la cour du Patchisi, l'autre sur une grande place entourée de colonnades.

Le chroniqueur Aboul-Fazel nous dit qu'à certaines heures le peuple était admis sur cette place; au sortir du conseil, l'empereur se rendait au Dewani-Am, où, après avoir revêtu les robes d'apparat, il venait s'as-

seoir dans une tribune donnant sur la place. Il y restait quelque temps, examinant la foule, écoutant les plaintes, et accueillant les étrangers qui affluaient à sa cour. C'est là, d'après la tradition, qu'il aurait reçu la visite des Jésuites de Goa, lui apportant des feuilles et des graines de tabac. On rapporte aussi que c'est à Futtehpore qu'aurait été inventé le houka, la pipe de l'Inde, par un des médecins d'Akber, Hakim-Aboul-Futteh-Gehlani.

Tel est l'ensemble de ce vaste palais; il faudrait trop d'espace pour décrire en détail toutes ses parties intéressantes. On y trouve encore des bains, un établissement de monnaie, des casernes et de nombreux bâtiments ruinés.

Sur le versant nord-ouest de la colline, sont les palais des ministres et seigneurs de la cour d'Akber; on y remarque ceux d'Aboul-Fazel, de Feizi et de Birboul. Ce dernier, un brahmane, était le premier ministre; son habitation est d'un goût merveilleux; la pierre rose des façades paraît tendue d'une étoffe de damas, tant les



Nobles de Dholepore. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

ciselures sont fines et délicates; le gouvernement anglais l'a entièrement restaurée et les appartements, meublés à l'européenne, servent aux pique-niques des officiers d'Agra. Non loin du palais de Birboul sont les étables impériales, contenant plus de deux cents stalles avec abreuvoirs et râteliers de pierre.

De là, passant au milieu d'amas de décombres, on arrive à la Hatti Durwazé, « Porte des Éléphants, » portail monumental, dont la façade, ornée de deux éléphants en relief, servait autrefois de limite à la cité noble, où le peuple n'avait point accès. De l'autre côté commence une large voie dallée, qui devait être un des principaux bazars, à en juger par les ruines qui la bordent; au bas de la colline est un vaste caravansérail, pouvant contenir plusieurs centaines de voyageurs, et que fréquentent encore les pèlerins. Près de l'entrée de la ville, s'élève une tour couronnée d'un belvédère et garnie de défenses d'éléphants imitées en pierre. Elle porte le nom de Hirân Minar, « Minaret des Antilopes »; l'on prétend qu'un des passe-temps



Durbar du Maharaj Rana de Dholepore. — Dessin de E. Bayard, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

favoris d'Akber était de venir tirer du haut de cette tour sur des antilopes qu'on faisait passer à une certaine distance.

Les murailles de la ville sont encore en bon état; elles ont un pourtour de huit kilomètres; cinq portes donnent accès sur la campagne.

Akber, voulant fertiliser le désert qui entourait sa capitale, avait formé un vaste lac au nord de l'enceinte; le band ou barrage existe encore, mais le lac est à sec et les jardins ont disparu.

L'exploration des ruines de Futtehpore-Sikri me prit plusieurs jours; je fus guidé dans mes recherches par Imdad-Housseïn-Chisti, descendent en ligne directe du vénérable patron de la montagne, et en possession de toutes les légendes et traditions qui se rattachent à ces monuments. Entre autres documents, il me communiqua un manuscrit fort curieux du temps de Jehanghir, contenant des anecdotes et des jeux de mots attribués à Akber.

Nous finîmes l'année 1866 au milieu de tous ces grands souvenirs; j'en passai les derniers jours dans la chambre même d'Akber, relisant les chroniques d'Aboul Fazel et repeuplant en imagination cette magnifique demeure des grands génies qui l'ont habitée. On sait combien les journées de décembre sont belles dans ce pays; c'est un délicieux printemps, sans pluie et sans nuage. Le soir est surtout charmant; les ombres de la nuit luttent doucement avec la clarté des étoiles, et l'œil se promène, comme dans un rêve, sur l'étendue vaporeuse de cette cité morte.

XXVI

ROYAUME DE DHOLEPORE.

Khairagurh. — Dholepore. — Visite du ministre. — Le cimetière du Jarjra.

1er *janvier* 1867. — Nous commençons vaillamment l'année, comme doit faire tout bon voyageur; à trois heures du matin, nous sommes déjà en selle et nous sortons de Futtehpore. Un vent glacial souffle sur la plaine et nous fait grelotter sous nos couvertures.

Trente-huit à quarante kilomètres en ligne droite séparent Futtehpore de Dholepore, qu'aucune route ne relie; il faut donc prendre littéralement à travers champs, en profitant de temps à autre de quelque mauvais sentier de village. Le pays est, en outre, fortement crevassé; les fondrières abondent et on n'en sortirait pas sans les *bigharis*, qui vous guident d'un hameau à l'autre. On pourrait être étonné, en pareil cas, de voir choisir la nuit pour franchir un terrain aussi dangereux; mais il est d'usage de profiter des heures de fraîcheur pour faire les marches, surtout lorsque le pays est sans intérêt; pour le reste, on se fie à la sûreté de pied des chameaux et aux connaissances des guides.

Les premières lueurs de l'aube nous trouvent au pied de petites collines rocheuses, entourées de marais sur lesquels nagent des bataillons de canards. A huit heures, nous atteignons la rivière Bâhngunga; sur l'autre rive sont nos tentes, piquées près du bourg de Khairagurh. Les « hourrehs » et les « salâme » de nos serviteurs accueillent notre entrée au camp; cette expansion a pour but de nous souhaiter une bonne année, et de nous rappeler que de ce côté de l'Indus les cadeaux sont aussi de saison à pareille époque.

Dans l'après-midi, nous recevons en petit durbar le Tassildar et les notables de Khairagurh, qui viennent nous présenter leurs bons souhaits. Le soir, illumination du camp, et distribution de mitaï et d'arak à tous les visiteurs. Salut à la nouvelle année!

La Bâhngunga, « Sœur du Gange, » est un beau cours d'eau, descendant des montagnes du Mewat: grossi de la Parbatty, il va se jeter dans la Jumna, en face Sheikoabad. Le pays qu'elle arrose, près de Khairagurh, est gras et fertile.

Le 2 au matin, une marche de cinq heures nous mène à Dholepore. Au dehors de la ville, et près de la grande route d'Agra, se trouve un magnifique bungalow que le rajah entretient à la disposition de tous les voyageurs et vers lequel on nous dirige. Nous y sommes fort bien reçus par les gens du prince.

On ignore l'époque exacte de la fondation de Dholepore, on sait seulement que, entre le huitième et le dixième siècle, un prince rajpout, du nom de Dhaula, vint s'établir sur les bords du Chumbul et y construisit une forteresse, qui fut prise en 1526 par Baber. Devant l'envahissement continu des rives par le fleuve, la ville a dû peu à peu reculer; elle est aujourd'hui à plus d'un kilomètre de son premier emplacement.

Tour à tour pillée, incendiée par les Jâts et les Maharates, la malheureuse ville n'est plus que l'ombre d'elle-même; elle contient encore près de quarante mille habitants, répartis dans les trois quartiers de Naya Chaony, Kila et Pourana Chaony, que de vastes solitudes séparent l'un de l'autre.

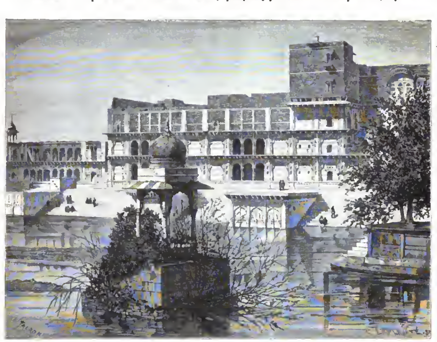
Dholepore a cependant l'honneur d'être la capitale du seul État indien complétement indépendant qui renferme le Rajasthan. Dans le traité passé en 1806 entre le gouvernement britannique et le Maha Rajah de Dholepore, il est stipulé que « le roi conservera sur ses territoires une souveraineté absolue, exempte de tout droit d'intervention de la part du gouvernement anglais, lequel est également dégagé de toute responsabilité comme aide et protection. »

Le royaume de Dholepore couvre une superficie de six cent cinquante-quatre lieues carrées, au nord du Chumbul, et renferme une population de huit cent mille âmes. Les revenus du rajah se montent à trois ou quatre millions; il entretient un corps de trois mille hommes, cavalerie, infanterie et quelque peu d'artillerie.

Notre premier soin, dès notre arrivée au Mouti Bungalow, est d'en aviser le rajah; il nous envoie, par l'intermédiaire de son vakil, ses « salâme » accompagnés d'une magnifique corbeille de fleurs, fruits et légumes,

de plusieurs paires de poulets et d'un chevreau. Le soir, le premier ministre, Gungadhar Rao, vient nous rendre visite de la part du roi; c'est un brahmane du Dekkan, homme très-instruit, parlant bien l'anglais et d'une grande politesse. Il nous informe que le Maha-Raj Rana, son maître, retenu au lit par une indisposition assez sérieuse, ne pourra nous recevoir de quelques jours. Pour nous faire patienter, les voitures et les éléphants de la cour sont mis à notre disposition et le vakil doit nous guider dans nos excursions autour de la ville.

Tout le monde sait que le climat de l'Inde est sous l'influence de saisons bien tranchées, appelées moussons, qui concentrent sur certaines époques fixes de l'année le froid, la chaleur et les pluies. Ainsi, en général, la saison sèche règne d'octobre à juillet et la saison pluvieuse de juillet à octobre. Le voyageur n'a donc pas à se préoccuper du temps en dehors de ces règles établies. Mais le proverbe dit avec raison : il n'y a pas de règle sans exception; l'effet des moussons, parfaitement réglé dans la Péninsule et sur le littoral, n'est plus le même sur le plateau de l'Inde centrale. Les saisons y rappellent bien plus celles de l'Europe; et quoiqu'il y pleuve en août et septembre, il y fait froid



Grand temple de Mutchkhounda, à Dholepore. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

en décembre et en janvier, et chaque mois a ses orages et ses averses.

C'est ce qui nous fut démontré dès notre arrivée à Dholepore, par trois jours d'une petite pluie fine, accompagnée de brouillards épais, dignes de l'Angleterre.

Il fallut donc rester enfermés dans notre bungalow, avec la seule distraction que pouvaient nous procurer les visites de quelques nobles Jâts. La pluie avait, d'ailleurs, détrempé tellement le sol, qui est une terre jaune et grasse, que routes et chemins restèrent pendant vingt-quatre heures tout à fait impraticables.

La ville actuelle, ou plutôt le quartier de Naya Chaony, « Nouveau Camp », n'a guère que quarante ans d'existence; elle date de la création de la route anglaise d'Agra à Indore. Le rajah actuel, comprenant l'utilité qu'il tirerait de la proximité de cette route, vint s'établir tout auprès, entraînant avec lui la moitié de la population du Pourana Chaony, « Vieux Camp ». Les seuls monuments de cette ville sont le palais du roi, et quelques temples d'un style élégant.

Mais on n'a qu'à explorer le chemin que la ville a successivement suivi depuis les bords du Chumbul jusqu'à son emplacement actuel, pour retrouver plusieurs groupes d'intéressantes ruines.

Le groupe le plus rapproché de Naya Chaony est le

Dholepore des seizième et dix-septième siècles; les inondations ont fait disparaître la plupart des constructions de cette cité; il reste encore une mosquée, des tombeaux et quelques palais en ruines.

La mosquée fut édifiée en 1634 par Shah Jehan; elle est en grès rouge, petite, mais d'une rare élégance. Tout autour s'étend un vaste cimetière musulman, dont l'œuvre capitale est le Jarjira, mausolée d'un missionnaire Sayed; c'est un simple cénotaphe de marbre, placé au centre d'une haute terrasse, qu'entoure une magnifique grille de pierre, décorée d'ornements d'un fini parfait et d'un beau dessin. A



Le Maharaj Rana de Dholepore. — Dessin de E. Bayard, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

côté, on remarque une autre plate-forme élevée, supportant les tombes de la famille du Nawab Saddik, le gouverneur mogol de la province. Un peu plus loin, s'élève un caravansérail monumental construit par Shah Jehan. De nombreuses ruines, intéressantes pour l'archéologue, couvrent la plaine sur une longueur de près d'un kilomètre.

Louis ROUSSELET.

(La suite à la prochaine livraison.)



Temple Jaina d'Adinath, à Gwalior. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

L'INDE DES RAJAHS.

VOYAGE DANS LES ROYAUMES DE L'INDE CENTRALE ET DANS LA PRÉSIDENCE DU BENGALE.

PAR M. LOUIS ROUSSELET[1].

1864-1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XXVI (suite.)

ROYAUME DE DHOLEPORE.

Le lac sacré de Mutchkhounda. — Le Mahunt. — Durbar du Maha Raj Rana. — Passage du Chumbul. — Changda. — Nourabad.

Sortant de ces ruines, on descend dans de profonds ravins, et on se trouve bientôt au milieu d'un inextricable dédale de pics aux formes étranges, et de falaises d'une hauteur moyenne de quatre-vingts à cent pieds. C'est là l'ouvrage du Chumbul; ses eaux, déchaînées pendant la saison pluvieuse, se trouvant à l'étroit dans le lit immense qu'elles se sont creusé, viennent battre avec furie les rives qui les surplombent. Le sol mou et friable n'a pu leur résister; les ravins se sont agrandis, les îlots se sont amincis en pics et en pyramides, et une chaîne de montagnes en miniature s'est formée de chaque côté du fleuve sur une profondeur de plusieurs kilomètres. Une des particularités de cette chaîne est que ses sommets les plus élevés sont tous égaux, ayant conservé le niveau naturel de la plaine. Il est difficile de se faire idée de la beauté de ce spectacle, car aucune montagne ne présente un aspect aussi tourmenté. Plus on approche du fleuve, plus le

1. Suite. — Voy. t. XXII, p. 209, 225, 241, 257, 293; t. XXIII, p. 177, 193, 209, 225, 241; t. XXIV, p. 145 et 161.

paysage devient abrupt; enfin, au sommet d'une haute colline, apparaît le vieille forteresse de Dhaula. D'après la manière dont ses murailles sont assisee et étayées sur le sommet de la falaise, on peut voir que les ravins du Chum bul existeient déjà lors de sa construction et que le prince Rajpout ne fit qu'utiliser l'admirable position stratégique que lui offrait la nature. La tradition hindoue rejette cette évidence; d'après elle, l'œuvre du Chumbul ne commença qu'après la fondation de Dholepore, qui, dans les premières années de son existence, n'était séparé de le plaine que par ses murailles; pour expliquer les prodigieux ravages produits en quelques siècles par le fleuve, les natifs assurent que les inondations prirent naissance du jour où, par la rupture des digues, un grand lac qu'on voyait alors dans le Haut Malwa cessa de régulariser le cours supérieur du Chumbul. Peut-être ont-ils raison, mais l'histoire ne mentionne aucunement ce cataclysme.

La vieille forteresse est fort délabrée; les murs, d'une grande épaisseur, soutenus par de grosses tours rondes, se dressent encore assez fièrement; mais l'intérieur ne renferme que des amas de ruines, parmi lesquelles on retrouve à peine l'emplacement des anciens édifices. Quel,ues énormes pièces de rempart gisent sans affût au milieu des décombres. Le plateau fortifié et les pentes voisines forment un des quartiers de la capitale et contiennent quelques centaines d'habitants.

Du haut des bastions, on domine un vaste panorama qui compense largement pour le visiteur le peu d'intérêt de l'intérieur de la forteresse; la vue s'étend sur plus de dix kilomètres du cours du Chumbul; le fleuve se déroule majestueusement entre ses rives aux formes fantastiques, qui apparaissent d'ici comme une vaste réduction de quelque Himalaya; à l'ouest, s'amoncellent les massifs bleuâtres des Pathars, tandis que sur les autres points s'étend à perte de vue la fertile plaine du Malwa.

En revenant de cette excursion, nous trouvons au bungalow le vakil, le dewan et un grand nombre d'officiers du palais; tout ce monde paraît en grand émoi; à mes questions, chacun répond en levant les bras et d'un air navré : « Gaû màra ! » « Ils ont tué le bœuf! » J'obtiens enfin la solution du mystère. Pendant notre absence est arrivé un régiment d'Highlanders qui, se rendant à Mhow par la grande route, s'est arrêté pour camper dans un bois voisin de notre résidence, après toutefois en avoir obtenu l'autorisation des autorités Jâts. Mais, contre la foi des traités, les Anglais ont immolé un bœuf et se préparent tranquillement à le transformer en beefsteaks. De là horreur et lamentations des Hindous! le saint territoire de Dholepore est souillé par le meurtre de l'animal sacré. Les conventions établissent cependant que pareil sacrilége ne sera jamais commis par les troupes anglaises sur les terres du Raj-Rana Jât; mais comment invoquer les traités en présence de mille baïonnettes britanniques, affamées de leur beef? Tout le monde crie ici, tout en se gardant bien d'intervenir; et enfin l'on arrive à se consoler, en se disant que les impies vont partir, emportant toute trace du *corpus delicti* et que le vieux roi n'en apprendra rien.

Au sud-ouest de Dholepore, derrière une belle forêt, apparaissent quelques sommets dénudés, de couleur rougeâtre, supportant de nombreuses dourgahs. Ces hauteurs forment la pointe extrême du grand massif des Pathars, qui, se détachant du plateau des Vindhyas près de Neemuch, séparent le Rajpoutana propre du Malwa. Le Chumbul, sortant des Vindhyas vers Mandou, longe la base de ces montagnes et vient, après un cours de sept cent vingt kilomètres, se jeter dans la Jumna à Étewah.

Parmi ces hauteurs et à une lieue de la ville, se cache le lac sacré de Mutchkhounda ou Moutchou Khounda. C'est un des lieux les plus vénérés de la secte des Krichnayas; il fut, selon la légende, créé par le dieu Krichna en personne, pour récompenser le héros Moutchou, prince de ce pays, qui lui avait sauvé la vie. Le lac couvre le sommet d'un rocher et se dresse au-dessus de plateaux déserts, énormes masses de granit, calcinées par le soleil, lavées par les pluies; une atmosphère étouffante plane au dessus de cette solitude, digne des bords du Styx. Arrivé au pied de la colline, il faut descendre d'éléphant et gravir un sentier qui, taillé dans le roc, conduit à l'une des portes de Mutchkhounda. Le lac n'est, à proprement parler, qu'un étang de six à sept cents mètres de longueur, sur une largeur d'environ deux cents. Une ligne continue de grands escaliers de pierre, relevée par d'innombrables tchâtris à quatre colonnes, entoure le bassin; au-dessus se dressent les hautes façades des palais et des temples, se reflétant avec leurs colonnades et leurs coupoles sur la surface limpide de l'eau; des arbres séculaires étendent leurs rameaux au-dessus des ghâts et les couvrent d'une ombre lumineuse. L'ensemble est d'une beauté saisissante; la grandeur des édifices, la fraîcheur de l'eau, le silence que troublent seuls quelques oiseaux, tout se réunit pour donner un charme irrésistible à cette oasis, perdue au milieu d'un désert brûlant.

La plupart des édifices de Mutchkhounda ne remontent qu'au dix-septième siècle; quelques-uns sont cependant d'une grande antiquité; d'entres, comme le palais du Rana de Dholepore, datent seulement des dernières années. Chaque temple est entouré de vastes bâtiments, destinés à recevoir les pèlerins qui affluent en ce lieu à certaines époques de l'année. Le lac étant consacré à Krichna, tous ses sanctuaires sont placés sous l'invocation de divinités krichnayas.

Le *Mahunt* du temple principal, dédié à Juggernâth, « le Seigneur du Monde », vient nous inviter à visiter la demeure de son Dieu; à mon grand étonnement, il nous conduit jusque dans le sanctuaire, où trône dans une demi-obscurité, une gracieuse idole de marbre du beau berger, dansant devant les laitières de Muttra. Il nous montre aussi en détail toutes les chambres du couvent, où de gras brahmanes vivent dans une béate contemplation.

Ce Mahunt est un type remarquable; c'est un vieux bandit, détrousseur de grands chemins, qui, trouvant l'épée trop lourde, est devenu saint homme. Tout en lui rappelle le guerrier, et il n'a de la tenue de l'anachorète que le buste nu, enduit d'huile et saupoudré de cendres. Sa moustache en croc, ses favoris en pointe, son poignard à la ceinture, jurent avec le triple cordon sacré qui pend sur sa poitrine. Ses récits sont, comme sa personne, un mélange de profane et de religieux; et tout heureux de trouver des auditeurs complaisants, il nous raconte maintes aventures du bon vieux temps, auxquelles se mêlent les légendes du lac. Il me présente un papier qui constate que lord Lake étant venu, en 1807, camper à Mutchkhounda avec toute son armée, l'eau nécessaire à cette agglomération d'hommes et à de nombreux éléphants fut tirée pendant un mois du lac, sans que le niveau de celui-ci eût baissé d'une ligne. Il m'apprend qu'il se tient ici deux foires annuelles, qui réunissent chaque fois plus de quarante mille pèlerins; trois cents religieux habitent d'une manière permanente les bords du lac.

Pour remercier le Mahunt de son amicale réception, je dépose avant de sortir quelques roupies dans le plateau au pied de l'idole; notre offrande est agréée par le dieu, qui nous envoie en retour un plateau de sucreries.

De Mutchkhounda nous nous dirigeons, par-dessus les collines, vers le Pourane Chaony. Cette ville ne fut créée qu'à la fin du siècle dernier, par le rajah Jât de Dholepore, elle resta la résidence royale jusqu'à la fondation, à deux kilomètres de là, du Naya Chaony, par le roi actuel. La ville, malgré cet abandon, est encore prospère; ses bazars sont propres et assez animés. Comme aspect et position naturelle, elle est de beaucoup supérieure à sa rivale. Les bâtiments du palais rappellent ceux de Digh; un beau jardin les entoure.

Au sortir de la ville, on rencontre une vieille mosquée en ruines, devant laquelle gît un énorme canon de bronze; c'est une pièce de près de dix-huit pieds de long, couverte de remarquables ornements en bosse. On me dit qu'elle fut prise à Agra par les Jâts de Dholepore, qui l'ont apportée jusqu'ici comme trophée.

Le 13 au matin, le dewan Gungadhar Rao vient nous chercher au bungalow pour nous conduire au palais. Le roi nous attend en durbar, entouré de sa cour; à notre entrée dans la salle, tout le monde se lève, et le prince, venant à nous, nous serre la main et nous fait asseoir à ses côtés.

Le Maharaj Rana Bugwan Sing est un vieillard d'une soixantaine d'années, vrai type du guerrier jât; sa figure, empreinte d'une mâle douceur, n'a pas la distinction de la race rajpoute; ses longs favoris blancs, teints d'un rouge d'ocre, ne réussissent pas à lui donner un air farouche. Il est coiffé d'un morion d'acier, retenu par un mince turban d'or, entouré de cordons d'émeraudes; une cotte de mailles couvre sa poitrine, sur laquelle retombent des rivières de diamants et de perles; ses mains sont cachées sous des gantelets d'acier, se rattachant à des brassards. De sa ceinture sort un formidable arsenal : un lourd kâtar[1], deux sabres courts, une dague et deux pistolets; enfin il s'appuie sur un large bouclier, en peau transparente de rhinocéros, orné de bosses d'or. Son trône est l'antique *gâdi* des princes hindous, au-dessus duquel s'étend le *chatta* royal, parasol de velours bleu richement brodé d'argent. Il le partage avec son petit-fils, bambin de quatre ans, à demi enseveli sous les joyaux et les étoffes. Autour du trône se pressent les dignitaires du royaume, jâts, musulmans et brahmanes; derrière se tiennent les serviteurs, agitant les queues de yacks du Thibet et les éventails de plumes de paon. C'est le vrai durbar hindou, selon toutes les règles de l'ancienne étiquette, et sans aucune innovation européenne; quoiqu'on ne le puisse comparer aux magnifiques déploiements des cours d'Oudeypour ou de Jeypore, il offre quelque chose de plus original, de plus frappant. Grâce à la complaisance du Rana, le lecteur pourra en juger d'après la photographie qu'il me fut permis d'en prendre, et que l'habile crayon de M. Bayard a fidèlement reproduite (voy. p. 173).

Durant l'audience, le Maharajah s'entretient longuement avec nous; il nous parle surtout de ses efforts pour rendre au pays la prospérité que lui ont fait perdre les terribles guerres du siècle dernier. Ses sujets, nous dit-on, lui ont donné le surnom de Lokesnder, « l'Ami du peuple ». Nous recevons l'*utterpân* des mains mêmes du prince, et nous nous retirons.

Le palais est au centre d'un beau jardin; au sortir du durbar, le dewan nous en fait les honneurs. Dans un des pavillons est le musée d'artillerie du Rajah, renfermant une très-belle collection d'armes antiques. Il s'y trouve des modèles des armes à feu employées dans l'Inde depuis le quinzième siècle, parmi lesquelles on remarque un très-curieux pistolet à cinq coups. La série des sabres, cimeterres, poignards et hampes est très-complète: il y a des kâtars d'un poids considérable; j'ai remarqué un joli tarwar indien, dont la lame damasquinée sert de gaîne à un second sabre plus petit. Le musée possède un certain nombre de pièces d'artillerie, la plupart antiques et d'un travail remarquable; les plus curieuses sont : un canon rayé du dix-septième siècle et une pièce à quatre bouches, les canons placés perpendiculairement à un axe, en croix de saint-André. Le Maharajah se préparait à faire figurer cette belle collection à l'exposition qui allait s'ouvrir à Agra, en février.

Avant notre départ, le roi tint à nous faire assister à une chasse sur les montagnes. Le rendez-vous était dans un charmant petit palais, placé au bord d'un pittoresque petit lac, au milieu des collines, et à une dizaine de lieues de la ville. Au grand désappointement du prince, les chikaris ne purent nous fournir de tigre; en revanche, deux battues nous donnèrent un bu-

1. Le kâtar est un poignard à lame triangulaire dont le manche de métal se divise en deux branches, reliées ensemble par une poignée.

tin très-varié : des sangliers, des nilgaus, des daims mouchetés et un spécimen du daim aboyeur (*cervulus aureus*), dont le cri imite assez bien celui du chien.

Les fourrés de hautes herbes de l'espèce kâlam, qui couvrent ces plateaux déserts, abondent aussi en gibier de plume. On y trouve un curieux oiseau de l'espèce de la grousse des moors d'Écosse, mais plus gros, de la taille d'un poulet. Le plumage se rapproche un peu de celui de la perdrix; la gorge est d'un brun velouté; les ailes ont une grande envergure et se terminent en pointe; les pattes sont petites et les doigts si courts que l'oiseau ne peut pas percher. Les Anglais lui donnent le nom de *rock pigeon*, « pigeon de rocher », et les Indiens celui de *pahar titter*, « perdrix de monta-



Gravé par Erhard.

Carte des États Rajpouts (Rajasthan Occidental).

Dressé par Louis Rousselet.

gne ». Il est difficile à approcher, se tenant toujours dans les endroits découverts; c'est un manger délicat.

De retour à Dholepore, le Rana met à notre disposition les bêtes de somme nécessaires à nos bagages, ainsi qu'un éléphant, pour nous conduire à Gwalior. Dans une dernière entrevue, il nous présente un magnifique khillut de châles de Cachemire et de bijoux.

18 *janvier*. — Nous quittons Dholepore dans la matinée. La grande route anglaise franchit le Chumbul à un kilomètre de la ville, sur un pont de bateaux; celui-ci n'étant pas assez solide pour permettre le passage d'un éléphant, nous sommes obligés de faire un détour pour trouver le gué. Nous cheminons pendant une heure au milieu des ravins avant d'atteindre le fleuve. A cet endroit, le lit a plus d'un kilomètre de large, mais il n'est rempli qu'aux deux tiers; de chaque côté



Palais du roi Pâl, dans la forteresse de Gwalior. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie de M. L. Rousselet.

se dressent les hautes berges, dont la ligne de pics dentelés va se confondre à l'horizon avec les montagnes. La vue est d'une immense étendue, et on peut dire que cette partie du cours du Chumbul offre l'un des paysages les plus grandioses de l'Inde.

Notre éléphant s'avance lentement dans l'eau, sondant le terrain avec sa trompe avant de placer son pied ; le chenal du centre a une largeur de plus de vingt mètres, et une profondeur qui oblige notre monture à se mettre à la nage. De l'autre côté, nous sommes sur le territoire du puissant Scindia ; il nous faut encore parcourir plusieurs kilomètres de ravins avant d'atteindre le niveau normal de la plaine. Une fois là, il ne nous reste plus qu'à suivre la grande route, qui étend sa longue ligne blanche, bordée de poteaux télégraphiques, au milieu d'une campagne fertile, mais entièrement nue. Près de Changda, grand village pittoresquement assis au bord d'une petite rivière, nous trouvons un dâk bungalow, autour duquel campe déjà le gros de notre suite.

19 *janvier*. — De Changda, trente-quatre kilomètres nous séparent encore de Gwalior. Le pays est toujours plat et couvert de cultures ; à l'ouest se montrent les sommets bleuâtres d'une chaîne. A neuf heures, nous atteignons un vieux pont hindou, jeté sur la rivière Sonk, en face de Nourabad. Ce pont, construit massivement en granit, repose sur sept arches de forme ogivale ; à chaque extrémité se dressent deux hauts obélisques ; quelques tchâtris brisent la ligne des parapets. C'est une œuvre remarquable et un des rares spécimens existants de ce genre d'architecture, dans lequel les Indiens étaient arrivés cependant à un haut degré de perfection. Le pont fut édifié, au seizième siècle, avec les aumônes recueillies par une société de Goussaîne, mendiants philanthropiques, qui vont de village en village, quêtant et vendant les huiles consacrées. On l'appelle pour cela le Tâli-ka-poul, « pont du marchand d'huile »

Nourabad était, sous les padishahs, une ville importante, et la capitale d'une province du Malwa septentrional. De hautes murailles crénelées, défendues par des tours carrées et des portes monumentales, lui donnent encore un bel aspect. Nous nous y arrêtons un instant pour visiter un palais construit par l'empereur Aurangzêb ; dans le jardin qui l'entoure se trouve le mausolée de la célèbre Gouna Begaum, auteur du fameux « Tâs bi Tâs » et autres poëmes populaires, morte en 1775.

Au sortir de Nourabad, nous apercevons les collines qui entourent Gwalior ; mais, avant de les atteindre, un accident vient nous arrêter court. On nous avait donné à Dholepore un magnifique haodah, à coussins de velours, porté par deux cygnes en bois doré, et dont la fabrication devait remonter à de nombreuses années ; se disjoignant subitement, le siége se brise, et un hasard miraculeux nous empêche seuls d'être précipités du sommet de notre éléphant sur les pierres de la route. La position était critique ; nos domestiques, partis en avant, avaient emmené nos chevaux, et nous n'avions d'autre ressource que de continuer la route à pied, à côté de l'éléphant portant les débris de l'haodah. Il fallut s'y résoudre, malgré l'intolérable chaleur du soleil. A un kilomètre de Gwalior, nous rencontrons une charrette de paysan, sur laquelle nous plaçons l'haodah, et nous continuons notre route à califourchon sur l'épine dorsale de l'éléphant. C'est dans cette humble posture que nous atteignons le bungalow de Gwalior, nous qui avions compté sur nos cygnes dorés pour faire une entrée triomphale.

XXVII

GWALIOR.

Historique de Gwalior. — La forteresse. — Palais du roi Pâl. — Le vandalisme britannique. — Temples Jaïnas. — Temple bouddhiste. — Le ravin de l'Ourwhaï ou la Vallée-Heureuse. — Le jaïnisme. — Excavations du Sud-Est.

L'antique cité de Gwalior, qu'il ne faut pas confondre avec la ville moderne de ce nom, pas plus qu'avec le camp maharate des Scindias, est assise au sommet d'un roc escarpé, isolé de la chaîne, et d'une hauteur de cent vingt mètres sur une longueur de quatre kilomètres. Sa position et l'aspect extérieur de ses fortifications, au-dessus desquelles se dressent de nombreux monuments, rappellent Chittore, la fameuse capitale du Meywar.

Le rocher est un bloc de basalte, à cape de grès, placé, comme une sentinelle avancée, à l'entrée d'une vallée dont les crêtes le surplombent. Au-dessus des talus qui forment sa base, se dressent des falaises à pic, véritables remparts naturels sur lesquels viennent s'asseoir les fortifications de la ville, couronnant toutes les sinuosités de la crête. Ces fortifications forment une ligne de huit kilomètres, autour d'un plateau de deux mille neuf cents mètres de long.

Les légendes hindoues placent la fondation de Gwalior plusieurs siècles avant Jésus-Christ. Il est évident que ce rocher, par son admirable position naturelle, dut attirer de bonne heure l'attention des colons aryas de la vallée du Chumbul ; les premiers qui s'y établirent furent sans doute les anachorètes que produisaient en si grand nombre les écoles philosophiques de l'Inde aux septième et sixième siècles antérieurs à l'ère chrétienne, et on en trouve la preuve dans les innombrables cavernes façonnées de main d'homme, qui garnissent les flancs du rocher. En 276, un certain roi, Sourya Sêna, entoura de murailles une partie du plateau, et, en 773, le chandêla Souradje Pâl compléta le système de défense en étendant les remparts à tout le rocher. Les Cutchwahas possédèrent la forteresse jusque sous le roi Têj Pâl Daola, qui, dépossédé en 967 par les Chohans, alla fonder la dynastie d'Amber. Le généralissime du sultan Shahab Oudin, Koutub Eibeck, l'enleva aux Chohans en 1197 ; trente-huit ans plus tard, elle fut encore prise par l'empereur Altamsh, après un long investissement. En 1410,



Temple Vihara, dans la forteresse de Gwalior. — Dessin de H. Catenacci d'après une photographie de M. L. Rousselet.

les Rajpoute Tousrs s'en emparèrent, et y restèrent jusqu'en 1519, époque où elle fut rattachée à la couronne de Delhi par Ibrahim Lodi. Lors du démembrement de l'Empire mogol, elle tomba tour à tour aux mains des Jâts et des Mahrattes. Prise d'assaut en 1784 par le général Popham, elle fut rendue aux Scindias par le traité de 1805.

Mais là ne s'arrêtent pas les vicissitudes de l'antique forteresse. En 1857, le Maharajah Scindia, ayant refusé de prêter son concours à la révolte, les rebelles, sous les ordres d'un capitaine de Nana Sahib, prirent possession de la forteresse. Le général sir Hugh Rose les en délogea en installant ses batteries sur les hauteurs qui dominent le plateau. Sous le prétexte de protéger le jeune roi contre les soulèvements de ses sujets, les Anglais restèrent sur le plateau; puis, heureux d'avoir profité d'une occasion qui leur donnait cette position au cœur du royaume, ils traînèrent en longueur l'évacuation, si bien qu'ils sont encore sur le plateau, où ils règnent en maîtres. Le drapeau de Scindia continue à flotter sur la forteresse, mais lui-même ne peut y pénétrer.

Les nombreux siéges qu'a subis la vieille ville en ont peu à peu chassé les habitants; aujourd'hui les murailles n'entourent qu'un monceau de décombres, au-dessus desquels se dressent fièrement quelques-uns des plus nobles monuments de l'Inde, miraculeusement échappés à tant de désastres. Mais ce que le temps et les horreurs de la guerre n'ont pu réussir à renverser va disparaître sous le froid vandalisme des ingénieurs anglais. Les temples et les palais gênaient leurs travaux; ils les renversent, et les matériaux, soigneusement enlevés, servent à la construction de hideux bungalows et de casernes pour la garnison. Moi-même, j'arrivai déjà trop tard : beaucoup de monuments avaient disparu, et le voyageur qui me suivra dans quelques années ne retrouvera même plus la trace de quelques-uns de ceux que je décris ici.

La ville actuelle de Gwalior s'étend au nord et à l'est de la forteresse, resserrée contre les talus du rocher par la rivière Sawunrika. C'est un grande et belle ville, quoique la création par les Scindias d'une nouvelle capitale à deux kilomètres de là lui ait porté un coup funeste. Elle a encore trente à quarante mille habitants; mais le haut commerce et la noblesse ont suivi la cour à Lashkar. Ses maisons, en pierres de taille, sont pour la plupart d'une architecture élégante; ses rues sont tortueuses et étroites. Il est probable qu'il exista de bonne heure de grands faubourgs autour de l'entrée des rampes conduisant à la forteresse; ce n'est qu'au seizième siècle que la ville prit ses proportions actuelles. On n'y retrouve aucun monument antérieur à cette époque : les seuls vraiment dignes de remarque sont : la Jummah Musjid, une belle mosquée d'un grand caractère, flanquée de deux minarets élevés, et un curieux arc de triomphe, le Hatti Durwazé, « Porte des Éléphants », placé au sommet d'un monticule, à l'entrée de la ville.

Les bazars de Gwalior possèdent plusieurs industries spéciales; on y fabrique des étoffes de soie, brochées d'or pour turbans, des sarris ou écharpes de femme, en coton, et de curieux ouvrages en une laque de couleur vive et très-solide. Il s'y fait un commerce assez important de ces divers articles.

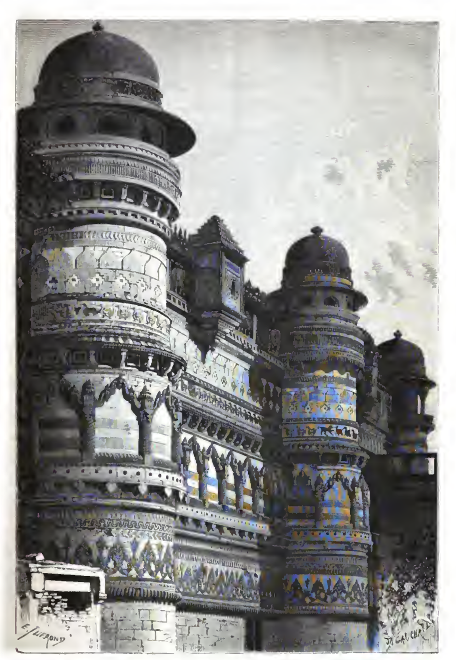
Deux rampes taillées dans le rocher, l'une à l'ouest, l'autre à l'est, conduisent à la forteresse. Celle de l'est est un ouvrage important, car il a fallu prendre la plupart du temps dans la masse de la montagne et enlever des blocs énormes; c'est la plus ancienne des deux; malgré un angle d'inclinaison fortement accentué, elle est praticable pour les chevaux et les éléphants.

On traverse pour y arriver la ville basse dans toute sa longueur. Une enceinte crénelée, entourée de corps de garde, en protége l'entrée; tout auprès, on aperçoit au milieu des arbres un grand palais, dont la façade est décorée d'émaux d'un bleu vif. Cinq portes monumentales, placées à diverses hauteurs, défendent la montée; ces portes sont encore armées de herses et de lourds battants ferrés. La première est un superbe arc de triomphe, percé d'une arche sarrazine et couronné d'un étage de colonnettes. De l'autre côté commence la chaussée, large et bien entretenue, mais d'une ascension longue et pénible; là commence aussi pour l'archéologue une série de monuments, bas-reliefs, cavernes, citernes, rangés le long de la voie comme dans un musée. Les rochers, dont les masses surplombent la route, méritent aussi son attention; ils renferment de nombreuses chambres, des autels, des statues, où l'on parvient par des sentiers vertigineux, et qui réclament un pied sûr et exercé.

Entre la troisième et la quatrième porte, se trouvent de vastes bassins, alimentés par des sources et taillés dans la profondeur du roc, dont on aperçoit à peine le fond dans l'obscurité; au-dessus de l'eau s'élèvent les chapiteaux des colonnes supportant le plafond. Près de ces bassins, la muraille de rocher a été nivelée et est ornée de nombreux bas-reliefs; un des plus grands représente un éléphant portant un cavalier, que l'on distingue bien malgré les mutilations; plus loin est une figure de Siva.

En face de la quatrième porte est un petit temple monolithique d'une grande antiquité; on le croit du cinquième siècle. Il a été taillé dans un seul bloc de pierre; c'est une chambre carrée, précédée d'un péristyle et surmontée d'une flèche pyramidale; la partie supérieure de celle-ci a été brisée et remplacée par un petit dôme en maçonnerie : quelques sculptures entourent la porte du sanctuaire et l'autel.

Au sommet de la rampe s'étend la majestueuse façade du palais du roi Pâl, assise sur la crête même du précipice (voy. p. 181). Cette façade, soutenue par six tourelles, n'est percée que de quelques grandes ouvertures, garnies de balcons et de pilastres; des bandes sculptées, des arches jaïnes et des cordons dentelés relèvent la partie massive de la muraille et lui donnent une élégance et une légèreté toutes particulières. Les



Façade latérale du palais de Pâl, à Gwalior. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

ouvertures simulées par les galeries d'arches jaïnas, encadrent des mosaïques en briques émaillées, représentant des palmiers sur un fond bleu. Des lanternes à double rangée de colonnes surmontent les tourelles. Il est difficile d'imaginer un ensemble plus grandiose et plus harmonieux que cette immense façade, à la fois rempart et palais.

A l'angle sud, est un portail de même style qui donne accès dans l'intérieur de la forteresse. De l'autre côté de cette porte, on se retrouve dans une rue étroite que dominent les façades latérales du palais (voy. p. 185). Celles-ci sont sur le même plan que la façade externe, mais ici la pierre disparaît sous une profusion d'émaux; des bandes de mosaïques, candélabres, canards Brahmnis, éléphants, paons, émaillés de bleu, de marron, de vert, d'or, donnent à ce grand mur sans fenêtre une élégance incomparable. Les briques qui forment ces incrustations sont d'une vivacité de couleurs, d'une délicatesse de nuances auxquelles dix siècles n'ont rien enlevé de leur éclat. Je ne connais dans le monde aucune conception architecturale qui ait su donner une telle légèreté d'aspect à une simple muraille massive.

Le procédé employé par les Hindous des premiers siècles pour le revêtement émaillé des briques a attiré l'attention des personnes compétentes. On ne connaît pas encore bien la nature de cet émail : on croit plutôt y voir un vernis métallique, fixé par la cuisson. En tous cas, la couleur ne forme pas une couche perceptible; elle pénètre dans le grain même de la brique, qu'elle laisse apercevoir par sa transparence. On n'est pas d'accord sur la qualité des briques elles-mêmes : les uns les croient en terre siliceuse cuite, les autres simplement en grès naturel; d'après l'aspect, cette première hypothèse paraît la plus fondée.

On ignore l'époque exacte de la construction de ces façades; on sait seulement qu'elles furent l'œuvre d'un prince Rajput du nom de Pâl; comme plusieurs princes Chandêlas et Cutchwahas ont porté ce nom, il est difficile de rien préciser, sinon de les faire dater du septième ou du huitième siècle.

Le palais des rois de Gwalior couvre une immense superficie à l'est du plateau; mais il n'est pas l'œuvre d'un seul prince : les parties les plus anciennes remontent au sixième siècle. Chaque dynastie ajouta à la masse des constructions; les Mogols eux-mêmes y firent de grands travaux. Les Anglais sont très-activement occupés à simplifier la besogne de l'archéologue et à faire disparaître ces précieux documents de l'histoire de l'Inde. Déjà toutes les constructions, à la gauche de la porte de l'est, sont livrées à la pioche, et le même sort est réservé au reste.

L'intérieur du palais de Pâl est d'une grande simplicité; les étages, précédés de rangées de piliers carrés, donnent sur de grandes cours dallées; les salles sont basses, à plafond plat.

Parmi ces constructions, on retrouve une partie de l'ancien palais des rois Vaïchnavas, qui doit dater des premiers siècles; ce sont d'épaisses murailles, percées d'ouvertures triangulaires, dont le plan rappelle les corridors des temples mexicains. Il est regrettable que la destruction de cette partie du palais soit déjà très-avancée.

L'extrémité nord du plateau, qui va en se rétrécissant de plus en plus, était occupée en entier par les palais des empereurs Akber et Jehanghir. On n'y retrouve pas la grandeur des édifices d'Agra ou de Delhi : on voit que ce n'était qu'une simple résidence provinciale; on y remarque cependant un élégant Dewanikhas et un petit Zenanah, renfermant quelques jolies galeries.

Il ne reste des maisons de la vieille ville qu'un amas de décombres, qui s'étend sur le plateau et en exhausse le niveau de plus de cinq mètres en certains endroits. Les tranchées pratiquées par les Anglais, au travers de cet amas, ont mis à découvert plusieurs couches successives de débris : ce qui prouve que la ville, anéantie à plusieurs reprises, se releva chaque fois et fut reconstruite sur les ruines nivelées. Ces travaux ont amené la découverte de monnaies et d'ustensiles, mais j'ignore si l'on s'en est servi pour fixer les dates de l'histoire de Gwalior.

Sur une des saillies du versant oriental de la montagne, se dresse l'imposante masse du temple d'Adinath, un des chefs-d'œuvre de l'architecture Jaïna du sixième siècle (voy. p. 177).

Le temple est sur le plan d'une croix. Un dôme, s'élevant à une hauteur d'environ vingt-cinq mètres couronne le Tchaori ou partie réservée aux fidèles; la flèche pyramidale qui surmontait le sanctuaire devait avoir presque le double de cette hauteur, mais elle s'est écroulée. L'édifice tout entier est placé sur un piédestal, richement sculpté, de deux mètres de haut. Un portique d'un grand caractère précède le Tchaori et conduit dans l'intérieur du temple, vaste salle entourée de deux étages de galeries ouvertes sur l'extérieur. Au fond est une chapelle sombre, merveille de sculpture, aujourd'hui veuve de son idole; sur les côtés, s'avancent deux balcons qui forment l'extrémité des nefs latérales. Du centre de la salle s'élèvent quatre énormes piliers carrés sur lesquels repose le lourd plafond de pierre; une large ouverture circulaire laisse apercevoir la coupole du dôme, qui, porté par d'innombrables pilastres, apparaît comme suspendu au-dessus de la salle. L'ensemble de l'édifice est d'une richesse de détails dont la photographie seule peut donner une idée; malheureusement le vandalisme musulman a accompli son œuvre de mutilation en décapitant la plupart des statues. Presque toutes les sculptures sont en rondo-bosse plutôt qu'en bas-relief. Il faut surtout remarquer les magnifiques arabesques qui garnissent les piliers; elles sont simplement gravées en creux, à arêtes vives et nettes, dans la pierre polie.

Ce temple peut être classé parmi les plus belles productions des Vedysvan, à côté de l'Araï-din-ka-Jhopra

d'Ajmir et des sanctuaires du mont Abou. Les Anglais paraissent vouloir l'épargner; mais cela ne suffit pas, car le vieux colosse de granit est tellement ébranlé que si on ne vient bientôt à son secours, le premier ouragan de mousson le renversera dans la poussière.

Au centre d'une petite place, s'étendant devant le temple d'Adinath, se dresse un monolithe de granit, de douze à treize mètres de hauteur; il est rond, poli, et d'un diamètre de quarante centimètres à la base, diminuant sensiblement au sommet, que couronne un léger chapiteau. C'est une de ces colonnes, appelées Lâte ou Lattis, que les bouddhistes plaçaient près des Chaïtyas; il ne porte aucune inscription. Il fut sans doute enlevé par les Jaïnes de son emplacement primitif et érigé par eux à l'entrée du temple d'Adinath.

Auprès du grand temple se trouvaient un nombre considérable d'édifices religieux, presque tous Jaïnas. Les Anglais étaient occupés, lors de ma première visite, à les démolir; quand je revins quelques mois après, ils n'existaient plus. La destruction de ces temples a mis à jour de nombreuses statues antiques enfouies dans les fondations, parmi lesquelles un certain nombre de bouddhistes.

Non loin de là s'étendait un rempart épais, coupant le plateau en deux dans une partie de sa longueur; c'est probablement le mur de la ville de Sourya Sêna; on était occupé à le faire sauter. Sur la face intérieure de ce rempart s'appuyaient de nombreuses chapelles; dans l'une d'elles, je découvris, gisant parmi les débris de toute sorte, une belle statue, représentant une femme couchée sur un lion endormi; la grâce du groupe, la pureté du contour lui donnaient un caractère grec. Je la fis remarquer à l'officier qui m'accompagnait et j'espère avoir ainsi empêché sa destruction.

Nous arrivons enfin au temple Vihara, un des plus remarquables édifices de Gwalior (voy. p. 183). Placé au centre exact du plateau, il élève sa monumentale tour de pierre à une hauteur de plus de cent vingt pieds; on l'aperçoit de la plaine à une distance considérable. Sa disposition générale ne se rattache à aucun des genres d'architecture dont nous retrouvons la trace dans l'Hindoustan; elle rappelle les lourds gopurams des temples du Dekkan. La partie inférieure de l'édifice, jusqu'à une hauteur de quarante pieds, forme un parallélipipède supportant une pyramide divisée en cinq étages par des frises sculptées et des rangées de niches; le sommet est fermé par un toit de pierre, arrondi en forme d'arche. Sur la façade s'avance un vaste portique, dont le dôme effondré empêche de juger l'aspect primitif. La base du temple est occupée par une vaste salle, qui renfermait une statue énorme de Bouddha, dont la silhouette reste gravée sur le mur du fond; au-dessus s'étendent les appartements, correspondant aux cinq étages de la pyramide. Des portes carrées, surmontées de frontons sculptés, ornent seules les murailles verticales du soubassement; quant à la pyramide, elle n'a sur les grands côtés que des cordons légèrement sculptés, quelques caissons fouillés et des niches, mais pas une seule idole; les petits côtés sont remplis par une imitation de la grande fenêtre en fer à cheval du temple bouddhique de Viswakarma à Ellora. Les plinthes de la porte principale sont ornées de bas-reliefs d'une exécution remarquable, représentant des groupes de femmes portant des étendards; ils ont beaucoup d'analogie avec les sculptures qui décorent le temple de Sanchi.

Ce temple a été jusqu'à présent classé parmi les ouvrages de l'école des Vedyavan, sans qu'aucune inscription vienne appuyer cette assertion. Mon opinion est qu'il est bouddhique, ou du moins de l'époque de transition qui précéda la renaissance du jaïnisme; l'absence complète d'idoles, le caractère purement ornemental de ses sculptures, et l'analogie existant entre quelques-unes d'entre elles et les décorations des monuments authentiquement bouddhiques, suffiraient déjà à faire douter de son origine Jaïna. Si l'on considère l'ensemble de l'édifice, sa disposition intérieure, on n'y trouve aucun point de ressemblance avec les œuvres les plus connues des Jaïnas, tandis que l'on est obligé d'y reconnaître une concordance de plan frappante avec les Viharas décrits par Hiouen Thsang, et avec les monuments du sud de l'Inde, dans lesquels le célèbre archéologue Fergusson n'a vu que la copie de ces mêmes Viharas.

Il serait excessivement important de bien établir l'origine de ce monument, car, si on pouvait le considérer comme bouddhique, il serait le seul représentant de ces innombrables Viharas que nous ont si bien dépeints les voyageurs chinois des quatrième et septième siècles. Ce qui est hors de doute, c'est que les Jaïnes s'emparèrent du temple à une époque indéterminée et l'adaptèrent à leur culte.

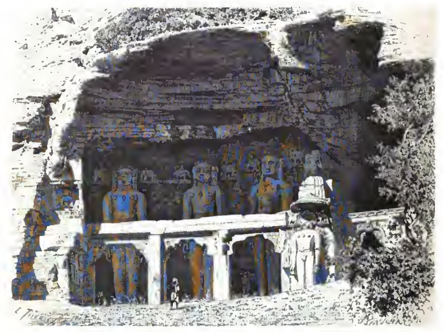
Près de ce temple s'étendent les longues lignes des casernes anglaises; elles sont vastes, bien aérées, d'une grande propreté et admirablement adaptées aux exigences de ce climat meurtrier. De l'autre côté de ces casernes, le rocher renferme de vastes étangs, semblables à ceux de Chittore; on y réunit l'eau des pluies, pour obvier au manque absolu de sources sur le plateau, mais ces étangs offrent une trop grande surface au soleil, et l'eau en devient rapidement trouble et saumâtre.

Presque au centre du plateau, et sur sa face occidentale, la muraille de rocher a été fendue en deux par une convulsion du sol, qui a laissé une gorge étroite et profonde, resserrée entre deux précipices à pic. Cette gorge est appelée par les Indiens l'Ourwhaï; c'est à elle que la montagne est redevable de son antique célébrité.

Cette sombre vallée, où le soleil ne luit que quelques instants, arrêté par les effrayantes parois de pierre qui la surplombent, dut séduire les mystiques philosophes gymnosophistes; ils y trouvèrent, en outre, des sources nombreuses, entretenant une fraîcheur permanente et développant dans ces bas-fonds une végétation anormale pour la contrée. L'Ourwhaï devint le principal

théâtre de leurs mystères; et les colossales idoles des Tirthankars vinrent se ranger le long de la vallée. Il serait difficile de trouver, même dans l'Inde, un site plus merveilleusement adapté par la nature pour servir de temple à une des religions primitives de l'homme. Aujourd'hui encore, lorsqu'on pénètre dans ce ravin (que les Anglais ont étrangement baptisé la Vallée Heureuse), on est frappé par l'aspect grandiose et mystérieux de ce temple naturel. Un air froid et humide vous enveloppe, et à travers les branches entrelacées de lianes, on voit se dresser dans l'ombre de gigantesques figures, aux yeux rougis, aux faces de sphinx. Quelles devaient être les terreurs du néophyte conduit pour la première fois dans cet effrayant sanctuaire, contemplant avec un pieux effroi ces immenses autels, ces idoles, ces cavernes d'où jaillissaient d'étranges lumières, alors que l'Européen lui-même, avec son scepticisme, ne peut s'empêcher de tressaillir, en pénétrant dans cette mystérieuse vallée!

Mais l'Ourwhal, lui aussi a vécu! Quand j'y revins en décembre 1867, les arbres étaient coupés, les statues volaient en éclats sous le pic des travailleurs et le ravin se remplissait des talus d'une nouvelle route construite par les Anglais: talus dans lequel dorment

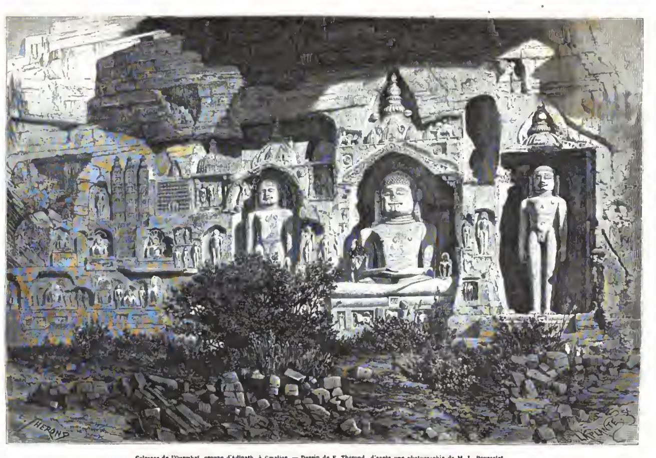


La caverne des Tirthankars, dans l'Ourwhal, à Gwalior. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

confondus les palais des Chandèlas et des Touars, les idoles des bouddhistes et des jaïnas!

Les rochers forment de chaque côté du ravin une muraille perpendiculaire d'une trentaine de mètres, reposant sur le talus fortement incliné qui couvre le fond. La muraille de gauche est couverte, sur une longueur de cinq cents pas, de statues taillées dans le roc même; ces statues représentent tous les Tirthankars jaïnas; elles sont en nombre considérable et de dimensions variées, depuis l'idole d'un pied de hauteur jusqu'au colosse de vingt mètres. Les Tirthankars sont représentés debout, les bras pendants, ou assis, les jambes croisées, dans la posture habituelle aux Bouddhas. Le corps est entièrement nu, les formes sont raides et disproportionnées; la face rappelle celle des sphinx de l'Égypte: des yeux énormes, des lèvres épaisses et le lobe des oreilles tombant jusque sur l'épaule; une mitre ronde, ornée de petites boules, couvre la tête; quelques voyageurs ont cru voir dans cette coiffure les boucles de laine qui caractérisent la chevelure des nègres, et ils en ont déduit que le type de l'idole était africain. Chaque statue est placée sur un autel portant le *sanch* un ou signe distinctif du Tirthankar, et abritée par une niche sculptée surmontée d'un dais.

Un des groupes principaux est celui du Tirthankar Adinath, le fondateur fabuleux de la religion jaïna



Colosses de l'Ourwhaï, groupe d'Adinath, à Gwalior. — Dessin de E. Therond, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

(voy. p. 189). Il est aujourd'hui entièrement caché par la nouvelle chaussée qu'ont construite les Anglais. Un peu plus loin se dresse la statue de Parusnath; elle est dans une niche profonde, et ne mesure pas moins de soixante pieds de hauteur Le rocher contient aussi quelques petites chambres carrées, qui devaient servir de résidence aux prêtres; l'une d'elles renferme un très-joli modèle de temple, taillé dans un seul bloc de grès.

La muraille de droite est plus pauvre en sculptures; on y remarque cependant quelques groupes intéressants. Le plus important est la caverne des Tirthonkars; c'est une chambre précédée de quelques arceaux, et contenant trois colosses de vingt pieds de haut; la façade de la caverne s'est écroulée, et les débris en rendent l'accès difficile.

On n'a point trouvé d'inscription précisant l'époque où furent taillées ces statues; Prinseps y a découvert cependant le nom d'un roi Tarapani ou Tarauama, qui régnait au troisième siècle de notre ère. Il est probable que les excavations de l'Ourwhal s'étendent sur une période de plusieurs siècles, de quelque temps avant notre ère jusqu'au neuvième siècle.

De toutes les religions qui ont existé ou existent encore dans l'Inde, le jaïnisme est certainement une de celles qui méritent le plus d'attirer notre attention: c'est celle qui nous a laissé la plus merveilleuse collection de monuments, depuis les basiliques du mont Abou jusqu'au Kheerut Khoumb de Chittore.

Les jaïnas possèdent de nombreux livres religieux, dont la traduction jetterait un grand jour sur les âges reculés de l'histoire de l'Inde. Suivant eux, l'origine du jaïnisme remonterait à des centaines de siècles avant Jésus-Christ; il parait, en tous cas, établi qu'il existait déjà avant l'apparition de Çakya Mouni, et il est même possible, dit-on, que les doctrines de ce dernier ne soient qu'une transformation des doctrines jaïnas. Les bouddhistes reconnaissent du reste Mahavira, le dernier Tirthonkar jaïna, comme le précepteur de Çakya.

Les jaïnas considèrent, de leur côté, les bouddhistes comme des hérétiques, et les ont poursuivis de tout temps de leur haine. Selon le *Malla Linkara*, livre sacré des Birmans, Maugdalayana, le chef des apôtres de Çakya, fut empoisonné par les « Rahans, moines hérétiques qui vivent dans un état de complète nudité[1] », qu'il faut reconnaître comme Jaïnas.

Les premiers livres des bouddhistes sont remplis d'allusions à ces philosophes nus, leurs ennemis invétérés, dans lesquels on ne peut voir que des jaïnas, la nudité de leurs idoles et de leurs philosophes étant, chez eux, une règle fondamentale. Nous reconnaissons encore les jaïnas dans la description que nous donne le Mahawanso de la secte des *souastikas;* ce nom venait de soussti ou croix mystique, symbole encore employé par les *digambaras*, une des sectes actuelles des jaïnas. D'après le livre bouddhique, ces souastikas portaient le nom de *tirthakaras* ou « purs, » professaient des doctrines athéistes et étaient d'une indécence révoltante. En effet, les jaïnas rejettent l'existence de Dieu et considèrent la nature comme increée et éternelle; tout ce qui existe a existé, et n'a subi d'autres changements que ceux dus à la conduite des êtres. Suivant eux, l'âme, éternelle, poursuit ses transmigrations jusqu'à ce qu'elle atteigne la *Mokcha*, « éternelle félicité, » où elle conserve son indépendance et son existence sans se confondre, comme chez les bouddhistes, dans un centre suprême; j'ai déjà fait remarquer plus haut qu'ils considèrent la nudité comme un symbole.

Si je m'étends sur ce point, c'est que la plupart des auteurs, pleins d'admiration pour le génie de Çakya Mouni, ont voulu le considérer comme le fondateur d'une religion dont, de l'aveu même de ses disciples, il ne fut que le réformateur. La ressemblance du bouddhisme et du jaïnisme a donc gêné, et pour se débarrasser du dernier, on ne l'a fait dater que de la chute du bouddhisme, c'est-à-dire du huitième siècle, qui n'est en réalité que l'époque de la renaissance jaïna.

Je crois qu'il est même difficile de prouver que le bouddhisme ait prévalu, à aucune époque, dans l'Hindoustan. Il est certain qu'il eut un moment de splendeur sous Açoka; mais il ne réussit qu'à gagner certaines classes de la société, et encore ne put-il les conserver longtemps. Un des compagnons d'Alexandre, Clétarque, nous décrivant les principales sectes de l'Inde, nous cite les Γυμνῆται[1] ou ceux qui vont nus, ce qui désigne évidemment les jaïnas, puisque l'on sait combien les bouddhistes abhorraient la nudité. Plus tard, aux deuxième et au troisième siècles, Clément d'Alexandrie, Porphyrius, Palladius et Scholastikos de Thèbes, nous parlent des gymnosophistes de l'Inde. Lors du voyage du Chinois Fa-Hian (399-415), le bouddhisme n'était déjà plus que la religion du nord de l'Inde; mais, lorsque son successeur Hiouen-Thsang (632-640) arriva dans l'Inde, les adorateurs du Bouddha étaient déjà en nombre bien inférieur à ceux qu'il appelle les hérétiques nus, les *nirgranthas*[2], c'est-à-dire les jaïnas digambaras.

A partir de cette époque, nous pouvons suivre les progrès constants du jaïnisme. Au huitième siècle, le philosophe jaïna Séna Acharya forme avec les Vaïchnavas une alliance qui amène, au siècle suivant, la chute complète du bouddhisme. Les Rajpoutes convertis au jaïnisme renversent toutes les dynasties et occupent tout l'Hindoustan. Ce fut la plus brillante période des gymnosophistes; ils s'étendirent de l'Himalaya au cap Comorin, couvrant cette immense contrée de leurs merveilleux monuments.

Vers le douzième siècle, la défection des Rajpouts enleva aux jaïnas une partie de leur influence; les brahmanes avaient attiré la classe guerrière au nouveau panthéisme, en leur offrant le titre et les prérogatives des anciens Kchatriyas. Mais s'ils ont perdu les Raj-

1. *Malla Linkara*, traduction de Mgr Bigandet, p. 277.

1. Strabon, liv. XV.
2. Stanislas Julien, *Hiouen Thsang*, p. 132, 185, 189 et suivantes.

pouts, auquel convenait mieux le culte du farouche Iswara, ils ont conservé la majorité de la classe influente des marchands, qu'ils se partagent avec les Vaïchnavas. Aujourd'hui encore, ils possèdent toute la richesse de l'Inde et ils comptent parmi leurs adhérents les chefs des premières maisons de Bombay et de Calcutta.

Ils sont divisés en deux sectes, les *digamboras* et les *swetamboras*; ces derniers ne sont autres que des bouddhistes retournés au culte primitif des Tirthankars. Aux vingt-quatre Tirthankars ou philosophes-déifiés du jaïnisme primitif, ils ont ajouté toutes les divinités du culte de Vichnou; mais ils ne leur accordent qu'un rang secondaire et ne placent leurs idoles qu'à l'extérieur de leurs temples.

Les idoles des Tirthankars se distinguent de celles des Bouddhas, outre la nudité, par les « *sanchum* » ou symboles distinctifs, et le « *sri butch*, » ornement en losange placé au milieu de la poitrine.



Emblèmes jaïnas : le Kalpa Vrich, croix Souastika, Srivatsa et Nandavarta. — Dessin de M. Rapine, d'après M. L. Rousselet.

Ils ont adopté le système de caste des Vaïchnavas, et s'entremariant avec ceux-ci. Les prêtres se recrutent parmi les brahmanes; mais les religieux et religieuses, *bhikchous*, sortent de toutes les castes. Les *sounyasis* ou pontifes siégent à Parusnath dans le Bengale, à Abou dans le Rajpoutana, et à Sravana Bellygolla dans le Dekkan.

Les fidèles portent le nom d'*orahot*, et les religieux seuls celui de jaïna ou purifié. Ces derniers ont le front marqué de sental; ils ont la bouche couverte d'un linge, et marchent armés d'un balai, afin d'écarter respectueusement les insectes qui pourraient se trouver sur leur passage. Ils poussent le respect de la vie animale à l'extrême, et ne peuvent sous aucun prétexte se nourrir d'aliments provenant d'êtres organisés. J'ai déjà décrit leurs célèbres pinjrapôl ou hôpitaux pour les animaux[1].

Les jaïnas sont les plus grands architectes qu'ait produits l'Inde : on pourrait dire les seuls, car les autres sectes n'ont fait que copier plus tard leurs premiers monuments. Les Hindous leur ont, du reste, donné le surnom de Vedyavan ou Constructeurs magiques. Enfin l'architecture indo-musulmane est sortie tout entière de l'école jaïna.

L'entrée du ravin de l'Ourwhal est fermée, du côté de la plaine, par une ligne de remparts massifs que l'empereur Altamsh construisit en 1235. Au pied de ces remparts sont des puits d'une grande profondeur, qui donnent une eau délicieuse. Ces puits sont ronds, d'un grand diamètre, et leurs parois de pierre sont garnies d'escaliers tournants qui descendent jusqu'au niveau de l'eau; on les doit aussi aux architectes jaïnas.

Sortant de la forteresse et contournant le rocher, on trouve, sur la face sud-est de la montagne, un autre groupe important de sculptures jaïnas. L'escarpement du rocher a été taillé sur une longueur de deux cents pas, de manière à former une muraille unie; c'est dans la base de cette muraille que s'étendent les excavations, le long d'une petite terrasse reposant sur le talus de la colline. Le premier groupe, à gauche, comprend neuf colossales statues de Tirthankars, de trente pieds de hauteur, placées dans une niche précédée d'un mur percé de portes qui cache la moitié des statues; les têtes des statues ont été brisées par les musulmans. De là on passe dans une petite chambre renfermant quelques jolis bas-reliefs et un Tirthankar accroupi; une porte intérieure donne sur un étang s'enfonçant dans les profondeurs de la montagne. En suivant le trottoir de pierre qui entoure l'étang, on atteint une chambre de plus grande dimension, que remplit presque une statue d'Adinâth de trente-cinq pieds; l'idole est entourée de riches ornements sculptés, et le coussin sur lequel elle est assise porte une longue inscription; une fenêtre à pilastres, percée au sommet de la façade, laisse tomber sur la face de l'idole un flot de lumière. A côté de cette chambre s'étend une longue niche où s'alignent neuf colosses de Tirthankars debout; au-dessus de chaque statue s'avance un dais en pierre, très-richement sculpté. A partir de là, la montagne ne renferme pas moins de douze chambres, contenant chacune une ou plusieurs statues colossales. La plupart de celles-ci ont de vingt à trente pieds de hauteur; j'en ai mesuré une dont la figure n'avait pas moins de deux mètres de longueur.

Quelques unes de ces statues ont la tête entourée d'une auréole de serpents. D'autres portent, au sommet de la mitre, le *Kalpa Vrich* ou arbre de la science, qui forme trois branches, et mérite d'attirer l'attention, à cause de son analogie avec le symbole mystique des bouddhistes. Parmi les autres emblèmes des Tirthankars, les plus remarquables sont les croix Souastika, Srivatsa

1. Voy. tom. XXII, p. 231.

et Nandavarta, qui servent à distinguer les philosophes Souparusnath, Sitalnath et Aranath (voy. p. 191).

Les excavations du sud-est de Gwalior sont encore plus curieuses que celles de l'Ourwhaï; mais elles sont très-peu connues, même des habitants. A en juger par leur aspect, on leur donnerait à peine quelques siècles d'existence, tant la pierre et même les peintures sont bien conservées. Mais cette conservation est due à leur situation entièrement à l'abri des pluies et des grands vents; en outre, ici chaque statue, au lieu d'être simplement sculptée sur la face du rocher, est placée au fond d'une chambre qui l'abrite de toute intempérie. Il est probable cependant que leur origine ne remonte pas au delà du sixième siècle; quelques-unes datent seulement du onzième et du douzième siècle.

En longeant la montagne le long de la crête du talue, on retrouve encore, sur presque tous les points de cette longue ligne de plus de dix kilomètres, des bas-reliefs, des statues, des excavations, dont la description pourrait fatiguer le lecteur.

Récapitulant les merveilles de la forteresse de Gwalior, nous voyons qu'elle nous fournisait une des plus



Le faubourg de Calti Ghati. — Dessin de O. Moynel, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

précieuses collections de monuments de l'Inde, puisque nous pouvions y suivre toutes les transformations des styles jaïna et hindou, depuis le deuxième siècle avant Jésus-Christ jusqu'aux treizième et quatorzième siècles de notre ère. Il est déplorable que les Anglais n'aient pas respecté ces nobles souvenirs de l'antiquité, et que leurs ingénieurs n'aient pas trouvé moyen d'allier les intérêts de la défense aux intérêts de l'histoire.

Je ne quitterai pas la forteresse sans adresser un mot de remercîment au major B*** et aux officiers du 103e régiment, qui m'offrirent, pendant tout le temps de mon exploration, une charmante hospitalité et un chaleureux concours. Qu'ils ne prennent pas pour eux le titre de Vandales que j'ai adressé à ceux-là seulement qui ont conçu et dirigé la destruction de tant de belles choses!

Louis Rousselet.

(La suite à la prochaine livraison.)





Sa Hautesse Syadji Rao Scindia, Maha-Rajah de Gwalior. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de M. L. Rousselet.

L'INDE DES RAJAHS,

VOYAGE DANS LES ROYAUMES DE L'INDE CENTRALE ET DANS LA PRÉSIDENCE DU BENGALE,

PAR M. LOUIS ROUSSELET[1].

1864-1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XXVIII

LA COUR DE SCINDIA.

Origine de la puissance maharate. — Les Cosaques de l'Inde. — Le porteur de pantoufles du Peichwah. — Daolat Rao et les officiers français. — Le général Perron. — États de Scindia. — Le camp maharate de Gwalior, ses bazars, ses monuments. — Un carrousel royal. — Entrevue avec le Maha Rajah. — Le durbar et les bayadères.

Le Maha-Rajah Scindia, roi de Gwalior, est aujourd'hui le plus puissant souverain de l'Hindoustan. Avec le Guicowar, roi de Baroda, et Holkar d'Indore, il représente cette grande confédération maharate, qui, sans l'intervention anglaise, eût rendu l'Inde aux Hindous.

On comprend sous le nom de Maha-Rachtra (Grand Royaume) cette vaste contrée, intermédiaire entre le Dekkan et l'Hindoustan, qui s'appuye d'un côté sur les Vindhyas, de l'autre sur les Ghates occidentales, et est divisée aujourd'hui en provinces de Kandeich, Pouna, Nagpore, Aurengabad, Bidjapore, etc. Ce pays est parcouru par plusieurs chaînes de montagnes, qui le couvrent d'un réseau de petites vallées bien arrosées et fertiles.

Dès la plus haute antiquité, nous voyons les Maharates, habitants de ce pays, former une nation forte et indépendante, mais contente de vivre dans ses montagnes. Agriculteurs ou bergers, d'une intrépidité et d'une fierté excessives, ils avaient su conserver la plus grande liberté. Le pays formait une fédération de communes dont les seuls chefs étaient les maires de village ou pâtels; lors même que la guerre de l'indépendance eut créé la monarchie maharate, le premier titre des souverains fut toujours celui de pâtel, et aujourd'hui, malgré la domination anglaise, le Maha-Rachtra a conservé ses anciennes institutions, telles que le Pantchayet, ou assemblée élective, et l'indépendance des communes.

C'est parmi ce peuple de rudes paysans qu'apparut, vers le milieu du dix-septième siècle, un homme de génie, le grand Sivadji Bhonsla, dont le rêve fut l'affranchissement du peuple hindou et le renversement de l'oppression musulmane. Le Maha-Rachtra avait résisté à l'invasion et n'avait jamais reconnu que nominalement la suprématie du padichah. Sivadji commença son œuvre à l'âge de dix-sept ans et s'éleva en quelques années du rang d'obscur chef de bandes à celui de souverain reconnu par l'empereur de Delhi. L'intolérance religieuse d'Aurangzeb, si contraire à l'habile politique de ses prédécesseurs, vint soulever tout le peuple hindou et les incursions des Maharates se transformèrent en croisades. Une fois le sentiment national réveillé, la nation maharate se leva tout entière, et ce peuple de bergers et de paysans devint une armée qui se rua sur les plus riches provinces de l'empire.

Le Maharate est né cavalier; son pays abonde en petits chevaux fort laids, mais vifs, actifs et d'une sûreté de pied remarquable. Ce furent ces éléments qui formèrent l'armée nationale; elle se composa de cavaliers armés à la légère, plutôt pour le pillage que pour la bataille; tous portaient la lance, peu le mousquet. Leurs escadrons se répandaient en nuée sur le pays qu'ils voulaient piller, s'avançant à des distances prodigieuses et disparaissant à l'approche de la lourde cavalerie cuirassée des Mogols.

Le général Malcolm nous décrit l'organisation de ces Cosaques de l'Inde, qu'il eut à combattre pendant longtemps. Chaque année, les fêtes du Dassara, marquant la fin de la saison pluvieuse (pendant laquelle toute hostilité cesse), annonçaient le commencement de la campagne. Les soldats accouraient de tous les villages se ranger autour de l'étendard national, le *Ghôssenda*. L'armée se mettait en campagne, sans autre provision que les vivres et les fourrages accrochés à l'arçon de la selle du cavalier. Le pillage était donc nécessaire à son existence, mais il se faisait régulièrement; le butin fait par les soldats, apporté au camp, était partagé sous la surveillance des chefs. Chaque soldat avait en outre une solde fixe, à laquelle subvenaient les contributions prélevées sur les villes. Traversant comme un torrent les plus riches provinces, cette armée se grossissait de tous les aventuriers hindous, de tous les mécontents, de sorte qu'après des défaites successives elle se trouvait toujours plus forte qu'au début de la campagne.

Semblable à Charlemagne qui pleurait en voyant les barques normandes sur la Seine, le vieil Aurangzeb, le dernier des Grands Mogols, comprit que ces ban-

1. Suite. — Voy. t. XXII, p. 209, 225, 241, 257, 273; t. XXIII, p. 177, 193, 209, 225, 241; t. XXIV, p. 145, 161 et 177.

des feraient écrouler le trône de Baber; il lutta avec énergie contre elles, les écrasa à plusieurs reprises, mais sans pouvoir empêcher ce terrible et insaisissable fantôme de se relever. A sa mort, l'indolent Shah Allum, pour arrêter leurs dévastations, leur abandonna le *tchoût*, c'est-à-dire le quart du revenu des provinces exposées à leurs incursions. Dès ce jour l'Empire mogol n'exista plus que de nom.

Les Scindias étaient une puissante famille de laboureurs maharates, de la caste Soudre, de la province de Sattara dans le Dekkan.

Le premier qui porta les armes et tira leur nom de l'obscurité fut Ranadji Scindia. Il vint, vers 1725, à la cour de Pouna, et y obtint l'importante fonction de porteur des pantoufles du Peichwah. Un accident devint l'instrument de sa fortune. Un jour que le Peichwah présidait un conseil d'État, la séance se prolongeant, Ranadji s'endormit dans l'antichambre; au sortir de la salle, le ministre-roi, cherchant ses pantoufles, aperçut son serviteur endormi et tenant religieusement les chaussures serrées contre sa poitrine. Ce spectacle émut le Peichwah; il y crut voir un témoignage de fidélité et de dévouement qu'il récompensa en appelant bientôt Scindia aux plus hautes fonctions. La fortune de Ranadji s'accrut rapidement; il devint l'un des chefs les plus populaires des bandes maharates et, à sa mort, il laissait à son fils Madhadji un vaste royaume taillé dans la Malwa.

La sanglante bataille de Panipat, remportée en 1761 par le sultan Ahmed, vint arrêter un moment l'essor de la puissance maharate. Madhaji Scindia, blessé d'un terrible coup de hache, fut laissé parmi les morts; un Bhisti (porteur d'eau) le recueillit et le transporta dans le Dekkan. Revenu à la cour de Pouna, Scindia s'empara peu à peu de tout le pouvoir, mais, en véritable patriote, il l'employa au profit du Peichwah, respectant les institutions de son pays et repoussant les avances des Anglais, qui le reconnaissaient comme souverain du Malwa et du Doab. Il mourut en 1794, laissant sa couronne à son petit-neveu, Daolat Rao Scindia, enfant de treize ans, qui, avec une rare énergie, réussit à écarter tous ses rivaux et à s'asseoir fermement sur le trône.

Daolat Rao fut l'ennemi invétéré des Anglais; il étendit son royaume jusqu'au Pandjâb, et s'empara de la personne du Padishah qui devint son pensionnaire.

La plus grande préoccupation de ce prince fut de créer une armée puissante, capable de remplacer ses hordes indisciplinées et de lutter avec les armées anglaises. Ses incursions dans le Dekkan l'avaient mis en communication avec les aventuriers français, débris des armées de Lally, qui était restés dans le pays, offrant leur épée à tout ce qui était ennemi des Anglais. Scindia attira à sa cour, de Boigne, Jean-Baptiste, Lally, Perron et un grand nombre d'autres. Nos braves compatriotes transformèrent l'armée maharate et créèrent ces vaillantes phalanges devant lesquelles les Anglais durent vingt fois reculer.

La lutte continuelle entre Scindia et les Anglais finit par tourner à l'avantage de ces derniers. La défection de Perron fut surtout un coup funeste pour Daolat Rao. Ce général, simple sergent dans l'armée française, avait atteint un degré de puissance qui faisait de lui presque l'égal de son maître; commandant en chef les armées de Scindia, il était le vrai souverain de l'Hindoustan. L'histoire, par la plume des Anglais, nous le montre comme un parvenu hautain et pusillanime; mais il est permis de rejeter cette appréciation et de dire que le seul défaut de Perron fut de s'être laissé toujours guider par un seul mobile, l'intérêt; s'il eût mieux compris son rôle, il pouvait, avec l'appui du Pandjâb, arrêter complètement l'invasion britannique. Effrayé de l'avance des Anglais, battu par Lake sous Alygurh, Perron accepta les ouvertures de lord Wellesley (Wellington) et se retira à Chandernagore avec une fortune considérable. Cette ignoble trahison fut la ruine de ce brillant parti français qui avait inspiré tant de crainte à l'Angleterre.

Le général Bourquien, un Parisien, essaya de continuer la lutte, mais, battu sous les murs de Delhi, il fut obligé de se rendre aux Anglais; enfin la bataille de Laswari (27 octobre 1803), perdue malgré les prodiges de valeur des officiers français, vint briser la puissance de Daolat Rao, qui dut traiter. La plus importante condition de la paix fut qu'il renverrait tous les Français et s'engagerait à n'en plus prendre aucun à son service.

La lutte recommença peu de temps après, mais, vaincu de nouveau, Scindia traita définitivement, en 18.8, avec la Compagnie; il abandonnait ses droits sur le Padishah et Delhi, se retirait derrière la ligne du Chumbul et autorisait la création de deux camps anglais sur son territoire.

Le successeur de Daolat Rao, Jankhadji, mourut en 1843, sans enfant; les Anglais furent obligés d'intervenir dans les querelles de succession et ce ne fut qu'après les deux batailles de Bamor et de Maharajepore, qu'ils purent placer sur le trône le neveu de Jankhadji, enfant de neuf ans, le roi actuel, Syadji Rao.

Les États de Scindia s'étendent aujourd'hui du Chumbul aux monts Sautpoura, sur une longueur de plus de cinq cents kilomètres. Ils comprennent le Malwa occidental, une partie du Bundelcund, de l'Haraouti et de l'Omutwara. Leur population est évaluée à plus de six millions d'habitants, mais l'absence de recensement régulier fait que ces chiffres ne reposent que sur des appréciations.

Les revenus réguliers du Maha-Rajah Scindia dépassent deux *crores* de roupies, soit cinquante millions de france; sa fortune personnelle, en outre, est considérable.

L'administration du pays est de beaucoup supérieure à celle des autres États hindous; cette supériorité, ainsi que l'habile politique des dernières années, est l'œuvre du premier ministre *sir* Dinkur Rao, homme

de grandes aptitudes, auquel les Anglais confièrent le gouvernement pendant la minorité du prince. C'est lui qui empêcha le jeune Maha-Rajah de se jeter dans le mouvement de révolte en 1857; par cet acte, il préserva l'indépendance de Scindie, mais aussi il sauva la cause anglaise, car un signal de Scindia eût soulevé tout le Rajasthan, depuis Bombay jusqu'à la Jumna. En récompense de ces services, Dinkur Rao a été fait chevalier par la reine d'Angleterre.

Mais toute l'adresse de Dinkur Rao ne peut empêcher de pressentir que les Scindias n'ont pas abandonné l'idée de jouer un jour un rôle plus important dans les affaires de l'Inde, et que, malgré leur attitude amicale vis-à-vis du gouvernement suprême, ils espèrent que l'avenir réserve encore de grandes destinées aux Maharates.

Les Anglais, qui connaissent la situation du pays, comprennent bien que le danger pour eux n'est pas dans une répétition de la révolte de 1857, simple soulèvement de leurs cipayes, auquel les princes, aussi bien que le pays, sont restés étrangers; ils savent que leurs adversaires futurs seront les Sikhs et les Maharates, et que, cette fois, ils auront, comme les Mogols, à faire face à un mouvement national, longuement préparé et formidablement armé.

Le Maha-Rajah Scindia entretient une armée régulière, c'est-à-dire sur le pied européen, d'environ vingt mille hommes; à cela vient s'ajouter un nombre presque égal d'irréguliers, formant les garnisons des places de l'intérieur. La partie régulière de cette armée a des armes modernes et une nombreuse artillerie.

Scindia n'est pas autorisé par les traités à entretenir une armée plus importante; il a trouvé un moyen d'éluder cette clause : les hommes, après trois ans d'instruction dans les corps réguliers, sont renvoyés de l'armée, mais ils restent à la solde et au service du roi, soit dans les Russalas irréguliers, soit comme domestiques de palais, employés de douane ou d'administration ; ces hommes parfaitement instruits, sont remplacés par de nouvelles recrues tirées de la population ou des Ressalas. Grâce à ce système, on estime que Scindia pourrait mettre rapidement sur pied plus du double de l'effectif autorisé.

Les Anglais entretiennent de leur côté trois camps permanents dans les États de Scindia : Morar, Jhansie et Sipri.

La capitale actuelle du royaume est Gwaliorka Lashkar ou le camp de Gwalior. Quand Madhaji envahit l'Hindoustan, il vint établir ses quartiers généraux près de Gwalior, dans le royaume de Gohud. Voulant maintenir en service actif les hordes maharates qu'il commandait et les empêcher de se mêler aux peuples conquis, il créa en ce lieu un camp permanent, où lui-même, campé sous la tente, vivait au milieu de ses soldats. Ce camp devint sa capitale; il en sortait pour piller les pays voisins et s'y retranchait pendant les pluies. Peu à peu les tentes firent place à des huttes, où les soldats s'entourèrent de leur famille, des bazars se créèrent, la tente du roi se transforma en un palais, et le camp devint une ville. Aujourd'hui, quoique portant toujours le nom de Lashker, c'est une des plus belles capitales hindoues et sa population atteint le chiffre de deux cent mille âmes.

Le dâk bungalow de Gwalior, où nous étions descendus, est situé dans la plaine qui sépare, à l'ouest, la forteresse de la capitale. Il se trouve au pied d'une pittoresque rangée de collines consacrées au dieu-singe Hounouman et à l'entrée du faubourg de Catti Ghati (la Montagne Coupée), ainsi nommé de la profonde tranchée qu'il a fallu creuser dans la montagne pour faire passer la route qui le relie à la ville. Ce faubourg renferme les habitations d'été des seigneurs de la cour de Scindia; c'est un des sites les plus ravissants qu'il soit possible de trouver. Une abondante végétation remplit le fond de la vallée; des milliers d'arbustes, orangers, citronniers, pamplemousses, exhalent leurs senteurs enivrantes, propagées par la vapeur humide de nombreux étangs; au-dessus de cette forêt, sur les terrasses à pic de la colline, se dressent les palais, avec leurs longues vérandahs de pierre; çà et là quelques tchatris, de petits temples peints de couleurs vives, de blanches maisonnettes animent ce charmant paysage (voy. p. 192).

Notre premier soin en arrivant à Gwalior avait été de rendre visite à l'agent près Scindia, le major Hutchinson, qui demeure dans la jolie station anglaise de Morar, à sept kilomètres de la ville. Prévenue par cet officier, Sa Hautesse le Maha-Rajah nous avait envoyé un éléphant et un pundit de la cour, chargé de nous faire les honneurs du pays.

Les premiers jours ayant été consacrés aux merveilles du vieux Gwalior, le Pundit nous conduisit ensuite à Lashkar et au palais. La ville est assise au bord de la rivière Sawunrika, que franchissent plusieurs ponts de pierre; son premier aspect rappelle Baroda. Elle occupe presque entièrement une petite vallée circulaire, entourée de collines dénudées, qui s'étale au pied même du rocher que couronne la vieille forteresse. Les faubourgs de la ville sont sales, coupés de rues étroites et tortueuses; mais, en gagnant le centre, on trouve de larges et belles voies, bordées de belles maisons de pierre, régulièrement alignées; une foule bruyante remplit ces bazars.

A l'extrémité d'une belle place plantée d'arbres, s'étendent les bâtiments du palais; ils n'ont à l'extérieur rien de remarquable. Construits par le roi actuel, ils offrent ce mélange d'architecture italienne et hindoue qui paraît devoir former le nouveau style anglo-hindou. Inutile de dire que ce style est laid. Les appartements du palais sont, en revanche, disposés avec beaucoup de goût et d'une façon confortable; ils sont frais, bien aérés et donnent sur de jolis petits jardins anglais. Quelques-unes des salles sont ornées avec une grande richesse; les murs décorés de fresques, avec corniches



Mausolées des Scindias, à Lashkar. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

sculptées, les portes et fenêtres tendues de lourdes draperies. Pendant notre visite au palais, le Maha-Rajah nous envoie ses salâms, accompagnés d'un *dâli*, corbeille de fruits et de légumes d'Europe, objets très-rares ici et cultivés avec soin dans un enclos du jardin royal.

Autour du palais s'étendent les casernes de l'armée, vastes bâtiments, solidement construits, bien aménagés et d'une grande propreté. Un peu plus loin s'élève l'ancien palais des Scindias, vaste groupe de constructions dans le style de Digh.

De là on nous conduit à la nécropole royale, où reposent les cendres des premiers Scindias. Les mausolées sont d'élégantes chapelles, construites sur le plan des temples hindous. Une haute flèche surmonte le sanctuaire, que précède un gracieux pavillon, coiffé d'un dôme aux mille pointes, d'une grande beauté (voy. p. 197). On est étonné de trouver une si remarquable originalité dans des monuments datant tous de notre époque. La pierre employée à leur construction est un grès dur, d'une couleur cendrée, et susceptible d'un poli si fin qu'il faut l'examiner de près pour s'assurer que ce n'est pas du marbre.

Avant de quitter la ville, nous nous mîmes à la recherche d'un certain banquier, Lall Goviod, sur lequel la banque d'Agra nous avait fourni une lettre de change, c'est-à-dire un houndi, méchant carré de papier commun sur lequel étaient tracées quelques lignes illisibles en nagari. Avec quelques difficultés, nous découvrîmes, dans une des plus sombres rues de Lashkar, une petite échoppe graisseuse où Lall se livrait au commerce en détail des huiles ; c'était un vénérable, mais sale Banian, de la caste jaïna. Sur simple présentation du papier, le brave homme disparut dans son arrière-boutique et nous rapporta immédiatement la somme demandée.

L'institution de la lettre de change remonte, dans l'Inde, à une époque reculée ; et on le comprend, lorsqu'on voit encore aujourd'hui combien il est dangereux de transporter avec soi des sommes d'argent. Le houndi est une simple lettre, commençant par une invocation au dieu Gaunsa et mentionnant le mode et la date du payement. Il n'est revêtu d'aucun timbre ou marque légale, mais son authenticité est garantie par certains signes, adoptés par les banquiers et connus d'eux seuls. Les transactions offrent du reste une grande sécurité, et la plus sûre preuve en est de voir les Européens accepter sans hésitation ces houndis, auxquels ils ne peuvent la plupart du temps rien comprendre et qui leur donnent souvent des marchands d'apparence sordide pour des correspondants éloignés de plusieurs centaines de lieues.

La cour de Gwalior n'offre pas au voyageur l'attrait des cours de Baroda et d'Oudeypour. La politique et la réorganisation du pays occupent bien plus le temps du prince que les chasses et les fêtes, et certes je serais le dernier à l'en blâmer. Mais il faut aussi songer que, quoique occupant le premier rang parmi les souverains de l'Inde, son origine le relègue au dernier comme noblesse de race ; pour le Brahmane ou le Kchatrya, toute sa puissance ne l'empêche pas de n'être qu'un Soudra, un Kounbi, un homme de la dernière caste sociale. Ce désavantage est d'autant plus sensible ici que Gwalior est au centre de ces fiers pays rajpouts où se réunit encore tout ce qui a un grand nom dans l'Inde. Impuissant contre les infranchissables barrières de la caste, le roi vit dans une simplicité relative, qu'on qualifierait encore de fastueuse chez nous. Aussi est-on quelque peu désappointé par ce manque de fêtes et d'apparat, lorsqu'on arrive d'Oudeypour et de Jeypore.

Le 25, le major Hutchinson nous prévient que nous serons reçus en Durbar le lendemain par le Maha-Rajah. En nous rendant au palais, à l'heure convenue, nous trouvons les rues de Lashkar remplies d'une foule compacte ; des cavaliers, des éléphants montés, forment des Sowaris se dirigeant vers le Durbar ; la cause de ce déploiement est le prochain départ de l'Agent, qui jouit ici de l'estime générale, et que tous les nobles veulent saluer à sa dernière entrevue avec le roi. Les Tchoubdars du palais nous reçoivent au grand perron et nous conduisent dans la salle du Durbar, où nous trouvons le Major et plusieurs officiers généraux anglais.

Du haut d'un balcon, nous assistons au spectacle que le Maha-Rajah nous donne de ses talents de cavalier. Monté sur un magnifique étalon de l'Iman, il repasse toute la haute école indienne. C'est un beau coup d'œil que ce carrousel royal. Le roi, superbement assis, manie son cheval avec toute la fougue maharate ; l'animal se cabre, bondit, part comme un trait, s'arrête court, volte, saute. Coursier et cavalier sont vêtus avec une magnificence égale : c'est un chatoyement de pierres fines, d'or et de plumes sur les grands éclats des riches étoffes de soie. Des pages et des attendants, à la livrée royale, forment aux extrémités de l'arène de pittoresques groupes, complétant le tableau. Une dernière évolution est saluée de nos « Wâh ! Maharaj ! » et le prince descend de cheval.

Traversant la salle du Durbar, il va prendre place sur son trône, siége d'argent et d'or ; à sa droite, sur un trône moins élevé, est le prince héritier, son fils adoptif, qui remplace les deux fils qu'il a perdus. De chaque côté de la salle s'étend une double rangée de fauteuils, que garnissent les nobles et les dignitaires.

Le Major nous présente à Sa Hautesse, qui se lève, nous serre la main, et s'entretient un instant avec nous.

Sa Hautesse Maha-Rajah Syadji Scindia est un homme d'une physionomie remarquable. Il est grand, très-noir et un peu gros. Ce qui frappe au premier abord, c'est son front plissé, sa bouche dure, et l'expression mélancolique et farouche de toute sa face ; mais ses traits sont pleins de dignité et son regard est sympathique. Il n'a que trente-trois ans ; il paraît

beaucoup plus âgé. Il est atteint d'un défaut de nature qui lui donne, lorsqu'il se trouve vis-à-vis d'un étranger, une grande timidité; lorsqu'il se trouble, il bégaye au point de ne pouvoir plus articuler un son Je ne sais à vrai dire si ce bégayement est plus pénible pour le prince que pour l'auditeur, car on sait que ce défaut amène à chaque instant des situations où il est bien difficile de garder son sérieux.

Pour éviter au roi la nécessité de parler trop souvent, on a imaginé à Gwalior d'introduire pendant les Durbars publics des bayadères, qui, rangées à l'extrémité de la salle, ne cessent de chanter pendant toute l'audience. La présence de ces charmantes nautchnie, avec leurs beaux yeux et leurs éclatants costumes, donne un certain cachet à la monotone cérémonie du Durbar, mais le rythme criard de leurs chants gène un peu pour suivre une conversation aussi accidentée que celle du roi.

J'ai le plaisir, pendant le Durbar, d'être présenté à Sir Dinkur Rao, l'éminent ministre dont j'ai déjà parlé. C'est un noble et digne vieillard, dont la belle tête serait admirée en tous pays. Il appartient à la caste des Brahmes et porte le costume du Maha Rachtra. Avec une grande bonté, il s'entretient longuement avec moi, et me fournit de nombreux renseignements. Pendant ce temps, l'agent politique et le général T*** font preuve de beaucoup de patience en s'entretenant avec Sa Hautesse.

La distribution de l'*utterpon*, qui clôt toujours les Durbars, se fait ici avec une certaine solennité. Chacun des assistants reçoit un mouchoir de mousseline, qu'il tient sur la paume de la main droite; le Maha-Rajah se lève et, s'arrêtant devant chaque Européen, inonde son mouchoir d'eau de rose, lui distribue quelques poignées de feuilles de bétel, de noix d'arèque et de cardamon, et lui passe autour du cou et des mains d'épaisses guirlandes de *mindis*. L'un des ministres s'acquitte du même cérémonial vis-à-vis des indigènes. Puis les Européens viennent défiler devant le trône et serrer la main au roi et au prince héritier, et sortent escortés par les tchoubdars et les bayadères.

En me quittant, le major Hutchinson me donne les *karitas*, lettres d'introduction pour le Rajah de Duttiah et le Souba de Jhansie; il m'apprend en même temps que le Maha-Rajah met à notre disposition une escorte, qui doit nous accompagner à travers le Bundelcund. En effet, rentrant au bungalow, j'y trouve un Vakil, qui vient me donner possession de nos nouveaux serviteurs. Les *sowars* ont déjà piqué leurs petites tentes, le bivouac brûle, les chevaux sont aux piquets et les lances et les mousquets en faisceaux; à côté, huit vigoureux chameaux et deux fines sanis ruminent langoureusement; un harkara, deux eaniwallahs et plusieurs chameliers complètent la troupe.

Le Vakil nous présente à tout ce monde, et après leur avoir lu les ordres du Maha-Rajah, qui en font nos serviteurs, il prend congé de nous et porte à son maître nos salâms et nos remercîments.

XXIX

ROYAUME DE DUTTIAH

Départ de Gwalior. — Notre caravane. — Le Bundelcund. — Hurdeo Sing et l'esclave Roundi. — Principautés Boundélas. — Duttiah. — Palais de Birsing Deo. — Le mindi ou henné. — La curée d'un chameau. — Entrevue avec le Rao Maharajah de Duttiah. — Les danseurs de corde. — La montagne sacrée de Sounaghur. — Le fakir de la fleur sacrée. — Les forêts de palas. La Pahoudj.

28 *janvier*. — Nous quittons pendant la nuit le bungalow de Gwalior, et, au lever du soleil, nous gravissons les pentes rocheuses des Ghâts de Narwar. Les rochers s'entassent en groupes arrondis, divisés par de petites gorges où serpentent quelques ruisseaux bordée de tamarisques; l'air est pur, d'une grande fraîcheur, et les kalams retentissent des appels perçants du coq de jungle.

Notre caravane serpente, se déroule en un pittoresque tableau. En tête s'avancent Schaumburg et moi, perchés sur nos blancs dromadaires, belles *sanis* du Rajpoutana, avec leur élégant harnachement de housses de soie et de passementeries rouges. Autour de nous est l'avant-garde de nos sowars, collection de types à faire pâmer d'aise nos peintres, amateurs de l'Orient; tous sont plus ou moins déguenillés, car leurs habits neufs sont restés à la ville; ils montent de petits chevaux pleins de feu, équipés à la maharate, avec le coussin sanglé tenant lieu de selle, le licou en corde et le mors d'acier dentelé. Chaque sowar reçoit de l'Etat un fusil, longue canardière à mèche, de fabrication hindoue, qu'il ne faut pas dédaigner, car elles ont une longue portée et un tir très-juste; à cette arme, les uns ajoutent la longue lance, ou l'épieu ferré, quelques-uns des pistolets et tous plusieurs poignards, des katars et le tarwar recourbé. Du reste, leurs types sont aussi variés que leurs accoutrements : ils sont Rajpouts, Dekkanis, Pathans; tous braves, délurés, aimant le voyage et surtout le pillage, toujours gais et soumis. Puis vient le corps de la caravane, les chevaux en main, les chameaux portant des montagnes de caisses, que couronnent les objets les plus hétéroclites, poules, singes et quelquefois de jeunes nautchnis qui suivent la marche. Sur les ailes marchent les *houttwallahs*[1], les domestiques et les saïs; enfin, quelques sowars servent d'arrière-garde.

Tout ce monde chante, crie, fume, aspire à pleins poumons ce bon air des jungles qui donne toutes les bonnes qualités à l'Hindou; l'homme, que vous trouvez à la ville hargneux, ennuyé du moindre travail, toujours mécontent, voyez-le dans la jungle : il est devenu jovial, bruyant, intrépide à la besogne, même à celle qui ne lui incombe pas directement : ces gens, qui paraissaient toujours comploter contre vous ou vos intérêts, vous les trouvez tout d'un coup dévoués; qu'un danger vienne, ils sont à vos côtés; que le paysan ou le thakour vous exploite, ils se débattront pour

1. Houttwallah, conducteur de chameaux de bagage.

vous avec un zèle étonnant. L'explication de ce changement se trouve aussi en dehors de l'influence de l'air de la jungle : en marche l'Européen vit au milieu de ses gens, il arrive à les connaître et à s'en faire connaître; il les traite avec douceur, s'intéresse à leurs besoins, à leurs fatigues; l'Hindou est vite touché par la bonté, et on l'amène à faire ce que ni coups, ni menaces n'eussent tiré de lui. En outre, l'indigène au service d'Européens souffre, lorsqu'il vit au milieu des siens, d'une certaine déconsidération qui l'irrite; dans la jungle, au contraire, il devient le représentant du Sahib, il se sent presque Européen, et en présence du respect que le paysan ou même le citadin témoignent pour sa parole, il se relève dans son estime.

Vers huit heures, nous débouchons des collines près de la jolie petite ville d'Antri, qui s'étend à l'entrée de belles plaines parsemées çà et là de pics détachés. Nous dépassons de nombreux villages d'un aspect prospère, entre autres le bourg de Simouria, qui s'étage pittoresquement contre un roc fortifié, et nous atteignons vers dix heures un petit bungalow délabré, à une portée de fusil du village de Dabra. Près de ce village coule la rivière Sinde, qui sépare du Bundelcund les États de Scindia.

On désigne sous le nom de Bundelcund ou pays des Boundélas toute la région montagneuse qui s'étend entre le plateau supérieur des Vindhyas et la Jumna, depuis la rivière Sinde, à l'ouest, jusqu'à la Tonsa, à l'est. Ce pays offre un aspect très-accidenté, les ramifications des Vindhyas le couvrent de petites chaînes formant d'étroites vallées parcourues par des rivières qui vont toutes se déverser dans la Jumna; les principales sont la Betwa, le Dhessaùn et la Keyn. Dans la partie septentrionale, on traverse quelques plaines bien



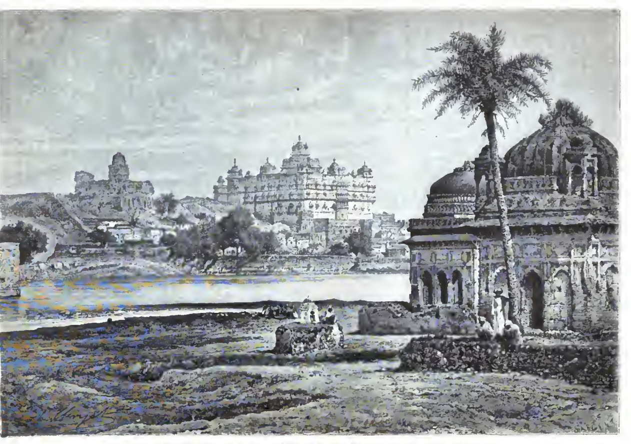
Vue générale de Duttiah. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

cultivées, densement peuplées, mais le reste du pays n'est qu'une immense forêt presque vierge, où l'on rencontre çà et là des plateaux défrichés. Les forêts du Bundelcund sont parmi les plus belles de l'Inde; croissant sur un sol élevé, bien arrosé et rapproché du tropique, elles réunissent les plus riches produits du Nord et du Midi, le mhowah, le bâr, le catechu, les gommiers, le têck et le sâl. Leurs sauvages habitants trouvent dans quelques-unes de ces essences tout ce que l'agriculture fournit aux peuples les plus laborieux.

Le Bundelcund n'a pas cependant toujours été ce qu'il est aujourd'hui; les nombreux ouvrages d'art qu'on y retrouve, digues monstrueuses, ruines de grandes villes, prouvent qu'il fut le séjour d'un peuple industrieux et civilisé, et cela longtemps avant notre ère.

Il fit partie, au troisième siècle avant Jésus-Christ, de l'empire de Bindousara et resta pendant longtemps lié aux destinées du Magadha. Sous le nom de Janjavati, il forma un royaume puissant, dont la prospérité nous est constatée par le Chinois Hiouen-Thsang, qui le parcourut au septième siècle. Un siècle plus tard, les tribus Rajpoutes du clan Chandéla l'envahirent et s'établirent à Mahoba et Kajraha; leur empire fut renversé au douzième siècle par les Chohans de Delhi, peu avant l'invasion musulmane. Dès lors le pays cessa d'avoir une existence politique : il devint le refuge de tous les princes dépossédés par les Tartares; il se divisa en d'innombrables principautés gouvernées par de petits chefs de bandits, qui, ne vivant que de pillage, plongèrent le pays dans la ruine.

Au quatorzième siècle, Hurdeo-Sing, prince rajpout de la tribu des Gurhwaras, ayant épousé une esclave bonndi, fut expulsé de la caste chatriya. Il quitta le Rajpoutana et vint s'établir à la cour d'un petit roi de l'Inde centrale, dont la capitale, Gurh-Kourar, s'élevait sur les bords de la Betwa. Quelques



Duttiah, vue prise de notre bungalow. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

années après son arrivée, le fils du roi devint amoureux de la fille de l'esclave et demanda sa main à Hurdeo; celui-ci posa pour condition que le roi et les nobles assisteraient au repas de noces, préparé des mains de la boundi, perdant ainsi que lui-même par cet acte le rang de kchatriya. Par affection pour son fils, le vieux monarque surmonta ses scrupules et, au jour fixé, toute la cour se trouva réunie autour de la table d'Hurdeo. Des boissons mélangées d'opium furent servies aux convives, qui, rendus ainsi incapables de résistance, tombèrent sous les coups d'assassins apostés. S'étant par ce moyen débarrassé de la famille royale, la Gurhwara s'empara du trône et bientôt après de tout le pays.

Ses fils, ainsi que les nombreux adhérents qu'il réunit autour de lui, formèrent un nouveau clan, sous le titre de Boundêlas ou fils de l'esclave et donnèrent au pays son nom actuel de Boundêla-Khound, que les Anglais ont réussi, selon leur coutume, à transformer en Bundelcund.

Les Boundêlas se parent encore du titre de Rajpouts, mais cette qualité leur est refusée par les autres tribus du Rajasthan, qui les considèrent comme *outcasts*, et ne peuvent avoir aucun rapport avec eux. Doués de toutes les qualités physiques de la race rajpoute, ils n'en ont conservé, au moral, que le courage téméraire; ils sont, en général, fourbes et cruels; menteur comme un Boundêla est un proverbe des Rajpouts. Toutes les races du Bundelcund sont, du reste, de la même impureté, au point de vue hindou. Ces contrées sauvages devinrent, à un moment donné, le refuge de tous les criminels, gens expulsés de leur caste, brigands et exilés politiques qui, se mélangeant avec l'élément aborigène, Jâts, Saïréas et Gounds, fondèrent de nouvelles castes, objets de l'abomination des autres Hindous. Ainsi le Brahme du Bundelcund mange de la chèvre et du mouton et abuse des liqueurs fortes; il n'a de brahmanique que le titre qu'il s'est donné lui-même.

De notre temps encore, le Bundelcund est resté la terre classique des bandits; ce sont ses noires forêts qui ont vu naître la terrible religion des Thugs et abrité les premières hordes de Pindaris; c'est sur ses plateaux que les bandes de l'insaisissable Tippou Sahib ont tenu en échec les forces anglaises pendant toute l'année 1858; c'est là que le farouche Nana Sahib, l'auteur des massacres de Cawnpore, s'est tenu caché pendant des années et a fini par échapper à toutes les recherches; c'est là encore que viennent d'apparaître, il y a trois ou quatre ans, les Dacoïts, nouvelle secte d'empoisonneurs et d'assassins.

Rien ne fait prévoir encore le jour où ce pays sortira de cet état de barbarie; il se trouve comme isolé au milieu de l'Inde; aucune route importante ne le traverse, aucun tracé de chemin de fer ne s'en approche. A l'exception de quelques points peu importants, il est en entier sous le gouvernement des Rajahs et se divise en trente-sept principautés, dont la plus considérable peut avoir une superficie de trois mille cinq cents kilomètres carrés et la moindre une de six ou huit seulement. Les principales sont: Duttiah, Ourtcha-Tehri, Chutterpore, Pannah, Chircari et Myhere.

La population totale du Bundelcund est évaluée à un peu plus de deux millions et demi d'habitants, pour une superficie de vingt-huit mille kilomètres carrés. Cette proportion élevée est surtout fournie par les villes et les vallées du Nord, car à côté de centres très-populeux on trouve de vastes espaces déserts.

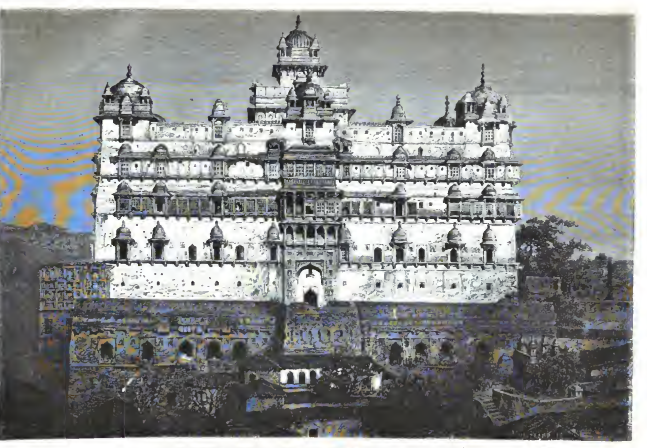
C'est une des régions les moins connues de l'Inde: la mauvaise réputation de ses habitants et l'opinion généralement accréditée qu'elle ne possède aucun monument intéressant, on ont jusqu'ici tenu éloignés les voyageurs.

29 *Janvier*. — Nous passons dans la matinée le Sinde, qui forme ici la frontière du royaume de Duttiah. C'est une importante rivière; son lit, de plus d'un kilomètre de large, est encaissé entre de hautes berges; le courant est assez rapide pour rendre le passage à gué difficile. De l'autre côté, s'étend une belle plaine, légèrement ondulée.

Vers dix heures, la route serpente au milieu des belles forêts qui couvrent les hauteurs de Duttiah; çà et là se montrent des houdis de chasse, accrochés au flanc des précipices: cela prouve que ces vallées abondent en gibier. Passant un col très-âpre, nous apercevons subitement à nos pieds la capitale boundêla, pittoresquement assise au milieu d'une ceinture de lacs et de forêts. Son aspect est pittoresque; au-dessus de ses maisons basses, couvertes de tuiles rouges, se dressent d'innombrables flèches de temples, et, dominant le tout, deux énormes blocs carrés, couronnés de dômes et de clochetons, que mes hommes me disent être les palais du roi.

Les gardes nous arrêtent aux portes de la ville; le chef du poste vient, en courant, s'incliner devant nous et nous prie d'attendre la venue du Vakil. Celui-ci arrive en effet au bout de quelques instants et nous apprend que le Rajah, informé par l'agent de Gwalior de notre prochaine visite, nous a fait préparer une habitation en dehors de la ville. Guidés par le Vakil, nous longeons les murailles et atteignons bientôt un joli petit bungalow, pittoresquement adossé à un grand bois et sur les bords d'un jhil. De la vérandah même on a une vue ravissante; sur la berge du lac, quelques tombes forment avec de nombreux dattiers un bel avant-plan; de l'autre côté de la nappe d'eau se dresse le vieux palais de Birsing Deo, couronnant superbement une légère hauteur couverte de maisons et de jardins (voy. la grav. p. 201.); un peu plus loin s'étend un quai planté d'arbres, bordé de belles villas, qui court jusqu'à une charmante ligne de collines; enfin du lac jusqu'à la lisière de la forêt, des rizières forment un tapis d'un vert d'émeraude. Le bungalow renferme plusieurs appartements confortables; quant à notre escorte, les arbres voisins lui offrent l'ombre et la fraîcheur.

Dans la soirée, je reçois les envoyés du Rajah, qui



Le Palais de Birsing Deo, à Duttiah. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

nous présentent les *dalis* d'usage, accompagnés des sâlams.

Le royaume de Duttiah est une des plus importantes principautés du Bundelcund; détaché, il y a un peu plus d'un siècle, du territoire d'Ourtcha, il est aujourd'hui sous la protection de l'Angleterre, à laquelle il paye un léger subside. Sa superficie ne dépasse pas treize cent cinquante kilomètres carrés, avec une population de deux cent mille âmes. Les revenus du Rajah se montent à dix ou douze lakhs de roupies.

30 *Janvier*. — Le Rajah nous envoie dès le matin un de ses équipages et un Kâmdar, chargé de nous faire les honneurs de la capitale.

Duttiah est une ville relativement moderne; elle ne date que du quinzième siècle. Une épaisse muraille de trente pieds de hauteur, assise sur le rocher sans fossé ni glacis, et soutenue de loin en loin par des tours rondes, entoure la cité. Plusieurs portes fortifiées, avec corps de garde, y donnent accès.

On est frappé tout d'abord en y entrant par la grande propreté qui y règne; les rues, tortueuses, sont garnies de macadam et bordées de ruisseaux; les maisons ont de coquettes façades en brique avec de petits perrons de pierre; les habitants eux-mêmes sont proprement vêtus, et paraissent gais et laborieux.

Les temples sont en grand nombre et d'un style tout particulier; ils se composent en général d'une chapelle carrée, surmontée d'une haute flèche, tantôt conique, tantôt pyramidale, flanquée de quatre clochetons. Les murs sont dépourvus de sculptures et simplement divisés en panneaux par des corniches en relief; deux colonnes supportent un petit pignon abritant le perron. L'intérieur présente la même simplicité : des murs peints, un autel et un lingam d'Iswara. Les flèches portent de grands disques de métal ou des tridents dorés.

A l'ouest de la ville s'élève le palais de Birsing Deo, l'un des plus remarquables monuments de l'architecture boundêla (voy. p. 203). C'est une masse carrée, de cent mètres sur chaque face, et de trente mètres de haut; le dôme central élève son pinacle de pierre à quarante-cinq mètres au-dessus du sol de la terrasse. La façade est divisée en quatre étages par de magnifiques balcons à grillages de pierre et des rangées de fenêtres à pilastres; au centre s'ouvre un portail en ogive jaïna, surmonté de loges d'une grande élégance. Cinq dômes couronnent le sommet. La masse entière de granit repose sur une terrasse voûtée de douze mètres de haut. Les appartements des deux premiers étages ne reçoivent la lumière que des fenêtres de la façade et n'ont pas de cour; ce sont d'immenses salles aux voûtes cintrées, supportées par de nombreux piliers; on y remarque de très-curieuses fresques. La cour, ou plutôt la terrasse du palais repose sur la voûte du second étage; elle est entourée de constructions, à deux étages; au centre s'élève une tourelle carrée, divisée en quatre étages et couronnée d'un dôme élancé. Cette tourelle renfermait les appartements particuliers du roi, où l'on trouve encore quelques restes de mosaïques et de peintures; chacun de ses étages est relié aux étages correspondants du palais par des passerelles de pierre, soutenues par des colonnades de grès rouge.

Tout dans ce monument est sombre et gigantesque; on y reconnaît bien l'empreinte de ce grand génie, le roi Birsing Deo, ce fameux bandit boundêla, dont le nom à trois siècles de nous est devenu légendaire. Ses énormes proportions l'ont rendu inhabitable; la petite cour actuelle de Duttiah se serait perdue dans cet immense labyrinthe; aussi le palais est-il abandonné aux hiboux et aux grands vampires.

De là nous nous rendons à la citadelle, placée au centre de la ville; elle est entourée de remparts épais, soutenus par de grosses tours rondes. On n'y voit de remarquable que le palais de la reine-mère, groupe d'élégants pavillons, au milieu de parterres de fleurs. Au pied des murs est le Tôpe Kana, l'arsenal de Duttiah, qui contient quelques vieux canons et une série d'armes antiques.

Le Kâmdar nous fait ensuite visiter le nouveau collége fondé par le roi actuel; nous y trouvons une centaine d'élèves, tous externes, qui y suivent des cours de sciences élémentaires, de persan, d'ourdhou, d'hindi et d'anglais. Les professeurs sortent du l'université de Bénarès. Le collége est bien tenu et les élèves paraissent bien disciplinés.

Sur notre route, nous passons devant le palais actuel, qui couvre une petite éminence au sud de la ville. C'est un édifice considérable à plusieurs étages, la base est de style boundêla, la partie supérieure est anglo-italienne, ce qui fait un ensemble assez laid.

En dehors de la ville, le Kâmdar nous fait remarquer les nombreuses barques qui paraissent se livrer sur les jhils à une pêche active. Ces étangs abondent en poissons et en petites tortues. Les poissons sont d'une espèce toute particulière; leur peau est noire, visqueuse, et la tête, carrée comme celle de la grenouille, porte deux longues membranes parallèles d'une longueur égale au corps de l'animal; ils ont comme aspect quelque analogie avec l'*axotl*, des lacs du Mexique; leur chair a un goût assez délicat. Mais le principal produit de ces jhils est une plante aquatique de l'espèce du lotus, dont la racine forme une grosse rave comestible; elle croît dans les eaux de profondeur moyenne et lance ses tiges jusqu'à la surface; on l'arrache avec un rateau de fer. Les barques employées sur ces étangs sont de simples troncs d'arbre, équarris et creusés, manœuvrés avec des pagaies doubles.

On cultive beaucoup dans les jardins qui entourent la ville le *mindi* ou henné des Arabes. C'est un gracieux arbuste de deux à trois mètres de hauteur; ses branches deliées, couvertes d'une écorce blanchâtre, portent d'abondantes petites feuilles oblongues d'un vert pâle; les fleurs forment aux extrémités des branches de longues grappes d'un jaune tendre, exhalant une odeur suave. C'est avec ces fleurs que l'on tresse



La colline sacrée de Sounaghur, vue prise du village. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

les guirlandes offertes aux visiteurs dans les cérémonies officielles. Le produit principal de ces arbrisseaux est dans les feuilles, que l'on fait sécher et dont on tire une poudre ayant des propriétés colorantes très-actives, qui constitue le *mindi* ou henné du commerce. Cette poudre est verdâtre; on en fait une pâte que les femmes de presque toutes les races de l'Asie méridionale emploient pour se teindre, d'une couleur orange, la paume des mains, le plante des pieds et les ongles; la pâte est simplement étendue en forme de compresse sur la partie à teindre; la couleur est persistante, résiste à l'eau et se conserve pendant une ou deux semaines.

Une mauvaise nouvelle nous attend au bungalow: un de nos plus robustes chameaux de somme vient de mourir, subitement étouffé par un fourrage trop frais: perte d'autant plus fâcheuse que ce chameau est une des bêtes qui nous ont été confiées par le Maha-Rajah Scindia. Bientôt mes hommes attachent la carcasse avec des cordes et y attellent les autres chameaux, qui la traînent, en regimbant, à une certaine distance du camp.

Un quart d'heure plus tard, des cris et des hurlements retentissent de ce côté; je sors du bungalow, et un étrange spectacle s'offre à ma vue; une foule de gens nus, maigres, hideux, les bras rouges de sang jusqu'au coude, hurlant comme des bêtes fauves, forment une ronde fantastique autour du chameau mort; d'autres, armés de coutelas, sont occupés à tailler de longues bandes de chair sur la carcasse ou fouillent avec leur bras dans la poitrine béante pour en arracher le cœur et le foie. C'est un spectacle hideux! il faut voir la joie de ces pauvres parias, Keumars ou Bangbys, à la vue de cette magnifique proie. De la viande! Quelle bonne fortune pour ces pauvres dévorés par la faim, auxquels la société hindoue refuse le droit que toute créature possède de demander à la terre ses aliments, qu'elle a placée dans l'échelle sociale plus bas que les animaux, et dont l'existence ne vaut pas une roupie! Le dégoût fait place chez moi à la pitié, à la vue de ces pauvres êtres si doux, si inoffensifs, toujours au travail, et réduits par une société impitoyable à disputer leur nourriture aux plus immondes bêtes fauves. La mère est là avec ses enfants; elle attend que son mari ait arraché le lambeau de chair qui va amener la joie et l'abondance ou misérable foyer.

La nuit arrive, aux parias succèdent les hyènes et les chacals: toute la nuit, leurs sinistres ricanements retentissent sous la voûte du bois. Au matin, il ne reste qu'un squelette rougi, que des chiens étiques disputent aux corbeaux et aux vautours.

31 *Janvier*. — Dans la journée, le Kāmdar vient nous avertir que le Maharajah nous attend en Durbar. Une voiture nous dépose au pied d'une rampe fort dure qui conduit au palais, placé au sommet de la colline. La montée est pénible, mais on domine pendant tout le temps un magnifique panorama de la ville et des montagnes voisines.

Nous sommes reçus dans la première cour du palais par le Vakil, qui nous mène à travers un dédale de couloirs ascendants jusqu'à la salle du Durbar. Celle-ci occupe la terrasse supérieure du palais, elle est entourée de galeries et recouverte d'un beau velum à raies rouges et bleues formant le plafond.

Le prince nous reçoit à la porte même de la salle et nous conduit vers trois fauteuils placés à l'extrémité de la terrasse; il insiste pour que j'occupe celui du milieu et prend place à ma droite; les courtisans se rangent sur des coussins placés le long des galeries.

Le Rao Maharajah Bhuwani Sing est un jeune homme de vingt-deux ans, d'une belle stature, aux traits fins et distingués encadrés d'une superbe barbe noire. Il porte la longue tunique de brocard et le léger turban des Boundèlas. Monté à l'âge de treize ans sur le trône, il a été dirigé pendant sa minorité par un régent anglais. Sa conversation se ressent de l'éducation qui lui a été donnée par le soin des Anglais; il s'exprime avec assez de justesse sur l'importance politique des divers États européens, et me parle de la France comme d'un pays dont il connaît la grandeur et la puissance. Je suis le premier Français qui visite sa cour, mais il m'assure que mes compatriotes seront toujours bien accueillis à Duttiah. Il nous promet une chasse et des fêtes avant notre départ. Les domestiques apportent l'utterpân et l'audience est levée.

Le lendemain, nous assistons à un noutch, donné au palais en notre honneur. De jolies filles boundèlis, élégamment vêtues, exécutent les danses nationales, en s'accompagnant de refrains populaires, dont quelques-uns sont remplis d'originalité. Aux nautchnis succèdent des jongleurs, qui nous entretiennent pendant une heure avec leurs tours vraiment surprenants. L'un d'eux prend une grosse toupie, et après lui avoir imprimé un fort mouvement de rotation, la place au bout d'une baguette qu'il tient en équilibre sur son front; alors, selon qu'on le lui commande, la toupie s'arrête tout court ou reprend sa marche, et cela pendant assez longtemps. Ils font ensuite entrer dans une corbeille en osier un jeune enfant, l'y enferment et transpercent la masse avec des piques et des sabres qui sortent rouges de sang; puis ils délivrent le captif, qui reparaît sain et sauf.

Après les jongleurs viennent les acrobates; leur tour le plus remarquable est la danse sur la corde lâche. Le danseur, pied nu, s'avance sur cette corde, armé d'un long balancier et portant sur la tête une pyramide de pots de terre; parvenu au centre, il imprime à la corde une vive oscillation et continue à se tenir en équilibre, le corps suivant l'écart de la corde, mais la tête demeurant parfaitement immobile. Un autre passe sur la même corde, en marchant sur des pointes de cornes de buffle, attachées à ses pieds comme des échasses. Ils sont d'une force d'équilibre vraiment étonnante.

Le soir, un repas nous est offert par le Rajah dans notre bungalow.

A dix kilomètres au nord-ouest de Duttiah, se

dresse la colline de Sounaghur (montagne d'Or), l'un des plus fameux buts de pèlerinage des Jaïnas de l'Inde Centrale. Sur le conseil du Maha-Rajah, nous allons y passer deux jours pour l'explorer et en prendre quelques vues.

Au sortir des forêts qui entourent la ville, on entre dans une vaste et fertile plaine, que coupe une petite chaîne de collines d'une hauteur de cent à cent cinquante pieds. Ces collines forment des pyramides composées d'énormes blocs de granit, désagrégés par l'eau et amoncelés en un pittoresque chaos. Quelques-uns de ces blocs sont coniques, d'une grande longueur et placés debout comme des monuments druidiques; les habitants les adorent comme des lingams naturels et les barbouillent d'ocre rouge et d'huile. Parfois, les blocs jetés les uns sur les autres laissent des fissures, qui traversent toute la masse et forment d'étroits conduits. La dernière de ces collines est Sounaghur; son premier aspect a quelque chose de féerique; un joli village à demi caché par les arbres entoure la base du rocher, qui s'élève en pyramide, couvert par les dômes et les pignons d'une multitude de temples.

A l'entrée du village, s'étendent les façades d'un beau caravansérail, construit pour les pèlerins; nous trouvons un logement confortable dans l'une de ses galeries.

Le village est peu considérable; il se compose, à l'exception de quelques bazars solitaires, de grands couvents, entourés de hautes murailles et habités par des moines jaïnas. En été, il devient le centre d'une foire importante où se réunissent les pèlerins qui accourent du fond du Rajpoutana et du Behar.

A l'extrémité de la rue principale se dresse un beau portail qui marque l'entrée de la colline sacrée. De l'autre côté commence une voie bien entretenue, taillée dans le granit et qui jusqu'au sommet serpente entre deux lignes continues de temples.

Ces temples, au nombre de plus de quatre-vingts, couvrent presque en entier le plateau et le versant oriental de la colline. Ils sont construits en pierre ou en brique et recouverts d'un stuc fait avec des coquillages pilés, qui a le poli et presque la consistance du marbre. La plupart ne datent que des seizième et dix-septième siècles : quelques-uns cependant remontent au treizième.

On remarque parmi eux une grande diversité de styles et de formes; les uns ne sont que des chapelles, contenant un autel sur lequel trône une statue de Tirthankar, en marbre et quelquefois en serpentine verte; d'autres sont de vastes édifices, renfermant des salles et des appartements pour les prêtres. Quant aux styles, on y trouve du jaïna moderne, du ruman, du gothique, du sarrazin; on dirait que chaque architecte s'est étudié à faire quelque chose d'original et ne ressemblant aucunement à l'œuvre du voisin. Le corps de l'édifice est généralement placé sur une terrasse; il est surmonté d'une ou de plusieurs flèches, entourées d'une ligne de pignons, de tchatris et de clochetons. Comme on peut le voir par notre gravure p. 209, l'un de ces temples offre une analogie frappante avec le style moscovite; cependant, en l'étudiant attentivement, on voit que l'architecte ne s'est servi que de styles appartenant à l'Inde et il ne faut voir dans cette analogie qu'une curieuse coïncidence. Tout à côté de ce temple s'élève une bizarre construction représentant le mont Souméru, l'Olympe hindou : ce sont quatre terrasses circulaires, superposées de façon à former un cône de trente pieds de haut terminé par une petite chapelle.

Mettant de côté l'intérêt que ne peut manquer d'inspirer ce curieux groupe de monuments, Sounaghur offre encore au voyageur un des plus frappants spectacles; ses nombreux temples s'étagent au milieu de blocs de granit de dimensions colossales et d'un effet grandiose, qui apparaissent comme suspendus au-dessus d'eux et prêts à les écraser; aucun arbre, aucune végétation ne vient rompre la morne grandeur de ce tableau. Le matin, lorsque les brouillards s'étendent sur la plaine, et que les mille pinacles dorés qui garnissent la cime de la colline scintillent aux premiers rayons du soleil, on croirait être en présence de l'Olympe hindou lui-même, flottant au-dessus de la mer d'azur qui enveloppe le monde.

Parmi les curiosités de Sounaghur, il ne faut pas oublier de décrire un fakir que j'aperçus un jour à la porte du caravansérail, et qui représentait bien le plus hideux exemple de fanatisme hindou qu'il soit possible d'imaginer. C'était un goussain ou mendiant religieux d'une secte tantrique; sa figure, entourée d'une barbe hérissée et inculte, portait des tatouages rouges dessinant un trident; ses cheveux, liés ensemble, s'enroulaient au-dessus de sa tête en une mitre pointue; son corps maigre, entièrement nu, était barbouillé de cendres. Mais ce qu'il y avait de plus effrayant dans cet affreux ensemble, c'était le bras gauche, qui, desséché et ankylosé, se dressait en l'air perpendiculairement à l'épaule; la main fermée, entourée de courroies, avait été traversée par les ongles, qui, continuant leur croissance, se courbaient en griffes de l'autre côté de la paume; enfin le creux formé par cette main, rempli de terre, servait de vase à un petit myrte. Ce bras, immuablement tendu, donnait à ce malheureux un air de prophète courroucé et menaçant.

Ces fakirs au bras tendu ne sont pas rares dans l'Inde; cet usage est surtout pratiqué par les Goussaïns. Pour y arriver, le patient doit se faire attacher sur un siège; son bras, levé et tendu, est lié à une barre transversale; au bout d'un temps dont j'ignore la durée, et après de vives souffrances, le bras se dessèche, s'ankylose et il est alors impossible de le rabaisser. Il va sans dire que le peuple entoure d'une grande vénération ces martyrs du fanatisme et les considère comme une incarnation de la Divinité.

De retour à Duttiah, le Rajah nous garda près de lui pendant plusieurs jours; il nous fit assister à une battue qui produisit un superbe butin, entre autres de magnifiques spécimens du bœuf bleu, le nilgau, que l'on appelle ici *rouch*.

Le 6 février, nous faisons nos adieux à l'hospitalière petite cour boundéla et, le 7, nous quittons Duttiah dans un des équipages du Maharajah, qui doit nous conduire jusqu'à Jhansie, distant de vingt-six kilomètres. Les Anglais ont relié les deux villes par une très-bonne route, qui se déroule à travers une belle plaine légèrement ondulée.

De magnifiques forêts de *palas* couvrent le pays. Le pâlas (*butea frondosa*) est un bel arbre, au tronc noueux couronné d'un épais pavillon de feuilles veloutées d'un vert bleuâtre, d'où pendent d'énormes grappes flamboyantes. On tire de ces fleurs une belle teinture rouge, employée surtout pour colorer les poudres et liquides dont il se fait une telle consommation pendant les fêtes du Holi. Le sous-bois, très-épais, entrelacé de lianes et de grimpants, abondant en petits fruits sauvages, abrite une faune merveilleuse; on voit bondir dans les clairières le nilgau, le daim, le sâmber, et les fourrés sont parcourus en tous sens par des troupeaux de sangliers.

Au sortir de ces bois, le pays devient arides et monotone; le sol pierreux paraît impropre à toute culture; de tous côtés s'élèvent des monticules de granit, dont les blocs amoncelés rappellent les tumuli : à l'horizon court une ligne de rochers jaunes et dénudés. La végétation se concentre dans le fond des ravins, où sous un rideau de verdure, on aperçoit à peine les chétives huttes des *gaums*.



La colline sacrée de Sounaghur. — Dessin de O. Moynet, d'après une photographie de M. L. Rousselet

Nous passons à gué la petite rivière Pahoudj, qui forme la frontière orientale du royaume de Duttiah; près de là, les Anglais sont occupés à jeter un pont pour leur route militaire, qu'interrompent fréquemment les crues subites de ce cours d'eau insignifiant. De l'autre côté de la Pahoudj, le sol couvert de silex ne produit que des kâlams ou des jujubiers rabougris, d'où s'élèvent des nuées de cailles. Un peu plus loin, la route contourne une cime élevée et débouche sur la vallée de Jhansie. Nous trouvons notre camp installé autour du bungalow des cantonnements anglais.

Louis ROUSSELET.

(La suite à la prochaine livraison.)



Temples jaïnas à Sounaghur. — Dessin de O. Moynet, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

L'INDE DES RAJAHS.

VOYAGE DANS LES ROYAUMES DE L'INDE CENTRALE ET DANS LA PRESIDENCE DU BENGALE,

PAR M. LOUIS ROUSSELET[1].

1864-1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XXX

PROVINCE DE JHANSIE.

Jhansie. — La Rani et Tantia Topi. — Les montreurs d'ours. — La Betwa. — Barwa. — Le camp aérien. — Le lac et la digue de Birsing. — Le souper de « mon oncle ». — Une nuit à l'affût.

Jhansie était, avant 1857, la capitale d'une petite principauté, détachée depuis le siècle dernier du royaume d'Ourtcha. La salubrité de son climat, sa position favorable près de la Betwa, l'avaient fait choisir par les Anglais, dès l'établissement de leur protectorat du Bundelcund, comme emplacement d'un de leurs camps permanents. Cette proximité, malgré les avantages nombreux qu'elle avait pour sa capitale, n'était pas du goût de la Rani, femme d'une beauté et d'une intrépidité remarquables, qui occupait alors le trône de Jhansie.

A la nouvelle du soulèvement de Cawnpore et Lucknow, en 1857, elle crut le moment venu de s'affranchir de ce pesant esclavage, et, levant la première l'étendard de la révolte dans le Bundelcund, elle fit massacrer toute la garnison européenne de Jhansie. Cela fait, elle réunit une petite armée et, se mettant à sa tête, vint se ranger sous la bannière de Tan-

1. Suite. — Voy. t. XXII, p. 209, 225, 241, 257, 273; t. XXIII, p. 177 193, 209, 225, 241; t. XXIV, p. 145, 161, 177 et 193.

tia Topi, le fameux généralissime des révoltés de 1857; elle en devint le conseiller le plus influent et aussi l'ami le plus dévoué. Après la chute de Delhi, de Cawnpore et de Lucknow, Tantia Topi commença cette célèbre retraite à travers le Bundelcund, qui tint en échec pendant une année trois armées anglaises. Mais peu à peu le cercle se rétrécissait et bientôt Tantia, avec une poignée de fidèles, fut réduit à se cacher dans les solitudes des Vindhyas: la Rani de Jhansie ne le quitta pas; son corps fut trouvé criblé de blessures, son beau visage conservant dans la mort son regard farouche et désespéré. Pendant qu'elle mourait ainsi, le général sir Hugh Rose investissait Jhansie. La forteresse bombardée fut évacuée par les insurgés, qui se réfugièrent pendant la nuit sur une colline voisine, véritable forteresse naturelle. Après un combat opiniâtre, les Anglais enlevèrent le seul sentier conduisant au plateau et, n'accordant ni trêve ni merci, précipitèrent toute la garnison dans les abîmes qui entourent la colline. Celle-ci, qui se dresse à l'entrée des nouveaux cantonnements, est, depuis ces terribles représailles, appelée *Retribution Hill*.

Les Anglais ont fait de Jhansie la première station militaire du Bundelcund; ils y entretiennent un régiment blanc, deux de cipayes avec de l'artillerie et un peu de cavalerie. Les cantonnements, entièrement détruits par les rebelles en 1857, ont été réédifiés sur une plus grande échelle. Quant au royaume de Jhansie, après avoir été annexé à la présidence du Bengale, il a été depuis peu cédé au Maharajah Scindia, en récompense de son attitude pendant la révolte.

La ville et la province relèvent donc directement d'un *Souba* ou gouverneur maharate, pour lequel l'agent politique de Gwalior nous avait remis une lettre du roi. Le Souba, en apprenant notre arrivée, vint nous rendre visite au bungalow, nous amenant un éléphant pour nous servir de monture pendant notre séjour. Il nous fournit tous les renseignements désirables sur les antiquités de la province, et nous recommanda sur tout d'aller visiter Ourtcha, l'ancienne capitale Boundèla, dont les ruines se trouvent à quelques kilomètres au sud de Jhansie.

Au nord des cantonnements, une petite rangée de tertres, se reliant au rocher de la citadelle, masque complétement la ville. En avant de ces hauteurs, s'étend la pittoresque nécropole des Rajahs de Jhansie; au premier abord, ses nombreux mausolées, placés côte à côte sur une double ligne, forment un imposant monument, que couronnent d'innombrables flèches et tourelles; mais, en approchant, on n'a plus devant soi que de petites chapelles, dont le style ne peut guère rivaliser avec celui du Maha Sati d'Ahar. Ce sont cependant là les plus importants monuments de Jhansie.

De l'autre côté des buttes, on aperçoit la ville hindous, entourée de murailles et s'étendant dans une plaine entrecoupée de jardins; d'un côté, elle s'appuie au rocher que couronne superbement la citadelle de Birsing, de l'autre elle se déploye le long d'un bel étang encadré d'allées de grands arbres et de masses granitiques.

La ville actuelle ne date que du dix-septième siècle; elle fut créée par Birsing Deo sur les ruines d'une antique cité Chandèla On n'y retrouve aucun monument antérieur à sa fondation, mais ses bazars larges, réguliers, bordés de jolies maisons ne manquent pas d'intérêt. Il s'y fait un commerce important en tissus indigènes et surtout en mousselines chandèlis. Ces mousselines, fabriquées dans les provinces de la Betwa, avec le fameux coton Nurma des environs d'Oumravati, jouissent dans l'Inde d'une grande renommée et atteignent des prix élevés; leur légèreté est telle, qu'un vêtement complet peut se rouler en un paquet de la grosseur d'une pomme. On vend aussi à Jhansie les cotonnades bleues, très-réputées, de la vallée du Dessaûn. La population paraît active, laborieuse et principalement Boundèla; on l'estime à quarante mille âmes.

La citadelle conserve encore aujourd'hui à l'extérieur son aspect formidable; le bombardement de 1858 n'a pas ébranlé les énormes donjons de Birsing Deo, mais l'intérieur n'est plus qu'un amas de ruines, de pavillons effondrés, de murs calcinés; il ne reste rien des antiques palais; la nature seule a résisté à cette catastrophe et les magnifiques futaies des jardins de la Rani continuent à ombrager les décombres et les bassins comblés.

Le 9, j'avais l'intention de continuer notre marche, mais mon cuisinier, préférant une place à Jhansie à notre vie nomade, nous abandonna sans avertissement; l'incident peut paraître futile, il nous jeta cependant dans un grand embarras, car il est très-difficile de trouver du jour au lendemain un serviteur de cette espèce et il est matériellement impossible de s'en passer en chemin, puisque, par préjugé de caste, aucun des autres domestiques ne peut remplir ce service. Enfin le hasard nous servit en nous faisant trouver le lendemain un remplaçant à notre infidèle *Babourdji*.

Pendant ces retards, je pus m'apercevoir que Jhansie n'offre à ses habitants européens que peu de distractions; l'endroit peut être qualifié de *dull* (mort, ennuyeux, triste). Les promenades sont éloignées et il ne reste guère pour tuer le temps entre les parades que la mess-court et les visites aux ladies.

J'eus pour me distraire quelques montreurs d'ours, qui, descendant des Himalayas, se dirigeaient vers le Dekkan; ces braves gens étaient venus camper près du bungalow et, en ma qualité de voisin, me firent les honneurs d'un *tamasha*. L'ours des Himalayas est plus petit que notre ours commun; sa fourrure est longue et d'un noir lustré; son museau, très-allongé, ressemble au grouin du porc Les Indiens les prennent très-jeunes, leur passent un anneau dans le nez et leur arrachent les principales dents; ces malheureuses bêtes deviennent d'une grande douceur, mais, arrivées à l'âge adulte, elles tombent dans une sombre mélancolie qui

les enlève rapidement. On leur fait danser au son du tambourin la marche qui paraît spéciale à tous les ours de la terre. La partie la plus curieuse du spectacle est le simulacre de combat qui se livre après la danse entre l'ours et le montreur; à un dernier coup de bâton, l'animal, paraissant perdre patience, se précipite sur son gardien et l'enlace de ses terribles bras: homme et bête roulent à terre, mêlant leurs hurlements et leurs cris de frayeur, puis soudainement, à un signe, l'ours se dégage et redevient calme et soumis. Ce petit drame ne manque jamais son effet la première fois et produit sur le spectateur un moment de vive émotion. Ajoutons que, malgré la cuirasse de peau de buffle dont se couvre le gardien et malgré la soumission de l'ours, il arrive quelquefois que celui-ci, prenant son rôle au sérieux, étouffe tout bonnement le lutteur, sans que les spectateurs aient l'idée d'intervenir.

Le 10, à quatre heures, notre caravane quitte le bungalow de Jhansie, nous prenons les devants, donnant rendez-vous à nos gens au village de Barwa. Bientôt nous galopons, en compagnie de deux sowars, à travers la plaine aride et déserte; les fers des chevaux résonnent sur ce sol granitique, parsemé de blocs énormes arrondis et souvent amoncelés en monticules; quelques groupes d'acacias sur le bord des nullahs, des buissons épineux, égayent un peu ce sombre paysage. Une heure de galop et nous apercevons, du sommet d'une falaise, la célèbre Betwa, roulant ses eaux limpides au milieu d'un chaos de rochers, à soixante pieds au-dessous de nous; les hautes berges à pic encaissent profondément le lit, qui ne mesure pas moins de six cents mètres de large. Les eaux sont très basses à cette époque de l'année et le courant est à peine sensible. Nous la passons à gué; à ce moment le soleil disparaît derrière les hauteurs de Jhansie; l'eau d'un bleu d'azur, encombrée par les galets de granit, paraît charrier d'innombrables glaçons aux teintes irisées; la berge opposée se couvre de flammes; le calme le plus complet règne sur ce ravissant paysage; seul le clapotement de nos chevaux vient réveiller les échos.

La Betwa est le plus important cours d'eau du Bundelcund; prenant sa source dans les Vindhyas, près de Bhopal, elle va se jeter dans la Jumna non loin d'Humirpour, après un cours de cinq cents et quelques kilomètres. Les habitants de l'Inde centrale la considèrent comme leur fleuve sacré et ses rives, depuis Ourtcha jusqu'à Raïsin, sont couvertes de temples; ses eaux sont excellentes et d'une grande pureté.

Sur la rive opposée, le paysage change rapidement d'aspect et revêt une physionomie riante; le sol, humecté par les saignées du lac de Barwa, se couvre de belles cultures et les villages se cachent sous de superbes bosquets de manguiers.

Nous passons bientôt devant un très-beau temple, qui dresse sa haute tour, couverte de sculptures, au sommet d'un monticule. Je mets pied à terre pour l'examiner; l'ensemble me rappelle le style hindou du neuvième ou du dixième siècle; ses détails se rapprochent de ceux du temple de Vrij à Chittore; il est consacré au dieu-singe Hounouman, autant que j'en puis juger par la statue qui décore le fronton.

Il fait déjà nuit lorsque nous entrons dans le village de Barwa; là on nous apprend que le campement habituel des Sahibs est dans l'ancien château-fort, au bord du lac Barwa Sâgur. Un indigène nous y conduit, et s'arrête à la poterne, en nous conseillant de ne pas nous aventurer seuls dans l'intérieur, qui a la réputation de servir d'asile aux voleurs et aux bêtes fauves. Le mieux est donc d'attendre l'arrivée de nos gens; nous mettons pied à terre dans l'ancien corps de garde de l'avancée; de là on ne distingue que la masse noire du castel, découpant ses tours crénelées sur le ciel. Mais les heures s'écoulent, et nos gens n'arrivent pas; notre philosophie ne résiste pas aux appels de l'estomac, et, à neuf heures, j'expédie nos sowars au village pour nous chercher du lait et du pain; ils ne reviennent eux-mêmes qu'après une heure d'absence, qu'ils ont employée sans doute à se ravitailler; en fin de compte, ils nous amènent deux coulis chargés de provisions. Vers minuit seulement arrive notre escorte, que les guides ont égarée par malice dans les ravins de la Betwa.

On allume des torches et nous commençons la visite des appartements du château. Le rez-de-chaussée est occupé par d'immenses salles voûtées en ogive, dont les grandes fenêtres donnent, du côté du lac, sur un profond précipice. Un escalier tournant nous conduit au premier étage : nous y trouvons les salles occupées par une colonie de grandes chauves-souris vampires ou roussettes, que les Anglais appellent *flying foxes*, renards volants. Ces hideux animaux, à la lueur de nos torches, se précipitent dans toutes les directions, battent notre visage de leurs immenses ailes et s'engouffrent dans les couloirs avec des cris perçants. Enfin au second étage nous trouvons de petites pièces commodes, confortables même, où les pique-niques de Jhansie ont laissé des tables et des chaises. Ces petites chambres, qui occupent le haut du palais, entourent en partie une terrasse d'où l'on découvre tout le lac.

A ma grande stupéfaction, au moment où je vais donner des ordres pour qu'on monte nos malles dans ces chambres, je vois déboucher sur la terrasse toute la caravane, y compris chameaux et chevaux.... J'ai bientôt la clef de cette apparition fantastique, lorsqu'on me montre une large chaussée de pierre qui, s'appuyant tantôt aux rocs de la colline, tantôt sur des arceaux, contourne le château et vient aboutir sur la terrasse supérieure.

Notre camp est promptement installé dans sa demeure aérienne, et un bon dîner nous fait oublier les péripéties de cette journée.

Le lac de Barwa Sâgur est une belle nappe d'eau de trois kilomètres de long sur un kilomètre et demi de large; c'est à proprement parler un jhil ou lac artificiel, formé par le barrage d'un tributaire de la Betwa. Il s'étend au milieu d'une plaine qu'entourent

de petites chaînes de montagnes, dont quelques pics isolés forment de parfaites pyramides.

Le band ou barrage qui retient ses eaux n'a pas moins d'un kilomètre de long; sa hauteur est d'environ douze mètres, son épaisseur de dix, et en certains endroits de quinze. Du côté du lac, d'innombrables escaliers descendent jusqu'à l'eau; la terrasse est plantée d'une double rangée d'arbres séculaires qui forment une magnifique promenade (voy. p. 216). On ignore à qui est dû ce remarquable ouvrage; on l'attribue au grand Birsing, mais il faut se méfier de l'opinion publique: dans le Bundelcund, on veut voir en tout l'œuvre de ce roi célèbre. Il est probable que le band date d'une époque plus reculée et fut simplement restauré sous le règne de Birsing.

C'est ici que l'on peut juger de l'utilité de ces immenses travaux; tout le pays en-dessous du lac offre l'image de la plus grande fertilité, tandis que de chaque côté s'étendent des plaines nues et desséchées.

Le château couvre les flancs d'une petite colline, au pied de laquelle roulait jadis le torrent emprisonné aujourd'hui dans le jhil. C'est une étrange construction, qui n'a rien d'hindou et qui, avec ses grosses tours rondes et ses façades percées de fenêtres en ogive, ne serait point déplacée sur les rochers qui bordent le Rhin. Sa situation est des mieux choisies; il commande tout le pays depuis la Betwa jusqu'à Ourtcha.

Dès le lendemain de notre arrivée, je pars, le fusil sur l'épaule, pour explorer les rives du lac; avec ma lorgnette, j'avais aperçu, du haut du château, des bataillons de canards manœuvrer dans les petites anses marécageuses qui couvrent la rive opposée. Je chemine sous les magnifiques allées du band, je jette un coup



La nécropole des Rajahs de Jhansie. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

d'œil à un petit palais d'été des rois d'Ourtcha, et je m'enfonce dans la jungle en suivant le bord de l'eau; des centaines de pluviers, de petits échassiers aux couleurs brillantes, courent parmi les tiges de lotus, mais je me réserve pour les canards. Forcé de faire un détour pour éviter un marais, tout à coup je débouche en face d'un petit temple à moitié enseveli sous les ronces et les lianes. C'est un très-curieux édifice, d'une quinzaine de pieds de haut, précédé d'un portique que supportent des pilastres à peine ébauchés; quatre chapelles vides d'idoles donnent sur cette vérandah; le toit de chacune d'elles forme une petite pyramide surmontée d'un gros bouton de pierre dentelé. Tout autour, gisent à moitié enfouis dans la pierre d'énormes blocs de granit, quelques-uns couverts de sculptures et provenant sans doute d'autres temples ruinés. Ce petit monument est très-intéressant, et mérite d'attirer l'attention de l'archéologue; d'après le style de ses piliers et la disposition de ses chapelles, il appartient évidemment à la première époque jaïna.

Quittant le temple, je continue ma route et j'ai le plaisir d'apercevoir bientôt une belle troupe d'oies sauvages, s'ébattant à l'extrémité d'une pointe découverte. Ces oiseaux sont farouches et toujours difficiles à approcher; j'en tue cependant un énorme, et ne rentre au château qu'avec un havre-sac bien garni.

Je trouve en rentrant tout mon monde tellement satisfait de notre campement, que je me décide à passer quelques jours dans ce charmant endroit. La beauté du lac et de ses environs, la douceur de la saison, peuvent seules servir d'excuse à notre paresse.

Notre première journée se passe en promenades sur le lac ou sous les magnifiques ombrages d'un petit bois qui longe le band. Tout le territoire de Barwa est parcouru par de petits ruisseaux qui se perdent dans les rizières ou s'étalent en marécages aux abords de



Le souper de « mon oncle », à Barwa Sâgur. — Dessin de A. Allongé, d'après M. L. Rousselet.

la jungle. Des milliers de bécassines habitent ces terrains lacustres, et, dans la journée, elles pullulent parmi les joncs. Il suffit de décharger au hasard son fusil dans quelque touffe isolée pour en abattre une vingtaine; quoique ce mode de chasse soit considéré comme indigne d'un bon chasseur, il n'est pas à dédaigner en voyage, car on peut ainsi en peu de temps se procurer un mets délicieux, qu'il est fort long de s'assurer si l'on veut s'amuser à suivre les rapides crochets du vol de ces oiseaux.

Dans la soirée, les gamins du village nous donnent le spectacle d'une régate sur le lac; les canots sont des troncs d'arbre creusés, dirigés à la pagaie. Le but est une malheureuse oie sauvage, blessée par moi le matin, et qui s'est réfugiée au centre du jhil. La chasse est longue, car la bête plonge fort bien, et, dans l'animation de la poursuite, plus d'une barque chavire, ce qui me donne quelque inquiétude pour les nageurs; mais on me fait remarquer que le lac ne renferme qu'un très-petit nombre de crocodiles. Enfin la malheureuse bête, exténuée de fatigue, se réfugie dans une anse, et bientôt un des gamins me l'apporte toute vivante. Elle offre, du reste, la plus grande analogie avec notre oie domestique : de même grosseur que celle-ci, elle a le cou plus long; le plumage est blanc, les ailes sont encadrées de noir, la tête est huppée et le bec jaune.

Bientôt les ténèbres de la nuit enveloppent le château, dont nous sommes encore éloignés; mille feux s'allument au haut des donjons, et leur clarté projette en ombres diaboliques les formes étranges de nos chameaux et de nos gens; on croirait approcher d'un de ces palais des contes de fées, où se passent dans les forêts les merveilleux mystères des enchanteurs.

Le lendemain matin, je suis réveillé par des clameurs, et, sortant sur la terrasse, je trouve tout le monde en grand émoi, gesticulant et vociférant à qui mieux mieux. Après bien des réticences, j'apprends la cause de tout ce bruit : l'un de nos chameliers, se fiant à l'exceptionnelle position du campement, a négligé, la nuit dernière, d'entraver ses deux bêtes; celles-ci, attirées par les senteurs du bois, ont quitté la terrasse et sont descendues dans la plaine; l'une d'elles est revenue au matin vers le château; quant à l'autre, attaquée par un tigre, elle a été trouvée morte sous les arbres du bând. Nous descendons pour examiner la victime, et, au premier abord, rien n'indique le passage d'un tigre : la bête est étendue, la gorge ouverte, les flancs déchirés; tout autour, le sol est foulé par mille empreintes de chacals et de hyènes qui ont pris part au festin; ce n'est que plus loin, sous les broussailles, que nous découvrons les traces de l'auteur du méfait, traces encore humides, et qui dénotent un tigre ou une forte panthère.

Déjà, à la nouvelle de l'accident, accourent les banghis du village, prêts à renouveler la scène de Duttiah; mais je les fais éloigner. Il faut tirer vengeance du crime, et le corps doit nous servir d'appât pour tuer le tigre, qui reviendra sans doute ce soir achever son repas. Tous les paysans accourus ne cessent de crier : « C'est mon oncle qui a fait le coup! » Ce titre d'oncle, donné au terrible animal, me fait penser de suite que nous avons affaire à quelque tigre connu et redouté, et je me vois déjà, nouvel Hercule, purgeant ces campagnes du monstre qui les infeste; mais j'apprends que ces gens naïfs, fidèles sectateurs des préceptes de Pythagore, croient que l'âme de leurs ancêtres se réfugie après leur mort dans le corps d'un tigre, d'où ce titre de « mon oncle » que chacun donne au redoutable félin. Du reste, leur opinion est que ce lien de parenté les met à l'abri de ses attaques, et ils le craignent bien moins pour leurs personnes que pour leurs bestiaux. Aussi, viennent-ils à rencontrer un tigre dans la jungle, ils se contentent de lui crier : « Va-t'en, oncle! » et l'animal, radouci suivant eux par ce souvenir de famille, les laisse passer sans les attaquer.

Dans la journée, je fais disposer un affût sur les premières branches d'un gros arbre, à une trentaine de pas du chameau mort; le soir venu, nous nous y installons, Schaumburg et moi, en compagnie de deux sowars. Il fait une de ces magnifiques nuits de printemps qu'on ne voit que dans l'Inde; l'air frais est embaumé par les milliers de grappes qui descendent en festons des branches des manguiers; la voûte céleste resplendit d'étoiles, et les planètes projettent leurs rayons en longues traînées lumineuses sur la surface tranquille du lac. Bientôt arrivent les chacals, qui, rassemblés en troupes, nous assourdissent de leurs ricanements; puis la bande s'abat en grondant sur le cadavre.

Vers une heure du matin, chacals et hyènes s'éloignent subitement : ils ont senti l'approche du maître. Pendant un quart d'heure, l'arène est silencieuse; quelques craquements dans le bois, et le tigre apparaît sur la lisière du fourré; il s'avance lentement, hésitant, éventant l'espace, puis, rassuré, s'élance sur sa proie et l'attaque avec de sourds grognements Sur ces entrefaites, la lune se lève, rouge, au bout du lac, et bientôt sa lumière vient éclairer cet étrange tableau. Au pied d'un vieux figuier religieux, profilant sur le ciel ses grands bras blancs, le tigre et sa victime forment un groupe fantastique; tout autour, le bois est sombre et muet; au loin, la masse noircie du château s'élève au-dessus d'un bouquet d'arbres qu'argentent les rayons de la lune. Pendant quelques instants, nous contemplons ce spectacle; mais, à un craquement subit, le tigre se relève, inquiet, fixant notre cachette; nous tirons, trop précipitamment sans doute, car d'un bond il a traversé la clairière, et disparaît dans la jungle.

Les hommes accourent du château avec des torches; quelques gouttes de sang sur le feuillage prouvent que le tigre a été touché; mais, à la vigueur de ses bonds, il est facile de voir que ces blessures sont légères. Il faut donc nous contenter de cette futile vengeance et nous consoler de notre mieux de cet événement qui nous prive encore d'une de nos bêtes de somme.

XXXI

OURTCHA.

Ourtcha, ancienne capitale du Bundelcund. — Les rois Boundèlas. — Le palais des fleurs. — La citadelle et les palais. — Le temple de Chutter-Bhoje. — Le tombeau de Birsing Deo. — Préparatifs d'une fête. — Natchnair. — Le chien et les gendarmes.

Ourtcha ou Oorcha, l'ancienne capitale du Bundelcund, est située à environ douze kilomètres de Barwa Sâgur, et à peu près à la même distance de Jhansie. Elle couvre encore aujourd'hui de ses ruines une vaste éminence rocheuse, sur la rive gauche de la Betwa; sa citadelle est placée dans une île séparée de la terre par un bras étroit et profond.

Ce n'est qu'en 1531 que Pertap Irâd, dixième descendant de Hurdeo Sing, le fondateur de la tribu Boundèla, vint s'établir dans l'île de la Betwa. Confiant dans l'avenir de la nouvelle cité, il lui donna une ceinture de murailles de huit à neuf kilomètres; elle se peupla rapidement et prit bientôt rang parmi les grandes cités de l'Inde centrale.

Madhikar Sâl, petit-fils de Pertap, se distingua par sa bonne administration et sut mériter l'amitié du grand Akber; il dota Ourtcha d'importantes constructions. Mais son règne calme et prospère fut vite éclipsé par la brillante carrière de son fils Birsing Deo. Monté sur le trône dans la première moitié du dix-septième siècle, ce prince, profitant de l'indifférence des padishahs, se rendit célèbre par ses incursions sur les fertiles provinces du Malwa et des Jâts, et étendit le pouvoir des Boundèlas de la Jumna aux Vindhyas. Par sa froide cruauté et son étonnante témérité, il devint la terreur de l'Inde centrale, et mérita le surnom de Dang ou Bandit, que l'histoire lui a conservé. La vieillesse d'Akber fut désolée par les guerres intestines que se livrèrent entre eux ses fils pour se disputer le droit au trône. Birsing Deo se lança dans le parti du prince Sélim, celui qui devait être plus tard l'empereur Jehanghir, et put, sous ce prétexte, donner libre carrière à ses menées ambitieuses. Ce fut lui qui surprit un jour, dans la campagne de Gwalior, le ministre d'Akber, Abdel Fazel, le plus grand historien qu'ait produit l'Inde; il le fit massacrer froidement, et envoya au prince Sélim la tête sanglante du noble vieillard. Jehanghir, devenu empereur, tint à se conserver l'appui de son redoutable allié, et il le confirma dans la possession du fruit de ses rapines.

Dès lors l'ambition de Birsing parut se calmer, et le reste de son règne fut consacré à la réorganisation intérieure du Bundelcund. Le pays se couvrit d'ouvrages d'art, de routes, de ponts, de barrages, et la capitale s'enrichit de monuments splendides.

Ce fut l'apogée de la splendeur d'Ourtcha; sa population s'accrut considérablement, et les fréquentes visites de l'empereur en firent le point de mire de tout l'empire. Mais sa chute devait être aussi rapide que sa prospérité. Le successeur de Birsing, Jaghar Sing, oubliant l'adroite politique de sa race, osa s'attaquer directement à la puissance mogole : battu et détrôné, il fut remplacé par son frère, Pebar, créature de la cour de Delhi, dont il se reconnut l'humble vassal.

C'en était fait de l'empire boundèla; les Maharates lui portèrent le dernier coup. Aujourd'hui la couronne de Birsing se partage entre trente-sept roitelets, et Ourtcha, déserte, abandonnée, n'est plus qu'une bourgade du royaume de Tehri, où végètent encore à l'ombre des palais quelques centaines de paysans. C'est ainsi qu'elle nous donne le spectacle d'une cité dont moins de trois siècles séparent la fondation de l'abandon complet, après une ère de prospérité éclatante.

Malgré son peu d'antiquité, elle offre au voyageur un des plus intéressants sujets d'étude. Créée tout d'une pièce par une race jeune et puissante, elle forme un type à part fortement tranché. Tout y est grandiose, plein d'originalité, d'une conception hardie; ses palais, son temple principal, peuvent rivaliser avec les chefs-d'œuvre des grandes écoles de l'Inde.

Le 14 février, nous quittons Barwa Sâgur, et après deux heures de marche à travers les sombres forêts qui bordent la Betwa, nous atteignons les murailles de l'ancienne capitale. La grande porte à arceau pointu, qui servait jadis d'entrée à la ville, a été murée; on y pénètre aujourd'hui par une poterne de médiocre largeur. Les premiers quartiers que l'on traverse ne forment plus que des monticules de décombres, ombragés par de superbes acacias; çà et là s'étendent des espaces cultivés, qui prouvent que même au temps de sa splendeur, la ville ne remplissait pas complètement l'espace que lui avait donné Pertap Irâd. Le sol forme un renflement rocheux que couronnent quelques constructions. Jusqu'au sommet de cette crête, on n'est entouré que de débris insignifiants, mais de là on plonge tout à coup sur toutes les merveilles d'Ourtcha; de l'autre côté des vergers qui forment une petite forêt, s'étend la longue ligne des édifices, descendant vers le fleuve et se réunissant à ceux qui couvrent l'île; au-dessus, et comme suspendue sur leurs terrasses, se dresse l'étonnante masse du temple de Chutter Bhoje. On est surtout frappé par le nombre de ces vastes constructions encore debout; il est difficile de n'y voir qu'une suite d'habitations destinées à une cour : c'est une ville de palais.

Notre guide nous fait traverser de longues et étroites rues encaissées entre les hautes murailles des jardins et nous arrête devant une porte aux battants de bois, encadrée de longs festons de vigne vierge. Plusieurs coups redoublés ébranlent les échos de la ville morte; un domestique vient ouvrir et sans aucune observation nous fait entrer. Nous pénétrons dans un ravissant petit jardin, décoré du titre euphonique de Foull Baugh (jardin des Fleurs); des allées de pierre encadrent les parterres resplendissants de fleurs et les bosquets touffus où se mêlent tous les arbres fruitiers des tropiques.

A l'extrémité du jardin, s'élève le palais des Fleurs, gracieux pavillon, vrai type du style boundèla (voy.

p. 220). Le rez-de-chaussée du palais est précédé d'une vérandah supportée par vingt-quatre colonnes de grès rouge, formant une salle ouverte. Au-dessus de la vérandah, s'étend une terrasse sur laquelle donnent les appartements du premier étage; un petit mur entoure cette terrasse, qui était destinée sans doute aux dames du palais. Le second étage, bordé d'un balcon en forme de cage, donne à l'édifice un grand cachet. Le toit plat en pierre supporte un petit dôme de style boundêla, aux nervures nombreuses et saillantes, et flanqué de quatre petits tchatris.

Le domestique, après nous avoir fait les honneurs du palais, nous conduit dans les caves, qui s'étendent en vastes salles, éclairées par de petits soupiraux; de nombreuses colonnes supportent une voûte plate.

Ce petit palais date du seizième siècle; il servait de résidence d'été au roi Madhikar Sâl. Ce prince, grand amateur d'hydraulique, avait fait creuser sous le jardin tout un réseau de conduits qui alimentaient des milliers de jets d'eau, cachés sous les fleurs et aux différents étages du palais. Deux tours à eau, dont la forme rappelle nos cheminées d'usine, déparent un peu cet ensemble pittoresque : elles amenaient dans ces conduits l'eau de la Betwa. Les eaux jouent dans les grandes



Le band du lac de Barwa. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

occasions; mais un grand nombre des conduits sont encombrés et ne fournissent que de maigres filets d'eau.

Le palais du Foull Baugh, le seul édifice d'Ourtcha qui soit habitable, est tenu par le rajah de Tehri à la disposition des voyageurs européens.

Derrière le palais de Madhikar, s'étendent les vastes bâtiments du Raj Mahal (Palais Royal), élevés par le roi Oudey Sing (voy. p. 221). La façade principale donne sur une grande cour entourée de galeries; elle a perdu son revêtement de stuc peint et montre ses murs de granit, à demi cachés sous un manteau de plantes parasites; du centre, s'avance un élégant balcon à pilastres de grès rouge. L'intérieur contient quelques belles salles voûtées, mais abandonnées depuis longtemps à d'énormes chauves-souris, qui en rendent l'accès très-désagréable.

Au delà de ce premier groupe de palais, qui couvre un espace considérable, un peu plus à l'ouest, est encore un autre édifice, qui donne sur un superbe jardin, orné de bassins : c'est sans doute le plus moderne monument d'Ourtcha.

La ville actuelle se compose d'une seule rue, bordée de vieilles maisons plus ou moins ébranlées, qui va du Foull Baugh jusqu'à l'entrée du pont reliant la citadelle à la ville. Ce pont, construit au dix-septième siècle sous le roi Pirthi Sing, est une œuvre d'art re-



La citadelle d'Ourtcha. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

marquable; le tablier, en granit, porte une large voie encadrée de hauts parapets en arceaux, avec logettes surplombant l'eau; les arches sont ogivales, à baie étroite, et reposent sur de massives piles de granit.

L'extrémité du pont est fermée par de petits bastions à tourelles qui défendent l'entrée de la citadelle. Celle-ci se présente d'une façon imposante (voy. p. 217); sa longue ligne de murailles, aux profondes meurtrières, aux créneaux pointus, embrasse des deux côtés du pont les bords de la rivière, mais sans cacher l'énorme masse du palais boundèla, dont les façades s'entremêlent et vont se couronner, à une grande hauteur, de dômes et de tchâtris innombrables. A gauche, on aperçoit les coupoles émaillées du palais élevé par Birsing Deo pour servir de demeure à l'empereur Jehanghir; c'est, du reste, la copie du palais construit par ce même prince à Duttiah (voy. p. 203). Le centre est occupé par les pavillons du roi Pirthi, décorés malgré leur peu de légèreté du titre de Kantch Mahal ou Palais de Cristal; à droite s'étendent les massives constructions du Zenanah.

L'intérieur de ces palais ne manque pas d'intérêt; on y voit la salle du trône de Birsing, où sont encore couronnés les Rajahs de Tehri-Ourtche, chefs de la confédération boundèla, puis les grands et petits appartements, les chambres des reines, etc.

A l'arrière du palais, on trouve de vastes dépendances, qui témoignent de l'importance que dut avoir la cour d'Ourtcha. Ici, comme à Duttiah, la succession de Birsing s'est trouvée trop lourde pour les roitelets actuels, et sauf un ou deux pavillons, le palais est livré aux chauves-souris et aux chacals.

Repassant le pont, on arrive bientôt, en suivant la gauche du village, au temple de Chutter-Bhoje, le chef-d'œuvre d'Ourtcha (voy. p. 223). Ce temple surprend tout d'abord par l'originalité de son style; on est surpris de ses proportions grandioses, que rehausse encore sa magnifique situation au sommet d'un piédestal de quinze mètres de haut. Rien dans son ensemble ne rappelle le temple payen; l'absence d'ornementation, la disposition des nefs, le rapprochent bien plus de la basilique chrétienne.

L'édifice est sur le plan d'une croix latine parfaite, mais, en contraste avec les églises chrétiennes, le haut de la croix se trouve vers l'entrée et la partie longue vers l'autel; c'est en somme une croix renversée.

Un grand escalier conduit au porche, qui forme un pavillon avancé au centre de la façade; la porte, large et haute, est couronnée d'une arche jaïna et flanquée de deux logettes; l'attique primitif a disparu et a été remplacé par un lourd pavillon moderne qui nuit à l'effet général. Derrière cet avant-corps, s'étend la façade, divisée en quatre étages de larges ogives écrasées et flanquée de deux tourelles carrées qui se répètent aux angles opposés des ailes, et sont terminées par d'élégantes flèches. Entre ces quatre tourelles, le toit plat en terrasse supporte une belle coupole ronde, coiffée d'une légère lanterne. Dans le même axe, s'élèvent deux flèches, la première d'environ trente mètres, et la seconde de quarante-cinq à la base du pinacle.

La masse de l'édifice est en granit, revêtu de stuc; les cordons qui divisent les étages sont en grès rouge et sans aucun ornement; du reste, on ne trouve nulle part aucun emblème qui rappelle la religion hindoue. L'intérieur forme une grande et haute nef, bien éclairée, au fond de laquelle se dresse un autel portant la statue de Chuttor-Bhoje, le demi-dieu patron des Boundèlas. Des ailes latérales contiennent plusieurs étages d'appartements à l'usage des prêtres. L'édifice, tel qu'il est, pourrait, sans difficulté, être transformé en église chrétienne; c'est le seul monument religieux de l'Inde qui offre cette particularité.

La terrasse en granit sur laquelle il repose est complétement massive et ne forme absolument qu'un socle de quatorze à quinze mètres de hauteur, sans laisser aucun espace libre autour de la base elle-même.

Ce temple fut élevé au dix-septième siècle par Birsing Deo.

De là on gagne la partie inférieure de la ville, qui descend en amphithéâtre sur le versant du plateau, jusqu'au bord de la Betwa. Ces quartiers paraissent avoir été renversés par quelque épouvantable cataclysme; les rues sont à moitié ensevelies sous les décombres, et les quelques maisons encore debout n'offrent que des murs crevassés et des voûtes effondrées. Le soldat boundèla qui me guide à travers les ruines prétend que la ville venait d'être en partie abandonnée lorsqu'elle fut couverte par un débordement furieux de la Betwa, qui renversa tout ce qui avait échappé aux fureurs de la guerre; j'ignore jusqu'à quel point cette assertion peut être justifiée, vu la hauteur du terrain au-dessus de l'eau, mais elle ne paraît pas invraisemblable dans ces pays où les fleuves, soudainement gonflés par les pluies de la mousson, sortent parfois de leur lit et vont ravager les campagnes riveraines sur une grande étendue.

A la pointe méridionale de la ville, s'étend l'imposante nécropole de la dynastie boundèla. C'est un groupe de superbes monuments, de vastes chapelles aux flèches élancées, rangées en une longue ligne sur les rochers qui s'élèvent au bord du fleuve. Un peu isolée de ce groupe se trouve la tombe de Birsing, gigantesque mausolée bien digne du grand et farouche guerrier qui y repose : c'est un bloc carré flanqué de quatre tours massives et couronné d'un dôme énorme dont il ne reste plus que le tambour, de douze mètres de haut; on ne voit aucune sculpture, aucun ornement sur ses façades que relèvent seulement des rangées de niches (voy. p. 224).

En ce point, la Betwa sort de la forêt et franchit en mugissant une barrière de rochers qui barrent son lit; ses eaux bouillonnantes viennent se perdre dans un profond bassin calme et limpide.

On peut monter, non sans quelque danger, au sommet du mausolée de Birsing; on découvre de là un grandiose panorama; la rivière se déroule au milieu

de sombres forêts qui vont se perdre à l'horizon; on plane sur des antres impénétrables, repaires du tigre et du bison, asiles des races les plus sauvages, Bhils, Gounds, Korkous, Koles, Bhounias et Khounds. Cette grande ligne de forêts forme à travers l'Inde une zone continue, qui s'étend depuis le Meywar jusqu'aux limites du Goundwana, c'est-à-dire sur une longueur de plus de six cents milles, et remonte jusqu'au cœur du Bengale, à Rajmahal sur le Gange.

L'exploration de ces merveilles d'Ourtcha nous demanda une journée, puis nous nous partageâmes la besogne, Schaumburg dessinant une vue d'ensemble et moi photographiant les monuments les uns après les autres. Pendant les quelques jours que nous prit ce travail, nous pûmes jouir des délices du Palais des Fleurs : jamais lieu ne fut si bien nommé; nous avions fait notre chambre de la vérandah et nous y vivions au milieu des fleurs dont étaient chargés en ce moment les grenadiers et cent espèces de limoniers; au-dessous des fleurs pendaient des bouquets de fruits délicieux, qu'il nous était permis de cueillir en toute liberté.

Cependant nous y eûmes aussi notre petite mésaventure. Un jour, la nouvelle arriva que le colonel Meade, le représentant du vice-roi près des princes de l'Inde centrale, étant en tournée à Tehri, allait venir visiter Ourtcha. Les quelques domestiques du Rajah se mirent à faire fiévreusement tous les préparatifs pour la réception d'un si grand personnage, et nous tombâmes un peu dans l'ombre : on ne parut plus s'apercevoir que nous étions là. On avait rempli d'eau Sawun et Bowun[1], les deux tours hydrauliques de Madhikar, pour fournir au Bara Sahib le spectacle des grandes eaux; malheureusement, pendant la nuit un tuyau creva, précisément au-dessus de notre chambre à coucher; réveillés en sursaut par ce déluge, il fallut quitter la place précipitamment; toute l'eau de Sawun y passa; par bonheur on avait réussi à fermer Bowun. Mais le lendemain, pour comble de malheur, on apprit que l'ambassadeur, pressé par le temps, renonçait à sa visite; nous en étions pour notre inondation.

J'étais d'autant plus désappointé que j'attendais impatiemment l'occasion de voir le colonel, auquel j'avais à remettre plusieurs lettres qui devaient décider de notre sort dans l'Inde centrale.

Il peut être utile de dire, à cette occasion, quels sont les pouvoirs de l'officier qui porte le titre de *Agent general in central India for the governor general in Council*. Le gouvernement anglais entretient dans chaque cour un agent; mais, comme les pays hindous couvrent encore le tiers de l'Hindoustan, on les a divisés en groupes pour chacun desquels est nommé un agent général de qui dépendent tous les ambassadeurs des royaumes compris dans le groupe; l'agent général est donc un chef suprême, surtout dans les petites principautés du Bundelcund, où il a une influence dominante sur le prince. Voyager dans un pays aussi difficile sans la protection ou du moins l'autorisation de l'agent général était donc chose à peu près impossible. J'appris heureusement que le colonel Meade s'arrêterait quelques heures à Barwa-Sagur; je lui expédiai mes lettres par un messager et j'eus le bonheur de recevoir en retour, outre une lettre fort gracieuse du colonel, des introductions pour les divers agents de l'Inde centrale. Dès ce moment, nous allions voyager sous l'égide de cette haute protection : aucune difficulté ne pouvait plus nous arrêter; c'est à la bienveillance du colonel Meade que je dois d'avoir pu accomplir cette tournée d'un an dans un pays si peu accessible au simple voyageur, et je suis heureux de lui en exprimer ici toute ma reconnaissance.

Le 20 février, nous quittons Ourtcha pour rejoindre notre camp, que j'ai expédié, la veille, au village de Katchnair, sur la route de Nowgong. Nous sommes obligés de repasser à Barwa Sâgur et de contourner en entier le lac; un peu plus loin, nous longeons une autre lagune, qui paraît être en communication avec le Sâgur. Le pays devient pittoresque; çà et là se dressent dans la plaine de jolies collines vertes; les jungles sont basses et pierreuses, mais les villages sont entourés de beaux arbres et de cultures magnifiques. Tous doivent cette fertilité aux lacs artificiels, sur les bords desquels ils sont assis, et dont tout le pays est couvert; sans l'humidité que ces jhils donnent au sol, naturellement aride, la contrée ne serait qu'une jungle déserte.

A Katchnair, nous trouvons nos gens campés sur de belles pelouses, autour d'une petite maison de plaisance des Rajahs d'Ourtcha. On a établi notre campement à l'intérieur et nous y sommes très-confortablement. Dans la journée, je reçois la visite du chef du village, qui me prête une de ses barques pour chasser sur le lac voisin. Ce lac abonde en gibier aquatique de toutes espèces, parmi lesquelles une très-remarquable variété de poule d'eau au plumage pourpre.

A la tombée de la nuit, au moment d'expédier nos gens vers Alipoura, notre prochain campement, je m'aperçois qu'on m'a volé le sac de cuir dans lequel je porte habituellement mes provisions de route. Le vol est insignifiant, mais je m'en plains très-vivement au chef de village, qui me promet de faire des recherches. Je croyais le sac bel et bien perdu; huit jours après, à Nowgong, je le recevais, accompagné d'un énorme rouleau de parchemin, qui m'apprenait que le sac avait été trouvé à quelque distance du village, en possession du voleur, qui n'était autre qu'un chien; on avait fait subir à l'animal une peine proportionnée à son crime, et le sac avait été expédié respectueusement de brigade en brigade, selon l'attestation écrite de chaque gendarme qui avait consigné sur le papier les moindres faits relatifs à l'expédition.

J'ai cru devoir mentionner ce fait, tout insignifiant, comme une preuve du respect dont est entouré l'Européen honoré d'un titre officiel ou jugé tel, respect qui se porte sur les moindres choses qui lui appartiennent; ainsi, j'ai vu dans des provinces, où il n'y a pas de

1. Sawun et Bowun, août et octobre, les deux mois les plus pluvieux de l'année.

poste, des lettres me suivre pendant un mois, transmises à ma poursuite par pure obligeance des villageois.

XXXII

ROYAUME DE CHUTTERPORE.

Jaghir d'Alipoura. — Nowgong. — Une mésaventure. — Mow. Chutterpore. — Les premiers coups de canon.

21 *février*. — Partis le matin de Katchnair, nous traversons pendant quelques kilomètres la province englaise de Kalpy, détachée du Bundelcund vers 1807. C'est un fertile district qui s'étend sur la rive droite de la Jumna; nous rencontrons deux de ses chefs-lieux, Ranipoura et Mow, à deux kilomètres l'un de l'autre; ce sont les centres d'une industrie florissante de tissus teints. Non loin de Mow, nous passons à gué le Dessaûn, principal effluent de la Betwa; c'est sur ce point, un grand cours d'eau, large et se déroulant au milieu de belles campagnes.

De l'autre côté, nous entrons dans le Jaghir d'Alipoura, enclavé dans le royaume de Chutterpore. Une marche de trois heures, à travers un pays accidenté et couvert de jungles, nous conduit à Alipoura, capitale



Le palais du Foul Baugh, à Ourtcha. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

de ce petit État. C'est une bourgade à moitié cachée dans les ravins qui entourent la colline portant le castel seigneurial.

Le souverain a le titre de Jaghirdar, qui équivaut à celui de comte; il règne en toute indépendance, avec l'appui de l'Angleterre, sur trente-quatre lieues carrées et neuf mille sujets.

A en juger par l'aspect misérable de la capitale et la stérilité de la campagne environnante, ses revenus doivent être minces. J'avais une lettre pour lui, mais il était à chasser dans ses montagnes et ne devait revenir que le lendemain.

Je trouve notre camp installé près de la ville, dans un petit bois, asile des pourceaux de la commune et de chiens étiques, qui disputent avec acharnement le terrain à nos gens. Ceux-ci ne sont arrivés que fort tard et les bêtes tombent de fatigue. J'apprends que depuis deux jours nous faisons sans nous en douter des marches forcées, trompés par les *côss* ou lieues bundelcundis, qui sont près du double de celles de l'Hindoustan; ainsi notre dernière marche, au lieu d'être de trente kilomètres, comme je l'avais calculé, a été de quarante-sept kilomètres, ce qui est énorme pour des bêtes aussi chargées que les nôtres.

Nos tentes sont rangées autour d'un petit temple, de structure primitive, le seul monument d'Alipoura.



Le Rajmahal (palais royal), à Ourtcha. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

C'est décidément un triste pays : en l'absence de leur maître, les serviteurs du Jaghirdar sont très-insolents et je n'obtiens qu'avec peine, en payant très-cher, les provisions qui nous sont nécessaires. Ce qui porte au comble l'indignation de mes hommes, c'est de voir qu'on nous vend le bois au poids, et encore pesé avec un soin scrupuleux digne d'un charbonnier parisien. Partout, dans la jungle, le combustible est fourni pour rien ou du moins pour un prix très-minime aux voyageurs ; mais ici la vente du bois de chauffage est un monopole seigneurial et les fermiers du Jaghirdar aiment le gain.

22 *février*. — Nous laissons nos gens prendre un peu de repos à Alipoura et nous partons seuls pour Nowgong, petite station anglaise dont nous ne sommes éloignés que de quelques kilomètres et où, selon les guides, nous devons trouver un *traveller's bungalow*. Après deux heures de galop à travers une plaine nue et brûlante, nous atteignons Nowgong, dont les maisons européennes apparaissent au milieu d'un groupe d'arbres. Je m'informe tout de suite de l'emplacement du bungalow ; quel est mon désappointement lorsqu'on me conduit devant quatre murs entourés d'échafaudages, et que je vois que le bungalow tant vanté est encore à l'état embryonnaire ! Je pense alors à aller demander l'hospitalité à l'agent anglais qui réside dans les cantonnements et pour lequel j'ai une lettre du colonel Meade ; mais on m'apprend qu'il est en tournée dans les provinces et ne reviendra pas de quelque temps à Nowgong.

Je me repens, un peu tard, de ma précipitation ; nos bagages n'arriveront que dans la journée et nous voilà sans autre abri qu'un gros arbre qui ombrage le *compound* du futur bungalow, et avec la perspective d'une tablette de chocolat pour déjeuner. Nous mettons pied à terre et nous couchons à l'ombre de notre arbre, attendant philosophiquement les événements ; les deux sowars qui nous ont accompagnés s'installent familièrement près de nous. Tout à coup, nous voyons déboucher sur la route un régiment européen qui rentre aux cantonnements et vient défiler devant nous. Le groupe bizarre que nous formons attire tous les regards ; nos costumes éprouvés par la jungle, nos deux compagnons déguenillés, nous font prendre sans doute pour des rôdeurs européens, ce que les Anglais caractérisent énergiquement du terme de *loafers* (chenapans) ; les officiers passent devant nous en nous fixant avec un dédain tout britannique.

Nous voilà de nouveau livrés à des réflexions peu agréables. Mais bientôt je vois se diriger vers nous un vieux domestique portant le turban rouge et le baudrier à plaque d'argent, qui est la livrée des fonctionnaires anglais. Il s'approche respectueusement et nous apprend que Mme C..., femme de l'ingénieur du camp, nous a aperçus du fond de son bungalow et a compris notre détresse ; elle nous invite fort gracieusement à venir déjeuner.

Ainsi, les yeux d'une charmante lady ont su seuls reconnaître en nous des voyageurs et des gentlemen, et une gracieuse dame nous offre l'hospitalité. Mais je sens que dans notre costume de route, avec nos vareuses trouées, nos bottes et notre arsenal de combat, nous ne pouvons entrer dans une maison anglaise ; il faut laisser s'évanouir ce mirage d'un bon déjeuner ; j'explique au bon vieux messager notre pudeur et l'envoie transmettre nos excuses à sa maîtresse.

La véritable hospitalité ne se laisse pas décourager si vite ; quelques instants après, une troupe d'hommes sort du bungalow de l'ingénieur portant table, chaises, couverts, etc. ; puisque nous ne voulons pas aller au déjeuner, le déjeuner vient à nous, et bientôt, par les soins de notre invisible protectrice, une belle table dressée sous notre arbre nous invite à un festin de Balthazar. Je crains bien que notre appétit, aiguisé par une longue abstinence, n'ait usé indiscrètement des trésors qui lui étaient présentés ; j'ai encore souvenance d'un délicat *huntersbeef* qui eût figuré noblement dans un repas d'apparat et que, Schaumburg et moi, nous fîmes disparaître. Mais, bah ! nous fûmes excusés : ce n'est pas en vain que depuis trois mois nous n'avions goûté que l'ordinaire de la jungle.

Enfin, à deux heures, nos gens arrivent et, cachés derrière les murs du bungalow, nous pouvons revêtir le pantalon noir et la redingote d'étiquette et aller présenter nos remercîments et nos excuses à nos protecteurs, Mme et M. C....

Après avoir décliné nos noms et qualités, j'apprends que le capitaine Kincaid, sous-agent pour le Bundelcund, a été avisé de notre prochaine arrivée et qu'il nous attend. M. C.... nous conduit chez lui et là, ce bon Kincaid, que je suis heureux de compter aujourd'hui parmi mes meilleurs amis, nous accueille de la façon la plus sympathique. Le matin même, il avait expédié un courrier à Alipoura, nous invitant à descendre chez lui et à nous considérer comme ses hôtes pendant notre séjour à Nowgong ; une magnifique tente à trois chambres a été dressée pour nous dans le jardin. Le soir, à la table de notre hôte, je retrouve les officiers qui nous ont toisés si fièrement ce matin ; on rit bien de la méprise.

Nous ne comptions rester à Nowgong que deux jours, il nous fallut y consacrer une semaine, qui ne fut pour nous qu'une succession de parties de plaisir. Chaque mess de régiment nous donna un dîner où furent portés force toasts à la France, et qui manifestaient la plus vive sympathie pour notre beau pays.

Le capitaine Kincaid ne se borna pas à l'hospitalité princière qu'il nous offrait ; archéologue passionné, il me donna de nombreux renseignements sur les pays de l'Inde centrale qu'il avait parcourus en mission et me traça un itinéraire qui devait me faire passer en revue toutes les antiquités de ces régions. En outre, selon les instructions du colonel Meade, il me donna des *karitas* ou lettres officielles pour tous les Rajahs dont je devais traverser les États, et il écrivit lui même à chacun de ces princes pour leur annoncer mon pro-

chain passage. En somme, son amitié fut infatigable et transforma le reste de notre long voyage en une continuelle ovation.

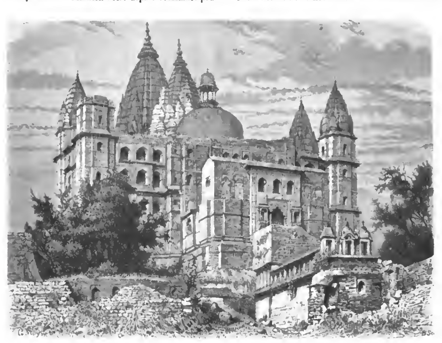
La première cour que nous devions visiter était celle de Chutterpore, voisine de Nowgong; le roi était en voyage, mais il nous fit prier de venir le rejoindre, après avoir visité sa capitale; au jour fixé pour notre départ, une calèche de voyage du prince devait nous prendre à Mow, à deux kilomètres des cantonnements anglais, que l'équipage, pour des raisons que j'ignore, ne devait pas franchir.

28 *février*. — Combien notre départ ressemble peu à notre arrivée! En quittant Nowgong, dont le premier aspect avait été si inhospitalier, nous laissons derrière nous de bons et véritables amis dont le souvenir ne s'effacera jamais.

Nous partons à cheval, entourés de nos fidèles sowars de Gwalior, et à Mow, nous trouvons la calèche du Rajah de Chutterpore, avec une escorte de cavaliers.

La petite ville de Mow est située à l'entrée des défilés conduisant sur les hauts plateaux qui s'étendent jusqu'à la rivière Keyn; elle se groupe pittoresquement sur le versant de hauteurs boisées.

Une belle route taillée dans le roc franchit un col



Le grand temple de Chutter Bhoje, à Ourtcha. — Dessin de O. Moynet, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

assez raide et vient, de l'autre côté, longer un grand étang entouré d'une ligne de mausolées. Au milieu de ceux-ci se dresse le dôme élancé du cénotaphe de Chutter Sâl, premier roi de Chutterpore. Cet étang, alimenté par le drainage des montagnes qui le surplombent, est formé par un band d'une grande antiquité, ainsi que l'attestent les nombreux débris jaïnas qui y ont été récemment découverts.

De là jusqu'à Chutterpore, on traverse pendant dix-huit kilomètres un plateau sauvage, couvert de broussailles épineuses et d'arbustes rabougris. La capitale elle-même est au centre d'une étroite vallée, qui forme un sillon de verdure au milieu des cimes décharnées qui l'enserrent. Ses approches ressemblent à un parc anglais; un tapis de gazon vert couvre le sol qu'ombragent de superbes groupes de manguiers. Au milieu de cette verdure se dressent de tous côtés des temples, quelques-uns très grande, mais sans aucune prétention architecturale; ils sont tous modernes et construits en briques revêtues de stuc. On en compte, m'a-t-on assuré, plus de deux cents, tant hindous que jaïnas, faisant à la ville une ceinture de monuments.

Notre voiture nous dépose à l'entrée de la ville, devant la Résidence, belle demeure où habitait, il y a peu de temps encore, l'agent du Bundelcund, transféré depuis à Nowgong. Au pied du perron se

tiennent quelques personnages envoyés par le Maharajah pour nous recevoir. Au moment où nous pénétrons à l'intérieur, j'entonds tirer le canon dans la ville, et les coups, se répétant de minute en minute jusqu'au nombre de onze, j'en conclue que c'est un salut. Le Vakil auquel je demande en l'honnour de quel personnago est tiré ce salut, m'apprend qu'il est tiré en mon honneur, ot par ordre formel du roi. Puis, prenant mon étonnement pour du mécontentement, il m'explique qu'ignorant le nombre de coups de canon qui m'était généralement attribué, on s'était arrêté, dans l'embarras, au chiffre de onzo, mais que je n'avais qu'à fixer moi-même l'importanco du salut que je désirais avoir à l'avenir. Je cherchai on vain à lui faire comprendre qu'on n'était nullement obligé de tirer le canon pour me recevoir, et que dans le cas où l'on tiendrait à ce cérémonial, tout en restant très-sensible à cette attention du Rajah, le chiffre m'était indifférent. Toutes mes explications ne servirent qu'à confirmer le Vakil dans l'idée qu'il m'était dû encore quelques coups de canon dont je voulsie bien leur faire grâco.

Dans la Résidence, tout est préparé pour notre réception ; un dîner servi à l'européenne nous attend.

Un courrier doit porter au prince la nouvelle do notre



Le Mausolee de Birsing Deo, à Ourtcha. — Dessin de H. Clergel, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

arrivée dans sa capitale et le prévenir du jour où noue le rejoindrons. J'apprends qu'il célèbre le Holi, au milieu des ruines de l'antique Kajraha, dont les temples, d'uno antiquité fahuleuse, sont considérés comme la merveille du Bundelcund.

Le lendemain nous visitons, en compagnie du Vakil, les curiosités de la capitale. Elles sont médiocres, car la ville, quoique grande, est irrégulièrement bâtie ot dépourvue d'intérêt. Le palais lui-même est uno de ces constructions modernes, mélango hybrido do villa italienne et de château rajpout, qui, si elles manquent de pureté do style, n'en paraissent pas moins appropriées au climat. Un bel étang, entouré d'escaliers et de kiosques, vient baigner l'une des façades du palais; sur une des rives se dresse un palais boundèla, relativement ancien, qui donne un peu de cachet à l'ensemble. Nous visitons encore le collége, bien ontretenu et fréquenté par un nombre respectablo d'écoliers.

Louis Rousselet.

(La suite à une autre livraison.)





La maison d'un chef, à Sumatra. — Dessin de Sorrieu, d'après Wallace.

L'ARCHIPEL MALAISIEN,

PATRIE DE L'ORANG-OUTAN ET DE L'OISEAU DE PARADIS.

RÉCITS DE VOYAGE ET ÉTUDE DE L'HOMME ET DE LA NATURE,

PAR ALFRED RUSSELL WALLACE[1].

V

SUMATRA.

Novembre 1861 à janvier 1862.

Le paquebot de Batavia à Singapore me débarqua à Mintok (le Minto de nos cartes), principale ville de Banca, où je passai un ou deux jours à la recherche de moyens de transport pour Palembang.

Je traversai le détroit sur une grande chaloupe non pontée, manœuvrée à la voile. A l'embouchure du fleuve Palembang, on me déposa dans un village de pêcheurs où je louai une barque pour me rendre à la ville du même nom, encore éloignée de trente lieues. Excepté par un vent très-favorable, nous ne pouvions remonter qu'avec le flot; impossible de descendre à terre à cause des marécages qui couvrent les rives; aussi trouvai-je bien longues les heures où il nous fallut rester à l'ancre. Je n'arrivai que le 8 novembre à Palembang.

La ville est spacieuse et forme un croissant de cinq ou six kilomètres longeant une courbe du fleuve aussi large ici que la Tamise à Greenwich. On le dirait cependant bien plus étroit : d'abord, à cause de l'empiétement d'une première ligne de maisons appuyées sur des pilotis, puis d'une seconde rangée construite sur de grands radeaux de bambou amarrés à des pieux par des câbles de rotin et s'élevant ou s'abaissant avec la marée. Le courant remplit ici l'office d'une immense

1. Suite. — Voy. t. XXII, p. 145 et 161.

rue sur laquelle s'ouvrent les cases ou plutôt les boutiques; à Palembang on fait en canot son marché et ses emplettes. Les indigènes sont des Malais pur sang, ne songeant jamais à construire leurs maisons sur la terre partout où l'on trouve des eaux courantes, et n'allant nulle part à pied, s'il est possible d'arriver en bateau. Les trafiquants du lieu sont Arabes ou Chinois; on n'y voit d'autres Européens que les employés civils ou militaires du gouvernement hollandais. La ville est située à la pointe même du delta, et jusqu'à l'Océan les terres se renflent à peine au-dessus du niveau de la haute marée; en aval, les rives du principal courant et de ses nombreux tributaires sont très-marécageuses, et, dans la mauvaise saison, inondées sur une étendue fort considérable. Palembang est bâti sur une ondulation de la berge septentrionale du fleuve. A une lieue environ, la hauteur devient une petite colline dont le sommet, regardé comme sacré par les naturels, est ombragé de beaux arbres habités par une colonie d'écureuils à demi apprivoisés. Il suffit de leur montrer du fruit ou des miettes de pain pour que ces gracieux animaux dévalent du tronc à toute vitesse; ils vous enlèvent le morceau des doigts et repartent comme une flèche. Leur queue, relevée perpendiculairement, est couverte d'un long pelage annelé de gris, de jaune et de brun qui rayonne dans tous les sens et produit un charmant effet. Ils ont quelque chose des mouvements furtifs de la souris; avançant, reculant, regardant de leurs grands yeux noirs avant de s'aventurer plus loin. Les Malais savent parfaitement obtenir la confiance des animaux, et ce talent, un des traits les plus aimables de leur caractère, vient en grande partie de leurs manières calmes et posées, résultat d'un amour excessif du repos. Les enfants obéissent aux moindres désirs des personnes plus âgées et ne semblent point atteints de cette fièvre de malice qui possède la plupart de nos petits garçons. Combien de jours des écureuils nicheraient-ils en paix sur des arbres à proximité d'un village, d'une église même? On les aurait bientôt chassés à coups de pierres ou emprisonnés dans des cages tournantes. — Je ne crois pas qu'on ait jamais dans nos pays essayé d'attirer près des habitations des colonies de ces jolis rongeurs : il ne serait pas difficile de réussir dans le parc de quelque château.

Après bien des recherches, j'appris qu'une journée de voyage par eau m'amènerait à l'endroit où commence la route militaire qui conduit aux montagnes et même à Bencoulen, et je me décidai à la suivre jusqu'à ce que j'eusse trouvé quelque lieu favorable à mes collections : j'évitais ainsi les terres marécageuses et les rivières, qu'en cette saison la force des courants rend très-difficiles à remonter. Parti de très-bonne heure, j'arrivai fort tard à Lorok, tête de la route stratégique. J'y séjournai peu de jours, les terrains émergeant des eaux étant tous en culture; la forêt, complétement inondée, me donna un seul présent : la jolie perruche à longue queue (Palæornis longicauda). Les indigènes assuraient que le pays avait exactement le même aspect pendant huit journées de marche, et ne semblaient guère comprendre ce que peut être une contrée montueuse et boisée. Je n'avais pas assez de temps à ma disposition pour le perdre sans profit et je songeais à retourner à Palembang, lorsque un naturel plus intelligent, et qui avait quelque peu voyagé, m'indiqua le district de Rembang à une dizaine de lieues de Lorok.

La route se divise en étapes régulières de quinze ou seize kilomètres; on n'en peut faire qu'une par jour, à moins de prévenir à l'avance pour que les coulies se tiennent prêts. A chaque station se trouve une sorte d'hôtel, ou plutôt de caravansérail, muni d'écuries, d'une cuisine et d'un poste de six ou huit hommes. Un système de corvées, établi par les Hollandais, oblige tout habitant des villages voisins à faire le service de porteur ou de garde cinq jours de suite et moyennant un prix convenu : arrangement des mieux organisés, au moins pour le voyageur. Ma traite de quatre lieues finie, je pouvais me promener à loisir : mon gîte était prêt.

Le surlendemain j'arrivai à Moera-Dura, premier village du Rembang; le sol en est sec et montueux, avec quelque commencement de forêt : aussi me décidai-je à y tenter la fortune. Juste en face de la station, coule une rivière étroite et profonde où je pouvais me baigner, et au-delà du village, la route traverse un terrain boisé et s'ombrage d'arbres magnifiques; mais deux semaines de séjour n'enrichirent guère ma collection d'insectes et ne me donnèrent que peu d'oiseaux d'espèces différentes de celles de Malacca.

Je transportai donc tout mon attirail à Lobo-Raman, où la maison de garde est située dans la forêt même, au centre d'un triangle de villages éloignés chacun de près d'une demi-lieue. Solitude d'autant plus désirable que je pouvais aller et venir sans que le moindre de mes mouvements fût surveillé par des foules curieuses.

Les villages malais de Sumatra ont une physionomie pittoresque et quelque peu singulière. On commence par entourer de hautes palissades une superficie de plusieurs ares, qui se peuple bientôt de cases éparpillées çà et là sans prétention aucune à la régularité. Elles sont séparées par de grands cocotiers et le sol devient bientôt aride et dur sous les pas des habitants. Chaque case est perchée sur des pilotis de deux mètres de haut; les plus cossues sont en planches, les autres en bambou; les premières, toujours plus ou



1, 2. Dissemblance des femelles du papillon Memnon. — 3. Kallima paralecta. — 4. Le même au repos.
Dessin de A. Mesnel, d'après Wallace.

moins décorées de sculptures, ont des toits terminés en pointe aiguë et avançant comme ceux des chalets. Les pignons, les pilotis et les poutres sont parfois travaillés avec un goût parfait, surtout dans le district de Menangkabo, vers l'ouest de la grande île. Le plancher, vacillant sous les pas, se compose de lattes de bambous; bancs, chaises et tabourets sont inconnus dans les cases; les nattes étendues sur le parquet servent de siéges, de tables et de lits. Au premier abord, le village paraît fort propre; le devant des belles maisons se balaye régulièrement; mais l'odorat est désagréablement affecté par les émanations de la fosse infecte qui, dans chaque logis, reçoit toutes les saletés possibles qu'on jette à travers les claires-voies du plancher. Pourtant les Malais aiment la propreté, ils la poussent parfois jusqu'à la minutie et je ne doute

point que cette dégoûtante habitude ne soit un souvenir de leur vie semi-aquatique d'autrefois. Leurs ancêtres élevaient leurs demeures sur des pilotis plongeant dans l'eau; en émigrant, d'abord le long des fleuves et de leurs affluents, puis dans l'intérieur des terres, les indigènes ont conservé un usage pratiqué depuis si longues années qu'il faisait partie de leur existence de tous les jours; du reste, tant qu'ils ne sauront pas creuser d'égouts, leurs maisons sont tellement disposées que ce système est encore celui qui présente le moins d'inconvénients.

La saison des légumes était passée; partant, ma nourriture assez difficile à trouver. Après maintes perquisitions, je finis par me procurer quelques ignames de variété non décrite, très-dures et à peine mangeables. La volaille est rare; point d'autre fruit qu'une des plus maigres espèces de bananes. Pendant la saison des pluies, les indigènes vivent exclusivement de riz, comme les Irlandais pauvres de pommes de terre. La marmite quotidienne de grain bouilli jusqu'à siccité presque parfaite et assaisonné de sel et de piment rouge forme leur seule alimentation durant la plus grande partie de l'année. L'usage le veut ainsi, car les naturels paraissent à l'aise; les femmes et les enfants ont des colliers et des pendants d'oreille formés de pièces d'argent, et, du poignet au coude, leurs bras sont chargés de cercles du même métal.

Calao et son petit. — Dessin de A. Mesnel.

A mesure qu'on s'éloigne de Palembang, le malais parlé par le peuple devient de moins en moins pur; cette langue ne fut bientôt pour moi qu'un patois à peu près inintelligible, où le retour fréquent de mots connus me permettait seul de deviner le sujet de l'entretien. Cette contrée avait naguère la plus détestable réputation : plusieurs voyageurs y ont été tués ou dépouillés. Les disputes entre villages pour questions de territoire ou intrigues de femmes ne se terminaient guère sans effusion de sang. On n'entend plus parler de meurtres depuis que le pays est partagé en districts administrés par des contrôleurs qui visitent les bourgs les uns après les autres, écoutent les plaintes et apaisent les querelles. Encore un des nombreux exemples de l'influence salutaire du gouvernement hollandais! Il exerce une surveillance active sur ses colonies les plus lointaines, établit une administration adaptée aux mœurs du peuple, réforme les abus, punit les crimes et se fait respecter des populations indigènes.

Lobo-Raman est située au centre à peu près de la partie orientale de Sumatra; au nord, au sud, à l'ouest, la mer n'en est éloignée que d'une quarantaine de lieues. Le terrain est peu ondulé; on n'y voit ni montagnes, ni collines, ni rochers; il se compose d'argile rougeâtre et friable. Une foule de rivières et de petits ruisseaux le coupent en tous sens, ainsi que de nombreux sentiers; les arbres à fruits y sont abondants. A la saison sèche, ce doit être terre promise pour un naturaliste; mais dans le moment où je m'y trouvais, les insectes se faisaient rares partout et l'absence des fruits sur les arbres en éloignait les oiseaux. En un mois je n'ajoutai que trois ou quatre noms nouveaux à mes richesses ornithologiques; je pus toutefois me procurer de très-beaux individus d'espèces rares et intéressantes. Plus heureux en entomologie, je trouvai quelques papillons inconnus et nombre d'autres peu communs. Deux de ces insectes, qu'on rencontre dans presque toutes les collections, me fourniront un sujet d'études du plus haut intérêt.

Le premier est le Memnon, splendide lépidoptère d'un beau noir, rayé de lignes et semé de mouchetures écailleuses bleu cendré clair. Ses ailes déployées ont plus de cinq pouces d'envergure; les postérieures, de forme arrondie, sont découpées en festons. Cela pour les mâles; car les femelles varient tellement entre elles qu'on les avait d'abord distribuées en plusieurs espèces différentes. On peut les diviser en deux groupes : celles qui ressemblent au mâle, et celles dont le « facies » s'éloigne tout à fait. La couleur des premières est rarement constante; parfois presque blanche panachée de rouge et de jaune sale, mais le cas se rencontre fréquemment parmi les papillons. Quant aux secondes, on ne peut d'abord croire qu'elles



Indigènes de Timor (voy. p. 237). — Dessin de E. Chabot, d'après Wallace

n'appartiennent pas à une famille tout à fait distincte; les ailes postérieures se terminent par une sorte de cuiller dont on ne trouve point le rudiment chez les autres individus de même espèce; elles n'offrent jamais les teintes foncées et bleu chatoyant des mâles et d'une partie des femelles, mais sont toutes marquées de raies et de taches blanches ou fauves qui occupent la presque totalité des ailes inférieures. La persistance de ces couleurs m'amena à constater la similitude presque absolue qui existe entre cet insecte, au vol, et le papillon Coön, lépidoptère du même genre, mais d'un groupe différent. Nous aurions donc ici un cas de « déguisement[1] » analogue à ceux que M. Bates a si bien décrits et expliqués[2]. La ressemblance ne saurait être fortuite, car, dans le nord de l'Inde, où le Papillon Coön est représenté par une forme alliée, Papilio Doubledayi, ayant des taches rouges au lieu de taches jaunes, la femelle à ailes « caudées » du P. Androgens, proche parent ou simple variété du Memnon, est mouchetée de rouge aussi. Les insectes « mimés » appartiennent à une famille de papillons qui, pour une cause ou pour une autre, ne sont pas poursuivis par les oiseaux; voilà sans doute la raison d'être de cette similitude.

Le Kallima paralecta, papillon non moins remarquable, est à peine plus grand que notre Empereur pourpré, au groupe duquel il appartient. Le dessus de ses ailes est d'un violet splendide, panaché de cendré; les supérieures sont traversées par une large barre orangé foncé, très-apparente lorsque l'insecte est au vol. Il n'est point rare dans les halliers et les bois arides et j'essayai souvent d'en capturer, sans y réussir, car, après avoir voltigé un instant, le papillon disparaissait dans un buisson ou parmi les feuilles sèches; j'avais beau avancer avec toutes les précautions possibles, je ne le retrouvais point jusqu'à ce que je le visse s'envoler de nouveau pour m'échapper encore. Un jour, j'eus la bonne chance de m'assurer de l'endroit exact où un de ces lépidoptères venait de se poser, et quoique je fusse quelques moments avant de l'apercevoir, je finis par le découvrir juste devant mes yeux : il ressemblait tellement à une feuille morte encore attachée à sa tige qu'il devenait presque impossible à distinguer. Je m'emparai plus tard de quelques autres individus au vol et parvins à comprendre la raison d'être presque merveilleuse de cette similitude.


Polyalthea, arbre des forêts de la Malaisie. — D'après Wallace.

Le bout des ailes supérieures se prolonge en fine pointe rappelant celle qui termine les feuilles de la plupart des arbustes et des arbres tropicaux, tandis que les ailes postérieures, de forme un peu obtuse, finissent par une sorte de queue épaisse et comme tronquée. Entre ces deux points court une ligne courbe et plus foncée, reproduction frappante de la nervure médiane d'une feuille, et d'où rayonnent obliquement, le chaque côté, des traits qui imitent assez bien les veines latérales. Beaucoup plus distinctes sur la partie extérieure de la base des ailes, et sur le revers, vers le milieu et le sommet, elles sont produites par des stries et des marques communes chez les espèces voisines, mais ici modifiées et renforcées de manière à imiter plus exactement les nervures secondaires des feuilles. Cet insecte se pose toujours sur les rameaux desséchés, et lorsque ses ailes sont relevées et pressées les unes contre les autres, le contour en rappelle singulièrement celui d'une feuille flétrie, ridée et légèrement recourbée. La pointe des ailes postérieures forme un pétiole parfait, appuyé sur la tige, tandis que le corps porte sur la seconde paire de pattes, à peine visibles au milieu des brindilles qui l'entourent. La tête et les antennes, rétractées en arrière, au moyen d'une échancrure de la base des ailes, sont complétement dissimulées entre celles-ci. Tous ces détails divers se combinent pour produire une imitation presque parfaite, et les mœurs de ces insectes

1. Dans son ouvrage sur *La Terre*, M. Elisée Reclus se sert du mot *déguisement* pour signaler ce phénomène. M. Perrier, dans ses cours scientifiques, emploie celui de *mimétisme*, de *faculté protectrice*, de *forme protectrice*. (Note de la traduction.)

2. Transactions de la Société linnéenne de Londres, vol. XVIII, page 495 et vol. I, page 290, du *Voyage d'un naturaliste sur l'Amazone*.

en utilisent les particularités de manière à nous enlever toute hésitation sur le but d'un « déguisement » dont les résultats sont si efficaces. Ce papillon vole vite, et, tant qu'il est dans l'air, échappe souvent à ses ennemis; mais si, au repos, il montrait ses couleurs éclatantes, il ne saurait éviter les oiseaux et les reptiles insectivores qui foisonnent dans les forêts tropicales. Une espèce très-voisine, le Kallima inachis, habite l'Himalaya, d'où l'on nous en envoie dans chaque collection. De tous les individus que nous y trouvons, il n'y en a pas deux exactement semblables; mais chacune de leurs variations de contour ou de nuance répond à celles qu'on remarque dans les feuilles mortes. Sur quelques sujets même on voit des mouchetures noires ressemblant tellement à ces champignons microscopiques qui croissent sur les plantes, qu'au premier abord on croirait les papillons envahis par ces végétations morbides.

Si ce fait était unique dans la science, je me déclareraie impuissant à l'expliquer; mais, tout en le considérant comme un des exemples les plus parfaits de « l'Imitation protectrice », je pourrais citer par centaines des cas presque semblables dont on a tiré une théorie générale présentée par M. Darwin dans son



Paysage de l'île de Timor. — Dessin de Sorrieu, d'après Temmink.

livre célèbre *De l'Origine des Espèces;* c'est le principe de la « sélection naturelle », de la lente conquête des formes les plus aptes à soutenir la concurrence vitale dans les luttes de l'existence. J'ai moi-même publié dans la *Revue de Westminster*, année 1867, un article sur « les déguisements et les ressemblances protectrices dans le règne animal. »

Les singes pullulent à Sumatra; à Lobo-Ramang, deux espèces de Semnopithèques, guenons de forme assez grêle, à queue très-longue, fréquentent les arbres qui ombragent le poste, et je me divertissais souvent de leurs jeux et de leurs gambades.

Le Siamang, singe très-remarquable, abonde aussi dans ces contrées; mais, beaucoup plus craintif que les Semnopithèques, il évite les villages et se tient dans la forêt. Cette espèce, alliée aux petits simians à longs bras du genre Gibbon, en diffère par la taille et la réunion presque complète des deux premiers orteils du pied, d'où son nom latin de Siamanga syndactyla.

J'en achetai un tout jeune à des indigènes qui l'avaient garrotté si étroitement, que le pauvre animal était tout écorché. Fort effarouché d'abord, il essayait de mordre; mais quand, après l'avoir débarrassé de ses liens, je lui donnai deux poteaux sous la verandah, ne le retenant que par une ficelle fixée à un anneau cou-

rant le long de la barre, il se calma peu à peu et se balançait tout le jour avec un zèle infatigable. Je le nourrissais de riz et de fruits de toutes sortes, mais il mourut au moment où je comptais l'emmener avec moi en Angleterre. — Dès le commencement il m'avait pris en grippe et j'essayais de l'apprivoiser en le faisant manger moi-même. Malheureusement il me mordit si fort que je perdis patience et lui infligeai une correction sévère; depuis, il me détesta sans retour, mais il jouait volontiers avec les domestiques malais, faisant la voltige d'un poteau à l'autre pendant des heures entières et grimpant sur les bambous de la verandah avec une aisance et une rapidité singulières. A Singapore, il excita la curiosité générale; c'était le premier siamang qu'on y voyait en vie, quoique cet animal ne soit pas rare dans quelques districts de la péninsule malaise.

L'orang-outan habite Sumatra; c'est même dans cette île qu'on l'a primitivement découvert; mais les employés hollandais ne le connaissaient point et les indigènes que je questionnai n'en avaient même jamais entendu parler. J'en conclus qu'on ne le trouve pas, comme je l'espérais, dans les grandes forêts des plaines orientales; il se cantonne sans doute dans quelque région du nord-ouest, partie de l'île qui est encore sous la domination exclusive des princes du pays.

Les autres grands mammifères ont un parcours plus étendu, mais l'éléphant devient rare; il disparaît devant l'extension croissante des cultures. On ne le voit plus dans les forêts de Lobo, quoique on y recueille parfois des défenses. Le rhinocéros (R. sumatranus) est encore commun; une fois j'aperçus un de ces pachydermes, qui prit la fuite en écrasant les jungles sous son poids.

Le Galéopithèque ou lémure volant est beaucoup moins rare à Sumatra qu'à Singapore et à Bornéo. Une large membrane s'étalant tout autour de son corps jusqu'à l'extrémité des orteils et la pointe d'une queue assez longue permettent à ce singulier animal de sauter obliquement d'un arbre à un autre. Dans la journée du moins, sa démarche est d'une nonchalance extrême; il grimpe par étapes de quelques pieds à peine et s'arrête comme pour reprendre des forces; tant que le soleil est sur l'horizon, il reste cramponné au tronc des arbres; sa fourrure brune ou olivâtre, semée de taches et de mouchetures blanches, se confond assez bien avec les teintes de l'écorce et le dissimule aux yeux de ses ennemis. A la clarté du crépuscule, je vis un de ces animaux escalader un arbre, puis glisser obliquement dans les airs jusqu'à un tronc assez éloigné sur lequel il s'abattit tout près du sol pour recommencer immédiatement son ascension. La distance des deux arbres était de deux cents pieds environ, et cependant il ne tomba qu'à trente-cinq ou quarante pieds au-dessous de l'altitude précédemment conquise; le galéopithèque doit donc avoir quelque faculté de diriger sa route à travers l'espace; sans cela, il lui serait bien difficile d'atteindre juste au tronc qui lui sert de but.

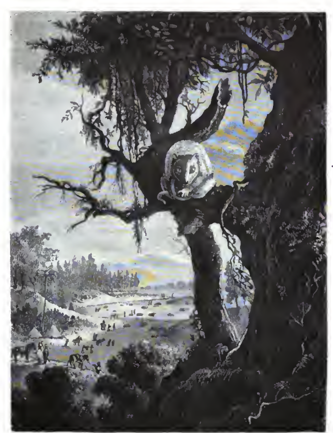


Scène et paysage à Timor. — Dessin de E. Chabot, d'après Temmink.

Comme le couscous des Moluques, le lémure ou maki volant ne se nourrit guère que de feuilles; il a un estomac très-volumineux et des intestins aux circonvolutions nombreuses. Le cerveau est fort petit, et cet animal a une ténacité de vie telle, qu'il est presque impossible de le tuer par les moyens ordinaires. Sa queue préhensile lui sert sans doute à se mieux cramponner quand il mange. — Il n'a qu'un petit à la fois, dit-on, et j'ai, en effet, tiré une femelle sur la poitrine de laquelle s'attachait un pauvre être nu et aveugle, très-ridé et rappelant les marsupiaux, avec lesquels ce genre sert sans doute de transition. Le pelage du dos s'étend jusque sur la membrane; il est peu fourni, mais très-doux au toucher et de même nature que celui des chinchillas.

Je retournai à Palembang par eau, et pendant que j'attendais dans un village qu'on calfeutrât notre embarcation, j'eus la bonne fortune d'ajouter à mes trésors trois calaos de la grande espèce (Buceros bicornis), le mâle, la femelle et son petit. Mes chasseurs, que j'avais envoyés à la découverte, m'apportèrent d'abord le père; ils venaient de le tuer pendant qu'il donnait

à manger à sa femelle, « murée » dans le creux d'un arbre; j'avais souvent entendu parler de cette singulière habitnde et je m'empressai de me rendre sur les lieux en compagnie de quelques indigènes. Après avoir traversé un ruisseau et une tourbière, nous arrivâmes à un grand arbre incliné sur l'eau; sur sa foce inférieure, à una vingtaine de pieds environ, paraissait un large pâté de boue, percé d'une petite ouverture; j'entendais la voix rauque de l'oiseau, je le voyais avancer l'extrémité de son bec. J'offris une roupie au grimpeur qui voudrait me la remettre avec son œuf ou son petit, mais personne ne faisait mine de se risquer; je m'en retournai assez décontenancé. Une heure après, un cri enroué vint frapper mes oreilles : on m'apportait ce que j'avais demandé. Le jeune était bien le plus drôle d'oiseau qu'on pût voir : aussi gros qu'un



Phalanger Oriental (Phalangista cavifrons), à Timor [1]. — Dessin de A. Mesnel, d'après Temmink.

pigeon, il n'avait pas encore un atome de duvet. Trèe-dodu, mou, avec une peau translucide, il ressemblait à une boule de gelée dans laquelle on aurait planté une tête at des pattes.

Plusieurs espèces de grands calaos ont les mêmes mœurs que le Buceros bicornis. Le mâle cloître sa compagne et son œuf pendant l'époque de l'incubation et pourvoit à leurs besoins jusqu'à ce que le jeune ait

1. Les mammifères sont très-peu nombreux à Timor, à l'exception des chauve-souris, dont il reste sans doute plusieurs espèces à découvrir. La nomenclature des espèces terrestres n'est pas longue : 1° le singe commun, le macaque à museau de chien (Macacus cynomolgus) qu'on trouve dans toutes les îles Indo-Malaises, et qui fréquente le bord des rivières; 2° une genette (Paradosaurus fasciatus), vulgaire dans la majeure partie de l'archipel; 3° un chat tigre très-rare (Felis megalotis) qu'on dit être particulier à

tout son plumage. Encore un de ces faits d'histoire naturelle, qu'on peut dire « plus étranges qu'une fiction! »

VI

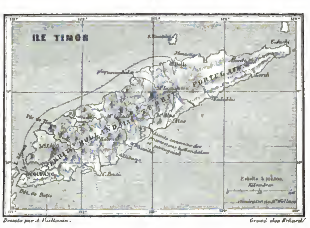
TIMOR.

Coupang, 1859. — Delli, 1861.

Coupang est le chef-lieu des possessions hollandaises de l'ouest de l'île. La ville et ses alentours paraissent avoir été soulevés depuis fort peu de temps; ce sont des roches de corail qui forment un mur vertical entre la mer et la ville, dont les blanches maisons basses, à toits rouges, établissent la parenté avec les autres stations hollandaises de l'Orient.

On trouve à Coupang des Malais, des Chinois, des Hollandais, et par suite, nombre de croisements étranges et compliqués. Un négociant anglais y est établi à demeure, et les baleiniers de cette nation, aussi bien que les navires d'Australie, y viennent faire des vivres et de l'eau. Naturellement la race timorienne y compte le plus de représentants, et pas n'est besoin de longues études pour reconnaître que les indigènes appartiennent presque au même type que les vrais Papous des îles Arou et de la Nouvelle-Guinée. Presque tous de nuance brun noirâtre, de haute taille, ils ont les traits prononcés, de grands nez légèrement aquilins, des cheveux frisés Le ton élevé, les gros rires, l'air assuré des femmes, la manière dont elles parlent aux hommes, suffiraient du reste pour mettre hors de doute leur peu d'affinité avec les races malaises.

Les environs de Coupang sont si pauvres, au point de vue d'un naturaliste, que je dus aller passer quelques jours dans l'île Semao, où l'on m'annonçait une forêt peuplée d'oiseaux pour la plupart inconnus dans la colonie hollandaise. Je me procurai, non sans peine, une sorte de longue pirogue à voiles, creusée dans un seul tronc d'arbre : la distance est d'une trentaine de



kilomètres. Je trouvai un pays assez boisé en effet, mais plutôt couvert d'arhustes et d'arhrisseaux épineux que d'essences forestières, et partout brûlé et jauni par la longueur inusitée de la saison sèche. Je logeais à Oessa, remarquable par ses fontaines alcalines, dont l'une, au milieu même du village, jaillit en bouillonnant d'un petit cône de boue, semblable à un volcan minuscule. L'eau, savonneuse au toucher, mousse fortement lorsqu'on y lave des substances graisseuses. L'alcali et l'iode qu'elle contient détruisent la végétation assez loin à la ronde. En dehors du village se trouve une autre source, la plus charmante peut-être de celles que j'ai vues; ses flots, limpides comme du cristal, emplissent des vasques communiquant ensemble par d'étroits canaux; elles forment des baignoires naturelles où l'ombre de bananiers aux mille tiges entretient une perpétuelle fraîcheur.

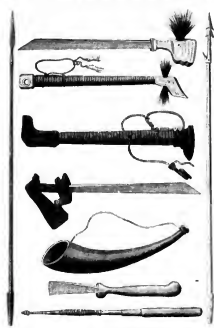
Les maisons du village ne ressemblent en rien aux habitations des indigènes des autres îles. Ce sont des enceintes ovales formées par des palissades serrées, de quatre pieds de haut, et surmontées d'un toit de chaume conique et terminé en pointe Il n'y a d'autre ouverture qu'une porte d'un mètre de hauteur. Comme les Timoriens, les naturels de Semao ont la chevelure frisée ou ondée et la peau brun cuivré; mais les « bonnes familles » du lieu paraissent mélangées avec quelque race supérieure, croisement qui en a fort amélioré les traits. J'ai vu à Coupang des chefs de l'île Savou, au sud-ouest de Semao; ils ressemblent plutôt à la race hindoue, avec leur visage aux linéaments fins

Timor, où il n'existe que dans l'intérieur; ses plus proches alliés fréquentent Java; 4° un cerf (Cervus timoriensis), peu ou point différent de ceux de Java et des Moluques; 5° un cochon sauvage (Sus timoriensis); 6° une musaraigne (Sorex tenuis), sans doute appartenant en propre à l'île, et 7° un phalanger ou opossum d'Orient (Cuscus orientalis).

Pas une de ces espèces n'est australienne ou seulement proche parente de celles de la grande terre. (*L'auteur.*)

et purs, leur nez mince et droit, leur teint brun clair. La religion des Brahmes a régné autrefois sur Java et existe encore à Bali et à Lombock. On peut donc supposer que des Hindous auront émigré dans ces parages, sans doute pour échapper aux persécutions.

Quatre jours passés à Oesse ne m'ayant donné que très-peu d'oiseaux nouveaux et pas du tout d'insectes, je retournai à Coupang pour y attendre le passage du bateau à vapeur. Mais notre traversée ne fut pas sans émotions. Les plats-bords de notre embarcation (dont la forme faisait songer à un cercueil), étaient presque à fleur d'eau, tant on l'avait chargée, en outre de mes malles et de nos personnes, de noix de coco et autres fruits pour le marché de Coupang. A peine avions-nous fait quelques centaines de mètres dans une mer passablement houleuse, que nous nous apercevions que notre pirogue s'emplissait peu à peu. Nous la sentions enfoncer; de plus, nous embarquions à chaque vague, et les rameurs, qui riaient d'abord de mes craintes, s'empressèrent de virer de bord pour retourner au rivage, qui, par bonheur, n'était pas encore loin; en poussant de côté une partie du chargement nous vidions à qui mieux mieux, mais la mer allait aussi vite que nous; la côte est une falaise contre laquelle l'Océan brisait avec furie. Nous y trouvâmes une petite coupure, une anse où nous pûmes enfin aborder; on





Armes et ustensiles des habitants de Timor. — Dessin de A. Mesnel, d'après Temmink.

tira la pirogue sur le sable; il y avait au fond une large voie d'eau, heureusement bouchée en grande partie par une écaille de coco. Quelques minutes de plus en pleine mer, et nous eussions dû, sinon sombrer nous-mêmes, du moins jeter la cargaison pardessus bord. Après avoir clos et couvert le dommage, nous repartîmes pour Timor, mais, vers le milieu du détroit, le courant était si fort et la mer si dure, que je me promis bien de ne plus me hasarder dans ces méchantes coques de noix.

J'utilisai pour mes travaux d'ornithologie la semaine qui me séparait encore de l'arrivée du paquebot.

Les singes foisonnent à Semao, mais seulement le macaque ordinaire (Macacus cynomolgus), qu'on trouve dans toutes les îles occidentales de l'Archipel; il peut avoir été apporté ici par les mariniers qui ont l'habitude d'en garder en captivité.

Delli, capitale des possessions portugaises du nord-est, est un taudis misérable en comparaison de la plus infime des villes hollandaises : des cases de boue et de chaume, un fort, simple enclos de terre durcie, une église, et une douane de même architecture primitive et qu'on ne se donne même pas la peine de tenir propres, font ressembler cette station à un pauvre village indigène : nuls essais de culture aux environs. La maison de Son Excellence le Gouverneur est la

seule qui paye de mine, et encore n'est-ce qu'un simple bungalow aux murs blanchis. Mais comment douter que Delli ne soit une terre civilisée, à la vue des employés en costume de ville blanc et noir et des officiers aux uniformes resplendissants qui passent et repassent en nombre tout à fait disproportionné avec l'aspect misérable de cette petite ville!

Une nuit de séjour dans ce lieu entouré de marécages et de plaines fangeuses suffit pour donner au nouveau venu des fièvres paludéennes qui souvent se terminent par la mort. Pour éviter la malaria, le capitaine Hart, mon hôte, couchait à sa plantation, située sur une petite colline à trois kilomètres de la ville, à côté d'une case que M. Geach, ingénieur des mines, me fit l'amitié de partager avec moi. Nous nous y rendîmes à cheval dès le même soir; le lendemain on y transporta mes effets; je pus enfin m'installer et m'occuper de mes travaux d'une manière suivie.

Les environs étaient couverts d'acacias et d'arbrisseaux épineux, excepté dans une petite vallée ombreuse, arrosée par un ruisseau venant de la montagne. Les oiseaux sont de familles assez variées, mais, chose surprenante! à une ou deux exceptions près, les espèces de Grande-Bretagne ont des couleurs autrement éclatantes que leurs congénères de cette île tropicale. Les coléoptères sont si rares, que le plus enthousiaste des naturalistes se lasserait bien vite de ne trouver que quelque vulgaire escarbot. Les seuls insectes qui méritent l'attention sont les lépidoptères, dont les espèces, tout en étant comparativement peu nombreuses, m'offraient de nouveaux sujets en assez grande proportion. Les berges du ruisseau étaient mon principal champ de découvertes; tous les jours, je longeais d'aval en amont et d'amont en aval son lit ombragé, qui plus haut devient rocheux et escarpé. C'est là que j'ai trouvé les beaux et rares papillons à ailes fourchues, Pœnomsüs et Pliris, dont les mâles, très-dissemblables, appartiennent à des sections différentes, tandis que je n'aurais su distinguer entre les femelles au vol, pas plus qu'un œil peu exercé ne le pourrait faire dans une collection.

Indigène de Timor. — Dessin de E. Chabot, d'après Temmink.

Vers le commencement de février, nous allâmes passer une semaine à Baliba, dans la montagne, à une hauteur de six ou sept cents mètres; il nous fallut la moitié de la journée pour arriver à destination, quoique la route que nous prîmes n'eût guère que trois lieues de longueur. Les sentiers ne sont que des pistes escaladant parfois les roches escarpées, enfilant parfois d'étroites et profondes passes, creusées par le pied des bêtes de somme, et où nous nous suivions à la file, les cavaliers d'abord, puis les chevaux chargés de nos effets et d'objets de ménage.

Trois cases à murailles basses, construites sur des poutres, aux faîtes très-élevés, formés d'herbes entrelacées et descendant à moins d'un mètre du sol, voilà le village de Baliba. Un des côtés de notre logis n'était même pas encore terminé; nous y installâmes des bancs, une table et un paravent qui nous formait une chambre à coucher. Mais quelle vue splendide sur Delli et sur la mer immense! Le pays est montueux et peu boisé, si ce n'est dans les creux occupés par quelques parcelles de forêt. Mon espoir d'y trouver quelques insectes fut complétement déçu, sans doute à cause de l'humidité du climat; les brumes ne disparaissent que tard dans la matinée; vers midi, elles s'amoncellent encore; à peine si le soleil brille une ou deux heures par jour. Nous fîmes maintes courses à la recherche du gibier à poil et à plume. Le coq des Indes (Gallus bankiva) nous fournit quelques bons repas, mais nous ne vîmes pas de cerfs. — Plus haut,

dans la montagne, les indigènes récoltent d'excellentes pommes de terre; on nous tuait un mouton tous les deux jours : nous dévorions dans ce climat humide où le feu est une société des plus agréables.

Les Portugais habitent Delli depuis trois siècles au moins, et quoique la moitié des résidents européens y soit, de fondation, malade des fièvres paludéennes, personne n'a eu l'idée de bâtir une maison dans ces charmantes collines qu'une belle route mettrait à une heure de cheval du port; on trouverait même des stations presque aussi salubres sur les plateaux inférieurs plus rapprochés de la ville. Le blé vient admirablement de mille à douze cents mètres au-dessus du niveau de la mer; le café prospérerait de trois à six cents mètres : on mesure par centaines de kilomètres carrés les terrains d'altitude intermédiaire où croîtraient à merveille les divers produits qui demandent des conditions atmosphériques intermédiaires aussi à celles qu'exigent les deux plantes susnommées — et, on n'a pas encore fait un kilomètre de route, on n'a pas établi une seule plantation!

Il faut que le climat de Timor ait quelque chose de particulier pour que, sous les tropiques, le blé se puisse cultiver dans des régions si peu élevées. Le grain est d'excellente qualité; je n'ai nulle part mangé de pain meilleur : il est aussi bon que celui qu'on peut faire avec la plus belle fleur de farine importée d'Europe ou d'Amérique. Et si les indigènes se sont d'eux-mêmes adonnés à la culture de plantes étrangères — pommes de terre et froment — qu'ils portent à la ville à dos de cheval par les plus affreux casse-cou possibles et vendent à très-bas prix, — que serait-ce donc si la métropole prenait la peine de percer des routes, d'instruire, d'encourager et de protéger les naturels? — Cette île, aride en apparence et au premier abord si pauvre en comparaison de ses sœurs des tropiques, deviendrait un vaste champ de production pour nombre de denrées indispensables aux Européens et qu'ils sont obligés de faire apporter de l'autre côté du globe.



Indigène de Timor. — Dessin de E. Chabot, d'après Temminck.

Les montagnards de Timor appartiennent au type papou; ils ont des membres assez grêles, la chevelure frisée et en buisson, la peau brun noirâtre et le long nez à bout tombant si caractéristique des Papous et qu'on ne voit jamais sur les visages malais. La population des côtes est d'un sang fort mêlé, et tire son origine des diverses races de l'archipel, des Portugais, et sans doute un peu des Hindous. La taille moyenne est moins élevée, les cheveux sont ondés plutôt que frisés, les traits moins proéminents. Les maisons posent sur le sol, tandis que les montagnards construisent les leurs sur des pilotis de trois ou quatre pieds de haut. Ils ont pour principal vêtement une pièce d'étoffe entourée autour de la ceinture et pendant sur les genoux. La gravure que nous reproduisons (p. 229), d'après une photographie, représente deux Timoriens avec le parapluie national, qui est une feuille entière de palmier éventail cousue avec soin au pli de chaque foliole afin de l'empêcher de se fendre. Pendant les averses on le tient appuyé sur l'épaule. On se sert aussi, comme vases d'eau, des feuilles non encore développées du même palmier et c'est dans de grandes hottes de bambou que l'on enferme le miel que l'on va vendre au marché. En général, les Timoriens ont tous une besace faite d'un carré de toile au tissu très-serré, dont les quatre coins sont attachés par des cordelettes et souvent ornés de perles et de passequilles. Les entre-nœuds de bambou sont les cruches du pays.

Le « pomali » de Timor répond tout à fait au « tabou » des Polynésiens et inspire une terreur non moins

grande. On l'applique aux plus vulgaires occasions et quelques feuilles de palme fichées sur la palissade d'un jardin en signe de « pomali » le préservent des voleurs encore mieux que chez nous les écriteaux menaçant les personnes trop curieuses, de piéges à loup, de chiens féroces, de fusils à ressort. — Les morts, placés sur un échafaud élevé de six ou huit pieds au-dessus du sol et parfois couvert d'un toit, attendent leur enterrement jusqu'à ce que la famille puisse donner un grand repas. — Les Timoriens, voleurs fieffés et toujours en guerre entre eux, saisissent toutes les occasions possibles de s'emparer traîtreusement des gens des autres tribus pour en faire des esclaves, mais ils ne sont pas sanguinaires et les Européens peuvent aller et venir dans le pays en toute sûreté. A l'exception de quelques métis habitant les villes, il n'y a pas d'indigènes chrétiens dans l'île de Timor. Presque partout les naturels gardent leur indépendance et méprisent leurs soi-disants maîtres.

La moralité est à Delli à un niveau aussi bas que dans les terres les plus reculées du Brésil et on y regarde sans mot dire des crimes qui, en Europe, attireraient sur le coupable les poursuites judiciaires.

La végétation spontanée de Timor est pauvre et monotone, à en juger d'après ce que j'ai vu moi-même et les descriptions de M. Gsach. Les chaînes de collines sont partout couvertes d'Eucalyptus rabougris qui seulement de temps à autre s'élancent en arbres magnifiques; çà et là, clair-semés dans leurs groupes, on trouve l'acacia et le sandal odoriférant, pendant que les montagnes plus hautes qui s'élèvent à deux mille mètres et plus sont tout à fait stériles ou revêtues de gazon grossier. Des touffes d'herbages parsèment les terres basses et les plaines nues se tapissent d'une menthe sauvage au facies de l'ortie. C'est à Timor qu'on trouve le splendide lis couronné (Gloriosa superba), serpentant parmi les buissons qu'il étoile de ses fleurs éblouissantes, et une espèce de vigne portant des grappes irrégulières de raisins hérissés de poils, à saveur grossière, mais très-sucrés. La végétation est plus riche dans quelques vallées où les arbustes épineux et les plantes grimpantes forment des halliers presque inextricables.



Le village de Macassar. — Dessin de H. Clerget, d'après Dumont d'Urville.

VII

CÉLÈBES.

Macassar. — De septembre à novembre 1856.

Ce fut avec la plus grande satisfaction que je mis le pied sur le rivage de Macassar.

Dans cette partie de l'île, la côte, plate et basse, est bordée d'arbres et de villages qui empêchent de voir l'intérieur, sinon, de loin en loin, par des échappées qui montrent une immense étendue de rizières nues et marécageuses. Des collines peu élevées paraissent à l'arrière plan, mais à cause des brouillards perpétuels de la saison, je ne pouvais nulle part discerner la haute chaîne centrale de la péninsule ni le célèbre pic de Bontyne qui la termine vers le Sud.

Le *Stationnaire* de la colonie, belle frégate de quarante-deux canons, était mouillé dans la rade avec un petit vapeur de guerre et deux ou trois cotres employés à croiser contre les pirates qui infestent ces mers. On y voyait aussi quelques navires de commerce à voiles carrées et une trentaine de « *praos* » de diverses grandeurs. J'avais des lettres de recommandation pour un Hollandais, M. Meeman, et pour un négociant danois : tous deux parlaient anglais et promirent de me chercher une résidence favorable à mes travaux. En attendant, à défaut d'hôtel, je m'installai dans une espèce de cercle.


Indigène de Menado (Célèbes). — Dessin de E. Chabot, d'après Dumont d'Urville.

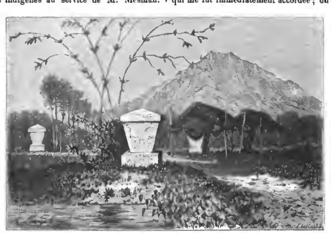
Je n'avais pas encore visité de ville hollandaise et Macassar me parut plus propre et plus jolie que tout ce que j'avais vu jusque-là en Orient. — La colonie a édicté, du reste, d'admirables règlements d'administration locale : toutes les maisons européennes sont fréquemment blanchies à la chaux ; à quatre heures de l'après-midi, chaque propriétaire doit arroser sa portion du chemin ; les rues sont entretenues avec soin, les eaux ménagères et les immondices se rendent par des tuyaux dans de larges égouts à ciel ouvert où on fait entrer la haute marée, qu'on laisse s'écouler après le flot de manière à les nettoyer parfaitement. Une très-longue rue parallèle à la berge est consacrée aux affaires et surtout occupée par les bureaux et les magasins des marchands hollandais ou chinois et les boutiques ou bazars des naturels. Elle s'étend vers le nord pendant près de deux kilomètres et peu à peu n'est plus formée que de cases indigènes, souvent pauvres et misérables, mais construites à l'alignement et presque toujours accompagnées d'arbres fruitiers. Une foule de Bougis et de natifs de Macassar la parcourent du matin au soir, vêtus d'un caleçon de coton descendant à mi cuisse et de l'universel sarong malais, aux vives couleurs en damier et qu'on porte serré autour de la taille ou drapé sur les épaules. Deux courtes rues parallèles à la grande et fermées par deux portes constituent l'ancienne ville hollandaise. Au midi, se trouvent le fort, l'église et une route tombant à angle droit sur la plage et qui passe devant la résidence du gouverneur et des principaux fonctionnaires. Au delà du fort, près de la mer, une autre longue rue se compose de cases indigènes et de maisons de campagne appartenant aux négociants. Tout autour s'étendent à perte de vue des rizières, naguère un tapis de verdure, maintenant sèches, nues, repoussantes, couvertes de chaumes poussiéreux et de mauvaises herbes. Leur aspect désolé, dans cette saison, forme un contraste frappant avec les magnifiques récoltes que tout le long de l'année savent obtenir les naturels de Bali et de Lombock. Le climat est semblable, les terres sont de même qualité, mais l'admirable système d'irrigation mis en usage dans ces dernières îles produit les effets d'un printemps éternel.

Le lendemain de mon arrivée, je fis une visite de cérémonie au gouverneur, en compagnie du négociant danois qui parle très-bien l'anglais. Son Excellence se montra fort affable et me donna toute facilité pour parcourir la contrée et me livrer à mes recherches d'histoire naturelle ; nous causions en français, langue

que possèdent bien la plupart des fonctionnaires hollandais.

Le séjour à la ville m'étant à la fois incommode et dispendieux, je déménageai à la fin de la semaine pour m'établir dans une petite case de bambou que me prêtait M. Mesman, et qu'on nomme Mamajan. Située à quelques kilomètres de là sur une petite plantation de café, et à un quart de lieue plus loin que la maison de campagne de mon hôte, ma demeure se composait de deux chambres élevées de sept pieds environ au-dessus du sol; la « cave », ouverte d'un côté, me servait de salle de dissection et renfermait en outre un petit grenier à riz : un hangar tenait lieu de cuisine; plusieurs cases environnantes étaient occupées par des indigènes au service de M. Mesman.

Quelques jours passés dans ma nouvelle habitation me donnèrent la certitude que je ne pourrais beaucoup y augmenter mes richesses. Les chaumes de rix me rappelaient nos champs en automne après la moisson et sont tout aussi dépourvus d'oiseaux et d'insectes. Les villages, parsemés dans la plaine, nichés dans leurs arbres fruitiers de manière à ressembler à des parcelles de forêt, étaient mon seul champ d'activité et j'eus bientôt épuisé le nombre d'espèces qu'ils pouvaient m'offrir. Mais il m'était impossible de parcourir l'intérieur du pays sans la permission du Rajah de Goa, dont les territoires s'étendent jusqu'à une lieue de Macassar. Je me présentai donc aux bureaux du gouverneur et demandai une lettre de recommandation qui me fut immédiatement accordée; on me fit même



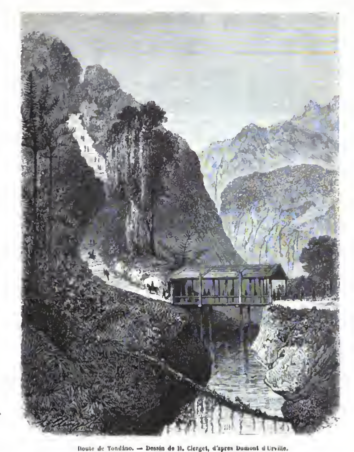
Sepultures de Minahasa (Célèbes). — Dessin de H. Clerget, d'après Dumont d'Urville.

escorter par un messager spécial chargé de remettre la missive.

Mon ami M. Mesman me prêta un cheval et voulut bien m'accompagner aussi chez Sa Majesté, qu'il connaissait beaucoup. Le Rajah était assis devant sa porte, surveillant la construction d'une case; nu jusqu'à la ceinture, il ne portait que le sarong et le caleçon national. On nous donna deux chaises; les chefs et les autres indigènes s'assirent par terre. Le messager, s'accroupissant aux pieds du prince, présenta la lettre cousue dans un morceau de soie jaune. On la fit passer à un des principaux officiers, qui déchira l'enveloppe et remit le papier au Rajah; celui-ci en prit connaissance et le montra à M. Mesman, qui lit et parle couramment le dialecte du pays; mon ami expliqua tout au long mes désirs. Sa Majesté me donna immédiatement la permission d'aller et de venir sur ses terres comme je l'entendrais, mais m'engagea à l'avertir lorsque je voudrais m'arrêter longtemps quelque part, afin qu'elle envoyât ses ordres pour que personne ne me fît tort. On nous porta du vin, puis de mauvaises confitures et du café détestable; je n'en ai nulle part bu de plus mauvais que dans les endroits où on le cultive.

R. Wallace.

(La suite à la prochaine livraison.)



Route de Tondâno. — Dessin de H. Clerget, d'après Dumont d'Urville.

L'ARCHIPEL MALAISIEN,

PATRIE DE L'ORANG-OUTAN ET DE L'OISEAU DE PARADIS.

RÉCITS DE VOYAGE ET ÉTUDE DE L'HOMME ET DE LA NATURE,

PAR ALFRED RUSSELL WALLACE[1].

VII (suite).

CÉLÈBES.

Macassar. — De septembre à novembre 1856,

Je fis plusieurs courses dans le pays à la recherche d'une bonne station de chasse. A quelques kilomètres dans l'intérieur, les villages sont éparpillés sur des terrains boisés, restes d'une ancienne forêt vierge dont les essences ont presque toutes été remplacées par des

1. Suite. — Voy. t. XXII, p. 145, 161; t. XXIV, p. 225.

arbres fruitiers, notamment par des plantations de bambou et par le grand palmier (Arenga saccharifera) qui fournit du vin, du sucre et de grossières fibres noires avec lesquelles on fait des câbles.

Dans les lieux les plus ombragés, les lépidoptères sont assez nombreux, surtout les Euplœa et les Danaïs, qui fréquentent les jardins et les massifs d'arbustes et dont le vol faible rend la conquête peu glorieuse. C'est là que j'ai trouvé deux espèces inconnues aux naturalistes européens[1] : l'un, admirable papillon bleu pâle et noir, rase le sol parmi les fourrés et se pose de temps à autre sur les fleurs; l'autre, à peine moins remarquable, a une bande orangé vif sur fond noirâtre; tous deux appartiennent aux Piérides, groupe renfermant nos papillons blancs qui leur ressemblent si peu au premier abord.

Un léger accès de fièvre intermittente me fit garder la maison de Mamajan pendant quelques jours. Dès que je fus un peu mieux, M. Mesman m'accompagna à Goa, où je voulais voir le Rajah. Le prince assistait à un combat de coqs sous un hangar voisin; il quitta immédiatement ce spectacle pour nous recevoir et nous montâmes avec lui le plan incliné qui sert d'escalier au palais. C'est une grande et belle case au parquet de bambou et aux fenêtres garnies de vitres, presque toute occupée par une vaste salle traversée par les piliers qui soutiennent le toit. Près d'une croisée, la reine, accroupie sur un grossier fauteuil de bois, mâchait l'éternelle noix de bétel; à côté de Sa Majesté on voyait le crachoir de laiton et la boîte de sirih accoutumés. Le Rajah, flanqué d'un petit garçon qui portait les mêmes ustensiles, s'assit vis-à-vis d'elle sur un siége semblable, tandis qu'on nous donnait deux chaises. Les filles du Rajah et quelques autres jeunes femmes esclaves se tenaient debout dans la salle; trois seulement travaillaient à tisser des sarongs sur un métier.

Je devrais ici, à la suite de tant de voyageurs, me lancer dans une brillante description des charmes de ces belles, des élégants costumes qu'elles portaient et de leurs parures d'or ou de perles. Le corsage de gaze violette ferait bien, « voilant sans les cacher les tailles de roseau; » on pourrait y mêler « les yeux « étincelants, les tresses de jaie, les pieds d'Andalouse. » Hélas! mon respect pour la vérité me contraint à donner seulement la description exacte des personnes et des choses que j'ai vues! Les princesses, il est vrai, étaient suffisamment jolies, mais ni leurs vêtements, ni leur visage, n'avaient cet air de fraîcheur et de propreté sans lequel les autres charmes ne sont rien. Tout était sale, fané et fort peu royal pour des yeux européens. Seul, le Rajah tranchait sur la vulgarité de son entourage par ses manières dignes et calmes et le grand respect qu'on lui témoignait. Personne ne doit se tenir debout en sa présence, et quand il s'assied sur une chaise, toute l'assistance (les Européens exceptés, bien entendu) s'accroupit immédiatement sur le sol. « Un siége élevé » est ici plus qu'une métaphore. Et cette règle ne souffre aucune exception. Lorsque le Rajah de Lombock fit venir une berline d'Angleterre, il ne voulut pas s'en servir dès qu'il eût vu le siége du cocher : il fallut reléguer le carrosse dans les écuries, où on le montre au peuple comme un objet de curiosité.

A Mamajan j'ai vu semer de grandes quantités de maïs qui, à Célèbes, lève en deux ou trois jours, et dans une saison favorable, mûrit en moins de deux mois. Mais une semaine de pluies prématurées inonda le pays, et les plantes déjà montées en épi se flétrirent et moururent. On n'en récolta pas un grain cette année-là. — Heureusement qu'à Célèbes c'est un luxe et non une nécessité de la vie. — Dès l'apparition de la saison humide, on ensemence de riz toutes les terres situées entre Mamajan et Macassar. La charrue indigène est un grossier instrument de bois, au manche très-court, au coutre assez bien fait, au soc formé d'un morceau de palmier très-dur et assujetti par des coins. Un ou deux buffles la traînent à pas d'une excessive lenteur. On sème à la volée, puis on aplanit le sol avec une herse de bois.

Au commencement de décembre, la saison des pluies avait décidément fait son entrée; les vents d'ouest et les lourdes averses ne discontinuaient point pendant des journées entières; les champs étaient sous l'eau, les canards barbottaient et les buffles se vautraient à cœur joie. Mais tout le long de la chaussée qui conduit à Macassar, les travaux se poursuivaient sur cette boue que la charrue sillonne sans difficulté; le laboureur en tient le manche d'une main, tandis que de l'autre il agite un long bambou qui lui sert à guider les buffles. Ces animaux nécessitent une surveillance continuelle; aussi, sur la vaste plaine, on entend du matin au soir retentir sur tous les tons les cris de « Oh! ah! dji! iou! » La nuit ramène une musique d'un genre tout différent. Les terres transformées en marécages sont habitées par des grenouilles aux voix puissantes et infatigables. Moins bruyant, ce concert n'eût pas été sans charme; ce sont de profondes notes vibrantes qui parfois rappellent les sons de la basse viole d'un orchestre.

VIII

MACASSAR.

Juillet à novembre 1857.

A mon second voyage, je me décidai à visiter le district de Maros, à cinquante kilomètres nord de Macassar, où résidait M. Jacob Mesman, frère de mon hôte et qui m'avait offert secours et assistance dans le cas où j'irais dans ces parages. Je me procurai donc un passe-port, et partis un beau soir pour Maros sur un bateau que j'avais loué. Après avoir côtoyé l'île pendant toute la nuit, nous entrâmes vers l'aube dans la rivière de Maros, où nous débarquions vers trois heures de l'après-midi. Je me rendis chez le vice-

1. On leur a donné le nom de *Eronia tritæa* et de *Tachyris ithome*.

président auquel je demandai un cheval pour moi et des coulies pour mes bagages. On me les promit pour la soirée, car je voulais me mettre en route le matin de très-bonne heure. Je pris congé après une tasse de thé et retournai coucher dans le bateau. Quelques-uns des porteurs vinrent bien à l'heure dite, mais la plupart ne se montrèrent que le lendemain vers l'aube et il fallut assez de temps pour répartir mes effets entre eux, car chacun tournait le dos aux malles pesantes pour se saisir de quelque léger colis et se hâter de marcher en avant. A huit heures, j'avais enfin réussi à établir un peu d'ordre et nous nous mîmes en route pour la propriété de M. Mesman. Le pays n'était d'abord qu'une plaine uniforme de chaumes brûlés par le soleil, mais, au bout de quelques kilomètres, apparurent des coteaux escarpés, premiers contreforts de la majestueuse chaîne centrale de la péninsule. Deux lieues plus loin ils avançaient à droite et à gauche; çà et là des blocs et des aiguilles de roches calcaires perçaient le sol, tandis que des collines coniques et des mornes aux vives arêtes se dressaient isolés au milieu de la plaine. D'une sorte de plateau formant l'épaulement d'une hauteur que nous gravissions on me montra le but de notre course, charmante petite vallée fermée par un cercle de montagnes s'élevant en falaises abruptes et formant un assemblage de pointes, de pics et dômes aux couleurs les plus variées et les plus fantastiques. Au centre même se trouvait une jolie maison de bambou entourée d'une douzaine de petites cases.

M. Jacob Mesman me reçut dans un salon aéré détaché du corps de logis, construit en roseaux et couvert d'herbes sèches. Après déjeuner, il me conduisit chez son contre-maître, dont je devais partager la demeure jusqu'à ce que j'eusse choisi l'emplacement de ma case. Mais ma chambre était trop exposée au vent et à la poussière pour me permettre de poursuivre mes



Le babiroussa[1]. — Dessin de A. Mesnel, d'après nature.

travaux et l'excessive chaleur de l'après-midi me causa une attaque de fièvre qui me décida à déménager. Je fis élection d'un endroit éloigné d'environ deux kilomètres et situé au pied d'une colline boisée; en quelques jours, M. Mesman m'eut bâclé une petite case renfermant une assez vaste vérandah ou salon ouvert et une petite chambre à coucher; la cuisine fut établie sous un hangar extérieur.

La forêt, libre de sous-bois, se compose de hautes futaies, parmi lesquelles s'éparpillent nombre de ces beaux arbres (Arenga saccharifera) qui donnent le vin

1. Le babiroussa, ou cochon cerf, a été ainsi nommé par les Malais à cause de ses longues jambes minces et de ses défenses recourbées ressemblant à des cornes. Cet animal extraordinaire a la physionomie générale du porc, mais il ne fouille pas de son groin et se nourrit des fruits qui tombent sur le sol. Les défenses de la mâchoire inférieure sont pointues et très-longues; les supérieures, au lieu de suivre la direction accoutumée, croissent de bas en haut et, sortant par des orbites osseux de chaque côté de la hure, s'infléchissent en arrière jusque au-dessus des yeux; chez les vieux mâles, elles mesurent huit ou dix pouces. Il est difficile de comprendre quel peut être l'usage de ces dents phénoménales. Les anciens auteurs prétendent qu'elles leur servent de crochets pour reposer leur tête sur une branche; la courbe décrite juste au devant des yeux a suggéré l'idée plus plausible qu'elles garantissent ces organes des aiguillons et des piquants lorsque l'animal cherche des fruits parmi les fouillis de rotins et autres plantes épineuses. La femelle pourtant n'en a pas, bien qu'elle se nourrisse de la même manière; je croirais plutôt que ces défenses leur étaient autrefois nécessaires et s'usaient à mesure de leur croissance; de nouvelles conditions de milieu les ayant rendues inutiles, elles ont pris un développement anormal, tout comme les incisives du castor et du lapin lorsque les dents opposées ne les liment pas. Chez les vieux cochons cerfs, elles sont généralement cassées au bout: souvenir, sans doute, de quelque bataille.

Les canines supérieures des phacochœres (sangliers à verrue) de l'Afrique poussent en dehors et se recourbent de façon à former la transition des dents de leurs autres congénères à celles du babiroussa; ce sont les seules affinités qu'on puisse découvrir entre ces animaux; le cochon cerf paraît entièrement isolé du reste de la tribu porcine. En dehors de Célèbes et de Soula, on ne le trouve qu'à Bourou. (*L'auteur.*)

et le sucre de palmier. On y trouve aussi beaucoup de jaquiers sauvages (Artocarpus), fournissant à foison le fruit réticulé qui, cuit au four, forme une nourriture excellente. Le sol était jonché de feuilles comme nos bois en novembre; les petits ruisseaux avaient tari dans leurs lits pierreux : à peine si on y trouvait une goutte d'eau, voire même un peu d'humidité. Mais à cinquante mètres au-dessus de ma case, au pied de la colline, on creusa dans le ravin un grand trou d'où nous tirions l'eau potable et où j'allais prendre mes ablutions accoutumées au moyen de seaux qu'on me versait sur le corps.

Je ne me suis guère jamais senti plus dispos que pendant ma résidence dans ce pays. A six heures du matin, tandis que je prenais mon café, mes yeux s'arrêtaient sur quelque oiseau rare posé sur un arbre



Chute de la rivière, à Toudano. — Dessin de H. Clerget, d'après Dumont d'Urville.

voisin. Je m'élançais en pantoufles, et réussissais quelquefois à m'emparer d'une proie depuis longtemps convoitée. Le grand calao de Célèbes (Buceros cassidix) volait à grand bruit d'ailes au-dessus de ma tête; des singes assez semblables aux babouins (Cynopithecus niger) me regardaient, surpris de mon intrusion dans leurs domaines; pendant la nuit, des bandes de porcs sauvages erraient autour de la case, dévorant les débris du ménage, et m'obligeant de serrer dans ma chambre tout objet mangeable ou fragile de notre petite cuisine. A l'aube et au crépuscule, quelques minutes de recherches sur les troncs abattus autour de la maison me donnaient souvent plus de coléoptères qu'autrefois des chasses de toute une journée, et j'utilisais ainsi les moments inévitablement perdus lorsque je campais dans les villages éloignés



Une vue à Célèbes. — Dessin de H. Clerget, d'après Temmink.

de la forêt. Partout où transsude la sève sucrée du palmier arenga, les mouches se rassemblent par myriades et j'y ai recueilli la plus belle collection que j'en aie jamais faite.

Quelles heures délicieuses j'ai passées à côtoyer ces torrents desséchés ombragés d'une végétation magnifique! J'eus bientôt fait connaissance avec chacun des trous d'eau, des roches et des arbres morts dont est parsemé leur lit; je m'approchais à pas de loup, retenant mon haleine pour mieux en surprendre les craintifs habitants. Ici je trouvais toute une pléiade du rare Tachyria zarinda; ils s'envolaient à mon approche déployant leurs ailes orangé vif et rouge vermillon, pendant que s'éparpillaient au milieu d'eux quelques papillons à bandes bleues. Là, sous les ramures qui se croisent au-dessus de la gorge, je pouvais espérer de saisir un Ornithoptère au repos. A certains troncs pourris j'étais sûr de trouver la petite Cicindèle tigrée (Therates flavilabris); au plus épais des fourrés l'Amblypodia, petit papillon d'un bleu métallique, était posé sur les feuilles en compagnie de quelques beaux coléoptères des genres Hispida et Chrysomèles.



Dessiné par A. Vuillemin. Gravé chez Erhard.

Vers la fin de septembre, j'allai visiter les célèbres chutes de la rivière Maros. Sur un cheval appartenant à M. Mesman, et muni d'un guide pris dans le village voisin, je partis à six heures du matin en compagnie d'un de mes gens. Une course de deux heures parmi les rizières plates qui côtoient les montagnes s'élevant à notre gauche en falaises grandioses, nous mena sur le bord du cours d'eau, à peu près à mi-chemin entre Maros et les cataractes, où nous arrivâmes une heure après par un assez bon chemin.

La rivière, large d'une vingtaine de mètres, sort d'une fissure entre deux murs latéraux de roches calcaires, et se déploie en nappes minces sur une masse arrondie de basalte haute d'une quarantaine de mètres et formant deux surfaces courbes séparées par une légère saillie. L'eau écume et tournoie en cônes concentriques jusqu'à ce qu'elle tombe dans le bassin profond creusé au-dessous. Par le bord même de la cascade, un chemin étroit et très-escarpé conduit au cours supérieur de la rivière, et pendant quelques centaines de mètres le côtoie sur une étroite rampe le long de la falaise; souvent il prend le lit même du torrent; après quoi, la roche reculant un peu d'un côté et laissant une berge boisée, il continue jusqu'à une autre chute plus petite que la précédente. La rivière a l'air de sourdre d'une caverne, tant elle est encombrée d'éboulis de rochers qui barrent le passage et empêchent d'aller plus loin. On ne peut approcher de la cascade même qu'en prenant une sente étroite qui contourne une énorme tranche de roche à demi détachée de la montagne, dont elle est séparée par un intervalle de deux ou trois pieds, débouché d'une crevasse obscure qui s'étend dans les entrailles de la montagne, et que je jugeai inutile d'explorer.

Traversant le torrent un peu au-dessus de la chute supérieure, le sentier escalade une déclivité abrupte pendant cinq ou six cents pas, puis entre par une brèche dans une vallée étroite enclavée par de hautes murailles de roc à pic. Un peu plus loin, cette vallée oblique à droite et devient une simple fissure dont peu à peu les parois se rapprochent jusqu'à n'être plus distantes que de deux pieds; le fond, se relevant, devient une sorte de col, qui sans doute conduit dans une autre vallée que je n'eus pas le temps de visiter. A l'endroit où commence cette crevasse, le sentier tourne à gauche, enfile une gorge et escalade une pente au-dessus de laquelle une belle arche naturelle passe à une hauteur de cinquante pieds environ. De là, une descente des plus ardues à travers la jungle épaisse, par les solutions de continuité de laquelle on entrevoit des précipices et de lointaines montagnes pelées, communique sans doute avec la vallée supérieure de la rivière.

Le sentier raboteux qui longe le torrent est la route de grande communication entre Maros et le territoire Bongie. Il est impraticable pendant la saison pluvieuse.

Menado. — Juin à septembre 1859.

Ce fut deux ans plus tard, après mon séjour à Coupang (Timor), que je visitai l'extrémité nord-est de Célèbes. Le 10 juin 1859, je débarquai à Menado, où je fus parfaitement reçu par M. Tower, négociant anglais, depuis longues années établi dans le pays.

La petite ville de Menado est une des plus jolies de l'Orient. Elle ressemble à un vaste jardin parsemé de rustiques villas séparées par de larges rues généralement à angles droits. De bonnes routes se ramifient en tous sens dans les terres, bordées de jolies cases, de parterres bien soignés, de plantations florissantes, entremêlées de bosquets d'arbres fruitiers. A l'ouest et au sud, les montagnes avec leurs groupes de pitons volcaniques, hauts de 2000 à 2300 mètres, forment le grandiose arrière-plan du paysage.

Les habitants de Minahasa (ainsi nomme-t-on cette partie de Célèbes) diffèrent beaucoup de ceux du reste de l'île, comme de toutes les autres peuplades de l'archipel. Leur teint brun clair ou jaune foncé se rapproche souvent de celui des Européens; leur corps est un peu gros pour leur petite taille, mais leurs membres sont bien faits; leur physionomie ouverte et agréable se défigure plus ou moins lorsqu'ils avancent en âge par la saillie des pommettes des joues; ils ont la chevelure longue, plate et noire des Malais. — Mon itinéraire arrêté, je partis le 22 juin, à huit heures. M. Tower me mena quelque temps dans sa voiture, puis M. Neys m'accompagna à cheval jusqu'au village de Lotta; j'y avais donné rendez-vous au contrôleur de Tondáno qui revenait d'une de ses tournées mensuelles et voulait bien me servir de guide et de compagnon de voyage. De Lotta, une montée presque continuelle pendant trois lieues nous conduisit au plateau de Tondáno, élevé d'environ huit cents mètres au-dessus du niveau de la mer.

Vers une heure, nous arrivâmes à Tomohon, chef-lieu de district, que je quittai le lendemain, escorté de douze hommes chargés de mes effets.



Sources chaudes, près le lac de Tondáno. — Dessin de H. Clerget, d'après Dumont d'Urville.

Notre route montait jusqu'à un col de treize cents mètres d'altitude à peu près, puis descendait de deux cents mètres au village de Rurúkan, le plus élevé du district de Minahasa et probablement de Célèbes tout entier. Il est situé sur un petit plateau terminé d'un côté par le versant escarpé et ombreux qui descend au beau lac de Tondáno, fermé sur la rive opposée par une chaîne volcanique. De l'autre côté, un ravin profond sépare Rurúkan d'une contrée montueuse et boisée.

Les plantations s'étendent jusqu'au village; les caféiers rangés en ligne, sont soigneusement étêtés à une hauteur uniforme de sept pieds environ. — Le riz réussit parfaitement dans cette région; ce petit hameau de soixante-dix feux en vendait pour plus de deux mille cinq cents francs par an.

Je fis choix d'une petite case bâtie presque sur le rebord du dangereux talus qui descend au torrent, et de là je jouissais d'un admirable point de vue.

C'est pendant mon séjour à Rurúkan que j'eus la « satisfaction » d'éprouver un assez rude tremblement de terre. Le soir du 29 juin, à huit heures un quart, comme j'étais assis à lire, la case commença à branler par un mouvement d'abord peu sensible, puis croissant rapidement de vitesse. Pendant quelques secondes, je « jouis » à mon aise d'une sensation si nouvelle, mais en moins d'une demi-minute le vacillement devint assez fort pour me secouer sur ma chaise et faire visiblement osciller la maison, qui craquait et crépitait comme si elle allait se briser. Partout, dans le village, retentissaient les cris de « Tana goyang! Tana goyang! » (Tremblement de terre!) Les femmes et les enfants poussaient des clameurs assourdissantes : je crus prudent de dételer, mais j'avais le vertige, mes pas chancelaient; à peine si je pouvais me tenir en équilibre; pendant une minute au moins, il me semblait que je venais de tourner longtemps sur moi-même; j'avais presque le mal de mer. En rentrant à la maison, je trouvai une bouteille d'arack renversée et le gobelet qui me servait de lampe jeté en dehors de sa soucoupe. Les secousses me parurent verticales, rapides, vibratoires, par saccades,

Elles auraient suffi, sans nul doute, pour renverser des cheminées de briques, des murs et des clochers; mais comme ici les maisons sont en bois, elles ne peuvent être gravement endommagées que par des oscillations qui détruiraient entièrement une ville européenne. Dix ans auparavant, une plus forte secousse avait renversé plusieurs cases et causé la mort de quelques personnes.

Quelques jours après cet incident, je me rendis à Tendáno, gros village de sept mille âmes, situé à l'extrémité nord du lac du même nom. Je dînai chez M. Bensneider, le contrôleur qui m'avait accompagné à Tomohen.

Après le dîner, un guide me conduisit aux célèbres chutes de la rivière qui sert de déversoir au lac. Elles sont situées à deux kilomètres au-dessous du village, dans un endroit où un léger renflement du sol forme la limite du bassin, et a sans nul doute été autrefois une des berges de la nappe d'eau. Le torrent entre dans une gorge étroite et tortueuse, le long de laquelle il s'élance avec furie pour plonger tout à coup dans une faille profonde, ouverture d'une grande vallée. Au-dessus de la principale cascade, la rivière n'a pas plus de dix pieds de largeur; on la traverse sur quelques planches d'où l'on peut voir, à demi cachées par une végétation vigoureuse, les eaux se précipiter follement dans l'abîme. Les yeux et les oreilles sont également saisis par le grandiose de la scène. C'est là que le gouverneur général des Indes hollandaises a trouvé la mort quatre ans avant mon excursion; il était atteint d'une maladie qui lui rendait l'existence insupportable. Son corps fut retiré le lendemain du cours inférieur de la rivière.

L'énorme quantité d'arbres et de hautes herbes qui



Le volcan de Banda. — Dessin de H. Clerget, d'après Temmink.

avancent jusqu'aux bords mêmes du précipice empêche de voir parfaitement les chutes; elles sont au nombre de deux, dont la dernière est la plus élevée; pour les regarder d'en bas, on descend dans la vallée en faisant de très-grands détours. Si les meilleurs points de vue en étaient rendus accessibles, ces cataractes seraient bientôt renommées comme les plus belles de l'archipel : elles m'ont paru hautes d'environ cinq ou six cents pieds.

Après deux semaines de séjour à Rurúkan, je quittai ce charmant village. Je passai ma dernière soirée avec le contrôleur de Tondáne; le lendemain, à neuf heures, une petite pirogue me transporta au sud du lac, à seize kilomètres environ. Toute la partie nord se transforme en marécages qui s'étendent au loin; mais, à mesure que nous avancions, je voyais peu à peu les collines se rapprocher de la nappe d'eau qui ressemblait maintenant à un grand fleuve large d'une lieue. Nous débarquâmes à Kakas; je dînai chez le chef dans une jolie case, puis je me rendis au lieu qu'on m'avait désigné, Langowan, situé dans une plaine à quelque six kilomètres de là. Je défis mes malles et je m'installai tout à mon aise dans la grande maison ouverte aux touristes.

Je visitai les sources thermales et les volcans de boue si curieux qu'on trouve dans les environs. Un sentier pittoresque tracé parmi les plantations et les ravines nous conduisit à un admirable bassin circulaire, d'à peu près quarante pieds de diamètre, entouré d'une margelle naturelle à courbure si parfaite qu'elle semble plutôt une œuvre de l'art. Des nuées de vapeurs sulfureuses planent sur sa surface; l'eau pure et presque bouillante dont il est empli déborde par-dessus la vasque et forme un petit ruisseau, encore trop chaud à une centaine de mètres pour qu'on puisse y tenir la main. Un peu plus loin, dans un bois au milieu des



Amboine. — Expulsion d'un intru (voy. p. 254). — Dessin de Sorrieu, d'après M. Wallace.

broussailles, deux autres sources, à centour plus irrégalier, jaillissent à groe bouillone, et, par intervalles de quelquea minutes, dégagent de la vapeur et des gaz qui lancent dans les airs des gerbes cristallines da trois en quatre pieds de haut.

Les volcans de bene, à deux kilomètres environ des eaux thermales, aont encore plus extraordinaires : dans une légère dépression de terrain en pente, en voit un petit lac de fange liquide semée per endroits de larges taches bleues, reugea et jaunes, et bouillonnaut en laisant échapper des bulles de gaz. Tout autour l'argile durcie est parcée da puits étroits, petits cratères remplis de boue fumante ; les éruptiens en miniature se succèdent sous les yeux du spectateur : il se forme d'abord un trou par où s'élancent dee jats de vapeur et de fange brûlente et qui, en se desséchant, devient un cône au sommet duquel s'ouvre un cratère. Il serait imprudent de centampler de trop près ces phénomènes; le sous-sol est évidemment en ébullition et le terrain cède seua les pas comme une mince croûta de glace. Je réussis cependant à m'avancer auprès d'un das petits jeta margineux et j'étendais la main peur me rendre mieux compte de la chaleur qui en pouvait rayonner, lersque qu'une petite bluette de boua liquida m'éclaboussa le deigt qu'elle brûla cemme de l'eau bouillante. A quelques mètres plus lein, une surface nne, plane et chauda comme la sole d'un feur, est, sans nul doute, un ancien étang de boue desséché et durcie. Partout à la ronde affleurent des gisements d'argile blanche et rougeâtre empleyée dans le pays à badigeonner les murs; la chaleur du sel est si forte qu'à peine si je peuvais tenir la main dane des fissures de quelques pouces de profondeur d'où s'élève une épaisse vapeur soufrée. Quelques années auparavant, d'après ce qu'on raconte, un voyageur français s'étant hasardé trep près du lac de boue, la croûte s'en effondra et il fut englouti dana l'herrible chaudière.



Tanysiptère des Forêts. — D'après M. Wallace.

Il semblerait, au premier aberd, que ces foyers d'intense chaleur sont pour cette région une menace perpétuelle; il eat probabla cependant qu'ils tiennent lieu de soupapes de sûreté, et que les inégalités da résistance des parties diverses de l'écorce terrestre empêcherent teujours l'accumulation des ferces nécessaires pour soulever et bouleverser le sol sur une certaine étendue.

Le grand velcan situé à dix kilomètres vers l'ouest n'a pas donné signe de vie depnis une trentaine d'années; à cette époque, il couvrit le peys de cendres et présenta, dit-on, un spectacle des plua magnifiques. Les plaines qui entourent le lac de Tondáno, formées da produits ignés en décomposition, sont d'une étonnanta fertilité, et au moyen d'un système de rotation convenable ils denneraient constamment des récoltes. On y sème du riz trois ou quatre années consécutives, puis en laisse rapeser la sol pendant une période égale avant d'y remettre la même céréale ou du blé de Turquia. Un bon terrain rapporte trente pour un et les caféiers dennent des fruits abondanta sans engraia et presque sans culture.

Le plateau de Tondáno est presque partout hebité par des naturels au teint à peine plus coloré que les Chineis, aux jelis visagee à demi européens.

La mauvaise saisen et la maladie de mes chasseurs me faisant perdre un temps précieux, ja reteurnai à Menado au bout de trois semaines; je fus pris mei-même d'una fièvre légère, puis je passai quinze jours à sécher et à emballar mea collectiens.

IX

BANDA.

Décembre 1857. — Mai 1859.
Avril 1861.

Le paquebot hollandais qui me transporta à Banda et à Amboine est un navire confortable et spacieux, queique asaez mauvais marcheur pour ne faire que deux lieuea à l'heure en beau temps. Nous étions quatre passagers en tout : aussi jamaia voyage maritime ne me fut-il plus agréable. La manière de vivre diffère un peu de calla à laquelle noue sommes accoutumés sur nos vapeurs : il n'y a point de domestiques, chaque personne « respectable » emmenant invariablement les siens; le maître d'hôtel ne s'occupe que du salen et de la cuisine; à dire vrai, cette dernièra partie du service n'est point une sinécure : la matin à six heures en sert thé eu café, à volonté; à sept, léger déjeuner : thé, café, sardines; à dix, on apporte sur le pont du

madère, du genièvre, des amers pour aiguiser l'appétit en voe du premier repas « de food » qui commence à onze heures; à trois heures, thé et café; à cinq, nouvelle apparition de liqueurs apéritives; à six heures et demie, loog et plantureux dîoer avec porter et vin de Bordeaux; à huit, thé et café quatrième édition. Entre temps oo n'a que la peine de demaoder pour qu'on vous apporte de la bière et des limonades gazeuses. Aussi les persoooes solides d'estomac ne manquent pas de moyens de tromper l'enoui d'une traversée de long cours.

Nous touchâmes à Coupaog, à l'ouest de la grande île de Timor, que nous côtoyâmes pendant plusieurs ceotaines de milles, ayant toujours sous les yeux des chaîoes parallèles de collines très-pauvres de végétation et s'étageaot les uoes au-dessus des autres jusqu'à plus de deux mille mètres; puis, mettant le cap sur Banda, nous passâmes auprès de Poulo Cambiog, de Wetter et de Roma, toutes îles volcaoiques à l'aspect aussi désolé qu'Adeo et offrant uo cootraste étrange avec la verdure vigoureuse du reste de l'archipel. Deux jours après, nous arrivioos au groupe de Banda, revêtu d'une végétatioo dont la teiote éclatante montrait que nous avioos dépassé la région des vents secs et chauds venant des plaines centrales de l'Australie. Banda est uo charmant archipel en miniature; ces trois îlots enclavent un havre sûr dont l'eau est si transparente que les polypes de corail et les plus petits objets se distinguent parfaitement sur le sable à une profoodeur de sept ou huit brasses. Le volcan, couronné de son éternelle fumée, élève son cône déoudé d'un côté du port, taodis que partout ailleurs le sol disparaît sous une verdure éblouissante.



Cataracte, à Amboine. — Dessin de H. Clerget, d'après Temmink.

En mettant le pied sur la terre ferme, je suivis un

joli sentier qui mène au point culminant de l'îlot où se trouvent la résidence et une station sémaphorique d'où l'on jouit d'un coup d'œil splendide. Au-dessous se déploie la petite ville, avec ses maisons blanches à tuiles rouges et ses cases indigènes aux toits de palmier ; elle est bornée d'un côté par le vieux fort portugais. A moins d'un kilomètre de là commence la grande île, découpée en fer à cheval et formée par une chaîne de collines abruptes couvertes d'arbres et de jardins de muscadiers; en face même de la ville, se dresse le volcan, cône presque régulier dont la base seule est tapissée d'arbrisseaux d'un vert gai. Au nord, le contour s'infléchit un peu ; et, d'une dépression située vers les quatre cinquièmes de la hauteur totale, on voit sortir deux grandes colonnes de fumée; des jets de vapeur montent de toutes parts de l'âpre surface et sur le sommet même du pic ; une efflorescence blanchâtre, sulfureuse sans doute, couvre le sol de la partie supérieure, interrompue par les lignes noires et verticales des ravines. La fumée se condense dans cette atmosphère calme et humide, et forme un nuage épais et sombre qui cache presque toujours la cime de la montagne ; le soir et à l'aube, ce nuage s'élève parfois et permet à l'œil de suivre le profil tout entier du géant (voy. p. 248).

La partie la plus élevée de l'îlot est formée de basalte cristallin ; plus bas se montrent des strates de grès ardoisier, tandis que la berge se compose de gros blocs de laves et de masses blanches de calcaire corallin. Les deux autres ont des roches madréporiques jusqu'à cent ou cent vingt mètres de hauteur ; tout le reste est lave et basalte. D'après moi, ce petit archipel, autrefois réuni à Ceram, en aura été arraché par le soulèvement du volcan. A mon second voyage à Banda



Rivière de Batour-Mera, à Amboine. — Dessin de Sorrieu, d'après Dumont d'Urville.

je visitai la grande île : une portion considérable du territoire était couverte d'arbres flétris et morts, mais encore debout, témoignage du tremblement de terre survenu deux ans auparavant et pendant lequel un terrible ras de marée avait balayé le rivage. Les mouvements du sol sont très-fréquents à Banda, où quelquefois les secousses renversent les maisons et lancent par les rues les navires mouillés dans le port.

En dépit de ces désastres et de la position isolée du petit archipel, Banda est une source de profit pour le gouvernement hollandais, qui en a fait le principal lieu de production des muscadiers; on les plante à l'ombre des grands arbres des Canaries (*Kanarium commune*). Le sol volcanique et l'humidité excessive de ces îles, où il pleut plus ou moins chaque mois de l'année, conviennent parfaitement à ces végétaux qui demandent peu de soins et pas d'engrais : en toute saison ils se couvrent de fruits mûrs, sans être jamais atteints de ces maladies, résultat des cultures forcées, qui ont ruiné les planteurs de Singapore et de Penang.

Peu de végétaux cultivés ont le port plus élégant que le muscadier. Il s'élève à la hauteur de vingt ou trente pieds ; il a des feuilles luisantes et de petites fleurs jaunâtres; le fruit a la forme et la couleur d'une pêche un peu oblongue ; la chair en est coriace ; il s'ouvre à maturité et montre son noyau recouvert de macis rouge produisant un fort bel effet. Sous ce premier tégument se trouve une amande brun foncé, la muscade du commerce. Les grands pigeons de Banda avalent ce noyau dont ils ne digèrent que l'enveloppe, et rejettent la noix non endommagée.

Le trafic de la muscade est jusqu'à présent resté un monopole entre les mains du gouvernement hollandais ; si je ne me trompe, il vient de l'abandonner en tout ou en partie, chose à mon avis inutile et peu judicieuse.

X

AMBOINE.

Décembre 1857. — Octobre 1859-février 1860.

Vingt heures de paquebot nous menèrent de Banda à Amboine, la capitale des Moluques, et l'un des plus beaux établissements des Hollandais dans l'Orient.

Cette île est formée de deux péninsules séparées par des golfes et reliées seulement par un isthme sablonneux d'un kilomètre et demi de large. Sa baie occidentale, profonde de plusieurs mètres, forme un beau port au sud duquel est située la ville d'Amboine. J'avais une lettre d'introduction pour un naturaliste allemand, le docteur Mohnike, médecin principal des Moluques. Il lit et écrit l'anglais, mais, aussi mauvais linguiste que moi, il ne le parle guère, et il nous fallait sans cesse recourir au français. Il m'offrit une chambre chez lui et me fit faire la connaissance de son adjoint, le docteur Doleschall, entomologiste hongrois, jeune homme intelligent et aimable, mais phthisique au troisième degré, quoique encore assez valide pour remplir les devoirs de sa charge. Le soir même, mon hôte me présenta au gouverneur, M. Goldmann, qui me reçut de la façon la plus cordiale et se mit obligeamment à ma disposition.

La ville d'Amboine, à part quelques rues consacrées



Mosquée à Amboine. — Dessin de Sorrieu, d'après Dumont d'Urville.

aux affaires, se compose d'allées se croisant à angles droits et bordées de haies fleuries qui forment un enclos au milieu duquel s'élèvent les maisons et les cases, à demi cachées sous les palmiers et les arbres à fruits. Les collines et les montagnes composent l'arrière-plan du paysage, et rien de plus agréable pour une promenade matinale que les routes sablées et les sentiers ombreux de la vieille cité d'Amboine.

Les volcans de l'île se reposent aujourd'hui, et on n'y connaît plus les tremblements de terre, autrefois si fréquents dans ces parages.

Tout était prêt pour mon voyage, mais si nonchalants sont les indigènes, que j'eus les plus grandes difficultés à me procurer un bateau et des rameurs pour traverser le golfe; en glissant sur les flots paisibles du port, plutôt semblable à une belle rivière, je ne me lassais pas d'admirer les coraux, les éponges, les actinies, les milliers de ces fleurs de l'Océan aux formes diverses, aux splendides couleurs, et si abondantes qu'elles cachent entièrement le sable de la mer. La profondeur de la baie varie entre vingt et cinquante pieds, et les anfractuosités, les fissures, les monticules et les vallons de la plage sous-marine offrent une multitude de stations à ces forêts vivantes. Au dedans, au-dessus s'agitaient des myriades de poissons rouges, bleus, jaunes, rayés, mouchetés, zébrés, chamarrés,

tandis que de grandes méduses translucides, roses ou orangé, flottaient près de la surface. Aucune description n'en peut rendre la surprenante beauté. Pour la première fois la réalité surpassait tout ce que j'avais lu sur les merveilles des mers de corail. Le havre d'Amboine est peut-être le lieu du monde le plus riche en madrépores, en algues, en poissons et en coquillages.

Au nord de la baie, une bonne et large chaussée franchit marécages, clairières et forêts, collines et vallées jusqu'à l'extrémité septentrionale de l'île; les roches corallines percent partout la terre rouge foncé qui remplit les dépressions et est répandue en plus ou moins grande quantité sur les plaines et les versants. La végétation forestière est d'une fécondité admirable: fougères et palmiers abondent, et je ne vis jamais tant de rotins suspendus en guirlandes à tous les arbres.

La case que je devais occuper est située dans une vaste clairière déjà plantée en partie de bananiers, dont l'ombre protégeait de jeunes cacaoyers; partout ailleurs on ne voyait que des arbres morts, à moitié brûlés ou récemment abattus; le sentier qui m'y avait mené continuait par les défrichements, puis traversait la forêt vierge pour arriver à la mer. J'avais pour demeure une simple hutte de feuillage, composée d'une vérandah et d'une petite chambre noire élevée de cinq pieds au-dessus du sol; quelques marches grossières conduisaient au centre de la galerie. Planchers, parois, tout était en bambou, ainsi que les deux chaises, la table et le sofa. Je m'y installai tout à mon aise et commençai mes chasses aux insectes parmi les arbres coupés depuis peu. C'est là que je recueillis des Curculons, des Buprestes, des Longicornes aux formes élégantes, aux couleurs splendides, et la plupart entièrement nouveaux pour moi. Un entomologiste forcené pourra seul apprécier l'enthousiasme avec lequel, sous ce soleil brûlant, je fureteis parmi les ramilles et soulevais l'écorce des vieux troncs, découvrant presque à chaque minute des insectes alors très-rares ou même manquant encore à toutes les collections européennes.

Mes veillées sous la vérandah étaient consacrées à la capture des insectes qu'attirait la lumière. Un soir, vers neuf heures, j'entendis au-dessus de ma tête une sorte de frôlement, comme si quelque animal pesant se glissait sur mon toit de feuilles, puis le bruit cessa et je ne m'en occupai plus. Le lendemain, dans l'après-midi, me trouvant un peu fatigué, je m'étendis sur mon sofa pour lire; en levant les yeux, j'aperçus entre les solives du faîtage un objet tacheté de noir et de jaune, « quelque écaille de tortue, pensai-je, qu'on aura mis là pour en débarrasser la chambre. » Tout à coup je vis remuer la chose en question : c'était un gros serpent enroulé sur lui-même; ses yeux étincelaient au centre des anneaux. Un python, rampant le long d'un pilier, s'était introduit sous le toit; toute la nuit j'avais dormi à moins d'un mètre de ce dangereux voisin.

J'appelai mes deux domestiques, qui travaillaient à préparer des oiseaux; dès qu'ils eurent vu le serpent, ils dégringolèrent l'escalier de la vérandah en me conjurant de les suivre au plus vite. Quelques-uns des ouvriers de la plantation accoururent et tinrent conseil. Un d'entre eux, natif de Bourou, où foisonnent ces reptiles, se chargea seul de la besogne; ayant d'abord fait avec un rotin une sorte de lasso, il agaça, au moyen d'une longue perche, le serpent, qui commença à se dérouler avec lenteur. Notre homme lui passa adroitement le nœud au-dessus de la tête, et l'ayant glissé jusqu'au milieu du corps, essaya de tirer l'animal vers lui. Celui-ci, furieux, s'enlaçait autour des chaises et des poteaux : le tapage était à son comble; l'indigène parvint cependant à se saisir du python par la queue, et, courant comme un fou, le lança de toutes ses forces contre un arbre, afin de lui briser le crâne; mais il manqua son coup, et le serpent se réfugia sous une souche. Son ennemi le déloges de nouveau avec un bâton, s'en empare encore et, reprenant sa course, l'étourdit en lui frappant la tête, et l'acheva avec une serpe. Il mesurait douze pieds de long et aurait pu avaler un chien ou un enfant.

En fait d'oiseaux remarquables, je ne trouvai guère que deux ou trois espèces : d'abord les beaux loris cramoisis (*Eos rubra*), perruches à langue rude, d'un rouge vif, qui venaient par bandes sur la plantation. C'était chose charmante de les voir s'abattre sur les arbres en fleurs pour boire le nectar des corolles; puis un ou deux échantillons du roi des martins-pêcheurs d'Amboine (Tanysiptera nais, martin-chasseur à raquettes), un des plus beaux et des plus singuliers de cette famille splendide. Ils se distinguent de leurs congénères, qui ont presque tous des queues courtes, par deux plumes médianes immensément allongées, à rebord très-étroit, puis s'épanouissant au bout en forme de raquettes, comme chez les mosmots et quelques oiseaux-mouches. Ils appartiennent à cette branche qu'on nomme martins-chasseurs, et vivent surtout de petits mollusques terrestres et d'insectes sur lesquels ils s'abattent et qu'ils saisissent juste comme le martin-pêcheur fait des poissons. Leur habitat est très-restreint : on n'en trouve que dans les Moluques, la Nouvelle-Guinée, l'Australie septentrionale. On en connaît une dizaine d'espèces, toutes très-voisines les unes des autres, mais distinctes cependant pour chaque localité. Celle d'Amboine est une des plus grandes et des plus belles. Elle mesure dix-sept pouces jusqu'au bout de ses longues plumes; le bec est rouge corail, le dessous du ventre d'un blanc pur, le dos et les ailes sont violet foncé; les épaules, le cou, la nuque, quelques mouchetures sur le dos et les ailes, d'un bleu clair magnifique. La queue est blanche, avec les plumes finement liserées d'azur; la partie étroite des longues pennes est d'un bleu admirable. C'est une espèce entièrement nouvelle, et à laquelle M Robert Gould Gray a donné le nom d'une des Océanides.

La veille de Noël je retournai à la ville, où je passai encore dix jours chez mon excellent ami M. Mohnike. Mon absence avait duré trois semaines, sur lesquelles j'en avais perdu une à trembler de fièvre et à voir tom-

ber la pluie; cependant je rapportais une très-jolie collection d'insectes : jamais en si peu de jours je n'en avais obtenu un si grand nombre de remarquables par leur taille et leur couleur. Je comptais une douzaine environ d'espèces de Buprestes métalliques, et j'en vis trois ou quatre autres fort belles dans les boîtes du docteur; ce groupe est donc exceptionnellement riche à Amboine.

Mon séjour à la ville me fournit l'occasion de connaître la manière de vivre des Hollandais dans leurs colonies : plus sages que nous autres Anglais, ils ont adopté des coutumes en rapport avec le climat des tropiques. Toutes les affaires sont expédiées le matin; l'après-midi est consacrée au repos et le soir aux relations sociales. Ils portent chez eux d'amples vêtements de coton, et ne prennent que pour sortir des habits de drap léger à la mode européenne. Souvent ils se promènent nu-tête après le coucher du soleil, réservant le chapeau noir pour leur tenue de cérémonie. La fête de Noël passe presque inaperçue; les visites officielles et de famille sont renvoyées au 1er janvier. Ce soir-là, nous allâmes dans la maison du gouverneur, où se trouvait rassemblée une brillante société. Comme dans toutes les réunions, on servait à la ronde du thé et du café, sans préjudice des cigares, toujours admis dans les colonies hollandaises; on les allume au dessert, en présence des dames et avant que la nappe soit enlevée.



Aiguade d'Amboine. — Dessin de Sorrieu, d'après Dumont d'Urville.

Les indigènes de la cité forment une population indolente, bigarrée, semi-civilisée, semi-barbare, qui tire son origine des Papous de Ceram, des Portugais et des Malais, avec quelque mélange hollandais ou chinois. L'élément portugais domine chez « les vieux chrétiens », ainsi que l'indiquent leurs traits, leurs habitudes et l'usage de plusieurs mots lusitaniens qu'ils mêlent au malais, leur langue habituelle. Au logis, ils sont vêtus d'une chemise blanche plaquée sur le corps, d'un pantalon noir et d'une sorte de blouse de même couleur; le costume favori des femmes est aussi entièrement noir. Pour les fêtes et les grandes cérémonies, ils adoptent l'habit à queue de morue, le tuyau de poêle, et déploient avec orgueil toute l'absurdité de notre tenue d'apparat. Quoique devenus protestants, ils conservent pour leurs noces et réjouissances les processions et les chants de l'Église catholique, curieusement mélangés avec les gongs et les danses des aborigènes du pays. Leur dialecte contient peu de mots hollandais, quoiqu'ils entendent parler cette langue autour d'eux depuis plus de deux cent cinquante ans; les noms d'oiseaux, d'arbres et d'autres objets, aussi bien que nombre de termes domestiques, sont évidemment lusitaniens. Cependant aucun d'eux ne se doute que ces mots puissent venir de si loin.

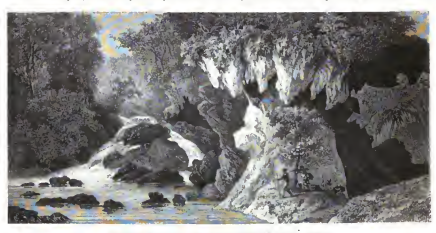
Je fus invité un dimanche à visiter une fort belle collection de poissons et d'insectes appartenant à un amateur d'Amboine. La faune maritime de l'île est peut-être sans rivale pour la rareté et la beauté des familles qui la composent. Le docteur Blecker, célèbre ichthyologiste hollandais, a publié un catalogue de sept cent quatre-vingts espèces de poissons, nombre presque égal à la totalité de celles des mers et des rivières d'Europe. Presque tous ont des teintes d'une extrême richesse et sont marqués de bandes et de mouchetures jaune d'or, rouges ou bleues; ils présentent toutes les variétés de forme qu'on peut trouver chez les hôtes de l'Océan.

Deux ans plus tard (octobre 1869) je revins dans cette île après mon séjour à Menado, et passai un mois dans une petite maison que je louai pour y ranger et y emballer les trésors que je rapportais du nord de Célèbes, de Ternate et de Gilolo. Ce fut alors que je fis ma première visite à Ceram. Je revins ensuite préparer une exploration plus complète de cette île, et, bien à contre-cœur, je dus rester deux mois à Paso, l'isthme qui réunit les deux portions d'Amboine. Le village est situé sur la côte orientale; on y jouit d'une charmante vue de la mer et de l'île de Harouka. Une petite rivière qui a son embouchure sur le bord opposé est continuée par un canal peu profond, s'arrêtant à trente mètres seulement de l'endroit qu'atteint la haute mer sur la plage du Paso. On doit traîner à bras, par-dessus la crête sablonneuse de celle-ci, les praos et les embarcations : tous les petits caboteurs de Ceram et des îlots de Saparoua et de Harouka passent au travers de cet isthme. On n'a pu

continuer le canal jusqu'à la mer, vu qu'au printemps les marées y jetteraient une barre de sable semblable à celle qui existe maintenant.

Je fus retenu à Paso par une éruption inflammatoire que m'avait causée le manque de bonne nourriture pendant mon séjour à Ceram et par l'invasion incessante de petits acares semblables aux « vendangeons », fléau des forêts de cette île. Mon corps était semé de grosses ampoules siégeant surtout sur les paupières, les joues, les aisselles, le dos, les cuisses, les genoux, les chevilles; je ne pouvais ni m'asseoir ni marcher, et il m'était bien difficile de trouver un côté sur lequel je parvinsse à me coucher sans douleur. Ces cloches se desséchaient pour être remplacées par d'autres, mais un bon régime et les bains de mer me guérirent enfin.

C'est à Paso que je savourai pour la première fois une délicieuse friandise que nulle part ailleurs je n'ai trouvée dans sa perfection : le fruit du véritable arbre à pain. On en a planté beaucoup dans les environs, et presque tous les jours nous en achetions aux bateaux allant à Amboine et qu'on déchargeait juste devant ma porte pour les transporter par-dessus la langue de sable dont j'ai parlé. Cet arbre croît dans d'autres parties de l'archipel, mais en petite quantité, et la saison du fruit passe très-vite. On le fait cuire entier sous les cendres chaudes et on en évide l'intérieur avec une cuiller. Je lui trouvai le goût d'un poudding du Yorkshire; Charles Allen le comparait à un gâteau de pommes de terre. Il est de la grosseur d'un melon, un peu fibreux vers le centre, partout ailleurs de la consistance d'un flan à la semoule. Nous le mangions parfois avec du curry, en étuvée ou frit par tranches; mais il n'est



Ravins de Batou-Ganton. — Dessin de Sorrieu, d'après Dumont d'Urville.

jamais si bon que simplement cuit au four. On le mange seul ou assaisonné n'importe de quelle façon. Au jus, ou comme garniture des plats de viande, il forme, à mon avis, un « légume » supérieur à tous ceux des tropiques ou des zones tempérées, et avec du sucre, du lait, du beurre et de la mélasse, on en fait un gâteau délicieux, de goût délicat, mais très-caractéristique, dont on ne se fatigue pas plus que du bon pain ou des pommes de terre. Si ce fruit précieux est comparativement rare, c'est que les semences en sont atrophiées par la culture, et que par conséquent l'arbre ne se multiplie qu'au moyen de boutures. La variété à graines fertiles est commune dans toute la zone tropicale, mais quoique celles-ci soient fort bonnes à manger et rappellent nos châtaignes, la pulpe qui les entoure ne vaut rien. Maintenant que le transport des jeunes plants est rendu si facile par la vapeur et les casiers de Ward, il serait à désirer qu'on dotât nos Antilles de ce « légume » sans rival : le fruit se conservant quelque temps après la cueillette, on pourrait en vendre sur les marchés de Londres et de Paris.

Le peu de mois qu'à diverses reprises j'ai passés à Amboine n'ont pas beaucoup enrichi mes collections; cette île reste pourtant brillante dans mes souvenirs : c'est là que j'ai fait connaissance avec les oiseaux et les insectes splendides qui rendent les Moluques la terre classique des naturalistes, et en caractérisent la faune comme une des plus belles du globe.

R. WALLACE.

(La suite à une autre livraison.)



Cobourg. — Dessin de Stroobant, d'après nature.

VOYAGE EN THURINGE

(ALLEMAGNE DU NORD),

PAR M. A. LEGRELLE.

1869. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Il est bien peu de Français qui connaissent la Thuringe autrement que de nom, malgré l'éloge que Voltaire en a fait en plein dix-huitième siècle : c'est un tort tout à fait regrettable. La Thuringe vaut mieux que ce dédain. Peu de contrées sont plus douces à ceux qui y vivent et plus intéressantes pour celui qui les

traverse. Il semble qu'on rencontre l'arrière-garde du moyen âge attardée dans ce massif de montagnes boisées. C'est dire tout de suite que l'homme et la nature contribuent également aux surprises quotidiennes et admiratives du touriste. Du même coup on s'enfonce dans un monde patriarcal et dans une admirable forêt, l'une des plus étendues et la doyenne probablement des forêts de l'Europe. A chaque pas une ruine gothique y ramène la pensée vers l'Allemagne féodale, tandis qu'un frais ruisseau, tout sillonné de rapides et délicates truites, entraîne malgré elle l'imagination vers le souper frugal et idyllique du soir. Tout vous y sourit à la fois, le ciel et les passants. Si vous levez la tête, c'est l'azur d'en haut que vous apercevez; détournez-la, c'est l'azur d'un sourire amical qui vous souhaite modestement la bienvenue en pleine grand'route. Quoi qu'on fasse à Berlin, chère Thuringe, sans toi ou contre toi, je ne t'oublierai jamais, car je te dois beaucoup.

Si le lecteur veut bien me le permettre, nous débarquerons d'un trait à la frontière franconienne de la Thuringe, à Cobourg, la pépinière par excellence des rois et des princes en disponibilité pour les monarchies vacantes. C'est une assez gentille ville, d'une gaieté proverbiale, s'il faut en croire une vieille rime: Coburg Frohburg[1]. Je ne suis pas sûr néanmoins que, dans l'entourage des princes de Cobourg exilés sur quelque trône étranger, on n'en ait parfois salué le souvenir des mots d'*elendes Nest*, que la politesse et mon goût personnel pour la vie paisible et studieuse des petites cités germaniques m'empêchent de traduire ici[2]. C'est que ces messieurs manquaient sans doute de ce sens précieux, source de tant de petites jouissances intimes et exquises, qui fait apprécier la simple bonhomie d'une vie obscurément laborieuse. Il y a en tout cas à Cobourg, outre la statue du prince Albert, celui que les sujets de sa femme appelaient un peu trop familièrement *the big German*[3], et qui était le frère du duc régnant, une quantité considérable de constructions attrayantes par leur architecture ou leur ornementation. Vous en trouverez la preuve graphique, et même tout à fait calligraphique, non loin de ces lignes. Il ne tiendra qu'à vous, si vous venez à Cobourg, d'y être reçu par l'ancien valet de pied du célèbre et peu populaire prince électoral de Hesse-Cassel. M. Hartdegen, l'hôte de l'*Arbre Vert*, est connu en Allemagne par un violent démêlé qu'il eut avec son prince, ce qui ne l'empêche pas de recevoir d'une manière fort aimable les modestes artistes qui viennent se reposer à l'ombre de l'*Arbre Vert*. Un homme politique chez nous jugerait inévitablement au-dessous de sa dignité de tenir un hôtel. On fonderait un journal plus radical encore que tous les journaux ultra-radicaux connus jusque-là. Ici on vient plus modestement s'assurer le pain quotidien et se préparer pour l'avenir une honnête fortune en souhaitant le bonjour aux voyageurs que leur bonne étoile amène à votre porte. L'entrée du château vous sera permise, si vous aimez les bibelots princiers. Quant au théâtre, je n'ai pas besoin de vous dire combien le caissier sera enchanté de votre visite, et les acteurs, de vos applaudissements.

Le véritable charme de Cobourg n'est cependant pas dans Cobourg même, il est au dehors. Rien de plus gracieux et de plus verdoyant que ces environs pittoresques qui ont enchaîné pour toujours tant d'existences de poëte ou d'écrivain. Rosenau, Callenberg, quelles ravissantes villas gothiques! C'est dans ce milieu pastoral, tout paré, dans la saison, d'orchidées sauvages et de gentianes, que Jean Paul a composé quelques-unes de ses œuvres les plus célèbres, le *Titan* notamment et les *Flegeljahre*, si je ne me trompe. Vous ne verrez ici ni Rosenau ni Callenberg, parce qu'on ne peut pas vous montrer tout ce qu'il y a de joli en Thuringe, ni même aux environs de Cobourg; mais il ne tiendra qu'à vous d'y prendre une idée de l'antique forteresse de la ville, qui s'appelle encore *Veste Coburg*, ou, si vous aimez mieux, pour vous mettre un peu sur la voie, *Feste Coburg*. Avec l'orthographe habituelle, vous seriez exposé, faute de savoir l'allemand, à prendre une citadelle pour un vêtement. L'allée qui y conduit est bordée des plus beaux arbres. Mais ce qui est tout à fait admirable, c'est la vue qu'on y découvre. Il y a quelques années, je suis resté là, comme pétrifié ou en extase, toute une après-dînée, l'œil fixé sur les lignes bleuâtres et montueuses de l'horizon. Au début d'un voyage, quelle indicible poésie dans cette vaste et vague étendue qui s'ouvre devant nous! Quel empressement de l'imagination à s'élancer au delà de toutes les choses visibles, toujours plus avant, parmi ses propres suppositions! La fantaisie se jette à corps perdu dans l'immense mystère de cet inconnu dont on aperçoit les vaporeuses limites. La curiosité est émue comme aux abords de la terre promise. — C'est ainsi que, de la plate-forme crénelée du vieux donjon, je contemplais au loin ces ondulations qui semblent comme une démarcation infranchissable entre l'Allemagne du Nord et l'Allemagne du Sud. Tous les géologues en effet vous diront qu'il existe au delà du Mein comme un long rempart, une ceinture de roches éruptives par lesquelles la nature semble avoir séparé pour toujours les compatriotes de Schiller des concitoyens de Scharnhorst. La différence de religion n'est pas la seule entre les habitants de ces deux versants. Le dialecte et les mœurs ne diffèrent guère moins. Le passé de l'Allemagne est du côté méridional, le présent paraît être du côté de Berlin. Mais la barrière éternelle de basalte et de trachyte ne s'en dresse pas moins entre les deux tronçons qui voudraient se rejoindre. Qu'eût-il fallu pour les rapprocher plus tôt? Accepter l'appel des bonnes occasions qui s'offraient d'elles-mêmes, écouter les vœux spontanés du pays et y céder, quand ces mêmes vœux étaient facilement réalisables. Mais le droit, paraît-il, et la paix ont perdu tout pouvoir de faire les grandes choses; la

1. Cobourg, joyeux bourg.
2. *Elendes Nest* veut dire à peu près triste bicoque.
3. Le gros Allemand.

force et la fourberie, ingénieusement combinées, ont seules désormais ce privilége. Ce que précisément on redoute là-bas, derrière moi, depuis le Mein jusqu'aux Alpes, c'est la fin d'une autonomie précieuse, le coup de grâce porté à une nationalité historique et glorieuse, la brutalité d'une main de fer noyant dans le sang toutes les libertés publiques. Au fond, les paisibles et laborieuses populations de l'Allemagne, qu'une dynastie conquérante et un parti affolé d'asservissement cherchent à déchaîner sur l'Europe, ne craignent rien plus que ce que prétend leur imposer cet *auctor imperii*, ce *Mehrer des Reiches*, chargé d'accroître indéfiniment le territoire germanique au lieu de le défendre. Mais il s'agit bien vraiment de leur avis !

De Cobourg le chemin de fer de la Werra nous permettra de remonter sans fatigue la vallée où serpente le fleuve du même nom, et qui forme une ligne stratégique intermédiaire entre celle du Rhin et celle de l'Elbe. Je dis fleuve avec raison, car la Werra, en réalité, c'est déjà le Weser. Le Weser n'est pas en effet autre chose que la Werra après sa réunion à la Fulda. Weser, Wesara, Werars, Werra, telle est la transition, d'après l'illustre professeur d'Iéna, A. Schleicher, enlevé si prématurément à la haute philologie. La première fois que j'eus l'honneur de le voir, c'était au Belvédère, auprès de Weimar. Il causait botanique avec un médecin, et si bien, que je fus sur le point de le prendre lui-même pour un pharmacien. Je ne sus qu'après son départ qui il était. Il y a des pays où un savant beaucoup moins connu eût pris soin de me faire sentir dès l'abord ce qu'il était. Mais la science allemande, si parfois elle a beaucoup trop de patriotisme, a aussi, du moins en général, une modestie d'allures, qu'il serait bon de s'approprier autant que possible ailleurs. Je demande pardon d'avoir quitté la vallée de la Werra, pour jeter cette petite pierre de l'autre côté du Rhin. Mais nul plus que Schleicher peut-être n'était propre à prouver par contraste qu'un Trissotin n'est jamais qu'un triple sot.

Je laisse mon collaborateur descendre à Meiningen, d'où il ira à votre intention prendre une vue du joli château de Landsberg, qui domine la vallée du haut de son mamelon conique. Son projet est de se rendre à Eisenach, en effleurant du sud au nord la lisière occidentale de la forêt de Thuringe. Il franchira le Dolmar, et ira visiter une ville extrêmement curieuse, Schmalkaden, célèbre dans l'histoire religieuse et politique, parce qu'à la suite de longues conférences la ligue protestante y fut signée en 1531. Jusqu'en 1546 la petite cité resta, en quelque sorte, la capitale et la place forte du protestantisme naissant. On y retrouve encore aujourd'hui une foule de maisons dignes d'être étudiées par l'archéologue. De Schmalkaden, mon compagnon de voyage, que j'ai le tort de ne pas accompagner, se rendra au col de Hohesonne, si toutefois cette expression alpestre n'est pas bien ambitieuse en ce pays où la plus haute montagne atteint à peine mille mètres; et, après vous avoir esquissé ce site agréable, dont le nom vient d'un ancien soleil en fer-blanc doré accroché à la tourelle d'un rendez-vous de chasse, il arrivera à Eisenach par une vallée de fracture, sans presque aucune trace d'érosion supérieure par les eaux, une sorte de fêlure microscopique de l'écorce terrestre, assez analogue à la ravine de la Tàmins, près de Ragatz[1]. J'ai parcouru autrefois ce couloir sinueux de rocs, tout tapissé de mousses et de lichens humides, et bien volontiers je l'aurais parcouru encore, malgré l'étroitesse extrême de certains passages et les vigoureuses poussées que les coudes et les genoux reçoivent çà et là des pans peu polis et des faces essentiellement irrégulières de ces immenses blocs soudés entre eux. Bien volontiers aussi je me serais arrêté à Salzungen, une des stations du chemin de fer de la Werra, pour y voir sur les lieux mêmes une sorte de miracle géologique, des poissons antédiluviens galvanisés par la nature en personne, c'est-à-dire des poissons dont l'empreinte, et par conséquent la forme exacte, s'est recouverte d'une pellicule d'apparence dorée, provenant du cuivre contenu dans les schistes bitumineux du voisinage. Mais je ne fais que traverser la Thuringe pour me rendre en Russie, et je n'ai pas le temps de m'attarder aux séductions du chemin. Je descends donc sans m'arrêter la Werra en wagon jusqu'à Eisenach, le point auquel ce petit *railway*, qui n'a pas enrichi ses actionnaires, vient se rattacher par une belle tranchée en plein grès rouge à la ligne dite de Thuringe, dont la direction lui est perpendiculaire, puisqu'elle va de l'ouest à l'est, de Gerstungen à Halle, où elle se soude au réseau de Berlin-Anhalt. Inutile d'ajouter que la Prusse a les clefs de cette ligne dans sa poche, l'ayant fait passer à travers Erfurt.

En arrivant à Eisenach, la première chose que l'on entrevoit, c'est la Wartburg, haut campée sur sa colline verdoyante de bois taillis et de grands arbres. Rien de plus poétique que cette première apparition de l'élégant château féodal, l'acropole véritable du charmant pays de Thuringe, à cette exception près que le bonhomme δῆμος n'y a jamais paru que pour y recevoir la bastonnade ou y être roué plus ou moins vif. Mme la duchesse d'Orléans, princesse de Mecklembourg par sa naissance, et, soit dit en passant, nièce du roi Guillaume, avait choisi cette calme et aimable petite ville pour y cacher tous ses deuils à la fois et s'y consacrer à l'éducation de ses fils. Petite ville semblera peut-être bien dur, car Eisenach est la capitale de rechange du grand-duché de Saxe-Weimar. C'est une *résidence*, comme disent les Allemands, qui croient parler français en se servant de ce mot. Il est vrai que le prince ne réside jamais dans cette *résidence*, mais il la traverse quelquefois pour aller coucher à la Wartburg ou chasser à Wilhelmsthal. Au besoin il y retrouverait cependant tout le personnel aulique nécessaire et traditionnel, un pâtissier de la cour, un barbier de la cour, un tailleur de la cour, un épicier

1. Voy. la relation d'un séjour à Ragatz, par M. Édouard Charton, t. X, 1864, p. 113-128.

de la cour, que sais-je? Quand on n'est pas né avec des fournisseurs héréditaires, on s'en va tout simplement à la *Demi-Lune*, et cette *Demi-Lune* vous fait le meilleur accueil du monde avec sa jolie entrée artistement décorée, car l'art allemand ne fuit ni les grands hôtels ni les stations de chemin de fer. Orner les édi-



Une rue à Cobourg. — Dessin de Stroobant, d'après nature.

fices les plus utiles à la vie, embellir ce qui est naturellement vulgaire, n'est-ce pas là l'idéal même de l'art industriel et contemporain? Faire du joli avec le trivial, de l'élégance avec la banalité, voilà le problème à résoudre. J'ai gardé de la *Demi-Lune* un excellent souvenir, bien que ses lits soient ce que sont invariablement, inexorablement tous les lits allemands, de la Sarre jusqu'au Niémen, de véritables demi-lits cons-



L'ancien château de Cobourg. — Dessin de Stroobant, d'après nature.

truite pour des demi-mortels, avec des demi-serviettes pour draps et des demi-coussins en guise de matelas; *summa summarum :* une fosse en bois avec un édredon pour pierre tumulaire, malheureusement trop mobile, car soyez sûr qu'il chavirera au plus petit tressaillement du dernier de vos nerfs. Que de fois alors l'infortuné Français étalé tout vivant sur ce sépulcre à dormir en est réduit à regarder toute la nuit le disque, ou le demi-disque, ou même le simple croissant qui, dans l'immensité bleuâtre, navigue silencieusement derrière les vitres de sa fenêtre! Ce fut justement ce qui m'arriva à Eisenach, bien que je n'en aie gardé aucune espèce de rancune à la malencontreuse couchette qui réunissait toutes les conditions d'un excellent lit germanique. Il ne s'agit sans doute pour le dos que d'en avoir fait l'apprentissage d'assez bonne heure.

Ce qui du reste contribua peut-être davantage à me tenir éveillé cette nuit-là, ce fut le souvenir d'une conversation que j'avais eue pendant la soirée avec un honnête jeune homme, Mercure ambulant au service d'un Vulcain wurtembergeois qui cherchait à propager le plus possible sa quincaillerie par le monde. Ainsi que la plupart des Allemands de sa condition, il avait fréquenté une bonne école professionnelle. Il savait des chiffres en quantité et possédait des notions précises sur une foule de sujets. Au premier abord il m'avait supposé Alsacien, ce qui nous amena à parler de l'Alsace. Avec une franchise infiniment honorable,



Le Staffelberg, montagne de la Thuringe. — Dessin de Stroobant, d'après nature.

mais aussi peut-être assez mal avisée, il en arriva à me confesser sa douleur et son désespoir patriotique toutes les fois qu'il passait le Rhin pour venir à Strasbourg. Comme ce blond adolescent avait l'air aussi convenable et aussi sincère que possible, je m'empressai de lui faire remarquer que, si nous vivions en commun avec les Alsaciens, cela venait uniquement de ce que cette vie commune plaisait aux Alsaciens, et qu'en fait de nationalité il n'existait pas de meilleur *criterium* que les sympathies publiques librement exprimées. Je n'eus pas de peine à montrer que la France, toujours fidèle depuis Napoléon à cette doctrine, avait en définitive adopté la seule théorie conforme aux données du bon sens et aux instincts démocratiques du siècle. J'ajoutai que, d'ailleurs, si l'Allemagne pouvait se plaindre d'avoir perdu dans l'Alsace une de ses vieilles provinces, elle avait retrouvé du côté de l'est et du nord, aux dépens des races slave et scandinave, dix et vingt fois ce qu'elle avait dû abandonner, à la suite du dédoublement et de la rupture, pour ainsi dire, de l'empire carlovingien. Enfin, disais-je encore sans trop friser le paradoxe, un Parisien lui-même a probablement plus de sang germanique dans les veines que le général de Moltke ou le maréchal Wrangel, car le premier est d'origine danoise comme le second d'origine suédoise, et, après tout, Aix-la-Chapelle, la capitale de Charlemagne, est moins loin de Paris que de Berlin. Le jeune homme souriait, étonné de l'imprévu de mes considérations dont assurément aucune gazette allemande ni aucun livre d'école ne lui avait jamais

donné la moindre idée, et, soit timidité intellectuelle, soit excès de patriotisme, hésitait à me répondre. La bonne foi et la simplicité de mon raisonnement paraissaient surtout le surprendre et luttaient visiblement avec son regret sentimental d'entendre parler allemand à Strasbourg sans que Strasbourg fût allemand de cœur. Une demi-heure encore de causerie amicale, et qui sait? car la sincérité réciproque opère des miracles, nous eussions peut-être franchi d'un pas commun la muraille de Chine des préjugés internationaux. Mais j'avais compté sans une sorte de pédant bilieux et maigre, à l'aspect venimeux et à l'allure rampante, le Dr Serpentorius ou Stradivarius, je ne sais plus au juste, qui venait en trois minutes d'avaler quatre tranches de rosbif, et qui complétait son repas en épuisant le moutardier avec le bout de son couteau. Jugeant à propos d'intervenir dans une conversation à laquelle cependant nul ne l'avait convié, il tança d'abord assez vertement le pâle et doux Wurtembergeois à figure de Christ de répondre si mollement à un *ennemi héréditaire*, et s'engagea vis-à-vis de moi dans des diatribes oratoires et des considérations historiques dont le seul résultat fut de me faire hausser les épaules. Cet aimable fanatique prétendait notamment que les traités de Westphalie n'ont cédé à la France qu'une partie insignifiante de l'Alsace, et que les Alsaciens brûleraient d'envie de rentrer dans le sein de la grande famille allemande, si nous ne les forcions pas à danser « aux



Le château de Landsberg et la Werra. — Dessin de Stroobant, d'après nature.

sons de la flûte française. » Je laisse de côté les épithètes lancées à ce voleur de Louis XIV, à ce faquin de Richelieu, à ce maroufle de Louvois, à ce brigand de Napoléon Ier. Vainement j'essayai d'objecter que, si l'Allemagne réclame l'Alsace comme essentiellement germanique, elle doit relâcher au moins la Posnanie, comme polonaise, et le Slesvig, comme danois, sous peine de tomber dans la plus grossière inconséquence; que la paix de Ryswick, sans parler des traités de Vienne, a donné Strasbourg à la France de la manière la plus solennelle et moyennant échange; enfin que la patrie de Kléber est aussi libre dans ses sympathies que ces sympathies elles-mêmes sont vives et durables. Je n'entreprendrai pas de raconter la colère qui s'empara de l'irascible et grotesque énergumène, à qui sa moutarde sans doute montait au nez, à mesure que je soufflais sur les fantômes de sa mauvaise foi et de sa demi-science. En réalité je jetais des gouttes d'eau sur du fer rouge. — Hélas! que de fois déjà l'histoire en Allemagne a-t-elle été écrite par des émules du P. Loriquet, et, on le sait, le fanatisme politique n'est pas une folie moindre que le fanatisme religieux! C'est à cela précisément que je ne cessai de penser toute cette nuit d'insomnie, les yeux fixés sur le grand pain à cacheter blanc qui glissait sur la grande feuille de papier bleu céleste. Ah! que j'eusse souhaité de voir le Dr Serpentorius ou Stradivarius condamné à prendre, pour l'éternité entière, le rôle ingrat de l'homme dans la lune, et courbé à sa place, non sous le fagot de la légende, mais sous le poids de

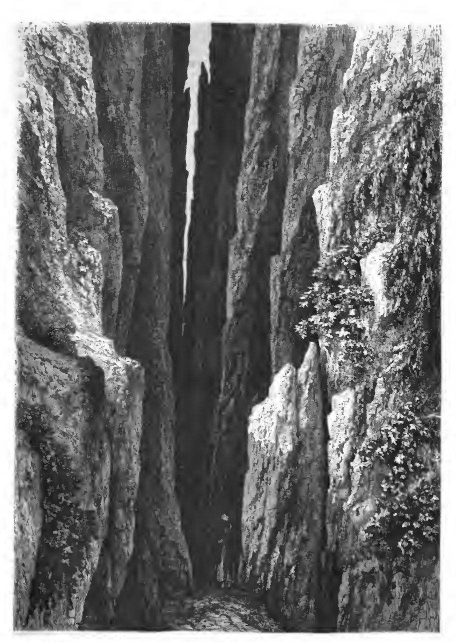
aes falsifications historiques et de sa propre outrecuidance!

On accède à la Wartburg par un chemin montant, peu sablonneux, en somme très-malaisé. Mais tout beau spectacle, pour être dignement apprécié et surtout bien goûté, a besoin d'avoir été tant soit peu conquis par la force du jarret. Des ânes du reste se chargeraient bien de vous y conduire; mais ce n'est pas en vérité un guide convenable qu'un âne pour se présenter à la Wartburg. Songez que vous allez pénétrer ici en plein moyen âge, au cœur du romantisme catholique, dans la maison même de sainte Élisabeth de Hongrie, et, par un assez piquant contraste, dans la retraite de Luther. C'est ce qui donne son attrait principal à cette *burg*, à cet alcazar thuringien, car rien n'explique mieux le mot allemand que le mot hispano-arabe. Avec la plus impartiale et la plus louable des hospitalités, elle a abrité tour à tour la plus pure expression du mysticisme ultramontain et le vigoureux athlète du protestantisme germanique. C'est presque l'écrin d'une foi chrétienne et le berceau d'une autre.



Hohesonne. — Dessin de Stroobant, d'après nature.

La fondation en remonte au onzième siècle, dit-on, et un simple jeu de mots aurait baptisé le château fort destiné à couronner la colline. Quoi qu'il en soit de l'époque et de l'étymologie, il est incontestable que, pour esquisser l'histoire de la Wartburg, il faudrait refaire l'histoire entière de la Thuringe pendant quelque chose comme sept siècles. Assurément il est peu



Annathal. — Dessin de Stroobant, d'après nature.

d'annales plus poétiques, et la brutalité féodale semble avoir emprunté au pays une partie de son charme. L'assassinat lui-même et l'empoisonnement y prennent je ne sais quelle grâce sous le voile aimable de la légende. Mais je me sens trop essoufflé de la montée, je ne peux pas dire de l'ascension, pour m'engager dans une conférence sur Louis le Sauteur et ses successeurs.

Après avoir passé devant la sentinelle la plus avancée du grand-duché de Saxe-Weimar, nous entrons à droite dans une antique construction qui est en quelque sorte une la Mecque pour les pèlerins protestants. Ne vous attendez pas encore à des merveilles d'architecture : votre attente serait tout à fait déçue. Il ne faut visiter cette partie de la Wartburg que pour y rechercher des souvenirs de Luther. C'est ici en effet qu'il fut déposé ou consigné, comme on dirait aujourd'hui, après avoir été enlevé par des chevaliers inconnus dans la grande forêt voisine, non loin d'un hêtre séculaire dont on montre encore quelque chose. Il était né, tout près de là, à Mœhra ; il avait étudié plus près encore, à Eisenach même. Frédéric le Sage ne l'avait donc pas en réalité condamné à l'exil en l'enfermant dans cette demi-prison qui devait le soustraire à toute tentative de vengeance. Au reste, pour se distraire de son grand travail de traduction de la Bible, il quittait fréquemment ce qu'il appelait son Pathmos, et chevauchait librement quelques heures à travers l'air fortifiant et les balsamiques senteurs des solitudes boisées qui semblaient le séparer du monde vivant. Ce mouvement physique lui procurait avant tout un peu de repos moral, dont il avait grand besoin, car l'ardeur de ses efforts intellectuels l'exposait bien souvent à des hallucinations. On sait qu'une fois il en vint au point de lancer son encrier à la tête du Diable, qui s'enfuit en toute hâte, naturellement plus noir que jamais. Je ne sais plus trop si le gardien de la Wartburg entretient cette tache avec la piété lucrative que les gardiens témoignent d'ordinaire aux objets historiques confiés à leurs soins; mais ce que je puis affirmer, c'est qu'on n'entre pas sans une certaine émotion dans la pièce, assez improprement appelée cellule, où un si puissant esprit a vécu dix mois en tête-à-tête avec lui-même, et d'où est sortie, non-seulement la langue allemande, à peu près fixée par cette traduction modèle, mais encore toute une propagande d'indépendance religieuse dont le dernier mot n'est peut-être pas dit, en Allemagne au moins, sinon en Europe. On voit là, entre ces quatre murs de plâtre, le portrait de Luther et celui de ses parents, portant la signature d'un Kranach quelconque, la table où sa famille prenait ses repas, la lampe dont se servait son père pour descendre dans sa mine, en un mot tout un musée d'objets mobiliers ayant appartenu à quelqu'un des siens. Cette partie de la forteresse féodale s'intitule encore la *Maison des Chevaliers*. Mais ce n'est, à vrai dire, que la maison du concierge, une sorte de pavillon qui précède le manoir véritable, situé plus au fond et à votre gauche lorsque vous arrivez.

Bien que ce large édifice contienne encore la chapelle où venait officier Luther, ce n'en est pas moins le vénérable temple de la vertu de sainte Élisabeth, temple rehaussé, je dois le dire, par toutes les beautés du style byzantin le plus riche et le plus classique. Le catholicisme, ici comme en tant d'autres lieux, a su tirer un excellent parti des séductions de l'architecture. Je n'entreprendrai pas plus de raconter la légende de sainte Élisabeth que la chronique des landgraves de Thuringe. On la trouvera, si l'on veut, dans le livre de M. de Montalembert, narrée peut-être avec beaucoup moins de critique qu'il ne faudrait, mais en tout cas avec infiniment plus d'autorité que je ne saurais en avoir. La peinture en a retracé les principales scènes. Dans une salle plus longue que large se trouve une double série de compositions de M. Moritz Schwind auxquelles la gravure a donné une certaine popularité. Les plus grandes de ces compositions représentent les traits les plus saillants de la biographie de la sainte : dans les médaillons qui alternent avec ces souvenirs historiques sont généralisées en même temps qu'idéalisées les œuvres ordinaires de sa bienfaisance. A côté on entre dans une pièce décorée également de peintures murales qui mettent en action les pages les plus connues et les plus glorieuses des annales thuringiennes. C'est le meilleur de l'histoire nationale d'une petite nation proposé à l'admiration et à l'imitation du visiteur. On y voit surtout ce landgrave Louis, surnommé *de fer*, sur lequel M. Alexandre Ross a écrit un drame, librement historique, qui ne manque ni de vigueur ni de grâce. Cette salle s'appelle la *salle des Landgraves*. Celle de l'étage supérieur, d'où l'on découvre, par de délicieuses fenêtres byzantines géminées, d'admirables points de vue sur la forêt, et où je ne sais quoi d'oriental dans la décoration rappelle constamment le retour des Croisades, a reçu le nom de *salle des Chanteurs*. C'est là en effet qu'eut lieu ce grand tournoi des chanteurs d'amour, *minnesaenger*, qui remplit tout le second acte du *Tannhaeuser*. Une peinture à fresque d'une étendue considérable en consacre la mémoire au lieu même où se passa la cérémonie. En un siècle qui ne connaît plus que des concours d'orphéone et des fanfares de pompiers, l'ombre ou plutôt l'image de ces chevaleresques ménestrels ne passe pas sur le cœur de l'homme sans le faire frissonner d'une noble émotion. *Major è longinquo reverentia*. Ce n'est sans doute qu'une illusion, mais enfin on ne peut s'en défendre, et surtout il ne faut pas songer à s'en défendre, quand on entend résonner à son oreille les grands noms de Wolfram von Eschenbach ou de Walther von der Vogelweide. Quels jolis noms d'ailleurs! L'un vous représente du premier coup un ruisseau tout ombragé de frênes, avec le chanteur plus ou moins errant sur ses bords; et l'autre, une prairie où chantent les oiseaux, *un champ d'oisel*, comme disait notre vieux français. Où trouver aujourd'hui l'analogue dans ces dénominations personnelles, simples et vulgaires étiquettes qui n'ont été à l'origine qu'un sobriquet et ne rappellent

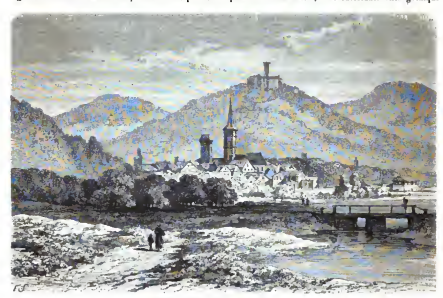
bien souvent qu'une infirmité ou un ridicule de quelque arrière-grand-père? Ici, vous êtes à mille lieues de la trivialité et à mille années de distance de toute platitude moderne. Vous pourrez surtout vous y donner le spectacle du plus pur style roman. Jamais l'art de l'architecte et les caprices du décorateur n'ont rien produit de plus beau en ce genre. N'oubliez pas surtout les chapiteaux. On sait le grand rôle que joue le chapiteau dans cette école et pendant toute cette période. La colonne ne se termine plus par un simple épanouissement de feuillage, naturel ou artificiel, comme chez les Egyptiens ou chez les Hellènes. Du tronc de marbre ou de pierre sort à présent comme une frondaison d'êtres vivants, réels ou fantastiques, quelquefois même tout un groupe ou toute une scène, encadrée dans des feuilles légères ou se dégageant à demi d'un buisson touffu. On ne verra pas à la Wartburg, comme à la cathédrale de Milan, par exemple, des niches presque en forme de chapelle disposées pour recevoir des figurines, mais on y verra, en plein relief, Eve et Adam déjà enlacés par le serpent tentateur, des monstres symboliques personnifiant la lutte du bien et du mal dans l'âme d'un landgrave, des guerriers sous la treille le casque en tête et le glaive à la main, des musiciens râclant de la viole et des moines moroses qui se bouchent le tympan, une sorcière emportée par un loup, le méchant corbeau qui vient croasser secrètement des médisances à une oreille féminine, tandis que la tourterelle roucoule doucement à l'oreille du mari, que sais-je enfin? jusqu'au garde nocturne de la rue qui souffle à pleins poumons dans sa trompe, tandis que tout à côté l'époux et l'épouse, encore éclairés par un quartier de lune, — mais sans doute beaucoup mieux couchés que je ne l'étais cette nuit, — reposent, la tête contre la tête, et ronflent peut-être! Ne vous disais-je pas bien que nous passerions ici une heure en plein moyen âge, et ne voilà-t-il pas une petite scène qui, pour être faite avec le ciseau, n'en sent déjà pas moins son Hans Sachs? Croyez-moi : pour peu que vous désiriez rendre une visite posthume à un châtelain absent du douzième ou du treizième siècle et vous donner l'illusion d'une habitation féodale, profitez de la restauration luxueuse et intelligente que le petit-fils de Charles-Auguste a fait faire de cet antique castel.

Le lendemain matin, je partis pour Walthershausen, afin de me rendre à Friedrichrode, où m'attendait un de mes amis, médecin aussi allopathe que possible, mais qui, quoique docteur, n'a absolument rien de commun avec le docteur Olibrius de l'autre soir, car décidément c'est bien Olibrius que devait s'appeler ce pédant verdâtre; ce qui n'empêche pas mon ami d'être patriote et même un peu prussophile. Les hommes, que voulez-vous? ne sont pas parfaits. Une fois l'estime et l'amitié réciproque fondées, il faut chercher les points qui rapprochent et non ceux qui divisent. Le docteur M... fait élever son jeune fils dans une vieille et célèbre institution pédagogique qui n'est pas très-éloignée de Friedrichrode, et il était précisément venu s'y établir pour quelques semaines, afin d'être plus près de son cher Otto, qui a maintenant ses quinze ans accomplis et se montre presque orgueilleux d'avoir le même prénom que le soi-disant Richelieu de son pays. Il manifestait néanmoins, pendant la courte semaine que je passai à Friedrichrode, une admiration purement littéraire qui primait l'autre presque autant que la force prime le droit : c'était l'admiration de Fritz Reuter, dont il connaissait les œuvres par cœur, ou peu s'en faut, et qu'il eût vivement désiré aller voir à Eisenach, soit à pied, soit par le chemin de fer équestre, car j'ai oublié de vous dire que, sur le petit embranchement de la ligne de Thuringe à Walthershausen, c'est un pauvre cheval qui traîne à lui seul le convoi. Grâce à un contre-coup naturel de cet enthousiasme littéraire qui est propre à la première adolescence, j'eus ainsi occasion de lire un des chefs-d'œuvre humoristiques d'un écrivain dont je ne connaissais encore que le nom et dont le dialecte, qui n'est plus guère allemand sans être entièrement danois, ne laissait pas que de m'effrayer. Heureusement le *Voyage à Berlin de l'inspecteur Braesig* n'est écrit qu'en mecklembourgeois suffisamment germanique pour moi. Je n'en fus que plus obligé d'avouer que je trouvais assez vulgaires ces aventures d'un nouveau Pourceaugnac à travers la capitale mal hantée et peu sûre des Borussiens. Ce n'est là que du gros sel, et moins encore que du sel de cuisine : du sel à fumer les terres. Mais de la gaieté, de l'entrain, de la verve, et une incontestable bonhomie, ne voilà-t-il pas de quoi rendre un homme justement populaire? Fritz Reuter a du reste fait mieux que cela. *L'an treize* et *Lorsque j'étais prisonnier* sont des œuvres d'une valeur plus réelle et d'une portée plus considérable. Les plaines mecklembourgeoises, qui fournissent de si magnifiques bœufs, auront au moins produit par extraordinaire un écrivain, et le grand-duc pourra désormais faire planer une plume d'oie au-dessus de la tête bovine qui décore ses armoiries.

Mais n'allons pas nous égarer ainsi à Rostock, puisque nous sommes à Friedrichrode, et surtout puisque nous y sommes si bien, au pied même des premières collines du massif montueux dont nous avions aperçu de Cobourg le versant opposé et dont nous avons contourné le flanc en suivant la Werra. Où trouver en effet un site plus enchanteur, une retraite plus plaisante à l'homme et plus propre à la pacification quotidienne de l'âme? Mon ami le médecin, qui est nécessairement naturaliste, occupait les loisirs de ses vacances à pêcher des diatomées dans l'eau bourbeuse des mares pour les étudier ensuite au microscope. L'ouvrage de Rabenhorst et les dessins de Smith ne le quittaient pas durant ses préparations. C'était une vraie joie pour lui de me faire découvrir, et en quelque sorte toucher du regard les réseaux de stries, superposées en apparence, qui servent de parures à ces êtres infimes, végétaux probablement, animaux peut-être, car certains observateurs leur attribuent le don caractéristique de la locomobilité spontanée. J'admirai surtout l'étonnante variété et

l'élégance des formes que la nature, exubérante de beauté, a prodiguée à ces vivantes poussières. Avec quel soin le docteur M..., après sa pêche, par des lavages à grands eau, s'efforçait-il de débarrasser ses prisonniers inconscients de leur épaisse cuirasse de calcaire jaunâtre, car ces petits riens organisés, qui ont l'apparence tantôt d'un batelet, tantôt d'une foliole, tantôt d'une étoile, tantôt d'un tube, se tiennent mystérieusement cachés, comme une perle, sous une enveloppe solide! Et quelles bonnes promenades nous faisions ensuite! Après une heure passée en tête-à-tête avec l'infiniment petit, l'infiniment grand du ciel et des montagnes vous émeut encore plus en vous frappant davantage.

Quand on est à Friedrichrode, on se trouve par cela seul aussi à Reinhardsbrunn. Le Reinhard dont la source a conservé le nom était, paraît-il, un potier du moyen âge qui avait sa maisonnette dans le voisinage. Un feu follet y attira le landgrave Louis le Sauteur qui, ayant pour le moment pas mal de méfaits sur la conscience, jugea à propos de s'en soulager de son mieux en construisant une abbaye près de la source où il avait aperçu le feu follet. Voilà comment, dès la fin du onzième siècle, l'ordre des Bénédictins prit possession de cette paisible vallée. Le studieux couvent fut détruit en 1525, à une époque assez antérieure, je l'espère, à Louis XIV pour que l'érudition allemande ne l'accuse jamais de cette destruction-là. Depuis près d'un demi-siècle, une ravissante villa gothique

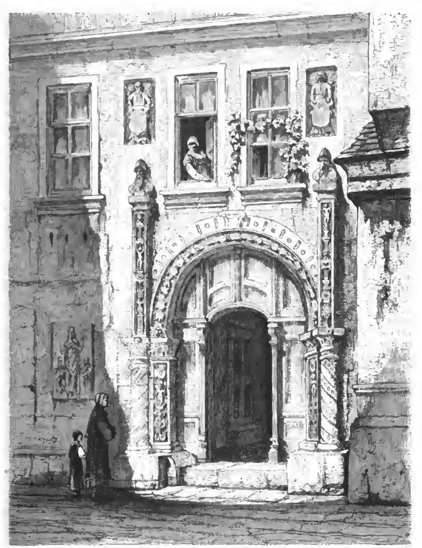


Eisenach. — Dessin de Stroobant, d'après nature.

s'est élevée sur les ruines du pieux édifice. C'est une juxtaposition charmante de façades et de tours fenestrées, crénelées et tailladées de meurtrières, d'après tout l'imprévu de l'art ogival. Le lierre verdoie sur les quelques murailles au pied desquelles des plantes plus brillantes groupent les harmonieuses nuances de leurs pétales. Il y a dans le parc des tilleuls dix fois centenaires peut-être, pour vous ombrager, et des cygnes, voluptueusement errants, pour attirer vos regards sur une belle pièce d'eau. Qu'on philosophe à revir sous ces frais ombrages, et comme on s'y sent l'esprit avivé par les parfums forestiers qui vous arrivent des cimes verdoyantes! Vous n'avez qu'à lever un peu les yeux pour les apercevoir de toutes parts dans le lointain. *Dahin, dahin!* C'est là qu'est l'*Inselsberg*, l'une des hauteurs suprêmes de la chaîne thuringienne. Comment ne pas faire, ou refaire, fût-ce pour la troisième fois, l'ascension de l'*Inselsberg*, cette île presque aérienne qui domine l'archipel des montagnes voisines et la houle immobile de ses bois onduleux?

Nous partîmes en nombreuse compagnie, après présentation solennelle de « l'ennemi héréditaire », qui parut accueilli sans trop de méfiance. Il y avait là, entre autres, une dame d'une quarantaine d'années, avec un chapeau rond de paille noire et de larges brides non moins sombres, qu'on appelait *Frau Pastorin*, et qui s'amusa quelque temps à ne parler qu'en ïambes avec son neveu, étudiant en philologie qui venait d'être promu, c'est-à-dire fait docteur. Des deux sœurs du jeune homme, plus âgées que lui, l'une se nommait Kaetchen,

c est-à-dire Catherine, et l'autre Frieda, probablement Frédérique. Nous comptions de plus dans notre caravane ascendante un *conseiller de commerce* et, si je me souviens bien, jusqu'à un *conseiller de cour*. Ces titres paraissent bizarres en français : mais *Commerzienrath* et *Hofrath* n'ont rien que de très-naturel en allemand.



Maison de Luther, à Eisenach. — Dessin de Stroobant, d'après nature.

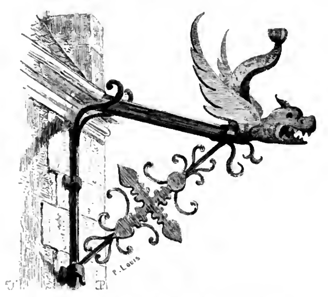
Ils signifient tout simplement un commerçant ou un simple particulier qui sont bien vus du prince, rien de plus. J'engageai d'abord la conversation avec le conseiller de commerce qui avait bien la physionomie la plus expansive que j'aie jamais vue, et, en vertu de cette loi infaillible que, lorsqu'un Allemand et un

Français se rencontrent quelque part, au bout de cinq minutes ils discutent la question franco-allemande, mon interlocuteur m'affirma qu'on avait le plus grand tort chez nous de songer à empêcher l'unité germanique, que l'Allemagne, privée de toute influence sérieuse sur les affaires de l'Europe, y avait été trop longtemps un sujet de plaisanterie, qu'elle avait le droit de reprendre sa place dans le monde, qu'elle ne voulait rien de plus, mais voulait cela absolument, et en passerait au besoin par toutes les volontés de M. de Bismarck pour arriver à son but. Je n'eus pas de peine à répondre, d'abord que l'Allemagne pour toute l'Europe comme pour nous était devenue la patrie même de la science et le grand réservoir d'idées du dix-neuvième siècle, ce qui pouvait la dispenser de rechercher encore la supériorité de la force brutale; ensuite que la France n'était nullement cause du peu de cohésion des peuples allemands; qu'en 1849 comme en 1863 c'était un roi de Prusse qui seul avait refusé de sanctionner cette unité tant désirée et si laborieusement préparée; qu'enfin ce qui choquait le plus dans le pays de Rousseau et de Lamartine, c'étaient les procédés de M. de Bismarck et les principes professés par lui, principes et procédés qu'il nous était absolument impossible de laisser passer dans notre civilisation et notre morale publique. Malheureusement mes paroles glissaient sur mon souriant adversaire à peu près comme l'eau de pluie sur la toile cirée. Impossible de pénétrer cette espèce de surdité intellectuelle et volontaire qui s'appelle le parti-pris. De guerre lasse, je rejoignis mon ami qui avait d'abord escorté dans les prairies son fils muni d'un attrape-papillons et d'une boîte verte en bandoulière. Comme nous étions entrés dans le sombre royaume des arbres verts, dans l'immense sapinière qui recouvre d'un manteau de velours vert tout ce groupe de montagnes, le père avait commencé un petit cours ambulant, à la portée de son auditeur unique, sur l'intéressante famille des conifères. Au moment où j'arrivai pour jouer le rôle de second auditeur, — deux auditeurs! on aurait pu se croire au Collège de France! — le professeur expliquait aussi paternellement que possible la manière de distinguer le genre *pinus* du genre *abies* d'après la multiplicité ou non-multiplicité des folioles insérées dans la même gaîne, et Otto savait déjà comment on reconnaît la sapinette (*fichte*) du sapin (*tanne*), suivant que les folioles sont tant bien que mal tétragones, ou qu'elles sont aplaties en même temps que sillonnées en dessous d'une double rayure blanchâtre. Puis le « papa » expliquait que les gymnospermes, rangés par Linné dans la monadelphie, offrent cette remarquable particularité qu'on y trouve comme un dernier reflet de l'organisation des cryptogames, l'ovule y restant à l'état libre, c'est-à-dire sans la protection d'un ovaire, d'où cette dénomination de gymnospermes. Il racontait qu'un des membres de ce groupe, originaire de la Californie, élève son faîte jusqu'à cent vingt-cinq ou cent trente mètres dans les airs, et qu'on a pu, dans l'écorce d'un seul individu, établir un grand salon avec piano et autres meubles de luxe. Et, à ce propos, il s'étendit sur tous les usages de ces arbres d'une croissance si rapide, spécialement sur leurs produits résineux qui éclairent les fêtes solennelles de la jeunesse universitaire, donnent à l'archet du virtuose la prise nécessaire sur les cordes de son instrument, et servent au peintre pour préparer ses couleurs avant de les appliquer sur une toile ou sur une muraille. Cela le conduisit à parler du rôle que les sapins et les pins jouent dans la nature en contenant les sables de la mer et en en rendant les relais fertiles. Nul arbre, assurait-il, n'est plus propice pour arrêter les flots poussés par la tempête, de même qu'il n'en est pas un qui, à la suite de la modeste et innombrable armée des graminées, monte plus volontiers à l'assaut et à la prise de possession des rocs les plus stériles. Il parla enfin des services rendus par les conifères à la construction navale, à la charpente, à la menuiserie, voire même à la santé publique, depuis qu'on fabrique avec leur tissu fibro-vasculaire de la flanelle végétale contre les rhumatismes, depuis surtout que l'on prend tant de bains chauds avec une infusion de jeunes pousses de sapin.

Pour moi, plus j'avançais dans cette région escarpée et embreuse, *per avia locorum*, et moins j'écoutais. Mon regard était à chaque minute fasciné davantage par l'inextricable labyrinthe d'arbres verts au milieu duquel nous nous serions presque sentis perdus, sans l'excellent fil d'Ariane qui s'appelle la carte du major Fils. Ah! quel bien-être moral et quelle délicieuse fatigue on goûte au sein de tous ces beaux arbres, serviteurs silencieux et utiles, qui après leur mort prendront toutes les formes et tous les emplois imaginables pour nous obliger, et qui, de leur vivant, semblent nous intriguer comme à plaisir et se plaire à nous embarrasser par leur multitude même sous la demi-obscurité de leur feuillage métallique! Il faut avoir marché quelques heures dans la pénombre de ces bois sans issue visible, sur leur moelleux tapis d'aiguilles desséchées et couleur de rouille, au milieu de la chute des strobiles vulgairement connus sous le nom de pommes de pin et d'où se sont déjà échappées des milliers de graines aux larges ailes diaphanes, il faut, dis-je, avoir passé quelques heures dans ces silencieux sanctuaires de la nature abandonnée à elle-même, pour sentir la poésie profonde et primitive de ces beaux lieux. Constamment on se voit cerné par des légions de troncs séculaires qui semblent sans relâche sortir de dessous terre pour vous emprisonner de toutes parts. On a beau presser le pas, on se retrouve toujours au centre du cercle magique et fatal. En vain vous marchez sur les mille pieds de ces geôliers sans cesse renaissants, pieds crochus et tordus qui ressemblent à des tas de serpents : ils ne reculeront pas d'une semelle. Seul le fer du bûcheron ou le feu du ciel aura la puissance de les arracher de leur poste. Malgré tout cependant, ils sont bons et secourables dès à présent pour vous, car vous pouvez vous appuyer d'une main sur leur

flanc robuste pour grimper d'un pied mieux assuré. Ils étendent sur votre tête leur parasol pyramidal toujours tendu et grâce auquel vous monterez à l'assaut du plus splendide panorama, sans souci des flèches du soleil. Ils ont enfin embaumé l'air à l'avance sur votre passage, comme pour un prince à qui l'on fait cortége, et leurs exhalaisons aromatiques fortifieront, assainiront vos poumons. Bons et excellents sapins de la forêt de Thuringe, bien qu'un petit nombre d'entre vous, vos frères de Suhl et de Schleusingen, aient eu l'infortune de naître en Prusse, recevez mes remercîments pour avoir entretenu autour de moi une odorante et poétique fraîcheur, alors même que vous commenciez à lasser un peu ma patience par la fécondité désordonnée de vos innombrables générations, germaniquement pullulantes!

Nous avions franchi depuis quelque temps déjà une sorte de portail grossier et monumental, en porphyre, paraît-il, ce qui avait donné lieu de la part des géologues de la société à une discussion en règle où avaient figuré, je ne sais trop à quel titre, la *Voltzia brevifolia* et l'*Encrinus moniliformis*, fréquents dans le trias thuringien. On en était à parler des conglomérats de porphyre feldspathique qui se rencontrent du côté d'Ilmenau, quand notre avant-garde découvrit enfin et signala aussitôt l'hôtel ou l'auberge, comme vous voudrez, où nous allions contempler la plus grande partie possible de la Thuringe. Comme on avait



Gargouille de la maison de Luther, à Eisenach. — Dessin de Stroobant, d'après nature.

fait retenir des lits à l'avance, nous achevâmes lentement et tout à notre aise la montée. Par malheur, plus nous nous élevions, plus le vent devenait violent et nous semblait froid. Aussi, à peine arrivés, un bon grog chaud pour les messieurs et du thé bien brûlant pour les dames furent commandés à l'effet de nous réchauffer un peu et surtout d'entretenir la transpiration. La rigueur du climat oblige l'homme à connaître et à suivre les règles élémentaires de l'hygiène. Mais, quand on voulut sortir pour aller jusqu'à la petite tour construite au plus haut point de la pelouse qui entoure l'hôtel, il fut impossible de rester plus de cinq minutes dehors. A peine si à deux mains nous réussissions à maintenir notre chapeau sur notre tête, et, quant aux dames, chaque rafale menaçait de les enlever ni plus ni moins que des parapluies. Ce n'étaient que des cris de « Frieda, Tante, Kaetchen, Conrad », lancés d'un État à l'autre, car la moitié de cette cime jadis hessoise a été confisquée par la Prusse, tandis que la seconde moitié n'a jamais cessé d'être gouvernée par de simples fonctionnaires ducaux. L'hôtellerie, en un mot, ainsi que l'annonce le portrait gravé du duc Ernest, est sur le duché de Gotha, tandis que l'écurie se trouve sur le territoire borussifié. Ce qui explique logiquement cette bizarrerie, c'est que la ligne de séparation des eaux passe probablement par ce sommet, comme y passait jadis le *Rennsteig*, la vieille route du temps des barbares qui coupait le *Thuringerwald* en deux dans toute sa longueur. Faute de pouvoir rester debout sur la pelouse, nous rentrâmes

avec des envies de souper qui ne tardèrent pas à recevoir un commencement de satisfaction. Puis vinrent le luxe et le superflu pour l'appétit calmé, car le classique « pain du soir » fut assaisonné de vin blanc et du plus agréable bavardage qui se puisse imaginer. Inutile de dire que la politique cette fois y resta complétement étrangère. En revanche, on parla de l'île de Ruegen où la tante avait été prendre les bains de mer, puis de la Courlande où le neveu se proposait d'aller sous peu comme précepteur dans la famille d'un riche

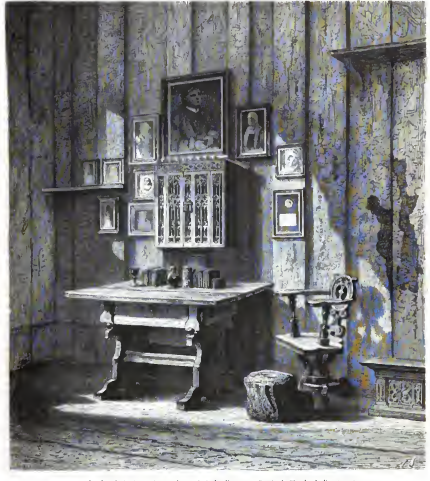


Intérieur de la Wartburg. — Dessin de Stroobant, d'après nature.

banquier allemand. On compara le *Hollandais volant* aux *Maîtres chanteurs*, ce qui fournit l'occasion d'immoler solennellement Verdi à Wagner, immolation fort inutile au moins, contre laquelle je protestai non moins inutilement au nom des races néo-latines, ce qui amena presque les dames à soupirer mélancoliquement en prononçant les doux noms de Venise et de Naples.

A. Legrelle.

(La fin à la prochaine livraison.)



La chambre de Luther, à la Wartburg : la tache d'encre. — Dessin de Stroobant, d'après nature.

VOYAGE EN THURINGE

(ALLEMAGNE DU NORD),

PAR M. A. LEGRELLE[1].

1869. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Je crois que nous allions nous embarquer tous en imagination pour l'isthme de Suez, à moins que ce n'eût été pour le Groenland et le pôle nord, à la suite de l'expédition hambourgeoise, quand, tout à coup, et assez tard dans la soirée, nous entendîmes réson-

1. Suite et fin. — Voy. p. 257.

ner derrière nous un demi-juron germanique équivalant à peu près à « chienne de pluie », et, en nous retournant, nous vîmes un nouvel arrivant que la chienne de pluie avait trempé effectivement comme un chien et qui se secouait avec tout le sans-gêne de la gent canine en pareille occurrence. Ce n'était heureusement qu'un nuage qui crevait et fit tomber le vent. Une demi-heure après, nous sortîmes. Le ciel était calme et assez clair; un silence infini planait sur la forêt étendue à nos pieds; çà et là s'élevaient de petites vapeurs blanchâtres enroulées et mollement flottantes. Bientôt chacun ronflait dans sa couchette de bois, afin d'être sur pied le lendemain pour le petit lever de S. M. le soleil, qui, par une rare et gracieuse exception, nous fit l'amitié de se montrer entièrement à nous, avec le plus vermeil et le plus rayonnant visage du monde. On ne le sait que trop en effet : le soleil fait en général sa toilette du matin derrière un gros rideau de nuages, et les indiscrets qui grimpent sur une montagne pour le surprendre au saut du lit en sont d'ordinaire pour leurs frais de route et leurs élans prématurés de lyrisme. Diane ne changea Actéon qu'en cerf; Phœbus, lui, change les trois quarts du temps les curieux en dupes; il suffit, m'a-t-on assuré au Righi, qu'il y aperçoive une seule Anglaise avec un voile vert. — L'aube, l'aurore et tout ce qui s'ensuit suffisamment admirés, comme il convient à des gens aussi vertueux que possible, et le café une fois pris, comme il convient à des Allemands, surtout dans une contrée aussi fertile que la Thuringe en chicorée sauvage, nous redescendîmes, en deux heures de promenade, non par la route carrossable, mais par des sentiers improvisés à travers l'immense forêt, sur laquelle la brise du matin improvisait, de son côté, des préludes d'orgue vagues, tristes et sublimes.

Après dîner, ce qui en bon français signifie après déjeuner, je me rendis de Friedrichrode à Gotha. Cette aimable ville n'est connue chez nous que par son stud-book princier. Cobourg fournit les princes que Gotha inscrit sur son catalogue annuel. L'un est le réservoir, et l'autre le greffier. Ce n'est pourtant là que l'un des moindres titres de Gotha à la notoriété. Sans sortir du domaine de la librairie, cette modeste cité est le centre même et comme le point d'appui des sciences géographiques de notre temps, depuis que l'éditeur Perthes a confié au docteur Petermann le soin de rédiger le meilleur recueil contemporain qui tienne le monde au courant des conquêtes quotidiennes et glorieuses faites par l'activité de l'homme sur l'immensité inconnue du globe. Quiconque en France sait un peu d'allemand et se sent une juste horreur des publications éhontées de Paris, devrait être abonné aux *Communications géographiques* (*Geographische Mittheilungen*). Assurément ce n'est ni M. Charton ni M. Vivien de Saint-Martin qui me contrediront sur ce point. J'aurais bien d'autres institutions remarquables à signaler à Gotha, que tout le monde connaît outre-Rhin, ne serait-ce que cette compagnie d'assurances sur la vie qui y a son siége et qui, dit-on, ne compte pas moins de vingt-cinq mille assurés. Le fait est que la ville, avec ses seize mille habitants, est, sinon précisément industrielle, du moins extrêmement industrieuse. Les banques y abondent comme les librairies : ce sont, comme l'on sait, les deux commerces germaniques par excellence. Il y a bien un autre produit de Gotha qui est fort renommé en Allemagne et plus populaire encore que M. de Bismarck; mais je ne sais vraiment pas trop comment le désigner décemment dans notre langue, où, sans manquer à toutes les convenances académiques, nous ne pouvons pas plus nommer un hanneton qu'un saucisson. Tout ce que je me permettrai d'insinuer, c'est que Bologne fait pour cet article une antique concurrence à Gotha, et que depuis quelques années on ne livre le comestible qu'après une inspection microscopique destinée à prévenir les cas de trichinose. Après cela, si vous n'avez pas deviné, je n'y puis rien. Cette substantielle et prosaïque réputation n'a pas empêché — au contraire peut-être — des hommes tels que Gustave Freitag, l'auteur de *Doit et Avoir*, que vous avez lu jadis, je l'espère du moins, dans le *Moniteur universel*, et Friedrich Gerstaecker, un patriote ambulant et farouche qui mangerait, je crois, du Français à pleines dents comme un ogre affamé, de venir se fixer ici à côté du savant docteur Petermann, déjà nommé, et du docteur Schwarz, un prédicateur évangélique en haute estime dans le pays. N'oubliez pas du moins que Gotha n'est nullement, comme Eisenach, la doublure d'une capitale. C'est bien une capitale tout entière, car les duchés de Cobourg et de Gotha, s'ils vivent en commun sous la férule bismarckienne, ne sont réunis que par les liens du pouvoir personnel sous la souveraineté constitutionnelle de leur duc. En un mot, nous avons ici un nouvel exemple de cette union de deux États autonomes sous une même dynastie, que nous offrent déjà l'empire austro-hongroie et le royaume suédo-norvégien. Ainsi à Gotha on compte par thalers et silbergroschen, tandis qu'à Cobourg on ne se servait encore, avant Kœnigsgroetz, que de la vieille monnaie impériale, des gulden et des kreuzers. Gotha en somme, et c'est ce qui lui importe, n'a point d'ordres à recevoir de Cobourg, et, si l'on dit la famille de Cobourg-Gotha, c'est uniquement parce que le *c* figure avant le *g* dans l'alphabet.

L'aspect de la ville est fort joli dès qu'on s'en approche. Les hautes murailles blanches du château, quoiqu'elles ne dessinent qu'une grande masse à peu près quadrilatérale, dominent toutes les toitures de tuiles ou d'ardoises, et, du premier coup, captivent votre attention. Ce n'est point là pourtant que descend le duc Ernest, lorsqu'il vient ressaisir les rênes héréditaires du char de l'État, ou plus simplement faire une conférence à ses sujets, car, pour ce qui est de ses opéras, malgré tout ce qui se raconte en Allemagne sur les mystérieuses horreurs de Paris, il préfère les

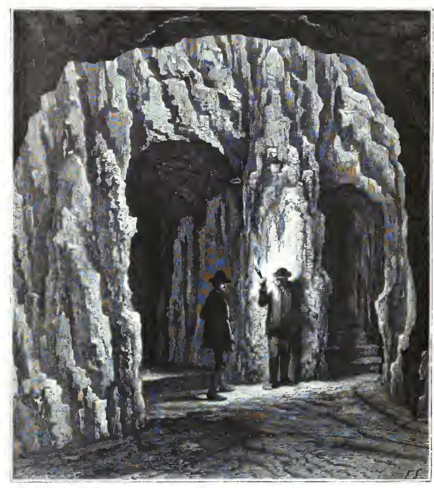
voir jouer sur la scène de notre Grand-Opéra. Presque au sortir de la gare, vous pouvez apercevoir une maison de plaisance à l'italienne, avec une belle serre à la suite : c'est là le logement ducal, plus artistique en somme que princier. L'ancien château est en réalité devenu un musée, et même l'un des plus vantés de



La Wartburg. — Dessin de Stroobant, d'après nature.

l'Allemagne, sinon de l'Europe. Ce ne sont point les tableaux qui en font le principal mérite, mais bien les curiosités de toute espèce. Non pas qu'on n'y trouve aussi quelques toiles remarquables et surtout une collection fort riche de gravures, sans parler de la bibliothèque et du cabinet de médailles. Mais ce qui attirera

peut-être davantage le visiteur peu artiste et moins numismate encore, ce sont les salles consacrées aux objets archéologiques et surtout aux chinoiseries. L'histoire naturelle, naturellement, n'a pas été exclue de ce panthéon scientifique, et, depuis les minéraux les plus humbles jusqu'aux mammifères les plus parfaits, vous pouvez y remonter échelon par échelon les trois grandes séries des êtres plus ou moins organisés. Au sortir de cette encyclopédie desséchée ou empaillée de la nature, c'est à peine s'il nous restera la force



Grotte de Marienglashœhle. — Dessin de Stroobant, d'après nature.

d'attention nécessaire pour jeter un coup d'œil instructif sur le parc et sur la ville. Vous y trouveriez cependant le type même des agglomérations municipales au moyen âge, la maison de ville en face du château seigneurial, la commune qui vient s'établir sous les fenêtres mêmes de la féodalité. Un peu plus tard, le marché entoure le *Rathhaus* primitif et le rejoint presque à la *Burg*. Voilà les trois éléments essentiels en présence : les nobles, les bourgeois, et les paysans qui viennent vendre leurs denrées à la ville. L'église ellemême n'est venue en général que postérieurement, excepté en de certains cas tout à fait exceptionnels, lors-

que, par exemple, c'est un riche monastère qui a groupé à l'origine autour de lui les paysans du voisinage. Toutes les autres constructions n'ont été qu'une sorte de superfétation, d'excroissance naturelle et nécessaire, mais sans aucun rôle organique. Le jour où il y a eu quelque part en Europe, et surtout en Alle-



Les rochers de Thorstein. — Dessin de Stroobant, d'après nature.

magne, un donjon, una maison de ville et un marché, la via communale a commencé, et une ville ou un village s'est trouvé fondé.

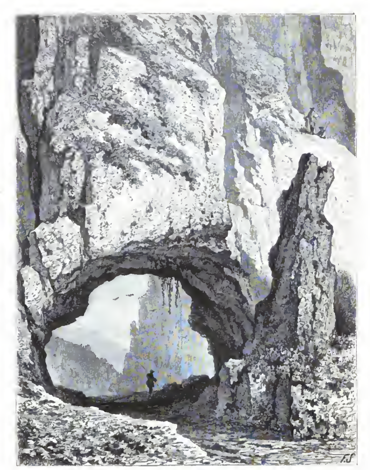
De Gotha à Erfurt, je dois l'avouer, j ai dormi : ce qui m'a privé du plaisir de revoir en réalité ce que vous verrez ici en image, les trois Gleichen (p. 282), une des

beautés de la Thuringe. A ces trois castels, postés au sommet d'un tertre conique et boisé, comme à peu près toutes les habitations des hobereaux de proie germaniques, se rattache une des plus vieilles légendes du pays, l'histoire d'un comte qui, fait prisonnier à la Croisade, eut le tort grave d'oublier qu'il avait laissé une femme légitime dans un de ses manoirs et d'épouser la fille de l'Infidèle, presque moins infidèle que lui-même, qui lui imposait son hospitalité forcée. Il paraît que ce cas de bigamie, bien loin d'être jugé pendable, comme le veut Molière, obtint au contraire un pardon complet en cour de Rome. La légende ajoute encore, mais je dois déclarer que ce sont seulement des maris ou des fiancés qui m'ont raconté cet épilogue, contesté avec acharnement par les dames, que la châtelaine de Gleichen était si pressée et fut si heureuse de revoir son noble époux après une séparation de tant d'années, qu'elle fit le meilleur accueil du monde à sa rivale. Il lui eût d'ailleurs été bien difficile sans doute de la repousser, puisqu'elle se présentait avec une autorisation pontificale en règle et au bras de son propre mari. Il restait encore au comte un bras de libre : elle le prit. Fit-elle pas mieux que de se plaindre? — J'ignore si c'est en souvenir de cette légende qu'on rencontre dans l'univers tant d'Anglais promenant deux Anglaises sous le bras. Il est du moins certain que le Code Napoléon n'a tenu aucun compte de ce précédent romantique.

Par les Gleichen, situés entre le chemin de fer de Thuringe et la forêt de Thuringe, on arriverait facilement à pied jusqu'à Arnstadt, autre chef-lieu d'une principauté, celle de Schwarzbourg-Sondershausen. Luther comparait cette honnête capitale à un plat d'écrevisses cuites garnies de persil à l'entour, ce qui signifie, en style moins figuré, qu'Arnstadt a des toits en tuiles rouges et une ceinture de vergers pleins d'arbres fruitiers. C'est encore une de ces anciennes bourgades germaniques où il ne faut pas venir chercher la majesté du pouvoir royal et d'une centralisation étouffante, mais où abondent les souvenirs historiques et les vieux édifices. L'hôtel de ville d'Arnstadt, par exemple, est, assure-t-on, une imitation de celui de Bruxelles. L'église de Notre-Dame, qui ne sert plus au culte à cause de sa vétusté devenue dangereuse, est certainement digne d'une visite archéologique. Il va sans dire qu'en raison même de son antiquité, ce beau monument religieux est en grande partie construit et orné d'après les préceptes de l'art byzantin. Si Arnstadt n'a pas encore de chemin de fer, en revanche la branche de la maison de Schwarzbourg, qui depuis un temps immémorial préside à ses destinées, l'a dotée, il y a au moins un siècle, d'une galerie de tableaux, voire d'un cabinet de porcelaines. On va jusqu'à parler de Rembrandt, de Rubens en captivité dans le palais du prince. Mais vous savez mieux que moi, cher lecteur, qu'il ne faut pas toujours juger d'après les on-dit. Un touriste qui désirerait connaître l'autre hémisphère de la mappemonde politique des Schwarzbourg, et par conséquent pousser jusqu'à Rudolstadt, se créerait par là un excellent prétexte pour traverser la forêt de Thuringe dans toute son épaisseur, au lieu de passer simplement tout droit devant elle dans le sens longitudinal, ce que nous faisons de concert; et comme dans un voyage à pied la ligne droite n'est jamais la meilleure, il serait bon de faire un petit détour pour voir et saluer Ilmenau. Gœthe a rendu immortel le nom d'Ilmenau, qui du reste méritait bien quelque chose de lui, puisqu'il l'a inspiré tant de fois. Vous y trouveriez, en effet, l'auberge du *Lion d'Or*, d'*Hermann et Dorothée*, le rocher où fut composé le quatrième acte d'*Iphigénie*, et peut-être bien encore quelque vieux mineur capable d'avoir entendu, tout enfant, ce magnifique discours si souvent cité et qui contient des aperçus si précieux sur la vraie foi philosophique du poète. D'Ilmenau à la Schmuecke il n'y a qu'une simple promenade, et la Schmuecke, ou plutôt le Beerberg, qui se trouve tout à côté, est le point le plus élevé de toute la chaîne. De là à Rudolstadt, par Paulinzelle, une ruine pittoresque, vous n'avez besoin que d'une journée, et d'un kiosque appelé Trippstein, vous apercevrez, avant d'arriver à la vallée de la Schwarza, un des paysages les plus verdoyants et les plus gracieusement pittoresques qui se puissent rêver. A Rudolstadt enfin, vous retrouverez à chaque pas des souvenirs de Schiller, de ses plus tendres espérances, de ses plus chères affections. — En somme, l'itinéraire est des moins compliqués et des plus tentants, j'imagine. Quel regret pour moi de ne pouvoir en profiter, car me voici déjà roulant sur un pont-levis, puis sous un rempart! Je ne suis plus chez le duc de Gotha : je suis à Erfurt.

Il suffit d'avoir mis le pied dans Erfurt pour s'apercevoir immédiatement qu'on est en Prusse. *Garde-toi, je me garde*, telle devrait être la devise de cette puissance si militairement pacifique. Elle a préféré prendre pour axiome national : *Suum cuique*. Malheureusement il n'est pas dit, dans cette phrase inachevée, si elle rend ou si elle prend ce qui appartient à chacun. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle fortifie encore Erfurt, la clef de voûte de l'établissement borussien en Thuringe. La place vient d'avoir de l'avancement : elle est promue à la première classe. On aura su sans doute que le prince de Schwarzbourg-Rudolstadt avait fait décrocher et dérouiller quelque pertuisane de sa collection d'armes. Peut-être encore la nixe de la Saale se sera-t-elle montrée trop provocante. En tout cas, M. de Moltke a pris ses précautions. A table, je me trouve au beau milieu d'un tumulte dinatoire et militaire dont il est difficile de se faire une idée. A l'angle de deux murailles s'appuie un véritable fouillis de sabres, ces fameux sabres avec lesquels des mains gantées cassent les jarrets des « manants » et des « vilains » coupables de trop penser à leurs femmes et à leurs enfants en recevant le noble et saint baptême du feu de l'ennemi. Il y a là des officiers de cuirassiers dans un costume blanc qui joue à merveille l'uniforme

classique des pâtissiers, et des officiers de hussards dont la veste rouge, garnie de fourrures, fait involontairement songer aux écuyers du cirque. Un lieutenant bavarois qui a déposé près de lui son casque réglementaire de pompier, complète par sa tunique bleu de ciel cette réunion inattendue de nos couleurs nationales. Il vient, si j'ai bien compris, du camp de Schweinfurt, sur les bords du Mein. Ce que je vois de plus clair, c'est que ces messieurs absorbent du vin de Champagne, ou plus exactement du vin mousseux de Saxe, comme s'ils buvaient de l'eau fraîche à quelque source limpide et gratuite. Un vase en ruolz désargenté est

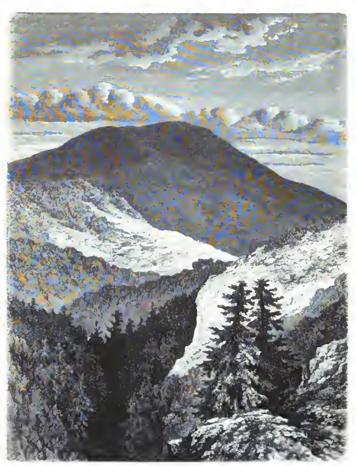


Pont naturel dans les montagnes. — Dessin de Stroobant, d'après nature.

placé à la droite de l'un des hussards qui, à chaque instant, retire une bouteille, incessamment renouvelée, du plus profond de la glace fondante. Je regrette beaucoup de n'être pas plus rapproché de ces messieurs, je les entendrais sans doute boire à la prochaine rentrée du roi Guillaume dans Paris. Mais le bruit des voix est beaucoup trop confus, et le va-et-vient des sommeliers occupés à déboucher les bouteilles pleines et à remporter les bouteilles vides m'empêcherait quand même d'entendre. Chose extraordinaire : ni un officier ni un sommelier n'a de lunettes. L'autre jour, j'ai été servi par un adolescent de seize à dix-sept ans qui avait les joues bouffies comme Éole en colère et qui portait des besicles dorées tout comme s'il eût été un

jeune commis de banque. Tout le monde en Europe n'a pas droit à la myopie, infirmité essentiellement distinguée et presque de luxe : en Allemagne elle va se nicher jusque dans la cuisine.

Après le dîner, promenade à la cathédrale. Comme à Arnstadt, c'est un très vieil édifice, presque en forme de châsse, à la façon dont la nef semble posée sur les contre-forts. On en fait remonter la fondation à saint Boniface, le premier apôtre de la Thuringe, c'est-à-dire au huitième siècle. Nécessairement, tout ce qui pourrait rester de cette construction primitive se réduirait à quelques pierres profondément enfoncées sous terre.



L'Inselsberg. — Dessin de Stroobant, d'après nature.

Quoique je préfère peut-être comme modèle du gothique thuringien l'église assez petite d'Halberstadt, une véritable perle pour la beauté de ses proportions, celle d'Erfurt a de quoi intéresser longtemps et même passionner un archéologue. Mais le moyen, je vous prie, de rester en contemplation devant de délicates rosaces ou d'élégantes ogives, quand sur la place qui est à vos pieds vous ne cessez d'apercevoir une armée en plein mouvement? Peloton par peloton, toute la garnison vient ici recevoir le bienfait de l'instruction militaire et apprendre la pratique de toutes les théories possibles. Les uns lèvent le bras jusqu'au coude, les autres dressent le pied droit d'un mouvement automatique; ceux-ci tournent la tête tantôt dans un sens et tantôt



Cathedrale d'Erfurt. — Dessin de Stroobant, d'après nature.

ans un autre, comma un polichinello de métal qui ırait reçu une décharge électrique au visage, ceux-là issent faire la révision du pantalon sous toutes ses ces, rappelant l'aspect gracieux d'une ligne de pleneurs de colza penchés sur un sillon bien droit. eureux ceux qui, ayant dépassé cette première péode de leur apprentissage, ont déjà l'honneur d'être ercés au maniement de l'arme de M. Dreyse! Au oins ne reçoivent-ils plus autant de bourrades et de orrections manuelles. Les règlements les défendent, est vrai. Mais il n'y a de juges qu'à Berlin, et c'est ien loin. L'infortuné soldat empoche donc respecteusement le coup de poing dont l'a honoré le fils de n seigneur, qui est ici son sous-lieutenant. Malgré tout, ces gaillards-là, avec leurs commencements d'accroche-cœurs et leurs favoris, n'en ont pas moins des mines superbes et qui annoncent une vie physique la mieux ordonnée du monde. Ce que je remarque parmi cette collection d'athlètes, c'est que le vieux type du Prussien à la Blücher, c'est-à-dire maigre comme un échalas et muni sous le nez d'une étroite brosse à dents en guise de moustache, tend à disparaître de plus en plus. Notez que vous ne voyez là que l'école primaire de l'armée locale : mais il y a aussi à Erfurt une Université militaire, en d'autres termes une école de cadets. Ah! que Jacoby avait raison quand dans un magnifique discours il représentait la Prusse condamnée à devenir plus que jamais de jour



Les Gleichen. — Dessin de Stroobant, d'après nature.

ı jour la triste et vivante incarnation de la force arıée, une immense caserne et une constante menace our le repos du monde!

A la *Conditorei*, c'est-à-dire à l'endroit où l'on prend ne tasse de café, même encombrement d'officiers. Au *ommertheater*, c'est-à-dire au théâtre en plein vent l'on va passer la soirée, mêmes visages déjà conus et trop connus. Il n'y a de changé que les cigares. uo faire du reste à Erfurt, si l'on n'y fume, à moins u'on n'y travaille au maintien indéfini de la paix par la réparation infatigable de la guerre? Aussi le lendeain je prends le train pour Weimar. Mais l'armée russienne sembla acharnée à ma poursuite, car elle énètre dans mon coupé sous la forme de deux petits onshommes de porte-enseignes, dont le plus âgé, cette fois, a, sinon des lunettes, du moins un lorgnon qu'il s'incruste dans l'arcade sourcilière par une manœuvre savante. La conversation entre ces deux messieurs roule d'abord sur l'obturateur en caoutchouc du chassepot, puis sur le camp de Stargard, près Stettin, où se propose d'aller celui qui n'a aucun indice de lunettes ou de moustaches, enfin sur des histoires de corps de garde, que je comprends assez mal à vrai dire, mais que je comprends beaucoup trop cependant. C'est surtout lorsqu'on a entendu causer une demi-heure à uniforme déboutonné deux jeunes guerriers en herbe de cette catégorie qu'on comprend l'énergie de l'opposition faite autrefois par les députés et les journaux prussiens au projet de réorganisation ou plutôt d'accroissement de l'armée. Il est vrai que depuis!...

Au sortir de cette taupinière stratégique sur laquelle se démène une fourmilière belliqueuse, quel plaisir de se sentir à Weimar, dans la ville même de Gœthe! On a enfin quitté la Prusse pour rentrer en Allemagne, car, qu'on ne l'oublie pas, qui dit Prussien dit pour moitié Slave ou Finnois et pour un quart Scandinave. Ici, au contraire, on est accueilli par tous les grands souvenirs littéraires de deux siècles. Athènes sur Ilm! Le mot n'a rien de trop exagéré, car ce sont bien les quatre grands hommes que Charles-Auguste avait attirés et réussi à retenir auprès de lui qui ont fait la civilisation germanique ce qu'elle est aujourd'hui.



Le vieux château d'Arnstadt. — Dessin de Stroobant, d'après nature.

Celui qui vint le premier à Weimar, ce fut Wieland, un aimable et gracieux esprit, qui n'a cependant pas laissé un bien profond sillon derrière lui. C'est qu'il fut toujours plutôt le poëte d'une cour que le poëte d'un peuple. Ce qu'il y avait en lui d'athénien ou d'académique ne destinait pas ses œuvres à la popularité véritable, encore moins à une grande influence posthume. Il devait charmer par ses exquises qualités et la finesse de son enjouement les plus délicats de ses contemporains, mais rien de plus, ou peu s'en faut. Il contribua toutefois, et puissamment, à éveiller le goût littéraire de sa nation, il jeta sur la barbarie et la grossièreté tudesques la première guirlande de roses, il fit enfin goûter à ses compatriotes le nectar d'un

légante
aux lat-
jamais

il convient d'oublier, c'est sa traduction de Shakespeare. Chose bizarre! Ce furent les attaques folles et la colère injurieuse de Voltaire contre le grand dra-

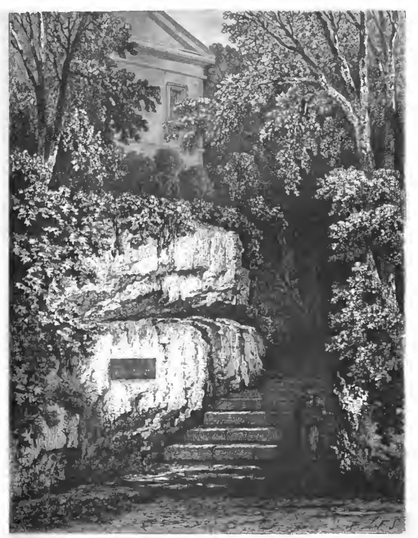


vieux château de Weimar. — Dessin de Stroobant, d'après nature.

t Wieland à mettre les
les yeux de l'Allema-
Voltaire se trouve avoir

été, bien malgré lui, et grâce à l'irritation de Wieland, la cause première du succès de Shakespeare outre Rhin. — Nous ne connaissons encore Herder

que de nom en France, malgré les louables efforts de M. Edgar Quinet. Il serait vraiment à désirer qu'un écrivain français, suffisamment familiarisé avec la langue et le génie germaniques — j'en connais — entreprît cette utile et bienfaisante révélation, car plus que jamais la France a besoin de connaître Herder.



La promenade de Gœthe, à Weimar. — Dessin de Stroobant, d'après nature.

Elle y trouverait, en effet, ce sincère et libre esprit religieux qui plane fort au-dessus de la lettre étroite des orthodoxies et de la stérilité des discussions théologiques, un noble et pieux respect de l'humanité, ainsi qu'une curiosité émue s'employant activement à la recherche de son mystérieux passé et de son avenir

plus mystérieux encore, une vertu familière et douce, la bonne foi la plus ingénue de l'âme et de l'esprit arrivés à la pleine possession d'eux-mêmes, en un mot l'essence même et comme la fleur du christianisme. Le digne et sage superintendant, qui cependant passe aussi pour avoir eu ses brusqueries de caractère, avait pris pour devise ces trois mots qui en allemand commencent par la même lettre : « Vie, Amour, Lumière. » Quel simple et beau programme moral! Et quelle existence un noble cœur pourrait édifier sur ces trois points cardinaux, la vie, l'amour et la lumière, c'est-à-dire sur le développement naturel et régulier de l'être physique, de l'instinct affectueux et de la puissance intellectuelle que contient l'homme! — A quoi bon parler de Schiller, auquel notre Convention Nationale eût sans doute réussi à faire parvenir ses lettres de grande naturalisation, si un seul de ses membres eût été capable d'écrire correctement son nom? Le fait est qu'il y a dans les *Brigands* et jusque dans *Wallenstein* une fougue d'enthousiasme et une vigueur d'indignation contre le vice, qui donnaient à leur auteur d'autant plus de droits à cette adoption honorifique de la France qu'en grande partie elles provenaient de Rousseau! Hélas! je crains que depuis quelques années Schiller n'ait perdu en Allemagne une notable partie de son influence, malgré toute la solennité avec laquelle a été fêté son centenaire. Il est trop idéal, trop libéral aussi au gré de certains partis et de certaines gens. Au fond, les faveurs princières n'ont rien pu sur son âme virile et noblement plébéienne. Il a chanté la paix, et non la guerre; le droit, et non la force : il n'est plus de ce temps-ci! La classe lettrée elle-même, sans s'en apercevoir, j'aime à le supposer, l'a peu à peu relégué dans la pénombre au profit de Shakespeare et de Gœthe, dont l'un pourrait s'appeler le poëte de la force mal réglée, et l'autre le poëte de la force bien réglée. — Gœthe! voilà le Dieu intellectuel de l'Allemagne à l'heure qu'il est. On n'y parle de la *Nouvelle* que l'encensoir à la main, et malheur à qui dirait tout haut que la dernière partie du *Faust*, écrite par un octogénaire, est à peu près inintelligible. Cinq cents commentateurs armés de cinq mille dissertations écraseraient sur-le-champ le blasphémateur et prouveraient dans les règles qu'un chef-d'œuvre de Corneille ne vaut pas le moindre rébus tombé de la bouche du vieux Méphisto. Rien n'est plus sot que le fétichisme littéraire. Il y a vraiment des Allemands qui nous empêcheraient de comprendre que la forte et salutaire influence des grandes œuvres de Gœthe est une de celles qui conviennent le mieux à notre désarroi moral, à notre lassitude désenchantée et frivole. Nul génie n'est pourtant plus capable de nous rendre le sens et le goût du sérieux, s'ils doivent jamais nous revenir. Aucun n'est plus propre à nous faire ressouvenir que nous sommes les compatriotes et les descendants d'un Diderot, d'un Fontenelle, d'un Corneille et d'un Montaigne.

Que dire de la ville elle-même? Le nouveau venu est à peu près aussi embarrassé pour s'y reconnaître que le serait une fourmi dans un écheveau de laine. Le noyau en est aussi antique qu'à Gotha : l'écorce, c'est-à-dire les quartiers nouveaux, y donne une idée matérielle et tangible de l'éternel et incessant *devenir* de Hegel. En fait de monuments, outre les statues des quatre écrivains illustres dont je viens de parler, et leurs maisons, dont deux au moins ne sont plus maintenant accessibles aux étrangers, vous y trouverez le château grand-ducal, qui contient également quatre salles dédiées à l'immortel quatuor qu'on retrouve ici partout, la maison de ville assez récemment reconstruite, le palais bourgeois de la société la *Récréation*, le cabinet de lecture modèle qui se trouve en retour d'équerre sur le *Karlsplatz*, la bibliothèque publique, dont le plus aimable des bibliothécaires, le Dr Reinhold Kœhler, vous fera les honneurs avec une inépuisable complaisance, enfin et surtout le Nouveau-Musée, une des œuvres de prédilection du grand-duc Charles-Alexandre, qui a fait le possible et l'impossible pour créer une grande école de peinture dans sa petite capitale. Le Nouveau-Musée est à peu près achevé, car, lorsque j'y fus introduit, M. Preller était encore occupé à y peindre sur le mur d'une salle longue une de ces belles scènes de l'Odyssée dont il a été chercher l'inspiration et le ton pittoresque exact sur les rives italiennes de l'ancienne Grande-Grèce. J'employai l'après-midi à revoir le Belvédère dont M. Stroobant a l'intention de vous faire connaître le théâtre, ainsi que celui de Weimar, une des créations administratives et artistiques de Gœthe même. Vous verrez aussi, je crois, quelque chose de Tiefurt, où la duchesse douairière Anna-Amalia avait réuni dès 1772 sa petite cour de lettrés. Je regrette un peu que vous n'ayez pas la vue d'ensemble de Weimar prise de l'endroit où Herder, dit-on, aimait à venir s'asseoir. Il n'apercevait pas, il est vrai, la caserne monumentale qui couronne la colline d'en face et que je pris pour le palais grand-ducal la première fois que je vins à Weimar. Mais nous vivons dans un temps où les casernes sortent de terre comme les champignons. Et depuis 1866, c'est bien autre chose encore! Il paraît que le régiment des « grenouilles », comme on appelait les gros lourdauds vêtus de vert qui formaient le contingent fédéral de Charles-Alexandre, va prendre l'uniforme prussien et s'enfler jusqu'à devenir presque une brigade tout entière. Bosquets du parc, bois, taillis mystérieux, désolez-vous, bientôt il n'y aura plus de grenouilles sous vos verts ombrages. MM. les officiers weimariens travaillent comme à la tâche pour M. de Moltke. On fait des devoirs de semaine ou de quinzaine qui s'expédient à Erfurt, et de là reviennent quelquefois, mais quelquefois seulement, avec des encouragements flatteurs et la proposition d'entrer dans l'état-major berlinois. Que vont devenir les lettres et les beaux-arts, au milieu d'un pareil arsenal? me demandais-je le soir à moi-même pendant la réunion hebdomadaire et sans cérémonie des artistes de la ville. Genelli n'est plus,

Wislizenus est parti, Listz ne reviendra pas, Gœthe encore moins! — Il est vrai que les peuples allemands ont M. de Sybel et M. de Treitschke pour les conduire à la croisade, à la guerre sainte. Singulier progrès! Où sont Herder et Schiller? Wieland et Gœthe?

Je m'endormis sur ces tristes réflexions, et je rêvai même que jamais je ne reverrais la petite ville où j'avais si heureusement vécu à tant de reprises différentes. Le lendemain, au réveil, nouvelle contrariété. Une lettre attardée à attendre, une pluie battante à éviter, c'était plus qu'il n'en fallait pour différer mon départ au moins de vingt-quatre heures, si pressé que je fusse. Une consolation me fut bien vite trouvée, si tant est que j'eusse besoin d'être consolé On me mit entre les mains *Weimar-Album*, une publication illustrée qui fit il y a quelque dix ans le plus grand honneur à la librairie saxonne. N'était-ce pas une manière excellente pour moi de sortir du présent pour rentrer dans le passé? J'acceptai avec le plus vif plaisir l'occasion qui s'offrait à moi de feuilleter *Weimar-Album* et de faire défiler sous mes yeux ses belles gravures, où se trouvent reproduites les principales curiosités historiques ou pittoresques de Weimar pendant le long règne de Gœthe. Mon regard une fois rassasié de tant de belles choses, il était juste que le tour de l'esprit arrivât; je me mis donc à lire, tandis qu'au dehors les hachures obliques de la pluie rayaient avec acharnement l'atmosphère de leur parallélisme humide.

En réalité, le texte que M. August Diezmann a écrit pour encadrer l'image de ces grands souvenirs, n'est rien moins qu'une histoire de la littérature classique de son pays Tous les historiens littéraires de l'Allemagne sont d'accord pour reconnaître, avant l'école de Weimar, une sorte de crise révolutionnaire et de littérature tempêtueuse qu'ils désignent d'ordinaire par les deux substantifs *Sturm* et *Drang*, véritable tourmente du génie germanique, où Lessing joue le rôle de pilote, la France celui de port de départ, tandis que Gœthe n'est encore qu'un officier d'avenir et Weimar le port lointain où un hasard heureux doit pousser le navire. La première partie du livre de M. Diezmann comprend l'histoire de l'entourage lettré de la duchesse Marie-Amalie, la mère de Charles-Auguste, qui poussait spontanément la passion de l'orthographe française jusqu'à signer Amélie au lieu d'Amelia. Née duchesse de Brunswick et arrivée à Weimar en 1756, dès 1758 elle se trouvait veuve, avec un fils âgé de huit mois, et à la veille de redevenir mère pour la seconde fois. Les lettres la consolèrent de son irréparable perte, et c'est à elle, en somme, que Weimar doit d'être devenu en Europe tout autre chose qu'un trou ridicule tel que Puttbus ou Vlotho. Grâce aux esprits d'élite qu'elle avait eu l'art d'enchaîner à sa modeste cour, le jeune duc, auquel ne manquait aucune des ardeurs un peu grossières de sa race et de son âge, se prit cependant d'un goût très-vif, et qui paraît chez lui être véritablement devenu une seconde nature, pour les occupations intellectuelles. Pendant les dix premières années de son gouvernement personnel, ce ne furent, à vrai dire, que parties de plaisir et de chasse à travers la Thuringe, où Gœthe était presque partout de moitié, quoique premier ministre, et où les plus jolis droits du seigneur étaient prélevés par le prince, au dire de légendes qui n'ont pas toutes disparu du pays avec leurs héroïnes. Mais à partir de 1785 ou 1786 cette seconde période, encore bien agitée et quelque peu trouble, fait place à l'âge d'or véritable, à la période triomphale de la littérature weimarienne, celle des chefs-d'œuvre et des monuments éternels. Gœthe revient d'Italie avec le manuscrit, enfin terminé, d'*Iphigénie en Tauride*. Bientôt Schiller est attiré à Iéna, d'où, quelques années plus tard, il viendra, pour y rester, à Weimar. Pendant que la Révolution, égarée et sanglante, traîne la France à travers des catastrophes intérieures dont ne consolent pas toujours les succès indécis de notre défense nationale, la littérature allemande se dresse glorieuse et fièrement drapée à l'antique, comme une statue merveilleuse rejetée sur une grève lointaine par la fureur des flots. Mais toute grandeur humaine, hélas! a son déclin fatal et nécessaire. Herder meurt dès 1803, Schiller le suit dans la tombe en 1805; huit ans plus tard, c'est le tour de Wieland: il ne resta plus que Gœthe, toujours jeune et toujours actif, pour jeter les derniers et durables rayons de sa gloire sur la solitude de la ville déserte, la veuve des Muses, comme l'appellent encore quelquefois ses historiographes, aux jours de fêtes académiques. C'est la quatrième et dernière période, car à côté de l'école classique est déjà née l'école romantique. Dresde fait contre-poids à Weimar, et le soleil levant de Tieck éclipse presque, pour les yeux éblouis des contemporains, le soleil couchant de Gœthe. La génération suivante a depuis longtemps rectifié cette singulière erreur d'optique.

Un poëte russe, compatriote de ces barbares dont la science borussienne ne se lasse pas de dépeindre et de plaindre la barbarie, faute de savoir leur langue, a écrit une pièce de vers admirable, et qui pourrait servir de pendant à celle que Gœthe lui-même avait composée à l'occasion de la mort de Schiller. Les vers de Baratinskii ne portent pas, à coup sûr, et ne pouvaient pas porter le reflet d'une amitié intime autant qu'illustre. Ils sont au contraire très-abstraits, j'allais presque dire scientifiques. Mais ils contiennent une appréciation si exacte à la fois et si élevée de l'écrivain auquel ils sont consacrés, que je veux essayer de les traduire strophe par strophe et mot pour mot, autant que possible, malgré le caractère un peu trop philosophique de cette apologie barbare. C'est à la mort que se rapporte le pronom par lequel la pièce commence.

Elle est venue, et l'illustre vieillard a fermé
Ses yeux d'aigle dans le repos;
Il a expiré sans trouble, parce qu'il avait accompli
Dans la limite terrestre tout ce qui est terrestre!

Sur la tombe merveilleuse, ne pleure pas, ne te plains pas
De ce que le crâne du génie est l'héritage des vers.

Il s'est éteint, mais rien n'a été laissé par lui,
De teut ce qui vit sous le soleil, sans un salut;
Avec son cœur, il a répondu à l'appel de tout
Ce qui demandait une répense du cœur;
Par sa pensée ailée il a plané à travers le mende,
Et dans l'infini seul il a trouvé sa limite.

Tout neurrissait en lui l'esprit : les travaux des sages,
Les œuvres des arts d'imagination,
Les traditions, legs des siècles écoulés,
Les aspiratiens des temps en train d'éclore.

Par la pensée, à force de velonté, il pouvait pénétrer
Et dans la chaumière du pauvre et dans le palais du roi.

Il respira la même vie que la nature;
Il entendait le chuchotement du ruisseau,
Il comprenait la cenversation des feuilles des arbres,
Et sentait la peusse de l'herbe;
Le livre des étoiles n'avait rien d'obscur pour lui,
Et avec lui causait la vague de la mer.

L'homme teut entier a été ebservé et étudié par lui,
Et si par la vie terrestre
Le Créateur a limité notre existence éphémère,
Et si au delà de la pierre du tombeau,

Théâtre de verdure, dans le parc du Belvédère, à Weimar. — Dessin de Stroobant, d'après nature.

Au delà du mende des phénemènes rien ne neus attend,
Sa tombe justifie le Créateur.

Mais, s'il nous est denné de vivre au delà du cercueil,
Lui, ayant complétement épuisé la vie d'ici-bas,
Et, par des répenses soneres et profondes,
Ayant complétement payé sa dette à la nature,
S'envolera d'une âme légère vers l'Éternel,
Et dans le ciel les choses terrestres ne le troubleront pas.

J'ai préféré citer ces vers d'un poëte russe, plutôt que de transcrire les dithyrambes en prose de Mme de Staël. Qu'importe aux Allemands d'à présent Mme de Staël? Il n'y a plus qu'une vertu en Allemagne : la force brutale, et qu'un dreit : le dreit canen. Or Mme de Staël ne recennaissait ni l'une ni l'autre, et elle a été victime de l'une et de l'autre. Cela est douloureux sans doute pour les amis de la civilisation et les humbles travailleurs du progrès, mais l'échelle semble tirée pour longtemps entre les deux peuples.

A. Legrelle.



Le roi de Muong You et ses deux femmes. — Dessin de Janet Lange, d'après M. L. Delaporte.

VOYAGE D'EXPLORATION EN INDO-CHINE,

TEXTE INÉDIT PAR M. FRANCIS GARNIER, LIEUTENANT DE VAISSEAU[1],

ILLUSTRATIONS INÉDITES D'APRÈS LES DESSINS DE M. DELAPORTE, LIEUTENANT DE VAISSEAU.

1866-1867-1868

XI

Muong You. — Arrivée de M. de Lagrée. — Fabrique d'armes de Samtao. — Navigation sur le Nam Leuï. — La vallée de Muong Long. — Une route et un pont chinois. — Nouvelles difficultés. — Départ pour Xiang Hong. — Description de cette ville. — État politique de la contrée.

Nous quittâmes Muong Yong dans les meilleurs termes avec les autorités locales, et nous nous hâtâmes d'un pas joyeux vers les bords du Nam Ouang pour en remonter la rive droite. A midi, nous traversâmes à gué cette rivière; elle s'engageait brusquement dans les montagnes qui bordent à l'ouest la plaine de Muong Yong; nous gravîmes ensuite la pente assez raide qui conduit à Ban Tap, village formant la frontière de Muong Yong et situé sur la ligne de partage des eaux du Nam Yong et du Nam Leuï. On jouit de ce point d'une vue fort étendue, et l'on peut apercevoir, sur les flancs de la chaîne qui ferme la plaine du côté du sud, la flèche lointaine du Tat Chom Yong.

Une douane est établie à Ban Tap; le Birman de Muong Yong m'avait remis, gravé dans le creux d'un bambou, un passe-port en règle pour le fonctionnaire birman qui y était préposé. Nous n'éprouvâmes donc aucune difficulté à nous installer dans la pagode du village, où se trouvaient déjà un certain nombre de marchands, qui étalaient sur les parvis sacrés les cotonnades anglaises dont ils étaient porteurs.

Le lendemain, nous quittâmes Ban Tap de bonne

1. Suite. — Voy. t. XXII, p. 1, 17, 33, 49, 65, 81, 305, 321, 337, 353, 369, 385, 401; t. XXIII, p. 353, 369, 385 et 401.



Pont chinois à Muong Long. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

Samtao à trois mille fusils par an, et la population Doc agglomérée sur le plateau à dix mille âmes.

A Ban Kien, le commandant de Lagrée avait rencontré un singulier voyageur, bon vieillard à la physionomie placide, que les habitants désignaient sous le nom de *Sétah*, ce qui veut dire « homme qui sait beaucoup ». C'était une sorte de médecin ambulant, d'origine Phong, qui colportait partout sa science et ses remèdes, sans se fixer jamais nulle part, et sans demander d'autre salaire que le logement et la nourriture. Il avait mis trois ans à venir d'Ava. Ces sortes de gens ont une grande réputation d'honnêteté et inspirent partout le plus grand respect.

Le 11 septembre, nos voyageurs étaient arrivés au confluent du Nam Leuï et du Nam Lem. Cette dernière rivière vient du Muong de ce nom et est aussi considérable que la première. Le lendemain, ils couchèrent à Muong Oua, joli village situé dans une petite plaine fort riche et fort habitée. Quelques jours auparavant avaient eu lieu en ce point des fêtes en l'honneur des *Phi*, ou « revenants », fêtes dont le but est de conjurer les maladies. Pendant ces fêtes, qui durent plusieurs jours, personne ne peut entrer dans le Muong. Des écriteaux placés sur les routes préviennent les voyageurs, et leur indiquent l'amende qu'ils encourent s'ils transgressent cette défense. Au cheval qui lui avait été donné par le roi de Xieng Tong, le commandant de Lagrée en avait joint deux autres qui lui avaient coûté une centaine de francs chacun. Ces trois animaux allaient faciliter nos excursions et diminuer le nombre de nos porteurs de bagages.

Le 14 septembre, nous fîmes nos visites officielles aux diverses autorités de Muong You. Nous commençâmes par le conseil des mandarins, que présidait un frère du roi, jeune homme à peau fine et blanche, un peu gras et fort timide, qui ne savait que faire de sa personne. Ses doigts grassouillets étaient chargés de bagues, et ses oreilles de pendants en or. Il était vêtu d'une grande étoffe quadrillée lui servant de langouti, d'une veste en satin, et d'un grand turban bouffant sur la tête. On portait derrière lui un parasol doré à très-longue hampe.

Après le *séna*, nous rendîmes visite à l'officier birman. Soit que nous fussions mal prévenus en faveur de cette catégorie de fonctionnaires, soit que réellement la race birmane ne puisse soutenir la comparaison avec les Thai du nord, à la peau presque blanche et à la physionomie distinguée, nous trouvâmes une figure ignoble à ce représentant du roi d'Ava. Rempli de son importance et désireux de produire une forte impression sur nous, il ouvrit à peine la bouche, lança au ciel des regards inspirés, et laissa à sa femme le soin de faire tous les frais de la conversation. Le passe-port de Xieng Tong, dont le commandement de Lagrée arrivait muni avait dès le début coupé court à ses objections ; n'ayant pas à nous faire sentir sa puissance, il se contenta de nous fatiguer de ses airs solennels. Nous le quittâmes bien vite pour aller chez le roi.

La résidence de celui-ci s'élève sur un des mamelons qui dominent la ville, et l'on y jouit d'une vue fort étendue. Le palais est vaste, construit en bois durs et d'une menuiserie très-soignée. Le roi nous reçut dans une grande salle, où le jour ne pénétrait qu'à travers d'étroites fenêtres cachées par des tentures de soie. C'est un jeune homme de vingt-six ans, à la figure distinguée et infiniment gracieuse. Il était vêtu de satin vert à fleurs rouges, et les feux des rubis qu'il portait aux oreilles éclairaient les soyeux reflets de son riche costume. Il était assis sur des coussins brodés d'or. Tout autour de lui étaient rangés, dans une attitude respectueuse, les mandarins du palais ; à ses pieds étaient placés le sabre et les vases en or, richement ciselés, indices de la dignité royale.

Nous nous assîmes devant le prince, et l'on plaça devant chacun de nous un plateau contenant les boîtes dont se servent les Laotiens pour enfermer les divers éléments de la chique. Plateau et boîtes étaient en argent repoussé. Ce luxe oriental nous eût éblouis davantage si aux ustensiles indigènes, très-riches et de forme très-décorative, n'étaient venus se mêler quelques objets européens fort prisés dans le Laos, mais d'un cachet trop vulgaire à nos yeux. Tels étaient des chapelets de bouteilles vides, suspendus de la façon la plus apparente aux colonnes de la salle.

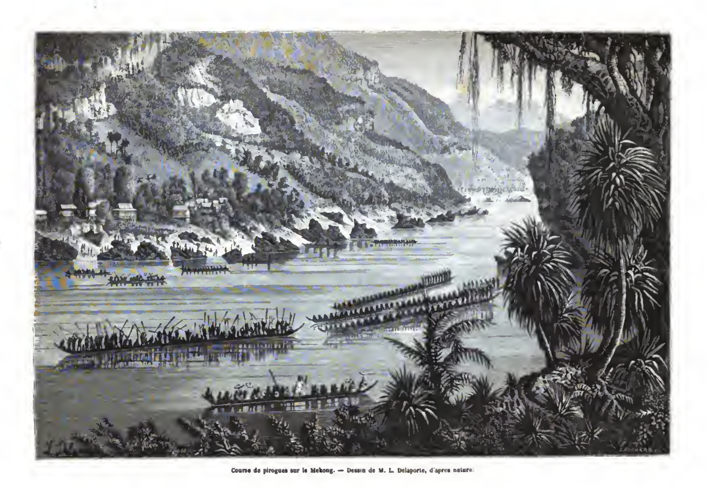
Le roi s'étudia à ne nous dire que des paroles aimables. Il exprima au commandant de Lagrée tous ses regrets de l'obligation qui avait été imposée à celui-ci d'aller à Xieng Tong, et il en rejetta la faute sur le Birman de Muong Yong.

D'après les usages laotiens, les chefs des villages étaient tenus de nous faire, à notre passage, des cadeaux en nature. Nous les avions toujours refusés, ou du moins nous avions toujours payé les objets qui nous étaient offerts. Le roi nous demanda le motif de ce refus : « C'est que nous ne voulons pas, dit le commandant de Lagrée, que les pauvres gens aient à souffrir de notre présence. — Mais, de moi, répliqua gracieusement le roi, vous daignerez sans doute accepter quelque chose? » Il nous fit ensuite maintes questions sur la France, donna à la conversation un ton vif et enjoué, et sut déployer une grâce simple et affable qui fit notre conquête à tous.

Le lendemain, le roi fit prier M. de Lagrée de revenir le voir. Leur entretien eut un caractère plus intime ; la vue des Européens réveillait chez cet intelligent jeune homme des désirs d'émancipation du joug birman, que les procédés administratifs de ces derniers ne justifient que trop. A Muong You, le roi avait su reléguer l'agent birman à l'arrière-plan, et il affectait, en toute occasion, de ne tenir aucun cas de sa présence.

« Là où sont les Européens, disait-il au commandant de Lagrée, la guerre et les troubles cessent, le commerce et les populations augmentent. »

Ce n'était pas là le premier symptôme que nous eus-



Course de pirogues sur le Mekong. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

sions saisi d'une prochaine insurrection de ces peuples. Les Birmans sont trop présomptueux pour la prévoir, trop maladroits pour la prévenir.

Le roi de Muong You affirmait que son royaume abondait en gisements métallurgiques. D'après lui, il y aurait de l'or, de l'argent, du fer et des pierres précieuses dans les montagnes qui enserrent le Nam Leuï. A l'appui de son dire, il montra à M. de Lagrée un très-bel échantillon de minerai de fer oligiste et quelques grenats; malheureusement il était impossible d'en désigner ostensiblement les gisements sans s'exposer à voir les Birmans en rendre l'exploitation obligatoire pour les indigènes, afin de prélever une dîme sur le produit. « Mais restez ici quelque temps et je pourrai vous y faire conduire en cachette, » ajoutait le roi. M. de Lagrée avait trop de raisons de quitter le plus vite possible le territoire soumis aux Birmans pour accepter ces propositions.

Le 16 septembre, le roi vint nous rendre notre visite, et passa la plus grande partie de la journée dans notre sala. Il était accompagné de sa sœur aînée et de quelques-unes de ses femmes. Cette entrevue fut des plus cordiales et des plus intéressantes. Après les démonstrations obligées sur l'usage de nos armes et de nos ustensiles européens, M. Delaporte essaya de faire sentir à nos hôtes les charmes de la musique française. L'air de Marlborough, les motifs les plus gais et les plus entraînants de la *Belle-Hélène* n'obtinrent qu'une attention distraite; mais à peine les premières notes du *Miserere* eurent elles résonné sous l'archet du musicien, que le plus profond silence se fit : une sensation inconnue sembla se révéler aux auditeurs indigènes; cette musique sentimentale trouvait un écho chez eux.

Le lendemain, le frère du roi et le reste de la famille royale vinrent à leur tour assister à l'exhibition de nos bagages et s'initier aux mêmes jouissances. La race thai est douée, surtout dans le Nord, d'une curiosité intellectuelle et d'une délicatesse naturelle de goût qui lui permettraient bien vite, sous d'autres maîtres que les Birmans, d'occuper une place honorable parmi les peuples civilisés. Les progrès rapides qu'ont fait les Siamois depuis qu'ils sont en contact avec les Européens en sont une preuve frappante, et encore, de tous les rameaux de la branche thai, le rameau siamois est-il celui qui nous paraît le moins accessible aux sentiments élevés.

Dans l'intervalle de ces visites avait eu lieu l'échange des cadeaux habituels. Les libéralités du roi s'étendirent jusqu'à notre escorte, dont chaque personne reçut une pièce d'étoffe suffisante pour se faire un vêtement. Aux officiers, le roi donna des boîtes en argent ciselé, d'un travail fort délicat.

J'ai déjà dit, je crois, que le roi de Moung You est frère du roi de Xieng Tong, mais d'une mère différente. Entre lui et son frère aîné est un autre frère, qui réside depuis longtemps à Ava, et que le roi de Muong You n'a jamais vu. Ce prince est sans doute celui que Mac Leod a vu à Xieng Tong[1], et qu'il désigne sous le nom de Chao Patta-Woun. La cour de Birmanie le garde probablement en otage pour s'assurer de la fidélité de ses frères. Le troisième des fils du Tsoboua, qui a reçu Mac Leod et dont l'aîné est le souverain actuel de Xieng Tong, était le prédécesseur du roi de Muong You; il est mort en 1862, époque à laquelle son neveu est monté sur le trône.

Nous quittâmes Muong You le 18 septembre. Nos chevaux et nos bagages traversèrent la rivière sur un radeau et prirent la route de Muong Long, qui était notre prochaine étape dans la direction de Xieng Hong. Muong Long est le chef lieu de l'une des douze provinces dont se compose cette dernière principauté. Quant à nous, nous nous embarquâmes sur le Nam Leuï, dont nous descendîmes rapidement le cours sinueux. Nous nous arrêtâmes un instant à Muong Leuï, charmant village entouré de plantations d'aréquiers; cet arbre commence à devenir fort rare, et son fruit atteint, dans cette région, un prix considérable. Au delà de Muong Leuï, la rivière s'encaisse entre des collines boisées; son cours, jusque-là paisible, devient torrentueux. En s'engageant dans le dédale inextricable des petites montagnes qui bordent les rives du Cambodge, elle cesse d'être navigable. Après une heure trois quarts de navigation totale depuis Muong You, nous débarquâmes sur la rive gauche de la rivière, auprès d'un caravansérail où devaient venir nous rejoindre notre escorte et nos bagages. Ils n'arrivèrent que fort tard dans la soirée : la route, en grande partie détruite par les pluies, avait été fort pénible pour les hommes et les chevaux.

Le lendemain matin, nous nous engageâmes dans le sentier en zigzag qui gravit la chaîne de collines au pied de laquelle nous avions campé. Nous suivîmes pendant toute la matinée une ligne de faîte sinueuse. Nous jouissions de là du panorama varié de chaînes irrégulières, dont les pentes, assez douces, sont couronnées par des villages Does et sillonnées par les routes bien entretenues qui y conduisent.

Le vert tendre et ondoyant des cultures, pratiquées dans les bas-fonds ou suspendues à mi-côte, repose agréablement le regard de la teinte uniforme et sombre des forêts qui couvrent les parties hautes. Nous déjeunâmes sur les bords d'un ruisseau qui coulait dans la direction du nord : nous avions, encore une fois, changé de bassin. Une descente de plusieurs heures nous amena hors de la région montueuse qui forme la ligne de partage des eaux, et nous entrâmes dans une étroite et longue vallée, couverte de rizières et de villages, et qu'arrosait, en se dirigeant vers le nord-nord-est, une jolie rivière, le Nam Nga, qui paraissait venir de l'ouest. Nous traversâmes ce cours d'eau en ayant de l'eau jusqu'aux épaules. Le passage guéable était étroit et le courant rapide; aussi quelques-uns d'entre nos porteurs perdirent-ils pied : ils en furent quittes pour

1. Voy. p. 55 de son journal dans les *Parliamentary papers* pour 1869.



Illumination du fleuve la veille d'une fête. — Dessin de E. Yon, d'après M. L. Delaporte.

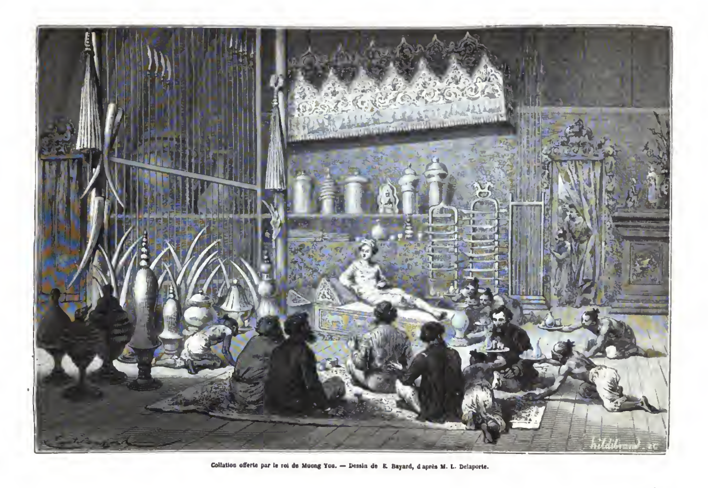
atteindre l'autre rive à la nage sans perte ni grande avarie pour les objets dont ils étaient chargés. Une fois sur la rive gauche du Nam Nga, nous nous hâtâmes de traverser les rizières qui s'étendent sur ses rives, pour rejoindre la route moins boueuse et plus ombragée qui serpente au pied des collines du flanc gauche de la vallée. La flèche aiguë d'un tát nous signalait de loin Muong Long, gros bourg de quinze à dix-huit cents âmes, construit sur les bords du Nam Kam, petit affluent du Nam Nga. Nous traversâmes cette rivière sur un pont en pierre à voûte surbaissée, dont le parapet était orné de lions sculptés, qui gisaient renversés sur le sol. Le pont se continuait par une chaussée, pavée avec des briques placées sur champ. Un pareil luxe de viabilité était bien fait pour provoquer notre enthousiasme. A coup sûr, ce pont, cette chaussée, n'étaient point l'œuvre des Laotiens; ils en profitaient sans savoir les entretenir. La construction du pont excita une admiration presque égale à celle que plus d'un an auparavant nous avions ressentie à la vue des monuments d'Angcor. La voûte révélait une science supérieure à celle des Cambodgiens; c'était bien là une œuvre de cette civilisation chinoise dont le Birman de Muong Yong nous prônait les merveilles. Nous nous trouvions aux portes de cette terre promise, et nos fatigues touchaient à leur fin. Ce séduisant espoir se changea en certitude, quand, au milieu de la foule des curieux qui commençaient à nous assiéger, nous découvrîmes deux Chinoises. Leurs robes longues et leurs chaussures pointues à hauts talons tranchaient trop vivement au milieu des costumes laotiens pour ne pas attirer immédiatement nos regards. J'étais à peu près le seul membre de la Commission qui fût déjà, et de longue date, familiarisé avec la vue des habitants du Céleste-Empire; aussi fut-ce avec une joie d'enfant qu'elle accueillit cette première apparition de la femme chinoise, qui était une bien petite récompense de tant de fatigues. Cette vue, d'ordinaire, s'obtient à moins de frais, surtout quand on est marin. Les Chinoises en question étaient vieilles, sales et décrépites, mais elles avaient de petits pieds : cela suffisait pour affirmer leur nationalité d'une manière incontestable et justifier l'admiration de mes compagnons de route.

Nos premières relations avec les autorités du pays furent excellentes. Le chef du village ne fit aucune difficulté pour remplacer les porteurs qui nous avaient amenés de Muong You. Par un mode de convocation assez semblable à ce qui se pratique dans les petites villes de France, il fit battre du tambour pour réunir les hommes qui nous étaient nécessaires; mais le lendemain, au milieu de nos préparatifs de départ, une lettre arriva de Xieng Hong qui renversa toutes nos espérances et coupa court à notre enthousiasme. Elle portait en substance ceci : « Des *koula* — c'est le nom que l'on donne aux étrangers dans le nord de l'Indo-Chine — viennent, dit-on, de Muong Yong : s'ils arrivent à Muong Long et que ce ne soient pas des marchands, vous ne leur laisserez pas continuer leur voyage vers Xieng Hong, mais vous leur ferez reprendre la route par laquelle ils sont venus. Xieng Hong ne dépend pas seulement de la Birmanie, mais aussi de la Chine. »

Une réponse analogue, d'une forme plus polie peut-être, avait été faite déjà à Mac Leod par les autorités chinoises du Yun-nan; nos frontières, avait-on écrit à l'officier anglais, sont ouvertes aux commerçants de tous les pays; mais il n'est jamais arrivé que des officiers représentant une puissance étrangère aient pris cette route pour se rendre en Chine. La ville de Canton a été ouverte aux Européens pour leurs communications avec le Céleste-Empire : c'est là qu'ils doivent s'adresser. Depuis 1837, époque à laquelle cette fin de non-recevoir était adressée à Mac Leod, les relations de la Chine avec l'Europe ont singulièrement changé de nature. Les guerres de 1840, de 1858 et de 1860 ont rendu le gouvernement chinois moins exclusif et plus traitable; nous étions munis d'ailleurs de passe-ports réguliers de la cour de Pékin, et les autorités chinoises du Yun-nan avaient dû être prévenues de notre arrivée. Je ne partageais donc pas l'opinion de M. de Lagrée, qui vit dans cette lettre un refus de passage provenant des autorités chinoises de Muong La, nom donné par les Laotiens à la ville chinoise de Semao, située à quelques journées au nord-nord-est de Xieng Hong. Ce refus indirect, qui ne mettait en cause que le séna de Xieng Hong sans engager la responsabilité de la cour de Pékin, paraissait à M. de Lagrée une de ces habiletés diplomatiques dont les Chinois ont le secret; j'y voyais au contraire une perfidie du Birman de Xieng Tong, que je soupçonnais d'avoir fait prévenir secrètement son collègue de Xieng Hong de nous barrer le passage. Comme on le verra plus tard, ni l'une ni l'autre de ces prévisions n'était exacte.

M. de Lagrée prit le parti d'envoyer à Xieng Hong son interprète Alévy porter une lettre aux autorités de cette ville; cette lettre expliquait le but de notre mission et insistait sur les autorisations déjà données par les autorités laotiennes et birmanes de Xieng Tong et sur les lettres de passage, solennellement délivrées par Pékin et signées du prince Kong, dont la Commission était porteur. M. de Lagrée demandait qu'il lui fût au moins permis d'aller jusqu'à Xieng Hong pour s'expliquer devant le séna de cette ville. Alévy partit à cheval le 21 septembre.

La saison des pluies touchait à sa fin et ne se signalait plus que par quelques orages. Les routes se séchaient; la circulation devenait facile. La petite vallée du Nam Kam, le long de laquelle s'échelonnent les maisons de Muong Long, est pleine de sites charmants et ses gorges giboyeuses invitaient les chasseurs à se mettre en campagne. Nous y fûmes témoins du dernier exploit cynégétique que les tigres, qui se faisaient de plus en plus rares dans la contrée, devaient accomplir sous nos yeux. L'un d'eux abattit devant quelques-uns d'entre nous un cerf dix-cors de la plus belle taille. Cet exploit, loin de lui fournir le repas sur lequel il avait compté, lui valut une décharge fort in-



Collation offerte par le roi de Muong You. — Dessin de E. Bayard, d'après M. L. Delaporte.

attendue qui le fit rentrer, blessé et rugissant, dans les profondeurs de la forêt, où il était aussi difficile qu'imprudent de le suivre. Les collines qui encaissent le cours de la rivière sont d'un facile accès; du haut de leurs croupes boisées, qui viennent mourir en pentes douces à l'entrée de la vallée du Nam Nga, les membres de la Commission, dessinateurs ou géographes, découvraient des paysages ou des panoramas de montagnes bien faits pour les séduire. Les deux sommets entre lesquels vient déboucher le Nam Kam sont couronnés par deux tâts qui devaient attirer l'attention d'un archéologue comme M. de Lagrée. Nous pûmes donc employer plus agréablement qu'à Muong Yong les loisirs forcés que nous faisaient par leurs refus les autorités de Xieng Hong.

Des deux tâts que je viens de signaler, l'un, celui qui est au sud de la ville, est bien entretenu et s'élève sur une vaste plate-forme du haut de laquelle on découvre toute la vallée. Il s'appelle tât Poulan : il est de construction récente, n'a qu'une seule flèche et une petite enceinte ornée de quatre petites niches et de *docbo* pour les offrandes. Le tât du nord, appelé tât Nô, est construit comme le précédent en ciment et en briques. Il paraît plus ancien et il est aujourd'hui abandonné. Ce monument est d'un caractère original et de bon goût, et, s'il était construit en pierres, sa valeur serait réelle. D'une base ronde de douze mètres de diamètre sur deux mètres de hauteur, se dégagent une flèche centrale de dix-huit mètres d'élévation et huit flèches plus petites, au pied desquelles sont des niches faisant saillie et renfermant des statues. Chaque tourelle est surmontée d'une aiguille en fer et de la couronne birmane; les moulures sont faites avec soin, l'ornementation est sobre et ne comporte que des feuilles et des fleurs de lotus. L'enceinte extérieure représente des serpents dont les têtes se retournent et font face au monument à l'ouverture des portes.

Jadis Tât Poulan et Tât Nô étaient dorés. En arrière de chacun d'eux est un abri couvert. Le second de ces deux monuments porte l'empreinte de l'architecture birmane telle qu'elle apparaît dans les monuments de la fin du dernier siècle, dans les édifices ruinés de Mengoun et les autres constructions que l'on trouve à Ava et dans le voisinage.

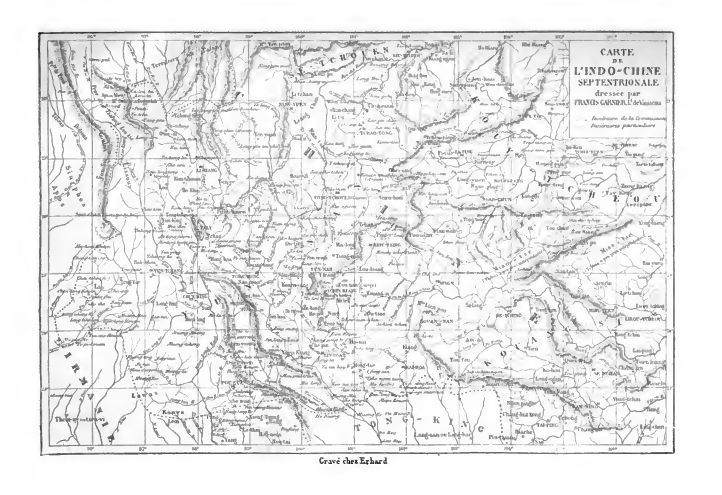
Le marché qui se tient tous les cinq jours à Muong Long est un des plus considérables que nous eussions encore rencontrés. On y retrouve ces petits restaurants en plein air, si nombreux dans les villes chinoises et qui sont indispensables aux foules affairées. Du coton qui est apporté par les sauvages Khos, très-nombreux dans les environs, et qui se vend de quarante à quatre-vingts francs le *picul*, un peu de soie grége de qualité assez grossière, de la cire, du fer, du plomb, soit pur, soit à l'état de minerai, du minerai d'antimoine qui est employé comme remède, du bétel et de l'arec de montagne, des melons, des giraumons, des aubergines, des pastèques, des pommes, des prunes, des goyaves, des oignons, du piment, du poivre, des grappes d'astrus qui servent à fabriquer de l'huile, du tabac, de l'indigo solide, des œufs, du poisson frais, de la viande de porc et de buffle, représentent la part de la production locale. Des cotonnades anglaises du sel qui sert souvent de monnaie dans les transactions et qui vient de la rive gauche du Mekong; des écheveaux de soie d'origine chinoise, des boules de gambier et de l'arec desséché venus de Xieng Mai; quelques objets de mercerie et de quincaillerie, tels que glaces, peignes, balances, aiguilles, d'origine anglaise ou chinoise, forment la part de l'importation.

Presque tout le monde, et surtout les sauvages Khos, parlent ici le dialecte chinois du Yun-nan.

Le 25 septembre, nous arriva une nouvelle lettre des mandarins de Xieng Hong, accompagnée d'un mot d'Alévy. Il était dit dans la lettre des mandarins que l'année passée, un ordre était venu du Yun-nan, prescrivant de ne pas laisser passer les étrangers sans prévenir immédiatement les autorités du Muong Ho (Yunnan). C'était là du moins le sens général d'un message que, privé de son interprète, M. de Lagrée ne pouvait déchiffrer qu'imparfaitement. Alévy faisait dire en même temps à M. de Lagrée — et c'était là l'important — que le séna consentait à ce que la commission française poursuivît sa route jusqu'à Xieng Hong.

Nous partîmes de Muong Long le 27 au matin. A quelque distance de ce village, l'ancienne chaussée chinoise, qui a cessé d'être entretenue, disparaît, et nous n'en retrouvâmes plus que quelques vestiges de loin en loin. La route reste néanmoins assez belle : de petits ponts couverts et ornés de bancs, jetés sur les ruisseaux ou les canaux d'irrigation, offrent de distance en distance des lieux de repos heureusement ménagés. La vallée, dont la route côtoie la chaîne de gauche, est très-peuplée et cultivée; nous traversions un village tous les quarts d'heure. Vers midi, nous franchîmes sur un pont en bois une large rivière, le Nam Pouï, venant du nord-ouest et qui me parut être le cours d'eau principal dont le Nam Nga n'était qu'un affluent. La vallée de cette dernière rivière prenait fin, et devant nous, dans toutes les directions, des chaînes de petites collines fermaient la route. Nous nous arrêtâmes le soir sur la lisière de cette région montagneuse et nous couchâmes au village de Sieng lang.

Le lendemain, 28 septembre, nous nous engageâmes dans un dédale de petites vallées et de collines aux croupes arrondies et aux pentes boisées, au milieu desquelles la route disparaissait souvent dans des fondrières, mais dont l'aspect pittoresque et les paysages variés nous faisaient oublier la viabilité imparfaite. Plus nous avancions dans cette région nouvelle, plus la végétation et le caractère des sites revêtaient un aspect singulier. Pour des gens habitués depuis longues années à la physionomie particulière de la nature tropicale, il y avait à ce changement un plaisir et une nouveauté extrêmes : c'était comme un ressouvenir inconscient de la patrie que nous retrouvions à chaque détour de ces vallées étroites. La population, compo-


CARTE
DE
L'INDO-CHINE
SEPTENTRIONALE
dressée par
FRANCIS GARNIER, Lt de Vaisseau
TONG-KING
YUN-NAN
Gravé chez Erhard

sée presque entièrement de Khos, contribuait encore à accentuer ce changement.

Une certaine activité commerciale régnait sur la route. Des caravanes de bœufs porteurs, transportant du plomb, du coton, du tabac, du thé, et venant de Xieng Hong, nous croisaient à chaque instant. Nous étions aussi peu habitués à ce mouvement qu'au pays lui-même et notre voyage en recevait un nouvel attrait.

Le troisième jour de notre départ de Muong Long, nous débouchâmes dans la grande plaine de Xieng Hong, par la vallée de l'un des affluents du Nam Ha; c'est au confluent de cette rivière et du Mékong que s'élève le chef-lieu des Chip song Panna. Nos porteurs, qui s'étaient engagés à faire en trois jours le trajet total, étaient exténués. Leurs pieds gonflés, leurs épaules meurtries excitèrent notre compassion, et nous consentîmes à les laisser s'arrêter à quelques kilomètres de la ville, sous condition qu'ils nous rejoindraient le lendemain à la première heure. Nous traversâmes d'un pas rapide la large plaine où des villages récemment reconstruits s'élevaient à côté des ruines qu'avaient faites les dernières guerres; nous passâmes en bac le Nam Ha, à côté d'un pont en bois détruit et, à quatre heures et demie du soir, nous nous arrêtâmes à une pagode située en dehors de l'enceinte en terres levées de la ville.

Alévy nous attendait avec impatience. Il avait été fort mal reçu par les autorités locales. Dès son arrivée on avait voulu le forcer à rebrousser chemin. Alévy connaissait trop ses compatriotes pour céder à leurs menaces : « Faites de moi ce que vous voudrez, avait-il répondu, tuez-moi si cela vous fait plaisir, mais jamais je n'oserai retourner auprès du chef qui m'a envoyé, sans une réponse favorable. Je crains plus sa colère que la vôtre, et si vous connaissiez mieux les gens à qui vous avez affaire, vous ne vous exposeriez pas de gaieté de cœur à les pousser à bout. Je n'ose répondre de ce qu'ils pourront faire à Muong Long, si vous persistez dans votre refus de les laisser venir, et il serait plus sage de les admettre en votre présence: la vue des plus grands personnages du pays les forcerait sans doute à se contenir et vous leur feriez entendre plus facilement raison. » Ce mélange d'intimidation et de flatterie avait produit son effet. On nous avait donc envoyé l'autorisation de venir à Xieng Hong, mais cette autorisation ne préjugeait en rien la décision qu'il restait à prendre au sujet de la continuation de notre voyage. Alévy n'avait réussi à voir ni le roi, ni le chef birman, ni le mandarin chinois qui résidait à Xieng Hong. La veille de notre arrivée, il y avait eu une longue discussion au séna, et le jour même, de grand matin, le Chinois était parti avec une lettre pour Muong La.

En somme, on ne parut pas nous faire trop mauvaise figure, et les difficultés que nous avions encore à vaincre étaient sans doute plus facilement surmontables que celles que nous avait opposées la mauvaise volonté des autorités birmanes de Xieng Tong.

La ville de Xieng Hong, depuis sa destruction par Maha Say, gouverneur de Muong Phong, s'est reconstruite au nord du confluent du Nam Ha, et si la plaine elle-même est très-habitée, la nouvelle ville n'a encore attiré qu'un très-petit nombre de résidents fixes; c'est plutôt encore l'emplacement d'un marché qu'un centre de population.

Le marché se tient presque tous les jours — cinq fois par semaine — et contient en plus grande abondance toutes les denrées que nous avons énumérées déjà pour Muong Long. Le Mékong, dont je demande pardon de n'avoir point encore parlé, coule à très-peu de distance de la ville. Il a en cet endroit de trois à quatre cents mètres de large, et il coule paisiblement entre de hautes berges bordées de bancs de sable. Ses eaux avaient déjà baissé de cinq mètres et il avait dû atteindre son niveau maximum pendant notre séjour à Muong Yong.

Un peu au-dessous de la ville et après avoir reçu les eaux du Nam Ha, le fleuve se rétrécit brusquement et des collines s'élèvent sur ses rives. C'est là, sur la rive droite, que se trouvent les ruines de l'ancienne ville, celle-là même dont Mac Leod avait déterminé la position en 1837. En amont a lieu un rétrécissement analogue, et, à en juger par l'horizon de montagnes qui limite la vue à l'est et au nord, il semble que le Mékong s'engage définitivement au milieu des chaînes d'origine tibétaine où il va prendre ses sources.

D'après la chronique du Tât de Muong Yong, Xieng Hong semble avoir été le premier siége de la puissance laotienne dans la vallée supérieure du Mékong. C'est la ville nommée Tché-li par les cartes et les historiens chinois. L'importance de son rôle historique nous faisait rechercher avec intérêt tous les vestiges qui pouvaient nous parler de ce passé inconnu. Une de nos premières visites fut donc pour les ruines de l'ancienne ville, qui se trouvent à une heure de marche au sud de la pagode où nous étions campés. Nous ne retrouvâmes, au milieu des hautes herbes qui en avaient déjà envahi l'emplacement, que l'ancien palais des rois et une pagode qui méritassent d'attirer l'attention. Celle-ci surtout, construite presque au sommet de la colline sur les flancs de laquelle s'étagent les ruines, nous présenta une originalité d'architecture et d'ornementation qui tranchait vivement sur tout ce que nous avions vu jusque-là au Laos. Elle repose sur un soubassement que l'on franchit par une dizaine de marches et elle est entourée, de trois côtés sur quatre, par une galerie dont les murs sont décorés de peintures chinoises. Les sujets en sont nouveaux, les couleurs meilleures; l'ensemble accuse un art plus avancé: on y voit des villes assiégées dans lesquelles la vue plonge jusqu'à l'intérieur des maisons; les combattants sont, d'un côté, des gens qui portent le toupet siamois et dont le teint est assez blanc, dans leurs adversaires, on croit reconnaître des Birmans: leur teint est noir, et des étoffes coloriées leur ceignent les



Réception de la Commission par le roi de Xieng Hong. — Dessin de E. Bayard, d'après M. L. Delaporte.

jambes; ils portent également le toupet et jouent toujours le rôle de vaincus. Il y a aussi quelques scènes de vie champêtre où l'on trouve quelques animaux bien exécutés et de très-bonnes poses de Chinois. L'intérieur de la pagode est complétement lambrissé en bois sculpté; les murs sont coupés de nombreuses fenêtres. Les encoignures des charpentes représentent des guirlandes de fleurs, d'un mouvement très-gracieux, et qui donnent à la pagode un grand air de richesse. Les colonnes qui soutiennent le toit sont renflées au milieu : elles se composent d'une pièce centrale autour de laquelle ont été rapportés des placages. Tout autour de la pagode se trouvent les constructions habituelles, logements des bonzes, tombeaux, etc.

C'est au-dessous de cette pagode que se trouve le palais du roi. C'est une vaste construction en briques dont les murs extérieurs sont encore debout. Les briques sont de deux espèces : les unes sont rouges et de petite dimension, les autres sont grandes et d'une couleur grise qui les fait ressembler à des moellons de pierre. Quelques lions ou quelques chiens en grès sculpté gisent çà et là dans les herbes. Ce fut dans ce palais, dont toutes les parties en bois ont été détruites par l'incendie, que fut reçu le capitaine Mac Leod au mois de mars 1837.

La pagode où nous résidions était encombrée d'éléphants et de chevaux en coton, surmontés d'énormes tours en bambou et en papier colorié. Une grande fête avait eu lieu le 4 octobre à une pagode voisine : cette fête, qu'on appelle la fête *Selac*, se célèbre à l'occasion de la fin des pluies. Rien de plus risible et de plus enfantin que ces reproductions de la nature auxquelles les plus graves gens de la localité ont consacré depuis un mois le meilleur de leur temps. Elles sont sans doute moins intéressantes que les édifices de neige construits par les gamins en Europe et dont on ne songe pas à encombrer les églises. Des réjouissances plus viriles avaient eu lieu sur le fleuve, le long duquel des courses de pirogues avaient, pendant deux jours, fait refluer toute la population. Des illuminations très-pittoresques avaient, le soir, éclairé de lueurs fantastiques les eaux, la ville et les montagnes voisines.

Après quelques pourparlers, le *Séna* se décida à recevoir le commandant de Lagrée. Cette haute assemblée se compose, à Xieng Hong, de quatre grands madarins et de huit autres d'un rang inférieur, représentant chacun l'une des douze provinces qui forment le royaume. Il est présidé par le *Momtha*, appelé aussi par quelques-uns le Chao Xieng Ha, titre équivalent à celui de premier ministre. Le Momtha était un vieillard à cheveux blancs, au corps replet et à la physionomie placide. Il avait trop d'expérience pour ne pas comprendre à quels inconvénients il s'exposait s'il s'obstinait à refuser le passage à des gens réellement autorisés par le prince Kong à pénétrer en Chine. Le commandant de Lagrée avait encore augmenté sa perplexité en observant la plus grande réserve sur le but de son voyage et sur les moyens qu'il jugerait à propos d'employer pour faire prévaloir ses désirs. Il s'était contenté de demander aux autorités locales de choisir dans le plus bref délai possible entre les deux solutions suivantes : ou refuser par écrit d'une façon claire et motivée la continuation de notre voyage (et M. de Lagrée ferait de cette pièce tel usage qui lui semblerait bon), ou bien nous donner en quarante-huit heures les moyens de faire route pour Muong La. Des décisions aussi nettes et aussi tranchées étaient peu du goût du séna de Xieng-Hong. Mais, incapable de concevoir qu'un étranger pût se montrer aussi ferme et aussi résolu, sans avoir à sa disposition une force réelle ou sans être certain d'un appui sérieux, il n'osait guère risquer de mécontenter davantage le chef de la mission française. Celui-ci s'était hautement plaint de l'inconvenance dont on s'était rendu coupable envers lui en l'arrêtant à Muong Long. Les mandarins se trouvaient visiblement déconcertés par cette assurance, et ils consentirent au plus tôt à notre réception officielle, espérant y trouver un moyen de sortir d'embarras.

Cette réception eut lieu le 3 octobre. A gauche et en arrière du Momtha était assis le mandarin birman; à droite était une place vide, réservée au mandarin chinois, absent en ce moment de Xieng Hong; tout autour étaient rangés les membres du séna.

Le commandant de Lagrée exhiba d'abord la lettre du roi de Xieng Tong et celle du Pou Souc. Son collègue de Xieng Hong, qui porte le titre de Cha-kaï, fit observer que ces lettres ne mentionnaient que l'autorisation de se rendre à Xieng Hong, ce à quoi un mandarin thai répliqua qu'il ne pouvait en être autrement, puis que Xieng Hong dépendait de la Chine et que les autorités de Xieng Tong n'avaient pas le droit d'indiquer, sans le consentement du roi d'Alévy, une destination plus éloignée. L'opposition du Birman fit d'ailleurs plus de bien que de mal à notre cause, et il nous parut qu'on le traitait fort lestement. Le commandant de Lagrée montra ensuite les passe-ports chinois. Ils ne produisirent aucun effet; la signature était inconnue, et l'un des membres les plus influents du séna, le Phya luong Mangkala, s'écria que tout cela ne venait pas du Maha séna et qu'on ne savait ce que cela voulait dire. Alors le commandant de Lagrée tira lentement de son enveloppe la lettre adressée à notre sujet par le prince Kong au vice-roi du Yun-nan. Le plus grand silence se fit, un Chinois secrétaire en fit la lecture devant l'assistance prosternée par respect; il déclara que cela venait bien de Pékin, que les mandarins français étaient des gens honnêtes et d'un rang très-élevé, et qu'il convenait de nous recevoir le plus amicalement possible. Les physionomies avaient changé à vue d'œil, et le Momtha n'adressa plus au commandant de Lagrée que des questions obligeantes et de gracieux compliments.

Le chef de l'expédition demanda alors à voir le roi et à partir le plus rapidement possible. Il fut convenu

que Sa Majesté nous recevrait le 5 et que nous partirions le 6 octobre.

Le 5, au moment où la commission se rendait au palais du roi, les mandarins élevèrent des difficultés qui faillirent faire différer notre réception. Ils désiraient connaître à l'avance les cadeaux que nous allions offrir à Sa Majesté. Nulle part, pendant notre voyage, on n'avait élevé cette prétention. M. de Lagrée répondit qu'il ne connaissait point encore le roi, et qu'il ne se déciderait dans le choix des présents qu'après l'avoir vu. « Je n'ignore pas les usages, ajouta-t-il, mais, venu de loin, il ne me reste plus grand'chose. Cependant, après avoir vu le roi, je chercherai ce qui, dans les objets que je possède encore, peut avoir pour lui, à défaut d'autre mérite, celui de la nouveauté. » Cette réponse fut transmise au roi, qui donna l'ordre d'introduire les officiers français.

Sa Majesté habitait provisoirement une mauvaise maison en bambou, de très-chétive apparence. La salle de réception avait été ornée à la hâte de tapis chinois ramassés un peu partout, et, pour donner une haute idée de la puissance du souverain, on avait réuni trois ou quatre cents hommes pris au hasard, armés et costumés de la façon la plus irrégulière, et tenant de la façon la moins martiale des fusils à pierre, des lances et des sabres, rouillés pour la plupart et peu en état de servir.

Après une assez longue attente, le roi parut, l'assemblée s'inclina, les trompes résonnèrent, quatre petites espingoles firent feu. Nous vîmes un jeune homme de dix-neuf à vingt ans, dont le costume ressemblait fort à celui des paillasses de nos foires : il était coiffé d'un grand chapeau chinois orné de clochettes et vêtu d'une tunique en soie rouge, à dessous vert, et d'un pantalon blanc ; il avait à la main un sabre à fourreau d'ivoire sculpté. Il s'assit sur un canapé, les jambes croisées, raide comme un mannequin, et prononça quelques monosyllabes que la Phya luong Mangkala traduisit à M. de Lagrée, en longues questions, sur le but de notre voyage, le pays d'où nous venions, etc.... On fit ajouter à Sa Majesté que nous pourrions partir quand cela nous conviendrait. Puis on servit une collation composée de melons, de pamplemousses et de goyaves. Le roi se retira, entouré des mêmes honneurs qu'à son arrivée. Il paraît subir sans résistance la tutelle des grands mandarins.

Le commandant de Lagrée lui fit envoyer, le lendemain, un stéréoscope, une pièce d'étoffe algérienne, des images, de la poudre et quelques menus objets pour les mandarins, le tout valant à peine une centaine de francs. Ici, notre pauvreté pouvait se couvrir de la mauvaise humeur que nous avaient inspirée les premiers procédés des autorités locales.

Je n'avais point assisté à la réception du roi de Xieng Hong. Le peu de temps que nous avions à passer en ce point m'avait décidé à mieux employer ma journée. Nous devions, à partir de Xieng Hong, nous éloigner du fleuve, pour ne le rejoindre qu'au bout d'un laps de temps que nous ne pouvions prévoir. Une fois en Chine, la rébellion mahométane ne nous interdirait-elle pas de nous rapprocher de ses rives ? Ces motifs de craindre que l'adieu que nous allions adresser au noble fleuve, en quittant Xieng Hong, ne fût le dernier, me déterminèrent à en reconnaître le cours en amont du Xieng Hong, aussi loin qu'il me serait possible en un jour. Je ne retrouvai pas dans cette excursion les paysages solitaires et grandioses qui m'avaient enchanté lors d'une promenade analogue effectuée au-dessus du Tang-ho, quelques jours avant notre arrivée à Muong Lim. Je rencontrai en revanche des difficultés de circulation presque insurmontables. Les rives du fleuve sont encombrées, dans cette région, de forêts de bambou et de buissons épineux, au milieu desquels on est sûr de laisser quelques lambeaux de vêtements, voire de peau. D'ailleurs des falaises de roches complétement à pic arrêtent bientôt le promeneur, et il est indispensable d'avoir une barque pour aller plus loin. Les quelques routes qui remontent vers le nord-ouest, direction d'amont de la vallée du Mékong, se tiennent très-éloignées des berges, afin d'éviter les sinuosités assez prononcées que le fleuve, déjà sensiblement rétréci, dessine dans son cours, et elles ne peuvent être d'aucune utilité pour la reconnaissance de ses rives. Je me contentai de constater qu'après son court épanouissement dans la plaine de Xieng Hong, le Mékong reprend cet aspect bizarre et tourmenté, ce lit encombré de roches, ces eaux rapides, étroites et profondes qui le caractérisent à partir de Vien Chan.

Nos compagnons de voyage me mirent au courant de la grotesque réception du roi de Xieng Hong. Il paraît que sa royauté a de grandes chances de lui être ravie avant peu, car ses droits au trône sont des plus contestés. Dans l'état de désarroi où se trouvait la contrée après la prise de Xieng Hong par Maha Say en 1851 et la mort de ce dernier, de nombreuses compétitions se produisirent au trône de Xieng Hong. Les Chinois, occupés dans leur lutte contre les Mahométans, ne purent faire triompher leur candidat, homme de cinquante ans et d'une grande naissance. En 1863, les Musulmans, nommés Phasi dans la contrée, s'emparèrent de la ville et n'en furent chassés que deux ans après par les indigènes réunis aux impériaux. La contrée se trouva un moment dans un état de désorganisation telle, que les sauvages Kouys, qui habitent au nord de Muong Lem, purent venir ravager et piller la ville. Ava, en ce moment, avait entre les mains un fils du roi qui avait été vaincu et mis à mort par Maha Say, et d'une femme du peuple de Muong Long. Ce jeune homme, dont les droits à la couronne étaient infirmés par la basse extraction de sa mère, avait revêtu la robe de bonze, et vivait dans un couvent ; il en fut retiré et installé par les Birmans comme roi à Xieng Hong. A la première occasion, les Chinois essayeront de faire prévaloir leur candidat, et la guerre désolera de nouveau ce malheureux pays. Au moment de notre départ, nous reçûmes également de Xieng Tong des

nouvelles qui semblaient faire présager une lutte prochaine entre les indigènes et les Birmans. Le roi et le Pou-souc se querellaient au sujet de l'expédition française, et le mandarin birman, mécontent de la trop bienveillante attitude du roi à notre égard, avait recruté un certain nombre de Phongs, pour les joindre aux soldats birmans qui composaient sa garde habituelle. Le roi avait immédiatement fait justice de cette démonstration hostile, en faisant entourer le logement du Pou-souc et en l'y maintenant prisonnier, lui et sa petite armée. Il avait en même temps envoyé des mandarins à Ava pour accuser le Pou-souc et pour demander qu'il fût puni de mort à Xieng Tong même, ou tout au moins qu'il fût renvoyé à Ava pour y être jugé. A l'appui de sa plainte, le roi énumérait les énormes exactions commises par le Pou-soue dans l'exercice de sa charge. L'une d'elles mérite d'être citée : elle ne consistait rien moins qu'en l'enlèvement de l'argent provenant de l'impôt de Xieng Hong. Cet impôt, qui s'élevait à sept *tchoi* d'or et à mille *tchoi* d'argent (le tchoi représente un poids de seize mille grammes), était escorté par des



Un cerf chassé par un tigre. — Dessin de A. de Neuville, d'après M. L. Delaporte.

mandarins et avait passé par Xieng Tong. Le Pou-souc avait envoyé une troupe d'hommes armés, commandée par son propre frère, pour s'emparer de ce tribut, destiné à la cour d'Ava.

De son côté, Xieng Hong veut chercher querelle à Xieng Tong. Pendant les dernières guerres, beaucoup des habitants de Xieng Hong se sont réfugiés chez les Kuns, qui maintenant veulent les empêcher de revenir chez eux, s'ils ne consentent à payer un impôt variant de trois *thes* à deux *tchap* par personne (de deux francs à sept francs). Après la fête de la nouvelle lune, disaient les gens de Xieng Hong, nous allons faire aux Kuns une dernière sommation, et, si on ne nous écoute pas, nous combattrons.

Tel était l'épouvantable gâchis dans lequel se trouvaient les affaires politiques du pays que nous traversions.

F. Garnier.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Famille de sauvages. — Dessin de E. Bayard, d'après M. L. Delaporte.

VOYAGE D'EXPLORATION EN INDO-CHINE,

TEXTE INÉDIT PAR M. FRANCIS GARNIER, LIEUTENANT DE VAISSEAU[1],

ILLUSTRATIONS INÉDITES D'APRÈS LES DESSINS DE M. DELAPORTE, LIEUTENANT DE VAISSEAU.

1866-1867-1868

XI (suite).

Populations mixtes de Xieng Hong. — Voyage de Xieng Hong à Muong La ou Se-mao. — Arrivée en Chine.

L'aspect et les allures de la population de Xieng Hong se ressentaient de la situation troublée du pays. Un grand nombre de gens misérables erraient çà et là sans avoir le courage, en présence d'un avenir aussi incertain, de se fixer quelque part et de se bâtir une demeure. Des réfugiés des régions voisines se mêlaient en grand nombre aux indigènes; parmi eux nous remarquâmes une autre catégorie de Thaï, les Thaï Neua ou Thaï du nord, que la guerre des Phasi avait chassés de leur pays natal, ce pays de Kochampri d'où viennent également les Phongs. Ils ne sont pas tatoués, portent les cheveux longs, une veste bleue, un pantalon de même couleur, large et court, quelquefois des jambières comme les sauvages et un grand turban de couleur foncée, d'une forme aplatie; par dessus leur veste, ils ont ordinairement une sorte de plastron en velours de couleur, orné de passementeries. Les femmes ont un costume analogue, dans lequel la jupe remplace le pantalon. Quelques-unes portent une espèce de petit bonnet. De nouvelles tribus sauvages, distinctes de toutes celles que j'ai déjà énumérées, font leur apparition à Xieng Hong. Les plus intéressantes sont les Lolos et les Yo Jens. Quoique parlant une langue assez différente du chinois, il convient de les rattacher aux populations chinoises du Yun-nan; pour les Laotiens, les Lolos sont d'anciens Hos qui errent en nomades dans le pays. Les Lolos sont assez doux; les Yo Jens passent pour très-habiles au tir du fusil et au métier de voleurs de grands chemins. Ils se réunissent fréquemment par bandes de vingt ou trente pour faire de mauvais coups.

A tous les points de vue, il était important de mettre pied le plus tôt possible sur le sol chinois. Le 7 octobre, après un séjour d'une semaine à peine à Xieng Hong et malgré tout ce qu'il nous restait encore à y étudier, nous traversâmes sur un grand radeau le Mékong que nous ne devions plus revoir, et nous nous mîmes en route vers la frontière chinoise.

Un peu en amont de la ville de Xieng Hong, des radeaux et des barques fonctionnent incessamment pour faire passer les voyageurs, les bêtes de somme, les marchandises d'une rive à l'autre. Nos bagages, nos trois chevaux, nos porteurs et le personnel de la commission, furent transportés sur la rive gauche, moyennant une redevance de huit francs, payés à l'entreprise du bac. Notre passage s'effectua en deux voyages, sur deux grandes barques accolées l'une à l'autre et supportant une grande plate-forme sur laquelle nous prîmes place.

C'était la dernière fois que nous naviguions sur les eaux du Mékong; il fallait dire un adieu définitif à tous ces paysages imposants ou gracieux avec lesquels nous avait familiarisés un long séjour sur ses bords. Les fêtes sur l'eau, les courses de pirogues, les illuminations vénitiennes, les dangers et les plaisirs qui lui avaient fait une place à part dans nos souvenirs, tout cela allait être remplacé sur la scène du voyage par des décors nouveaux et des impressions d'un autre genre. Allions-nous gagner au change?

Nous passâmes la nuit dans la pagode du village qui s'élève sur la rive gauche, vis-à-vis Xieng Hong.

Le lendemain nous partîmes de bonne heure et notre petite caravane s'éparpilla bientôt sur les sentiers en zigzag qui gravissent les hauteurs de la rive gauche. La route se suspendit bientôt en corniche le long des flancs d'une petite chaîne dont la direction générale était le nord-nord-ouest. Vers onze heures, nous franchîmes l'arête de cette chaîne pour en suivre le flanc opposé et, dans ce changement de route, nous aperçûmes, par une lointaine échappée, le Mékong et la grande plaine que le Nam Ha entoure de ses replis sinueux. Le brouillard pluvieux qui avait plané jusque-là sur la montagne venait de se dissiper et un chaud soleil inondait de lumière ce lointain paysage. Du côté de l'est et du nord, on n'apercevait que les interminables ondulations de montagnes s'élevant de plus en plus, semblables aux vagues de houle d'une mer pétrifiée. Nous rencontrions sur notre route quelques sauvages à physionomie nouvelle, au type chinois, à la figure allongée. Dans l'après-midi, nous descendîmes le versant est de la chaîne que nous suivions, pour gagner la petite vallée de Muong Yang, village où nous devions nous arrêter le soir.

Les quelques villages qui s'élèvent sur les bords du Nam Yang sont tous peuplés de Thaï chassés du nord par l'insurrection mahométane. Leur pays d'origine est sur les bords du Nam Thé, qu'ils appellent Kiang

1. Suite. — Voy. t. XXII, p. 1, 17, 33, 49, 65. 81, 305, 321, 337, 353. 369, 385, 401; t. XXIII, p. 353, 369, 385, 401; t. XXIV, p. 289.

Cha. Là se trouvent le Muong Choung et le Muong Ya. Ces provinces dépendaient jadis de Xieng Hong; elles ont été conquises par les Chinois il y a déjà longtemps. Ce furent ces Thaï que l'on nous donna à Muong Yang comme porteurs de bagages; la plupart paraissaient exténués de fatigue; tous avaient l'air misérables. La lettre de Xieng Hong dont nous étions porteurs *ordonnait* de nous conduire, et aucun d'eux ne songea à nous réclamer le prix du voyage. Fidèle au principe qu'il avait adopté au début du voyage, de payer tous les services qui nous étaient rendus, le commandant de Lagrée donna à chacun de nos porteurs trois thès (deux francs quarante) par jour de marche. Le lendemain, 9 octobre, nous quittâmes la vallée du Nam Yang pour rentrer dans la montagne. Celle-ci, très-boisée et presque déserte, nous offrit les sites les plus pittoresques au prix de fatigues souvent excessives; des montées et des descentes perpétuelles nous disposèrent admirablement au repos du soir. Nous couchâmes au milieu de grandes herbes, un peu au-dessous d'une ligne de faîte à laquelle mon baromètre assignait une élévation de plus de treize cents mètres.

Pendant toute la journée du 10, nous suivîmes une crête étroite, boisée et sinueuse, du haut de laquelle nous jouissions presque toujours d'une vue très-étendue. Quelques sources surgissaient parfois des flancs de la montagne, à quelques mètres au-dessous de nous, et, de cascade en cascade, allaient grossir les eaux bouillonnantes des torrents qui roulaient à nos pieds. Nous arrivâmes le soir à un village de sauvages d'une construction bien différente de celle des villages laotiens. Le sala traditionnel que nous avions espéré trouver était absent; il fallut nous contenter d'une étable assez peu confortable, à laquelle j'aurais



Vue et campement de nuit, sur la route de Muong Yang à Ban Cou Ham. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

préféré, pour ma part, le couvert de la forêt. Les moustiques, qui commençaient à disparaître, furent désavantageusement remplacés par des myriades de parasites intimes contre lesquels il fallut lutter toute la nuit. La population mâle du village était, au moment de notre passage, presque entièrement occupée aux travaux des champs. Pour trouver le nombre de porteurs qui nous était nécessaire, nous dûmes recruter les femmes et les enfants; mais cela ne ralentit en rien notre marche; jamais, au contraire, nous n'avions été menés aussi rondement. La cadence accélérée du pas était battue sur un tam-tam dont le porteur nous précédait. Nous ne tardâmes pas à rejoindre une rivière assez considérable, le Nam Yot, affluent du Mékong dont nous nous trouvions environ à une journée de marche. Depuis Muong Yang, nous remontions presque directement au nord, parallèlement à la vallée du fleuve.

Le cours du Nam Yot serpente au fond d'une vallée très-cultivée que rejoignent à chaque instant de petites rivières, pittoresquement encadrées par les hauteurs qui les bordent. La journée de marche du 11 octobre fut une charmante promenade à travers des jardins et de nombreux villages. Au bout de six heures de marche, nous arrivâmes à Xieng Neua, le dernier centre laotien de quelque importance que nous devions visiter.

Xieng Neua dépend de Muong La thai, petite province laotienne dont le chef-lieu se trouve dans l'est. Depuis la guerre, le roi de Muong La thai habite à une demi-journée dans le nord-ouest de Xieng Neua. C'est par l'intermédiaire de ce roitelet, qui porte le titre de *Sa-mom*, que Se-mao et Xieng Hong communiquent ensemble. Se-mao écrit en chinois, le Sa-mom traduit en langue thai, et réciproquement. Muong La thai est une des quatre principautés des Chip-song Panna, que les Lus considèrent comme les plus importantes. C'est la porte de la Chine, disent-ils, Muong

Khie est celle de la Birmanie, Muong Long celle de Xieng Tong et Muong Phong est celle de Xieng Mai. Nous nous reposâmes un jour entier dans la pagode de Xieng Neua. Le 13 octobre était un jour de pleine lune, et à la cérémonie religieuse qui est habituelle à cette époque, se joignait la fête de la clôture de la saison des pluies et de l'inauguration de la saison sèche; aussi les habitants avaient-ils hâte de se débarrasser des étrangers qui venaient encombrer leur pagode. Pour en finir avec nous le plus tôt possible, ils eurent l'indélicatesse de nous persuader de quitter la route que nous avions suivie jusque-là pour passer par Muong Pang. Nous nous engageâmes dans une gorge étroite qui domine Xieng Neua et nous ne tardâmes pas à quitter le bassin du Nam Yot. Au bout de trois heures de marche, nous étions arrivés à destination. A Muong Pang nous apprîmes que nous avions quitté la route ordinaire pour faire un détour inutile dans l'est. La brièveté de l'étape avait été la seule cause du mensonge des gens de Xieng Neua.

Muong Pang nous offrait une physionomie trop nouvelle pour que je n'aie pas à y insister quelques instants.

Ce petit village, situé au fond d'une gorge élevée de onze à douze cents mètres au dessus du niveau de la mer, est habité par des Chinois et des Thai Ya chassés, par la guerre, de la partie sud du Yun-nan. Ils ont apporté dans le Laos les mœurs et les procédés agricoles du Céleste-Empire : les hautes maisons laotiennes sont remplacées par de petites huttes basses et grossièrement construites avec de la boue pétrie, appliquée sur un clayonnage en bois. Mais, si l'aspect des demeures de ces pauvres réfugiés est misérable, leur industrie supérieure se révèle dans tous les détails. C'est avec un vif plaisir que nous retrouvâmes des tables, des bancs, des étagères, des seaux et ces mille ustensiles de la vie domestique que, chaque jour, il fallait nous ingénier à remplacer; nous ne nous sentîmes pas d'aise en nous trouvant bien assis sous une tonnelle, autour d'une table abondamment servie. Pour comprendre l'importance que nous attachions à ces satisfactions qui peuvent sembler, de prime abord, un peu puériles, il faut n'avoir pas réussi à trouver, après de longues recherches, une position commode pour manger accroupi. Si les repas sur l'herbe paraissent charmants à des gens bien dispos, ils deviennent à la longue horriblement ennuyeux pour des voyageurs harassés de fatigue. Les jardinets soignés qui entouraient les demeures de nos hôtes, les charrues, les tarares que nous voyions autour de nous, nous annonçaient, d'une façon plus certaine encore que les quelques travaux de ponts ou de route que nous avions déjà rencontrés, le voisinage du célèbre pays où l'agriculture est le premier des arts. La récolte de riz venait d'être faite et l'on donnait un premier labour aux champs récoltés. C'était la première fois que nous voyions pratiquer sur les montagnes un labourage sérieux.



Rencontre d'un éléphant dévoré par les vautours. — Dessin de E. Bayard, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

Les Thai Ya que nous trouvions à Muong Pang sont habillés à peu près comme les Thai Neua que nous avions rencontrés à Xieng Hong. Les costumes des femmes sont très-caractéristiques : elles portent une jupe et un corselet voyant sur lesquels elles mettent une petite veste et un tablier: de grandes boucles d'oreilles rondes en fils d'argent et des boutons de même métal dans les cheveux donnent un aspect riche et original à cette toilette, qui n'est pas sans analogie avec certains costumes de la Suisse ou de la Bretagne.

Nous trouvâmes l'accueil le plus avenant et le plus cordial chez les habitants de Muong Pang, où nous passâmes une journée presque entière. Pendant la soirée, nous jouîmes d'un concert local dont un batteur de gong, armé de plusieurs marteaux, et frappant à coups redoublés sur plusieurs instruments disposés devant lui, faisait à lui seul tous les frais. La cadence qu'il observait et la gradation des timbres des tam-tam donnaient à cet apage une lointaine ressemblance avec le carillon de nos églises. Le musicien ne put prolonger cet exercice. Il s'arrêta au bout de peu de temps, baigné de sueur et exténué de fatigue, et fut remplacé sur l'estrade par un autre joueur. Nous repartîmes de Muong Pang le 14 au matin avec vingt-quatre porteurs. Après une marche aussi courte



Première nuit sur la terre de Chine. — Dessin de E. Bayard, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

que celle de la veille, nous arrivâmes, à onze heures du matin, à Ban Nang-Sang-Ko; nous avions aperçu de nouveau la vallée du Nam Yot et le village de Xieng-Neua, du haut d'un des cols de la route. Sur les pentes douces des collines à croupes arrondies qui ondulaient l'horizon, on apercevait des traces d'anciennes cultures, qui attestaient que le pays avait été autrefois occupé par une population très-dense. Le paysage revêtait les teintes les plus variées en raison de la diversité des cultures.

A Nang-Sang-Ko nous nous trouvions sur le flanc d'une vallée nouvelle au fond de laquelle serpente une petite rivière qui se dirige d'abord au nord, puis contourne, vers l'ouest, un massif calcaire d'une élévation considérable, dont les cimes dentelées nous séparaient du Cambodge. Chacun des mamelons qui s'étageait au-dessus de la rivière était couronné d'un village, et la couleur sombre des maisons, construites en terrasse, leur donnait de loin un faux air de château fort. La transformation de la végétation et de l'agriculture devenait à chaque instant plus sensible; le maïs avait, depuis quelque temps déjà, succédé au riz, dans les parties les plus élevées de la montagne; la plante textile connue sous le nom d'ortie de Chine ne tarda pas à faire son apparition à l'état spontané, et M. Thorel nous signala la culture d'une acanthacée qui fournissait une teinture bleue analogue à l'indigo. Les légumes étaient cultivés sur une plus grande échelle: nous trouvâmes des champs de petits pois; les arbres à fruits, pruniers, pêchers, poiriers, étaient réunis en vergers. La forêt avait presque partout disparu; çà et là, quelques chênes et sur les crêtes, quelques bouquets de pins avaient seuls été épargnés par la hache. Ces paysages, si différents de ceux auxquels nous étions accoutumés, nous faisaient l'âme heureuse. L'activité qui régnait dans les villages, l'accueil cordial de la population, et jusqu'à la cherté toujours croissante des vivres nous rappelaient à chaque pas que nous rentrions dans des régions civilisées; les mille détails des scènes champêtres auxquelles nous assistions, évoquaient plus d'une fois les souvenirs de la patrie; nous ne songions pas à regretter l'aspect pittoresque et les mœurs étranges des pays que nous laissions derrière nous; nous étions arrivés à ce point du voyage où le nouveau, pour nous, était ce qui ressemblait le plus à l'Europe et à la France.

Les habitants revêtaient de plus en plus un type mixte entre le type chinois et le type de la race thaï. Ce type mixte représente fidèlement sans doute celui des anciennes populations du Yun-nan, ou, si l'on veut, les Thaï le plus anciennement conquis par les Chinois. Les animaux domestiques subissaient une transformation analogue à celle que nous remarquions dans la végétation et dans les habitants : les chevaux, les bœufs et les cochons étaient de plus haute taille, quelques mulets faisaient leur apparition, les basses-cours étaient peuplées d'une race de poules qui, améliorée par l'élevage, atteint des dimensions remarquables : on nous offrait des chapons qui pesaient quatre kilogrammes; c'est au poids que se vendaient les volailles.

Le 16 octobre, nous fîmes halte dans un village nommé Tchou-Tchiai, d'un aspect entièrement chinois. Des inscriptions sur papier rouge, écrites avec ces signes hiéroglyphiques qui impriment à la littérature et à la civilisation chinoise sa physionomie à la fois originale et stationnaire si diversement appréciée par les philosophes de l'Occident, se lisaient au seuil des demeures. L'intérieur de celles-ci revêtait cet aspect uniforme que l'on retrouve dans toutes les provinces de l'empire chinois, quel que soit le degré de confort ou d'aisance, et à quelque classe qu'appartienne le propriétaire. Nous reconnaissions déjà ce cachet uniforme qu'une civilisation, vieille de plusieurs milliers d'années, a su imprimer aux allures de toute une immense population, malgré la diversité des origines et l'étendue d'un territoire qui offre tous les climats.

A Tchou Tchiai, nous ne pûmes réunir immédiatement tous les porteurs qui nous étaient nécessaires pour continuer notre route. Je restai en arrière avec quelques hommes d'escorte et une partie des bagages pour attendre les chevaux et les bœufs porteurs qui nous étaient promis. J'attendis jusqu'à quatre heures du soir. La population du village s'était dissipée dans les champs et, en compagnie des quelques femmes qui vaquaient tranquillement aux travaux du ménage, je m'efforçai de prendre patience.

Le laotien n'était plus compris: les quelques mots de langue mandarine que j'avais su jadis étaient sortis de ma mémoire. J'essayai de lier conversation à l'aide de ces caractères idéographiques qui sont compris d'une extrémité de la Chine à l'autre, quel que soit le dialecte que l'on parle. J'obtins ainsi quelques renseignements sur les hauts faits d'armes de ces Musulmans terribles dont la révolte avait bouleversé tout le Yun-nan depuis une douzaine d'années. Le maître de la maison avait été criblé de blessures à l'intérieur même de sa demeure envahie par eux. Plus de cent mille personnes avaient été tuées dans le pays, après la prise de la ville chinoise de Se-mao, qui, pendant près d'un an, était restée au pouvoir des Koui-tse, — c'est le nom injurieux que les Chinois donnent aux Mahométans. — Les prouesses de ces féroces soldats étaient sans doute exagérées. Leurs armes m'étaient dépeintes comme de dimensions prodigieuses; ils avaient de petits canons à main que l'un d'eux portait sur l'épaule, pendant qu'un autre y mettait le feu. Ils se servaient de lances d'une dizaine de mètres de long, qu'il fallait deux hommes pour manier. C'était grâce à ces engins formidables, qu'au nombre de deux mille seulement et aidés d'un grand nombre de Thaï, ils étaient parvenus à soumettre momentanément la contrée. Le gouverneur actuel de Se-mao avait réussi à les chasser depuis peu de temps, mais leur passage a laissé d'affreux souvenirs. Le choléra règne, me disait-on, dans cette ville, où il fait encore cinquante victimes par

jour. Je me promis de ne communiquer ce dernier renseignement qu'à M. de Lagrée, pour ne pas effrayer les imaginations de l'expédition.

Mon fidèle annamite Tei, qui m'aidait dans cette conversation écrite, était enchanté de retrouver des mœurs aussi semblables à celles de son pays. Pour lui comme pour ses compatriotes de l'escorte, l'arrivée en Chine était un véritable rapatriement. De plus, leur amour-propre était singulièrement flatté d'y entrer, non en suppliants, en gens qui savent d'avance qu'ils doivent s'incliner devant une supériorité traditionnelle, mais en soldats d'une puissance devant laquelle la Chine a dû s'incliner à son tour. Les pagodes laotiennes avaient disparu, et c'était avec un respect attendri que nos Annamites retrouvaient dans chaque maison l'autel élevé aux ancêtres que l'on voit en Cochinchine dans la plus pauvre des demeures.

Ce ne fut qu'après le retour des champs que je pus obtenir, non les bêtes de somme que l'on m'avait promises, mais les quelques porteurs qui suffisaient au transport des colis qui étaient restés avec moi. Je ne pus rejoindre l'expédition le même jour, et je dus coucher le soir dans un petit corps de garde, où tenaient garnison quelques soldats de Muong La thai. Je retrouvai là l'uniforme chinois et ces mœurs militaires auxquelles m'avait familiarisé la guerre de 1860. L'illusion était si complète, qu'en me réveillant le lendemain matin et en apercevant les chapeaux chinois couverts d'un gland rouge, et les lances qui garnissaient le lit de camp sur lequel j'avais passé la nuit, je me crus un moment sur les bords du Pé-ho, errant entre Tien-tsin et Pékin à la recherche de l'armée tartare.

Je me mis en route de fort bonne heure pour essayer de rejoindre l'expédition. Nous suivîmes une ligne de faîte ombragée d'une magnifique forêt de pins. Sur le penchant de la montagne se trouvaient quelques maisons désertes pour la plupart; le choléra avait passé là et emporté la plus grande partie de la population. Nous ne tardâmes pas à déboucher sur un plateau où les dévastations des Mahométans, dont on nous avait si souvent entretenus, m'apparurent dans toute leur réalité. Un gros bourg, presque une petite ville, étalait, au milieu de champs bien cultivés, ses maisons en briques rouges et ses toits recourbés. Les murs seuls étaient restés debout, les flammes avaient laissé leurs sillons noirâtres sur les parois. Un silence solennel régnait dans ce village où nous trouvions, pour la première fois, la solidité et le confort qui distinguent les constructions chinoises. La population n'avait pas fui, comme l'attestaient les cultures soignées qui entouraient les maisons abandonnées; elle s'était cachée dans les environs. Ce fut là que je retrouvai M. de Lagrée.

Après la halte nécessitée par le déjeuner, toute l'expédition se remit en marche. Nous redescendîmes le versant opposé du plateau pour traverser la vallée d'un torrent qui coule au sud. Par sa direction, ce cours d'eau appartient sans doute au bassin du Nam La qui se jette dans le Cambodge, entre Xieng Hong et Muong You, et qui sépare, sur une partie de son cours, le Yun-nan proprement dit de la principauté des Chip-Song-Panna. Nous gravîmes ensuite une chaîne assez élevée: la route, en corniche, était bordée de tombeaux couverts d'inscriptions chinoises, quelques-uns étaient en marbre. En Chine, toutes les routes, aux abords des grandes villes, se transforment en une sorte de voie funéraire. La circulation devenue plus active, les costumes plus recherchés, les allures moins familières des gens que nous rencontrions, nous préparaient petit à petit au spectacle qui nous attendait au prochain détour.

A quatre heures du soir, une plaine immense s'ouvrit au-dessous de nous: au centre, s'élevait une ville fortifiée dont les maisons rouges et blanches débordaient l'enceinte de toutes parts et s'allongeaient en faubourgs irréguliers sur les bords de deux ruisseaux qui serpentaient dans la plaine. Les cultures maraîchères, les jardins, les villas rayonnaient à une grande distance et, dans plusieurs directions, les rubans argentés des routes de pierres sillonnaient les hauteurs déboisées et grisâtres qui entouraient la plaine.

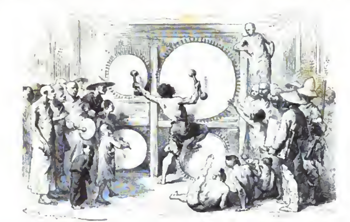
Ce ne fut pas sans une vive émotion que nous saluâmes cette première ville chinoise qui dressait devant nous ses toits hospitaliers. Après dix-huit mois de fatigues, après avoir traversé des régions vierges encore de toute civilisation, nous nous trouvions enfin devant une ville, représentation vivante de la plus vieille civilisation de l'Orient. Pour la première fois, des voyageurs européens pénétraient en Chine par la frontière indienne. A ce moment sans doute, notre enthousiasme dépassa la mesure: les souffrances dont nous l'avions payée, nous exagérèrent l'importance de notre découverte; nous crûmes un instant que la Chine se révélait pour la première fois à l'Europe, représentée par six Français.

XII

Réception à Se-mao. — Description de cette ville. — Guerre des Mahométans. — Départ pour Pou-eul. — Salines d'Ho-boung.

M. de Lagrée avait envoyé un messager prévenir de notre arrivée les autorités de Se-mao. A peine avions-nous mis le pied dans les faubourgs de la ville, que des agents du gouverneur, escortés de quelques soldats, vinrent faire la génuflexion devant nous et nous précédèrent dans les rues de la ville. Une foule énorme s'était rassemblée sur notre passage et témoignait une curiosité, gênante à force d'empressement, mais au fond de laquelle on sentait de la bienveillance. A ce moment — et à ce moment seulement — nous fîmes un retour sur nous-mêmes et nous nous attristâmes de notre pauvre équipage. A peine vêtus, sans souliers, n'ayant d'autres insignes qui fissent reconnaître en nous les représentants de l'une des premières nations du monde, que les galons ternis que portait encore M. de Lagrée, nous devions faire une mine bien piteuse

yeux d'un peuple aussi formaliste et qui attache ant de prix aux apparences que le peuple chinois. oup sûr, nous n'aurions pu traverser dans le même ipage une ville de France, sans rassembler des badauds et ameuter les gamins contre nous. Mais c'était moins notre costume que notre physionomie elle-même qui attirait la curiosité des habitants de Se-mao. On s'imagine difficilement quelles propriétés singulières



Laotien battant du gong, à Muong Pang. — Dessin de E. Bayard, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

ıttribue aux Européens dans ces provinces recu- de l'empire chinois. On ne les connaît qu'à tra- les récits défigurés et grossis de bouche en bou- qui des côtes se sont propagés dans l'intérieur. Les armes, les navires à vapeur, l'industrie étonnante de ces terribles barbares devant lesquels a succombé le prestige d'une civilisation de cinquante siècles, ont défrayé les récits les plus merveilleux et accrédité les



Village du Choléra. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

ıgés les plus bizarres. Il arriva un jour qu'un darin militaire chinois, contrairement à toutes les es de l'étiquette, s'efforça de passer derrière le mandant de Lagrée et de soulever son chapeau. me on lui demandait le motif de cette démarche singulière : « Je voulais m'assurer, dit-il, de l'existence de ce troisième œil que les Européens possèdent, dit-on, derrière la tête, et à l'aide duquel ils découvrent les trésors cachés sous terre. »

On nous logea à Se-mao dans une pagode située



Faubourg oriental de Se-mao. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

en dehors de la ville. Ce ne fut qu'après une lutte de plusieurs heures que les policemen du lieu réussirent à nous délivrer de la foule qui avait envahi le sanctuaire que l'on nous donnait pour demeure. Mais nous étions de trop belle humeur pour nous formaliser en quoi que ce soit des importunités de nos nouveaux hôtes; tout se transformait à nos yeux en félicitations sur notre succès. Après avoir si longtemps et si cruellement douté de notre réussite, nous étions enfin en Chine! Ces mots magiques ne laissaient de place qu'à la joie. Tout ce qui nous prouvait la Chine était le bienvenu. Nous aurions voulu la sentir et la toucher plus encore. Les poussahs qui trônaient sur les autels aux pieds desquels nous nous étions installés nous paraissaient grimacer des sourires de bienvenue.

J'ai déjà dit, je crois, que j'étais le seul membre de la commission qui eût déjà visité la Chine. Je retrouvai chez mes compagnons l'impression que j'avais éprouvée moi-même à mon arrivée dans le Céleste-Empire: ils étaient frappés de la véracité des paravents et de la réalité des images qui nous donnent en Europe une idée des intérieurs chinois. La justesse et la vérité des types qu'offrent les dessins chinois est en effet remarquable. Les femmes surtout sont d'une exactitude parfaite: costumes, attitudes, détails intimes, tout cela est saisi, un peu par son côté grotesque et avec un art plaisant de caricaturiste, mais en même temps avec une irréprochable fidélité.

Peu d'instants après notre arrivée, un mandarin à bouton bleu vint souhaiter la bienvenue au commandant de Lagrée et lui offrir de la part du gouverneur des présents en nature: riz, sel, poules, viande de porc.

Le lendemain 19 octobre, parés avec autant de recherche que le permettaient des garde-robes successivement réduites par de nombreux sacrifices, et suivis de toute notre escorte en armes, nous nous rendîmes chez le gouverneur. En traversant le faubourg qui nous séparait de la porte de la ville, nous pûmes constater les nombreux dégâts occasionnés par l'occupation musulmane: un grand nombre de maisons étaient abandonnées et à moitié détruites; quelques-unes, réparées à la hâte, n'avaient en guise de toit qu'un abri de nattes ou de planches. Une grande animation militaire régnait partout, les soldats allaient et venaient; la plupart des pagodes étaient transformées en casernes; leurs autels servaient de mangeoires aux chevaux; profanées déjà par les sectateurs de Mahomet, elles n'offraient partout que des dieux mutilés et des parvis en ruines. L'enceinte, construite en briques, sur un soubassement en grès rouge, était éboulée en quelques endroits. On la réparait avec activité; on agrandissait le fossé; on plaçait, en avant des glacis, des chevaux de frise formidables. Nous entrâmes dans l'intérieur de la ville par une double porte voûtée et nous nous dirigeâmes vers le Yamen du gouverneur. On nous arrêta dans la seconde cour: le gouverneur n'était point encore arrivé. Quelques instants après, une chaise à huit porteurs fit son entrée au bruit des pétards: il en sortit un homme d'une soixantaine d'années, revêtu du costume officiel des mandarins chinois; un camail de fourrures s'étalait sur sa robe de soie, et un globule de corail surmontait son chapeau; nous avions affaire, nous le croyions du moins, à un fonctionnaire à bouton rouge, c'est-à-dire appartenant à l'une des quatre premières catégories de la hiérarchie chinoise. L'entrevue eut lieu dans un étroit tribunal qui dominait la cour; la foule l'avait envahi et je ne retrouvai plus là le décorum habituel et l'étiquette minutieuse des réceptions chinoises. Mais la situation exceptionnelle où se trouvait la ville de Se-mao, l'étrangeté des visiteurs, le bouleversement produit par la guerre civile, excusaient cette violation des usages. Les soldats qui entouraient le prétoire repoussaient toutes les cinq minutes avec le bois de leurs lances le flot des envahisseurs qui ne reculait un instant que pour revenir aussitôt plus pressant et plus fort. Il était d'autant plus difficile de s'entendre, que notre interprète Alévy ne pouvait converser en chinois, et que M. de Lagrée avait dû lui adjoindre un jeune Laotien, pris dans la région que nous venions de traverser et qui, comme tous les gens de la frontière, parlait assez peu correctement le dialecte du Yun-nan. La conversation se borna à des généralités et à un échange de politesses. Le gouverneur nous dit que nous étions annoncés depuis plus de six mois et qu'il avait envoyé un messager au-devant de nous. Il faisait allusion à la lettre énigmatique dont on nous avait parlé à Xieng Hong. « Je croyais, ajouta-t-il, qu'en raison des longueurs et des dangers de la route vous ne viendriez pas. Combien de temps comptez-vous rester avec nous? — Une quinzaine de jours nous sont nécessaires pour nous reposer. — Si vous désirez poursuivre votre route, je dois vous prévenir que la contrée est dans un état bien misérable: vous aurez à craindre les maladies, les voleurs, des ennemis de toutes sortes. Avez-vous l'intention de continuer à vous diriger vers le nord? — J'ai l'ordre de remonter le cours du Mékong; mais, puisque vous m'annoncez d'aussi grandes difficultés, je vous demanderai conseil et nous discuterons ensemble le meilleur parti à prendre. — Si vous ne craignez rien, dit le gouverneur, je vous ferai conduire où vous voudrez. » M. de Lagrée lui donna un revolver; une arme aussi perfectionnée ne pouvait être que bien accueillie par un homme dont le rôle était avant tout militaire et qui se préparait à livrer de nouveaux combats. Dès qu'on lui en eut expliqué le maniement, il se précipita vers le tribunal et, au risque de blesser l'un de ses administrés, il tira plusieurs coups sur les murailles de la cour. Ce cadeau parut lui faire un plaisir excessivement vif. En réalité, malgré les quelques doutes que le commandant de Lagrée entretenait encore au sujet du rôle joué par les autorités de Se-mao dans la réception qui nous avait été faite à Xieng Hong, doutes qui ne devaient être dissipés qu'à Yun-nan,

nos relations avec les autorités chinoises s'annonçaient comme devant être très-cordiales et très-sincères.

En examinant d'ailleurs de plus près la situation politique de cette partie reculée du Céleste-Empire, et malgré les apparences chinoises qui nous avaient frappés et séduits tout d'abord, j'ai reconnu plus tard que nous n'avons pas eu affaire en réalité dans le sud du Yun-nan à des fonctionnaires vraiment délégués par le pouvoir central. Tous étaient des gens du pays qui s'étaient élevés eux-mêmes aux fonctions du mandarinat, et qui n'avaient que des relations insignifiantes avec le gouvernement de Pékin. La conquête, relativement récente, de toutes ces contrées, dont la division en circonscriptions administratives chinoises ne remonte pour le territoire de Se-mao qu'au commencement du dix-neuvième siècle, le caractère peu traitable des habitants, obligent la cour de Pékin à conserver à la plupart des villes du Yun-nan les franchises municipales les plus grandes. Il est certaines cités, telles que Ho-mi tcheou, qui se gouvernent elles-mêmes par un conseil dont les membres sont nommés par les habitants; ce sont là d'irrécusables vestiges de l'indépendance dont jouissaient jadis les différentes parties de la province. Ta-ly, Yun-nan, ont été les capitales de puissants royaumes, qui ont lutté, souvent avec avantage, contre les armées chinoises. Se-mao devait dépendre autrefois d'un de ces royaumes laotiens qui apparaissent, dans les annales chinoises, sous le nom de Tche-li et de Papesi-fou. Tche-li est, comme je l'ai déjà dit, le nom sous lequel les Chinois désignent Xieng Hong.

On comprend facilement que l'insurrection mahométane ait stimulé l'énergie naturelle de ces populations mixtes, auxquelles la civilisation chinoise n'a pas encore enlevé leurs qualités particulières et le sentiment de leur autonomie. Abandonnées à elles-mêmes par le pouvoir central, elles ont virilement pris leur cause en mains, se sont choisi des chefs sortis de leur sein, et ont vaillamment fait tête à l'orage.

Le gouverneur de Se-mao, que l'on désignait sous le nom de Li ta jen[1], était de la ville de Lin-ngan, point où la résistance contre les Mahométans s'était centralisée un instant, et dont la population était animée contre eux d'une haine implacable. Sous la direction d'un chef célèbre, dont le nom seul était un épouvantail pour ses ennemis, le Leang-smé ou le Leang-ta-jen, tout le sud de la province s'était levé en masse contre les sectateurs de Mahomet. Le gouverneur de Se-mao avait pris une part active à cette guerre et, à la suite de quelques succès, il avait été nommé, par le Leang-ta-jen, préfet de Ta-lan, ville située entre Se-mao et Lin-ngan; de là il avait marché sur Se-mao, en avait chassé les Koui-tseu, et s'était décerné le bouton rouge. Il y avait un an qu'il essayait de réorganiser le pays, dont les deux tiers des habitants s'étaient enfuis. Il ne restait plus à Se-mao que quelques boutiquiers, et pour subvenir aux besoins des fonctionnaires et des troupes qui transformaient cette ville en un véritable camp, il fallait faire venir d'immenses convois du sud et de l'est. A chaque instant, de longues caravanes de mulets et de chevaux arrivaient chargées de riz, d'armes, de munitions, de coton et de bois. Le gouverneur se montrait d'une activité peu commune chez les mandarins chinois : on le voyait tour à tour dirigeant les exercices militaires, expédiant les courriers, surveillant la construction des palissades, choisissant dans la campagne l'emplacement d'ouvrages détachés destinés à protéger la ville contre une surprise. Il avait acheté à Xieng Tong une certaine quantité de fusils à pierre de provenance anglaise: ces armes, qui nous paraissent en Europe si démodées, constituent dans cette partie de la Chine un progrès véritable. Le fusil à mèche forme encore le fond de l'armement des troupes chinoises du Yun-nan et, à considérer l'appareil offensif et défensif étalé autour de nous, nous aurions pu nous croire ramenés à trois ou quatre siècles en arrière. Les longues couleuvrines de fort calibre, les canons en bois, cerclés de fer, les fusils appuyés sur une fourche, paraissaient dater du lendemain de l'invention de la poudre et nous rappelaient les armes qui avaient fait échec à la bravoure de nos pères à Crécy à et Azincourt. Les armes blanches nous faisaient remonter encore plus haut dans le moyen âge: ces longues hallebardes, ces lances terminées en croissant, destinées à étreindre le corps de l'adversaire et à le partager en deux; ces pointes dentelées en forme de scie pour rendre les blessures mortelles, tout cela nous paraissait plus grotesque que dangereux.

On se battait à trois ou quatre journées de marche de Se-mao, à Muong Ka et à Muong Pan. Il fallait prendre un parti sur la route qu'il convenait de suivre: remonter vers le nord et entrer dans le territoire possédé par les Mahométans était une résolution trop hardie qui nous exposait à nous faire suspecter à la fois par les deux partis, sans aucun résultat avantageux pour notre voyage; nous risquions au contraire de tout perdre, jusqu'à nos notes, dans une de ces échauffourées d'avant-postes auxquelles nous risquerions d'être mêlés.

Le gouverneur de Se-mao nous engageait en riant à rester auprès de lui, pour l'aider à combattre les terribles Koui-tseu. Il nous reparla de la lettre qu'il nous avait envoyée à Xieng Hong pour nous prévenir de ne pas prendre la route de Ta-ly et de ne pas nous exposer ainsi à tomber entre les mains des rebelles, aux yeux desquels nos passe-ports de Chine ne pouvaient être qu'une recommandation négative. A cette lettre, qui émanait du vice-roi de la province, était jointe, nous dit-il, une lettre en caractères européens, écrite de Yun-nan par un Européen nommé Kosuto. Nous

1. Ta jen signifie littéralement « grand homme » et n'est qu'une designation honorifique que l'on joint toujours en Chine au nom des hauts fonctionnaires. Ta lao ye (vieux grand-père), est la qualification que l'on joint au nom des fonctionnaires d'ordre inférieur.

us perdîmes en conjectures sur ce que pouvait être Kosuto. D'après la rumeur publique, il était fort bile à fabriquer de la poudre et à préparer des mines stinées à faire sauter les Mahométans. Il avait au-ès de lui plusieurs de ses compatriotes, qui l'aidaient ns ses travaux. Si les autorités de Xieng Hong nous aient communiqué la missive de Kosuto, nous au-ons su sans doute, non-seulement à quoi nous en nir sur ce singulier personnage, mais encore quelles aient les dispositions réelles des autorités chinoises notre égard ; mais la sotte méfiance du sena d'Alévy us avait privés de ce précieux document, sans doute parce qu'elles n'en pouvaient comprendre le contenu. La présence de cet Européen, peut-être même de ce compatriote à Yun-nan, était une bien forte raison pour nous diriger vers cette ville; là seulement nous pourrions obtenir, des premières autorités chinoises de la province, des renseignements positifs et décider la ligne de conduite définitive qu'il convenait d'adopter. Une seule route restait libre pour nous rendre à Yunnan : c'était c lle de Ta-lan, Yuen-kiang et Che-pin, encore nous faisait-elle passer à très-peu de distance des avant-postes musulmans.

Ce n'était qu'après de grandes incertitudes que



Le docteur Joubert donnant des consultations à Se-mao. — Dessin de E. Bayard, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

I. de Lagrée arrivait à fixer le sens ou la portée des idications qu'il recueillait dans ses conversations avec a autorités chinoises. L'interprète qui avait été ljoint à Alévy, était peu capable de saisir et de rendre tout ce qui était relatif à la politique ou à la géographie. Et cependant, c'était à lui seul que le chef de expédition allait être obligé d'avoir recours. Alévy ne oulait pas nous suivre plus loin dans un pays où les angers allaient se multiplier devant nous, et M. de agrée s'était résigné à renvoyer un serviteur que sa auvaise volonté et ses frayeurs rendaient plus nuible qu'utile. M. de Lagrée avait, il est vrai, à sa isposition les communications écrites qu'il pouvait entretenir avec les autorités chinoises, par l'intermédiaire de l'Annamite Tei, qui pouvait écrire nos questions et en lire la réponse ; mais, sans doute pour ne pas compromettre aux yeux de l'escorte la dignité et les secrets de l'expédition, il n'usa que trop rarement, à mon gré, de ce moyen d'éclairer ses doutes.

Le 27 octobre, Alévy nous quitta définitivement, emportant une lettre de M. de Lagrée pour le gouverneur de Cochinchine. Il avait le projet de redescendre de nouveau le cours du Mékong et de revenir se fixer au Cambodge. Il arriva en effet à Pnom penh quelque temps avant notre retour à Saïgon.

La décision du commandant de Lagrée d'abandon-



Grande pagode près de Se-mao. — Dessin de E. Therond, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

ner la route du nord pour se diriger dans le nord-est vers la capitale de Yun-nan, ne fut pas sans exciter un certain mécontentement au sein de la commission. Nous étions tous jeunes et amoureux d'aventures : on est toujours plus hardi quand on n'a aucune responsabilité à porter. M. de Lagrée s'aperçut de l'impression produite et m'en entretint amicalement. Pour ma part, j'aurais vivement désiré qu'il m'autorisât à aller rejoindre le cours du Cambodge à l'ouest de Se-mao. Seul, je ne compromettais aucun intérêt, et ne risquais que ma propre personne; je mettais un amour-propre sans doute excessif à reconnaître le cours du fleuve à une certaine distance au-dessus de Xieng Hong, point qu'avait visité avant nous l'anglais Mac Leod et qui, par un concours de fâcheuses circonstances, devait rester, après le voyage de la commission française, la dernière position de la vallée de ce grand fleuve déterminée d'une manière précise [1]. M. de Lagrée remit à notre arrivée à Pou-eul fou, ville qui devait être notre première étape en partant de Se-mao, l'examen de ma demande; il m'affirma d'ailleurs qu'il ne renonçait nullement à l'exploration de la partie supérieure de la vallée du fleuve, mais qu'à Yun-nan il aurait des facilités plus grandes et des moyens d'investigation plus certains pour apprécier l'état du pays et la nature des difficultés que nous opposait l'insurrection musulmane.

Il était difficile de juger, au point de vue commercial, la valeur de la position de Se-mao; la guerre avait trop profondément bouleversé les conditions ordinaires des échanges. Nous ne trouvâmes au marché, en dehors des comestibles et des denrées locales, que du fer venant de King-tong, ville chinoise de premier ordre, située dans le nord et en ce moment au pouvoir des Mahométans; les Laotiens l'appellent Muong Kou. Il faut aussi mentionner de la soie et des ouvrages de vannerie, chapeaux, paniers, etc., venant du Se-tchouen, du cinabre venant des environs de Ta-ly, du tabac fin pour les pipes à eau chinoises, du poivre, du papier de couleur venant du Kouang-si, des couvertures de laine et du cuivre venant de Yun-nan, et de la laque indigène. Alévy avait acheté une certaine quantité de soie pour la revendre sur sa route. Le sel est également l'objet d'un commerce assez actif; il vient de Pou-eul et de Muong Hou tai, province laotienne fort riche, dit-on, qui se trouve dans le sud-est, et où l'on cultive le pavot et le thé. Le sel vaut quatre francs les soixante kilogrammes et est exporté vers Xieng Tong, en échange du coton qu'expédie à Se-mao cette dernière localité.

La ville de Se-mao existe depuis près de trois siècles. La résidence du roi de Muong Le, nom sous lequel les Laotiens désignent cette localité, se trouvait à une lieue de la ville chinoise. Celle-ci, d'abord tributaire de ses voisins laotiens, ne tarda pas, sous l'habile impulsion des gouverneurs chinois du Yun-nan, à devenir le lieu de résidence de mandarins chinois, qui, à leur tour, dictèrent des lois aux pays environnants.

Se-mao ne fut fortifiée que vers 1811; l'enceinte est un carré à angles arrondis; elle a environ une lieue de tour et quatre portes. Tout auprès de la porte du sud se trouvent les ruines d'une belle pagode. Les membres de la commission, étrangers à l'architecture chinoise, y admirèrent pour la première fois ce genre d'ornementation fantaisiste, cette représentation en miniature des différents accidents du sol, qui ont donné lieu en Europe à des imitations nombreuses : c'est à l'instar des Chinois que les grottes, les cascades, les routes et les ponts incidentent plus ou moins heureusement aujourd'hui nos promenades et nos parcs. La seule partie réellement artistique, restée intacte dans cette pagode, était une sorte d'arc de triomphe en pierre, d'un dessin très-correct, présentant sur les côtés deux ouvertures rondes, forme que les Chinois aiment souvent à donner à leurs portes. Il y avait aussi çà et là des sculptures d'une valeur réelle, auxquelles la pierre employée, beau grès à teinte rosée, donnait une couleur chaude qui en rehaussait l'effet. On peut dire que les sculpteurs chinois copient admirablement l'attitude et rendent très-bien le mouvement, mais qu'ils s'appliquent plus à reproduire le grotesque et la grimace qu'à copier la nature; ce sont des artistes qui n'ont que des cauchemars et jamais un rêve heureux. On ne peut nier cependant que les proportions générales de leurs monuments ne soient bonnes; les formes courbes des toits ont une élégance véritable et donnent à leurs villes un aspect incontestablement plus gracieux que celui de nos maisons à lignes droites et à toits raides.

Nous étions dans les meilleurs termes avec la population. Elle était assez intelligente pour sentir, malgré nos pauvres apparences, combien nous étions supérieurs aux étrangers qu'elle avait coutume de recevoir. Il arriva que les soldats du gouverneur laissèrent pour mort, devant notre porte, un employé chinois qui s'était échappé afin d'éviter le châtiment qu'il s'était attiré pour refus d'obéissance. Nous avions assisté avec une profonde indignation à l'espèce de chasse à l'homme à laquelle s'étaient livrés les soldats pour rattraper ce malheureux, et nous le recueillîmes immédiatement pour lui prodiguer les secours que réclamait son état. Sa situation paraissait désespérée : un large coup de couteau avait ouvert les reins et pénétré jusqu'au poumon. D'autres plaies moins dangereuses couvraient ses bras et sa poitrine. Les soins assidus du docteur Joubert conjurèrent le danger et amenèrent au bout de quelques jours une certitude de guérison. Je laisse à penser l'effet que produisit ce miracle de la science européenne; à la reconnaissance des parents et des amis du blessé se joignirent les sollicitations de tous ceux que la guerre ou la misère avait estropiés ou rendus infirmes. Notre logement ne

1. Depuis le retour de l'expédition française, M. l'abbé Desgodins a déterminé exactement la latitude de Jerkalo, village tibétain, situé sur la rive gauche du Cambodge par 29° 2' 30" de latitude nord.

désemplissait plus de boiteux, d'aveugles, de lépreux, de malades de toute espèce. Nos médecins soulagèrent toutes les douleurs qu'ils purent, et ne ménagèrent ni leur temps ni leurs remèdes. Les maladies d'yeux surtout étaient fort communes, et nous fîmes de larges distributions de sulfate de cuivre qui, employé en solution légère, nous avait réussi déjà dans le Laos à améliorer beaucoup de vues affaiblies. Les mandarins eux-mêmes s'empressèrent de recourir à nos médecines, mais les maux dont ils se plaignaient ne provenaient le plus souvent que de leurs vices : c'était surtout contre l'opium qu'ils demandaient des remèdes. « Il n'en est d'autre, leur disait-on, que de renoncer peu à peu à le fumer. — Mais nous sommes affaiblis et incapables d'aucun effort sérieux; n'est-il aucun moyen de retrouver immédiatement nos forces perdues, notre intelligence qui s'en va? — Absolument aucun. — Alors pourquoi nous avez-vous apporté cette drogue funeste à laquelle vous ne connaissiez pas de remède! » Nous avons souvent entendu depuis le même anathème se reproduire sous des formes différentes, et il s'élèvera longtemps encore entre l'Europe et la Chine. L'opium que l'on trouve à Se-mao vient en partie de Canton, où il est apporté par les Anglais : c'est le meilleur et le plus cher; mais depuis la guerre de 1840 on a commencé à cultiver le pavot dans le Yun-nan et sur les frontières, et l'opium de cette provenance, quoique moins bien préparé, est assez bon marché pour faire concurrence à l'opium étranger. Sur la rive droite du Cambodge, à la hauteur de Se-mao, les Khas Kouys et les Lawas en fabriquent des quantités considérables.

Vers le 24 octobre, une vive agitation se fit remarquer dans la ville. On nous dit qu'un grand nombre



Puits salins : Évaporation. — Dessin de A. Marie, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

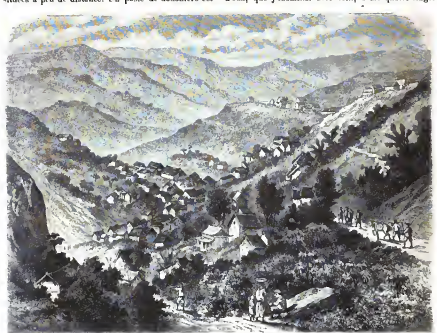
d'habitants de Pou-eul venaient d'arriver, fuyant l'invasion mahométane. Les Koui-tseu n'étaient plus qu'à très-peu de distance de cette ville, et il fallait se hâter de partir si nous ne voulions pas trouver la route complétement fermée. Grâce à l'intervention du gouverneur, nous pûmes réunir assez facilement les vingt porteurs qui nous étaient nécessaires. Le 29, M. de Lagrée alla prendre congé des autorités de la ville, qui lui donnèrent les plus bienveillants avis sur les précautions à prendre en route, et qui lui fournirent une escorte de douze soldats commandés par un officier.

Le 30, nous nous mîmes en route et nous traversâmes, sur une chaussée pavée, la plaine de Se-mao, où s'éparpillent une trentaine de beaux villages, dont la plupart étaient à ce moment ruinés et déserts. En passant près d'une pagode détruite, nous remarquâmes un énorme brûle-parfums et une grosse cloche en bronze, gisant abandonnés sur le sol. Leur poids seul avait sauvé ces objets de la rapacité des vainqueurs. Nous ne tardâmes pas à gravir les pentes qui limitent au nord la plaine de Se-mao. Quel plaisir de cheminer sur une route, dallée avec de gros blocs de marbre, et régulièrement établie sur les flancs de la montagne! Nous nous étions tous chaussés à Se-mao, et nous jouissions avec délices de ce double confort, aussi nouveau qu'impatiemment désiré.

Nous franchîmes un col au-dessous duquel se trouvait, sur le versant opposé, une pagode en ruines où nous passâmes la nuit. Le lendemain, nous suivîmes les bords d'un torrent qui coulait vers le nord en s'augmentant à chaque pas de l'apport de nombreux ruisseaux. Au bout de peu de temps, il était devenu une véritable rivière que la route franchissait sur de magnifiques ponts en pierre. Nous déjeunâmes au village de Na-kou-li; nous retrouvions ici, avec un éton-

nement mêlé de plaisir, un nom figurant déjà sur les cartes européennes. Le village actuel de Na-kou-li ne justifie guère cet honneur : il ne se compose que d'une dizaine de maisons en partie ruinées, comme tout ce que nous rencontrons sur cette route qu'ont dévastée les Mahométans en venant à Se-mao. A l'époque où les Jésuites ont levé la carte du Yun-nan, Na-kou-li avait sans doute une certaine importance.

Un peu au-delà de ce point, la route se bifurque ; un bras se dirige vers Pou-eul, l'autre vers des salines situées à peu de distance. Un poste de douaniers est placé à l'embranchement. Des gisements de houille exploités se trouvent à peu de distance. M. Joubert alla les visiter. Les galeries, ouvertes dans le flanc de la montagne, ont une vingtaine de mètres de profondeur; elles sont soutenues par des cadres en bois. Le combustible extrait sert à l'évaporation des eaux salines du village voisin de Ho-boung. Nous allâmes explorer ce dernier village. Il compta au moins deux cents maisons et son aspect est des plus animés. Dix-huit puits d'extraction sont en pleine activité. L'un d'eux, que j'examinai avec soin, avait quatre-vingts



Petite ville d'Ho-boung ou des Salines. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. L. Delaporte

mètres de profondeur. Des pompes à main étaient échelonnées le long d'une galerie en bois, inclinée à quarante-cinq degrés, qui rachetait environ la moitié de profondeur. Une pompe à air renouvelle l'atmosphère que respirent les ouvriers employés aux pompes. L'eau est amenée par des conduits en bambou dans vingt auges de marbre qui correspondent chacune à un fourneau. Les fourneaux reçoivent une bassine en fer où l'on concentre par la cuisson l'eau salée des auges de marbre. Le combustible employé est l'anthracite, dont nous venions de voir le lieu d'exploitation, mélangée à du bois de pin. Il faut deux jours de cuisson pour que l'eau, sans cesse renouvelée dans les bassines, ait moulé dans celles-ci un bloc de sel très-dur et très-blanc. Pendant toute la cuisson, on écume avec soin les eaux mères. Le bloc retiré des bassines pèse environ un picul ou soixante kilogrammes.

F. Garnier.

(La suite à la prochaine livraison.)



Village et rizières des montagnes : Route de Pou-eul. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

VOYAGE D'EXPLORATION EN INDO-CHINE.

TEXTE INÉDIT PAR M. FRANCIS GARNIER, LIEUTENANT DE VAISSEAU[1],

ILLUSTRATIONS INÉDITES D'APRÈS LES DESSINS DE M. DELAPORTE, LIEUTENANT DE VAISSEAU.

1866-1867-1868

XIII

De Pou-eul à Lin-ngan. — Les salines de Mo-he. — Nous changeons de bassin. — Le Pa-pien Kiang et le Pou-kou Kiang. — Ta-lan. Les mines d'or. — Yuen-kiang et le fleuve du Tong-king. — Je me sépare de l'expédition. — Lin-ngan. — Une quasi-lapidation.

Ce village des salines avec sa fumée, ses maisons noires, le bruit sourd qui s'échappe des maisons, nous ramène soudain en pleine civilisation, et nous pouvons nous croire dans une petite ville industrielle d'Europe. De nombreux convois d'ânes, de mulets, de bœufs et de chevaux montent et descendent la longue rue en pente, aux bords de laquelle s'échelonnent les usines; ils apportent du bois, du charbon, des cordages et remportent le sel.

Peu de races sont douées d'un aussi grand ressort que la race chinoise. Les Mahométans ont occupé pendant quatre ans le village des salines et ont presque entièrement détruit le matériel d'exploitation. Ils en ont été chassés il y a un an, et déjà cette industrie s'est reconstituée et est redevenue aussi florissante que jamais.

Au sommet du village s'élève une pagode qui le do-

1. Suite. — Voy. t. XXII, p. 1, 17, 33, 49, 65, 81, 305, 321, 337, 353, 369, 385, 401; t. XXIII, p. 353, 369, 385, 401; t. XXIV, p. 289 et 305.

mine complétement, et au pied de laquelle viennent mourir ses dernières rumeurs. Nous y fûmes logés par le mandarin de la localité, qui s'empressa de nous envoyer du riz, des poules et des œufs. Quels que fussent les malheurs des temps, l'hospitalité chinoise s'est toujours exercée envers nous d'une façon très-courtoise, et nous n'avons jamais eu, comme dans le Laos, en arrivant à une étape, à nous préoccuper du repas du soir.

Le 1er novembre, nous nous remîmes en route et nous traversâmes successivement plusieurs petites vallées. Les chaînes de collines qui les séparaient étaient couronnées de forêts de pins, dans lesquelles la hache faisait chaque jour de rapides ravages. En raison du voisinage des salines, on peut prévoir le prochain et entier déboisement de cette jolie contrée. A onze heures du matin, nous aperçûmes la ville de Pou-eul, située au fond d'une petite plaine; comme les jours précédents, nous n'avions rencontré sur notre route que des villages détruits, des rizières abandonnées, des scènes de désolation de tous genres. Ce pays était habité par une population excessivement dense, et avait atteint un degré de prospérité remarquable quand il a été ruiné par l'invasion des Mahométans. La destruction sauvage et implacable à laquelle se sont livrés ces farouches sectateurs du Coran nous navrait de tristesse, et aucun de nous n'avait cru jusque-là que la guerre, même faite par des barbares, pût occasionner de pareils ravages. Qui nous eût dit alors que nous retrouverions dans notre patrie le même spectacle et les mêmes ruines, et qu'en pleine civilisation nous assisterions aux mêmes horreurs et aux mêmes crimes dont nous avions été témoins dans le Yun-nan?

Nous fûmes logés à Pou-eul dans une pagode située à l'extrémité nord de la ville. Celle-ci est triste et presque entièrement déserte. Les maisons sont loin de remplir l'intérieur de l'enceinte, et il n'y a qu'un très-petit faubourg en avant de la porte du sud. Pou-eul est le siége d'un *fou* ou préfet chinois, qui étend sa juridiction sur tout l'angle sud-ouest de la province. Cette ville doit son rang administratif à sa position centrale et non à son importance propre. Les villes principales placées sous sa juridiction sont Ouei-yuen, Se-mao et Ta-lan; mais, comme je l'ai déjà dit, le délégué de Pékin n'a ici qu'une autorité fort restreinte, et le gouverneur à bouton rouge de Se-mao, quoique n'ayant pas le moindre diplôme de lettré, est en réalité fort indépendant du mélancolique docteur à bouton bleu qui remplit à Pou-eul les fonctions de préfet. Celui-ci rendit immédiatement sa visite à M. de Lagrée, qui était allé le voir le lendemain de notre arrivée. Il nous pressa de quitter au plus vite une ville qu'il s'attendait à voir retomber sous peu entre les mains des Mahométans. Lui-même ne paraissait y rester que fort à contre-cœur, et il ne prenait d'autres précautions contre l'ennemi que celles de tout disposer pour sa fuite. Il n'y avait dans la ville qu'un très-petit nombre de soldats, et les remparts étaient complétement désarmés. Seules, deux pièces de canon, l'une en bronze et l'autre en fonte, allongeaient leur long cou à l'une des portes. Les remparts sont construits en briques sur un soubassement en marbre: ils ont cinq à six mètres de hauteur sur une épaisseur de trois mètres; ils sont crénelés, et de cinquante en cinquante mètres il y a sur la banquette un abri en pierre pour les sentinelles. Sur la banquette, sont entassées des pierres destinées à être jetées à la tête des assiégeants. Comme à Se-mao, on réparait le fossé. Les portes de l'est et de l'ouest ont un bastion extérieur avec porte sur le côté. La forme générale de l'enceinte est rectangulaire; elle offre un développement total d'environ deux kilomètres.

Pou-eul n'a aucune importance au point de vue commercial. Cette ville a donné son nom à des thés très-estimés que l'on récolte dans la partie supérieure de la vallée du Nam Hou et sur les frontières sud du Yun-nan. Avant la guerre, ce thé passait par cette ville pour aller à dos d'homme, par la route de Ta-ly, gagner la partie navigable du fleuve Bleu. Tout autour de la plaine de Pou-eul surgissent des montagnes calcaires, bizarrement déchiquetées; quelques tombeaux, quelques tourelles, couronnent les sommets les plus voisins de la ville. Tout est en marbre, jusqu'aux pavés des routes, mais tout est en ruines. Il y a un petit lac dans le nord-est de la ville.

Le préfet de Pou-eul remit à M. de Lagrée un passeport indiquant l'itinéraire qu'il devait suivre, itinéraire dans lequel celui-ci eut assez de peine à faire comprendre la ville de Lin-ngan. Nous ne nous expliquâmes que plus tard la répugnance bien naturelle qu'éprouvait ce fonctionnaire de Pékin à nous faire passer par une ville où le pouvoir central était ouvertement mis de côté et sur laquelle le vice-roi de la province n'avait plus aucune action.

A Pou-eul, nous nous trouvions à sept ou huit jours de marche du Cambodge. Je renouvelai auprès de M. de Lagrée mes instances pour aller reconnaître le fleuve; il m'eût été possible de le faire sans retarder la marche de l'expédition, qui n'avançait qu'assez lentement et que j'aurais pu facilement rejoindre en doublant mes étapes. M. de Lagrée se refusa à me laisser aller seul dans un pays dévasté et parcouru en tous sens par des bandes armées, et nous tournâmes définitivement le dos au Mékong sans avoir grand espoir de le retrouver jamais.

Nous partîmes de Pou-eul le 4 novembre. Nous traversâmes une série de mamelons, qui s'élevaient de plus en plus et qui nous amenèrent bientôt sur les flancs d'une haute chaîne qu'il nous fallut gravir. Le temps était pluvieux et les sentiers glissants; nous eûmes quelque peine à arriver au sommet. Mon baromètre holostérique, qui à Pou-eul indiquait une altitude de quatorze cents mètres, descendait rapidement. Il indiqua sur la ligne de faîte une hauteur de dix-huit cents mètres; nous nous trouvions à l'un des points les plus bas d'une grande chaîne qui venait du nord et paraissait se diriger ensuite vers l'est. La ligne sombre et fortement accusée qu'elle traçait au milieu de la région montagneuse que nous traversions, avait quelque chose

de si caractéristique, que j'eus la conviction, à partir de ce moment, que nous changions de bassin et que les eaux que nous allions rencontrer cessaient de se diriger vers le Cambodge. Après une descente excessivement raide, que la pluie rendit dangereuse, nous arrivâmes à la nuit close au village de Mo-be, qui, comme Ho-boung, est le siége d'une exploitation saline. Une rivière coule au pied, se dirigeant vers le nord; nous en suivîmes les bords pendant quelque temps, puis nous abandonnâmes la vallée, pour gravir les hauteurs qui la limitent à l'est.

Le pays devenait plus sauvage, les pentes plus raides, le sol plus rocailleux; les cultures se faisaient rares et la chaussée empierrée que nous avions suivie depuis Se-mao disparaissait pendant de longs intervalles. Cependant la route ne laissait pas que d'être assez animée. A chaque instant de longues files de soldats, des mandarins à cheval ou en palanquin, se dirigeaient vers Pou-eul, où Li ta-jen leur avait donné rendez-vous. Il avait, dit-on, l'intention de prendre l'offensive et prévenir l'attaque des Mahométans sur Pou-eul.

Après une longue journée de marche, nous redescendîmes dans une vallée assez large, dont les pentes dénudées étaient affreusement ravinées par les pluies. Une rivière presque à sec se perdait au milieu des cailloux qui en formaient le lit; nous ne tardâmes pas à entendre gronder, à peu de distance, les eaux d'un fleuve large et rapide qui venait du nord. Arrivés au confluent des deux cours d'eau, nous prîmes la rive droite du fleuve, où une végétation luxuriante reposa nos regards. Le fleuve que nous avions rejoint est appelé par les Chinois le Pa-pien Kiang. Ses eaux boueuses étaient rougeâtres et assez profondes. Je crus que nous étions arrivés à la branche la plus occidentale du fleuve du Tong-king. M. de Lagrée identifiait au contraire le Pa-pien Kiang et le Nam La, affluent du Cambodge qui, comme on se le rappelle, rejoint ce fleuve au-dessous de Xieng Hong. Nous ne pouvions guère espérer des Chinois un éclaircissement sérieux de cette intéressante question de géographie. Les rivières en Chine changent de nom toutes les vingt lieues, et comme celle dont il s'agissait ne tarde pas à sortir du Yun-nan pour couler dans des contrées inconnues des Chinois, ceux-ci ne pouvaient nous dire avec quelque certitude à quel bassin elle appartenait. Nous devions laisser au temps le soin de dissiper nos doutes.

Nous couchâmes le soir à Pa-pien, pauvre village situé sur la rive gauche de la rivière que nous avions dû traverser en bateau. Le mandarin à bouton blanc et à queue de renard qui depuis Pou-eul commandait notre escorte, sut donner de nous une assez haute idée pour que les principaux du village crussent devoir nous combler de présents. Ce n'était qu'avec répugnance que nous acceptions les cadeaux de gens ruinés par la guerre, mais il fallait, sous peine de perdre tout prestige, nous plier aux usages d'un pays où la grandeur des gens se mesure surtout au vide qu'ils laissent dans la bourse et le garde-manger de leurs hôtes.

Le lendemain, nous suivîmes pendant quelque temps la rive gauche du Pa-pien Kiang, puis nous gravîmes de nouveau les hauteurs au pied desquelles il coule, pour remonter sur ce plateau du Yun-nan, qui s'élève de plus en plus à mesure que l'on s'avance vers le nord et que ravinent si profondément les grands cours d'eau qui le traversent.

Nous passâmes le 7 novembre à Tong-kouan. Il y avait une grande agglomération de troupes dans cette localité, mais notre mandarin d'escorte sut nous faire faire une large place. La curiosité des soldats chinois provoqua quelques conflits entre eux et nos Annamites, chargés de veiller à nos bagages et de défendre l'approche de nos personnes. Un petit mandarin de l'endroit qui avait cru que son rang l'autorisait à être indiscret, fut mis dehors à coups de crosse et alla s'en plaindre au chef militaire qui commandait les troupes de passage. Celui ci l'amena devant M. de Lagrée en lui ordonnant de faire des excuses; M. de Lagrée lui donna le conseil d'agir plus adroitement à l'avenir pour satisfaire sa curiosité.

Tong-kouan, dont le nom signifie « Forteresse de l'Est », occupe une position dominante au milieu d'une vaste plaine admirablement cultivée, où s'élèvent de nombreux villages; c'est le point culminant du massif qui sépare la vallée du Pa-pien Kiang de celle du Pou-kou Kiang. Les troupes qui y étaient réunies partirent le lendemain de notre arrivée au bruit habituel de nombreux pétards. C'était un spectacle fort pittoresque que la vue de cette longue file de soldats aux costumes voyants, déroulant au loin leurs innombrables bannières et faisant étinceler au soleil leurs armes, aux formes variées et étranges. Chaque officier marchait précédé de guitaristes, de porteurs de guidons et de grands et de petits tam-tam, que des domestiques battaient à intervalles inégaux. Aucun ordre ne présidait à la marche et chaque soldat ne se préoccupait que de choisir la route la plus commode ou le compagnon de voyage le plus agréable. A chaque détour, des groupes nombreux s'arrêtaient pour causer, fumer ou boire, et la colonne s'allongeait démesurément sans qu'aucune surveillance fût exercée par les chefs. Cent hommes déterminés auraient mis en déroute tout ce corps d'armée. Son commandant, mandarin militaire à bouton bleu, avait tenu, pour nous faire honneur, à rester à Tong-kouan jusqu'à notre départ. Il escorta M. de Lagrée à cheval pendant près d'un kilomètre et nous sortîmes du village entre deux haies de soldats et de banderoles, et au bruit de la mousqueterie.

Le 8 novembre, nous franchîmes en barque le Pou-kou Kiang, rivière presque aussi considérable que la précédente et que, fidèle à sa première impression, M. de Lagrée croyait être le Nam Hou, autre affluent du Cambodge dont nous avions rencontré l'embouchure un peu au-dessus de Luang Prabang. Pour ma part, je persistais à y voir l'un des cours d'eau qui forment le fleuve du Tong-king.

ïous remontâmes la vallée d'un affluent du Pou ı Kiang jusqu'au village de Tchang-lou-pin, où ıs trouvâmes un petit mandarin envoyé de Ta-lan otre rencontre. Nous arrivâmes dans cette ville le demoin, à deux heures. Il semblait que la courtoisie : autorités chinoises croissait à mesure que nous pé- .rions plus evant dans la Chine. Le gouverneur de -mao n'avait pas rendu la visite que lui avait faite commandant de Lagrée ; le préfet do Pou-eul n'avait cru pouvoir se dispenser de cet acte de politesse; le premier mandarin de Ta-lan, qui était bouton rouge, devança M. de Lagrée et vint le voir, dans la pagode hors murs où nous étions installés. dès le leudemain de notre arrivée. Ta-lan est située dens la vallée d'un affluent du Pou-kou Kiang ; la ville est moins considérable que Pou-eul : elle n'a pour toute fortification qu'une simple muraille en terre. Quoiqu'elle ait été occupée pendant quelque temps par les Mahométans,



Sauvages des environs de Ta-lan, Che-pin et Muong Poog. — Dessin de Émile Bayard, d'après M. L. Delaporte.

elle a beaucoup moins souffert que Se-mao et Pou-eul, et le commerce y est florissant. Toutes les pentes des montagnes avoisinantes sont admirablement cultivées et aux fruits des tropiques viennent s'ajouter ici les fruits et les céréales de l'Europe. Ce fut à Ta-lan qua nous retrouvâmes pour la première fois la pomme de terre ; les noix et les châtaignes se mélangeaient sur le marché aux goyaves, aux mangues, aux coings, aux cédrats, aux oranges, aux pêches, aux poires, aux pommes. Avec un peu plus de tranquillité et quelques perfectionnements agricoles, ce pays, qui est l'un des plus fevorisés de la nature, deviendrait l'un des plus riches du globe.

Toutes les denrées sont cependent fort chères, conséquence essez naturelle d'une guerre de dévastation. Le riz se veud six à sept frencs le picul; la misère doit être grande. Nous reçûmes avec reconnaissance les magnifiques cedeaux dont le gouverneur Tin ta-

Dégringolade sur la montagne, arrivée aux puits à sel. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.



Champs de tombeaux à Lin-ngan. — Dessin de E. Theroud, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

jen se fit accompagner, et qui consistaient en un cochon, un bouc, trois chapons et un sac de riz. Les mandarins subalternes suivirent l'exemple de leur supérieur, et, pendant presque tout notre séjour, nous n'eûmes rien à demander au marché de la ville.

Nous eûmes à Ta-lan la visite d'un mandarin récemment arrivé de Pékin et qui avait été déjà en relation avec les Européens à Tien-tsin. Nous échangeâmes avec lui une poignée de mains à la française. Combien nous regrettâmes que la légation n'eût pas eu la bienheureuse idée de lui remettre pour nous un résumé des nouvelles d'Europe. Il y avait plus d'un an que nous en étions privés. Nous avions enfin appris à Pou-eul que Kosuto n'était autre qu'un missionnaire, qui prêtait au vice-roi du Yun-nan un concours fort actif dans sa lutte contre les Musulmans; mais il avait été obligé, nous disait-on, de se retirer dans le Kouitcheou à la suite de l'explosion de la maison où il fabriquait des poudres. Cette circonstance allait nous priver du plaisir d'avoir de longtemps encore les nouvelles de France que nous avions espéré apprendre à Yun-nan de sa bouche.

La population de Ta-lan se mélange, dans une proportion très-considérable, de sauvages auxquels les Chinois donnent le nom de Ho-nhi. Ils ressemblent comme costume aux Khas Khos, mais ils sont plus beaux et plus forts; ce sont les têtes qui se rapprochent le plus de notre type occidental : le front est étroit, la face rectangulaire, les sourcils horizontaux, l'œil noir, le teint cuivré. Les femmes sont excessivement vigoureuses et l'œil se repose avec plaisir sur ces filles à l'allure vive et franche, qui passent, agiles et dédaigneuses, à côté de la pauvre Chinoise mutilée, qui marche par saccades sur ses moignons, et que ne console pas le luxe de babouches et de bandelettes qui recouvre soigneusement sa blessure. Les Ho-nhi se sont joints aux Chinois pour repousser l'invasion mahométane. Ils sont très-habiles au tir de l'arc et se servent de flèches empoisonnées. Il semble que cette race, qui paraît indigène dans les montagnes du Yun-nan, soit celle dont dérivent les Laotiens, de même que les sauvages qui habitent la grande chaîne de Cochinchine sont peut-être le tronc d'où sont sortis les Annamites.

Le temps était couvert et pluvieux et le froid commençait à se faire sentir. Les habitants paraissaient très-frileux et portaient de vrais matelas sur les épaules. Grande fut notre surprise quand nous découvrîmes sous la longue robe de chacun d'entre eux une véritable chaufferette suspendue devant la poitrine, et audessus de laquelle ils tenaient les mains en marchant. Nous-mêmes, quoique le thermomètre indiquât encore douze à treize degrés, nous nous serions volontiers rapprochés du feu, en gens habitués aux caresses du soleil des tropiques. Nous étions cependant encore dans la zone torride, à deux ou trois kilomètres du tropique du nord. L'altitude de Ta-lan est de quinze cents mètres environ.

Nous allâmes visiter des gisements aurifères situés à quelque distance au nord de la ville, à la limite du territoire de Ta-lan et de Yuen-kiang. Dans les gorges d'une montagne dénudée, d'une couleur verdâtre, coulent plusieurs petits torrents sur les rives desquels a lieu l'exploitation. L'or paraît provenir de quartz infiltré dans les couches de schiste qui forment le sol. Il y a vingt ans que l'on a commencé à laver les sables des torrents et à creuser des galeries dans les flancs de la montagne, mais les résultats n'ont jamais été bien considérables : ils n'ont jamais dépassé mille onces d'or par mois[1], c'est-à-dire une production annuelle de quatorze cent mille francs. A ce moment, il y avait dix mille travailleurs. La production n'est plus aujourd'hui que de cinquante à soixante onces par mois. Un millier d'hommes environ travaillent à ces mines, pauvres, misérables et sans chef. L'exploitation est libre et le gouvernement ne prélève aucun impôt; quelques puits appartiennent à des mandarins, qui les font exploiter à leurs frais; le lavage des sables des torrents est encore ce qui paraît donner les meilleurs résultats; mais l'espérance de trouver un filon quartzeux riche en pépites, et de s'enrichir en un jour, fait creuser dans tous les sens de longues et profondes galeries; la roche qui en est extraite est concassée et tamisée, puis traitée comme les sables. On trouve quelquefois aussi de l'argent, mais en très-petite quantité. Jamais l'*auri sacra fames* ne s'est révélée à mes yeux d'une façon plus frappante qu'à l'aspect de cette montagne désolée et aride, fouillée, et partout bouleversée avec un acharnement que bien rarement le succès couronne. Une autre production des environs de Ta-lan qui attira notre attention, est le fil retiré de la toile d'une araignée particulière que l'on trouve dans les broussailles et dans les bois taillis. Ce fil est très-résistant, et on l'envoie à Yun-nan pour fabriquer des étoffes; il se vend environ trois francs la livre.

Nous quittâmes Ta-lan le 16 novembre. Nous longeâmes l'enceinte de la ville et nous gravîmes immédiatement les hauteurs qui bordent à l'est la vallée du Laï-phong Ho. C'est le nom de la rivière de Ta-lan. Sur le bord de la route, une tête fraîchement coupée et placée dans une petite cage en bois, témoignait aux voyageurs que les entreprises des bandits étaient, sinon prévenues, du moins punies par les autorités locales. Près du sommet de la chaîne que nous gravissions, nous rencontrâmes les premiers champs de pavots que nous eussions encore vus. Comme pour nous prémunir contre la dangereuse plante, un de nos porteurs, ivre d'opium, laissa échapper le paquet qu'il portait et se coucha sur le bord du chemin, incapable de faire un pas de plus; il fallut le remplacer par un des soldats de l'escorte. Nous redescendîmes ensuite dans une petite plaine couverte de villages, à laquelle une série de gorges profondes donnaient la forme d'une

1. L'once chinoise vaut environ 37 grammes.

étoile. Les talus des rizières étagées en amphithéâtre sur les pentes dessinaient tout à l'entour comme une série de courbes de niveau aux formes ondoyantes et capricieuses. La pluie battante, le froid, nous décidèrent à chercher un asile dans le premier village que nous traversâmes. Nous y fûmes claquemurés par le mauvais temps pendant toute la journée du 17, et la température, qui s'était abaissée jusqu'à quatre degrés, nous obligea à faire du feu. Tous nos Annamites étaient enrhumés et gelés. Nous tuâmes le bouc que nous avait donné le gouverneur de Ta-lan, et cette viande, nouvelle pour nous, fut à l'unanimité trouvée excellente.

La physionomie des habitants est assez profondément altérée par le mélange avec les races sauvages des environs, surtout avec les Ho-nhi, pour perdre presque complétement son caractère chinois. L'un des villages de la plaine est habité par des gens du Pou-tou, parlant le chinois; ne seraient-ce pas d'anciens Pou-thai? Les femmes Ho-nhi se reconnaissent facilement à la ceinture qu'elles portent sur les reins et à la pièce d'étoffe bleue qui leur entoure la tête.

Nous repartîmes le 18 et nous admirâmes de plus en plus la remarquable science agricole des habitants. Si le pays continuait à offrir de nombreuses traces de dévastation, si çà et là nous rencontrions toujours des maisons ruinées, des villages abandonnés, les cultures témoignaient d'une coquetterie de soins, d'une recherche de précautions qui charmaient nos regards. Malgré les pentes abruptes, l'étroitesse des gorges, les empiétements des torrents, pas un coin du sol n'est perdu. Chaque mamelon s'entoure, de la base au sommet, de gradins circulaires qui retiennent, comme autant de bassins, les eaux distribuées avec art; la variété de teintes que produisent les diverses cultures, les contrastes, fortement accusés, de lumière et d'ombre que forment les brusques ondulations du terrain, composent un tableau qui séduirait un coloriste. Nous avions quitté le bassin du Pou-kou Kiang, et nous suivions les bords d'un torrent qui se jetait dans le Ho-ti Kiang, branche principale du fleuve du Tong-king. La route en corniche surplombait à une grande hauteur les eaux bouillonnantes d'un torrent qui écumait au fond du vallon; de temps en temps un rocher noirâtre, précipité des cimes était venu interrompre son cours, et de blanches taches d'écume diapraient çà et là le miroir troublé de l'onde. Au-dessus de nos têtes, une ligne transparente de pins dessinait le sommet des chaînes comme une couronne légère, et rendait au paysage l'aspect sauvage que le travail de l'homme avait presque réussi à lui faire perdre.



Arrivée au Nam-la. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

La circulation continuait à être très-active sur la ...ute; des convois nombreux d'ânes et de mulets ...argés de sel se dirigeaient comme nous vers Yuen... ...ng. Dans le sens opposé, nous rencontrions des ...nvois d'huile, d'eau-de-vie de riz, de papier, de ...ence, de noix d'arec. Ce dernier produit nous indi...ait que nous approchions d'une contrée plus chaude ...d'une vallée plus profonde. La plupart de ces cara...nes étaient escortées de soldats. Dans le Yun-nan, ...s les mandarins font du commerce, et les nécessi... ...gouvernementales exigent souvent qu'ils le fassent ...une grande échelle.

A chaque détour de la route que nous suivions, on nous racontait une histoire de brigands. Cela n'avait rien que de naturel, vu la quantité de déclassés qu'ont faits les Koui-tseu. Un grand nombre d'habitants de cette région se sont réfugiés sur les terres de Luang Prabang, au moment de l'invasion musulmane. Après l'expulsion des Koui-tseu, les mandarins chinois ont vainement réclamé du roi de Luang Prabang le retour de leurs administrés. De Ta-lan il y a, dit-on, une route directe conduisant à la vallée du Nam Hou.

Nous traversons enfin le torrent sur un pont magnifique, produit de la souscription des villes voisines. Une plaque en marbre blanc, que je lus à mes compa...



Ville de Ta-lan. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

...ons de route, contenait le nom des souscripteurs et ...contait les longs efforts tentés pour affermir, sur ...au rapide, les arches hardies de cette belle construc...n. Plusieurs fois de suite les crues de l'hiver avaient ...porté les travaux de l'été. Au delà se dressait une ...nte raide et rocailleuse, du sommet de laquelle il eût ...ffi de faire rouler quelques pierres pour nous préci...er tous dans le torrent. Ce lieu, favorable aux em...scades, avait été le théâtre de l'attaque d'un convoi ...partenant à Li ta-jen et à Tin ta-jen; ceux-ci avaient ...rdu trois cents chevaux ou mulets, et n'avaient eu ...ur toute compensation que le stérile plaisir de faire pendre cinq des brigands. Au récit de cette aventure, et sur le conseil de notre mandarin d'escorte, nous crûmes devoir charger nos fusils. Au bout d'une heure et demie de l'une des montées les plus rapides que nous ayons eu à gravir, nous jouîmes d'une vue magnifique. A l'ouest, sur une immense étendue, une mer de montagnes accumulait en flots pressés ses croupes sauvages et arides; à l'est, une haute chaîne dentelait l'horizon. Au pied de ses mornes jaunes et dénudés s'étendaient, tout inondés de lumières, le fleuve et la ville de Yuen-kiang, dont on apercevait les eaux bleues et les terrasses blanches, à travers une brume qui reflétait



Mons ou Pégouans. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie.

la teinte chaude des montagnes. Rien de plus saisissant que le paysage oriental qu'offrent ces montagnes aux teintes fauves et brûlées et cette ville qui mire dans l'onde d'un beau fleuve sa couronne de créneaux. La teinte grise de ses maisons, ses toits plats, les jardins qui bordent intérieurement ses remparts, lui donnent l'aspect d'une ville turque ou arabe. La plaine est nue et jaunâtre; le riz est moissonné et ses gerbes d'or restent encore entassées çà et là. Seuls quelques champs de canne à sucre, des bois d'aréquiers et d'orangers verdissent par places le paysage. En face de cette ville qui semble endormie dans une sieste nonchalante, apparaît, sur la rive opposée du fleuve, un vaste champ des morts, où se voient, au-dessus de tombeaux presque tous semblables, de hautes plaques de marbre blanc couvertes d'inscriptions. Les palmiers qui dressent leurs têtes sveltes, les chaudes vapeurs qui planent sur les eaux, le soleil resplendissant, le ciel bleu, qui succèdent aux pluies des jours précédents, nous indiquent qu'une fois encore nous allons retrouver les produits et les climats des tropiques.

Une magnifique réception nous était préparée à Yuen-kiang : les mandarins en grande tenue vinrent nous attendre aux portes de la ville; deux cents soldats ou porteurs de bannières formèrent la haie sur notre passage; l'artillerie, la musique jouèrent à notre approche. Nous n'avions jamais été pris si au sérieux. Nous traversâmes une rue interminable où la population s'entassait à flots pressés; devant nous cheminaient de nombreux gamins, portant sur le dos d'énormes écriteaux sur lesquels était inscrit un compliment de bienvenue. On nous logea dans une belle pagode bâtie sous Khang-hi, et située à l'extrémité nord de la ville. Sa construction est antérieure à l'époque où Yuen-kiang devint une ville chinoise. Yuen-kiang s'appelait, il y a un siècle et demi, Muong Choung, et était gouvernée par les Thaï. Le bouddha de la pagode se rapproche, en effet, des formes laotiennes. Il en diffère par la loupe sur le front, les mains à demi jointes sur la poitrine tenant un objet qu'on ne peut préciser. Le vêtement est drapé à la chinoise. Peut être est-il l'œuvre de sculpteurs chinois travaillant sous l'inspiration des Thaï. Cette pagode daterait environ de trois cents ans. J'y ai relevé une inscription chinoise datée de la cinquantième année de Khang-hi (1712). C'est sans doute le moment de la prise de possession chinoise. Yuen-kiang, quoique ville de second ordre, forme une circonscription indépendante, qui relève directement de Yun-nan. Il y a dans les environs une race particulière appelée Pe-y, qui n'est qu'une branche de la grande famille thaï. Les Pa-y deviennent de plus en plus nombreux et presque indépendants quand on se rapproche de la frontière du Tong-king. Les Chinois les citent toujours les premiers quand ils énumèrent les sauvages de la contrée : Ho-nhi, Kha-to, Chanzou, Pou-la, Lope, Lolos. Les dialectes de ces dernières tribus diffèrent peu et dérivent d'une même langue. Les Lolos sont peut-être ceux qui présentent les plus grandes différences de langage et leur dialecte paraît se rapprocher de celui des Kouys de la rive droite du fleuve plus que de tout autre. Leur langue a de nombreux rapports avec celle des tribus qui, sous le nom de Man-tse, habitent le nord du Yun-nan. Ces populations semblent avoir quelque parenté avec les Mons, qui depuis une époque très-reculée ont peuplé le Pégou. Les Aka, les Abors, les Chendou seraient les principaux anneaux de la chaîne ethnographique qui relierait les Pégouans aux Lolos du Yun-nan. Les Pa-y offrent une douceur et une régularité de traits fort remarquables. La toilette des femmes, tout en conservant beaucoup de traits communs avec celle des sauvages de Paleo et de Siemlap, en présente de nouveaux qui sont caractéristiques. Elles portent autour du cou une sorte de collier haut de trois doigts environ et composé d'une étoffe rouge ou noire sur laquelle de petits clous d'argent assemblés forment des dessins. On croirait voir de loin le collier hérissé de pointes d'un boule-dogue. Une sorte de plastron, agrémenté de la même manière, s'étale sur la poitrine. Des boucles d'oreilles, d'un travail fort délicat, figurent tantôt des cercles, le plus souvent un anneau supportant un petit plateau carré auquel sont attachées une foule de pendeloques; de longues épingles de tête, aux extrémités desquelles pendent avec profusion ces mêmes pendeloques, complètent les ornements du costume qui sont exclusivement en argent, et d'où les pierres, les perles, le verre, sont exclus. Rien de plus élégant en définitive que les jeunes filles Pa-y avec leur toute petite veste, leurs jupons bordés d'une large bande de couleur et leur corset serré. Quelques-unes sont jolies. Les hommes portent un petit turban aplati; leur fine moustache et leur maigre physionomie les font ressembler beaucoup aux Annamites. Ne seraient-ce pas là les successeurs de ces tribus des montagnes dont parle l'histoire du Tong-king et qui, dès le onzième siècle avant notre ère, se séparèrent des tribus de la mer, devenues aujourd'hui la race tongkinoise proprement dite, et vécurent avec elles dans un état permanent d'hostilité?

Au dire des Chinois, les Laotiens qui habitent cette zone n'ont plus de pagodes et, à l'inverse de ce qui se passe chez les Does, semblent sur le point de redevenir sauvages. Quelques-uns ont une tournure complétement annamite. Les conquérants rendent justice à leur bonne nature et les considèrent comme beaucoup plus doux que les sauvages.

Les cadeaux que nous reçûmes des autorités locales furent à la hauteur de la réception qu'elles nous avaient faite. Le premier mandarin, qui était bouton bleu, nous montra, entre autres objets européens en sa possession, une longue-vue, une montre et un stéréoscope approvisionné de photographies d'une moralité douteuse; il nous dit qu'à Yun-nan les objets européens étaient en grand nombre. Il devenait difficile de faire des cadeaux à des gens qui pouvaient apprécier

la valeur réelle de la plupart des débris de notre pacotille. Nos armes seules restaient inestimables à leurs yeux; il n'était malheureusement pas prudent encore de nous en défaire.

La vie est moins chère à Yuen-kiang que dans les villes que nous venions de traverser; la pomme de terre, fort au-dessous de la patate dans les préférences des habitants, ne coûte qu'un sou la livre, et nous fournit une quote-part de provisions fort appréciée. Les oies et les canards abondent dans les basses-cours, mais la viande de porc est la seule à figurer sur l'étal des bouchers. Cet animal est ici en quantité prodigieuse. Les oranges sont délicieuses et se donnent pour rien. Duhalde[1] signale aussi, parmi les produits de la contrée, la soie et le bois d'ébène.

La plaine de Yuen-kiang produit beaucoup de sucre et de coton. Nous retrouvons ici la petite machine à égrener des Annamites; on tisse le coton sur les lieux mêmes en étoffes grossières, teintes de couleurs éclatantes. Dans les montagnes qui avoisinent Yuen-kiang se trouve le chevrotin porte-musc. Le gouverneur nous fit cadeau de deux poches de ce précieux parfum. M. Joubert alla visiter à quelques kilomètres au nord de la ville la mine de cuivre do Tsin-long; c'est un des gisements les moins considérables de toute cette province, qui en possède de si nombreux et de si riches.

Le Ho-ti Kiang a, vis-à-vis Yuen-kiang, de deux cent cinquante à trois cents mètres de large, ses eaux sont calmes et peu profondes, et de nombreux bancs de sable apparaissent çà et là sur ses bords. L'altitude de la vallée du fleuve n'est ici que de cinq cents mètres, ce qui explique la végétation tropicale et la chaude température que nous avions rencontrées en descendant du plateau élevé sur lequel se trouvent Se-mao, Pou-eul et Ta-lan.

Nous quittâmes Yuen-kiang en barque, le 26 novembre. Les autorités de la ville assistaient sur la plage à notre départ. Nous devions descendre le fleuve quelques heures pour rejoindre la route de Che-pin qui part de la rive gauche. Au-dessous de Yuen-kiang, la vallée ne tarde pas à se rétrécir, et des murailles arides et rocheuses, d'un aspect peu pittoresque, se dressent sur les bords de la rivière, dont le cours devient plus sinueux et les eaux plus rapides. Au bout de trois heures de navigation, nous arrivâmes à Pou-pio, village pa-y, à toits plats et à doubles terrasses. Il est situé sur la rive gauche du fleuve, auprès d'un rapide infranchissable pour les barques. L'expédition y reprit la route de terre pour se diriger sur Che-pin et Lin-ngan. Je me séparai d'elle pour continuer seul à redescendre en barque le Ho-ti Kiang. M. de Lagrée ne limitait nullement ma reconnaissance du fleuve, et se contentait de me donner rendez-vous à Lin-ngan : le premier arrivé devait attendre l'autre.

Comme tous les villages de cette région, Pou-pio est entouré d'une muraille en terre. Ces montagnes sont peu sûres : un pauvre sauvage qui était venu le matin nous vendre des comestibles, nous était revenu le soir, sanglant et dépouillé; on lui avait enlevé sa pauvre hourse et désarticulé le bras. La construction en terrasse donne aux maisons un aspect arabe que leur teinte grise contribue à accentuer encore; cette forme de toit, adoptée soit par économie, soit en raison de la difficulté de cuire des briques, a l'avantage dans les pays montagneux de donner plus de place aux habitants, que la rapidité des pentes forcent à se rapprocher les uns des autres. La seconde terrasse, qui s'étage au-dessus de la première comme une haute marche d'escalier, est recouverte d'un toit léger sous lequel on fait sécher la noix d'arec. Les portes du village sont fermées le soir et l'on y monte la garde pendant toute la nuit.

Au-dessus de Pou-pio, on remarque, le long des bancs de la montagne, une ligne de verdure presque horizontale qui tranche vivement sur le rocher nu : c'est la trace d'un canal d'irrigation qui va prendre l'eau à une grande hauteur dans l'un des torrents à forte pente qui se déversent dans le fleuve. Ce canal distribue l'eau aux divers villages de la vallée, et la fraîcheur et la végétation renaissent sur son parcours. Il est solidement empierré, muni d'un chemin de ronde, et il a dû exiger un énorme travail. On croirait volontiers qu'il eût été moins pénible d'élever l'eau du fleuve qu'on avait à ses pieds. Sans doute les Chinois préfèrent au travail continu que demandent les machines élévatoires, l'effort plus considérable, mais fait une fois pour toutes, que nécessite la construction d'un canal irrigatoire. Une fois établi, il n'y a plus en effet à se préoccuper de rien; l'eau arrive où l'on veut, quand on veut et en quantité toujours suffisante. On trouve ces travaux d'irrigation, exécutés quelquefois sur une échelle vraiment grandiose, dans toutes les parties montagneuses de la Chine.

Le 27 novembre, je m'embarquai dans un léger canot au-dessous du rapide de Pou-pio. Je redescendis la rivière en compagnie de quelques barques de marchands. Le Ho-ti Kiang s'encaisse de plus en plus; les hauteurs qui l'enserrent atteignent bientôt de huit cents à mille mètres. Des schistes, des calcaires, des pouddingues, forment les parois de ces immenses murailles, où ils alternent en couches très-inclinées. Chaque torrent qui vient déchirer ces flancs rocheux en détache une immense quantité de galets et de cailloux qui viennent obstruer le lit du fleuve et y former un rapide. A cette époque de l'année, presque tous ces torrents sont sans eau et la stérilité des pentes rougeâtres qui dominent le voyageur est complète. L'œil, pour trouver un arbre, un buisson, une touffe d'herbes, est obligé de remonter jusqu'aux plus hauts sommets des falaises entre lesquelles il est emprisonné; il ne réussit à découvrir que quelques pins, que la distance rend microscopiques. Quelquefois cependant un filet d'eau, sur le point de tarir, murmure à travers les pierres, puis,

1. *Description de la Chine*, t. I, p. 251.

parvenu sur le bord des rochers à pic qui forment la berge immédiate du fleuve, se répand en pluie irisée dans les airs. Cette humidité suffit; les arbres surgissent sous cette pluie bienfaisante, un rideau de mousse s'étend sur leur feuillage et pend sous la cascade en festons étincelants. A quelque distance d'une de ces petites oasis de verdure, s'ouvre la vallée du Siao Ho-ti, l'affluent le plus considérable de la rive gauche du fleuve. Cette vallée est aussi sombre, aussi encaissée que celle du Ho-ti Kiang; on dirait deux immenses corridors qui se croisent à angle droit et dont la voûte s'est écroulée.

Nous franchîmes plusieurs rapides qui exigèrent que nous quittassions nos barques. Un seul batelier y restait; les autres, debout sur la rive, retenaient la barque vide avec une corde, puis, quand le pilote avait jugé le moment convenable et que la barque était bien présentée dans le sens du courant, ils ouvraient les mains, et le léger esquif franchissait comme une flèche le passage dangereux; l'homme qui le dirigeait, accostait de nouveau la rive pour reprendre son chargement et son équipage. Les tribus sauvages des environs fournissent un certain nombre d'hommes dont le métier consiste à transporter sur le bord de l'eau les marchandises entre l'amont et l'aval du rapide. Ces transbordements ne sont nécessaires qu'à la saison sèche; ils seraient d'ailleurs impossibles à l'époque des hautes eaux : le fleuve remplit alors complétement son lit et ne laisse aucun passage pour circuler à pied sec au fond de l'immense fossé dans lequel il coule.



Sauvage Chendou. — Dessin de J. Fesquet, d'après une photographie.

Je m'arrêtai le soir à une douane chinoise placée au point d'intersection du fleuve et d'une route qui relie Lin-ngan à quelques centres de population pa-y situés plus au sud. Un bac sert à passer les voyageurs et les marchandises; et, des deux côtés de l'eau, un sentier en zigzag gravit les pentes moins abruptes qui forment en ce point comme les flancs d'un vaste entonnoir dont le fleuve occupe le fond. La circulation paraissait assez active et je crus qu'il me serait facile de remplacer la barque de Pou-pio, qui ne consentait pas à me conduire plus loin. Le Chinois préposé à la douane me promit en effet une barque nouvelle pour le lendemain matin.

J'étais atteint d'une toux excessivement sèche qui m'empêchait presque de parler. Les yeux me sortaient de la tête, j'avais une intolérable migraine. Le douanier eut pitié de moi et me fit signe de me coucher sur son lit de camp. Il disposa à mes côtés une longue pipe et une petite lampe, plongea une grosse aiguille dans un pot rempli d'une substance noirâtre, en retira une goutte épaisse qu'il fit fondre à la flamme de la lampe et la jeta ensuite toute brûlante dans le godet, à ouverture étroite et à large base, de la pipe. J'aspirai deux ou trois bouffées. Il recommença l'opération plusieurs fois de suite et je sentis bientôt l'irritation de ma gorge et les élancements de ma tête se calmer comme par enchantement. C'était la première fois que je fumais aussi longuement de l'opium et je constatai qu'administré à propos, il peut devenir un précieux remède; l'abus seul le transforme en un mortel poison.

Le lendemain, je ne parvins qu'à grand'peine à décider quelques Pa-y, qui comprenaient un peu de laotien, à me louer une barque pour continuer la descente de la rivière; j'avais avec moi quatre ou cinq soldats d'escorte et un petit chef militaire chinois qui ne paraissaient que médiocrement tenir à l'exploration que je voulais tenter. Il leur tardait de me voir arriver à Lin-ngan, où ils avaient mission de me conduire, pour retourner ensuite le plus tôt possible à Yuen-kiang. A chaque instant le petit chef me montrait les hauteurs et me faisait signe que Lin-ngan était au delà. C'était grâce à ses instigations que le douanier chinois m'avait manqué de parole et que



La ville de Yuen-kiang. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

j'avais dû moi-même chercher à me procurer une barque.

A peu de distance en aval de la douane, je rencontrai un nouveau rapide que mes bateliers se refusèrent énergiquement à affronter ; il n'y avait point, il est vrai, de sentier le long des rives, qui étaient en cet endroit complétement à pic, et la barque aurait dû franchir le passage dangereux avec tout son personnel à bord. Le fleuve était là plus profondément encaissé qu'il ne l'avait jamais été : des murailles presque verticales de dix-huit cents mètres de hauteur se dressaient des deux côtés ; d'énormes blocs de rochers avaient roulé du haut de ces gigantesques falaises au milieu des eaux écumantes. En amont du rapide, au pied d'une gorge, sorte d'étroite fissure qui lézardait la falaise, un banc formé par les galets et les cailloux que chaque année les pluies détachent des flancs de la gorge, offrait sur le bord de l'eau une petite plate-forme sur laquelle s'élevait un village de pêcheurs. Ce fut là qu'abordèrent mes canotiers ; ni offres d'argent ni menaces ne purent les décider à aller plus loin. Je ne pouvais apprécier si le rapide était réellement infranchissable ; du dernier des rochers sur lequel je pus m'avancer au milieu du fleuve, je ne découvris qu'une ligne d'écume et le vent me renvoya à la figure l'eau pulvérisée en pluie fine par son choc contre les rochers. Le dénivellement paraissait cependant moins considérable qu'à Pou-pio. Après d'infructueux efforts pour faire revenir mes bateliers sur leur décision ou pour trouver dans le village des gens qui consentissent à les remplacer, il fallut me résigner à reprendre plus tôt que je ne le voulais la route de Lin-ngan. Je commençai à midi l'escalade des hauteurs presque perpendiculaires qui se dressaient au-dessus de ma tête. Après trois heures et demie d'une ascension très-fatigante, par des sentiers en zigzag dont les cailloux fuyaient sous les pieds pour aller, après mille chutes, rebondir dans les eaux du fleuve, j'arrivai au sommet; de là je pus embrasser d'un coup d'œil tout un vaste panorama. Au sud, une haute chaîne calcaire s'élevait comme une barrière entre le Tong-king et la Chine et découpait l'horizon de ses sommets aigus, qui atteignaient au moins quatre mille mètres de hauteur. Près de moi, le Ho-ti Kiang traçait son énorme sillon; ses eaux jaunâtres apparaissaient et disparaissaient tour à tour, à une profondeur de près de deux mille mètres, coulant avec impétuosité vers le sud-est. A l'est, une petite vallée, moins abrupte et moins profonde, montrait au-dessous de moi ses rizières étagées et ses nombreux villages suspendus au-dessus des eaux limpides d'un affluent du fleuve. Dans le nord, s'étendait un vaste plateau dont les longues ondulations, tantôt hérissées de roches calcaires et de brèches rosées qui les font ressembler à des vagues de marbre, tantôt recouvertes d'une couche profonde de terre rouge sur laquelle ondoient des champs de maïs et de sorgho, se propagent irrégulièrement dans la direction du nord-est.

Je pris ma route dans cette direction ; le plateau s'inclinait légèrement ; son arête la plus haute est celle qui borde le cours du fleuve. Les villages que je traversais étaient tous habités par des Lolos et des Pa-y. Les femmes lolos se reconnaissaient facilement à leurs cheveux roulés sur la tête et coiffés d'un turban orné de clous d'argent, à leurs pantalons et à leurs larges tuniques. On commençait partout à rentrer la moisson, que l'on réunissait en meules sur les terrasses des maisons; ces meules donnaient de loin aux villages le singulier aspect d'immenses ruches d'abeilles. Peu à peu les cultures se multiplièrent et les villages s'agrandirent; ils étaient construits d'ordinaire sur les bords des étangs qui remplissent toutes les dépressions du terrain. Le type chinois reparut de nouveau. Des routes de chars sillonnaient de tous côtés la plaine. Le 30 novembre, du haut d'une éminence, j'aperçus à une vingtaine de kilomètres la ville de Lin-ngan; elle est bâtie sur le flanc d'une belle plaine qu'arrose une rivière sinueuse et qu'enserrent deux rangées de collines de marbre; leurs croupes stériles offrent un contraste saisissant avec les riantes cultures qui se pressent sur le bord de l'eau.

J'arrivai à Lin-ngan le lendemain au soir ; ma petite escorte me conduisit dans une belle pagode ; je trouvai un logement commode dans un bâtiment latéral qui forme l'un des côtés de la cour au fond de laquelle s'élève le sanctuaire. Ma venue n'était pas annoncée; dans un centre aussi populeux, le petit nombre d'hommes qui m'accompagnaient ne pouvait éveiller l'attention. Ma figure étrangère fit à peine tourner la tête sur mon passage à une vingtaine de personnes; aussi, après m'être installé dans la pagode, je crus pouvoir, sans inconvénients, visiter un peu la ville. Son enceinte est très-forte et de forme rectangulaire; elle a deux kilomètres environ de longueur sur un kilomètre de large. Au centre, se trouvent des yamens, des jardins, des pagodes, décorés avec goût; beaucoup de ces édifices ont été incendiés par les Mahométans et n'ont pas encore été relevés de leurs ruines; on y retrouve d'admirables échantillons de ces marbres à couleurs si variées et si belles qui affleurent partout sur le plateau de Lin-ngan. En avant des portes nord et sud de la ville, s'étendent de longs faubourgs où s'agite une population affairée et nombreuse. Un marché très-important et d'une animation très-pittoresque se tient sous de vastes hangars appropriés à cet effet; beaucoup de villes de France sont loin de posséder une installation foraine aussi confortable.

Pendant que, sans songer à mal, je flânais devant les boutiques, heureux de songer que la ville me présenterait de nombreuses distractions et de nombreux sujets d'étude jusqu'à l'arrivée du reste de la commission, la foule s'amassait derrière moi ; j'entendais circuler dans les groupes le mot de *koula*, par lequel on désigne dans le nord de l'Indo-Chine tous les étrangers venus de l'ouest; les gamins, devenant à chaque instant plus hardis, suivaient tous mes mouvements et

imitaient tous mes gestes. Depuis notre entrée en Chine nous avions pu déjà nous habituer aux témoignages de la curiosité de la population, mais ici j'étais seul à en supporter le poids. La ville était d'ailleurs de beaucoup la plus populeuse de toutes celles que nous avions visitées et la pression de la foule menaçait de devenir trop forte pour que je dusse l'affronter jusqu'au bout. Je crus donc prudent de battre en retraite et je revins à mon logement. Je ne tardai pas à y être littéralement assiégé ; j'essayai en vain de défendre la porte de l'escalier qui conduisait à ma chambre : il fallut céder à la furie publique et laisser cette chambre se remplir de curieux. Mais, à son tour, elle devint trop étroite; quelques Chinois vêtus avec recherche, à la parole grave et à la physionomie vénérable, vinrent me conseiller de donner satisfaction à la foule et de me montrer au dehors, dans la cour où se pressaient des milliers de personnes. Si j'y consentais, me dirent-ils, ils me garantissaient qu'il ne me serait fait aucun mal; mais, dans le cas contraire, ils ne pouvaient répondre des exigences de la foule.

Je crus devoir suivre des conseils qui me paraissaient sincères : je me résignai, non sans pester mille fois contre cette exigence intempestive, à me promener de long en large entre deux haies de personnes qui me respiraient au passage. Je fis ainsi les cent pas pendant plus d'un quart d'heure, examiné, fouillé dans tous les recoins de ma pauvre personne par une infinité de regards avides et bêtement curieux. Cette concession, si humiliante déjà pour ma dignité, ne satisfit point la population; de tous les coins de la cour s'éleva un cri répété en vingt langues différentes : « Qu'il mange, nous voulons qu'il mange. » Outré de cet excès d'audace, je déclarai que je ne mangerais pas, et je rentrai dans mon logis sans qu'autour de moi on osât s'y opposer. Mon air déterminé en imposa-t-il aux curieux, ou se trouve-t-il parmi eux quelques âmes charitables qui jugèrent que c'en était assez pour une première séance? je l'ignore. Le fait est que j'échappai ce jour-là à toute exigence nouvelle.


Un pont dans la plaine. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

La nuit venue, je crus pouvoir dormir tranquille dans mon nouveau logement. Il n'en fut rien : vers minuit, je fut réveillé par le bruit de plusieurs personnes montant à pas de loup mon escalier de bois et entrant furtivement dans ma chambre avec des lanternes sourdes, dans le but, sans doute bien innocent, de contempler mon sommeil. Ma patience était à bout; mon réveil fut désagréable : je m'élançai sur ma carabine, et, m'escrimant à coups de crosse et à coups de pied contre ces imbéciles qui cherchaient en vain à me calmer par de comiques supplications, je leur fis dégringoler les quinze marches qui les séparaient de la cour. J'accablai de reproches mes soldats d'escorte qui s'étaient installés au rez-de-chaussée et qui auraient dû défendre ma porte. Impuissants devant la foule, ils ne l'étaient pas devant les auteurs peu nombreux de cette équipée nocturne. Décidément, j'étais passé à l'état de curiosité vivante. Peut-être mon escorte recevait-elle de l'argent pour me laisser voir. On comprendra sans peine combien il me tardait que l'arrivée de l'Expédition vînt me délivrer de cette obsession continuelle.

Le lendemain, au point du jour, pour gagner du temps et dépister les curieux, je sortis de la ville, et je fis une longue excursion dans la campagne environnante. Suivi d'abord par quelques gamins, je ne tardai pas à les décourager par la longueur de ma promenade, et je pus goûter quelques instants de tranquillité sur une petite hauteur que domine une haute colonne en forme d'obélisque. C'est là sans doute le tombeau de quelque grand personnage, et on l'aperçoit de tous les points de la plaine. De belles cultures maraîchères coupées de rizières, de champs de cannes à sucre et de plantations d'arachides, s'étendent sur les bords de la rivière. Celle-ci sort du lac de Che-pin et se perd, dit-on, à peu de distance, sans qu'il soit possible de savoir si elle appartient au bassin du fleuve de Canton ou à celui du fleuve du Tong-king. Des ponts, d'une grande longueur et d'une construction romane, sont jetés, à des intervalles très-rapprochés, sur cette rivière, qui est endiguée sur tout son cours; des pagodons, des arcs de triomphe, des portes à clochettes les précèdent et les décorent.

Au coucher du soleil, je m'acheminai de nouveau vers la ville, comptant que le repas du soir retiendrait loin de moi les curieux. Mais hélas! le bruit de mon arrivée, qui la veille encore était restée ignorée de la plus grande partie de la population, s'était répandu comme une traînée de poudre dans tout Lin-ngan. J'amassai en rentrant en ville une énorme suite de curieux; mais ce n'était rien à côté de ce qui m'attendait à la pagode même. Le premier étage, les combles, les toits, tout avait été escaladé et ne présentait plus qu'une fourmilière continue de têtes humaines. A mon entrée dans la cour, la foule s'écarta sur mon passage, me ménageant au centre un étroit espace dans lequel elle comptait bien me retenir le plus longtemps

ıossible: la représentation commençait. La rougeur de a colère et de la honte sur le front, je dus subir une eure encore la curiosité de ces forcenés. A la fin, à out de forces et de patience, je me retirai brusquement dans mon logement, en fermant derrière moi ı porte à claire-voie qui donnait sur la cour. Cette ›orte, peu solide, ne tarda pas à céder à la pression de ı foule, qui trouva que je manquais de complaisance. ıvec l'aide de ma petite escorte de Yuen-kiang, je efoulai les curieux et j'essayai de consolider cette insuffisante barrière. Mais la déception de la populace ne arda pas à se manifester par des reproches adressés ceux qui, près de la porte, avaient la faiblesse de eculer devant moi. Une pierre vint ricocher entre ›s barreaux de la porte, et m'atteignit en pleine figure; d'autres ne tardèrent pas à la suivre, et j'eus à ce moment conscience de ce que pouvait être l'antique supplice de la lapidation. Je ne cédai pourtant pas, et retenant d'une main les deux battants de la porte qui ployaient sous cet ouragan de pierres, je saisis de l'autre mon revolver, que mon fidèle Tei eut la présence d'esprit de m'apporter. Le canon de l'arme, placé ostensiblement entre les barreaux, fit reculer les plus proches, et la détonation qui suivit immédiatement creusa un large cercle au milieu de la foule surprise.

J'avais tiré en l'air, me rendant très-bien compte qu'à la vue du sang cette foule encore indécise se ruerait sur moi et me mettrait en pièces. Dans un pays où existent encore les fusils à mèche, les armes à coup double sont des merveilles à peine connues. Aussi


Pont jeté sur la rivière de Lin-ngan. — Dessin de H. Clergel, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

n me crut complétement désarmé, après que l'émoi e cette première détonation se fut calmé, et la grêle de ›ierres recommença de plus belle. Je fis feu une seonde fois. La stupéfaction fut grande, car on ne m'avait as vu recharger mon arme. « Bah! dit quelqu'un ans la foule, j'ai vu des pistolets à deux coups; il y n a à Ta-ly qui viennent du pays de Mien[1]; mainenant c'est bien fini, il est désarmé, on peut s'approcher ıns crainte.» J'eus le bonheur de saisir le sens de cette éflexion, et j'en fis immédiatement mon profit: trois étonations successives vinrent coup sur coup terrifier foule qui voyait mon pistolet rester toujours immobile ı-dessus de la porte; une immense panique s'en suivit, et je complétai la déroute en m'élançant brusquement au dehors le pistolet au poing, l'œil en feu, la figure ensanglantée. Ma vue produisit une réaction subite; soit crainte de cette arme qui tirait toujours sans qu'on la chargeât jamais, soit compassion réelle, les Chinois les plus proches de moi me supplièrent de me calmer, et me jurèrent qu'il serait fait justice des lanceurs de pierres. Le reste de la foule continuait à fuir dans toutes les directions, s'imaginant sans doute que j'amoncelais les cadavres devant moi. Il n'y eut bientôt plus dans la cour qu'un groupe peu nombreux de personnes qui me ramenèrent dans ma chambre et me soignèrent avec intérêt.

F. Garnier.

(La suite à une autre livraison.)

1. Nom que les Chinois donnent à la Birmanie



Un *charro* des environs de Salamanque. — Dessin de Gustave Doré.

VOYAGE EN ESPAGNE,

PAR MM. GUSTAVE DORÉ ET LE BARON CH. DAVILLIER[1].

SALAMANQUE. — VALLADOLID.

1862. — DESSINS INÉDITS DE GUSTAVE DORÉ. — TEXTE INÉDIT DE M. LE BARON CH. DAVILLIER.

Le château d'Alba de Tormes. — La ville. — Le couvent des *Carmelitas Descalzas* ; encore sainte Thérèse. — Les environs de Salamanque. — Les *Charros* et les *Charras;* leur naïveté ; leur costume. — Le Tormes. — Les *Carboneros* de Salamanque. — Le *Carpio.* — Bernardo del Carpio. — Les *Batuecas;* les *Hurdes.* — Fables singulières sur les *Batuecas.* — Les Béotiens de l'Espagne. — Un roman de Mme de Genlis sur les *Batuecas.* — L'ermitage de *Nuestra Señora de la Peña de Francia* (Notre-Dame du Roc de France).

Le château d'Alba de Tormes n'est guère à plus de quatre ou cinq lieues de Salamanque ; aussi voulûmes-nous profiter de notre séjour dans cette ville pour faire une excursion jusqu'à la petite cité qui a donné son

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 289, 305, 321, 337 ; t. VIII, p. 353; t. X, p. 1, 17, 353, 369, 385 ; t. XII, p. 353, 369, 385, 401 ; t. XIV, p. 353, 369, 385, 401 ; t. XVI, p. 305, 321, 337, 353 ; t. XVIII, p. 289, 305, 321, 337 ; t. XX, p. 273, 289, 305, 321 ; t. XXII, p. 177 et 193

nom à une des plus illustres familles d'Espagne. Fernando Alvarez de Toledo, duc d'Albe, était seigneur du *castillo* que nous apercevons bientôt au sommet d'une colline. Le château et le palais sont dans un état déplorable, les hautes tours crénelées menacent ruine, et ces murs, ces arceaux supportés par d'élégantes colonnes, témoins au seizième siècle de fêtes si splendides, semblent sur le point de s'écrouler, et servent aujourd'hui d'asile aux hiboux, aux corbeaux et à d'innombrables lézards.

Du haut de la plate-forme du château, nous découvrons une vaste plaine, qui appartient encore aujourd'hui, nous dit-on, à la famille d'Albe; au milieu de ces champs fertiles serpente le Tormes, rivière aux eaux limpides, qui va se jeter dans le Duero. Après que Doré eut ajouté aux croquis de son album celui du *Castillo de Alba*, nous redescendîmes dans la ville, qui n'est en réalité qu'un grand village, et nous allâmes visiter le couvent des *Carmelitas Descalzas*, fondé par sainte Thérèse, qui appartenait, comme on sait, à l'ordre des Carmes Déchaussés, et qui mourut en 1582 à Alba de Tormes. On nous y montra le tombeau de la sainte mystique; ce tombeau, élevé au siècle dernier, nous parut moins remarquable que celui d'un membre de la famille d'Albe, Gutierrez Alvarez de Toledo, archevêque de Tolède, que nous vîmes ensuite dans le grand couvent des Hiéronymites.

Notre excursion dans les environs de Salamanque nous permit d'observer les curieux costumes des Charros : c'est le nom qu'on donne aux paysans de la contrée, population honnête et robuste, aux mœurs simples et patriarcales, qui conservent avec soin les vieilles traditions de l'honneur castillan : « *La honradez y sencillez de los Charros*, » — l'honneur et la simplicité des *Charros*, est une locution proverbiale en Espagne; leur simplicité a même donné lieu à bon nombre d'anecdotes. On cite, par exemple, cette naïve exclamation d'un *Charro* qui se trouvait pour la première fois de sa vie à une représentation dramatique. C'était au théâtre *del Liceo*, à Salamanque : comme le *traître* abusait de la confiance du roi, « *Señor!* s'écria le paysan avec force, en s'adressant à l'acteur qui représentait ce dernier, *no crea V. á ese, que es un picaro!* » — Sire! ne croyez pas celui-là, c'est un coquin! »

On raconte encore l'histoire d'un *Charro* qui assistait à une cérémonie de l'université de Salamanque, la réception solennelle d'un docteur; comme on lui demandait ce qu'il en pensait : « Ma foi, répondit-il, je trouve que ces messieurs doivent avoir bien peu d'occupation chez eux, puisqu'ils perdent leur temps à de pareilles bagatelles. »

La plupart des *Charros salamanquinos* habitent des maisons isolées, espèces de métairies qu'ils appellent *montaracias*, où ils exercent une hospitalité qui ne le cède en rien, nous assura-t-on, à celle des montagnards de l'Écosse. Si nous n'eûmes pas l'occasion de nous en assurer par nous-mêmes, la solennité du Corpus (Fête-Dieu) nous permit, en revanche, d'étudier les costumes qui leur sont particuliers. Les hommes portaient le large chapeau rond de feutre noir, d'où retombait un gland de soie de couleur; le gilet, — *chaleco*, à la coupe carrée, était orné de nombreux boutons d'argent, et disparaissait en partie sous le *cinto*, large ceinture de cuir aux broderies éclatantes, qui rappelle de loin celle des Tyroliens. Le *cinto* du paysan salamanquin, de même que la *faja* de l'Andalous, est comme un magasin où l'on met toutes sortes de choses, et il remplace avec avantage de grandes poches qui ne sauraient trouver place sur une veste courte, ni sur un caleçon collant, serré aux genoux par des guêtres de cuir. Malgré la chaleur du mois de juin, ce costume était couvert d'une *capa* castillane, très-ample manteau de drap brun, sans doute en vertu de cet axiome oriental, que ce qui garantit du froid préserve aussi du chaud.

Les *Charras* ont la réputation de *buenas mozas*, — de belles filles, et elles la méritent bien, surtout lorsqu'elles portent leur costume de fête : large ruban nouant les cheveux derrière la tête; *rebozillo* ou fichu brodé qui couvre les épaules et la poitrine, et sur lequel s'étalent plusieurs tours d'une chaîne d'or terminée par une croix ornée d'émeraudes, de même que les longues boucles d'oreilles, — *zarcillos*, bijouterie d'un travail grossier, mais d'un effet très-pittoresque. Un détail à noter à propos des émeraudes : ces pierres ont de tout temps joué un grand rôle dans les *joyas* populaires de l'Espagne, et la mode ne semble pas devoir en passer de sitôt. Il est vrai que la plupart du temps ce sont des émeraudes de la qualité la plus ordinaire, ce qui les met à la portée des personnes les plus modestes; quelquefois même on les remplace par des imitations en verre.

N'oublions pas, pour compléter le costume des *Charras*, la jupe et le tablier de velours écarlate ou grenat; tout cela surchargé de broderies éclatantes représentant des oiseaux, des fleurs et autres sujets. C'est sans doute de cette profusion d'enjolivements que vient le mot *charro*, un adjectif de la langue espagnole employé pour désigner une chose surchargée d'ornements.

On rencontre aussi, dans les environs de Salamanque, un bon nombre de *carboneros* qui fournissent de charbon la ville et la province. Ces charbonniers sont si connus qu'un quatrain populaire leur a été consacré :

¿Como quieres que tenga
La cara blanca,
Si soy carbonerito
De Salamanca?

« Comment veux-tu que j'aie — La figure blanche, — Puisque je suis un charbonnier — De Salamanque? »

En retournant à Salamanque, nous aperçûmes, à une demi-lieue d'Alba de Tormes, un petit village appelé *el Carpio*; il y a d'autres endroits en Espagne qui portent le même nom, notamment dans la province de Cordoue, mais c'est la modeste *aldea* en question

qui eut la gloire de donner naissance au célèbre héros des *romances* et des romans de chevalerie, la terreur des Arabes, Bernardo del Carpio..., à moins toutefois que le vainqueur de Roncevaux n'ait jamais existé, comme plusieurs critiques l'ont sérieusement affirmé. Toujours est-il qu'une très-ancienne *cantinela*, qui se chante dans le pays, nous représente Bernardo dans le Carpio, en face des Mores, — mais le Tormes séparait les deux camps, qui ne pouvaient combattre:

Bernardo estaba en el Carpio
Y el Moro en el Arapil :
Como el Tormes va por medio
No se pueden combatir.

Nous ne quitterons pas la province de Salamanque sans dire quelques mots de la vallée *de las Batuecas*, dont les habitants, à demi sauvages, ont été, non sans raison, appelés les *Béotiens de l'Espagne*. Dire de quelqu'un : *Es un Batueco*, ou bien : *Se ha criado en las Batuecas* (il a été élevé dans les Batuecas), c'est le mettre au même rang qu'un Cafre ou qu'un Hottentot.

Il y a longtemps que les fables les plus singulières ont été mises en circulation sur cette mystérieuse vallée, ainsi que sur celle des Hurdes : c'était un pays fabuleux, où la religion chrétienne, disait-on, était tout à fait inconnue ; les habitants étaient restés rebelles à toute civilisation ; quelques-uns allaient même jusqu'à prétendre qu'ils adoraient le démon. Un prélat ne craignit pas d'affirmer que « les Batuecos étaient des gentils, tenus dans l'erreur par le diable, au moyen d'apparitions extérieures et visibles. » On racontait aussi, comme une histoire parfaitement avérée, la découverte de ces contrées inconnues :

Sous le règne de Philippe II, une demoiselle avait pris un jour la fuite avec un page qu'elle aimait ; les fugitifs s'étaient égarés, et le hasard les avait conduits jusqu'à cet étrange pays, dont les habitants parlaient une langue inintelligible. Le bruit de cette singulière aventure s'était répandu jusqu'à Salamanque, puis jusqu'à Madrid, etc., etc. On broda sur cette aventure des romans, des nouvelles et des pièces de théâtre ; on doit notamment à la fécondité de Mme de Genlis un roman en deux volumes, intitulé : *les Battuécas* (*sic*). Nous avons eu le courage de lire cet ouvrage, qui eut plusieurs éditions, et dont les personnages se nomment *don Pedre*, *donna Bianca*, *Gonzale*, etc. On voit que c'est loin d'être irréprochable comme couleur locale. On y trouve aussi, naturellement, le « vénérable vieillard, » le « bon religieux, » etc., et une description des lieux qui ne brille guère par l'exactitude.

C'est aux Batuecas que Montesquieu faisait allusion, lorsqu'il écrivait la phrase suivante : « Ils (les Espagnols) ont fait des découvertes immenses dans le Nouveau-Monde, et ils ne connaissent pas encore leur propre continent : il y a sur leurs rivières tel point qui n'a pas encore été découvert, et dans leurs montagnes des nations qui leur sont inconnues. »

Un érudit espagnol, Feijoo, s'est cru obligé de consacrer un chapitre entier de son *Teatro Critico* à démentir les fables et les absurdités répandues en Espagne au sujet des Batuecas. La vérité toute simple est que cette vallée, éloignée des grandes routes, située au milieu d'un pays sauvage et accidenté, est un coin presque désert, et à peu près isolé du reste de l'Espagne. La vallée, qui peut avoir deux lieues de longueur, est comme fermée par une haute ceinture de rochers abrupts, qui laissent à peine, dans les journées d'hiver, pénétrer quelques rayons de soleil. Un couvent, aujourd'hui abandonné, élève au milieu de cette solitude ses murailles noirâtres ; à peu de distance, se trouve le désert des Hurdes ou Jurdes, à l'aspect aussi sauvage, et une montagne bien connue, qu'on appelle la *Sierra de Francia* ; au sommet se trouve un sanctuaire célèbre, dédié à la Vierge sous le nom de *Nuestra Señora de la Peña de Francia* (Notre-Dame du Roc de France), où de nombreux fidèles viennent en pèlerinage au mois de septembre. Suivant la légende, ce nom viendrait d'un Français nommé Simon Vela, qui, après avoir parcouru les pays les plus lointains à la recherche d'une image miraculeuse de la Vierge, la découvrit au quinzième siècle sur cette montagne.

Les habitants des Batuecas et ceux des Hurdes, peu nombreux du reste, s'ils ne vivent pas absolument à l'état sauvage, sont assurément les plus misérables et les plus ignorants de la Péninsule, à tel point qu'un écrivain du pays a dit qu'ils étaient la honte de la civilisation espagnole. Singulier contraste, lorsqu'on pense qu'un canton si pauvre et si arriéré n'est qu'à douze lieues de Salamanque, la ville savante, qu'on appelait au treizième siècle la seconde Rome, et qui fut longtemps l'Athènes de l'Espagne !

Quelques mots sur la langue castillane. — Opinion de Brantôme et de Cervantès. — *Hablar* et *Parlar*. — Éloge de la langue castillane par Yriarte et par le marquis de Langle. — Ce qu'en dit le *Vago italiano*. — Critique du cardinal du Perron. — Les *Os* et les *As*. — Charles-Quint et la langue des dieux. — Deux perroquets tués parce qu'ils parlaient français. — Comment le conseiller Bertaut se trouva bien de savoir l'espagnol. — La *Germania*, ou argot espagnol. — *Les romances de Germania*. — Classification et noms des voleurs. — Expressions pittoresques : noms des parties du corps, des vêtements. — La prison, la justice et le *garrote*. — Les armes, etc. — Analogie entre la *Germania* et l'argot français.

Avant de nous éloigner de Salamanque, nous dirons quelques mots de la langue castillane, et ensuite de la *germania* ou argot espagnol, en nous attachant, autant que possible, à faire ressortir les analogies qu'ils présentent avec la langue française.

L'espagnol est, à notre avis, celle de toutes les langues qui offre le plus de ressemblances avec le français ; il était bien plus répandu en France au seizième siècle qu'il ne l'est aujourd'hui ; aussi trouve-t-on chez nos auteurs de cette époque bon nombre de mots et de tournures empruntés à la langue castillane. Brantôme parle d'une « très-belle et honneste dame

peu l'espagnol et l'entendoit très-
ı remarquer, en passant, que le verbe
fie en castillan *parler*, a pris chez
·ratif, et que *parlar*, chez nos voisins,
is en mauvais sens, et a exactement
tion que notre mot *hâbler*.
nent, dit encore Brantôme, la plus part des François d'aujourd'hui, au moins ceux qui ont veu un peu, sçavent parler ou entendent ce langage.... » Il serait facile de multiplier les exemples, mais nous nous contenterons du témoignage de Cervantès, qui assure, dans sa nouvelle de *Persiles y Sigismundo*, qu'il n'y a en France homme ni femme qui ne laisse d'apprendre la langue castillane : *En Fran-*



L'ancien palais des ducs d'Albe, à Albe de Tormes. — Dessin de Gustave Doré.

nuger deja de aprender la lengua

la langue castillane ont été souvent
ɜn par les étrangers que par les na-
l'auteur du *Poëme sur la musique*, a
l'espagnol un éloquent plaidoyer :
it-il, hors de l'Italie une langue qui
t, je ne trouve que l'espagnol, noble,
, flexible, énergique, harmonieux. C'est une langue où l'on ne rencontre ni muettes, ni sourdes, ni nasales, dans laquelle les consonnes et les vocales sont distribuées avec tant d'ordre, qu'on n'y remarque aucune irrégularité. C'est une langue bien différente de celles des nations septentrionales, où la multiplicité des consonnes dures offusque et violente les sons de la voix et du chant; une langue, enfin, qui offre dans ses terminaisons un grand nombre de brèves et d'accents variés. Si dans quelques cas l'accent



Une *pacera* (gardeuse de dindons), campagne de Salamanque. — Dessin de Gustave Doré.

guttural se fait sentir, le chanteur trouve les moyens de l'adoucir, et le poëte a le soin d'en éviter la fréquence. Avec un pareil idiome, la mélodie espagnole enviera moine de jour en jour la langue de Florence et de Rome : tout en admirant la grâce du toscan, on rendra justice à la grâce du castillan. »

Le chevalier de Langle, auteur d'un *Voyage en Espagne*, où il se montre très-souvent injuste pour ce pays, ne témoigne pas moins d'enthousiasme : « Il faut entendre parler une Espagnole, pour peu qu'on l'aime, qu'on en soit aimé, qu'elle soit jolie : tous les mots qu'elle prononce se gravent dans la mémoire, et laissent dans l'oreille un son si doux, si mélodieux, qu'on croit l'entendre, qu'on croit qu'elle parle quand elle ne parle plus O merveilleuse et puissante magie de la voix d'une femme! Plus de cent hommes, à Madrid, m'ont parlé, m'ont bien parlé; j'ai bien écouté, jamais je n'ai rien retenu, et la minute d'après, j'avais tout oublié. »

L'auteur du *Vayo Italiano*, le P. Caimo, est d'avis que l'espagnol a plus d'abondance que le français et est plus harmonieux que l'italien. « Il est vrai, ajoute-t-il, que les Français ont plus de douceur dans la prononciation que les Espagnols, qui l'ont un peu rude. Les Français glissent les mots, et les Espagnols les frappent par des aspirations fréquentes et un ton d'emphase.... Je n'hésiterais pas à donner la préférence à la langue espagnole sur toutes les autres, si la langue italienne n'était pas la plus belle de toutes celles de l'Europe. » Il ne faut pas oublier que c'est un Italien qui parle.

« La langue espagnole, disait le cardinal du Perron, est fort propre pour les rodomontades, et pour représenter les choses plus grandes qu'elles ne sont. » Dans un pamphlet du dix-septième siècle publié sous le titre de *Relation de Madrid*, on fait une singulière critique de la langue espagnole : « Elle n'est guère propre qu'à jouer à Refle, à cause de la quantité d'Az qu'il y a, ni pour faire des fricassées à cause des Os; et si vous en retirez les Az et les Os, il ne resterait plus que bailler et faire la grimace.... »

Charles-Quint était plus juste quand il disait que l'espagnol était la langue des dieux. « Je la trouve tout à fait à mon gré, disait Mme d'Aulnoy, elle est expressive, noble et grave. » L'espagnol s'est conservé plus pur de mélange étranger que l'italien, et a reçu moins de gallicismes, même à l'époque où l'influence française était si grande à la cour d'Espagne. La résistance se manifestait parfois de la façon la plus originale, par exemple, lorsque la *camarera mayor* ou maîtresse dame d'honneur de la reine, première femme de Charles II, faisait tuer deux perroquets de cette princesse, sous prétexte qu'ils parlaient français.

L'espagnol est, à notre avis, la langue la plus facile à apprendre pour un Français, lorsqu'il connaît le latin, car, malgré le nombre assez considérable de mots arabes qu'elle possède, c'est elle qui se rapproche le plus du latin, sans même excepter l'italien. Une demi-connaissance de l'italien, loin d'être utile, est plutôt nuisible, car la ressemblance entre les deux langues est plus apparente que réelle, ce qui donne lieu à de fréquentes confusions. Les Espagnols sont très-flattés lorsqu'ils entendent les étrangers parler leur langue, et ceux-ci s'en trouvent fort bien dans plus d'une circonstance. Le conseiller Bertaut raconte à ce sujet, dans son Voyage en Espagne, ce qui lui arriva en 1659 : « Je trouvay au passage (des Pyrénées) un Espagnol qui se faisait nommer le gouverneur de cette contrée, qui me laissa passer, et me donna bon billet sans me demander le droit des passagers ny passe-port; aussy je n'en avois point : cependant il avoit fait passer beaucoup de François qui avoient passé devant moy, et avoit visité leurs hardes, mais il me fit cette grâce à cause que je parlay espagnol.... »

Laissons maintenant le noble et pur langage castillan, pour nous occuper un instant de la *Germania*, celui des voleurs. Il n'est guère de pays qui n'ait son argot : les Anglais l'appellent *Cant, Slang, Pedlar's french, Gibberish, Thieve's latin* (latin de voleurs), *Saint-Gile's greck*, etc.; les Allemands, *Rothwelsch*, ou italien rouge; les Italiens, *Gergo, Parlar furbesco;* les Hollandais, *Dieventael* ou *Bargoens* (mot qui paraît être le même que le français *baragouin*); les Portugais, *Calaõ*, etc.

L'argot français présente, comme nous le montrerons bientôt, de curieuses analogies avec celui d'Espagne, et il remonte, on le sait, à une époque fort ancienne : dès le seizième siècle il avait déjà son dictionnaire, qui fait suite au curieux ouvrage intitulé : « *Vie des Marcelots, Gueux et Boëmiens*.... plus a été ajouté un dictionnaire en langue *blesquin*, avec l'explication en vulgaire. » Ce langage était parlé par les voleurs, mendiants, vagabonds et autres gens de mauvaise vie, tels que les Mattois, Cagoux, Gueux, Bons-Compagnons, Larrons, Picoreurs, Coquillarte, Gailleurs ou Gayeux, Mariclots, Piètres, Saboulenx, Boémiens, Saupicquets, Joncheurs, Fellots, Hubins, Francs-Mitoux, Bezoards, Marcandiers, Malingreux, Millards, Capone, Drilles ou Narquois, Spelicens, etc.

Les faubourgs de Paris avaient aussi leur argot, connu sous le nom de *goffe* : « La Royne mère, lisons-nous dans le *Scaligeriana*, parloit aussi bien son goffe parisien qu'une revendeuse de la place Maubert, et l'on n'eust point dit qu'elle estoit Italienne. »

Venons à l'argot espagnol : dans la Péninsule on l'appelait autrefois *amancemabiento;* les voleurs l'appellent aujourd'hui *rufianesca*, mais il est plus généralement connu sous le nom de *Germania*, qui vient du latin *germanus*, et qui signifie association, confrérie ; c'est à peu près le même mot que *hermandad*, qui offre le même sens, le G se confondant souvent avec l'H dans l'ancien espagnol. Les mots Jerigonza, Jerga et Jergon sont à peu près synonymes, et on se sert en

1. Par Pechon de Ruby. Lyon, 1606, pet. in-8.

espagnol de la locution proverbiale : *Hablar en gerigonza*, *en jerga* ou *en jergon*, pour désigner un langage inintelligible. Il y a évidemment une affinité entre ces différents mots et le vieux français *gergon*, d'où nous avons fait *jorgon*, et par corruption *argot*.

La *Germania* d'Espagne ne paraît pas remonter moins loin que l'argot français : au seizième siècle, et suivant toute apparence plus anciennement encore, plusieurs auteurs avaient composé dans cette langue des *romances* ou poésies. Elles furent recueillies et publiées pour la première fois en 1609 par Juan Hidalgo, sous le titre de *Romances de Germania de varios autores, con su vocabulario para declaracion de sus terminos y lengua*; c'est-à-dire : *Poésies d'argot par divers auteurs, avec un vocabulaire pour l'explication des termes et de la langue*. Cet ouvrage dut avoir un grand succès, si l'on en juge par le nombre des éditions qui suivirent celle de 1609. Un peu plus tard, un autre auteur espagnol, D. Garcia, publia un livre analogue intitulé *Antigüedad y Nobleza de los ladrones*, livre qui fut traduit en français peu de temps après, et publié à Paris sous le titre « *l'Antiquité des larrons*, ouvrage non moins curieux que délectable.... »

Vers la fin du seizième siècle, et notamment à l'époque de Philippe II, un certain nombre d'ouvrages plus connus donnent une idée fort exacte des mœurs *picaresques* de l'époque, et contiennent de très-curieux renseignements sur le langage que parlaient alors les *picaros* ou gens de mauvaise vie; tels sont : *la Vida y hechos del picaro Guzman de Alfarache*, de Mateo Aleman; *la Vida de Lazarillo de Tormes*, de Diego Hurtado de Mendoza; *la Historia y vida del gran tacaño* (fripon), de Quevedo. Cervantès a placé des termes empruntés au langage des voleurs dans plusieurs endroits du *Don Quichotte;* mais c'est surtout dans sa nouvelle de *Rinconete y Cortadillo* qu'il a montré sa connaissance profonde du jargon des différentes variétés de voleurs : vauriens, garnements, rufians, piliers de tripots, tricheurs au jeu, coupeurs de bourse, filous, en un mot, comme dit l'auteur du *Quijote :* « la troupe innombrable qu'enferme le nom de *picaros*. » Les deux héros de la nouvelle picaresque, de même que d'autres personnages tels que Manipodio et Chiquiznaque, la Cariharta, la Escalante et la Gananciosa, sont des figures de *picaros* prises d'après nature; dans certains quartiers de Séville et de Málaga, et dans le *Rastro* de Madrid, on retrouverait encore aujourd'hui les originaux de ces portraits.

L'argot espagnol n'est plus aujourd'hui ce qu'il était autrefois; le langage des voleurs, toujours imagé et pittoresque, a subi de fréquentes modifications, la majeure partie des expressions étant dues au caprice ou à l'imagination des individus.

Certains mots ne présentent aucun rapport avec le castillan; d'autres, au contraire, sont empruntés à cette langue, mais une partie des syllabes sont tronquées ou retournées. Assez souvent encore, les mots espagnols sont conservés sans altération, mais détournés de leur signification ordinaire; il en résulte des tropes d'une hardiesse étonnante, des métaphores très-singulières, comme on en pourra juger par les exemples que nous donnerons bientôt.

Il ne faut pas oublier, parmi les éléments qui entrent dans la composition de l'argot des voleurs espagnols, le *Caló*, dont nous avons déjà parlé[1], cette curieuse langue des *Gitanos* de la Péninsule. Cependant, bien que la *Germania* ait emprunté un grand nombre de mots au *Caló*, on ne doit pas confondre les deux langages. La langue des Gitanos ou *caló*, comme nous l'avons dit précédemment, est d'origine indoue; parmi les mots qui la composent, beaucoup se rapportent au sanscrit.

C'est surtout dans les prisons, dans les *presidios* (bagnes), dans certains quartiers de quelques grandes villes que se parle la *Germania :* par exemple à Madrid, dans le Rastro, à Cadix, à Séville; à Málaga, parmi les *barateros* et les *charranes*, et encore parmi les *contrabandistas* andalous et certains *toreros*. De même qu'Eugène Sue, dans ses *Mystères de Paris*, plusieurs auteurs espagnols contemporains ont introduit la *Germania* dans leurs romans; nous citerons notamment *las Guardillas de Madrid* (les Mansardes de Madrid), de D. Luis Corsini, ouvrage qui contient de curieux détails sur les voleurs de la capitale de l'Espagne.

Pour donner une idée des images pittoresques employées par les voleurs espagnols, nous commencerons par les termes qui se rapportent plus particulièrement au *métier :* ainsi pour exprimer le mot voleur, la *Germania* est d'une richesse extraordinaire; elle possède plus de trente mots différents. Voici d'abord *el Azor* (le vautour), le voleur de haut parage; le *Saltendor*, — celui de grand chemin, qu'on appelle aussi *Ermitaño* (ermite); le *Corredor* (courtier), qui combine les vols; le *Boleador* — qui vole dans les foires. Chaque spécialité est désignée par un nom particulier : l'*Alcafero* opère sur le voie, l'*Almiforero* sur les chevaux, le *Gomarrero* sur les poules, le *Cachuchero* sur l'or. Le *Bolata* et le *Ventoso* s'introduisent par la fenêtre; le *Lechuza* ne travaille que la nuit; le *Murciglero* dévalise les gens endormis; le *Florero* vole les joueurs; le *Filatero* coupe les poches et les bourses; le *Desmotador* dépouille ses victimes de leurs vêtements; l'*Atalaya* fait le guet, et le *Garitero* donne asile aux voleurs; le *Piloto* les guide; le *Bajamano*, c'est le voleur novice; le *Bailon*, au contraire, a vieilli dans le métier; le *Gollero*, le *Buzo*, le *Levador*, l'*Aguila* (aigle), sont d'une habileté rare; le *Ratero* et le *Raton* occupent le bas de l'échelle.

Nous n'en finirions pas si nous voulions compléter cette énumération; citons seulement, pour montrer la richesse du langage argotique de l'Espagne, quelques autres noms, tels que *Caleta*, *Caletero*, *Lobo* (loup), *Rastillero* (qui ratisse), *Baile*, *Bailador* (danseur), *Bailito*, *Brasa* (braise), *Palanquin*, *Ladrillo*,

1. Voy. tome XIV, p. 369.

iens,
Lan-

parties
à imagé
navire,
apitel, —
t c'est le

qu'ils ont dépouillées, qu'ils sont *ras-*
s. Les doigts se nomment des *dát·les*
langustias, à cause de l'analogie que
as présentent avec celles d'un crustacé
s doigts de la main dont les voleurs
it le plus souvent, — l'index et le ma-
elés *las tijeras*, — les ciseaux; en effet,
vrent et se referment, ils rappellent tout

à fait le mouvement de cet instrument (les ciseaux, en argot espagnol, se nomment les mordants, — *los mordientes*). Le nom du pied n'est pas moins bien imaginé : c'est le *saltador*, — le sauteur par excellence.

Passons maintenant aux vêtements; leurs noms sont tout aussi pittoresques; le premier de tous, la chemise, c'est la *prima;* le manteau, — la *capa* espagnole, a plusieurs noms : tantôt c'est *la agüela*, — l'aïeule, probablement à cause de ses nombreuses années de service; tantôt *la nube*, le nuage dans lequel on s'enveloppe; quant à la veste, c'est la *pelosa*, la velue. Le chapeau prend le nom de *techo*, — le toit; la poche est devenue la *potosia*, par allusion aux richesses des mines du Potosi, si célèbres en Espagne; on l'appelle également *el foso*, — le fossé, à cause de sa profondeur. Les *botas* sont appelées les *ilustres*, et les guêtres les *labrados*, c'est-à-dire travaillés; on sait avec quel luxe de broderies et de piqûres cette partie du costume est ornée, notamment en Andalousie. Un drap de lit reçoit le nom d'*alba*, qui signifie blanche dans le langage poétique, et veut dire également l'aube; quant au lit, c'est le moelleux, — *la blanda*.



Mendiants à Iscala, près de Salamanque. — Dessin de Gustave Doré.

Mentionnons seulement deux objets qui font partie du costume féminin : le corset, d'abord, qui a reçu le nom d'*apretado*, — le serré, le pressé; puis les brodequins, *los dichosos*, — les bienheureux, — métaphore ingénieuse et charmante, que justifie certainement la beauté bien connue du pied des Espagnoles.

La prison et tous les objets qui s'y rapportent doivent nécessairement tenir une place importante dans



Corrida de novillos donnée par les étudiants, à Valladolid. — Dessin de Gustave Doré.

le vocabulaire de la *Germania*; aussi les synonymes sont-ils nombreux : tantôt c'est le panier, — *banasto*; tantôt le four, — *el horno*, ou bien la banque, — *el banco*; la marâtre, — *la madrastra*; l'angoisse, — *la angustia, la trápala, la trena, la confusion*. La tour s'appelle la haute, — *alta*; les grilles du cachot, sur lesquelles le prisonnier appuie tristement son front pour essayer de voir quelque chose du dehors, sont pour lui des lunettes, — *antojos*; et celui qui est sous les verrous pour avoir travaillé, — *trabajado*, c'est-à-dire volé, celui-là a dos lunettes : il est *antojado*. Les menottes s'appellent *los anillos*, c'est-à-dire les anneaux ou les bagues.

Les gens de justice, bien entendu, ont tous leur nom dans le jargon des voleurs espagnols : le geôlier est appelé *banquero*, ou banquier : — on vient de voir que *banco* est un des noms de la prison ; on l'appelle aussi *el apasionado*, — le passionné, nom que lui vaut sans doute le zèle qu'il met à garder les malfaiteurs qui lui sont confiés. Le *fiscal criminal*, magistrat dont les fonctions répondent à celles de notre procureur de la République, est connu sous le nom très-expressif de *venga-injurias*, qui signifie littéralement : *vengeur de méfaits*. Le juge d'instruction, que nos voleurs appellent le curieux, a reçu en argot espagnol un nom à peu près analogue : *el avisado*, l'avisé, le sagace ; on le nomme encore *el bravo*, — le brave. Les agents de la justice sont des *fieras*, — des *bêtes féroces*, ou des harpies, — *arpias* ; quant à la justice elle-même, les voleurs s'inclinent devant elle en l'appelant *la justa*, — la juste, comme ils s'inclinent devant la religion en donnant à l'Église le nom de *Salud*.

La sentence de mort, c'est la *tristeza*, — la tristesse ; on la désigne également par un mot plus significatif encore : *la noche*, — la nuit ! Le bourreau, qu'on n'aime pas voir à côté de soi, a reçu le surnom très-pittoresque de *mal vecino*, — le mauvais voisin. A l'époque où l'on pendait, le gibet s'appelait *balanza*, — la balance. Une nouvelle de Cervantès nous apprend que de son temps les voleurs espagnols lui donnaient le nom de *finibusterre*, — la fin du monde ; le pendu était comparé à une grappe de raisin, — *racimo*. Aujourd'hui, la potence est remplacée par le *garrote*, instrument de supplice qui consiste, on le sait, en une sorte de collier de fer qu'on passe autour du cou du patient ; aussi ne dit-on pas mettre le *garrote*, mais *ajustar la golilla*, — ajuster la collerette, ou la *corbata de hierro*, — la cravate de fer.

Quant à la mort, elle ne saurait guère être mieux nommée : c'est la *cierta*, — la *certaine*.

Les armes ne doivent pas être oubliées dans cette énumération, car elles figurent forcément dans le langage des gens qui ont fait de la violence et du meurtre les principaux éléments de leur existence. Ils appellent l'épée *la centella*, — l'étincelle, *el respeto*, — le respect ; la *filosa*, parce qu'elle a le fil ; et enfin la *joyosa*, sans doute en souvenir du nom d'une des épées du Cid.

Le poignard, outre le nom de *filoso*, prend aussi celui d'*atacador*, — qui attaque ; on l'appelle encore *el enano*, — le nain ; *el quadrado*, — le carré ; *el secreto*, — le secret ; la dague s'appelle la *estaca*, — le pieu. La cotte de mailles, à l'époque où elle était en usage, portait le nom expressif de *once mil*, — *onze mille*, à cause du nombre de ses anneaux ; et le pistolet s'appelait le Milanais, — *el Milanès* : on sait combien la ville de Milan était renommée pour la fabrication des armes à feu. La blessure faite par une arme blanche devient une mouillure, — *una mojá* (pour *mojada*).

Un certain nombre de mots appartenant au langage de la *Germania* présentent, comme nous l'avons dit, beaucoup d'analogie avec le français, sans même quelquefois en avoir aucune avec l'espagnol. Nous nous bornerons à en citer quelques exemples :

Parlar, — parler

Sage, — sage, avisé, rusé.

Alar, — aller.

Belitre, bélître, coquin.

Gorja, — gorge.

Formaje, — fromage, etc.

La grande route, qu'on connaît chez nous sous le nom populaire de ruban de queue, est également appelée le ruban, — *la tira*; on l'appelle aussi la *polvorosa*, — la poudreuse, épithète parfaitement appliquée aux routes d'un pays aussi sec que l'Espagne. Un autre mot, qui appartient au vieux français, c'est *pio*, — le vin (du latin *potus*, boisson) : « ceste nectaricque, delitieuse, pretieuse, céleste, joyeuse et déificque liqueur qu'on nomme le piot.... » dit Rabelais dans le premier chapitre de *Pantagruel*. Villon a employé plusieurs fois ce mot, dont l'argot espagnol a fait *piar*, — boire ; *piador*, — buveur ; et *piorno*, — ivrogne ; on dit aussi : *esta potado*, de même qu'en parlant d'un homme ivre, on dit chez nous familièrement : *il est bu*.

Un fait assez remarquable, c'est l'analogie frappante qui existe, pour un certain nombre de mots, entre l'argot des voleurs espagnols et celui des voleurs français. Prenons d'abord pour exemple le substantif surin ou chourin, et le verbe chouriner, qu'un roman d'Eugène Sue a rendus si populaires ; en *Germania*, c'est *churi* et *churinar*, qu'on prononce *tchouri* et *tchourinar*, et qui signifient également poignard et poignarder. Le pain, *artife* ou *artifara*, c'est en argot français l'artie pour le pain bis, ou l'artie de Meulan pour le pain blanc. Les voleurs français donnent aussi au pain le nom de lartif[1]. Le mot *raton* (petit voleur) a aussi la même signification dans les deux langages. L'épée, *centella* (étincelle), c'est la flamme en argot français ; *pillar una zorra* (littéralement : prendre un renard), signifie s'enivrer.

Citons encore, pour terminer, quelques mots qui

1. *Artif* ou *artie* vient du grec ἄρτος, et le mot *piot*, que nous avons cité plus haut, vient de ποτος, comme le fait remarquer Henri Estienne dans son *Traicté de la conformité du langage françois avec le grec*.

sont les mêmes en *Germania* et en argot français, tels que *Boya*, — boye (bourreau); *colegio*, — collége pour prison); *sonante*, une sonnante, a pour synonyme en argot français une *cassante*, qui signifie également une noix; — *tunar*, mendier, vagabonder, se dit également *tuner*, etc.

De Salamanque à Zamora. — Le palais de Doña Urraca. — Les murailles et la *Puerta de Zambranos*. — Toro. — Le Duero et ses eaux. — Medina del Campo. — Ses foires au seizième siècle. — Le *Castillo de la Mota*. — Isabelle la Catholique et César Borgia. — Charles-Quint et le *brasero* d'or massif. — Le *brasero* du duc d'Albe et celui de Philippe III. — Les blés de la Castille au marché de Medina del Campo. — Valladolid, ancienne capitale de l'Espagne. — La *Plaza Mayor* et la *Acera de San Francisco*. — Encore des *autos de fé*. — Le Campo-Grande. — La *Calle de la Plateria*. — Les orfèvres de Valladolid au seizième siècle et ceux d'aujourd'hui. — Le Musée. — Pompeo Leoni. — Le Berruguete, Gregorio Hernandez et leurs sculptures en bois. — La cathédrale. — La façade de San-Pablo. — San Gregorio et son *patio*. — La maison où naquit Philippe II. — La *Calle de Colon*. — La maison de Cervantès. — L'Esgueva et le Pisuerga.

La route de Salamanque à Zamora, que nous parcourûmes en six heures de diligence, n'offre pas d'intérêt particulier. Cependant Doré y rencontra d'excellents motifs de croquis : d'abord une *pareja* (couple) de *civiles*, ces gendarmes de l'Espagne qui faisaient leur ronde au clair de lune; puis un enterrement dans la campagne, une scène simple et dramatique : un paysan étendu, le visage découvert, sur une charretta aux roues massives traînée par deux bœufs, était suivi de quelques parents et amis. Puis les inévitables mendiants, et dans un village où nous nous arrêtâmes, une gentille *pavera* (gardeuse de dindons), qui posa devant nous avec beaucoup de complaisance.

Zamora est une petite ville fort arriérée, malgré le chemin de fer qui, depuis quelques années, la met en communication avec Medina del Campo, une des principales stations de la grande ligne de Madrid à Bayonne. Plus tard, s'il plaît à Dieu, l'embranchement sera prolongé jusqu'à la frontière de Portugal, à peine éloignée d'une cinquantaine de kilomètres.

Il y a peu de chose à voir à Zamora, après la cathédrale et les ruines du palais de Doña Urraca, une infante qui vivait au douzième siècle, et qui joue un grand rôle dans le *romancero* du Cid. Son nom est aussi populaire dans le pays que celui du héros castillan; c'est dans son palais, si l'on en croit la tradition, que cinq rois arabes vinrent apporter un tribut au guerrier, après avoir fait leur soumission, et lui baisèrent les mains en le saluant du titre de *Sidi*, qui signifie en arabe seigneur, et dont les Espagnols ont fait le Cid.

La cathédrale, un peu massive, est de ce style roman assez commun dans le nord-ouest de la Péninsule, et ne manque pas d'analogie avec les monuments français de la même époque. On appelait au moyen âge Zamora, *la bien cercada*, c'est-à-dire la bien fortifiée; un proverbe bien connu fait allusion à la difficulté de s'en emparer : *á Zamora no se ganó en una hora*, — Zamora n'a pas été prise en une heure, — dit-on pour une chose qui demande du temps. On voit encore à une ancienne porte de la ville, la *Puerta de Zambranos*, deux tours rondes assez bien conservées, qui faisaient partie de l'ancienne enceinte. La ville joua un rôle important dans la guerre des *Comuneros* de Castille, où l'on vit, chose assez originale, l'évêque de Zamora commander en personne un bataillon de prêtres qu'il avait formé.

Le lendemain de notre arrivée à Zamora, nous partîmes pour Toro, où nous arrivâmes après une demi-heure de chemin de fer. Encore une ville en décadence, où l'herbe pousse dans les rues, où l'industrie est à peu près nulle. En revanche, le pays est très-fertile, et produit d'excellent blé. Le Duero, que la voie suit parallèlement depuis Zamora, traverse également Toro; ses eaux doivent avoir des qualités bien merveilleuses, si l'on en croit le proverbe, qui les compare au bouillon de poulet : *Agua de Duero, caldo de pollos.*

Le train suivant (il n'y en a que deux par jour) nous conduisit en trois heures à Medina del Campo, petite ville de quatre à cinq mille âmes, qui n'est plus que l'ombre de ce qu'elle fut autrefois, mais les souvenirs historiques y abondent : le *Castillo de la Mota*, château de briques du quinzième siècle, élève au-dessus de la ville ses tourelles qui servirent de prison pendant deux ans à César Borgia. C'est encore dans ce château que mourut, le 26 novembre 1504, Isabelle la Catholique. Le corps de la grande reine fut transporté de Medina à Grenade, où il fut enfermé dans un cercueil de plomb, qu'on peut voir encore dans un caveau sous la *Capilla Real*.

Medina del Campo, dont le nom signifie « la ville de la plaine, » était autrefois très-commerçante : « ville riche et de grand trafic, dit un ancien voyageur français, à cause de ses longues foires d'Hyver et d'Esté, franche de toutes impositions, et tellement privilégiée, que le Roy d'Espagne n'a pas le pouvoir d'y créer des Officiers, ny le Pape d'y conférer des Benefices.... » — « C'est un beau paye, dit encore Navagiero, plein de belles maisons, et très-riche ; seulement les nombreuses foires qui s'y tiennent chaque année, et qui amènent un grand concours de toute l'Espagne, sont cause que tout s'y paye plus cher que de raison.... Il y a de très-belles rues, et comme une bonne partie de la ville (un autre écrivain parle de neuf cents maisons) fut brûlée au temps de la *Communità*, la plus grande partie de la ville est rebâtie à neuf.... Les marchandises de toutes sortes abondent à la foire, mais surtout beaucoup d'épices qu'on y apporte du Portugal; cependant les plus grandes affaires se font en changes. »

Ces épices et ces changes nous rappellent une anecdote curieuse qui se rapporte au passage de Charles-Quint à Medina del Campo, le 5 novembre 1556, lorsqu'il traversait l'Espagne pour se rendre au monastère de Yuste. Le savant chanoine Don Tomás Gonzalez raconte dans sa curieuse relation manuscrite du dernier séjour de l'empereur, que celui-ci descendit chez un changeur renommé de la ville, du nom de Rodrigo de

Dueñas. Le *cambisto* (on dirait aujourd'hui le banquier) crut sans doute plaire à son hôte, et faire montre de son opulence, en mettant dans sa chambre un *brasero* d'or massif, dans lequel brûlait, au lieu de noyaux d'olives, de la cannelle fine de Ceylan Les épices se vendaient alors au poids de l'or, et la cannelle était particulièrement estimée en Espagne : nous avons déjà dit qu'on se sert encore parmi le peuple du mot *canela* pour désigner ce qu'il y a de meilleur. Il paraît que Charles-Quint fut incommodé par l'odeur de la cannelle, et que, voulant sans doute punir le changeur de son ostentation, il lui refusa la permission de baiser sa main, et ordonna qu'on lui payât, comme à un simple aubergiste, le logement qu'il avait occupé dans sa maison.

De même que Charles-Quint, nous passâmes à Medina del Campo au commencement de novembre, et notre hôte du *parador del Pepe* nous mit aussi un brasero dans notre chambre ; il est vrai qu'il était en cuivre, et qu'une vulgaire cheminée eût beaucoup mieux fait notre affaire, car la chaleur produite par quelques noyaux d'olives nous parut insuffisante dans un pays aussi glacial que l'est à cette époque la Castille ; ces réchauds sont bons tout au plus pour se chauffer le bout des mains et des pieds, et pour allumer la cigarette. Quoi qu'il en soit, l'usage en est fort ancien d'un bout à l'autre de la Péninsule ; au temps de l'Inquisition, c'était aussi le nom qu'on donnait au foyer où le Saint-Office faisait rôtir les hérétiques pour le plus grand bien de la foi.

Nous avons vu en Espagne des *braseros* du seizième siècle revêtus de plaques d'argent, et d'un travail très-élégant. Un auteur du dix-septième siècle raconte qu'un jour « une comédienne très-jolie se plaignoit au duc d'Albe qu'elle n'avoit point d'argent, que sa chambre étoit froide, et qu'elle y geloit. Le duc d'Albe lui envoya un de ces brasiers rempli de piastres.... » Le *brasero* n'est pas toujours sans danger; il peut causer des maux de tête, et même l'asphyxie : on n'a qu'à lire le récit que fait Mme d'Aulnoy de la mort de Philippe III : « On avoit mis proche de lui un grand brasier, dont la réverbération lui donnoit si fort au visage, qu'il étoit tout en eau.... Le marquis de Pobar avertit le duc d'Albe, gentilhomme de la chambre, pour qu'il fît ôter le brasier : celuy-cy dit que cela n'étoit point de sa charge, qu'il falloit l'adresser au duc Duseda (de Uceda), sommelier du corps. Le marquis de Pobar, inquiet de voir souffrir le roy, et n'osant lui-même le soulager, crainte d'entreprendre trop sur la charge d'un autre, laissa toujours le brasier dans sa place ; mais il envoya chercher le duc Duseda, qui par malheur étoit allé proche de Madrid voir une maison magnifique qu'il y faisoit bâtir. On vint le redire au marquis de Pobar, qui proposa encore au duc d'Albe d'ôter le brasier. Il le trouva inflexible là-dessus, et il aima mieux envoyer à la campagne querir le duc Duseda ; de sorte qu'avant qu'il fût arrivé, le roy étoit presque consommé.... »

Medina del Campo n'a plus aujourd'hui ses foires célèbres, ni ses riches banquiers; on n'y négocie plus, comme au bon temps, pour cent cinquante milliers d'écus en lettres de change; cependant il s'y fait un commerce très-considérable de blés de la Castille. Ces blés, d'une qualité exceptionnelle, sont achetés en grande partie par des négociants de Paris, qui envoient leurs représentants sur les marchés de Medina.

Valladolid est à quarante-deux kilomètres de Medina del Campo, si nous en croyons les poteaux de la voie ferrée ; car depuis bien des années déjà les mesures françaises sont usitées, non-seulement sur les chemins de fer espagnols, mais sur les routes ordinaires. Il en est de même, du reste, des autres mesures, et de jour en jour l'usage du kilogramme et du litre se répand davantage ; il faudra cependant bien du temps pour qu'on voie disparaître l'innombrable kyrielle des anciens poids et mesures d'Espagne, car chaque province a les siens.

L'arrivée à Valladolid produit sur le voyageur une impression à laquelle il n'est guère habitué en Espagne : de tous côtés s'élèvent les hautes cheminées de briques de nombreuses usines, qui obscurcissent le ciel de leur fumée noire; on voit qu'on est dans une cité active et laborieuse : après Barcelone, c'est la ville la plus industrielle de la Péninsule.

Jusqu'au milieu du seizième siècle Valladolid fut la capitale de l'Espagne ; on l'appelait alors *Valladolid la Noble, rica de toda grandeza*, et, d'après un dicton très-ancien, elle n'avait pas de rivale dans toute la Castille :

> Villa por villa,
> Valladolid en Castilla.

On en lit une description quelque peu enthousiaste dans *le Fidele Conducteur pour le Voyage d'Espagne, par le sieur Coulon*, — un très-rare in-douze imprimé à Troyes en 1654, précurseur très rudimentaire des excellents Guides-Joanne : « Quoiqu'elle ne soit pas la capitale de la vieille Castille, elle semble néantmoins avoir beaucoup d'avantage sur elle, comme étant tenue pour une des plus belles et agréables villes de l'Europe, qui a servy quelquefois de demeure aux roys d'Espagne. Elle est assise sur les bords délicieux de la Pisuerga, et sa grandeur dépasse celle de toutes les autres villes d'Espagne. On y voit entre autres choses une fort belle place, ayant de tour quelque sept cens pas, et tout au tour trois cens trente portes, et trois mille fenestres. Ses ruës sont belles et larges, bordées de magnifiques palais, entre lesquelles on admire celle de l'Argenterie, où se tiennent les Orfèvres, qui est comme jointe à la grande place. Il y a dans cette ville quatre-vingt-dix monastères d'hommes ou de femmes, soixante églises de paroisses, douze hospitaux, trois grands d'Espagne, dix-sept seigneurs de titre, plus de quatorze cens chevaliers de Saint-Jacques, et quatorze mille maisons.... »

On n'est pas bien d'accord sur l'époque à laquelle fut fondée l'ancienne capitale de l'Espagne, ni sur l'é-



Enterrement d'un paysan, près Zamora (Vieille-Castille). — Dessin de Gustave Doré.

tymologie da son nom. Est-ce l'ancienne *Belad Oualid* des Arabes? Est-ce *Valle de lid* (vallée de la lutte)? Ou bien encora *Vallis oliveti* (il n'y a pourtant guère d'oliviers dana lee environs)? — Les amateurs d'étymologies n'ont qu'à choisir celle qui leur convient le mieux.

Quittons la station, — bien peu digne de la villa, soit dit en passant, — et montons dane l'omnibus du chemin de fer, qui nous conduit en quelques minutes à la *fonda del Siglo*. Nous sommes presque au centre de la ville, et à peu de distance de la *Plaza Mayor*. Sous les arcades de granit gris exposées au midi, — la *Acera de San Francisco*, — se trouvent les boutiques élégantes, tailleurs, modistes, chapeliers, coiffeurs; on y voit même des *kioskos* où l'on vend des journaux et des caricatures politiques, tout comme sur le boulevard des Italiens; c'est la promenade d'hiver des *Valisoletanos* (c'est ainsi qu'on appelle les habitants de Valladolid), qui viennent là prendre le soleil, comme les Madrileños à la Puerta del Sol.

La *Plaza Mayor* était autrefois le lieu des spectacles, des fêtes, des combats de taureaux, des exécutions. L'*auto de fé* qu'on y donna le 7 octobre 1559 est un des plus terribles dont on ait gardé la mémoire; il devait avoir lieu au mois de mai, maia on le retarda parce que Philippe II, qui était dans les Pays-Bas, désirait y assister. La *funcion* avait attiré une foule immense : à côté du roi se trouvaient son fils, sa sœur, plusieurs évêques, l'ambassadeur de France, les plus grands seigneurs et les plus grandes dames d'Espagne. Treize hérétiques furent brûlés vifs.

Le *Campo Grande*, autre vaste placa très-fréquentée aujourd'hui, fut aussi témoin la même année d'un *auto de fé* auquel assista le célèbre prince Don Carlos, fils de Philippe II. Les condamnés qui abjurèrent obtinrent l'insigne faveur d'être étranglés avant d'être attachés sur le bûcher; les autres périrent dans les flammes. Ces exécutions, qui se firent avec un appareil inusité, avaient pour but d'arrêter les nombreuses tentatives de propagande luthérienne qui avaient lieu depuis quelque temps en Espagne. C'est le cas de rappeler la fine boutade de Montesquieu : « Les Espagnols qu'on ne brûle pas paroissent si attachés à l'inquisition, qu'il y auroit de la mauvaise humeur de la lour ôter. » Aujourd'hui les *Actes de foi* sont remplacés par les *Corridas de toros*. Nous en vîmes une fort curieuse, donnée par les étudiants de l'université de Valladolid, dont quelques-uns méritaient le diplôme de *torero*.

A quelques pas de la Plaza Mayor se trouve la *Calle de la Plateria*, dont un côté est presque exclusivement occupé par des boutiques d'orfèvres. Valladolid, que Cean-Bermudez appelle *emporio de las bellas artes* — le marché des beaux arts, — était autrefois la ville d'Espagne la plus renommée pour son orfèvrerie; Juan de Arfe y Villafañe, qu'on a appelé le Benvenuto Cellini de l'Espagne, y séjourna longtemps, ainsi que son frère Antonio. Écoutons ce que dit Andrea Navagiero, qui visita la ville en 1525 : « Il y a à Valladolid beaucoup d'artisans en différents genres, et on y travaille très-bien dans toutes sortes de métiers, notamment l'orfèvrerie; on y trouve autant d'orfèvres qu'il y en a dans deux autres villes, les premières d'Espagne; cette abondance de métiers vient sans doute de ce que la Cour séjourne très-souvent ici.... »

Les petites boutiques d'orfèvres de la *Plateria* sont bien loin, hélas! de la splendeur passée; on y voit cependant quelques bijoux populaires qui ne manquent pas d'originalité, mais ils ne tarderont guère, suivant toute apparence, à disparaître devant l'invasion de l'*article Paris*, qui tend chaque jour à chasser la couleur locale : c'est ainsi que la *Calle de la Plateria* de Barcelone, jadis la plus curieuse en ce genre, n'offre plus aujourd'hui aux touristes qui cherchent le pittoresque, au lieu de la curieuse bijouterie destinée aux *pagesas* (paysannes), que des produits du quartier Sainte-Avoye.

Valladolid possède un musée, qui occupe les bâtiments de l'ancien *Colegio de Santa Cruz*. Après avoir traversé une grande place qui ressemble presque à une prairie, tant l'herbe y est drue, nous fîmes retentir l'*aldabon* de la grande porte, et le concierge, qui dormait la siesta, arriva au bout d'un instant, comme un homme peu habitué à être ainsi réveillé. Il nous avoua, en effet, que depuis deux ans les visiteurs étrangers étaient bien rares, à cause des événements; puis il alluma une cigarette, et commença à nous guider. Il nous serait difficile de dire le nombre des toiles qui encombrent les dix ou douze salles du musée, et jusqu'aux corridors et aux escaliers; si la qualité répondait à la quantité, ce serait, après celui de Madrid, le plus riche de l'Espagne. Il n'en est malheureusement pas ainsi, et après une Assomption et deux autres toiles de Rubens, il est bien peu de tableaux qui méritent d'être cités.

La sculpture est mieux représentée : voici d'abord, dans la salle principale, deux belles statues de bronze doré, de Pompeo Leoni : le duc et la duchesse de Lerma, tous deux agenouillés. Le célèbre ministre de Philippe III est couvert de son armure, et la duchesse est richement habillée. Ces deux excellents morceaux, qui paraissent dater de la fin du seizième siècle, se trouvaient autrefois dans l'église de San Pablo.

On a placé dans la même salle les statues sculptées en noyer par Alonzo Berruguete, qui ornaient autrefois le couvent de San Benito : c'est un des meilleurs travaux de ce genre qu'on puisse voir en Espagne. Berruguete, un des plus grands sculpteurs du seizième siècle, avait fixé sa résidence à Valladolid. Quand l'*ayuntamiento* de la ville songera-t-il à lui élever une statue? N'oublions pas quelques curieux retables, et d'autres ouvrages en bois sculpté : la Castille fut aux quinzième et seizième siècles le principal centre d'Espagne pour les travaux de ce genre.

Deux autres sculpteurs ont des ouvrages importants au musée, Juan de Juni et Gregorio Hernandez. Ce

dernier, qui passa à Valladolid sa longue existence, mérite une mention particulière : rien n'est curieux comme les soixante ou quatre-vingts grandes figures de bois que l'on conserve au musée et qu'il avait sculptées pour un de ces *pasos* dont nous avons parlé à différentes reprises; tous les personnages de la Passion y sont représentés, depuis le Christ et les deux larrons jusqu'au charpentier qui perce la croix au moyen d'une tarière.

Gregorio Hernandez paraît n'avoir eu souci d'aucune école ni d'aucun style, on voit que sa seule préoccupation fut d'imiter la nature sans l'idéaliser; aussi Ponz, devançant une expression moderne, l'a-t-il appelé *un profesor naturalista en la escultura*. C'est sans doute afin de pousser plus loin encore le naturalisme, que Gregorio Hernandez habillait ses statues de bois d'étoffes véritables, dont il fixait les plis au moyen d'un enduit : ses personnages, vêtus à la mode du temps, donnent une curieuse idée du costume castillan vers la fin du seizième siècle. Le principal reproche qu'on puisse faire au sculpteur, c'est d'exagérer toujours les attitudes et l'expression, défaut qui va parfois jusqu'au grotesque.

Terminons nos promenades dans Valladolid par une visite aux anciennes églises et à quelques maisons historiques. La cathédrale, très-vaste édifice dans le goût gréco-romain, n'a jamais été terminée, ce que nous regrettons médiocrement, malgré l'opinion de Ponz, qui affirme que c'eût été la plus magnifique de toute l'Espagne. Cette énorme masse de pierres, qui paraît avoir la prétention d'imiter Saint-Pierre de Rome, est un ouvrage correct, mais froid, du célèbre architecte Juan de Herrera, l'ennemi déclaré du style ogival.

La façade de l'ancien couvent de San Pablo est une des plus riches qu'on puisse voir. la profusion des détails y est poussée jusqu'à la dernière limite; elle fut construite en 1463 par le cardinal Torquemada, qui était de Valladolid, et qui fit partie des religieux dominicains de San Pablo. Il s'agit ici de ce grand inquisiteur dont le nom seul cause le frisson, et qui prononça, dit-on, huit mille sentences de mort, sans compter cent mille condamnations à d'autres peines.

La façade de San Gregorio, un ancien couvent contigu à San Pablo, est presque aussi riche, et très-intéressante au point de vue héraldique, avec ses hommes sauvages qui font penser à Lablache dans le rôle de Caliban, et ses guerriers couverts de la belle armure du quinzième siècle. Les sentinelles de planton (nous sommes dans une caserne) nous laissent entrer sans difficulté : le *patio* intérieur est charmant, et au milieu des riches détails de son ornementation, nous retrouvons çà et là les flèches et le joug, emblèmes si connus des rois catholiques.

Parmi les maisons historiques de Valladolid, une des plus intéressantes est celle qu'on appelle aujourd'hui la *casa de Reinoso*. C'est là, vis-à-vis la façade de San Pablo, que Philippe II vint au monde, le 21 mai 1527. Si l'on en croit la tradition, le jour qu'on le porta à l'église pour le baptiser, on le fit passer par une ouverture pratiquée tout exprès dans la muraille, et qu'on referma ensuite afin que personne ne pût se servir du même passage. Au premier étage de la maison, une charmante fenêtre de la Renaissance s'ouvre sur un coin formant angle aigu, disposition très-originale dont nous avions déjà vu quelques exemples ailleurs, notamment dans une petite rue d'Alicante.

Nous visitâmes ensuite quelques maisons beaucoup plus modestes; celle qui occupe le numéro 7 d'une petite rue déserte, la *calle de Colon*, qui est blanchie à la chaux, n'a qu'un étage, avec trois fenêtres de façade; c'est là que mourut, le 20 mai 1506, le grand navigateur qui avait donné un nouveau monde à l'Espagne.

Voici encore, dans la *calle del Rastro*, nº 14, la modeste maison habitée par Cervantès, pendant le séjour qu'il fit à Valladolid, de 1603 à 1605. L'auteur du *Quijote* y fit imprimer la première partie de son livre, qui porte la date de 1605. C'est au mois de juin de la même année qu'il fut emprisonné pendant quelques jours, comme accusé de complicité dans un assassinat dont un chevalier de Santiago avait été victime à peu de distance de sa maison, sur un pont de bois de l'Esgueva.

Nous venons de parler de l'Esgueva : Valladolid possède une autre rivière plus importante, le Pisuerga, qui unit ses eaux à celles du Duero à peu de distance de Simancas, le grand dépôt des archives espagnoles. D'après un très-ancien dicton :

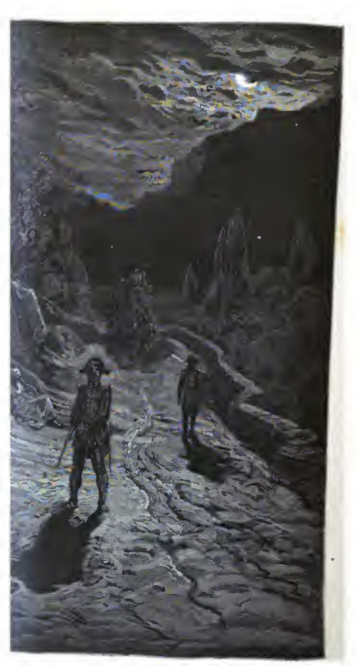
> Duero tiene la fama,
> Y Pisuerga lleva el agua,

ce qui signifie que le Duero a la renommée, tandis que l'autre rivière a l'eau; elle est suffisamment vengée, du reste, par le souvenir que lui consacre Cervantès, quand il la mentionne comme « célèbre par la douceur de ses courants. »

Nous avions fait autrefois le trajet de Valladolid à Palencia par le canal de Castille, en *diligencia-barca*, bateau tout à fait primitif qui rappelait beaucoup l'ancien coche d'Auxerre, et qui ne mettait pas moins de sept longues heures pour parcourir ce petit trajet. Nous le fîmes cette fois en moins de deux heures de chemin de fer.

Baron Ch. Davillier.

(La suite à la prochaine livraison.)



ia-civiles (gendarmes), route de Salamanque à Zamora. — Dessin de Gustave Doré.



Les bords du Carrion, à Palencia. — Dessin de Gustave Doré.

VOYAGE EN ESPAGNE,

PAR MM. GUSTAVE DORÉ ET LE BARON CH. DAVILLIER[1].

PALENCIA ET LÉON.

1862. — DESSINS INÉDITS DE GUSTAVE DORÉ. — TEXTE INÉDIT DE M. LE BARON CH. DAVILLIER.

Palencia et les *Palencianos*. — Le rio Carrion et le *romancero* du Cid. — La cathédrale : la chaire en bois sculpté ; la *reja* (grille) du chœur ; les broderies ; la *Custodia* de Juan de Benavente. — Les fleurs de lis et la légende de *San Antolin*. — De Palencia à Léon en chemin de fer. — Paredes de Nava. — Grajal. — Sahagun et son clocher. — Léon. — La cathédrale et le cloître. — Le couvent de *San Marcos* ; les sculptures de la façade ; les stalles du chœur : Guillermo Doncel. — L'église de *San Isidro el Real*. — Des ravages et des déprédations attribués à tort aux Français. — La *Casa de los Guzmanes*. — La *Plaza Mayor*.

Il est certaines villes, en Espagne comme ailleurs, qui ne font pas partie de l'itinéraire habituel des touristes, et qui restent inconnues au plus grand nombre, malgré les trésors qu'elles renferment.

Palencia, une des villes les plus agréables de la Vieille-Castille, est de ce nombre : rien n'est plus facile cependant que de s'y arrêter ; on n'a à craindre ni la fatigue, ni une grande perte de temps, puisque l'ancienne cité castillane que nous recommandons à l'attention des voyageurs ne se trouve qu'à une demi-heure de Venta de Baños, une des stations de la grande ligne de Madrid à Irun : ils trouveront à la *fonda de Cuadrado* une hospitalité modeste, mais empressée, et parmi les *Palencianos*, bon nombre de gens polis et obligeants.

Palencia, l'ancienne *Pallantia* de l'époque romaine, est une des plus anciennes villes d'Espagne ; nous sommes sur une terre riche en souvenirs. C'est ici que le *romancero del Cid* place le mariage du Cid avec *Doña Ximena*. Le rio Carrion, sur les bords duquel nous fîmes d'agréables promenades, figure également maintes fois dans le *romancero*, où il est souvent question des *tierras de Carrion*. L'université de Palencia, la

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 289, 305, 321, 337 ; t. VIII, p. 353 ; t. X, p. 1, 17, 353, 369, 385, 401 ; t. XII, p. 353, 369, 385, 401, 417, t. XIV, p. 353, 369, 385, 401 ; t. XVI, p. 305, 321, 337, 353 ; t. XVIII, p. 289, 305, 321, 337 ; t. XX, p. 273, 289, 305, 321 ; t. XXII, p. 177, 193 ; t. XXIV, p. 337.

l'une flèche. Le roi donna la forêt à San Antolin, et la cathédrale fut bâtie sur l'emplacement occupé par sa grotte ; on voit encore cette grotte dans une crypte située au milieu de l'église, et dans laquelle se trouve aussi le puits du saint, dont l'eau possède, dit-on, des vertus miraculeuses. Or San Antolin était Français, et c'est pour faire honneur au saint révéré à Palencia, que les fleurs de lis furent ainsi prodiguées dans la cathédrale.

La route de Palencia à Léon est d'une monotonie désespérante : nous nous croyons transportés de nouveau au milieu des plaines arides et sans horizon de la Manche. Ces immenses solitudes qui ne sont pas sans poésie, font penser à l'Océan, dont elles ont la grandeur ; elles rappellent aussi le désert, surtout quand on aperçoit à perte de vue de longues files de mules soulevant de grands nuages de poussière, comme ferait une caravane dans le Sahara. Nous pensons au proverbe espagnol, d'après lequel l'alouette qui veut traverser les Castilles doit emporter son grain, et cependant ces plaines si monotones sont d'une grande fertilité.

Les trains express sont inconnus sur la ligne de Palencia, et on ne vous fait pas grâce d'une station. Après avoir traversé plusieurs fois le Carrion et le canal de Castilla, nous passons à Paredes de Nava, où naquit Berruguete, le grand sculpteur castillan, l'élève de Michel Ange, dont il introduisit le style en Espagne. A la station de Grajal, un accident à la machine nous donna quelques heures de repos forcé, pendant lesquelles nous allâmes nous réfugier sous le toit d'une *venta*, où nous pûmes nous étendre sur la paille, moins durement que sur les bancs de bois de la salle d'attente.

Quand le jour parut, nous allâmes visiter l'église, dont la construction ne manque pas d'élégance, et Doré eut le temps de prendre un croquis du bourg de Grajal, avec sa ceinture de vieilles tours arabes. Sahagun, la station suivante, a plus d'importance, et le clocher de son église présente un aspect des plus singuliers : les étages, qui sont nombreux, vont en diminuant, ce qui lui donne la forme d'une pyramide tronquée. Après avoir traversé une demi-douzaine de stations, le train s'arrête : nous voici enfin à Léon.

Léon, que de souvenirs dans ce nom ! Il prouve à lui seul l'ancienneté de la ville, car il n'est autre que celui de la septième légion d'Auguste, *Legio septima gemina*, qui avait placé là son quartier général. Après les Romains, les Goths, puis les Arabes qui, défaits et chassés, reviennent plus tard sous la conduite du célèbre Almanzor, et mettent la ville à feu et à sang, mais ne la gardent pas longtemps. Nous ne sommes qu'au dixième siècle, et Léon avait déjà eu de nombreux rois avant que la Castille eût des lois : vingt-quatre, si nous en croyons ces deux vers :

Tuvo veinte y cuatro reyes
Antes que Castilla leyes.

Au onzième siècle, Ferdinand Ier, roi de Castille, ajouta la couronne de Léon à la sienne, mais les deux royaumes se séparent pour se réunir définitivement sous le règne de Ferdinand III.

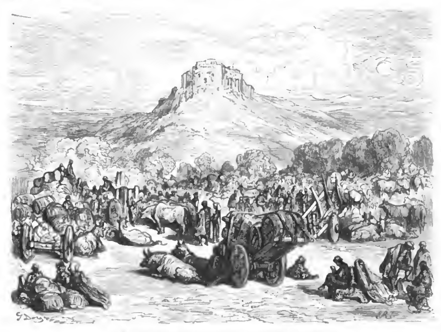
Malgré tous ces souvenirs, la ville de Léon n'a rien de l'aspect d'une capitale, et sans quelques monuments qui témoignent de son ancienne splendeur, ce ne serait qu'un grand village. Parmi ces monuments, il faut placer en première ligne la cathédrale, depuis des siècles si célèbre en Espagne pour la légèreté de sa construction, témoin ce quatrain bien connu, où sont signalés les mérites des églises de trois villes d'Espagne : à Tolède la richesse, à Compostelle la solidité, et à Léon la légèreté :

Toledo en riqueza,
Compostela en fortaleza
Y *Leon en sutileza*

Ailleurs c'est Tolède la riche, Salamanque la forte et Oviédo la sainte, mises en parallèle avec Léon, qui a la beauté en partage :

Dives Toletana, sancta Ovetensis,
Pulchra Leonina, fortis Salamantina.

Nous oserons avouer que nous avons trouvé la ré-



La Ermita del Cristo del Otero, près Palencia. — Dessin de Gustave Doré.

putation de la cathédrale de Léon quelque peu exagérée ; elle est bien loin de celles de Burgos et de Saint-Ouen de Rouen. Ce n'en est pas moins un remarquable spécimen de la plus belle époque du style ogival. Des réparations importantes, commencées depuis trois ans, et qui probablement dureront encore longtemps, défigurent actuellement l'intérieur du monument. Les vitraux, qui datent du treizième siècle, sont de toute beauté.

Léon avait autrefois d'habiles sculpteurs, qui poussèrent très-loin l'art de sculpter le bois, témoin une jolie porte gothique du cloître attenant à la cathédrale, et une de celles de la façade; mais c'est dans l'ancien couvent de *San Marcos* que nous avons admiré la merveille du genre.

Le couvent de San Marcos de Léon, situé hors de la ville, à peu de distance de la gare du chemin de fer, mérite à lui seul le voyage, à cause de sa façade et des stalles du chœur. Cette façade, avec ses délicates et élégantes sculptures, est peut-être le plus riche spécimen du style que les Espagnols appellent *plateresco*, parce qu'il rappelle la finesse des travaux d'orfévrerie; nous y avons lu la date de 1537. En admirant ces charmants bas-reliefs, qui nous retinrent plus d'une heure, nous ne pouvions nous empêcher de penser à ceux qui ornent la façade de la Chartreuse de Pavie.

Les stalles du chœur ne sont pas moins extraordinaires, malgré de maladroites réparations faites au commencement du siècle dernier ; elles sont au nom-

de soixante-seize : nous les avons comptées. Il faudrait presque un volume pour décrire en détail ces gantes figures et ces précieux panneaux où se retrouvent tous les ingénieux caprices de la renaissance agnole; nous nous bornerons à les signaler aux ateurs de bois sculpté comme une des merveilles genre, et à leur apprendre le nom de l'auteur : illerme Doncel, à qui est due également la façade; tait aussi habile, on le voit, à travailler le noyer la pierre. Nous avons trouvé sur les stalles les es de 1537 et de 1542, qui prouvent que le travail pas duré moins de six ans, et la signature suite : *Magister Guilermus Doncel me fecit, MDXLII.*

'assons maintenant à une autre église, la plus anne de Léon, celle de *San Isidro el Real*, qu'il ne faut pas confondre avec *San Isidro el Labrador;* le saint est représenté au-dessus de l'entrée, sur un cheval lancé au galop; il est en costume d'évêque, et brandit une épée, comme ces chevaliers qu'on voit sur les sceaux du moyen âge. La partie la plus intéressante de l'église est une chapelle basse dédiée à sainte Catherine, et qu'on appelle le *Panteon:* elle renferme les tombeaux de plusieurs rois, reines et infants de Castille et de Léon.

La chapelle a beaucoup souffert; les tombeaux sont placés les uns au-dessus des autres, sans aucun ordre. C'est pendant la guerre de l'indépendance que le *Panteon* fut *détruit*, si l'on en croit cette inscription, que nous avons exactement copiée : *Este precioso monumento de la antigüedad, depósito de las cenizas de tan-*



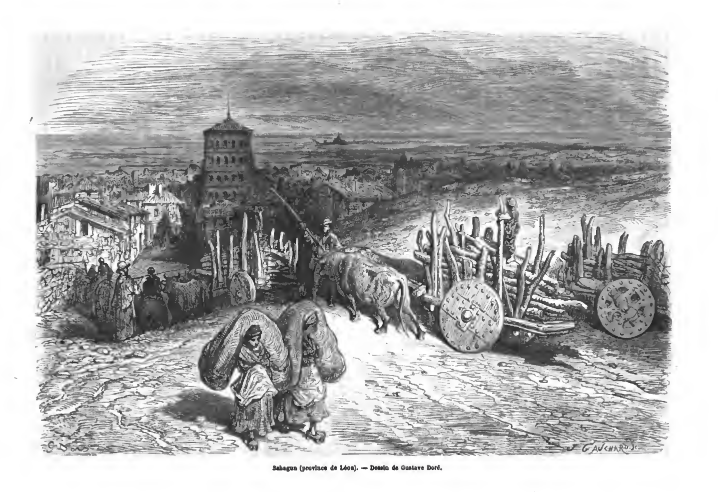
Gardeurs de dindons, à Palencia. — Dessin de Gustave Doré.

poderoses reyes, fué destruido por los Franceses, año 809 : « Ce précieux monument de l'antiquité, dédes cendres de tant de puissants rois, fut détruit les Français en 1809. »

l est malheureusement trop vrai que les Français commis des ravages et des déprédations pent la guerre d'Espagne; mais trop souvent aussi on impute des méfaits dont ils sont innocents, ou dont ne sont pas seuls coupables : il faut faire la part temps d'abord, puis celle des alliés eux-mêmes de pagne. Consultez les historiens nationaux : ils vous nt que leur malheureux pays a été ravagé *por enceos y aliados.*

ette réflexion nous est suggérée par une inscription dans le genre de celle que nous venons de citer, et qu'on lit dans l'Alcazar de Tolède; cependant, comme nous l'avons dit en parlant de cette ville (t. XVIII, p. 334), l'Alcazar avait déjà été ravagé, dès 1710, par les troupes alliées, composées d'Anglais, d'Allemands et de Portugais. Suivant un voyageur anglo-italien, Baretti, il ne restait en 1760 que « les murs de côté, fort endommagés, qui dépérissaient visiblement, » etc. Mais qu'importent les témoignages? Quand vous irez à Tolède, on vous répètera que l'Alcazar a été ruiné par les Français.

Il en est de même pour les trésors des églises. Que sont devenus tous ces chefs-d'œuvre d'orfèvrerie que décrivent les anciens inventaires et les écrivains natio-



Sahagun (province de Léon). — Dessin de Gustave Doré.

rait plutôt en Suisse ou en Normandie que dans l'intérieur de l'Espagne.

Notre visite à Léon était terminée : nous reprîmes le chemin de la gare en disant adieu au beau convent de San Marcos, et nous demandâmes deux billets pour *Astorga*.

De Léon à Astorga. — L'ancienne *Asturica Augusta*. — La cathédrale : le retable de Gaspar Becerra. — La statue de *Pedro Mato*. La *Maragateria*. — Encore les *Maragatos* : leurs mœurs et leur caractère; les *Maragatas* : la Bible et le *Maragato*. — La *feria* d'Astorga — Les *gitanos* dans la province de Léon. — Un photographe antiquaire. — Le théâtre. — Les *cómicos de la legua*. — Les *títeres* ou marionnettes; le *titiritero*. — Les *sombras chinescas*.

Partis de Léon vers sept heures du matin, nous entrions vers neuf heures dans la gare d'Astorga, après avoir traversé, avec une vitesse des plus modérées, un pays assez fertile, et beaucoup moins monotone que la contrée que nous avions parcourue en montant de Palencia.

Astorga est une ville aussi ancienne que Léon ; c'est l'ancienne *Asturica Augusta* des Romains. Si nous en croyons Pline, Asturica Augusta était de son temps une « cité magnifique ». Cela pouvait être vrai à l'époque romaine ; ce qui est certain, c'est qu'aujourd'hui Astorga est une des villes les plus misérables de toute l'Espagne, « ville aux rues immondes, » disait Ponz, il y a quatre-vingts ans.

La cathédrale, qui date de la fin du quinzième siècle, est le seul monument remarquable d'Astorga. Nous admirâmes beaucoup le grand retable de Gaspar Becerra, ouvrage magnifique et célèbre dans toute l'Espagne. Ce retable, dont les nombreuses figures et les capricieux ornements défient toute description, est le chef-d'œuvre du grand sculpteur espagnol, qui avait été, comme Berrugueto, étudier en Italie sous Michel-Ange. On dit que le chapitre de la cathédrale fut si content du travail de Becerra, qu'il lui donna pour ses gants (*para guantes*) trois mille ducats en sus du prix convenu ; ce qui porta le total à trente mille ducats, somme très-considérable à cette époque (1569).

On nous fit remarquer une autre curiosité de la cathédrale, intéressante à un point de vue différent : la statue de *Pedro Mato*, fameuse dans le pays. Ce *Pedro Mato* était un célèbre *carretero* (charretier) appartenant à la tribu des *Maragatos*, et qui laissa, dit-on, une bonne somme à la cathédrale. Il est représenté dans son costume national, tenant à la main une espèce de drapeau.

Nous avons déjà dit quelques mots des *Maragatos* ; leur pays est situé à peu de distance au sud d'Astorga, qui est, sinon leur capitale, comme on le dit généralement, du moins la ville la plus rapprochée de la *Maragateria*.

Un certain nombre de Maragatos vont à Madrid s'établir comme marchands de poisson, de *chorizos* (saucissons) ou autres comestibles, et on en voit plusieurs, comme nous l'avons dit, dans les environs de

la Plaza Mayor. Mais la plupart sont *carreteros* (charretiers), comme le *Pedro Mato* que nous avons vu dans la cathédrale, ou bien encore *arrieros* (muletiers).

M. George Borrow, lorsqu'il parcourut l'Espagne pour essayer d'y répandre la Bible, voulut faire dans la *Maragateria* quelques tentatives de propagande religieuse, mais il perdit son temps avec des hommes aussi attachés à leurs anciens usages : « Je trouvai, dit-il, leurs cœurs grossiers; leurs oreilles se refusaient à entendre, et leurs yeux étaient fermés. Il y en avait un notamment à qui je montrai le Nouveau Testament et que j'entretins fort longtemps. Il m'écouta, ou fit semblant de m'écouter avec patience, se versant de temps à autre de copieuses rasades d'une énorme cruche de vin blanc qu'il tenait entre ses genoux. Quand j'eus fini de parler, il me dit : « Demain, je pars pour « Lugo, où j'ai entendu dire que vous alliez aussi ; si « vous voulez y envoyer votre bagage, je veux bien m'en « charger pour tant... (Il me demanda un prix très-élevé.) « Quant à ce que vous venez de me dire, j'y comprends « fort peu de chose, et je n'en crois pas un mot ; pour« tant, au sujet des Bibles que vous m'avez montrées, « j'en prendrai trois ou quatre. Je ne les lirai pas, il est « vrai; mais je ne doute pas que je ne puisse les vendre « plus cher que vous ne m'en demandez. »

La *Maragoteria* occupe un terrain accidenté et peu fertile, dont les *Maragatas* tirent le meilleur parti possible pendant que leurs maris gagnent leur vie sur les chemins ; elles sont aussi robustes qu'eux, et ce sont elles qui labourent leur champ, le sèment et font la moisson. Il en est de même d'ailleurs dans le reste du royaume de Léon, et c'est ce qui a donné naissance à ce refrain populaire :

Hace la muger en Leon
Del hombre la obligacion.

Leur costume est fait de drap grossier, soit brun, soit gris foncé, *paño pardo*, et leurs cheveux sont tressés en deux nattes qui pendent sur le dos, comme celles des femmes du pays Basque. Quant au costume des *Maragotos*, tous ceux qui ont parcouru l'Espagne ont eu l'occasion de le voir tel que nous l'avons décrit précédemment : pourpoint ou *sayo* attaché avec des cordons de soie terminés par des ferrets, large ceinture de cuir, bas de couleur, chapeau de feutre noir à grands bords et hauts-de-chausses, *bragas*, tellement amples, que s'ils portaient un épais turban au lieu de leur *sombrero*, on les confondrait de loin avec ces marchands de dattes ou de babouches qu'on voit dans les grandes villes d'Espagne. Cette ampleur des hauts-de-chausses nous rappelle une caricature populaire représentant un *Maragato*, avec cette légende :

En la Maragatería.
No hay en paño economía.

« Dans la *Maragateria*, — On ne fait pas d'économie sur le drap. »

Ce *paño pardo* sert du reste à l'habillement de la plupart des paysans des deux Castilles. Comme notre séjour à Astorga coïncidait avec l'époque de la *feria*, nous eûmes l'occasion de voir à notre aise les *Maragatos* et les autres paysans des environs. Cette foire était loin de présenter le spectacle gai et animé de celles d'Andalousie; et puis Astorga est une petite ville qui n'a que peu de commerce et peu d'industrie : quelques *gitanos esquiladores* (tondeurs de mules) faisaient grincer, devant les *posadas* des faubourgs, leurs énormes ciseaux en rasant les mules de manière à tracer sur leur poil toutes sortes de dessins.

Revenons à la foire d'Astorga. La ville était à peu près aussi calme que de coutume ; un photographe, venu tout exprès de Valladolid, s'était établi en plein air, et suffisait à peine aux demandes des amateurs. Nous lui vîmes exécuter quelques portraits des plus réussis : c'étaient pour la plupart des paysans du voisinage, leur guitare sur le genou gauche, avec enluminures des couleurs les plus éclatantes. Ce photographe joignait à sa profession ordinaire celle de marchand d'antiquités, et pendant que nous admirions ses produits, il nous offrit, comme une merveille, un émail des plus médiocres, dont il nous demandait, tout naturellement, cinq ou six fois la valeur.

C'est seulement vers le soir que la ville d'Astorga prenait un peu d'animation ; il y avait *funcion* au théâtre ; la troupe nous parut être composée de ce qu'on appelle en Espagne des *cómicos de la legua*, littéralement des *comédiens de la lieue*, troupe ambulante dans le genre de celles qui sont si plaisamment décrites par Scarron dans le *Roman comique*, et par le regrettable Théophile Gautier dans le *Capitaine Fracasse*.

D'autres théâtres d'un ordre inférieur faisaient concurrence aux *cómicos de la legua*. C'était d'abord celui des *titeres*, ou marionnettes, établi dans une boutique vacante ; car les marionnettes existent en Espagne tout comme au temps de Cervantès. Elles nous firent penser à celles que le Chevalier de la Manche pourfendit dans l'hôtellerie avec une si grande fureur ; le *titiritero*, qui variait ses représentations avec celles non moins intéressantes des *sombras chinescas* (ombres chinoises), possédait également un *tutilimundi* (optique) où les principaux monuments de l'univers étaient représentés de la manière la plus naïve. Grâce à des attractions aussi variées, son théâtre était presque toujours plein. Du reste, l'impresario ne manquait jamais, à la fin de chaque représentation, de venir en personne devant sa porte, et de sonner du clairon pour appeler de nouveaux spectateurs. La rue était encombrée d'une foule des plus pittoresques, composée en partie d'amateurs non payants ; la lumière qui venait de l'intérieur projetait sur cette foule bigarrée les ombres les plus fantastiques; et comme la scène se passait précisément en face de nos fenêtres, Doré profita de cette belle occasion pour la fixer tout à son aise sur son album, sans être incommodé, comme à l'ordinaire, par l'importunité des gamins et des curieux.

On a vanté bien souvent la sobriété des Espagnols, et ce n'est pas sans raison. Leur réputation à cet égard est très-ancienne: « Ils disent, lisons-nous dans le Voyage de Mme d'Aulnoy, qu'ils ne mangent que pour vivre, au lieu qu'il y a des peuples qui ne vivent que pour manger. » D'après un ancien proverbe castillan, on peut être tranquille tant qu'on a du pain et une gousse d'ail :

« Con pan y ajo crudo
Se anda seguro. »

Et le dîner, ajoute la *Filosofia vulgar* de Juan de Mal Lara, a tué plus de gens que n'en a guéri Avicenne :

Mas mató la cena
Que sanó Avicena.

Il est encore un autre dicton fort sensé : « Manger jusqu'à tuer la faim, c'est bon, — Et jusqu'à tuer le mangeur, c'est mauvais » :

Comer hasta matar el hambre es bueno,
Y hasta matar el comedor es malo.

« Ils sont très-sobres chez eux, et n'ont aucune curiosité pour leur manger, dit un voyageur hollandais qui visita l'Espagne en 1669. Les plus grands seigneurs ont leur *olla*, c'est-à-dire soupe d'un quartier de volaille avec un peu de bœuf et de mouton.... Ils boivent très-peu de vin, et la table d'un honnête bourgeois de Paris y est meilleure que celle d'un grand d'Espagne.... Ils se festinent rarement, et mangent presque toujours en leur particulier. Ils n'ont point aussi d'officiers (de bouche) pour accommoder proprement à manger. »

Les Espagnols ne sont pas moins sobres dans l'usage du vin, et jamais, sans aucun doute, ils n'auront besoin d'introduire chez eux les sociétés de tempérance. Mme d'Aulnoy nous les montre dans leurs repas champêtres: les uns mangent une salade d'ail et d'oignon, les autres des œufs durs, quelques-uns du jambon, « tous buvant de l'eau comme des canes. »

L'aversion des Espagnols pour l'ivrognerie date de la plus haute antiquité : Strabon raconte qu'un homme se précipita sur un bûcher parce qu'on l'avait traité d'ivrogne. Au dix-septième siècle, si nous en croyons le récit d'un voyageur, on n'était pas moins susceptible sur cet article. « Quand il arrive, dit-il, qu'on appelle un homme *borracho*, cette injure se venge par l'assassinat. » « Ils sont d'une retenue surprenante sur le vin, ajoute un autre; les femmes n'en boivent jamais, et les hommes en usent si peu, que la moitié d'un demy-septier leur suffit pour un jour. L'on ne sçauroit leur faire un plus sensible outrage, que de les accuser d'être yvres. »

Un ambassadeur de France à Madrid, qui séjourna dix ans en Espagne à la fin du siècle dernier, assure, dans son *Tableau de l'Espagne moderne*, qu'il n'est rien de si rare que d'y voir un homme pris de vin. « Je



Grajal, près Sahagun (province de Léon). — Dessin de Gustave Doré

el puchero conmigo, comme on dirait chez nous : Viens manger la soupe avec moi.

Puchero, dans sa première acception, signifie un vase de terre vernissée, un pot-au-feu ; c'est le synonyme moderne de *olla*, qui se prononce *oya*, et dont nos aïeux ont fait le mot *oille*. On confondait dans le même sens le nom du contenu et celui du contenant. « La pensée d'une *oille* me plaît bien, écrivait Mme de Sévigné à sa fille ; elle vaut mieux qu'une viande seule.... » La *olla podrida*, dont le mot *pot-pourri* est la traduction littérale, signifie au figuré, en espagnol comme en français, un mélange de toutes sortes de choses. Les *pots-à-oille* étaient fort à la mode au siècle dernier sur les tables riches, où ils allaient ordinairement par quatre : nos orfèvres en exécutaient de très-élégants, d'après les dessins de Meissonnier, de Germain et autres ; on en voit aussi, dans la riche collection de M. L. Double, de fort beaux en porcelaine tendre de Sèvres, notamment ceux que Mme Du Barry commandait elle-même à la Manufacture Royale, et qui portent son chiffre enguirlandé de roses[1]. Mme d'Aulnoy raconte qu'elle conseilla à sa parente de faire faire une marmite d'argent fermée à cadenas comme celle qu'elle avait vue à l'archevêque de Burgos, « de manière, ajoute-t-elle, qu'après que le cuisinier l'a remplie, il regarde si la soupe se fait bien ; les pages à présent n'en ont que la fumée. »

La *olla podrida*, d'après une recette que nous lisons dans un livre du seizième siècle, se composait d'ingrédients nombreux : mouton, bœuf, poulet, chapon, saucisson, lard, pieds de cochon, ail, ognons et toutes sortes de légumes. Le lard surtout était un élément indispensable, témoin ce vieux proverbe, d'après lequel il n'y a pas d'*olla* sans lard, ni de noce sans tambourin :

« No hay olla sin tocino,
Ni boda sin tamborino. »

Il y a même une curieuse variante à ce proverbe, où l'on fait assez étrangement intervenir l'Eglise à côté de la cuisine, et le nom d'un Père de l'Eglise souvent cité par les prédicateurs :

« No hay olla sin tocino,
Ni sermon sin san Agostino. »

« Il n'y a pas d'*olla* sans lard, ni de sermon sans saint Augustin. »

On avait ajouté au nom de la *olla* celui de *podrida*, parce qu'elle devait être comme *pourrie* à la suite d'une longue cuisson ; pas trop longue cependant, d'après cet autre *refran* qui dit que, lorsqu'elle bout trop longtemps, elle perd sa saveur :

Olla que mucho hierve
Sabor pierde.

Il y a bien encore une douzaine de proverbes de ce

[1] V. *Les Porcelaines de Sèvres de Mme Du Barry*, etc. Paris, Aug. Aubry, 1870, in-8



Les peupliers de la campagne de Léon. — Dessin de Gustave Doré.

genre, car la *olla podrida* jouait le rôle principal dans la cuisine de l'Espagne, comme aujourd'hui le *puchero* : si vous y passez une année, tenez pour certain qu'on en servira trois cent soixante-cinq fois, et une fois de plus si c'est une année bissextile.

Il y a *puchero* et *puchero*. En Andalousie, il est différent de celui de la Castille, qui n'est pas le même que celui de la Catalogne. Nous possédons plusieurs recettes, dont quelques-unes sont fort compliquées, car il y entre de nombreux ingrédients qu'il faut faire mijoter, distiller et réduire à petit feu, dans quelques-uns de ces innombrables petits pots qu'on enterre dans les cendres, et qui garnissent toute *cocina* bien organisée; mais le *puchero* classique est à peu près le même que celui du temps de Don Quichotte. Les gourmets peuvent encore y ajouter du safran et autres épices, quelques tranches de jambon, du *chorizo*, espèce de saucisson au piment rouge, et même de la hure de porc, la *verdura*, qui comprend les légumes, suivant la saison : pois, haricots verts, choux, tomates, etc., mais toujours et invariablement des *garbanzos*.

Chacun connaît le *garbanzo*, qui n'est autre que notre pois chiche. On dit qu'il fut introduit en Espagne par les Phéniciens; c'est le légume national par excellence, le régal du pauvre comme du riche; quand on veut parler d'un homme misérable, on dit qu'il compte ses *gorbonzos : cuenta garbanzos*. Théophile Gautier en a donné une définition aussi exacte qu'ingénieuse : « C'est un pois qui a l'ambition d'être un haricot, et qui y réussit trop bien. » Ce légume est éminemment dur à cuire : si l'on n'a pas eu la précaution de le faire tremper dans l eau froide vingt-quatre heures à l'avance, il restera dur dans l'eau bouillante. C'est sans doute de ceux-là qu'avait mangé le spirituel écrivain, lorsqu'il fut désagréablement ballotté dans le *correo real*, voiture qu'il compare à une casserole attachée à la queue d'un tigre, « après avoir avalé quelques *garbonzos*, dit-il, qui sonnaient dans nos ventres comme des grains de plomb dans des tambours de basque.... »

Les meilleurs *garbanzos*, tendres, moelleux et savoureux, se récoltent dans les plaines fertiles de *Fuente-Sauco*, dans la province de Zamora; la plupart de ceux que l'on voit exposés dans les *tiendas de comestibles* portent cette indication souvent fallacieuse. *Fuente-Sauco* est pour les *garbanzos* ce que Soissons est pour les haricots.

Disons quelques mots de l'*altramuz*, un légume très-commun en Espagne, et qui n'est autre que le lupin illustré par Horace. C'était, à ce qu'il paraît, l'aliment de prédilection des philosophes grecs, particulièrement des cyniques, qui en portaient toujours sur eux; les triomphateurs romains en faisaient des largesses au peuple, et il figurait, dit-on, sur les tables les plus recherchées. C'est aujourd'hui, en Espagne comme en Italie, le plus humble des légumes : on le mange bouilli, et en Andalousie, où il s'en fait une grande consommation, les *altramuceros* les vendent grillés. L'*altramuz* est, dit-on, un aliment fort sain; il doit cependant être assez échauffant, si l'on en juge par ce dicton populaire, au sujet du bouillon de lupins, qui brûle même quand il est froid : « *Como caldo de altramuces, que está frio, y quema.* » Quoi qu'il en soit, l'*altramuz* est le légume du pauvre : c'est un *garbanzo* honteux.

Il est un animal qui occupe une place très-importante dans la gastronomie espagnole : nous voulons parler de l'utile quadrupède que Grimod de la Reynière a appelé « cet animal encyclopédique », — le cochon, puisqu'il faut l'appeler par son nom. On en tire parti de tant de manières en Espagne, qu'il n'est peut-être pas de pays où il mérite mieux l'épithète que lui a donnée le célèbre gastronome. Les mots abondent pour le nommer, et nous doutons qu'il y ait une langue aussi riche à cet égard que la langue espagnole : ainsi on lui donne les noms de *cerdo*, *cochino*, *cochinillo*, *puerco*, *morrono*, *marrancho*, *lechon*, *gorrin*, *gorrino*, — sans préjudice de ceux que nous oublions sans doute.

On mange en Espagne d'excellents jambons : les *jamones dulces* de Cadiar, dans les Alpujarras, sont renommés en Andalousie; on leur donne ce nom à cause de la couche de sucre dont ils sont recouverts, et qui améliore leur goût tout en les conservant. Les jambons qui viennent de Montanchez, en Estramadure, sont estimés dans toute l'Espagne; Saint-Simon en faisait grand cas, surtout de ceux qui étaient faits, suivant ce qu'il avait entendu dire, avec des cochons qui se nourrissaient de vipères. La comtesse d'Aulnoy vante aussi les jambons de l'Estramadure, qu'elle préférait à ceux de Bayonne et de Mayence. Puisque nous sommes tout près de la Galice, ne manquons pas de mentionner le *jamon gallego*, qui n'est pas moins estimé que les autres.

Les *morcillas* (boudins) et les *chorizos* (saucisses) jouent aussi un grand rôle dans la gastronomie espagnole, ainsi que leurs sous-genres, comme les *longanizas*, *albondigas* et *albondiguillas* (espèces d'andouillettes); puis les *salchichas*, *pimentescos*, et autres variétés dont la nomenclature serait trop longue. N'oublions pas le lard, *tocino*, qui forme, comme nous l'avons dit, le fond du *puchero*. Il paraît même que les vrais amateurs le trouvent meilleur lorsqu'il a un peu d'âge; témoin ce proverbe, qui l'assimile au vin vieux :

Tocino y vino, añejo.

Le *salchichon* qui se fait à Vich, en Catalogne, est répandu dans toute l'Espagne, et ressemble assez au saucisson d'Arles. Il y a encore le *queso de cerdo* (fromage de cochon) et la *manteca de cerdo*, ou *de puerco*, littéralement *beurre de porc*, nom qu'on donne au saindoux pour le distinguer du beurre ordinaire.

Il se fait très-peu de beurre en Espagne; nous en avons cependant mangé d'assez bon en différents endroits, notamment à Valence et à Barcelone. Celui qui se consomme généralement vient de Flandre, ou du



Un théâtre de *títeres* (marionnettes), à Astorga. — Dessin de Gustave Doré.

moins on le vend sous le nom de *manteca de Flandes*. On le garde très-longtemps, et il est presque toujours horriblement rance, comme du temps de Mme d'Aulnoy, où il se vendait « plus cher que le beurre de Vanvre ». L'on peut, dit-elle ensuite, « se retrancher sur l'huile, car elle est excellente ; mais tout le monde ne l'aime pas : et moy, par exemple, je n'en mange point sans m'en trouver fort mal. »

Le poisson, qui est ordinairement assez rare dans l'intérieur, est abondant et excellent sur les côtes d'Espagne. Nous avons lu quelque part que le duc de Vendôme, pendant le séjour qu'il fit en Espagne, avait établi ses quartiers d'hiver au bord de la Méditerranée, afin de pouvoir y manger plus commodément du poisson, qu'il aimait beaucoup. Les *salmonetes* (rougets) et les *boquerones* (espèce d'anchois) que l'on sert en Andalousie sont extrêmement délicats ; on en peut dire autant des énormes crevettes, *langostinos*, assez communes en Catalogne et dans le royaume de Valence, et qui mesurent jusqu'à vingt centimètres de longueur.

Les *postres*, c'est ainsi qu'on appelle le dessert, — complètent très-bien, avec les *entremeses*, le menu d'un bon dîner espagnol : les plats sucrés notamment sont excellents et très-variés : *arrope*, *tortas*, *almendrucos*, *cabellos de ángel*, *mostillo*, *orejones*, *natillas* et autres chatteries que les jolies Espagnoles — les Andalouses surtout — se plaisent à croquer du bout de leurs petites dents blanches. En somme, la cuisine espagnole est beaucoup meilleure qu'on ne le croit généralement, et mériterait d'être vengée des calomnies des voyageurs qui ne l'ont jugée que d'après les tristes repas de quelques *fondas* ou *posadas*.

Le chocolat d'Astorga. — Introduction du chocolat en Espagne. — Opinion des théologiens et des casuistes. — Le chocolat rompt-il le jeûne de l'Église? — Ce qu'en pense Escobar. — Comment le pape Paul V résolut la question. — Le livre du P. Tomás Hurtado. — Comment on falsifiait autrefois le chocolat en Espagne. — Saint-Simon, Philippe V et les jésuites. — Différentes manières de prendre le chocolat. — Quelques anciennes recettes : la cannelle, le poivre rouge, le musc et l'ambre gris. — Les *chocolateros*. — Un empoisonnement par le chocolat. — Comment les médecins l'ordonnaient à leurs malades. — Les *jícaras* et le *jícarazo*. — Un couplet populaire sur la tasse de chocolat des nouveaux mariés.

Nous avons dit plus haut qu'Astorga était une ville de peu d'industrie : nous ne devons pas oublier cependant la fabrication du chocolat, qui ne manque pas d'une certaine importance dans cette ville, et nous dirons, à cette occasion, quelques mots sur cette boisson si répandue dans toute la Péninsule. On sait que l'Espagne est le premier pays d'Europe où l'on connut le chocolat ; les conquérants du Mexique en trouvèrent l'usage établi dans cette contrée dès l'année 1520 ; on l'appelait dans la langue du pays *cacahuatl* ou *chocolatl*. Peu à peu il se répandit en Espagne, puis en France, où il était déjà assez commun du temps d'Anne d'Autriche, et bientôt il fut adopté dans le reste de l'Europe.

Au commencement du dix-septième siècle, l'usage du chocolat était déjà très-répandu en Espagne, et la nouvelle boisson fut célébrée par plusieurs auteurs, parmi lesquels nous nous bornerons à citer le *Curioso tratado de la naturaleza y calidad del chocolate*, du licencié Ant. Colmenero de Ledesma, *médico y cirujano* de la ville d'Ecija (Madrid, 1631, in-4°), et l'ouvrage du *Capitan Castro de Torres*, imprimé à Ségovie en 1640, in-4°, sous le titre de *Panegirico al chocolate*.

Les théologiens et les casuistes espagnols se mirent aussi de la partie : une grave question était venue troubler la conscience des amateurs de chocolat : il s'agissait de savoir s'il rompait le jeûne de l'Église. Divers docteurs discutèrent longuement pour et contre. Dès le seizième siècle, le tournoi avait commencé : le P. Rodrigo Manriqna rapporte que la difficulté ayant été soumise à Paul V, ce pape ordonna qu'on préparât en sa présence la boisson en litige, et dit : *Hoc non frangit jejunium*. — (Ceci ne rompt pas le jeûne.)

Le pape Grégoire XIII, aussi indulgent pour le chocolat qu'il l'avait été pour la Saint-Barthélemy, s'était déjà prononcé dans le même sens. Martin de Ledesma, Joseph de Pellicer, Tabiena, Antonio Pinelo, l'archevêque Agustin de Padilla, le docteur Martin Navarro et beaucoup d'autres *juristas*, *catedráticos*, *teólogos* et *canonistas* publièrent aussi des livres sur ce sujet ; mais l'ouvrage le plus curieux que nous connaissions est celui du P. Tomás Hurtado, imprimé en 1642 sous le titre de : *Si el Chocolate quebranta el ayuno de la Iglesia*. (Si le chocolat rompt le jeûne de l'Église.) Nous avons sous les yeux ce singulier volume, que nous avons rencontré en bouquinant chez un cordonnier-antiquaire de Tolède. L'auteur, qui examine ensuite au même point de vue la question du tabac, traite à fond celle du chocolat : Aristote et Aristophane, Platon et Pline, Hippocrate et Galien, saint Augustin et saint Thomas d'Aquin, Escobar et le P. Sanchez sont cités tour à tour dans ses onze chapitres. En somme, l'auteur est d'avis que le chocolat, de même que le vin, ne rompt pas le jeûne, *même quand on le prend por plaisir*, à la condition toutefois qu'on le prenne en petite quantité, qu'on ne le fasse pas trop épais, et qu'il ne soit pas préparé au lait ni aux œufs. Il y a encore une condition : c'est qu'il ne soit pas falsifié, « comme le font, dit-il, les marchands, au moyen d'un mélange de farine de fèves, de garbanzos (pois chiches), ou autres substances.... » Ce détail montre qu'en fait de sophistication du chocolat, il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Le cardinal François-Marie Brancaccio s'était aussi déclaré partisan du chocolat ; il paraît cependant que l'Église n'a pas toujours permis cette boisson, par ce motif qu'elle est nourrissante, et que tout ce qui est nourrissant rompt le jeûne. Escobar, le fameux casuiste, avait décidé que le liquide ne rompt point le jeûne : *Liquidum non rumpit jejunium*.

C'est sans doute à l'indulgence de ces théologiens qu'est dû le mot qu'on prête à une vieille pécheresse espagnole, dont le chocolat était devenu l'unique pas-

sion : quand elle savonrait « ...., du noir cacao le liquide aliment, » elle ne lui trouvait qu'un seul défaut : celui de n'avoir pas l'attrait du fruit défendu. « Quel dommage, s'écriait-elle en poussant un gros soupir, que ce ne soit pas un péché mortel ! » — *Que lástima que no sea pecado mortal !*

Philippe V avait peut-être lu le traité de Tomás Hurtado ; toujours est-il qu'il prenait son chocolat en toute tranquillité de conscience, si nous en croyons Saint-Simon :

«... Un jour que je vis la reine prendre plusieurs fois du tabac, je dis que c'étoit une chose assez extraordinaire que de voir un roi d'Espagne qui ne prenoit ni tabac ni chocolat. Le roi me répondit qu'il étoit vrai qu'il ne prenoit point de tabac ; sur quoi la reine fit comme des excuses d'en prendre, et dit qu'elle avoit fait tout ce qu'elle avoit pu, à cause du roi, pour s'en défaire, mais qu'elle n'en avoit pu venir à bout, dont elle étoit bien fâchée. Le roi ajouta que pour du chocolat il en prenoit avec la reine tous les matins, mais que ce n'étoit que les jours de jeûne.

«— Comment, Sire, repris-je de vivacité, du chocolat les jours de jeûne ! — Mais fort bien, ajouta le roi gravement, le chocolat ne le rompt pas. — Mais, Sire, lui dis-je, c'est prendre quelque chose, et quelque chose qui est fort bon, qui soutient, et même qui nourrit. — Et moi je vous assure, répliqua le roi avec émotion et rougissant un peu, qu'il ne rompt pas le jeûne, car les Jésuites, qui me l'ont dit, en prennent tous les jours de jeûne, à la vérité sans pain ces jours-là, qu'ils y trempent les autres jours. »

« Je me tus tout court, ajoute Saint-Simon, car je n'étais pas là pour instruire sur le jeûne ; mais j'admirai en moi-même la morale des bons Pères et les bonnes instructions qu'ils donnent, l'aveuglement avec lequel ils sont écoutés et crus positivement de qui que ce soit, du plus petit des observances au grand des maximes de l'Evangile et des connaissances de la religion. Dans quelles ténèbres épaisses et tranquilles vivent les rois qu'ils conduisent ! »

Mme d'Aulnoy nous apprend combien on faisait en Espagne un fréquent usage de ce que Linné appela, dit-on, le breuvage des dieux : « Le matin en se levant, on prend de l'eau glacée, et incontinent après, le chocolat.... A deux heures l'hiver, et à quatre heures l'été ... l'on prend du chocolat et des eaux glacées.... » « L'on nous présenta, dit-elle encore, chaque tasse de porcelaine sur une petite soucoupe d'agate, garnie d'or, avec du sucre dans une boëte de même. Il y avoit du chocolat à la glace, d'autre chaud, et d'autre avec du lait et des œufs. On le prend avec du biscuit, ou du petit pain aussi sec que s'il étoit rôty et que l'on fait exprès. Il y a des femmes qui en prennent jusqu'à six tasses de suite, et c'est souvent deux et trois fois par jour. Il ne faut pas s'étonner si elles sont sèches, qu'il n'est rien de si chaud ; et entre cela, elles mangent tout si poivré et si épicé, qu'il est impossible qu'elles n'en soient brûlées.»

Un autre voyageur, qui parcourut l'Espagne dix ans avant Mme d'Aulnoy, assure aussi que le chocolat était le plus grand régal des Espagnols. « On ne peut s'imaginer, ajoute-t-il, la dépense qui s'en fait en Espagne. Dès que vous entrez dans une maison un peu distinguée, le premier compliment est de vous prier de prendre le chocolat, qu'ils vous présentent dans des vases de coco avec de petits biscuits, dont ils ont toujours provision. »

Nous avons retrouvé quelques recettes du chocolat tel qu'on le faisait à cette époque, et l'on pourra juger, d'après les ingrédients employés, s'il devait être échauffant. Nous y voyons en effet figurer, outre le sucre et le cacao, toutes sortes d'épices, telles que le poivre d'Inde ou poivre rouge, « pour le rendre plus piquant, » la vanille, la cannelle, etc. On y ajoutait aussi du musc et de l'ambre gris ; ce dernier est recommandé comme le plus agréable : c'est probablement aussi celui que préférait la marquise de Pompadour, qui, d'après les mémoires de Mme Du Hausset, sa femme de chambre, « se faisoit servir du chocolat à triple vanille et ambré à son déjeuner. » Le P. Tomás Hurtado nous apprend même dans le cours de ses dissertations casuistiques que de son temps, on ajoutait à ces différents mélanges de l'anis et du sésame (alegría). Aujourd'hui le chocolat qu'on prend en Espagne est généralement préparé à la cannelle. C'est ainsi qu'on vous le sert toujours, si vous n'avez pas la précaution de le demander autrement.

Voici du reste la définition donnée par le *Diccionario de la Academia española : « Chocolat :* pâte composée de cacao, de sucre et de *cannelle.* »

Un voyageur du dix-septième siècle nous apprend, au sujet du chocolat, qu'il y avait alors en Espagne « des gens qui ne faisoient pas autre chose.... » « J'en ai vu, ajoute-t-il, qui en alloient faire chez les particuliers, et qui le faisoient fort bon. » Cet usage est encore aujourd'hui répandu dans presque toute la Péninsule, comme dans le midi de la France ; les *chocolateros* ambulants vont travailler à façon dans les familles ; ils apportent leur pierre, leur rouleau, etc., et on leur fournit le sucre, le cacao et les épices.

Qui croirait que l'inoffensif chocolat ait jamais joué un rôle aussi terrible que le poison des Borgia ? C'est pourtant ce que nous apprend Mme d'Aulnoy : « Il y a peu de temps qu'une femme de qualité ayant lieu de se plaindre de son amant, elle trouva le moyen de le faire venir dans une maison, dont elle étoit la maîtresse, et après lui avoir fait de grands reproches, dont il se deffendit foiblement parce qu'il les méritoit, elle lui présenta un poignard et une tasse de chocolat empoisonné, lui laissant seulement la liberté de choisir le genre de mort. Il n'employa pas un moment pour la toucher de pitié : il vit bien qu'elle étoit la plus forte en ce lieu ; de sorte qu'il prit froidement le chocolat, et n'en laissa pas une goutte. Après l'avoir bu, il lui dit : « Ce chocolat auroit été meilleur, si vous y « aviez mis plus de sucre ; car le poison le rend amer : « souvenez-vous-en pour le premier que vous accom-

derez. » Les convulsions le prirent presque aussitôt: .oit un poison très-violent, et il ne demeura pas une ıre à mourir. Cette dame, qui l'aimoit encore passionnément, eut la barbarie de ne pas le quitter qu'il fût mort. »

Brillat-Savarin a fait l'éloge du chocolat d Espagne. ı dames espagnoles du Nouveau-Monde, dit-il, l'aint jusqu'à la fureur, au point que, non contentes n prendre plusieurs fois par jour, elles s'en font ıvent apporter à l'église. On ne va pas jusque-là ıs la Péninsule, mais l'usage du chocolat y est trèsandu; on le regarde comme un aliment si bienfait, qu'on permet aux malades d'en prendre. On allait même plus loin autrefois: on attribuait toutes sortes de vertus au chocolat, et les médecins le prescrivaient même comme remède à leurs malades; c'est du moins ce que nous lisons dans le *Voyage d'Espagne par M. M****. «Je me trouvai un jour, dit-il, chez le surintendant des finances, qui étoit incommodé de vapeurs. Ses médecins traitoient cela de mal d'estomac et lui faisoient prendre quantité de chocolat; ils en prenoient aussi pour lui tenir compagnie.... »

Presque partout en Espagne le chocolat est bon; il est ordinairement très-épais, et le P. Escobar eût probablement hésité à le considérer comme une boisson. On ne vous sert jamais de cuillers; elles sont



Dans la venta, à Grajal. — Dessin de Gustave Doré.

ıplacées par de petits biscuits accompagnés d'un ınd verre d'eau. Les tasses sont si petites qu'on les ouvent comparées à des dés à coudre; on les appelle *ıras*, d'un ancien nom mexicain. Les *jícaras* ient des espèces de calebasses dont on se servait refois comme de tasses, et qui ont été remplacées la faïence et la porcelaine. Le mot *jicarazo* est ore en usage dans l'Amérique du Sud, notamment Guatemala, comme synonyme d'empoisonnement, ce que, lorsqu'on veut faire prendre du poison à ılqu'un, on le verse dans un *jícara de chocolate*.

En Espagne, la *jícara de chocolate* se sert le matin aux jeunes époux, comme chez nous autrefois le *chaudeau*, tasse de bouillon accompagnée de la rôtie. « Quand viendra, dit une chanson populaire espagnole, quand viendra ce jour, — Et cette heureuse matinée, — Où l'on nous apportera à tous les deux — Le chocolat dans notre lit ? »

¿ Cuando llegará aquel día
Y aquella feliz mañana,
Que nos lleven à los dos
El chocolate en la cama?

Baron Ch. Davillier.

(La suite à la prochaine livraison.)



Maragato marchand de châtaignes. — Dessin de Gustave Doré.

VOYAGE EN ESPAGNE,

PAR MM. GUSTAVE DORÉ ET LE BARON CH. DAVILLIER[1].

GALICE ET ASTURIES. — BURGOS.

1862. — DESSINS INÉDITS DE GUSTAVE DORÉ. — TEXTE INÉDIT DE M. LE BARON CH. DAVILLIER.

Le Vierzo. — Villafranca del Vierzo. — La Galice. — Lugo. — Les *Gallegos*. — Les *Segadores*. — Quelques plaisanteries sur les *Gallegos*. — L'accouchement du Galicien. — La *Gallegada*. — Saint-Jacques de Compostelle. — Les pèlerins. — Le *Camino francés*. — cathédrale de Santiago. — Oviedo. — Les reliques de la *Cámara Santa*. — Les Asturies. — *Don Pelayo*. — Covadonga. — L'inscription du roi Silo. — Le *Puerto de Pajares*.

Le chemin de fer qui doit mettre la Galice en communication avec la vieille Castille et le reste de l'Espagne s'arrête aujourd'hui à la station de Brañuelas, pauvre village à trente kilomètres environ d'Astorga. Nous montâmes dans le *coche-correo*, grande diligence qui partait pour Lugo; après avoir parcouru un pays des plus tristes, nous fûmes amplement dédommagés en traversant le Vierzo, une des contrées les plus pittoresques et les moins connues de l'Espagne. Le Vierzo est une vallée à peu près circulaire, de huit à dix lieues d'étendue, verte, ombragée, avec de grands bois de châtaigners et de noyers, de vastes champs de lin et des ruisseaux limpides; on se croirait presque transporté dans un coin de la Suisse ou du Dauphiné.

Nous rencontrâmes, comme nous montions une côte à pied, un *Maragato* qui conduisait à Léon une charretta pleine d'énormes châtaignes du Vierzo. Nous engageâmes la conversation en lui offrant un gros cigare, qu'il accepta sans cérémonie, mais à la condition que nous accepterions aussi de ses châtaignes; et il se mit à en bourrer nos poches. Ce trait peint parfaitement un des côtés du caractère du paysan espagnol, toujours fier et généreux. Après avoir traversé Ponferrada, nous arrivâmes à *Villafranco del Vierzo*, petite ville des plus pittoresques, dont l'ancien nom, — *Villo Froncorum*, vient, dit-on, de ce qu'elle servait de halte aux nombreux pèlerins français qui se rendaient à Saint-Jacques de Compostelle.

Le pays, extrêmement sauvage, devient de plus en plus accidenté : dans les villages où s'arrête la diligence, des jeunes filles nous offrent des verres d'eau, des fruits et du lait. Nous arrivons enfin à Lugo, ancienne ville romaine, dont les murailles ressemblent à celles d'Astorga, et dont le nom, comme celui de la ville de Lugo, près Ravenne, vient de *lucus*, en latin bois sacré. Nous sommes ici en pleine Galice, et nous pouvons étudier chez eux ces *Gollegos* que nous avions déjà vus à Madrid dans leur rôle de *mozos de cordel* (commissionnaires), et que nous avions souvent rencontrés sur les grandes routes, allant faire la moisson.

Chaque année, en effet, les laborieux et robustes enfants de la Galice partent de leur pays pour les différentes provinces de l'Espagne, où ils vont faire la *siego;* car la plupart sont moissonneurs, comme un grand nombre d'Asturiens sont domestiques ou porteurs d'eau. C'est ordinairement au mois de mai ou vers le commencement de juin que les *segadores gollegos* quittent leurs montagnes boisées pour aller affronter un soleil implacable dans les plaines où ils trouvent à peine un peu d'ombre et un filet d'eau.

Les Galiciens, qui ressemblent sur plus d'un point aux Auvergnats, sont comme eux très-économes, et n'épargnent pas leur fatigue pour rapporter au pays un petit pécule. De là sans doute cette chanson servant de légende à une image à deux *cuartos* que nous avons sous les yeux :

A matarse à trabajar
Viene el Gallego à la siega,
Para cien reales ganar.

« Il se tue à travailler, — Le Gallego, quand il vient faire la moisson, — Pour gagner ses cent réaux. »

Et comme ces braves gens aiment leur pays! Un jour, au milieu des plaines de la Manche, — c'était au bon temps des diligences, — nous nous approchâmes d'une douzaine de moissonneurs galiciens assis à peu de distance à l'ombre d'un olivier séculaire, et qui dévoraient d'un bon appétit leur frugal repas; nous leur parlâmes de Lugo, de Santiago, de leurs montagnes : aussitôt leurs visages grossiers s'illuminèrent, ils nous prirent les mains, et il fallut soulever la *bota* de cuir pour boire un filet de gros vin noir en honneur de la Galice.

Cette scène nous fit penser à une curieuse tapisserie, exécutée d'après un carton de Goya, que nous avions vue dans les appartements de la *Casa del Principe*, à l'Escoriel. Cette tapisserie représenta un groupe de *segadores gallegos*. A la droite de la composition, un moissonneur tend à un de ses compagnons une écuelle que celui-ci remplit de vin; les autres regardent en

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 289, 305, 321, 337; t. VIII, p. 353; t. X, p. 1, 17, 353, 369, 385, 401; t. XII, p. 353, 369, 385, 401, 417; t. XIV, p. 353, 369, 385, 401; t. XVI, p. 305, 321, 337, 353; t. XVIII, p. 289, 305, 321, 537; t. XX, p. 273, 289, 305, 321; t. XXII, p. 177, 193; t. XXIV, p. 337, 353.

riant le buveur, dont la face rubiconde et les vêtements en désordre donnent à penser qu'il n'en est pas à sa première rasade. Au milieu, une jeune femme donne le sein à son enfant, et à gauche un vieux moissonneur fait la sieste, étendu sur des gerbes de blé; des chevaux dépiquent, en les foulant sous leurs pieds, les épis de blé couchés sur le sol, et dans le fond on aperçoit des champs déjà dépouillés de leur moisson. C'est sans doute en rencontrant dans la Manche des moissonneurs galiciens que le célèbre peintre espagnol aura trouvé le sujet de cette composition.

Malgré leur honnêteté proverbiale et leurs autres bonnes qualités, les Galiciens ont été de tout temps un objet de risée pour les autres Espagnols. Pauvres Gallegos! Comme les Auvergnats chez nous, on les tourne en ridicule partout : dans les chansons, dans les *sainetes*, dans les images populaires; un peu plus, leur nom serait une injure, et qui dit *Gallego* dit à peu près grossier ou ignorant.

Nous avons dit que les chansons populaires n'épargnent pas ces Béotiens de l'Espagne; voici d'abord un quatrain qui les accuse d'aimer trop le vin :

Los Gallegos en Galicia
Dicen que no beben vino,
Y con el vino que beben,
Puede moler un molino!

« Les Galiciens en Galice — Disent qu'ils ne boivent pas de vin, — Et avec le vin qu'ils boivent, — On ferait tourner un moulin! »

Los Gallegos en Galicia
Cuando van en procession,
Llevan un gato por santo
Y una vieja por pendon.

« Les Galiciens en Galice — Quand ils vont en procession, — Portent un chat au lieu de saint, — Et une vieille pour bannière. »

Los Gallegos en Galicia
Cuando se van á casar,
Llevan la tripilla llena
De mendruguiltos de pan.

« Les Galiciens en Galice, — Quand ils vont se marier, — Ont le ventre rempli — De vieux croûtons de pain. »

Et il y a une infinité de couplets de ce genre, commençant invariablement par le même vers.

Voici encore un couplet qui rappelle quelque peu cette plaisanterie si connue : « Ni hommes ni femmes, tous Auvergnats! »

Anoche en la ventana
Vi un bulto negro,
Pensando que era un hombre...
Y era un Gallego!

« Cette nuit, à la fenêtre, — Je vis une masse noire; — Je pensais que c'était un homme,... — Et c'était un Gallego! »

Dès le seizième siècle, ces pauvres Galiciens étaient déjà fort maltraités dans les proverbes : on disait, — et ce n'était pas peu dire, — qu'il valait mieux être More que Galicien : témoin ce passage d'une comédie (*Mari-Hernandez la Gallega*) d'un ancien poëte espagnol bien connu, Tirso de Molina :

.... Moro es el conde
Y aun peor, si el refran miras
De : Antes Moro que Gallego!

« .... Le comte est More — Et encore pis, si tu considères le proverbe : — Plutôt More que Galicien! »

Antes brujo que Gallego,
Antes Gallego que fraile...

« Plutôt sorcier que Gallego, — Plutôt Gallego que moine, »

dit encore une ancienne *copla* du *Cancionero popular*.

Nous avons sous les yeux une de ces feuilles volantes que les *romanceros* vendent moyennant deux *cuartos* dans presque toutes les villes d'Espagne, et dont le sujet rappelle un peu cette amusante plaisanterie d'Edmond About, intitulée : *Le Cas de M. Guérin*; elle porte le singulier titre de « *Parto del Gallego* (l'Accouchement du Galicien), *satirica* nouvelle, joyeuse et divertissante, sur ce qui arriva à Cadiz à un Galicien inquiet de se voir en mal d'enfant, et sur les péripéties de son prétendu accouchement. »

Le Galicien en question était depuis plusieurs années au service d'un droguiste d'humeur joviale; la femme de son maître était enceinte, et voyant les soins et les attentions dont elle était entourée, il demanda à Rosita, la servante, si elle ne connaissait pas quelque breuvage au moyen duquel il pourrait se trouver dans la même position que sa maîtresse. « Ah! *pardiez*, si j'arrive à cette intéressante position, quelle heureuse existence, et comme on aura soin de moi! Je me régalerai de saucisses, de pâtés, de viandes rôties : lièvres, cailles, dindons, poulets, pigeons, perdrix, chapons, lapins, rien ne me manquera : je serai le roi des Gallegos! »

La servante conte la chose au droguiste, et l'on va trouver un voisin, don Justo, le *boticario*, qui prépare un breuvage pour l'innocent; le pharmacien, un rusé compère, a même la précaution de se faire payer d'avance. Ici prennent place quelques scènes que nous passons, car elles dépassent de beaucoup les hardiesses du *Malade imaginaire*. Cependant le Gallego commence à sentir certaines douleurs; on le met au lit, et bientôt, au milieu de ses cris et de ses contorsions, on en retire un énorme lézard enveloppé de langes comme un enfant nouveau né, et qu'on avait préparé pour la circonstance. « Est-ce un garçon, ou une fille? » demande le Galicien; et on lui présente pour toute réponse l'animal, qui sort la tête, et le mord à belles dents. Cette plaisanterie, du reste, n'est pas nouvelle en Espagne : nous avons vu, il y a quelques années, un aveugle qui criait dans les rues de Madrid un *papel* qui donnait les détails de l'accouchement d'un sergent, — .... *cuenta y razon del parto de un sargento*.

On parle dans la Galice un dialecte, ou pour mieux

dire un patois particulier, où les *o* sont remplacés par *u*, et qui a beaucoup d'analogie avec le portugais, ce qui s'explique facilement, puisque les deux pays sont limitrophes. Un de nos amis, qui habite les environs de Santiago, nous faisait remarquer, à ce sujet, une particularité assez curieuse : c'est que les Portugais de la frontière de Galice n'aiment pas qu'on leur parle le patois de ce pays, parce qu'il leur semble comme la caricature de leur propre langue.

Nous avons déjà parlé, en passant en revue les diverses danses d'Espagne, entre autres, de la *Gallegade*, qui a tant de succès sur les théâtres d'Espagne, et qui entre souvent dans le programme du *baile nacional*[1]. Nous avons dit aussi ce qu'était le *Magoste*, cette fête qui se célèbre tous les ans en Galice et dans la province de Léon, à l'occasion de la récolte des châtaignes. C'est là qu'on voit les fraîches et jolies *Gallegas*, dans leurs habits de fête, danser au son de la *gaita;* car en ce pays il n'y a pas de fête sans cornemuse. On voit même à Santiago, lors de la fête du *Corpus*, des *gaiteros* accompagner la procession.

Santiago, plus connu en français sous le nom de Saint-Jacques de Compostelle, est le plus ancien et le plus fameux pèlerinage de l'Espagne. On sait que saint Jacques est le patron de l'Espagne, et que *Santiago!* était le cri de guerre des Espagnols du moyen âge, comme *Montjoye! Saint-Denis!* celui des Français. D'après la légende, l'apôtre, quand il se rendit en Espagne, débarqua à Padron, à quelques lieues de Santiago. Au neuvième siècle, une étoile montra miraculeusement la place où était son corps, et on le transporta à la ville, qui reçut le nom de *Campus stellæ*, le Champ de l'Etoile. Au moyen âge, l'affluence des pèlerins était énorme, et elle est encore considérable aujourd'hui. Ceux qui venaient de France étaient très-nombreux, de là le nom de *camino francés* donné au chemin qu'ils prenaient : il y a même un vieux refrain qui dit :

Camino francés
Gato por res.

Littéralement :

Chemin français, — Du chat pour du bétail.

ce qui ferait supposer que les pèlerins n'étaient pas très-difficiles sur la nourriture.



Gallega (Galicienne) en costume de fête. — Dessin de Gustave Doré.

La ville de Santiago, autrefois capitale de la Galice, n'a guère de remarquable que sa fameuse église. Elle est entourée de montagnes, et le climat y est fort humide, si l'on en croit le dicton qui l'appelle *el orinal de España*, —surnom qu'elle partage avec la capitale de la Normandie.

La cathédrale de Santiago, une des plus anciennes et des plus remarquables d'Espagne, date du douzième siècle ; son plan, qui présente la forme d'une croix régulière, rappelle celui de Saint-Sernin de Toulouse, qui lui a, dit-on, servi de modèle. La partie que nous admirâmes le plus est le *pórtico de la Gloria*, magnifique portail orné de nombreuses figures en relief, qui paraissent vivantes. Au sommet on voit la statue du Sauveur, et au-dessous celle de l'apôtre saint Jacques. Ce chef-d'œuvre du *maestre Mateo* a été surmoulé pour le *South-Kensington Museum* de Londres, où nous l'avons vu mettre en place, il y a un an.

Le corps de saint Jacques occupe encore, assure-t-on, son ancienne place ; à la droite du saint, qui est représenté en pèlerin, nous lûmes l'inscription : *Hic est corpus Divi Jacobi Apostoli et Hispaniorum Patroni*. Les reliques du saint étaient autrefois l'objet des plus étranges croyances : « On prétend, dit Mme d'Aulnoy, que l'on entend à son tombeau un cliquetis comme si

1. Voy. t. XVI, p. 305.



Le *Mercado de la Llendre*, à Burgos. — Dessin de Gustave Doré

c'étoit des armes qu'on frappât les unes contre les autres, et ce bruit ne se fait que lorsque les Espagnols doivent souffrir quelque grande perte ... »

La *Capilla de los Reyes*, appelée aussi *el Relicario*, est une des plus riches d'Espagne, et le catalogue, imprimé en latin, en espagnol et en français, est distribué aux visiteurs.

Il y a là des pièces extrêmement intéressantes, qui nous apprirent à connaître l'orfévrerie espagnole antérieure au dixième siècle.

La cathédrale d'Oviedo, malgré ses dimensions restreintes, est un édifice d'une grande élégance, qui renferme de curieux détails; mais la partie la plus intéressante est la *Cámara Santa*, qui contient autant de reliques, dit-on, que toutes les églises d'Espagne réunies. Pour donner une idée exacte de ses richesses en ce genre, nous traduirons la notice imprimée qui se vend dans l'église avec le sceau de l'évêque, et qui porte le titre de : *Breve sumario de las santas reliquias que en la Cámara Santa de Oviedo se veneran*, c'est-à-dire « Résumé sommaire des saintes reliques que l'on vénère dans la Chambre Sainte d'Oviedo. »

« A tous et à chacun des fidèles chrétiens qui les présentes lettres verront, savoir faisons: Que Dieu Notre Seigneur, par son admirable puissance, transporta un certain coffre (*arca*) fait d'un bois incorruptible par les disciples des Saints Apôtres, de la Ville sainte de Jérusalem en Afrique, de l'Afrique à Carthagène en Espagne, de Carthagène à Séville, de Séville à Tolède, de Tolède au Monte Sacro, dans les Asturies, et de là à cette sainte Église du S. Sauveur d'Oviedo, où le dit coffre fut ouvert; les fidèles y trouvèrent alors un grand nombre de coffrets d'or, d'argent, d'ivoire et de corail, qu'ils ouvrirent avec une grande vénération, et ils virent, attachés à chaque relique, certains diplômes qui en indiquaient clairement la provenance.

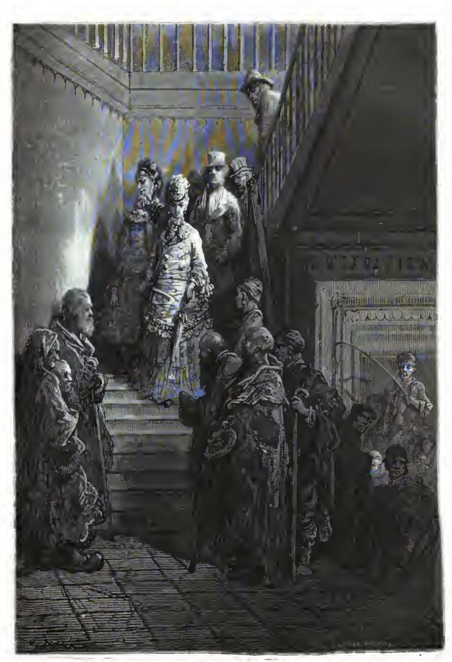
« Ils y trouvèrent la plus grande partie du drap avec lequel le Christ, notre Rédempteur, fut enseveli dans le sépulcre, et son précieux suaire teint de son très-saint sang; — Une grande partie de la vraie Croix; — Huit épines de sa couronne sacrée; — Un morceau du roseau que les Juifs lui mirent dans la main en guise de sceptre; — Un morceau de sa tunique; — Un fragment de son tombeau; — Un lambeau des langes qui l'enveloppaient dans la crèche; — Du pain de la Sainte Cène; — De la manne que Dieu fit pleuvoir pour les enfants d'Israël; — Une image du Christ sur la Croix, une des trois que Nicodème fit à sa ressemblance; — Un grand morceau de la peau de saint Barthélemy, apôtre; — La chasuble que la Reine des Cieux donna à Saint Ildephonse, archevêque de Tolède; — Du lait de la Mère de Dieu elle-même (leche de la misma Madre de Dios); — De ses cheveux et une partie de ses vêtements; — Un des trente deniers que reçut Judas quand il vendit N. S. Jésus-Christ; — De la terre que notre Rédempteur foulait aux pieds avant de monter aux cieux, et quand il ressuscita Lazare; — Un fragment du manteau du prophète Élie, du front et des cheveux de saint Jean-Baptiste; — Des cheveux avec lesquels la bienheureuse Madeleine essuya les pieds du Christ; — Un des rameaux d'olivier que le Christ tenait à la main lorsqu'il entra dans Jérusalem; — Un morceau de la pierre sur laquelle était assis Moïse, quand il jeûna sur le mont Sinaï; — Un fragment de la baguette avec laquelle le même Moïse sépara les eaux de la Mer Rouge; — Un morceau du poisson grillé et du gâteau de miel que Notre Seigneur mangea avec ses disciples quand il leur apparut après sa résurrection; — La sandale ou semelle du pied droit de l'apôtre saint Pierre, et une partie de la chaîne de sa prison; — Un couteau de la roue avec laquelle fut martyrisée sainte Catherine; — L'escarcelle de saint Pierre et celle de saint André. — Des reliques des saints Prophètes, Martyrs, Confesseurs et Vierges sont conservées ici, et il y en a un si grand nombre que Dieu seul le sait.

« Tels sont les dons accordés à cette Église par la miséricorde divine, en fortifiant la religion chrétienne, et en nous délivrant de l'esclavage des Sarrasins. En témoignage de quoi nous, Doyen et Chapitre de la sainte Église d'Oviedo, avons fait délivrer et délivrons les présentes. »

Oviedo est la capitale de la province de ce nom, et la principale ville des Asturies, un des pays les plus accidentés et les plus sauvages de la Péninsule. C'est des montagnes abruptes de l'ancien *Principado de Asturias* que descendent chaque année ces *mozos de cordel* et ces *aguadores*, au bonnet en pointe et au pantalon court d'où sort un caleçon de toile, tels que nous les avons vus à Madrid. Pélage, premier roi des Asturies, que les Espagnols appellent *Don Pelayo*, défendit avec succès ce pays contre les Arabes. C'est dans les défilés de Covadonga, à douze lieues d'Oviedo, qu'il les arrêta avec mille hommes contre vingt mille, — quelques historiens disent même trois cent mille. Aussi regarde-t-on Covadonga comme le berceau de l'indépendance espagnole.

> Covadonga, el sitio triunfante,
> Cuna que fué de la insigne España.

Les Asturies, seule province où ne s'exerça jamais la domination musulmane, sont encore peu connues à cause de la difficulté des communications. C'est le pays de l'Espagne où l'on retrouve le plus de souvenirs des Goths. Quelques églises qui remontent au neuvième siècle, sont très-intéressantes sous le rapport de l'architecture et des inscriptions. Voici une des inscriptions les plus curieuses : elle porte le nom d'un des successeurs de Don Pelayo, le roi Silo, qui régnait dans les Asturies vers la fin du neuvième siècle; nous la tenons d'un de nos amis d'Oviedo; elle a été relevée à Santiyanes de Pravia, à six lieues de cette ville, et est célèbre dans le pays. Elle se compose des mots : *Silo princeps fecit*, qu'on peut lire de



Les mendiants dans l'escalier de la *Fonda*. — Dessin de Gustave Doré.

beaucoup de manières différentes en partant toujours du centre :


T I C E F S P E C N C E P S F E C I T
I C E F S P E C N I N C E P S F E C I
C E F S P E C N I R I N C E P S F E C
E F S P E C N I R P R I N C E P S F E
F S P E C N I R P O P R I N C E P S F
S P E C N I R P O L O P R I N C E P S
P E C N I R P O L I L O P R I N C E P
E C N I R P O L I S I L O P R I N C E
P E C N I R P O L I L O P R I N C E P
S P E C N I R P O L O P R I N C E P S
F S P E C N I R P O P R I N C E P S F
E F S P E C N I R P R I N C E P S F E
C E F S P E C N I R I N C E P S F E C
I C E F S P E C N I N C E P S F E C I
T I C E F S P E C N C E P S F E C I T

Ces singulières inscriptions furent aussi à la mode dans d'autres pays, témoin celle, beaucoup plus simple, il est vrai, relevée au château de Rochemaure, sur les bords du Rhône. Elle consiste en une devise de trois mots : *Sator opera tenet* (littéralement : le semeur tient son ouvrage, — ou : comme on sème, on récolte). En lisant de droite à gauche, de haut en bas, et réciproquement, on retrouve toujours le même sens, comme dans l'inscription du roi Silo :

S A T O R
A R E P O
T E N E T
O P E R A
R O T A S

Les Asturies, une des provinces les plus sauvages de l'Espagne, ne sont mises en communication avec la province de Léon que par une seule route praticable pour les diligences. C'est naturellement celle que nous prîmes pour retourner à Léon. Nous passâmes sans encombre le fameux *Puerto de Pajares*, cet étroit défilé qui sépare les deux provinces. Pendant la mauvaise saison, ce *puerto* est encombré de neiges ; il arrive même quelquefois que la digilence ne peut continuer son chemin, et que les voyageurs sont obligés de coucher à la *posada*. C'est du moins ce que nous assura le *mayoral*, qui nous fit voir des bornes destinées à indiquer la route quand la neige est trop haute, tout comme sur le Simplon ou le Mont-Cenis. Beaucoup de personnes se figurent à tort que le climat de l'Espagne est toujours doux et tempéré : nous avons déjà dit que nous avons vu l'étang du *Buen-Retiro*, à Madrid, sillonné par de nombreux patineurs.

Le *Puerto de Pajares* passé, nous ne tardâmes pas à arriver à la Pola de Gordon, une petite station où s'arrête aujourd'hui le chemin de fer qui doit être prolongé jusqu'à Oviedo. Une heure après nous étions de retour à Léon, et le lendemain, après avoir salué en passant la belle cathédrale de Palencia, nous arrivions dans l'ancienne capitale de la vieille Castille.

Burgos. — Le climat. — La *Plaza de la Libertad*. — Les Castillans. — Des *monteras* espagnoles, considérées dans leurs rapports avec les casques. — Guenilles et haillons. — Les *Pobres de Solemnidad*. — Le *Mercado de la Liendre*. — Un poëte espagnol et les *piojos*. — L'éloge de la puce. — Le poëte Cetina et les *pulgas*. — *Seguidillas* philosophiques chantées par un mendiant. — La *Casa del Cordon*. — L'Ayuntamiento. — Les os du Cid et de Chimène.... en *bouteille*.

Il est dix heures du soir ; le train s'arrête : nous sommes à Burgos. Des gens en guenilles se disputent nos bagages : nous les confions à l'omnibus de la *fonda del Norte*, que nous préférons à celle de la *Rafaela*.

Dès le matin nous parcourons la ville. Le froid est très-vif, quoique le ciel soit bleu et le soleil brillant ; nous sommes cependant au mois d'octobre ; mais Burgos, situé au milieu d'une plaine très-élevée, est un des endroits les plus froids de l'Espagne. Nous nous souvenons d'y avoir vu deux pieds de neige au mois de novembre. L'Arlanzon, une petite rivière presque à sec pendant l'été, y gèle quelquefois l'hiver. Andrea Navagiero, qui visita Burgos en 1523, dit que cette ville lui parut aussi triste que son ciel, souvent chargé de nuages ; aussi disait-on que Burgos portait le deuil pour toute la Castille : *Traia duelo por toda Castilla*.

C'est sur la *Plaza de la Libertad*, entourée de portiques couverts, que les habitants se réunissent. C'est là qu'il faut voir le vrai Castillan, embossé dans sa mante, se chauffer philosophiquement au soleil, à l'abri du vent. « Pourvu qu'il ait, dit la chanson populaire, — Du vin, de l'ail, du blé et de l'orge, — Il ne quitte pas la place en juillet, — Ni son manteau en janvier : »

En teniendo el Castellano
Vino, ajos, trigo y cebada,
No deja la plaza en julio,
Ni en enero la espa.

C'est sur cette place qu'il faut voir, les jours de marché, les paysannes des environs avec leurs jupons d'un jaune éclatant, et les paysans coiffés de leur *montera* de poil. Cette coiffure, très-ancienne, qui leur donne un aspect farouche, a un faux air de casque. Ponz faisait déjà la même remarque au siècle dernier : « Le peuple, dit-il, dans son *Viage de España*, est le meilleur dépositaire des coutumes et des usages anciens. La variété des *monteras* portées par les habitants des diverses provinces de l'Espagne ne représente, suivant moi, que la figure des anciens morions, salades, cabassets et autres casques en usage à différentes époques, depuis la domination romaine jusqu'à l'expulsion définitive des Mores. Ce peuple, presque entièrement militaire, a conservé dans son costume non-seulement l'image vivante des casques dans ses *monteras*, mais encore celle de toutes ses anciennes armures dans les *coletos* (espèce de pourpoint), dans ses *polaynos* (longues guêtres de drap), *abarcas* (espèce de guêtres), et jusque dans ses *alpargatas*. Qu'on en-



Les *Pobres de Solemnidad*, à Burgos. — Dessin de Gustave Doré.



Le Santo Cristo (cathédrale de Burgos). — Dessin de Gustave Doré.

Cordon est une des plus intéressantes. On lui a donné ce nom à cause d'un *cordon* sculpté en relief autour de la porte d'entrée, décoration très-originale empruntée aux armes du *Condestable de Castilla*, qui la fit construire. L'*Arco de Santo-Mario*, construit sous Charles-Quint, et qui fait face à l'*Espolon*, la promenade à la mode, est curieux à cause de ses statues représentant des hommes d'armes dans le costume du temps. Quant à l'*Ayuntamiento*, c'est un édifice fort ordinaire, mais on nous fit voir, dans une des salles, des os du Cid et de *doña Ximena* (Chimène), conservés.... dans une bouteille (ô profanation!) placée dans une vulgaire vitrine en noyer.

Mais hâtons-nous d'entrer dans la cathédrale, le monument qui fait la gloire de Burgos.

La cathédrale de Burgos. — Une porte en bois sculpté. — Les stalles du chœur. — La *Capilla del Condestable*. — Ses tombeaux. — Un escalier monumental. — La *Capilla del Santo Cristo*. — Traditions et légendes. — Un Christ recouvert de peau humaine. — Le *Papa-moscas de Burgos*. — Une vierge de Sébastien del Piombo. — Le *Cofre del Cid*. — Deux Juifs accommodants.

La cathédrale de Burgos, qui date presque entièrement de la fin du quinzième siècle, est unique en Espagne pour la légèreté de la construction et la richesse de ses détails : malheureusement il est difficile de juger de l'ensemble à l'extérieur, à cause des constructions qui l'entourent de tous côtés. L'entrée principale donne dans la *calle* de *Lain-Calvo* (nom emprunté aux chroniques du Cid). Nous montons un haut escalier fermé par une énorme grille de fonte moderne, faite il y a quelques années à Victoria, et nous pénétrons dans l'église après avoir soulevé la lourde portière de cuir qui en ferme l'entrée. La première chose qui nous frappe, c'est une porte à deux battants, en noyer sculpté, qui donne entrée dans le cloître, et où sont représentés saint Pierre et saint Jean, Adam et Ève, et l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem. Ce chef-d'œuvre d'un *entallador* inconnu du quinzième siècle a inspiré à Théophile Gautier un enthousiasme que partageront tous les amateurs : « Les jambages et les portants sont chargés de figurines délicieuses, de la tournure la plus élégante et d'une telle finesse, que l'on ne peut comprendre qu'une matière inerte et sans transparence comme le bois se soit prêtée à une fantaisie si capricieuse et si spirituelle. C'est assurément la plus belle porte du monde après celle du baptistère de Florence, par Ghiberti, que Michel-Ange, qui s'y connaissait, trouvait digne d'être la porte du paradis. Il faudrait mouler cette admirable page et la couler en bronze, pour lui assurer l'éternité dont peuvent disposer les hommes. »

Le chœur est orné d'une centaine de stalles, également en noyer sculpté, avec des ornements de marqueterie dans le goût de l'*intarsiatura* qu'on voit souvent dans les églises italiennes de la renaissance. Ces stalles, qui sont datées de 1497 à 1512, peuvent compter parmi les plus belles qu'il y ait en Espagne. Nous en dirons autant de la *rejo* de fer forgé et ciselé, grille gigantesque qui ferme la *Capilla del Condestable*, et qui passe pour le chef-d'œuvre de Cristobal Andino, contemporain de Juan Francés, et un des premiers *rejeros* espagnols. Cette chapelle du Connétable est d'une richesse qui défie toute description.

Nous remarquâmes à côté du tombeau du connétable un énorme bloc de marbre carré qu'on suppose avoir été destiné à en former la base, et qui pèse, si nous en croyons l'inscription peinte sur le bloc, 2695 *arrobas*, c'est-à-dire environ 35 000 kilogrammes. Faisons observer en passant que ce bloc n'est pas en jaspe, comme l'ont écrit plusieurs auteurs, qui ont mal traduit le mot espagnol *jaspe*, dont la vraie signification correspond au français *brèche*, ou marbre de différentes couleurs. Le vrai jaspe est une matière précieuse dont il n'existe pas, que nous sachions, de morceau qui atteigne un mètre.

Le dôme, en lanterne, est de ce travail que les Espagnols appellent *cresteria*, du mot *cresta*, qui signifie crête ; c'est festonné, fouillé, découpé à jour comme de la guipure. Nulle part peut-être l'architecture du quinzième siècle n'a atteint une aussi merveilleuse légèreté. N'oublions pas, dans le transsept du nord, un escalier double, dont on attribue la construction à Diego de Siloé, sculpteur et architecte de Burgos. C'est une merveille d'élégance, et nous le recommandons aux peintres comme fond de tableau pour une procession.

Une des chapelles les plus curieuses de la cathédrale est celle du *Santo Cristo*. Le Santo Cristo de Burgos est célèbre dans toute l'Espagne pour ses innombrables miracles. La légende rapporte qu'il fut trouvé naviguant dans la baie de Biscaye, par un marchand de Burgos qui revenait de Flandre. On le porta au couvent des Augustins de cette ville, où Mme d'Aulnoy raconte l'avoir vu : « On ne l'aperçoit, dit-elle, qu'à la lueur des lampes qui sont sans cesse allumées ; il y en a plus de cent, les unes sont d'or et les autres d'argent, d'une grosseur si extraordinaire, qu'elles couvrent toute la voûte de cette chapelle. Il y a soixante chandeliers d'argent plus hauts que les plus grands hommes, et si lourds qu'on ne les peut remuer à moins que de se mettre deux ou trois ensemble. Ils sont rangés à terre des deux côtés de l'autel, ceux qui sont dessus sont d'or massif. L'on voit entre deux des croix de même garnies de pierreries et des couronnes qui sont suspendues sur l'autel ornées de diamants et de perles d'une beauté parfaite.... On m'a conté que de certains religieux de cette ville le volèrent autrefois, et l'emportèrent, et qu'il fut retrouvé le lendemain dans sa chapelle ordinaire, qu'alors ces bons moines le remportèrent à force ouverte une seconde fois, et qu'il revint encore ; quoi qu'il en soit, c'est une des plus grandes dévotions de l'Espagne. »

Autrefois le *Santo Cristo* était caché sous trois rideaux brodés de perles et de pierreries. On ne les ouvrait qu'au son des cloches, dans les grandes cérémonies, et pour les personnes distinguées. C'était jadis



Le chœur de la cathédrale de Burgos. — Dessin de Gustave Doré.

un usage général, en Espagne, de couvrir de plusieurs voiles les images les plus vénérées, et de ne les montrer au peuple qu'avec un certain mystère. Un prédicateur du dix-septième siècle, Fray Diego Niseno, dit que « Dieu a besoin de ces artifices (*necessito Dios de estas industrias*) pour augmenter et tenir en haleine la dévotion des fidèles. » Aujourd'hui la chapelle est ouverte, et le Christ exposé à tous les regards. On croyait jadis qu'il suait tous les vendredis, et que sa barbe croissait régulièrement, comme s'il eût été vivant ; on ajoutait même qu'il était recouvert d'une peau humaine. Le sacristain ne voulut pas nous garantir ce dernier fait, mais il nous affirma qu'il avait vu plusieurs fois le Christ remuer la tête et les bras.

Ayant obtenu la permission de monter sur un escabeau placé au-dessus de l'autel, il nous fut facile de voir de près et de toucher le *Santo Cristo*. C'est un Christ de grandeur naturelle en bois sculpté et peint; bien qu'on prétende qu'il est l'ouvrage de Nicodème, nous l'attribuerions plutôt à quelque sculpteur *notu. artiste* de la fin du seizième siècle, tel que Gregorio Hernandez. Les pieds et les mains sont réellement couverts de peau humaine un peu ridée : on dirait des gants tendus sur un moule. Les ongles, qui adhèrent encore à la peau, ne laissent pas le moindre doute ; ceux des pieds sont en partie rongés, mais ceux des mains sont beaucoup mieux conservés. La tête, inclinée sur l'épaule, est également en bois, avec la barbe et les cheveux naturels ; elle est reliée au buste au moyen d'une peau parfaitement adaptée ; quand on la relève, elle retombe naturellement, et il en est ainsi des bras, qui sont aussi attachés aux épaules de la même façon. Est-ce aussi la peau d'un homme? Nous ne saurions l'affirmer, mais nous le croyons, à cause de l'analogie qu'elle présente avec celle des pieds et des mains. Quant à celle-ci, nous pouvons d'autant mieux assurer que c'est bien une peau humaine, que nous l'avons, avec Doré et une autre personne, vue de nos yeux et touchée de nos mains. Les amateurs de singularités peuvent donc placer le *Santo Cristo* de Burgos à côté des fameuses reliures en peau humaine.

Le sacristain nous fit remarquer au-dessus du chœur, près de l'horloge, une figure bien connue du peuple de Burgos sous le nom de *Papa-moscas*, c'est-à-dire littéralement le gobe-mouches, un livre de plain-chant à la main, et dans l'attitude d'un homme qui chante. Toutes sortes de fables circulent sur son compte parmi le peuple : il aurait été autrefois de chair et d'os; il serait l'ouvrage du diable, etc. Quoi qu'il en soit, le *Papa-moscas*, comme les anciens *Jacquemarts* de nos clochers, sonnait les heures avec accompagnement de gestes et de cris ; mais il paraît qu'il attirait tellement l'attention des assistants au détriment des offices, qu'un beau jour le chapitre le réduisit à l'immobilité.

Il nous restait à voir le cloître; après l'avoir visité, nous entrâmes dans une pièce qui précède la salle capitulaire, et nous remarquâmes accroché au mur à gauche, un vieux coffre de bois vermoulu, tout bardé de ferrures, supporté au moyen de deux potences de fer et retenu par une chaîne.

Nous étions devant l'ancien coffre du Cid Campeador, que les chroniques et les légendes ont rendu si célèbre. Suivant les uns, il contenait autrefois l'autel portatif qui suivait le héros espagnol dans ses campagnes contre les Arabes ; d'autres prétendent qu'on y conservait un tronçon de son épée ; enfin, ce modèle des chevaliers chrétiens s'en serait servi pour jouer à deux Juifs un certain tour qui, de nos jours, pourrait conduire en police correctionnelle. Voici ce que raconte la légende : Un jour que le *Campeador* avait besoin d'argent, il fit venir deux usuriers juifs nommés Rachel et Bidas, et leur emprunta une forte somme, en leur donnant pour gage le coffre en question, dont le poids était énorme, et qu'il leur assura être plein de bijoux précieux. On s'étonnera peut-être de voir un si grand personnage emprunter ainsi à des Juifs ; citons l'exemple de deux rois de Castille : Alphonse X, qui envoya sa couronne en gage au roi de Maroc, et Henri III, qui vendit, assure-t-on, son manteau faute d'argent. Les Juifs, pleins de confiance, comptèrent l'argent au Cid et emportèrent son coffre qui, au lieu de bijoux, ne contenait que du sable. Il est vrai que le Cid remboursa, à l'époque fixée, capital et intérêts ; néanmoins il faut avouer que les Juifs de ce temps-là se montraient plus confiants que bien des chrétiens d'aujourd'hui, et que les Espagnols d'autrefois avaient vraiment tort de persécuter et de brûler des hérétiques d'une pareille naïveté, et des usuriers d'aussi bonne composition.

Le clergé de la cathédrale de Burgos. — La musique dans les églises d'Espagne. — Les oiseaux dans les églises d'autrefois : les serins, les alouettes et les corbeaux. — La légende de Saint-François. — Une séguidille populaire. — Encore les processions religieuses : les *Pasos* et la *Corpus*. — Les tapisseries aux balcons. — Les drames religieux. — Un dialogue entre le grand prêtre Anne et Judas. — Les processions *de porfia*. — Un fanfaron andalous et le Saint-Sacrement.

La cathédrale de Burgos n'avait autrefois de rivales, sous le rapport de la richesse, que celles de Tolède et de Séville. Son clergé était extrêmement nombreux ; aussi Victor Hugo a-t-il été vrai en disant dans une de ses *Orientales* :

Burgos de son chapitre étale la richesse.

Il faut ajouter cependant que, depuis que le poëte a écrit ces lignes, les événements qui se sont succédé en Espagne ont bien diminué la richesse du clergé et le nombre de ses membres.

« Le service divin, lisons-nous dans le *Fidèle Conducteur pour le voyage en Espagne* (1654), y est chanté par cinq chœurs différents, sans qu'ils s'interrompent les uns les autres. » Si les chœurs sont moins nombreux aujourd'hui, ils ne laissent pas d'être fort bons, et nous en dirons autant des orgues. Du reste, la place d'organiste à Burgos comme dans les autres villes

d'Espagne, est donnée à la suite de concours qu'on nomme *oposiciones*.

Les anciens voyageurs parlent souvent de la musique des églises espagnoles. Suivant l'*Inventaire général des plus curieuses recherches des royaumes d'Espagne*, publié à Paris en 1615, la « Chapelle de sa Majesté » possédait, outre les maîtres de chapelle et de musique, douze enfants de chœur et quarante-cinq chantres, sans compter les « souffleurs d'orgue », six violons, et « deux ioüeurs de cornet à bouquin ». Les *panderos* et les airs de danse figuraient même dans la musique religieuse, si nous en croyons un voyageur du dix-septième siècle. « J'allay, dit Bertaut, à la messe de minuit aux cordeliers (de Valladolid), et aussi tost qu'on ouvrit les portes de l'église, où une infinité de peuple attendoit, j'entendis les tambours de basque, qui s'accordoient avec les orgues, qui jouoient une *chacone*... » Dans l'*État présent d'Espagne* (1700), qui est plutôt un pamphlet qu'une relation de voyage, on mentionne, après une vive critique de la musique d'église, les cornets à bouquin dont nous venons de parler : « ... Leur grande messe se dit en musique. Ils ont naturellement beaucoup de disposition à chanter mal, et pour peu qu'ils veuillent donner d'agrément à leur voix, on aimeroit autant entendre jurer des chats.

« Pour soutenir une si charmante musique, ils se servent d'un cornet à bouquin, qui n'entonne au plus qu'une douzaine de notes, et qui les répète continuellement. Les serins qui sont dans toutes les églises en quantité, font une symphonie glapissante, beaucoup plus agréable que leur chant. » Et le P. Caïmo, parlant de la cathédrale de Sigüenza : « J'y ai entendu un chœur nombreux de musiciens, qui chantoient alternativement : il me sembloit entendre des cigales.... »

Bon nombre d'anciens voyageurs parlent des oiseaux qu'on élevait autrefois dans les églises d'Espagne. « Dans la première église où j'entrai, étant à Antequera, dit un voyageur du siècle dernier, j'entendis de toute part le chant des oiseaux. Je cherchois à découvrir l'habitation qu'ils avoient pu se faire dans ce lieu saint et fréquenté, lorsque j'aperçus plusieurs cages suspendues dans les diverses chapelles où l'on force les serins et les alouettes à chanter les louanges du Seigneur. »

On lit aussi dans les *Délices de l'Espagne*, d'Alvarez de Colmenar, un passage à ce sujet : « Outre la musique des voix et des instruments, on a encore dans cette église celle de divers petits oiseaux, comme rossignols, serins et autres, qu'on y tient enfermés dans des cages peintes et dorées. » Baretti, après s'être plaint du bavardage des femmes dans les églises de Madrid, ajoute : « Je ne conçoie pas comment on peut être recueilli un moment pendant ce chuchotement universel, *souvent accompagné du chant des serins de Canarie.* » Ceci nous rappelle que Mme d'Aulnoy parle de corbeaux qu'on élevait dans l'église métropolitaine de Lisbonne, en souvenir de saint Vincent, parce que ces oiseaux, suivant la légende, avaient gardé le corps de ce saint, auquel on avait refusé la sépulture, « de sorte que l'on nourrit des corbeaux dans cette église, et qu'il y a un tronc pour eux, où l'on met des aumônes pour leur avoir de la mangeaille. »

Nous n'avons trouvé dans les églises espagnoles aucune trace de l'ancienne coutume d'y élever des oiseaux, à moins que certaines cages de fer, qu'on voit quelquefois scellées dans la muraille, n'aient anciennement servi à cet usage. Quelle pouvait en être l'origine ? Ne serait-ce pas la très-ancienne légende de « *Saint François portant à des oiseaux*, » sujet d'un tableau de l'école de Giotto, que nous avons vu au musée du Louvre? Les oiseaux écoutent attentivement la prédication du saint. « Souvent, disent les légendaires, ils chantaient alternativement avec lui quand il récitait son office, et se taisaient à son commandement. »

Qui sait si ce n'est pas un souvenir de l'ancien usage dont nous venons de parler, qui aurait inspiré l'auteur inconnu de cette *seguidilla* populaire?

En la torre más alta
De San Agustin
Hay un pájaro, y canta
Coplas en latin;

Y en ellas dice
Que los enamorados
Siempre estan tristes.

« Dans la tour la plus élevée — De Saint-Augustin — Il y a un oiseau, et il chante — Des couplets en latin;

« Et dans ces couplets il dit — Que les amoureux — Sont toujours tristes. »

Les processions religieuses, autrefois célèbres à Burgos, s'y célèbrent encore aujourd'hui avec beaucoup de pompe, comme il convient à la capitale de la Vieille Castille, et aussi à toute grande ville espagnole, car chacun sait que l'Espagne est le pays par excellence des cérémonies religieuses.

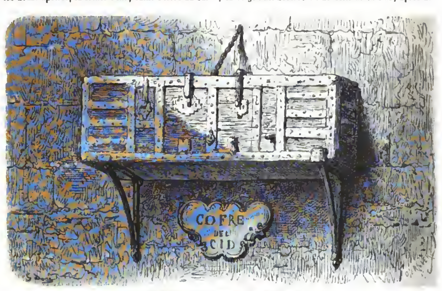
Les plus belles processions que nous ayons vues, notamment à Murcie, à Valence et à Barcelone, sont celles du *Corpus*, ou de la Fête-Dieu. Elles sont encore aujourd'hui telles que les dépeignait Mme d'Aulnoy il y a plus de deux cents ans : « L'on tapisse les ruës par où la procession doit passer des plus belles tapisseries de l'univers : car je ne vous parle pas seulement de celles de la Couronne que l'on y voit ; il y a mille particuliers, et même davantage, qui en ont d'admirables. Tous les balcons sont sans jalousies, couverts de tapis remplis de riches carreaux (coussins) avec des dais.

Quant aux processions de la Semaine Sainte, c'est surtout en Andalousie qu'on les célèbre avec un appareil extraordinaire. Il est même quelques endroits où ces cérémonies rappellent encore les anciens *autos sacramentales*, et font penser, par leur naïveté, aux *mystères* du moyen âge; chaque localité a ses coutumes particulières : un écrivain espagnol, M. Lafuente Alcantara, nous assure qu'à Archidona, son pays, il sort

pendant la Semaine Sainte jusqu'à cinq processions différentes, qui passent devant la prison de la ville, et s'y arrêtent un instant, afin que les prisonniers puissent voir les *images* de la Passion. Quelqu'un de ceux-ci ne manque jamais de chanter alors trois ou quatre de ces strophes populaires sur la Passion, qu'on appelle *saetas*.

A Iznajar, petite ville de la province de Cordoue, la Passion est figurée par des acteurs, et il n'y a pas encore longtemps qu'on y représentait, tous les ans, dans les grottes de *San Marcos*, une espèce de drame religieux en prose et en vers. On y voyait au naturel les douze apôtres, la sainte Cène, saint Pierre au Jardin des Oliviers, Hérode et Pilate, etc. Mais la scène la plus curieuse était entre Anne et Judas; ce dernier se fait marchander pour sa trahison, comme on ferait au marché pour une charge de tomates ou pour un sac de *garbanzos*.

Il y avait à Antequera, dans la province de Grenade, certaines processions qu'on appelait *de porfia*, c'est-à-dire de *défi*, parce que les deux *hermandades* ou confréries rivales luttaient de splendeur. Cette rivalité divisait la ville en deux camps ennemis, et il en résultait des disputes et des rixes très-graves. Il s'agissait pour les gens du peuple de savoir qui aurait le pas de la *Virgen del Socorro* ou de celle *de la Paz*; après des



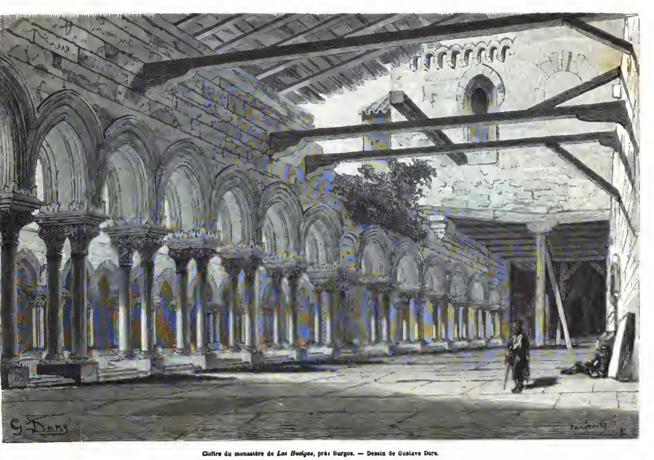
El cofre del Cid (cathédrale de Burgos). — Dessin de Gustave Doré.

injures sans nombre et des blasphèmes épouvantables, on finissait par en venir aux mains. Aussi l'autorité fut-elle forcée d'intervenir.

Lorsque le Saint-Sacrement passe dans une rue, l'usage est de se découvrir et de s'agenouiller. On raconte à ce propos, en Andalousie, l'histoire d'un de ces *valentones* ou *perdonavidas*, bravaches et fanfarons comme il s'en trouve en ce pays, et qui venait de sortir d'une *taberna*, la tête échauffée par de nombreuses libations. Il se mit à l'extrémité d'une ruelle, une énorme *navaja* à la main, et tout en faisant mille contorsions pour ne pas perdre l'équilibre, il commença à dire : « *Por aqui ni Dios pasa!* — « Dieu lui-même ne passe pas par ici! » A ce moment parut à l'autre bout de la ruelle un enfant de chœur agitant une petite sonnette derrière deux rangées de cierges, puis un prêtre qui allait porter les sacrements à un malade. L'ivrogne ôta son *sombrero*, et tout en gardant à la main sa *navaja*, s'agenouilla le long de la muraille, en se donnant très dévotement de grands coups dans la poitrine. Quand la procession fut passée, il se releva, non sans de nombreux efforts, et il se mit à suivre le prêtre en murmurant entre ses dents : « C'est égal, si je n'avais pas dû accompagner le Saint-Sacrement, Dieu lui-même ne passait pas! — *Ni Dios pasaba!* »

Baron Ch. Davillier.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Cloître du monastère de *Las Huelgas*, près Burgos. — Dessin de Gustave Doré.

VOYAGE EN ESPAGNE,

PAR MM. GUSTAVE DORÉ ET LE BARON CH. DAVILLIER[1].

BURGOS. — NAVARRE ET ARAGON.

1862. — DESSINS INÉDITS DE GUSTAVE DORÉ. — TEXTE INÉDIT DE M. LE BARON CH. DAVILLIER.

Le monastère de *Las Huelgas*, près Burgos. — Les religieuses espagnoles et les confitures. — Les parloirs. — Les grilles hérissées de pointes de fer. — La *Cartuja de Miraflores*. — L'ancien couvent de *San Pedro de Cardena*. — Le tombeau du Cid Campeador et de son cheval *Babieca*. — Ses trois épées favorites: la *Colada*, la *Joyosa* et la *Tizona*. — Pourquoi on les appelait ainsi. — Comment le héros sortit de son tombeau, et tira l'épée contre un juif qui lui prenait la barbe. — *Le Cid a-t-il existé?* — Quelques opinions pour et contre. — Un descendant du *Campeador*. — Un auteur espagnol cité en justice pour avoir à confesser l'existence du héros. — Le *Romancero del Cid*.

Le monastère de *Santa-Maria de Huelgas Reales* (Sainte-Marie des Loisirs Royaux), ou de *Las Huelgas*, comme on l'appelle communément, est situé si près de Burgos, que nous eûmes le temps d'aller le visiter et de faire, avant déjeuner, quelques croquis de l'église, et de dessiner aussi le cloître, qui date de la seconde moitié du treizième siècle, et dont l'architecture est noble et simple à la fois.

La comtesse d'Aulnoy connaissait une belle veuve qui était en religion au couvent de *Las Huelgas:* « C'est, dit-elle, une abbaye célèbre où il y a cent cinquante religieuses, la plupart filles de princes, de ducs et de tituladoe. L'abbesse est dame de 14 grosses villes, et de plus de 50 autres places; elle est supérieure de 17 couvents, confère plusieurs bénéfices, et dispose de 12 commanderies en faveur de qui il lui plaît.... Ces pauvres enfans, ajoute-t-elle en parlant des religieuses, y entrent dès l'âge de six ou de sept ans, et même plus tôt, on leur fait faire des vœux: bien souvent c'est le père ou la mère, ou quelque proche parent, qui les prononcent pour elles, pendant que la petite victime s'amuse avec des confitures, et se laisse habiller comme on veut.... »

Ce mot de confitures nous rappelle que les religieuses espagnoles, comme les nonnes de Vert-Vert, avaient autrefois la réputation — qu'elles conservent encore aujourd'hui, notamment celles de Valence — de faire à merveille toute sorte de friandises, de *dulces*,

> Et tous ces mets sucrés, en pâte ou bien liquides,
> Dont estomacs dévots furent toujours avides.

Le couvent de *Las Huelgas* est encore occupé par des religieuses cloîtrées, et il ne nous fut possible de voir l'église qu'à travers une grille. Nous avons vu souvent de ces grilles en Espagne, notamment dans un couvent de Grenade où le parloir est défendu par un triple réseau de fer; les barreaux qui donnent sur la salle où pénètrent les visiteurs, sont tellement rapprochés, qu'ils ne laissent même pas passer la main; et pour surcroît de défense, des pointes de fer longues d'un pied, placées à chaque intersection, menacent les profanes comme autant de poignards acérés.

Ce luxe de précaution, nous a-t-on assuré, est quelquefois inutile, et sans doute il en était déjà ainsi du temps de la comtesse d'Aulnoy, qui décrit un parloir avec « trois affreuses grilles, les unes sur les autres, toutes hérissées de pointes de fer.... Comment! s'écrie un de ces interlocuteurs, on m'avait assuré que les religieuses étaient en ce pays fort galantes, mais je suis persuadé que l'amour n'est pas assez hardi pour hasarder d'entrer au travers de ces longues pointes et de ces petits trous, où il périrait indubitablement. »

Du monastère de *Las Huelgas* à la *Cortuja de Miraflores* la distance est très-courte. C'était autrefois un des plus riches couvents de chartreux de l'Espagne.

Une promenade de deux heures nous conduisit ensuite à San Pedro de Cardena; ce couvent de bénédictins n'offre rien de bien remarquable, mais c'est là que le corps du Cid fut porté sur son fameux cheval Babieca (et non Babieça, comme on l'écrit quelquefois), lequel, dit-on, fut enterré avec lui, conformément à sa volonté, en compagnie de ses trois épées favorites, la *Colada*, la *Joyosa* et la *Tizon* ou *Tizona*. Covarrubias nous apprend que la première se nommait ainsi parce qu'elle était forgée de *finissimo azero colado;* la *Joyosa* était comme un joyau — *joya*, et la *Tizona*, qu'il faut bien se garder d'appeler Tizonade, comme Casimir Delavigne, ressemblait à un tison ardent — *tizon ardiente*. Il paraît même, toujours d'après Covarrubias, qu'un Juif ayant eu la hardiesse de venir lui tirer la barbe, le *Campeador* sortit de son tombeau (*por permission de Dios*), tira une de ses épées, et mit en fuite l'hérétique.

Après avoir parlé des épées du héros, on s'étonnera peut-être si nous posons cette question: Le Cid a-t-il existé? La question, qui peut paraître impertinente dans un pays où le héros légendaire est presque un demi-dieu, a cependant été agitée plusieurs fois. Bien

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 289, 305, 321, 337; t. VIII, p. 353; t. X, p. 1, 17, 353, 369, 385, 401; t. XII, p. 353, 369, 385, 401, 417; t. XIV, p. 353, 369, 385, 401; t. XVI, p. 305, 321, 337, 353; t. XVIII, p. 289, 305, 321, 337; t. XX, p. 273, 289, 305, 321; t. XXII, p. 177, 193; t. XXIV, p. 337, 353, 369.

plus, un historien espagnol bien connu, Masdeu, osa, au siècle dernier, douter de son existence.

Il est bien prouvé aujourd'hui que le Cid a réellement existé. Dès la fin du siècle dernier, Ponz mentionnait dans son *Viaje de España*, un curieux manuscrit du douzième siècle qu'il avait vu à Léon, et qui contenait une chronique en latin, dans laquelle le *Campeador* est appelé *Campi doctus*. Depuis on a découvert un autre document intéressant, extrait des actes d'un concile tenu en 1160, soixante ans environ après la mort du héros, à Hermedes, dans le diocèse de Palencia, et approuvé par une bulle pontificale de 1162. Dans ce document le Cid est appelé : *Magnus Royz Didaz, cognomento Citte Campeator*, — le grand Ruy Diaz, surnommé Cid Campeador.

L'existence du Cid a encore été prouvée par les témoignages de divers historiens arabes contemporains, qui ont été traduits et commentés par M. Dozy, professeur de l'université de Leyde. Conde et Gayangos ont aussi donné des extraits de ces auteurs qui, au lieu de représenter le Cid comme le modèle d'un loyal chevalier, le dépeignent au contraire comme un ennemi féroce, perfide et sans générosité : défauts communs du reste à plus d'un héros du moyen âge.

Un auteur espagnol moderne, M. Alcala Galiano, croit qu'il exista un homme appelé le Cid, qui se signala par des actions d'éclat dans les guerres contre les infidèles : bien mieux, il croit qu'il y en eut plusieurs.

M. Antoine de Latour rapporte au sujet de cet auteur, dans ses *Études littéraires sur l'Espagne contemporaine*, un détail assez piquant : « En l'an de grâce 1862, dit-il, M. Alcala Galiano s'est vu sommé de comparaître devant un juge qui, en Espagne, a les attributions de notre juge de paix, à l'effet de s'entendre signifier par arrêt qu'il ait à confesser l'existence du Cid. » Le demandeur, don Casimiro Orense y Ravazo, se présentait en qualité de descendant du Cid, et il revendiquait modestement un ancêtre devant le juge. M. Alcala Galiano aurait pu, de son côté, sommer don Casimiro de prouver qu'il descendait du grand homme en question ; malheureusement ce dernier vint à mourir, et ce curieux procès ne fut pas jugé.

On sait qu'on appelle *Romancero del Cid* le recueil des *romances* destinées à célébrer les hauts faits du héros qu'on a appelé l'Hercule espagnol et chrétien. Ces *romances*, depuis le treizième jusqu'au seizième siècle, sont innombrables et forment un recueil très-volumineux.

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner ce qu'ils peuvent contenir de vrai ou de fabuleux ; bornons-nous donc à constater que les biographes placent entre les années 1026 et 1040 la date de la naissance du Cid ; c'est un petit village de trente feux, situé à deux lieues de Burgos, — Bivar ou Vivar, — qui eut l'insigne honneur de donner le jour au héros que les *romances* et les chroniques appellent *el ynvencible, el esforçado cavallero el Cid Ruy Diaz de Bivar, el buen Campeador, mio Cid el de Bibar, mio Cid lidiador*, etc.

Les plaines de la Vieille-Castille. — Las *Gargantas de Pancorbo*. — Le monastère de Bujedo. — Passage de Philippe IV et de sa cour. — Miranda de Ebro. — L'Èbre. — Logroño. — La Rioja. — Calahorra. — La Navarre et les Navarrais. — La *Jota Navarra*. — Quelques couplets populaires. — Le Moncayo. — L'Aragon et les Aragonais. — *La Justicia*. — *Les contrabandistas*. — Costume aragonais : le scapulaire ; la *faja morada* ; les alpargatas ; quelques proverbes. — Les Aragonaises et les Andalouses.

Disons adieu à Burgos, à ses environs et au Cid Campeador, et dirigeons-nous vers le nord de la Vieille-Castille. « Je connais les Landes en détail, dit un écrivain espagnol, et je puis dire, contre l'opinion des personnes trompées par un patriotisme mal entendu, que ces plaines de sable (*arenales*) sont un véritable jardin, un verger délicieux, si on les compare avec tout le pays qu'on parcourt depuis Madrid jusqu'à Burgos. »

Nous dépassons la station de Briviesca, une petite ville où l'on s'arrêtait régulièrement au bon temps des diligences. Bientôt nous atteignons celle de Pancorbo, à peu de distance du fameux défilé de ce nom. Les *Gargantas* (gorges) *de Pancorbo* sont un des endroits les plus sauvages et les plus étrangement pittoresques de l'Espagne et du monde entier : pendant près d'une demi-lieue d'énormes rochers, qui s'élèvent à pic à une grande hauteur, se suivent parallèlement et se rapprochent parfois à tel point qu'on croirait que leurs cimes se touchent. Un voyageur français du dix-septième siècle, parlant de ces gorges, les appelle : « Ce passage affreux qui paroisseit plutôt le chemin de l'enfer que celui de Pancorbo.... »

Les *Gargantas de Pancorbo* étaient autrefois, comme elles le sont aujourd'hui, le passage obligé de ceux qui se rendaient de Madrid dans les provinces Basques. Lorsqu'une entrevue fut décidée, pour l'été de 1660, entre Louis XIV et Philippe IV, à l'occasion du mariage du roi de France avec l'infante Marie-Thérèse, — entrevue qui eut lieu, comme chacun le sait, dans l'île des Faisans sur la Bidassoa, — le roi d'Espagne, conduisant la royale fiancée et suivi d'une cour extrêmement nombreuse, traversa les Gargantas au mois d'avril. Trois mille cinq cents mules, quatre-vingt-deux chevaux, soixante-dix carrosses et autant de fourgons à bagages, faisaient partie du cortége royal. Tout ce voyage fut une série de fêtes et comme une marche triomphale. La cour, déjà fêtée à Guadalajara, s'arrêta encore à Briviesca, où nous venons de passer, dans le palais de la famille de Velasco. Les nobles et les *ayuntamientos* préparaient des combats de taureaux et des feux d'artifice. On alla même jusqu'à allumer des feux de joie sur les sommets des rochers de Pancorbo.

Les gorges traversées, la contrée est toujours sauvage et accidentée. Voici à notre droite l'ancien monastère de Bujedo, bâti au pied d'énormes rochers, et qui, au bon temps des moines, devait abriter des hôtes nombreux. Le lierre a envahi ses murs, et les toits effondrés laissent voir, à travers d'énormes ouvertures, de grandes salles désertes et à demi ruinées, asile des corbeaux et des hiboux.

Au bout de quelques instants le train s'arrête : *Mi-*

randa de Ebro, treinta minutos de parada, y fonda, — trente minutes d'arrêt; buffet. Nous sommes dans la dernière ville de la Vieille-Castille, qui n'offre rien de bien remarquable, il est vrai, mais nous y saluons l'Èbre pour la première fois, l'Èbre, un des plus grand fleuves de l'Espagne, et qui a été comme le Tage chanté par plus d'un poëte. C'est l'ancien Iberus qui, sans aucun doute, a donné son nom à la « dure terre d'Ibérie » — *dura tellus Iberiæ*. Les eaux de l'Èbre, blondes comme celles du Tibre et du Tage, ne sont guère propres à la navigation; quant à la canalisation de l'Èbre, tant de fois abandonnée et reprise, elle n'a



Le monastère de *Las Huelgas*, près Burgos. — Dessin de Gustave Doré.

jamais été terminée, et les actions de l'entreprise ne valent guère plus d'une trentaine de francs.

L'Èbre rend de grands services pour les irrigations, puisqu'il arrose une partie de la Vieille-Castille, et l'Aragon dans toute sa longueur. Un dicton populaire le compare à un traître: *Ebro traidor, naces en Castilla y riegas à Aragon.* « Èbre, tu es un traître; né dans la Castille, tu arroses l'Aragon. » Ce dicton du reste n'est pas rigoureusement exact: l'Èbre prend sa source à Fontibre (*Fons Iberis*), dans les montagnes de Reinosa, province de Santander, à quelques lieues, il est vrai, des confins de la Vieille-Castille.



Ancien couvent de Bujedo, entre Burgos et Miranda de Ebro. — Dessin de Gustave Doré.

Peu de temps après avoir quitté la station de Miranda de Ebro, nous passons à Haro, une petite ville qui a donné son nom à une famille célèbre, dont le membre le plus connu, Luis de Haro, fut le successeur du célèbre comte-duc d'Olivarès. Le pays est fertile et charmant; des coteaux plantés de vignes, de vertes prairies, nous font oublier la tristesse des paysages de la Vieille-Castille.

Nous sommes dans la province de Logroño, dont nous atteignons bientôt la capitale. Logroño est une vieille ville aux rues étroites et tortueuses, avec un curieux pont du moyen âge, dont chaque arche est protégée par un éperon voûté et percé à jour. C'est ici que naquit, vers 1520, le célèbre peintre Navarrete, un grand coloriste qui a mérité le surnom de *Titien espagnol*, et qu'on appelle plus généralement *el Mudo*, parce qu'il fut privé de la parole à l'âge de trois ans.

Logroño est la principale ville d'un district bien connu en Espagne sous le nom de *la Rioja*, abréviation de *rio Ojá* — la rivière Oja. Les *Riojanos*, généralement grands et vigoureux, savent tirer un excellent parti d'un pays très-fertile, dont le vin et les fruits sont renommés, et que les Espagnols ont appelé l'*Andalousie du Nord.*

Calahorra, une des stations suivantes, est l'ancienne Calagurris de l'époque romaine, qui subit un siége plus terrible encore que celui de Numance: les habitants, plutôt que de se rendre, endurèrent la famine la plus épouvantable. Plusieurs historiens de l'antiquité racontent des détails qui font frémir: les maris mangèrent leurs femmes, et les mères tuèrent leurs enfants pour les saler. La famine de Calahorra devint proverbiale sous le nom de *fames Calagurritana.*

Une heure après Calahorra, nous nous arrêtons à Tudela, une très-ancienne petite ville, la *Tutela* romaine, qu'un voyageur hollandais du dix-septième siècle (Aaarsen de Sommerdyck) appelle « une ville habitée par des voleurs et des bandits.... assez jolie ville, ajoute-t-il, mais qui, se trouvant sur les confins de l'Aragon, de la Castille et de la Biscaye, est la retraite et le nid de quantité de malfaiteurs et de bandits, qui ont abandonné leur patrie, pour éviter la punition qui estoit deuë à leurs crimes. A ce qu'on nous en dit, c'est une vraye retraite de voleurs: mais j'y vis des personnes d'assez bonne mine pour me faire croire que parmi cette canaille il y a des gens de bien. »

Le pont de Tudela, « sous lequel passe l'Èbre, » est le sujet de plus d'une chanson populaire; la plus connue commence par ces vers:

> Adios puente de Tudela,
> Por debajo pasa el Ebro.
> . . . .

Tudela est une des principales villes de la Navarre, jadis un royaume indépendant, et aujourd'hui une simple province, qui s'étend jusqu'aux frontières de France. Les Navarrais, surtout ceux du nord, sont actifs, souples et laborieux comme les Basques, leurs voisins. Ils sont très-attachés à leur pays, dont les chansons populaires célèbrent le beau ciel, témoin le couplet suivant:

> El cielo de la Navarra
> Está vestido de azul,
> Por eso las Navarritas
> Tienen la sal de Jesus.

« Le ciel de la Navarre — Est vêtu d'azur, — Et c'est pour cela que les Navarraises — Ont la grâce de Jésus. »

« Ma mère, dit un autre couplet, pour une Navarraise — Je donnerais tout ce que je possède, — Rien que pour avoir mes amours — De l'autre côté de l'Èbre. »

> Madre, por una Navarra
> Diera todo cuanto tengo.
> Solo por tener amores
> Al otro lado del Ebro.

Les Navarrais, de même que les Aragonais, sont passionnés pour la danse; ils ont la *Jota navarra*, comme leurs voisins la *Jota aragonesa :*

> Todos los Navarros, madre,
> Cantan la jota navarra....

« Tous les Navarrais, ma mère, — Chantent la *jota* navarraise.... »

Les enfants de la Navarre passent pour avoir la tête chaude et la main prompte. Le *cuchillo pamplonés* était autrefois très-redouté, témoin cet ancien proverbe :

> Cuchillo Pamplonés,
> Y zapato de baldres,
> Y amigo Burgalés,
> Guardáme Dios de los tres.

« Couteau de Pampelune, — Soulier de basane, — Et ami de Burgos, — Que Dieu me garde de ces trois choses. »

Peu de temps après avoir quitté Tudela, nous ne tardons pas à apercevoir sur notre gauche les cimes arides du Moncayo, la montagne la plus élevée de l'Aragon, après les Pyrénées, bien entendu, et qui se trouve sur les confins de cette province, de la Castille et de la Navarre. Le Moncayo, dont la hauteur est de plus de deux mille mètres, est couvert de neige pendant l'hiver, et se découvre de ces trois provinces à une très-grande distance. C'est le *Mons Caunus* des Romains — *Sterilem Caunum cum nivibus ;* — « le stérile Caunus avec ses neiges, » comme l'appelle dans une de ses épigrammes le poëte Martial, — un enfant du pays.

Le train s'arrête à la station de *las Casetas*, un hameau à quelques lieues de Saragosse. Nous laissons de côté la capitale de l'Aragon pour y revenir un peu plus tard, et nous quittons la ligne que nous venons de suivre pour celle qui, se dirigeant vers le sud, forme à peu près un angle droit avec la première.

Des deux côtés de la voie, le paysage est des plus intéressants, la contrée est bien cultivée et très-fertile,



Les *Gargantas* (gorges) de Pancorbo : Ancienne route des diligences. — Dessin de Gustave Doré.

grâce à d'intelligentes irrigations : de temps en temps, nous apercevons les roues hydrauliques dont les cultivateurs se servent pour élever le niveau de l'eau; ces roues, d'un aspect très-pittoresque et d'une construction des plus ingénieuses, ont été léguées au pays par les Arabes, qui pendant longtemps possédèrent cette partie de l'Espagne.

Nous sommes maintenant au cœur de l'Aragon, une des provinces les plus intéressantes de la Péninsule. La *Corona de Aragon*, comme on l'appelait autrefois, formait un royaume séparé, qui comprenait, outre l'Aragon proprement dit, Valence, Majorque et la Catalogne, — *el Principado de Cataluña*.

Les Aragonais n'ont jamais perdu le souvenir de leurs anciennes gloires; ils n'ont pas cessé non plus d'être jaloux de leurs libertés; leurs anciennes lois autorisaient le peuple à se rassembler pour les défendre, sous la conduite d'un magistrat suprême qu'on appelait *el Justicia Mayor de Aragon*, ou simplement *el Justicia*, et qui, avec l'aide d'un conseil composé de cinq membres, tranchait les différends qui s'élevaient entre le roi d'Aragon et ses vassaux, ou entre les ecclésiastiques et les séculiers. Une des lois ou *fueros* des Aragonais les autorisait à refuser, en certains cas, de payer tribut au roi; dans la cérémonie de son couronnement, il devait fléchir le genou et se découvrir devant le *Justicia*, qui le recevait assis et la tête couverte.

Ces lignes suffisent pour donner une idée de la fierté du caractère des Aragonais, et de la disposition où ils sont toujours à soutenir leurs libertés contre tout empiétement.

Le caractère des Aragonais est fidèlement dépeint dans une de ces feuilles populaires à deux *cuartos*, vendues dans les rues sous le nom d'*Aleluyas;* celle que nous avons sous les yeux porte le titre de *Relacion, genio y condiciones que tienen los hab-tantes de las provincios de España*, et se compose de *décimas* ou strophes de dix vers :

El Aragonés osado
Todas las cosas emprende,
Y con teson las defiende
Con espíritu arrestado.
Testarudo y porfiado,
A nadie cede su gloria;
Y para formar su historia,
Jamás perdona fatiga.
Y aspira siempre á la intriga,
Al dominio y á la memoria.

« L'Aragonais audacieux — Entreprend toutes choses, — Et les défend inflexiblement, — Avec un esprit opiniâtre. — Entêté et obstiné, — Il ne cède sa gloire à personne; — Et pour enrichir son histoire, — N'épargne jamais la fatigue. — Et il aspire toujours à l'intrigue, — A la domination et à la renommée. »

Nous ajoutons que l'Aragonais, sous un aspect rude qui ressemble parfois à de la grossièreté, cache un excellent fond de loyauté et de générosité. Son entêtement est proverbial, et il lui sera facile, dit un ancien *refron*, d'enfoncer un clou avec sa tête : *Clovará un clavo con su cabeza*. Les mauvaises langues vont même jusqu'à affirmer qu'il a la tête assez dure pour enfoncer le clou en frappant du côté de la pointe....

De même que parmi les Catalans et les autres habitants de la frontière française, il y a parmi les Aragonais bon nombre de hardis contrebandiers. On sait que ce métier aventureux n'est pas plus déconsidéré en Espagne, parmi les gens du peuple, bien entendu, que ne l'était, il y a peu de temps encore, celui de *bandolero*. C'est par centaines que l'on compte les *coplas* populaires qui célèbrent les hauts faits des *contrabandistas*, comme ceux des chefs de bandits célèbres, tels que José Maria, Félix Pastor, Botija, Julian Ceretu, et bien d'autres de ces « héros à tromblon et à cartouchière », — *héroes de trobuco y cañana*, comme on les appelle vulgairement. Quand un de ces *guapos* (braves) est tombé sous la balle d'un douanier, quelque couplet de ces chansons que vendent les aveugles, — *romances de ciego*, vient immortaliser son nom dans la mémoire du peuple.

« Tous les contrebandiers, dit une chanson populaire, — Sont des hommes de cœur; — Ce qu'ils chargent en Catalogne, — Ils le vendent en Aragon. »

Todos los contrabandistas
Son hombres de corazon;
Lo cargan en Cataluña,
Lo venden en Aragon.

« En dépit des *minones*, s'écrie un Aragonais dans une autre *coplo*, je veux être contrebandier, et j'irai vendre mon tabac à la porte des casernes. » — On sait que les *minones* sont des troupes légères, particulières à la Catalogne et à l'Aragon.

Le costume des Aragonais est des plus pittoresques, surtout quand il est porté par un de ces robustes gaillards bien découplés, à la taille serrée par une large ceinture violette; — nous insistons sur cette couleur, qui est particulièrement en faveur d'un bout à l'autre de l'Aragon, surtout pour les ceintures, — *fajos morados*. C'est aussi la couleur du ruban auquel est attaché le scapulaire ou l'image de la sainte patronne que tout bon Aragonais porte à son cou :

Todos los Aragoneses
Llevan al pecho colgada
La imágen de su patrona,
Con una sinta morada.

« Tous les Aragonais — Portent suspendue sur leur poitrine — L'image de leur patrone, — Avec un ruban violet. »

Cet usage était déjà très-répandu au temps de Mme d'Aulnoy, qui dit, en parlant des Espagnols en général : « Ils ont une dévotion et une confiance très-particulières à la sainte Vierge. Il n'y a presque point d'hommes qui ne portent le scapulaire, ou quelque image en broderie qui aura touché quelques-unes de celles que l'on tient miraculeuses; et, ajoute-t-elle, quoiqu'ils ne mènent pas d'ailleurs une vie fort régulière, ils ne



Les *Garganias* (gorges) de Pancorbo : Le tunnel. — Dessin de Gustave Doré.

aissent pas de la prier comme celle qui les protège et es préserve des plus grands maux. »

Mais revenons au costume des Aragonais; nous aurons l'occasion, quand nous arriverons à Saragosse et à Notre-Dame del Pilar, de donner quelques détails sur la dévotion extraordinaire qu'ils montrent pour la sainte Vierge.

La coiffure ordinaire des Aragonais est d'une grande simplicité: autour de leurs cheveux, ordinairement rasés court, ils portent un mouchoir de couleur, roulé en corde, et qui, au lieu de s'élever en pointe au-dessus de la tête comme celui des Valenciens, se noue simplement sur la tempe droite. La ceinture violette dont nous venons de parler retient une culotte courte et collante, la plupart du temps de velours vert ou noir, ou bien de ce cuir d'un ton fauve qu'on prendrait pour de l'amadou. Les bas, ordinairement bleus, et sous lesquels se dessine un mollet nerveux, sont parfois coupés à la cheville, de manière à laisser le pied nu dans des *alpargatas* attachées avec des rubans noirs.

Chacun connaît cette chaussure de chanvre tressé que nous appelons espardilles, et à laquelle les Espagnols donnent le nom d'*alpargatas* ou d'*espardeñas*: il n'y a peut-être pas de province d'Espagne où l'on en use autant qu'en Aragon. Elle est tellement commune qu'elle a donné naissance à une locution proverbiale particulière au pays; en effet, on dit en Aragon *compañia de alpargata*, pour parler de la société d'un homme peu constant, qui abandonne ses compagnons, quand ils ont le plus besoin de lui, de même que l'*alpargata*, chaussure de peu de durée, ne tarde guère à faire défaut au marcheur qui la porte. On donne encore le surnom d'*alpargata* ou d'*alpargatilla* à celui qui, en dissimulant, sait arriver à ses fins en tapinois, comme fait un homme qui marche sans bruit.

Il y a encore un quatrain populaire d'une profonde philosophie, suivant lequel : « Celui qui se fie aux *alpargatas*, — Et met sa confiance dans les femmes, — N'aura jamais un sou de sa vie, — Et marchera toujours nu-pieds. »

Quien de alpargatas se fia,
Y á mugeres hace caso,
No tendrá un cuarto en su vida,
Y siempre andará descalzo.

Les Aragonaises sont justement renommées pour leur beauté: bientôt nous les verrons déployer toutes leurs grâces dans la danse nationale, la *jota*; en attendant, bornons-nous à citer un couplet qui se chante avec la danse en question, et où leurs mérites sont mis en balance avec ceux des Andalouses :

Todas las Andalucitas
Van desparramando sal;
Las de Aragon desparraman
Canela pura, y no mas.

« Toutes les jeunes filles d'Andalousie — Vont répandant le sel; — Celles d'Aragon répandent — La cannelle pure, et rien de plus. »

Nous devons, pour bien expliquer la traduction littérale de ce couplet, rappeler ce que nous avons déjà dit, que le sens populaire du mot *sal* est synonyme de grâce, tandis que *canela* exprime tout ce qu'il y a de plus exquis, — à moins toutefois qu'on ne se serve de l'expression hyperbolique *la flor de la canela*, — la fleur de la cannelle, après laquelle il faut définitivement tirer l'échelle.

Ricla. — *Le rio Jalon*. — Les *Melocotones de Aragon*. — Cariñena et ses vignobles. — Teruel. — La légende de *los Amantes de Teruel*: Isabel et Marcilla. — L'église de *San Pedro* et le tombeau des deux amants. — Calatayud. — Le poëte Martial et l'ancienne *Bilbilis*. — Le quartier de la *Moreria*. — Le *Castillo del Reloj*. — Alhama de Aragon. — L'ancien monastère de Piedra. — Medina-Celi. — Sigüenza. — L'université de Sigüenza. — Les médecins et la médecine en Espagne. — Le *Curandero*; le *Barbero*; le *Cirujano*; le *Comadron*; le *Saca-muelas*; le *Sangrador*. — La saignée. — Proverbes et satires. — La médecine populaire. — Le *Médico de si mismo* et le *Médico de los pobres*. — Guadalajara. — Le palais des ducs de l'*Infantado*.

En continuant notre route vers la partie méridionale de l'Aragon, nous arrivons bientôt à Ricla, une vieille petite ville espagnole, qui s'élève en amphithéâtre sur une colline à droite de la voie, et que domine une élégante tour carrée, surmontée d'un clocher octogone.

On faisait à Ricla, au seizième siècle, des armes à feu d'un beau travail et d'une grande élégance. Un pays guerrier comme l'était l'Aragon devait naturellement s'adonner à la fabrication des armes. C'est ainsi que Saragosse était autrefois renommée pour ses épées, comme Calatayud, où nous arriverons bientôt, l'était pour ses casques. Nous nous souvenons aussi d'avoir lu dans l'inventaire du duc de Normandie, au quatorzième siècle, cette curieuse mention : « Uns esperons (des éperons) d'Arragon, garnis d'argent. »

La contrée qui avoisine Ricla, arrosée par les eaux du *Jalon*, est d'une merveilleuse fertilité: les oliviers, qui forment des champs à perte de vue, produisent plus encore, nous a-t-on assuré, que ceux si renommés de la province de Cordoue. Les fruits sont énormes, notamment les *melocotones*, espèce de pêche à la chair d'un jaune rouge, plus dure et plus adhérente au noyau que notre pêche de Montreuil. Les *melocotones de Aragon* sont renommés dans toute l'Espagne, et ce sont des Aragonais qui vont les vendre dans les rues de Madrid, à deux ou trois sous la livre : « *A cuatro y a seis, Aragon!* » A quatre et à six *cuartos* la livre, l'*Aragon!* Quand la saison des pêches est passée, ces marchands ambulants se transforment en *avellaneros*, et vendent dans les rues de la capitale les *avellanos* (noisettes) que leur pays produit en abondance.

Si l'Aragon est renommé pour ses fruits, il ne l'est pas moins pour ses fleurs, comme en fait foi ce couplet d'une *jota* populaire, qui le compare au royaume de Valence :

Dicen que Valencia es
El jardin de todas las flores;

Yo digo que en Aragon
Se crian mas, y mejores.

« On prétend que Valence est — Le jardin de toutes les fleurs; — Moi je dis qu'en Aragon — Il y en a plus, et de plus belles. »

A quelques lieues de l'autre côté des montagnes qui s'élèvent à notre gauche, s'étendent les vignobles de Cariñena, depuis longtemps célèbres en Espagne. Le vin blanc de Cariñena, dont on voit le nom sur toutes les *tiendas de vino* de Madrid, mériterait d'être plus connu hors d'Espagne, notamment celui qu'on fait avec une espèce de raisin appelé *garnacha*.

La petite ville de Cariñena se trouve sur la route de Saragosse à Teruel, une des principales villes de l'Aragon, et une des plus curieuses de toute l'Espagne. Quand nous aperçûmes de loin ses vieilles murailles, ses tours crénelées et ses portes fortifiées, elle nous rappela Tolède et Avila. Dans la *Calle de los Ricos Hombres*, une des principales de la ville, nous nous crûmes transportés en plein moyen âge : chose assez naturelle du reste, car Teruel occupe le centre d'une très-vaste contrée où les chemins de fer n'ont pas encore pénétré, et qui, suivant toute probabilité, en sera encore privée pendant de longues années.

La cathédrale ne nous offrit rien de particulier, si ce n'est un retable d'autel en bois sculpté d'un excellent travail, de la première moitié du seizième siècle, et qui, particularité assez rare en Espagne à cette époque, a conservé sa couleur naturelle au lieu d'être *estofado*, c'est-à-dire peint et doré. Ce retable est l'ouvrage d'un sculpteur français nommé Gabriel Yoli, dont le vrai nom était peut-être plutôt *Joly*. Ce sculpteur était sans doute venu se fixer à Teruel, car nous remarquâmes un autre retable de sa main dans une des églises de la ville, la Parroquia de San Pedro. C'est aussi par un architecte français qu'a été construit, vers la même époque, un magnifique aqueduc, encore bien conservé aujourd'hui, et qu'on appelle *los Arcos de Teruel*.

Mais c'est surtout par une des légendes les plus populaires de l'Espagne que la ville est célèbre. Les amants de Teruel — *los Amantes de Teruel*, sont aussi connus ici que dans le reste de l'Europe Héloïse et Abailard, ou Roméo et Juliette. Bon nombre d'auteurs espagnols, depuis le seizième siècle, ont publié des livres sur ces amants célèbres, qui sont aussi le sujet d'une quantité innombrable de *romances* populaires; nous en avons, pour notre part, plus d'une dizaine dans notre collection. Un poëte bien connu que l'Espagne a perdu tout récemment, l'auteur du *Trovador* qui a servi de modèle au livret du *Trovatore* de Verdi, Garcia Gutierrez, a composé un drame sous le titre de *los Amantes de Teruel*. Chez nous Frédéric Soulié et d'autres encore se sont inspirés du même sujet.

C'est du commencement du treizième siècle que date l'histoire des amants de Teruel. La jeune fille se nommait Isabel de Segure, et le jeune homme Juan Diego Martinez Garcés de Marcilla, — nom qu'on trouve encore en Aragon, soit dit en passant. Tous deux étaient de famille noble, et s'aimaient depuis leur enfance; seulement Marcilla était sans fortune, tandis que les parents d'Isabel étaient immensément riches : aussi refusaient-ils de donner leur fille à un jeune homme qui n'avait pour tout bien que son épée; toutefois, le père lui donna six ans pour faire fortune, et lui promit de ne pas disposer de la main de sa fille s'il revenait avant l'expiration de ce délai. Marcilla, sans faire part à personne de ses projets, partit pour la France, et s'enrôla parmi les croisés qui allaient en Terre Sainte combattre les infidèles. Après avoir guerroyé pendant plusieurs années, il obtint le commandement d'un corps considérable; et un jour qu'il avait emporté d'assaut une ville qui fut mise au pillage, ayant eu pour sa part un très-riche butin, il acheta une felouque, et fit voile pour l'Espagne.

Après une longue traversée, comme il apercevait les côtes de son pays, il fut pris par des bâtiments appartenant à Osmin, roi musulman de Valence, et conduit dans cette ville, où il fut retenu captif. Or il arriva que Zulima, la sultane favorite, s'éprit du prisonnier chrétien pendant qu'Osmin était parti pour une expédition, et elle voulut jouer auprès de Marcilla le rôle de la femme de Putiphar auprès de Joseph. Mais, comme celui-ci, Marcilla resta inébranlable, et, heureux de se soustraire à ses obsessions, il parvint à s'évader. Zulima, à qui il avait raconté son histoire, envoya des hommes à sa poursuite, leur ordonnant de le retenir, afin de lui faire manquer le délai.

Personne à Teruel ne savait ce qu'était devenu l'absent, lorsque Zulima elle-même arriva et répandit le bruit de sa mort. Cependant le père d'Isabel avait promis sa fille à un chevalier de la famille d'Azagra, proche parent du seigneur d'Albarracin, à la condition toutefois que le mariage n'aurait lieu qu'au bout de six ans révolus, car, en loyal hidalgo, il tenait à observer scrupuleusement la parole donnée.

Le délai fatal expiré, la cérémonie eut lieu, et par un hasard fatal, Marcilla rentra dans Teruel quelques instants après. Ayant appris par un de ses amis la triste nouvelle, il résolut de reprendre aussitôt le chemin de la France; cependant, avant de partir pour toujours, il voulut revoir encore une fois sa fiancée : la nuit arrivée, il s'enveloppa dans un large manteau, et étant parvenu à passer inaperçu au milieu des pages, des écuyers et des amis rassemblés pour la fête, il arriva jusqu'à la chambre de la nouvelle mariée, et se glissa sous le lit somptueux préparé pour les époux. Quand ils furent entrés, il put entendre les sanglots d'Isabel, qui suppliait son mari de la laisser seule, à cause d'un vœu qu'elle avait juré d'accomplir. Azagra, touché par sa douleur, consentit à la laisser seule, et elle ne tarda pas à s'endormir; mais bientôt Marcilla, sortant de sa cachette, se montra subitement : effrayée de cette apparition inattendue, elle tomba évanouie. Quand elle eut recouvré ses sens, le jeune homme se jeta à ses genoux, lui jurant qu'il n'était pas venu troubler son repos,

qu'il allait la quitter pour toujours, et il lui demanda comme faveur suprême un chaste baiser, le premier et le dernier. Toutes les supplications furent inutiles. Isabel refusa d'accorder ce qu'elle considérait comme une offense pour son époux; alors Marcilla, désespéré, tomba comme frappé de la foudre.

Cependant le bruit du retour de Marcilla s'était répandu dans Teruel, et presque en même temps celui de sa mort. Le roi d'Aragon, *don Jaime el Conquistador*, qui se trouvait alors dans la ville, ordonna qu'on fît au chef de croisés des obsèques magnifiques. Quand le convoi passa devant la maison d'Isabel, la jeune femme, qui était à son balcon, parut d'abord conserver tout son calme; mais quand elle aperçut le corps inanimé de son fiancé, — on exposait alors les morts à découvert, comme on le fait encore aujourd'hui, — elle descendit rapidement, perça la foule, et après avoir appliqué ses lèvres brûlantes sur les lèvres livides de son fiancé, elle s'écria éperdue : « Diego de Marcilla, le baiser que je t'ai refusé hier, je te le donne aujourd'hui! » En disant ces mots, elle s'évanouit; quand on accourut pour la relever, elle était morte. Toute la ville assista à ses funérailles, et une même tombe reçut les deux amants dans l'église de San Pedro, dont nous avons parlé plus haut.

C'est en l'année 1223 que se passa cette tragique aventure, dont nous ne donnons ici que les principaux épisodes. Plus de trois cents ans après, en 1555, comme on travaillait à quelques réparations dans l'église de San Pedro, on retrouva la tombe des deux amants, et leurs corps furent exhumés. En 1708, on les transféra dans le cloître, où ils furent placés debout, dans une espèce de niche fermée. C'est là que nous les vîmes, encore assez bien conservés, et nous copiâmes cette inscription, placée au-dessus de leurs têtes :

Aqui yacen los celebres Amantes de Teruel
D. Juan Diego Martinez de Marcilla, y Doña Isabel de Segura.
Murieron en 1217, y en 1708 se trasladaron á este panteon.

« Ici reposent les célèbres Amants de Teruel, D. Juan Diego Martinez de Marcilla, et Doña Isabel de Segura. Ils moururent en 1217, et en 1708 leurs corps furent transportés dans ce monument. »

Reprenons la ligne du chemin de fer de Saragosse et arrêtons-nous à Calatayud, une des plus vieilles villes de l'Aragon, l'ancienne *Calatayut* dont le nom revient plus d'une fois dans le *romancero* du Cid. Son ancienneté remonte du reste bien plus haut que le héros espagnol, car c'est l'ancienne Bilbilis des Romains, la patrie de Martial, qui a décrit sa ville telle qu'elle est encore aujourd'hui, froide et triste. Le poëte nous la présente aussi comme célèbre pour ses eaux et pour ses armes : « *aquis et armis nobilem* ; » et les eaux du *Salo* — le *Jalon* d'aujourd'hui — donnaient au fer une trempe excellente : « *Armarum Salo temperator.* »

Dès notre première sortie dans la ville, nous apercevons le *café Bilbilitano*, où nous allons prendre une *orchata*, et quand nous en sortons, nous nous trouvons dans la *calle de Martial*: on voit que les habitants de Calatayud sont jaloux de leurs anciennes gloires.

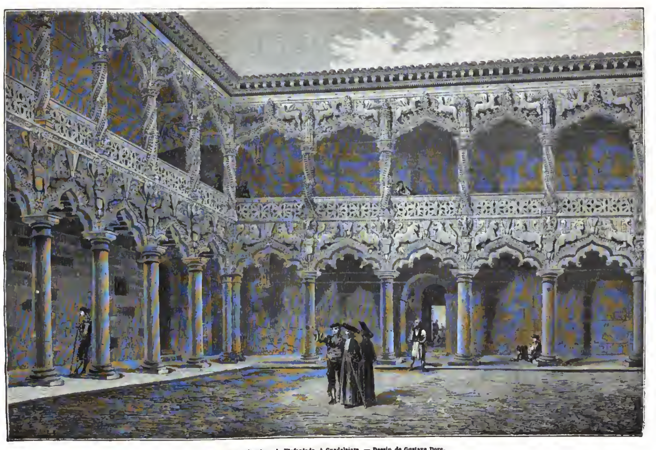
Calatayud, la seconde ville de l'Aragon, est divisée en deux parties : la ville basse et les *Barrios altos* (faubourgs élevés), qu'on appelle aussi la *Moreria*. La ville basse, en partie moderne, ressemble à la plupart des petites villes aragonaises; quelques églises, comme celles de San Martin et du Santo Sepulcro, méritent d'être visitées; mais la vraie curiosité de Calatayud, c'est la *Moreria*, l'ancien quartier des Mores, qui occupe plusieurs monticules dominant la ville, et dans lesquels sont creusées des grottes, comme dans le *Sacro-Monte* de Grenade. Nous n'avons rien vu en Espagne, ni dans aucun autre pays, d'aussi misérable que ce faubourg. Qu'on se figure des trous percés dans la montagne, et dans lesquels vivent pêle-mêle, avec les animaux les plus immondes, des malheureux à peine couverts de haillons. Ces grottes, composées d'une seule pièce, sont naturellement fort mal aérées, d'autant plus que la fumée n'a d'autre issue que la porte d'entrée; et si nous ajoutons qu'elles sont parfois à un mètre en contre-bas du sol, on se fera une idée de la saleté qui règne dans de pareils réduits.

Quelques-uns des malheureux qui vivent dans ces excavations exercent le métier de tisserand, ce qui les rend encore plus insalubres; les femmes et les enfants s'occupent à la préparation du chanvre. Nous ne pouvons nous empêcher de penser qu'il y a parmi les habitants de la *Moreria* de Calatayud, plus d'un descendant de ces *Moriscos*, dont il y avait encore en Espagne un si grand nombre au seizième siècle, et dont quelques-uns restèrent dans le pays comme des parias, oubliés sans doute lors de l'édit d'expulsion que Philippe III publia contre les Morisques.

Le *Castillo del Reloj* — le Château de l'Horloge, dont les ruines pittoresques dominent ce pauvre faubourg, remonte évidemment au temps des Arabes; il en est de même du nom de Calatayud — *le château d'Ayub* — (le même nom que Job).

L'Aragon est une des provinces d'Espagne où l'on retrouve le plus de souvenirs de la domination musulmane. Les Morisques y étaient très-nombreux, notamment dans la partie méridionale. Andrea Navagiero, parlant de la petite ville d'Aranda de Aragon, située à peu de distance de Calatayud, et qu'il visita en 1523, dit qu'à cette époque le château ou la partie haute était encore entièrement peuplé de Mores : « *Il Castello era anchor lui allhora tutto habitato da Mori.* » Plusieurs de ces Mores de Calatayud se livraient alors à la fabrication des faïences hispano-moresques, si recherchées aujourd'hui par les amateurs.

Peu de temps après avoir quitté Calatayud, nous traversons une plaine fertile, arrosée par le Jalon, dont la voie continue à suivre le cours. De nombreux paysans sont occupés aux travaux des champs; la culture diffère en beaucoup de points de la nôtre, et généralement de celle du nord : au lieu de ces fortes charrues, dont on se sert en France et en Angleterre, et qui creusent un



Patio du palais des ducs de l'Infantado, à Guadalajara. — Dessin de Gustave Doré.

profond sillon, on ne voit généralement ici, comme dans les autres provinces de l'Espagne, que des araires sans roues — *arados*, qui ne font pour ainsi dire qu'égratigner le terre. Nous remarquons, près la station de Terrer, plusieurs paysans qui se servent, pour écraser les mottes des champs labourés, d'un instrument qui diffère du *rouleau* dont on se sert en France, et qui cependant produit le même résultat : c'est une espèce de plateau de bois sur lequel le paysan se tient debout, et d'où il conduit les deux mules, comme l'*auriga* de l'antiquité sur son char.

Nous entendons appeler la station d'Arcos de Medina-Celi, — un nom arabe qui signifie : la ville de Selin. On sait que le nom de *Medina* est commun à un certain nombre de localités espagnoles. Bientôt nous atteignons la station de Medina-Celi, une petite ville très-bien située sur une colline, et qui a donné son nom à une des plus illustres familles espagñoles. Le nom patronymique des ducs de Medina-Celi est *La Cerda*, et il vient du surnom qui avait été donné au fils aîné d'*Alonso el Sabio*. Les descendants de celui-ci furent dépossédés par leur oncle, *Alonso el Bravo*, et depuis ce temps les ducs de Medina-Celi ont réclamé, à chaque couronnement, leurs droits au trône d'Espagne, mais pour la forme seulement.

« Medina-Celi, lisons-nous dans le *Fidèle conducteur pour le voyage d'Espagne*, du sieur Coulon (1654), est la capitale d'un duché qui comprend plus de quatre-vingts villages dans sa Juridiction. Elle est ainsi nommée à cause de sa situation sur une hauteur, pour la distinguer d'une autre Médine, que les Espagnols appellent *Del Campo*, bâtie dans une plaine.... » L'auteur, par une confusion assez plaisante, a pris le nom arabe de Medina-Celi pour un nom latin, et a cru qu'il signifiait la *Ville du ciel*.

Les villes sont assez rapprochées sur la ligne de Saragosse, car une heure après avoir quitté Medina-Celi on arrive à Sigüenza, une assez jolie petite ville, qui s'élève en amphithéâtre sur une colline couronnée par le palais épiscopal, qu'on appelle encore *el Alcázar*.

Sigüenza paraît avoir été autrefois une de ces petites villes vouées aux plaisanteries et tournées en ridicule par les auteurs, comme aujourd'hui chez nous Carpentras, Pont-à-Mousson ou Quimper-Corentin. Cervantès nous dépeint le curé d'Argamasilla, qui condamna au feu les romans de chevalerie de l'ingénieux Hidalgo de la Manche, comme un homme docte et *gradué à Sigüenza*. On pourrait croire, d'après ce passage, que l'université de Sigüenza était purement imaginaire; il n'en est rien, et sa fondation remonte, assure-t-on, à l'année 1441. Elle existait même encore vers la fin du siècle dernier, si nous en croyons un voyageur du nom de *Vago italiano* (le père Caimo), qui assista à une thèse publique de médecine et d'anatomie, dans laquelle on agita la question de savoir « de quelle utilité ou de quel préjudice serait à l'homme d'avoir un doigt de plus ou un doigt de moins.... »

Peu de temps après notre arrivée à Siguenza, l'un de nous ayant été pris d'une indisposition subite, nous crûmes prudent d'avoir recours aux lumières d'un médecin de la ville. On nous indiqua don Narciso Pastor, qui, après une consultation des plus rassurantes, nous envoya chez le *boticario* (pharmacien) don José Molinero, avec une ordonnance en règle. Nous ne savons si le docteur Narciso Pastor avait étudié à la fameuse université de Sigüenza; il nous parut un homme instruit et sensé, et sa méthode n'avait rien de commun avec celle du docteur Sangrado : aussi la maladie disparut-elle comme par enchantement.

Les médecins et la médecine ne diffèrent guère en Espagne, dans les villes du moins, de celle des autres pays. Dans les campagnes, il n'en est pas toujours de même; il est bien des endroits où, la plupart du temps, on n'a recours qu'aux *barberos* ou à quelques *curanderos*, charlatans qui ne connaissent guère que la saignée, les sangsues, et certains spécifiques tels que l'*ungüento de la madre Tecla*, le *bálsamo* (baume) *del cura de Tembleque*, la *conserva del padre Bermudez*, et autres compositions qui remontent peut-être au temps d'Avicenne. Les Espagnols d'autrefois, de même que les Orientaux, avaient une grande répulsion pour la chirurgie; c'était une profanation de toucher un corps mort, et une impiété de mutiler l'ouvrage de Dieu. On sait que l'Inquisition demanda à Philippe II que le célèbre André Vésale, le créateur de l'anatomie moderne, fût brûlé à Madrid pour avoir disséqué un cadavre.

Tout le monde sait que le *barbero* espagnol borne rarement ses talents à sa profession ordinaire; il est souvent *comadron* (accoucheur), *sacamuelas* (arracheur de dents), et quelquefois même il prend le titre de *Profesor aprobado de cirugia* (professeur approuvé de chirurgie); la plupart du temps on voit à sa vitrine un bocal contenant des sangsues d'Estremadure de qualité supérieure, — *Sanguijuelas estremeñas de superior calidad;* et au-dessus de sa boutique, un tableau représentant un bras ou un pied d'où jaillit, en s'arrondissant, un filet de sang, car il est aussi *sangrador*.

Il y a longtemps que l'usage de la saignée est très-répandu en Espagne : « Ils se la font faire hors du lit tant que leurs forces le leur permettent, dit un voyageur du dix-septième siècle, et lorsqu'ils en usent par précaution, ils se font tirer du sang deux jours de suite du bras droit et du bras gauche, disant qu'il faut égaliser le sang. » Mme d'Aulnoy assure que de son temps on saignait plus souvent au pied qu'au bras; quand les dames se faisaient tirer du sang, on leur donnait souvent, à cette occasion, un habillement complet, « et il faut remarquer, ajoute-t-elle, qu'elles portent jusqu'à neuf ou dix jupes à la fois, » de manière que ce n'est pas une médiocre dépense.

L'usage de la saignée au pied existe encore aujourd'hui, témoin cette *copla* populaire qu'un fiancé chante à sa *novia:*

Me han dicho que estas malita,
Y que te sangran mañana :

A ti te sangran del pié,
Y á mi me sangran del alma.

« On me dit que tu es malade, — Et qu'on doit te saigner demain : — Toi on te saigne au pied, — Et moi on me saigne à l'âme. »

Les plaisanteries de Molière contre les médecins ne sont rien auprès de celles qu'en trouve dans les proverbes espagnols : « Dieu te garde, dit la *Filosofia vulgar* de Juan de Mallara, du parafe de l'homme de loi, de l'*et cætera* du notaire, et de l'erdunnance du médecin : *Dios te guarde de parrafo de legista, de et cætera de escribano, y de recipe de medico.* » Et ailleurs :

Dios es el que sana,
Y el médico se lleva la plata.

« C'est Dieu qui nous guérit, — Et c'est le médecin qui empoche notre argent. »

Citons encore quelques quatrains populaires où les médecins sont fort maltraités :

Médicos y cirujanos
No van á misa mayor,
Porque les dicen los difuntos :
Ahi! pasa el que me mató.

« Les médecins et les chirurgiens — Ne vont pas à la grand'messe, — Parce que les défunts s'écrient : — Ah! voilà mon assassin qui passe. »

El que quiere vivir mucho
Ha de huir lo mas que pueda
De médicos, boticarios,
Pepinos, melones y hembras.

« Celui qui veut vivre longtemps — Doit fuir autant que possible — Les médecins, les apothicaires, — Les concombres, les melons et les femmes. »

Quien á médicos no cata,
O escapa, o Dios le mata;
Quien a ellos se ha entregado,
Un verdugo y bien pagado!

« Celui qui ne tâte pas des médecins, — Ou il en réchappe, ou bien Dieu le tue; — Celui qui se livre entre leurs mains, — A un bourreau, et le paye cher! »

Les médecins les plus renommés étaient autrefois ceux de Salamanque et coux de Valence ; ces derniers n'ont pas été épargnés non plus :

Médicos de Valencia,
Luengas haldas, y poca ciencia.

« Les médecins de Valence, dit l'ancien proverbe, ont de longues robes, et peu de science. »

Citons encore un curieux proverbe espagnol : « *Médico viejo, cirujano jóven, y boticario cojo.* » C'est-à-dire que le médecin doit être vieux, le chirurgien jeune, et le pharmacien boiteux ; ce dernier sans doute parce qu'il doit être assidu dans sa boutique.

Disons, pour terminer, que soue le rapport de la médecine et des médecins, l'Espagne diffère fort peu des autres pays, du moins dans les grandes villes. Les partisans du système d'Hahnemann y trouvent toujours un certain nombre de médecins homéopathes. Les hôpitaux sont en général fort bien tenus, et le service médical, nous a-t-on assuré, ne laisse rien à désirer.

Quant aux paysans, ce n'est, en général, qu'à la dernière extrémité qu'ils appellent un médecin; se faire tâter le pouls, disent-ils souvent, c'est un pronostic de la tombe : « *Tomar el pulso es pronosticar la loza.* » A part les *barberos, sangradores, curanderos* et autres charlatans dont nous venons de parler, ils ne connaissent guère d'autres ouvrages de médecine que ceux du genre du *Médico de si mismo* (le médecin de soi-même), recueils populaires où chaque recette, composée de quatre vers, est accompagnée d'une gravure des plus naïves, du *Médico en casa* (le médecin à la maison), ou du *Médico de los pobres* (le médecin des pauvres). On y trouve des remèdes pour toutes sortes de maux et d'accidents ; quelques-uns sont assez étranges, mais toujours inoffensifs ; par exemple, l'ail grillé pour les maux de dents, de l'ognon et de la poix pour les piqûres ; mais le remède souverain, c'est l'huile, qui guérit les brûlures, les cors, les engelures, les morsures d'insectes, et d'autres maux encore. Cela est tout à fait d'accord avec un très-ancien dicton que nous lisons dans un recueil de proverbes imprimé au seizième siècle, et d'après lequel l'huile d'olive guérit toutes les maladies :

Azeyte de oliva
Todo mal quita.

Continuons notre itinéraire, et visitons l'ancienne ville de Guadalajara, dont le nom arabe signifie : la *Rivière des pierres*. Bien que capitale de province, Guadalajara est une ville de peu de ressources, où nous trouvâmes à peine à nous loger honnêtement ; et pourtant cette ville a eu au seizième siècle ses jours de splendeur ; c'est Andrea Navagiero qui nous l'affirme : « Guadalajara, dit-il, est un très-bon endroit, où il y a de très-belles maisons, notamment le palais qui appartient au cardinal de Mendoza, archevêque de Tolède, et celui du duc de l'*Infantazgo*, qui est le plus beau de l'Espagne. On y voit beaucoup de cavaliers et de personnes de rang.... Le duc y fait une très-grande dépense, et quoique ses revenus montent à cinquante mille ducats, il les dépasse encore. Il a une très-belle garde de deux cents hommes à pied, de nombreux hommes d'armes, une chapelle de musiciens excellents, et il montre en toutes choses sa libéralité.... »

La grande curiosité de Guadalajara, — on pourrait presque dire la seule, — c'est le palais du duc de l'Infantado. Où sont, hélas ! les hommes d'armes du duc et sa petite cour, presque aussi brillante que celle du roi ? D'anciens auteurs nous ont laissé de curieux détails sur les fêtes qui y furent données. François Ier, notamment, y reçut une hospitalité vraiment royale, et qui éclipsa l'accueil qu'on lui avait déjà fait dans la ville voisine d'Alcala de Henarès. Voici la *Sala de Li-*

nojes, autrefois ornée de nombreuses armoiries, les splendides plafonds aux riches dorures, et les *azulejes* aux brillantes couleurs; voici de plus la grande galerie où nous voyons encore la cheminée monumentale qui faisait l'admiration du captif de Pavie. Mais dans quel état d'abandon sont presque toutes les parties du palais! La cour d'honneur, ou *Patio de Embajadores*, est cependant assez bien conservée. Comme le *patio* de San Gregorio de Valladolid, avec lequel elle a une certaine analogie, elle se compose de deux galeries superposées, ornée d'une profusion de sculptures qui éblouit les yeux au premier moment. Au-dessus des



Le faubourg de la *Moreria*, à Calatayud (Aragon). — Dessin de Gustave Doré.

ogives trilobées et surbaissées, ce sont des écussons, des aigles aux ailes éployées, des griffons et des lions presque aussi barbares que ceux de l'Alhambra. Tout cela est d'un travail assez grossier, mais d'un grand effet décoratif.

Disons adieu à tous ces souvenirs du passé, et prenons le *tren-correo* du soir pour Saragosse. Demain matin, de bonne heure, nous serons dans la capitale de l'Aragon.

Baron Ch. Davillier.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



La tour penchée (*Torre Nueva*), à Saragosse. — Dessin de Gustave Doré.

VOYAGE EN ESPAGNE,

PAR MM. GUSTAVE DORÉ ET LE BARON CH. DAVILLIER[1].

SARAGOSSE.

1862. — DESSINS INÉDITS DE GUSTAVE DORÉ. — TEXTE INÉDIT DE M. LE BARON CH. DAVILLIER.

Saragosse et les Aragonais. — Comment on reconnaît un bon Aragonais. — Les « poignards saragossoys » et les epées d'Andrés Ferrara. — Un ancien palais arabe : l'*Aljafería*. La Tour penchée ou *Torre Nueva*. — La *Casa de la Infanta*. — Le *Coso*. — Les *Romanceros*. — L'imagerie populaire : les *Aleluyas*; les gravures pour enfants; les histoires de brigands; les satires et caricatures contre les *estudiantes*; les chansons andalouses, etc.

Saragosse, l'ancienne capitale de l'Aragon, une des villes les plus curieuses de l'Espagne, est aussi une des plus anciennes, comme en témoigne son nom, qui est une corruption de *Cæsarea Augusta*. La colonie romaine fut très-florissante pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne, comme le montrent les nombreuses médailles romaines trouvées dans la contrée. Dernièrement encore, — au commencement de la présente année, — on a découvert près de Cariñena un grand nombre de médailles d'or des derniers temps de la domination romaine.

Les Arabes possédèrent Saragosse depuis la fin du huitième siècle jusqu'au commencement du douzième; Alfonso Ier, roi d'Aragon et de Navarre, surnommé *el Batallador*, s'en empara après un siége de cinq ans. Il semble que la ville ait été de tout temps prédestinée aux siéges, car elle en avait déjà soutenu d'autres avant celui dont nous venons de parler, et chacun sait avec quel héroïsme elle soutint ceux de 1808 et de 1809. Un curieux rapprochement à ce sujet : on croirait que Mme d'Aulnoy prévoyait ces siéges si fameux lorsqu'elle écrivait ces lignes en 1679 : « La ville de Saragosse n'est point forte, mais les habitans sont si braves, qu'ils suffisent pour la défendre. » En effet les *Zaragozanos* ont eu de tout temps une grande réputation de loyauté et de courage, témoin le refrain populaire :

Leal, tozuda y valiente
Es de Zaragoza la gente.

« Loyaux, têtus et vaillants, — Tels sont les gens de Saragosse. »

On voit que l'entêtement proverbial des Aragonais n'est pas oublié dans ce portrait abrégé. Comme nous l'avons dit précédemment, ils passent pour avoir la tête si dure, qu'ils s'en servent pour enfoncer des clous. Citons encore, à ce sujet, une anecdote du même genre. Quand un Aragonais vient au monde, sa mère prend une assiette, et lui en donne un coup sur la tête. Si l'assiette se casse, c'est preuve que la tête est dure : l'enfant est un bon Aragonais; si au contraire c'est la tête qui est cassée, alors c'est un mauvais Aragonais.

C'est peut-être cette réputation d'entêtement qui a inspiré l'auteur du quatrain suivant, — un Castillan sans doute :

Zaragoza, Zaragoza,
Zaragoza de los diablos;
Una vez que estuve en ella,
¡ Que bien me enzaragozaron!

« Saragosse, Saragosse, — Saragosse de tous les diables; — Une fois que j'y fus entré, — Comme ils m'ont bien *ensaragossé!* »

Andrea Navagiero, qui visita Saragosse en 1523, nous la dépeint comme une ville très-florissante, tout en protestant contre ses douaniers qui l'exploitèrent au point de lui faire payer des droits sur les bagues qu'il portait au doigt. Saragosse, dit-il, a de très-belles maisons et des églises très-riches; les seigneurs y sont en grand nombre et l'abondance y règne; aussi dit-on communément : *Barcelona la rica, Zaragoza la harta, Valencia la hermosa.* — « Barcelone la riche, — Saragosse l'abondante, — Valence la belle. »

Au seizième siècle, Saragosse n'était pas moins renommée pour la fabrication des armes que Tolède, Valence et Barcelone. Rabelais dit, au chapitre XIII de *Gargantua :* « — Son espée ne feut Valentianne, ni son poignard Saragossoys.... » Lorsque Catherine d'Aragon, sœur de Ferdinand le Catholique, se maria avec Henri VIII d'Angleterre, cette princesse offrit à son époux une certaine quantité d'armes, parmi lesquelles se trouvaient des épées portant les marques, très-estimées alors, de la *Osa* et du *Perillo* (l'ours et le petit chien), et le nom d'Andrés Ferrara, célèbre *espadero* de Saragosse.

La capitale de l'Aragon est riche en monuments intéressants. Commençons par le plus ancien, l'Aljafería, dont le nom arabe indique l'origine, et dont Cervantes parle dans un des chapitres du *Quijote*. C'était

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 289, 305, 321, 337; t. VIII, p. 353; t. X, p. 1, 17, 353, 369, 385, 401; t. XII, p. 353, 369, 385, 401, 417; t. XIV, p. 353, 369, 385, 401; t. XVI, p. 305, 321, 337, 353; t. XVIII, p. 289, 305, 321, 337; t. XX, p. 273, 289, 305, 321; t. XXII, p. 177, 193; t. XXIV, p. 337, 353, 369, 385.

l'*Alcazar* et la fortresse des rois arabes; plus tard ce fut le palais de l'Inquisition; aujourd'hui c'est une caserne. Bien que l'Aljafería ait eu à souffrir de nombreuses dégradations, certaines parties donnent encore une idée de l'état primitif. Quelques salles offrent des restes de la gracieuse ornementation arabe; d'autres, non moins élégantes, datent de la fin du quinzième siècle. Le grand escalier, bâti sous les rois catholiques, mérite d'être cité comme un des plus beaux qui existent en Espagne.

La Tour penchée, qu'on appelle la *Torre Nueva*, n'est pas moins curieuse que celles de *Garisenda* et d'*Asinelli*, à Bologne, et que la célèbre tour de Pise; l'inclinaison, qui dépasse de plus de trois mètres la perpendiculaire, est à peu près la même que celle de cette dernière: seulement elle est moins ancienne, puisqu'elle ne date que de l'année 1504. La tour de Saragosse, avec ses reliefs en briques de style moresque, est d'une architecture très-élégante; malheureusement, le monument est déparé par un clocher à double renflement ajouté plus tard, et qui rappelle ceux qu'on voit si souvent en Bavière.

N'oublions pas la *Casa de la Infanta*, dans la *calle San Pedro*, une des plus belles demeures particulières que le seizième siècle nous ait léguées. Le *patio* est un chef-d'œuvre d'architecture de la Renaissance. Le premier étage est soutenu par huit colonnes cannelées, surmontées de termes, de satyres et de nymphes. Au-dessus règne une élégante frise en bois sculpté, surmontée d'un balcon, avec des médaillons représentant des personnages mythologiques et des rois d'Espagne, parmi lesquels nous avons remarqué Charles-Quint. Ce charmant palais, qui mériterait d'être conservé avec soin, était occupé, quand nous le visitâmes, par un loueur de voitures et par un marchand de liqueurs.

La promenade élégante de Saragosse se nomme le *Coso*; les habitants en sont très-fiers, si nous en croyons ce couplet d'une *jota* aragonaise:

Málaga tiene su castillo,
Granada tiene su Alhambra,
Y Zaragoza el Coso,
Y el Coso Zaragozanos.

« Malaga possède son château, — Grenade possède son Alhambra; — Saragosse a son *Coso*, — Et le *Coso*, les *Zaragozanos*. »

L'étranger qui cherche le pittoresque a beaucoup à glaner dans les rues de Saragosse: tantôt c'est un groupe de paysans aragonais qui viennent porter leurs provisions au marché; tantôt c'est quelque *gitano* au costume débraillé, qui vend des paniers de couleur fabriqués par la tribu; car c'est une chose à remarquer, que les bohémiens de tous les pays se livrent à la fabrication des paniers. Ces nomades sont bien moins nombreux ici que dans la Navarre, et notamment à Pampelune, bien que Saragosse ait été jadis la résidence du roi élu des *gitanos*.

Voici un *romancero* qui nous offre sa marchandise: « ¿ *Quien me lleva otro papel?* — Qui m'achète une autre feuille? »

Arrêtons-nous un instant devant son etalage, qui occupe un vaste pan de mur. Le *romancero* est un type espagnol par excellence: c'est le marchand de chansons, de *conards*, d'images de sainteté; il n'est guère de ville où l'on n'en trouve quelques-uns. Celui-ci a un assortiment très-varié de gravures coloriées représentant Notre-Dame del Pilar, ce qui ne l'empêche pas d'être également bien assorti dans le genre profane.

Voici d'abord toute une suite de gravures sur bois destinées aux enfants, telles que la *Tierra de Jaujá* (le pays de Cocagne), toutes sortes d'*Abecedarios*, le *Loterio recreativo*, la *Vida del Enano don Crispin* (la Vie du nain Don Crispin), *el Mundo al revés* (le Monde retourné), qui représente l'homme jouant le rôle des animaux, et qui a un débit considérable. Ces *aleluyas*, — c'est ainsi qu'on les appelle, — sont imprimées sur une feuille in-folio, et divisées d'ordinaire en quarante-huit compartiments qui forment autant de sujets.

Voici d'autres *aleluyas* qui représentent *el Entierro* (l'enterrement) *del carnaval*, *El Judio Errante*, qui n'est pas, comme on pourrait le croire, la légende populaire du Juif-Errant, mais simplement l'abrégé du roman d'Eugène Sue; la *Historia de Pablo y Virginia*, *el Trovador* (le Trouvère); *la Linda Magalones* (la Belle Maguelone); *Don Pedro el Cruel*; *Inés de Castro*, cette histoire dont on fit au siècle dernier une parodie sous le titre d'Agnès de Chaillot; *los Peligros* (les dangers) *de Madrid*, *el Ejercito español* (l'armée espagnole). Voici encore, naturellement, toutes sortes de *Corridas de Toros y Novillos*, la *Historia de Cabrera*, la *Revolucion de Madrid*, puis un bon nombre de caricatures où les *borrachos* (ivrognes) sont fort maltraités.

A côté des *aleluyas*, les *romances* occupent une place importante; ils sont ordinairement de format in-8°, et se vendent le même prix, *dos cuartos* (dix centimes) le *pliego*, — le *pli*, c'est-à-dire huit pages ou une demi-feuille d'impression. — Les sujets des *romances* sont très-variés: il y a d'abord, bien entendu, ceux du Cid Campeador, de *Carlo-Maño*, des *Amantes de Teruel*, et autres légendes du moyen âge. Enfin, toutes les « chroniques et légendes françaises et espagnoles, qui, dit l'auteur du Don Quichotte, passent de bouche en bouche, et que répètent les enfants au milieu des rues. »

Viennent ensuite les légendes contemporaines, où les *bandoleros*, *bandidos* et *contrabandistas* ont une large part: on y retrouve des personnages bien connus, tels que *Andrés Vazquez*, *Francisco Esteban el Guapo*, dit le *Rayon d'Andalousie*, *los Siete hermanos bandoleros* (les Sept frères brigands), les *Niños de Ecija* (les Gars d'Ecija), *Diego Corrientes*, *el Bandido generoso*, et *José Marin*, *el Bandido valeroso*. — On voit que les bandits sont toujours représentés sous de brillantes couleurs. A côté de leurs exploits guerriers,

figurent quelquefois des enlèvements et des scènes de jalousie : tel est le *romance* orné en tête d'un bois représentant un *bandolero* emportant une femme en croupe, et soutenant contre son rival un combat au couteau. Doré s'amusa à faire un croquis de ce duel équestre à la *navaja*, que nous donnons ici.

A côté des histoires de brigande, nous placerons celles de quelques femmes devenues célèbres par leurs hauts faits, ou plutôt par leurs méfaits, comme *Juana la Volerosa*, les *Atrocidades de Margarita Cisneros*, *el Valor de una Gitana*, etc. Voici maintenant les *Estudiantinas*, couplets dédiés au *bello sexo*, et toutes sortes de caricatures sur les étudiants, comme la *Vida del estudiante Borroscas*, où l'on voit ce futur savant faire bouillir le chat de son hôtesse, mettre de l'amadou dans l'oreille d'un âne, soutirer le vin du *posadero*, et recevoir des coups de bâton pendant qu'il donne une sérénade sous un balcon.

Les chansons andalouses sont extrêmement nombreuses; plusieurs sont populaires dans toute l'Espagne, comme *las Ligas de mi Moreno* (les Jarretières de ma brune), — *el Calesero andaluz*, — *el Capeador de toros*, — la *Pepiya*, ou *Dáme tu pico, paloma* (Donne-moi ton bec, ma colombe), — *la Flor de la Canela*, — *las Ventas de Cardenas*, — *los Toros del Puerto*, — *el Jaque*, — *el Barotero Zeviyono*, etc.

Viennent ensuite les caricatures et les satires dont les Andalous font les frais, et où ils sont invariablement représentés comme des bravaches, fanfarons, matamores, etc.; par exemple *el Maton* (le fier-à-bras) *de Andalucio*, — *el Tremendo* (le Terrible), — *el Valenton del Perchel* (le Bravache du Perchel, — un faubourg de Malaga), — *el Leon Andaluz* (le Lion andalous), — la *Vida del Valiente Manolito Gazquez de Andalucia*, où l'on raconte les exploits de ce Gascon de l'Espagne, exploits qui ne le cèdent en rien à ceux du célèbre Monsieur de Crac.

Il y a encore les chansons populaires destinées à accompagner les danses, telles que les *Coplas de Seguidillos*, — le *Tango americano*, — les *Haboneras*, — *el Cantor de las Hermosas* (le Chanteur des belles), — les *Jotas*, — *la Gatatumba;* puis une grande variété de *sainetes* populaires, de *tonadillas* et d'*entremeses*, qui sont à peu près la même chose sous des noms différents. A propos du *sainete*, faisons remarquer de nouveau que ce mot est toujours masculin, et ne prend jamais d'y grec. Cela soit dit en passant pour ceux qui sous prétexte de couleur locale, impriment tous les jours : une *soinette* ou une *saynète*.

Si nous ajoutons à cette énumération quelques sujets d'actualité, quelques noëls ou cantiques religieux, et un assez bon nombre de pièces en catalan et en valencien, nous croirons avoir donné un tableau assez exact de l'imagerie populaire et de la littérature des rues en Espagne, deux choses qui tendent du reste à perdre chaque jour leur caractère national, et qui finiront par disparaître avant peu, comme les danses et les costumes.

Les églises de Saragosse : la *Seo*. — *Nuestra Señora del Pilar*. — Le *Pilier* et les fidèles. — Les femmes à l'église. — Images et scapulaires. — Les fêtes de Notre-Dame *del Pilar*. — Dévotion à la Vierge. — Les saluts populaires en Espagne. — *San Anton*. — Les *panecillos*. — Pourquoi on met le saint dans un puits. — *San Juan de Dios*, *San Pedro* et *San Roque*. — *San Sebastian*. — La vie de saint Benoît mise en seguidilles.

Saragosse a deux églises principales : la *Seo* et *Nuestro Señoro del Pilar*. La *Seo* est un immense édifice fort ancien, mais qui a été impitoyablement modernisé. L'intérieur renferme un immense retable gothique, le plus grand sans doute qui existe en Espagne. Il est en albâtre peint et doré, du travail le plus exquis C'est dans la *Seo* que fut enterré cet infant Don Baltazar, fils de Philippe IV, dont le portrait fut peint tant de fois par Velasquez. Nous recommandons aux amateurs de faïence le pavement de la *Solo Capitular*, composé d'*azulejos* d'un très-joli effet; il n'existe rien en Espagne d'aussi important en ce genre.

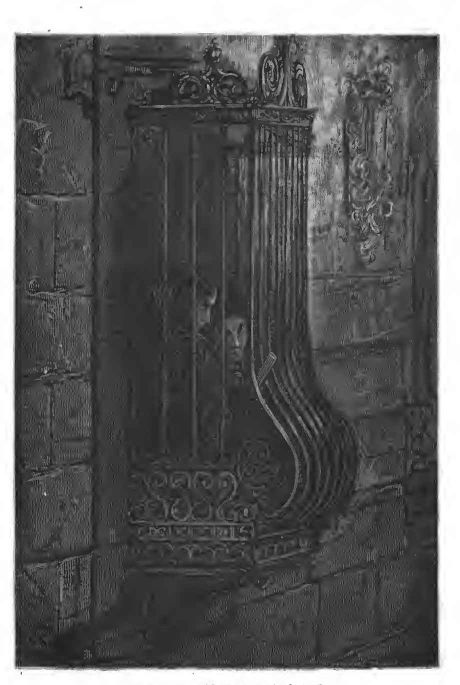
Passons à Notre-Dame *del Pilar*, située, comme la *Seo*, sur le bord de l'Èbre. L'extérieur est dans le goût du dix-septième siècle, et la toiture, avec ses tuiles vernissées bleues, jaunes, blanches et vertes, produit un effet assez singulier, mais d'un goût douteux. La Vierge du *Pilar* est sans contredit la plus renommée de toute l'Espagne. Son nom vient du *pilier* qui supporte l'image vénérée, et sur lequel la Vierge descendit du ciel. La chapelle du *Pilar*, supportée par des colonnes de marbre rouge avec bases et chapiteaux de bronze doré, forme comme une église dans la cathédrale; la statue miraculeuse, couverte de riches vêtements, est placée sur son pilier de marbre; elle est en bois résineux, et l'encens et la fumée des cierges l'ont noircie depuis des siècles :

Morena es la Magdalena
Y la Virgen del Pilar.

« La Madeleine est noire, dit la *copla* populaire, — Et la Vierge du Pilar aussi. »

Du côté de l'autel, se trouve une petite niche au centre de laquelle est pratiquée une petite ouverture ovale entourée d'un fort cadre de bronze. Cette ouverture laisse voir le bas du *pilier;* cadre et pilier sont usés par les baisers des fidèles, comme à Rome le pouce du pied de saint Pierre; le pilier est même devenu concave à cet endroit.

Devant l'autel, s'élève une balustrade d'argent à hauteur d'appui; c'est sur les marches de marbre qui précèdent cette balustrade que de nombreux fidèles viennent incessamment s'agenouiller; nous remarquâmes des paysans aragonais et des femmes qui baisaient ces marches à trois reprises. Les fidèles ne se retirent jamais sans avoir jeté une pièce de monnaie dans l'espace compris entre la balustrade et l'autel; les sacristains viennent de temps en temps les ramasser. Le trésor de *Nuestra Señora del Pilar*, enrichi par la piété de plusieurs générations, fut longtemps cité pour sa richesse; nous dirons plus loin comment ce trésor a été naguère vendu publiquement.



Une fenêtre, à Saragosse (effet de nuit). — Dessin de Gustave Doré.

Dans les autres parties de l'église, beaucoup de femmes étaient assises sur les dalles, à la mode espagnole. Mme d'Aulnoy assure que cet usage existait même en dehors des églises : « Nous étions plus de soixante dames dans cette galerie.... Elles étoient toutes assises par terre, les jambes en croix sous elles. C'est une ancienne habitude qu'elles ont gardée des Mores.... Elles portent toujours un éventail, et soit l'hiver ou l'esté, tant que la messe dure, elles s'éventent sans cesse. Elles sont assises dans l'église sur leurs jambes, et prennent du tabac à tous moments, sans se barbouiller comme l'on fait d'ordinaire, car elles ont pour cela, aussi bien qu'en toute autre chose, des petites manières propres et adroites. »

On vend à la porte du temple et dans plusieurs rues de la ville des images et des scapulaires de *N. S. del Pilar de Zaragoza*, imprimés sur papier, ou sur soie, qui portent invariablement l'avis suivant : *Rezando una A. M. del^a desta S. I. se gana* 8120 *dias de Indul^a* (En récitant un Ave Maria devant cette Sainte Image, on gagne 8120 jours d'indulgence). Quand on récite à l'heure même où *Maria Santisima* vint *en chair et en os* (*en carne mortal*) à Saragosse, on gagne 9120 jours. Outre ces images, on vend chez tous les orfèvres de la *Calle de la Plateria* des vierges du *Pilar* de toutes dimensions en argent, et même en or.

Nous avons déjà dit combien était grande la dévotion pour le *Pilar*; on sait que les Espagnols en ont fait un gracieux nom de femme. On attribue à la Vierge de nombreux miracles, comme le montrent de nombreux *milagros* (ex-voto) en argent, en cire, etc., représentant différentes parties du corps, telles que bras, jambes, mains, pieds, seins, yeux, etc. Le cardinal de Retz, qui séjourna à Saragosse en 1649, raconte dans ses Mémoires qu'il vit un homme dont la jambe, ayant été coupée, repoussa après qu'il eut touché la sainte image. C'est le 12 octobre qu'on célèbre l'anniversaire de la descente de la Vierge. Les fêtes du *Pilar* attirent à Saragosse une foule extraordinaire : il y a deux *corridas de toros*. Il y a quelques années, deux *espadas* furent tués par les taureaux dans une même course.

Notre-Dame *del Pilar* est célébrée dans de nombreuses chansons et *jotas* populaires; nous ne citerons qu'un seul couplet. Une jeune fille invoque la Vierge pour son fiancé, qui est marin :

> A la cabecera tengo
> Una Virgen del Pilar,
> Á la que me encomiendo
> Cuando estás en el mar.

« J'ai mis à mon chevet — Une Vierge du *Pilar*, — A laquelle je me recommande, — Quand tu es sur mer. »

Du reste, il n'est guère de Vierges, en Espagne, auxquelles ne soient dédiés un certain nombre de couplets, comme la *Virgen de la Victoria*, celles *de la Soledad* (de la Solitude), *del Amparo* (de Bon-Secours), *de los Remedios*, *del Rosario* (du Chapelet), *de los Dolores*, et bien d'autres encore, dont on a fait des noms de femme, comme de la Vierge du *Pilar*. Beaucoup de gens du peuple, en Espagne comme dans certaines provinces d'Italie, invoquent la Vierge dans toutes sortes de cas comme une patronne spéciale. Parfois leur dévotion s'égare d'une façon singulière. « Un respectable prêtre, dit l'auteur du *Cancionero popular*, m'a assuré avoir entendu un fameux contrebandier et baratero de Malaga raconter, avec le plus grand sang-froid, comment il avait tué son adversaire : « Je me « recommandai à la *Virgen de la Victoria*, et je lui ap« pliquai une *puñalada* telle, qu'il n'eut même pas le « temps de dire Jésus! »

De la Vierge aux saints, la transition est toute naturelle; nous dirons donc aussi quelques mots de plusieurs saints dont le nom est très-populaire en Espagne, soit en raison des miracles qu'on leur attribue vulgairement, soit en raison des chansons, quelquefois grotesques, où le peuple les fait figurer.

Nous commencerons par saint Antoine abbé, qu'on appelle vulgairement *San Anton*. On l'implore dans plusieurs cas; mais c'est comme patron des quadrupèdes qu'il est surtout connu. Le jour de la fête du saint, on amène des environs les chevaux, les mulets, les ânes, tout enrubanés, devant l'église de *San Antonio Abad*, à Madrid; on vend là de petits pains d'orge, *panecillos*, bénits par un prêtre, et portant le portrait du saint d'un côté, avec une croix de l'autre. Un prêtre bénit aussi l'orge qu'on apporte, et une fois que les animaux en ont mangé, ils sont à l'abri de toutes sortes de maladies. On en vend encore dans la *Calle Hortaleza*. La rue, toute pavoisée, est pleine de petits marchands ambulants qui crient les vrais petits pains du saint, — « *los legitimos panecillos del Santo*, » au citron et à la cannelle, — « *de limon y canela*, que *ricos!* »

Le même saint passe aussi pour protéger tout particulièrement les *cerdos*, ces utiles animaux auxquels on doit les jambons et les saucissons; il protége également les maisons de bienfaisance, qui mettent en loterie deux *cerdos*; l'un est exposé dans la rue de Tolède, et l'autre à la Puerta del Sol. Les billets coûtent quatre *cuartos* (treize centimes), et pour cette faible somme vous pouvez gagner au bout de deux mois, si saint Antoine vous protége, un superbe animal du poids de vingt *arrobas*, c'est-à-dire près de trois cents kilogrammes.

Il paraît que *San Antonio* rend aussi des services aux jeunes filles qui sont en quête d'un fiancé; et vraiment, c'est par elles que nous aurions dû commencer. Seulement, elles se servent d'un moyen assez singulier, bien que des plus faciles à employer : elles prennent tout simplement une image du saint, qu'elles descendent au fond d'un puits, en lui disant : « Tu resteras là jusqu'à ce que j'aie mon fiancé! »

Qu'on ne croie pas que nous inventions rien : si étrange qu'elle puisse paraître, la coutume existe; nous n'en voulons pour preuve que ce couplet popu-

laire bien connu, adressé à une jeune fille qui ne trouve pas de prétendu :

¿ Fuiste tú la que metiste
A san Antonio en un pozo,
Y lo hartaste de agua,
Por que saliera un novio?

« N'est-ce pas toi qui mis — Saint Antoine dans un puits, — Et qui l'abreuvas d'eau — Pour qu'il te fît trouver un fiancé? »

Cet excellent saint ne borne pas du reste son pouvoir à procurer des fiancés; il paraît qu'il sait encore les retrouver quand ils sont égarés :

. . . .
Mi amante se perdió anoche.
¡ Buscádmelo, santo mio!

« Mon fiancé s'est perdu hier soir, — Cherchez-le-moi, mon saint! »

Voici encore deux autres *coplas* qui pourraient nous faire croire que saint Antoine est également imploré par les femmes en d'autres circonstances; c'est d'abord la supplique des laides contre les belles :

Todas las feas del mundo
Se juntaron una tarde,
A pedirle à san Antonio
Que las bonitas se acaben.

« Toutes les femmes laides du monde — Se réunirent un soir, — Pour demander à saint Antoine — Qu'il n'y en eût plus de jolies. »

Vient ensuite la prière de celles qui comparent le saint à un bouquet de fleurs, pour obtenir de lui les couleurs qui leur manquent :

San Antonio bendito,
Ramo de flores,
A las descoloridas
Dáles colores.

« Saint Antoine béni, — Bouquet de fleurs, — A celles qui sont pâles, — Donne-leur des couleurs. »

L'histoire de saint Antoine plongé dans un puits nous remet en mémoire un usage des plus singuliers, pratiqué dans quelques villages, à l'occasion de la fête de saint Jean. Cette fois-ci, par exemple, ce n'est pas le saint qu'on met dans l'eau, bien qu'il soit toujours question d'une jeune fille à la recherche d'un fiancé. La *muchacha* doit, à l'heure où minuit sonne, se plonger la tête dans une fontaine; moyennant quoi elle ne peut manquer de trouver son *novio* dans le courant de l'année. Il faut dire que cette immersion se fait le plus souvent par plaisanterie, mais non, suivant toute apparence, sans une secrète arrière-pensée de réussite.

Quant à saint Jean de Dieu, nous ne savons si on l'invoque pour des cas particuliers; mais, ce qu'il y a de certain, c'est que quelques couplets populaires le traitent d'une façon fort peu révérencieuse : témoin celui-ci, qui nous le montre grimpé dans un figuier, et visant une figue avec son tromblon :

Estaba san Juan de Dios
Subido en una higuera,
Con un retaco en la mano,
Apuntando á una breva.

Il y a une variante, où le figuier est remplacé par un chêne-liége, — *alcornoque*, et où saint Roch, — *San Roque*, remplace la figue, sans doute pour satisfaire à la rime:

Estaba san Juan de Dios
Subido en un alcornoque,
Con un retaco en la mano,
Apuntando á san Roque.

Chose étrange dans un pays religieux et catholique comme l'Espagne, on ne saurait croire le nombre de chansons de ce genre qui circulent parmi le peuple, et où bon nombre de saints du paradis sont traités de la manière la plus grotesque. Voici maintenant le tour de saint Pierre, qui est toujours représenté, comme chacun le sait, sous les traits d'un vieillard chauve.

San Pedro, como estaba calvo,
Le picaban los mosquitos,
Y su madre le compró
Un sombrero de tres picos.

« Saint Pierre, qui était chauve, — Était piqué par les moustiques, — Et sa mère lui acheta — Un chapeau à trois cornes. »

On a encore remplacé les deux derniers vers par les suivants:

Y su madre le decia;
Pónte el gorro, Periquito!

« Et sa mère lui disait : — Mets ton bonnet, Pierrot! »

Le quatrain suivant doit remonter, suivant toute apparence, au temps de Charles-Quint:

Carlos Quinto subió al cielo,
A pedirle á Dios la España,
Y le respondió San Pedro :
¿ Quieres que te rompa el alma?

« Charles-Quint monta au ciel — Pour demander à Dieu de lui donner l'Espagne, — Et saint Pierre lui répondit : — Veux-tu que je te rompe l'âme?

Ce couplet est très-connu dans toute l'Espagne; seulement, depuis la guerre de l'Indépendance, on a substitué au nom de Charles-Quint celui de Napoléon.

Voici maintenant le tour de saint Michel :

En San Miguelito el alto
Un albañil se cayó :
Y el santo hizó un milagro,
Que del suelo no pasó.

« A Saint-Michel-le-Haut, — Un maçon se laissa choir, — Et le saint fit un miracle : — Il ne dépassa pas le pavé. »

« Glorieux saint Sébastien. — Tout criblé de flèches,

« Les moines ne les virent pas, — Et je n'en suis pas étonné, — Car onze mille vierges, — Qui les a jamais vues?

« Qui a été assez heureux — Pour en voir autant réunies, — A moins d'être un saint? »

La vente publique du trésor de Notre-Dame *del Pilar*. — Plus de cinq cents bijoux. — Les taureaux d'argent de *Pepe Hillo* et de *Cuchares*. — Quelques mots sur la *Curiosité* au point de vue espagnol. — L'Orfévrerie religieuse et civile. — Les *Plateros*. — Les Nielles. — Les « *Esmaulx de la façon d'Espaigne* ». — L'Argenterie de table et les meubles d'argent massif. — Les Épées et les Armures. — La Damasquine. — Les *Azulejos* et les faïences. — La Porcelaine. — La Verrerie en Espagne. — Les Mosaïques. — La Sculpture en bois. — Les Ivoires. — L'ancien Ameublement espagnol : les cabinets sculptés; les *escritorios Bargueños*; les *escaparates*. — Les Tissus arabes et espagnols; les Soieries et les Tapisseries; les Broderies et le « *Point d'Espagne* ». — Les Bordadores de *Imagineria*. — Les Amateurs espagnols d'autrefois. — Les *Anticuarios* et les *antiguallas*. — Les Amateurs il y a vingt ans, et ceux d'aujourd'hui. — Les marchands d'antiquités en Espagne.

Pendant notre séjour à Saragosse, au printemps de 870, eut lieu dans cette ville une vente publique des lus intéressantes, qui fit à cette époque grand bruit en spagne. Il s'agissait des bijoux de Notre-Dame *del ilar*, que le *cabildo* (chapitre) s'était décidé à aliéner, fin de se procurer les fonds nécessaires pour la continuation des travaux du temple, interrompus depuis la n du siècle dernier. Un double catalogue, en bon esagnol et en mauvais français, avait été envoyé dans s principales villes de l'Europe, de manière que, le 31 ai, la *Sala Capitular*, où se faisait la vente, était remlie d'amateurs et de marchands étrangers, accourus s quatre points cardinaux pour se disputer les bijoux ferts depuis des siècles à la célèbre Vierge *del Pilar* e musée de South-Kensington de Londres avait mên envoyé un représentant, qui acheta un bon nombre objets.

Le catalogue comprenait en tout 523 bijoux, parmi squels une cinquantaine, tels que pendants, reliquais, médaillons, croix, etc., dataient du seizième siècle. reste se composait d'un grand nombre de bagues, acelets, colliers, chaînes, montres, chapelets, bous d'oreille, épingles, etc. Il y avait même des évenls, des coffrets, des chandeliers, des pommes de canne, jusqu'à des peignes en or ou en argent, ainsi que ites sortes d'*ex-voto* : têtes, jambes, mains, pieds, ux, bustes, doigts, cœurs, etc., sans compter une igtaine de Vierges *del Pilar*. Mentionnons encore ux lots assez curieux : des taureaux d'argent offerts r les *espadas* les plus célèbres que l'Espagne ait possés : *Pepe Hillo*, dont nous avons raconté la fin tra que, et *Cuchares*, le beau-père du *Tato*.

La vente, qui aurait exigé deux jours à Londres, et double à Paris, dura près de quinze jours à Sarasse, grâce à la lenteur avec laquelle opéraient les mbres du Chapitre : le président, qui faisait l'of du commissaire-priseur, commençait par deman si l'on donnait le prix de l'estimation : *Dan la tasa?* and il était couvert, il s'écriait : *La tasa dan!* (on ne le prix!); puis pour chauffer les enchères : *A la*



Église de Notre-Dame *del Pilar* (Saragosse). — Dessin de Gustave Doré.

éveloppement extraordinaire : les Arfe, les Becerril, ·s Benavente, et bien d'autres encore, se rendent célèbres par les splendides travaux qu'ils exécutent pour ·s églises ; puis viennent les Italiens, comme Jacopo a Trezzo, et la famille des Leoni, qui travaillèrent our plusieurs rois d'Espagne. Nous avons de cette époue d'élégantes pièces d'orfévrerie civile, telles que les *›yas* du trésor de Notre-Dame *del Pilar*, bijoux que la outine fait souvent attribuer à Benvenuto Cellini. Ces *›yas* sont ordinairement émaillées sur or.

L'art de l'émail date de loin en Espagne, comme le nontrent plusieurs anciens inventaires français, où il ·st question dès le quatorzième siècle, des « *esmaulx le la façon d'Espaigne* » et des « *esmaulx d'Arragon* ». ,es orfévres espagnols du dix-septième siècle appliuaient encore sur l'argent les émaux translucides, ·omme le montrent les croix de *Caravaca* qu'on ren·ontre assez fréquemment.

L'art de nieller sur argent, très-anciennement connu les Arabes d'Espagne, fut aussi pratiqué avec une ;rande habileté par les *plateros* des quinzième et seiième siècles. Nous nous bornerons à citer la belle *'ustodia* de Juan de Benavente, faite pour la cathérale de Palencia, et que l'on y voit encore.

L'orfévrerie religieuse au dix-septième siècle suit le mauvais goût de l'architecture. Il en est de même des bijoux : « Les pierreries, dit Mme d'Aulnoy, sont admirables, mais si mal mises en œuvre, que les plus gros diamants ne paroissent pas tant qu'un de trente loüis que l'on auroit mis en œuvre à Paris. »

On sait ce que les galions du Mexique apportaient en Espagne de métaux précieux. Nous avons déjà parlé de la prodigieuse quantité de vaisselle d'or et d'argent que possédait le duc d'Albuquerque : on ne mit pas moins de six semaines à la peser et à l'écrire. Le duc de Lerma et d'autres seigneurs espagnols n'étaient guère moins riches en ce genre. Outre l'argenterie de table, on avait des lampes à huit ou douze becs (*velones*), et des corbeilles si lourdes qu'il fallait quatre personnes pour les porter; le prince de Montéleon en possédait trente de ce genre. On voyait chez le duc d'Albuquerque quarante échelles d'argent qui servaient à monter sur les buffets. On avait même des tables, des *braseros*, et jusqu'à des caisses à orangers en argent, comme au château de Versailles.

Les bijoux religieux étaient fort à la mode en Espagne à cette époque, comme au siècle dernier, et il en est encore de même aujourd'hui. Ce sont des *relicarios*, des croix, des médaillons, des *rosarios* (chapelets), des *presentallas*, *votos* ou *milagros* (ex-voto), etc. « Les dames, dit la comtesse d'Aulnoy, portent des ceintures entières de médailles et de reliquaires. Il y a bien des églises où il n'y en a pas tant.... Elles ne mettent jamais de collier; mais elles portent des bracelets, des bagues et des pendants d'oreilles qui sont bien plus longs que la main. » Mentionnons encore quelques bijoux particuliers, tels que les *lazos*, ainsi nommés parce qu'ils ressemblent à un nœud de rubans,



Un duel à la *navaja*, d'après un *romance* populaire. — Dessin de Gustave Doré.

ciers. Il y a douze ans déjà, nous avons fait connaître les centres les plus renommés de cette fabrication : Malaga, Valence-Manises, Majorque, Barcelone, Murcie, Teruel, etc. Nous pouvons citer, parmi les plus belles pièces qui existent dans les collections privées, un magnifique vase de la forme et de la dimension de celui de l'Alhambra, et un *azulejo* du quatorzième siècle, également à reflets métalliques, de près d'un mètre de hauteur. Ces chefs-d'œuvre de la céramique hispano-moresque appartiennent à notre excellent ami Fortuny, ce grand artiste qui fait tant honneur à l'Espagne.

Nous avons déjà dit ici combien étaient importantes au seizième siècle les fabriques de Séville et de Talavera; on arrivera sans doute à mieux connaître leurs produits, qui ne sont pas encore parfaitement définis. Plus tard, la fabrique d'*Alcora* occupe le premier rang, et ses faïences, d'un goût français très-prononcé, rivalisent avec celles de Moustiers, qui leur servirent de modèles. On sait que cette fabrique appartenait au comte d'Aranda, ce ministre espagnol devenu presque parisien, l'ami de Voltaire, à qui il envoyait à Ferney un service de ses plus belles faïences.

L'Espagne a aussi ses porcelaines tendres et dures; celles de la fabrique du *Buen Retiro*, fondée en 1759 par Charles III, ont les mêmes mérites que les porcelaines de *Capo di Monte*, fabrique établie à Naples par ce prince dès 1736. Citons aussi en passant les porcelaines, peu connues des amateurs, d'Alcora et de Madrid.

Les verres espagnols sont aussi peu connus des amateurs que les verres français. Cependant les deux pays ont eu très-anciennement des fabriques importantes, dont les produits, grâce à la routine, sont confondus avec ceux de Venise. Dès l'époque romaine, on faisait du verre en Espagne : nous possédons une coupe antique trouvée à Palencia. Isidore de Séville, et plus tard les auteurs arabes, parlent de la fabrication du verre. Ces derniers mentionnent surtout, au treizième siècle, les verreries d'Almeria, de Murcie et de Malaga, qui devaient avoir beaucoup de ressemblance avec ces beaux « *voirres de Damas* », si estimés au moyen âge, et aujourd'hui si recherchés par les amateurs. Les Arabes d'Espagne faisaient aussi des mosaïques de verre, *ol foseyfasâ*.

Dès 1455, les *vidrieros* de Barcelone étaient organisés en *gremio* ou corporation. Un auteur du quinzième siècle compare les produits de cette ville à ceux de Venise. Ceux de Cadalso *de los Vidrios* (des verres), — une petite ville de la province de Madrid, — et de Caspe (Aragon), étaient renommés dès le quinzième siècle. Plus tard d'autres localités, telles que Mataró, Cervelló, Almatret, Arenys de Mar, Tolède, Cebreros, San Martin de Valdeiglesias, La Torre de Esteban Hambroz, Valmaqueda, La Granja, eurent aussi leurs verreries. Parmi une trentaine de verres des seizième et dix-septième siècles que nous avons rapportés d'Es-



Champs d'oliviers (campagne de Saragosse). — Dessin de Gustave Doré

Nous avons vu en Espagne de très-belles croix chrétiennes en ivoire du douzième siècle, notamment celle de San Isidoro de Léon, aujourd'hui au Musée archéologique de Madrid. Particularité curieuse : plusieurs de ces croix sont couvertes d'ornements de style arabe, et sont évidemment l'ouvrage d'artistes musulmans. On voit également un assez grand nombre de christs, de vierges, de saints, etc., d'une dimension extraordinaire, souvent ornés de peintures. Ces ivoires d'une basse époque, et d'un mauvais travail, ont été faits pour la plupart aux Philippines ou dans d'autres colonies espagnoles.

Disons aussi quelques mots de ces *escritorios* ou cabinets qui commencèrent à être en vogue vers la fin du seizième siècle. Les uns sont ornés de plaques d'ivoire ornées de gravures, comme les *stipetti* italiens, d'autres sont en ébène et en écaille, avec des bronzes dorés. « On apporte des Indes à Séville, dit Covarrubias, beaucoup d'ébène, dont on fait des cabinets (*escritorios*) et des tables (*mesas*) du plus beau travail. » La mode de ces meubles était venue d'Allemagne ; c'étaient ces « cabinets d'Allemagne » ou de « Nuremberg » dont parlent Mme de Sévigné et Tallemant des Réaux.

Mentionnons encore de certains cabinets qu'on ne voit qu'en Espagne, où ils sont connus sous le nom de *bargueños*, parce que, suivant la tradition, ils se faisaient à *Bargas* (à deux lieues de Tolède). Ces meubles d'un goût baroque, surchargés de colonnettes d'os ou d'ivoire, avec plaques de nacre, le tout peint et doré, sont indignes d'entrer dans le cabinet d'un homme de goût.

Les lits étaient : « ... tout de cuivre doré avec des pommettes d'yvoire et d'ebeine ; le chevet garni de quatre rangs de petits balustres de cuivre très-bien travaillez. » Ainsi s'exprime Mme d'Aulnoy, qui donne de très-curieux détails sur l'ameublement somptueux des grandes demeures espagnoles du dix-septième siècle, « tendues de tapisseries toutes relevées d'or, meublées de velours cremoisy à fond d'or, » avec le lit « de damas, or et vert, doublé de brocard d'argent, avec du point d'Espagne, » ou « de velours, chamarez de gros galons d'or.... Il y avoit autour des draps un passement d'Angleterre de demie aûne de hauteur. » Des « tables d'argent, et des miroirs admirables, tant pour leur grandeur, que pour leurs riches bordures, dont les moins belles sont d'argent. Ce que j'ay trouvé de plus beau, ce sont des *escaparates;* c'est une espèce de petit cabinet fermé d'une grande glace, et rempli de tout ce qu'on peut se figurer de plus rare.... Tous les meubles que l'on voit icy sont extrêmement beaux, mais ils ne sont pas faits si proprement que les nôtres.... Ils consistent en tapisseries, cabinets, peintures, miroirs, argenteries, broderies, statües... » Les appartements, de même que les églises, étaient ornés de lustres, — *arañas;* dans l'*État présent d'Espagne* (1717), on parle d'un lustre de cristal si beau que, « celui que l'on voyoit

dans le cabinet de feu Monseigneur n'a jamais approché de celui-là. »

L'art des tissus est très-ancien en Espagne : dès le neuvième siècle, les Arabes l'avaient déjà porté à un très-haut point. Plusieurs anciens auteurs arabes parlent des riches étoffes de soie aux brillantes couleurs, auxquelles travaillaient à Malaga, à Murcie, à Almeria, plusieurs milliers d'ouvriers. Les tapis de Murcie étaient également renommés, et s'exportaient dans différents pays. Nous avons déjà parlé, à propos de la fabrique royale de Santa-Barbara, des tapis d'Alcaraz et de ceux connus en France, au quinzième siècle, sous le nom de « *tappis velus de l'ouvrage d'Espaigne* ». Aux seizième et dix-septième siècles, Tolède, Valence, Séville, Grenade, et d'autres villes encore, fabriquaient de beaux tissus de soie. Vers le milieu du siècle dernier, une manufacture importante fut établie à Talavera de la Reina par des Français transfuges de Lyon, sous la protection d'un ministre espagnol.

Les anciens *Bordadores de Imagineria* (brodeurs de figures) des quinzième et seizième siècles ont laissé de merveilleux ouvrages, qu'on peut encore admirer dans beaucoup d'églises d'Espagne. On connaît le nom de plusieurs de ces habiles *bordadores*, qui étaient de véritables artistes, et formaient un *gremio*, comme les *plateros* et les *vidrieros* dont nous venons de parler.

La place nous manque pour parler des *Iluminadores*, — de la gravure en Espagne, dont nous connaissons de curieux monuments datant du quinzième siècle ; — de ces *guadamciles* ou « *cuirs dorez* » dont la fabrication était si florissante à Cordoue au seizième siècle, et qu'on envoyait encore à Paris sous Louis XIII ; — de ces « *Cordouans de Ciudad-Rodrigo* », — de ce « *beau poinct d'Espagne d'or et de soye*, » et de bien d'autres objets qui font partie de ce qu'on appelle la *Curiosité*.

Disons seulement que le goût des choses d'art était répandu en Espagne dès le seizième siècle. Laissant de côté les souverains, dont les inventaires prouvent la richesse en ce genre, citons quelques particuliers, comme Hurtado de Mendoza, l'auteur présumé de *Lazarillo de Tormes ;* Felipe de Guevara, *Gentilhombre de boca* de Charles-Quint. Au dix-septième siècle, le goût des tableaux était à la mode chez les plus grands personnages espagnols : le célèbre comte-duc d'Olivarès, qui fut l'ami et le patron de Rubens ; le marquis de Leganes et les comtes de Monterey et de Lemos ; les ducs de Medina-Celi et de Medina de las Torres, et d'autres encore, dont les galeries n'avaient de rivales que celles de Rome. Philippe IV avait déjà donné l'exemple en faisant acheter à Londres, par l'ambassadeur d'Espagne, les plus beaux tableaux de la vente de Charles I[er], tableaux sur lesquels il demanda à Velazquez un mémoire qui fut imprimé de son vivant : précieux mémoire qu'on croyait perdu, et qui vient d'être heureusement retrouvé[1]. Un des plus grands seigneurs d'Espagne faisait aussi acheter, à la vente de Charles I[er], des tapisseries de Flandres, exécutées d'après les cartons de Raphaël. Don Juan de Espina avait en outre, au dire de Carducho, une collection de belles sculptures en ivoire. Un voyageur du dix-septième siècle parle encore de Lastanosa, qui passait, dit-il, « pour un des plus curieux de toute l'Espagne.... Il a dressé un cabinet, qui est un agréable théâtre de l'antiquité grecque et romaine ; on y voit une quantité de statües, de pierres anciennes, de vases, d'urnes, de lames (lampes ?) de camayeux, et un ramas de monnoyes des vieux temps, de medailles et d'anneaux. Aussi s'est-il si fort estudié sur toutes ces *antiquailles*, qu'il en a tiré un livre..., etc. » Ponz mentionne deux amateurs de Madrid qui, vers la fin du siècle dernier, possédaient de belles faïences italiennes.

Il y a vingt ans, l'*anticuario* ou *recolector de antigüallas*, était représenté dans les *Españoles pintados por si mismos*, — un recueil de types nationaux, — comme un idiot, ou tout au moins un maniaque malpropre et mal vêtu, un fou ridicule vivant complétement en dehors de son siècle. « Comme tous les *anticuarios*, dit l'auteur, se ressemblent entre eux de même que les glands d'un chêne, il suffit, pour faire connaître cette classe, de tracer le portrait d'un seul individu.... Or l'amateur de tableaux ne possède que des *mamarrachos*, — d'affreuses croûtes, au bas desquelles il met le nom du Titien ou du Corrége ; l'amateur d'armes, outre une des épées du Cid, place dans sa panoplie, à côté d'un fer du cheval de *Santiago*, les étriers d'un curé de village, qu'il prend pour ceux que Scipion portait au siége de Troie (*sic*). Le collectionneur de médailles achète un vieux sou, — un *cuarto segoviano*, pour une des oboles que les anciens mettaient dans la bouche des morts. Un autre possède la clef de l'arche de Noé, les lunettes de Tobie, la harpe du roi David, la palette de saint Luc. Quant au bibliophile, on lui vend un livret de garçon d'auberge pour les comptes du Grand Capitaine. »

Nous doutons fort que ce tableau ait jamais été d'une parfaite exactitude ; il rappelle assez du reste le portrait de l'amateur tel qu'on le représentait chez nous il n'y a pas très-longtemps : avec une visière verte, une perruque, une queue, — et une grosse loupe à la main.

Les choses sont bien changées aujourd'hui, et l'Espagne possède quelques amateurs qui ne ressemblent en rien au portrait ridicule dont on vient de lire la traduction. Nous avons en Espagne des amis qui savent recueillir, avec autant de goût que de discernement, non-seulement les produits de l'art national, mais tout ce qui, depuis des siècles, a été apporté de l'étranger.

Quant au commerce des curiosités, il a pris depuis quelques années une certaine extension en Espagne, bien qu'il soit loin d'avoir la même importance qu'en France, en Italie et dans d'autres pays. Il n'y a guère de ville aujourd'hui qui n'ait au moins un marchand d'antiquités ; seulement, comme ce commerce ne suffit

1. *Mémoire de Velazquez sur les tableaux envoyés à l'Escurial*, traduit par le baron Davillier. Paris, 1873, Aubry.

l'exerce a la ısi à Madrid, eur ; à Valla- e, à Tolède, à Sévilla..., ırt de ces *mer-chantes* demandent souvent, comme ailleurs du reste, dix fois la valeur de leurs *tibelots* : aussi ceux qui vont à la recherche des bonnes occasions, — *á caza de gangas*, — risquent-ils de n'être pas plus heureux que ceux qui vont chercher de *bonnes lames* à Tolède. Voici du reste ce que Théophile Gautier disait à ce sujet,



ro (colporteur) aragonais. — Dessin de Gustave Doré.

s que sont tou- quelques-unes viennent de la ire.... Les gens curiosités sont fort désappointés : pas une arme précieuse, pas une édition rare, pas un manuscrit, rien. »

Baron Ch. Davillier.

(La suite à une autre livraison.)

REVUE GÉOGRAPHIQUE,

1872

(DEUXIÈME SEMESTRE),

PAR M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

TEXTE INÉDIT.

Livingstone. Heureuses nouvelles. Henri Stanley et le succès complet de son voyage de recherche. — La confiance américaine : vouloir, c'est pouvoir. — Détails rétrospectifs sur les projets et les courses de Livingstone. La recherche des sources du Nil. — Une question résolue : le Tanganika, fermé au nord, n'a pas de communication avec le bassin du fleuve d'Égypte. — Un nouveau système d'eaux à l'ouest du Tanganika. Tête du Nil, Tête du Zaïre, ou tête du Zambèzi? Nouveau problème, nouveau champ de recherches. — Les voyageurs dans le haut bassin du fleuve Blanc. Le Dr Schweinfurth. Les Nyam-nyam. — Explorations fructueuses : nouveaux horizons. Une étoile de plus dans la pléiade des grands explorateurs de l'Afrique.

I

Les vives appréhensions que le manque absolu de nouvelles directes de Livingstone durant près de quatre années avait fait naître, sont enfin dissipées. On a depuis quelques mois des lettres écrites de la main du voyageur. Il ne semble pas, jusqu'à présent du moins, que les investigations du grand explorateur aient embrassé, à beaucoup près, le cercle qu'il voulait parcourir, ni que ces investigations aient beaucoup avancé la solution des grands problèmes qui se rattachent à la région centrale de l'Afrique : les communications que l'on vient de recevoir, assez maigres, il faut le dire, et dispensées d'une main un peu avare, sont presque vides de notions positives, nettes et précises. Leur tracé sur la carte n'y remplirait pas de bien grands vides. On ne saurait dissimuler qu'il y a de ce côté de sérieuses déceptions. Mais enfin les amis du voyageur sont rassurés, si les amis de la science éprouvent plus d'un regret; et peut-être, d'ailleurs, les documents que l'on tient en réserve nous ménagent-ils quelque surprise. On se fait difficilement à l'idée que sept années de courses dans une région inexplorée n'aient pas donné à un voyageur tel que Livingstone des résultats plus décisifs et d'une plus haute importance.

II

Mais procédons par ordre.

Et d'abord rappelons sommairement les antécédents du voyage.

La plupart de nos lecteurs n'ignorent pas sans doute que l'expédition actuelle est la troisième à laquelle Livingstone s'est dévoué dans les régions australes de l'Afrique, — sans compter ses travaux antérieurs comme missionnaire, depuis 1840, dans les contrées situées entre la colonie du Cap et le Zambézi. Ces premières courses apostoliques furent pour lui une excellente préparation; elles l'habituèrent au climat tropical, et elles lui rendirent familières les mœurs et les habitudes des populations natives. Les études médicales de sa jeunesse (il est né en Écosse en 1815) étaient d'ailleurs pour lui le meilleur des passe-ports au milieu des Noirs; et de plus il avait acquis la pratique des observations scientifiques, et en particulier des relevés astronomiques. Jeune, instruit, énergique, vigoureux et plein d'ardeur, Livingstone était dans les meilleures conditions qui se puissent imaginer, lorsque en 1852 il entreprit son premier voyage d'exploration, qui est encore son grand titre d'honneur. Cette première expédition, qui ne dura pas moins de quatre années, de 1853 à 1856, le conduisit du centre du continent, où il était arrivé par le sud, à Loanda sur la côte du Congo, et le ramena du Congo à Quilimané sur la côte de Mozambique, lui laissant accomplir ainsi, le premier et jusqu'à présent le seul des voyageurs européens, la traversée entière du continent d'une côte à l'autre, et enrichissant la carte presque vide de cette partie de l'Afrique du tracé du Zambézi, sur une partie très-considérable du cours de ce grand fleuve.

La deuxième expédition, de 1858 à 1861, a eu pour résultat une reconnaissance plus précise du Zambézi inférieur, l'exploration complète du Chiré, affluent extrêmement remarquable du grand fleuve un peu au-dessus du Delta, et la découverte — car on peut la qualifier ainsi — du vaste lac auquel le Chiré sert de déversoir. Les Portugais du seizième siècle avaient eu quelque notion de ce lac, que d'Anville, d'après leurs mémoires, inscrivit sur sa grande carte de 1749, sous le nom de Maravi; mais ces anciennes notions portugaises étaient tellement vagues et flottantes, que les géographes de la première moitié du siècle actuel l'avaient effacé de leurs cartes. Il figure actuellement sur les nôtres sous le nom de *Nyassa*, — nom qui n'est qu'une appellation générique désignant une « grande eau », et qui se retrouve à l'équateur sous la forme *Nyanza*. Il est tout à fait convenable de lui conserver

le nom consacré de Maravi, qui est celui de la plus puissante des tribus riveraines.

III

C'est en 1865 que Livingstone a entrepris son expédition actuelle, qui est la troisième. Indépendamment des vues philanthropiques qui l'inspirèrent en partie, — Livingstone n'ayant jamais cessé de travailler de tout son pouvoir à la complète extinction du trafic des esclaves dans le Sud de l'Afrique, — les investigations purement scientifiques y devaient avoir une grande part. L'explorateur s'y proposait quatre objets principaux : remplir le vide qui existait encore sur nos cartes entre le Nyassa du sud (le Maravi) et le Tanganika; achever la reconnaissance de ce dernier lac, dont Burton et Speke, qui le virent les premiers en 1858, n'ont pu donner qu'un aperçu très-incomplet; étendre les reconnaissances aussi loin que possible dans la contrée absolument vierge qui est à l'ouest du Tanganika, en se portant vers l'Atlantique; enfin pousser les explorations au nord du Tanganika dans la direction de l'équateur, où se pressent, non résolues, tant de questions complexes qui tiennent à l'origine du Nil. Ce plan, avec ses ramifications nombreuses, est bien en effet celui qui s'impose à tout explorateur scientifique de cette région centrale; c'est à la nature et à l'étendue des réponses positives que ces questions auront reçues, que se mesurera, en définitive, la valeur du voyage.

IV

En quittant l'Angleterre dans les derniers mois de 1865, Livingstone s'était rendu directement à Bombay; c'est de là, après avoir terminé les derniers préparatifs de son voyage, qu'il gagna la côte orientale d'Afrique au mois de mars 1866. Après avoir touché à Zanzibar et tenté sans succès de pénétrer dans l'intérieur par la Rovouma (rivière qui débouche à la mer des Indes vers dix degrés et demi de latitude sud, et dont les sources sont dans les montagnes qui couvrent à l'est le lac Maravi), Livingstone rétrograda de vingt-cinq milles dans la direction de Zanzibar, jusqu'à la baie Makindani. C'est de ce point qu'il s'enfonça décidément dans l'intérieur et gagna la Rovouma. On reçut à Zanzibar des lettres datées de cette rivière le 18 mai 1866 : bien des mois devaient s'écouler avant qu'on eût d'autres nouvelles.

Livingstone avait franchi les montagnes et gagné le lac, dont il contourna l'extrémité méridionale, lui et son escorte. Mais de l'autre côté du Maravi une partie de ses hommes, refusant d'aller plus loin, l'abandonna; et revenus à Zanzibar (au commencement de décembre 1866), où les rappelait l'appât d'une rémunération promise, ces hommes imaginèrent, pour justifier leur retour, une histoire sinistre qui fit croire pendant longtemps à la mort violente de l'explorateur.

Livingstone cependant, poursuivant sa route successivement à l'ouest, au nord et au nord-ouest, arriva, le 28 janvier 1867, neuf mois après son départ de la côte, à un lieu appelé Bemba, dont il détermina la position à 10° 10' de latitude australe; ce lieu est au nord-ouest du lac Maravi, dans la direction du Tanganika. Une caravane qui se rendait à la côte lui donna pour la première fois l'occasion de faire parvenir de ses nouvelles à Zanzibar, et par Zanzibar à ses amis de Londres. Ses lettres de Bemba, où il séjourna deux mois, tracent un bon itinéraire de la route qu'il avait parcourue, et font bien connaître la nature des pays traversés.

Après les dépêches du 2 février 1867, un long silence se fait de nouveau; la difficulté des communications isole encore une fois le voyageur. Cependant, un an plus tard, presque jour pour jour (le 5 février 1868), on avait à Zanzibar de nouvelles informations apportées par un marchand arabe qui arrivait du Grand Lac, c'est-à-dire du Tanganika; ces nouvelles lettres de Livingstone étaient datées de la ville de Cazembé, et elles allaient jusqu'au 14 décembre 1867. La ville de Cazembé, dont le vrai nom est Lunda, ou plutôt Lucenda (Cazembé est le titre du chef nègre qui y a sa résidence, et le nom du royaume), la ville de Cazembé, disons-nous, est une place considérable et un centre important; elle avait déjà été vue, depuis la fin du dernier siècle, par plusieurs Portugais, par Lacerda notamment en 1798, et par le major Monteiro en 1831. Livingstone y aura sûrement fait des observations, mais il n'en est pas question dans ses lettres; les données approximatives déduites des itinéraires la mettent par huit degrés et demi environ de latitude sud, et vers le vingt-sixième degré de longitude à l'est du méridien de Paris. Les aperçus transmis par Livingstone sur la configuration générale et l'hydrographie de la région qui enveloppe au sud et à l'ouest le Tanganika, sont très-importants et entièrement nouveaux. Le caractère général de toute cette contrée est celui d'une grande région lacustre. Le voyageur y a vu trois lacs d'une étendue considérable (beaucoup moins cependant que le Tanganika), et on lui en a mentionné d'autres. L'un de ces lacs, appelé *Liemba*, que le voyageur a contourné en partie, paraît avoir son écoulement dans le sud du Tanganika. Trois autres grands lacs, le *Bangouéolo*, le *Moéro* et l'*Oulenghé*, se suivent dans cet ordre du sud au nord ou au nord-ouest, leur méridien moyen étant, par approximation, à deux degrés à l'ouest du méridien central du Tanganika, c'est-à-dire à la distance approximative de deux cents kilomètres. Le lac le plus méridional, le Bangouéolo, doit être à peu près sous le douzième degré de latitude sud. Il paraît que ces lacs sont reliés entre eux par une suite continue d'eaux courantes. Le Bangouéolo s'écoule dans le Moéro par une rivière appelée *Louapoula*; le Moéro se déverse dans l'Oulenghé par la *Loualaba*; et l'Oulenghé, d'après les rapports, porte ses eaux à la *Loufira*, grande rivière qui coule à l'ouest des lacs et se dirige au nord. Une autre rivière considérable, le *Tchambézé*, qu'il faut se garder de confondre avec le

Zambézi, quoique les noms soient au fond les mêmes, — le Tchambézé, disons-nous, coule de l'est à l'ouest, au sud du Tanganika, et vient aboutir au Bangouéolo. Je tâche d'exposer clairement l'ensemble de ce système d'eaux; mais l'esquisse que nous en avons tracée page 421 en donnera mieux encore une idée nette. Une grande question est de savoir où va le Loufira, qui reçoit, d'après les informations qui précèdent, les eaux de la chaîne de lacs commençant au Bangouéolo. Le Dr Livingstone est très-disposé à y voir la tête la plus méridionale du bassin du Nil, et cette hypothèse s'est même emparée de son esprit d'une manière un peu exclusive. Elle a néanmoins contre elle de fortes raisons physiques. Il y aurait plus de probabilité à en faire la tête du bassin du Zaïre, ainsi que M. Behm de Gotha l'a montré dans un récent mémoire, par de fortes raisons; il n'y en aurait pas moins, sinon plus, à le regarder comme appartenant au bassin supérieur du Zambézi. C'est aux futurs explorateurs à vider d'une manière définitive ces questions capitales, sur lesquelles il pourrait être dangereux d'asseoir des spéculations anticipées.

Tous les noms qui viennent d'être mentionnés se représentent si souvent dans les dépêches récentes de Livingstone, auxquelles nous arriverons tout à l'heure, qu'il était indispensable de les remettre sous les yeux du lecteur.

V

Nous reprenons la suite des marches du voyageur. Après les lettres écrites de Cazembé le 14 décembre 1867, on en reçoit d'autres encore datées de la même ville le 8 juillet 1868 : c'est dans celles-ci que se trouvent les détails physiques que nous venons de résumer.

Puis quatre années s'écoulent sans nouvelles directes. On n'a plus, durant ces quatre années, que çà et là des percées accidentelles sur les mouvements du voyageur. On avait seulement appris par les Arabes qu'il était arrivé à Ondjidji, sur le bord oriental du Tanganika; mais il semblait résulter de diverses informations que le courageux explorateur se trouvait dans un état complet de dénûment.

Ces nouvelles, parvenues à Londres, y causèrent une légitime émotion. La Société de Géographie décida qu'une expédition de recherche et de secours serait envoyée en Afrique. Une souscription ouverte produisit en quelques semaines au delà de 120 000 francs. C'était à la fin de 1871. L'expédition fut immédiatement organisée. Elle se composa de deux officiers de la marine royale, auxquels s'adjoignit le fils même du voyageur, M. Oswald Livingstone. La mission ainsi composée quitta l'Angleterre dans les premiers jours de février.

Mais à Zanzibar, où la commission était arrivée vers le milieu de mars, il paraît qu'il se présenta des difficultés de plus d'une sorte : la saison des pluies, l'insuffisance des moyens, peut-être le manque d'énergie ou le défaut d'accord : on ne sait trop. Toujours est-il que l'expédition a complétement échoué, ou pour mieux dire qu'elle n'a pas même franchi le seuil africain. Les Anglais, qui n'appuient pas volontiers sur les petits mécomptes de l'orgueil national, ont entouré celui-ci d'un silence prudent. Il faut dire aussi que l'inaction du lieutenant Dawson et du fils de Livingstone a pu, jusqu'à un certain point, trouver son excuse dans ce que la commission apprit à Zanzibar de l'expédition individuelle d'un Américain, qui depuis un an avait fait, seul, ce qu'elle-même projetait de faire, c'est-à-dire s'était lancé résolûment à la recherche du grand explorateur. Cet Américain est M. Stanley, dont nous avons maintenant à raconter l'intrépide odyssée.

VI

Si la grande République nord-américaine n'a pas le monopole des choses extraordinaires, des entreprises marquées au coin d'une audacieuse énergie, elle en offre du moins des exemples qu'aucun peuple n'a surpassés.

Le voyage de M. Stanley n'en est pas un des moins singuliers. M. Henry Stanley est un simple *reporter* attaché au principal journal de New York, ce que dans le journalisme français nous appelons un correspondant; sa mission est de parcourir le continent européen, d'être présent partout où se produit quelque événement à sensation, et de faire en sorte que son journal devance, coûte que coûte, les informations des entreprises rivales. Dans le courant de 1870, on commençait à se préoccuper d'une manière sérieuse du long silence de Livingstone; en Amérique, en Angleterre, et même en France, où la guerre n'avait pas encore éclaté, de fréquents articles dans les journaux et les revues surexcitaient déjà le sentiment public. Le directeur du *New York Herald*, M. James Gordon Bennett, qui se trouvait alors à Paris, pensa qu'il y avait là un élément d'intérêt et de curiosité de premier ordre. « La recherche de Livingstone, » dût-elle même ne pas aboutir, devait éveiller vivement la curiosité générale. De la pensée à l'exécution, il n'y eut que l'intervalle d'un télégramme. Appeler M. Stanley, qui était en Espagne, et lui confier la périlleuse mission comme la chose du monde la plus naturelle, ce fut l'affaire de deux jours : l'électricité et la vapeur ont supprimé les distances. Parti de Paris sans avoir pris le temps de déboucler sa malle, M. Stanley arrivait à Zanzibar vers la fin de décembre; et dès les premiers jours de janvier 1871 il s'occupait activement de recruter ses porteurs, d'organiser son escorte, de disposer sa caravane, de tout préparer pour sa mise en route. Il s'informait près des indigènes et des Européens, notant avec soin les renseignements utiles, accueillant assez mal les observations dictées par la prudence. « Son plan paraissait arrêté, nous disait dernièrement un témoin oculaire, et M. Stanley recevait avec mauvaise humeur tout avis de nature à y apporter le moindre empêchement, le plus léger retard. » Son directeur lui avait dit : Allez! — comme le serviteur

oriental, il aurait volontiers répondu : « Entendre, c'est obéir. » Il apportait dans la mission qu'il avait reçue sa ponctualité professionnelle, et c'est ainsi qu'il l'a remplie. Il est certain que, sous cette impulsion vigoureuse, M. Stanley a fait ce que tous jugeaient impossible, ce que même après lui la piété filiale n'a pas cru pouvoir entreprendre.

Malgré tout, M. Stanley ne put se mettre en route avant les premiers jours d'avril, se proposant de gagner Oudjidji, sur le Tanganika; deux mois après, au commencement de juin, il arrivait à Ounyânyembé, centre de la colonie arabe de l'intérieur. Là un incident imprévu l'arrêta. Le roi de Mirambo, entre Ounyânyembé et Oudjidji, avait déclaré qu'à l'avenir il ne laisserait passer aucune caravane sur son territoire. On en vint aux coups; il y eut des morts et des blessés. Échappé à la bagarre, mais affaibli par la fièvre, — dangereux tribut que l'Européen paye inévitablement à ces climats, — M. Stanley dut s'arrêter deux mois à Ounyânyembé. Obligé de contourner par le nord le territoire de Mirambo, ayant à lutter contre toutes sortes de difficultés, l'intrépide reporter n'en arriva pas moins le 3 novembre en vue d'Oudjidji. Il a raconté dans ses lettres les curieux incidents de sa première rencontre avec Livingstone; la place nous manque pour ces détails intimes, que le *Tour du Monde* va offrir très-prochainement à la curiosité de ses lecteurs.

VII

M. Stanley est resté quatre mois et quatre jours près du docteur Livingstone, du 10 novembre 1871 au 14 mars 1872. Ces quatre mois, selon les récits de l'heureux reporter, ont été des mieux employés. Des courses fructueuses ont été faites de compagnie; et même le monde savant n'apprendra peut-être pas sans quelque surprise que c'est à l'instigation du journaliste américain que le docteur Livingstone doit d'avoir enfin compris l'importance d'une complète reconnaissance du Tanganika dans sa partie du nord, et d'avoir résolu cette grande question depuis si longtemps en suspens. C'est à Brighton que cette révélation assez inattendue a été faite. Il se peut que la relation du docteur Livingstone ne présente pas les choses absolument sous le même jour; mais au fond le sujet est d'un sérieux intérêt.

« Partis d'Oudjidji sur un bateau, dit M. Stanley, nous continuâmes de serrer la côte d'Oudjidji et d'Urundi, explorant soigneusement du regard chaque crique, chaque enfoncement, afin que l'issue que l'on disait être par là quelque part ne pût nous échapper. Nous faisions de quinze à vingt milles par jour; nous passâmes en vue de montagnes ayant jusqu'à deux à trois mille pieds au-dessus du niveau des eaux. Il nous fallut dix jours pour atteindre l'extrémité du lac.

« Nous trouvâmes enfin la bouche de la rivière. Elle est au fond d'une petite baie d'un mille de large environ, et elle est masquée par une épaisse forêt de roseaux. L'entrée n'en était pas visible; nous nous mîmes à la suite de quelques canots qui disparaissaient mystérieusement à travers d'étroites ouvertures au milieu des roseaux. C'est ainsi que nous trouvâmes l'entrée centrale.

« Ici tous les doutes sur cette question si la rivière sortait du lac ou si elle y entrait s'évanouirent bientôt, car un fort courant d'eau brunâtre vint nous assaillir, et ce courant avait une telle violence qu'il nous fallut de grands efforts pour le surmonter.

« Le chef Roubînga, dont la résidence est voisine du Rousizi, et qui est un grand voyageur, discutait volontiers avec nous les questions de géographie; il nous dit que le Rousizi sortait du lac Kivo, nappe d'eau d'une journée de longueur sur une demi-journée de large, d'où la rivière s'échappe par une ouverture dans la montagne. Roubînga avait été jusqu'à six journées vers le nord[1], et il n'avait pas entendu parler d'une grande nappe d'eau telle que l'Albert Nyanza. Ce lac ne peut donc avoir du côté du sud l'extension considérable que Baker lui attribue.

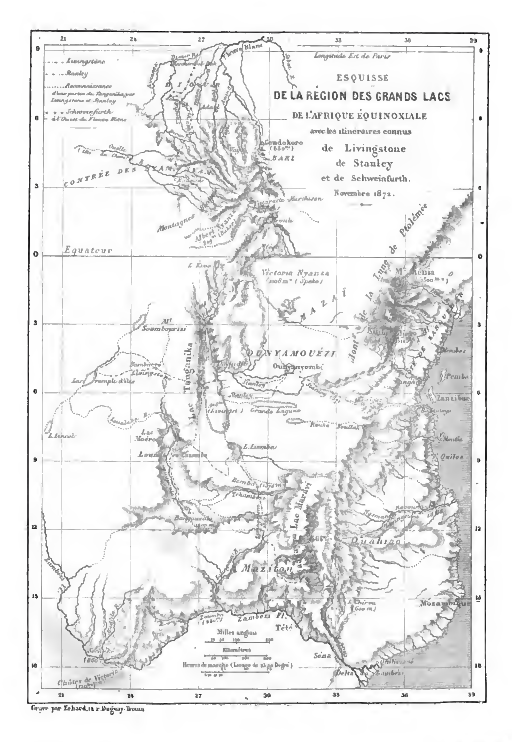
VIII

M. Stanley a rapporté un journal de la main de Livingstone, et en même temps toute une série de dépêches et de lettres adressées au ministre des affaires étrangères à Londres, au président de la Société de Géographie, à ses parents, à ses amis, et enfin au directeur du journal américain qui lui a dépêché l'inappréciable secours de M. Stanley. Du journal de l'explorateur, rien encore n'a transpiré au dehors, pas même une indication des documents qui peuvent y être contenus; mais plusieurs lettres livrées aux journaux renferment des aperçus d'un grand intérêt, aperçus d'une nature tout à fait générale, à la vérité, mais cependant suffisants pour calmer la première impatience. En attendant que des points astronomiques permettent de fixer sur la carte les données un peu vagues fournies par les communications actuelles, il faut les recueillir, et les grouper de manière à en faire ressortir la liaison.

L'attention s'y concentre sur deux points dominants : la ligne de partage qui sépare les eaux appartenant au bassin du Zambèzi de celles qui s'écoulent (là du moins où elles sont connues) dans la direction du nord et de l'ouest, à l'occident du Tanganika; et en second lieu, ce que l'explorateur a pu observer ou apprendre de ce dernier système d'eaux.

On a vu que le docteur Livingstone serait très-disposé à affirmer — si même il n'affirme positivement — que ces eaux, qui forment une suite de lacs ou qui s'écoulent en rivières considérables au sud et à l'ouest du Tanganika, représentent la tête du bassin du Nil; mais c'est là, nous le répétons, une pure hypothèse

1. Ce qui nous porte bien près du premier degré au sud de l'équateur, et montre que l'Albert Nyanza descend beaucoup moins au sud qu'on ne le montre sur nos cartes.



ESQUISSE
DE LA RÉGION DES GRANDS LACS
DE L'AFRIQUE ÉQUINOXIALE
avec les itinéraires connus
de Livingstone
de Stanley
et de Schweinfurth.
Novembre 1872.
Longitude Est de Paris
Livingstone
Stanley
Reconnaissance d'une partie du Tanganika par Livingstone et Stanley
Schweinfurth à l'Ouest du Fleuve Blanc
Fleuve Blanc
Gondokoro
BARI
Cataracte Murchison
Montagnes
Albert Nyanza
Equateur
Victoria Nyanza
Mt Kénia
MAZAÏ
Mont de la Lune de Ptolémée
Mt Soumbourizi
OUNYAMOUÉZI
Ounyanyembé
Lac Tanganika
Mombas
Pemba
Zanzibar
Grande Lagune
Lac Moéro
L. Lincoln
Monfia
L. Liemba
Quiloa
Lac Maravi
Ouahino
Maziton
Mozambique
Zambezi Fl.
Tété
Séna
Delta du Zambèze
Chûtes de Victoria
Milles anglais
Kilomètres
Heures de marche (Lieues de 25 au Degré)
21
24
27
30
33
36
39
Gravé par Erhard, 12 r. Duguay-Trouin

que rien de positif ne justifie, quo de fortes raisons repoussent, au contraire. Il faut donc écarter ce qui n'est que conjectures et spéculations, et s'en tenir aux faits observée par l'explorateur.

Après une vue générale des hautes terres, pleines d'une quantité innombrable de sources et d'eaux courantes, qui forment la ligne de partage entre le bassin fermé du grand lac central et les eaux allant au Zambézi, Livingstone ajoute que, sur les sept cents milles de longueur de cette ligno de partage, il en a vu six cents; « mais je n'abandonnerai pas la tâche, dit-il, que je n'ais vu les derniers cent milles de cette région, qui en sont la partie la plue intéressante.... » Et l'explorateur développe ce dernier point dans un long paragrapho consacré aux montagues de la Lune de Ptolémée, marquées par le géographe alexandrin « précisément au douzième parallèle de latitude sud, » paragraphe où nous no suivrons pas le courageux explorateur, car, au point de vue de la géographie critique, il renferme plus d'erreurs que de mots. Ces erreurs, purement théoriques, ne touchent en rien, heureusement, à l'excellence des investigations de l'observateur. Que Livingstone s'égare dans de fausses notions sur la géographio classique ou dans des théories pour le moins très-hasardées sur les sources du Nil, peu importe : il en sera de ces recherches comme de celles des astrologues et des alchimistes, qui, tout en poursuivant leurs théories chimériques, n'en ont pas moins travaillé à l'avancement de la chimie et de la science des astres.

Voici maintenant ce que Livingstone rapporte du cours de la grande rivière qui se forme de cette multitude de courants descendus de la ligne de partage, — le Loualaba central, comme il l'appelle. Entré dans le lac Bangouélo sous le nom de *Tchambézé* (entre les onzième et douzième degrés de latitudo australe), le grand courant central en ressort sous le nom de Louapoula, pour aller directement au nord, à la distance de plus de deux degrés, se jeter dans le lac Moéro, après avoir passé non loin de la villo de Cazembé. « Bientôt après avoir quitté le lac Moéro, continue Livingstone (dépêche au comte de Clarendon, écrite le 1er novembre 1871), la grande rivière, appelée ici Loualaba, décrit vers l'ouest un large circuit d'au moins cent quatre-vingts milles; puis, après avoir couru au nord pendant un certain espace, elle décrit de nouveau à l'ouest une grando courbe d'environ cent vingt milles, en inclinant quelque peu au sud, après quoi elle tourne au nord-est et reçoit la Lomamé, ou Loéki, grande rivière qui traverse le lac Lincoln. Après ce confluent, la rivière rencontre un grand lac qui renferme des îles nombreuses. C'est le quatrième lac du drainage central, et ce ne peut être le lac Albert; car, en admettant comme passablement exacte la longitude que Speke assigne à Oudjidji[1], et supposant que mon estime n'est pas énormément fautive, la grande rivière lacustre centrale est à cinq degrés environ à l'ouest du Tanganika[1].

« La moyenne des nombreuses observations comparées faites par le baromètre et fournies par le point d'ébullition de l'eau, est de deux mille huit cent quatre-vingts pieds anglais (huit cent soixante-dix-huit mètres); mais j'ai plus de confiance dans les baromètres que dans l'autre procédé, et ils indiquent un peu plus de trois mille pieds (à peu près neuf cent quinze mètres). Il y a un pouce de moins sur la partie inférieure du Loualaba central, ce qui revient à peu près à l'altitude attribuée à Gondokoro (près de deux mille pieds, environ six cents mètres). »

M. Stanley quitta Livingstone le 14 mars 1872, et regagna heureusement la côte, d'où il est revenu en Europe. Le 24 juillet, il débarquait à Marseille.

IX.

La première impression, il faut le dire, ne lui a pas été favorable. L'étonnant succès d'une mission où tant d'autres avaient échoué, et que l'on s'était habitué à regarder comme entourée de difficultés insurmontables; quelques détails singuliers, qui semblaient contraires au caractère, à la physionomie, en quelque sorte, du docteur Livingstone; certaines particularités de mise en scène, la qualité même et la profession de M. Stanley, le souvenir de supercheries restées fameuses dans l'histoire des voyages africains, et aussi quelques réticences dans les communications qui effaçaient en quelque sorte la figure austère du grand explorateur derrière le personnage nouveau qui venait s'imposer inopinément à l'attention publique : tout, dans le premier moment, souleva une défiance universelle. La Société de Géographie de Londres elle-même partagea cette défiance, et l'exprima sans beaucoup de ménagement dans une lettre de son président au plus important des journaux de Londres. Elle était pourtant injuste, il faut maintenant le reconnaître; la masse de documents que l'on a aujourd'hui sous les yeux ne laisse plus place au moindre doute. Il faut reconnaître aussi que M. Stanley a déployé, dans l'accomplissement de sa hasardeuse entreprise, une énergie, une résolution, un sang-froid et une intelligence que peut-être bien peu d'hommes à sa place auraient eus au même degré.

Parmi les lettres de réhabilitation publique, — l'expression n'est pas trop forte, — qui ont été adressées de très-haut lieu à M. Stanley, nous citerons seulement celle du fils du docteur Livingstone, revenu de Zanzibar en Europe avec le reporter américain, à cause des particularités qu'elle renferme sur le journal du grand explorateur. « M. Henri Stanley, dit cette lettre, m'a remis aujourd'hui le journal du docteur Livingstone, mon père, écrit jour par jour, signé

1. A peu près 30° est de Greenwich, 27° 40' est de Paris.

1. Ceci modifie considérablement l'esquisse de M. Aug. Petermann au vol. de 1870 des *Mittheilungen* (carte n° 9, déjà citée). Mais il convient d'attendre la publication des journaux mêmes du voyageur.

et cacheté par lui, avec des instructions écrites de sa main extérieurement. Nous devons à M. Stanley, pour le soin qu'il a apporté à ces dépêches et en même temps pour tout ce qu'il a fait pour mon père, nos meilleurs remerciements. Nous n'avons pas la plus petite raison de douter que ce journal ne soit bien celui de mon père, et je certifie que les lettres que M. Stanley nous a apportées sont des lettres de mon père et non d'autres personnes. »

X.

La pensée finale des explorations de Livingstone est la recherche de l'origine du Nil. Cette recherche séculaire, attaquée aujourd'hui avec la vigueur et la persévérance que notre temps apporte aux investigations scientifiques, doit inévitablement, dans un temps prochain, aboutir à un résultat décisif. En même temps que le grand explorateur anglais y consacre dans le sud son indomptable énergie, d'autres poursuivent le problème par le nord en remontant le fleuve Blanc et ses branches supérieures. Parmi ceux-là, le docteur Schweinfurth est maintenant au premier rang. M. Schweinfurth, s'écartant de la ligne ouverte par Speke et qu'a si heureusement suivie M. Baker, s'est jeté résolûment à l'ouest du fleuve Blanc et de Gondokoro, dans une région que l'on regarde comme le domaine des fièvres et des cannibales. C'est là que coule le Diour, fréquenté par les traitants d'ivoire; c'est de là que vient le Bahr el-Ghazal, qui se réunit au fleuve Blanc sous le neuvième degré de latitude, et qui prend aujourd'hui, dans l'hydrographie du haut Nil, une importance que l'on n'avait pas soupçonnée. Les courses du docteur Schweinfurth se sont étendues très-loin dans cette direction de l'ouest (à cent lieues au moins de Gondokoro), et il a remonté jusqu'à près de trois degrés au nord de l'équateur. Ses récoltes en ethnographie et en histoire naturelle paraissent avoir été d'une grande richesse, en même temps que ses relevés et ses itinéraires apportent à la carte de ces contrées, encore si peu connues, une quantité d'informations nouvelles.

Dans une communication verbale à la Société de Géographie de Berlin, M. Schweinfurth a résumé l'ensemble de son voyage depuis l'origine; nous tirons de cette intéressante communication l'aperçu suivant, qui donne une haute idée de la somme d'acquisitions scientifiques qu'aura fournie cette laborieuse expédition.

Parti d'Europe au milieu d'août 1868, le docteur Schweinfurth était à Khartoum à la fin du mois de novembre. Le gouverneur général du Soudan égyptien, Djafèr Pacha, se montra très-favorable à l'entreprise, et usa de son influence pour mettre le voyageur en rapport avec Ghattas, un des principaux traitants d'ivoire dans la région du Diour, à l'ouest du haut fleuve Blanc. Sans l'appui et le concours d'un homme tel que ce Ghattas, qui jouit d'une grande prépondérance près des chefs et des populations, il n'y aurait pas eu, dit le docteur, de réussite possible.

Le 5 janvier 1869, le docteur Schweinfurth quittait Khartoum pour remonter le Nil. Le principal sériba de Ghattas, le grand traitant de Khartoum, est un village appelé Meschéra-el-Rek, composé de huttes en paille comme tous les centres d'habitation de cette région. Meschéra est près du Bahr el-Ghazal, fleuve considérable formé par la réunion du Bahr el-Arab et du Diour, le premier venant de l'ouest, le second du sud, tous deux alimentés par de nombreux affluents. De ces deux branches supérieures, le Bahr el-Arab est de beaucoup la plus considérable par sa profondeur et le volume de ses eaux; aussi le docteur Schweinfurth ne serait pas éloigné de lui attribuer la primauté sur le Kir[1] ou fleuve de Gondokoro, parmi les grandes rivières dont se forme le Nil supérieur.

Meschéra-el-Rek, qui devint alors le quartier-général du voyageur, est situé dans le pays des Dinka. Ceux-ci, de même que les Nouèrs et les Chillouks, habitants des terres basses, forment un remarquable contraste avec leurs voisins du sud et de l'ouest, les Bongo, les Mitou, les Nyam-Nyam et les Kredj, peuples qui vivent dans les terres hautes, sur un plateau de grès rouge abondant en fer. Ces derniers ont une certaine nuance rouge sur leur peau noire; ils sont plus trapus et moins grands que les nègres du plat pays. Les Bongo, que les Dinka nomment Dor, furent les premiers que le voyageur put étudier et connaître; ils sont agriculteurs, et la traite des esclaves en a fort diminué le nombre. M. Schweinfurth, dans sa communication, a donné des détails étendus sur la physionomie et les mœurs de ces peuples. Le voyageur fit ensuite connaissance avec une autre peuplade agricole, les Mitou, qu'il rencontra dans une excursion à l'est, sur la rivière Rohl et à Mvolo.

Sur ces entrefaites, M. Schweinfurth fut invité par Aboû Sammat, l'un des traitants du bassin du Bahr el-Ghazal, à accompagner une expédition dans le pays des Nyam-Nyam. Il accepta avec empressement, et l'on partit à la fin du mois de janvier 1870. L'explorateur dut à cette excursion de très-intéressantes découvertes.

Ici nous lui laissons la parole.

XI

« A peine eut-on traversé le Tondj, un des affluents du Diour, que l'on rencontra les premiers *Sandé*, — c'est le nom que se donnent les Nyam-Nyam. Dans son extérieur et ses habitudes, ce peuple a une physionomie très-caractérisée. Il porte des tresses de cheveux descendant jusqu'à mi-corps. Ses grands yeux en amande sont très-écartés l'un de l'autre; le nez est large, mais long, la taille est moyenne, le buste est assez long, bien que le plus grande stature ne dépasse pas un mètre quatre-vingts centimètres. Les Nyam-Nyam

1. Nom indigène du fleuve Blanc au-dessus du confluent du Bahr el-Ghazal.

s'aiguisent les canines en pointe, afin de s'en servir comme d'une arme dans les combats; ils s'habillent de peaux et gardent la tête nue, à l'exception des chefs, qui ont seuls le droit de s'orner le front d'une coiffure en peau de bête. Ils se servent peu de l'arc et de la flèche; leurs armes habituelles sont la lance et une espèce de couteau en forme de faucille. Ils chassent et ils pêchent, mais à peine s'ils grattent le sol, qui leur fournit sans travail une foule de plantes nourricières. Ils n'ont pas de bestiaux, mais ils entretiennent des chiens et des poules et ont un goût décidé pour la chair humaine. Les Nyam-Nyam obéissent à des chefs nombreux; rien que dans la partie orientale de leur territoire, j'en ai compté une vingtaine, tous ayant une grande autorité sur le peuple. »

Le pays entier des Nyam-Nyam, qui s'étend très-loin dans l'ouest, représente, selon l'estime du voyageur, plus de 160000 kilomètres carrés, presque le tiers de la superficie de la France.

Au sud des Nyam-Nyam, à partir du quatrième degré de latitude nord, habite la peuplade des Mombouttou, qu'une tribu mixte, cantonnée au nord de l'Ouëllé, sépare des Nyam-Nyam. Le Ouëllé est un puissant fleuve de huit cents pieds de largeur et de vingt pieds de profondeur, là où le voyageur l'a traversé; il coule dans la direction de l'ouest, et le Dr Schweinfurth serait très-disposé à y voir la tête du Chari, tributaire méridional du lac Tchad.

« Les Mombouttou, poursuit le voyageur, ont fait sur moi, ainsi que leur pays, une impression de nouveauté plus grande encore que les Nyam-Nyam. Une végétation splendide, le palmier oléifère, la canne à sucre, le bananier et d'autres plantes tropicales; des hommes d'un teint plus clair encore que les habitants du plateau de grès rouge, qui d'ailleurs se prolonge ici; des gens couleur de café brûlé, vêtus d'écorce de figuier; des femmes presque entièrement nues, la tête surmontée d'un chignon cylindrique : voilà ce qui me frappa tout d'abord chez les Mombouttou. L'anthropophagie règne chez eux plus encore que chez les Nyam-Nyam; et cependant les Mombouttou sont loin de manquer d'intelligence. Ils ont un état social réglé; ils connaissent plusieurs arts, et ils s'entendent, mieux que les Nyam-Nyam et les Bongo, au travail du fer et du cuivre. Leur roi Mounsa est le plus puissant de ces cantons. Il nous accueillit amicalement, et donna même à notre intention des fêtes où figurèrent des Akka.

« Les Akka sont une nation naine qui demeure au sud des Mombouttou, et leur est en partie soumise. La taille, chez ce peuple, ne dépasse jamais un mètre et demi. Leur prognatisme est très-prononcé. Ils ont de petites mains et de petits pieds. Très-agiles de leur nature, ils se servent fort habilement de la lance et de l'arc pour chasser l'éléphant. »

M. Schweinfurth voulait emmener un de ces nains en Europe; mais l'Akka qu'il avait choisi est mort en Nubie, dans le cours du voyage de retour.

Revenu au séríba de Ghattas, M. Schweinfurth employa plusieurs mois à diverses excursions dans les territoires environnants. Un fâcheux accident détruisit dans le même temps, par suite de l'incendie du séríba, une partie considérable des collections du voyageur.

Il fallut songer au retour; mais M. Schweinfurth utilisa d'une manière fructueuse les six mois qu'il passa encore dans le bassin du Bahr el-Ghazal. Il poussa une pointe à l'ouest dans le pays des Kredj, et dépassa de quatre fortes journées de marche le point le plus occidental atteint précédemment par M. de Heuglin[1]. Les Kredj, les Golo et les Séré ont été réduits par la traite d'une manière déplorable.

Le 8 juin 1871, le Dr Schweinfurth s'embarquait en canot pour descendre le Nil. Le 27 juillet il était à Khartoum; le 26 septembre, il partait de Souâkîn, et le 2 novembre il arrivait à Messine, revoyant le sol européen après une absence de trois ans et quatre mois.

On peut juger par ce rapide aperçu de la manière fructueuse dont ce long voyage a été utilisé pour la science. La relation de M. Schweinfurth tiendra certainement une place éminente parmi celles qui de notre temps ont le plus contribué à élargir le cercle de nos connaissances sur l'intérieur de l'Afrique; elle méritait d'être placée à côté des laborieuses explorations du Dr Livingstone.

Vivien de Saint-Martin.

20 novembre 1872.

1. M. de Heuglin accompagnait en 1863 les dames Tinne dans leur mémorable voyage.

FIN DU VINGT-QUATRIÈME VOLUME.

GRAVURES.

CARTES, PROFILS ET PLANS.

TABLE DES MATIÈRES.

4214. — PARIS, TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus 9





